JE

JOURN

L'ANGL

Ouvrag

DE

QUEBEC

A

JERUSALEM

JOURNAL D'UN PÈLERINAGE DU CANADA EN TERRE-SAINTE

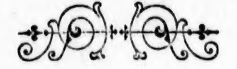
EN PASSANT A TRAVERS

L'ANGLETERRE, LA FRANCE, L'EGYPTE, LA JUDÉE, LA SAMARIE, LA GALILÉE, LA SYRIE ET L'ITALIE.

Ouvrage accompagné de plans et de cartes géographiques

PAR L'ABBÉ L. PROVANCHER

Docteur es-Sciences, auteur de la Flore Canadienne, de la Faune Entomologique du Canada, etc., etc.



QUÉBEC
TYPOGRAPHIE DE C. DARVEAU
1884

DE QUEBEC A JERUSALEM

I.

Le départ — L'Intercolonial — Une entrevue — Halifax— L'*Hibernian* — l'Océan—Sauvé d'un danger—Moville—Liverpool—Londres.

On peut avancer, sans faire injure à la vérité, que les voyages sont presque aussi anciens que l'humanité.

Du moment que l'homme conçut l'idée de connaître ce que l'horizon borné de son lieu d'habitation dérobait à ses regards, data l'époque des voyages et des pèlerinages, si tant est que ces derniers ne se distinguent des premiers que par le motif qui les inspire.

Les besoins de la vie, les exigences du commerce, les rapports entre les différents peuples ont fait naître la nécessité des voyages ; tandis que la piété seule a donné origine aux pèlerinages.

Chacun, à l'audition d'un récit quelconque, se forme de suite une composition de lieux ; l'imagination aidant, il arrange comme il croit le comprendre la topographie de l'endroit où a eu lieu l'action ; les rochers, les rivières, les montagnes, les plaines viennent se ranger d'eux-mêmes en leur lieu propre, et il voit de suite les personnages du fait rapporté, chacun avec une physionomie qui lui est particulière, venir prendre place à l'endroit convenable. Et dès lors il n'a plus qu'un désir : voyager, se transporter au lieu où s'est passé l'événement, pour confronter sa composi-

tion imaginaire avec la réalité, afin de faire les rectifications nécessaires pour se rendre un compte exact de l'héroïsme des acteurs dans la circonstance, mieux apprécier la grandeur du dévouement, du sacrifice qu'on fait valoir, se mieux pénétrer enfin d'admiration ou de haine pour les personnages, suivant qu'ils s'en sont rendus dignes.

Les pèlerinages sont aussi anciens que l'histoire des peuples, mais c'est surtout depuis le christianisme qu'ils ont revêtu ce caractère de dévotion qui les distingue aujourd'hui. Le tombeau du Christ où il a vaincu la mort et le péché, le Calvaire où il a consommé son sacrifice, la grotte de Gethsémani où il s'est livré à ses ennemis, l'étable de Bethléem par laquelle il a fait son entrée dans le monde, les tombeaux des martyrs qui ont répandu leur sang en témoignage de leur foi, ont été, dès les premiers temps de l'ère chrétienne, l'objet de la visite des âmes pieuses. C'est là qu'on venait, et de l'Orient et de l'Occident, raviver sa foi à son foyer même, ranimer sa ferveur, puiser la force nécessaire pour marcher à la suite du divin crucifié, affronter les tyrans qui avaient juré de faire disparaître la foi nouvelle, et se disposer à faire le sacrifice de sa vie même, si la chose devenait nécessaire.

Tout enfant encore sur les bancs du catéchisme, il me souvient comme le récit de la passion du Sauveur embrasait mon imagination, évoquait en mon âme des sensations vives et durables. Je me faisais bien de suite une composition de lieux à ma façon ; mais que de lacunes, d'interruptions, de contradictions même venaient souvent enlever toute suite à mon arrangement, pour me laisser dans le vague, dans l'incertain ; et alors de me dire : mais tous ces lieux, Bethléem, Jérusalem, Nazareth, le Thabor, Jéricho, Tibériade, sont des lieux qui existent encore sur la terre, ne pourrait-on aller les visiter ?... Sans doute je n'osais alors porter mes désirs jusque là, cependant je savais que d'autres l'avaient déjà fait.

Et bien ce que je n'osais espérer dans mes rêves d'enfant, il m'a été donné de le réaliser dans ma vieillesse. Oui ! j'ai vu ces lieux sacrés où se sont accom-

plies les plus grandes merveilles qu'aient enrégistrées les annales de l'humanité. J'ai foulé de mes pieds les routes où Abraham, David, Salomon avaient marché, le sol qui a reçu les empreintes des pieds de Jésus et de Marie, de Joseph et de Jean-Baptiste, de Pierre et des autres apôtres, des Jérôme, des Hélènes, des St Louis et de tant d'autres lumières de l'église qui font aujourd'hui l'ornement du Ciel. Mais c'est surtout aux pas de Jésus que je me suis attaché. J'ai appliqué avec dévotion mes lèvres sur le rocher de la grotte de Bethléem où il est né, j'ai parcouru toute la Galilée où il a si souvent marché ; j'ai vu le Jourdain où Jean-Baptiste l'a baptisé, Nazareth où il est demeuré pendant près de 30 ans caché, le lac de Tibériade aux eaux duquel il a commandé, le Thabor où il s'est transfiguré, le Golgotha où on l'a crucifié, le sépulcre d'où il est ressuscité, enfin le mont des Oliviers d'où il s'est enlevé vers le Ciel ; et c'est le récit de ces pérégrinations, des sentiments que la vue de ces lieux ont réveillés dans mon âme, le langage que ces témoins occultes de si grandes merveilles tiennent encore au cœur du croyant, que je viens soumettre à l'appréciation de mes lecteurs, sûr d'avance que ma narration toute simple et sans emphase ne pourra manquer de les instruire et de les édifier, comme la visite de ces lieux m'a éclairé et édifié moi-même.

Il ne manque pas d'ouvrages sur la Terre-Sainte, pleins d'intérêt et mieux écrits que je pourrais le faire, mais j'ai cru que le point de vue où j'étais pour apprécier ces lieux étant mieux connu de mes lecteurs, je les intéresserais par cela même plus que les nombreux récits étrangers qu'on en possède. Canadien, j'ai vu les choses en Canadien, et j'ose le croire, avec tout l'intérêt que mes autres compatriotes mettraient à les voir.

Il n'arrive presque jamais qu'un récit de voyage puisse satisfaire toutes les exigences, mais il est un défaut commun à la plupart des écrivains voyageurs que je veux surtout éviter ; c'est de compter trop sur les connaissances du lecteur pour s'autoriser à omettre une foule de détails qu'on est chagrin de ne pas y rencontrer. Voulant me mettre à la portée de tous ceux qui pourront me lire, je ne veux rien

omettre de tout ce que je jugerai devoir intéresser, tant sous le rapport religieux qui fait l'âme des pèlerinages, que sous celui de l'histoire naturelle dont je poursuis l'étude en tout temps et partout. Car, qu'on le remarque bien, le motif de religion qui doit nous animer dans les pèlerinages n'exclut pas l'instruction qu'on en peut retirer, ne nous empêche pas de jouir des beautés de la nature qui s'offrent à nos regards. Chaque fois donc que mon intérêt de naturaliste a été excité par les nouvelles productions qui se présentaient à mon inspection, je n'ai pas négligé d'en prendre note, et je veux soumettre ces observations à mes lecteurs, surtout lorsqu'il m'aura été possible, en l'absence d'auteurs, de faire l'identification des spécimens rencontrés.

Dans toutes les nombreuses générations qui se sont succédées depuis la naissance du christianisme, il s'est trouvé des fidèles à foi plus vive, à piété plus ardente, qui se sont sentis pressés d'aller prier sur le tombeau du Sauveur, d'aller visiter les Lieux-Saints qui ont été les heureux témoins des prodiges d'amour et de miséricorde que l'homme Dieu n'a cessé de semer sur ses pas durant tout le cours de sa vie mortelle ; d'aller raviver leur foi par le témoignage de ces silentieux témoins des ordres du Ciel communiqués à la terre. Les pèlerinages ont vu leurs jours de plus grande splendeur au temps des croisades ; mais depuis Pierre l'Hermite et St Bernard, sans avoir été jamais discontinués, ils ont subi diverses intermittences dans le plus ou moins d'attention qu'on leur accordait. Dans ces derniers temps d'impiété et d'affaiblissement de la foi, les pèlerinages ont semblé se réveiller, comme pour opposer une nouvelle barrière à la libre pensée qu'on prêche de toute part.

C'est dans le but de rendre plus faciles ces pieuses pérégrinations aux catholiques de tous les pays, qu'il s'est formé à Paris, en 1853, un comité composé d'ecclésiastiques et de laïques pour préparer l'organisation de caravanes, assurer par des relations déjà établies en Orient la sécurité et la bonne direction des voyageurs, et enfin servir pour la réduction des prix, d'intermédiaire officieux

entre les pèlerins et les compagnies qui se chargent d'ordinaire du transport pour ces contrées.

Le conseil organise deux voyages par an : au mois de mars et au mois d'août ; le premier pour les fêtes de Pâques, et le second au moment des vacances.

Le chiffre de 12 pèlerins est le minimum pour chaque pèlerinage.

Le prix du pèlerinage, à partir de Marseille, aller et retour, pour visiter la Judée, la Galilée et la Syrie jusqu'à Beyrouth, est de 1410 francs en 1ère classe, et de 1215 fr. en 2e classe, sur les paquebots des Messageries maritimes françaises.

L'excursion étant un pèlerinage proprement dit, et non un voyage de touriste, les ecclésiastiques pour y être admis doivent présenter une autorisation de leur évêque, et les laïques une recommandation d'un ecclésiastique.

Il est facile de voir par les prix donnés ci-dessus, qu'il n'est pas nécessaire d'être millionnaire pour entreprendre un tel voyage ; pour celui qui sait tant soit peu pratiquer l'économie en voyageant, $800 à $900 peuvent suffire.

A plusieurs reprises déjà j'étais venu sur le point de partir pour l'Europe, surtout dans le but de retirer d'une telle visite l'instruction qui en est la conséquence naturelle, mais surtout des connaissances plus étendues sur la science dont je me suis fait une spécialité ; et toujours des obstacles insurmontables étaient venus renverser mes projets. C'est après avoir pris connaissance des conditions des pèlerinages français que j'ai pu voir que le voyage, non-seulement d'Europe, mais encore d'Orient, n'était pas au-dessus de mes ressources, et un compagnon de route s'étant présenté, dans la personne de M. Majorique Bolduc, curé de Douglastown, que je connaissais depuis son enfance, je me décidai de suite à tenter l'entreprise.

Après donc m'être entendu avec le comité de Paris pour assurer notre admission et connaître la date précise du départ, je laissai Québec le 17 février dernier pour me diriger sur Halifax, afin de prendre le steamer de la ligne Allan du 19 pour me transporter à Liverpool. Le départ

de Marseille était fixé au 17 mars, j'avais donc tout un mois pour m'y transporter.

Comme mon compagnon ne devait me rejoindre qu'à Dalhousie, je partis seul de Québec. Dès 8½ h. a m , après avoir traversé le fleuve en un bateau qui semblait se faire un plaisir de faire fuir les glaçons flottants devant lui, j'étais installé dans le char de l'Intercolonial qui devait me transporter à Halifax. Près de trois pieds de neige recouvraient partout le sol, mais il faisait un beau soleil, et la température, quoique un peu vive, n'était pas au-dessous de nos belles journées d'hiver. Je m'installe seul sur un banc, évitant la rencontre d'étrangers qui pourraient m'arracher aux réflexions que ne manquait pas de faire naître en moi la séparation de tout ce que j'avais de cher et que je laissais derrière moi.

Tous les sentiments tant soit peu vifs de l'âme commandent le recueillement. La tristesse comme la joie vient-elle à se faire sentir, qu'aussitôt la pensée se plait à se replier sur elle-même, pour perfectionner, compléter le sentiment qui l'agite. La nature a horreur du vague, de l'indécis ; un sentiment qui n'est encore pour ainsi dire qu'ébauché ne peut répondre à ses aspirations ; elle ne peut être satisfaite que lorsqu'elle s'est livrée tout entière à la pensée qui l'agite, qu'après que la méditation a donné à ce sentiment sa parfaite complétion.

Pourquoi a-t-on dit que les grandes douleurs comme les grandes joies sont muettes ? C'est en conséquence de la règle que je viens de signaler : que la nature aime à parfaire son œuvre, que les ébauches de sentiments, les sensations imparfaites lui répugnent ; lancée dans la voie, elle tend impérieusement à parvenir au but, à compléter son ébauche. C'est par ces opérations toutes naturelles de la pensée, que les saints, en outre de la grâce qui les soutenait, trouvaient une satisfaction, une espèce d'enivrement, autant dans les mortifications auxquelles ils se livraient, que dans la contemplation des joies pures qu'ils entrevoyaient dans l'autre vie.

C'est absorbé tout entier dans les réflexions que fait naître en moi la séparation que je viens d'opérer, c'est en

mettant les sentiments qui me dominent en unisson, par la pensée, avec ceux des amis que je viens de quitter, et en déroulant dans mon imagination les nombreux accidents de la longue route que je vais parcourir, que nous nous détachons de la gare sans que j'aie remarqué le sifflet qui en avait commandé le départ. Les paroisses de S-Charles, Montmagny, Ste-Louise, Ste-Anne, etc., passent devant nous, sans pour ainsi dire se faire remarquer. C'est à peine si je constate que la neige semble diminuer d'épaisseur à mesure que nous poursuivons notre route vers l'Est.

Mais voici que nous touchons à la paroisse de l'Isle-Verte, paroisse qui m'intéresse d'une manière toute particulière, parce que j'en ai été le curé de 1852 à 1854. Moins de deux semaines avant mon départ, j'avais reçu de mon ancienne paroisse une lettre que mes lecteurs, j'ose le croire, me pardonneront de reproduire ici.

ISLE-VERTE, 27 janvier 1881.

M. l'Abbé PROVANCHER, Cap Rouge.

Cher et ancien pasteur,

En voyant la suscription de la présente, vous allez sans doute vous demander : mais qu'elle est cette Philomène qui se réveille ainsi de l'Isle-Verte, et que peut-elle me vouloir ? J'avoue qu'après un silence de plus d'un quart de siècle, on peut sentir un peu la ressuscitée ; mais vous avez assez bonne mémoire—et je sais aussi que votre cœur n'est pas moins riche que votre mémoire—pour qu'en évoquant vos souvenirs, vous ne vous rappeliez ausitôt cette imparfaite de Philomène C., qui vous amusait tant parfois de ses espiègleries, et qui la veille encore de votre départ, se mêlait même de vous faire des prédictions que les événements sont venus justifier depuis.

Je prends plaisir, parfois, à reporter mes pensées vers ce temps si éloigné déjà, mais si beau ; à me rappeler tous mes enfantillages, dont je me sens souvent pressée de vous demander encore pardon, surtout lorsque je considère la réputation et les honneurs que vous ont si justement assurés vos talents et vos travaux. J'étais si enfant ! mais

j'ai souvenance aussi que, lorsque je m'associais à vos nièces pour vous faire quelque espièglerie, vous ne dédaigniez pas de vous faire aussi jeune que nous, pour riposter à notre manière. Hélas ! ce temps si heureux est déjà bien loin de nous.

Votre chère Délima est depuis plusieurs années devant Dieu ; sans doute qu'elle prie là pour son oncle qu'elle aimait tant. Et pour moi, de bien plus graves soucis sont venus remplacer les étourderies de la fillette de 14 ans. Comme bien d'autres, j'ai pris mari, et trois enfants, dont la plus jeune compte déjà 14 ans, sont là sous mes yeux pour me rappeler sans cesse que mon printemps est déjà passé.

J'apprends par les journaux que vous devez faire un lointain voyage, que vous voulez aller visiter les lieux que Jésus-Christ a sanctifiés par sa présence. Je viens donc solliciter une faveur : c'est de m'adresser d'abord votre photographie, à laquelle je tiens beaucoup ; et lorsque vous offrirez le saint sacrifice de la messe dans les vénérés sanctuaires de la Palestine, j'ose vous demander un petit souvenir pour moi, pour ma vieille mère qui vous a toujours tant aimé, et pour toute ma famille.

Mais ne reviendrez-vous jamais nous revoir ? Oh ! oui; il le faudra, surtout après votre voyage, pour nous raconter les merveilles sans nombre qu'il vous aura été donné de contempler et d'apprécier. N'est-ce pas que j'ai droit d'espérer cette faveur ?......

Je forme des vœux pour votre voyage, et prie le Ciel qu'il vous accorde santé, bonheur, succès et prompt retour.

Votre toute dévouée.

PHILOMÈNE.

Le convoi avait à peine touché la gare, que j'étais sur la plateforme pour voir si je n'y rencontrerais pas quelque figure connue. Mais parmi tous ceux qui étaient là, personne que je reconnûsse. Je remarque un monsieur suivi de trois dames qui ont l'air de m'examiner un peu soigneusement.—Mais c'est lui ? se disait-on, dépistées par mes habits de laïque et la barbe que je portais.—Philomène ? – Oh ! M. Provancher ; voici mon frère avec mes deux

filles. Mais hélas ! nous n'avons que le temps de nous serrer la main, et déja le train est en mouvement. Infernale machine, m'exclamai je ; pas même une minute pour avoir le plaisir de renouveler connaissance avec des personnes qui nous sont chères !

Mais que les regards sont éloquents dans ces moments, qu'ils en disent long au cœur sensible ! La gare fuit rapidement derrière nous, j'ai à peine le temps de remarquer les adieux qu'on m'adresse de la main, que je retombe sur mon banc le cœur brisé, et tout entier aux idées noires qui m'obsèdent. Hélas ! me disais-je, n'est-ce pas là l'image parfaite de la vie ? Des semaines et des mois de soucis et de peines, pour des minutes de joie ! Partout la contradiction, les contrariétés, la déception ; partout les épines sous les roses ! J'en étais encore à ces sombres réflexions, lorsqu'on annonça Trois-Pistoles, où je savais qu'un buffet bien garni pourrait au moins satisfaire aux exigences de l'estomac qui commençaient à se faire sentir, s'il ne pouvait guérir les blessures du cœur.

Après le repas, je reprends mon siége dans le char en m'efforçant de chasser de mon esprit les pensées sombres qui m obsédaient, ce à quoi la conversation d'un compagnon de route ne contribua pas peu, en m'entretenant de cultures d'amateur auxquelles il se livrait· Qu'il est regrettable, me disais-je, que des personnes si intelligentes n'aient pas au moins une teinte de botanique ; commes elles doubleraient et quadrupleraient les jouissances qu'elles éprouvent dans la culture des plantes exotiques, si elles savaient en distinguer les familles, reconnaître leurs analogues, et s'appliquer à faire des collections de genres ou d'espèces. Mais malheureusement le plus souvent, on ne connait pas même exactement le nom des plantes auxquelles on donne ses soins, et le succès dans ces cultures est plutôt le fruit du hasard ou le résultat d'avis reçus, que la connaissance des aptitudes, des besoins et des soins que requiert telle ou telle plante recherchée.

Il était passé 3 heures lorsque nous touchâmes Ri-

mouski, où, à mon grand regret, je vis l'amateur qui m'avait si agréablement entretenu, me laisser seul à continuer la route.

Bientôt nous touchons Ste-Flavie, et nous tournons le dos au fleuve pour traverser la péninsule Gaspésienne. Le cheval de fer qui nous entraîne semble redoubler de force à mesure que nous montons sur les hauteurs, et fait fuir derrière nous les quelques habitations que nous rencontrons dispersées çà et là avec une vitesse vertigineuse. A 7 h. 20 m. nous sommes à Campbelton, N. B.; je promène mes regards de toute part sur le trottoir pour découvrir mon compagnon de voyage; mais en vain. Il m'attend à la station voisine, pensai-je; et, en effet, à Dalhousie, tandis que je le cherchais sur le trottoir de la gare, il était déjà dans le char même à s'enquérir de moi. Nous voici donc associés maintenant pour ne nous séparer qu'à notre retour, lorsque nous aurons fait connaissance avec l'Europe, l'Afrique et l'Asie que nous nous promettons de visiter.

Après quelques instants donnés à la conversation, nous nous installons sur nos bancs de manière à tirer le meilleur parti possible de la nuit que nous avons à passer ainsi, et qu'il nous faudra couper en deux par un changement de char à Moncton.

Les émotions du départ que je venais d'opérer, jointes aux cahotements de la route et aux couches peu confortables que nous offrent des bancs de chemin de fer m'avaient à peine permis de me livrer au sommeil, lorsque le conducteur vint crier: *Passengers for Halifax must change cars.* Il passait 3 h. du matin lorsque nous fûmes installés dans notre nouveau char.

Plus nous avançons, plus nous voyons la neige devenir de moins en moins abondante, si bien que bientôt les champs n'en ont plus que quelques taches. Il se fait jour, et nous voyons à notre droite se développer la baie de Fundy, dont les bords à cet endroit sont fort bas et tout couverts d'une herbe ne recelant aucune trace de neige; nous voyons même en plusieurs endroits des animaux dans les champs.

Nous perdons bientôt la baie de vue et reprenons les hauteurs. Le terrain nous parait ici fort pauvre. Nous voyons de nombreux pins rouges sortir de blocs de rochers entassés les uns sur les autres, recouvrant en grande partie des kalmias et des andromèdes d'assez chétive apparence.

A 10 h. nous entrons dans la gare d'Halifax, et allons de suite nous installer à l'hôtel de même nom. Nous sommes tout étonnés après nous être fait traîner en cariole ([1]) à Québec la veille, de nous trouver installés ici dans un wagon, comme si une nuit avait suffi pour nous faire passer de l'hiver à l'été ou du moins au printemps.

Halifax, sans avoir rien d'extraordinaire, est une assez jolie ville ; sa situation parait encore plus agréable lorsque nous la voyons du port.

19. *Fév.* Nous sommes tout surpris ce matin qu'après nous être promenés sur la terre hier, nous la trouvons maintenant entièrement cachée sous une couche de 7 à 8 pouces de neige tombée dans la nuit. Mais tout nous fait augurer qu'elle ne sera pas de longue durée, car dès 6 h. il fait une pluie battante qui la délaye en une boite des plus désagréables pour les piétons.

Nous allons dire la messe à la cathédrale, où nous sommes accueillis avec une extrême bienveillance par M. le Grand-Vicaire Power, en l'absence de l'Archévêque, qui nous dévance d'une semaine seulement en Europe.

Vers 11 h., la pluie diminuant à peine, nous laissons notre hotel pour aller nous installer dans le vaisseau qui est amarré au quai même. C'est l'*Hibernian* que nous allons avoir pour nous transporter de l'autre côté de l'océan ; c'est un vaisseau sûr, mais peu rapide. Nous sommes les deux premiers rendus ; mais bientôt nous voyons de nouveaux compagnons arriver avec leurs bagages et prendre comme nous possession de leurs cabines. On nous sert à 1 h. un copieux dîner, auquel nous faisons d'autant plus honneur que le fort vent qui souffle de l'Ouest nous inspire des craintes sur la disposition dans laquelle nous pourrions être à l'heure du souper.

(1) La cariole à Québec est une espèce de traîneau.

La pluie a cessé de tomber et a fait place à un vent très fort, qui, quoique sans effet sur les eaux de la baie, nous fait présager quelques désagréments lorsque nous n'aurons plus aucune terre pour nous mettre à l'abri. A 2 h. notre vaisseau se sépare du quai, et prend de suite sa direction vers l'Est. Nous prenons plaisir à examiner le paysage des deux côtés de la baie, et notre palais flottant semble mépriser le vent qui l'assaille de côté, pour prendre une allure tout-à-fait rassurante ; les eaux sont à peine ondulées par ce vent, et notre course est si rapide que, nous voyons plusieurs petites îles que nous passons, s'enfuir derrière nous, comme si elles avaient le mouvement à notre place.

Comme nous l'avions prévu, nous étions à peine en plein océan, que notre vaisseau subissait déjà toute l'influence des vagues soulevées par le vent. Il n'y a pas encore deux heures que nous avons laissé le quai, que déjà plusieurs ont payé le tribut à Neptune et sont en proie à tous les tourments du mal de mer. Mon compagnon a été l'un des premiers à s'exécuter, et ne parait pas devoir en être quitte pour si peu; quant à moi, je résiste encore, mais je vais venir le moment où il me faudra en faire autant. Le tangage se joint au roulis pour nous agiter en tous sens. Sur les 13 passagers de chambre de ce voyage, deux seulement accompagnent le capitaine à table à l'heure du souper, tous les autres préfèrent l'abstention à toute nouvelle absorption, si toutefois ils n'en sont pas rendus déjà à faire des remises.

Il n'était pas encore 9 h. que nous allions nous mettre au lit, cherchant dans une nouvelle position un adoucissement au malaise que nous éprouvions. Mais à peine étais je descendu dans ma cabine, que je me sens encore plus mal ; je m'enfonce dans mon lit, et essaye de me prémunir contre le roulis qui, quoique ma couche soit fort étroite, me ballotte d'un côté à l'autre, menaçant de me verser par dessus la planchette assez étroite qui me protège du côté opposé à la cloison. Mais comme il y a déjà quelques années que je suis déshabitué des mouvements du berceau, je n'ai pas subi plus de 2 ou 3 de ces ballotages, que

le cœur n'y tient et qu'il me faut restituer. Heureusement que l'accident a été prévu, car un vase en fer-blanc, qui glisse en coulisse sur la planchette du bord de ma couche, me permet de m'exécuter sans secours étranger, et aussi sans incommoder personne, étant seul dans ma cabine. L'estomac se trouve soulagé, mais le cœur n'est pas encore remis parfaitement ; c'est à peine si je puis jouir d'un demi sommeil durant le reste de la nuit. Les gémissements et les sons insolites qui sortent aussi de toutes les cabines voisines, ne sont pas non plus des plus propres à me remettre ; cependant je tiens encore bon pour cette fois.

Dimanche 20 février.—De même que j'avais été chercher un adoucissement à mon malaise la veille, en allant me mettre au lit, de même en cherchè-je un nouveau en laissant de bonne heure ma cabine pour monter sur le pont. Je le trouve tout couvert d'une neige fondante tombée durant la nuit. Le vent souffle avec force de l'Ouest et le soleil semble vouloir se montrer. Une demi tasse de thé avec 2 bouchées de pain est tout ce que je puis prendre pour le déjeûner ; et au dîner, je ne veux seulement pas essayer de prendre quoique ce soit.

A midi nous sommes à 236 milles d'Halifax, par la latitude nord 43°,29. Le vent va toujours croissant, et bien qu'il nous favorise dans notre course, vers les 4 heures de l'après midi il se déchaîne en véritable tempête. La lame à chaque instant s'élève en colline sur le flanc du vaisseau et déferle sur le pont qu'elle balaye en allant s'échapper par l'autre côté. Plus de terre en vue, le ciel au-dessus de nos têtes, et l'abîme sous nos pieds. L'élément liquide semble furieux de se voir braver dans sa puissance par ce copeau qui se balance à sa surface, en défiant pour ainsi dire ses efforts pour le perdre. Tantôt le flot s'élevant en monticule comme pour lui barrer le passage, se rabat sur son avant qu'il inonde complètement, et tantôt l'assaillant obliquement, il le couvre presque d'un bout à l'autre. Mais toujours la nef métallique se débarrasse de ces étreintes, et se balance sans dévier de sa route, comme si elle se riait de ces vains efforts.—Mais, capitaine, dis je en le rencontrant, c'est une véritable tempête que nous

avons là ?—*Yes, it is* ; *but no danger* ; *all is right.*—Pour me rassurer davantage j'interroge les stewards. N'y a-t-il pas de danger, nous avons un vent de tempête ?—Du danger ? nous nous occupons fort peu de ce temps là, nous ; nous en avons vu bien d'autres. Ces réponses suffisent pour m'enlever toute crainte ; et de fait, je trouvais que j'avais bien assez à résister aux étreintes du mal de mer sans avoir à trembler encore de peur en vue du danger.

Mais la cloche du souper nous appelle bientôt à table, et je fais un effort pour m'y transporter. C'est un vacarme affreux dans tout le salon, à chaque mouvement du vaisseau c'est un cliquetis de verres, assiettes et autres ustensiles dans les cases qui les retiennent captifs, à faire croire que tout va se briser. Les tables sont toutes partagées en petits carrés par des planchettes destinées à retenir les plats ; mais ces barrières sont encore insuffisantes ; pas d'autre moyen de garder le bouillon dans son assiette ou le thé dans sa tasse, que d'enlever ces vases de la table et de les retenir à la main, en choisissant les instants les plus favorables pour se les porter à la bouche. J'avale avec efforts quelques bouchées de bœuf, mais je suis aussitôt forcé de quitter la table pour aller les remettre. Me sentant ensuite moins tourmenté, je reviens vers la fin du repas pour avaler quelques gorgées de thé, et je vais de suite me mettre au lit. Le tangage et le roulis sont toujours affreux, nos chambres sont froides et humides, et je suis si abattu, que malgré le vacarme d'enfer qui se fait partout, je me livre au sommeil comme si rien n'était.

Lundi 21 *février.*—Ce matin vent N. N. Est, par conséquent debout, mer assez calme avec un beau soleil. Mon estomac semble me dire que j'ai reçu le baptême du marin, et que désormais je n'aurai plus à m'occuper des mouvements de la mer. Aussi je mange au déjeûner avec tout l'appétit que fait naître un long jeûne, et je ne me sens en aucune façon incommodé. La gaîté revient parmi les passagers, et nous tâchons par la lecture, le jeu de carte, et l'inspection des vaisseaux que nous rencontrons de temps à autre, de rompre la monotonie du temps qu'il nous faut passer ici. Je suis tellement ha-

bitué aux mouvements du vaisseau maintenant, que n'en tenant aucun compte, je ne manque jamais de faire chaque jour, avec mon compagnon, de longues promenades sur le pont, en nous enlaçant les bras l'un de l'autre pour nous prémunir contre les chutes. Souvent aussi nous prenons plaisir à examiner une foule de goëlands qui suivent toujours le vaisseau, à la recherche de tout comestible qui peut en tomber. Il nous suffit d'abandonner un simple morceau de papier au vent, pour en voir de suite 3 à 4 se le disputer, tant qu'ils n'en ont pas reconnu la nature. A midi nous sommes à la latitude de 44°, 28, et comptons 262 milles dans les dernières 24 heures.

Mardi 22 *février*.—Vent S. E., très fort ; mer fort agitée. A midi latitude 46° 03, nous comptons 202 milles dans les 24 heures. Vers 2 h., le vent redouble d'intensité et nous amène une nouvelle tempête encore plus forte que celle de la veille.

Mercredi 23 *février*.— Mer encore houleuse; vent O. S. O. ; à midi latitude 48° 15 ; 238 milles dans les 24 heures.

Jeudi 24 *février*.—Vent N. N. E., mais beau soleil; mer paisible. A midi latitude 50° 08 ; 252 milles dans les 24 heures ; à 1220 milles d'Halifax, par conséquent à la moitié de la traverse. Nous sommes ici en plein milieu du *golfe stream*, aussi la température est-elle des plus agréables. Pour la première fois depuis notre départ, on ouvre les hublots du salon. A 10 h. du soir, nous sommes encore sur le pont à respirer l'air tiède de ce courant équatorial.

Vendredi 25 *février*.—Vent fort, E. S. E. ; latitude 50° 48 ; 248 milles dans les 24 heures ; 1468 d'Halifax.

Samedi 26 *février*.—Vent très fort, E. S. E., froid ; beau soleil; latitude 53° 01 ; 225 milles dans les 24 heures.

Dimanche 27 *février*.—Vent E. ; latitude 53° 42 ; 146 milles dans les 24 heures ; 1839 milles d'Halifax.

Lundi 28 *février*.—Vent E. ; soleil ; latitude 54° 23 ; 213 milles dans les 24 heures ; 2052 d'Halifax.

Mardi 1*er mars.*—Vent E. N. E. ; beau soleil. Grande joie à bord vers 9 h., nous distinguons les côtes d'Irlande qui nous paraissent presque toutes blanches de neige. Un vieux marin du bord nous dit qu'il n'a pas vu cela depuis 18 ans. Nous entrons dans l'après midi dans le Loch Foyle pour déposer les malles à Moville, lesquelles, par ce moyen, parviendront à Londres 15 à 18 heures avant notre arrivée.

Mercredi 2 *mars.*—Nous avions calculé pouvoir débarquer à Liverpool vers les 10 h. a. m., mais nous avions compté sans la brume qui nous força dans la mer d'Irlande à ralentir considérablement notre marche, et même en arrivant, à l'interrompre parfois entièrement ; c'est à peine si nous voyions à 50 pas devant nous. Vers les 8 h. nous voyions déjà distinctement les côtes de l'Ecosse, mais cette brume nous enveloppa bientôt pour faire disparaître toute terre à nos regards.

Les vaisseaux dans la brume doivent à tout instant faire jouer leur sifflet afin d'éviter les collisions ; mais plus nous avancions, et plus nombreux devenaient ces sons de tous côtés. Nous n'avancions qu'à marche fort lente, lorsqu'un petit vapeur à notre droite nous cria d'avoir à nous garer d'une rencontre que nous allions faire. C'était un gros steamer américain qui venait à toute vapeur en sens contraire. Les ordres sont aussitôt donnés de part et d'autre et la vapeur renversée. Les matelots effarés sont partout aux manœuvres, les commandements se répètent impérieusement, mais nous croyions la collision inévitable, tant les vaisseaux étaient poussés l'un vers l'autre. Nous étions à prendre nos précautions contre le choc, lorsque nous voyons la rencontre s'opérer sans se toucher, en laissant à peine un pied de distance entre les deux steamers. Les prières de nos nombreux amis qui nous avaient promis leur concours ont sans doute forcé le Ciel à nous sauver de ce danger, aussi est-ce de tout cœur que nous répétâmes un fervent *Deo Gratias.*

Il était 4¾ h. p. m. lorsque nous mîmes le pied sur le quai de Liverpool. Le prisonnier qu'on élargit après une longue détention, ne jouit pas, je pense, d'une plus grande satisfaction en reprenant sa liberté, que le voyageur

impatient, qui après 11 jours de mer, foule de nouveau la terre de ses pieds.

Comme un train express laissait Liverpool à 5 h. pour Londres, nous passons directement du quai à la gare, et moins de 20 minutes après notre débarquement, nous étions transportés sur le sol britannique à une vitesse de 40 milles à l'heure.

Si nous ne sommes pas encore entièrement en été ici, nous touchons au moins au printemps. C'est à peine si nous voyons quelques taches de neige dans les endroits ombragés, partout on est aux travaux des champs ; on laboure, on bêche, on prépare de toute part le sol à recevoir les semences qu'on veut lui confier.

A 9 h. précises nous entrons dans la gare de Londres, ayant parcouru les 200 milles qui la séparent de Liverpool en 5 heures seulement, et 10 minutes après nous sommes installés à l'hôtel Holborn & Viaduck qu'on nous avait indiqué.

II.

Nos compagnons de vaisseau.—Un darwiniste.—Londres; S. Paul; chemins de fer; cabs.—Traversée de la Manche.—Dieppe.—Rouen.—Paris; hotel S. Sulpice; le pourboire; violation du dimanche.

Londres, 3 *Mars* 1881.—Malgré notre extrême désir de fouler de nouveau la terre de nos pieds, ce n'est pas sans quelque chagrin que nous nous sommes séparés de nos gais compagnons de vaisseau.

Nous n'étions, ai je dit, que 13 passagers decham bre en tout; pas une seule dame. C'étaient pour la plupart des marchands des Provinces maritimes, qui s'en allaient en Angleterre faire leurs emplettes annuelles. Plusieurs d'entre eux traversaient l'océan pour la 4e ou la 5e fois. Nous avions en outre un jeune officier de la garnison des Bermudes, un vieux commerçant de grains de Brockville, Ontario, un négociant de Montréal d'une naïveté sans pareille. Il s'en allait, disait-il, voir sa belle à Dublin, devant l'épouser dans quelques mois. Et là dessus les questions pleuvaient sur les qualités physiques de la fiancée: est-elle grande, blonde, svelte, jolie de figure? quelle est son teint, la couleur de ses yeux, celle de ses cheveux etc.? Mais dit l'un, vous devez en avoir une photographie? il faut nous la montrer. Et le nigaud, sans remarquer qu'on le sciait ainsi impitoyablement, donnait des réponses à toutes ces questions. Il poussa même la condescendance jusqu'à aller chercher la photographie qui circula de mains en mains, avec force exclamations sur l'être sans pareil qu'elle représentait. On eut dit, vraiment, qu'il était le premier à prendre plaisir à faire rire de lui.

Nous comptions encore un comédien Irlandais de New-York. qui, à l'esprit naturel qu'il possédait, joignait souvent l'esprit d'emprunt dont il avait l'habitude de faire

usage. Il était toujours fort gai, et avait sans cesse le mot pour rire sur les lèvres. Lors du gros temps que nous eûmes le 8e jour, il était sans cesse à demander que le vent soufflât encore plus fort ; il voulait voir, disait-il, les vagues se soulever comme des montagnes et la tempête se déployer dans toute sa majesté. Il y eut de fait tempête, mais malheureusement pour lui, non là où il aurait voulu la voir. Ayant ingurgité un peu trop de wiskey, il perdit son aplomb, et le mal de mer s'y joignant, il dut s'éclipser durant trois longs jours, étant tout ce temps plus occupé à remettre qu'à prendre; aussi le gai viveur, le spirituel conteur avait-il fait place à l'idiot, au stupide disciple de Bacchus, et ce n'est qu'au moment où le vaisseau le déposa à Moville, qu'on put remarquer chez lui le retour de sa gaîté première.

Nous avions encore un autre personnage qui nous intrigua assez durant les premiers jours. Il parlait le français, l'anglais, l'allemand etc. avec une égale facilité. Trapu, carré des épaules, de taille moyenne, le crâne en partie veuf d'une pilosité rousse qui ne s'étalait plus qu'à la nuque et aux tempes, on ne le voyait guère qu'à la table à l'heure des repas ; il passait tout son temps sur le pont, à se chauffer près de la cheminée, tantôt conversant avec les passagers d'entrepont avec lesquels il paraissait très familier, et tantôt absorbé dans la lecture d'un livre anglais qu'il tenait toujours à la main. Quelle était sa patrie, où allait-il, d'où venait-il, dans quel but voyageait-il ? voila ce que chacun se demandait, et ce à quoi personne ne pouvait donner de réponse. Histoire, géologie, botanique, géographie, rien ne lui paraissait étranger ; mais c'était un code à lui qu'il avait pour toutes ces sciences. Il se déclarait surtout partisan du darwinisme. M. Green, le maître de poste du bord, m'avait prêté un livre d'histoire naturelle dans lequel se trouvait une figure d'un horrible gorille; il m'arriva un jour d'exhiber en sa présence la gravure à d'autres compagnons, en leur disant : voyez, c'est ici le portrait du grand'père de monsieur. Et chacun de rire au éclats en passant le livre à son voisin.—Montrez, fit notre homme; et prenant le livre : très bien, dit-il, c'est cela, voila mon aïeul ; mais c'est aussi

le vôtre. — Merci, répliquai-je ; libre à vous de reporter si haut votre origine, pour moi, laissant le singe avec tous les autres animaux dépourvus de raison, je me contente de faire remonter mon origine à Adam, qui sortit pur et parfait des mains du Créateur. Si votre philosophie vous fait chercher votre origine en descendant l'échelle des êtres, c'est en la remontant, moi, que je trouve la mienne. Nous finîmes par reconnaître que notre mystérieux étranger était whesphalien de nation, catholique ou prétendu tel en religion, et qu'il voyageait dans l'intérêt d'une compagnie puissante qui s'occupait surtout de l'exploitation de mines de charbon. Malgré ses originalités, ce personnage était du reste fort accommodant et ne se formalisait de rien.

Mais nous voici à Londres, la capitale de ce puissant empire sur lequel le soleil ne se couche jamais, la ville la plus grande du monde, comptant 4,000,000 d'habitants, c'est-à-dire presque autant que toute la population du Dominion réunie ensemble. Quatre millions d'êtres humains qui tous consomment et ne produisent rien pour le soutien de la vie, se trouvent agglomérés ici sur un même point. Que de rayons doivent converger vers ce centre pour conserver son activité à une aussi grande masse ! Aussi voyez ces forêts de mats couvrant son fleuve ; ce sont les productions du globe entier qu'on réunit ici en entrepôt ! Voyez ces réseaux de chemins de fer qui couvrent son territoire comme d'un treillis, pour l'échange des produits des arts et de l'industrie, que réclament les mille nécessités de la vie !

Mais Londres, comme toutes les autres grandes villes, n'est pas seulement un marché de provisions, une halle d'échange des produits divers ; c'est encore un centre de civilisation, un foyer de lumière pour les sciences, les arts et l'industrie, c'est le cœur de ce colossal empire qui écartant ses bras de gauche et de droite, les réunit aux antipodes en embrassant le globe entier. Aussi ce n'est pas dans une visite de quelques heures, ni même de quelques jours, qu'on peut se former une juste idée de tout ce que renferme cette vaste métropole. Mais comme nous nous proposons de nous y arrêter plus longuement à notre retour,

et que nous devons ce soir même nous mettre en route pour le continent, nous nous contentons d'en prendre une vue d'ensemble en parcourant ses principales rues : Strand, Oxford, Lutgate, Essex etc.

Et tout d'abord nous nous rendons au bureau des affaires Canadiennes, dans l'espoir d'y trouver peut-être quelque journal du pays pouvant nous donner des nouvelles de quelques jours après notre départ. Mais déception ! des journaux français de Québec, point ! Nous demandons la *Minerve*, et après recherches, on finit par en trouver une pile de numéros non encore développés, mais tous de date antérieure à notre départ de Québec. Les Canadiens-français nous paraissent peu connus dans ce bureau ; on a peine à nous comprendre lorsque nous parlons notre langue ; nos journaux sont ou absents ou à peine trouvables etc.

Comme St Paul se trouve tout près de notre hôtel nous ne manquons pas d'y entrer. L'aspect extérieur est bien celui des cathédrales catholiques ordinaires, mais comme tout est froid, insipide à l'intérieur ; on voit bien que ce n'est plus la maison de Dieu, le lieu de sa résidence. C'est dans l'église de S. Paul, en 1170, que fut massacré S. Thomas archevêque de Cantorbéry. Le temple, tel qu'il est aujourd'hui, est cependant de construction assez récente ; un incendie l'ayant réduit en cendres, on le reconstruisit en suivant le plan de ses dispositions premières. Parmi les tombeaux des grands hommes qui ont eu ici leur sépulture, on remarque surtout celui de Wellington, le vainqueur de Waterloo, dont le cénotaphe, en beau marbre blanc, occupe une chapelle latérale à droite vers le bas de la nef.

Les distances à parcourir pour se transporter des différents points de la ville sont si considérables, qu'en outre des voitures de place, des omnibus et des tramways, on se sert encore des chemins de fer. Mais ces chemins de fer ne nuisent en rien à la circulation ordinaire, étant constamment ou sous terre ou sur les maisons. J'ai remarqué un endroit surtout où 3 lignes de chemin de fer se trouvaient superposées à leur rencontre pour diverger de là en différents sens.

Parmi les voitures de place, il en est ici de construction fort singulière ; ce sont des cabs à un seul cheval avec seulement deux places pour les voyageurs. Le cocher est juché seul en arrière sur un siège fort élevé, de manière que ses guides vous passent au dessus de la tête. Les timons remontant aussi au dessus du garrot du cheval, la voiture, lorsqu'elle est chargée de deux personnes, se trouve à peu près en équilibre, l'animal n'étant fatigué que par la seule traction. Ces voitures sont rapides et très confortables ; elles sont de plus à taux fort réduit, suivant la distance que l'on parcourt ; le seul inconvénient qu'on leur trouve, est que le voyageur est obligé de faire lui-même les frais de la montée et de la descente, le cocher demeurant toujours cloué sur son siége aérien. Deux panneaux en bois, à charnières, fort inclinés en arrière, se rabattent sur vos genoux pour vous couvrir les pieds et vous mettre à l'abri de toute éclaboussure.

Nous sommes allés dire la messe ce matin à l'église S. Pierre (Italienne), où les Pères qui la desservent nous ont accueillis avec beaucoup de complaisance. Nous n'avons pas été peu surpris de trouver ainsi, en pleine semaine, un si grand nombre de personnes entendant la messe avec beaucoup de dévotion. Le R. P. Supérieur s'est plu à nous parler de Montréal et de Québec qu'il avait visités en 1867.

Ce qui ne manque pas de frapper tous les étrangers à Londres, c'est cet air enfumé qu'on y rencontre partout. L'Angleterre étant une île, se trouve par cela même exposée à de fréquents brouillards venant de la mer ; mais ce qui contribue surtout à charger l'atmosphère de cette vaste capitale, ce sont les cheminées de ses usines sans nombre, qui vomissent continuellement leurs jets de fumée de charbon. Aussi remarquons-nous que cette atmosphère lourde et sombre est bien plus épaisse dans les faubourgs où se concentrent ces usines, qu'au cœur de la ville même où elles font presque défaut.

Comme il entrait dans notre plan de voyager en économisant autant que possible, tout en ne nous refusant rien de ce qui pouvait nous intéresser sous quelque rapport, et que d'ailleurs mon compagnon pas plus que moi

n'avait été bercé sur les genoux d'une duchesse, nous allâmes prendre des billets de 2e classe à l'agence Cook pour Bordeaux, avec faculté de nous arrêter à toutes les villes principales sur la route. Le prix du billet de Londres à Bordeaux, y compris la traversée de la Manche par New-Haven et Dieppe, fut de £3 6 9, ce que nous considérâmes comme une déduction notable sur les prix ordinaires des diverses compagnies.

Bien que nous eussions retenu notre logement à Holborn et Viaduck hôtel, notre plan était bien arrêté de n'y pas prendre nos repas, et cela pour deux raisons : d'abord par ce que ça coûte plus cher, et ensuite par ce que les repas y durent bien trop longtemps ; nous préfèrons de beaucoup les restaurants où l'on nous sert à la carte à toute heure, sans compter qu'il est bien plus facile d'avoir chaque plat à son goût. Nous allâmes donc prendre un excellent dîner à un restaurant qui ne nous coûta que 2/5 chelins, ce qui certainement était fort raisonnable.

Nous étant décidés à partir par le train de 8 h. p. m. pour la France, nous laissâmes notre hôtel vers les 7½ h. pour nous rendre à la station du London Bridge. Il était convenu que nous payerions 7/ pour la chambre à deux lits que nous occupions, mais voici qu'on vient y ajouter 3/ de plus pour le service. Allons, dîmes-nous, il paraît qu'ici, à part du prix en gros, il faut encore payer les articles en détail ; c'est un excellent moyen d'exploiter les étrangers. Mais ce n'était que pour une journée, nous nous exécutons sans faire aucune objection.

A 8 heures précises nous laissions Londres pour New-Haven que nous atteignions à 10½ heures. Nous passons des chars au steamer *Brighton* qui nous attendait au quai, mais qui, eu égard à la marée, ne devait partir que vers les 3 heures du matin. Nous nous rangeons donc à l'avant du vaisseau qui est réservé au passagers de 2e classe, et cherchons à nous installer le mieux possible sur les sofas pour y passer la nuit. Nous nous trouvons noyés au milieu d'une bande d'allemands et d'italiens que nous trouvons un peu trop bruyants pour nous permettre un repos convenable. Cependant nos places sont assez confortables et nous nous efforçons de nous livrer au sommeil.

Mais voici qu'un importun s'en vient nous déranger en criant sur tous les tons qu'il avait perdu son *billé* (billet), et qu'il lui fallait retrouver son *billé*. Allons, dis-je à mon compagnon, payons la différence pour la première classe, et émigrons d'ici, pour laisser à ce brave la facilité de chercher son *billé* là où il voudra. Nous payons donc chacun 2/ et allons nous installer à l'arrière, sur des sofas-lits fort convenables.

La mer, sans être très mauvaise, était cependant passablement houleuse, si bien que quelques minutes seulement après avoir laissé le quai, plusieurs des voisins se mettaient à restituer. Pour moi, je ne fus nullement affecté du mouvement et pus jouir d'un bon sommeil.

4 *Mars.*—Dès les 7 heures j'étais sur le pont à examiner les côtes de France que nous ne faisions encore qu'entrevoir. On nous servit le déjeûner, et aussitôt après nous pûmes voir distinctement les falèses de craie blanche qui bordent la Manche en cet endroit, et qui à distance nous paraissaient comme des côtes couvertes de neige. A 10¼ heures nous entrions dans le port de Dieppe ; c'est une espèce de canal bordé de chaque côté de quais en pierre de taille. Nous ne fûmes pas peu surpris de voir, face à face, de chaque côté du port, deux superbes crucifix de grandeur naturelle, que nous nous empressâmes de saluer avec dévotion.

Mais quoi ! pensai-je, on chasse le Christ des écoles, on ne veut pas que les enfants aient son image sous les yeux par ce qu'on craint qu'ils ne comprennent son langage, et ici il est exposé à la vue de tous, de forme très apparente pour être mieux remarqué ! Ah ! c'est qu'à côté de la France des Ferry et des Gambetta, il y a encore la France de S. Louis et de Louis XIV, qui n'a pas encore renié son Dieu, elle. C'est de ce même port de Dieppe que cette France chrétienne détachait ses flottes pour courir à la conquête de nouveaux royaumes à Jésus-Christ. C'est de ce même port, que l'illustre fille de Ste Ursule, que le Canada pourra bientôt, nous l'espérons, honorer sur ses autels comme une sainte, avec la plupart de nos ancêtres,

après s'être agenouillés devant ces mêmes images du Christ, pour faire agréer leur sacrifice, se dirigeaient vers ce Nouveau-Monde qui est devenu notre patrie, et auquel l'ancien pourrait venir aujourd'hui emprunter l'esprit de foi qui fait son bonheur et qui honore sa sagesse, puisque celle-ci n'a de véritable base que dans la crainte de Dieu. Non, certainement, toute la France n'est pas de l'école des athées et libres-penseurs qui la gouvernent aujourd'hui ; le Dieu du Calvaire peut y trouver encore de nombreux adorateurs.

Le premier parmi tous les passagers, je traversai la passerelle et touchai le sol de la France. Enfin, dis-je, me voici donc en France! — Oui! dit une dame qui me suivait, que ça fait du bien de se trouver en France! Vous êtes donc française ? — Oui, mais absente depuis plusieurs mois. Et vous aussi, sans doute ? — Pardonnez, je ne suis pas français, mais la France est la patrie de mes ancêtres, je suis Canadien. — Du Canada ! à ancêtres français ! se mit à répéter la dame, paraissant complètement déroutée.

Dieppe a une population d'environ 26,000 âmes. Ses deux principales églises sont St Jacques et St Rémi. Elle possède une promenade publique qui offre une magnifique vue de la mer.

Nous n'avons pour ainsi dire que le temps de recevoir sur nos malles la marque officielle que nous étions en règle, que nous prenons nos places dans les wagons du chemin de fer pour Paris. Je remarque près de la gare des lilas dont les bourgeons commencent à s'épanouir. La température est aussi très douce et serait des plus agréables, si de petites ondées ne venaient de temps en temps faire intermittence avec un soleil des plus brillants qu'on préfèrerait parfois un peu moins chaud.

Nous traversons donc cette Normandie d'où sont partis nos ayeux. Je remarque que partout les terres sont cultivées avec un soin extrême. Nulle part de pacages comme chez nous, mais on fait paturer les animaux dans des prairies dont on ne leur livre qu'une certaine partie, des enfants avec des chiens veillant à ce qu'ils ne se répandent pas ailleurs; car de clôtures ici, point; seulement des

haies vives en certains endroits, et la plupart du temps les différentes propriétés ne se distinguent les unes des autres que par des cultures différentes. Toutes les habitations sont groupées en villages autour de l'église, et les campagnes offrent partout des cultures sans interruption. Peu après midi, nous entrons dans la gare de Rouen, la capitale de la Normandie. Comme il y a un autre train à 3 heures, nous laissons filer le nôtre pour avoir le temps de visiter un peu la ville.

Et tout d'abord nous portons nos pas vers la cathédrale S. Ouen, dont nous avions surtout remarqué le clocher qui est en fer et à jour, c'est la construction la plus haute qu'ait élevée la main des hommes. Il mesure quatre mètres de plus que les pyramides d'Egypte.

A 3 heures nous reprenons le nouveau train, et à 9 h. nous entrons dans la gare du Nord, à Paris. De Rouen à Paris, nous suivons presque constamment la Seine. Nous la suivons sans cependant la côtoyer, car évitant ses contours, nous la coupons jusqu'à onze fois avant d'entrer dans Paris. La Seine, à rives fort basses, s'épanchait dans les champs voisins en plusieurs endroits. Partout nous avons vu les hommes aux travaux des champs, labourant, bêchant, hersant, etc., les prés verts, et les animaux broutant l'herbe nouvelle.

Aussitôt descendus dans la gare, nous prenons une voiture pour nous conduire à l'hôtel S. Sulpice qu'on nous avait recommandé. Les cochers sont ici, comme partout ailleurs, fort avides d'emploi ; jamais ils n'avoueront ne pas connaître l'endroit que vous voulez atteindre, sauf à aller se renseigner plus sûrement quand il le faudra. L'hôtel S. Sulpice, s'était probablement dit notre automédon, doit se trouver près de l'église S. Sulpice, et traversant la ville en passant la Seine sur le Pont-neuf, il nous arrête à l'hôtel du Vatican, en face de la place S. Sulpice, dans la rue du Vieux-Colombier.—Est-ce ici l'hôtel S. Sulpice, demandâmes-nous ?—L'hôtel S. Sulpice ? il n'y en a pas de ce nom, nous répètent à la fois deux dames de la maison. C'est ici l'hôtel du Vatican où logent d'ordinaire les ecclésiastiques.

Il est 9 heures passées, nous sommes près de S. Sulpice, notre cocher n'en connait pas plus long que nous, nous consentons à descendre pour passer la nuit à cet hôtel, sauf à nous mieux renseigner le lendemain.

Notre bagage déposé à l'hôtel du Vatican, combien ? demandai-je au cocher ? C'est deux francs, répondit-il. Je donne les deux francs, et mon homme tend encore la main. Mais est ce qu'il y aurait erreur ? N'avez-vous pas vos deux francs ? — Oui ; mais le pourboire. — Comment ! le prix du tarif n'est pas suffisant ? Il vous faut quelque chose de plus ? C'est une véritable mendicité. Et combien vous faut-il ? — Ce que vous voudrez. — Je lui donne 10 sous de plus, et mon homme parait satisfait Et voila ce que c'est que ce pourboire qui est inconnu en Amérique ; une véritable mendicité sous une autre forme ; rien de plus désagréable. Et que n'élève-t-on les tarifs de manière que l'étranger en soit quitte pour le prix fixé ? On dirait vraiment qu'en Europe on ne s'étudie pas à accommoder le visiteur, mais qu'au contraire on le considère comme une proie qu'on peut exploiter à merci. Car il n'y a pas que le pourboire des cochers qui soit en contravention avec les règles du confort et du commerce facile que le voyageur trouve partout en Amérique. Voyez encore dans les hôtels. Vous payez tant pour la chambre, mais le soir arrivé, si vous ne voulez pas rester dans l'obscurité, il faut vous pourvoir vous-même de lumière Et ce n'est pas encore tout ; vous êtes à votre toilette, vous avez bien de l'eau et une serviette, mais de savon, point, si vous n'avez pas eu le soin de vous en pourvoir auparavant. Evidemment n'est-ce pas là rendre le séjour des hôtels plus difficile et désagréable ? Ou plutôt, n'est-ce pas là se ménager un prétexte, une occasion de pouvoir exploiter l'étranger à sa guise ? Car venez-en au règlement avant votre départ. Pour une bougie d'un sou et un morceau de savon de deux sous, on vous chargera 10 sous pour chaque, ajoutez à cela 2 à 3 francs de service par semaine, et vous voila avec une pension de 7 à 10 francs par jour, au lieu de 4 à 5 francs qu'on vous avait fait entendre. Est-ce bien là viser à accommoder convenablement les voya-

geurs ? Il arrive même parfois qu'on ait fort à souffrir de cette coutume irrationnelle. J'arrive un soir vers les 11 heures à Turin, je loge à un superbe hôtel ; un garçon monte mon bagage à ma chambre au 3e. J'ai besoin de faire un peu de toilette avant de me mettre au lit. Je vais pour me laver les mains, mais il n'y a point de savon ; je sonne. Après un quart d'heure d'attente, se présente une servante, qui probablement sortait de son lit.— Ne pourrais-je avoir du savon pour me laver ?—Il est trop tard, les magazins sont fermés ? — Mais n'en avez-vous point dans la maison ?—Nous n'en avons point ; le garçon ira vous en chercher demain matin.—Mais votre garçon ne sera sur pied que vers les 7 heures, et dès 5½ heures il me faudra être rendu à l'église. Demain, dit la fille en refermant la porte, le garçon ira vous en chercher. Il fallut me coucher ainsi sans me laver.

Le lendemain, peu après 5 heures, le garçon se présente avec un morceau de savon de 2 sous ; c'est 10 sous, dit-il. Je les lui paye de suite. Au moment de solder la note je trouve encore le susdit savon quoté à 10 sous. Biffez cet item, dis-je au comptable ; c'est assez d'avoir payé une fois 10 sous ce qui n'en vaut que deux, sans le voir figurer une deuxième fois dans votre note.

Dans tout notre parcours depuis la gare, nous n'avons vu partout qu'une profusion de becs de gaz, tant dans les vitrines faisant briller mille objets divers, que dans les rues que des piétons sans nombre encombraient en certains endroits. Çà et là des lumières électriques s'ajoutaient aux becs de gaz pour faire de la nuit un véritable jour.

Paris, 5 *mars*.—Etant allés dire la messe à S. Sulpice ce matin, nous nous renseignons sûrement sur l'hôtel que nous voulions trouver ; c'est au No. 7, rue Casimir-Delavigne ; cet hôtel est tenu par un M. Lebrun, homme très respectable et fort accommodant, qui a eu occasion de faire connaissance avec plus d'un Canadien déjà. Aussitôt après notre déjeûner nous allons nous y installer. Nous convenons de payer 1.50 franc par jour pour la chambre, et ne prendrons les repas qu'à la carte. Mais un seul repas pris ainsi à table d'hôte a suffi pour nous dégoûter

tout-à-fait de ce mode ; les hôtes, pour le plus grand nombre, sont des étudiants en médecine avec des jeunes filles de divers emplois, les uns et les autres à babil fort bruyant et très peu intéressant pour nous. Mais ce qui nous décourage surtout c'est la durée des repas, le dîner à 6 h. ne durant pas moins d'une heure et demie. On dirait qu'après chaque plat, on attend qu'un commencement de digestion soit fait avant qu'on nous en présente un second. Définitivement nous arrêtâmes que nous ne prendrions plus nos repas que dans les restaurants, où nous aurions plus à notre goût et où un quart d'heure seulement nous suffirait pour notre réfection.

De même que pour Londres, nous remettons à notre retour à visiter Paris plus en détail, nous nous contentons, après en avoir étudié le plan, de prendre des vues d'ensemble des divers quartiers où nous appellent les quelques affaires que nous avons à traiter. Et tout d'abord nous nous rendons chez notre banquier retirer le montant de nos lettres de crédit, puis au bureau des pèlerinages, 6, rue de Furstenberg, pour régler définitivement notre admission et payer notre passage. Nous payons pour le pèlerinage complet de Marseille à Marseille, passant par Naples, Alexandrie, la Judée, la Galilée, la Syrie jusqu'à Beyrouth et le retour de cette dernière place par Jaffa, Alexandrie, etc., 1370 fr. pour chacun, sans avoir rien de plus à débourser, sauf la visite au Caire et aux Pyramides si nous voulons la faire.

Tout en passant, nous admirons les magnifiques ponts jetés sur la Seine, les statues qui les décorent, l'immense construction du Louvre, la plus vaste que nous ayons encore vue ; les superbes vitrines de la rue de Rivoli, particulièrement celles des grands magazins du Louvre et celles du Palais-Royal, où brillent en immense profusion les bijouteries les plus riches et des plus variées etc. etc. Tout ce que nous voyons, la Seine avec ses ponts, ses quais et ses vaisseaux ; les places publiques avec leurs obélisques et leurs statues ; les fontaines avec leurs décorations ; les jardins publics avec leurs bosquets et leurs parterres ; les boulevards sans fin avec les façades si ornementées de leurs

demeures de 6 à 7 étages et toutes de même hauteur, simulant des blocs sans fin ; les rues si soigneusement lavées chaque matin avec leurs nombreux omnibus et leurs riches boutiques ; les églises, les théâtres, les cafés, les édifices publics, tout nous convainc du premier coup d'œil que Paris est sans contredit la plus belle ville du monde, celle qui offre la plus grande somme d'agréments au visiteur. La Seine qui la traverse presque en son milieu, ses nombreux boulevards avec leurs files d'arbres non interrompues, ses larges rues toujours si propres et si nettes, font que malgré la hauteur de ses constructions, l'air y circule toujours librement, et n'a rien de cette atmosphère lourde et nauséabonde de la plupart des autres villes ; et malgré ses vastes dimensions, les tramways, les omnibus, les voitures de place sont en si grand nombre, que le transport d'un point à un autre peut en tout temps s'opérer sans retard et pour quelques sous seulement. Aussi si Londres, en vue générale, parait surtout la villes des affaires et de l'industrie, Paris s'annonce comme étant particulièrement la ville des promeneurs et des touristes.

Dimanche 6 mars.—Quel coup d'œil se présente à nous ce matin dès notre sortie pour nous rendre à l'église ! Les boutiques sont partout ouvertes, les rues sont occupées par de lourds camions chargés de matériaux, et de nombreux ouvriers sont au travail et dans des constructions privées qu'on érige, et dans des rues qu'on répare. Ce spectacle nous révolte. Mais quoi, dis-je à mon compagnon, cette ville si belle, si riche, si élégante, cette capitale du monde civilisé croit pouvoir se passer de Dieu, et lui refuse l'hommage de ce repos qu'il a toujours si impérieusement exigé ? Elle en portera tôt ou tard la peine. Le Maître de l'Univers saura bien encore, quand le moment en sera venu, trouver des Prussiens pour humilier et punir cette nation ingrate qui le méprise et foule aux pieds ses commandements. *Nisi Dominus custodierit civitatem, frustrà vigilat qui custodit eam.* Si le Seigneur n'y met luimême la main, c'est en vain que veillent à la garde de la maison ceux à qui elle a été confiée. Si cependant l'oubli de Dieu, la violation du dimanche était le seul crime qu'on

eut à reprocher à la France, on pourrait encore ne pas désespérer de son pardon, mais qu'on ouvre ses journaux et ses revues, qu'y voit-on ? Ce n'est plus seulement par l'indifférence qu'on se rend coupable envers Dieu ; on lui déclare ouvertement la guerre. *Ni Dieu ni maître* porte pour titre l'un de ses journaux, et l'on y prêche ouvertement l'athéisme. La religion,—la superstition comme on l'appelle,—a fait son temps, répète-t-on, il faut la remplacer par le culte de la raison. Et là dessus on enlève les crucifix des écoles, on les entasse pêle-mêle dans une charette et on va les verser dans un coin d'une salle municipale. L'homme descendu du singe, dit un autre organe, poursuit son évolution comme tous les autres être de la nature, et quand le temps de sa dissolution est arrivé, ses éléments vont se mêler à la poudre de tous les autres êtres qui l'ont précédé ; et, il n'en reste plus rien. Quand on en est rendu ainsi à ne craindre plus ni Dieu ni diable, quelle morale veut-on qui puisse retenir l'homme dans le devoir ? Aussi voyez déjà les fruits de cette irréligion, de ce dévergondage de la raison ! Des ambitions effrénées se sont emparé du pouvoir ; c'est au nom de la liberté qu'on opprime la liberté même ; la propriété particulière n'est plus respectée. Au nom de la légalité on vient vous arracher de votre demeure et vous jeter sur le pavé ; on vient vous ravir vos enfants pour leur montrer, dès l'âge le plus tendre, la voie de la perversité. Toutes les franchises honnêtes sont ou entravées ou supprimées, seule la license, la liberté de faire la guerre à Dieu, d'entraver le libre exercice de la religion, est reconnue et proclamée. Français, vous apprendrez encore une fois de plus qu'on ne se moque pas ainsi impunément de Dieu. Le Dieu qui voit vos iniquités et votre scélératesse rendra à chacun selon ses œuvres, *reddet unicuiquique secundum opera ejus* (Rom. 2, 5, 6) ; l'histoire est là pour nous donner mille fois la confirmation de cette vérité.

Mais la France a-t-elle oublié son Dieu à ce point qu'il ne s'en trouve plus chez elle qui fasse le bien, *non est qui faciat bonum, non est usque ad unum*, comme disait le prophète ? Détrompons-nous ; la race des fils de S. Louis n'est pas encore éteinte ; la fille aînée de l'Eglise compte encore

des légions de ses enfants fidèles ; la nombreuse assistance que nous avons vue aux messes de S. Sulpice ce matin, bien plus encore la société d'élite qui se pressait cet après midi autour de la chaire Notre-Dame pour entendre le P. Montsabré et suivre la procession réparatrice qui venait ensuite, nous est une garantie que la foi, je dirai plus, que la piété même n'a pas encore déserté le pays de nos ancêtres. Si l'ivraie parait l'emporter sur le bon grain en plus d'un endroit, la moisson n'est pas encore désespérément perdue.

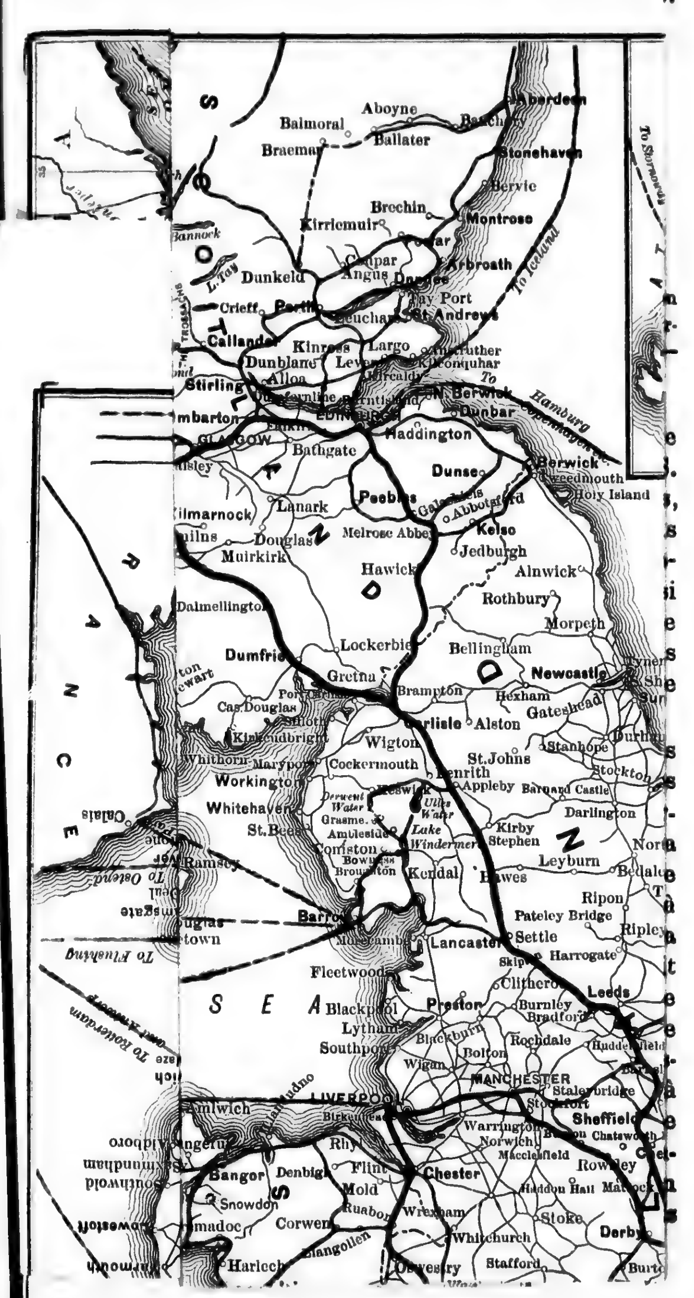
Cette procession réparatrice qui se fait à Notre-Dame le premier dimanche de chaqne mois, est une amende honorable pour les nombreux outrages à la divinité durant la grande révolution de 1793, auxquels on joint sans doute aujourd'hui les horreurs non moins révoltantes de la Commune de 1871.





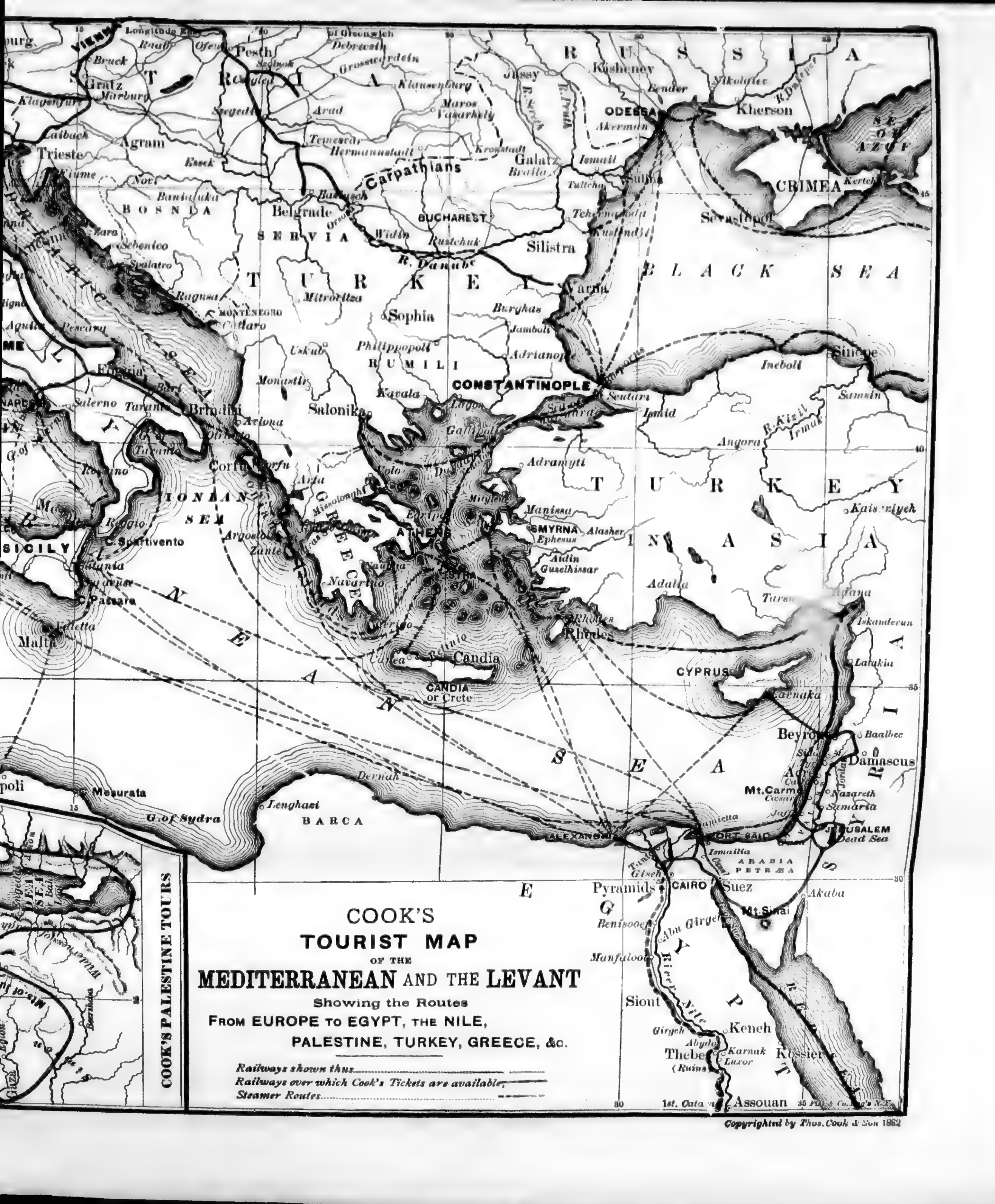
nce
tin,
près
P.
nait
que
an-
en
éré-

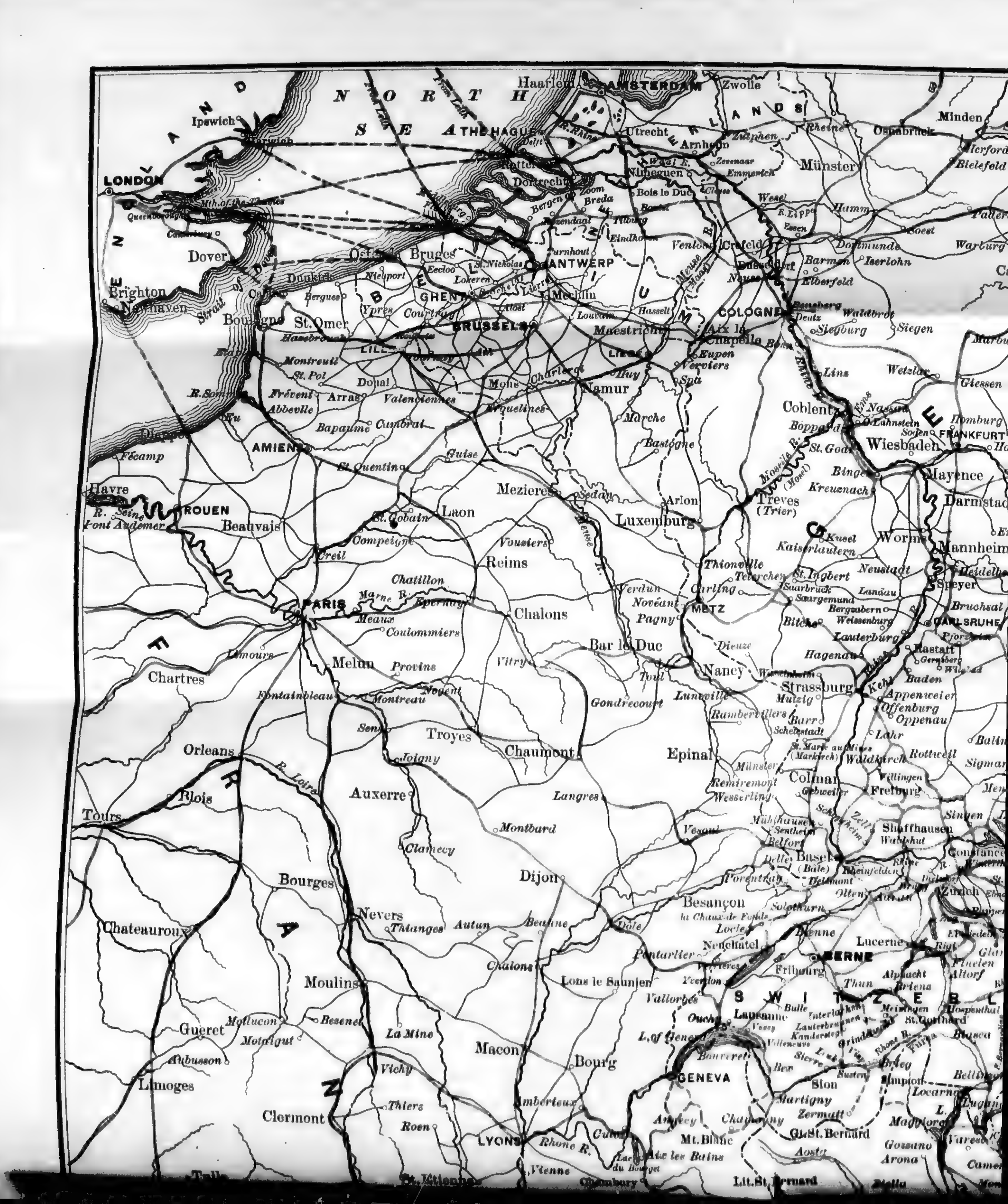
ame
ho-
rant
oute
Com-



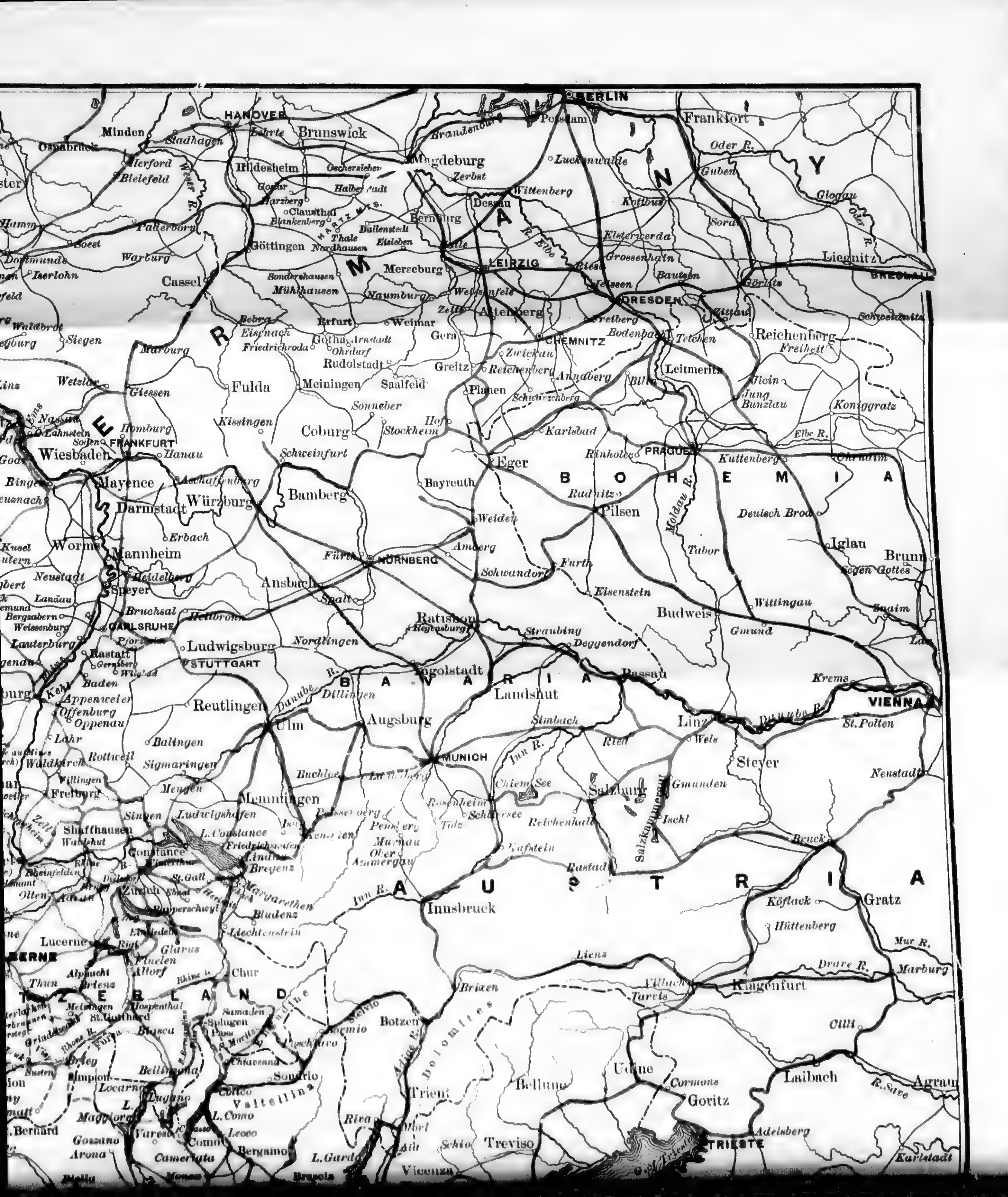


BAY OF BISCAY
FRANCE
SPAIN
SWITZERLAND
ITALY
SICILY
CORSICA
SARDINIA
TYRRHENIAN SEA
MEDITERRANEAN
ALGERIA
MOROCCO
Vannes
Angers
ORLEANS
Blois
Dijon
Belfort
Constance
Lindau
Salzburg
Innsbruck
NANTES
Tours
Nevers
BALE
BERN
Lucerne
Chur
Graz
Marburg
Poitiers
Moulins
Macon
Lausanne
GENEVA
Lecco
Como
Trent
Udine
Klagenfurt
Laibach
Agram
La Rochelle
Limoges
Clermont
LYONS
Arona
Verona
Trieste
Fiume
Angouleme
St. Etienne
Chambery
TURIN
Mantua
Venice
Perigueux
Modane
Le Puy
Valence
Gap
Alessandria
Genoa
Modena
Bologna
Ravenna
Zara
Sebenico
Spalatro
BORDEAUX
Agen
TOULOUSE
Nimes
Avignon
Lucca
Florence
Leghorn
Santander
Bayonne
Tarbes
Pau
Montepellier
Narbonne
Foix
Perpignan
MARSAILLES
Nice
Cannes
Siena
Perugia
Foligno
Oveido
Vitoria
Pamplona
Leon
Burgos
R. Ebro
Valladolid
Zaragoza
Gerona
Bastia
Ajaccio
Orte
Civita Vecchia
ROME
Aquila
Pescara
Velletri
Salamanca
Barcelona
Tarragona
Str. of Bonifacio
Madalena
Porto Torres
Sassari
NAPLES
Salerno
Foggia
Taranto
MADRID
Castallon
Minorca
Majorca
Oristano
Cagliari
R. Tagus
Toledo
Valencia
Palma
Cuidad Real
Albacete
Ivica
Reggio
Palermo
Marsala
Messina
Cordova
Murcia
Girgenti
C. Spartivento
Catania
Syracuse
C. Passaro
Seville
Granada
Cartagena
Philippeville
Bona
Bizerta
Cadiz
Malaga
Gibraltar
Ceuta
ALGIERS
Setif
Constantine
TUNIS
Susa
Monastir
Valetta
Malta
Tangier
Oran
Orleans
Nemours
Sfax
G. of Cabes
Cabes
Tripoli
C. Mesurata
Baalbek
Mt. Sannin
Surghaya
DAMASCUS
Mt. Hermon
Cæsarea Philippi
Waters of Merom
Longitude East of Greenwich
SYRIA
Mt. Lebanon
Beirut
Sidon
Tyre
Leontes
Manasseh
GALILEE
Sea of Galilee
Mt. Tabor
Nain
Mt. Gilead
Ramoth Gilead
Jabbok
SAMARIA
Mt. Ebal
Mt. Gerizim
Shechem
Ephraim
Shiloh
Bethel
Jericho
Jerusalem
Bethlehem
DEAD SEA
Hebron
Gaza
Ascalon
Eglon
Beersheba
Mts. of Judea
Joppa
Lydda
Plain of Sharon
Cæsarea
Mt. Carmel
C. Carmel
Accho or Acre
Dothan
JERUSALEM
Mt. of Olives
Bethany
Kedron
Siloam
Aqueduct
Bethlehem
Tomb of the Judges
Tomb of the Kings
Deir
Scale of Miles
MEDITERRANEAN SEA
COOK'S PALESTINE TOURS

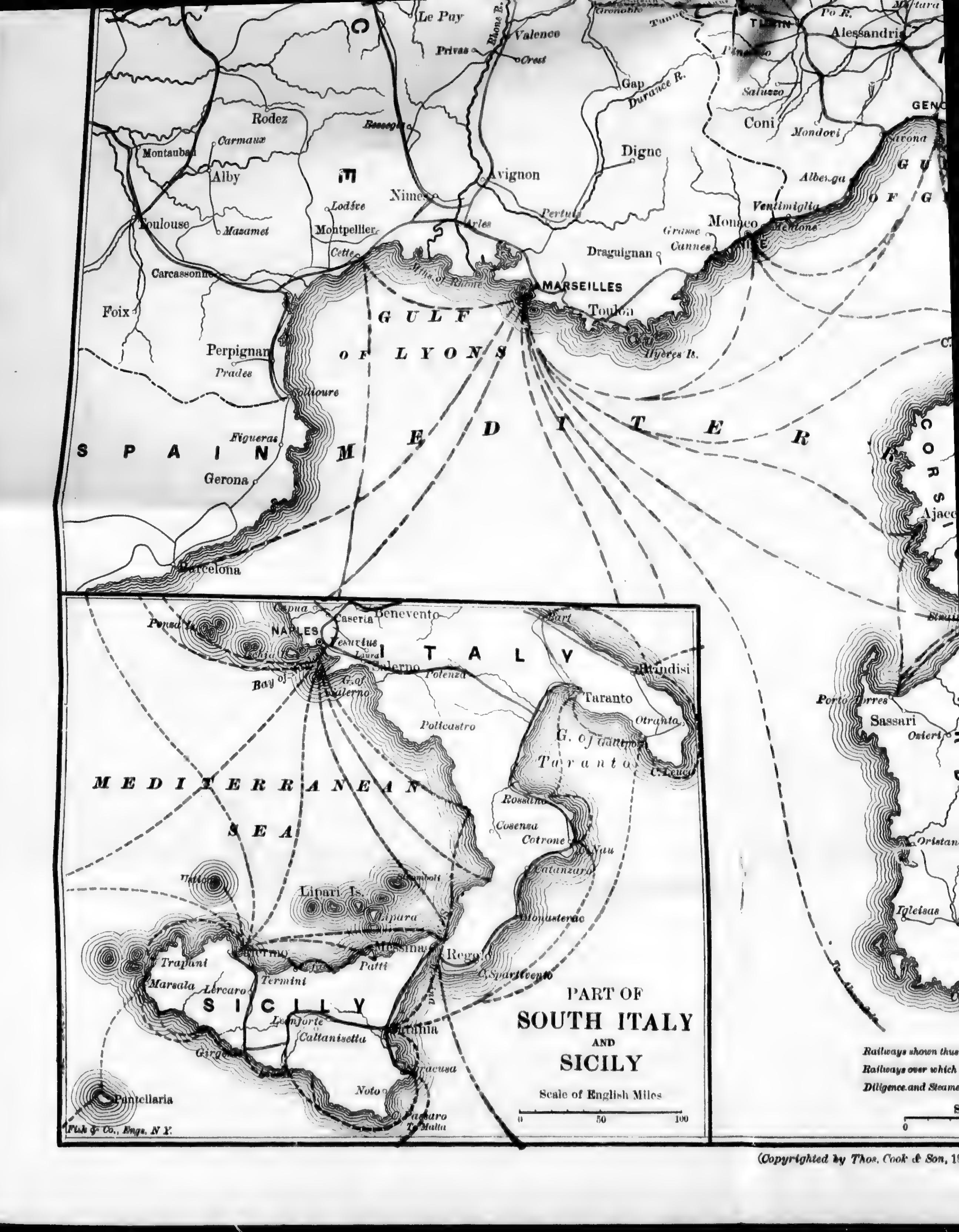

COOK'S
TOURIST MAP
OF THE
MEDITERRANEAN AND THE LEVANT
Showing the Routes
FROM EUROPE TO EGYPT, THE NILE,
PALESTINE, TURKEY, GREECE, &c.
Railways shown thus
Railways over which Cook's Tickets are available
Steamer Routes
COOK'S PALESTINE TOURS
Copyrighted by Thos. Cook & Son 1882
RUSSIA
Kisheney
Bender
Nikolaiev
ODESSA
Akerman
Kherson
SEA OF AZOF
CRIMEA
Kertch
Sevastopol
Galatz
Braila
Ismail
Carpathians
BUCHAREST
Rustchuk
Widin
Silistra
R. Danube
Belgrade
SERVIA
BOSNIA
TURKEY
Sophia
Philippopoli
RUMILI
Adrianople
Burghas
Varna
BLACK SEA
CONSTANTINOPLE
Scutari
Ismid
Sinope
Ineboli
Samsun
Angora
R. Kizil Irmak
Pesth
Szegedin
Arad
Temesvar
Hermannstadt
Klausenburg
Grosswardein
Debreczin
Gratz
Marburg
Klagenfurt
Laibach
Trieste
Agram
Essek
Banialuka
Zara
Sebenico
Spalatro
Ragusa
MONTENEGRO
Cattaro
Mitrovitza
Uskub
Monastir
Salonika
Kavala
Gallipoli
Dardanelles
Adramytti
Mitylene
Manissa
SMYRNA
Ephesus
Alasher
Aidin
Guzelhissar
TURKEY IN ASIA
Kaisarieh
Adalia
Tarsus
Adana
Iskanderun
Latakia
Rhodes
CYPRUS
Larnaka
Beyrout
Baalbec
Damascus
Acre
Mt. Carmel
Nazareth
Samaria
JERUSALEM
Dead Sea
PORT SAID
Ismailia
ARABIA PETRÆA
ALEXANDRIA
CAIRO
Pyramids
Suez
Akaba
Mt. Sinai
Benisooef
Manfaloot
Siout
River Nile
Girgeh
Abydos
Keneh
Karnak
Luxor
Thebes
(Ruins)
Kossier
1st. Cataract
Assouan
EGYPT
SYRIA
Brindisi
Otranto
Avlona
Corfu
Taranto
Salerno
Foggia
Bari
Pescara
Aquila
IONIAN SEA
Missolonghi
Argostoli
Zante
GREECE
ATHENS
Navarino
Nauplia
Cerigo
Candia
CANDIA
or Crete
SICILY
C. Spartivento
Reggio
Catania
Syracuse
C. Passaro
Malta
Valetta
MEDITERRANEAN SEA
Dernah
Benghazi
BARCA
G. of Sydra
Mesurata
Tripoli



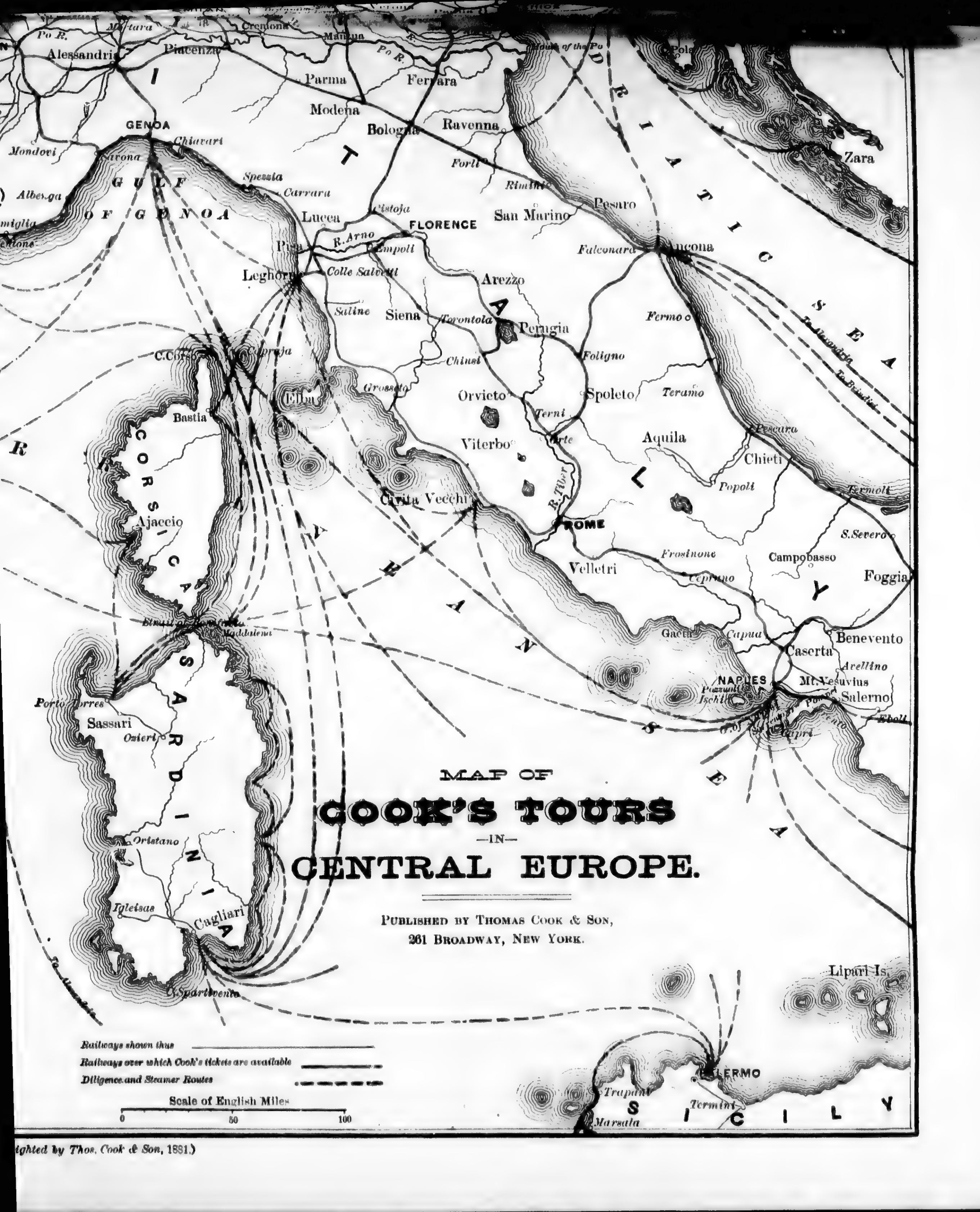
NORTH SEA
ENGLAND
LONDON
Ipswich
Harwich
Dover
Brighton
Newhaven
Haarlem
AMSTERDAM
THE HAGUE
Utrecht
Arnheim
Zwolle
Nimeguen
Dortrecht
Breda
Bois le Duc
NETHERLANDS
Münster
Osnabrück
Minden
Bielefeld
Ostende
Bruges
ANTWERP
GHENT
BRUSSELS
BELGIUM
Mechlin
Louvain
Maestricht
LIEGE
Namur
Mons
Charleroi
Tournay
Ypres
Courtrai
St. Omer
Calais
Dunkirk
Boulogne
Abbeville
Arras
Douai
Valenciennes
Cambrai
AMIENS
Dieppe
Fécamp
Havre
ROUEN
Beauvais
Compeigne
Creil
Laon
St. Quentin
Guise
Mezieres
Sedan
Reims
PARIS
Meaux
Epernay
Chalons
Bar le Duc
Verdun
METZ
Nancy
Toul
Luxemburg
Arlon
Treves
(Trier)
COLOGNE
Aix la Chapelle
Bonn
Coblentz
Wiesbaden
FRANKFURT
Mayence
Darmstadt
Worms
Mannheim
Speyer
CARLSRUHE
Kaiserlautern
Strassburg
Kehl
Baden
Offenburg
Freiburg
Colmar
Mülhausen
Belfort
Basel
(Bale)
Zurich
Constance
Shaffhausen
Lucerne
BERNE
Neuchâtel
Fribourg
Lausanne
GENEVA
SWITZERLAND
Sion
Martigny
Zermatt
Gt. St. Bernard
Mt. Blanc
Chamouny
Annecy
Aix les Bains
Chambery
Besançon
Dijon
Beaune
Chalons
Lons le Saunier
Bourg
Macon
LYONS
Vienne
St. Etienne
Clermont
Thiers
Vichy
Moulins
Nevers
Bourges
Limoges
Gueret
Chateauroux
Tours
Blois
Orleans
Chartres
Melun
Fontainbleau
Montreau
Sens
Troyes
Chaumont
Langres
Auxerre
Joigny
Epinal
Remiremont
Vesoul
Montbard
Clamecy
Autun
Pontarlier
Vallorbes
Thun
Interlaken
Brieg
Simplon
Locarno
Lugano
Arona
Aosta
Lit. St. Bernard
R. Seine
R. Loire
Rhone R.
Meuse R.
Marne R.
Moselle R.
Rhine R.
FRANCE
GERMANY



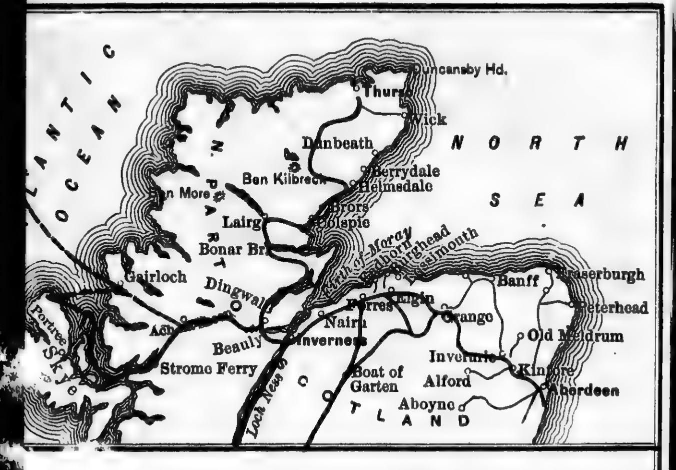
BERLIN
HANOVER
Minden
Stadhagen
Lehrte
Brunswick
Brandenburg
Potsdam
Frankfort
Oder R.
Herford
Bielefeld
Hildesheim
Oschersleben
Magdeburg
Zerbst
Luckenwalde
Guben
Goslar
Halberstadt
Wittenberg
Glogau
Harzberg
Clausthal
Dessau
Kottbus
Blankenberg
HARTZ MTS.
Bernburg
Paderborn
Soest
Thale
Ballenstedt
Eisleben
Elsterwerda
Dortmunde
Warburg
Göttingen
Nordhausen
Halle
R. Elbe
Liegnitz
Iserlohn
Grossenhain
LEIPZIG
Merseburg
Riesa
Bautzen
Görlitz
BRESLAU
Cassel
Sondershausen
Mühlhausen
Weissenfels
Meissen
Naumburg
DRESDEN
Zeitz
Zittau
Altenberg
Bebra
Erfurt
Weimar
Freiberg
Schweidnitz
Siegen
Eisenach
Gotha
Arnstadt
Gera
CHEMNITZ
Bodenbach
Tetchen
Reichenberg
Marburg
Friedrichroda
Ohrdurf
Zwickau
Freiheit
Rudolstadt
Greitz
Reichenberg
Leitmeritz
Wetzlar
Fulda
Meiningen
Saalfeld
Annaberg
Bilin
Jicin
Giessen
Plauen
Schwarzenberg
Jung Bunzlau
Königgratz
Sonneber
Nassau
Kissingen
Hof
Karlsbad
Ems
Lahnstein
Homburg
Coburg
Stockheim
Elbe R.
Soden
FRANKFURT
Wiesbaden
Hanau
Schweinfurt
Eger
Rinholec
PRAGUE
Kuttenberg
Chrudim
Bingen
Mayence
Aschaffenburg
Bayreuth
BOHEMIA
Kreuznach
Bamberg
Radnitz
Darmstadt
Würzburg
Pilsen
Moldau R.
Deutsch Brod
Weiden
Erbach
Kusel
Worms
Mannheim
Tabor
Iglau
Brunn
Amberg
Fürth
NÜRNBERG
Furth
Neustadt
Heidelberg
Schwandorf
Gottes
Ansbach
Speyer
Eisenstein
Landau
Bruchsal
Spalt
Wittingau
Znaim
Bergzabern
Heilbronn
Budweis
CARLSRUHE
Ratisbon
Regensburg
Weissenburg
Pforzheim
Straubing
Gmund
Lauterburg
Ludwigsburg
Nordlingen
Deggendorf
Rastatt
Gernsberg
Wildbad
STUTTGART
Ingolstadt
Danube R.
Passau
Krems
Baden
BAVARIA
Kehl
Appenweier
Dillingen
Landshut
VIENNA
Offenburg
Reutlingen
Oppenau
Ulm
Augsburg
Linz
St. Polten
Simbach
Lahr
Balingen
Wels
Rottweil
Ried
Steyer
Waldkirch
Sigmaringen
MUNICH
Inn R.
Villingen
Buchloe
Gmunden
Neustadt
Freiburg
Mengen
Memmingen
Chiem See
Salzburg
Salzkammergut
Singen
Ludwigshafen
Rosenheim
Schaffhausen
Schliersee
Reichenhall
Ischl
L. Constance
Tölz
Kempten
Waldshut
Murnau
Bruck
Constance
Friedrichshafen
Lindau
Ober Ammergau
Kufstein
Rheinfelden
Bregenz
Rastadt
Winterthur
St. Gall
Olten
AUSTRIA
Zurich
Inn R.
Gratz
Aarau
Köflach
Margarethen
Bludenz
Innsbruck
Hüttenberg
Einsiedeln
Lucerne
Rigi
Liechtenstein
Glarus
Mur R.
BERNE
Alpnacht
Flüelen
Chur
Lienz
Altorf
Drave R.
Marburg
Thun
Brienz
Rhine R.
Villach
Klagenfurt
ERLAND
Hospenthal
Tarvis
Brixen
St. Gotthard
Samaden
Engadine
Meiringen
Splugen Pass
Botzen
Grindelwald
Rhone R.
Furka
Biasca
St. Moritz
Dolomites
Bormio
Cilli
Chiavenna
Brieg
Simplon
Bellinzona
Sondrio
Udine
Laibach
Agram
Locarno
Lugano
Adige R.
Cormons
R. Save
Belluno
Trient
L. Maggiore
Colico
Valtellina
Goritz
L. Como
Riva
St. Bernard
Varese
Lecco
Adelsberg
Gozzano
Como
Arona
Bergamo
Schio
Treviso
TRIESTE
Camerlata
L. Garda
Karlstadt
Monza
Brescia
Vicenza
G. of Trieste



Le Puy
Valence
Privas
Crest
Gap
Durance R.
TURIN
Alessandria
Po R.
Saluzzo
Coni
Mondovi
Rodez
Carmaux
Montauban
Alby
Avignon
Digne
Nimes
Lodève
Toulouse
Mazamet
Montpellier
Arles
Cette
Monaco
Ventimiglia
Mentone
Albenga
Savona
Grasse
Cannes
Draguignan
Carcassonne
MARSEILLES
Toulon
Hyeres Is.
Foix
GULF
OF LYONS
Perpignan
Prades
Collioure
Figueras
Gerona
SPAIN
M E D I T E R R
CORSICA
Ajaccio
Barcelona
Porto Torres
Sassari
Oristano
Iglesias
Ponsa Is.
Capua
Caserta
Benevento
NAPLES
Vesuvius
ITALY
Salerno
Potenza
Bay of
G. of Salerno
Brindisi
Taranto
Otranto
Policastro
G. of Gallipoli
Taranto
C. Leuca
MEDITERRANEAN
SEA
Rossano
Cosenza
Cotrone
Catanzaro
Lipari Is.
Stromboli
Lipara
Monasterace
Messina
Reggio
C. Spartivento
Trapani
Marsala
Termini
Patti
Lercaro
SICILY
Leonforte
Caltanisetta
Catania
Girgenti
Siracusa
Noto
Pantellaria
C. Passaro
To Malta
Fish & Co., Engs. N.Y.
PART OF
SOUTH ITALY
AND
SICILY
Scale of English Miles
0
50
100
Railways shown thus
Railways over which
Diligence and Steame


MAP OF
COOK'S TOURS
—IN—
CENTRAL EUROPE.
PUBLISHED BY THOMAS COOK & SON,
261 BROADWAY, NEW YORK.
Railways shown thus
Railways over which Cook's tickets are available
Diligence and Steamer Routes
Scale of English Miles
0
50
100
Alessandria
Piacenza
Cremona
Mantua
Po R.
Parma
Ferrara
Modena
Bologna
Ravenna
GENOA
Chiavari
Mondovi
Savona
GULF OF GENOA
Spezzia
Carrara
Albenga
Forli
Rimini
San Marino
Pesaro
Zara
Pola
Lucca
Pistoja
FLORENCE
R. Arno
Pisa
Empoli
Falconara
Ancona
Leghorn
Colle Salvetti
Arezzo
Saline
Siena
Torontola
Perugia
Fermo
C. Corso
Capraja
Chiusi
Foligno
Grosseto
Elba
Orvieto
Spoleto
Teramo
Bastia
Terni
Pescara
Orte
Aquila
Viterbo
Chieti
CORSICA
Popoli
Termoli
Civita Vecchia
R. Tiber
Ajaccio
ROME
S. Severo
Frosinone
Campobasso
Velletri
Ceprano
Foggia
Maddalena
Gaeta
Capua
Benevento
Caserta
Arellino
NAPLES
Mt. Vesuvius
Ischia
Salerno
Eboli
Capri
Porto Torres
Sassari
Ozieri
SARDINIA
Oristano
Iglesias
Cagliari
C. Spartivento
Lipari Is.
PALERMO
Trapani
Termini
Marsala
SICILY
ITALY
ADRIATIC SEA
TYRRHENIAN SEA


MAP OF
COOK'S TOURS
IN
SCOTLAND & ENGLAND
PUBLISHED BY THOMAS COOK & SON.
261 BROADWAY, NEW YORK.
Scale of Miles
0 10 20 30 40 50 60
Railways shown thus
Railways over which Cook's tickets are available
Coach and Steamer Routes
NORTH SEA
IRISH SEA
ENGLISH CHANNEL
BRISTOL CHAN.
ST. GEORGE'S CHAN.
ATLANTIC OCEAN
FRANCE
SCOTLAND
ENGLAND
WALES
IRELAND
LONDON
LIVERPOOL
MANCHESTER
GLASGOW
EDINBURGH
To Rotterdam and Antwerp
To Flushing
To Ostend
To Dieppe and Paris
To Hamburg
FISK & CO., N. Y.



MAP OF

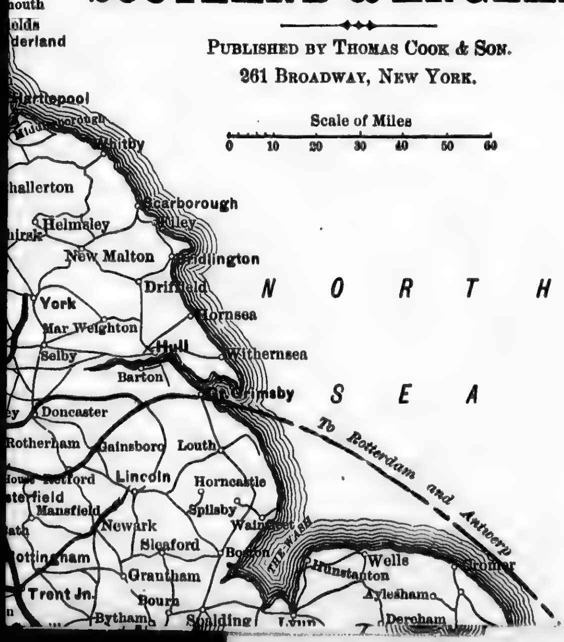
COOK'S TOURS

IN

SCOTLAND & ENGLAND

PUBLISHED BY THOMAS COOK & SON.

261 BROADWAY, NEW YORK.



DE QU

Départ de Paris.—Orléans; To
à propos des Jésuites.—
cenx; Pont-de-Marsan;
Arrivée à Lourdes.

7 et 8 *mars*.—Nous
visite de Paris. Les églis
Germain l'Auxerrois, S.
attirent particulièrement
dans la dernière une supe
mène, dans laquelle on
qu'une magnifique statue.
brûlent constamment dev
les murs sont couvers d'e
rémémorant des faveurs s

Comme nous nous
fîmes la rencontre d'un
tout d'abord surpris de n
billard ; c'est qu'ici la mên
dernière demeure, et l'athé
que des éléments matériel
la nature, et le chrétien si
dépouille mortelle qu'en a
revivre par la résurrection
sort de son âme, de cette é
Créateur a soufflée en lui.
cendant de singe ou les re
l'image de Dieu, que l'on tra
extérieur ne donne de répo
dant toutes les têtes se déc
l'indique, soit dans la suite

III

t de Paris.—Orléans; Tours; Poitiers; Angoulême.—Une discussion à propos des Jésuites.—La Garonne; Bordeaux.—Grenade; Morcenx; Pont-de-Marsan; sol pauvre. Tarbes, très malpropre.—Arrivée à Lourdes.

7 et 8 *mars*.—Nous continuons tous les jours notre e de Paris. Les églises de S. Germain des Prés, S. nain l'Auxerrois, S. Nicolas des champs, S. Gervais, ent particulièrement notre attention. Nous admirons la dernière une superbe chapelle dédiée à Ste Philoe, dans laquelle on conserve de ses reliques ainsi ne magnifique statue. Des lampes en grand nombre ent constamment devant l'image de la sainte, et tous urs sont couvers d'*ex-voto* ou de plaques de marbre morant des faveurs spéciales obtenues.

Comme nous nous rendions à cette église, nous la rencontre d'un convoi funèbre. Nous fûmes d'abord surpris de ne voir aucune croix sur le cord ; c'est qu'ici la même voiture sert à transporter à la ère demeure, et l'athée qui ne voyait dans son être les éléments matériels qu'il devait un jour rendre à ure, et le chrétien sincère qui ne livre à la terre sa ille mortelle qu'en attendant le moment où elle doit e par la résurrection pour partager éternellement le e son âme, de cette émanation de la divinité que le eur a soufflée en lui. Est-ce là la carcasse d'un desnt de singe ou les restes mortels d'un être formé à e de Dieu, que l'on transporte en terre ? Aucun signe eur ne donne de réponse à cette question. Cepenoutes les têtes se découvrent au passage, mais rien que, soit dans la suite du cortège, soit dans les allants

3

et venants des rues, que ces marques de respect soient dues à un sentiment religieux plutôt qu'à une simple coutume de politesse toute mondaine.

Comme le Luxembourg se trouve tout près de notre hôtel, nous ne manquons pas de nous diriger, à plus d'une reprise, dans les magnifiques jardins qui l'avoisinent. Partout la nature donne des signes de son réveil. Les magnolias ont déjà les bourgeons tout renflés et prêts à s'épanouir, les pensées sont en fleur et les rhododendrons sur le point de le devenir, etc.

9 *mars*.—A 9 heures ce matin nous laissons Paris pour Orléans, que nous atteignons peu après midi. Comme nous l'avions fait à Rouen, nous remettons à continuer notre route par un autre train de l'après midi. Nous admirons sur la place publique la statue équestre de Jeanne d'Arc. La jeune fille, sous son costume de guerrière, semble refléter sur sa figure l'inspiration du Ciel qui la dirige. Nous entrons dans l'église S. Vincent (diacre), où se trouve une superbe statue de Ste Germaine; la jeune sainte est représentée tenant son tablier rempli de fleurs. On sait que cette jeune héroïne était fort malmenée par sa belle-mère. Un jour qu'elle partait comme d'ordinaire pour aller garder les troupeaux, avec un morceau de pain noir pour son unique repas de la journée, la mégère la voyant tenir son tablier enroulé, l'accusa auprès de son mari d'avoir dérobé des comestibles de la cuisine ; on courut à elle et on la contraignit d'exhiber ce qu'elle paraissait ainsi vouloir cacher. Elle ouvrit donc son tablier, mais, ô surprise, il était tout rempli de roses ! et cela en plein février, lorsqu'on ne voyait encore aucune fleur.

Nous pénétrâmes aussi dans la cathédrale, où nous nous plûmes à nous représenter dans la chaire le grand évêque qu'elle venait de perdre, émouvant les fidèles par le charme de son éloquente parole. Nous y admirâmes surtout un chemin de croix en relief de grandeur naturelle, du plus bel effet.

Ayant remarqué plus loin un convoi funèbre se rendant au cimetière, nous nous rangeâmes à la suite et le suivîmes jusqu'au bord de la fosse. Nous admirâmes des

mausolées en grand nombre et de fort bon goût. Des pervenches sur plusieurs tombes étalaient déjà leurs jolies fleurs bleues.

A 3 heures nous reprîmes le convoi qui nous déposa à Tours à 8 heures. La Loire que nous cotoyons comme nous l'avions fait de la Seine, est aussi à rives fort basses, si bien qu'à quelques arpents de distance seulement, la vue s'en trouve totalement dérobée et qu'on ne soupçonnerait pas même sa présence. La Beauce que nous traversons ici est réputée l'un des quartiers des plus fertiles de la France, aussi remarquons-nous que les cultures sont partout des mieux soignées et des plus promettantes.

A mesure que nous avançons, le réveil de la végétation se montre de plus en plus prononcé. A Beaugency, les amandiers commencent à montrer quelques fleurs, à Blois ils sont en pleine floraison.

Il était 8 heures passées lorsque nous sommes arrivés à Tours, de sorte que nous ne pûmes visiter cette ville qu'à la clarté de la Lune. Sa cathédrale nous parut assez remarquable, bien que ses tours s'annoncent comme étant trop lourdes.

10 *mars*.—Dès les 5.45 h. a. m., nous étions installés dans le convoi en route pour Bordeaux. Une pluie assez abondante semblait s'annoncer comme devant persévérer toute la journée, cependant vers les 7 h. les nuages se dissipèrent tellement que le soleil brilla dans tout son éclat.

A 7.56 h. nous mettons pied à terre à Poitiers pour prendre le déjeûner ; les quelques minutes seulement qui nous sont données ne nous laissent pas le temps de faire même la plus petite excursion dans la ville, dont le nom nous est devenu familier par les savants écrits de son dernier évêque, Mgr Parisis. Nous poursuivons de suite notre route jusqu'après 11 heures, lorsqu'on nous arrête à Angoulême pour y prendre le dîner.

L'administration des chemins de fer ne vise pas seulement ici au confort des voyageurs, mais elle s'occupe encore de leur agrément. A chaque station, surtout lorsqu'il s'y

trouve un buffet, nous avons un joli parterre à notre disposition, où s'étalent des fleurs en profusion et souvent des plus rares ; et parfois nous ne savons ce qu'il faut admirer davantage, ou de l'éclat des fleurs qu'on cultive, ou de l'art avec lequel on les dispose. Je trouve ici, à Angoulême, de magnifiques fuchsias dans le parterre, tout couverts de fleurs, avec de superbes *ribes* ornementales, à fleurs jaunes du plus bel effet. Les magnolias ont les bourgeons un peu plus développés qu'au jardin du Luxembourg, mais ne montrent pas encore leurs fleurs.

Sur presque tout le continent européen, les voitures de chemins de fer ont une disposition toute différente de celles de l'Amérique. Les chars, au lieu d'une grande salle unique où se rangent les bancs à la suite les uns des autres de chaque côté d'une allée médiane, sont divisés transversalement en compartiments pouvant loger 10 personnes, 5 de de chaque côté se faisant face. Les portes sont toutes latérales, et une fois renfermé dans votre compartiment, vous n'en pouvez plus sortir qu'à la station suiaante. Ce système a ses avantages et ses inconvénients. Malheur à vous, par exemple, si vous vous trouvez pressé de soulager la nature, il vous faudra endurer votre colique jusqu'à la prochaine station, et encore ne vous donnera-t-on là que quelques minutes, que vous ayiez été retardé ou non par d'autres qui occupaient les places avant vous. La propreté de ces cabinets laisse souvent aussi à désirer. Pas moyen non plus d'étancher votre soif sur la route, à moins que vous n'ayiez eu la précaution de renfermer une bouteille de vin dans votre porte-manteau. Il arrive souvent aussi que la société de ceux qui viennent partager votre compartiment n'est rien moins qu'agréable ; pas moyen de l'éviter. D'un autre côté, n'êtes-vous que 2, 3 ou 4 ensemble, vous pouvez tout à votre aise vous étendre sur les bancs et vous y livrer au sommeil.

On voyage généralement ici, et même les personnes de bon ton, dans les voitures de 2de classe, qui sont très confortables, bien rembourrées et très propres. Il n'y a pour ainsi dire que les princes et les grands seigneurs qui se rangent dans la 1ère classe, aussi ces compartiments sont-ils presque constamment vides.

Ajoutons encore une autre particularité. On n'entend jamais parler ici de *chars* de chemins de fer, et on parait même s'étonner de nous entendre désigner ainsi ce qu'ils appellent tout simplement voitures, ou parfois wagons, qu'on prononce *vagons*. " En voiture, messieurs," tel est le cri qui retentit dans toutes les gares au moment de partir. Que l'académie se prononce pour ou contre nos appellations, il me semble que nous sommes bien libres de désigner comme nous le jugerons convenable des voitures de forme particulière qui nous sont propres, libre aux français de qualifier les leurs suivant qu'il leur plaira. Vagon nous semble une corruption du mot anglais *wagon* qui n'a rien de rationnel et qu'on doit trouver fort peu euphonique ; cependant n'allez pas entreprendre de persuader aux français que notre mot vaut bien le leur. Nos frères de France, à force de se vanter et d'exalter outre mesure leurs qualités, en sont venus à croire qu'ils possèdent exclusivement le monopole des connaissances en tout genre, et que tous les autres peuples doivent aller emprunter chez eux ce qui leur manque. Ce sentiment est si général chez eux, que le premier venu ne se gêne nullement pour vous faire la leçon, s'il vous arrive d'employer une expression peu en usage chez eux. " Un char, dites-vous ? mais c'est un vagon que vous voulez dire ? " Il m'arriva, un jour, dans un entretien avec un tout jeune prêtre français, de prononcer le mot piquet. " Mais c'est *piqué* qu'il faut dire," repartit mon jeune suffisant. — Monsieur, reqliquai-je, nous sommes tellement attachés à la France, que nous croyions que les français avaient toutes les qualités au plus haut degré, mais je vois qu'une certaine dose de modestie et de savoir-vivre ne leur siérait pas mal.

En partant d'Angoulême nous nous trouvâmes seulement trois dans notre compartiment : mon compagnon M. Bolduc, et un monsieur fort bien mis, portant le ruban à la boutonnière, et pouvant avoir la soixantaine environ. Ce monsieur paraissant d'un fort bon commerce, la conversation ne tarda pas de s'engager entre nous. Après quelques questions sur le pays que nous traversions, j'en vins à lui parler du gouvernement de la France. M'é-

tant enquis préalablement s'il n'était pas un étranger comme nous, il me répondit qu'il était du pays, un militaire en retraite, qu'il avait fait la campagne de Crimée, et que maintenant il se livrait à la culture dans le voisinage de Tours. Après diverses autres questions, je me hazardai à lui demander :

—Que pensez-vous de votre République ? Croyez-vous qu'elle vive ?

—Mais pourquoi pas ? Certainement qu'elle vivra. Est-ce que vous pensez, vous, qu'elle ne vivra pas ?

—Nous sommes des étrangers, et nous ne jugeons des choses que par ce que nous en avons vu dans les journaux. Or j'en suis venus à la conclusion que votre République ne peut durer longtemps.

—Mais pourquoi ?

—Parce qu'elle recèle des germes de mort qui doivent nécessairement amener sa perte.

—Mais que voulez-vous dire ? Expliquez-vous. Quels sont ces germes de mort ?

—Les voici : les principes qui servent de base à la stabilité des gouvernements sont méconnus chez vous ; les règles qui garantissent la sécurité ne sont pas respectées ; la liberté qu'on fait sonner si haut n'est plus qu'un mot, elle n'a plus de valeur que pour opprimer les faibles, violenter les consciences, violer la propriété individuelle.

—Mais où ? mais quand ? mais comment ces choses sont-elles arrivées. Expliquez-vous, reprit mon homme avec vivacité.

—Fort bien. N'ai-je pas vu que tout dernièrement on avait expulsé des propriétaires de leurs demeures, contre toutes les règles de la justice et du droit ?

—Où ça ? Jamais.

—Tout récemment, je lisais dans les journaux que, dans une certaine ville non loin d'ici, les agents de l'autorité se présentèrent devant la maison d'un certain propriétaire et qu'on l'invita à sortir. Le propriétaire, qui s'attendait à cette visite, avait barricadé sa porte, et il dit aux agents

par un guichet : Que me voulez-vous ? Je suis citoyen français, né en France, j'observe les lois de mon pays, et je tiens ici dans ma main l'acte de ma propriété, qu'exige-t-on de moi ?

—Que vous sortiez de cette maison.

—Je ne cèderai qu'à la force, répondit le Père, car c'était un Père Jésuite.

—Oh ! un Jésuite! voila la clef de l'énigme. Mais les Jésuites en ont tant fait qu'il a fallu, pour le plus grand bien de la société, des mesures générales dont quelques uns ont eu à souffrir. On rencontre des cas semblables dans tous les états.

—Les Jésuites en ont tant fait, dites-vous ; s'il vous plait, racontez-moi donc ce qu'ils ont fait. Je serais fort aise de l'entendre de votre bouche ; je sais un peu, moi aussi, ce qu'ont fait les Jésuites, mais je parierais que ce que vous pouvez m'en dire sera tout différent de ce que j'en connais.

—Mais l'histoire est là ; ils en ont tant fait que l'Eglise a été obligé. de les supprimer.

—C'est vrai ; mais vous savez que dans toutes les familles tant soit peu nombreuses, il se rencontre toujours quelques mauvaises têtes qui viennent à bout de soulever des mécontentements et de troubler l'harmonie. Or l'Eglise qui est une très grande famille, a parfois à subir ces troubles et ces divisions. Il arriva un moment, vers la fin du siècle dernier, que presque tous les gouvernements s'entendirent pour demander la suppression des Jésuites, l'impiété les représentant comme un obstacle à la prospérité des peuples. L'Eglise, en mère compâtissante pour la faiblesse de ses enfants, crut devoir, pour le moment, céder à l'orage, et supprima l'ordre de St Ignace. Mais du moment que sa liberté d'action lui fut rendue, l'Eglise ne tarda pas à les rétablir, et aujourd'hui, de même qu'il y a un siècle, il se trouve encore des mauvaises têtes qui trouvent dans les Jésuites un obstacle formidable pour l'exécution de leurs desseins pervers et qui veulent les mettre au ban de la société.

Mais revenons à la question de propriété et de sécurité personnelle. Sur le refus du Père Jésuite de sortir de sa demeure, sa véritable propriété, l'agent ordonna de crocheter la serrure ; puis on saisit le propriétaire et on le traîna brutalement dans la rue. Or je vous le demande, en quoi la qualité, la condition ou la profession d'un citoyen peut-elle affecter son droit de posséder ? Si aujourd'hui, au nom de la légalité, on peut arracher Pierre de sa demeure et le lancer dans la rue, parce qu'il prie Dieu trop longtemps et qu'on l'appelle Jésuite, ne pourra-t-on pas demain aller traiter de la même manière Paul, parce que ce sera, par exemple, un ancien militaire et que peut-être il ne priera pas assez ?......Et ne voyez-vous pas de suite la tyrannie, l'arbitraire, l'anarchie dans la communauté ? Non, un gouvernement qui ne sait pas respecter le droit et la justice, ne peut subsister, il a en lui-même un germe de mort qui tôt ou tard produira son effet !

Mon homme ne dissimula pas, en entendant ces réflexions, de vifs sentiments d'impatience ; cependant il se contint ; mais bientôt changeant un peu de ton, il poursuivit.

—Tenez, entre nous, le prêtre a un regard faux ; c'est un ennemi de la société qui cache son jeu.

—Mais que voulez-vous dire par ce regard faux ?

Mais oui ! vous le rencontrez, il feint de ne pas vous remarquer ; puis avec son air humble et piteux, il vous regarde en dessous, en méditant les trames qu'il mettra en jeu pour vous dominer et vous asservir.

—Vous prétendez que le prêtre a le regard faux ; mais n'est-ce pas vous plutôt qui, avec vos préventions, le regardez le premier de travers ? Voila ce qu'il importerait d'éclaircir.

—Oh ! je connais mon monde. Quand j'étais enfant, nous rencontrions souvent notre curé ; c'était toujours un plaisir pour nous ; il nous accueillait avec bonté, nous lui frappions sur la bedaine, il prenait part à nos jeux, se montrait familier avec tout le monde ; c'était là l'ami de ses semblables, le citoyen vraiment recommandable.

—Mais pourquoi n'allez-vous plus frapper ainsi sur la bedaine de votre curé ? Je parierais qu'il vous accueillerait encore avec plaisir. Mais ce dont je n'ai pas de doute, c'est que si vous allez lui demander un service quelconque, vous trouverez toujours en lui un homme prêt à vous aider ; faire du bien à tous, se dévouer pour ses frères jusqu'à obliger ceux qui le méprisent, qui le persécutent, semble une seconde nature chez le prêtre. Et c'est ce bienfaiteur de ses semblables que vous accusez d'être l'ennemi de la société ?

—Oh ! je ne me fais pas illusion. Tenez, je vois bien que vous ne partagez pas mes opinions ; mais vous dites ouvertement ce que vous pensez, et il y a plaisir à discuter avec vous. Mais il n'en est pas ainsi avec les prêtres ; ils sont assez rusés pour ne pas découvrir leur jeu.

—Vous pensez que le prêtre ne parle pas ainsi ouvertement ? Et bien, je vais vous surprendre, c'est que mon compagnon et moi nous sommes tous deux des prêtres.

—Vous des prêtres ? ....Mais vous n'êtes pas comme les nôtres.

—Vous vous trompez; nous sommes absolument comme les vôtres. Nous avons à peine le temps de nous reconnaitre, que de suite nous sommes des frères, nous sommes en tout d'accord. Mêmes opinions, mêmes vues de la société, mêmes tendances, mêmes aspirations, recherche constante du juste et du vrai.

—Mais qui êtes vous donc si vous n'êtes pas français ?

—Nous sommes des canadiens, des français de l'Amérique.

—Oh ! il me fait plaisir de pouvoir serrer la main à des frères d'outre mer, bien que nous n'ayons pas en tout les mêmes opinions.

Mon homme, bien que vivement piqué parfois de mes répliques, et sans dissimuler les mouvements d'impatience qui quelquefois s'emparaient de lui, ne s'écarta jamais des règles des convenances et de la politesse, et après des poignées de mains et l'échange de nos cartes, il nous pressa d'aller le voir, à notre retour, dans ses terres de la Tourainne.

—Mais n'y aurait-il pas risque de nous faire regarder de travers ? dis-je en riant.

—Oh ! je vous promets la plus franche hospitalité. Bien plus, j'ai un fils qui s'occupe d'histoire naturelle, et qui sera enchanté de faire votre connaissance. Venez passer chez moi au moins quelques jours, et vous pourrez tout à votre aise faire des chasses, examiner ses collections et vous reposer dans la solitude des fatigues de votre long voyage.

Mais déjà, sans que pour ainsi dire nous eussions remarqué les nombreuses stations que nous avions passées, nous étions engagés sur le superbe pont qui coupe la Garonne en face de Bordeaux ; nous n'eûmes que le temps de remercier notre compagnon de sa cordiale invitation et de lui serrer de nouveau la main en prenant congé de lui, que nous entrions dans la gare. L'horloge de la station indiquait 2½ h. P. M.

Bordeaux est une bien jolie ville, sur la rive gauche de la Garonne. Les nombreux vaisseaux d'outre mer que nous voyons accostés aux quais nous rappellent le port de notre ville de Québec ; mais contrairement à notre capitale, Bordeaux est en pleine rase, ne présentant ni caps ni collines. Sa population est évaluée à environ 200,000 âmes. Distante de 363 milles de Paris, la capitale de la Gironde en compte 56 jusqu'à son embouchure dans l'océan. La Garonne qui a ici une apparence magnifique, nous parut un peu moins large que le St-Laurent en face de Québec. A part le pont du chemin de fer, un autre pont en pierre, de 17 arches, relie ses rives l'une à l'autre. Bordeaux qui s'énorguillit d'avoir vu naitre dans son sein le moraliste Berquin et le peintre Carle Vernet, se distingue encore aujourd'hui par le commerce, l'industrie, les sciences et les arts. Bordeaux était déjà une ville importante lors de la conquête de ce pays par les Romains ; on y voit encore aujourd'hui les restes du palais de Galien.

Nous prenons une chambre à l'hôtel le plus voisin pour refaire notre toilette, et nous nous mettons de suite à la visite de la ville. Pendant que mon compagnon parcourt les places publiques, le port, visite les églises, etc. je

me rends, moi, directement à la rue Lamouroux, pour faire la connaissance personnelle d'un professeur de l'université, avec lequel j'étais en correspondance depuis quelques années déjà ; car M. Pérez, à de longues études sur différentes branches des sciences, joint un goût particulier pour l'histoire naturelle, et spécialement pour l'entomologie, s'étant attaché surtout à la famille des Apides de l'ordre des Hyménoptères.

Le savant professeur, qui me parut jeune encore, mais très faible de santé, se montra on ne peut plus surpris de ma visite, ne sachant pas même que j'eusse traversé l'Atlantique. Il m'accueillit avec une extrême courtoisie, me présenta à sa dame, et fit de très vives instances pour me retenir à dîner, invitation que je dûs décliner, pour ne pas manquer l'heure du rendez-vous à notre hôtel, arrêtée avec M. Bolduc. L'intéressante conversation de mon ami me fit trouver bien trop courts les quelques quarts d'heure que je passai avec lui. Je ne pus que jeter un coup d'œil rapide sur des dessins exécutés par lui comme démonstrations en rapport avec des études embryologiques qu'il poursuivait dans le moment.

Comme il se faisait déjà tard lorsque je pris congé de mon ami, je ne voulus pas manquer de visiter au moins la cathédrale S. André, parmi les nombreuses églises que possède Bordeaux. Cette cathédrale, quoique déjà assez ancienne, n'est pas encore terminée, le portail reste encore à construire. Le temple me parut très large pour sa longueur ; entre autre choses j'y remarquai le tombeau du cardinal de Cheverus, que Boston a eu l'honneur de compter parmi ses évêques.

11 *Mars*.—Il fait ce matin un soleil magnifique et tout nous fait présager une superbe journée. Nous croyons remarquer sur les pièces de bois et le gazon des traces d'une légère gelée blanche. Dès les 6 heures nous sommes rendus à la gare pour continuer notre route vers le midi.

A peine sommes-nous sortis de Bordeaux, que nous nous trouvons dans une campagne tout différente de celles que nous avons traversées depuis Paris. Ce sont partout

des landes sablonneuses, à sol pauvre et peu propre à la culture ; aussi les habitations se montrent-elles assez rares et d'apparence fort humble. La voie ferrée est presque partout bordée de forêts de pins d'assez chétive apparence. A plus d'un endroit j'ai trouvé des points de ressemblance avec la Virginie orientale, moins toutefois la belle venue des pins de cette dernière contrée. Observons aussi que ces pins, bien que fort ressemblants en apparence, appartiennent à deux espèces différentes ; c'est le *Pinus resinosa* que nous avons en Virginie, tandis que c'est le *Pinus maritima* qui se montre dans les landes au midi de Bordeaux.

On nous arrête une demi-heure à Morcenx pour le déjeûner. Nous sommes encore ici en pleines landes, forêts de pins très pauvres. Nous rencontrons des filles qui vont pieds-nus et nous voyons dans les champs des petits bergers gardant les troupeaux ; c'est la première fois que nous en remarquons, et la chose nous parait d'autant plus digne de notre attention, que jusqu'ici nous ne connaissions les bergers que pour les avoir vus mentionnés dans des livres, car on sait qu'en Amérique, avec nos champs clôturés, la garde des troupeaux devient inutile.

Je m'éloigne quelque peu de la gare en attendant le départ du train, dans l'espoir de faire quelques captures d'insectes et pour cueillir quelques fleurs de bruyère qui commençaient à se montrer. Mais partout le sol est mélangé de cendres ou saturé d'huile échappée des locomotives, deux conditions qui permettent à peine la vie aux insectes ; et pour les fleurs, elles se trouvent de l'autre côté d'une clôture en fil de fer qu'il m'est impossible de franchir. Toutes mes chasses se bornent à 2 *Bembidium*, un Staphylin et une Coccinelle que je prends sur une plante.

Plus nous pénétrons vers le midi, plus la végétation se montre avancée. A Grenade, nous remarquons un champ de colza en pleine floraison. A Pont-de-Marsant les pruniers commencent aussi à montrer leurs fleurs ; de sorte que pour cette année, ce n'est plus le printemps qui vient à nous, mais c'est nous qui allons au devant de lui.

Je ne fus pas peu surpris, en tournant par hasard mes regards à notre droite, de voir, malgré le beau soleil et la chaleur d'été qu'il faisait, la chaîne des Pyrénées tout près de nous avec ses cîmes toutes couvertes de neige. C'était un paysage d'un aspect tout nouveau pour moi, car on sait qu'ici la neige de nos montagnes ne s'allie jamais à la chaleur estivale des plaines. Les cîmes des Pyrénées, dont nous cotoyons presque la base, et qui se montrent ainsi revêtues d'un manteau de neige, me paraissent de formes très variées et à contours assez uniformes, pouvant mesurer en hauteur de 2,000 à 3,000 pieds. Dès notre départ de Morcenx, j'avais remarqué que nous changions de direction, que nous nous éloignions des bords de l'Atlantique pour suivre à peu près la chaîne des Pyrénées qui séparent la France de l'Espagne.

A 2 h. p. m. nous entrons dans la gare de Tarbes, qui n'est qu'à quelques lieues seulement de Lourdes, où il nous tarde tant d'arriver. Tarbes, chef-lieu du département des Hautes-Pyrénées, est une ville épiscopale d'environ 14,000 âmes. Cette ville n'a rien de remarquable et me parait fort pauvre. Les rues sont irrégulières et malpropres, et les habitations fort modestes. Comme nous avons plus d'une heure à passer ici, j'en profite pour faire une chasse aux insectes dans une place publique, tout-à fait déserte dans le moment, ornée de rangées de chênes et bordée d'un côté par un fossé ouvert. Je prends une *Sialis iufumata*, et des hémiptères en quantité sur les herbes et le tronc des arbres. Mais ces punaises sont toutes de la même espèce, c'est la *Pyrrhocoris apteris*, à livrée noire et rouge et privée d'ailes comme l'indique son nom. Je vois aussi quelques Libellules voltiger au-dessus du fossé, mais je ne puis réussir à en prendre aucune, car il me faut avancer avec d'extrêmes précautions sur le gazon qui borde ce fossé, si je ne veux pas me souiller les pieds à chaque instant, cette bordure paraissant servir de latrine publique aux visiteurs qui, sans aucun doute, doivent à certaines heures, se réunir en ce lieu, comme l'indiquent les bancs fixés en certains endroits et le piétinement du sol tout autour des arbres.

Après avoir visité la vieille cathédrale que je trouve fort pauvre et assez petite, je reviens à la gare en suivant d'autres rues, et bientôt le train se remet en marche en se dirigeant vers les Pyrénées mêmes, pour s'arrêter à 5 heures dans la gare de Lourdes. Nous prenons de suite une voiture pour nous conduire à un hôtel plus rapproché de la basilique, qui se montre sur la hauteur dominant toute la ville. Nous traversons le Gave qui roule ses eaux rapides sur les cailloux qui le tapissent, ce Gave que j'ai vu si souvent mentionné dans les récits de M. de Lasserre, et tournant un peu à gauche, la voiture nous arrête à l'hôtel Soubirous, tenu par une cousine même de Bernadette, l'heureuse jeune fille à qui la Reine du Ciel a bien voulu se montrer. Nous ne voyons des deux côtés de la rue que des magasins d'objets de piété, chapelets, médailles, images, statues, cierges, etc., et l'hôtel même où nous descendons en contient un des mieux assortis.

IV

Lourdes ; la basilique, la Grotte, le Gave ; paysage ; le mont Calvaire, insectes.—Toulouse ; S. Sernin, ses précieuses reliques.—Vignes ; Oliviers.—Castelnaudary.— Ségala.—Béziers.—Cette ; tonneaux de vin : mollusques.— Lunel. — Marseille ; la Cannebière ; la cathédrale ; un correspondant ; rencontre des pèlerins ; visite à l'Evêque ; N. D. de la Garde ; la croix de pèlerin.

Vendredi, 11 *Mars*.—Lourdes ! Lourdes ! j'ai peine à le croire, je suis à Lourdes, à 1394 lieues de Québec ! Mais ce qui m'émeut d'avantage n'est pas tant la distance qui me sépare du pays natal, que les souvenir qu'éveille dans mon esprit ce coin de terre que je foule de mes pieds en ce moment. Je me vois dans un lieu qui semble devenu un centre, un foyer de merveilles. Tout parle ici à l'imagination, à l'esprit, et au cœur. Ces fières Pyrénées, à cime couronnée de neige et à base couverte de fleurs, ne sont-elles pas l'image de cette Reine dont le diadême est plus brillant que le soleil, et dont les pieds sont couverts d'une verdure qu'émaillent des fleurs de vertus sans nombre ? Ces montagnes abruptes, qui semblent se resserrer sur la gorge profonde que s'est creusée le Gave, ne figurent-elles pas les bras de cette Reine de toutes grâces se rapprochant pour étreindre ses enfants soumis et respectueux qui viennent ici implorer son secours et concentrer davantage sur eux ses bénédictions ? Et ce Gave qui roule constamment ses eaux limpides sur les cailloux qui tapissent son lit, n'est-il pas l'image de ce courant de faveurs célestes, que des hommes pervers, au cœur endurci, s'efforcent d'obstruer par les cailloux de leur impiété et de leur libertinage ? Ces couvents sur toutes les hauteurs d'alentour, ne sont-ils pas des sentinelles toujours en faction, le jour et la nuit,

pour honorer Celle qui a bien voulu choisir ce coin de terre pour y semer ses largesses ? Et cette superbe basilique, avec sa flèche perçant les nues, avec ses milliers d'*ex-voto* qui tapissent ses murs, et ces magnifiques boulevards, et ces riches constructions, tout ne proclame-t-il pas que Celle en qni le Seigneur a fait de grandes choses, veut aussi en faire d'extraordinaires en ces lieux ?

Et la Grotte, donc ? Oh ! c'est surtout la Grotte qui parle au cœur du pieux pèlerin. N'est-ce pas là, en effet, que la Reine du Ciel et de la Terre est venue elle-même proclamer ce que le Père Eternel avait décrété de toute éternité, ce que Pie IX, son enfant dévoué, a donné pour dogme au monde entier, et ce que tous les fidèles s'estiment heureux aujourd'hui de confesser : JE SUIS L'IMMACULÉE CONCEPTION !

Aussi du moment que nous sommes dans la voiture qui doit nous conduire à l'hôtel, mes regards sont-ils constamment fixés sur la grande basilique que nous ne voyons pas encore entièrement, pour épier le moment où un accident de terrain nous en fera voir davantage. Je remarque à peine le village échelonné sur les rives de ce Gave si étroitement encaissé dans les montagnes qui le bordent et que nous traversons sur son vieux pont, peu au-dessous de la digue et du moulin qu'occupait le père de Bernadette avec sa famille. Je jette à peine un regard de curiosité sur les nombreux étalages d'objets de piété qui s'étendent sur la rue aux environs de notre hôtel, tant j'ai hâte de prendre possession de notre logement pour me transporter de suite à la Grotte.

Il passait à peine 6 heures que déjà notre souper était pris et que nous nous dirigions vers la basilique, par le grand boulevard qui y conduit directement. Nous détournons nos regards des vendeurs et vendeuses d'objets de piété aux nombreux étalages qui bordent la route, pour n'être pas retardés dans notre marche, et nous pénétrons de suite dans la crypte de la basilique, la nef supérieure étant déjà fermée à cette heure. Nous trouvons un bon nombre de personnes qui prient là devant l'autel de la Ste Vierge, avec une piété qui nous édifie beaucoup. Ayant

aussi satisfait notre dévotion, nous nous présentons à l'un des Pères qui desservent le sanctuaire, dans l'une des sacristies latérales, pour y faire viser nos *celebret*. Nous sommes accueillis avec beaucoup de courtoisie par le bon religieux, qui nous donne en outre de fort intéressants détails sur les merveilles dont ils sont si souvent les témoins dans ces bénis sanctuaires. Ces religieux sont des Pères de l'Immaculée Conception, qui ont leur couvent tout auprès.

Comme on nous l'a enseigné, nous descendons à la Grotte par un chemin en zigzag sur le rocher presque à pic au devant de la basilique même ; ce sentier se réunit au bas avec le chemin qui bifurque du grand boulevard pour aller directement à la Grotte. Car la basilique est construite au dessus même de la Grotte, à une élévation d'environ 200 pieds, sur un rocher à paroi inaccessible, presque perpendiculaire. L'édifice est de style gothique, en superbe pierre de taille, avec une tour au milieu du portail et de nombreux clochetons aux contreforts des longs-pans. Une superbe mosaïque, au dessus de la grande porte, nous montre le buste de Pie IX.

Suivant le chemin qui contourne la base du rocher en longeant le Gave, nous passons devant les loges de bains à notre gauche, et sommes bientôt en face de la Grotte. La statue est là dans sa niche, entourée de nombreuses lumières ; et dans la Grotte même, que protège une grille en fer maintenant ouverte, mais qu'on peut fermer au besoin, aux pieds de la statue, brûlent des centaines de cierges, dont quelques uns n'ont pas moins de 4 a 5 pieds de long sur un diamètre de 5 à 6 pouces.

Le soleil est disparu derrière les cîmes neigeuses des Pyrénées ; les ombres commencent à s'épaissir au pied des rochers ; l'atmosphère est douce et tiède, comme dans nos plus belles soirées de juin ; le Gave, qu'on a forcé à s'éloigner un peu en empiétant sur son lit pour prolonger les dalles sur lesquelles s'agenouillent les pèlerins, fait entendre son léger murmure en roulant ses ondes sur ses cailloux ; le silence de tous les êtres animés, la solitude des alentours, l'attitude pieuse et recueillie d'une vingtaine de pèlerins qui sont là à prier,

tout s'harmonise pour nous pénétrer d'une douce émotion et raviver nos sentiments de piété. Pas le moindre bruit, pas le moindre écho pour troubler le recueillement de ceux qui prient et implorent l'assitance du Ciel dans ce lieu béni. La nature elle-même semble suspendre son souffle pour ne nuire en rien aux élans du cœur qui sont ici plus éloquents que les paroles ; c'est à peine si les lumières des cierges vacillent parfois sous les ondulations de l'atmosphère. Aussi, pénétrés dès l'abord d'un religieux respect, nous empressons-nous d'abaisser nos fronts sur les dalles du pavé pour aller ensuite appliquer nos lèvres sur le rocher même, aux pieds de la statue, en nous signant de l'eau qui suinte en cet endroit. Mais c'est surtout l'image de l'Immaculé Conception qui fixe nos regards et attire notre attention. C'est là, nous disions-nous, qu'à dix-huit reprises différentes, en 1858, la reine du Ciel et de la Terre, a daigné se montrer ! C'est à cet endroit même, qu'indique une inscription sur le pavé, que se tenait Bernadette, lorsqu'elle vit l'apparition et entendit sa voix ! C'est de cette niche naturelle, que la Reine des anges et notre mère proclama elle-même qu'elle avait été conçue sans péché ! C'est du fond de cette grotte que jaillit cette source, qui coule encore si abondamment aujourd'hui, et dont les eaux ont procuré la guérison de tant d'infirmités ! C'est entouré de toutes ces merveilles, ému par de si doux souvenirs, touché par ces preuves de la miséricorde du Ciel pour les hommes qu'attestent ces trophées de béquilles qu'on voit ici suspendus, qu'on sent le cœur s'attendrir, une ferme confiance dissiper toute crainte, et que la prière douce et suave s'échappe des lèvres avec amour. On croit être là dans un canal, dans un courant de grâces, et on se sent fortifié dans l'espérance, je dirais peut-être mieux, dans l'assurance qu'on pourra en partager quelques-unes !

Après quelques minutes de recueillement, nous prenons nos chapelets et commençons à le réciter à demi voix ; mais aussitôt toute l'assistance se joint à nous et veut y répondre. C'est donc en commun que nous saluons la Vierge Immaculée avec les paroles de l'ange et de sa cousine Elizabeth, et que nous ajoutons de tout cœur : oui ! priez pour nous, mais, surtout à l'heure de notre mort. Oh !

avec quelle satisfaction nous évoquons alors dans notre souvenir les personnes qui nous sont chères, pour appeler sur elles les faveurs que le Ciel se plaît à répandre en ce lieu par l'entremise de sa Reine !

Notre prière finie, nous prenons un verre d'eau de la fontaine, et recevons du bon Frère qui la garde des explications sur les changements et les améliorations qu'on a pratiqués tout autour. Et achetant à l'étalage voisin 5 gros cierges, je vais moi-même les allumer aux pieds de la statue. Quatre pour des personnes de ma famille, et un cinquième pour une pauvre fille, ayant une maladie incurable, qui était venue se recommander à moi à mon départ. Qui sait, me disais-je, si déjà elle n'est pas dans la tombe? Mais acquittons-nous toujours de notre devoir de charité ; et le cierge est allumé. (1)

Samedi 12 *mars* —Nous disons, ce matin, la messe dans la crypte de la basilique, car comme il n'y a pas d'autel fixe dans la Grotte, on ne peut célébrer là que dans les grands concours, sur un autel qu'on érige à chaque fois. Nous passons le reste du jour à visiter le village et à renouveler nos visites à la Grotte. A chaque fois c'est toujours le même silence, la même piété des assistants, la même atmosphère religieuse qui semble nous imprégner spontanément de doux sentiments de piété et de suaves émotions. Aussi est-ce toujours avec regret que nous nous éloignons chaque fois de ce béni sanctuaire.

Comme nous allions pénétrer dans la Grotte, dans l'une de nos visites, je remarquai sur les dalles du pavé, un superbe charançon qui venait de s'y abattre. Inutile d'ajouter que je ne fus pas lent à m'en saisir et que je le conservai avec soin, tant comme un trophée de mes chasses entomologiques, que comme un

(1) Dlle Lse. G., du CapRouge, pauvre fille en service, souffrait d'une dispepsie depuis plus d'un an, qui l'avait amenée à un état d'anémie auquel la médecine ne pouvait plus remédier. Le 11 mars au soir, au moment où nous allumions pour elle un cierge devant N.-D. de Lourdes, elle se sentait plus mal que d'ordinaire, pouvant à peine marcher. Le lendemain elle veut se rendre à l'église seule, malgré l'opposition de ses parents. Elle y fait sa communion, et s'en revient parfaitement guérie, ne sentant plus aucun malaise. Et apres plus de six mois, la maladie n'a encore donné aucun signe de réapparition.

souvenir du lieu où je faisais cette capture. Que nos lecteurs ne s'étonnent pas de me voir ainsi entremêler aux suaves émotions de la piété, la joie profane du naturaliste, à la rencontre de quelque spécimen nouveau pour lui. Tous les êtres ne sont-ils pas des créatures du souverain maître, et ne proclament-ils pas, chacun à sa manière, ses infinies perfections, sa puissance, sa sagesse ? Cet être infime, ce petit *Otiorynchus scabrosus*, car c'est ainsi que le désigne la science, ne vient-il pas, lui aussi, aux pieds de l'image de la Reine du Ciel, pour chanter ses louanges ? N'offre-t-il pas dans la perfection de ses formes, dans l'harmonie de ses membres et de ses couleurs, aux hommes ses frères dans la création, la preuve que tout dépend de Dieu, de ce Dieu qui n'a pas accordé une moindre attention en conformant les membres du plus petit insecte, qu'à l'organisation des mondes qui peuplent l'espace, et que tout ce qui existe doit, par conséquent, rendre hommage à l'auteur de toutes choses ?

C'est en me livrant à ces réflexions que je m'assure ma capture en la logeant dans ma bouteille de chasse. Mais qu'aperçois-je en levant les yeux ? Voici qu'à côté de l'image de Marie, à la hauteur de son épaule, dans la niche même, du côté de la droite, un gentil petit oiseau, une légère Bergeronnette, vient ajouter un brin quelconque au nid qu'elle est en frais de construire en cet endroit. Je dis construire, mais je serais plus exact en disant réparer, car le bon Frère qui garde continuellement la Grotte, me dit que depuis trois ans ce charmant petit oiseau, vient chaque printemps, à cet endroit même, élever sa nichée. Ni le grand nombre des pèlerins, ni leurs allées et venues, ni leurs chants, ni leurs mouvements, rien ne le dérange dans la mission que le Créateur lui a confiée. Ne vient-il pas, lui aussi, ce tout petit passereau, honorer à sa manière la Reine du Ciel et de la Terre dans son béni sanctuaire ? joindre son action de louange à la prière des pieux pèlerins qui se succèdent ici sans cesse de toutes les parties du monde ?

La Grotte, comme je l'ai déjà observé, est sur la rive gauche du Gave, qui coule en cet endroit de l'Est à

l'Ouest, au bas de la colline escarpée sur laquelle est construite la basilique, à environ 200 pieds au-dessus. Celle-ci, avec sa façade à l'Est, présente son côté droit au cours du Gave, de même que la Grotte son ouverture, et se trouve séparée du reste de la montagne, qui s'élève encore fort haut au-delà, par un chemin public qu'on a presque entièrement taillé dans le roc. On a donné le nom de montagne du Calvaire à ce mamelon qui s'élève de l'autre côté du chemin, au dessus de la basilique, parce qu'en effet, on a érigé un calvaire sur son sommet.

La Grotte peut avoir une cinquantaine de pieds d'ouverture sur une profondeur d'environ 30 pieds, et sa voute d'environ 25 pieds à l'entrée, se courbe graduellement pour se terminer en angle assez aigu à l'intérieur. C'est de cet angle de l'intérieur que s'échappe la source qui coule si abondamment aujourd'hui et que Bernadette ne put découvrir, sur l'indication de l'apparition, qu'en grattant le sol avec ses doigts. Recouverte par les dalles du pavé de la Grotte, on entend bouillonner cette source à son origine, et on la voit couler constamment dans des bassins de pierre à l'entrée, pour passer successivement dans les cabinets de bains installés à la suite les uns des autres sur la gauche. A droite de la Grotte, et un peu au-dessus de son ouverture, se trouve une niche naturelle, presque régulière, et c'est là que Bernadette a vu, à 18 reprises différentes, celle qui s'est nommée elle-même l'Immaculée Conception, et c'est là aussi qu'est placée la statue qui la représente dans l'attitude donnée par l'heureuse jeune fille elle-même. L'églantier croissant au bas de la niche, et qui lors des apparitions parvenait jusqu'aux pieds de la Ste Vierge, a disparu par suite d'un larcin qu'on pourrait qualifier de sacrilège s'il n'avait eu la piété pour excuse ; mais il a été remplacé par un autre qu'on a planté sur une motte de terre que retiennent des liens fixés au roc.

La niche, quoique complètement distincte de la Grotte, s'y trouve cependant réunie par un trou dans son intérieur qui met les deux excavations en communication ; c'est par ce couloir que la Ste Vierge parla à Bernadette dans l'une de ses apparitions.

Le rocher, tout aux alentours de la Grotte, est entièrement nu, sauf quelques broussailles qui ont pris racine çà et là dans les crevasses et dans certaines dépressions. A droite de la Grotte, de même qu'en face de la basilique, se trouve aussi un chemin, à pente fort raide, qu'on a pratiqué en zigzags sur le flanc du rocher et qui conduit semblablement au chemin public en arrière de la basilique. Des plantations du plus bel effet servent à protéger ce sentier contre les ardeurs du soleil, en même temps que des paliers à chaque détour offrent aux voyageurs des sièges pour se reposer.

Poursuivant ce sentier jusqu'au chemin public, nous passâmes devant la résidence des Pères, et nous engageâmes dans un chemin, ou plutôt un sentier à l'usage des troupeaux, pour parvenir jusqu'au Calvaire en contournant le mamelon principal. Je voulais tout à la fois jouir du coup d'œil de ce point élevé, et avoir l'occasion de faire provision de fleurs et d'insectes pour mes collections. Deux petits garçons s'offrirent pour nous servir de guides, et nous conduisirent à l'entrée d'un long corridor souterrain, qu'ils nous dirent traverser la montagne de part en part. Nous avions bien un certain désir de faire cette excursion d'un nouveau genre, mais la difficulté que nous avions à comprendre ces cicérones, qui ne parlaient à peu près que leur patois, et une affiche que nous trouvâmes à l'entrée avertissant les voyageurs de ne pas tenter cette entreprise sans en avoir obtenu l'autorisation,—d'ailleurs dépourvus de bougies pour nous éclairer dans le trajet,—il nous fallut de suite renoncer au projet, et prendre la route de l'ascension extérieure. M. Bolduc, ennuyé de me voir à tout instant retourner des pierres pour y capturer des coléoptères, prit bientôt le devant; et mes deux gamins découragés de me voir rejeter les nombreux insectes, tous de même espèce, qu'ils m'apportaient, m'abandonnèrent aussi bientôt pour retourner sur leurs pas, de sorte que demeuré seul, je pus, tout à mon aise, faire mes observations et collecter fleurs, insectes, pierres que je rencontrai et jugai dignes d'intérêt.

Le premier objet qui attira mon attention fut l'Ajonc

ou Genet épineux. *Ulex europæus*, Linné. Pour la première fois que je faisais connaissance avec cet arbrisseau, je pus l'examiner tout à mon aise, car il était en telle abondance, que la montagne en était partout couverte. C'est un petit arbrisseau de 12 à 20 pouces de longueur, poussant en touffes, à tiges souvent couchées, à feuilles étroites, lancéolées, raides, entremêlées de nombreuses épines. Il appartient, comme on le sait, à la famille des Légumineuses ; mais ce n'était pas encore le temps de sa floraison. Ce n'est qu'après bien des recherches que je parvins à en trouver quelques fleurs ouvertes dans des endroits abrités par quelques accidents de terrain. Ces fleurs sont jaunes et d'un fort bel effet lorsqu'elles sont en parfaite floraison.

Je pris sous des pierres, à l'entrée du souterrain, une foule de carabiques, mais tous de la même espèce, c'était le *Pristonychus Pyrænæus*, Dufour

Je vis plusieurs papillons au vol, particulièrement des Vanesses, mais ne pus en saisir aucun. Je tenais peu d'ailleurs à faire la capture d'insectes que je n'aurais pu emporter, et je n'étais point préparé pour conserver des papillons qui exigent des soins tout particuliers. Je rencontrai aussi quelques bourdons, mais sans pouvoir les capturer, mon filet étant partout accroché aux nombreuses épines des ajoncs. Je pris encore parmi les coléoptères : *Timarcha lævigata*, Lin., *Anisodactylus binotatus*, *Amara trivialis*, *A. familiaris*, *Clerus formicarius*, Lin. etc , etc.

Il était près de 4 heures, lorsque je revins à notre hôtel ; nous prîmes à peine quelques minutes de repos et repartîmes aussitôt pour visiter la ville que nous n'avions encore fait qu'entrevoir. Nous dirigeant vers le sud, nous traversons le Gave, tout auprès du moulin du père de Bernadette, et continuons jusqu'à l'église paroissiale, qui est ancienne et fort petite ; mais tout à côté s'en trouve une nouvelle de fort belle apparence, qu'a fait construire Mgr Peyramale, le curé de Bernadette au moment des apparitions, et dont la cave recèle les restes. Nous pénétrons dans la crypte pour admirer le superbe tombeau qu'on

a érigé sur le corps de ce vertueux prélat. Rejoignant la route que nous avions suivie à notre arrivée la veille, nous complétons le circuit en nous rendant de nouveau à la Grotte pour y réciter notre office, tout en y faisant une nouvelle visite. Nous visitons en passant une très grande construction, tout nouvelle, que l'on a érigée pour héberger les pèlerins, lorsqu'ils se présentent en trop grand nombre.

Revenus à notre hôtel pour le souper, nous ne fûmes pas peu réjouis d'y trouver 4 charmants commensaux qui venaient d'y arriver ; c'étaient les supérieurs de 4 maisons de Frères des Ecoles Chrétiennes qui s'y étaient donné rendez-vous, savoir : de Paris, de Bordeaux, Clermont-Ferrant et de Pau. Nous passâmes la plus agréable soirée avec ces dignes enfants du Vénérable de la Salle. Supérieurs de maisons importantes, c'étaient aussi des hommes supérieurs par leurs talents, leur érudition, leur connaissance des hommes et des choses, et j'ajouterai encore par leur piété. S'il est des hommes bien méritants de la société, et dont les services sont loin d'être appréciés comme ils le méritent, ce sont bien ces humbles enfants du grand instituteur. Remplissant des fonctions aussi ennuyeuses et ingrattes qu'elles sont précieuses et indispensables, ces religieux, à règle sévère et toute de sacrifice, semblent ne connaître pour rémunération de leurs durs labeurs, que l'indifférence et l'abjection, lorque toutefois le mépris et la persécution ne viennent pas en prendre la place. Ce sont les nourrices de l'intelligence, qui lui dispensent le lait de l'enfance, en attendant qu'elle puisse prendre une nourriture plus substantielle ; ce sont des éducateurs de jeunes plantes, dont la faiblesse exige des soins continuels ; ce sont des mentors sûrs et expérimentés, pour faire faire sans crainte les premiers pas dans les sentiers de la vie intellectuelle ; ce sont des substituts pour les importantes obligations que la nature impose à tous ceux à qui elle confie une famille, et qui s'acquittent de leur tâche avec un dévouement sans pareil. Mais qui le croirait, nous sommes leurs débiteurs à tant de titres, et cependant nous leur ménageons encore la considération à laquelle ils ont tant de droits. Mais sont-ils donc des parias

dans notre société, que nous puissions recevoir habituellement leurs services sans nous croire seulement liés à la reconnaissance à leur égard ? Il me fait toujours plaisir de me trouver en société de ces hommes de sacrifice et de si grande utilité, mais la satisfaction est encore plus grande, lorsqu'avec le mérite commun, je rencontre des esprits aussi éclairés et aussi distingués que les quatres supérieurs qu'un heureux hasard avait mis sur notre route.

Comme tous les ecclésiastiques que nous avions rencontrés jusqu'alors, ces bons religieux nous exprimèrent les mêmes craintes pour l'avenir de la France. Ceux qui représentent aujourd'hui l'autorité ne se servent du pouvoir qu'ils ont usurpé que pour faire directement la guerre à Dieu. Le prêtre est de trop dans notre état de société, disent les impies, il est trop gênant pour nos allures, c'est un obstacle à notre marche dans la voie du progrès ; il faut le faire disparaître. La religion est une vieille institution qui a fait son temps, disent les libres-penseurs, la croyance en Dieu est une superstition surannée qu'il ne faut pas plus longtemps souffrir ; il est temps que la raison prenne son libre essor et s'affranchisse de ces mille entraves que nous ont léguées des siècles d'ignorance et de bigoterie. Et les impies et les libres-penseurs se donnent la main pour déclarer la guerre à Dieu, pour faire disparaître des consciences cette foi qui fait seule le bonheur de l'homme et dans cette vie et dans l'autre. *Ni Dieu ni maître*, tel est le titre d'un journal qui se publie tous les matins dans la capitale de cette puissance qui s'intitulait naguère, avec une noble fierté, la fille aînée de l'Eglise ! et dans ce journal on prêche ouvertement l'athéisme. Sous le vain nom de liberté, on porte la tyrannie jusqu'à violenter les consiences dans leurs croyances ; il n'y a de liberté que pour faire le mal ; le libre exercice de la religion est entravé de mille manières. Tous les gens sérieux que nous avons rencontrés s'accordent à dire que la France s'en va à l'abîme, qu'un nouveau cataclisme, une nouvelle commune peut-être, une catastrophe quelconque est inévitable pour purger la France de ces êtres sans foi et sans honnêteté qui se sont emparés de l'autorité pour en abuser à qui mieux mieux.

Chose étonnante, partout, à Orléans, à Tours, à Bordeaux, etc., tous ceux que nous rencontrons nous tiennent le même langage, et cependant le mal continue sa pente. Mais est-ce que la France n'est plus aux français, que tout le monde maugrée contre l'état de choses actuel et que cependant on le souffre, on le tolère, on l'autorise ? disais-je à un voisin dans un char. — Non, répliqua-t-il, la France n'est pas entièrement aux Français ; l'immense majorité des français est religieuse, conservatrice, légitimiste même ; mais les bons, dégoûtés des procédés peu honnêtes qu'emploient les méchants pour dominer, en sont venus à préférer l'abstention au combat contre de tels gens ; et de là la victoire de ces révolutionnaires.

D'ailleurs, depuis longtemps, Paris, qui est la sentine de toute l'Europe, le réfugium de la canaille de tous les pays circonvoisins, se donne pour la France même ; et cette écume de la société, ameutée par des hommes sans foi ni loi, sait mettre à profit cette apathie des honnêtes gens, pour s'imposer et proclamer partout la révolution. Ne possédant rien, n'ayant rien à perdre, ils n'attendent que le trouble pour s'emparer de quelque chose. La chute de la Commune a amené la perte d'une portion notable de cette canaille, mais il en est encore trop resté ; la souche a reverdi et produit de si nombreux rejetons, qu'elle est devenue aussi menaçante que naguère. Non, à moins d'une intervention directe de la Providence, un miracle de sa miséricorde, que sollicitent sans cesse ces milliers de religieux et religieuses voués à la prière et à la pénitence, la France ne peut être sauvée que par une nouvelle lessive qui la purgera des chenapans qui la dominent aujourd'hui en lui imposant leur loi.

Nous ne mîmes fin à notre agréable conversation avec nos aimables religieux, que pour aller faire une dernière visite à la grotte avant de nous coucher.

Comme la veille, et comme la chose a lieu tous les jours, nous trouvons un bon nombre de personnes au pied de la statue, priant avec un recueillement, une dévotion qui nous édifient grandement. Plusieurs malades sont aussi là, sollicitant de la Reine du Ciel le soulagement à leurs

infirmités; les uns y sont venus de leurs pieds, mais les autres sont ou étendus dans des chaises-lits munies de roulettes pour le transport, ou rembourrés d'oreillers dans des petites voitures à bras. Tous, malades, infirmes, aides, curieux, observent le silence le plus rigoureux; on boit de l'eau de la source, on égrenne son chapelet, on baise le pavé, mais surtout on laisse parler le cœur dans un lieu dont la vue seule suffit pour impressionner toute âme sensible. Après avoir satisfait notre dévotion, nous revenons à notre hôtel en récitant notre chapelet, comme nous le faisions à chaque visite.

Dimanche, 13 *mars*.—Un vrai soleil de juin de nos contrées brille ce matin de tout son éclat, et fait étinceler le blanc manteau qui recouvre les cimes des Pyrénées, en le forçant de céder peu à peu à sa puissance.

Comme j'avais été invité à célébrer à la basilique la messe paroissiale de 8 heures, je profite de ce retard pour examiner plus à mon aise, du balcon de notre hôtel, le pittoresque et l'agréable variété du paysage des environs. En face de moi ce sont les Pyrénées avec leurs crêtes neigeuses; à gauche le village échelonné sur les pentes du Gave; à droite c'est la basilique avec ses clochetons élancés, qui à distance simulent des lances levées vers le ciel; un peu au delà, de l'autre côté du Gave, c'est le couvent des Carmélites avec ses superbes jardins, une autre communauté de femmes, la voie ferrée, etc., et partout la verdure, les fleurs, les suaves émanations des matinées printanières.

Les habitants du lieu remplissent les chemins, se rendant à l'église, en s'entretenant dans leur patois dont je ne puis comprendre un seul mot. J'admire le costume élégant et si modeste que portent les personnes du sexe. Toutes ont sur leur tête le capulet qui les couvre presque entièrement. Ce capulet est blanc, rouge ou bleu, ce qui fait dans les masses une variété de couleurs des plus agréables. Vous croiriez voir un parterre où les phlox, les lis, les dauphinelles, les roses, etc., s'entremêlent en formant des massifs continus. Autant que j'ai pu le comprendre, ce capulet a à peu près la forme d'un châle

dont 2 côtés d'une pointe seraient réunis par une couture, le bord extérieur est appuyé sur le front et laisse retomber la longue pointe en forme de capuchon, pour couvrir tout le dos de plis des plus gracieux. Parfois le vent pénétrant à l'intérieur projette en arrière la longue pointe du capuchon.

A 8 heures la vaste basilique est remplie de fidèles, tous dans l'attitude la plus dévotieuse ; et malgré les messes nombreuses qui avaient été dites auparavant, je donne encore la sainte communion à plus de 100 personnes.

J'admire une fois de plus la richesse de décoration de ce superbe temple. Il n'y a pas moins de 2000 à 3000 cœurs en argent ou en vermeil d'accrochés partout; de tout côté flottent des bannières des plus riches, et la plus grande partie des murailles est recouverte de plaques de marbre remémorant des faveurs obtenues ; car, comme on le sait, les miracles ici s'opèrent par centaines.

Je vais faire une dernière visite à la grotte dans le dessein surtout de faire toucher au rocher, aux pieds de la statue, de nombreux objets de piété dont j'avais fait provision, tant à Paris qu'ici même, à Lourdes. Je détache pour mon herbier une petite branche de gui d'une touffe qu'on avait déposée avec beaucoup d'autres fleurs devant l'image de la Ste Vierge. Je remarque tout à côté une masse de lettres que de pieux pèlerins ont déposées là, à l'adresse de la Reine du Ciel. Qu'elle est touchante cette naïve dévotion des âmes simples, qui les porte à s'adresser par lettres à Celle dont elles réclament la protection, comme si elles prévoyaient ne pouvoir, dans le trouble de l'improvisation, épancher assez librement leur cœur devant Celle à laquelle elles donnent à la vérité le nom de mère, mais qu'elles savent aussi être la Reine de la terre et même du ciel !

Le petite ville de Pau, à quelques lieues de Lourdes sur la rive droite du Gave, voit chaque hiver un bon nombre d'étrangers qui viennent y jouir de la douceur de son climat.

On m'a raconté plusieurs excentricités d'un célèbre

yankee qui y habite depuis quelques semaines, et qui jette l'argent à pleines mains aux pauvres paysans des environs. C'est M. Gordon Bennett, le riche propriétaire du *New-York Herald.* Il n'a pas acheté moins de 50 chevaux, pour les faire crever les uns après les autres dans des courses presque journalières.

Il n'y a encore que quelques jours, il se rendit dans la forêt pour y chasser le renard. Peu familier avec cette contrée, il perdit bientôt sa route, et marcha longtemps sans pouvoir se retrouver. Harassé, épuisé, il aperçoit à la fin une pauvre chaumière sur la lisière du bois, il s'y rend directement pour parvenir à s'orienter de nouveau. Il trouve à l'intérieur de cette chaumière une femme seule avec sa fille. Celle-ci, apercevant au doigt du riche chasseur une bague fort apparente, laissa échapper une exclamation de surprise et échangea avec sa mère quelque mots en leurs patois. Que dit-elle, demanda M. Bennett, voyant bien que la conversation était à son sujet ? — Oh ! rien, fit la mère ; c'est une enfant.—Mais encore ; elle a paru surprise ; qu'elle en est la cause ?—Rien, rien, répéta la mère, —Mais enfin ?—Puisque vous tenez à le savoir, elle a été frappée de l'éclat de l'anneau qui brille à votre doigt.—Vraiment ?... C'est à toi, dit l'Américain, en faisant passer l'anneau dans le doigt de la jeune fille, mais à condition que vous me remettiez sur la route qui conduit à Pau.—Gardez votre anneau, dit la mère ; on ne se fait pas payer pour de tels services ; d'ailleurs la route de Pau est toute trouvée, vous n'avez qu'à suivre le sentier qui passe devant notre chaumière.

La mère et la fille eurent beau prier le généreux étranger de reprendre son anneau, il ne voulu absolument pas y consentir, et il s'éloigna en laissant les deux femmes stupéfaites de cette rencontre.

Le soir arrivé, le mari est informé de ce qui s'était passé ; il examine l'anneau, le juge de grand prix, et dit qu'il ne pouvait pas le garder, qu'il fallait le remettre à son propriétaire. Et sur ce, il prend le chemin de la ville, non sans remarquer que sa fille, tout en obtempérant à la dé-

cision de son père, ne pouvait cacher une certaine contrariété.

Arrivé à Pau, il se rend chez un joaillier pour connaître le prix du bijou. "Je vous compterai 40,000 francs, dit le joaillier, si vous voulez me laisser cet anneau, car il est monté en diamants. 40,000 francs ! répéta le paysan ; je voyais bien que c'était quelque chose de précieux, mais je ne le croyais pas d'une si grande valeur. Puis reprenant son bijou, il se rend directement à l'hôtel de l'Américain.—Monsieur, dit-il à M. Bennett, voici un anneau que vous avez donné à ma fille ; je vous le rapporte. Nous sommes pauvres, mais nous ne nous faisons jamais payer les services que nous pouvons rendre. D'ailleurs, ajouta-t-il, ma fille doit prochainement se marier, et l'acceptation d'un bijou de si grand prix pourrait peut-être être mal jugée quelque part. — Votre fille doit se marier prochainement ? oh ! fort bien ; alors elle gardera l'anneau, et je m'engage de plus à pourvoir à son trousseau. Et prenant la plume pour écrire quelques mots, il poursuivit : voici un chèque de 10,000 francs pour cette fin.

Un chèque de 10,000 francs avec un anneau de 40,000 francs est sans doute un cadeau de noces dont s'accommoderaient plus d'une villageoise.

Revenus à notre hôtel, nous n'eûmes que le temps de prendre notre déjeûner qu'il nous fallut prendre congé de notre hôtesse, Madame Soubirous, pour nous rendre à la gare, afin de ne pas manquer le train qui nous conduirait à Toulouse le même soir. Je recommande tout particu-ment l'hôtel Soubirous à tous les ecclésiastiques qui auraient accasion de faire un pèlerinage à Lourdes. Les prix sont très-modérés, l'accommodement fort convenable, et les gens très polis et bons chrétiens.

A 10 h. nous étions de nouveau installés dans le convoi pour refaire notre route jusqu'à Tarbes et continuer de là vers le Sud-Est jusqu'à Toulouse et Marseille.

A peine avons-nous laissé Tarbes, que nous tombons en plein pays vinicole. Partout, à gauche, à droite, ce ne sont que champs de vignes. Les vignerons sont actuelle-

ment occupés à la taille de leurs vignes. On voit derrière eux les ceps tout dépouillés de leur végétation de l'année précédente, et les sarments retranchés réunis en petits tas pour être utilisés au foyer. Souvent des femmes sont ainsi occupées à réunir ces sarments par tas.

Aucune ville bien remarquable ne se rencontre entre Tarbes et Toulouse. A Saint-Gaudens, nous coupons de nouveau la Garonne que nous avions à traversée Bordeaux. A 4 heures précises nous entrons dans Toulouse, chef-lieu du département de la Haute-Garonne.

Toulouse est une bien jolie ville, de 115,000 habitants, bâtie sur le bord de la Garonne et traversée par le canal du midi qui fait communiquer l'Atalantique avec la Méditerrannée. Toulouse est une ville très ancienne ; on fait remonter à Galba la construction de son capitole. C'était une ville des plus importantes de la Gaule méridionale.

Pour ceux qui ne sont pas des Crésus, l'économie dans le voyage est un item très important. Sans vouloir rien nous refuser de ce qui peut nous intéresser, nous avons, dès le départ de Paris, réglé notre programme, pour diminuer les dépenses autant que possible. Et voici comment nous procédons. En arrivant dans une ville, nous laissons nos malles à la consigne, et ne prenant qu'un tout-petit porte-manteau, que nous portons à la main, nous allons faire choix d'un hôtel un peu distant de la gare, pour n'être pas dérangés par le bruit des trains. Nous louons des chambres seulement pour la nuit ; ce qui nous coûte d'ordinaire 2 francs, et nous prenons nos repas dans les restaurants. Nous y payons moins cher et avons plus à notre goût, sans compter l'économie de temps que nous savons fort bien mettre à profit.

Laissant donc la gare de Toulouse, nous traversons le canal, et nous arrêtons à l'hôtel de Bordeaux, l'un des premiers que nous rencontrons. Les réparations convenables à la toilette étant faites, nous nous mettons de suite à la visite de la ville, en longeant la grande place publique qui coupe le canal à angle droit. Notre première visite est à l'église S. Sernin, si renommée pour ses précieuses re-

liques. Cette église très ancienne et de vastes dimensions, était alors (4 heures) remplie de monde, surtout de femmes, pour le salut qu'on y chante à la suite d'un sermon. Nous rencontrons le curé à la sacristie qui nous accueille fort courtoisement, nous questionne beaucoup sur notre pays, et nous invite à célébrer le lendemain. Ce curé est lui-même rédacteur de la *Semaine Religieuse* publiée à Toulouse et qui passe pour l'une des plus importantes de la France.

En revenant, nous entrons à l'église du Taur, très ancienne aussi, mais petite ; elle fut bâtie à l'endroit même ou S. Sernin fut massacré par un taureau ; de là son nom.

Je remarque que le peuple, par son accoutrement, paraît beaucoup plus à l'aise ici qu'à Tarbes et à Lourdes. Cependant, comme je l'avais observé à Paris, Orléans, Bordeaux, etc., la mise des gens est partout assez simple, et bien au-dessous de ce dévergondage de toilettes qu'on étale dans les rues de Québec et Montréal. Il n'y a pas à se le dissimuler, le luxe prend chez nous un tel développement chez le peuple, qu'il est devenu une véritable plaie nationale. Il a déjà causé bien des désastres, et il en amènera de plus grands encore, si l'on ne se hâte d'y apporter un remède, d'y mettre un frein. Nos cultivateurs mènent un train de vie, par leur accoutrement, leurs voitures, leurs habits, sans proportions avec leurs ressources. Aussi que de biens-fonds sont déjà passés en draps fins, voitures, ameublement, et ces mille colifichets qu'affectionnent tant les personnes du sexe ! Que nous voudrions, pour leur servir de leçon pour leur propre gouverne, leur faire voir la mise simple et peu dispendieuse des paysans français, malgré les économies que presque tous savent mettre de côté.

Nous trouvons partout dans les rues le peuple en habits de fête, et ne remarquons nulle part comme à Paris, des ouvriers à l'ouvrage.

Le patois qui résonnait sans cesse à nos oreilles à Tarbes et a Lourdes, est ici moins fréquent, bien qu'on l'entende encore à chaque instant.

Sur la place S. George, nous remarquons une statue colossale de Ste-Germaine de Pibrac, dont le tombeau n'est pas éloigné de Toulouse.

Revenant de nouveau sur la grande place, nous traversons le pont du canal et faisons une marche de l'autre côté, avant de rentrer à notre hôtel. Je prends en passant sur le pont une nouvelle *Sialis infumata*, avec quelques autres Névroptères peu remarquables de la division des Trichoptères. Les pruniers, les amandiers sont ici en pleine floraison.

Lundi 14 *Mars* --Nous allons célébrer à S. Sernin, et profitons de l'obligeance du sacristain pour visiter la crypte et y vénérer les précieuses reliques qu'elle renferme. L'église de S. Sernin passe avec droit pour l'une des plus riches du monde en fait de reliques. Nous y voyons entre autres : une épine de la couronne de Jésus, un morceau de vêtement de la Ste Vierge, le corps du docteur angélique, S. Thomas d'Aquin, ceux de S. Edmond, S. Giles, S. Gaudens, martyr, dont on nous montre une mâchoire portant encore une dent, des statues miraculeuses des apôtres, les corps de S. Simon, S. Jude et S. Barnabé ; nous vénérons une partie du crâne de ce dernier apôtre encore bien conservée, le corps de Ste Susanne, etc. Depuis quelques années, nous dit M. le curé, la dévotion à l'apôtre S. Jude s'est développée ici d'une manière toute particulière, et a été récompensée par des faveurs signalées obtenues par son intercession. On nous montre encore une chasuble de S. Dominique, la mitre et les gants d'un évêque du 4e siècle, dont nous avons oublié le nom, un superbe coffret renfermant un morceau de la table de la cêne, etc., etc

A 10 h., nous reprenons le convoi qui de ce point prend une direction bien plus prononcée vers le sud.

Je remarque de nombreux oiseaux dans les champs, entre autres des cailles et des corbeaux. Partout on est au travail de la terre ; le plus communément c'est avec des bœufs qu'on laboure. Les champs, des deux côtés de la voie, sont partout plantés de vignes. Je fais ici en passant, la connaissance de l'olivier pour la première fois. C'est un arbre à tronc difforme et souvent

de forte dimension, mais généralement avec une fort belle tête. Sa feuille étroite et pointue ressemble beaucoup à celle de nos saules. Sa hauteur ne dépasse pas 20 à 25 pieds, sa croissance est très lente et son bois très dur.

Une autre plante avec laquelle je fais encore connaissance est l'artichaut, *Cinara scolymus*, Linnée ; c'est une plante de la famille des Composées, à feuilles radicales grandes, épineuses, pennilobées. A plusieurs stations, de notre fenêtre même du char, j'en remarque de superbes carrés dans des jardins ; ses grandes feuilles à bords lobés et sinueux s'étalent sur le sol en rosettes monstrueuses, montrant déjà au centre la tête qui commence à s'élever. Je ne connaissais l'artichaut que pour en avoir vu des têtes sur les marchés de Paris. Un certain jour, à table d'hôte dans un hôtel, j'entends une gaie fille d'Eve crier à ses compagnes, qui croquaient avec grande avidité un certain légume verdâtre nouveau pour moi, qu'elles eussent à prendre garde, qu'elle venait de trouver un ver dans son artichaut. Je voulus en goûter, en y joignant le sel, comme je le voyais faire aux autres. —Comment trouvez-vous ça ? me demanda mon voisin. —Détestable, répondis-je ; la saveur est presque nulle, et ça n'a rien du piquant du céleri. Et, de fait, je ne m'explique l'affection qu'on paraît lui montrer, que par ce goût pour le vert que font voir ceux qui ont été mis au sec depuis trop longtemps. Ce ne sont ni les feuilles, ni les tiges qu'on mange dans l'artichaut, mais uniquement les écailles qui forment l'involucre, et qui par la culture deviennent fort épaisses, charnues et plus ou moins tendres.

A Ségala, distance de 13 lieues de Toulouse, nous passons la hauteur des terres entre l'Atlantique et la Méditerranée.

A midi, nous passons à Castelnaudary, petite ville de 9,000 à 10,000 âmes, bâtie sur le canal du midi ; c'est un chef lieu d'arrondissement ; et à 1 h. 17 m. nous descendons dans la gare de Carcassonne, où nous avons 20 minutes pour le dîner.

Carcassonne, qui compte aujourd'hui une vingtaine de mille âmes, est une ville très ancienne, bâtie sur l'Aude, rivière qui prend sa source dans les Pyrénées et se décharge dans la Méditerrannée. Cette ville est divisée en basse et haute, cette dernière partie occupant une colline couronnée par un château et des tours qui datent de l'occupation des Visigoths.

A 4 h. nous descendons dans la gare de Narbonne, où nous avons un arrêt de 10 minutes. Cette ville, qui renferme aujourd'hui 16,000 habitants, était autrefois la métropole de la Gaule Méridionale qu'on appelait Narbonnaise. Les abeilles paraissent cultivées ici sur une grande échelle, aussi les miels de Narbonne sont-ils particulièrement estimés.

A 5 h. nous passons à Béziers, où nous avons encore un arrêt de 15 minutes. Cette ville qui nous paraît un peu plus considérable que Carcassonne, est bâtie sur l'Orb que traverse ici le canal du midi. Béziers est le lieu de naissance de Riquet, celui-là même qui construisit ce fameux canal.

Nous poursuivons toujours notre route vers le Sud-Est et passons les stations de Villenouve-les-bains, Vias, Agde, les Onglous etc. qui n'ont rien de remarquable. Depuis assez longtemps déjà nous avions vue sur la Méditerrannée, mais un ciel chargé de gros nuages, qui de temps en temps nous donnaient d'abondantes averses, nous avait empêché de la distinguer plus tôt, les nuages confondant à l'horizon leur couleur avec celle des eaux de la mer. Enfin à 6.41, nous entrons dans la gare de Cette, sur le bord même de la mer.

Cette qui compte un peu plus de 20,000 habitants, est une ville forte et un port de commerce très important. Le terrain est ici très bas, car la ville même est bâtie sur une langue de terre qui sépare un immense étang, celui de Thau, de la mer même.

J'aime à croire que Cette, telle que nous l'avons vue, n'a pas toujours la même physionomie, car je la proclamerais rien moins qu'agréable. C'est avec le para-

pluie sur la tête, et en pataugeant dans la boue que nous avons pu la visiter, car la pluie augmenta encore après notre arrivée. La seule chose qui m'intéressa particulièrement fut des paniers remplis d'un petit bivalve que je remarquai à plusieurs portes d'hôtels. Ce bivalve, de forme régulière, est court, bombé, presque sphérique, avec côtes sub-épineuses sur les côtés. Je l'ai trouvé excellent, et pour moi, bien préférable aux huîtres ordinaires. Son nom scientifique est *Venus verrucosa*, Lin. de la famille des Vénérides ; on lui donne ici le nom de *clovisse*.

Nous traversons sur un pont un large canal bordé des deux côtés de quais couverts de futailles de vin, car il s'en fait ici une exportation considérable, et allons prendre notre gîte au centre même de la ville, à l'hôtel de la Souche, aussi modeste de ton que de nom, mais du reste servi par des gens très civils et fort complaisants.

Mardi 15 *Mars*.—Le vent, ce matin, tient encore du Sud-Est comme la veille, et le temps est couvert quoique sans pluie. Nous prenons à la gare notre billet directement pour Marseille, où nous devons arriver à 3.55 h. p. m.; nous payons 14.85 fr. pour le trajet. Nous traversons de nouveau le grand étang du Thau, et prenons une direction presque parallèle avec le bord de la mer. Partout les terres sont très basses et presque entièrement couvertes de vignobles. A 11 h. nous passons Montpellier, et à 11.53 h. nous descendons à Lunel, où nous prenons le dîner. A 1.6 h. nous coupons le bras principal du Rhône en face d'Arles, dont le nom nous est devenu familier par le martyre de son vénérable archevêque, au massacre des Carmes lors de la grande révolution, et enfin à 4 h. nous entrons dans la gare de Marseille.

Nous nous dirigeons de suite à l'hôtel du Petit-Louvre qu'un aimable et fort respectable compagnon de route nous avait particulièrement recommandé. Cet hôtel, sur un excellent ton, est situé sur la Cannebière, la principale rue de Marseille, et à quelques pas seulement de l'hôtel du Grand-Louvre, où le comité de direction à Paris voulait nous diriger, mais dont nous avions lieu de suspec-

ter le tarif et la bonne administration. Et de fait, nos compagnons de route qui s'y étaient arrêtés, se plaignirent fortement plus tard de plusieurs surcharges qu'on avait su leur imposer, malgré la réduction apparente de leurs prix.

Mercredi, 16 *Mars*.—Enfin nous voici rendus à Marseille pour prendre de nouveau la mer. Il y a aujourd'hui 28 jours que j'ai laissé Québec ; de ces 28 jours j'en ai passé 12 en vaisseaux, 9 en chemins de fer, et 7 dans les hôtels en différents endroits. Comme on le voit, je n'ai guère connu le repos durant tout ce temps ; aussi je suis un peu fatigué et nourris l'espoir de me reposer à bord du vaisseau, si toutefois le mal de mer ne vient de nouveau me tourmenter. Ma santé, depuis mon départ, a toujours été excellente, à part ces deux derniers jours où j'ai été menacé d'une attaque de dyssenterie ; mais M. Bolduc, qui est un homme de beaucoup de précautions, m'a fourni des gouttes qui m'ont en peu temps délivré de mon indisposition.

Marseille est une bien jolie ville, possédant un bon port sur la Méditerrannée, à l'Est du golfe de Lyon. Sa population est d'environ 300,000 âmes. La Cannebière, qui est sa rue principale, me rappelle Paris par les magnifiques boutiques qui la bordent et le mouvement continuel qu'on y remarque. La partie de la ville où s'étend cette rue s'élève à peine de quelques pieds au dessus des quais dont elle est peu éloignée, mais la partie au Nord-Est, qui constitue l'ancienne ville, est bien plus élevée et accidentée. Nous profitons de cette journée pour faire nos derniers préparatifs de voyage, tout en visitant la ville. Nous achetons de grandes lunettes brun-foncé que nous payons 5 fr. ; elles sont indispensables en Orient pour préserver de la réflexion des rayons solaires , puis un chapeau de paille de riz que nous payons 3.50 fr., car, comme on nous en a prévenus, il faut faire la plus grande part au blanc dans nos vêtements pour ces contrées. Comme on nous avait aussi avertis que les selles arabes qu'on nous fournit en Orient sont très incommodes, nous avions acheté à Paris 2 selles d'occasion ; nous allons les recevoir à l'hôtel du Grand-Louvre, où l'on nous les avait adressées. Nous payons 16

francs pour leur transport, parce qu'il avait fallu les expédier par grande vitesse. Les selles mêmes nous coûtaient 52 francs chacune.

Nous faisons à ce même hôtel la connaissance de la plupart de nos compagnons de pèlerinage. C'est d'abord notre Président, M. de Coniac, chef d'escadron de cavalerie, notre aumônier, M. Baron, ancien aumônier militaire, qui a fait la guerre de Prusse, a passé quatre mois et demi sur le territoire Allemand comme prisonnier de guerre, a été pris ensuite par la Commune, condamné à mort et délivré comme par miracle, etc., etc. Nous allons dans l'après-midi faire en corps, une visite à l'Evêque, Mgr Robert. C'est un homme d'une cinquantaine d'années environ, d'une forte stature, d'un abord assez facile, mais qui paraissait un peu embarrassé de notre présence. La rencontre de deux prêtres canadiens a paru lui fournir presque exclusivement la matière des quelques paroles qu'il nous a adressées. Il nous a parlé surtout de Mgr Bourget, qu'il avait connu dans l'un de ses précédents voyages.

De l'évêché nous sommes passés à la nouvelle cathédrale, maintenant en construction, et qui terminée, sera l'une des plus belles de la France. Elle est dans le style roman ; il y a déjà 1400 colonnes de placées, et on doit y en mettre encore plus de 400. Le dôme de la coupole est à 240 pieds de hauteur. Des marbres de toute couleur et de toute provenance s'y rencontrent en quantité.

Mais il est une visite qu'il me tardait de faire à Marseille, et pour laquelle j'aurais sacrifié volontiers l'inspection de la ville, c'est celle de l'un de mes correspondants depuis plusieurs années, un confrère en entomologie. Je dirais plus exactement de trois confrères en histoire naturelle ; car bien que je n'eusse échangé de correspondances qu'avec M. Ancey, je savais que M. Abeille, aussi un entomologiste, et M. Ancey, fils, un conchyliologiste, habitaient sous le même toit. Aussi dès les 3 h. de l'après midi, je me rends au No. 56, grande rue Marengo, pour y rencontrer mes naturalistes. Mais, ô déception ! aucun des trois ne se trouve alors à la maison ; et le soir même nous devons avoir une assemblée des

membres de notre caravane, en présence du Grand Vicaire du diocèse, qui doit nous donner des instructions spéciales, surtout aux prêtres, pour notre voyage. Je laisse donc ma carte à la concierge, et reviens à mon hôtel avec un bien vif chagrin de notre mécompte.

Comme j'avais remarqué un étalage de coquillages près du port, je m'y rends dans l'espoir d'y faire peut-être quelque acquisition nouvelle pour mon musée. Mais ces coquilles n'étaient que de celles d'apparat pour les corniches, et à des prix tout aussi élevés que ceux des magasins des Etats-Unis. Je me borne à faire emplette de quelques Harpes seulement, d'un Peigne et de deux Trophons.

Mais à peine avais-je laissé notre hôtel pour cette nouvelle course, que M. Ancey, junior, y entrait pour m'y rencontrer. Déçu de la même manière que moi, il me laisse de même sa carte avec prière de reprendre ma visite Je me décidai alors à omettre notre réunion de la caravane, pour reprendre le coup manqué.

M. C. F. Ancey est un manufacteur de produits chimiques et un coléoptérologiste distingué, qui a fait plus d'une découverte dans cet ordre d'insectes. M. Abeille est aussi un entomologiste, et avec un tel nom, il aurait grandement tort de ne pas s'occuper d'Hyménoptères ; aussi les Apides ont-ils particulièrement fixé son attention.

Il était 6½ heures lorsque j'allai de nouveau frapper au No. 56 de la grande rue Marengo. J'y trouvai cette fois toute la famille réunie. Après quelques instants de conversation, on m'invita à descendre au réfectoire pour le souper.—Je vous suis très obligé, repondis-je, pour moi, c'est déjà fait. — Mais nous comptions sur ce plaisir ; cependant, comme c'est en carême, nous n'insistons pas ; si vous voulez bien nous le permettre, nous serons à vous dans quelques instants. — Je serais fâché de vous déranger ; avec votre permission je vais vous attendre ici, m'amusant avec quelques journaux ou quelques livres que vous voudrez bien mettre à ma disposition.

Là dessus il m'ouvre sa bibliothèque et me laisse seul. Je vois parmi divers ouvrages d'entomologie, les *Annales de la Propagation de la Foi*, puis *La Croix*, un journal religieux que je me mis de suite à parcourir. La collation dura à peine un quart d'heure, et aussitôt toute la famille se réunit au salon. On me présenta M. et Mde Abeille, qui, comme je l'ai dit plus haut, habitent sous le même toit.

—Il parait, dis-je à M. Ancey, en lui montrant les brochures religieuses, que le prêtre n'est pas en pays étranger dans cette maison !—Oh ! quant à cela, nous sommes catholiques de croyance et de pratique, et de plus nous sommes tous légitimistes ici.—Tant mieux ; ce sera un point de plus de conformité dans nos idées.

M. Ancey a une charmante et nombreuse famille, et tous, garçons et filles, laissent percer dans leur tenue, leurs paroles la bonne éducation chrétienne qu'ils ont reçue ; mais ce qui ajoutait encore un nouvel intérêt pour moi, c'est que tous sont plus ou moins initiés à l'histoire naturelle. Deux jeunes demoiselles surtout m'ont plus d'une fois étonné par leurs connaissances des noms spécifiques des spécimens, dans le rapide examen que je fis d'un certain nombre de cases de mon ami. Quant à M. Abeille, que je ne connaissais encore que de réputation, il me parut aussi distingué par sa piété que par ses connaissances en histoire naturelle, et la jeune dame qu'il a prise l'an dernier seulement à Jaffa, ne paraît pas vouloir lui céder la supériorité pour les sentiments religieux, si elle consent à le laisser marcher seul dans les sentiers de la science. Tous deux ont fait un séjour plus ou moins prolongé en Orient, et ont su conserver leurs sentiments à l'unisson avec la vénération et le respect que commandent les saints lieux qu'ils ont visités à plusieurs reprises.

—Savez-vous, me dit M. Abeille, que j'ai failli me marier avec une femme qui n'existait pas ?

—Ce serait plus qu'extraordinaire.

—Oui ! il m'a fallu faire la preuve, et avec assez de difficultés, que Madame existait, lorsque j'ai voulu l'épouser. Je prouvais bien qu'elle avait été baptisée, mais

je ne pouvais faire preuve qu'elle fût venue au monde.

—Ç'est pour moi un énigme.

—Voici : vous savez que la loi française s'occupe peu qu'un enfant soit baptisé ou non ; mais elle exige que sa naissance soit enrégistrée dans le régistre de l'état civil. Pour nos nationaux à l'étranger, c'est au consulat que doit se faire cet enrégistrement. Or madame était la fille du consul même de Jaffa, et ce bon père, ayant retardé à faire cet enrégistrement, fut frappé par la mort avant qu'il eût songé à réparer cette omission. Et voilà comment il se fait qu'il m'a fallu prouver, par d'autres moyens, que madame existait réellement.

—Je parie que madame, me tournant de son côté, n'avait aucun doute à cet égard.

—Je ne pensai pas même à me palper, pour amener chez moi cette conviction.

Je ne pus que jeter un coup d'œil rapide sur les collections de mon ami ; elles me parurent très considérables et de premier choix, surtout pour les Coléoptères des climats tropicaux. La conversation allant à tout instant de la science à la religion, me fit trouver bien trop courtes les quelques heures que je passai dans cette intéressante famille, et c'est avec un bien vif regret que je leur fis mes adieux sur les 10 heures, sans espoir bien fondé de jamais nous revoir en ce monde.

La rencontre d'une personne qui partage nos goûts et notre affection pour une étude quelconque est toujours agréable, mais lorsqu'avec cette communauté de goûts, il se trouve encore une conformité de principes philosophiques et religieux, le commerce entre tels amis devient doublement attrayant et intéressant, aussi le souvenir de mes amis de Marseille ne s'effacera-t-il jamais de ma mémoire.

Jeudi 17 *mars.*—Tel qu'il avait été réglé la veille, tous les pèlerins se rendent ce matin à N. D. de la Garde, les prêtres pour y célébrer la messe avant le départ, et les laïcs pour y faire la sainte communion.

La chapelle de N. D. de la Garde, que surmonte une magnifique statue de celle que l'Eglise appelle l'Etoile de la Mer, dominant tout le port, est bâtie sur un rocher fort élevé, à rampe raide et escarpée. M. le Grand-Vicaire Payan célébra la messe du départ, à la suite de laquelle il nous adressa une pathétique exhortation, avant d'attacher à la poitrine de chacun de nous la croix de pèlerin, que nous devions porter jusqu'à notre retour. Cette croix est en argent, dans la forme latine ordinaire, avec la croix du S. Sépulcre incrustée en émail au milieu.

La messe terminée avec la tradition des croix, nous n'avons que le temps de retourner à nos hôtels pour y prendre notre déjeuner, et nous rendre au vaisseau qui doit laisser le quai à midi précis.

V

Départ de Marseille. — Le Scamandre. — La croix de pèlerin. — La Méditerranée. — Notre caravane. — Un ministre protestant. — Le beau ciel d'Italie. — La prière du soir. — Un chapitre de contrariétés. — Une religieuse noire. — M. de Lesseps. — Naples.

Marseille, 17 *Mars*.—Une chose surtout me chagrine en reprenant la mer, c'est de laisser la France sans avoir encore eu un mot du pays. En vain ai-je cherché à Paris, à Marseille, à rencontrer des journaux du Canada, je n'en trouvai nulle part; et quant aux lettres, que certainement on a dû m'écrire, bien que j'eusse donné des adresses sûres, avant mon départ du pays, elles ont été sans doute retardées quelque part, de manière à ne pas m'atteindre dans mes déplacements continuels.

Le temps est sombre ce matin, l'atmosphère lourde, et tout annonce de la pluie. Du haut du cap de N. D. de la Garde, nous n'avons pu, pour cette raison, jouir parfaitement du magnifique coup d'œil que présente d'ordinaire ce point élevé. Les nuages du côté de la mer se confondaient partout avec les ondes en rétrécissant considérablement notre horizon; cependant l'eau paraissait de toute part fort tranquille, et nous donnait l'espoir d'une heureuse navigation.

Dès les 11 heures, nous nous rendons au vaisseau pour prendre possession des cabines qui nous seront assignées par notre président, car de ce moment, nous nous trouvons en caravane régulièrement organisée, et liés à obéir aux officiers chargés de nous commander. Il y a beaucoup

de mouvement sur le quai, on est à faire les derniers préparatifs du départ ; ce ne sont partout que colis, valises, et malles de toute sorte, laissant à peine des passages suffisants aux allants et venants qui s'entrecroisent en tous sens, chacun veillant à la sûreté de ses divers articles de bagage.

C'est le Scamandre, commandant Tillier, qui doit nous conduire de Marseille à Jaffa, en faisant escale à Naples, Alexandrie et Port-Saïd. C'est un beau et grand vaisseau, inférieur cependant pour les dimensions et l'aménagement à ceux de notre ligne Allan sur l'Atlantic. Il est accosté au quai même, de sorte que nous n'avons qu'une passerelle à franchir pour nous trouver sur le pont.

Le mouvement est guère moindre sur le vaisseau que sur le quai, car chaque voyageur est occupé, ici aussi, à la recherche de ses effets pour les faire placer en lieu convenable ; les pliants, les chaises fermantes, dont un bon nombre se sont pourvus pour le voyage, sont déposés sur la dunette, et les valises portatives dans les cabines à leurs adresses respectives, tandis que les grosses malles et autres colis sont accrochés à la grue du pont qui les descend tranquillement dans la cale, pour être en sûreté avec le reste de la cargaison. On m'assigne, avec mon compagnon et un autre prêtre français—car cette cabine est à trois lits—le numéro 19, c'est-à-dire, la première en pénétrant dans le salon par l'allée de gauche.

Il y a un autre salon, vers le milieu du vaisseau, dans l'entrepont, pour les passagers de seconde, parmi lesquels se trouvent quelques uns de nos co-pèlerins ; mais le plus grand nombre occupent le salon de première, en ne laissant que quelques places seulement à d'autres passagers. Sans nous connaître encore tous, nous pouvons cependant nous reconnaître par la croix qui brille sur nos poitrines, et nous augurons que nous formerons la grande majorité du nombre total des passagers, ce qui sans doute nous permettra de prendre, avec moins d'embarras, comme pèlerins, nos coudées franches.

Il me fait plaisir de voir ainsi étalé ostensiblement sur la poitrine de nombreux voyageurs, le signe de la ré-

demption, dans cette France, qui, il n'y a encore que quelques semaines, le faisait proscrire ce signe sacré, par l'un de ses gouvernants, dans sa capitale même. Les exploits du fameux Hérold, qui faisait ramasser les crucifix de toutes les écoles de Paris, les entassant dans un tombereau pour aller les déposer dans un coin obscur à la mairie, comme articles de rebut et devenus inutiles, sont connus de tous. Aussi, M. le Grand-Vicaire Payan, en nous attachant ce matin cette croix de pèlerin à la poitrine, nous disait-il, avec beaucoup de raison : "Portez-la cette croix ostensiblement et avec orgueil sur votre poitrine. Elle vous rappellera que vous n'allez pas visiter l'Orient en touristes, mais en pèlerins chrétiens. Vous êtes de véritables croisés, qui, marchant sur les traces de Ste Hélène, de S. Bernard, de S. Louis, allez reconquérir le tombeau du Sauveur, non plus sur les Sarrazins et les infidèles qui le profanaient, mais sur l'apostasie, l'impiété et l'indifférence qui ne le profanent pas moins et sont encore plus coupables. Oui ! allez avec foi et amour ; vous êtes les mandataires de l'Occident pour faire amende honorable sur le tombeau du Christ, pour les crimes sans nombre, les infamies de tout genre dont on se rend coupable tous les jours envers son humanité sainte et sa divine majesté. "Reçois "ce signe, disait l'évêque, en donnant la croix aux compa- "gnons de Godfroy de Bouillon, reçois ce signe, image de "la passion du Sauveur, afin que dans ton voyage le mal- "heur ni le péché ne puissent t'atteindre, et que tu re- "viennes heureux et surtout meilleur parmi les tiens." Je vous adresse les mêmes paroles ; puissent-elles faire une telle impression sur vous, qu'elles se résolvent en d'aussi heureux et si précieux résultats."

A midi précis les amarres se détachent, et nous laissons tranquillement le quai. L'atmosphère lourde du matin, se résout maintenant en une pluie légère, et c'est avec le parapluie sur la tête que ceux de nous qui laissent ici des parents ou des amis, saluent de la main ou agitent leurs mouchoirs à cette foule compacte qui borde la jetée de toute part et qui répète les mêmes signaux. Mais la vapeur est bientôt déployée dans toute sa force, et notre vais-

seau prend son allure ordinaire, sur une mer paisible qui semble une nappe de cristal que les grains de pluie viennent piqueter en lui enlevant son brillant ; nous jetons un dernier regard sur le port, et surtout sur la statue de N. D. de la Garde, que le brouillard vient en quelques minutes seulement dérober à nos regards

Nous voici donc à voguer sur les eaux de la Méditerrannée, de cette Méditerrannée qui était presque la seule mer connue des anciens, dont nos classiques nous ont si souvent entretenus, sur laquelle se sont déroulés tant de drames de l'histoire des peuples d'autrefois. Tout l'après midi se passe fort joyeusement, l'élément liquide n'ayant encore fait sentir son influence à personne, et chacun étant occupé à faire plus ample connaissance avec ses compagnons de route. Aussi les conversations sont-elles vives et bien soutenues de toutes parts. L'atmosphère semble aussi prendre part à la joie générale, car de lourde et embrumée qu'elle était, elle s'est relevée tellement, que vers les 5 heures, le soleil brille dans tout son éclat. Notre course est vers le Sud-Est, ayant à droite, mais à grande distance, la péninsule Ibérique, et à gauche, aussi à grande distance, sa sœur jumelle la péninsule Italique.

Notre caravane qui se composera de 38 membres n'est pas encore au grand complet, car il s'en trouve quatre qui nous ont dévancés pour visiter plus longuement l'Egypte, et que nous ne prendrons qu'à Port-Saïd.

Ces caravanes, comme je l'ai déjà observé, s'organisent par une direction centrale siégeant à Paris, qui fait elle-même la nomination des officiers qui doivent, sur les lieux, régler les détails dans chaque voyage, et auxquels, dès avant le départ, chaque pèlerin s'engage par écrit, à se soumettre pour tout ce qui concerne la gouverne de la caravane. Ces officiers sont au nombre de cinq, savoir : le président, le vice-président, l'aumônier, le secrétaire et le trésorier. Ce sont eux qui constituent ce que nous appelons le *bureau*, chargé de fixer le lieu des étapes, les heures de départ, la distribution dans les tentes etc. Voici quelle est la composition de notre présente caravane.

Président : M. de Coniac, chef d'escadron de cavalerie, de Nantes.

Vice-président : M. le Marquis de Faudoas-Barbazan, d'Aurignac, Haute-Garonne.

Aumônier : M. l'abbé Baron, aumônier militaire en retraite d'emploi, de Paris.

Secrétaire : M. Martinière, jeune militaire, de La Martinière.

Trésorier : M. Gasnault-Guérin, de Luynes, près Tours.

Consignons ici les noms des autres co-pèlerins dont le souvenir, en raison des bons rapports que j'ai eus avec eux, me sera toujours cher.

M. l'abbé Gautheron, curé de Bissey sous-Cruchaud, Saone et Loire.

M. l'abbé Fresnais, curé de Thoiré, sous-Contensor, Sarthe, mon compagnon de cabine.

M. l'abbé Bardel, curé de Deuxnouds, par Beaugée, Mense.

M. l'abbé Guesnard, de Chambéry.

M. l'abbé Guesdon, professeur au Grand-Séminaire de Séez.

M. l'abbé Soyez.

M. l'abbé Bolduc, curé de Douglastown (Gaspé), mon compagnon de route.

Puis MM.

E. Larcher et dame, militaire en retraite, de Beaune.

L. Boisard, avocat, avec sa mère et sa femme.

Bouchaud et dame, de Nantes.

Capdeville et fils, de Béziers.

Bachez-Deslandes, de Beaune.

Des Francs, d'Orléans.

De Vautibault.

Castelbon de Vauxhôtes.

Guibert, de Béziers.

Jacquemard.

Dagès, de Marseille.

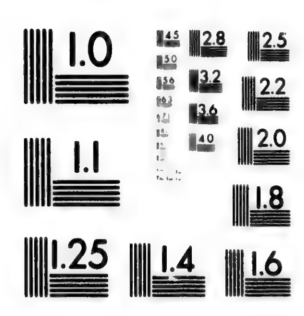
Dame veuve Grillot.

Dlles : Cadot.

" Dupont de White.

" de Ghelcke, de Belgique.

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"



Comme on peut le voir, nous comptions neuf prêtres sur le nombre total. De ce nombre, M. le Marquis de Faudoas, M. l'abbé Gautheron, M. Boisard, faisaient le voyage pour la deuxième fois, Mde veuve Boisard, pour la 3e, et Dlle Cadot pour la 5e fois. Aussi Dlle Cadot est-elle connue à Jérusalem, je ne dirai pas comme Barrabas à la Passion, car elle sait faire accorder la consonnance de son nom avec ce qu'exprime la chose, mais comme une personne qui mérite à tous égards la considération et les prévenances. (1)

Réunis à table au dîner, nous pouvons plus facilement nous compter, et nous constatons, sans peine, que nous composons la plus grande partie des passagers de chambre.

Nous avons avec nous un ministre protestant, missionnaire en Orient, c'est-à-dire, habitant quelque part une villa, où il mange dans le repos, les nombreux écus qu'une société biblique quelconque lui fait toucher tous les trois mois. Aussi, ennuyé de cette solitude et trouvant la vie trop monotone en ces endroits, vient-il d'Angleterre se chercher une compagne, pour mettre plus de gaîté à son foyer, et l'aider à passer plus joyeusement sa vie apostolique. En voyant la cour assidue qu'il lui fait et les prévenances constantes dont il l'entoure, voici un révérend, dis-je à un voisin, qui sans doute ne se prévaudra jamais de la loi du divorce de son pays? Qui sait? répliqua-t-il, les apparences sont souvent trompeuses; d'ailleurs quand on prend l'élan trop fort, l'élasticité ramène souvent en deça du point de départ. La lune de miel quand elle est trop brillante, est souvent de courte durée......

Mais le pont d'un vaisseau est un terrain d'une liberté sans égale, les allures les plus excentriques et les plus étranges s'y coudoient souvent sans qu'il y ait à réclamer, laissons sa révérence jouir en paix de ses doux épanchements, et admirons ensemble la beauté de ce Ciel d'Italie que les poètes se sont tant plus à nous vanter et qui si souvent a soufflé l'inspiration à leur muse.

---

(1) Je viens d'apprendre par l'un de mes correspondants, que Dlle Cadot fait cette année, 1882, son sixième voyage en Terre-Sainte.

La mer est calme et paisible, l'atmosphère est douce et tiède, les étoiles brillent au firmament, mais non avec cette vive scintillation qui les distingue dans nos climats du nord ; on dirait qu'elles craignent, par un trop vif éclat, de troubler l'harmonie de l'ensemble. Telles ces toiles de l'école Italienne où domine un moelleux, un velouté, sur lequel aucun accident de couleur trop voyante ne vient faire saillie. C'est un calme enchanteur qui nous domine, qui nous absorbe, nous invite à la rêverie, à la méditation. Pendant que je me livre à cette enivrante contemplation, voici que tout à-coup une grande lueur se montre à Orient; des rayons lumineux font saillie sur le fond bleu du ciel, comme des dards enflammés qui fendraient l'air ; et bientôt le disque doré de la lune parait sortir de l'eau, en s'élevant peu à peu. La mer s'illumine aussitôt de ces feux, et notre vaisseau, en faisant toujours entendre le paisible *ron ron* de son hélice, projette au loin de l'autre côté sa silhouette fantastique.

Mais voici l'heure de la prière arrivée. A un signal donné, tous se rendent sur la dunette en arrière. Les têtes se découvrent, les genoux se ploient, et tous répondent à la prière du soir que notre aumônier, d'un ton grave et onctueux, récite lentement. C'est une prière toute militaire ; elle est courte, mais expressive. Qu'elle était touchante la recommandation qui la terminait ! " Prions pour l'Eglise, pour la France, pour l'armée, pour tous ceux qui nous sont chers que nous avons laissés au pays. " Et là dessus, tous répondent avec âme à la prière du Seigneur et à la Salutation Angélique. Puis enfin : un *De profundis* pour nos chers défunts.........

Oh ! j'ai toute confiance qu'il était agréable à Dieu ce concert de tous les éléments auquel nous joignions nos voix et nos vœux. La mer par sa placidité, l'atmosphère par sa douce haleine, les astres du firmament par leur éclat, et nous par notre attitude et nos paroles, n'était-ce pas là l'hymne solennelle que celui qui commande aux vents et aux flots exige de toutes ses créatures? Oh! comme il était toujours touchant ce moment de la prière du soir en commun, et comme il impressionnait tous les assistants !

Les hérétiques et autres ne partageant pas notre croyance, nous regardaient avec stupéfaction, et plus d'une fois des grecs schismatiques sont venus faire cause commune avec nous en s'agenouillant dans notre groupe.

A 9 heures on nous sert une tasse de thé avec gâteaux, après quoi la plupart se retirent à leurs cabines, moins toutefois ceux qui, comme moi, ont des notes à rédiger ou des lettres à écrire, car c'est alors le moment le plus convenable pour le faire.

Vendredi 18 *mars.* — J'ai l'habitude de me lever d'assez bonne heure. Ce matin, j'étais sur pieds vers les 5 h., après avoir passé une nuit paisible des plus réconfortantes. Voulant avoir plus de lumière, je m'efforce d'abaisser une persienne qui couvrait la petite fenêtre de ma cabine. Cette persienne était faite pour jouer dans une coulisse qui la retenait de chaque côté. Mais soit peinture nouvellement appliquée ou simplement bois renflé par l'humidité, elle paraît ne vouloir pas bouger. Les doigts passés entre les planchettes, je redouble mes efforts ; elle cède alors tout à coup, et mes doigts se trouvent aussitôt horriblement écrasés par la rencontre de la fenêtre, sur le bord de laquelle frottaient les planchettes sans presque laisser de jour. C'est surtout le gros doigt de chaque main qui a particulièrement souffert. Les ongles se sont trouvés froissés et meurtris vers leur milieu, et chaque doigt montra de suite à l'intérieur une ampoule de sang noir presque solidifié. La douleur fut si vive, que je crus un moment que j'allais m'évanouir. Et ce n'est qu'après une dizaine de minutes que je commençai à me remettre peu à peu.

Un chapitre de Contrariétés.

Il est parfois, dans le commerce de la vie, un tel concours de circonstances adverses, qu'on serait porté à croire que tout a été réglé pour nous contrarier, tant les affaires sont toutes en désaccord et se présentent à rebours, dans un sens tout opposé à celui qu'on pouvait raisonnablement prévoir. Constatons donc ici quelques unes de ces cir-

constances fâcheuses qui sont venues me contrarier dès le début de mon voyage.

Je suis à Québec, au matin du 17 février 1881, jour où je dois prendre l'*Intercolonial* pour me rendre à Halifax. Les annonces des journaux donnent 7½ h. pour moment de départ du bateau traversier de Québec. Je pars de St-Roch à 7¼ h., j'ai donc le temps suffisant pour me rendre. J'arrive au quai du Grand-Tronc, et je vois le bateau déjà prêt à accoster de l'autre côté du fleuve. "C'est à 7¼ h. qu'il laisse le quai, me dit un cocher de voiture là présent; peut-être pourriez-vous prendre le bateau de Lévis et vous rendre assez tôt au Grand Tronc pour le départ?" Nous tournons à droite, et, fouette cocher; vite au bateau de Lévis. Nous arrivons juste au moment où l'on retire la passerelle. Il faut supprimer les adieux aux parents et amis qui m'accompagnent, et sauter de suite sur le pont du bateau qui est déjà en mouvement.

Je refoule les émotions des adieux pour ne m'occuper que de la crainte de manquer le train. Si le bateau allait être retardé par les glaces?......Que ferait M. Bolduc qui m'attend à Campbellton? .....

Cependant la course est rapide, nous touchons bientôt au quai de Lévis. Dès avant d'être accosté, je retiens une voiture, et aussitôt à terre, fouette cocher à la gare du Grand-Tronc. Le gardien de la barrière n'a pas le temps de me remettre le change de la pièce que je lui présente; je la lui abandonne. Le chemin n'est pas beau et des rencontres nous retardent encore. Enfin nous voici à la gare.—Vite, me crie un facteur de la gare.—Quel char faut-il prendre?—Le dernier en arrière. Une malle à chaque bras, je me dirige donc vers le dernier char, qui se trouve à une certaine distance de celui qui le précède. Craignant de marcher sur la voie, je suis à côté un sentier à peine tracé dans la neige. J'enfonce jusqu'aux genoux, et j'ai peine parfois à conserver l'équilibre avec mes deux malles, bien qu'elles soient assez légères. Enfin j'escalade les marches du char et pénétre à l'intérieur, maugréant un peu contre

les employés de la gare qui se souciaient si peu d'accommoder les voyageurs, mais remerciant Dieu toutefois d'avoir pu, malgré ces contretemps, arriver encore assez tôt pour le train. Et d'UNE !

Le char, bien que chauffé, est est absolument désert, je suis seul. Après quelques instants, arrive une dame seule avec non moins de difficultés que j'en avais éprouvées moi-même. Nous nous installons chacun sur notre banc et attendons. Sans doute que par un mouvement de recul, le reste du convoi va venir s'unir à notre char pour l'entraîner à sa suite ? Nous attendons en toute sûreté.

Mais bientôt arrive un employé qui nous crie, tout essoufflé en ouvrant la porte ; "Que faites-vous donc là, vous autres ? Le train va partir et vous allez rester là ; ce char ne part pas !" Et sans plus s'occuper de nous, il s'éloigne à la course. La dame se révolte contre le service de la compagnie et les facteurs de la gare, mais il n'y a pas à marchander, nous sommes seuls, il faut refaire notre pénible trajet chargés de nos malles, sous peine de manquer le train. Nous pataugeons donc de nouveau dans la neige et entrons dans l'autre char juste au moment où l'on donnait le signal du départ. Nous l'avons encore échappé bel, dis-je à la dame. Et de DEUX !

Me voici rendu à Halifax et installé dans le meilleur hôtel de la ville, me dit-on. J'ai pour habitude, lorsque je voyage, d'avoir toujours dans ma malle papier, plumes, encrier, afin de n'avoir rien à requérir lorsque je veux écrire. Je remarque que j'ai oublié de prendre mon encrier de voyage. Il faut aller m'en pouvoir d'un autre. Je me rends donc chez un libraire et en choisis un qui me paraît des plus convenables. Je l'enfonce dans ma poche, et reprends la route de mon hôtel. Arrivé dans ma chambre, je remarque des taches d'encre toutes fraiches sur le plancher. Ce n'est pourtant pas moi qui les ai faites ? Je porte la main dans ma poche, et la retire toute souillée d'encre. Le contenu entier de mon

encrier s'y était répandu, bien qu'il fût demeuré fermé, retenu par son ressort. La poche de l'habit est retournée à l'envers pour être lavée autant que possible, et je reprends la rue pour retrouver mon libraire dont j'avais peu remarqué l'enseigne. Je le retrouve enfin, après une assez longue marche. "Cet encrier ne vaut rien, dis-je, en le lui présentant; il ne retient pas l'encre; faites-en l'épreuve." Après examen, il reconnait que la fiole contenant l'encre était brisée. Il m'en donne un autre irréprochable cette fois, et je retourne à mon hôtel. Et de TROIS! murmurai-je.

Remettant alors à un autre moment mes écritures, je me dispose à réciter mon office. Je vais prendre mon bréviaire que j'avais déposé sur mon lit. Mais il est tout mouillé d'une eau sale qui me souille les doigts. Allons qu'est-ce? Ça ne peut toujours pas être l'encre de ma poche qui serait remontée jusque là? .....Je porte mes regards au plafond, et vois une grande tache dans le plâtre qui dégoutte de toutes parts. Je sonne aussitôt à rompre les clochettes, et l'on ne paraît pas très empressé de se montrer. Cependant l'eau tombe toujours et se répand sur le lit et le plancher. Enfin un garçon de service se présente.

—Voyez; qu'est-ce que cela veut dire?

—C'est de l'eau qui aura été répandue en haut?

—Qui habite la haut?

—Une dame americaine.

—Je parie que cette eau ne lui est pas sortie de la bouche. Mais courez et réparez au plus tôt.

Il revint bientôt suivi de deux filles qui me dirent que l'accident était dû à une jarre d'eau accidentellement cassée à l'étage supérieur. On changea mon lit de place, on remit de nouvelles couvertures et on répara convenablement tout le dégat. Evidemment, dis-je, je joue de malheurs. Et de QUATRE!

Me voici maintenant sur le vaisseau, tourmenté par le mal de mer; je passe presque toute la journée à me roule sur les coussins du salon. Comme il m'avait

fallu laisser l'habit ecclésiastique pour le voyage, j'avais cru devoir me mettre en honnête bourgeois civil. Donc cols et manchettes en belle toile, ces dernières retenues par des boutons en cornaline montés en or etc. Je remarque que l'un de ces boutons manque à mon poignet. Je le cherche partout, et ne peux le retrouver. J'en avais fait le sacrifice, lorsque le lendemain il me vint à la pensée d'en parler au garçon de chambre, qui aurait pu le retrouver en balayant. " Le voici," dit-il, en le retirant de sa poche. Je me réjouis d'avoir réparé cette perte, et le remets en place en faisant jouer le ressort qui me parut encore en parfait état.

Mais quelques jours plus tard, à Londres, je remarque de nouveau la même absence, et impossible cette fois de pouvoir fixer le lieu précis de la perte. Allons, me dis-je, ce sera une petite vanité de moins. Il ne convient pas à un ecclésiastique qui a 60 hivers sur la tête, de jouer ainsi aux lions du jour. Allons-y plus modestement. Et entrant dans la première boutique que je rencontre, j'en achète en nacre montés en faux or qui remplacent les premiers, sans témoigner ceux-là le moindre désir de s'échapper dans les rues. Et de CINQ !

Avec mon habit de drap fin tout flambant neuf, et mes boutons de manchettes de 36 sous, je pouvais encore passer pour un bourgeois honnête à Londres, malgré mon casque en fourrure, car j'en rencontrais fréquemment dans les rues. Mais rendu en France, à Rouen, lorsque déjà les fleurs commençaient à se montrer dans les parterres, et dans une journée où un soleil brillant alternait avec de légères averses, mon casque en *cramer* était tout-à-fait hors de mode. Avec ma barbe inculte, mes cheveux longs, et ce casque mouillé par la pluie, pour visiter les églises et les places publiques de la capitale de la Normandie, on allait sans doute me prendre pour un habitant du pôle qu'un accident de ballon aurait tout à coup jeté sur le sol de la France. Mais que faire ? mes malles sont pleines, et je ne veux pas sacrifier ma fourrure ; bon gré, mal gré il faut se rendre jusqu'à Paris

où je pourrai la placer en lieu sûr. Aussi ne fus-je que peu surpris de voir quelques gamins, étonnés de mon accoutrement, prendre la course pour me dévancer dans la rue, afin de pouvoir m'examiner plus à leur aise en me rencontrant. Je continue ma route, sans paraître les remarquer, avec la gravité du philosophe grec armé de sa chandelle pour chercher un homme, sur la place publique, en plein midi. Cependant et de SIX! me disais-je tout bas.

Mais nous voici arrivés à Paris à 9 h. du soir. Rien de plus pressé, aussitôt notre souper pris, que d'entrer chez le barbier-coiffeur le plus voisin, pour me faire couper les cheveux, afin d'aller de suite me pourvoir d'un nouveau couvre-chef.

—Faites vite, dis-je au coiffeur, je suis très pressé!

—Mais il faudrait vous parer aussi la barbe?

—Hé bien! faites.

—Mais il vous tombe de petites écailles des cheveux, un peu de pommade ferait très bien?

—Hé bien! mettez-en.

L'opération terminée, combien, demandai-je?

—Six francs cinquante.

—Six francs cinquante pour une coupe de cheveux?

—Mais il y a, à part la coupe, la parfumerie 1 f., la barbe parée 1 f., une boîte pommade 3.50 f., en tout 6.50.

—Je voulais simplement avoir les cheveux coupés comme vous avez coutume de le faire; tant qu'à votre pommade, je n'en veux point. Que ferais-je de cette lourde boîte en fayence, qui se ferme si mal, et que je ne pourrais loger dans ma malle?

—C'est votre affaire, mais vous en avez usé, il faut la payer.

Et de SEPT! murmurai-je en comptant les 6.50f., mais ce sera une leçon pour une autre occasion.

Enfin me voici sur le Scamandre, où je m'écrase

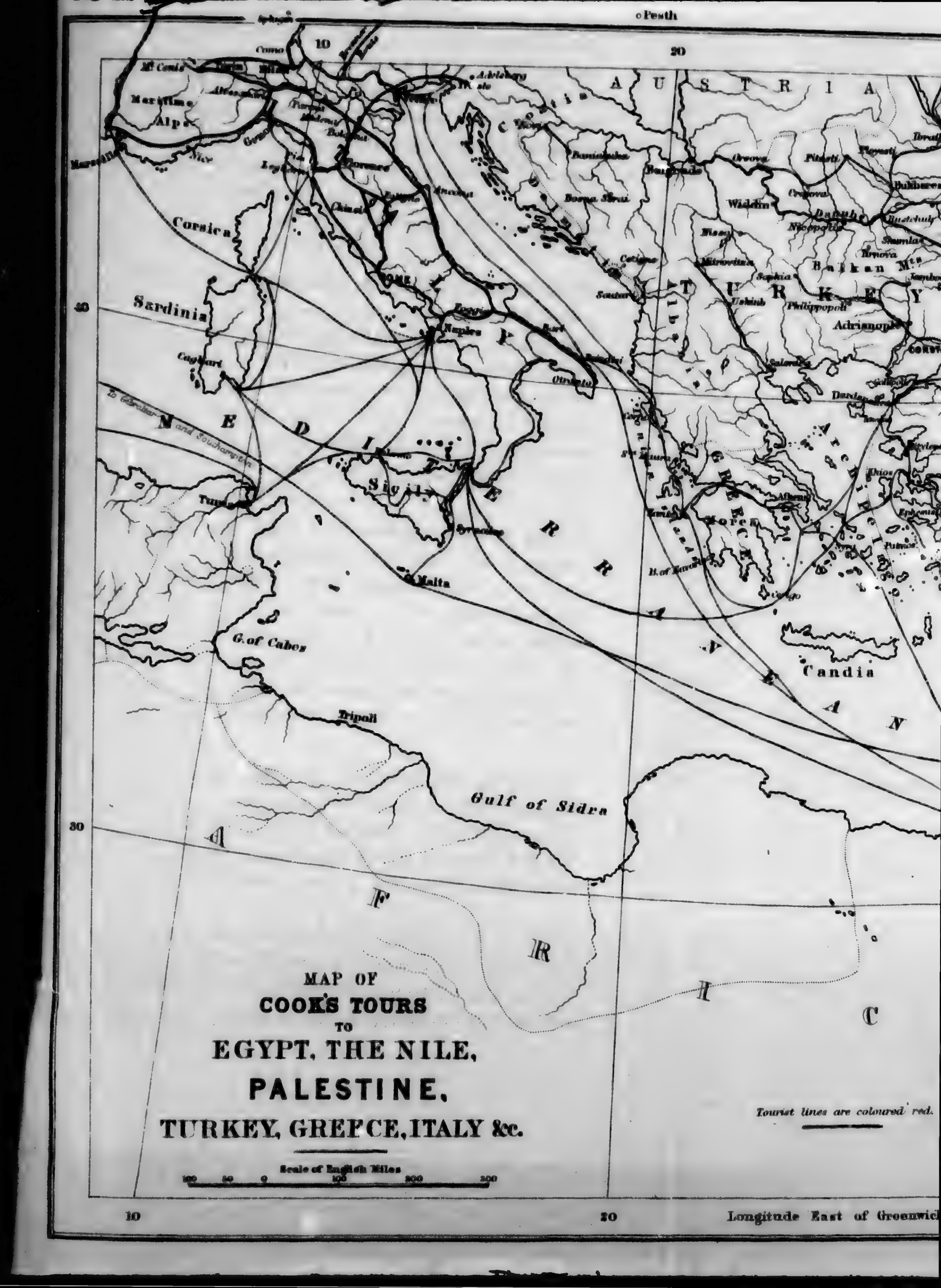
horriblement les doigts dans une persienne. Et de HUIT! pouvai-je me dire dire, mais cette fois c'est plus sérieux que tout ce qui a précédé La perte des ongles va nécessairement s'en suivre. Le docteur, en m'enveloppant les doigts de bandes imbibées de teinture d'arnica, m'a fait une *catin* à chaque main qui m'oblige à les tenir toujours gantées, en veillant continuellement à éviter tout heurt ou toute rencontre qui augmenterait encore la douleur que j'éprouve constamment.

Je ne fus pas peu surpris, en montant sur le pont ce matin, de voir la terre tout près de nous. C'est l'île de Corse, le lieu de naissance de Napoléon Ier, que nous avions à notre gauche. Le terrain m'en parut fort accidenté ; cependant une agréable verdure se montrait de toute part sur les collines et les rochers que je distinguais très distinctement.

Parmi les dames de passage avec nous, je vois un costume de religieuse que je n'avais pas remarqué lors de l'embarquement. Mais quelle n'est pas ma surprise, lorsque se tournant de mon côté, je constate que c'est une figure africaine, et du plus beau noir. Mon étonnement redouble encore lorsque je l'entends parler un français fort élégant et reconnais en elle une fille d'esprit et d'excellente éducation. Sœur Véronique est une tourière des Carmélites du Mont des Oliviers, qui était venue en France pour les affaires de sa communauté. Quoique au teint du plus bel ébène, la bonne sœur n'a pas une figure désagréable, et par ses manières et ses prévenances, elle sut plaire à tout le monde durant le trajet. Elle se montra surtout empressée à soigner les dames atteintes du mal de mer, et à pourvoir aux besoins des enfants quasi abandonnés par suite de l'indisposition de leurs parents. Elle me dit que née dans l'intérieur de l'Afrique, elle avait été amenée à Alexandrie à l'âge de 8 ans, qu'elle reçut là son éducation chez les Sœurs, et plus tard se fit religieuse et fut envoyée à Jérusalem.

Un autre passsager, bien digne aussi d'attirer l'attention, fut M. de Lesseps, ce roi des déserts Egyptiens,

mon homme n'était pas plus fort en géographie qu'en re-


MAP OF
COOK'S TOURS
TO
EGYPT, THE NILE,
PALESTINE,
TURKEY, GREECE, ITALY &c.
Scale of English Miles
Tourist lines are coloured red.
Longitude East of Greenwich
Pesth
Como
Marseille
Nice
Corsica
Sardinia
Cagliari
Tunis
Sicily
Syracuse
Malta
Naples
Rome
Florence
Bologna
Ancona
Otranto
Brindisi
Bari
G. of Cabes
Tripoli
Gulf of Sidra
Candia
Belgrade
Widdin
Orsova
Rustchuk
Shumla
Balkan Mts
Philippopoli
Adrianople
Salonica
Sophia
Mitrovitza
Athens
Morea
Scutari
Cettigne
Bosna Serai
Dardanelles
Patmos
Ephesus
A U S T R I A
T U R K E Y
M E D I T E R R A N E A N
A F R I C A
To Gibraltar and Southampton


BLACK SEA
Crimea
Sevastopol
Caucasus Mts
Mouths of the Danube
Bukharest
Danube
Balkan Mts
Philippopoli
Adrianople
Sea of Marmora
Sinope
Samsun
Trebizond
Batum
Tiflis
Kutais
Vladikavkas
Smyrna
TURKEY IN ASIA
Tarsus
Gulf of Adalia
Adalia
Rhodes
Patmos
Chios
Cyprus
Larnaka
Candia
Euphrates
Alexandretta
Latakia
Baalbec
Damascus
Beirout
Sidon
Tyre
Acre
Mt Carmel
Caesarea
Jaffa
Jerusalem
Hebron
Dead Sea
Petra
Mouths of the Nile
Port Said
Alexandria
Ismailia
Suez
Gizeh
Cairo
Memphis
Akaba
Benisoo
Mt Sinai
Beni Hassan
Siout
Girgeh
Abydos
Keneh
Thebes
Luxor
Assouan
1st Cataract
RED SEA
EGYPT
PALESTINE on a larger Scale
Sidon
Damascus
Mt Hermon
Tyre
Kadesh
Banias (Caesarea Philippi)
Acre
Capernaum
Mt Carmel
Sea of Tiberias
Tiberias
Nazareth
Dora
Plain of Esdraelon
Caesarea
Samaria
Nablous
Jaffa
Lydda
Bethel
Jericho
JERUSALEM
Bethany
Mt Nebo
Ashdod
Bethlehem
Ascalon
Hebron
Dead Sea
Rabbath Ammon
Scale of Miles
...rist lines are coloured red.
...ude East of Greenwich
30
40
W. & A. K. Johnston, Edinburgh.

comme
Lesseps,
canal de
C'est un
blancs, m
nous inté
qu'il reve
qu'à son
pu se ren
avait rem

Répo
il me dit
contre les
tié de ce
rain à la v
rique qu'e
ses conduc
raient guè
tourner ou

Je le
trouvé u
C'est ce
cussion r
Bordeaux.
d'Amériqu
long trajet
le canal d
de beauco

Je n
cette inex
à répéter
se trouver
ce canal, j
bévue. "
de Panam
rait rappr
Paris." Il
mon hom

comme le qualifiait naguère un écrivain français. M. de Lesseps, on le sait, est celui-là même qui exécuta le fameux canal de Suez, qui unit la Mer Rouge à la Méditerrannée. C'est un viellard solidement constitué, à cheveux tout blancs, mais qui porte encore fort lestement ses 75 ans. Il nous intéressa beaucoup par ses conversations. Il nous dit qu'il revenait de Panama, mettre ses ouvriers à l'œuvre; qu'à son retour, il était passé par Montréal, mais n'avait pu se rendre à Québec, tel qu'il se l'était proposé; qu'il avait remis la partie à l'été suivant.

Répondant à mes questions au sujet du nouveau canal, il me dit que celui de Panama, qui n'avait que 14 lieues contre les 42 de celui de Suez, ne valait pas non plus la moitié de ce dernier pour ses frais de construction. Que le terrain à la vérité présentait de plus graves difficultés en Amérique qu'en Afrique, mais que vû l'expérience acquise de ses conducteurs de travaux, ces difficultés ne l'embarrasseraient guère, qu'il n'hésiterait pas longtemps avant de les tourner ou de les surmonter.

Je le fis bien rire en lui rapportant comme j'avais trouvé un fort en géographie, à propos de Panama. C'est ce vieux militaire avec lequel j'eus une discussion religieuse dans un wagon, entre Angoulême et Bordeaux. Surpris en apprenant à la fin que nous étions d'Amérique: du Canada, de Québec, répétait-il, c'est un long trajet pour venir jusqu'ici.—Oui, très long.—Mais par le canal de Panama qu'on est à construire, ce trajet va être de beaucoup abrégé.

Je ne crus pas, pour le moment, devoir relever cette inexactitude. Mais comme un instant après il se plut à répéter que la distance entre Québec et la France allait se trouver de beaucoup raccourcie par la construction de ce canal, je ne pus résister plus longtemps devant cette bévue. " Québec rapproché de la France par le canal de Panama ! vaudrait autant dire que Bordeaux se trouverait rapproché de Marseille par un canal entre Tours et Paris. " Il ne me fut pas difficile de me convaincre que mon homme n'était pas plus fort en géographie qu'en re-

ligion, mais qu'il était moins à plaindre pour le premier point que blâmable pour le second.

M. de Lesseps avait avec lui une petite fille de 7 ans, accompagnée de sa bonne ; car devenu veuf, il contracta un nouveau mariage en 1869. Nous pensons que la petite a plus d'une fois regretté son climat d'Afrique. Lorsque sous le souffle de l'air frais de la mer, je me trouvais bien de me jeter sur les épaules un épais châle de laine, je la voyais, aller d'un pont à l'autre du vaisseau, à demi vêtue, bras et jambes nus ; aussi avait-elle les chairs bleuies et paraissait-elle toute grelottante.

Le vent fraîchit un peu dans l'après-midi, et la mer, sans être encore très-mauvaise, nous donna cependant suffisamment de mouvements pour affecter les plus sensibles, ceux surtout qui en était à leur première épreuve de navigation.

Samedi 19 *mars.*—En mettant l'œil à notre fenêtre ce matin, je suis tout étonné de nous trouver tout près de terre. Je monte sur le pont pour m'orienter, mais c'était terre à gauche, terre à droite et terre en avant; nous étions en effet dans le golfe même de Naples. Nous voyons la ville qui s'élève en amphithéâtre devant nous et à notre droite le Vésuve, avec son cône majestueux, qui laisse pénétrer des rayons du soleil levant, les larges tourbillons de sa fumée qui va former un nuage blanchâtre à quelque distance. C'est la première fois que je vois un volcan, et comme cette vue m'impressionne ! Quelle gigantesque, quelle immense fournaise, pour produire une telle issue de fumée ! D'un autre côté, quelle incommensurable chaudière, dont la seule paroi à l'extérieur s'élève à 3,000 pieds au-dessus du sol ! Et comme sa forme est gracieuse, on la dirait tournée au tour ! Je ne puis me lasser de l'admirer.

Mais la lourde chaîne de l'ancre fait entendre son grondement en se déroulant, et nous voici mouillés à quelques cents pieds seulement des quais de Naples, de Naples, cette reine des villes maritimes de la Méditerrannée, cette ville au port sans pareil dans l'univers entier. Jetons

un coup d'œil sur ce panorama si justement vanté. En face de nous c'est Portici, qui ne nous paraît que comme une queue sans fin de Naples même, dont le Vésuve formerait un nœud vers l'extrémité. A la suite de Portici, c'est Herculanum, aux vastes souterrains ; Pompéï, ville superposée à une autre ville plus ancienne, une ville fossile pourrait-on dire ; puis la baie de Castellamare, Sorrente et les abruptes crêtes de la côte de ce beau royaume, dont on a enlevé jusqu'au nom. A notre gauche, c'est la ville qui partant des superbes jetées en pierre de taille qui la bordent au rivage, s'étale en amphithéâtre sur le flanc de la colline ; nous montrant ici des clochers aux tuiles fayencées brillant du plus vif éclat ; là le palais royal avec ses jardins et ses portiques; plus haut, dominant toute la scène, la chartreuse de San-Martino si riche en œuvres d'art ; et de toutes parts les rues de la ville qui ne semblent que d'étroites fentes divisant à peine les constructions.

Nous n'étions pas encore au repos, qu'une foule de chaloupes se dirigeaient vers notre vaisseau, dans l'espoir d'avoir peut-être à transporter à terre quelques voyageurs. Mais personne ne peut monter à bord avant la visite des officiers de santé du port, et aucun de nous ne peut de même laisser le pont avant que l'ordre en soit donné. Mais le médecin arrive bientôt, les papiers de règle sont échangés, et nous descendons aussitôt dans une chaloupe. Il est 6 h. du matin, et le départ est fixé à midi, c'est donc a peu près 6 h. que nous avons à notre disposition.

VI

Naples ; S. Janvier, ses reliques.—Le port de Naples ; Ischia.—Le Stromboli, le détroit de Messine.—La Calabre ; l'Ætna.—Un passereau.—Une scène de la Commune.—La côte d'Afrique ; arrivée a Alexandrie.

C'est aujourd'hui le 19 mars, fête de S. Joseph, patron de l'église universelle. Malheureusement les *catins* que je porte aux doigts ne me permettent pas de célébrer, il faudra me contenter d'assister seulement au S. sacrifice.

Nous nous dirigeons directement vers la basilique S. Janvier, où plusieurs de mes confrères célèbrent et bon nombre de nos pèlerins laïques reçoivent la sainte communion. Après la messe, nous descendons dans la crypte, qui fut autrefois un temple d'Appollon. Les lambris en marbre des murailles sont tout couverts de bas-reliefs représentant des scènes mythologiques, c'est Minerve, Mercure, des syrènes, des sylvains, etc. On voit au milieu du parvis la statue du Cardinal Pacca, à genoux, les mains jointes, en beau marbre de Carrare, un chef d'œuvre de statuaire. On nous montre le buste en argent de S. Janvier et on nous fait vénérer l'un de ses doigts, etc.

Nour visitons aussi le trésor, qui est très riche. Nous y voyons entre autres choses des bustes en argent de S. Jean-Baptiste, de Ste Marie d'Egypte, une scène représentant S. Janvier protégeant la ville de Naples, etc,, etc.

La basilique de S. Janvier est une magnifique et

vaste église, à trois nefs, avec un chœur fort élevé au dessus du pavé. C'est sous ce chœur même que se trouve la crypte. Dans les nefs latérales se trouvent les tombeaux d'un bon nombre des anciens évêques de cette métropole. Ces tombeaux sont tous en beau marbre et bien remarquables par leur composition. Deux ou trois cependant m'ont étonné par l'attitude qu'on y donne au personnage représenté. C'est un évêque, avec chappe et mitre en tête, couché sur le côté, la tête appuyée dans la paume de la main relevée sur le coude. Quelle bizarre idée de l'artiste! Un évêque revêtu de la chappe avec la mitre en tête, s'est-il jamais avisé de s'étendre sur l'herbe en se pliant le coude pour s'appuyer la tête dans la main? J'avoue ingénument n'avoir pu saisir l'allégorie figurée par cette singulière attitude.

La chartreuse de San-Martino, dont on m'avait tant de fois parlé, était ce qu'il me tardait le plus de voir. Nous prenons une voiture à raison de 2 fr. de l'heure, et en route, laissant le cocher se diriger comme il le trouvera bon. Il va et vient, tourne et retourne des coins de rues, monte et descend, et le plus souvent le pas, car il avait une pitoyable haquenée à peine capable de trotter. Cependant nous ne nous en inquiétons guère, parce que nous nous amusons à examiner les rues par lesquelles nous passons, pensant qu'il nous restait suffisamment de temps pour parvenir à notre but. Mais à la fin, le voici qui descend et descend de manière à toucher bientôt les quais. Comment va-t-il nous conduire sur le cap en descendant ainsi, dis-je à mon compagnon? il y a évidemment malentendu. Nous l'avertissons de nouveau que c'est à San-Martino que nous voulons aller, il ne paraît pas nous comprendre; cependant il retourne sur ses pas.—" Mais il faut trotter, l'heure va s'écouler avant que nous soyons rendus." Et le fouet de claquer; mais la pauvre bête ne change pas pour cela d'allure. Découragés, nous laissons là notre chétif conducteur, et continuons à pied, non pas pour parvenir à San-Martino, nous n'en avions plus le temps, mais pour revenir à S. Janvier et de là regagner le bateau, car il était déjà près de 11 heures.

Nous rencontrons à tout instant des costumes ecclésiastiques dans les rues, et parfois aussi des religieux. C'est là que je vis un franciscain pour la première fois. Ce capuchon, cette corde, ces pieds nus, m'impressionnèrent vivement ; c'était bien là les livrées de la pauvreté que le Patriarche d'Assise a rendues si glorieuses !

Nous rentrons de nouveau à S. Janvier ; un évêque y chantait une grand'messe solennelle, accompagné de tout le chapitre en grand costume et servi par de nombreux séminaristes. Les chanoines portent l'hermine avec la *magna cappa*, les cérémonies se font très dignement, et l'ensemble présente un coup d'œil religieux vraiment imposant.

Nous reprenons notre course à travers les rues se dirigeant vers le port. Dans la partie commerciale que nous considérons comme le centre de la ville, les rues sont spacieuses et propres, les trottoirs réguliers et les étalages des boutiques richement garnis ; mais en approchant du port, ce ne sont plus que des carrefours, des ruelles tortueuses et malpropres, où en plus d'un endroit une voiture ne pourrait passer. C'est là que nous rencontrons un gamin, mais fort bien mis, qui tout en nous regardant passer, satisfesait la nature, avec non moins de gêne que s'il eut été dans un cabinet bien fermé.

Nous passons, avant de prendre le quai, à travers une foule de misérables en haillons qui nous tendent la main ou nous obsèdent de leurs offres de service.

Arrivés à notre bateau, nous le trouvons au milieu d'une véritable foire, que forment les nombreuses chaloupes attachées à ses flancs. Ici ce sont des cannes de toutes façons qu'on nous offre, là des ombrelles, des pliants, des fruits, etc., etc. A côté, c'est un véritable concert qu'on nous donne ; des fillettes s'accompagnent sur leurs mandolines dans des chants très expressifs et fort agréables. De temps en temps l'une d'elles renverse une ombrelle en nous saluant de la main, et les pièces de cuivre volent aussitôt dans cette escarcelle d'un nouveau genre. Plus loin, ce sont des nageurs, véritables syrènes, moins la

voix et les grâces, qui sollicitent aussi la pièce de cuivre. Au moyen des pieds seulement, qu'ils agitent continuellement, ils se tiennent droits dans l'eau, à peine enfoncés plus haut que la ceinture ; et du moment qu'un sou vole dans la mer, aussitôt 2, 3 se précipitent en plongeant pour l'atteindre. Il est rare qu'ils en échappent un seul ; et ils descendent quelquefois à une telle profondeur, qu'on les distingue à peine, malgré la transparence de l'eau. On les voit revenir à la surface avec le sou entre les dents. Un violent coup de tête de côté leur chasse les cheveux de devant la figure, et ils se mettent aussitôt à solliciter une nouvelle émission : *money*, *money*, avec l'accent plus ou moins anglais, ou *moneta*, *moneta*, répètent-ils. Souvent ils font double coup du même plongeon, sur des sous lancés par différentes mains. Nus, à part la ceinture indispensable pour les convenances, leur bouche est la seule bourse à leur disposition pour le dépôt de leur monnaie, aussi en voyait-on quelques uns à la fin qui avaient les joues toutes gonflées du produit de leur pêche.

A midi précis, l'ancre est levée et nous reprenons notre route vers le sud ; je jette de nouveau un coup d'œil sur le Vésuve, mais j'arrête d'avantage mes regards sur le paysage que je vois fuir à notre droite ; c'est le fort St Edme, l'île d'Ischia et les autres à sa suite jusqu'à celle de Capri, la plus considérable, qui clot le port à son extrémité sud. Sur la gauche, c'est Castellamare au fond de la baie, Sorrente et les caps élevés de la côte occidentale de la péninsule.

"Voir Naples et mourir," a-t-on cent fois répété. Pour moi, je dirai plutôt : voir Naples et y revenir, car ma curiosité n'a pu être satisfaite par la trop courte visite que je viens de lui faire.

J'examine particulièrement Ischia, parce que cette île, il n'y a pas encore un mois, a été le théâtre d'une épouvantable catastrophe, dans laquelle plus de 600 personnes ont perdu la vie. Le 23 février dernier, un terrible tremblement de terre a détruit presque complètement la ville de Casamisciola dans cette île. On m'a rapporté, à propos de cette catastrophe, un fait bien extraordinaire,

qui cependant se trouve d'accord avec une foule d'autres du même genre consignés dans les chroniques religieuses.

On sait que depuis ces quelques années où la révolution, sous son nouveau nom de libéralisme, a envahi la plupart des états de l'Europe, l'impiété est débordée dans ces pays avec une recrudescence incroyable. Or on rapporte qu'à Casamisciola, le 28 février dernier, une quarantaine de jeunes gens étaient en frais de parodier, de la manière la plus infâme, les mystères les plus augustes de notre sainte religion. L'un d'eux, révolté de ces actes sacrilèges d'impiété, voulut en détourner ses compagnons. Mais il ne recueillit en retour que des quolibets offensants et des appellations des plus injurieuses. Faisant alors droit aux sentiments religieux qu'il conservait encore, il se retire dans un coin, pour demander secrètement pardon à Dieu d'une telle offense. Et au même instant l'île entière s'agite, le sol se soulève, la maison ne tenant plus sur ses bases s'écroule et ensevelit sous ses ruines les malheureux profanateurs. Seul, celui qui avait voulu les détourner de leur impiété, s'échappe sain et sauf de cette maison.

De Naples, les paquebots des messageries françaiees dirigent directement leur course snr Alexandrie, en passant par le détroit de Messine, qui sépare la Sicile de l'Italie et unit la mer Tyrrhénienne à la mer Ionienne.

A 8½h., la prière se fait en commun sur la dunette avec le même recueillement que les jours précédents.

Puisque nous sommes dans le pays des volcans, il ne faudrait pas se contenter d'en voir un seul ; après le Vésuve, il faudrait aussi admirer en passant le Stromboli, dont l'éruption, sans être aussi grandiose ni aussi redoutable que celle du Vésuve, est continue et présente, surtout dans la nuit, un spectacle bien digne d'attention par le jet de flammes ou de fumée incandescente qu'il émet continuement. On nous dit que nous pourrions le voir entre minuit et 1 h. du matin. Ne voulant pas m'astreindre à veiller jusqu'à cette heure, je me mis au lit vers les 10 h., me proposant de me lever lors du passage, si l'on venait m'en avertir. Mais je dormis si bien que je ne fus réveillé que par les mouve-

ments de ceux qui revenaient de contempler le spectacle, alors que nous l'avions dépassé. Je m'en consolai facilement, dans l'espoir que je pourrais reprendre le coup manqué à mon retour.

Dimanche, 20 *mars*.—Dès les 5 h., suivant mon habitude, j'étais debout, et portant mes yeux à la fenêtre, je voyais sur la côte, tout près de nous, une belle grande ville, dont je distinguais nettement les rues et les principaux édifices. Nous pouvions reconnaître l'alignement dans les rues des becs de gaz qui n'étaient pas encore éteints. C'était Messine, après Palerme, la ville la plus considérable de la Sicile. A notre gauche, nous avons les côtes de la Calabre, qui sont très élevées et paraissent fort pauvres.

Mais bientôt les terres s'éloignent de chaque côté et nous voguons directement vers la pleine mer. Portant une fois de plus nos regards sur la terre de Sicile, nous voyons, non loin de la côte, s'élèvant au dessus de plusieurs collines lui servant de base, le majestueux Etna, qui à l'instar du Vésuve, fume aussi tranquillement son calumet. "Il n'est que 6 h., le géant vient de sortir du lit, car il porte encore son bonnet de nuit," me dit un voisin. En effet, quoique vomissant de la fumée, toute sa cime était couronnée de neige, ce qui faisait un contraste frappant avec les verdoyants sommets que nous voyions aux alentours. Je remarquai que sa colonne de fumée était bien moins considérable que celle du Vésuve.

Mais c'est le dimanche, il faut s'occuper du service religieux. Nous n'avions pu dire la messe, les jours précédents, que dans une cabine particulière. Un prêtre assistant, en cas de mouvements subits du vaisseau, un servant avec deux autres personnes désireuses de recevoir la sainte communion, était tout le personnel de la chapelle improvisée. Aussi fallait-il assigner le tour, tant aux prêtres pour célébrer qu'aux laïques pour communier. Mais le dimanche, il convenait de faire la chose d'une manière plus solennelle, et organiser une chapelle sur le pont même. Notre commandant fit d'abord quelques difficultés,

vû que ses instructions n'allaient pas jusque là, mais à la fin il céda, et les matelots se mirent aussitôt à l'œuvre pour improviser un sanctuaire.

On tendit des toiles de toutes parts qu'on surmonta de nombreux pavillons de différentes nations, une table fut disposée pour servir d'autel, les linges et ornements furent mis en place, et à 7 h. commençait la messe solonnelle de la caravane, à laquelle assistaient tous les pèlerins avec une partie de l'équipage, et plusieurs autres passagers. On chanta le *Kyrie*, le *Credo*, *O salutaris hostia*, l'*Ave maris stella*. La mer était calme et tout se passa dans l'ordre le plus parfait. La plupart de nos pèlerins s'approchèrent de la table sainte.

Après cette messe principale, d'autres se succédèrent jusqu'à 9½ h, car aux 9 prêtres de la caravane, étaient venus se joindre à Naples 4 prêtres allemands qui, eux aussi, se dirigeaient vers la Terre-Sainte.

Lundi, 21 *mars*. — Je remarque ce matin un petit passereau dans les cordages. Sans s'apercevoir sans doute que l'arbre sur lequel il était venu se percher hier soir, était mobile, il va se trouver obligé, bien malgré lui probablement, de faire le voyage d'Afrique.

Dans l'après midi, le vent fraîchit un peu en tournant de l'avant, le temps se couvre et la mer commence à donner plus de mouvements, aussi le mal de mer fait-il plusieurs victimes. Les gens de l'équipage nous disent qu'il y a des signes pour un gros temps le lendemain.

Mardi, 22 *mars*. — La prédiction s'est accomplie; le vent a augmenté, et le tangage est passablement fort. Aussi les malades sont-ils nombreux. Les tables sont à moitié désertes, à l'heure des repas. Mais grâce à mon épreuve de l'océan probablement, je ne me sens nullement affecté du mouvement.

Je cherche dans la conversation avec mes compagnons, à faire diversion à la vie monotone qu'il faut mener ici. M. l'abbé Baron, par sa vie prolongée au milieu des camps, et ses incidents de la dernière guerre prussienne, savait surtout nous intéresser vivement. Je tenais à savoir, dans tous ses détails, comment mis au

mur, il avait pu échapper à la mort, et voici ce qu'il me dit :

" Après avoir passé en Prusse plus de quatre mois comme prisonnier de guerre, je m'en revins enfin à Paris, à ma résidence ordinaire du Gros-Caillou. Mais voilà que nous nous trouvons aussitôt au milieu d'une nouvelle guerre, par l'insurrection de la Commune qui se renferme dans Paris, et que vient bientôt assiéger l'armée de Versailles.

" Nous touchions aux derniers jours de la Commune, car sans nul doute, l'armée de Versailles ferait sous peu son entrée dans les murs. Nous nous attendions à tout de la part de la canaille qui s'était emparée de l'autorité, surtout lorsqu'elle verrait la partie perdue pour elle.

" Un jour, vers les 5 h. du soir, j'étais à dire tranquillement mon office dans ma chapelle du Gros-Caillou. Tout à coup une détonation épouvantable se fait entendre, les vitres volent en éclats et la chapelle est ébranlée jusque dans ses fondements. C'est une poudrière qui vient de sauter, me dis-je, et prévoyant ce qui pouvait arriver, je m'empresse de consommer les saintes espèces et de mettre les vases sacrés en sûreté. Je reviens dans la chapelle et je vois une bande de forcenés s'avancer vers moi en criant : " c'est " lui, le corbeau, le calotin, qui nous a trahis ; qu'on l'é- " charpe de suite. " Puis on me saute à la gorge avec une telle brutalité, que m'enfonçant les ongles dans les chairs, on en fait jaillir le sang ; on me renverse sur le dos et l'on me traîne à la porte. Là, une bande de femmes, la rage dans les yeux, l'écume à la bouche, vomissant des blasphêmes mêlés d'imprécations, criaient : " donnez-nous " le, donnez-nous le ; c'est nous qui lui ferons son affaire ; " c'est nous qui allons lui arracher les tripes du ventre."— Je vous en prie, dis-je à mes bourreaux, fusillez-moi si vous le voulez, mais ne me livrez pas à ces êtres immondes. " Qu'on le fusille de suite, dit l'officier qui se trouvait là, qu'on le mette au pied du mur." Puis il appelle un peloton de soldats qui se mettent en ligne, et on me conduit au point où je dois recevoir la décharge. Cependant les fusils se chargent suivant les commandements ; il n'y

avait plus que deux ordres à donner : en joue ; feu ! lorsque arrive avec grand fracas une pompe à incendie qui vient, avec les chevaux au galop, s'interposer entre le peloton de soldats et moi. Les pompiers disposent leurs boyaux qu'ils font jouer de suite et je vois le lieutenant qui commandait le peleton s'entretenir avec celui qui conduisait la pompe, lorsqu'un soldat s'approchant de moi : "eh ! citoyen curé, me dit-il, que faites-vous donc là ? —J'attends le coup qui doit me donner la mort.—Mais sauvez-vous donc ; vite, vite, sauvez-vous." Vous pouvez croire que je ne fus pas lent à suivre l'avis, et que je sus en peu de temps me mettre hors de vue.

—Mais quels étaient vos sentiments, lorsque vous étiez ainsi à attendre le dernier coup ?

—Oh ! j'avais vu tant de fois la mort de près, j'avais si souvent, sur les champs de bataille, porté le secours de mon ministère à des mourants à travers les balles et les projectiles de tout genre, que mon sacrifice était fait depuis longtemps, et que je me tenais toujours prêt à aller paraître devant Dieu. J'avoue cependant que pour cette fois, je me crus perdu sans ressources.

Sans doute que Dieu content du sacrifice de ce saint prêtre qui affectionne tant les militaires, et qui par son zèle et sa charité a ouvert les portes du ciel à tant de victimes des combats, sans doute que Dieu a voulu le conserver plus longtemps pour le bien des âmes rachetées de son sang, et qu'il a différé de l'appeler à aller ceindre la belle couronne qui l'attend dans le ciel. (1)

Mercredi, 28 *mars.*—Nous comptons de nombreux malades ce matin ; mais le vent debout que nous avons eu toute la journée d'hier est diminué sensiblement, bien que le temps soit encore sombre.

---

(1) Au moment où nous faisons imprimer ces lignes, une lettre de l'un de nos co-pèlerins nous apprend que M. l'abbé Baron, a succombé, le 17 février dernier, au malaise qui l'avait assailli lors de son expulsion, et qui l'avait depuis continuellement tourmenté de ses étreintes. Il était dans sa soixantième année. C'était un cœur noble, une âme sympathique et surtout un prêtre sincèrement pieux. *Requiescat in pace.*

Nous sommes passés devant l'île de Candie, sans avoir pu la distinguer, ce qui peut se faire par un temps clair.

Je remarque que deux autres petits oiseaux sont venus se joindre, dans les cordages, à celui que nous avions pris en Sicile. Je fais aussi sur le pont, la capture de deux beaux Diptères avec un papillon de nuit, c'est un *Agrostis* dont je ne puis déterminer l'espèce.

Depuis longtemps déjà les lunettes étaient braquées vers l'avant, dans l'espoir de pouvoir bientôt distinguer la terre. Enfin vers midi, nous voyons distinctement la côte d'Afrique, cette terre d'Egypte, ce pays des Pharaons, dont l'histoire tant sacrée que profane, nous a si souvent entretenus. A 1 h. précise nous jetons l'ancre dans le port d'Alexandrie, la ville de l'apôtre S. Marc, de S. Athanase et tant d'autres célébrités anciennes.

La côte nous paraît déserte, basse et partout uniforme, et nulle part apparence de végétation, à part de magnifiques palmiers que nous voyons ça et là, balançant majestueusement leurs parasols de feuillage à une hauteur considérable.

Nous sommes mouillés, quoique en dedans du port, à près d'un mille de la ville. Nous avons tout près de nous, à notre gauche, une immense jetée qui s'avance dans la mer, couronnée à son extrémité, par un phare très élevé, et à notre droite, en dehors de la ville, sur le bord de la côte, toute une forêt de moulins à vent, dont les vergues, à 4 ou 6 rayons, tournent dans le moment avec une grande rapidité.

Mais déjà de nombreuses chaloupes sont accrochées aux flancs du navire, et nous rendent témoins d'une scène indescriptible. Ces faces bronzées couronnées de turbans, ces costumes bizarres à couleurs variées, ces voiles de chaloupes attachées à une traverse qui termine le mat, et qui, au lieu de s'étendre horizontalement, prend la position verticale, une extrémité se rabbattant sur l'un des côtés du vaisseau, tandis que l'autre, par le mouvement de bascule sur le mat, se porte presque droit au ciel, ajoutez à cela le mouvement des rames et des amarres dans les efforts qu'ils font pour écarter leurs voisins et

s'approcher le plus possible, et toutes ces gueules ouvertes criant à qui mieux mieux, et jouant la pantomine la plus active pour s'assurer des passagers, et vous n'aurez encore qu'une faible idée de ce que ce peut être réellement; il faut en avoir été témoins pour pouvoir le juger exactement.

Ahuris, étourdis par ces cris, nous étions décidés à attendre que le gros de cet orage fut passé, pour faire notre choix plus paisiblement et n'avoir pas à nous bousculer dans cet encombrement, lorsque nous voyons un costume ecclésiastique monter sur notre pont. C'est un Père Lazariste, un ancien militaire de M. l'abbé Baron, notre aumônier, qui prévenu de son arrivée, venait à sa rencontre pour lui offrir ses services. Nous acceptons avec reconnaissance sa gracieuse invitation de le suivre, et nous descendons dans sa chaloupe, qui était pavoisée et toute garnie de superbes tapis. Dix minutes après, nous débarquions sur le quai et foulions de nos pieds la terre d'Afrique.

VII

Alexandrie; rues; la place des Consuls; l'hotel Labat.—L'Egypte, sa grandeur passée et son état actuel.—Les Frères des Ecoles Chrétiennes; les Lazaristes; les Sœurs de la Charité.—La colonne de Pompée.—Les Juifs; un meurtre supposé.—L'église Ste Catherine, celle des Grecs schismatiques.—Départ pour le Caire; le lac Mareotis; les cultures; les villages Arabes; le Nil.—Les mandarines; les Arabes; les pyramides; le Caire.

Contrairement à notre attente, le quai est désert, nous ne voyons que quelques gendarmes à l'air anxieux et empressé. C'est que le public n'est pas admis sur ce quai, lors de l'arrivée des vaisseaux d'outremer; seuls les agents de l'autorité y ont accès.

On nous fait passer directement dans un bureau, où il nous faut exhiber nos passeports.

La plupart de nos co-pèlerins français ne s'étaient pas pourvus de passeports, et quant à nous, nous n'avions qu'une simple feuille de route portant le sceau de notre Province et la signature de notre Lieutenant-Gouverneur, pour en tenir lieu. Mais on nous avait dit à Londres, que cette feuille seule nous suffirait.

On fait d'abord difficulté d'admettre ceux qui ne sont pourvus d'aucun papier, et quant aux autres, on veut retenir leurs feuilles pour ne les leur remettre qu'au Caire, le lendemain. Tandis qu'on en est ainsi à se faire des objections de part et d'autre, M. Bolduc et moi nous présentons nos feuilles, en réclamant de notre titre de sujets

britanniques. Un coup d'œil sur le texte anglais et le grand sceau en cire rouge qu'on étale à leurs yeux, suffit pour nous faire admettre sans plus de conteste. On nous propose aussi de nous garder nos feuilles pour nous les remettre au Caire, mais nous nous y objectons, tant pour nous soustraire aux démarches qu'il faudrait faire là pour les recouvrer, qu'aux bacchishs * qu'on ne manquerait pas de requérir alors. Le commandant de notre caravane en est encore à disputer avec les officiers turcs, que nous traversons la cour et franchissons la porte gardée par deux gendarmes qui nous sépare du trottoir que longe la file des voitures qui attendent les voyageurs. Un bacchish de la part de notre commandant obtient enfin raison des exigences des avides douaniers, et nos compagnons viennent aussitôt nous rejoindre. Nous nous partageons les voitures par 4, 5, 6, suivant leur capacité, et nous enfilons des rues tortueuses et malpropres, pour nous rendre à l'hôtel Labat, au centre de la ville, l'un des plus considérables de la cité, où était fixé le lieu du rendez-vous.

La disposition des maisons sur ces rues mal allignées, où souvent des balcons offrent une telle projection qu'ils forment presque voute au dessus de nos têtes; cette foule de gamins en haillons qui nous poursuivent en nous ahurissant de leurs cris; ces têtes couronnées de fez ou de turbans, suivant qu'on tient du turc ou de l'arabe; ces faces bronzées, grillées, brulées par les rayons du soleil; ces costumes aux formes si bizarres et aux couleurs si variées; ces musulmanes qu'on voit partout à la face cachée par un masque qui ne laisse voir que les yeux, lorsque souvent les pieds, les bras et la poitrine sont nus; ces sons gutturaux, ces articulations saccadées qui émaillent le langage dont on fait partout usage; tout nous convainc que nous sommes réellement en Orient, en face d'une civilisation différente de la nôtre, que nous n'avons plus à compter ici avec les coutumes et les usages de l'Occident.

Après environ cinq minutes de marche par différentes rues, nous parvenons à la place des Consuls, au centre

(*) Bacchish signifie : *pourboire, aumône ;* c'est le mot qu'on nous adresse de toute part en Orient, en tendant la main.

même de la ville. Ici c'est un tout autre aspect qui s'offre à nos regards. Nous nous retrouvons en pleine ville Européenne. De beaux trottoirs larges et réguliers, des façades en pierre de taille, des vitrines où sont étalés les divers articles dont nous faisons partout usage, le langage français qui à tout instant frappe nos oreilles, les costumes européens que nous voyons partout, tout cela réuni pourrait nous faire croire que nous sommes à Marseille ou à Bordeaux, n'étaient ces parasols de palmiers que nous voyons ça et là se balançant au dessus des maisons et ces costumes cosmopolites que nous voyons se coudoyer ou s'entrecroiser à chaque instant.

La place des Consuls est un parallélogramme de quelques arpents de longueur sur une largeur proportionné, décoré à son milieu de la statue de Méhémet-Ali, si ma mémoire ne me trompe, et portant bancs de pierre, allées d'arbres et les ornements d'usage dans les places publiques. Nous tournons vers son extrémité de droite dans une rue latérale, et à quelque pas seulement nous descendons à l'hôtel Labat, de suberbe apparence et d'aspect tout oriental, par les plantes qui décorent sa façade. Cet hôtel, à plusieurs étages, forme un carré dont le milieu est à ciel ouvert et occupé par un petit parterre tout rempli de plantes de climats tropicaux. Les chambres sont distribuées sur un corridor qui partage la maison d'un bout à l'autre. Nous avons à peine pris possession de celle qui nous est assignée, que nous redescendons de suite dans la rue, pour examiner plus minutieusement la ville et nous pourvoir de quelques petits articles de voyage qui nous manquaient encore.

Nous entrons d'abord dans un grand magazin dont les commis sont tous français, pour faire emplette de longs turbans à fond blanc rayé de bandes rouges et jaunes, pour ajouter à nos chapeaux de paille, afin de nous protéger davantage la tête et le cou contre les rayons du soleil. On nous les fait payer 8 francs.

Nous portons ensuite nos pas à la chancellerie épiscopale pour faire viser nos *celebret*. L'évêque étant au Caire

dans le moment, nous ne pouvons lui présenter nos hommages. Nous sommes reçus par son chacellier, religieux franciscain, qui nous accueille avec une grande courtoisie, et paraît tout joyeux de faire la connaissance de prêtres du Canada. Le P. Placide Vendrick, ce chancellier, est Belge, et comme la plupart de ses compatriotes, se rapproche du caractère qui nous est propre, plus que toute autre nationalité. Descendant les uns et les autres des français, il semble que nous nous soyons, chacun de notre côté, également éloignés de notre type. Si l'on nous accuse quelquepart d'avoir marché trop lentement dans la voie du progrès, nous nous en consolons facilement, en voyant que la nation de nos pères, pour y avoir marché trop rapidement, a, en plus d'un endroit, dépassé le but.

L'Egypte, ce pays qui dans les temps anciens a marché longtemps à la tête de la civilisation ; ce pays qui a laissé des monuments du génie de ses habitants, que nos siècles de lumière rangent encore au nombre des merveilles que n'ait pu depuis dépasser la conception humaine; cette terre qui a produit tant de génies dans les sciences, les arts, la religion, même depuis l'établissement du christianisme ; cette terre où ont fleuri les Sésostris, les Ramsès, les Pharaons, les Ptolémés, les Euclyde, les Athanase, les Antoine, et cette foule d'anachorètes qui, se soustrayant pour ainsi dire aux lois de l'humanité, nous montraient des anges sous une enveloppe mortelle ; cette terre que foulèrent de leurs pieds Alexandre, César, Napoléon, et les Patriarches Joseph, Jacob, Moyse, et l'homme-Dieu lui même avec Joseph et sa sainte mère ; l'Egypte est aujourd'hui bien déchue de sa splendeur d'autrefois. Elle ne compte même plus sur la liste des nations indépendantes qui ont voix au chapitre du gouvernement du monde, puisque son Khédive ou vice-roi reconnait un suzerain dans le Grand-Turc de Constantinople.

Le génie de cette nation dans le paganisme l'éleva au dessus de ses rivales, et tant que les saints de l'évangile peuplèrent ses déserts, elle ne cessa de fournir au monde des porte-étendard de la vraie civilisation ; mais depuis

que l'islamisme, cette absurde religion de la chair, est venu la comprimer de ses étreintes, elle fut frappée de stérilité, et alla toujours en décroîssant. On ne put même voir dans la suite des siècles, sortir de cette souche qui conservait encore quelques sucs de vie, aucun rejeton généreux, pouvant donner espérance d'un renouvellement de vigueur et de production de nouveaux fruits, comme on le voit dans les arbres de nos vergers, où souvent ces nouveaux jets l'emportent sur la souche première par l'abondance de leurs produits.

Elle suivit la route de décadence sans presque aucun retour sur elle-même, continuement, sans se ralentir.

Il en est du monde moral à peu près comme du monde physique. Tant qu'un arbre trouve dans le sol les sucs qui lui conviennent, ou qu'on a soin de les lui renouveler par des engrais et des amendements intelligents, on le voit s'épanouir dans sa croîssance et livrer des fruits en abondance. Mais pour peu qu'on le néglige, une fois les sucs primitifs épuisés, on voit de suite des croîssances étrangères voisines lui ravir ses sucs et des parasites l'étouffer de leurs étreintes, et dès lors il cesse de produire ou ne donne plus que des fruits chétifs et sans valeur.

Ainsi vont les nations.

Tant que la lumière de l'évangile, qui est la véritable sève qui alimente leur vie, est pure et abondante; elles croîssent, s'épanouissent, et produisent. Mais du moment que les croîssances étrangères des hérésies, les parasites ténébreux des schismes, ou ce qui est encore plus redoutable, le ver léthifère de l'incrédulité prennent chez elles droit d'asile, c'en est fait de leur grandeur, de leur prospérité. Ce ne sont plus que des troncs desséchés, incapables de produire; des plantes qui dépérissent après leur floraison; des sources ne montrant plus que de maigres filets d'eau qui menacent de disparaitre totalement devant une aridité complète, comme ces torrents de la Syrie dans le lit desquels le voyageur se promène aujourd'hui à pieds secs.

L'Egypte, avec la plupart des pays de l'Asie—on pour-

rait dire avec toutes les contrées que l'islamisme a couvertes de son réseau—en est aujourd'hui à cette dernière période. Seule la sève généreuse du pur catholicisme pourrait la raviver, la régénérer ; mais les prescriptions de Mahomet, chez ces peuples indolents, ignares et replongés dans la barbarie, y sont un obstacle presque infranchissable. Et comment pourrait-il opérer sa conversion ce musulman, lorsque la loi et la coutume permettent au premier venu qui le rencontrerait de lui plonger un poignard dans le cœur ou de lui loger une balle dans la tête, sans qu'il y ait à réclamer. Car c'est ainsi qu'on en agit dans tout l'empire turc. Un cadavre est la gisant près de la route.—Est-ce un musulman ?—Non.—Oh ! ce n'est rien ; c'est celui d'un *chien* de chrétien ! Aussi ces conversions sont-elles très difficiles et fort rares. L'église catholique que soutiennent ici les franciscains, les lazaristes, les frères des Ecoles-Chrétiennes avec les Sœurs de Charité, se recrute particulièrement parmi les européens, dans la conversion d'un certain nombre de chismatiques Grecs, Arméniens et Cophtes, et par les enfants abandonnés qu'on vient offrir.

Nous allons visiter ces divers établissements, en observant en passant et les constructions parfois assez imposantes, et les jardins et places publiques aux plantes d'aspect si différent des nôtres, que dominent çà et là ces altiers dattiers, *Phœnix dactylifera*, Linné, au stipe grêle et élancé, aux palmes nombreuses et allongées, lesquelles, réunies en parasol au sommet, permettent au moindre souffle d'imprimer à ces arbres un mouvement ondulatoire des plus agréables. Les Frères ont ici un établissement aux vastes constructions et sur un excellent pied. Leurs élèves, que nous trouvâmes en récréation, nous présentèrent un aspect des plus intéressants ; les bons Frères nous dirent que les talents supérieurs étaient communs parmi eux. Ils ont surtout une aptitude toute particulière pour l'étude des langues. Avec les élèves les mieux doués, on fait d'ordinaire marcher quatre langues de front dans leur éducation, l'arabe, le français, l'italien et l'anglais ou le turc, et cela même avec des enfants de 8 à 9 ans. Leur

bande de musique nous fit entendre quelques morceaux de son répertoire d'une exécution tout-à-fait remarquable.

L'Egypte qui a fourni des monuments antiques à presque toutes les capitales des grands pays de l'Europe, et même de l'Amérique, pour la décoration de leurs places publiques, en est presque entièrement dépouillée aujourd'hui. Il ne reste plus à Alexandrie que la seule colonne de Pompée, comme trophée de son ancienne splendeur, lorsque capitale d'un grand pays, elle portait le nombre de ses habitants à 500,000 ou 600,000, tandis qu'aujourd'hui ce nombre ne dépasse pas 65,000.

Nous allâmes visiter cette colonne, élevée sur une petite éminence un peu en dehors de la ville actuelle. C'est un monolithe de porphyre, de 70 pieds de hauteur, sur un diamètre proportionnel. De tous les monuments antiques que j'ai vus, c'est peut-être celui qui accuse plus visiblement le travail du temps sur son existence. Les angles de sa base sont en partie disparus, son chapiteau est mutilé et défiguré, et son fut même, surtout dans le bas, a toute sa surface déchiquetée par l'action des courants atmosphériques qui le fouettent depuis près de trente siècles sans avoir pu encore le renverser.

Une douzaine de touristes français, il y a quelques années, parièrent qu'ils iraient prendre un déjeûner sur le sommet de cette colonne. On fit au bas certains échaffaudages jusqu'à ce qu'on put lancer par dessus l'entablement, une ficelle au moyen de laquelle on fit passer un cable dont les extrémités pendaient de part et d'autre. Fixant l'une de ces extrémités par le bas, nos jeunes extravagants durent jouer au matelot pour grimper au moyen de l'autre jusqu'à la table supérieure. Ils parvinrent ainsi, non sans beaucoup de peines et de fatigue, à se hisser là tous les douze et à gagner ainsi leur pari. La gloriole de pouvoir se vanter d'avoir mangé sur une table où très probablement depuis 3000 ans aucun mortel n'avait pris place, leur coûta assez cher pour que personne depuis ne s'avisât de renouveler le festin.

Cette colonne, qui sans doute autrefois ornait un parc

public de la ville, est aujourd'hui dans un lieu vague, n'ayant pas même une simple clôture pour l'entourer. Comme elle reçoit de fréquentes visites de la part des étrangers, des gamins arabes s'y tiennent en permanence, dans l'espoir de soutirer quelques bacchishs aux nombreux visiteurs. Au nombre de sept à huit, au moment où nous la visitâmes, ils étaient à jouer à cache-cache autour de sa base. Ils s'empressèrent, en nous voyant, de nous offrir quelques fragments du monument; mais le service était plus que superflu, vu que le sol en est couvert tout au tour. C'est un granit porphyritique très dur, de couleur rouge entremêlée de taches grisâtres plus ou moins vitreuses. La difficulté n'était pas de trouver des fragments pour celui qui voulait en rapporter un échantillon, mais bien de pouvoir en avoir d'assez petits pour ne pas trop embarrasser dans le voyage. Aussi ne parvînmes-nous qu'assez difficilement à diviser l'un de ces fragments, tant cette pierre métamorphique oppose de résistance au moindre éclatement.

Alexandrie, qui est une ville fortifiée, est située un peu à l'Ouest du delta que forme le Nil en se jetant dans la Méditerrannée, sur une langue de terre qui sépare le lac Maréotis de la mer même. Elle fut fondée par Alexandre le Grand, 332 ans avant J. C. Elle communiquait avec le Nil par un canal que l'on a rétabli de nos jours. Elle fut longtemps la capitale de l'Egypte, et l'une des villes des plus populeuses du monde. On y conservait autrefois le corps de son fondateur renfermé dans un cercueil d'or massif. Son école de philosophie jouît jadis d'une très grande réputation. La construction du canal de Suez, en permettant à Port-Saïd de se partager avec elle l'entrepot du commerce de l'Orient et de l'Occident, va contribuer à lui faire perdre tous les jours de son importance si déchue déjà de ce qu'elle était autrefois.

Au moment où nous y arrivâmes, la ville d'Alexandre était en grand émoi, par suite du meurtre d'un enfant Grec qu'on mettait à la charge des Juifs. On avait trouvé le cadavre de la victime, âgée de 14 ans, dans un fossé, percé de nombreux coups de couteaux. Redoutant des troubles, on avait fait mander par chemin de fer des ren-

forts du Caire, pour prêter main forte à la garnison. Voici quelle aurait été le motif de ce meurtre.

On sait que les Juifs, pour la plupart, attendent encore la venue du messie ; mais comme chez tous les peuples qui ont fermé les yeux à la véritable lumière, leurs croyances se sont plus ou moins altérées, si bien que peu, très peu d'entre eux suivent encore aujourd'hui la loi Mosaïque, et que sans guides sûrs pour les diriger, ils ont formé plusieurs sectes dissidentes des vrais croyants d'autrefois, jusqu'à devenir en certains quartiers de véritables mécréants, capables de tenir tête aux libres penseurs de nos jours.

Or parmi ces dissidents, il en est qui admettent la venue du rédempteur dans la personne de Jésus-Christ, et qui croient erronnément obtenir leur salut de ses mérites, sans être tenus de se conformer à ses enseignements. Le sang du Christ, disent-ils, a opéré le salut du genre humain. Or les chrétiens par leur communion s'incorporent ce sang. Si donc nous parvenons à obtenir du sang chrétien, nous nous assurerons de même la rédemption. De là le meurtre d'un enfant chrétien ayant communié, pour mêler son sang dans la confection des pains azymes qu'ils mangent à leurs pâques. Ce crime révoltant s'est déjà perpétré plusieurs fois à Alexandrie, et est toujours demeuré impuni, par ce qu'ici comme ailleurs, les Juifs sont les princes de la finance, et comme tout est vénal dans l'empire Turc, il suffit d'avoir des écus pour faire plier la justice dans ses exigences et obtenir l'impunité des forfaits les plus révoltants. On nous dit qu'il n'y a encore que quelques années, les Juifs durent ainsi débourser près d'un demi millon de francs pour se soustraire aux conséquences d'un semblable meurtre.

Je vis par les journaux, quelques jours après notre départ d'Alexandrie, que malgré les recherches de la police, on n'avait pu se procurer aucune preuve du meurtre supposé, et qu'on était porté à croire que le stragème avait été monté par les Grecs eux-mêmes, dans le but de soutirer quelque bonne rançon des Crésus Juifs.

On aurait pris le cadavre de cet enfant, mort de mort naturelle, et on l'aurait ainsi maltraité et jeté dans un fossé, pour accuser les Juifs du forfait, et leur vendre ensuite fort cher l'impunité. Pour qui connait les allures des orientaux et la manière dont s'administre la justice dans l'empire Turc, la ruse n'est pas du tout incroyable.

Jeudi, 24 *mars*.—De bonne heure, ce matin, nous nous rendons à l'église Ste Catherine, que desservent les PP. Franciscains et qui est attenante à leur couvent. Un magnifique et vaste jardin, partagé en deux par une large allée qui correspond à la porte principale de cette église, la sépare de la voie publique.

En retournant à l'hôtel, après la célébration de nos messes, je remarque une autre église tout auprès. J'y entre et reconnais de suite, par les crucifix peints sur bois et non sculptés, que je suis dans un temple grec schismatique ; d'ailleurs l'espèce d'office qu'on y faisait alors, me convainquit de suite que je n'étais plus chez des catholiques. Tout le chœur était séparé du reste par une cloison dans laquelle s'ouvrait une porte de chaque côté. Toute la nef était vide, mais près des murs, rapprochées de la cloison, étaient des stalles dans lesquelles quatre clercs ou ministres, seules personnes alors présentes, chantaient des psaumes ou leçons d'un ton fort monotone et assez ennuyeux. Ces clercs, tout en continuant leur chant, parurent fort intrigués de ma présence, car ils me suivirent constamment de la vue. Est-ce inconvenance ou témérité d'aller plus loin, me dis-je ? essayons toujours. Je passe devant les chantres et franchis la porte de la cloison qui était ouverte, pour voir ce qu'il y avait au delà. Je me trouve là dans un véritable sanctuaire, ayant un autel au fond surmonté d'un grand crucifix peint comme l'autre sur une surface plane. Un sacristain était à faire une parure à cet autel, probablement pour un office qui devait faire suite au chant de la nef. On me regarde sans rien me dire ; j'examine les tableaux, qui n'ont rien de remarquable, et le reste de la décoration, et sors par l'autre porte, en passant de nouveau devant les chantres qui ne me perdent de vue que lorsque je franchis la porte extérieure.

Le programme de la caravane porte qu'il y aura une étape de quatre jours à Alexandrie. Comme le voyage est payé d'avance, aller et retour, ceux qui voudraient se contenter de rester dans le vaisseau tout le temps, ou du moins d'y venir coucher et prendre les repas, n'auraient rien à payer de plus ; mais si nous voulons loger en ville, aller au Caire, aux Pyramides etc., c'est à nos propres frais. Nous n'étions donc plus sensés soumis à notre commandant du moment que nous mettions pied sur terre ; cependant, comme nous avions à visiter les mêmes lieux et les mêmes monuments, nous préférâmes aller ensemble sans nous débander. Voilà pourquoi il avait été arrêté que nous prendrions le train du chemin de fer de 11½h. pour nous rendre au Caire. Aussi, à part 3 ou 4, tous furent à bord du convoi à l'heure précitée.

A peine sommes-nous installés dans les divers wagons, que le train s'ébranle et nous voici à parcourir à la vapeur cette terre d'Afrique, de la même manière que nous le fesons en Europe et en Amérique. Le chemin, à sa sortie de la ville, se trouve à cotoyer le lac Maréotis, dont nous examinons attentivement les eaux dans l'espérance de pouvoir peut-être y rencontrer le fameux souchet, *Cyperus papyrus*, Parlatore, qui fournissait le papyrus sur lequel écrivaient les anciens Egyptiens, ou le lotus, cette célèbre Nymphéacée, *Nymphæa lotus*, Linné, qu'on voit représentée sur tous les monuments, dont on mangeait la racine, et dont la graine aussi fournissait une farine qui entrait dans la confection du pain. Les fleurs du lotus bleu, *Nymphæa cærulea*, Savigny, entraient dans la confection des bouquets destinés aux offrandes religieuses, et ses fruits, mêlés aux épis de blé, ont souvent servi comme modèles de la forme à donner aux chapiteaux des colonnades des temples érigés à Isis, comme emblême de cette déesse de l'abondance. Mais, comme nous l'avions déjà reconnu plus d'une fois, ce n'est pas en chemin de fer qu'on peut avantageusement herboriser. Les rives du Maréotis nous montrèrent en maints endroits une abondante végétation, mais dans laquelles lotus et papyrus et

bien d'autres plantes encore sans doute, se confondaient pour nous en ces massifs de joncs et de cypéracées vulgaires qui bordent d'ordinaire les rives de nos eaux tranquilles.

Bientôt nous perdons de vue les eaux du lac Maréotis, et nous voguons en pleine campagne. La plaine basse et unie est composée d'un terrain des plus fertiles, n'étant qu'un amas de limon que le Nil dans ses inondations vient renouveler chaque année. On est partout aux travaux des champs, ici à labourer, tout à côté à moissonner orge, blé etc., car ici, il n'y a d'autre interruption à la végétation que la croîssance du Nil qui commence en Juin et se termine en Octobre.

Si le sol est fertile et les moissons de belle apparence, d'un autre côté la culture nous parut fort défectueuse. La charrue n'est qu'un simple areau, c'est-à-dire un petit soc fixé à une branche d'arbre courbe, le tout ne pesant guère plus de 30 livres. Elle est d'ordinaire traînée par deux petits bœufs, très distants l'un de l'autre, ou par un buffle à mine disgracieuse et sauvage. Ces buffles, que nous avions déjà rencontrés dans des ménageries, ont le cou surbaissé, sans avoir la bosse scapulaire de nos bisons; leurs cornes, de grandeur moyenne, sont dès la base, dirigées en bas en s'écartant de la tête, puis se relèvent un peu en se portant en avant et en s'écartant d'avantage.

La herse n'est pas connue dans leur culture, on sème toujours dans le sillon de la charue, à une profondeur de 4 à 5 pouces, pour que le germe ne soit pas desséché par la forte chaleur.

Il faut être prêt à confier les semences à la terre dès que les eaux se sont retirées, car une foi le sol sec, il ne peut être amené à produire que par des arrosements. Il n'y a pas à chercher compensation dans les pluies, car en Egypte, elles sont trop rares et toujours insuffisantes. On a pu compter jusqu'à trois années de suite sans qu'on eût un seul grain de pluie ; et année commune, la quantité d'eau qui tombe de l'atmosphère ne dépasse pas 3 ou 4 pouces. Lors de notre arrivée à Alexandrie, il tombait quelques grains de pluies, et plusieurs qui comme nous avaient lu dans les récits des voyageurs qu'il ne pleuvait presque

jamais en ce pays, en étaient tout étonnés, croyant qu'on allait avoir de suite un démenti à cet avancé. Mais notre illusion fut de courte durée, car ces grains ne furent pas même assez nombreux pour réunir de toute part leurs taches sur les pavés, ils suffirent à peine pour consteller de leurs sombres astérisques la poussière blanchâtre des trottoirs.

Comme partout la plaine est fort basse, l'eau se rencontre à peu de profondeur dans le sol, et n'était la chaleur ardente du soleil sous ces latitudes, nul doute que la terre ne conservât assez d'humidité pour soustraire le cultivateur à la nécessité de recourir aux arrosements.

En maints endroits nous voyons, près de la voie, des buffles attelés à des manéges qui font tourner une roue à godets qui déversent dans des rigoles l'eau dont ils se sont remplis en plongeant dans un puits ; ces rigoles qu'on ouvre ou ferme suivant le besoin, conduisent le liquide aux divers champs qu'on veut ainsi arroser. D'autrefois c'est à bras qu'on exécute ce puisement de l'eau. Deux longues courroies fixées de chaque côté d'une large gamelle sont retenues par deux femmes placées de chaque côté du puits ; tenant une courroie de chaque main, elles impriment à la gamelle un balancement presque cadencé et fort gracieux, pour l'enfoncer dans le puits et en déverser de même le contenu dans une rigole tantôt à droite et tantôt à gauche. Nous nous sommes plu à admirer plus d'une fois avec quelle dextérité elles faisaient ainsi jouer ce plat au bout de leurs longues courroies, sans jamais manquer leur coup, soit pour le remplir soit pour le vider.

L'Egypte c'est le Nil descendant de l'Afrique centrale à travers des déserts d'un sable qui pompe si avidement l'eau qu'il ne reste partout qu'aridité. Partout où se porte l'inondation avec le limon qu'elle dépose, c'est la fertilité et l'abondance, et à côté la sécheresse et la stérilité. Si le Nil cessait ses inondations seulement pendant quelques années, c'en serait bientôt fait de l'Egypte, et le désert aurait bientôt reconquis tous ses droits sur cette plaine d'une fertilité sans pareille.

On évalue à plus de 1500 lieues le parcours du Nil. Il traverse, dans son cours, plusieurs marais peuplés de croco-

dyles, d'hippopotammes, d'ichneumons, etc., et se trouve coupé par une vingtaine de cataractes, dont la plus rapprochée est celle d'Assoam, sur la frontière de la Nubie, à 300 lieues d'Alexandrie. A Khartoum, ville bâtie par Mehemet-Ali, et qui compte aujourd'hui 30,000 habitants, le Nil se partage en deux branches, le Nil blanc qui vient de l'intérieur de l'Afrique, et le Nil bleu qui descend de l'Abyssinie. Dans le delta que forme le Nil dans la basse-Egypte, il se partage aussi en deux branches principales pour se jeter dans Méditerrannée, l'une à Rosette et l'autre à Damiette. En dehors de la vallée du Nil, à part quelques oasis sur les confins du désert, c'est partout la plaine nue et stérile, car si parfois il s'y rencontre des mares ou des marais, une eau soumâtre les remplit portant en dissolution des substances minérales tellement abondantes, que non seulement elles deviennent impotables, mais même délétères le plus souvent pour toute végétation.

Plusieurs oiseaux s'offrent presque partout à nos regards, ce sont surtout des corbeaux et des vanneaux, et sur les arbres qui ça et là bordent la voie, se montrent de nombreux nids dans le feuillage. Il n'est pas rare d'en voir souvent jusqu'à 5 et 6 dans le même arbre. Ces arbres le plus communément sont des sycomores, des tamarins et parfois des dattiers.

En plusieurs endroits nous voyons des champs de blé ou d'orge tellement entremêlés de coquelicots, qu'à quelque distance ils forment une masse rouge compacte. C'était la première fois que nous voyions le coquelicot, qui chez nous ne s'échappe jamais de nos jardins, ainsi répandu dans les champs, et ce n'est qu'alors que nous comprîmes le nom de *coquelicot des blés* qu'on lui donne en plusieurs endroits en France.

Partout ce sont des champs en culture à perte de vue, avec des villages par-ci par-là sur de légères éminences. Ces villages, aux maisons en terre en forme de cubes, très près les unes des autres et souvent distribuées sans ordre, ont la plus chétive apparence possible. Et n'était le minaret toujours grêle et élancé qui les domine, on ne les remarquerait que lorsqu'on s'en serait assez rapproché pour distinguer les chèvres ou les poules qui se promènent sur

les terrasses, ou des bandes d'enfants plus ou moins nus qui grouillent dans les carrefours que forment ces pitoyables huttes.

A Kafr-il-Zaïat, nous avons un arret d'un quart d'heure. On vient nous offrir divers comestibles, oranges, dattes, gateaux etc.—Combien les oranges, demandâmes-nous à un gamin ?—Une piastre la pièce.—Une piastre ? mais c'est incroyable —Attendez, nous dit un voisin, la piastre est ici de quatre sous environ. Nous en payons une et la trouvons excellente. Bientôt arrivent nos compagnons en ayant les mains pleines.—Combien les avez-vous payées ? —Trois pour une piastre, au coin, là, à l'étalage de la bonne femme. Nous allons aussi nous en pourvoir, pour le même prix. Nous nous rappellâmes alors ce que nous avions lu dans un certain guide : en général, en Orient, n'offrez guère plus d'un franc pour un article qu'on vous fera vingt francs. Ces oranges étaient de celles qu'on appelle mandarines, et de toutes les oranges, nous n'en avons jamais goûté de meilleures. Les mandarines sont d'assez chétive apparence extérieure : elles paraissent toutes bosselées, comme si elles étaient déjà en état de décomposition. Cela vient de ce que chez elles, la peau extérieure est distante de la masse intérieure, quelques légers filaments seulement se montrant dans l'espace qui sépare l'une de l'autre. Mais la masse intérieure est à divisions comme dans les autres oranges, et la pellicule qui forme les partitions est tellement mince, qu'on la sent à peine dans la bouche. Elles sont très sucrées et sans aucune pointe d'acidité. Les mandarines de Naples sont reputées les plus recommandables parmi les gourmets.

Nous rencontrons un gamin avec des gateaux en forme de cercles ou de rondelles qu'il porte enfilés dans son bras, nous en achetons quelques uns comme supplément à la simple tasse de café que nous avions prise pour tout déjeûner. La croute était toute piquetée de graines que nous crûmes être de l'anis. Mais quelles graines et quelle pâte ; pour sûr que nos chiens n'auraient pas voulu en manger. Nous en fîmes goûter à plusieurs de nos compagnons, et tous proclamèrent qu'il n'y avait que des palais arabes pour s'accommoder d'une telle saveur. Aussi

n'hésitâmes-nous pas longtemps à profiter de la petite fenêtre du wagon pour nous en débarrasser.

Le plus souvent se sont des bœufs que nous voyons attelés aux charrues, quelquefois cependant ce sont des mulets ou des ânes ; plus d'une fois nous avons vu un âne accouplé avec un bœuf, et une seule fois un âne accouplé avec un chameau. C'est l'unique occasion où nous avons vu le chameau employé comme bête de trait.

Après avoir passé plusieurs villages arabes, tantôt à droite et tantôt à gauche de la route, et tous à peu près de même apparence, nous traversons, sur un superbe pont en fer, la branche Ouest du Nil, celle qui a son embouchure à Rosette. Le fleuve a à peu près un peu plus d'un mille de largeur ici, et présente une fort belle apparence. C'est partout le même terrain et les mêmes cultures : blé, orge, lentilles, lin, trèfles, fèves etc.

A Tanta, nous passons l'embranchement du chemin de fer de Mansoura, se dirigeant vers l'Est, et de ce point la route prend une direction plus prononcée vers le Sud, c'est-à-dire s'écarte davantage de la Mediterrannée, pour s'enfoncer dans les terres. Peu après, nous traversons la branche Est, celle qui a son embouchure à Damiette, semblablement sur un pont en fer, et nous nous trouvons en plein pays de Gessen, c'est-à-dire dans cette terre qu'occupèrent autrefois les Israëlites, lorsqu'à la suite de la vente de Joseph, les autres enfants de Jacob ses frères vinrent s'y établir. C'est là que la seule famille de ce patriarche, dont les douze enfants formèrent les souches qui constituèrent plus tard les douze tribus d'Israël, se développa tellement sous la bénédiction du Seigneur, bien que fort maltraitée par ses maîtres, que lors de sa sortie d'Egypte, sous la conduite de Moïse, c'est-à-dire après seulement 215 ans, elle formait une nation de plus de cinq millions d'âmes.

Depuis longtemps déjà les yeux et les lunettes étaient braqués du côté du Sud-Ouest, dans l'espoir d'y découvrir les pyramides qu'on pouvait, nous disait-on, voir de ce point. Nous les apercevons à la fin, sous forme de

triangles de modeste dimension se dessinant sur l'horizon lointain. Bien que nous ne pussions dès lors juger de leur masse imposante, nous ne pûmes cependant nous défendre d'une certaine émotion : nous avions sous les yeux l'une des plus étonnantes merveilles du génie de l'homme ; une œuvre de quarante siècles s'offrait à nos regards ; le temps qui détruit tout, a pour ainsi dire émoussé sa puissance sur ces éternels spectateurs de la vie et de la mort, sur cet ouvrage de la main des hommes, qui semble plutôt avoir été jeté là par la main toute-puissante du Créateur, comme sentinelle à la mer de sable dont elle garde la limite, pour l'empêcher de passer outre !

A Benah, nous passons un autre embranchement du chemin de fer qui se rend à Ismalia sur le canal de Suez, et nous continuons toujours dans la même direction, jusqu'à ce qu'enfin nous pénétrions dans la ville des Pharaons et descendions dans la gare.

VIII

Le Caire; l'hôtel Royal; la langue Arabe; les chiens; les enfants sans parents; panorama; la chibouque et le narguileh.—Les Pyramides, la route qui y conduit; ascension de Chéops; le Sphinx; les Pyramides de Sakkara; les esclaves.

A peine descendus dans la gare, nous nous empressons de nous assurer des voitures de place pour nous rendre aux hôtels, dont le choix n'avait pas été, cette fois, fixé d'avance. Mais pendant que je cherche mon compagnon d'un côté, pour ne pas nous séparer, lui me cherche d'un autre, si bien que nous nous trouvons à la fin seuls pour nous pourvoir d'un logement. Un jeune homme vient s'offrir de nous conduire, tout près de là, à l'hôtel Royal, tenu par un français, et où, assurait-il, nous nous trouverions fort bien. Il s'empare de nos petits sacs, et nous le suivons à pied.

Les rues offrent à peu près le même aspect qu'à Alexandrie, avec cette différence toutefois qu'elles sont beaucoup plus fréquentées; la foule des voyous sales, déguenillés, criant, hurlant sans cesse, est ici beaucoup plus

nombreuse. Les rues que nous enfilons sont aussi tortueuses et étroites, et presque toutes les fenêtres des maisons présentent un balcon à trois chassis faisant sallie sur la rue. Cette saillie des balcons couverts permet, au moyen des chassis qu'ils portent, d'intercepter le moindre courant d'air de la rue pour le faire pénétrer à l'intérieur, ou du moins pour rafraîchir les personnes qui viennent s'y reposer, lorsque le soleil ne les couvre plus de ses rayons.

Après environ dix minutes de marche, nous tournons à gauche dans une rue beaucoup plus large et plus propre, d'apparence tout européenne, où nous trouvons l'hôtel que nous cherchions. Le patron, M. Raymond, nous accueille avec une urbanité toute Parisienne, et nous prête d'autant plus d'attention qu'il se trouvait froissé de ce que les autres membres de la caravane étaient passés devant sa porte, à lui français et catholique, pour aller descendre à quelques pas de là à l'hôtel d'Orient, tenu par un grec schismatique. Il nous donne des chambres au deuxième, grandes et bien confortables, dont le prix, y compris la pension, serait de 10 francs par jour; ce qui nous parut fort raisonnable.

Nous nous empressons de prendre notre dîner et nous nous mettons de suite à la visite de la ville.

Le Caire, la capitale actuelle de l'Egypte, est une ville d'au moins 300,000 âmes, dont les indigènes mêlés aux Arabes, forment la majeure partie. Elle est située sur la rive droite du Nil, à quelques arpents seulement de sa rive. Sa partie opposée au fleuve est beaucoup plus élevée que le reste, reposant sur un plateau escarpé qui domine toute la ville. C'est là que se trouve la résidence du Khédive ou vice-roi, la citadelle, la fameuse mosquée de Méhémet Ali, si remarquable par ses marbres précieux, etc. Sa latitude est de 30° 3′ Nord, et sa longitude de 28° 58′ Est du méridien de Paris. Fondée dans le VIIIe siècle, elle fut la résidence des Califes Fatimites, qui gouvernèrent l'Egypte pendant plus de six siècles, alors que le Grand-Turc de Constantinople n'avait pas encore étendu son bras de fer sur la côte Sud de la Méditer-

rannée. Elle reçut, comme Alexandrie, en 1798, la visite de Napoléon 1er, qui s'en empara pour les français qui y furent maîtres durant trois ans et demi. Elle n'est qu'a trois lieues de l'emplacement qu'occupait l'ancienne Memphis, sur la rive gauche du Nil.

La ville, telle qu'elle est aujourd'hui, se compose de deux parties bien distinctes: le Vieux-Caire ou les faubourgs qui sont tout-à-fait Arabes, et la ville nouvelle qui a un aspect tout européen dans ses constructions, moins toutefois ces dattiers qui projettent ça et là leurs stipes élancés au dessus des résidences, pour leur offrir l'ombre de leurs immenses parasols de palmes, et ces autres plantes tropicales qu'on rencontre dans les rues et places publiques: mûriers, sycomores, mélias, tamarins, acacias etc.

Mais si les constructions peuvent parfois nous reporter en Europe, les costumes et le langage des rues nous ramènent aussitôt en Orient. Bien qu'on nous réponde presque partout en français lorsque nous entrons dans les boutiques, de toute part, dans les rues, ce sont des sons saccadés, gutturaux, qu'on dirait souvent plutôt tirés des entrailles que de la poitrine, qui nous frappent les oreilles. Singulier langage que cet arabe, qui exige un tel effort des poumons, qu'on croirait toujours les interlocuteurs fâchés lorsqu'ils s'échangent des paroles. On nous a rapporté qu'un certain religieux s'était livré avec tant d'ardeur à l'étude de l'arabe, que par suite les efforts de poitrine qu'il fit constamment pendant plusieurs jours pour rendre exactement les sons de cette langue barbare, il contracta une fluxion de poitrine dont il mourut peu après. Un peuple qui n'a que des aspérités, des bonds et des chutes dans sa langue, doit nécessairement posséder un caractère âpre, rude et grossier, sinon brutal. Telle était la conclusion à la quelle j'en étais venu, lorsque j'entendis une religieuse, de haute éducation et de fort bonnes manières, maniant la langue de Mahomet avec une délicatesse qui n'excluait pas une certaine élégance. Ces sons hachés, grinçants, qu'on ne croirait pouvoir s'échapper sans grand effort de la poitrine, revêtaient, en passant sur des lèvres féminines et françaises, une élégance qui

ne manquait pas d'un certain charme. Jusque là j'avais cru que les doux épanchements, les tendres effusions du cœur ne pouvaient se trouver chez ce peuple, vu que ces sentiments me paraissaient incompatibles avec son langage aussi bien qu'avec ses allures extérieures.

J'avais lu quelque part que les chiens sont très nombreux au Caire, et qu'ils vivent libres dans les rues de ce qu'ils peuvent attraper par-ci, par là, sans connaître aucun maître. Je reconnais de fait que l'espèce canine a ici de nombreux représentants, qui dénotent, même par leur apparence extérieure, qu'ils ne sont guère soumis à la domesticité. On ne trouve pas chez eux cette variété infinie de taille, de couleur et de forme, que l'éducation a produite dans leur race chez les peuples plus civilisés. Ils sont tous de taille moyenne, très peu variés dans la couleur de leur robe, qui est d'un fauve pâle plus ou moins sale; le nez pointu, le poil assez long, les oreilles petites et droites, tout leur extérieur les rapproche beaucoup du renard et encore plus du chacal, qui, d'après les naturalistes, constitue leur souche primitive.

L'extrême liberté, comme il arrive aussi parmi les hommes, produit de même la licence chez ces hordes indiciplinées de la race canine, dont les rues seules constituent la patrie. Habitant un pays sans forêts, ce sont des sauvages que les nécessités de la vie rendent citadins sans pour cela les assujétir à la civilisation.

La paix ne règne pas toujours dans cette république sans lois, ou plutôt qui n'en connait qu'une seule, celle du plus fort. Ce n'est pas chez eux, comme chez l'homme, l'*auri sacra fames* qui constitue la pomme de discorde, mais bien le besoin pur et simple de l'estomac qui est encore plus impérieux. Les Hélènes sont d'ordinaire assez communes pour répondre à toutes les convoitises, mais il arrive aussi, souvent, qu'une carcasse de lapin ou de pintade qu'une maladie aura fait trépasser, devient un *casus belli* pour ces habitants des pavés. On les voit souvent alors, rangés en deux camps ennemis, non pas se choisir de chaque côté des Horaces et des Curiaces pour livrer le combat, mais se confondre dans une mêlée générale, où

les dents et les griffes s'entrechoquent, le poil vole en flocons, le sang coule abondamment des plus faibles qu'on laisse étendus sur place à demi écorchés, jusqu'à ce qu'enfin un parti prenant le dessus sur l'autre, s'empare de la proie et se retire en l'emportant en triomphe, pour se la partager dans leur propre quartier · car chaque bande a ses quartiers de retraite qui lui sont propres – tandis que les vaincus, serrant la queue et portant bas l'oreille, s'en retournent piteusement vers leur refuge se lécher les plaies et épier le moment de reprendre une revanche.

Mais il n'y a pas que les chiens, je pense, qui habitent la rue sans reconnaitre ni parents ni maîtres. De nombreux petits de l'espèce humaine sont aussi dans le même cas. Ce sont, pour la plupart, des fruits du libertinage ou de la polygamie qui ne vaut guère mieux, qui, sans asile et sans ressources, cherchent ainsi sur le pavé de la rue à accaparer quelques restes ou à soutirer quelques paras des étrangers, en échange de légers services, pour se conserver l'existence. Nous en voyons sur toutes les places en groupes plus ou moins nombreux, qui nous poursuivent partout en tendant la main et en répétant sans cesse: *bacchish ! bacchish !* Bacchish est, pensons-nous, le premier mot que l'enfant apprend ici à articuler. Le costume de ces petits malheureux, garçons et filles, est invariablement une longue chemise en coton ou toile bleue plus ou moins sale, ouverte jusqu'à la ceinture que remplace une corde quelconque, avec un nippon sur la tête en guise de turban, de sorte que la figure et la poitrine sont constamment exposées aux rayons du soleil brûlant de ces contrées. Aussi les ophthalmies et même la cécité sont-elles fort communes chez ces peuples. Cette habitude d'aller ainsi visage et poitrine nus en plein soleil, nous a fort intrigué. et bien des fois, nous nous sommes demandé pourquoi l'on ne se couvrait pas plus pour se protéger contre le soleil ? pourquoi, par exemple, n'avoir pas une coiffure à rebord pour projeter au moins quelque ombre sur la figure ?...Mais on ne raisonne pas jusque là, ici ; hommes, femmes, ont été dès l'enfance habitués à se faire rôtir la face et la poitrine, et l'on continue comme si on ne s'en

trouvait nullement incommodé. Que le crâne soit bien couvert pour se protéger des insolations, c'est là le seul point important. Mais que mes lecteurs n'aillent pas croire que ce débraillement, ces nudités aient quelque inconvénient ici pour les mœurs ; oh ! point du tout. C'est tout simplement dégoûtant et rien de plus. L'eau passe si rarement sur ces épidermes, et la sueur qui y retient constamment la poussière, qui est ici extrêmement abondante, y forme bientôt une croûte si ridée, une peau couenneuse si peu agréable, qu'on peut manquer de se couvrir, sans aucun danger d'attirer les regards.

Il n'est pas rare de rencontrer dans des groupes de 10 à 12 enfants jouant ensemble, cinq, six d'entre eux, dans le costume de notre père Adam, incapables de se mettre les mains dans les poches. Le plus souvent un simple chiffon leur couvre le crâne, mais souvent aussi ils manquent de toute couverture quelconque.

La mosquée de Méhémet-Ali est un superbe temple, remarquable surtout par les marbres précieux qui entrent dans sa décoration. Elle est située sur la colline qui ferme l'horizon à l'Est de la ville et qui la domine tout entière. On peut de ce point saisir d'un coup d'œil le panorama entier du Caire et de ses environs. A nos pieds, en face, s'étend la ville avec ses terrasses, ses jardins, ses places publiques plantées d'arbres, ses palmiers élancés et ses nombreux minarets aux formes sveltes et grêles qui projettent leurs maigres silhouettes sur les sombres résidences qui les avoisinent. Ces minarets sont en forme de tours ou de clochers, le plus souvent de figure octogonale, avec une double ou triple gallerie du haut desquelles les muezzins, matin et soir, appellent les croyants à la prière ; car l'usage des cloches est prohibé chez les enfants de Mahomet. La voix de ces prêtres de l'erreur n'a rien du solennel de nos cloches, cependant ces appels et ces invocations d'Allah (Dieu) sur tous les tons, avec l'âme qu'on y met souvent, ont quelque chose qui impressionne et qui contraste singulièrement avec les prétendues lumières de notre civilisation qui s'efforcent de nos jours, de faire disparaître même jusqu'à l'idée de la divinité de parmi le

peuple. Oh ! combien de fois je me suis dit, en entendant ces appels réitérés à la prière : comme les coryphées de la libre pensée et les athées qui conduisent actuellement la patrie de mes pères à sa perte, pourraient avec profit, malgré la jactance dont ils se targuent, venir prendre ici des leçons de sagesse et de haute philosophie de l'ignare muezzin, répétant deux fois par jour, aux quatre points cardinaux : *Il n'y a de Dieu que Dieu, et Mahomet est son prophète*, ou du superstieux iman esclave de la lettre de son Coran qu'il a mission de prêcher !

Par dessus les constructions de la ville, toujours en face, coule le majestueux fleuve du Nil, au milieu de sa riche vallée, toute couverte de moissons au moment actuel, et que tous les ans il va rhabiller de son précieux limon pour renouveler sa fertilité Ça et là, à travers ces moissons, s'élèvent les résidences des fellahs, groupées en petits villages, qu'ombragent d'ordinaire des arbres au vert feuillage, et que domine toujours le minaret de la mosquée. L'horizon de ce côté est fermé par la côte de sable qui termine l'immense désert du Sahara, et qui semble vouloir petit à petit empiéter sur la plaine fertile. Plus rapproché de nous, mais toujours de l'autre côté du Nil, se trouve Boulaq, où les Khédives ont d'ordinaire leur résidence de campagne, avec des jardins d'un luxe tout a fait oriental.

Si nous portons nos regards à gauche, nous voyons, encore de l'autre côté du fleuve, les pyramides de Ghiseh, qui dessinent sur l'horizon leurs masses sombres et imposantes.

A droite, c'est la campagne avec ses champs cultivés et les nombreuses villas semées ça et là dans tout le voisinage de la ville. La vallée, à l'endroit du Caire, est assez resserrée ; mais à partir de ce point en descendant, elle va toujours en s'élargissant, jusqu'à la rencontre de la Méditerranée, s'étendant là depuis Alexandrie jusqu'à Port-Saïd, c'est-à-dire sur une largeur de plus de 50 lieues.

Réunis à nos compagnons de l'hôtel d'Orient, qui tout en payant le double de ce que nous donnions, nous, se plaignaient fort du service de leur maison, nous parcou-

rons ensemble les diverses parties de la ville. Nous visitons d'abord le quartier des Juifs, qui nous frappe avant toute chose par sa malpropreté. Ce sont des rues fort étroites, toutes pavées en cailloux ronds mal ajustés, où les pieds glissent à chaque instant sur des pelures d'orange ou autres déchets qu'on y voit partout. La plupart de ces rues sont couvertes par des nattes ou paillassons pour intercepter les rayons du soleil. On donne partout en Orient le nom de *bazars* à ces rues ainsi couvertes où sont réunis les magasins de débit. Les boutiques où sont installées les marchandises: turbans, châles, coutelas, courbaches, pistolets, cotonnades. etc., etc, ne sont autres choses que des tablettes superposées dans l'enfoncement du mur, celle du bas étant un peu plus large pour permettre au marchand de s'y asseoir à la façon de nos tailleurs, et d'où, sans se déplacer, il étale et livre aux acheteurs les articles dont ils ont fait choix; si bien qu'ici on ne pourrait dire qu'on est entré dans tel ou tel magazin, puisqu'on n'a franchi aucune porte, mais seulement qu'on s'est arrêté à telle ou telle boutique. Les étalages sont assez bien garnis, mais fort peu considérables quant à la quantité des articles. Un étalage comme celui de M. Z. Paquet, de S. Roch, par exemple, suffirait sans peine pour garnir les cases d'une rue tout entière. Remarquons toutefois que nous ne parlons là que des marchands indigènes, car pour les boutiques européennes, qu'on trouve dans toutes les villes, elles sont comme partout ailleurs à l'intérieur, et souvent fort bien montées.

Les patrons de ces boutiques du pays, juifs, mahométans et même arabes chrétiens, sont ainsi accroupis, les jambes croisées, sur la dernière tablette de leur étalage, fumant fort gravement la chibouque ou le narghileh en attendant les chalands. Tout le monde fume ici, et on parait les étonner grandement quand on leur dit qu'on ne fait aucun usage de tabac. La chibouque est une pipe ordinaire à fort long manche, souvent de 3 à 4 pieds; c'est la pipe des aristocrates turcs, par ce qu'elle ne se fume qu'à la maison. Le narguileh se compose d'une carafe en verre remplie d'eau, à laquelle est adapté une pipe avec un long

manche flexible en caoutchouc ; son transport est encore plus embarrassant que celui de la chibouque. Les ouvriers, voituriers, chameliers, etc., ne fument d'ordinaire ni la chibouque, ni le narguileh, mais uniquement la cigarette ; ils en portent toujours une provision sur eux. C'est partout du tabac turc dont on fait usage ; on en tient des petits sachets dans ses poches avec un petit livret de papier fort mince. Quand on veut fumer, on enlève un feuillet du livret, on y renferme une pincée de tabac tout haché, et voilà la cigarette prête. Les gourmets en fumée, parmi lesquels, Dieu merci, on ne me comptera jamais, proclament que le tabac turc est très doux et de fort bon goût. Je veux bien les en croire sur parole.

Nous allons en corps faire visite à l'évêque, qui, comme je l'ai noté plus haut, se trouvait au Caire dans le moment. Mgr Ciurcia est franciscain, et quand il vient ici, il prend sa résidence dans le couvent des moines de son ordre. [1] Nous montons des escaliers et enfilons plusieurs galleries et corridors, lorsque arrivés à une porte, nous voyons affiché au dessus : CLOTURA. Ici, un Frère a le soin de nous avertir que les dames qui nous accompagnent ne peuvent aller plus loin, car au delà c'est la clôture monastique. Laissant donc là nos belles dames, qui maugréent assez hautement contre le manque de galanterie de la part des moines, nous franchissons la porte et pénètrons dans les appartements de l'évêque. Nous nous agenouillons d'abord pour recevoir la bénédiction du prélat et prenons place ensuite sur les divans du salon. Le bon évêque nous parut un bien digne homme, mais souf-

[1] Mgr Ciurcia, quelques mois plus tard, prit passage pour Naples sur le paquebot des messageries françaises. Saisi par la fièvre avec son état de faiblesse habituel, il rendit le dernier soupir presque en face de Messine, moins de deux jours avant de toucher Naples. Et, on le croirait à peine, le commandant du vaisseau, français et catholique [du moins censé devoir l'être], fit jeter à l'eau la dépouille du saint évêque, lorsqu'avant moins de 48 heures il aurait pu la débarquer à Naples, ou qu'en bien moins de temps encore il pouvait la faire débarquer à Messine. Mais lorsqu'on fait la guerre à Dieu lui-même, doit-on s'étonner qu'on ne respecte pas ses représentants ?

frant et très faible. Après quelques minutes seulement de conversation, nous prenons congé du prélat pour ne pas le fatiguer, et allons poursuivre notre visite de la ville.

Nous allons après souper voir nos compagnons de l'hôtel d'Orient, pour régler avec eux le programme de la journée du lendemain. Il fut décidé que nous irions d'abord le matin aux Pyramides, et que dans l'après midi nous continuerions notre visite de la ville. Les voitures étaient déjà retenues pour le voyage, à raison de 15 fr. par tête. Revenus à notre hôtel, notre patron nous dit qu'il pouvait en fournir, lui, pour 10 fr. seulement, mais le marché étant conclu, il fallait s'y tenir

Vendredi, 25 *mars*.—Comme c'est aujourd'hui fête d'obligation, et que, pour profiter de la fraîche du matin, il faut être prets à monter en voiture à 6½h. au plus tard, dès les 5h. nous étions rendus à l'église des Jésuites pour y célébrer de suite.

Il parait qu'ici, comme dans nos climats du nord, le lever matinal n'est pas dans les habitudes des citadins, car lorsque nous laissâmes nos chambres vers les 4½h., tout était encore silencieux dans l'hôtel. Arrivés à la porte, nous la trouvâmes entrebaillée, mais avec les battants retenus par le lit d'un garçon de service, qui l'avait placé en travers de cette porte, et qui ronflait sans inquiétude, si bien qu'il nous en coûta un peu d'éveiller le pauvre diable pour qu'il nous livrât passage.

Parvenus dans la rue, nous fûmes encore bien plus étonnés de trouver, ça et là sur les trottoirs, des lits qu'on y avait dressés et dans lesquels des personnes dormaient du sommeil le plus paisible. En certains endroits, ce n'était pas sur des lits que reposaient les dormeurs, mais bien sur la pierre même du pavé : ici une pauvre femme avec des enfants, là des enfants seuls tapis dans quelque coin, et de l'autre côté de la rue, une file de chèvres qu'on avait amenées des champs, et qui s'étaient emparé du trottoir pour y passer la nuit.

Tel que convenu, dès les 6½h. nous étions prêts pour le départ ; nous prenons place avec deux autres compagnons dans un superbe carosse traîné par deux chevaux,

et notre convoi se composant de 5 à 6 voitures semblables, les unes à la suite des autres, traverse la ville pour passer le Nil à son extémité Ouest, sur le superbe pont en fer qui relie ses deux rives vers le haut de la ville.

Dès que nous sommes de l'autre côté du fleuve, la route macadémisée et en assez bon état, est partout bordée d'une magnifique rangée d'arbres de chaque côté. Le chemin suit le fleuve à quelques arpents seulement de la rive. Le soleil est brillant, l'air encore tout saturé de la fraîcheur matinale n'est pas encore assez réchauffé pour nous incommoder, et les effluves des trèfles, luzernes, sainfoins et autres cultures qui nous avoisinent, viennent de temps à autres nous enivrer de leurs parfums en dominant l'arôme des prés verdoyants et fleuris qui nous suit partout. Nos automédons Nubiens font, avec un certain air de triomphe, claquer leurs longs fouets sur la tête de leurs coursiers, qui de leur côté semblent prendre le signal plutôt comme un encouragement que comme une menace, tant ils montrent d'empressement à franchir l'ombre des arbres qui se dessine en bandes obliques et symétriques sur la voie poudreuse.

Ces arbres sont presque exclusivement des acacias et des caroubiers, appartenant tous deux à la grande famille des Légumineuses, qui dans notre climat, n'a de représentants que parmi les plantes herbacées, sauf quelques acacias qu'on trouve parfois dans les jardins.

L'acacia d'Egypte, *Acacia Nilotica*, Delisle, est cet arbre précieux qui produit la gomme arabique, article important de commerce, qu'on emploie aujourd'hui à une foule d'usages. C'est un arbre de 30 à 40 pieds, à feuilles deux fois pennées, composées de folioles très petites et fort élégantes, ce qui donne à la masse du feuillage une apparence légère des plus agréables. Les feuilles sont accompagnées d'épines stipulaires sur le rameau même. L'arbre forme une belle tête, à tronc droit et uni lorsqu'il est jeune, mais avec l'âge il se déforme et porte des excroissances et des nœuds d'où coule la gomme qu'on recueille pour le commerce. C'est surtout en décembre et en mars qu'on fait la récolte de cette gomme ; les arbres gonflés de sucs pen-

dant l'inondation du fleuve, qui dure d'ordinaire de juin à septembre, la laissent alors s'extravaser sur le tronc, comme nous en voyons ici sur les cerisiers de nos jardins et les *petits-merisiers* de nos bois. C'est par centaines de sacs qu'on embarque cette gomme sur les paquebots qui font escale à Alexandrie.

Le Caroubier, *Ceratonia siliqua*, Linné, quoique proche parent du précédent, appartient cependant à une branche différente de la même famille, c'est celle des Césalpinées, qui n'a aucun de ses représentants parmi nos plantes indigènes. Si l'acacia, par son feuillage léger que le moindre souffle agite, peut être comparé à la jeune fille folâtre qui ne sait que rire et sauter, le Caroubier, lui, par son feuillage persistant, rigide et sombre, peut être une exacte figure de l'homme mûr, aux mouvements graves, aux préoccupations sérieuses, qui voit l'utile avant tout et ne sait que produire.

Le caroubier est un bel arbre de 25 à 30 pieds, à tête étalée comme celle des pommiers, à tronc raboteux, à branches tortueuses et à feuilles pennées, persistantes, entières, coriaces, glauques en dessus et grisâtres en dessous. On utilise ces feuilles dans la préparation des cuirs, en raison du principe astringent qu'elles contiennent. Les fleurs, en petites grappes sur la partie nue des rameaux, sont d'abord d'un rouge foncé, puis passent au rose; elles répandent une odeur des plus agréables.

Les caroubes ou fruits du caroubier sont de grosses fèves renfermées dans des siliques ou gousses plus ou moins arquées, qu'on mange souvent avec le fruit comme on le fait de nos pois mange-tout. Ces fruits se cueillent vers la mi-août. On rencontre souvent les indigènes avec des poignées de ces gousses qu'ils dégustent en se promenant dans les rues. On dit que ce sont ces fèves que l'enfant prodigue enviait aux pourceaux dont il avait la garde. C'est aussi la fève sacrée des anciens Egyptiens qu'on retrouve dans les tombeaux. Enfin c'est encore la fève que s'interdisaient les disciples de Pythagore, par ce que sa pulpe en cuisant prend une couleur rouge, semblable à celle de la chair crue, dont les Pythagoriciens ne pouvaient manger.

Le caroubier croît en Sicile, en Corse, et dans toutes les contrées circonvoisines de la Méditerrannée.

A tout instant nous rencontrons des fellahs qui s'en vont avec leurs produits aux marchés de la ville. Le plus souvent ce sont des fourrages verts, trèfles, luzernes etc., qui constituent la charge de leurs bêtes. De lourdes charettes traînées par des buffles, ou des chameaux avec leur charge sur le dos, nous montrent des masses rouges que constitue le trèfle incarnat dont il sont chargés. Il n'est pas rare de voir une femme avec 2 ou 3 enfants juchés sur la charge qui surmonte la bosse de la précieuse bête des déserts et qui ont l'air de se prêter avec satisfaction aux ondulations qui caractérisent la marche de cette désagréable monture.

Les Pyramides que nous avons toujours en face, et qui du Caire semblaient n'avoir rien d'extraordinaire, paraissent croître et s'élever sur le sol à mesure que nous en approchons. Nous touchons enfin leur base, et nous pouvons les contempler dans toute leur majesté. Quelle masse imposante de pierres entassées là par la main de l'homme, et qui depuis plus de 40 siècles semblent défier le temps qui détruit tout, à exercer sur elles son action!

Que de souvenirs historiques évoque la seule vue de ces monuments! Depuis les potentats qui les ont érigés, combien de personnages célèbres ont arrêté sur eux leur regard, ont foulé de leurs pieds le sol sur lequel nous marchons! Mais entre tous ces souvenirs du passé, c'est celui qui est le plus près de nous qui nous impressionne d'avantage. On sait ce que fut la bataille des Pyramides le 21 juillet 1798. C'est ici même que Bonaparte, à la tête de ses preux, tira l'épée contre les Mamelouks commandés par Mourad Bey. "Soldats, s'écria le futur empereur, pour exciter le courage des siens, soldats, du haut de ces Pyramides, 40 siècles vous contemplent." Et on sait comment les enfants de l'islam, malgré leur courage, furent obligés de céder devant la valeur française.

A peine sommes-nous descendus de voiture qu'une bande de Bedouins, tous jeunes et alertes, pieds nus et revêtus de longues chemises blanches, nous entourèrent en

nous obsédant de leurs offres de service pour l'ascension du monument. Heureusement que le consul français du Caire avait eu l'obligeance de mettre à notre disposition l'un de ses cavas ; l'habit galonné de ce brave Maronite suffisait seul pour les rendre plus paisibles, et lorsqu'ils voulaient pousser trop loin leurs obsessions, il n'avait qu'à faire mine de mettre la main à la poignée de son sabre, que les enfants du désert prenaient aussitôt la fuite.

Mais un officier Egyptien qui se tient toujours là intervint bientôt et mit fin à toute discussion. Le prix de l'ascension et de la visite intérieure est de 5 fr., dont la moitié pour le gouvernement et l'autre moitié pour les Bedouins servant d'aides et de conducteurs.

L'ascension de la Pyramide de Chéops, la plus haute, est un exploit dont nous avions entendu maints voyageurs se glorifier comme d'un acte de hardiesse peu ordinaire ; mais arrivés au pied, nous n'y voyons rien de fort difficile, la masse de pierre étant constituée d'assises en retraites les unes sur les autres, nous offre ainsi des marches qui enlèvent toute difficulté à l'escalade. Il est vrai que ces marches qui forment les assises n'ont pas toute la même hauteur, et que parfois elles ont de deux à trois pieds d'élévation, mais avec l'aide des Bedouins qui, agiles comme des gazelles, sautent d'un bond sur la marche supérieure sur laquelle leurs pieds nus adhèrent sans aucun danger de glisser, rien de plus aisé que de se laisser ainsi hisser d'une marche à l'autre, par deux guides qui nous tiennent chacun une main. Un troisième guide, dans l'espoir sans doute de quelque bacchish, se joignit aux deux que j'avais retenus—était-ce par ce que j'étais le moins lourd de la bande ?—et en moins de dix minutes, j'etais rendu sur la cime, au chant répété de Allah, Allah, de mes guides musulmans, m'étant contenté d'un seul instant de repos vers le milieu pour m'essouffler un peu.

Les Pyramides de Ghiseh sont au nombre de trois, savoir : celle de Chéops la plus haute—celle dont on fait l'ascension—qui mesure 450 pieds de hauteur et 720 p. de base ; celle de Chéphren de 400 p. de hauteur et 600 p. de

base ; et celle de Mycérinus de 162 p. de hauteur et 279 p. de base carrée, c'est-à-dire formant un quadrilatère régulier à faces égales. Elles ne sont distantes les unes des autres que de quelques cents pieds environ.

En moins de vingt minutes, tous nos excursionistes, y compris les dames, étaient rendus sur le sommet de la masse pierreuse, qui ne se termine pas en aiguille comme on pourrait le croire, mais est tronquée de manière à offrir une plate-forme pouvant contenir une trentaine de personnes. Trois ou quatre seulement de nos compagnons, redoutant le vertige, avaient refusé d'entreprendre l'ascension. Les pierres de la plateforme où nous reposons sont toutes couvertes de noms d'excursionistes qui se sont reposés ici, et nos Bedouins armés de stylets en acier nous sollicitent, en vue du bacchish, de leur permettre d'en faire autant. Mais qu'importe qu'un nom canadien soit mêlé ici aux milliers de toute nation qui y sont inscrits. Qui de nos compatriotes pourra jamais le retrouver dans cette mosaïque? Je préfère donc jouir du magnifique panorama qui se déploie devant moi de ce point élevé, que de suivre l'opération de l'homme du désert, pour que son poinçon ne s'écarte pas des règles de l'orthographe dans son opération.

Quelques-uns de nos compagnons nous avaient devancés de quelques heures afin de se trouver au sommet de la pyramide au moment du lever du soleil, pensant que de ce point élevé, l'astre du jour, à son retour, devait chasser devant lui les ombres de la nuit, avec une mise en scène des plus extraordinaires. Mais ils furent grandement déçus dans leur espérance. L'Apollon de l'Orient n'a pas moins d'éclat que celui de l'Occident; mais de même que la splendeur d'une cour ne consiste pas tant dans la seule majesté du prince qui y trône que dans l'éclat et les décorations de ceux qui composent son entourage, ainsi en est il du soleil de l'Orient. Les flots de lumière qu'il verse sur la terre à son réveil ne rencontrant, dans cette atmosphère sans nuage, aucun objet pour multiplier leurs rayons en les réfractant, s'affadissent aussitôt en se perdant dans l'espace sans limites, et ne nous pré-

sentent d'ordinaire qu'une teinte assez pâle et uniforme. Je me suis plu bien des fois, dans ces contrées du Levant, à examiner l'astre du jour s'enfonçant dans la mer, immergeant des flots, ou surgissant derrière des cimes élevées, et jamais je ne l'ai vu avec ces décors, cette pompe, cette variété de teintes les plus riches et les plus éclatantes, rose, violet, pourpre, orange, or, feu vif, tel que nous l'offrent les nombreux nuages de nos régions boréales, nuages le plus souvent qui semblent n'être destinés qu'à rehausser l'éclat de la cour de leur roi, ne se montrant qu'à son apparition ou à sa disparition de la scène de notre horizon.

Les pyramides, ai je dit, semblent insulter au temps qui aurait sur leur masse émoussé son action. Cependant, en examinant de plus près, il est facile de reconnaître que le temps n'a pas été ainsi sans puissance sur ces masses colossales. Et ce serait miraculeux s'il en était autrement; car si la gouttelette d'eau la plus pure finit, avec le temps par creuser le roc le plus dur, lorsqu'elle tombe toujours au même endroit, comment ces masses pierreuses, qui depuis quatre mille ans reçoivent et soleil, et humidité, et vents, et chaleur et refroidissements, auraient-elles pu ne pas souffrir de ces divers agents? Aussi voyez à la base de Chéops ces amas de décombres; c'est le reste du glacis qui servait de revêtement à ces assises dont nous nous servons aujourd'hui comme de marches pour parvenir jusqu'au sommet. La Pyramide même serait aujourd'hui à moitié enterrée dans ces décombres, si l'on n'avait, depuis des siècles, utilisé ces pierres tombées pour les constructions du Caire.

Il est probable que la construction des trois Pyramides de Ghiseh, de même que celle du Sphinx, datent à peu près de la même époque. cependant Chéops paraît avoir souffert beaucoup plus que ses deux voisines. Le glacis sur celles-ci, à la distance des quelques cents pieds qui nous en séparent, paraît encore presque intact. Si bien que nous croyions leur ascension impossible, lorsqu'un des Bédouins qui nous servaient d'aides, s'offrit, moyennant un certain bacchish, à aller arborer de suite un

pavillon sur le sommet de Chephren. Chacun s'empresse de fournir quelques sous, et notre homme, en moins de 5 minutes, était déjà à escalader les assises de notre voisine. Le glacis me paraissait, de notre poste, si parfait, que je ne savais comment il pourrait parvenir au sommet. Aussi le voyons-nous souvent faire des zigzags dans son ascension, suivre sur une plus ou moins grande distance les lignes horizontales des assises, pour trouver un passage. A mesure qu'il s'élève, nous avons plus de peine à le suivre de la vue, et n'était sa longue robe blanche qui tranche si nettement sur la couleur de la pierre, il nous serait impossible de le suivre à simple vue. Il me fait absolument le même effet qu'une chenille grimpant sur le lambris d'une maison.

Il n'y avait pas encore 20 minutes qu'il avait laissé la cime où nous étions, que nous le voyons au sommet même de Chephren faisant voler au vent un mouchoir blanc en guise de pavillon pour mieux se faire distinguer.

Mais si Apollon semble mépriser la scène que nous occupons dans le moment, pour y faire éclater sa splendeur, il n'en est pas de même de l'immense panorama qui se déploie à nos pieds. Le point de vue est ici encore plus grandiose et plus magique, pourrais-je dire, que de la citadelle de la capitale Egyptienne. Nous embrassons d'un coup d'œil toute la vaste vallée du Nil qui s'étend à perte de vue devant nous, partagée dans son milieu par la bande argentée qu'y forme le fleuve majestueux et variée de chaque côté des nuances multiples qu'y présentent les moissons qui la couvrent, selon qu'elles sont plus ou moins avancées vers leur maturité. Le jaune doré des blés mûrs, le pourpre incarnat des trèfles, le vert uniforme et constant des prés, avec le gris sombre des habitations des fellahs, grouppées çà et là sur les hauteurs en villages que couronnent d'ordinaire les altiers palmiers, nous présentent comme une de ces riches tapisseries des Gobelins, où les tons les plus prononcés s'affadissent en nuances plus ou moins douces, pour offrir à l'œil cette harmonie de l'ensemble qui flatte si agréablement la vue, tout en conservant aux divers objets qui y figurent les caractères propres qui les distinguent.

A l'Est et à l'Ouest, au dessus des hauteurs que nous dominons, c'est le désert, la mer de sable qui s'étend à perte de vue. Si nous portons nos regards en remontant le fleuve, à 4 ou 5 lieues plus haut, nous voyons le groupe des pyramides de Sakkara dont nous distinguons 7 à 8 cimes.

Après environ une demi-heure de repos sur ce sommet, à respirer l'air frais et pur que nous y trouvions, et à admirer le magnifique point de vue qui nous y était offert, nous nous mîmes en devoir d'opérer la descente. La descente est un peu plus facile que l'ascension, cependant elle exige plus de précautions, car un seul faux pas pourrait avoir les conséquences les plus graves. Mais nos bédouins avec leurs pieds nus ne glissent jamais sur la pierre, quelque usée qu'elle soit ; et fermement retenu par la main de chaque côté, je saute d'une marche à l'autre sans presque m'arrêter, si bien que quelques minutes seulement me suffisent pour revenir à la base.

J'avais entendu maints voyageurs se vanter de l'ascension des Pyramides, comme d'une prouesse peu commune, et aucun se glorifier de la descente ou plutôt de l'ascension à l'intérieur du monument. Cette dernière excursion est cependant plus pénible et tout aussi dangereuse que l'extérieure.

A une cinquantaine de pieds environ au-dessus du sol, nos guides nous arrêtèrent à une ouverture conduisant à l'intérieur. Chacun dépose ici surtout, blouse ou autre habit trop lourd pour avoir moins à souffrir de la chaleur, et tenant dans une main une bougie allumée, on se sert de l'autre pour s'appuyer sur les parois du conduit, en enfonçant les doigts dans des trous qu'on a creusés dans la pierre à cette fin, tandis que nos guides se placent l'un en avant et l'autre en arrière, pour nous tirer ou nous pousser, suivant que nous avons à monter ou à descendre, ou nous arrêter, s'il nous arrivait de glisser et de faire quelque chute. Dès l'entrée dans le conduit, nous prenons une descente fort raide, où nous ne trouvons que de faibles petits sillons transversaux, à tous les 4 ou 5 pieds, pour servir de marches. La bougie d'une main pour éclairer la marche, et l'autre

appuyée dans les trous de la paroi, je me laisse glisser les pieds sur ces enjambées de géant, trouvant à chaque sillon le pied de mon guide en arcboutant pour m'arrêter, en même temps que je suis retenu par l'autre qui me suit par derrière. Nous descendons ainsi une pente de soixante-quinze pieds, lorsque nous trouvons que la route prend ici une direction opposée, de descente qu'elle était, elle passe à une montée, et une montée des plus raides et des plus difficiles. Il n'y a pas d'air dans ce cachot, l'atmosphère est écrasante, aussi nous sommes tous essoufflés, haletants et la sueur nous ruisselle sur le corps.

Dès le début même de l'ascension, voici qu'un énorme bloc de granit vient intercepter le passage ; il faut l'escalader, impossible de le tourner. L'un de mes guides grimpé sur la pierre, me tire par la main, tandis que l'autre me pousse par derrière. Pour les dames—car plusieurs nous suivent aussi ici—les guides les prennent à bras le corps et les hissent comme des colis au dessus de l'obstacle. Nous continuons notre marche ; nous montons et nous montons, toujours avec la même chaleur et les mêmes difficultés, et nous parvenons enfin à la *chambre de la reine*, qui nous offre un pavé plan où nous pouvons plus aisément nous reposer, et où nous trouvons un peu de lumière par une ouverture de quelques pouces que l'on a pratiquée dans l'épaisseur de la lourde masse pierreuse. Après quelques minutes de repos, nous venons reprendre le couloir à l'endroit où se trouve *le puits*, conduit à peu près vertical qui aboutit à des chambres souterraines que je n'ai nullement envie de visiter. Continuant l'ascension, nous parvenons, après 150 pieds de montée raide et glissante, à la *chambre du roi*, fermée autrefois par 4 plaques de graint se mouvant dans des rainures. Cette chambre mesure 32 pieds sur 16 et 18 de hauteur ; le plafond est formé de 9 pierres énormes, traversant d'un mur à l'autre.

De même que pour l'excursion extérieure, la descente s'opère plus facilement que l'ascension ; la plupart du temps je m'appuye sur les épaules de mes guides, étant toujours sûr de trouver leurs pieds en arcboutants à chaque marche pour obvier à toute glissade. Nous repassons le

puits noir, avec la grosse pierre et nous reprenons l'ascension pour retrouver la lumière du jour.

C'est harrassé, épuisé, mais surtout écrasé par la lourde atmosphère de ces galeries intérieures que je viens avec délices respirer l'air libre à l'ouverture. La sueur m'inonde, je m'empresse de reprendre mes habits pour éviter un refroidissement trop subit. Je remets ce qu'il reste de mes bougies à mes guides et je poursuis la descente qui me sépare encore du sol. Mes bédouins, avant de parvenir au sol, ne manquent pas de tendre la main pour le bacchish. J'offre un demi franc à chacun, mais ils le refusent, disant que c'est un franc qu'il leur faut. " C'est fort bien, leur dis-je, en remettant l'argent dans ma poche ; rendons-nous en bas, et vous vous arrangerez avec le président de la caravane."

Ils reconnurent, mais un peu tard, que pour avoir voulu trop avoir, ils auraient beaucoup moins. Ils tendirent de nouveau la main, lorsque nous n'avions plus que quelques marches à franchir, en disant qu'ils se contenteraient du demi-franc offert. " Attendez, attendez ; tout s'arrangera en bas." Ils comprirent alors que le bacchish offert allait leur échapper, car l'officier turc qui surveille les visiteurs retient sur les cinq francs exigés de chacun, la moitié pour le gouvernement, et distribue l'autre moitié en parts égales aux aides qui ont pris part à l'ascension. Il ne fallut rien moins que l'intervention du cava mis à notre disposition par le consul français pour nous débarrasser des obsessions de ces avides enfants du désert, qui témoignaient un regret extrême d'avoir refusé ce qu'on leur avait offert.

Nous allons ensuite visiter, à quelques verges plus à l'Ouest, un ancien temple, dont la crypte existe encore toute entière, avec ses piliers, autant de monolithes carrés qui supportaient l'étage supérieur, encore droits à leur place. Nous voyons à une grande profondeur des tombeaux qu'on a débarrassés du sable qui les recouvrait ; ce sont des chambres assez spacieuses, aux parois parfaitement conservées, avec les sarcophages au milieu ; les personnages sculptés dans la pierre même sont représentés couchés sur le tombeau.

Je trouve en quantité sur le sable que nous foulons de nos pieds, de fort gros bousiers, dont je ne manque pas de faire ample provision pour mon musée ; ils sont malheureusement tous de même espèce, c'est l'*Ateuchus sacer*, L., le Scarabée sacré des Egyptiens.

Un gamin vient aussi m'offrir un énorme oursin, dépouillé de tous ses ambulacres, et que je refuse comme trop déterrioré. Mais quelle ne fut pas ma surprise, lorsque revenus à la ville, un de nos compagnons me montra la même pièce avec une fracture au bout. Ce que j'avais pris pour un animal du jour déterrioré par son séjour sur la grève au grand air, était un fossile parfait, tout l'intérieur ne composant qu'une masse solide parfaitement silicifiée. J'ignore si ce fossile avait été apporté d'ailleurs, ou si on l'avait trouvé là, sur les bords du Nil.

Nous passons devant le Sphinx qui, comme les Pyramides, est en partie enterré dans le sable que les vents poussent du désert, et je m'arrête un instant pour en examiner plus attentivement la construction et les proportions.

On sait que le Sphinx est un monstre qu'on trouve représenté sur presque tous les anciens monuments d'Egypte. Ce monstre se composait de la tête et du sein d'une femme, du corps d'un lion, d'une queue armée d'un dard et portait des ailes d'aigle ; le corps était toujours représenté couché et porté sur des pattes reposant à plat sur le sol. On dit que c'était l'emblême de la sagesse, de la prudence et de la force réunies. D'autres veulent que le Sphinx soit l'emblême du Nil dans ses inondations, par ce qu'alors le soleil parcourt les signes du lion et de la vierge. De toutes les représentations de ce monstre, nulle n'est plus remarquable que celle que nous avons devant les yeux dans le groupe des Pyramides de Ghiseh, car c'est la seule à laquelle on ait donné des proportions colossales. Le monstre, lors de sa construction, mesurait 171 pied de longueur, des pattes de devant à la naissance de la queue ; mais aujourd'hui on n'en voit plus pour ainsi dire que la tête, le reste étant enseveli sous le sable. Imaginez-vous une tête humaine de 27 pieds de hauteur, du menton au front, taillée dans le rocher même. Le nez a un peu

souffert de l'action du temps, mais le reste est encore bien reconnaissable. Les bédouins parviennent, au moyen de certaines aufractuosités de la figure, à grimper jusque sur le vertex, et se glissant dans une cavité qui se trouve là, ils font entendre des sons qui prennent un accroissement tout à fait prodigieux et qu'on dirait sortir de la bouche même du monstre. Nul doute que ce ne fut là la cachette de quelque sybille qui autrefois y proclamait des oracles.

Revenus au pied de Chéops pour reprendre nos voitures, nos bédouins viennent nous sollici er de leur acheter un petit garçon de 9 à 10 ans pour lequel ils demandent 25 francs. On sait que l'esclavage règne encore en Egypte, surtout dans le haut du Nil, bien que le trafic des esclaves y soit prohibé. L'enfant, à l'œil vif et pétillant, nous prenait par la main en nous sollicitant de l'emmener avec nous, pensant sans doute, que quelque fût le sort qu'on lui ferait, il ne pourrait qu'y gagner à changer sa position. Cette offre et ce désir de l'enfant ne manquèrent point de nous attendrir profondément ; nous avions sous les yeux un reste de ces usages barbares des civilisations anciennes. Cet enfant, sous nos soins pourrait peut-être devenir un personnage important, un guerrier valeureux qui irait peut-être un jour, grâce à l'éducation qu'il aurait reçue, se mettre à la tête des siens pour arracher la Nubie sa patrie, au joug de fer sous lequel elle gémit aujourd'hui ? Peut-être, ce qui serait encore bien préférable, ferait-il un missionnaire qui irait délivrer les siens d'un esclavage encore plus pénible et plus redoutable que celui de leurs maîtres, celui du démon qui retient leurs âmes dans les voies dans la perdition. Dans tous les cas, il ferait un chrétien, et pourrait jouir de tous les biens que les enfants de Dieu possèdent dans la maison de leur père. Vingt-cinq francs est une somme minime et facile à trouver ; mais que ferions-nous de cet enfant dans notre pèlerinage dont nous ne sommes encore qu'au début ? Nécessité donc de refuser l'offre. Nos musulmans croyant que nous jugions le prix trop élevé, en vinrent à nous l'offrir pour 15 fr., 10 fr. et à la fin 5 f. (une piastre) ; mais encore une fois qu'en faire dans l'occasion ? C'est avec le cœur brisé que nous nous séparâmes de ces pauvres

enfants du désert, plus chagrins, j'en suis sûr, de ne pouvoir accomplir une œuvre si méritoire, qu'ils l'étaient, eux, de ne pouvoir toucher la pièce de monnaie qu'ils convoitaient, mais moins probablement que ne l'était l'enfant lui-même qui se voyait forcé de se soumettre encore au triste sort qui lui était échu en partage.

Il passait à peine 10h. lorsque nous reprîmes nos voitures, et peu avant midi nous rentrions dans la ville, enchantés de notre excursion et de tout ce que nous avions vu.

IX

Le Mahométisme et les Musulmans.—Le dernier des Mamelouks.—Costumes. — Le Vieux-Caire ; la maison de la sainte-Vierge. — Le Musée Mariette ou de Boulaq.—Le Nilomètre.—Les Derviches tourneurs ; les Derviches hurleurs.—Le quartier Juif.—Une nôce ; une circoncision.—Les tombeaux des Califes.—Héliopolis, son obélisque ; l'arbre de la Vierge.—Départ du Caire pour Ismaïlia.

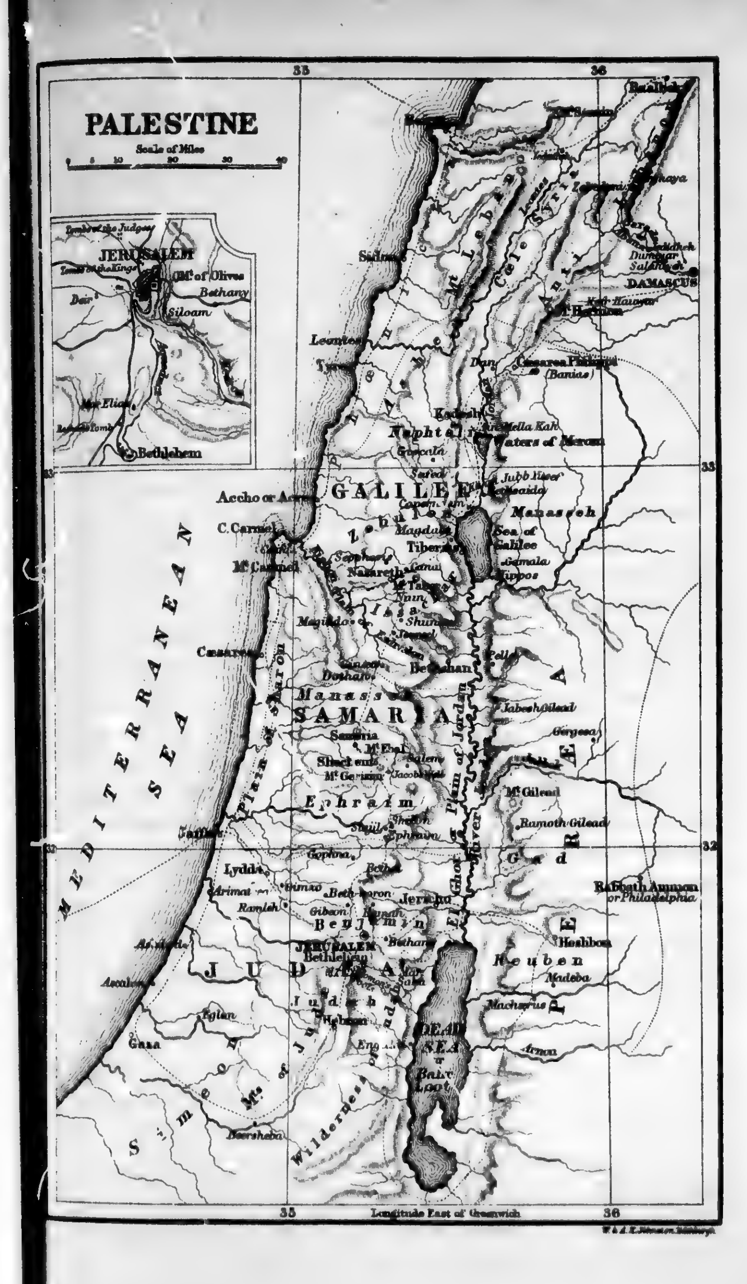
Au moment où je trace ces lignes sur l'Egypte (12 juillet 1882), la voix du canon, qui est l'*ultima ratio* de la diplomatie, sème la terreur dans Alexandrie et fait trembler de crainte les habitants du Caire même. L'Egypte, qui comme sa suzeraine la Turquie, est tenue en tutelle par les puissances Européennes, oubliant sa faiblesse et son impuissance, s'est échappée, en des fanfaronades qui ont forcé ses protecteurs à prendre la verge de la correction, pour la châtier de son insolence. Ou plutôt, la révolution qui, parmi les enfants de l'islam ne connait de trèves que lorsque subjuguée, écrasée par une force majeure, elle est réduite à une impuissance absolue, a cru le moment favorable pour redresser la tête et jouer une nouvelle scène du drame qu'elle poursuit continuement depuis le moment où le Coran l'a armée de l'épée pour répandre et maintenir sa religion de la chair et du sang.

Mais le canon anglais qui donne l'antienne que vont poursuivre ceux de la Prusse, de l'Italie, de la Grèce etc., leur fera bientôt comprendre qu'il faut autre chose que de l'audace et de la forfanterie pour en imposer aux nations civilisées, aux gouvernements dont les éternelles lois du christianisme forment la base.

Nous énumérons parmi les puissances occidentales rendues les premières à l'appel pour protéger leurs nationaux, pour faire respecter les droits de la civilisation parmi ces enfants perdus du croîssant, l'Angleterre, la Prusse etc., et la France où se trouve-t-elle donc ?......Oh ! pour la France, depuis que les aveugles qui la gouvernent se sont mis en tête de faire la guerre à Dieu même, ce n'est plus ni au premier rang, où on la voyait toujours, ni même au deuxième qu'on peut la rencontrer dans le conseil des nations qui se partagent le gouvernement du monde ; ses gouvernants ont assez à faire à supprimer les ordres religieux, à chasser le Christ des écoles, à persécuter de pauvres filles qui ont encore la simplicité d'invoquer le Ciel pour le salut de leur patrie, pour qu'ils puissent s'inquiéter si leurs nationaux n'auront pas à souffrir des hordes indisciplinées de ces révolutionnaires orientaux. On dit même que ce sont des renégats français qui sont à la tête de ce mouvement insurrectionnel, qui avisent et soutiennent Arabi-Bey dans sa rébellion.

Arabi-Bey, le commandant des armées Egyptiennes, s'est mis en tête de faire disparaître le Khédive Tewfic, de s'emparer du gouvernement, de rompre tout lien avec le Sultan de Constantinople et de doter l'Egypte d'une indépendance absolue. Mais il oublie que la sécurité, la véritable indépendance pour les états, de même que pour les individus, ne se trouve qu'à l'ombre de la Croix, que dans les immuables principes proclamés au Calvaire ; que le Coran qui l'arme de l'épée aujourd'hui, en armera demain un autre plus puissant que lui pour le renverser et le subjuguer. Où sont les fruits des prétendues victoires du Coran sur la Croix ? Il suffit de parcourir l'Orient pour pouvoir y lire, en caractères bien apparents sur le frontispice de toutes ses institutions: abandon, incertitude, arbitraire, droit du plus fort, et par suite : abatardissement, pauvreté, ignorance, misère et avilissement.

Et veut-on voir, comment à l'aide du Coran, on procède dans ces révolutions où prime le droit du plus fort ? Ecoutez le récit du massacre des Mamelouks.



PALESTINE
Scale of Miles
0 5 10 20 30 40
35
36
33
32
Longitude East of Greenwich
JERUSALEM
Tombs of the Judges
Tombs of the Kings
Mt. of Olives
Bethany
Siloam
Bethlehem
Mar Elias
Baalbek
Sidon
Mt. Hermon
Damascus
Dan
Caesarea Philippi
(Banias)
Leontes
Tyre
Kedesh
Naphtali
Waters of Merom
Safed
GALILEE
Accho or Acre
C. Carmel
Mt. Carmel
Zebulon
Capernaum
Magdala
Tiberias
Sea of Galilee
Gamala
Hippos
Manasseh
Bethsaida
Sepphoris
Nazareth
Cana
Mt. Tabor
Nain
Issachar
Shunem
Jezreel
Megiddo
Dothan
Bethshan
Pella
Caesarea
Plain of Sharon
MEDITERRANEAN SEA
Manasseh
SAMARIA
Samaria
Mt. Ebal
Shechem
Mt. Gerizim
Jacob's Well
Salem
Jabesh Gilead
Gergesa
Ephraim
Shiloh
Mt. Gilead
Ramoth Gilead
Jordan
River
Plain of Jordan
El Ghor
Gad
Joppa
Lydda
Gophna
Bethel
Arimathea
Ramleh
Beth-horon
Gibeon
Jericho
Benjamin
Rabbath Ammon
or Philadelphia
Heshbon
JERUSALEM
Bethlehem
Reuben
JUDAEA
Madeba
Ascalon
Judah
Hebron
Machaerus
DEAD SEA
or Salt Lake
Engedi
Arnon
Gaza
Simeon
Beersheba
Wilderness of Judah
PERAEA

Nous so
vice-roi de
moyen des
ordres, se v
qui forme
victoire en 1
farouches M
avaient four
de cette vale
saient de r
qu'il ne pou
perdre par l
à une fête qu
fils Toussou
rendirent san
splendeur et
soupçon. La
mais comme
porte la citad
faut opérer l
le roc. Les
défilé, mais a
fermée. Au m
se démasquer
affreux que l
le sabre au p
les albanais,
vie, tous son
pleuvent sur
jusqu'au hau
des soldats, il
pas un instan
cipite dans le
cupe plus de
mort. La mon
roule tout m
peut se releve
de ses persécu

Aucun ét

Nous sommes au 1er mars 1811. Méhemet-Ali, établi vice-roi de l'Egypte après en avoir délogé les français au moyen des bayonnettes anglaises et des Albanais sous ses ordres, se voyait à peu près maître du peuple hétérogène qui forme la population de ce pays, surtout depuis sa victoire en 1805 sur Ibrahim-Bey, le commandant de ces farouches Mamelouks, qui pendant plus de trois siècles avaient fourni des souverains à l'Egypte. Seuls les restes de cette valeureuse tribu, vaincue mais non soumise, refusaient de reconnaitre son autorité. Le vice-roi, voyant qu'il ne pouvait les dompter par la force, résolut de les perdre par la ruse. Il invite le corps entier de ces guerriers à une fête qu'il veut donner en l'honneur du départ de son fils Toussoun-Pacha pour la Mecque. Les Mamelouks s'y rendirent sans défiance au nombre de 480. On les fêta avec splendeur et on les régala avec cordialité, pour leur ôter tout soupçon. La fête terminée, on donna le signal du départ ; mais comme le palais est bâti sur le rocher même qui porte la citadelle et qui domine toute la ville du Caire, il faut opérer la descente par un chemin creusé à pic dans le roc. Les Mamelouks s'engagent sans défiance dans le défilé, mais arrivés au bas de la pente, ils trouvent la porte fermée. Au même instant mille soldats albanais embusqués se démasquent, et commencent un massacre d'autant plus affreux que la défense était impossible. Les plus braves, le sabre au poing, tentent de se frayer un chemin à travers les albanais, mais ils ne font que vendre chèrement leur vie, tous sont moissonnés par les balles meurtrières qui pleuvent sur eux ; seul, Amyn-Bey parvient sans blessure jusqu'au haut du parapet. A la bouche même du fusil des soldats, il va être criblé de leurs balles ; mais il n'hésite pas un instant, il lance son cheval sur le parapet et se précipite dans le vide, à une hauteur de 60 pieds. On ne s'occupe plus de lui parcequ'on le tient certainement pour mort. La monture perd la vie dans sa chute, et le cavalier roule tout meurtri au pied des murailles, cependant il peut se relever et se soustraire par la fuite aux poursuites de ses persécuteurs.

Aucun étranger visitant le Caire n'omet d'inspecter le

rocher portant aujourd'hui le nom historique du *saut du Mamelouk.*

Pendant que cette boucherie s'exécute au Caire, des scènes analogues complètent le massacre dans les diverses provinces, si bien que la tribu entière fut anéantie en un seul jour.

De tels actes de barbarie ne sont pas rares dans l'histoire de l'islamisme, et le voyageur en Orient peut s'attendre à rencontrer à chaque pas un témoin, et souvent même une victime, de ces actes révoltants de cruauté.

Doit-on en être surpris ? Le chrétien éclairé s'en rend facilement compte.

A proprement parler, il n'y a que deux sentiments qui dominent dans le monde, et au moyen desquels on puisse gouverner les hommes : l'amour et la crainte. Le premier qui découle de l'abnégation, du sacrifice, a reçu sa confirmation, son complément sur le Calvaire ; le second qui n'est que la conséquence du droit du plus fort, est d'autant plus intense que les actes qui le font naître émanent d'un plus petit nombre de personnes, c'est-à-dire que ceux qui l'inspirent ont montré plus d'habilité et d'énergie à écarter leur rivaux pour parvenir à la domination. Les sociétés en conséquence, seront d'autant plus calmes, jouiront d'autant plus de paix et de sécurité, qu'elles sauront se soumettre aux douces lois de l'amour, qu'elles se rendront fidèles sujets de la croix; et par contre, elles seront d'autant plus livrées au trouble, à l'anarchie, à la persécution, que l'ambition pour affirmer ses prétentions rencontrera plus d'obstacles, aura à surmonter plus d'opposition. Or tel est le caractère distinctif des deux sociétés chrétiennes et musulmanes, des enfants de la croix et de ceux du croîssant. Tandis que chez les premiers, le sacrifice, le dévouement, la charité se traduisent partout en actes éclatants de bienveillance et d'amour ; chez les seconds, le cœur abruti, avili, raccorni ne connait plus les sentiments nobles et généreux ; étranger au surnaturel, il se matérialise de plus en plus, et une fois à l'abri de la crainte, il se croit tout permis. " Mais quoi ! me disait une femme musul-

mane de Nazareth, vous enseignez, vous chrétiens, qu'il y aura une résurrection après la mort ? C'est là un beau conte. Les hommes, oui ! s'en iront dans le paradis de Mahomet ; mais pour les femmes, une fois mortes, tout est mort...... Vous dites qu'il y aura deplus un enfer éternel ? passe pour les hommes ; mais pour les femmes, il n'en peut être être ainsi. Tenez, chez nous, nous sommes quatre femmes, chacune a ses enfants ; toute la journée se passe en chicanes et souvent en batailles pour les enfants ; le soir arrivé, vient le mari qui donne du baton à toute la bande. Et vous croyez que ce n'est pas là un enfer ? Et il faudrait encore en subir un autre ? Oh ! le premier est bien suffisait ; après la mort tout sera fini pour nous, et ce sera bien juste !"

Il nous arrive souvent, nous disait la supérieure d'un orphélinat de Beyrouth, de trouver le matin, attachés à notre porte, des enfants de 3, 4, 5 ans qui se sont épuisés à crier là une partie de la nuit. Ce sont les enfants des deuxièmes, troisièmes femmes de la polygamie, lesquelles trouvant un obstacle à de nouvelles unions dans ces petits, viennent ainsi les livrer pour s'en défaire. Tristes fruits de cœurs avilis par la crainte, qui ne conservent même plus les sentiments les plus ordinaires qu'inspirent la nature.

En contact habituel avec les musulmans comme nous le serons dans tout le court de ce récit, donnons ici quelques détails sur leur religion, détails qu'on pourrait trouver assez facilement ailleurs, mais que la plupart de mes lecteurs, j'en ai la conviction, préfèreront avoir sous la main sans plus de recherches.

Le Mahométisme, qu'on nomme aussi islamisme ou religion musulmane, et qui ne compte pas moins aujourd'hui de 100,000,000 de sujets, doit, comme on le sait, son origine à Mahomet. Mahomet ou *Mohamed* naquit à la Mecque, en Arabie, l'an 570. Ce fut un aventurier hardi et intrépide. S'étant déjà distingué dans les armes par sa bravoure, il conçut, au commencement du septième siècle, le projet de fonder une religion nouvelle, pour parvenir plus sûrement à la domination. Ayant fait la rencontre

d'un moine apostat, ils s'entendirent tous deux pour former le *credo* de leur nouvelle croyance, dont ils adaptèrent les dogmes au caractère guerrier du peuple qui les entourait. Les doctrines sabéistes, judaïques et idolâtres qui partageaient alors les orientaux, furent fondues en un corps unique. La loi du sabre, nécessaire pour la propagation de la foi nouvelle ; le matérialisme si parfaitement d'accord avec le caractère oriental ; le fatalisme, d'où découle le mépris de la mort, formèrent les bases de l'islamisme, ou religion des *vrais croyants*, qui se répandit bientôt dans toutes les contrées voisines. Le prophète, comme il s'appelait lui-même, sut mettre à profit, pour se donner plus de prestige, des accès d'épilepsie auxquels il était parfois soumis. Il prétendit que ces crises n'étaient que la suite de la visite du Saint-Esprit qui lui revêlait alors les mystères de la vraie croyance. Il avait aussi accoutumé un pigeon à venir lui becqueter l'oreille pour y prendre des grains de blé qu'il y déposait secrètement ; c'était alors l'archange Gabriel qui lui apportait des messages célestes. On sait que l'oisiveté est la plus douce jouissance des Orientaux, le ciel qu'il promettait à ses adeptes était un séjour où les ruisseaux à l'eau la plus limpide ne cesseraient jamais de couler, où l'ombre ne ferait jamais défaut et où des femmes sans nombre seraient à leur disposition pour partager avec eux leur douce oisiveté. Tel est ce paradis de Mahomet auquel notre femme de Nazareth n'osait pas même espérer. Des ablutions nombreuses, la circoncision, la privation de certains aliments, des jeûnes mêmes avec de fréquentes invocations à la divinité, entrent dans les préceptes de l'islam. La polygamie y est permise ; un homme prendra autant de femmes qu'il en pourra avoir, ou plutôt acheter, car chez eux la femme est une chose, un meuble, une esclave, qu'on achète et dont on peut disposer à son gré. " Dieu est Dieu, Mahomet est son prophète," telle est l'invocation que tout bon musulman a sans cesse sur les lèvres ; si avec cela il peut faire un pèlerinage à la Mecque, au moins une fois dans sa vie, soit en personne ou par procuration, il est sûr d'aller en paradis, quelque soit la vie qu'il mène. Le livre contenant les préceptes de la religion de Mahomet se nomme le Coran.

Rien de surprenant si avec de tels dogmes, et le démon aidant, on a pu se faire de suite de nombreux partisans ; et si encore aujourd'hui, avec l'indolence et l'ignorance particulières aux peuples de l'Orient, des millions d'âmes croupissent encore dans ces funestes erreurs.

Mais dira-t-on peut-être, vous parlez des Arabes d'Egypte, des Juifs, des Nubiens qui habitent ce pays, et les véritables Egyptiens, les restes de ce peuple qui marcha longtemps à la tête des nations dans les sentiers de la science et de la civilisation que sont-ils donc devenus ?

On le croirait à peine, cependant le fait est indéniable. L'Egypte qui a fourni tant de personnages illustres dans l'histoire ; qui a été le berceau de Moïse ; le pays qui a permis aux douze enfants de Jacob de se développer si prodigieusement, qu'en moins de trois siècles, ils formèrent une grande nation, ce peuple priviligié de Dieu, d'où sortirait le Sauveur du Monde ; l'Egypte qui a servi de séjour à la sainte Famille, où S. Marc est venu fonder le second siège patriarcal de l'Orient, l'Egypte est pour ainsi dire aujourd'hui sans Egyptiens, elle n'a plus de peuple qui lui soit propre. Ceux qui pourraient être avec plus de raison considérés comme les véritables descendants de l'ancien peuple, de la nation des Pharaons, ce sont les Cophtes qui comptent à peu près 150,000 sur la population totale de 2,000,000 qu'on attribue à ce pays. Mais les Cophtes, pour descendre des anciens maîtres, sont peut-être aujourd'hui ceux qui ont le moins de part à l'autorité ou au gouvernement de leur pays. Il n'y a guère que leur religion qui les distingue des autres nationalités avec lesquelles ils se partagent le sol. Les Cophtes sont tous chrétiens, mais malheureusement presque tous schismatiques, ce sont des Jacobites, c'est-à-dire qu'ils partagent l'hérésie d'Eutyches dans l'unité de nature en Jésus-Christ.

Depuis la conquête de Mahomet au septième siècle, les Arabes sont toujours demeurés les plus nombreux parmi les différentes nationalités qui se sont partagé le sol de l'Egypte. Aussi sont-ils parvenus à faire prévaloir leur langue, non seulement en Egypte, mais encore en Palestine,

en Syrie, en Algérie, en Tunisie etc. Ils se partagent en fellahs et en bédouins, les premiers étant ceux qui cultivent le sol, et les seconds vivent de troupeaux et mènent une vie errante. On compte en Egypte 2,600,000 fellahs et 60,000 bédouins. Les autres nationalités se répartissent à peu près comme suit : Turcs 12,000 ; Levantins, c'est-à-dire, chrétiens Syriens, Grecs, Arméniens etc., n appartenant pas à la nation Cophte 10,000; francs, c'est-à-dire Européens de différentes nationalités 7,000 ; Juifs 7,000 ; Nubiens 5,000 ; ajoutez maintenant 30,000 esclaves dont 20,000 nègres, 5,000 Abyssins et autant de Tcherkesses, vous arrivez à une population totale de 2,891,000 qu'on attribue aujourd'hui à l'Egypte.

Les costumes sont aussi variés que les nationalités. Hommes et femmes, parmi les fellahs, portent l'ample caleçon, les premiers y joignant une chemise de coton ouverte à la poitrine, et les dernières un sarrau bleu plus ou moins sale et en guenilles, auquel elles ajoutent en public une longue pièce de coton qui tombe de la tête jusqu'aux talons, et dont les pointes, retenues entre les dents, leur couvrent la figure lorsqu'elles paraissent en public. Les hommes moins pauvres se couvrent la tête d'un tarbouch, les autres se contentent d'un taki qui est une simple calotte, blanche, ou grise. Les enfants plus le souvent vont nus jusqu'à l'âge de 8 à 10 ans. Hommes et femmes vont ordinairement nu-pieds.

La paresse chez le fellah, comme chez la plupart des Orientaux, est pour lui une espèce de divinité ; sa plus grande jouissance est de se livrer à l'oisiveté. Comme trois galettes dourah (1) suffisent à sa nourriture quotidienne, et qu'il croit être à une table de roi, lorsqu'il peut y ajouter une pastèque, un concombre, un oignon, de la chicorée, une gousse de caroubier ou quelques dattes, on voit qu'il lui est assez facile de se livrer à ses délices, si tant est qu'avec quinze francs il peut se nourir une année. Tel est le fellah !

---

(1) On donne le nom de *dourah*, en Egypte, à la graine du millet *Panicum italicum* et à celle du *nénuphar bleu, Nymphæa cærulea* qui entrent l'une et l'autre dans l'alimentation.

Mais dans les villes, les industriels mêlés aux étrangers nous présentent une variété de costumes et de tenues où souvent les contrastes les plus bizarres se coudoient et s'entremêlent. Il n'est pas rare de voir des enfants nus se livrer à leurs jeux dans les places publiques, ou les haillons du fellah de la plaine se frôler avec la soie et les gallons d'or des bourgeois ou des employés civils. Le Caire est par excellence une ville aux contrastes.

Nous poursuivons dans l'après midi notre visite de la ville.

Un trait caractéristic des mœurs du Caire, ce sont les *saïs* dont se fait précéder toute voiture de promeneur. Les saïs ou coureurs, sont de jeunes garçons, aux pids nus, le turban en tête, le bras armé d'un long fouet, qui s'en vont devant les voitures, criant continuement pour avertir le monde de se garer ; et quelque soit le train de l'équipage, le jeune gars n'est jamais en défaut pour laisser la voie libre aux coursiers. Ils s'en vont criant, en faisant claquer leurs fouets : *O â, ragel ;* " gare, homme!" *O â, ya bent, da rack !* gare, ma fille, ton dos !" et malgré l'avertissement, il arrive souvent que le fouet tombe sur les épaules de groupes distraits ou peu attentifs. Les rues étroites en certains quartiers, et souvent sans trottoirs, mais plus encore, pensons-nous, l'occasion pour ces pauvres diables de gagner quelques paras, nécessitent ce genre de précautions. Maintes fois, surtout lorsque nous allions en voitures à deux chevaux, je crûs que notre saïs allait faillir à sa tâche et céder le pavé à nos coursiers, mais toujours il leur tenait tête et leur livrait la route libre.

Nous nous rendons d'abord au Vieux-Caire ou Fostat, qui s'étend comme un faubourg en remontant le Nil, pour visiter la maison de la Ste Vierge, c'est-à-dire celle que Marie avec l'enfant Jésus et S. Joseph habitèrent pendant quelque années. Ce sanctuaire est maintenant la propriété des Cophtes. Les moines schismatiques qui le gardent se prêtèrent d'assez bonne grâce, en vue du bacchish qui allait leur échoir, à nous le laisser visiter. Il a l'air tout-à-fait antique ; la cloison qui sépare le chœur de la nef est un travail d'ébénisterie fort remarquable ; elle est toute

chargée de découpures et d'arabesques incrustées avec beaucoup d'art. Ce sanctuaire est fort peu éclairé, si bien qu'il nous fallut des bougies pour pouvoir l'inspecter avec satisfaction. Les moines nous conduisirent dans la crypte, qui fut la demeure même de la sainte famille. On nous montra l'alcove taillée dans le roc où reposait le divin enfant, un bassin également taillé dans le roc où la Vierge-mère lavait son linge, l'endroit où elle allumait son feu etc. Nous nous agenouillâmes, pour hononer la présence de la sainte famille en ce lieu et gagner l'indulgence qui est attachée à sa visite.

Nous revenons ensuite sur nos pas et traversons (à pieds secs dans le moment) à l'île de Roudah où se trouve sur la pointe, un monument assez curieux en lui-même et de fort grande utilité pour ce pays ; c'est le Nilomètre. Le Nilomètre est un puits carré en pierre de taille portant des échelles graduées par coudées destinées, comme l'indique son nom, à constater la crue du Fleuve lors de ses inondations. Pour être profitable, le débordement doit monter à dix-huit coudées, s'il atteint jusqu'à vingt-deux, il remplit tous les canaux et promet les plus belles récoltes. Au dessus de cette mesure, il serait nuisible. On connait aussi par le nombre de coudées du débordement les villages qui ont pu profiter de l'inondation et qui seront taxés en conséquence pour le soutien du gouvernement.

Nous passons ensuite au musée de Boulaq, ou musée Mariette du nom du savant français qui l'a formé. L'édifice, d'architecture assez modeste, est précédé d'un jardin fort bien entretenu et où nous voyons s'étaler les superbes fleurs des jardins des climats tropicaux. Des centaines de statues, de vases, de figures d'idoles, d'inscriptions de tout genre s'étalent sur les tablettes de ce musée et offrent à l'orientaliste de nombreux sujets d'étude. Depuis les momies des rois anciens jusqu'au Scarabée sacré et à la fève du Caroubier, l'histoire du pays qui fut le berceau des sciences, l'histoire de ses rois, de ses mœurs, de sa religion, de ses productions, de ses divers gouvernements est écrite là en caractères inintelligibles au commun du vulgaire, mais que l'antiquaire soit fort bien distinguer et déchiffrer

On s'amuse parfois à faire chercher à des naïfs la semaine des trois jeudis ; en Egypte la solution est continuellement sous les yeux de tout le monde, si non pour les jeudis, du moins pour les dimanches. En effet, les musulmans ont leur dimanche le vendredi, les Juifs le samedi et les latins le premier jour de la semaine. Ce jour étant le vendredi se trouvait par conséquent celui où les fils du Coran exécutent leurs exercices religieux, que les étrangers ne manquent jamais de suivre au moins une fois. Ce sont surtout les Derviches tourneurs et les Derviches hurleurs qui attirent particulièrement l'attention des étrangers. Nous nous dirigeâmes donc vers les mosquées où s'exécutent ces exercices.

Nous visitons en passant les restes d'une ancienne mosquée, aux proportions colossales, celle d'Amrou, si ma mémoire ne me trompe. Amrou, lieutenant d'Omar, est à proprement parler celui qui fit la conquête de l'Egypte en 640 de notre ère, et qui fut le fondateur de la dynastie Arabe dans la terre des Pharaons. Comme partout dans l'antique Orient, les puissants ne semblaient attendre de célébrité que dans les tombeaux plus ou moins gigantesques qu'ils avaient soin de s'ériger, il convenait que le père d'un peuple, le fondateur d'une dynastie, érigeât un monument digne de sa grande destinée. La mosquée dont une partie des pavés avec des centaines de colonnes, autant de monolithes portant leurs chapiteaux, sont encore en place, forme un immense quadrilatère dont le milieu est une cour à ciel ouvert bordée de portiques. Ce devait être un des plus vastes temples de son temps, moins toutefois la hauteur, dont les édifices les plus somptueux manquent encore aujourd'hui en Orient. Quelques chapiteaux gisent épars sur le sol, mais la plupart surmontent encore les colonnes qui les portaient. On voit en certains endroits des indices de réparations pour la conservation de ces restes, comme des barres de fer retenant des entablements ayant perdu leur équilibre, ou soutenant des arcades qui menacent de s'écrouler. Mais ces réparations mêmes paraissent toutes fort anciennes et le tout semble rester dans un abandon complet.

Nous nous rendons de là à la-mosquée des derviches tourneurs où nous les trouvons en exercice.

Les derviches sont des moines musulmans qui font profession de beaucoup de vertus, prabablement par ce qu'ils n'en possèdent aucune. Au moyen de leur hypocrisie et de leurs supercheries, ils en imposent au peuple, se font passer pour saints, pour inpirés de Dieu, ce qui leur permet de se rendre coupables de tous les méfaits impunément. Ils affectent toujours un air grave et mystérieux. On en rencontre partout ; ici, occupés à dire aux simples leur bonne aventure, là à opérer des guérisons imaginaires; souvent à étonner les spectateurs en jouant avec des serpents, ou en se faisant passer pour sorciers par des tours de passe-passe qu'ils jouent assez habilement. J'en ai vu un à Alexandrie tirer de sa chemise un petit serpent avec un scorpion qu'il manipulait de toute façon. Il voulut me mettre l'un et l'autre dans la main, mais je ne voulus pas y consentir. Le serpent était une couleuvre fort innocente ; mais pour le scorpion, qui parfois avait l'air de montrer de l'irritation, je ne pus comprendre qu'on parvint ainsi à le manipuler sans rien craindre. Je crus un moment qu'on lui avait tronqué l'aiguillon de manière à le rendre incapable de pénétrer dans les chairs, mais m'en étant approché assez près pour l'examiner à la loupe, je pus constater que le dard était absolument intact. Probablement qu'à force de le manipuler, on en était venu à l'apprivoiser, à lui faire perdre toute envie d'user de son arme, qui est loin d'être mortelle, comme on s'est plu souvent à le répéter, mais qui cependant n'est rien moins qu'agréable, la piqûre causant une inflamation partielle souvent considérable, si bien qu'elle peut s'étendre de la main à l'épaule en gardant tout le bras tuméfié durant deux ou trois jours. Le même jongleur faisait aussi maints tours plus ou moins habiles avec des gobelets, et tout cela en vue du bacchish qu'il sollicitait sans cesse.

Mais revenons à nos tourneurs.

Nous pénétrons dans une vaste salle avec un parquet en bois, contrairement à ce que nous voyons d'ordinaire

en ces pays, et disposée comme pour un manège. Une enceinte au milieu laisse tout autour une galerie séparée du reste par une balustrade à hauteur d'appui. Cette galerie semble réservée aux spectateurs, tandis que l'enceinte est uniquement pour les acteurs. A l'une des extrémités de cette enceinte, assis sur un tapis dans une espèce de niche, se tient le chef des jongleurs, qui semble commander à toute la bande. Douze à quinze derviches, vêtus de longues robes blanches retenues à la ceinture par une lanière de cuir, pieds nus, sont distribués autour de l'enceinte à peu près à égale distance les uns des autres. Tous, les bras étendus en croix, tournent sur le pied gauche, ne se servant du pied droit que pour se tenir le mouvement en touchant le parquet de temps en temps ; ils tournent avec une volubilité incroyable, si bien que leurs robes s'étendent presque horizontalement; chacun est fixé à sa place comme une toupie qui tourne sur elle-même. Un joueur de flute placé près du président semble commander l'élan, et tous paraissent accélérer ou ralentir leurs mouvements suivant le rythme de la musique. De graves et froids qu'ils semblent d'abord, leurs figures prennent à la fin une expression de fureur, leurs traits sont tuméfiés, leur bouche est en écume, et ils tournent et tournent toujours. Après dix minutes, un quart d'heure de ce jeu aussi stupide qu'insignifiant, je croyais à tout instant les voir chanceler et tomber. C'est ce qui arrive d'ordinaire, me dit-on ; cependant tous tenaient encore bon ; mais comme nous ne voulions pas perdre l'occasion de voir aussi les derviches hurleurs qui exécutent leur jeu dans le même temps, nous laissons-là nos tourneurs tournant toujours, et nous nous rendons à une autre mosquée à quelque distance de la première.

La salle est à peu près disposée ici comme chez les tourneurs, même musique, mêmes costumes, même disposition des jongleurs en cercle. Il y a cependant cette différence que des chaises sont disposées dans la galerie pour les spectateurs et que le chef derviche au lieu d'être accroupi dans une niche, se tient debout au milieu du cercle, comme dictant le mouvement à tous ceux qui l'entourent. Ce sont d'abord des inclinations peu profondes et en avant

qu'on exécute en cadence, en accompagnant chacune d'un souffle bruyant qu'on tire avec effort de la poitrine. Mais la musique accélérant son rythme, les saluts deviennent plus prompts et plus profonds et le souffle se change en un grognement formidable. Le chef de la bande, vieillard à longue barbe blanche, touche à l'épaule un plus jeune que lui qui sort du cercle pour prendre sa place. La musique alors redouble sa cadence, et toutes les têtes se courbent précipitamment, mais toujours en cadence et toujours en exhalant le bruyant grognement, touchant presque le pavé en avant et se redressant toujours à chaque fois ; les bonnets volent par terre, les cheveux obéissent aux mouvements, les figures sont rubescentes et tuméfiées, et tous semblent n'être plus maîtres de leurs mouvements, emportés par une force irrésistible, une véritable possession.

Nous restâmes plus de vingt minutes à observer cette pantomime, nous étonnant toujours de plus en plus, que ces hommes fussent capables de résister si longtemps à un jeu si fatiguant. Nous aurions désiré voir comment se terminerait la scène, mais comme nous avions encore bien d'autres choses à visiter, nous laissâmes nos hurleurs se débattre et pousser leurs hurlements pour porter nos pas dans d'autres quartiers de la ville ; je le regrettai d'autant plus qu'on nous avait rapporté que souvent ces exercices se terminaient par des scènes tout-à fait extraordinaires.

Le P. de Damas qui a fait plus de dix voyages en Orient, décrit ainsi la conclusion d'un exercice des derviches tourneurs auquel il avait assisté.

" Depuis quelque temps, des femmes se tenaient près de la porte avec leurs petits enfants. Une sorte de maître des cérémonies s'approcha de l'une d'elles, prit son enfant et s'en alla le déposer au pied du chef des jongleurs. Alors le derviche se leva gravement, appuya ses deux mains sur les épaules de deux de ses disciples placés à sa droite et à sa gauche, mit les pieds sur la petite créature et se tint de la sorte pendant quelques secondes. L'enfant pouvait avoir de huit à dix mois. Il ne poussa pas un cri. On en pré-

senta d'autres. La même chose se fit. Pas un ne pleura. Alors des hommes de tous âges vinrent se coucher tout de leur long à la place des enfants. Il y en avait sept ou huit à côté de l'un de l'autre. Ils étaient placés de manière que le premier avait la tête de son voisin près de ses pieds, et les pieds du même voisin près de sa tête. Et ainsi de suite, de manière que des deux côtés on vit toujours des têtes et des pieds alternant. Les uns se couchaient sur le dos, les autres en sens inverse. Le grand derviche marcha gravement sur ce tapis de corps humains. On s'apercevait qu'il ménageait ses pas, mais il mettait ses pieds sur la poitrine, sur le ventre, sur les reins des patients. Personne ne tressaillait. Il allait jusqu'au bout, et puis revenait. D'autres hommes se succédèrent remplaçant les premiers. L'opération dura tant qu'il y eut du monde disposé à se prêter à cette cérémonie bizarre.

" Depuis le commencement de la séance, je tournais de temps en temps mes yeux vers une quantité de sabres, de haches, d'instruments de fer de toutes espèces, suspendus à la muraille autour de la niche du chef suprême. Je me demandais ce que cela voulait dire, et j'avais hâte d'en avoir l'explication. Elle me fut donnée en ce moment. L'enceinte se vida entièrement; le chef seul resta sur son tapis; alors deux derviches entrèrent dépouillés comme pour un bain. L'un d'eux était un petit vieillard, sec et leste; l'autre, encore jeune, avait des membres forts et bien pris. Tous deux saluèrent leur maître; détachèrent chacun un sabre du mur, et tout à coup, je vis le petit vieillard s'élancer d'un bond à l'autre bout de l'enceinte. Il tenait les deux extrémités du sabre dans ses mains. En retombant à terre il s'en donna un grand coup sur l'estomac avec le tranchant, et il nous regarda. Il n'avait pas la moindre écorchure. Le second s'élança à son tour. Il était évidemment moins habile. Après chaque épreuve on voyait une trace rouge sur sa chair. Il crachait dans ses mains et se frottait vivement l'estomac pour faire disparaître les marques de sang. Cette danse singulière dura quelque temps. Alors le jeune homme se retira. Le petit vieillard, mieux au fait, jeta son sabre, et décrocha un instrumen

singulier: c'était une boule de bois dans laquelle on avait enfoncé un fer de lance très-pointu. A la boule étaient attachées une multitude de petites chaînes de fer, qui pendaient en couronne. Le petit vieillard fit tourner le fer de lance dans ses deux mains étendues, avec une volubilité prodigieuse, la pointe en bas, la boule en haut. Toutes les chaînes emportées par la rotation eurent bientôt pris la forme horizontale. Tout à coup, le vieillard lance en l'air son instrument qui continue à tourner. Il incline la tête, et la pointe de la lance lui tomba sur la joue de la hauteur du plafond, alourdie par la boule de bois et les chaînes qui pèsent en dessus. Le fer aigu tourne plusieurs fois sur cette joue immobile. Le jeu cesse; le vieillard lève la tête: la peau de sa joue était lisse comme un gant neuf. J'ignore par quels procédés les derviches font toutes ces jongleries; c'est rebutant à voir, mais c'est curieux. A certaines grandes époques de l'année, un derviche passe à cheval sur une file d'hommes étendus. J'aurais voulu être témoin du spectacle; mais je ne me suis jamais trouvé au Caire aux époques voulues."

Moi non plus, je n'ai pas été témoin de semblables fêtes, mais je tiens de la bouche d'une personne digne de foi qui y assista, le récit de ce qui s'y passa, et rien de plus révoltant. Il n'y avait là, me dit mon narrateur, ni enchantement, ni sorcellerie; mais c'était simplement des fanatiques qui venaient librement se livrer à des mutilations et très souvent à la mort, croyant par ce moyen obtenir d'emblée le paradis.

Imaginez une centaine d'hommes couchés sur le sol, pressés les uns contre les autres et disposés comme je l'ai rapporté des enfants, et sur lesquels, c'est-à-dire sur ce tapis humain, un derviche se promenant à cheval sans aucun égard où la bête pourra mettre le pied. Le cheval hésite d'abord et semble chercher des vides où il pourra toucher le sol du pied, mais excité de l'éperon, il se décide bientôt, et parcourt la file allant et revenant plusieurs fois. Ici c'est un bras, une jambe qui se cassent et dont on entend le craquement des os; là un ventre crevé dont les entrailles s'échappent par les déchirures; quelquefois l'a-

nimal piqué fait un bond et met le pied sur une tête dont on voit jaillir la cervelle ou le crâne demeurer veuf de sa couverture, etc., etc. On ne peut rien imaginer de plus horrible ! Et dire que de telles monstruosités se pratiquent encore en plein dix-neuvième siècle, et pour ainsi dire au milieu de nations civilisées! !!

Nous nous rendons ensuite au quartier turc pour y visiter les bazars qu'on nous avait fort vantés. Ces bazars sont en effet plus riches et mieux disposés que ceux que nous avions visités à Alexandrie. Ce sont à proprement parler des boutiques dont les étalages sont en partie à l'extérieur, comme on en voit en beaucoup d'endroits à Paris, mais avec cette différence que la rue est partout couverte et que le comptoir du débitant semble plutôt appartenir à la rue qu'à l'intérieur de l'échoppe.

Ces bazars sont d'ordinaire fort achalandés et présentent par fois un assez joli coup d'œil. Mais c'est toujours à la façon orientale, c'est-à-dire que la symétrie, la classification des articles fait complètement défaut. C'est irrégulier, c'est bizarre, c'est dépareillé, comme la foule qui encombre les rues, comme les costumes divers qui se coudoient partout. Le gardien d'une tablette où s'étalent des pipes d'un sou, des trompettes de deux sous, des revolvers en fer blanc avec des bijouteries de verre montées en cuivre, vous offrira parfois une tabatière d'or émaillée et couverte de diamants, qu'il tire d'un vieux coffre en bois enveloppée dans une guenille.—Combien demandez-vous ? —Cinq mille francs.—Vous faites un signe négatif, et le marchand sans rien perdre de son flegme, renveloppe son bijou dans son chiffon, le replace dans son vieux coffre, et tout est dit.

La plupart de nos visiteurs ne voulurent pas quitter les bazars sans y faire quelques petites emplettes; plusieurs se pourvurent de courbaches de nerfs d'hyppopotame en vue des courses à cheval que nous aurions bientôt à faire, pour moi, je me contentai d'un grand turban blanc avec bord et frange rouge et jaune pour ajouter à mon chapeau de paille de riz, afin de mieux me protéger contre les ardeurs du soleil.

En revenant par l'une des rues principales, nous remarquâmes en un certain endroit une certaine procession avec musique en tête. C'est une noce, répétait-on de tout côté ; nous nous en rapprochons pour mieux l'examiner. Derrière la musique, qui ne valait pas tout-à-fait celle de la bande nationale de Paris, marchait la mariée, complètement soustraite aux regards par un dais que quatre hommes portaient au dessus de sa tête et dont les tentures, en riche soie rouge avec fleurs en couleurs, touchaient presque au sol. Une vingtaine de personnes, toutes richement costumées suivaient ce dais. Je pensais ne pouvoir voir rien de plus, lorsqu'un indiscret zéphir, à la traversée d'une rue, vint tout à coup faire voler un pan de la tenture au dessus du dais et exposer aux yeux des profanes ce qu'elle devait constamment couvrir. L'exposition fut d'assez coute durée, mais avant qu'on eût pu ramener le malencontreux pan à sa place, je pus tout à mon aise voir la précieuse pièce qu'on soustrayait ainsi aux regards. La mariée, toute couverte de soiries aux plus riches couleurs, était une assez jolie fillette de 10 à 11 ans à en juger par l'apparence. Elle était accompagnée d'une suivante qui lui paraissait bien supérieure en taille et en âge. Quant au marié, il ne fallait pas le chercher là ; il était à son logis attendant qu'on vint lui livrer la marchandise, ce meuble, cette chose qu'il appellera sa femme et qu'il avait payée en beaux deniers comptants à son père, à sa famille. C'est ainsi que se font les mariages dans la haute société musulmane.

La polygamie est à peu près chez les musulmans ce qu'elle était sous la loi Mosaïque chez les Hébreux, moins toutefois l'état d'avilissement et de dégradation où les lois du Coran ont amené aujourd'hui la femme, qui est encore au dessous de l'esclave ; c'est une chose, une bête de somme qu'on achète et dont on peut user à volonté. Bien qu'il y ait plusieurs femmes dans un ménage, toutes ne sont cependant pas sur le même pied. La première seule est sensée l'épouse légitime, les autres sont des esclaves, des servantes ; on les désigne d'ordinaire par le rang qu'elles occupent dans la famille, deuxième, troisième, quatrième

femme. A part les aristocrates, les grands seigneurs, qui se payent le luxe d'un harem nombreux, il est rare que dans les familles on dépasse le nombre de trois ou quatre femmes, beaucoup se contentent même d'une seule.

Les Arabes d'Egypte sont à teint plus ou moins basané, mais de figure assez agréable. Il n'y a rien d'irrégulier et de choquant dans leurs traits. Les enfants surtout sont fort gentils, vifs, pétulants, au regard subtil et intelligent.

On sait que dans ces climats tout est précoce ; la puberté vient bien plus à bonne heure là que chez nous. On a eu des exemples de filles qui sont devenues mères à huit ans. Généralement les mariages se font de 10 à 13 ans pour les filles et de 12 à 15 ans pour les garçons. Mais si la jeunesse et le développement sont précoces, la vieillesse et la décrépitude suivent aussi la même pente. La jeune fille fraîche, épanouie qui contracte mariage à 12 ans, 13 ans, est déjà vieille à 25, 30 ans ; elle est usée, fanée, défaite. On ne rencontre nulle part de ces redondances de chair comme on en voit si souvent chez nous ; l'embonpoint est inconnu chez ces populations. Sans être rigoureusement éthique, on se tient partout dans un état mitoyen, ni gras, ni maigre, ou, plutôt maigre que gras.

Nous venions à peine de laisser la noce, que nous rencontrons une autre procession, aussi avec musique en tête, mais d'un genre différent. La marche s'ouvre par une bannière en cuir sur laquelle sont frappés en or force rasoirs, ciseaux, et autres instruments dont je n'ai pu imaginer l'usage. Derrière la bannière suit un gamin à cheval, suivi lui-même de la musique. Une troupe d'enfants se pressent et se bousculent pour se tenir le plus près tout en suivant la marche— Qu'est-ce, qu'est-ce? demandâmes-nous.— C'est, nous répondit-on, une circoncision. En effet, Mahomet, tant pour singer le symbole religieux des Hébreux, que comme mesure d'hygiène pour son peuple, a ordonné la circoncision ; mais chez les musulmans, ce n'est qu'à l'âge de sept ans qu'on la pratique. Le bambin qu'on allait ainsi opérer était celui-là même qui était à cheval à la suite de la bannière. Richement habillé et sans

doute inconscient de ce qui allait lui arriver, il dégustait une orange, tout en s'amusant à voir la foule de gamins qui se pressait autour de lui.

Nous retournons ensuite à notre hôtel en traversant la principale place publique du Caire, qui est un grand carré, ou plutôt un grand jardin avec une large rue sur chacun de ses quatre côtés. Arbres, fleurs à profusion, gazons tondus, kiosques pour musiciens, sièges, etc., rien ne manque de tout ce qu'on rencontre dans les places publiques des grandes villes d'Europe. Nous remarquons que des musiciens prennent place dans l'un des kiosques qui nous avoisinent, lorsqu'encore aucun auditeur n'était rendu. Nous nous y transportons et nous nous mettons à l'aise dans les nombreux fauteuils qui sont là vides en attendant des occupants. Nous venions à peine de nous asseoir qu'un employé se présente en tendant la main et en répétant: *dix centimes* (deux sous). Eh! oui, dis-je à mon compagnon, c'est toujours le sempiternel bacchish qui nous poursuivra tant que nous serons en Orient.

Cette musique n'ayant rien de bien attrayant pour nous, nous l'abandonnons après quelques minutes seulement, pour nous diriger à notre hôtel, où nous rentrons vers les sept heures, fatigués mais fort satisfaits de tout ce que nous avions vu dans la journée.

Le Caire, samedi, 26 *mars*.—C'est aujourd'hui que nous devons quitter le Caire pour Ismaïlia sur le canal de Suez, où, grâce à la bienveillante générosité de M. de Lesseps, un canot à vapeur nous transportera à Port-Saïd demain pour y reprendre notre vaisseau le *Scamandre*. Mais comme le train ne part qu'à 11½ h., nous avons encore tout le temps de faire l'excursion d'Héliopolis que nous avions remise à ce matin.

Le temps est toujours magnifique, et la chaleur très supportable, grâce surtout à une brise rafraîchissante qui souffle presque constamment.

Vers les sept heures, six voitures à deux chevaux nous attendaient pour l'excursion ; c'est une course de guère plus de trois milles en pleine campagne. Mais voulant voir le plus possible des environs de la ville, nous déci-

dâmes de passer par un chemin où nous visiterions les tombeaux des Califes, pour revenir par l'autre qui lui est à peu près parallèle. Nous enfilons donc les rues à grand trot, chaque voiture précédée de son saïs qui s'en va criant et ne ménageant nullement les épaules de ceux trop lents à garer, de son fouet toujours en mouvement. Mais à peine sommes nous en dehors de la ville, que nous tombons sur un chemin de sable mouvant où les roues s'enfoncent de manière à fort incommoder nos bêtes, qui ont à tirer de lourdes voitures, chargées chacune de six personnes. Nous atteignons à peine les premiers tombeaux, que les chevaux de la voiture qui nous précède s'arrêtent, refusant de tirer davantage. Tout aussitôt les nôtres en font autant. Le cocher nubien, croit qu'en faisant jouer son fouet il va vaincre leur obstination, et s'exécute d'importance. Mais les pauvres bêtes refusent obstinément et tentent de répondre aux coups par des ruades. L'un d'eux est en travers dans ses traits et rend coup pour coup. Nous mettons aussitôt pied à terre, et nos deux brutes de nubiens, cloués à l'impériale, sont toujours à fouetter sans se mettre en peine de remettre les bêtes en place. " En vérité, me dit un compagnon, je ne sais quels sont les plus bêtes, de ceux qui sont dans les timons ou de ceux qui siègent sur l'impériale." Et saisissant alors l'homme au fouet par le collet, il le dégringole de son siège et l'étend sur le sable.

Laissant nos cochers réparer le désordre des attelages, nous allons à pied visiter les monuments les plus voisins qui dénotent dans leur construction, un haut degré de perfection dans l'architecture Arabe, mais qui malheureusement sont dans un pitoyable état de conservation. Mais nos bêtes ne paraissant guère mieux disposées qu'auparavant à vaincre la résistance du sable mouvant, nous nous décidons à aller prendre l'autre route, qui étant macadémisée, n'offre pas le même inconvénient. A peine sommes-nous sur le chemin dur, que nos pauvres bêtes semblent oublier leur misère et reprennent le trot sans résistance. Nous parcourons une magnifique campagne, où de superbes villas entourées d'orangers et de nopals, viennent de temps en temps rompre la monotonie des cultures. Après environ

une demi-heure de marche, nous passons devant Matarieh, pour visiter de suite les ruines d'Héliopolis qui se trouvent à quelques arpents seulement plus loin. L'ancienne ville du soleil (Héliopolis) ne montre plus aujourd'hui au visiteur que l'endroit où elle gisait autrefois, emplacement qui se distingue seulement du reste par le tertre qu'y ont formé ses décombres et par un superbe obélisque, le seul qui reste aujourd'hui sur pied, avec la colonne de Pompée, dans la basse-Egypte ; on le dit contemporain d'Abraham. Ce monument est le mieux conservé de tous ceux que j'ai vus, et les hiéroglyphes qu'il porte paraissent encore toutes fraîches. Nous pénétrons dans un champ de fèves au milieu duquel il s'élève, pour l'examiner de plus près. Le monolithe, de granit rose et de forme quadrangulaire, sort de terre sans rien pour le protéger, et ne montrant ni socle ni base. On nous dit qu'un tiers au moins de sa hauteur, c'est-à-dire une vingtaine de pieds, se trouve enfoui dans le sol, par les décombres qui l'ont entouré et sur lesquels on cultive aujourd'hui. Sa base mesure six pieds de largeur, et sa hauteur 63 pieds sans y comprendre le piedestal enfoui sous terre. Cet obélisque n'était pas le seul qui ornait Héliopolis, ceux du mont Citorio, et de la place du peuple, à Rome, viennent aussi de la ville du Soleil.

Nous reprenons nos voitures pour retourner d'ici et visiter en passant Matarieh où se trouve l'arbre sous lequel se reposa la sainte famille et où elle demeura dit-on pendant deux ans. Oui, un jour, sous l'action brûlante de ce soleil de feu qui nous énerve, après avoir affronté le simoun qui tue dans ces déserts arides, arrivait ici une jeune femme portant un enfant. Et cet enfant était Dieu. Venu dans le monde pour le sauver, le monde ne voulait pas le reconnaitre. Fuyant la colère d'Hérode qui voulait le faire périr, celui qui gouverne le monde même, s'en venait avec sa sainte mère chercher un refuge en Egypte. Celui qui conduit la vierge mère avec son enfant est le grand S. Joseph. Pendant sept ans, la plus auguste des familles qui paraîtra jamais sur la terre habitera ce sol de l'Egpyte, jettera dans ces déserts une semence secrète

qui germera, quelques années plus tard, pour produire un peuple d'adorateurs en esprit et en vérité, de véritables enfants de la croix. En vain Hérode s'agitera sur son trône ; ses janissaires sur les traces des fugitifs se croiront un moment sur le point de les saisir ; encore un instant, et ils vont mettre la main sur eux. Mais Marie et Joseph avec leur précieux enfant s'appuient contre un arbre pour se reposer, et voilà que le tronc de cet arbre, d'après la tradition, s'entrouvre pour les recevoir, les dérober aux regards et les mettre en liberté lorsque les émissaires renonceront à leur poursuite inutile ; et c'est cet arbre que nous avons sous les yeux ! Avec quelle émotion nous nous agenouillons sur ses racines, nous appliquons nos lèvres sur son écorce, nous palpons son tronc de nos mains.

L'arbre de la Vierge est aujourd'hui renfermé dans un jardin, la propriété du gouvernement Egyptien, mais qu'on nous permet facilement de visiter. C'est un Sycomore, c'est-à-dire une espèce de figuier, *Ficus sycomorus*, dont le tronc déformé, en partie évidé et mesurant dix-huit pieds de circonférence, se partage à peu de distance du sol en trois grosses branches fournissant une masse considérable de verdure. Je désirais beaucoup en prendre quelques feuilles pour mon herbier, mais je n'osais le faire dans la crainte d'offenser les gardiens, lorsqu'un jeune homme de notre troupe, montant sur la clôture, détacha une portion considérable de l'extrémité d'une branche, qui put satisfaire le désir d'un chacun. J'ai pu depuis me procurer de ses fruits ; ce sont des figues beaucoup plus petites que celles du commerce ordinaire, avec l'extrémité pointue, en forme de toupie.

Tout près de l'arbre, coule dans des bassins de pierre, une superbe source d'eau limpide et rafraîchissante, la seule source d'eau douce naturelle dit-on, dans toute la basse-Egypte. Nul doute que la mère de Jésus fit un usage journalier de l'eau de cette source durant son séjour en ce lieu. La tradition veut même que d'amère elle soit devenue douce par le seul attouchement de l'enfant-Dieu.

Le vice-roi d'Egypte offrit l'arbre de la Vierge avec son jardin à l'Impératrice Eugénie, lors de sa visite en ce lieu, mais pour des considérations politiques dont je n'ai

pu me rendre compte, la pieuse Impératrice crut ne pouvoir accepter le cadeau.

Nous rentrons en ville peu après dix-heures, c'est-à-dire n'ayant guère que le temps de prendre notre dîner et de préparer nos malles pour le départ.

Bien qu'il y ait des chevaux, des mulets et des voitures au Caire, la monture la plus ordinaire est cependant le baudet ; on en compte 40,000 dans la ville, et riches et pauvres en font usage, depuis le fellah avec ses pieds nus et sa chemise en guenilles, jusqu'à la bourgeoise musulmane, qui, à califourchon et couverte de son grand voile, ne laisse voir que ses yeux et ses bottines de cuir jaune. Voulant essayer de cette monture avant de quitter la ville, nous en faisons venir deux pour nous conduire à la gare. Nous confions nos petits sacs aux saïs chargés de les conduire et enfourchons les aliborons. Nous sommes à peine en selle, que nos gamins se mettent à fouetter leurs bêtes ; elles prennent aussitôt un galop fort désagréable par ses secousses ; j'intime à mon saïs d'avoir à retenir son fouet, que je veux aller plus doucement ; il croit que je demande le contraire et redouble ses coups. J'allais virer de bord pour faire entendre raison à mon stupide gamin, lorsque tout à coup, la bête de M. Bolduc s'éjarre sur un pavé glissant et étend son cavalier sur le trottoir, aux grands éclats de rire de la bande de gamins qui nous suivent. Mais la chute était sans conséquence, on se remet aussitôt en selle et on réussit à faire comprendre à nos conducteurs que nous désirions une allure plus lente et plus paisible ; aussi nous parvenons de ce point sans encombre à la gare. Ces petits ânes bien conduits, sont sans contredit des montures des plus agréables et des moins fatigantes ; ajoutons qu'on se les procure pour une bagatelle. Pour un franc on peut chevaucher ainsi une grande demi-journée.

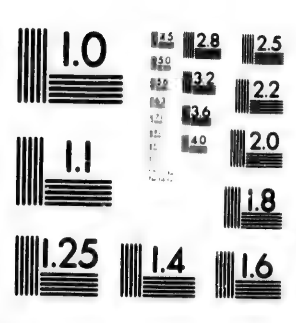
A 11½h. le train s'ébranle et nous volons à l'Est vers Ismaïlia. Quelques minutes seulement après avoir laissé la gare, nous nous trouvons déjà en plein désert. C'est une plaine sablonneuse nue la plupart du temps, ou présentant deci de là quelques touffes d'arbrisseaux rabougris que broutent des chèvres ou des moutons. A notre droite

nous laissons le Mokattam, cette montagne au pied de laquelle s'étend la célèbre forêt pétrifiée, c'est-à-dire où l'on trouve des arbres renversés, des troncs mesurant de 30 à 40 pieds de longueur, avec branches, rameaux, écorce, le tout silicifié, changé en pierre. J'ai fort regretté de n'avoir pu la visiter. A notre gauche, c'est Héliopolis que nous venions de visiter, dans cette terre de Gessen que cultivèrent les enfants de Jacob, dont la descendance forma le peuple de Dieu, chez lequel prit naissance le Sauveur des hommes.

Quelle immense solitude que le désert! quelle désespérante monotonie! quelle décourageante aridité! La plaine sablonneuse s'est ondulée comme l'élément liquide agité par une brise légère. On dirait une mer saisie par un froid violent qui l'a figée instantanément avec toutes ses aspérités, ou mieux encore, moins la couleur, nos plaines boréales couvertes de neige, à surface striée et sculptée exactement de la même manière.

Mais si le désert en général nous ennuie par sa nudité, sa monotonie constante, sans même nous éblouir, nous frapper comme la mer par son immensité, qui nous plonge dans le vague, nous enlève aux réalités de la vie réelle pour nous égarer dans des rêveries sans fin, nous dominer par les seules voix d'éléments sans contrôle et sans limites; il n'en est pas ainsi de celui que nous traversons en ce moment. Rien de plus facile que de le peupler, par la pensée, de tous les grands personnages qui ont marqué de l'empreinte de leurs pieds le sable sur lequel nous volons en ce moment emportés par le souffle de la vapeur. Le désert qui sépare l'Afrique de l'Asie, est, dit le P. de Damas, " le chemin royal de la gloire." En effet, les plus célèbres personnages de tous les âges, tant anciens que modernes, ont marché sur ces sables, sont passés par ici. Abraham, le père des croyants, avec son épouse Sara qu'il donnait pour sa sœur pour mettre sa beauté à l'abri des poursuites des Egyptiens; Jacob, le père des tribus d'Israel, venant y embrasser de nouveau le fils de Rachel qu'il croyait avoir été dévoré par une bête féroce; Sésostris avec ses soixante-mille chevaux qui s'en reviennent chargés des immenses richesses qu'il a enlevées à Salomon

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"


2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
2.0
1.8
1.0

pour en gratifier l'Egypte ; Nabuchodonosor, roi de Babylone, qui est envoyé par le Seigneur, pour châtier l'Egypte et détruire Memphis ; Cambyse, roi de Perse, le meurtrier de son frère, l'époux incestueux de ses deux sœurs, vient aussi à son tour faire la conquête de la terre du Soleil! Mais voici le plus grand conquérant des temps anciens, la terre se tait en sa présence, dit l'écriture, c'est Alexandre le-Grand qui part de la Macédoine, rase Gaza en passant et vient jeter les fondements de la ville qui portera son nom et gardera ses cendres. Voyez paraître encore la voluptueuse Cléopâtre dont les charmes subjuguent les héros de Rome. Antoine qui s'en va avec elle faire la guerre aux Parthes. Hérode le grand qui se soumet à Octavien, puis Mahomet, Saladin, Omar etc., etc. Mais voici que se présente un étendard avec un signe tout différent de tous ceux qu'ont portés ceux des conquérants de ce pays jusqu'à ce jour; c'est celui de la Croix et à sa suite Beaudoin qui vient rendre ici le dernier soupir. A l'ombre de ce nouvel étendard, remontons un peu ce désert et voyons une nombreuse armée de conquérants d'un nouveau genre, étalant les trophées de nombreuses victoires qu'ils ont remportées, non pas sur des nations rivales, des puissances étrangères, beaucoup plus difficiles que celles-là, sur la chair et ses convoitises, le monde et ses promesses, les plaisirs et leur inanité. Ce sont les Antoine, les Paul, les Pacôme, qui s'en vont peupler les plaines arides de la Thébaïde, et fonder un royaume nouveau à Jésus-Christ. S. Jérome affirme qu'on compta 50,000 tête à une réunion annuelle, des seuls enfants de S. Pacôme.

En ces temps là, nous dit M. de Montalembert, " c'était une sorte d'émigration des villes au désert, de la civilisation à la simplicité, du bruit au silence, de la corruption à l'innocence. Une fois le courant établi, des flots d'hommes, de femmes, d'enfants s'y précipitent, et y coule pendant un siècle avec une force irrésistible. Citons quelques chiffres. Pacôme, mort à 56 ans, compte 3,000 moines sous sa règle ; ses monastères de Tabenne en renfermèrent bientôt 7,000. Rien n'était plus fréquent que de voir deux

cents, trois cents, cinq cents moines sous un seul abbé. Près d'Avrinoé (aujourd'hui Suez), l'abbé Sérapion en gouvernait 10,000, qui, au temps de la moisson, se répandaient dans la campagne pour scier les blés et gagner ainsi de quoi vivre et faire l'aumône. On va jusqu'a affirmer qu'il y avait en Egypte autant de moines au désert que d'habitants dans les villes. Les villes même en étaient inondées, puisqu'en 356 un voyageur trouva dans la seul ville d'Oxyrynchus, sur le Nil, 10,000 moines et 20,000 vierges consacrée à Dieu.

Et comme s'il était de règle que tout les grands génies du monde payent leur tribut à l'Egypte, voici que l'Alexandre des temps moderne, Napoléon, vient lui-même faire retentir de son nom la terre des Pharaons. Et les Marc, les Athanase, les Cyrille, les Origène, que d'autres encore pourrions-nous mentionner qui sont passés par ces plaines, ont comme nous traversé ces déserts.

Nous sortons du Caire par la même ligne qui se dirige sur Alexandrie ; à Béna, nous laissons cette ligne qui traverse ici la branche est du Nil, pour prendre une direction opposée, allant directement à l'Est. A Zagazig nous coupons le canal qui amène l'eau du Nil à Ismaïlia et de là à Suez, car toute l'ithsme est privée d'eau douce, ses sources ne donnant qu'une eau saumâtre impotable. Ce canal a 60 pieds de largeur, 7 de profondeur et 50 lieues de longueur, car l'une de ses branches part du Caire même, et se réunit à l'autre qui part de Zagazig pour se diriger à Ismaïlia et de là se rendre jusqu'à Suez sur la mer Rouge. On continuera bientôt une autre branche jusqu'à Port-Saïd, car les conduits en fonte qui à présent lui amènent l'eau d'Ismaïlia, sont depuis longtemps reconnus insuffisants.

A 5h. P. M. nous descendions dans la gare d'Ismaïlia sur le canal même de Suez et au milieu de sa longueur.

X

Ismaïlia.—Le prince Rodolphe d'Autriche.—Le Canal de Suez.—Port-Saïd. —Jaffa.

Ismaïlia est une jolie petite ville d'environ 15,000 âmes, bâtie sur le bord du lac Timsah, que traverse le Canal de Suez. Cette ville fondée par M. de Lesseps en 1862, est à égale distance de Port-Saïd sur la Méditerrannée et de Suez sur la mer Rouge, aux deux extrémités du canal dont la longueur totale est d'enviren 40 lieues. C'est à Ismaïlia que le canal d'eau douce venant du Caire, change de direction pour se rendre à Suez. La ville possède une église catholique que desservent deux Pères franciscains. C'est là que M. de Lesseps a fixé son principal bureau d'affaires, lors de la construction du canal, et que réside aussi son fils comme surveillant des intérêts de cette gigantesque entreprise.

Nous trouvons à notre arrivée toute la ville sur pied et en habits de fête ; c'est que le prince Rodolphe, l'héritier présomptif de la couronne d'Autriche, venait d'y arriver de son retour de Suez et devait y passer la nuit, étant l'hôte de M. de Lesseps.

L'hôtel principal se trouvant encombré par l'affluence des étrangers, je vais, sur la recommandation des PP. franciscains, prendre mon gîte, avec mon compagnon, chez un M. Michel, français, tenant une maison de pension. La maison toute neuve laissait encore un peu à désirer du côté de l'ameublement, mais les gens savaient par leur prévenance et leur politesse faire oublier les commodités qu'on aurait pu trouver ailleurs.

Nous allons dans la soirée faire un tour jusqu'au bord du lac pour jouir surtout du magnifique coup d'œil que présentait l'illumination de la ville entière en honneur du prince. La longue rue qui conduit au quai n'offrait de toutes parts que feux étincelants, et aux arches qu'on avait dressés sur le pont du canal, de même qu'à la résidence de M. de Lesseps, pendaient des milliers de lanternes chinoises de toutes couleurs et de toutes formes. L'atmosphère brulante des sables du désert, au contact de l'évaporation des eaux du canal et du lac, s'était saturée d'une humidité tiède des plus agréables, pour ajouter aux charmes d'une nuit pure, d'un ciel sans nuages, dont les astres scintillants semblaient percer de leurs rayons les eaux limpides du lac.

Dimanche 27 *mars*.—Le Prince Rodolphe devant assister à une messe à 7h. pour partir ensuite, et nous-mêmes devant aussi prendre le vaisseau à 8h., dès avant 6h. nous étions à l'église des PP. franciscains pour la célébration de nos messes. L'Eglise et la résidence des PP. sont de dimensions fort modestes, cependant l'ensemble présente un coup d'œil des plus agréables, grâce à la culture intelligente du jardin des bons religieux qui entoure et la maison de Dieu et celle de ses ministres. Isolé des autres habitations sur le côté Est de la grande voie, leur établissement fait l'effet d'un oasis au milieu du désert par la luxuriante végétation des vignes, oliviers, abricotiers, muriers, poiriers etc., qui croissent par leurs soins. Les bons Pères nous font goûter un vin excellent qu'ils fabriquent eux-mêmes de leur propre culture.

Notre déjeûner pris, nous laissons à la porte de l'église une foule compacte de curieux avides de voir l'héritier

présomptif de la couronne impériale d'Autriche, et nous nous rendons au quai pour prendre le vaisseau qui doit nous conduire à Port-Saïd.

Comme je l'ai expliqué plus haut, c'est grâce à l'obligeance de M. de Lesseps que nous avons pu faire ce trajet qui nous permet de traverser le désert et de naviguer sur une moitié de la longueur du fameux canal qui unit les eaux de la Méditerrannée à celles de la mer Rouge, en séparant l'Afrique de l'Asie.

Arrivés au quai, nous trouvons la plupart de nos compagnons déjà installés à bord et attendant le moment du départ. Le vaisseau à notre disposition est la *Maritza*, superbe canot à vapeur, n'ayant environ qu'une quarantaine de pieds en longueur, mais aménagé avec un luxe tout oriental. Le petit salon, qui peut contenir une vingtaine de personnes, est tout entouré de divans moelleux, recouverts d'un velours rouge des plus riches. Il va sans dire que nous sommes obligés, vu notre nombre, de nous distribuer dans les divers compartiments de l'embarcation, qui sur le tillac d'avant, qui sur l'arrière avec les 2 hommes qui forment tout l'équipage, et les plus heureux, au nombre desquels je me trouve, sur les moelleux coussins du salon, autour de la table qui en occupe le centre. Mais le temps est superbe, la brise assez fraiche et l'eau du canal à peu près sans mouvement ; chacun est content de son sort et s'estime heureux de pouvoir jouir d'une telle navigation.

Je prends sur le sable, en me rendant au quai, une énorme sauterelle, fort rapprochée par la forme et les couleurs, de celles que j'avais vues en Floride ; c'est la célèbre sauterelle d'Afrique, *Acridium peregrinum*, le Criquet voyageur, que le vent pousse assez souvent sur la côte européenne de la Méditerrannée et qui y cause alors des dégats si considérables. Ce criquet, ou sauterelle comme on l'appelle, qui détruit parfois les moissons complètement et fait disparaître toute verdure en quelques jours seulement, est par contre une ressource pour les pauvres, dans plusieurs contrées de l'Asie, qui en usent comme aliment. On voit souvent à Bagdad, dans la Turquie

d'Asie, des sacs de cette sauterelle, entassés sur les marchés, comme on le fait ici des sacs des céréales. C'est aussi de cette sauterelle que S. Jean Baptiste, le plus grand des enfants des hommes, se nourrissait dans le désert. Réduite en poudre, on la mêle à la farine pour en faire des galettes, on l'assaisonne aussi au beurre pour en faire un aliment que plusieurs voyageurs assurent n'être pas du tout désagréable. Je veux bien les en croire sur parole.

Je vois aussi en passant un musulman sur un banc de sable, faisant ses prostrations du côté de la Mecque. Il se prosterne le front jusqu'à terre, se relève et se prosterne de nouveau jusqu'à 5 et 6 fois de suite, et cela sans s'occuper en aucune façon de ceux qui, comme moi, peuvent s'amuser à l'examiner. Tout en déplorant le motif de tels actes de piété, je ne puis me défendre d'admiration pour le zèle qu'il met à les exécuter. Que ne feraient pas de tels gens, s'ils venaient à ouvrir les yeux à la véritable lumière !

Le lac Timsah, que traverse le canal de Suez, m'a paru mesurer à peine deux milles de largeur. Sans importance au milieu de l'isthme avant la construction du canal, il constitue aujourd'hui un port intérieur qui ne contribuera pas peu à la prospérité de la jeune ville qui s'élève sur ses bords. Quelques minutes nous suffisent pour le franchir et nous nous trouvons à voguer sur les eaux du canal maritime même, ayant l'Afrique à notre gauche et l'Asie à notre droite, puisqu'en ouvrant ce canal on a interrompu l'isthme qui formait le trait-d'union entre les deux continents.

A M. de Lesseps revient l'honneur d'avoir exécuté cette gigantesque entreprise, mais l'idée de sa possibilité en avait été conçue bien avant lui. On l'attribue en premier lieu au grand Pape Sixte-Quint, puis à Napoléon premier pendant les trois ans qu'il occupa le pays des Pharaons, après sa conquête en 1798. A M. de Lesseps revient aussi l'honneur de la réouverture du canal d'eau douce qui amène l'eau du Nil à la ville de Suez. Suez ne possèdant que quelques mauvaises sources d'eau potable, et les pluies étant très rares en cet endroit, dès les temps

anciens, les rois d'Egypte avaient obvié à cet inconvénient en amenant jusqu'à la mer Rouge, les eaux du Nil. On dit que c'est Ptolémée Philadelphe qui le premier mit cette idée à exécution. Mais les différentes dynasties qui ont depuis régné sur l'Egypte, ayant, les unes après les autres plus ou moins négligé la prospérité de ce riche pays, le fameux canal conçu par Sésostris, exécuté par Néchos, Darius et Ptolémée Philadelphe, puis restoré par Amrou sous la domination Arabe, était depuis longtemps rempli et oublié, lorsqu'en 1864, au grand contentement des habitants de Suez, M. de Lesseps y fit de nouveau couler les eaux du Nil.

Lorsqu'on construisit, en 1858, le chemin de fer qui unit le Caire à Suez, distance de 34 lieues, il y avait sept ans qu'il n'était pas tombé un grain de pluie à cette dernière ville, et les sources étant presque entièrement taries, elle devenait par suite presque inhabitable. Mais du moment que la voie ferrée fut ouverte,des chars réservoirs amenèrent chaque jour du Caire l'eau nécessaire à la consommation de la ville, et enfin en 1864, l'eau put couler d'elle même dans le nouveau canal.

Il resterait à compléter ce canal en le continuant d'Ismaïlia à Port-Saïd, car les tuyaux en fonte qu'on a enfoncés dans la berge du canal maritime entre ces deux villes sont devenus insuffisants par suite de l'accroissement en population de la dernière, laquelle, placée à la tête du canal, ne peut manquer de devenir l'un des ports des plus considérables de la Méditerrannée, comme entrepot du commerce de l'Europe avec l'Asie et l'Afrique.

" Partout où un musulman touche le sol, c'est la stérilité, " dit-on parmi les chrétiens en Orient, et ce proverbe a encore une plus juste application à l'égard des gouvernements qu'à l'égard des individus. Si le gouvernement de Tewfic qui préside aujourd'hui (ou plutôt naguère, car depuis la révolte d'Arabi l'autorité de Tewfic n'est rien moins que problématique,) si, dis-je, le gouvernement Egyptien eut été plus jaloux de la prospérité de son pays, il y aurait longtemps déjà que cette amélioration eut été réalisée ; mais quand on est musulman il

faut viser d'abord à se donner même jusqu'au superflu, avant de songer à accorder le nécessaire aux autres.

Notre petit vapeur fend les eaux du canal avec une vitesse surprenante, le courant d'air établi par la marche rend l'atmosphère très supportable, et la surface de cette masse d'eau claire et limpide, faiblement ridée par une brise légère, répand une fraicheur qui nous fait trouver notre navigation des plus agréables.

Vu le peu d'élévation de notre vaisseau, nous ne voyons le plus souvent que les berges du canal, qui s'éloignent en talus parfois recouverts de moëllons, mais souvent aussi laissés à découvert. Il arrive cependant de temps à autre qu'un abaissement de la berge nous permet de porter la vue sur un horizon plus éloigné ; mais c'est partout le même aspect, la plaine aride, le sable desséché, le désert. Fréquemment nous faisons des rencontres, et de vaisseaux de très fort tonnage et de toute nationalité, français, anglais, turcs, autrichiens etc. Mais ces rencontres ne nuisent en rien à notre course, car le canal est une véritable rivière par ses dimensions, et sauf le sable que le vent y jette des rives en certains endroits, la navigation pourrait s'y faire aussi rapidement que sur un fleuve ordinaire.

La traversée de l'isthme entre Suez et l'ancienne Péluse dans le voisinage de Port-Saïd, est de 38 lieues, mais le canal, par certaines courbes qu'a nécessitées la nature du sol, en mesure 40. Sa largeur est de 300 pieds à la ligne d'eau et de 66 à la base, sur une profondeur de 24. Comme le niveau des deux mers est identique, il n'a nécessité aucune écluse, aussi le courant est-il presque nul dans toute sa longueur, si ce n'est en approchant de Suez où le flux et le reflux de la mer Rouge se font sentir. Le canal dans son parcours traverse quatre lacs savoir : les lacs Amers peu distants de Suez, le lac Timsah au milieu de sa longueur, puis le lac Ballah et enfin le lac Menzaleh qui n'est séparé de la Méditerrannée que par une étroite langue de terre sur laquelle est bâtie Port-Saïd.

A quelque distance d'Ismaïlia, nous passons le village d'El-Guisr où se trouve une église dédiée à la sainte Vierge, par ce que de temps immémorial on a prétendu

que la sainte Famille s'était reposée là dans sa fuite en Egypte.

Nous faisons peu après la rencontre d'une bande de grues, au nombre probablement de plus d'un cent, se dirigeant vers le sud, et de temps à autres nous voyons d'énormes pélicans, paraissant suivre le cours du canal dans leur vol lent et lourd, sans doute pour se livrer à leur pêche en sûreté lorsqu'aucun vaisseau ne se trouve en vue.

A 10.30 h. nous débarquons à Kantara, village sur la rive gauche du canal où nous devons prendre le dîner.

Nous voyons sur l'autre rive une caravane d'une cinquantaine de chameaux revenant de la Mecque. On faisait opposition au passage des pèlerins, par ce qu'on voulait les astreindre à une quarantaine, sous prétexte qu'ils pouvaient rapporter la peste de leur excursion dans le sud. Tout le monde sait quel engin on possède dans les quarantaines en Orient pour extorquer l'argent des voyageurs. Ce ne sont nullement les précautions sanitaires que l'on a en vue; mais uniquement une occasion de vexher les étrangers pour les mettre à contribution. Etes-vous astreint à une quarantaine, de trois jours, cinq jours ? vous composez avec les officiers, et moyennant 5 fr., 10 fr., 15 fr., vous vous en libérez sur le champ. Le gouvernement n'en devient pas plus riche, vu l'honnêteté des officiers civils, mais ceux-ci sont satisfaits, ils montreront plus de zèle dans une autre circonstance, et on n'exige rien de plus.

Commencé en 1858, le canal de Suez était ouvert à la navigation en 1869; dès 1867, un petit navire de commerce, le *Primo*, de 80 tonneaux, avait pu passer le premier des eaux de la Méditerranée à celles de la mer Rouge, mais son ouverture définitive date de deux ans plus tard. Le nombre de mètres cubes à extraire pour l'excavation a été de 74, 112, 130. On a calculé que le nombre de paniers de terre enlevée, mis à la file, aurait fait trois fois le tour du monde.

Par ce canal, le trajet de l'Europe aux Indes, de trois mois, a été réduit à six semaines et abrégé de 3276 lieues. Aussi le trafic par cette voie a-t-il toujours été croissant

d'une façon tout extraordinaire; de 435,911 tonneaux qu'il était en 1870, il comptait en 1881, après 11 ans seulement d'usage, 5,794,401 tonneaux; et les recettes s'augmentaient dans la même proportion; de 5 millions de francs en 1870, elles atteignaient le chiffre de 51 millions en 1881. M. de Lesseps calcule qu'avant cinq ou six ans ces recettes s'élèveront à 12,000 tonneaux et à pas moins de 120,000,000 de francs.

Le trajet d'une mer à l'autre se fait actuellement en 18 heures de marche, et l'on espère, après certaines opérations de dragages qui se poursuivent sans cesse, permettre une plus grande vitesse qui abrègera encore ce temps de quelques heures. Il y a eu assez fréquemment des échouages de vaisseaux, mais comme partout le fond est en sable, le renflouage a toujours été facile.

Je profite de la courte étape que nous faisons à Kantara pour faire une petite visite au désert, car jusqu'ici je ne l'avais vu qu'à distance ou sans pouvoir rien examiner, emporté par les locomotives des voies ferrées.

A quelques centaines de pieds seulement de l'hôtel où l'on nous sert le dîner, c'est une plaine nue et déserte qui s'étend jusqu'à la vallée du Nil. Je suis surpris de trouver tout d'abord une mare d'eau saumâtre assez étendue, mais peu profonde. Les bords desséchés de cette mare sont assez fermes pour qu'on puisse y marcher sans crainte de se souiller, mais quelle stérilité! Ça et là, sur de petits tertres de peu d'étendue, quelques petits arbustes rabougris dont les racines semblent disputer le sable au vent qui l'emporte de tout côté, mais nulle-part de fleurs ni de ces herbes qu'on trouve partout ailleurs sur les rivages. Je cherche en vain sur la grève ou au bord de l'eau pour des mollusques, nulle part de traces. A part de nombreux petits lézards abrités sous presque chaque touffe d'arbustes que je rencontre, nul signe de vie à cet endroit. Ces lézards sont d'une extrême agilité, c'est à peine si je puis bien reconnaitre leur forme, lorsqu'ils passent d'une butte à l'autre en recherche de retraite pour se soustraire aux regards.

Revenu à la maison, qui s'élève sur la berge même du

canal, c'est-à-dire sur le sable retiré de son excavation, je trouve sur une vieille souche de palmier, en dehors, de la clôture d'un jardin, de jeunes pousses très vigoureuses, portant des palmes de 8 à 10 pieds de longueur, et à leur base, tout près de terre, de superbes panicules de fleurs toutes prêtes à s'ouvrir. Je ne pensais pas qu'on pût si facilement atteindre ces fleurs, lorsque presque toujours je les avais vu pendre au haut des stipes à 50 ou 60 pieds au dessus de terre. Ce palmier était le dattier commun, *Phœnix dactylifera.*

Je remarque sur le sable de nombreuses fourmis, assez semblables aux nôtres par la forme et par la taille, mais se tenant dans une attitude toute différente. Dans la marche, et la plupart du temps aussi dans le repos, elles se tiennent l'abdomen redressé dans une position verticale, ce qui leur donne quelque ressemblance avec plusieurs espèces de nos staphylinides. Ces fourmis appartiennent au genre *Myrmecocystus*, si je ne me trompe, elles sont communes presque partout en Orient.

On me montre aussi, dans la cour de l'hôtel, une gazelle qu'on retenait en captivité. Le gentil animal est à peu près de la taille d'un veau de 3 à 4 semaines, mais de forme beaucoup plus svelte et plus élégante. L'agilité des gazelles est proverbiale, aussi leurs pattes longues et grêles, leur corps élancé, leurs flancs rentrés, tout parait calculé chez elles pour une course rapide. On les rencontre dans les déserts par bandes souvent de 40 à 50, broutant ensemble l'herbe et les broussailles qu'elles rencontrent par-ci, par là, surtout dans le voisinage des oasis. Leur chair est très estimée, surtout des Arabes et particulièrement des bédouins.

Mais je reprends bientôt ma place sur la *Maritza* et nous poursuivons notre navigation sur le canal.

Je remarque sur le pont de notre vaisseau un grand seau tout plein de clovisses, qui me paraissent identiques avec celles que j'avais rencontrées à Cette, *Venus verrucosa.*

A 3h. P. M. nous débouchons dans la Méditerrannée, où, parmi les vaisseaux mouillés dans le port, nous distin-

gnons notre *Scamandre* tout pret à nous recevoir. Mais comme on faisait difficulté de laisser débarquer les passagers des vaisseaux venant de la mer, sous prétexte de peste, nous accostons au quai pour visiter la ville avant de nous installer de nouveau sur le *Scamandre*.

Port-Saïd est une jolie petite ville, sur la langue de terre qui sépare le lac Menzaleh de la Méditerrannée. Ses rues larges et propres, ses constructions toutes récentes, son voisinage immédiat de la mer où elle repose presque à fleur d'eau, lui donnent un air de fraîcheur qu'on ne rencontre pas d'ordinaire dans les villes du Levant. Son port que protège une immense jetée qui s'avance dans la mer, voit continuellement dans son enceinte des vaisseaux de presque toutes les nations, anglais, français, turcs, autrichiens, italiens, hollandais, espagnols etc. Cette ville naissante ne peut manquer de s'augmenter rapidement, vu sa position comme lieu de ravitaillement pour les vaisseaux voyageant aux Indes et à la Chine. Les Pères franciscains y ont une église pour les catholiques de l'endroit et les Sœurs du Bon-Pasteur, en outre de leurs œuvre de miséricorde, y tiennent un orphelinat et distribuent l'instruction à toutes les nationalités, sans aucun égard à leur croyance ; catholiques, juifs, musulmans, schismatiques grecs, arméniens, cophtes etc.

Port-Saïd ne remontant pas au-delà de 1859, pourrait être prise au premier coup d'œil pour une ville toute Européenne ; ses rues larges et macadémisées, ses constructions en briques, ses boutiques françaises en grande partie, pourraient nous reporter à quelque ville maritime du midi de la France ; cependant, comme au Caire et à Alexandrie, une ville Arabe se trouve adossée à l'Européenne, et dans les rues, sur les quais, les places publiques, on voit aussi le turban et le tarbouch s'entremêler au feutre et à la casquette sur les têtes des résidents. J'allais proclamer que nous nous trouvions en pleine ville française en mettant le pied sur le quai, lorsque j'aperçus devant moi une fille au costume arabe, portant un enfant, comme je l'avais vu si souvent au Caire et à Alexandrie, non pas dans ses bras comme on le fait partout en Occident, mais à califourchon

sur son épaule. Il semblerait que l'épine dorsale des orientaux, et surtout des femmes, serait peu capable de résister à la traction en avant. Les fagots, les paniers, les cruches d'eau, c'est toujours sur la tête qu'elles les portent, les enfants de quelques mois, c'est sur leur épaule ou sur leur hanche, les retenant du bras pour les empêcher de glisser. Vous les voyez s'en allant dans les rues penchées à droite ou à gauche pour faire de leur hanche opposée une selle sur laquelle un enfant de 10 mois, 12 mois se tient à califourchon, la bonne ceinturant le nourrison de son bras pour le retenir. Ou bien c'est sur son épaule qu'elle juche le marmot, lui livrant l'une de ses mains pour lui servir d'appui, lorsqu'il ne se suffit pas à lui-même pour se tenir en position en s'accrochant au turban qui recouvre la tête. C'est à Alexandrie que j'ai vu pour la première fois porter des enfants de cette façon, et j'avoue que je trouvai d'abord la chose fort originale.

C'est un fait bien digne de remarque, que les Anglais, qui de toutes les nations Européennes intéressées au Canal de Suez sont ceux qui se sont le plus opposés à sa confection, se trouvent maintenant les plus grands propriétaires de ce canal et ceux qui l'utilisent davantage pour le passage de leurs vaisseaux, ayant acquis la plus grande partie des actions que le Khédive possédait dans cette entreprise. Et aujourd'hui que par la défaite d'Arabi ils se trouvent en quelque sorte les possesseurs du sol, il ne serait pas surprenant qu'ils entreprissent de s'assurer le contrôle presque exclusif de cette importante voie de communication.

Pour la première fois, depuis notre départ, nous recevons des nouvelles du Canada, par des lettres à M. Bolduc qu'il trouve en arrêtant au bureau de poste. Quant à moi, je demeure encore sans rien recevoir.

Nous entrons en passant dans un magazin de photographies, où nous pouvons nous pourvoir à assez bonnes conditions, de vues, de costumes, lieux, monuments etc., les plus intéressants de l'Orient.

Vers les 5h. nous remontons sur le *Scamandre* qui lève l'ancre presque aussitôt pour se diriger sur Jaffa où nous devrons aborder le lendemain matin.

Nous retrouvons notre vaisseau tout changé, par un encombrement inusité de passagers. Ces passagers russes, grecs, polonais, dalmates etc., étaient presque tous de la classe pauvre ou du moins peu aisée. Partis de Constantinople, Smyrne et autres ports sur un vaisseau autrichien, ils n'avaient pu prendre terre à Jaffa, vu l'état de la mer dans la nuit du vendredi, et force leur avait été de se laisser emporter jusqu'à Alexandrie, pour être transbordés sur notre vaisseau pour revenir à Jaffa, car comme nous, ils se rendaient à Jérusalem pour les fêtes de la semaine sainte. L'encombrement était tel qu'il était difficile de pouvoir circuler sur le pont, hommes, femmes, enfants accroupis ou étendus pour se livrer au sommeil, en occupant presque entièrement la surface. Heureusement qu'on ne leur permettait pas de pénétrer dans le salon ni de monter sur la dunette, leur mise négligée, leur malpropreté trop apparente nous faisaient augurer que leur société n'eut été pour nous rien moins qu'agréable.

La mer avait eu le temps de prendre un calme relatif et nous n'eûmes nullement à souffrir de son agitation.

Nous trouvâmes aussi parmi les passagers de chambre de nouvelles recrues dont quelques-unes faisaient partie de notre caravane, telle que MM. Digard père et fils, de Paris, et M. Gasnault-Guérin, de Luynes. Avec eux se trouvaient aussi quatre Trappistes, dont un abbé mitré, portant croix pectorale et anneau à la manière des évêques. Ces religieux étaient tous français et nous intéressèrent vivement par leur conversation. Ils venaient visiter l'Orient dans le but d'y fonder une maison de leur ordre. On le croirait à peine si nous n'en avions tous les jours des exemples sous les yeux, c'est chez les barbares, parmi les nations à demi civilisées, chez les infidèles que les coryphées du christianisme et de la civilisation, que les bienfaiteurs de l'humanité sont forcés d'aller planter leur tente. Ce sont les ennemis naturels du christianisme qui accueillent les ministres du Dieu de charité, lorsque les juifs modernes de la civilisation, les pharisiens de la nouvelle loi les persécutent et les pourchassent. Nouvelles Jérusalems, Palestine de l'Occident, tremblez. Vous rejetez la lumière, et déjà la

lumière s'éloigne de vous. *In propria venit, et sui eum non receperunt*, il est venu chez les siens, mais les siens n'ont pas voulu le recevoir, chantaient les prophètes au temps du Christ ; et l'on sait quel fut le châtiment de cet aveuglement. Mais plus coupables que les Juifs, nos barbares moderniseurs s'ennuient de la lumière qui brille constamment à leurs yeux, ils veulent la faire disparaître. *Nolumus hunc regnare super nos*, nous ne voulons pas que ce Christ règne plus longtemps sur nous, et ils lui ferment leurs portes. Attendez ; le châtiment ne tardera pas longtemps d'arriver. Aveugles entêtés, déjà ils périclitent dans les combats qu'ils ont à livrer dans la plaine, et ils ne veulent plus du secours que les bras élevés des Moïses sur la montagne leur attirent du Ciel. Achevez votre œuvre ; faites disparaître jusqu'au dernier de ces Moïses, et les Amalécites qui déjà l'emportent sur vous, vous tailleront à merci ; la lumière se retirera pour vous laisser dans les ténèbres, des Titus surgiront de toutes parts pour vous assiéger, vous réduire à la famine, renverser vos murs et faire de vos villes opulentes et orgueilleuses, des monceaux de ruines baignant dans le sang de leurs habitants.

Oui ! aujourd'hui ces mêmes religieux qu'on chasse de France, d'Italie, d'Allemagne, etc., par ce qu'ils prient pour ceux qui ne le font pas, par ce que pour tout le bien qu'ils font à leurs frères, ils ne demandent pour récompense que la liberté d'en faire davantage, sont accueillis avec empressement, sont respectés, appréciés par les musulmans en Algérie, les hérétiques en Angleterre, les schismatiques de toute dénomination en Egypte, en Palestine, en Syrie etc. Les Frères des écoles chrétiennes à Jérusalem voient jusqu'aux fils des Pachas turcs se ranger sur leurs bancs à côté des Arabes, des Juifs, des Grecs, Arméniens et autres schismatiques. Les Sœurs du Bon-Pasteur, de S. Joseph de l'Apparition, de Nazareth, les filles de Sion voient partout dans leurs écoles le même mélange, et partout d'un commun accord, on rend hommage à leur vertu, à leur dévouement, à leur charité. Il n'y a que chez les leurs qu'on méconnait leur mérite, qu'on méprise leur sacrifice, qu'on refuse leurs services. Attendons ; ces épreuves n'auront qu'un temps ; on ne se moque pas impunément de Dieu.

Le Supérieur Abbé nous dit qu'il avait trouvé en Egypte moyen d'y fonder un établissement à des conditions assez avantageuses, mais qu'il voulait avant d'arrêter définitivement son choix visiter la Palestine et la Syrie pour voir s'il ne trouverait pas quelque part de plus grands avantages encore.

Je ne fus pas peu surpris, en conversant avec ces religieux de reconnaître un frère que j'avais vu à Québec en 1877, lorsqu'il accompagnait un Père faisant la vente de leur extrait breveté d'arnica.

Lundi, 28 *mars*.—Le soleil n'était pas encore sur l'horizon, que j'étais déjà sur le pont, avide de pouvoir contempler cette Terre-Sainte, but de mon voyage. Elle se montre enfin, cette terre de Judée, droit en avant de moi. La côte peu élevée me parait partout aride et déserte ; elle se détache d'une longue chaîne de montagnes de la Judée que précède la plaine de Saron qui s'étend jusqu'au bord de la mer. Les rayons obliques du soleil levant dorent les sommets dénudés des montagnes en retenant encore dans l'ombre la plaine qui s'étend en avant, ce qui me fait paraître la chaîne beaucoup plus rapprochée qu'elle ne l'est en réalité.

La voilà donc devant moi cette terre de Judée, cette terre promise aux enfants d'Israël, cette terre où Dieu s'est plu à se communiquer à l'humanité plus qu'en tout autre endroit, puisque là, tout près, a été le berceau du genre humain, l'Eden qu'a habité notre premier père ; là, la seconde naissance de l'humanité sur la montagne qui reçut Noé sauvé du déluge ; là enfin la régénération de l'homme dans l'œuvre de sa rédemption par le fils de Dieu lui-même. C'est cette terre qu'ont foulée de leurs pieds les plus grands personnages des temps anciens : Adam, Noé, Abraham, David, Jérémie, Isaïe, Daniel, Elie, Elisée, Jean-Baptiste le plus grand des enfants des hommes, Joseph le juste par excellence, Marie la plus parfaite des créatures sorties des mains du Créateur, et enfin le fils de l'Eternel lui-même. Ce sont ces montagnes qu'il a parcourues, ce sont ces rochers qui ont répercuté sa voix, qui ont été les témoins de ses miracles et de ses prodiges, c'est ce sable qu'il a marqué de

l'empreinte de ses pieds, que je vais moi-même toucher dans quelques heures. Avec quelle satisfaction j'embrasse du regard le vaste horizon qui se déploie devant moi, depuis le Carmel à ma gauche, où les monts de Judée se perdent dans la mer, jusqu'à Gaza, à ma droite, où le rivage se courbe pour unir l'Arabie à l'Egypte. J'ai peine à m'arracher à la méditation que m'inspire la vue de ces lieux, pour obéir à la clochette qui nous invite au déjeûner.

Le repas est bientôt pris et je remonte sur le pont pour poursuivre mon inspection. Mais déjà nous nous trouvons en face de Jaffa et tout rapprochés de la côte. La vieille Joppé se présente à nous sous l'aspect le plus riant. La côte, plate et unie, se relève en cet endroit pour former un monticule sur lequel est assise la ville des Philistins. Ses maisons à toit plat, comme partout en Orient, s'échelonnent les unes sur les autres suivant la déclivité du rocher, jusqu'à ce que les plus basses touchent la grève même. Nous passons à côté de la frégate du Prince Rodolphe qui est mouillée là et nous nous rapprochons davantage du rivage pour y jeter l'ancre. Les chaloupes sont aussitôt mises à la mer et je descends dans la première qui gagne la terre aussitôt.

La mer est relativement calme, cependant nous voyons la lame se briser en jaillissant sur des récifs qui s'avancent droit en face de la ville, car Jaffa n'a pas de port, et l'abordage dans les gros vents y est fort difficile et souvent impossible.

Comme à Ismaïlia, nous trouvons toute la ville en habits de fête, en vue du Prince Rodolphe qui doit incontinent y descendre. De notre chaloupe le coup d'œil est vraiment enchanteur. Toutes les terrasses sont couvertes de gens avides de voir l'héritier de la couronne d'Autriche; les femmes surtout, avec leurs longs voiles blancs qui les enveloppent jusqu'aux pieds, produisent dans l'ensemble une variété de tons des plus agréables. En moins de cinq minutes nous avons franchi l'espace et je mets le pied sur les rochers qui bordent le rivage, à quelques pieds seulement des murs qui entourent la ville. Nous trouvons

ton-
ction
vant
s de
roite,
J'ai
vue
te au

pont
nous
côte.
plus
pour
s Phi-
rient,
livité
grève
e Ro-
s da-
s sont
mière

oyons
avan-
rt, et
uvent

le en
ncon-
eil est
vertes
riche;
ui les
emble
e cinq
pied
pieds
uvons

33

34

33

MÉDITERRANÉE

Tripoli

Batroun

(Biblos) Jebail

(R. Adonis) N. Ibrahim

Kesrouan

BEYROUT

Zahleh

Deïr el Kamar

Djebel Barouk

Saïda (Sidon)

Serfend (Sarepta)

Hasbeia

Hermon

Sour (Tyr)

Banias

Kuneiterah

Bahr el Huleh (Eaux de Merom)

Pont de Jacob

Safed

St Jean d'Acre

Baie d'Acre

C. Carmel

Nazareth

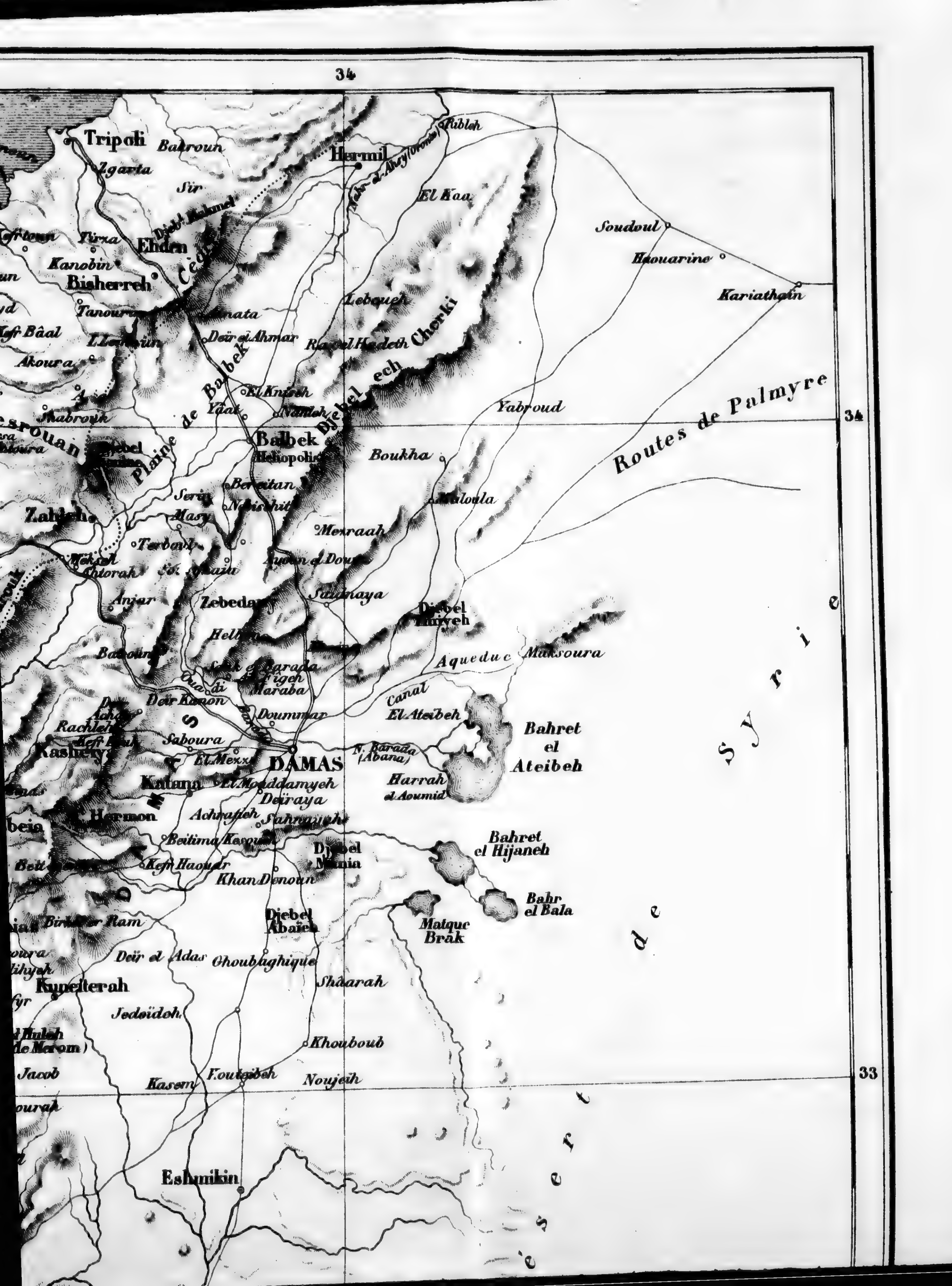
Bisherreh

Kanobin

Akoura

Ain Kantara

Jedeïde


34
Tripoli
Batroun
Zgarta
Sir
Hermil
Rableh
El Kaa
Ehden
Kanobin
Bisherreh
Soudoul
Haouarine
Kariathein
Deïr el Ahmar
Akoura
Plaine de Balbek
Djebel ech Cherki
Yabroud
Routes de Palmyre
34
Balbek
Heliopolis
Boukha
Maloula
Zahleh
Masy
Merraah
Terbeil
Anjar
Zebedany
Aqueduc
Muksoura
Canal
El Ateibeh
Bahret el Ateibeh
Deir Kanon
Doummar
Saboura
El Mezz
DAMAS
N. Barada (Abana)
Harrah el Aoumid
Katana
El Mouddamyeh
Deïraya
Hermon
Achrafieh
Beitima
Kefr Haouar
Khan Denoun
Bahret el Hijaneh
Bahr el Bala
Djebel Abaïeh
Matque Brak
Deïr el Adas
Kuneiterah
Shaarah
Jedoïdeh
Khouboub
Jacob
Kasem
Noujeih
33
Eshmikin
Désert de Syrie



Gravé par R. Hausermann et A. Simon.



Deral
Keise (Gadara)
Gerasa
s-Salt
Amman
Hesbon
Medaba
32
CARTE
DE LA
SYRIE MÉRIDIONALE
dressée
par le Fr. LIÉVIN DE HAMME
franciscain de Terre-Sainte.
100 Kilomètres – 25 Lieues – 1 Degré.
0 5 10 20 30 40 50 60 70 80 90 100
34
Paris Imp. Becquet

la rue q
pacte, m
travers
cains, q
débarqu

la rue que nous devons suivre occupée par une foule compacte, mais deux files de soldats tiennent le milieu libre à travers lequel nous passons jusqu'au couvent des franciscains, qui n'est qu'à quelques pas seulement de l'endroit du débarquement.

XI

Jaffa.— La maison de Simon-le-Corroyeur. — Les jardins; la chambre des pestiférés.— Le départ; nos montures.—La fontaine Abou-Nabbout; la demeure de Tabithe.— La plaine de Saron. — Lydda; Ramleh.— L'atelier de Nicodème.— La tour des 40 martyrs. — Latroun; Emmoas.— Saris. - Abougosch. — Vue de S. Jean in-Montana; Torrent du Térébinthe — Vue de Bethléem, du mont des Oliviers, de Jérusalem; entrée dans la ville sainte.

Jaffa ou Japha est l'ancienne Joppé de l'écriture. C'est une ville des plus anciennes du monde; certaines traditions veulent même qu'elle existât avant le déluge. Détruite par le cataclysme, le fils de Noé Japhet l'aurait rebâtie et lui aurait donné son nom. Quelques uns veulent aussi que ce soit là que Noé aurait construit son arche. Ce qu'il y a de certain, c'est que cette ville est très ancienne. C'était le seul port de mer que possédassent les Israëlites. C'est à Jaffa que le roi de Tyr, Hiram, faisait transporter les précieux bois de cèdre qu'il tirait du Liban et qu'il livrait à Salomon pour la construction du temple du très-Haut. C'est aussi à Jaffa que le prophète Jonas s'embarqua sur un vaisseau faisant voile pour Tharsis, pour se soustraire à l'ordre du Seigneur d'aller prêcher la pénitence à Ninive. On sait le naufrage qui s'en suivit et comment le prophète fut remis sur le rivage par une baleine qui l'avait avalé. Tour à tour possédée par les Machabées, les Romains, les Arabes, les Perses, les Turcs, les Egyptiens, elle fut autant de fois détruite et rebâtie. S. Louis l'entoura d'une muraille flanquée de vingt quatre tours que le sultan Ribars rasa quelques années plus tard.

Mal bâtie, à rues étroites, tortueuses et malpropres, la ville ne renferme plus aujourd'hui que 6,000 habitants, dont un millier à peu près sont catholiques, les musulmans seuls y comptant pour plus de 4,000.

Nous étions à peine rendus avec nos bagages au couvent des PP. franciscains, que le Prince Rodolphe opéra son débarquement, et vint aussi saluer les bons religieux. Nous venions de terminer notre *Te Deum*, pour remercier Dieu de notre heureuse navigation, que le Prince se présenta pour y accomplir le même acte de religion. Le P. Gardien le reçut à la porte de l'église et lui présenta l'eau bénite et l'encens.

On se montre généralment avide de voir les grands personnages, ceux que leur naissance, leur génie ou leurs vertus élèvent au dessus du commun des hommes; on se plait à rechercher dans leurs traits quelques rayons de cette autorité émanée de Dieu qui s'est reposé sur eux, quelques signes extérieurs des privilèges dont les a favorisés la Providence; mais tous ceux qui ont épié dans ces sentiments la rencontre du Prince Rodolphe à son débarquement à Jaffa, ont été grandement déçus dans leur espérance, surtout en examinant sa mise. En simple habit de chasse à petits carreaux gris et noir avec culottes se terminant au dessus du genou, on aurait plutôt reconnu, dans cet accoutrement, un vulgaire coureur de taillis, que l'héritier de la couronne de l'un des plus vastes empires du monde. Son précepteur, son oncle, l'ex-Grand Duc de Toscane, malgré ses cheveux blancs, portait aussi le même costume. Du reste, pour le Prince, bonne figure, teint blond, traits réguliers, front large et découvert, et rien qui dénote la morgue et les sottes prétentions. Sa tenue pendant la cérémonie religieuse fut tout-à-fait digne et respectueuse.

Comme le départ avait été fixé pour les deux heures de l'après midi, on s'empresse dès le matin de faire quelques petites excursions dans la ville.

Et tout d'abord nous faisons la connaissance du Frère Liévin, qui doit nous guider dans toutes les pérégrinations que nous aurons à faire dans la Terre-Sainte et la Syrie. Depuis vingt-deux ans, ce bon Frère est presque constamment occupé à conduire ainsi des voyageurs dans tous les endroits mémorables de cette contrée, faisant le trajet de Jérusalem à Beyrouth et Baalbek jusqu à quatre et cinq

fois chaque année. Le Frère, qui n'a encore que la soixantaine, a la barbe et les cheveux tout blancs, ce qui n'empêche pas qu'il puisse mettre à bout les plus forts cavaliers qui entreprendraient de le suivre. Il est flammand d'origine. Il est l'auteur du *Guide Indicateur de la Terre-Sainte*, que tous les pèlerins des Saints-Lieux ont constamment à la main. Ayant fait une étude spéciale de tous ces lieux, il est lui-même un livre vivant et des mieux renseignés. A chaque endroit rendu mémorable par quelque fait saillant, il nous fait l'historique du lieu, nous rapporte le fait, et sait s'arrêter aux preuves les plus convainquantes, lorsqu'il y a eu dissidence sur quelque point.

Nous allons à sa suite, à quelques pas seulement du couvent des PP., mais à travers des montées, des descentes, des voutes, des couloirs tortueux où le meilleur chien de race pourrait se perdre, visiter la maison de Simon-le-Corroyeur, où logeait l'Apôtre S. Pierre et où il reçut les envoyés du centurion Corneille, de Césarée. Ayant vu en révélation des anges descendre du Ciel une nappe remplie de toutes sortes d'animaux, purs et impurs, qu'on lui offrait en nourriture, il comprit que la rédemption n'était pas seulement pour les enfants d'Israël, mais qu'elle devait s'étendre à tous les gentils, aussi enrola-t-il avec joie Corneille parmi les enfants du Christ. La maison est aujourd'hui convertie en une petite mosquée, n'ayant rien de remarquable; son mihrab (1) est sans aucun ornement et son pavé est recouvert d'une simple natte.

Nous passons dans le marché qui n'a de remarquable qu'une grande variété de costumes de toute description. On y voit force étalages d'oranges et de citrons, principale production de Jaffa. Nous y voyons aussi des femmes avec des paniers d'amendes toutes vertes, qu'on mange en entier avec le brou. J'en goûte une, je lui trouve une saveur acide assez agréable, mais je ne puis me défendre de condamner la vente de fruits encore tout verts, n'étant guère qu'à mi-grosseur, lorsque parvenus à

(1) Le mihrab est une niche plus ou moins riche, dans les mosquées vers laquelle tous les musulmans se tournent en priant. Le mihrab est toujours placé du côté de la Mecque.

maturité, ils auraient double valeur. C'est l'enfant gourmand qui ne saurait attendre et qui satisfait son goût de tout ce qu'il rencontre.

En poursuivant vers le N. E, on rencontre de magnifiques jardins ou plutôt vergers, car ce sont bien plus les arbres fruitiers, orangers, citronniers, grenadiers, vignes, bananiers, etc., qui les rendent célèbres, que la culture qu'on leur donne, laquelle très souvent est fort négligée. Je vois là des oranges grosses comme je n'en avais encore jamais vu ; c'est comme des moyennes citrouilles. Les marins, dit-on, perçoivent jusqu'à deux lieues en mer les effluves de ces arbres fruitiers lorsqu'ils sont en parfaite floraison.

Au delà de ces jardins, tout près de la mer, se trouve un couvent d'Arméniens schismatiques, dans lequel on montre aux voyageurs la salle des pestiférés, c'est-à-dire, cette salle où l'on prétend que Napoléon fit empoisonner ses soldats atteints de la peste, pour leur épargner d'être massacrés par les Turcs après son départ.

Nous prenons le dîner dans le réfectoire des Pères et aussitôt après on s'occupe des préparatifs du départ.

Nous avions retrouvé nos selles européennes parmi les bagages débarqués du *Scamandre*, et les avions remises aux moukres (1) chargés de nous conduire.

Nos montures occupent presque complètement une petite rue inégale, tortueuse, pavée en pierres mal jointes, tout en arrière du couvent; je vais y faire une visite C'est à peine si je puis me frayer un chemin à travers les chevaux, mulets, ânes, pressés les uns contre les autres. Je parviens à la fin à retrouver ma selle numéro 35, sur un jeune cheval de fort belle apparence. Je retourne au couvent pour prendre mon ombrelle et attendre l'heure du départ.

Il est 2 heures passées et ordre est donné de monter à cheval. Je passe de nouveau à travers les montures, mais sans pouvoir retrouver la mienne, on les avait changées

(1) Les moukres ou muletiers sont de vigoureux jeunes gens chargés du soin des bêtes dans les caravanes.

de place. Presque tous les pèlerins étaient déjà en selle et j'étais encore à chercher mon jeune cheval. Il se trouvait bien encore près de moi un cheval sans cavalier, mais il portait une selle arabe, et je tenais à conserver l'européenne que j'avais achetée à Paris. Ne voulant pas ainsi faire l'échange, force me fut de faire l'inspection des selles pour retrouver mon numéro 35. Je le retrouve à la fin, occupé par un cavalier qui paraissait s'en accommoder fort bien. Permettez; vous avez sans doute apporté une selle de France.—Pas du tout; j'ai pris la première monture prête que j'ai rencontrée.—Et de cette façon vous vous êtes emparé de ma propriété, car cette selle, numéro 35 a été, par moi, achetée à Paris; je vous prierai de vouloir bien me la céder —C'est bien dommage, car je m'en trouvais fort bien.—Je veux le croire, mais puisque vous vous êtes résigné aux selles arabes, veuillez aller jouir des agréments qu'elles présentent, en prenant cette monture qui reste encore inoccupée. Et là dessus, mon compagnon laisse la place, que j'occupe aussitôt.

Je me trouve fort bien assis et reconnais ma jeune bête. C'est un étalon arabe de 4 ans, fort élégant, mais qui parait montrer un peu trop de pétulance; il avance, recule, frappe le pavé de ses fers, mordille ses voisins, et ne peut rester tranquille.—De grâce, dis-je, partons bientôt, car je crains quelque accident.

Voulant le retenir plus tranquille, je saisis les rênes; et le voilà aussitôt à reculer, heurtant de son arrière-train et chevaux et cavaliers, au grand mécontentement de ceux-ci, qui ont aussi peine à retenir leurs bêtes. N'ayant ni éperons ni courbache, je le frappe de mon ombrelle; mais mon animal va toujours à reculons, jusqu'à ce que rencontrant un étalage d'oranges que tenait une bonne femme, il renverse la table au grand effroi de la marchande, et va s'appuyer la croupe sur la maison voisine pour se cabrer. Mais un moukre, en mâchant force gros mots arabes que je ne puis comprendre, a déjà saisi la bride et ramène l'animal à la raison. Allons, dis-je, ça débute assez mal; espérons que ça tournera bientôt autrement.

Enfin nous voila en marche, et mon animal se tranquilise à mesure que nous avançons.

Nous avons à peine franchi les limites de la ville, que nous nous trouvons dans une allée bordée de chaque côté d'une haie d'énormes nopals, étalant leurs épines en rosettes à travers lesquelles se montrent fréquemment les têtes hideuses de nombreux lézards noirâtres nous regardant passer; ces haies séparent la route de vergers sans fin d'orangers, de citronniers, de grenadiers en fleurs qui embaument l'air de leurs émanations. Les orangers, en même temps qu'ils plient sous le poids de leurs pommes d'or, nous montrent des fleurs tout épanouies, principal foyer de leurs parfums; les citronniers retiennent encore la couleur verte à leurs fruits ; et les grenadiers étalent leurs fleurs semblables à des roses écarlates du plus vif éclat. Ça et là, au milieu de ces vergers, se montrent des bananiers au feuillage tout tropical. Ces feuilles minces, longues souvent de 6 à 8 pieds sur une largeur de 15 à 18 pouces, à limbe lisse, d'un vert souvent lavé de pourpre, aux bords gracieusement ondulés, me rappellent ces goëmons qu'on rencontre se promenant avec les courants aux bords de la mer. Et comme protecteur de tous ces arbres de médiocre hauteur, les fiers palmiers lancent de ci de là vers le ciel leurs parasols de verdure couronnant leurs tiges grêles et nues.

De temps en temps aussi sur le bord de la route, je renouvelle connaissance avec un arbre que j'ai rencontré la première fois en Géorgie et en Floride, c'est le mélia azédarach. Cet arbre, comme l'oranger, le citronnier, le grenadier, etc., n'est pas indigène ici, mais y a été importé de la Perse depuis longtemps, et s'y est pour ainsi dire naturalisé. Il fournit de superbes sujets pour l'ornementation des rues, sa taille ne dépassant pas la moyenne, son tronc étant toujours droit et uni et sa tête se couvrant au printemps d'une masse compacte de fleurs d'un beau blanchâtre lilacé. Les rues du Caire et d'Alexandrie nous en montrent de nombreux spécimens de la plus belle venue.

Orangers, citronniers, grenadiers, palmiers, bananiers, cyprès, muriers, sycomores, etc., le botaniste reconnait de suite qu'il est ici en pleine végétation tropicale, et il cherche en vain des représentants des productions de nos climats du nord.

Après environ 20 minutes de marche, nous rencontrons une riche fontaine en marbre blanc sur une place ombragée de cyprès et de sycomores. C'est la fontaine d'Abou-Nabbout, du nom du gouverneur de Jaffa, qui la fit construire au commencement de ce siècle. C'est à quelques pas seulement au nord de cette fontaine, dans un vieux cimetière qu'on commence à livrer à la culture, que se trouve les ruines de la maison de Tabithe, cette sainte veuve que ressuscita l'apôtre S. Pierre, comme on le lit aux actes des apôtres.

En ce temps là, disent les Actes, il y avait à Joppé, une femme de grande réputation par sa sainte vie et ses œuvres de charité, du nom de Tabithe. Cette femme étant venue à mourir, on envoya à S. Pierre qui était alors à Lydda pour le prier de venir à Joppé sans délai. Pierre s'y rendit avec les délégués, et arrivés à la maison de la morte, les veuves et les pauvres femmes qui y étaient réunies attendrirent l'apôtre en lui montrant les habits dont elle les avait revêtues et en déplorant la perte de leur bienfaitrice. Pierre après s'être agenouillé pour prier, dit ensuite à la morte : Tabithe, lève-toi ; aussitôt elle ouvrit les yeux et se mit sur son séant. Et l'apôtre la rendit toute pleine de vie à ses protégées.

On montre des loges sépulcrales dans l'une desquelles la tradition veut que la sainte femme ait été inhumée, et tous les ans, le IVe dimanche après pâques, il se fait là un grand concours de peuple pour honorer les vertus de Tabithe et le miracle dont elle fut l'objet.

Laissant à gauche la fontaine d'Abou-Nabbout, nous passons bientôt à droite la 1ère tour. Ces tours ou corps de garde ont été érigées en 1860, par le Pacha de Jérusalem Souraya, contre le brigandage des bédouins. Elles sont échelonnées de distance en distance sur la route de

Jaffa à Jérusalem et occupées chacune par deux soldats de la troupe irrégulière appelés Bachibouzouks (gendarmes.)

Nous sommes maintenant dans la fameuse plaine de Saron, vantée par le prophète Isaïe. C'est ici que Samson incendia les blés des Philistins en attachant des flambeaux à la queue de renards qu'il lança au milieu de leurs moissons. La plaine qui s'étend de la mer aux montagnes de la Judée, mesure 8 lieues de large sur environ 80 de longueur. Le sol est une argile sablonneuse des plus fertiles, aussi trouve-t-on tous les endroits non mis en culture couverts d'un riche tapis de verdure, qu'émaillent des fleurs sans nombre, parmi lesquelles dominent surtout l'anémone et la tulipe en certains endroits. Quelle population ne pourrait pas nourrir une telle plaine si elle était de toute part livrée à une culture intelligente? Nous passons parfois à travers des blés que nos montures dépassent à peine et dont les lents balancements au souffle du zéphir dénotent le poids qui allourdit leurs épis.

Nous poursuivions tranquillement notre route, lorsqu'un compagnon en arrière de moi, tomba de son cheval, par suite d'un faux pas qu'avait fait l'animal en mettant le pied dans un trou. M'étant retourné pour voir ce qui en était, je ne sais quel mouvement j'imprimai à mes rênes, mais voila mon animal, que je croyais désormais paisible, qui reprend sa course à reculons, heurtant les montures qui m'avoisinent; il se trouve bientôt sur une lourde voiture à trois chevaux qui nous suivait. Arrêté dans sa marche, il se cabre presque verticalement, si bien que le pôle de la voiture vient me frapper entre les épaules en menaçant de me faire rouler sous les pieds des bêtes. Les chevaux de la voiture opèrent aussi un mouvement de recul, et voila le véhicule qui menace de déverser son contenu dans un fossé que nous longions. J'allais être désarçonné, lorsqu'arrive un moukre qui saisit mon animal à la bride et me permet de descendre.—Eh! nous crie l'arabe, rien de surprenant, vous menez ce cheval *au filet*.—Mais que voulez-vous dire?—Vous ne tirez qu'une rêne à la fois.—Mais n'est-ce pas ce qu'il faut

faire, quand nous voulons changer de direction ?—Et non, il faut toujours tirer les 2 rênes à la fois; portant la main à droite, si vous voulez aller de ce côté là, et à gauche si vous voulez aller de l'autre.—C'est ce que j'ignorais; mais pour cet animal, vous le mènerez au filet ou à la cordelle comme bon vous semblera, pour moi, je n'en veux plus; il m'en faut un autre.

Et tous mes compagnons d'approuver ma décision, surpris qu'ils étaient que l'animal ne m'eût désarçonné par ses cabrements.—Alors, dit le moukre, nous allons changer, vous allez prendre mon mulet et je monterai votre cheval.—Très bien, changez les selles.—Nous les changerons ce soir, à Ramleh.—Mais non, que ce soit de suite; puisque j'ai fait les frais d'acheter une selle européenne à Paris, je veux m'en servir, et ne pas m'exposer à me blesser avec vos affreuses selles arabes.

Si jamais je me suis applaudi d'avoir fait un échange, c'est bien cette fois; car j'eus dans ce mulet, sans contredit la meilleure bête de toute la caravane. Animal paisible, au pas sûr et long, je n'avais qu'à le laisser faire dans les pas difficiles et je n'avais rien à craindre. Aussi ne voulus-je plus m'en séparer du reste du voyage.

Continuant notre route, nous passons bientôt après la 2e tour de garde, puis, plus loin, la troisième, et tombons dans une forêt de vieux oliviers. Cette forêt doit son origine à Colbert, ministre de Louis XIV, qui avait établi une ferme en cet endroit. Napoléon I, dans son trajet à S. Jean d'Acre, campa à l'ombre de ces oliviers.

Après la 4e tour de garde, nous passons devant un gros village arabe, Sarfand, dans le voisinage duquel se trouvait autrefois Geth qui fut la patrie de Goliath, de ce géant que terrassa David d'un coup de fronde. Geth, qui n'est plus aujourd'hui qu'un amas de ruines, possédait autrefois un roi.

Un peu plus loin, nous laissons à gauche la 5e tour de garde, et après quelques minutes seulement, nous entrons

dans Ramleh où nous pénétrons jusque dans la cour du couvent.

Telle est la route qui mène directement à Ramleh; ceux qui préfèrent passer par Lydda, doivent, après la rencontre de la 1ère tour, à un certain Ouéli (1), prendre une route à gauche, et, après avoir passé plusieurs villages musulmans, ils arrivent à Lydda ou Diospolis, qui est l'ancienne Lod de la Ste Ecriture. Lydda, qui ne compte que quelques catholiques seulement, a une population de 5,000 habitants à peu près. Elle est sale et mal bâtie et n'a de remarquable que l'église S. Georges qui possédait autrefois le corps de ce martyr, dont il était originaire, et l'emplacement de la maison d'Enée, ce paralytique que guérit le prince des Apôtres. S. Pierre, disent les Actes, étant venu visiter les saints qui étaient à Lydda, y trouva Enée que la paralysie retenait cloué sur son grabat depuis huit ans. Enée, dit l'apôtre, lève-toi, et fais toi-même ton lit. Et le paralytique se leva guéri.

De Lydda la route ramène à Ramleh où l'on arrive après moins d'une demi-heure de marche.

A Ramleh, comme à Jaffa, et comme nous les trouvons encore à Jérusalem, Bethléem, Nazareth, etc., nous sommes hébergés par les Pères franciscains, qui accueillent avec bonté tous les pèlerins qui se présentent, à quelque nationalité qu'ils appartiennent et quelque soit la religion qu'ils professent. Admirable institution que ces couvents d'hospitaliers! Le pèlerin en Terre-Sainte, grâce au dévouement des généreux enfants de S. François, de ces pauvres volontaires qui se font, par esprit de pénitence, les serviteurs de tous, est sûr d'être accueilli partout par des frères, qui souvent, comme à Ramleh, ne comprendront pas même son langage, mais toujours, par des signes de bienveillance, sauront lui faire comprendre qu'il peut compter sur leur abnégation et leur dévouement pour les soins matériels de la vie, soins qu'il chercherait vainement à se procurer à prix d'argent dans la plupart des lieux qu'il aura à visiter.

---

(1) Ouéli, petit monument funèbre.

Brisé par la fatigue, épuisé par la chaleur, il trouvera partout des figures sympathiques, qui oublieront leur pauvreté volontaire, pour mettre à sa disposition un comfort précieux, que les bourses les mieux garnies seraient encore impuissantes à acquérir ; et tout cela gratuitement, pour le seul avantage de fournir à des chrétiens les moyens de mieux connaître J. C., et à ceux qui le méconnaissent encore, l'occasion de remarquer comment ses disciples pratiquent les préceptes de charité fraternelle qu'ils ont reçus de lui.

Les franciscains ne possèdent pas de couvent proprement dit à Ramleh, il n'y ont qu'une hôtellerie que déservent 5 ou 6 Pères italiens ou espagnols.

A peine sommes-nous descendus de cheval, dans la cour du couvent, que les moukres viennent s'emparer de nos bêtes, et que nous pénétrons à la suite des Pères qui viennent nous saluer, sous leur toit hospitalier. Nous trouvons dans le passage même nos menues malles déjà rendues avant nous, et notre Président nous distribue aussitôt nos chambres où nous sommes libres de nous retirer de suite. Mais nous profitons des quelques heures de clarté qui nous restent encore pour visiter un peu la ville, malgré l'extrême fatigue dont chacun se plaint. La plupart montaient à cheval pour la première fois, et tous étaient harassés d'une aussi longue course comme début sous un tel climat. Ceux surtout qui avaient fait le trajet sur des selles arabes, pouvaient à peine marcher. Ces selles, à rembourrage très dur, ont le dos presque plat et fort large, de sorte que leurs côtés viennent en peu de temps à paralyser les muscles des cuisses.

Nous nous rendons d'abord sur la terrasse de l'hospice, d'où nous jouissons d'un magnifique point de vue, pouvant presque d'un seul coup d'œil embrasser la vaste plaine de Saron, depuis le Carmel qui la borne au nord en se joignant à la mer, jusqu'à Gaza où elle se perd dans le désert. De ce point de vue, la plaine n'est qu'un immense tapis de verdure, émaillé çà et là de villages arabes qui se dessinent sur toutes les éminences par leurs constructions gris-

sombre sur le fond commun, lorsque des palmiers, comme à Bir-Zébak, Lydda, etc., ne viennent pas les distinguer davantage.

Nous visitons d'abord la vieille église S. Jean-Baptiste, où le général Bonaparte fit dresser des ambulances sur les tombes des anciens croisés ; cette église, à trois nefs terminées par autant d'absides, est aujourd'hui convertie en mosquée. Puis nous passons aux vasques de Ste Hélène ; immense citerne dans laquelle nous dessendons par 27 marches. Nous nous trouvons alors dans un souterrain soutenu par 27 arches répondant à autant d'ouvertures par où les eaux du ciel venaient dans le réservoir. Puis enfin nous abordons la Tour des quarante martyrs. Vaste construction aujourd'hui abandonnée et ouverte à tous les vents, n'occupant pas moins de 100 mètres carrés. La tradition veut que ce soit là le tombeau des 40 martyrs de Sébaste en Arménie, qu'on aurait rapportés là ; et d'autres prétendent aussi que la Ste Famille, dans sa fuite en Egypte, se soit reposée en cet endroit ; mais ces deux traditions ne paraissent pas mieux appuyées l'une que l'autre, je serais plutôt porté à croire avec le Frère Liévin, que c'est là un ancien caravansérail à la disposition des voyageurs, comme on en voit encore en beaucoup d'autres endroits.

Nous rentrons au couvent sur les sept heures, des mieux disposés pour faire honneur à la table des bons religieux.

Ramleh est l'ancienne Arimathie, patrie de Joseph d'Arimathie et de Nicodème qui tous deux ensevelirent le corps du Sauveur. On sait que Joseph d'Arimathie faisait partie du sanhédrin ou sénat des Juifs qui condamna Jésus, et qu'à plusieurs reprises, cet homme droit prit la défense du juste et s'efforça de le sauver. Quant à Nicodème, c'était un ouvrier en bois ; on veut que ce soit lui qui ait le premier représenté le Christ en sculpture, et on tient comme sorti de ses mains le crucifix miraculeux que l'on vénère encore dans l'église de Lucques en Italie.

Le couvent des franciscains est bâti sur l'emplacement de la demeure de Nicodème, et, à l'entrée de l'église,

se voit son atelier même qui est converti en chapelle et dans lequel nous pûmes célébrer le lendemain.

Le souper terminé, nous nous rendîmes presque de suite à l'église pour la prière du soir, et chacun ensuite gagna sa chambre, tous se sentant pressés de se livrer au sommeil ou du moins de prendre un peu de repos.

Mardi 29 *mars.*—Le départ ayant été fixé la veille à 5 heures, dès les 4 h. les messes se célébraient aux différents autels. J'eus la chance de pouvoir célébrer dans l'atelier même de Nicodème.

La tasse de café noir (sans lait) qui fait à elle seule, avec un morceau de pain, le déjeûner en Orient, est bientôt prise, et dès avant 6 h. nous sommes tous à cheval et en route pour Jérusalem, que nous devons atteindre vers les 5 h.

Nous traversons un cimetière musulman, et nous reprenons aussitôt la grande route à travers la plaine de Saron. La plaine est à peu près la même qu'en avant de Ramleh, des champs cultivés par-ci par-là, et en certains endroits une telle profusion d'anémones, qu'elles forment un tapis continu du rouge le plus vif. Près des pièces cultivées nous voyons une quantité considérable d'énormes bulbes que la charrue a retirés du sol. Ils égalent les navets ordinaires en grosseur et on en remplirait des voitures. Ce sont ceux des asphodèles, *Asphodelus luteus.* Nous passons successivement les tours de garde Nos 6 et 7. Après cette dernière, on voit sur le sommet d'une colline à gauche *Abouchoucheh*, qui occupe l'emplacement de l'ancienne ville de Gezer, qui avait pour roi Horam, lors de l'entrée des Israélites dans la terre promise.

Nous rencontrons ça et là des ruisseaux coupant la route que nous traversons sur des ponts en maçonnerie.

Après la 10e tour de garde, nous entrons à gauche à Latroun, qui ne se compose que de quelques maisons. D'après la tradition, ce serait là la patrie du bon larron, l'Egyptien Dismas. On veut que la Ste Famille, lors de sa fuite en Egypte, ait cherché un refuge dans la cabane de cet heureux brigand, ou plutôt du père de ce célèbre larron. Celui qui devait le premier entrer dans le Ciel à la suite du

Sauveur, enfant alors, était déjà rongé par la lèpre. Sa mère ayant lavé son enfant dans l'eau qui avait servi au même usage à la Ste Vierge, l'enfant fut sur le champ guéri de sa hideuse maladie, ce qui ne l'empêcha pas d'exercer plus tard le brigandage à la suite de son père, jusqu'à ce qu'étant tombé entre les mains de la justice, il fut condamné à expier ses crimes sur la croix en compagnie de Jésus. Mais la grâce qui l'avait prévenu dès son enfance, lui parla encore à ses derniers moments, et il fut assez heureux pour suivre son inspiration. "Seigneur," dit-il, "je n'ai que ce que j'ai mérité, mais vous, vous êtes l'innocence même; souvenez-vous de moi lorsque vous serez dans votre royaume. — En vérité, je vous le dis, répliqua le Christ, aujourd'hui même, vous serez avec moi en paradis."

Latroun qui a possédé autrefois une belle église, n'est plus habitée aujourd'hui que par quelques fellahs et par deux bachibouzouks.

A quelques arpents seulement de Latroun, se trouve Amoas qui est l'ancienne Emmaus où Judas-Macchabée défit Georgias le général de l'armée d'Antiochus Epiphane, roi de Syrie. Les grecs lui donnèrent le nom de Nicopolis qu'elle porta longtemps. Ce n'est plus aujourd'hui qu'un petit village qui n'a de remarquable que les ruines d'une ancienne église qu'on était à déblayer au moment où nous la visitâmes. Une partie de l'abside avec le commencement des trois nefs étaient déjà découverts jusqu'aux dalles de marbre qui ornaient le pavé. Quelques auteurs veulent qu'Emmaus-Nicopolis soit l'Emmaus de l'Evangile, où le Sauveur se fit connaître aux deux disciples le jour même de sa résurrection. On ajoute qu'une religieuse Carmélite, morte dernièrement en odeur de sainteté à Bethléem, qui avait déjà opéré plusieurs miracles, aurait prédit qu'en y faisant des fouilles, on trouverait une inscription qui ferait disparaitre tous les doutes et établirait définitivement que c'est là même que le Sauveur s'est montré aux deux disciples. En attendant, je pense qu'il est plus sûr de s'en tenir au texte de S. Luc et à l'opinion du Fre Liévin, qui est une autorité en fait de géographie des Lieux-Saints,

et de ne trouver le véritable Emmaus qu'à Quobèbeh qui est à 60 stades de Jérusalem et non à Amoas-Nicopolis qui en est à 160.

A partir de Latroun, nous laissons définitivement la plaine de Saron pour entrer dans la chaîne des montagnes de la Judée. Nous laissons la vie, l'aspect riant et fertile de cette immense plaine, pour gravir ces monts nus, arides et désolés, où de rares bruyères, quelques houx misérables et d'autres arbustes épineux suffisent à peine à cacher ça et là les assises crayeuses qui s'étalent de toutes parts. Ce ne sont pas ici des mamelons arrondis, des têtes gracieuses revêtues d'une chevelure d'arbres et d'arbrisseaux; mais partout se montrent, comme entassés les uns sur les autres, tant les dépressions qui les divisent sont étroites, des sommités de pierre gris-jaunâtre, réfléchissant les rayons du soleil, en retraite les unes sur les autres, à cassure tranchante, que sillonnent par-ci par là des torrents maintenant à sec, mais qui dans la saison des pluies forment des courants impétueux pour les laver et les ronger.

Nous passons bientôt la 11e tour de garde, et nous nous enfonçons dans une gorge à pente assez prononcée qui suit un torrent maintenant sans eau et que nous traversons plus loin sur un pont en maçonnerie.

Nous faisons la rencontre, au détour d'un monticule, de trois femmes portant sur leurs têtes de lourds fagots qu'elles viennent d'arracher au flanc de la montagne. Je dis arracher, car la racine qu'elles ont conservée se montre plus volumineuse, et par conséquent plus précieuse comme combustible, que la tige grêle et tortueuse de ces arbrisseaux épineux. Vêtues d'un simple sarreau en toile bleue, sale et tout effrangé, elles le relèvent jusqu'à la hauteur du genou pour n'en être pas embarrassées dans la marche, et le retiennent serré à la taille par une corde à laquelle est accrochée la serpette qui leur a servi pour leur extraction et leur émondage. Les pieds et les jambes nues, elles cheminent ainsi à travers épines, cailloux pointus et autres aspérités de la route, sans tenir compte du soleil qui leur rôtit la figure et la poitrine qu'elles ne prennent aucun soin de se couvrir. Leurs

charges paraissent énormes, aussi les voit-on souvent plier sous le fardeau, et s'aider les unes les autres pour bien asseoir le faisceau sur leurs têtes. Quel esclavage! et dire que ces misérables, qui toutes trois, il est possible, appartiennent au même maître, au même tyran, auront peut-être encore à goûter du bâton une fois arrivées au logis, pour n'avoir pas alourdi davantage leurs fardeaux en les faisant plus amples. Que n'ouvrent-elles les yeux, ces esclaves des hommes et du démon, aux lumières du christianisme, qui les affranchirait de la double servitude à laquelle elles sont soumises !

Mais déjà les 12e et 13e tours sont franchies, et nous passons dans la vallée des vieux oliviers de Saris, l'ancienne Sarim où David s'arrêta dans sa fuite avec sa troupe, et après quelques minutes, nous touchons Abou-gosh, où nous nous arrêtons sur le penchant d'une colline semblablement couverte d'oliviers pour y prendre le dîner. Des tapis sont étendus à l'ombre sous les vieux arbres, et rangés autour, assis sur nos jambes, à la façon des anciens patriarches et des habitants du jour de ces contrées, nul ne se plaint du manque de siège, trop heureux sommes-nous, de voir étalés devant nous, œufs durs, quartiers de poulets, oranges, etc., qui vont renouveler nos forces pour nous permettre de continuer notre route incontinent.

Pour moi, suivant mon habitude, le repas est bientôt pris, et pendant que la plupart se livrent à une sieste sur les tapis mêmes qui nous ont servi de nappes, j'inspecte les broussailles du voisinage à la recherche de fleurs et d'insectes. Je suis bientôt rejoint par M. Gasnault-Guérin, qui lui, fait une revue de tous les cailloux qui jonchent le sol, dans l'espoir d'y rencontrer quelques spécimens de minéralogie dignes d'intérêt. Nos goûts communs nous rapprochant, nous devenons de ce jour deux compagnons inséparables pour poursuivre nos chasses et nos recherches. Plus heureux que lui, pendant qu'il ne trouve autre chose que des débris de la roche qui forme les montagnes que nous traversons, je cueille d'abord parmi les plantes: deux papavéracées, le coquelicot commun, *Papaver rhæas*, et un autre que je crois

être le *Papaver dubium.* Je suis tout surpris de tomber tout à coup sur de larges talles de mignonette tout en fleur, je m'empresse de les flairer, à ma grande surprise, elles sont inodores ; je reconnais alors, au calice à 4 divisions, que j'ai affaire au *Reseda luteola.* Un petit arbrisseau, à fleurs papilionnacées d'un jaune brillant, se montre en si grande quantité qu'il forme de larges massifs en certains endroits ; je crois d'abord reconnaître le genêt commun avec lequel j'avais fait connaissance sur la montagne de Lourdes, mais examiné plus attentivement, je constate que c'est une espèce différente, c'est le *Genista monosperma*, le *notem* des Arabes.

Quant aux insectes, s'ils ne sont pas nombreux en espèces, les individus par contre se montrent en quantité considérable. Je prends d'abord sur le bord du chemin des bousiers à pattes postérieures très longues, qui leur servent à rouler dans des trous préalablement creusés, des boules de fiente dans lesquelles ils déposent leurs œufs et dont se nourriront leurs larves, c'est le *Sisiphus muricatus* ; puis, sur le genêt, une grosse cantharide brune, avec le devant du prothorax rouge, c'est l'*Epicauta verticalis*, Illiger, je pense ; puis 2 espèces d'Andrènes et un *Halictus*, l'une des Andrènes et l'*Andrena rutila* de Spinola, si je ne me trompe etc., etc.

Abougosch, au pied de laquelle nous reposons, est l'ancienne Cariathiarim de l'Ecriture sainte. C'est dans la maison d'Abinadab, à Gabâa, sur la hauteur de Cariathiarim, que demeura pendant 20 ans l'arche d'alliance et d'où David vint la chercher pour la transporter à Jésusalem, chantant et dansant devant elle pour témoigner sa joie; environ 1033 avant J. C.

Cariathiarim est aussi la patrie du prophète Uri, qui fut mis à mort par le roi Joachim pour avoir prophétisé contre sa ville.

Au N. O. du village on voit une construction qui se distingue de toutes les autres par ses dimensions, c'est l'Eglise de Saint-Jérémie, que les musulmans en 1489 enlevèrent aux chrétiens après avoir massacré neuf Pères

franciscains qui en avaient la garde ; cette église est ajourd'hui dans un triste état d'abandon et de délabrement, servant souvent à loger les chevaux et autres bêtes de somme des voyageurs.

Il est déjà 2h. passées, la sieste est terminée et l'ordre de partir est donné. Chacun de reprendre sa monture et de se remettre à son rang pour la marche.

Mais voici qu'une dame anglaise, avec deux cavaliers qui la suivent, s'en vient traverser la troupe de notre caravane encore toute pêle-mêle sur la route. Le cheval de la dame heurte celui d'un des nôtres qui n'étant pas suffisamment retenu par son cavalier, se tourne aussitôt en travers et envoie force ruades au nouveau venu. La dame de crier alors avec effroi et toute prète à rouler sur le sol, lorsque les moukres viennent saisir les bêtes, et déposer la cavalière sans connaissance sur le bord de la route. On craignit un moment qu'elle n'eut les jambes cassées par les ruades reçues, mais heureusement que les deux bêtes étaient trop près l'une de l'autre, et que les pieds du cheval rueur ne touchèrent qu'au dessous du ventre de l'autre sans atteindre les jambes de la dame. Elle se remit bientôt et en fut quitte pour sa frayeur, sans autre conséquence. Nous conclûmes tout de même de cet incident qu'il faut en toute circonstance veiller attentivement sur nos bêtes, si nous ne voulons pas nous exposer à des accidents qui parfois peuvent être très sérieux.

Nous laissons à droite Soba que nous voyons perchée sur une montagne conique des plus élevées de cette chaîne. Soba était autrefois une place forte, mais elle fut prise et démantelée par Ibrahim-Pacha en 1834, et n'est plus aujourd'hui qu'un village sans importance d'environ 500 habitants.

Nous descendons plus loin dans une vallée toute plantée d'oliviers, de figuiers et de vignes, cultures qui contrastent agréablement avec les dénudations que nous avons remarquées jusqu'ici. Nous traversons sur un pont en maçonnerie le torrent qui coule au milieu de cette vallée.

A mesure que nous franchissons quelque hauteur, nos regards se portent en avant, pour voir si nous ne découvrirons pas bientôt les constructions de la Ville-Sainte. On se surprend soi-même ému à la pensée que dans quelques quarts d'heure on va fouler le sol le plus saint du monde, celui qui a été arrosé du sang de l'homme-Dieu, on va pénétrer dans Jérusalem, marcher sur les traces de Jésus. Gethsémani, le Calvaire, le S. Sépulcre, sont des noms magiques pour le chrétien, dont le souvenir seul évoque dans l'âme je ne sais quoi d'inconnu qui absorbe et qui transporte.

Poursuivant notre route, nous prenons une descente raide et tortueuse, vers le milieu de laquelle, on nous montre à droite, à quelques milles de distance, S. Jean in Montana, c'est là que Zacharie avait sa maison de campagne et où vint au monde le plus grand des enfants des hommes.

Nous laissons à gauche un village arabe séparé de la route par des champs tout plantés en oliviers, grenadiers, vignes, cognassiers etc., c'est Kalounieh, et continuant la descente, nous traversons au bas, sur un pont en maçonnerie, le torrent du Térébinthe, qui a donné son nom à la vallée qu'il arrose. Le torrent est maintenant à sec, et dans son lit même, nous voyons trois enfants complètement nus qui prennent leurs ébats sur le gravier qui le couvre. On sait que c'est dans le torrent du Térébinthe que David prit les pierres avec lesquelles il terrassa le géant Goliath. Oui, cette vallée célèbre qui aujourd'hui ne fournit pas même aux habitants qui l'occupent de quoi couvrir la nudité de leurs enfants, vit un jour deux armées nombreuses et formidables en présence l'une de l'autre; sur la gauche celle des Israélites et sur la droite celle des Philistins.

Depuis 40 jours les deux armées étaient en présence sans en venir aux mains, par ce qu'occupant chacune les hautes montagnes qui bordent le torrent de part et d'autre, il fallait pour se rencontrer descendre dans la vallée et remonter de l'autre côté. Et c'était à qui des deux armées ne s'exposerait pas dans cette position désavantageuse.

Mais l'armée de Saul était deplus terrifiée par les bravades d'un géant Philistin, qui descendait chaque jour dans la plaine pour provoquer et insulter les Israélites. Ce géant était Goliath, de la ville de Geth que nous avons vue dans la plaine de Saron ; il mesurait six coudées et une palme, et il était tout couvert d'airain, depuis son casque jusqu'à ses bottes et son bouclier, qu'il frappait de sa lance, dont le bois seul avait les proportions d'une rame de bateau. Aucun enfant d'Israel ne voulait aller se mesurer avec ce colosse, lorsqu'un jeune pâtre, du nom de David, arriva au camp envoyé par son père pour voir s'il ne manquait rien à ses frères. Il s'étonne des terreurs d'Israel et s'offre à aller combattre le géant. C'est que cet enfant, sous sa tunique de berger, portait un cœur de roi, et que tout confiant en Dieu, il avait déjà bien des fois éprouvé son assistance dans des circonstances critiques. On le présente au roi. Saul hésite, ne voulant pas exposer ce jeune homme à une mort presque certaine.—Seigneur, mon roi, dit l'enfant, ne craignez rien. Lorsque je conduisais mes troupeaux au paturage, il est arrivé plusieurs fois qu'un ours, un lion venait et emportait une brebis. Je me mettais aussitôt à sa poursuite, et sans autre arme que mon bâton, j'attaquais la bête féroce, je la saisissais à la gorge, la terrassais et l'étendais morte sur place. Je reprenais ma brebis et retournais joyeux à mon troupeau. Celui qui m'a délivré des griffes des ours et de la gueule des lions, saura bien aussi m'arracher des mains de ce Philistin. Et qui est-il donc cet infidèle pour oser braver ainsi l'armée du Dieu vivant? Je ne compte ni sur ma force, ni sur mon courage, mais uniquement sur l'assistance de celui qui trempe les cœurs et dirige les bras de ceux qui combattent en son nom.

Le roi voulut au moins le revêtir de ses armes.—Non, dit le jeune homme, je ne marchais pas ainsi lorsque j'égorgeais les bêtes féroces.—Et prenant son bâton, il descendit dans la vallée, choisit cinq cailloux bien polis dans le lit du torrent qu'il mit dans sa panetière, et saisissant sa fronde, il s'avance vers le Philistin.

—Mais me prends-tu pour un chien, dit le géant, en

venant ainsi à moi avec un bâton ? Je vais donner ta chair à manger aux oiseaux de l'air et aux bêtes des bois.—Tu viens à moi, dit David, avec l'épée, la lance et le bouclier, moi, je ne suis qu'un enfant, mais je viens à toi au nom du Seigneur ; je te couperai la tête et donnerai ton corps en pature aux oiseaux du ciel, afin que toute la terre sache qu'il y a un Dieu en Israël.

A peine avait-il achevé ces mots, qu'une pierre s'échappe en sifflant de sa fronde, et va frapper au front l'orgueilleux Philistin. Goliath roule sur le sol, et David lui enlevant son épée, lui tranche la tête d'un seul coup. La victoire est à David, et la terreur passe aussitôt d'une armée à l'autre, de celle des Israélites qui sont ivres de joie, à celle des Philistins qui se retirent honteux et en désordre.

Nullement en proie à la terreur des Philistins, mais quelque peu dominés par la joie des Israélites qui s'en retournaient victorieux à la Ville-Sainte, nous laissons derrière nous le torrent avec son lit aride et ses enfants nus, et gravissons la montagne opposée par une montée raide et escarpée, qui serpente en nombreux zigzags jusqu'au sommet de l'élévation. Rien de plus gracieux à chaque détour de la route, que de porter un regard en arrière sur la longue file de notre caravane, qui se dessine en un ruban mobile et replié sur le flanc de la montagne, en faisant contraster les couleurs voyantes des costumes avec le gris sombre du sol, ou plutôt de la pierre dans laquelle la route est taillée. Quarante cavaliers cheminent ainsi à la suite les uns des autres, couvrant en partie leurs montures de leurs amples manteaux blancs, en laissant pendre leurs longs turbans à fond blanc, rayé de rouge ou de jaune sur lesquels des ombrelles de toute couleur, projettent une ombre plus ou moins efficace, suivant la position qu'on sait leur donner selon les différents détours que l'on opère. Derrière les cavaliers, suivent au pas lent et aux traits fortement tendus deux lourds véhicules à trois chevaux, chargés eux aussi de voyageurs portant le même costume et se protégeant aussi contre le soleil avec leurs ombrelles étalées sur leurs têtes.

Nous passons à droite la 14e tour de garde, et un peu plus loin la 15e à gauche, où nous apercevons devant nous la montagne des Oliviers. Nous voyons à droite la vallée de la Croix où se trouve un couvent de Grecs schismatiques; au delà, vers le S. E., on aperçoit le couvent de S. Elie et, un peu plus à droite, Bethléem; cette scène sans pareille, a pour fond à l'horison les montagnes de Moab qui gisent de l'autre côté du Jourdain, au delà de la Mer Morte. Nous touchons enfin à la 16e tour de garde où nous voyons se dessiner sur l'horison les crénaux des murs de la Ville-Sainte. Jérusalem! Jérusalem! à ce cri les croisés se sentirent dominés par une joie indescriptible. Et nous aussi, nous sommes émus, nous foulons un sol qui frappé de nos pas nous renvoie les échos des plus mémorables événements du monde; les personnages les plus célèbres ont buriné à sa surface dans leur passage des caractères ineffaçables que nous savons déchiffrer, et je ne sais quelle vapeur secrète, mais suave, s'en exhale pour dominer nos cœurs et nous enivrer en quelque sorte. Aussi est-ce avec empressement que nous descendons de nos montures pour nous agenouiller et baiser ce sol qui à si justes titres est appelé Terre-Sainte. C'est avec âme et les larmes aux yeux que nous chantons le cantique du roi-prophète :(1)

Je me suis réjoui de cette parole qui m'a été dite : nous irons dans la maison du Seigneur.

Nous établirons notre demeure dans tes parvis, ô Jérusalem.

Jérusalem, ville auguste, commune patrie des serviteurs de Dieu, dont les diverses parties forment un tout admirable.

Là sont montées les tribus consacrées au Seigneur, pour rendre hommage à son nom, selon la loi d'Israel.

Là sont placés les sièges de justice, les trônes de la maison de David.

Demandez la paix pour Jérusalem ; que ceux qui t'aiment, ô cité sainte, jouissent de toutes sortes de biens.

Que la paix règne dans tes remparts, et l'abondance dans tes palais.

---

(1) *Lætatus sum in his quæ dicta sunt mihi.* Psaume 121.

Asile de mes frères et de mes amis, mes paroles sur toi étaient des paroles de paix.

La maison du Seigneur notre Dieu est dans ton enceinte ; c'est pourquoi j'ai appelé sur toi tous les biens. Gloire soit au Père etc.

Puis nous récitons un *pater* un *ave* pour gagner l'indulgence à la vue de la Ville-Sainte, et reprenons nos montures pour continuer notre route.

D'ordinaire un Père de Terre-Sainte vient en cet endroit à la rencontre des pèlerins, pour les saluer et les introduire dans la ville. Mais l'arrivée du Prince Rodolphe, qui nous précédait de quelques minutes, nous priva de cet avantage.

Chacun ayant maintenant appris à dominer sa monture, nous nous mettons en file deux à deux et faisons notre entrée dans un ordre admirable. La marche est ouverte par le Frère Liévin, sur son superbe cheval gris-pommelé, puis viennent les membres du bureau, les ecclésiastiques, les hommes, et enfin les dames que suivent nos moukres en fermant la marche.

Nous laissons à gauche l'établissement russe, passons la 17e tour de garde et touchons aux murs de la ville que nous longeons sur notre gauche jusqu'à la porte de Jaffa.

Nous passons sous un arc de verdure érigé pour le prince et trouvons toute la population sur pied, en habits de fête, à l'occasion de cette visite, moins toutefois un campement de bédouins dont les sombres tentes s'étalent à la porte même de la ville, avec leurs chameaux agenouillés sur la place et leurs enfants nus qui veulent eux, aussi, servir leur curiosité malgré leur manque de costume.

Nous franchissons la porte, munie d'un seuil en pierre que nos chevaux enjambent, mais que les voitures ne peuvent franchir, tournons à gauche, où nous prenons la 2e rue qu'on rencontre, rue étroite, inégale, irrégulière, pavée en cailloux ronds sur lesquels retentissent les fers de nos chevaux, laissons à doite 2 autres rues à peu près semblables, et continuons tout droit, jusqu'à ce que nous voyions, dans un angle à gauche, la porte d'une grande construction, au dessus de laquelle nous lisons l'inscription : *Hospitium Franciscanum*, c'est la Casanova ou hôtellerie des Pères franciscains qui doit nous recevoir.

XII

Casa-Nova.—La basilique du S. Sépulcre.—Visites : les Franciscains ; le Patriarche ; les Frères des Ecoles Chrétiennes ; le Consul de France.

Jérusalem, mardi 29 *mars.*—Nous sommes accueillis par les Franciscains de Jérusalem, comme nous l'avions été à Jaffa et à Ramleh, c'est-à-dire avec une bienveillance, une cordialité toute fraternelle, bien propre à nous faire oublier que nous sommes en pays étranger. Le directeur de l'hospice, le R. Père Léon Patrem, ajoute à sa qualité de bon religieux, une haute éducation unie à de grands talents littéraires, que certaines publications, et surtout la chaire sacrée, ont fait ressortir en plus d'une circonstance mémorable. C'est un français, encore jeune, aux allures vives, à la parole brève, sans rien lui faire perdre toutefois de ses habitudes d'urbanité et de politesse qui lui assurent incontinent l'affection de tous ceux qui font sa connaissance.

A peine avons-nous franchi le seuil de l'hospice, qu'on nous conduit au divan ou salon principal de la maison, où notre président, assisté de notre secrétaire, se mettent aussitôt à nous distribuer les chambres. Le n° 49, de plein pied avec le divan, m'échoit avec M. Bolduc pour compagnon. Les chambres, sans rien emprunter au luxe des somptueux hôtels des grandes villes, sont, cependant fort convenables, ayant surtout d'excellents lits. Comme partout en Orient, le bois n'est employé qu'aux endroits absolument indispensables, pavés en pierre, murs de divisions en pierre, voute en pierre, ce qui, joint aux persiennes qui garnissent les fenêtres, ne contribue pas peu à protéger contre les chaleurs excessives de ces contrées.

Casa-Nova est une bâtisse très ancienne, mais qui tout dernièrement à été restaurée ou plutôt refaite, de manière qu'elle a aujourd'hui un aspect tout rajeuni fort agréable. Le divan et le réfectoire sont surtout remarquables par leur propreté et leur élégante simplicité.

La bâtisse forme un parallélogramme avec une cour intérieure à ciel ouvert, et des deux côtés des corridors sont distribuées les chambres des pèlerins. Du divan, nous n'avons qu'un escalier à monter pour nous trouver sur la terrasse, où nous jouissons d'un magnifique point de vue, pouvant embrasser presque toute la ville d'un seul coup d'œil. Le St-Sépulcre, la mosquée d'Omar, les patriarcats latin et grec, la tour de David, et au second rang le mont des Oliviers, celui du Mauvais-Conseil, celui du Scandale, l'établissement russe *extra muros* etc., se rangent en cercle autour de nous pour s'offrir à notre inspection.

Chacun ayant pris possession de sa chambre, nous nous rendons tous ensemble à l'église du St Sépulcre, au tombeau de Notre-Seigneur, but principal de notre pèlerinage. Nous tournons à droite au sortir de l'Hospice, et nous prenons la première rue à gauche, qui se termine plus bas sur une rue transversale dont nous prenons la droite, pour passer dans un petit basar, c'est-à-dire une rue couverte où se trouvent des étalages de marchandises de chaque côté; puis tournons à gauche, sous un autre basar, descendons quelques marches en tournant encore à gauche, et débouchons sur le parvis de la Basilique, que nous trouvons en partie occupé par des étalages d'objets de piété, chapelets, médailles, images, etc.

La Basilique est tout entourée de constructions qui ne permettent pas d'en bien saisir la forme extérieure, et de ce parvis qui constitue son unique entrée, elle n'offre rien de remarquable ni de bien imposant, si ce n'est une porte fort antique s'ouvrant sur son côté, à peu près au milieu de sa longueur.

Nous ne sommes pas peu étonnés en pénétrant dans le saint lieu de voir installés, sur des divans à côté de la porte, des officiers Turcs avec le turban sur la tête et fu-

mant stoïquement leur chibouque. Leur regard semble nous dire qu'ils sont étonnés de notre étonnement à leur vue, ne croyant, eux, faire que ce qu'il leur convient de faire.

Le premier objet qui frappe ensuite nos regards, est la Pierre de l'Onction, droit en face de la porte ; c'est une table en pierre rouge du pays, de 7½ pieds de longueur sur 4 de largeur, élevée de 11 pouces sur le pavé, et au-dessus de laquelle brûlent des lampes nombreuses et fort riches. Nous nous agenouillons pour la vénérer en la baisant, et continuant à gauche, nous passons entre d'énormes piliers pour nous trouver sous la coupole même qui surmonte l'édifice, au milieu de laquelle coupole s'élève l'édicule qui renferme le tombeau du Sauveur. Nous gravissons deux marches pour nous trouver en face même du saint édicule ; puis, passant entre des cierges de dimensions énormes, nous pénétrons dans la chapelle de l'Ange, au milieu de laquelle nous vénérons une pierre que supporte au milieu un pilier isolé d'environ 3 pieds de hauteur. De là, il n'y a plus qu'à franchir une petite porte cintrée d'environ 4 pieds de hauteur, pour nous trouver dans le lieu le plus saint du monde, le tombeau dans lequel fut renfermé le corps même du Sauveur après sa descente de la croix, et d'où il sortit trois jours après plein de vie, plus brillant que le soleil, triomphant de la mort et de la malice des hommes. Nous pénétrons les uns après les autres, quatre par quatre, dans le saint lieu pour baiser la pierre sacrée qui recouvre la fosse même où fut déposé le corps de l'homme-Dieu, et laisser parler nos cœurs, ou plutôt nous livrer pendant quelques secondes aux douces émotions qui agitent nos cœurs et que le temps ne nous permet pas pour le moment de prolonger d'avantage. Nous passons de là à l'autre côté de coupole, dans la chapelle des Pères franciscains, où l'on garde le S. Sacrement, et où réunis, nous chantons ensemble le *Te Deum*, pour remercier Dieu d'être heureusement parvenus au terme de notre pèlerinage.

Nos prières terminées, nous contournons le chœur des Grecs, en jetant un regard sur les diverses chapelles qui le

bordent tout autour à gauche du couloir que nous suivons, et arrivés près de la porte, nous montons un escalier de 18 marches taillées dans le roc, pour pénétrer sur le Calvaire. Nous vénérons l'endroit où Jésus fut attaché à la Croix, que désigne une rosette en mosaïque dans le pavé, le lieu du *Stabat Mater*, puis l'endroit même où fut plantée la Croix. Le Fre Liévin ne fait que nous indiquer les lieux en quelques mots, remettant à un autre moment à donner plus de détails, tout en permettant à chacun de faire des visites paticulières avec moins d'empressement, une plus grande étude des lieux, et surtout des méditations en rapports avec les événements mémorables dont ils ont été les témoins.

Nous revenons à Casa-Nova à 7 h. qui est l'heure fixée pour le souper ou plutôt le dîner comme on l'appelle ici.

La récréation qui suivit le repas fut assez courte, chacun sentant un besoin de repos après des exercices si prolongés. Cependant, bien que nous eussions fait onze lieues ce jour et seulement cinq la veille, presque tous confessaient être moins fatigués que le soir précédent, les mouvements répétés pour ceux qui n'en ont pas l'habitude étant toujours plus pénibles à leur début.

Jérusalem, mercredi 30 *mars.*—Malgré le besoin de repos dont je me sentais pressé, ce n'est encore que longtemps après m'être mis au lit, hier soir, que je pus me livrer au sommeil, tant l'émotion qu'avait suscitée en moi la présence des lieux que javais visités, avait excité mes nerfs et me retenait dans une agitation fébrile. J'étais à Jérusalem, j'avais mis les pieds sur les traces des pas de Jésus, j'avais gravi le Golgotha sur lequel il expira, pénétré dans le sépulcre qui le renferma et qui devint le théâtre brillant de son triomphe, le sceau, la confirmation des oracles de vie sortis de sa bouche ! J'étais à Jérusalem ! le point le plus saint de la terre, ce lieu qui de tout temps a été en communication directe et constante avec le Ciel ! Il fallait me le répéter pour me forcer à y croire, tant était pleine d'étonnement pour moi, la réalisation de ce rêve de toute ma vie. Il me semblait voir la voute des Cieux entr'ouverte, et Jésus avec sa sainte Mère et ses apôtres regardant avec complaisance ce lieu de leurs combats et de

leur triomphe ! Je voyais comme un torrent de grâces qui coulait encore en ce lieu pour produire les fruits les plus efficaces de salut. Je voyais Adam, notre premier père, dont le crâne repose ici, David, Salomon, Jérémie, Jean-Baptiste, cette foule de martyrs, d'anachorètes, de saints de toute dénomination, S. Jérôme. S. François d'Assise, S. Ignace qui sont venus ici retremper leur foi, se confirmer en grâce et prendre des arrhes pour le ciel. Je voyais la légion innombrable des saints de tous les états, de tous les pays, de tous les temps, qui sont venus, du moins en esprit, recueillir une parcelle du sang divin qui a arrosé ce rocher, pour prendre leur essor vers le séjour de l'éternelle béatitude. Je me confondais avec ces illustres personnages pour ajouter mes adorations aux leurs, et recueillir ma part de cette rosée céleste qui s'échappe du Calvaire. Mais hélas ! que voyais-je à côté ? l'indifférence, l'impiété, le blasphême ! des Judas, des Pilates, des Caïphes, des Hérodes formant la majorité de ceux qui habitent ces lieux, qui parcourent ces rues. Ils retentissaient encore à mes oreilles les cris de cette foule insensée s'exclamant : *nolumus hunc regnare super nos* (1), et ce blasphême me glaçait le sang dans les veines.

Ce n'est qu'après avoir longtemps roulé ces pensées dans mon esprit, que la lassitude l'emportant à la fin, je pus me livrer au sommeil.

Ce matin, dès avant cinq heures, j'étais sur pieds, et peu après me dirigeais au Saint-Sépulcre pour y célébrer.

Mais j'ignorais encore qu'il n'en est pas ici comme à Québec ou à Paris, et qu'il faut à tout instant avoir à compter avec MM. les Turcs, Je parviens donc sans difficulté sur le parvis de la Basilique, mais j'en trouve la porte fermée. Je m'approche du guichet ouvert dans cette porte et demande au portier, à l'intérieur, s'il n'y a pas moyen d'entrer. Il parut d'abord hésiter, puis jetant les yeux sur ma croix de pélerin :—Attendez un peu, me dit-il, le Prince Rodolphe doit entrer dans la minute, et vous pourrez entrer ensuite ; mais vous seul, car la porte restera fermée.—Je me retire donc un peu à l'écart, et presque aussitôt je vois arriver le Prince avec son escorte, précédée de 6 cavas qui font retentir le pavé des longues hallebardes qu'ils portent.

(1) Nou ne voulons pas que celui-ci règne sur nous.

Les deux battants de la porte livrent l'entrée au Prince et à son escorte, et de suite une foule en haillons, nu-pieds déguenillés, hommes et femmes, se précipitent dans la porte pour pénétrer à l'intérieur. Des bachibouzoucks font rouler sur les épaules de ces voyous force coups de cravaches, pendant que les gardiens à l'intérieur s'efforcent de refermer les battants au milieu des cris confus des assiégeants et des assiégés. J'attends à l'écart que ce tapage soit apaisé, et je me présente de nouveau au guichet.—Je vais bailler la porte, me dit le portier, et vous entrerez seul.—Et de fait, comme il ne faut pas une très large ouverture pour me livrer passage, je pus pénétrer à l'intérieur sans peine et sans qu'aucun de la bande tapageuse ne pût se glisser derrière moi.

Je fais en passant une courte visite à l'intérieur du S. Sépulcre et me rends à la sacristie, dont on nous avait montré la porte la veille. Je trouve le chapelain du Prince, l'Archevêque nommé de Vienne, qui s'habillait ponr célébrer dans le S. Sépulcre même.—Il sera trop tard pour dire une autre messe dans le S. Sépulcre à la suite de celle qui va commencer, me dit un Père, voulez-vous célébrer sur le Calvaire ?—Très bien, lui dis-je, j'en serai très heureux. —Habillez-vous de suite, fit-il en me montrant l'ornement.

Ayant pris les ornements, je suis un Frère qui doit me servir. Nous faisons, comme la veille, le tour du chœur des Grecs, puis nous montons les 18 marches du Calvaire, et je me rends à l'autel de la Crucifixion, c'est-à-dire, à l'endroit même où l'on attacha Jésus-Christ à la Croix.

Par un privilège spécial, dans tous les sanctuaires principaux, on peut dire la messe votive du mystère commémoré par le lieu qui en fut le théâtre. C'est donc la messe votive de la Croix qu'on dit à l'autel de la Crucifixion.

Si jamais les paroles de la sainte liturgie ont fait impression sur mon pauvre cœur, c'est bien en cetta circonstance mémorable. Avec quel plaisir je m'appliquais à en pénétrer le sens, j'en savourais la récitation ! *Nos autem gloriari oportet in Cruce Domini Nostri Jésu-Christi*, pour nous, c'est dans la seule Croix de Jésus que nous devons

nous glorifier, cette Croix qui est notre salut, notre vie, le gage de notre résurrection.... Jésus s'est rendu obéissant jusqu'à la mort et à la mort de la Croix ; et c'est ici même que ce mystère d'amour s'est opéré ! *O Crux benedicta, quæ sola fuisti digna portare Regem cælorum et Dominum*, O heureuse Croix, qui fus seule digne de porter le Roi et le Seigneur des Cieux !.... *Ecce ascendimus Jerosolymam, et Filius hominis tradetur principibus sacerdotum, et scribis, et condemnabunt eum morte, et tradent eum gentibus ad illudendum, et flagellandum, et crucifigendum.* Voici que nous montons à Jérusalem, et le fils de l'homme sera livré aux princes des prêtres et aux scribes, et ils le condamneront à la mort, et le livreront au mépris du peuple, le flagelleront et le crucifieront.... Et c'est ici que la malice des hommes s'est ainsi épuisée sur le juste par excellence ! Et moi, son ministre indigne, en vertu du pouvoir de prêtre dont il m'a revêtu, je vais renouveler ce sacrifice, je vais ouvrir de nouveau cet abyme incommensurable de perversité,... et d'amour ! Ce n'est qu'avec peine que parfois je pus articuler les paroles de la liturgie sainte, tant était vive l'émotion qui me dominait tout entier.

Le saint sacrifice terminé, je pénètre de nouveau dans le Saint-Sépulcre, où, tapis dans un coin, je puis faire mon action de grâces, sans m'occuper des nombreux schismatiques qui sans interruption venaient dans le saint Tombeau multiplier leurs signes de croix et leurs prostrations, en même temps que leurs baisers sur la pierre sacrée ou le pavé même.

L'édicule qui s'élève sur le saint Tombeau au milieu de l'immense rotonde qui couronne la Basilique est isolé de tout le reste, et mesure 25 pieds de longueur, sur 17 de largeur, et 16 de hauteur. Il forme ainsi une chapelle allongée de l'Est à l'Ouest, où se trouve l'unique entrée ; un exhaussement de deux marches, sur la largeur de l'édicule, se prolonge depuis son entrée jusqu'au chœur des Grecs, distance d'environ 40 pieds ; et c'est ce parvis, qui quoique ouvert des deux côtés, forme le chœur des latins (1) ; c'est là que le Patriarche officie dans les grandes solennités.

(1) Par les latins on entend généralement tous les catholiques, quoique à proprement parler, cette dénomination ne désignerait que les catholiques du rit latin ou romain.

L'édicule, comme je l'ai dit plus haut, renferme deux cellules, la chapelle de l'Ange, et le saint Tombeau même. Cette dernière cellule mesure 6½ pieds sur 5¾ à peu près. Les parois, de même que le pavé, sont revêtues de plaques de marbre blanc qui cachent le rocher qui forme encore les murailles de la sainte grotte, de sorte qu'en enlevant une de ces plaques, en verrait le roc naturel même qui a abrité pendant trois jours le corps du Sauveur. Une table de marbre, élevée d'environ 2 pieds sur le pavé, recouvre la fosse même où fut déposé le corps de Jésus. Pour ycélébrer, on ajoute au-dessus une autre table qui sert d'autel, et qu'on enlève aussitôt pour laisser la place libre aux schismatiques Grecs et Arméniens, qui aujourd'hui ont aussi le droit de partager avec les catholiques la possession de la plupart des sanctuaires les plus vénérables.

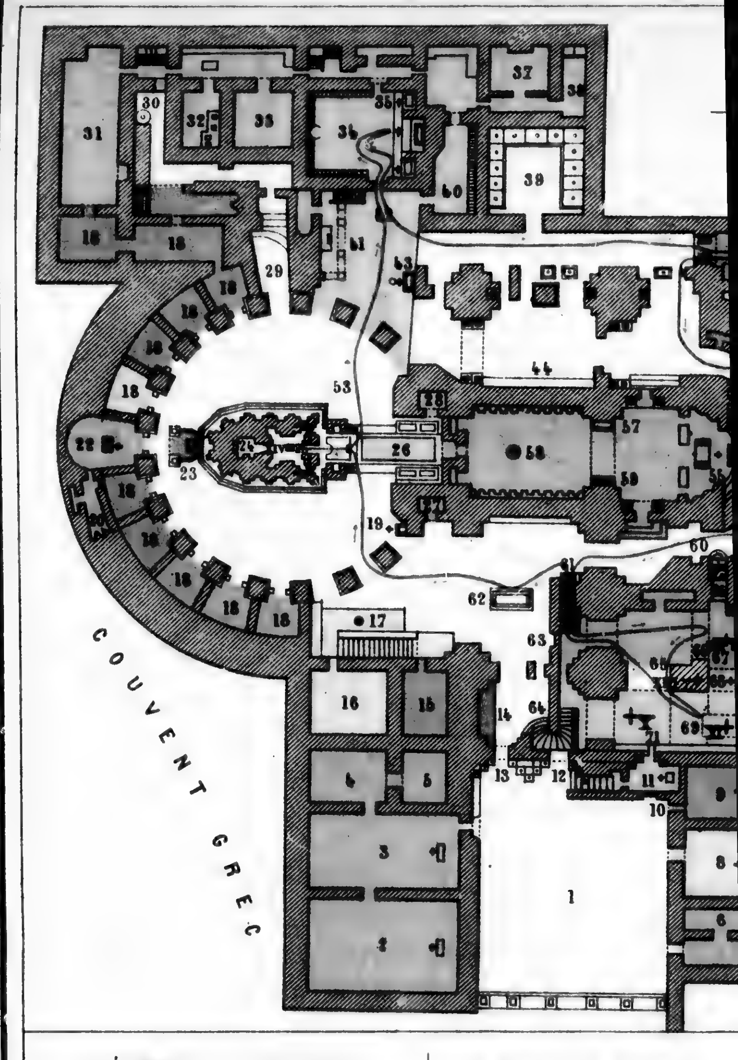
Des lampes nombreuses brûlent jour et nuit, tant dans le saint Tombeau même que dans la chapelle de l'Ange et sur la façade extérieure. La chapelle de l'Ange est comme le vestibule du S. Tombeau, et communique avec lui par une petite porte ceintrée, taillée dans le mur ou plutôt le rocher, qui forme la division entre les deux. Comme le prêtre qui célèbre à l'intérieur ne peut avoir qu'un, ou tout au plus deux servants avec lui, vu l'exiguité du local, c'est dans la chapelle de l'Ange que se tiennent les personnes qui veulent assister au S. Sacrifice, et c'est en s'agenouillant dans cette petite porte, les unes après les autres, qu'elles viennent prendre la sainte communion lorsqu'elles doivent la recevoir.

La chapelle de l'Ange est ainsi appelée, par ce que c'est là que se tenait l'ange lorsqu'il dit aux saintes femmes: *Surrexit non est hic*, il est ressuscité, il n'est plus ici; entrez et venez voir le lieu où on l'avait déposé. Cette chapelle est aussi toute revêtue de marbre blanc à l'intérieur, ce marbre étant sculpté en panneaux avec pilastres et colonnettes. La pierre que l'on voit au milieu supportée par un petit pilier, peut mesurer un pied carré, elle est encadrée dans un morceau de marbre blanc; cette pierre est un morceau de la table qui recouvrait le saint tombeau, et sur laquelle

deux
même.
près.
laques
encore
levant
qui a
e table
couvre
ycélé-
utel, et
schis-
aussi le
de la

nt dans
Ange et
comme
lui par
lutôt le
mme le
'un, ou
n local,
es per-
en s'a-
rès les
munion

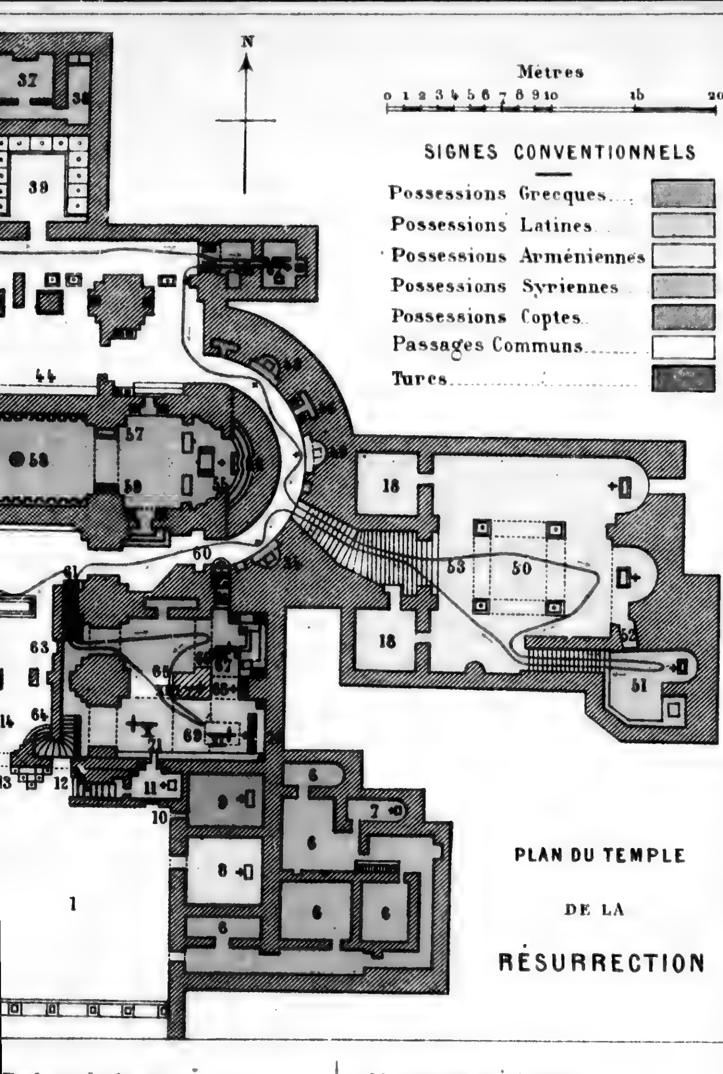
ue c'est
mmes:
entrez
elle est
marbre
nettes.
n petit
ée dans
morceau
laquelle



LÉGENDE EXPLICATIVE

1 *Place.*
2 *Chapelle S.t Jacques.*
3 *id. de S.t Jean et de S.te M. Madeleine.*
4 *Chapelle des 40 Martyrs.*
5 *Reste du Clocher.*
6 *Chambres du Couvent de S.t Abraham.*
7 *Lieu du Sacrifice d'Abraham.*
8 *Chapelle de S.t Jean.*
9 *id. de S.t Michel.*
10 *Entrée de la Chapelle Grecque de S.te Marie l'Egyptienne.*
11 *Où restaient S.t Jean et la S.te Vierge pendant la Crucifixion.*
12 *Porte fermée.*
13 *Porte d'entrée du Temple.*
14 *Divan des Gardiens Turcs.*
15 *Chambre du gardien Copte.*
16 *Chambre du gardien Arménien.*
17 *Position des Trois Maries à la mort du Christ.*
18 *Chambres.*
19 *Autel Arménien.*
20 *Tombeau de Joseph d'Arimathie.*
21 *Les chiffres romains indiquent les 5 dernières stations du ch.in de la Croix.*
22 *Chapelle Syrienne.*
23 *id. Copte.*
24 *Tombeau du Sauveur.*
25 *Chapelle de l'Ange.*
26 *Chœur des Latins quand ils o*
au S.t Sépulcre.
27 *Chambre du gardien Grec.*
28 *Petite Sacristie.*
29 *Passage conduisant à la Citer*
commune.
30 *Citerne commune.*
31 *Magasin.*
32 *Cuisine.*
33 *Réfectoire.*
34 *Chapelle Latine. Aut. de l'app*
35 *Autel des Reliques.*
36 *id. de la Colonne de la Flag*
37 *Chambre*
38 *Retraite des R.ds pères Francis*
39 *Retraite commune.*
40 *Sacristie.*
41 *Orgue.*
42 *Endroit où demeurait S.te Ma*
43 *Endroit où le Christ apparu*
à Madeleine sous les habits
d'un Jardinier.
44 *Galerie Grecque.*
45 *Autel Grec.*
46 *Anc. Porte des Chanoines.*
47 *Prison du Christ.*
48 *Chapelle de Longinus.*
49 *id. de la division des vêtements du Christ.*

Gravé par R. Hausermann et A. Simon.



Tombeau du Sauveur.
hapelle de l'Ange.
Chœur des Latins quand ils officient au St. Sépulcre.
Chambre du gardien Grec.
Petite Sacristie.
Passage conduisant à la Citerne commune.
Citerne commune.
Magasin.
Cuisine.
Réfectoire.
Chapelle Latine. Aut. de l'apparition.
Autel des Reliques.
id. de la Colonne de la Flagellation.
Chambre.
Retraite des R.ds pères Franciscains.
Retraite commune.
Sacristie.
Orgue.
Endroit où demeurait Ste. Madeleine.
Endroit où le Christ apparut à Ste. Madeleine sous les habits d'un Jardinier.
Galerie Grecque.
Autel Grec.
Anc. Porte des Chanoines.
Prison du Christ.
Chapelle de Longinus.
id. de la division des vêtements du Christ.

50 *Chapelle de Ste. Hélène.*
51 *Chapelle de l'invention de la Ste. Croix.*
52 *Endroit où Ste. Hélène priait.*
53 *Travé de la Procession latine.*
54 *Chapelle de la Colonne d'opprobres.*
55 Sancta Sanctorum
56 *Trône du Patriarche Grec.*
57 *id. de l'Évêque Grec.*
58 *Centre du monde.*
59 *Trône du Patriarche Grec.*
60 *Ancien escalier conduisant au Calvaire.*
61 *Escalier Grec.*
62 *Pierre de l'Onction.*
63 *Entrée de la Chapelle d'Adam.*
64 *Escalier Latin.*
65 *Chambre sous le Calvaire.*
66 *Autel où se trouve le trou de la Croix.*
67 *Fissure qui se fit à la Montagne à la mort du Christ.*
68 *Autel du Stabat Mater.*
69 *Endroit où Jésus-Christ fut cloué à la Croix.*
70 *Autel dédié au Crucifiement.*
71 *Fenêtre qui regarde dans la Chapelle des Douleurs.*

Paris. Imp. Becquet.

était as
résurre

J'a
le reste.

Du
mathie
le Golg
même d
christia
piété d
S. sépul
pour y é
plus tar
déblaye
struire,
fiant ma
vations
on le voi

Je n
ment, m
descripti

Ava
tant un
bordent

Je re
jets de pi
sa-Nova

Le p
un jour d
age. No
convenan

Ma
attendant
ment les
se familar
élevé ! Je
faire un
même à n

était assis l'ange lorsqu'il annonça aux saintes femmes la résurrection du Sauveur.

J'ai dit plus haut que le saint édicule est isolé de tout le reste.

Du temps de N. S., le rocher dans lequel Joseph d'Arimathie avait creusé sa loge sépulcrale, était contigu avec le Golgotha, ou plutôt cette loge était creusée dans la base même du rocher. L'empereur Adrien, par haine contre le christianisme, fit renverser les constructions que dès lors la piété des fidèles avait érigées sur le saint lieu, combler le S. sépulcre sans le détruire, et niveler tous les décombres pour y ériger une statue de Jupiter. Ste Hélène voulant plus tard rendre au saint lieu l'honneur qui lui est dû, fit déblayer le tout, et pour y asseoir l'église qu'elle y fit construire, dégagea le S. Sépulcre du Calvaire, en en modifiant malheureusement la forme, de sorte que les deux élévations furent totalement séparées l'une de l'autre comme on le voit aujourd'hui.

Je n'entre pas dans de plus grands détails pour le moment, me proposant de m'étendre plus au long dans leur description dans la suite de ce récit.

Avant de me retirer, je fais le tour de la Basilique, jetant un coup d'œil sur les nombreuses chapelles qui la bordent tout à l'entour.

Je retrouve sur le parvis les nombreux étalages d'objets de piété qu'on y avait vus la veille, et retourne à Casa-Nova par les mêmes rues que j'avais suivies en venant.

Le programme de la caravane porte que ce jour sera un jour de repos, pour nous remettre des fatigues du voyage. Nous n'aurons à faire en commun que les visites de convenance aux principaux dignitaires de la ville.

Ma tasse de café prise, je monte sur la terrasse, en attendant l'heure des visites. J'affectionne particulièrement les promenades sur la terrasse ; on peut si facilement se familariser avec la distribution de la ville, de ce point élevé ! Je me plais à y aller souvent, réciter mon office, faire un bout de conversation avec des compagnons, et même à m'y isoler, pour y rêver, pour repasser dans mon

esprit les mémorables événements qui se sont accomplis ici.

Je suis à Jérusalem ! j'ai la ville sainte sous mes yeux ! je me plais à me le répéter à moi-même, tant l'événement me paraît extraordinaire. Je suis ici dans le lieu le plus saint de la terre ; le sol que je foule de mes pieds a reçu l'empreinte des pieds des plus grands personnages qui ont paru dans le monde. Adam le père du genre humain, Sem le fils aîné de Noé, Melchisédech, Abraham, David, Salomon le plus sage et le plus riche des rois, Alexandre le Grand, le dominateur du monde de son temps, Jean Baptiste le plus grand des enfants des hommes, Marie la plus parfaite des créatures sortie des mains de Dieu, enfin le fils de l'Eternel lui-même, ont passé dans ce lieu, ont traversé ces rues que je parcours, ont gravi ces collines qui s'étalent devant moi ! Et dans les temps modernes, Ste Hélène, la mère du Grand Constantin, Héraclius, S. Jérôme, Godefroi de Bouillon, S. Louis, S. François d'Assise, S. Ignace de Loyola, Napoléon 1er, presque tous ceux en un mot qui ont fait leur marque dans l'histoire par leur vertus, leur génie ou leur bravoure.

Ici les plus graves événements qui ont fait époques dans les annales du monde ont eu leur accomplissement ! Ici, à mes pieds, Abraham le père des croyants, a tiré l'épée pour faire à l'Eternel le sacrifice de son fils. Droit ne face, Salomon érigea un temple sans pareil, où Jéhovah lui-même s'est plu à y manifester sa présence ; à ma droite je vois le palais où le roi prophète, fit retentir, dans une poésie inimitable, les accents sublimes de son repentir et de son amour. A gauche, je vois le Golgotha où fut renfermé le chef du premier homme sur lequel coula le ruisseau de pardon qui s'échappa de la Croix ! !....

Mais si Jérusalem est la ville des grandes gloires et des grandes miséricordes, c'est aussi la ville des grands châtiments et des grandes expiations. Assuérus, Nabuchodonozor, Titus, Chosroes viennent tour à tour exercer la vengeance de Dieu contre la ville coupable ; ses murs sont renversés sur ses habitants, et les flammes balayent ce que le fer a pu épargner. Lors du siége de

Titus, l'an 70 de notre ère, pas moins de onze cent-mille âmes perdirent la vie dans le massacre ! Aussi on peut dire avec vérité que le sol de la ville sainte est littéralement pétri du sang de nombreux martyrs mêlé à la cendre de coupables plus nombreux encore !

Sur les pas de Jésus vous mettrez votre trace,
Puis vous contemplerez les lieux, le ciel, l'espace
Que regardait Jésus, l'Enfant aux divins yeux,
Et votre lèvre avide en touchant la poussière,
Y trouvera peut-être, arôme dans la terre,
Un peu de sang du roi des Cieux !

LES PÈLERINS FRANÇAIS.

On nous montre dans le chœur des Grecs de la Basilique du S. Sépulcre, une rosace dans le marbre du pavé que les schismatiques disent être le centre du monde ; mais si physiquement il n'en peut être ainsi, ne peut-on pas dire avec vérité que moralement, c'est là un point incontestable ? Ici l'humanité a eu son berceau (1), comme y aura lieu aussi l'acte mémorable qui terminera les évolutions de son existence (2). Ici, un forfait tel que le soleil n'a pas voulu l'éclairer, a eu sa consommation, et un abyme sans fond d'amour et de miséricorde son accomplissement. De toutes les parties du monde, et jusqu'à la consommation des siècles, l'attention des hommes se portera sur ce rocher qui a été lavé du sang d'un Dieu !

Ici, plus qu'en tout autre endroit, le Ciel s'est constamment tenu en communication directe avec la terre. C'est un ange qui vient retenir le bras d'Abraham prêt a frapper son fils ; c'est la voix même de l'Eternel qui vient confirmer l'enseignement de son Verbe dans les parvis du temple, ce sont des anges qui se montrent à Gethsémanie, au S. Sépulcre, à S. Pierre dans sa prison, c'est enfin la voute même des Cieux qui s'ouvre pour recevoir dans son sein le Rédempteur du monde. Oui, nous nous sentons ici réellement rapprochés du Ciel !

---

(1) On prétend que le Paradis terrestre était tout près d'ici si toutefois il n'était pas à Jérusalem même.

(2) Une tradition constante et générale veut que ce soit dans la vallée de Josaphat que se fasse le jugement dernier.

Mais j'entends bruire la trompette du Frère Liévin, (1) c'est l'heure des visites qui est arrivée; je coupe donc court à mes douces rêveries, et descends me réunir à mes autres compagnons pour les suivre.

Il convenait de commencer nos visites par celui-là même qui nous donnait l'hospitalité. C'est donc au Couvent de S. Sauveur, résidence des RR. PP. Franciscains, que nous portons d'abord nos pas, pour saluer leur supérieur, le Révérendissime Père Custode.

Au sortir de Casa Nova, nous prenons la gauche, puis à quelques pas seulement, nous tournons à droite pour entrer, en descendant quelques marches, dans une rue couverte, simulant un porche, au milieu duquel s'ouvre à gauche la porte qui donne entrée dans le Couvent. Nous montons un escalier pour suivre le corridor qui nous conduit au salon du Couvent, où le Révérendissime Père Custode fait ses réceptions.

C'est le Père Vicaire, le T. Rév. P. Frédéric de Ghyvelde (1) qui nous sert d'introducteur. J'étais bien éloigné de penser alors que j'aurais, quelques mois plus tard, le plaisir de rencontrer ce même Père en Canada, et bien plus, l'honneur de l'héberger dans mon humble demeure.

Le salon du Couvent est à peu près disposé comme celui de Casa Nova, quoique un peu plus simple. C'est une grande salle rectangulaire, avec le milieu libre, et des divans disposés le long des murs. Le Custode, le Révme. P. Guido, est de haute stature, encore dans la force de l'âge, et de figure tout-à-fait avenante. Quoique Italien de naissance, il parle facilement et très correctement le français. Il m'a paru en tous points digne de la haute position qu'il occupe ; car bien que depuis quelques années il y ait un Patriarche latin à Jérusalem, seul le Supérieur des Franciscains est

(1) Le Frère Liévin, le conducteur des caravanes, porte constamment un sifflet ou petite trompette qu'il fait rétentir lorsqu'il veut réunir les pèlerins pour donner quelque avis ou quelques explications.

(1) Ghyvelde est une petite ville de France, sur les confins de la Belgique, où est né le Père Frédéric. Comme les noms de saints que prennent les franciscains en entrant en religion, pourraient, en se répétant, créer de la confusion lorsque ces religieux viennent à changer de couvent, on ajoute d'ordinaire le nom de leur lieu de naissance à celui qu'ils portent en religion.

reconnu diplomatiquement par les autorités. Uni au Consul français, ils ont souvent à régler des affaires très difficiles et de la plus haute importance ; la France étant de droit, avant toute autre nation, la protectrice des Saints-Lieux. La conversation que nous entretenons pendant quelques minutes avec le Révdme Père, nous le montre homme très digne et de fort bon commerce. On ne manque pas de nous passer le petit verre de rafraîchissement qui est de rigueur dans toute réception en Orient.

Le Couvent de S. Sauveur est une très ancienne construction, très irrégulière et défectueuse en plus d'un endroit. Bien que les franciscains soient les religieux pauvres par excellence, leur résidence nous a paru excéder encore en plus d'un point les bornes de la simple pauvreté. Leur église, par exemple, qui est en même temps l'église paroissiale des latins de la ville Sainte, est reléguée dans un grenier, de dimensions bien trop restreintes, et qu'on a accommodée du mieux possible, mais qu'il n'y avait pas moyen de disposer d'une manière convenable pour sa destination. Les bons Pères attendent toujours avec confiance que le zèle généreux des fidèles de l'Occident leur permette de bâtir bientôt une église capable de répondre et aux besoins de la population et aux exigences des nombreux pèlerins qu'ils reçoivent.

C'est en 1619, que le Patriarche de la sainte pauvreté, le stigmatisé de l'Alverne, vint lui-même établir ses frères, auxquels il légua son nom, auprès des vénérables sanctuaires de la Palestine, et depuis lors, c'est-à-dire depuis plus de six siècles, ces enfants dévoués du pauvre d'Assise, sont constamment demeurés fidèles à leur poste. Soumis à des privations de tout genre, n'ayant d'autres ressources que les aumônes que leur envoyait la piété des fidèles d'Occident, persécutés, pourchassés par les divers gouvernements, décimés par la peste, en proie à toutes les vexations que la haine du christianisme sait inspirer aux infidèles et aux schismatiques, ils ont fourni plus de deux mille martyrs aux ennemis du crucifié du Golgotha ; mais sont toujours demeurés fermes à leur poste. Le cimeterre du musulman, le glaive du schismatique, ou la peste redou-

table de l'Orient venaient-ils à éclaircir leurs rangs, de suite de nouveaux sujets, avides de si belles couronnes, s'offraient pour les remplacer. Toujours ils ont continué l'apostolat du martyr S. Jacques, cousin de N. S. et premier Evêque de la ville Sainte ; toujours ils ont pait, aux milieu de difficultés sans nombre, le troupeau de la petite église de Jérusalem, qui toujours, comme au temps du Christ, n'a formé qu'une infime minorité au milieu d'infidèles et d'incroyants, mais toujours a su conserver sa foi, et a pu par sa piété résister à l'entraînement de la séduction et du mauvais exemple.

Les bons religieux sont ici au nombre de deux cents environ, car en outre d'une quarantaine de Frères à la tête de divers ateliers, tant pour les besoins de la mission que comme maîtres pour développer l'industrie chez les Arabes, c'est à S. Sauveur que se réunissent les chapelains des divers sanctuaires, les curés des paroisses du voisinage, les desservants des hôpitaux, écoles, orphelinats, etc. C'est aussi là que se recrutent et s'échangent tous les trois mois, les gardiens du S. Sépulcre qui, eux, sont obligés de se renfermer là pour leurs offices de nuit durant leur temps de garde, car les portes de la Basilique sont fermées tous les soirs par l'autorité Turque et ne s'ouvrent le matin que sur demande et moyennent finance.

Bien que la famille franciscaine soit partagée en trois branches, les Observants, les Capucins et les Conventuels, c'est aux Observants seuls, qui forment, on pourrait dire, la branche aînée ou du moins la branche principale de la famille, qu'est dévolue la garde des Lieux-Saints. Les sujets sont recrutés parmi les différentes nationalités de l'Occident, et ils viennent ici soit simples novices pour terminer leur noviciat, ou ayant déjà fait leurs vœux, pour leur temps d'office qui est ordinairement de six ans.

Le Discrétoire ou Conseil d'administration de la Custodie de Terre-Sainte, se compose de 20 membres, dont le Custode doit toujours être un Italien, le Vicaire un Français et le Procureur un Espagnol ; les autres membres se partagent entre différentes nationalités, pourvu toutefois que les Français comptent au moins 4 des leurs dans ce Conseil.

Remettant à un autre moment à faire la visite des différents ateliers que dirigent les frères de S. Sauveur, nous passons de là chez le Patriarche latin, Mgr. Vincent Bracco.

C'est à peu près ici le même cérémonial qu'à S. Sauveur, c'est-à-dire que nous nous rangeons sur les divans qui bordent la salle de réception, et le Patriarche vient se mettre au milieu, à l'une des extrémités ; le petit verre de rigueur fait aussi sa ronde, et la conversation roule particulièrement sur les divers incidents de notre voyage.

Sa Béatitude touche à peine à la cinquantaine, mais une santé délicate, un tempérament faible, et, ajoute-t-on, une grande austérité de vie, le donneraient facilement comme beaucoup plus âgé. Sa barbe peu fournie n'est encore que grise plutôt que blanche, et son teint pâle et ses traits amaigris nous présentent une figure d'ascète qui n'exclue cependant pas la sérénité ni même la bonne-humeur. Elle parut particulièrement intéressée de la présence des deux Canadiens de la Caravane, et nous fit plus d'une question sur notre pays. Le palais qu'il habite avec sa cathédrale qui y est adjointe sont de construction toute récente, très propres et de fort bon goût.

Le Patriarcat latin de Jérusalem, interrompu depuis des siècles, fut rétabli par Pie IX en 1846, dans la personne de Mgr Valerga, dont Mgr Bracco est le successeur immédiat. Cependant, comme je l'ai fait remarquer plus haut, le Patriarche n'est pas reconnu diplomatiquement comme tel, et dans toutes les affaires civiles, c'est au Rme P. Custode qu'il appartient de figurer.

Avant le rétablissement du Patriarcat, le Custode avait presque le rang d'évêque, il donnait la confirmation et les Ordres-Mineurs, consacrait les calices, officiait avec mitre et crosse etc. Maintenant il ne peut plus remplir ces différentes fonctions. Il peut encore cependant officier avec mitre et crosse, prêtre assistant etc., mais il doit à chaque fois s'entendre sur ce point avec le Patriarche.

Nous prenons congé du Patriarche pour nous rendre chez les Frères des Ecoles Chrétiennes, dont nous avons vu l'établissement en passant.

C'est dans la partie N. O. de la ville, sur le mont Gareb, le point le plus élevé de la Cité Sainte, qu'est situé cet établissement. Aussi le Fre Evagre, le Supérieur, ne manqua pas de nous inviter à monter sur la terrasse qui nous offre le panorama le plus complet qu'on puisse avoir de Jérusalem.

Le bon Fre Evagre, esprit subtil, délicat, homme instruit et très perspicace, nous donna les renseignements les plus intéressants sur son établissement. Arabes chrétiens, juifs, musulmans, schismatiques, tous se confondent sur les bancs de son école, il n'y a pas jusqu'aux enfants mêmes du Pacha Turc qui ne viennent s'y ranger avec les autres, et tous reçoivent la même éducation, française avant tout, bien qu'on y enseigne aussi l'arabe, l'italien, etc. Et chose bien digne de remarque ; tandis que nos *grands génies* français ont peur d'un crucifix dans une école, ici les fanatiques sectateurs de Mahomet, non seulement ne redoutent en aucune façon l'image du Christ, mais ne s'offusquent pas même de sa doctrine, témoin ce fils du Pacha qui dans un concours remportait le prix d'instruction religieuse. Quelqu'un ayant fait au père de l'enfant des observations à ce sujet ; —" mais quoi dit-il, la morale est excellente, c'est le culte que nous devons rendre au Très-Haut ; quant à la manière de traduire ce culte, mon fils, lorsqu'il sera plus âgé, saura fort bien se rattacher à celle que suit sa famille et sa nation." Allez donc, grands moralisateurs modernes, prendre des leçons de tolérance et de philosophie des mahométans Turcs !

Revenant sur nos pas, nous passons de nouveau le porche qui couvre l'entrée du couvent de S. Sauveur, et poursuivons cette rue qui descend en ligne droite du mont Acra, passons devant la Basilique du S. Sépulcre, mais du côté apposé à son entrée, et tombons dans la Voie Douloureuse qui fait suite à celle que nous suivons, à l'endroit de la 8e station du chemin de la Croix, puis, tournant à gauche un peu plus loin, dans une rue se dirigeant au N. vers la porte de Damas, nous nous arrêtons en face du Consulat français. Nous pénétrons à l'intérieur où l'on nous introduit dans un somptueux salon qui sert au représentant de la France pour ses réceptions officielles.

M. Patrimonio, le Consul Français, dont on nous avait plus d'une fois vanté la piété et les bonnes dispositions, est encore un jeune homme, dépassant à peine la quarantaine. Naturellement timide, il se montra cependant affable et très aimable. Il parut surtout enchanté de recevoir des compatriotes dans la personne de nos compagnons de voyage. Il va sans dire que le petit verre de rigueur fit aussi là la ronde.

Nous retournâmes de là sur nos pas en remontant la rue que nous venions de descendre, pour rentrer à Casa Nova, où l'heure du dîner aussi bien que la voix de nos estomacs, après ces courses avec un jeûne de carême, nous commandaient d'arrêter.

XIII

Jérusalem ; son site ; sa fondation ; ses dominateurs : David, Nabuchodonozor, Cyrus, Alexandre, Assuérus, les Macchabées, Pompée, Titus, Chosroes, Héraclius, Omar, Godefroi de Bouillon, Saladin, Sélim II. — Sa population ; religions. — Catholiques ; schismatiques arméniens, grecs, protestants. — Musulmans. — Rues ; passants ; commerce.

Les quelques courses que nous venions de faire à travers la ville me permirent d'en mieux saisir la distribution, et en multipliant mes visites sur la terrasse de notre hospice, je pus en assez peu de temps, me rendre un compte exact de sa situation.

Jérusalem est située à environ 15 lieues de la Méditerranée, au milieu de la chaîne des montagnes de la Judée qui court de l'Est à l'Ouest. Elle est au 31°46' de latitude Nord, et au 33e de longitude Est de Paris. Le plateau sur lequel elle repose est à 2610 pieds au-dessus de la Méditerrannée, et cette altitude lui assure, malgré sa latitude, une température bien supportable en toute saison de l'année. L'hiver qui commence en décembre pour se terminer avec février, est assujéti à des pluies fréquentes. Le thermomètre y descend souvent au-dessous de zéro, et le givre, la glace et même la neige, sans y persévérer, s'y montrent assez fréquemment. D'ordinaire il ne tombe jamais un grain pluie du 15 avril au 15 octobre, et le tonnerre s'y fait rarement entendre.

En portant un regard attentif sur la ville, il ne sera pas difficile de reconnaître qu'elle repose sur une double chaîne de collines que le torrent de Cédron et celui de

Gihon ou d'Hinnom circonscrivent de trois côtés. Le torrent de Cédron, qui coule au milieu de la vallée de Josaphat, la borde sur tout son côté Est, en la séparant du mont des Oliviers, et le même torrent la contournant au Sud, la sépare là du Mont du Scandale, où Salomon avait érigé les idoles de ses femmes idolâtres et sur le flanc duquel se voit le village de Siloan. Le Cédron, arrivé à l'angle Sud-Ouest de la ville, reçoit là, le torrent de la Géhenne ou d'Hinnom qui porte plus haut le nom de Gihon et qui longe la ville à l'Ouest en séparant le mont Sion de celui du Mauvais-Conseil, pour prendre une direction Sud-Ouest en se dirigeant directement vers la mer Morte. La ville se trouve ainsi isolée de trois côtés par ces torrents ; il n'y a que son côté Nord qui se trouve de plein pied avec la plaine, ou plutôt avec la hauteur des montagnes sur lesquelles elle est assise.

Si maintenant, du haut de la terrasse de Casa Nova, nous portons nos regards au Nord et suivons l'étendue de la ville, nous reconnaîtrons sans peine la dépression qui sépare l s deux bandes de collines sur lesquelles elle repose ; cette dépression est la vallée du Tyropéon, qui était beaucoup plus accentuée autrefois qu'elle ne l'est aujourd'hui, puisqu'elle nécessitait des ponts en certains endroits pour communiquer d'une partie à l'autre. La ville, ravagée et détruite plusieurs fois, a été reconstruite sur les débris de ses anciens édifices, et les dépressions en partie comblées par les décombres qui s'y étaient accumulés.

Si maintenant nous examinons bien les deux collines parallèles qui portent la ville en se dirigeant vers le Cédron au Sud, il ne nous sera pas difficile de constater que ces deux élévations sont elles-mêmes coupées par deux autres dépressions transversales, ce qui partage la ville entière en six points culminants, qui forment autant de quartiers, savoir : sur la colline de l'Est en commençant au N. : 1° le Mont Bézétha, qui comprend les portes de Damas et d'Hérode au N., et celle de St Etienne ou des brebis à l'E. ; le Bézétha n'est mentionné nulle part dans la Ste Ecriture, cependant Hérode-Agrippa le renferma dans la nouvelle enceinte qu'il donna à la ville ; 2° le

Mont Moriah qui porte la Mosquée d'Omar sur l'emplacement du temple de Salomon, et où se trouve la porte Dorée, qui est aujourd'hui murée, parce que les musulmans tiennent qu'un dominateur de la ville doit un jour entrer par cette porte ; 3° le mont Ophel qui s'ouvre sur le Cédron au S. par la porte des Maugrabins. Prenant maintenant la colline de l'Ouest, nous avons au N. : 1° le mont Gareb où se trouve le patriarcat latin, S. Sauveur et l'hospice que nous occupons ; 2° le mont Acra qui porte le Calvaire et la Basilique du S. Sépulcre (1) ; et 3° le mont Sion, qui porte la tour de David, le S. Cénacle, la maison de Caïphe et s'ouvre au S. par la porte de Sion et à l'Ouest par celle de Jaffa.

De ces six collines, Sion est après Gareb la plus élevée, mais celle-ci n'a pas toujours fait partie de la ville, aussi Sion a-t-il toujours été considéré comme le point culminant.

On attribue la fondation de Jérusalem à Melchisédech, prêtre et roi, contemporain d'Abraham (1669 avant J. C.), qui construisit sur le mont Acra une forteresse portant le nom de *Salem*. Cinquante ans après sa fondation, Salem tomba au pouvoir des Jébuséens, descendants de Jébus, qui bâtirent sur le Mont Sion une forteresse à laquelle ils donnèrent le nom de *Jébus*, leur père. C'est de ces deux noms réunis qu'on forma Jérusalem, qui signifie : vision de la paix. Les Israélites en entrant dans la terre promise s'emparèrent de Jérusalem, et mirent à mort son roi Adonisédech ; cependant les Jébuséens continuèrent encore à occuper le mont Sion. Ce ne fut que sous le règne de David que la ville fut entièrement soumise (1047 av. J. C). Ce grand roi en fit la capitale de son royaume, et de ce moment le mont Sion prit le nom de cité de David.

Salomon fils et successeur de David contribua puissamment à l'agrandissement de la ville, surtout par la construction sur le mont Moriah du fameux temple qui fut une merveille des temps anciens, et pour l'érection du-

(1) Le Golgotha n'était qu'un point culminant du mont Acra.

que David son père avait accumulé des richesses incalculables.

En 599 av. J. C., Nabuchodonozor, roi de Babylone, prit et détruisit Jérusalem ; le temple fut renversé et le roi impie convertit à son propre usage les nombreux vases d'or et d'argent qui servaient aux sacrifices. Il ne resta de la ville qu'un amas de décombres sur lesquels le prophète Jérémie exhala ses si touchantes lamentations. Tous les habitants avec leur roi Sédécias furent emmenés captifs à Babylone.

Après 70 ans de captivité, Cyrus roi des Perses, rendit la liberté aux Israélites, qui revinrent sous la conduite de Zorobabel reconstruire leur ville et réédifier le temple.

Prise plus tard par Antiochus roi de Syrie, elle fut rendue par les Macchabées à l'indépendance (160 av. J. C.), qu'elle conserva jusqu'à l'an 63 av. J. C. où Pompée en fit la conquête pour les Romains.

L'an 70 de notre ère, Titus fils de Vespasien, vint dompter les Juifs qui s'étaient révoltés contre l'autorité de Rome ; il mit le siège devant la ville, la réduisit à une misère extrême, en fit enfin le sac, massacra onze cent mille de ses habitants, renversa le temple reconstruit par Hérode sur celui de Zorobabel, et ne laissa de tout Jérusalem qu'un monceau de décombres.

L'an 132 de notre ère, Adrien éleva sur les ruines de Jérusalem une nouvelle ville qu'il nomma *Ælia-Capitolina.* Mais Constantin, en 326 s'étant soumis à la Croix, vint avec Ste Hélène sa mère restituer à la ville son ancien nom, et rendre à la vénération des fidèles les lieux rendus à jamais mémorables par les souffrances de l'homme-Dieu.

En 614, Chosroes roi des Perses, s'empare de la ville et emporte dans son pays la vraie Croix et les principales reliques de la Passion du Sauveur. Quelques années plus tard, Héraclius, empereur chrétien de Constantinople, reconquiert sur les Perses les précieuses reliques, et les replace avec honneur dans leurs sanctuaires de la Ville Sainte.

En 638, Omar la soumet aux Arabes pour le compte

de Mahomet, et en 15 5 elle passe sous la dénomination Turque, où elle est encore aujourd'hui.

Mais les Français aussi, eux dont le nom se rencontre partout où passa la gloire, possédèrent à leur tour la Ville Sainte. Godefroi de Bouillon en 1099, à la tête des Croisés, livre l'assaut à la ville et s'en rend maître. Il est couronné roi et fonde le nouveau royaume de Jérusalem. Des rois français régnèrent à Jérusalem pendant 88 ans. Mais il ne suffit pas de conquérir, il faut aussi savoir conserver, et c'est ce que ne comprirent pas les conquérants des Croisades. Si ont eut connu alors l'importance de la colonisation, les conquérants eussent changé l'épée pour la charrue, laissé le camp pour le champ, et peut-être qu'aujourd'hui encore, la race latine serait en possession de la Terre-Sainte, cette terre où coulait le lait et le miel, promise comme récompense aux enfants d'Abraham, d'Isaac et de Jacob, et, au lieu du croîssant qui couronne ses édifices, on verrait étinceler la Croix, ce signe de vie, de salut, ce gage de résurrection, *in quo est salus, vita et resurrectio nostra*. Mais l'Europe se découragea bientôt de fournir sans cesse pour soutenir un royaume qui ne pouvait pour ainsi dire rien par lui-même, et en 1187, Saladin vint replacer le croissant à la place de la Croix, soumettre plus de 100,000 européens à une forte rançon pour se soustraire à l'esclavage, et mettre fin au royaume des Bouillon et des Beaudoin.

Après la conquête des Arabes, la ville eut encore plus d'une fois à subir des assauts et des pillages, passant de la domination des Sultans d'Egypte à ceux de Constantinople, et réproquement, jusqu'à ce qu'enfin en 1517 elle passa avec toute la Syrie à la domination du Sultan ottoman Sélim II, pour subir toutes les vicissitudes de l'empire Turc. Après avoir fait partie pendant quelque temps du pachalik de Damas, elle forme aujourd'hui, avec toute la Palestine, une Province relevant directement de Constantinople.

La population de Jérusalem ne dépasse pas aujourd'hui 25,000 âmes qui se répartissent comme sui entre les différentes croyances religieuses :

Catholiques, latins, Grecs-Unis et Arméniens-únis....	2,000
Grecs schismatiques..	2,800
Arméniens, Cophtes, Syriens................................	700
Protestants	300
Musulmans	7,500
Juifs..	12,000

Les catholiques se partagent en trois rits, savoir : les latins qui ont à leur tête le Patriarche avec les religieux franciscains, les Grecs-unis, et les Arméniens-unis. On les dit *unis*, c'est-à-dire soumis à l'église de Rome, pour les distinguer de ceux du même rit qui sont schismatiques. Il va sans dire que les Grecs-unis et les Arméniens-unis, qui comme nous sont soumis à Rome, ont la même doctrine et les mêmes dogmes que nous ; il n'y a que leur liturgie, les cérémonies du culte qui soient différentes des nôtres. Les Maronites du Mont Liban sont aussi des catholiques avec un rit particulier, mais il n'y en a pas de résidents à Jérusalem.

En outre des franciscains, il y a encore pour les besoins du culte catholiques, des religieux Melchites de rit oriental, des Frères des Ecoles-Chrétiennes, des religieuses Carmélites, des Sœurs de S. Joseph de l'Apparition, les Dames de Sion, des Tertiaires de S. François, pour la tenue des écoles, des orphelinats, des hopitaux, etc.

Les sectes chrétiennes dissidentes qu'on rencontre en Orient, peuvent se rapporter à trois chefs principaux, savoir : 1° les disciples d'Eutichès, 2° ceux de Photius, et 3° ceux de Luther. Toutes s'accordent sur un même point, savoir : la négation de la suprématie du siège de Rome.

Eutichès niait les deux natures en Jésus-Christ, ne voulant voir qu'un Dieu dans la personne du Sauveur ; il niait aussi que le Saint-Esprit procédât du Père. Son hérésie date de 451. Ses partisans se partagent aujourd'hui en Arméniens, de beaucoup les plus nombreux, en Abyssins, en Cophtes et en Syriens. Le patriarche chef de l'église Arménienne réside en Arménie. Les patriarches et les évêques sont le produit chez eux du suffrage universel. Ils possèdent des moines nombreux qui gardent le célibat.

Photius niait que le Saint-Esprit procédât du Fils, et rejetait la croyance de l'Eglise sur le Purgatoire. Cette hérésie date de 857. Ses partisans forment l'église grecque qui domine en Grèce, en Russie, etc. Le chef de l'église grecque réside à Constantinople; leurs patriarches reçoivent l'investiture du Sultan. Tout est vénal dans l'église grecque, les prélatures, les ordinations, etc. Ils possèdent aussi des moines célibataires, très nombreux en Orient.

Viennent enfin les protestants, disciples de Luther et de Calvin, qui nient l'invocation des saints, le purgatoire, la présence réelle et tout ce que l'on voudra en fait de religion, chacun étant libre de s'en composer une à sa façon et de son goût. Malgré tout l'or des anglais, les protestants sont encore très peu nombreux en Orient. On comprend sans peine qu'une religion toute d'abstraction, de théorie, sans culte extérieur, ne puisse avoir grand prestige sur les peuples de l'Orient de tout temps si expansifs, si démonstratifs, si reluctants aux changements, chez lesquels les traditions ne se perdent jamais.

C'est à ce caractère de conservatisme qu'est dû, je pense, cette liberté illimitée pour chacun, en Orient, de traduire son culte par les actes extérieurs qu'il trouve convenables, sans que personne n'intervienne pour y mettre obstacle. Les enfants d'Abraham étaient tout à la fois des pontifes en même temps que des chefs de famille. Voyez les bénir les mets dans les festins, offrir les sacrifices à Jéhovah, prier au nom de tous; et ces heureuses traditions se sont transmises parmi tous ses descendants, Juifs, Arabes, etc. Aussi on peut voir souvent à Jérusalem, à côté du catholique agenouillé sur le pavé de la rue pour faire ses stations du chemin de la Croix, le musulman faisant ses prostrations du côté de la Mecque, ou égrenant son chapelet tout en poursuivant sa course, pendant que le muezzin du haut du minaret voisin invitera à la prière ses frères disciples de Mahomet par son invocation cent fois répétée: " Il n'y a de Dieu que Dieu et Mahomet est son prophète. *La illah il Allah, Mohammed raçoul Allah.*"

Les musulmans, comme je l'ai déjà noté en parlant de l'Egypte, ne sont pas chrétiens. Ils regardent Jésus comme un grand prophète, mais lui refusent toute participation à la divinité. De même aussi ils vénèrent Marie comme la mère d'un grand prophète, mais sans rien croire de sa virginité et sans lui attribuer aucune puissance pour pouvoir l'invoquer.

La religion musulmane est un mélange des doctrines juives et chrétiennes et des traditions orientales. Leur code religieux est renfermé dans un livre qu'ils nomment le *Coran*, et pour lequel ils professent un grand respect. Tout se résume pour eux en trois points principaux : la polygamie, l'intolérance, le fatalisme. Religion de la chair, ils n'aspirent à d'autre félicité qu'à la satisfaction des sens ; de là la polygamie. Le paradis de Mahomet qu'ils se promettent dans l'autre vie, n'est même qu'un immense harem, où les femmes, l'eau et l'ombre ne manqueront à personne.

Eux seuls possèdent la vérité ; de là ce mépris pour toutes les autres croyances. Tous les chrétiens, de quelque dénomination qu'ils soient, sont pour eux des *chiens*, ne méritant aucune considération ; pas même la protection de la loi. Que si, parfois, dans leurs rapports avec les autres nations, ils sont obligés d'en rabattre sur les exigences de leur croyance, ce n'est qu'en cédant à l'empire de la force, car fussent-ils assez puissants pour ne redouter ni vengeance ni représailles, les chrétiens seraient traités par eux comme les animaux dont ils leur donnent le nom ; l'histoire nous en fournit des exemples sans nombre. Voler, maltraiter, ôter même la vie à un chrétien, sont des actes dont leur code judiciaire n'a pas à s'inquiéter.

Mahomet était sans contredit un grand génie. Aspirant à la domination, et connaissant l'esprit superstitieux et le tempérament lascif des orientaux, il ne trouva de moyen plus efficace pour s'attacher des partisans, que d'abuser de leur crédulité pour leur faire ajouter foi à une inspiration surnaturelle, et de motif plus alléchant pour les retenir, que la satisfaction des appétits sensuels. Mais comprenant aussi que la froide raison est impuissante à maintenir un culte

quelconque, et que d'ailleurs toute notion de religion implique nécessairement une idée de sacrifice, il voulut astreindre ses sectateurs à l'observation de certaines pratiques qui les distinguassent extérieurement des autres peuples, et les attachassent davantage à leur croyance. De là le jeûne du Ramadan, les ablutions fréquentes, etc.

On comprend sans peine qu'une telle croyance ait pu facilement prendre racine et se propager chez des peuples lascifs et nonchalants comme le sont les Orientaux. On comprend aussi facilement qu'avec de tels appoints, il était facile d'enrôler des partisans et de faire des conquêtes. Jamais chef de brigands n'offrit plus riche butin et plus de jouissances à ses compagnons, car ce n'était rien moins que la satisfaction sans limites de tout ce qui flatte la nature corrompue de l'homme, avec l'assurance de poursuivre les mêmes satisfactions dans l'autre vie. Et si l'on considère maintenant que le musulman a toujours le nom de Dieu sur les lèvres, que tout en se livrant sans contrainte à tous ses mauvais penchants, il n'a rien à redouter, pourvu qu'il égrenne son chapelet des 99 perfections qu'il attribue à la divinité, fasse ses ablutions, son jeûne du Ramadan et son pèlerinage à la Mecque au moins une fois dans sa vie, on s'expliquera aisément que sa conversion est œuvre des plus difficiles, surtout lorsque les lois, comme chez eux, y mettent un obstacle presque insurmontable.

Le Ramadan est le nom du carême des Mahométans qui dure un mois, pendant lequel il ne leur est pas permis de rien manger ni de mettre quoique ce soit dans leur bouche, tant que le soleil est sur l'horison, mais seulement après qu' il est couché et que les lampes qu'on suspend autour des mosquées sont allumées. Ils se livrent alors à la bonne chère. Ils font d'ailleurs presque toutes leurs affaires la nuit, et passent le jour à se reposer et à dormir. De sorte que leur jeûne se réduit à faire du jour la nuit et la nuit du jour.

Ils doivent, durant tout le ramadan, non seulement ni manger ni boire durant tout le jour, mais même s'abstenir de mettre quoique ce soit dans leur bouche, comme du tabac, la fumée de la pipe, du narguilé, etc. On dit même qu'il est des scrupuleux qui veille attentivement à

ne pas avaler leur salive et qui portent tout le jour un voile sur la bouche, de peur que, par hasard, ils ne viendraient à avaler quelque moucheron en respirant.

Et remarquons que comme chez les musulmans l'autorité religieuse se confond avec le pouvoir civil, les infractions au jeûne sont punies sévèrement par la loi. C'est ordinairement une amende ou une vigoureuse bastonnade qui devient la peine de telle infraction.

Les mois musulmans étant des mois lunaires, il s'en suit que chaque année le ramadan se présente dix jours plus tôt que l'année précédente, et qu'avec le temps, le carême se trouve à faire le tour de l'année tout entière.

On m'a plus d'une fois répété que les riches de Constantinople, qui ont plus ou moins goûté à la civilisation européenne, savaient fort bien compenser la nuit la gêne à laquelle ils s'astreignaient durant le jour, pour ne pas violer la loi, et que les nuits du ramadan n'étaient rien autre chose que des nuits de fêtes, d'orgies et de désordres en tout genre. D'un autre côté, le Père Frédéric m'a raconté qu'employant en Egypte des musulmans à divers travaux, il a été plus d'une fois édifié du scrupule avec lequel ces pauvres diables observaient leur loi. Une fois entre autres, il employa deux musulmans à des travaux de réparation dans une citerne, de telle sorte qu'ils travaillèrent toute la journée dans l'eau jusqu'à la ceinture, et malgré l'extrême chaleur qu'il faisait alors et la soif dont ils devaient être tourmentés, ils se donnèrent bien de garde de ne pas même s'appliquer une seule goutte d'eau sur la langue, tant que le soleil ne fut pas couché.

Les riches et les puissants sont sans doute partout les mêmes ; habitués à vivre sans contrainte, la plupart viennent facilement à s'imaginer qu'il peut y avoir des accommodements avec le Ciel, et que leurs écus pourront peut-être leur permettre d'y pénétrer par quelque lucarne, lorsque la soustraction de tout frein à leurs désirs pervers leur en interdira la porte ordinaire. Mais attendons. La sagesse incarnée les connaissait bien lorsqu'elle leur a dit : malheur à vous, riches ! qu'il vous sera difficile d'entrer dans le royaume des Cieux !

Mais ce qui me surprend encore plus que la conquête des Arabes, c'est qu'ils aient pu imposer leur langue, à peu d'exceptions près, à tous leurs coréligionnaires, partout où ils ont dominé. La Turquie presque seule fait exception à cette règle. L'Algérie, l'Egypte, la Palestine, l'Arabie, et jusqu'aux catholiques mêmes des montagnes du Liban, parlent la langue de Mahomet, l'arabe. Comment, par exemple, l'Egypte, quoique soumise aux Arabes, a-t-elle pu perdre sa langue ? Et les Maronites du Liban ?...... Aujourd'hui, Egyptiens, Arabes, Juifs, Maronites, Druses, tous parlent l'arabe, et ce dialecte constitue leur langue propre.

Cette langue araméenne même, que parla le Sauveur avec les apôtres et tout le peuple de son temps, a disparu pour faire place à l'arabe.

Mais revenons à Jérusalem que nous voulons plus particulièrement connaître en ce moment.

Otez à la ville sainte le prestige des événements à jamais mémorables dont elle a été le théâtre, et vous en faites la ville la plus maussade qu'on puisse voir. A part les émotions saintes qu'y viennent chercher les chrétiens, rien d'agréable, de plaisant, de réjouissant ici. Ses rues sont sales, étroites, tortueuses, sombres; dépourvues de trottoirs, impropres au roulage des voitures, ce sont des carrefours qui n'ont que les pluies de l'hiver pour les débarrasser des ordures qui s'y accumulent; et ce n'est pas seulement le passage des visiteurs qui contribue à les souiller, le résident ne se gêne en aucune façon pour en faire le champ de son industrie ou de ses travaux domestiques. Dans notre visite au Patriarche, il fallut en un certain endroit enjamber par dessus les débris d'un bœuf qu'on venait d'éventrer dans la rue; aussi tout en se sacrifiant l'odorat en marchant par la ville, faut-il constamment avoir l'œil au guet pour éviter à chaque instant de se souiller.

Les maisons en pierre brute, sont ordinairement à deux étages terminés par une terrasse ou toit plat, sur laquelle on dort souvent la nuit durant l'été. Nulle construction architecturale régulière capable de trancher sur la mono-

tonie pour réjouir le regard. Nulle place publique, nulle fontaine, de verdure nulle part, pour faire diversion à l'uniforme gris sale des habitations

Et les passants? Les passants, ceux que l'on coudoie d'ordinaire dans les rues, sont peut-être plus capables encore d'inspirer le dégoût que les inertes constructions sans symétrie ni régularité qui les bordent. Un peuple à moitié vêtu, sale, inculte; des femmes aux pieds nus, couvertes de haillons leur cachant à peine les jambes, au teint hâve que l'eau débarasse rarement de la poussière dont il s'imprègne! Ici des lépreux, dont la hideuse maladie a fait disparaitre le nez, une lèvre, des phalanges de doigts, etc., qui vous présentent une tasse au long manche pour recevoir quelque paras sans vous souiller. Là de faux épileptiques, au buste nu, qui se roulent dans la poussière en simulant des tremblements involontaires, pour exciter la compassion et vous soutirer une aumône! Tel est le spectacle que les rues de la ville sainte vous offre tous les jours!

Le commerce de Jérusalem, à part une certaine quantité de savon qu'on exporte surtout en Egypte, et la fabrication de certains objets de piété, comme croix, chapelets, médaillons, etc., est à peu près nul. Aussi n'était la sobriété extrême qui distingue ces orientaux, les visites et voyages des pèlerins seraient certainement insuffisants pour la subsistance d'une telle ville.

Jérusalem est avant tout la ville de la tristesse, la ville de la douleur, la ville des pleurs, la ville de la désolation. Ce n'est pas le grand livre de la nature que l'étranger vient admirer ici; mais bien le livre du cœur humain. La doctrine du Calvaire a opéré sur les sociétés humaines les changements les plus profonds que mentionnent les annales du monde, et le philosophe chrétien ne peut voir sans satisfaction le miracle perpétuel qui donne depuis bientôt dix-neuf siècles la confirmation aux oracles sortis de la bouche de la sagesse incarnée.

Tout est désolé, tout respire le deuil dans Jérusalem, et autour de Jérusalem. Pénétrez sur son point le plus élevé, laissez tomber vos regards tout autour, quel spec-

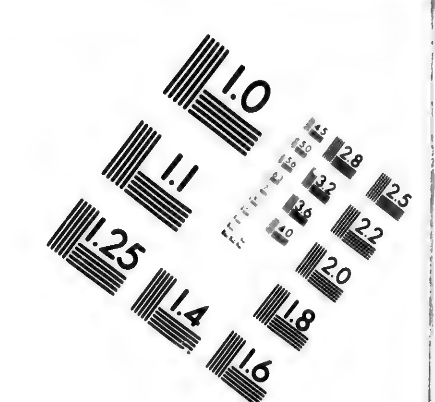
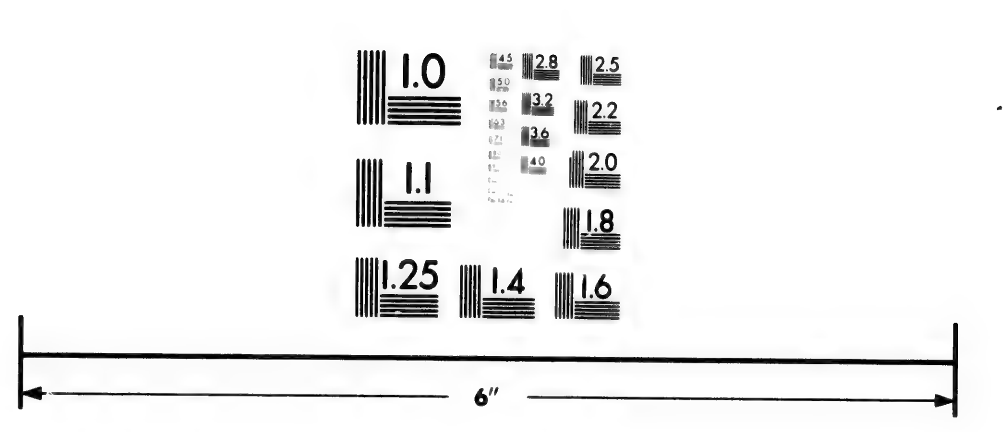


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



tacle ! La plus riche de ses constructiens, celle qui a pris la place de ce temple sans pareil, dont l'Eternel avait lui-même dressé le plan, vous montre ses parvis silencieux et déserts, où de chétives touffes d'herbes à moitié brûlée par les rayons du soleil ont pris racine dans les fissures du marbre, et l'édifice lui-même vous laisse voir les cornes du croissant à la place des rayons lumineux de la Croix ; on dirait la fourche de Satan, comme les peintres nous le représentent souvent, qui veut l'emporter sur le signe de la rédemption du Calvaire. Tout autour des remparts, ce sont des champs de mort, des tombeaux ; la vallée de Josaphat en est remplie, le mont Sion lui-même, à côté du terrain qu'à fouillé la charrue sur les ruines de constructions anciennes, vous montre une forêt de pierres tumulaires. Vigoureuse végétation, verdure réjouissante, promettantes moissons, rien de tout cela pour reposer le regard ; des montagnes aux arrêtes pierreuses, des plateaux dénudés, des constructions que le temps achève de faire disparaître, voila ce qui les a remplacées. Ici, ce sont des torrents qui ont rongé la pierre pour se frayer d'étroites et profondes issues à parois sombres et infranchissables ; là ce sont des plateaux où de chétifs arbrisseaux manquant de sève, paraissent à peine jouir de la vie ; et au delà, creusée dans les monts, c'est la mer Morte, lac de plomb fondu, sans flots ni rides, qui réfléchit silencieusement les rayons ardents du soleil, sur les montagnes pierreuses qui l'entourent.

Toute activité semble éteinte ici. Aucune de ces hautes cheminées qu'exige l'industrie, nul bruit de mécanismes comme on en entend partout ailleurs ; tout semble mort, silencieux ; c'est un voile, une couronne de deuil qui pèse sur la ville !

Mais cette couronne de deuil n'est-elle pas en harmonie avec la ville déicide ? N'est-ce pas pour pleurer, en baisant les marches du Golgotha, que le pèlerin traverse les mers et escalade ces monts ?...... Que lui importe la riante nature ? il ne vient pas la chercher ici ; elle lui ravirait en partie les douces émotions qu'il y vient savourer. Il se complait dans sa douleur, dans ce silence,

dans cette absence de tous les charmes matériels de la vie. Le Calvaire a pour lui un langage qu'il sait comprendre. Il s'isole pour pleurer, et ses larmes lui sont d'autant plus chères qu'elles sont incomprises de ceux qui l'entourent. C'est avec satisfaction qu'il reconnait pouvoir répéter avec vérité ces paroles du chantre des lamentations : " La maîtresse des nations est devenue comme une veuve ; la reine des cités est tributaire ! Les chemins de Sion pleurent, par ce qu'on ne vient plus à ses solennités. Ses prêtres gémissent, ses vierges sont désolées ; elle est plongée dans l'amertume." Comme au temps de Nabuchodonozor, ces paroles de Jérémie ne peuvent peindre plus exactement l'abandon, la pauvreté, l'abaissement de la ville actuelle.

Que le touriste aille chercher la belle nature dans les forêts vierge de l'Amérique ; qu'il aille admirer ses gigantesques merveilles à Niagara, sur les Alpes, au Vésuve, sur l'Amazone ; qu'il aille mesurer le génie de l'homme à S. Pierre de Rome, à Giseh, au S. Gothard, pour lui, chrétien, il vient au lieu de l'expiation suprême, en pèlerin véritable, pour comprendre la justice de Dieu, sonder l'abyme de son amour, verser des larmes sur ses souffrances, noyer ses iniquités dans la source des expiations, et comme Rachel pleurant ses enfants qui ne sont plus, il ne veut pas être consolé, par ce que trop poignante est sa douleur et trop juste en est la cause.

XI

Le Chemin de la Croix dans les rues de Jérusalem.—La procession au Saint-Sépulcre.

Dans l'après midi, toujours guidés par le Fr. Liévin, nous allons faire le Chemin de la Croix dans les rues de la Ville Sainte, c'est-à-dire que nous parcourons les rues mêmes que Jésus, chargé de sa Croix, suivit en se rendant au Calvaire, nous arrêtant à chaque station, pour méditer un instant sur le mystère qui en fait le sujet.

Nous nous rendons d'abord directement au prétoire de Pilate, sur la rue qui porte aujourd'hui le nom de Voie Douloureuse, en passant devant S. Sauveur, comme nous l'avions fait pour nous rendre au consulat français.

L'emplacement de la tour Antonia, qui était la résidence du gouverneur Romain, et du prétoire où il rendait la justice au peuple, est actuellement occupé par un corps de garde turc.

C'est dans cette cour, qui était autrefois le parvis faisant face au palais de Pilate et où était dressé le tribunal sur lequel il siégeait lorsqu'il rendait la justice, que le vendredi matin, Jésus, après l'horrible nuit qu'il venait de passer en butte aux horreurs auxquelles se livrèrent les soldats des grands prêtres Juifs sur sa personne, les mains liées comme un criminel, fut traduit devant le gouverneur romain pour obtenir la ratification de la sentence de mort que le sanhédrin ou Conseil des Juifs avait prononcée contre lui. Cette ratification leur était indispensable, car depuis la domination Romaine, les Juifs n'avaient plus le pouvoir de condamner à mort

La foule qui suivait le sinistre cortège, et dans laquelle se trouvait plusieurs prêtres et des membres du Sanhédrin, péné-

tra dans l'enceinte, mais s'abstint d'entrer dans le palais, de crainte de se souiller.

Coupables du plus inouis des forfaits, de la plus révoltante injustice, les princes des prêtres craignent de se souiller par une faute légale! Ces juifs prévaricateurs n'ont-ils pas aujourd'hui de fidèles imitateurs dans la personne des libres-penseurs, athées, impies, à la tête de ces gouvernements qui parlent encore d'honneur, de respect aux lois, en même temps qu'ils refusent leur soumission au Créateur même, qu'ils révoquent en doute son existence et foulent aux pieds, sans pudeur, les lois les plus sacrées de la justice, du droit et du devoir?

—De quel crime accusez-vous cet homme, demanda Pilate?

On avait passé la nuit tout entière à entendre des faux témoins contre Jésus, et l'on n'avait pu le reconnaître coupable d'aucune action blâmable. La foule donc ne savait que répondre, lorsque quelqu'un s'avisa de crier :—Si ce n'était un malfaiteur, nous ne vous l'aurions pas amené.

Pilate, piqué de cette réponse hautaine, répondit :—Eh! bien, prenez-le vous même, et jugez-le suivant votre loi.

Mais le parti des Juifs était déjà pris, ce n'était pas la justice qu'ils venaient réclamer de Pilate, mais désirant une condamnation capitale, ils voulaient l'obtenir par n'importe quel moyen ; aussi répliquèrent-ils :—Vous savez bien qu'il ne nous est pas permis de faire mourir personne.

Pilate rentra alors dans le prétoire, et y fit venir Jésus pour l'interroger.

Le prétoire où Pilate rendait la justice était élevé de 28 marches du lithostrotos ou pavé de pierre où se tenait le peuple. C'est cet escalier que Jésus monta, qui a été transporté à Rome, pierre à pierre, et où on le vénère encore aujourd'hui, près de S. Jean de Latran. Tous les fidèles se font un pieux devoir de monter à genoux cet escalier, que Jésus monta et descendit plusieurs fois et où l'on voit encore quelques traces des gouttes de son sang.

Pilate, seul avec Jésus, lui demanda donc :—Etes-vous le roi des Juifs?

Jésus lui répondit.—Dites-vous cela de vous-même, où si d'autres vous l'ont dit de moi?

—Et que m'importe à moi ? Je ne suis pas Juif. Ceux de votre nation et les princes des prêtres vous ont livré entre mes mains ; qu'avez-vous fait ?

—Mon royaume n'est pas de ce monde. Si mon royaume était de ce monde, mes gens auraient combattu pour m'empêcher de tomber entre les mains des Juifs. Mais mon royaume n'est pas d'ici, et ceux qui portent la couronne n'ont rien à redouter de mes tentatives.

—Mais vous êtes donc roi ?

—Vous le dites, je le suis. C'est pour cela que je suis né et que je suis venu dans le monde, afin de rendre témoignage à la vérité ; quiconque aime la vérité, écoute ma voix.

Pilate intrigué et ébranlé par cette réponse, repartit :

—Mais qu'est-ce que la vérité ?

Et sans attendre de réponse, il sortit sur le portique pour dire à la foule :—Mais je ne trouve en cet homme aucune cause de mort.

Les clameurs de la foule à ces mots redoublèrent de fureur :—Il pervertit notre nation, empêchant de payer le tribut à César ; il soulève le peuple, enseignant dans toute la Judée, depuis la Galilée jusqu'ici.

—N'entendez-vous pas ce que ces gens là disent, dit Pilate à Jésus ?

Mais Jésus ne répondit pas un seul mot.

Ce silence, cette paix inaltérable jeta le gouverneur dans l'admiration, et l'innocence de Jésus lui parut plus évidente que jamais. Le zèle des Juifs pour le tribut à payer à César, n'était qu'un stratagème dont il pénétra sans peine l'intrigue. Mais il ne savait comment sauver l'innocent, sans en même temps exaspérer les accusateurs qui auraient pu ensuite l'accuser lui-même à Rome. Le nom de la Galilée prononcé par la foule fut pour lui un trait de lumière.

Hérode, tétrarque de la Galilée, et par conséquent souverain naturel de Jésus, était alors à Jérusalem, rien de plus facile de se tirer de l'embarras où il se trouvait, qu'en lui envoyant cet accusé.

Les légionnaires conduisirent donc Jésus suivi de la foule, au palais d'Hérode, situé à l'angle nord-est du mont Sion, en face du Temple.

Hérode qui habitait habituellement Tibériade, où cependant Jésus n'avait jamais mis les pieds, mais dont tous les environs avaient été marqués par quelque prodige ou quelque miracle de sa toute-puissance, désirait ardemment de voir le Sauveur, croyant que pour échapper à ses persécuteurs, il n'hésiterait pas à faire quelque prodige en sa présence.

Mais Jésus devant cet incestueux, ce prince cruel et débauché, ne voulut pas même ouvrir la bouche pour répondre à toutes les questions qui lui furent adressées.

Hérode, piqué de ce mépris, renvoya Jésus à Pilate, après l'avoir fait revêtir d'un manteau blanc pour tourner en dérision sa qualité de roi, le donnant pour un roi de théâtre ou un insensé.

L'emplacement du palais d'Hérode est aujourd'hui occupé par un temple protestant qu'y ont fait bâtir les anglais. Oh ! comme ils ont bien choisi leur place, eux qui protestent contre l'église, qui la proclament dégénérée, absurde et tombée dans l'enfance !

Pilate avait cru un moment être débarrassé de la difficile position où il se trouvait, en envoyant Jésus à Hérode, aussi en le voyant revenir affublé de ce vêtement de dérision, fut-il sérieusement peiné, et résolut-il de l'arracher aux mains de ses accusateurs, confirmé davantage dans la certitude qu'il avait de son innocence.

Ayant donc fait assembler les princes des prêtres et les anciens, il leur dit :—“ Vous m'avez présenté cet homme, l'accusant de soulever le peuple ; je l'ai interrogé devant vous, et n'ai rien trouvé en lui de ce dont vous l'accusiez. De même Hérode à qui je vous avais envoyés, ne l'a pas trouvé digne de mort. Je le châtierai donc et le renverrai.”

A ces paroles, la foule montra plus d'exaspération que jamais, et redoubla ses cris en demandant la mort de l'innocent.

Pilate crut alors devoir recourir à un autre expédient. C'était la coutume que tous les ans, la veille de Pâques, le gouverneur amnistiât un criminel. Il ordonna donc qu'on lui amenât de la prison Barabbas, un insigne brigand couvert de crimes, et montant les degrés de son tribunal, il demanda à la foule : —Qui voulez vous que je vous délivre, Barabbas ou Jésus qui est appelé le Messie ? Et le peuple de crier :—Barabbas.

Or, comme il était assis sur son tribunal, Claudia Procula,

sa femme, qui de la fenêtre de son palais voyait toute la scène sous ses yeux, lui envoya dire : " Qu'il n'y ait rien entre vous et ce juste ; car j'ai été horriblement tourmentée aujourd'hui en songe à cause de lui." Seule, au milieu de ces juges iniques, de ces fourbes accusateurs, de ces faux témoins, de ces bourreaux, une femme payenne trouvait dans son cœur assez de force et de tendresse pour prendre la défense de Jésus.

La tradition rapporte que Claudia, touchée de l'excellence de la doctrine de Jésus, avait déja correspondu à la grâce qui l'inspirait et s'était attachée secrètement à celui qu'elle appelait le " juste." Le Ménologe des Grecs la met même au nombre des saints.

Pilate demanda donc une seconde fois :—Voulez-vous que je vous délivre le roi des Juifs ?

—Débarrassez-nous de lui, et délivrez Barabbas ?

—Mais que ferai-je de celui que vous appelez le roi des Juifs ?

—Crucifiez-le ; crucifiez-le.

—Eh ! quel mal a-t-il fait ? Je le châtierai et le renverrai ?

Et la foule de crier avec plus de force : Crucifiez-le ; crucifiez-le.

Pilate voyant qu'il ne pouvait rien gagner, et que la foule s'exaspérait de plus en plus, se fit apporter de l'eau ; et se lavant les mains devant le peuple, comme pour témoigner de son innocence : " Je suis innocent du sang de ce juste, dit-il, pour vous, c'est votre affaire." Et la foule répondit : " Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants."

Pilate renvoya donc Barabbas délivré de ses chaînes, et livra Jésus aux soldats pour être battu de verges. La flagellation était toujours le préliminaire de toute exécution capitale, et Pilate espérait encore que ce supplice pourrait peut être apaiser la colère du peuple qui n'en exigerait pas d'avantage.

Il y avait, à une quinzaine de pas plus à l'est, une petite colonne de pierre qui servait au supplice de la flagellation. Cette colonne n'avait pas tout à fait trois pieds de hauteur. On y attachait le criminel qui se trouvant courbé recevait les coups avec encore plus de portée. Une pierre carrée, sur laquelle montait les bourreaux, servait encore à donner plus de force à leurs coups.

Le Deutéronome défendait de donner plus de 40 coups de fouet à un criminel, et de peur de dépasser ce nombre, les juifs avaient décidé qu'on s'en tiendrait à 39 ; mais, pour les Romains, le nombre des coups n'était pas déterminé, et ce n'était souvent que la lassitude des bourreaux qui venait mettre fin au supplice. Il arrivait parfois aussi que le criminel succombait au milieu de cette torture, et la loi regardait alors les bourreaux comme indemnes de cette exécution.

Les fouets dont se servait les juifs étaient d'ordinaire de cordes, mais, pour les Romains, c'étaient des lanières de cuir, à l'extrémité desquelles on ajoutait des osselets ou des balles de métal. Aussi les chairs se trouvaient-elles meurtries dès le premier coup, et si un second venait a frapper au même endroit, la peau était rompue, la chair volait en lambeaux, et le sang ruisselait de toute part, souvent même les os étaient mis à nu.

Jésus, dépouillé de ses vêtements, fut donc attaché à la funeste colonne, et des bourreaux inhumains s'acharnèrent sur sa chair sacrée. Son corps ne fut bientôt qu'une plaie continue ; cependant les bourreaux se relevant les uns les autres, ne cessèrent que lorsque la lassitude leur fit tomber les verges des mains.

La petite colonne de pierre qui servit à cet horrible supplice, est conservée dans la chapelle des Pères franciscains dans l'église du S. Sépulcre ; tous les ans, le mercredi-saint, on l'expose à la vénération des fidèles. Durant le reste de l'année, elle repose derrière un double grillage au-dessus d'un autel. Les pèlerins, par piété, ne manquent jamais de venir la vénérer en la touchant d'un bâton qui est là à cette fin, et dont il baise ensuite le bout. Ce n'est que le mercredi de la semaine sainte, qu'elle est tirée de sa retraite, rapprochée du bord de l'autel, et que les fidèles peuvent appliquer leurs lèvres sur la pierre même qui fut teinte du sang du Sauveur.

Cet colonne qui est en porphyre, était autrefois conservée dans l'église du S. Cénacle. En 1551 les musulmans la brisèrent, et le Custode d'alors, Boniface de Raguse, en envoya un fragment au Pape Paul IV, un autre à Philippe II roi d'Espagne, et un troisième à la République de Vénise où il se trouve encore dans l'église de S. Marc. Mais la partie la plus considérable fut conservée à Jérusalem, et c'est celle que vénèrent encore aujourd'hui les pèlerins. Cette partie peut mesurer un peu plus de deux pieds de hauteur, sur un diamètre de 12 à 15 pouces. Elle est un peu plus grosse à la base.

On conserve une autre colonne dans l'église de Ste Praxède à Rome ; on tient que cette dernière est celle à laquelle fut attaché notre Seigneur dans la cour de Caïphe. On voit à son sommet l'endroit où était scellé l'anneau qui servait pour y attacher les criminels. Cette colonne est en marbre noir veiné de blanc ; elle est d'un diamètre un peu moins fort que celle de Jérusalem, et mesure tout près de trois pieds de hauteur.

1*ère station*.—Les soldats exaspérés de la patience de Jésus, qui avait triomphé de leur rage en n'ouvrant pas même la bouche pour exhaler une plainte, le ramenèrent en face du tribunal, et là, le couvrant d'un manteau rouge, pour tourner en dérision sa qualité de roi, ils lui enfoncèrent sur la tête une couronne d'épines, lui mirent en mains un roseau pour sceptre, et, fléchissant les genoux devant lui, " salut, roi des Juifs, lui disaient-ils," par moquerie. Les tortures et les souffrances n'étaient pas assez pour l'innocent Jésus, il fallait encore leur joindre le mépris et la dérision.

La couronne se composait d'une bande de jonc d'environ quatre doigts de largeur, plus grande que le diamètre ordinaire de la tête, et autour de laquelle on avait entrelacé des branches chargées d'épines. Cette bande de la Sainte-Couronne est conservée aujourd'hui à Paris dans la Ste Chapelle, que le roi S. Louis fit construire pour y conserver les précieuses reliques qu'il avait rapportées de Terre-Sainte. Les épines qu'on employa furent celles d'un arbrisseau, une espèce de Nerprun, qui croît encore spontanément dans les environs de Jérusalem, et auquel les botanistes donnent aujourd'hui le nom de *Siziphus spina-Christi*, Linné. J'en ai vu des talles fort vigoureuses près du couvent du *Pater* sur le mont des Oliviers. Les branches effilées portent de nombreuses épines, de longueur moyenne, mais très raides et très aiguës, légèrement recourbées.

Quant aux épines de la couronne du Sauveur, elles sont aujourd'hui distribuées dans plusieurs sanctuaires où l'on peut les vénérer. L'Eglise de S. Sernin de Toulouse, en possède une dans son précieux trésor de reliques, qu'on m'a permis de vénérer, comme je l'ai noté plus haut.

Pilate croyant toucher le peuple par le triste état où se trouvait Jésus, après sa flagellation, reparut de nouveau.—Voyez votre roi, leur dit-il.—Nous n'avons pas d'autre roi que César, cria la multitude. Crucifiez celui-ci.

Montant alors l'escalier du prétoire, il se fit suivre le Jésus, et seul avec lui, il lui dit : D'où êtes-vous ? Et Jésus ne répondit pas.—Quoi ! dit le gouverneur, vous ne voulez pas me répondre ? Ne savez-vous pas que j'ai le pouvoir de vous crucifier ou de rompre vos liens ?

—Vous n'auriez aucun pouvoir sur moi, répondit le Sauveur, s'il ne vous était donné d'en haut. Et c'est pour cela que le crime de ceux qui m'ont livré à vous est encore plus grand que le vôtre.

Jésus sans doute faisait allusion là à la haine du sanhédrin qui était encore plus criminelle que la faiblesse que montrait Pilate.

Pilate, malgré cette réponse si peu satisfesante, ne perdit pas encore l'espoir de sauver Jésus, et sortant sur le balcon, il leur montra le Sauveur tout sanglant, la couronne d'épines sur la tête, en disant : Voila l'homme, *Ecco homo.* C'est-à-dire, voyez en quel triste état se trouve celui que vous poursuivez ! votre haine n'est-elle pas satisfaite ?—Crucifiez le, crucifiez-le, cria la foule.—Mais crucifierai-je votre roi ?—Nous n'avons d'autre roi que César, et si vous le renvoyez, vous n'êtes pas ami de César.

Le trouble s'empara alors de son esprit, il vit les accusations qu'on allait porter à Rome contre lui, la disgrâce, l'exil et peut-être la mort qui s'en suivrait. Cette considération triompha de sa faiblesse, il se sentit vaincu, et montant sur le tribunal, il rendit la sentence.

Le crime de Pilate est sans doute, horrible, révoltant ; condamner un innocent, pour conserver ses biens et la faveur de ses maîtres. Et combien de temps en jouit-il ? Trois années ne s'étaient pas encore écoulées, que ses prévisions qu'il avait cru détourner par le crime, eurent leur réalité. Accusé, disgracié, il fut dépossédé de sa charge, envoyé en exil dans la Gaule, où l'on prétend que de désespoir il mit lui-même fin à ses jours. On montre encore à Vienne en Dauphiné, une lugubre pyramide qui passe pour le tombeau de Pilate. (1)

Mais ne sommes-nous pas nous-mêmes des Pilates ? Qui que nous soyons, nous avons tous imité le gouverneur Romain, chaque fois qu'écoutant la voix de la passion, nous nous

(1) L'Eglise d'Abyssinie prétend que Pilate reconnut son crime et en fit pénitence, et place ce prince pusillanime au nombre de ses saints.

sommes laissés aller au péché. Nous avons condamné l'innocent pour une légère jouissance ou la possession de biens futiles et périssables!

Et les Juifs qui s'écriaient : " que son sang retombe sur nous et sur nos enfants," eux aussi ils ont subi la peine de leur crime. Vous avez aimé la malédiction, et la malédiction sera votre partage. Chassés de leur pays, sans patrie, sans gouvernement, sans rois ni chefs, ils sont dispersés parmi toutes les nations sans se confondre avec elles ; objet du mépris de tous, ils portent sur leur front le signe de cette réprobation qu'ils ont demandée au prétoire de Pilate et qui leur a été accordée!

Après que le Frère Liévin nous eût en quelques mots fait l'historique de la condamnation du Sauveur, nous nous agenouillâmes pour réciter le *Pater* et l'*Ave* pour l'indulgence, et continuâmes vers la 2e Station.

Les lieux précis dans le forum qui faisaient une cour à la tour Antonia où résidait Pilate, les lieux précis, dis-je, où fut prononcée la sentence, où Jésus fut frappé de verges, où on le couronna d'épines, où enfin on le chargea de la croix, ne peuvent aujourd'hui être déterminés d'une manière certaine, tant les bouleversements qui ont détruit la ville en ont altéré l'apparence extérieure ; cependant la tradition avec les données de l'histoire ne laissent aucun doute sur l'emplacement du prétoire et du lithostrotos. Bien plus, chacun de ces lieux fut désigné dès les premiers temps à la vénération des fidèles par des chapelles qui y furent érigées. De là il suffit pour les indulgences du Chemin de la Croix, de faire les stations dans le lieu désigné sans spécification d'endroit particulier. Espérons que nous verrons bientôt la possibilité, grâce aux aumônes de la catholicité entière, d'ériger à chaque station, au moins une chapelle où les fidèles pourront se retirer, afin de pouvoir y méditer dans le recueillement sur les souffrances de l'homme Dieu rappelées à notre souvenir par les différentes étapes qui partagèrent sa douloureuse marche au Calvaire. [1]

Il n'y a encore que quelques années, il était impossible de pouvoir s'agenouiller dans les rues pour y faire ses stations; les pèlerins se contentaient de parcourir la voie douloureuse en méditant, tout en ne laissant paraître extérieurement aucune marque du respect qu'ils auraient été tentés de montrer. Mais, les armes des puissances chrétiennes ont tant de fois servi à tenir sur pied cet empire vermoulu des Turcs, qui nonobstant

(1) Voir le plan ci-joint.

menace toujours de s'écrouler, que des princes pieux en ayant donné l'exemple, les autorités musulmanes n'osèrent ensuite y mettre obstacle, même pour le peuple.

Le P. de Damas, en 1868, accompagné d'un autre prêtre et de deux soldats, fit publiquement ses stations dans les rues; et lorsqu'il les eut terminées, on lui dit qu'il avait couru un grand danger; " je n'en ai aucun mérite, répliqua-t-il, car j'ignorais que la chose ne fut pas permise." Aujourd'hui le premier venu peut, sans rien craindre, se livrer à sa dévotion comme il l'entendra, sans qu'on ose y mettre obstacle en aucune façon.

La 1ère et la 2e station se font donc, tantôt dans la rue, lorsqu'on ne peut pénétrer dans l'intérieur de la caserne turque ni même dans la cour, et tantôt toutes deux dans l'église de la Flagellation ou celle de l'*Ecce Homo*.

2e Station.—En sortant de la caserne turque, on poursuit la rue qui mène droit à la porte St Etienne qui conduit au Mont des Oliviers; à 49 pas de l'entrée de la caserne, on voit dans le mur, à gauche, une petite porte de fer qui donne entrée dans l'église de la Flagellation. C'est là, d'après la tradition, qu'eut lieu la sanglante exécution. Cette église fut érigée en ce lieu dès les temps les plus anciens; usurpée par les Turcs, on voulut la faire servir d'écurie pour y loger les chevaux du Pacha, mais les pauvres bêtes étaient à chaque fois trouvées mortes le lendemain matin. Elle fut alors abandonnée et n'était plus qu'un monceau de décombres, lorsqu'en 1838, Ibrahim Pacha la rendit aux Franciscains qui la restaurèrent et continuèrent depuis lors de la desservir. Un Père de S. Sauveur vient tous les matins y dire la messe, et les prêtres pèlerins peuvent venir aussi y célébrer autant de fois qu'ils le veulent. Ce sanctuaire ne se distingue par aucun style particulier, mais il possède un caractère de retraite et de recueillement qui plait à toutes les âmes pieuses.

A 16 pas plus loin, on voit à droite, devant le côté Nord de la caserne, les traces visibles d'un escalier; c'est là que reposait la *Santa Scala* qui a été transportée à Rome, que N. S. monta quatre fois avant sa condamnation, et au pied de laquelle on le chargea de la croix.

La croix de Jésus a été divisée en parcelles répandues aujourd'hui dans toutes les parties du monde catholique; la plus grande portion qui en reste, est conservée à Rome, dans l'Eglise de Ste Croix de Jérusalem où l'on va la vénérer.

Cette croix, qui mesurait 15 pieds de hauteur avec une traverse de 8 pieds, avait un diamètre d'à peu près 8 pouces. C'est l'opinion des plus graves auteurs que lorsque Jésus la porta, la traverse n'était pas fixée au montant principal, mais allignée avec ce montant et liés l'une à l'autre avec des cordes.

Il y a eu à maintes reprises des discussions sur l'espèce de bois qui servit à la croix du Sauveur. L'inspection des parties conservées permet de constater que c'était un bois résineux, et l'examen microscopique de son tissu le rapporte au Cyprès commun, *Cypressus fastigiata*, De Candolle; elle était par conséquent très lourde, car on sait que tous les bois résineux à l'état vert sont toujours pesants. On prétend que l'arbre fut coupé à environ trois milles à l'ouest de Jérusalem, à l'endroit occupé par le couvent des grecs schismatiques de Ste Croix, qu'on va vénérer à ce titre, en se rendant à S. Jean in Montana.

De la *Santa Scala*, nous retournons sur nos pas ; nous repassons devant l'église de la Flagellation à notre droite, devant l'entrée de la caserne à notre gauche, et à environ 114 pas, nous passons sous l'arc de l'*Ecce Homo* qui enjambe sur la rue. On voit encastrées dans cet arc deux pierres de marbre blanc, acquises autrefois avec de grandes difficultés ; on prétend que l'une de ces pierres était sous les pieds de Pilate lorsqu'il rendit l'inique sentence, et l'autre sous les pieds de Jésus. A droite se trouve l'église de l'*Ecce Homo*, où les pieuses Filles de Sion tiennent un orphelinat et où chaque jour, après l'élévation, elles chantent de leurs voix d'anges, avec une mélodie des plus touchantes, par trois fois, l'invocation : *Pater, ignosce illis, non enim sciunt quid faciunt* (Mon Père, pardonnez leur, car ils ne savent ce qu'ils font), pour la conversion des restes dispersés des enfants d'Israel. Nous pénétrons dans cette église pour y faire les prières de notre 2e station, le chargement de la Croix.

On voit en arrière de l'autel un mur brut renfermant une arcade plus petite que celle de la rue, mais lui faisant suite. Nul doute qu'une semblable ne se trouve de l'autre côté de la rue dans la caserne turque, de manière à former une arche à trois baies dont celle du milieu plus grande que celles des côtés.

Plusieurs auteurs ont voulu voir dans cette arche le plateau du haut duquel Pilate aurait montré Notre-Seigneur à la foule après sa flagellation, aussi porte-t-il communément le

nom d'Arche de l'*Ecce Homo*. La chose n'est pas impossible, mais demeure encore douteuse. Ce qu'il y a de certain c'est que la construction de cette arche, du moins dans sa partie supérieure, n'est pas de date si ancienne ; il pourrait se faire aussi qu'elle aurait été réparée postérieurement comme le témoignent ces pierres encastrées dans ses pieds-droits. Ce qui demeure certain aussi c'est que cet endroit est bien le lieu du lithostrotos. Lors de la construction de l'église de l'*Ecce Homo*, on découvrit à 4½ pieds sous terre, de grandes dalles, qui n'étaient autres que celles qui pavaient l'atrium du prétoire et qui lui avait fait donner son nom de gabbatha ou lithostrotos, c'est-à-dire pavé de pierre.

3e *Station*.—Nous sortons de l'église pour continuer notre marche dans la même direction. La rue va en suivant ici une pente assez prononcée jusqu'à sa rencontre avec celle venant de la porte de Damas. C'est le flanc du Bézétha qui s'étend dans la vallée du Tyropéon.

La descente était autrefois beaucoup plus raide qu'elle ne l'est aujourd'hui, car la rue de la porte de Damas longe le ravin qui existait autrefois entre les monts Bézétha et Acra, ce ravin étant aujourd'hui en partie comblé par les décombres qui s'y sont accumulés lors de la destruction de la ville. La tradition veut qu'au temps de Notre-Seigneur il y eut là une espèce de cloaque ou de bourbier, qu'on ne pouvait franchir après les pluies qu'en mettant le pied sur une pierre qu'on avait placée au milieu ; ce serait contre cette pierre, que Notre-Seigneur, épuisé par les tortures qu'on venait de lui faire subir, serait tombé de défaillance.

On voit dans les ruines de Pompeï de semblables pierres à tous les coins de rues, destinées à éviter aux piétons la peine de descendre des trottoirs pour couper une rue transversale.

Laissant donc l'hospice Autrichien qui fait le coin à droite, nous tournons à gauche dans la rue de Damas, et près de la construction qui fait l'angle de ce côté, nous voyons couché un fut de colonne brisé, c'est là l'indication de la 3e station, où Jésus tombe pour la 1ère fois.

C'est ici que celui qui s'était chargé des péchés du monde, épuisé par la flagellation et les tourments dont on l'avait abreuvé toute la nuit, roula dans la boue, ne pouvant plus porter le lourd fardeau dont il était chargé. Celui qui porte l'univers succombe sous le poids d'une croix ! Ah ! c'est que sur cette

croix étaient déposés tous les crimes qui se sont commis sur la terre et dont se rendra à jamais coupable la malice humaine.

Ici nous nous agenouillons sur un beau sable fin qui tapisse la rue ; cette toilette inusitée était due à la présence du Prince Rodolphe d'Autriche qui, comme je l'ai dit plus haut, était entré dans la ville Sainte quelques quarts d'heure seulement avant nous. La dévanture de l'hospice était même encore couverte d'un riche tapis.

4e Station.—Nous suivons la voie de Damas, allant du Nord au Sud, l'espace d'environ 40 pas, où nous voyons à notre gauche une petite ruelle à l'entrée de laquelle eut lieu la rencontre de Jésus avec sa très sainte Mère, qui fait le sujet de la 4e station. La mère de Jésus avait été témoin des infâmes traitements qu'on avait fait subir à son divin fils au prétoire ; éloignée de lui sans doute par la foule et peut-être aussi écartée par les gardes, elle voulait cependant le voir encore et l'approcher de plus près, et c'est dans ce but que, pénétrant par cette petite ruelle qui venait du prétoire, elle était venue se poster là sur son passage. Comme il fallait qu'aucune douleur ne fut épargnée au Sauveur des hommes, Dieu permit que le fils de Marie, condamné à mort, chargé de l'instrument de son supplice, couronné d'épines, maltraité par des bourreaux inhumains, fît là la rencontre de sa tendre mère. De même que les rayons de lumière en se réfléchissant dans un miroir, se multiplient et doublent leur intensité, ainsi en fut-il des deux cœurs de Jésus et de Marie à cette rencontre. La douleur en se réfléchissant de l'un à l'autre redoubla d'intensité à tel point que la tradition veut que la mère de Jésus en perdît connaissance.

Ste Hélène avait fait construire en cet endroit une magnifique église qu'on désignait sous le nom d'église du Spasme de la Ste Vierge.

Les Arméniens catholiques sont parvenus depuis quelques années à faire l'acquisition des emplacements de la 3e et de la 4e station, et s'occupent actuellement à y faire construire des sanctuaires où les pieux fidèles pourront entrer pour y faire avec plus de recueillement les méditations de ces deux stations.

Ste Hélène avait fait placer devant l'autel de cette église la dalle sur laquelle se tenait la Ste Vierge ; cette pierre fut ensuite placée au dessus de la porte de l'église que les Franciscains avaient fait construire sur le S. Cénacle, mais cette dernière église fut détruite par les musulmans de même que

celle de la voie de Damas, et la précieuse relique fut perdue pour les fidèles. Des fouilles récemment pratiquées pour les constructions des Arméniens, ont mis à découvert un pavé en mosaïque qu'on a tout lieu de croire être celui de Notre Dame du Spasme ; la poursuite de ces fouilles permettra sans doute de jeter de nouvelles lumières sur cette question.

5e *Station.*—Nous continuons encore la rue de Damas environ 25 pas, et nous arrêtons à l'angle gauche d'une rue allant à l'ouest, c'est-à-dire reprenant la direction vers le Calvaire. C'est l'endroit de la 5e station, où Jésus est aidé par Simon le Cyrénéen. L'endroit de cette station est désigné par une petite excavation dans une pierre du mur de la maison qui fait l'angle de cette rue. Les Juifs, par haine contre les chrétiens, se plaisent souvent à profaner en la souillant crachats, cette pierre qui sert ainsi d'enseigne aux chrétiens.

La route, en changeant de direction. de descendante qu'elle était, devient de ce point ascendante. Jésus, à bout de force, était incapable de porter plus loin son fardeau sur cette rampe ascendante, les soldats craignaient même qu'il n'expirât dans la route, lorsque voyant un jardinier traversant la rue suivi de ses deux enfants et portant un paquet de branches qu'il rapportait du lieu de son travail, exigèrent qu'il aidât Jésus à porter sa croix. Ce Simon était de la Syrie d'Afrique où un grand nombre de Juifs avaient été déportés. Quelques-uns veulent que ce Simon se soit converti et soit le même que ce Simon le Noir dont font mention les Actes des Apôtres. Ses deux fils Rufus et Alexandre furent aussi du monde des premiers chrétiens.

Nous venions à peine de nous agenouiller pour la récitation des prières, que nous fûmes obligés de nous relever pour livrer passage à un convoi de mulets et de chameaux qui venait de se joindre à d'autres déjà arrêtés par notre encombrement de la rue. Toutes les bêtes avec leurs conducteurs défilèrent tranquillement les unes à la suite des autres, sans qu'on manifestât aucun mécontentement ; on sembla même au contraire, respecter le motif qui nous faisait agir.

Suivant cette rue qui se dirige à l'ouest en montant, nou voyons à 94 pas plus loin, un fragment de colonne encastré dans le pavé à gauche, c'est l'indication de la maison de Véronique.

6e *Station.*—Jésus, aidé par Simon, montait péniblement cette nouvelle rue, toujours harcelé et maltraité par les soldats, lorsqu'en face de cette maison, une femme suivie de sa fille, malgré les archers et les soldats qui veulent les répousser, pénêtre jusqu'à Jésus; "permettez, dit-elle en s'agenouillant, que j'essuie la face de mon Seigneur," et elle lui présente le mouchoir que les femmes portaient alors, comme le font encore les Syriennes, sur la tête et autour du cou. Jésus prend le voile, s'en essuie la face, et le remet à la femme qu'il remercie par un regard; la jeune fille veut présenter au Sauveur le vase qu'elle tenait rempli d'un vin réconfortant que sa mère avait préparé, mais les soldats la repoussèrent en même temps que sa mère.

Cette femme était Séraphia, femme de Sirach, l'un des membres du Sanhédrin; de concert avec Nicodème et Joseph d'Arimathie, Sirach avait tenté de sauver le Divin Maître devant les princes des prêtres.

Séraphia était l'amie de la mère de Jésus, et lorsqu'à l'âge de douze ans Jésus demeura dans le temple au milieu des docteurs, Séraphia lui avait dès lors envoyé chaque jour sa nourriture dans une humble hôtellerie en dehors de Jérusalem. Et lorsqu'elle vit Jésus portant sa croix, son amour et le désir de servir son Divin Maître lui communiquant une force surnaturelle, lui firent oublier la faiblesse de son sexe pour braver la rudesse des soldats et satisfaire sa piété.

La mère avait baisé le voile en le reprenant des mains du Sauveur et l'avait caché sous son manteau en le serrant sur son cœur pour rentrer chez elle. Revenues à la maison, les deux pieuses femmes fondirent en larmes par suite du triste spectacle qui avait frappé leurs regards. Mais quelle ne fut pas leur surprise, lorsqu'étendant le voile, elles y virent imprimée la face du Sauveur, toute couverte de sueur et de sang, telle qu'elles venaient de la voir. Auraient-elles pu soupçonner que leur piété serait sitôt et si extraordinairement récompensée. C'est en souvenir de ce miracle que le nom de Séraphia fut changé en celui de Véronique, qui signifie: *vraie image.*

Ce voile était trois fois plus long que large, et d'un tissu de fine laine. On le conserve à Rome, et on peut encore y voir quelques traces de l'empreinte qu'il porta autrefois.

7e *Station*—La rue monte toujours, et à 25 pas plus loin,

on arrive à un passage obscur, à l'extrémité duquel se rencontre une rue transversale; c'est l'emplacement de l'antique porte judiciaire, ainsi appelée, par ce que cette porte conduisait au lieu des exécutions, et que c'était là qu'on y affichait les sentences des criminels, car du temps de Notre-Seigneur, ici se trouvait le mur qui déterminait l'enceinte de la ville. Immédiatement en face, se voit encore la grosse colonne de pierre grise, sur laquelle, d'après la tradition, Pilate avait fait attacher la sentence de mort portée contre *Jésus de Nazareth, roi des Juifs.* Les Franciscains ont acheté cette colonne et y ont érigé un petit sanctuaire, car c'est là le lieu de la 7e station où Jésus tomba pour la deuxième fois.

On dit que là aussi se trouvait un enfoncement qui se changeait parfois en bourbier, que Jésus, gourmandé par les archers, roula dans ce bourbier, et que Simon irrité de l'inhumanité des bourreaux, menaça d'abandonner son office.

O vous, qui avez à souffrir de la sévérité du sort ou de la malice des hommes, cessez de vous plaindre. Celui qui supporte l'univers succombe sous le poids de ses misères, et c'est pour acquitter la rançon dont nous, coupables, devrions être seuls chargés.

8e *Station.*—Nous franchissons ce qui fut autrefois la porte judiciaire et nous continuons la rue dans la même direction jusqu'à l'espace de 38 pas, où nous trouvons sur le côté gauche, dans le mur du couvent schismatique grec, une pierre qui indique l'endroit de la 8e station, où Jésus consola les filles de Jérusalem.

Ce qui aujourd'hui se trouve une rue de la ville, était alors en pleine campagne, en dehors des murs, et touchait à la base même du golgotha ou montagne du crâne, lieu ordinaire des exécutions.

Il était défendu de verser des pleurs et de témoigner aucune sympathie aux criminels marchant au supplice. Mais l'amour des saintes femmes l'emporta sur la défense et sur les injures auxquelles elles s'exposaient de la part d'une foule impie et furieuse. Ne pouvant satisfaire leur empressement à compatir aux douleurs de leur maître et à lui témoigner leur sympathie dans les rues étroites que remplissait le cortège, elles s'étaient sans doute réunies au pied du Golgotha, dans dans un lieu plus vaste, pour se mettre sur son passage et jouir encore une fois de sa vue.

Tous ceux qui s'approchèrent du Sauveur avec un cœur docile ne s'en retirèrent jamais sans quelque faveur. L'hémorrhoïsse s'en retourne guérie de son infirmité pour avoir seulement touché la frange de sa robe. Simon, qui accepta sans aucun doute avec grande répugnance l'obligation d'aider Jésus à porter sa croix, en reçut la grâce de sa conversion. Séraphia mérita de remporter empreinte sur son voile, l'image de son maître. Les filles de Jérusalem qui se pressent en pleurs sur son passage pour lui donner au moins un regard de pitié et de sympathie, n'en recevront-elles pas aussi quelque grâce particulière ?

Jésus voyant leur douleur, voulut bien leur accorder un regard d'attention, et elles méritèrent de recevoir de sa bouche une consolation et un avertissement :—Filles de Jérusalem, ne pleurez pas sur moi, mais plutôt sur vous-mêmes et sur votre ingrate patrie. Je vois venir sur elle les maux qui seront le châtiment de son crime. Heureux alors les seins qui n'auront pas conçu et les mamelles qui n'auront pas allaité. Alors on dira aux montagnes : tombez sur nous, et aux collines : écrasez-nous, car si le bois vert, l'innocent, est ainsi traité, qu'en sera-t-il du bois sec ?"

Hélas ! 40 ans ne se seront pas encore écoulés que les oreilles qui avaient entendu ces paroles en virent l'exécution. Titus vint mettre le siège devant la ville et la réduisit à une telle famine, que des femmes en vinrent jusqu'à se nourrir de la chair du fruit de leurs entrailles. Des milliers de personnes se réfugièrent dans les souterrains des montagnes qui portent la ville et auraient été heureuses d'être écrasées de suite sous le poids de leur masse ; mais vains désirs, les montagnes ne s'émurent pas, les collines ne les écrasèrent pas ; la faim décima peu à peu ses victimes, et le fer et le feu fit à la fin disparaître ce qui restait de ces cruels déicides ; les murailles de la ville furent renversées, et ses constructions détruites de fond en comble, si bien qu'il n'en resta pas pierre sur pierre.

9e *Station.*—Jésus poursuivait péniblement sa route, il était parvenu au pied même de l'éminence du Golgotha, mais la fatigue et l'épuisement se faisant sentir de plus en plus, et les soldats irrités de la lenteur de la marche le harcelant davantage, il tomba pour la troisième fois accablé sous son fardeau.

Quelques pas seulement séparent la 8e station de la 9e,

mais aujourd'hui des constructions sont venues interrompre la route, et pour la continuer, il faut revenir sur ses pas jusqu'à la 7e station, et prendre là la rue à droite qui se dirige vers le sud ; à 25 pas dans cette rue, on remarque à droite, deux colonnes debout provenant des anciens propylées de la basilique bâtie par Ste Hélène sur le S. Sépulcre. Montant alors une petite éminence formée par la voute d'une maison et des débris de tout genre, on passe à travers une espèce de marché pour arriver au bout d'une impasse en face de l'évêché Cophte schismatique ; on voit encastré dans le pied droit de la porte de cette demeure, un morceau de fut de colonne debout qui est l'indication de la 9e station, où Jésus tombe pour la 3e fois.

L'évangile ne mentionne pas ces différentes chutes de Jésus portant sa croix, mais combien la tradition n'est-elle pas vraisemblable de nous montrer ainsi le Sauveur succombant sous le poids de la fatigue, de l'épuisement et des mauvais traitements.

10e *Station.*—Pour pénétrer dans l'église du S. Sépulcre, où se trouve renfermé aujourd'hui l'endroit des quatre dernières stations, il nous faut revenir sur nos pas jusqu'à la rencontre de la rue que nous avons laissée se dirigeant vers le sud, suivre cette rue dans la même direction, l'espace d'environ 20 pas, puis tournant alors à droite, on suit une rue qui nous mène à une petite porte donnant directement sur le parvis de la basilique.

Arrivés à la porte de la basilique, nous fûmes bien surpris de la trouver fermée. Après information, on nous dit qu'elle serait bientôt ouverte pour donner entrée au prince Rodolphe, qu'on attendait de minute en minute, et que nous pourrions entrer à sa suite. Bon gré, mal gré, il fallut bien se soumettre aux dispositions de MM. les Turcs et attendre, sur ce parvis, où nul objet faisant projection sur le pavé de pierre ne pouvait nous servir de siège, ainsi debout, pendant plus d'une heure, que le Prince arrivât. Il se montre à la fin avec sa suite, précédé de six cavas qui font retentir le pavé en le frappant de leurs hallebardes ; une garde d'honneur de soldats Turcs qui attendait comme nous sur le parvis lui présente les armes, et nous pénétrons dans la basilique à sa suite.

Mais force nous fut d'interrompre là notre Chemin de la Croix, parceque l'heure de la procession que les Pères franciscains font tous les jours dans le saint lieu—et à laquelle pro-

cession le Prince venait pour assister—était arrivée. Nous ajournâmes donc la terminaison de notre pieux exercice, pour prendre part à celui qui allait incontinent se faire.

Je continuerai cependant ici mes explications sur le Chemin de la Croix, pour ne parler qu'à la suite de la procession de l'intérieur du lieu saint.

Comment était disposée la sainte montagne du Calvaire au temps de Notre-Seigneur ? Il serait difficile de le dire d'une manière rigoureusement exacte, car les constructions d'Adrien, de Ste Hélène et autres en ont altéré grandement l'apparence extérieure, et couverte aujourd'hui de constructions, il est tout à-fait impossible d'en prendre une vue d'ensemble.

Le nom de Golgotha (crâne) donné à la sainte montagne, vient, suivant quelques uns, de sa configuration ; son sommet dénudé ressemblant à un crâne. Suivant d'autres, Adam, notre premier père, aurait eu sa sépulture en cet endroit, ou du moins son crâne y aurait été déposé ; la croix du Sauveur aurait été érigée directement au dessus, et le rocher en se fendant à la mort du Christ, aurait permis au sang qui s'échappa de la croix pour laver les crimes de tous les hommes, de toucher en premier lieu le crâne du premier coupable. Notre foi n'est nullement concernée dans l'une ou l'autre de ces deux versions, et notre piété peut également tirer parti de l'une et de l'autre.

Une religieuse allemande, morte en odeur de sainteté en 1832, Sœur Anne-Emmerich, a vu en révélation toutes les scènes de la Passion, et raconte ainsi la crucifixion du Sauveur. Son récit n'a sans doute aucun caractère d'authenticité ; cependant il n'a rien que l'histoire ou l'examen des lieux, même en notre temps, ne puisse contredire.

" Le Golgotha domine la ville entière, sauf les hauteurs de Sion et de Bézétha, mais il est placé de telle façon qu'on l'aperçoit aisément de ces deux points saillants. Son sommet, de l'étendue d'un manège ordinaire, est une plate forme circulaire, protégée par un terrassement peu élevé. Du côté de la ville, la pente est rude et l'aspect sauvage. A l'opposé un chemin assez doux en facilite les abords. Les cavaliers se sont arrêtés sur ce chemin. Les fantassins du centurion sont échelonnés autour du rocher ou sur la plate-forme, selon les exigences du service. Plusieurs gardent les deux larrons qu'on n'avait pas fait monter faute d'espace, et qui, étendus sur

le dos et les bras attachés aux traverses de leurs croix, attendaient sur le penchant de la montagne, à l'endroit où le chemin prend la direction du sud. Une foule assez considérable, des gens du commun, des étrangers, des domestiques, des esclaves, des payens, des femmes, tous gens qui ne craignaient pas les souillures légales, s'étaient placés autour de la clôture, d'autres étaient sur les collines voisines, leur nombre s'augmentant sans cesse de gens qui, des campagnes prochaines, se rendaient à Jérusalem. Au sud, sur le mont Gihon, était un camp d'étrangers venus pour la Pâque ; beaucoup d'entre eux regardaient à distance, d'autres s'approchèrent du Calvaire.

" Il était environ onze heures quand Jésus arriva à l'endroit où il devait être crucifié. Les bourreaux ayant repoussé Simon, tirèrent le Sauveur au moyen de leurs cordes; ils détachèrent les pièces de la croix et les rapprochèrent l'une de l'autre. Quel triste spectacle présenta alors le Sauveur, debout à l'endroit même où il devait être mis à mort, pâle, meurtri, défiguré, sanglant ! " Viens, lui dirent-ils, viens, roi puissant, nous allons prendre la mesure pour ton trône. . . . . " Il se plaça lui-même sur la croix; et si l'état auquel il était réduit, lui eut permis des mouvements plus rapides, les bourreaux n'auraient pas eu besoin d'user de violence pour l'étendre comme ils le voulaient. Ils le couchèrent donc sur l'instrument du supplice et marquèrent les endroits où s'arrêtaient ses pieds et ses mains.

" Ensuite ils le conduisirent à 60 pas de là, vers le nord, à une caverne creusée dans le roc, et qui avait servi de cellier ou de citerne; ils en ouvrirent la porte et l'y jetèrent si brutalement que, sans la protection de son Père, ses genoux se seraient brisés contre la pierre.

" Les bourreaux commencèrent alors leurs derniers préparatifs. Au milieu de l'espace circulaire qui forme le sommet du Calvaire, est une partie également circulaire et plus élevée de quelques pieds. Ce fut là qu'ils creusèrent les trous destinés à recevoir les croix. Ils placèrent à droite et à gauche celles des deux larrons; elles étaient plus basses et plus grossièrement travaillées. Celle du Sauveur s'éleva au milieu.

" Scène odieuse ! Ceux-ci préparent les clous et les marteaux, ceux-là dressent les échelles, d'autres se distribuent le travail. On cloue à la croix le support des pieds ; on y pratique des trous et des entailles. Tous crient et blasphèment.

" Cependant quatre bourreaux s'étant rendus à la caverne où l'on avait enfermé le Sauveur, l'en tirèrent de la façon la plus brutale. Durant ce dernier emprisonnement, Jésus avait demandé à son Père le don de force, et il s'était encore une fois offert pour les péchés de ses ennemis. Les bourreaux en le ramenant au Calvaire, lui prodiguèrent encore les coups et les outrages ; les peuples les regardaient faire et insultaient à la victime ; les soldats romains restaient froids et indifférents, uniquement occupés à maintenir l'ordre. Enfin Jésus franchit le terrassement qui séparait le sommet du reste de la colline.

" Quand les saintes femmes le virent passer, elles donnèrent de l'argent aux bourreaux et les prièrent d'offrir de leur part à leur maître, une boisson généreuse et cordiale qu'elles lui avaient préparée. Cœurs magnanimes ! qui célèbrera dignement leurs louanges ! Lorsque tout le monde abandonne Jésus, elles, dominant la faiblesse naturelle à leur sexe, bravant la foule et s'exposant à tout, sont parvenues au Calvaire où elles se déclarent franchement les servantes du condamné.

" D'après les coutumes d'alors, les dames de la noblesse se réservaient le privilège de préparer elles-mêmes le breuvage destiné à assoupir les sens des patients et à leur rendre la souffrance moins sensible. Mais lorsqu'il s'agissait d'un crime exceptionnellement abominable, et c'était le cas, disent les pharisiens, la ville fournissait la boisson narcotique. Les saintes femmes eurent le courage de protester. Malheureusement, elles eurent aussi la douleur de voir les bourreaux, après avoir reçu leur argent, boire le vin et présenter au Sauveur le fiel et le vinaigre, officiellement envoyés.

" On se hâta d'arracher le manteau qui couvrait les épaules du Sauveur. On lui ota la tunique sans couture, tissée par les mains de la Sainte-Vierge, et qui avait grandi avec lui. Encore une fois on lui enleva brutalement la couronne qui rendait difficile son dépouillement, et on la replaça de manière à produire de nouvelles blessures.

" Le Fils de l'homme parût alors aux yeux de ses ennemis, couvert de sang et de plaies. Durant la marche, ses vêtements de laine s'étaient collés et raidis sur sa chair meurtrie. On les arracha violemment, et les plaies de sa poitrine restèrent à découvert. Ses épaules cruellement déchirées laissaient voir

ses os ; des morceaux de laine étaient restés collés à ses blessures et les envenimaient."

Jésus, dépouillé de ses vêtements, le corps tout couvert de plaies, de contusions et de flétrissures, est là assis sur une pierre, saignant de toutes parts, dans les tourments de la plus cruelle agonie. Et nous, la moindre souffrance nous irrite, dans la maladie, l'impatience se montre aussitôt qu'on retarde à nous servir. Enseignement sublime ! Fut-il jamais leçon plus éloquente ?

11e *Station.*—Sur le sommet même du Calvaire, tout près de l'endroit où la Croix fut plantée, se trouve un autel auquel j'ai eu le bonheur de célébrer ce matin même, comme je l'ai noté plus haut. C'est là que la Croix fût étendue sur le sol et que Jésus y fut attaché.

Jésus obéit à l'ordre qu'on lui donne de s'étendre sur l'autel de son sacrifice avec autant d'empressement que le lui permettait l'état de faiblesse où il se trouvait. L'un des bourreaux lui tire le bras droit sur la traverse de la Croix, un autre lui étend la main au dessus du trou pratiqué dans le bois, et un troisième lui appliquant dans la paume la pointe acérée d'un énorme clou, à tête arrondie, l'y enfonce à coups redoublés d'un maillet de fer. Les muscles sont déchirés, et les veines rompues font jaillir le sang avec violence à chaque coup.

On assujétit de la même façon le bras gauche à l'autre branche de la Croix, le tirant avec effort pour amener la main au dessus du trou préalablement percé.

Cette extension des bras en ligne horizontale ayant eu pour effet de faire ramasser le corps en soulevant les genoux, on applique des cordes aux pieds pour les amener au support où ils doivent être cloués. Les bourreaux irrités de ce contretemps, éclatent en blasphèmes et en malédictions. Sa poitrine parut alors se déchirer sous le poids de cette traction. Les clous sont enfin enfoncés dans les pieds et le crime est consommé !

Pécheurs qui que vous voyez, les coups de marteaux qui retentirent sur le Calvaire, entremêlés aux tendres gémissements de l'homme-Dieu, n'auront-ils pas d'écho dans votre cœur ? Hommes délicats, sensuels, immortifiés, venez ici apprendre à souffrir. Il faut donc que la souffrance soit bien precieuse, pour qu'on l'ait ainsi prodiguée à notre maître !

12e *Station.*—A quinze pieds au nord-est de l'endroit où Jésus fut attaché à la Croix, se trouve l'autel des Grecs schismatiques qui occupent la partie nord du Calvaire. On voit sous cet autel une plaque d'argent avec une ouverture circulaire au milieu, et c'est là que fut plantée la Croix du Sauveur.

La Croix chargée de sa victime fut donc élevée de terre et transportée par les bourreaux à l'endroit où elle devait être plantée. Des cordes fixées aux bras servent à la retenir de part et d'autre. Le pied de l'arbre est appliqué sur le bord du trou, des bourreaux s'y appuient pour le retenir, pendant que d'autres tirent sur les cordes pour l'élever de terre. La croix prend enfin la position verticale, et s'enfonce violemment dans la profondeur du trou. Toutes les plaies du Sauveur se rouvrent sous l'effort de cette secousse. Celles de la couronne d'épines inondent son visage de sang, sa barbe en est toute imbibée, son corps en est couvert, de ses mains et de ses pieds partent des courants qui teignent le bois de la Croix et dont s'imprègne même le sol !

Des pièces de bois enfoncées dans le sol servent à maintenir la Croix en équilibre.

Les croix des larrons sont ensuite érigées l'une à droite et l'autre à gauche.

Des cris insultants se firent alors entendre ; ce sont les bourreaux qui n'hésitent pas à ajouter l'insulte à tous les mauvais traitements qu'ils ont prodigués à leur victime. Ce sont les pharisiens qui s'applaudissent de leur victoire, et ajoutent le blasphème à leur cruelle inhumanité : " Si tu es le fils de Dieu, descends maintenant de la Croix." C'est une multitude égarée, dont les passions ont étouffé la voix de la conscience : " Toi qui peux détruire le temple de Dieu et le rétablir en trois jours, arrache-toi donc maintenant à ton supplice." C'est la voix du larron de gauche qui ajoute le blasphème à son impiété : " Si tu es le fils de Dieu, sauve-toi, toi-même, et sauve-nous avec toi."

Mais en même temps des voix pieuses et plaintives se mêlent aux cris impies et tumultueux. Voix de la Mère de Dieu, car elle était là debout auprès de son fils. L'autel à gauche de celui de la crucifixon indique le lieu où elle se tenait. Voix des saintes femmes, qui mêlent leurs gémissemonts et leurs plaintes aux souffrances de leur maître. Voix des

cœurs purs, des âmes droites, des amis de Dieu qui adorent dans l'étonnement l'extrême sévérité de sa justice.

Voix du larron de droite, qui réprimandant son compagnon, proclame l'innocence de Jésus et lui fait cette prière : "Seigneur, souvenez-vous de moi, lorsque vous serez dans votre royaume." Sa foi eut de suite sa récompense : "Aujourd'hui même, lui dit le Sauveur, vous serez avec moi en paradis."

Le silence et la stupeur ayant succédé aux cris furieux de la multitude, on entendit retentir les trompettes qui dans le temple annonçaient l'immolation de l'agneau pascal figuratif. Plus d'un, sans doute, se rappela alors ces paroles de Jean-Baptiste dans le désert : "Voici l'agneau de Dieu, voici celui qui efface les péchés du monde."

Il était environ midi lorsque Jésus fut élevé en Croix, et de ce moment le temps commença à s'assombrir. Les ténèbres allant toujours s'augmentant, une partie de la foule s'était retirée. Cependant la Mère de Jésus, quelques autres saintes femmes amies du Sauveur, avec l'apôtre S. Jean, se tenaient toujours au pied de la Croix. C'est alors que jetant les yeux sur sa sainte mère, Jésus lui dit en montrant l'apôtre S. Jean : "femme voilà votre fils"; et à celui-ci, en lui montrant Marie : "voilà votre mère." Quel glaive ne fut pas pour le cœur de Marie ce cruel adieu !

Cependant les ténèbres vont toujours s'épaississant, la terreur se répand partout. La nature même insensible semble se préparer à une commotion inusitée. Jésus se plaint à son Père : "mon Père, pourquoi m'avez-vous abandonné." Puis il ajoute : "J'ai soif." Aussitôt l'un des soldats met au bout d'un roseau une éponge trempée dans du vinaigre, et la présente aux lèvres de Jésus. Mais Jésus n'en voulut point prendre. Et bientôt poussant un grand cri : "tout est consommé," dit-il, et inclinant la tête, il expire !

Au même instant la nature entière entre dans une telle commotion qu'on dirait qu'elle touche à sa dissolution. Le soleil se voile la face ; la terre tremble jusque dans ses fondements ; le rocher du Golgotha se fend jusqu'à sa base, en séparant le mauvais larron du Christ ; les morts laissent leurs sépultures et se montrent errant dans les rues de Jérusalem. Le centenier de garde au Calvaire, s'écrie dans sa terreur : "cet homme est vraiment le fils de Dieu !" Dans le temple, la con-

fusion est à son comble ; le voile qui cachait le saint des saints se fend depuis le haut jusqu'en bas ; le sacrifice est interrompu, les prêtres ne sachant plus ce qu'ils font, tant la terreur qui les domine est intense. Seuls les amis du Christ se réjouissent de voir dans cette perturbation de l'ordre naturel, une nouvelle confirmation de leur foi.

13e *Station.*—En descendant du Calvaire, droit en face de l'entrée actuelle de la basilique, se voit une large pierre au dessus de laquelle brûlent des lampes nombreuses et fort riches. C'est la pierre de l'onction, sur laquelle on déposa le corps du Sauveur pour le préparer à la sépulture.

Cependant la mère de Jésus avec ses deux sœurs Marie mère de Jacques et Salomée, Jean et Marie Madeleine, sont toujours au pied de la Croix, ne sachant comment ils pourront obtenir le corps de leur maître, pour le soustraire à la sépulture des infâmes, lorsque Joseph d'Arimathie et Nicodème, qui n'avaient pu sauver Jésus devant le Sanhédrin, occupés de la même pensée, se rendent, auprès de Pilate et lui demandent si hardiment le corps du crucifié qu'il n'ose le leur refuser. Il s'étonne qu'il soit déjà mort, et donne les ordres sollicités.

Les criminels attachés à la Croix n'y étaient souvent retenus qu'avec des cordes. On les laissait s'épuiser dans cet horrible position, et on précipitait ensuite le moment de leur mort en leur rompant les jambes avec des barres de fer. On vient donc mettre ainsi fin au supplice des larrons ; mais pour Jésus, lorsqu'on vit qu'il était déjà mort, on jugea inutile de lui rompre les jambes. Cependant l'un des gardes des Juifs, Longin, rempli alors de fureur et de haine contre le Christ, mais qui devint ensuite un saint et un martyr, saisit sa lance et en perça le côté droit du Sauveur. Il en sortit de l'eau et du sang, qui jaillissant sur la figure du garde, l'inondent et lui rendent la vue parfaite, de louche et faible qu'elle était auparavant.

Joseph et Nicodème munis du permis de Pilate, achètent donc 100 livres d'aromates et se rendent au Calvaire pour procéder à l'ensevelissement du corps du Sauveur. Des échelles sont appliquées à la Croix, les clous sont arrachés et le divin corps est descendu respectueusement dans des draps et reçu par Marie et ses compagnes. On le transporte sur la pierre au bas du Calvaire, et on laisse à sa sainte Mère le soin de lui laver la figure et la liberté de contempler encore une fois l'objet de toute son affection et de son amour.

Madeleine qui avait arrosé les pieds de son maître des larmes de son repentir, vient alors les arroser des larmes de son amour ; elle ne cesse de les baiser, de les mouiller de ses pleurs en les essuyant de ses cheveux.

Les saintes femmes ont rempli leurs pieux devoirs, le corps du Sauveur est purifié de ses souillures, il repose sur la pierre, enveloppé dans son linceul et couvert d'aromates. Marie, après avoir couvert sa figure de baisers, lui enveloppe enfin la tête de son voile, tandis que Madeleine consent à peine à se dessaisir de ses pieds sacrés. Jean, Joseph et Nicodème se disposent à le transporter dans le sépulcre neuf que Joseph avait fait creuser dans son jardin tout auprès. Il fallait se hâter, car le jour déclinait, et les corps des suppliciés ne devaient pas rester exposés le jour du Sabbat.

Le Seigneur avait ordonné dans le livre du Lévitique que, lorsqu'on trouverait le corps d'un homme assassiné sur le chemin, on assemblerait les principaux de la ville et des bourgades voisines, et que tous étendant la main sur le cadavre, prononceraient le serment suivant : " *Manus nostræ non effuderunt sanguinem hunc.* Nos mains sont pures de l'effusion de ce sang." Le corps de Jésus est étendu sans vie devant nous ; cherchons le coupable. Judas, peu avant sa mort, a proclamé qu'il ne voulait avoir aucune part à ce déicide. Pilate se lave les mains et se proclame innocent du sang de ce juste. Hérode n'a pas voulu porter de sentence. Pierre a reconnu sa faute bien avant le supplice, et s'est retiré pour la pleurer. Où est donc le meurtrier ?.... Qui de nous pourrait étendre la main, et jurer qu'il n'a pris aucune part à cette mort ? Oh ! approche, pécheur, contemple cette victime, et comprends l'énormité de ton crime.

14e *Station.*—Le corps de Jésus est enfin transporté à une trentaine de pas plus loin dans le sépulcre que nous pouvons encore vénérer aujourd'hui. Oui ! les marbres précieux qui recouvrent aujourd'hui le saint Edicule dérobent à nos regards le rocher même qui a reçu et abrité le corps de Jésus pendant trois jours !

Une garde est mise à la porte, une pierre énorme en ferme l'entrée ; mais le corps du Sauveur glorieusement ressuscité ne connaitra rien de ces obstacles. L'ange s'assiera sur ces trophées pour dire aux saintes femmes : " *Surrexit non est hic.* Il est ressuscité, il n'est plus ici."

Parmi toutes les dévotions, la pratique du Chemin de la Croix est celle qui a été la plus favorisée par l'Eglise. Il est facile de comprendre qu'elle fait un ordre à part par elle-même; car ce n'est rien autre chose que l'étude même de la Croix. Or la Croix est un livre où les plus ignorants peuvent découvrir des secrets sublimes. La Croix est un arbre d'où coule un baume qui peut guérir toutes les douleurs. La Croix est l'abrégé de la Rédemption, c'est le résumé de l'histoire de l'humanité ! Aussi la pratique du Chemin de la Croix a-t-elle été chère à toutes les âmes pieuses, à tous les saints.

La première qui a parcouru la voie du Calvaire, est sans doute la sainte mère de Jésus. S. André de Crête nous dit que tous les jours elle parcourait la Voie douloureuse, baisant cette cette terre qui avait été rougie du sang de son fils, et s'arrêtant à chaque étape de sa marche au Calvaire, pour savourer toute l'amertume de sa douleur. Nul doute que Madeleine, S. Jean et les apôtres ont dû s'unir souvent à la Mère de Dieu, pour s'associer à son affliction, raviver leur amour du Sauveur, et y chercher un accroissement de force et de zèle.

Dans tous les siècles, des âmes pieuses sont venues vénérer dans la Ville Sainte les traces des pas du Sauveur des hommes. Origène, St Cyprien, St Athanase, St Jean Chrysostôme, St François d'Assise, St Ignace de Loyola, sont venus successivement chercher au saint tombeau, lumière, grâce, fortitude.

Qu'il nous était doux de penser, en recherchant les traces du passage de Jésus, que nous marchions à la suite de si saints personnages, et qu'en nous rendant leurs imitateurs, nous avions pour ainsi dire des droits particuliers à leur protection pour toucher le Ciel en notre faveur et le rendre propice à nos demandes.

Pour ne pas interrompre le Chemin de la Croix, j'ai anticipé dans mon récit, car comme je l'ai fait remarquer; nous sommes restés à la porte de la basilique pour attendre l'arrivée du Prince Rodolphe.

Après avoir attendu plus d'une heure sur ces dalles pierreuses, sans avoir seulement un caillou pour s'asseoir, le prince se montra à la fin, précédé de six cavas et recevant le salut d'honneur des gardes turques qui tenaient le passage libre.

Nous pénétrâmes dans le temple à la suite du Prince, et

nous rendîmes de suite à la sacristie des Pères franciscains où l'on nous distribua, pour la procession, car l'heure en était déjà arrivée, des cierges portant le sceau du S. Sépulcre. Chaque pèlerin garde ce cierge après la procession et se fait un devoir de le remporter pour le conserver, afin qu'il soit allumé près de son corps après sa mort.

Les Pères franciscains renfermés dans la basilique du S. Sépulcre sont au nombre de 10 à 12, se relevant tous les trois mois. Ils ont là, dans un monastère contigu à la basilique et n'ayant d'autre issue pour communiquer avec l'extérieur que la nef même du saint édifice, réfectoire, dortoir, cuisine, chœur, etc. C'est là qu'ils reçoivent les pèlerins, 5 à 6 chaque soir, qui désirent célébrer ou recevoir la sainte communion dans le tombeau même du Sauveur. Ils chantent là leur office canonial tant de nuit que de jour, suivent tous les autres exercices de leur règle, et tous les jours, à 4¼ h. p. m., font en chœur et en chantant une procession aux différents sanctuaires que couvre l'immense édifice. C'est à cette procession que peuvent s'associer les pèlerins s'ils le désirent.

La chapelle des Pères franciscains dans la basilique du S. Sépulcre, sous le vocable de l'Apparition de Jésus à sa Sainte Mère après sa résurrection, est la seule, dans l'immense édifice, où l'on conserve le Saint-Sacrement. C'est de cette chapelle que part la procession, et c'est là aussi qu'elle se termine. (1)

Les Pères réunis devant le maître autel, chantent l'antienne *O Sacrum convivium* avec le verset et l'oraison, puis l'on se met en marche.

La 1ère station avec *indulgence plénière* se fait devant la Colonne de la Flagellation qui est conservée dans la chapelle même, sur l'autel du côté de l'épitre. On chante l'hymne : *Trophæa Crucis mystica*, etc. " Que notre bouche, notre langue et notre cœur célèbrent ici les mystérieux trophées de la Croix, et que notre âme en suivant les traces du Christ les arrose de ses larmes."

Puis on sort de la chapelle, et prenant le côté gauche, on poursuit le large passage qui entoure le chœur des Grecs, en

---

(1) Voir le plan de l'Eglise du S. Sépulcre où se trouve tracée la marche de la procession.

suivant le mur de gauche. A l'extrémité de ce passage, on se trouve en face de la Prison de N. S. dans laquelle on pénètre. Cette chapelle appartient aux Grecs schismatiques. C'est là, dans une espèce de grotte, qu'on aurait renfermé N. S. pendant les préparatifs du crucifiement. On chante dans l'hymne : " Celui qui va délivrer au prix de son sang les âmes des limbes et les rendre à la lumière, est emprisonné ici comme un vil esclave." *Indulgence de sept ans à cette 2e station.*

Cette chapelle est sans style et sans ornements. Elle est précédée d'une espèce d'anti-chambre où l'on voit, renfermée sous un grillage, une pierre percée de deux trous, dans lesquels on prétend que furent retenus les pieds de N. S. lorsqu'il était dans cette prison.

Sorti de cette chapelle on poursuit la marche en suivant le mur de gauche qui fait ici une ceinture au rond-point du chœur des Grecs. On passe devant la chapelle de S. Longin, puis on s'arrête à quelques pas plus loin, à celle de la Division des vêtements qui appartient aux Arméniens, c'est là que se fait la 3e station avec aussi *indulgence de sept ans.* Cette chapelle est en forme d'abside et n'a rien de remarquable.

On chante : " Ici des impies ont partagé les vêtements du Christ mourant et ont tiré au sort sa tunique sacrée."

Cette tunique sans couture, confectionnée par Marie même, est conservée à Trèves qui l'a reçue de Ste Hélène même.

Dépassant un peu le milieu de l'abside de la basilique, on descend par un escalier de 26 marches dans la chapelle Arménienne de Ste Hélène ; on la traverse en se dirigeant à son côté droit, où l'on descend un autre escalier de 13 marches pour pénétrer dans la chapelle franciscaine de l'Invention de la Ste Croix, où se fait la 4e station et où il y a *indulgence plenière.* On chante ici : " O Croix notre unique espérance, Croix retrouvée ici par Ste Hélène, je te salue. Par elle, ô mon Dieu, redressez et sauvez dans votre miséricorde les cœurs égarés, par elle augmentez la foi comme l'espérance dans les âmes pieuses, et accordez aux coupables indulgence et pardon."

C'était la coutume chez les Juifs d'enterrer de suite les instruments du supplice des criminels, par ce que ceux qui les auraient touchés seraient devenus impurs pendant 10 jours. On avait donc jeté ici, dans une vieille citerne, les croix et les autres menus instruments du supplice du Calvaire. Lorsque Ste Hélène, trois siècles plus tard, vint rechercher ces pré-

cieuses reliques, il ne lui fut pas difficile, guidée par la tradition, de retrouver ici la Croix du Sauveur avec l'inscription, la lance, l'éponge, etc.

Cependant il restait encore un embarras, des trois croix, laquelle avait été l'instrument de notre rédemption ? Il y avait alors dans la ville une femme extrêmement malade, touchant à ses derniers moments. Hélène avec le saint évêque Macaire se rendent auprès de cette malade, et s'étant mis en prière, ils lui font toucher l'une après l'autre les trois croix. Les deux premières ne produisirent aucun effet; mais aussitôt qu'on lui eut fait toucher la troisième, elle se leva parfaitement guérie. On ne se contenta pas de cette épreuve, on voulut en faire sur le champ une seconde. On amena le cadavre d'une personne qui venait de mourir. Le contact de la 1re et de la 2e croix ne produisit aucun effet, mais à la troisième, le mort se leva plein de vie. Nul doute que c'était bien là la Croix sur laquelle avait expiré Jésus-Christ.

Lors de la prise de la Ville Sainte par les Perses en 614, la Croix avec les autres reliques de la Passion, fut transportée en Perse. Mais reconquise plus tard par Héraclius, elle fut ramenée à Jérusalem, et enfin distribuée en différents sanctuaires, qui en gardent encore aujourd'hui des portions plus ou moins considérables. La partie la plus notable qui en reste est conservée à Rome, dans l'église de Ste Croix de Jérusalem.

La chapelle de l'Invention de la Ste Croix peut mesurer environ une trentaine de pieds. Elle est de forme irrégulière, et laisse voir sans peine qu'elle a pu faire autrefois une citerne. Elle appartient aux Pères franciscains qui viennent tous les matins y célébrer une messe.

Remontant l'escalier de 13 marches, nous nous arrêtons dans la chapelle de Ste Hélène pour y faire la 5e station avec *indulgence plénière.*

On tient que Ste Hélène surveillait d'ici les fouilles qu'elle faisait faire dans la vieille citerne à la recherche des précieuses reliques. Cette chapelle, qui appartient aux Arméniens, est de style bysantin et n'a rien de remarquable. Il est facile de voir qu'on a fait rentrer dans sa construction des débris de l'ancienne église du S. Sépulcre, et plus encore sans doute de celle que Ste Hélène avait fait ériger sur le lieu même et que Chosroës détruisit lors de sa conquête de la ville sainte.

Remontant le grand escalier de 26 marches, on poursuit

la marche autour du chœur des Grecs en suivant toujours le mur de gauche. A quelques pas seulement de l'escalier, on s'arrête à la chapelle des improbères ou des opprobres, qui appartient aux Grecs et où se fait la 6e station avec *indulgence de sept ans.*

On chante dans l'hymne : " Moyse, tu as vu le Seigneur tout resplendissant de gloire au milieu du buisson ardent, et nous, nous le voyons ici dans une langueur mortelle, défiguré par de cruelles épines et souillé d'ignobles crachats."

On conserve ici sous un grillage, la colonne qui servit de siège à N. S. lorsqu'on le couronna d'épines et qu'on le souffleta en le chargeant d'opprobres. Cette colonne qui fut apportée du palais de Pilate est en granit gris et mesure environ 18 pouces de hauteur.

Poursuivant toujours dans la même direction on laisse plus loin à droite une porte s'ouvrant sur le chœur des Grecs, puis passant entre deux énormes piliers, on prend à gauche l'escalier en pierre de 18 marches qui mène sur le Calvaire; prenant alors la partie de droite, on se rend devant l'autel de la crucifixion, où se fait la 7e station avec *indulgence plénière.*

On chante : " Ici ils ont percé mes mains et mes pieds, et ils ont compté tous mes os ! "

C'est ici, comme je l'ai expliqué plus haut, que Jésus fut attaché à la Croix.

Passant de là à la partie gauche du Calvaire qui appartient aux Grecs, on s'arrête devant le lieu où fut plantée la Croix, où se fait la 8e station avec *indulgence plénière.*

La liturgie se poursuit : " Or c'était vers la sixième heure du jour, et jusqu'à la neuvième les ténèbres couvrirent toute la surface de la terre; et le soleil s'obscurcit, et le voile du temple se déchira par le milieu ; et Jésus s'écria à haute voix : " Mon Père, je remets mon esprit entre vos mains"; et, en prononçant ces paroles, ici, il expira."

L'endroit précis où fut planté la Croix se voit au dessous de la table de l'autel des Grecs, que supportent des petites colonnes en laissant le devant parfaitement libre. Une plaque d'argent avec un trou circulaire au milieu, permet d'y introduire le bras pour toucher le rocher même. De chaque côté, à environ 5 pieds en arrière, se trouve l'emplacement des croix des deux larrons.

Descendant le Calvaire, nous nous arrêtont en face de la porte, à la pierre de l'onction, où se fait la 9e station avec *indulgence plénière.*

Poursuivant la liturgie, nous chantons : " Pendant qu'il est ici embaumé par Joseph et Nicodème, les démons tremblent et il descend dans les enfers pour leur ravir leur proie. N'as-tu pas senti, enfer, la morsure de ce glorieux triomphateur ? "

Nul doute qu'on avait choisi cet endroit du rocher par ce qu'il était plus uni qu'ailleurs. L'endroit où reposa le corps du Sauveur est aujourd'hui couvert d'une grande table de pierre au-dessus de laquelle brûlent des lampes nuit et jour.

La 10e station, avec *indulgence plénière*, se fait à l'entrée même du tombeau de N. S.

Nous chantons dans l'hymne : " Ici, devant votre tombeau sacré, nous vous supplions, Créateur de toutes choses, de défendre votre peuple contre tous les assauts de la mort."

Traversant la coupole, en nous dirigeant vers la chapelle de l'Apparition, nous nous arrêtons à l'autel de l'apparition à Madeleine, où se fait la 11e station, avec *indulgence de 7 ans.*

Nous chantons : " Or, après la résurrection, dès le matin du 1er jour de la semaine, Jésus apparut ici à Marie-Madeleine de laquelle il avait chassé sept démons."

Madeleine venait de voir, à l'entrée du sépulcre, l'ange qui lui avait dit : " il est ressuscité, il n'est plus ici." Dans son trouble, elle croyait toujours qu'on avait enlevé le corps de son maître. S'avançant de quelques pas, elle s'adressa à un homme devant elle qu'elle croyait être le jardinier : " si c'est vous qui l'avez enlevé, dites-moi où vous l'avez mis et je l'emporterai." Jésus, lui dit : " Marie. " Le reconnaissant à sa voix, elle se précipita à ses pieds en s'écriant : " Mon maître." Jésus lui dit : " ne me touchez pas, car je ne suis pas encore remonté à mon père." Et c'est ici même qu'a eu lieu ce colloque.

Enfin nous rentrons dans la chapelle de l'Apparition de Jésus à sa Sainte mère, d'où nous sommes partis, pour terminer par les litanies de la Ste Vierge et le salut du Saint-Sacrement.

Bien que l'évangile ne le mentionne pas, il n'y a pas de doute que Jésus ressuscité a dû se montrer à sa sainte mère avant tous les autres, afin que la joie de son triomphe tarît la source de ses larmes et de sa tristesse.

Le Prince Rodolphe avec toute sa suite suivit la procession avec piété et recueillement. Revenus à la chapelle des Pères, il s'agenouilla sur un prie dieu qu'on avait disposé pour lui, pour le chant des litanies et le salut du S. Sacrement.

Il était près de 6 heures lorsque nous rentrâmes à Casa-Nova, et cette journée qui, dans le programme, devait être consacrée au repos, fut une des plus fatiguantes, de l'aveu de tous.

XV

La mosquée d'Omar; Mosquée d'El-Aksa; l'église de la Présentation de la Ste Vierge; le berceau de Jésus; le pont des âmes; la porte Dorée.—L'Eglise de Ste Anne.—La Piscine probatique.—La Maison de Simon le Pharisien.—Eglise de la Flagellation; celle de l'Ecce-Homo.

Jérusalem, jeudi, 31 *Mars*.—Je vais ce matin dire la messe à l'église St-Sauveur. Cette église, qui tient lieu d'église paroissiale pour les latins de la Ville-Sainte, possède trois autels privilégiés, ces autels étant enrichis des indulgences attachées aux autels de même noms au S. Cénacle, lorsque celui-ci appartenait au culte catholique, ce sont: celui de la descente du Saint-Esprit, au milieu; celui de l'institution de l'Eucharistie du côté de l'évangile; et celui de l'apparition de Jésus à S. Thomas du côté de l'épitre. C'est à ce dernier qu'il m'est donné de célébrer.

Vers les 8 h., toujours accompagnés du Frère Liévin, nous partons pour aller visiter la Mosquée d'Omar, qui, comme on le sait, est bâtie sur l'emplacement même du temple de Salomon.

Comme on ne peut entrer dans ce temple avec sa chaussure, nous avons soin de confier nos pantoufles à un garçon qui en remplit un large panier et nous précède de quelques pas.

Il n'y a encore que quelques années, c'était chose presque impossible que d'obtenir l'entrée de cette mosquée, les princes mêmes n'y réussissaient qu'avec peine, mais aujourd'hui c'est chose des plus faciles. Sur demande de nos consuls respectifs, la permission est facilement obtenue, et un modique backchish aux gardiens suffit pour en défrayer les dépenses.

En sortant de Casa-Nova on tourne à droite pour se rendre sur le parvis de la Basilique du S. Sépulcre, passant outre en suivant la même direction, on tourne à gauche dans la première rue que l'on rencontre. On suit là le mur de la 2e enceinte qui fermait la ville du temps de N. S. et dont on voit encore quelques restes à gauche. Tournant dans la 1ère rue que l'on rencontre à droite, on passe devant le consulat prussien à gauche, puis à droite devant le palais du Pacha, au delà duquel on rencontre la rue qui vient de la porte de Damas, tournant à droite dans cette rue, on la suit jusqu'à ce qu'on rencontre à gauche un grand bazar qui nous mène droit en face de la porte Bab el-Cattanine qui donne accès sur le parvis de l'ancien temple de Salomon, où se trouve aujourd'hui la Mosquée d'Omar.

Cet emplacement forme une immense esplanade, portant vers son milieu la célèbre mosquée et parsemée ça et là de kiblehs, petites constructions composées d'une coupole supportée par des colonnes; les kiblehs servent de lieux de prières aux musulmans.

On sait que le temple de Salomon occupait le sommet du mont Moriah; tout autour se trouvaient les parvis, qui avaient chacun une destination spéciale: et d'abord, du côté de l'ouest, par où nous entrons, c'était le parvis des gentils. C'était là que se tenaient les étrangers, les impurs, ceux qui avaient des difformités; il leur était défendu, sous peine de mort, de s'avancer au delà. Ces parvis étaient comme des temples à ciel ouvert, bordés tout au tour de galeries et de portiques sous lesquels se retirait le peuple pour se mettre à couvert contre le mauvais temps.

C'est dans le parvis des gentils que se tenaient les étrangers, les incirconcis, les gens difformes ou impurs qui venaient adorer le vrai Dieu. Devant les galeries ou portiques sous lesquels se retirait le peuple pour se mettre à l'abri du soleil ou de la pluie, se trouvaient les stèles monitoriales sur lesquelles montaient les lecteurs ou les docteurs pour instruire le peuple. Ces stèles, dont on a pu en retrouver quelques-unes, consistaient en monolithes sur lesquels était gravée la défense aux gentils de pénétrer dans les autres parvis sous peine de mort.

Avant de pénétrer sur le second parvis qui se trouvait à l'ouest, on va voir, en suivant le mur d'enceinte à gauche, des débris de ce qui fut autrefois la tour Autonia, qui faisait le

palais de Pilate et dont l'entrée constituait ce forum ou lithostrotos où Jésus fut condamné à mort et chargé de la croix.

Vers le milieu du côté nord du mur d'enceinte se trouve un chemin pavé de larges dalles se dirigeant au sud; on suit ce chemin jusqu'à la rencontre d'un portique où le pavé s'élève de 6 marches, et l'on se trouve alors sur le second parvis, le parvis d'Israël.

Les seuls enfants d'Israël qui n'étaient point difformes de corps et qui n'avaient contracté aucune souillure légale pouvaient pénétrer dans cette seconde enceinte, les autres en étaient exclus sous peine de mort. Ce parvis était divisé en deux, un côté étant pour les hommes et l'autre pour les femmes, il était aussi entouré de portiques que soutenait des colonnes de marbres précieux.

Le mur extérieur de ce second temple auquel était adossés les portiques, mesurait 45 pieds de hauteur. Comme le premier, ce parvis était à ciel ouvert ; il avait quatres portes correspondant aux quatre points cardinaux. Toutes ces portes étaient d'airain.

C'est dans le parvis d'Israël que se faisaient les instructions, la lecture de la loi dont les docteurs donnaient l'explication au peuple. C'est ici, qu'à l'âge de 12 ans, Jésus fut retrouvé au milieu des docteurs, les écoutant et les interrogeant. Il leur démontrait que toutes les prophéties concernant le Messie avaient eu leur accomplissement, que les signes de sa venue annoncés par les prophètes étaient évidents, et qu'à l'heure même ce Messie devait se trouver dans le monde. Il ne leur dit pas : ce rédempteur d'Israël que vous attendez depuis si longtemps avec tant d'impatience est celui-là même qui vous parle en ce moment, mais peu s'en faut. Cependant ces érudits, ces docteurs ne le comprirent pas. Ces hommes charnels ne parurent même que peu étonnés de voir un enfant mettre ainsi en défaut leur érudition, à eux docteurs de la loi, au sujet de l'explication de l'écriture.

C'est ici, sur ce parvis, que Jésus chassa avec un fouet de cordes, les marchands et les changeurs qui profanaient la maison de son Père.

C'est ici qu'il pardonna à la femme trouvée en adultère. “ Que celui d'entre vous qui est sans péché, lui jette la première pierre ”, dit-il à ceux qui l'accusaient.

C'est ici qu'il exalta le denier de la pauvre veuve qui avait donné plus que les riches, parce qu'elle avait pris de son nécessaire, lorsque les riches ne donnaient que de leur superflu.

C'est ici, qu'à maintes reprises, Notre Seigneur enseigna la doctrine du salut à tous ceux qui voulaient l'entendre.

C'est ici que les Juifs voulurent le lapider comme blasphémateur.

Enfin c'est ici qu'il prédit aux Juifs que ces constructions qu'ils regardaient avec tant d'orgueil seraient si bien détruites qu'il n'en resterait pas pierre sur pierre.

Le parvis d'Israël avec celui des prêtres et le temple proprement dit s'élevaient sur la plate-forme qui couronne le sommet du mont Moriah. Cette plate-forme, aplanie au ciseau en certains endroits et nivelée en d'autres au moyen de remplissages retenus par des murs de soutènement, mesurait à l'O. 510 pieds, à l'E. 480, au N. aussi 480 et au S. 390. Elle s'élève d'environ 6 pieds au dessus du niveau de la grande esplanade et en certains endroits jusqu'à 18 pieds, et les murs de soutènement dont on peut voir encore quelques restes sont des constructions cyclopéennes, certaines pierres ne mesurant pas moins de 12 à 15 pieds de longueur sur une hauteur de 24 à 30 pouces et une largeur à peu près égale. C'est là que se trouvaient les chambres du trésor du temple, le lieu du lavage des holocaustes et les tables des immolations.

Enfin la troisième cour ou parvis qui entouraient le Temple était le parvis des prêtres, ainsi nommé parce que les prêtres seuls et les lévites pouvaient y pénétrer.

Il était situé en face du Saint, du côté de l'Orient, et comme les deux autres était à ciel ouvert.

C'est dans le parvis des prêtres que se trouvaient l'autel des holocautes et la mer d'airain ; c'est-à-dire que les victimes après avoir été immolées dans le parvis d'Israël étaient apportées sur l'autel des holocaustes pour y être consumées.

L'autel des holocaustes, que Salomon avait fait construire en face du vestibule du temple, avait 30 pieds carrés sur 15 pieds de hauteur ; sa plate forme qui était de bronze était soutenue par un massif de pierres brutes formant un plan incliné. Si vaste que fût cet autel, il ne suffit pas cependant lors de la dédicace du Temple au grand nombre de victimes que l'on immola ; on fut obligé d'employer le milieu du parvis des prêtres en guise d'autel. Il n'y eut pas moins alors de 22,000 bœufs et de 120,000 brebis d'immolés.

On sait que l'autel des holocaustes était seulement pour les victimes d'expiation, celles que l'on faisait entièrement consumer par le feu, tandis que dans les victimes pacifiques, certaines parties seulement étaient brûlées et le reste servait à la nourriture des prêtres et des lévites ou à celle de ceux qui les avaient offertes. Cet autel était construit immédiatement en face des deux colonnes symboliques que Salomon avait fait ériger devant le vestibule du Temple. Ces colonnes mesuraient 6 pieds de diamètre sur 24 pieds de hauteur. L'une portait le nom de Lachin (sagesse) et l'autre celui de Booz (force), c'est-à dire qu'elles marquaient la beauté et la solidité de l'édifice.

C'était là que se trouvait aussi la mer d'airain, qui était un vaste bassin de 15 pieds de diamètre sur 7 pieds de profondeur, supporté par 12 bœufs fondus en bronze. C'est dans la mer d'airain que les prêtres se purifiaient avant d'entrer dans le Temple.

L'emplacement de l'autel des holocaustes est aujourd'hui occupé par une petite construction élégante et fort riche que les musulmans désignent sous le nom de Tribunal de David. C'est une petite coupole décagone supportée sur un beau pavé en marbre par 17 colonnes rangées sur deux cercles. Ces colonnes ont des chapiteaux de tous les ordres et des marbres de toutes sortes.

Les musulmans prétendent que c'était là que David rendait la justice au peuple, que Dieu y avait fait descendre du ciel jusqu'à terre une chaîne que le témoin devait tenir à la main, et que s'il lui arrivait de dévier de la vérité, l'anneau que tenait le parjure se détachait aussitôt du reste.

Enfin après le parvis des prêtres, venait le temple proprement dit, ce Temple dont David prépara les matériaux et que son fils Salomon eut la gloire d'ériger au vrai Dieu, ce temple dans lequel Dieu manifesta sa présence à plusieurs reprises et que remplace aujourd'hui la mosquée d'Omar que nous allons visiter.

Le Temple de Salomon fut commencé l'an 1012 avant J.-C. On mit sept années à le construire. Il dura 406 ans, et fut détruit par Nabuchodonosor qui emmena le peuple Juif en captivité à Babylone. Après 70 ans de captivité, Zorobabel ramena dans la terre d'Israël les captifs de Babylone et reconstruisit le Temple. C'est ce dernier Temple que Titus vint dé-

truire en même temps que la ville, 37 ans après la mort du Christ, tel que le Sauveur l'avait lui-même prédit. Pillé et profané par Antiochus Epiphane, 166 ans avant J.-C. il fut purifié deux ans plus tard par Judas Macchabée. Hérode le Grand, 17 ans avant J. C., fit subir au Temple des réparations et des embellissements si considérables qu'on avait peine à y retrouver l'ancienne construction de Zorobabel.

L'an 134 de notre ère, l'empereur Adrien fit ériger sur les débris de l'ancien Temple à Jéhovah un temple à Jupiter, que Ste Hélène et son fils Constantin firent disparaître en 327.

Julien l'Apostat, voulant donner un démenti à la prophétie du Sauveur qu'il ne resterait pas pierre sur pierre du Temple de Zorobabel, vint lui-même donner la confirmation la plus évidente à cet oracle. Voulant donc réédifier le Temple, il fit enlever les fondations de l'ancien pour y asseoir de nouvelles murailles ; mais aussitôt des globes de feu, des flammes que les historiens appellent intelligentes sortaient de ces fondations et venaient exterminer les ouvriers qui étaient au travail. On dut renoncer à la construction, et le sommet du Moriah servit ensuite à recevoir les immondices de la ville.

Après la conquête de la Judée par les Arabes, le Kalife Omar, l'an 636, fit déblayer l'emplacement de l'ancien temple et y érigea une mosquée qui porta son nom et fut remplacée par celle que l'on y voit encore aujourd'hui.

Les croisés en 1099 s'emparèrent de la mosquée d'Omar, après avoir massacré les 10,000 musulmans qui s'y étaient réfugiés. Godfroi de Bouillon la convertit en église qu'il fit desservir par les chanoines de S. Augustin. Au départ des croisés en 1187, l'église redevint une mosquée comme ci-devant et prit de nouveau le caractère qu'elle a conservé jusqu'à ce jour.

La mosquée d'Omar est une construction très riche, remarquable par sa légèreté, son élégance, la beauté de ses marbres et les soins d'entretien qu'on lui prodigue. Elle forme un octogone régulier de 165 pieds de diamètre. Elle se termine par une vaste coupole, légèrement étranglée à la base et couverte en plomb jusqu'à la naissance de la flèche qui porte l'immense croissant doré qui domine toute cette partie de la ville.

Le Temple de Salomon, que remplace aujourd'hui la mosquée d'Omar, formait un parallélogramme de 90 pieds de long

sur 30 de large et 45 de hauteur. Il était précédé d'un vestibule de 30 pieds de long et de 15 de largeur. Une cloison avec un voile de pourpre le divisait du N. au S. en deux sanctuaires bien distincts, savoir : le Saint et le Saint des Saints.

Les prêtres, deux fois par jour, entraient dans le Saint pour y offrir de l'encens au Seigneur. Cette partie mesurait 60 pieds de long sur 30 de large. Tout l'intérieur était revêtu d'or. C'est là que se trouvaient : le Chandelier d'or à sept branches, la table d'or sur laquelle étaient déposés les pains de proposition et l'autel des parfums qui était de bois de cèdre revêtu d'or.

Le Saint-des-Saints formait un sanctuaire de 30 pieds carrés. Les murs en étaient revêtus de lames d'or. C'est là que se trouvait l'Arche d'alliance, qui consistait en un coffre de bois précieux recouvert de lames d'or en dedans et en dehors. Elle mesurait 4 pieds de long sur 2 pieds de haut. Elle était ouverte par le haut et une espèce de guirlande d'or la ceinturait tout autour. Aux quatre coins étaient quatre anneaux d'or qui servaient à y passer des bâtons pour la porter. Dans l'Arche étaient renfermés les tables de la loi qu'y avait déposées Moïse, la Verge d'Aaron et le vase contenant la manne. Une table d'or qu'on nommait le propitiatoire ou l'oracle s'élevait au dessus de l'Arche, et à chaque côté se trouvait un chérubin en bois d'olivier revêtu d'or, de 15 pieds de hauteur, ayant la face tournée du côté de l'entrée. Leurs ailes déployées se rejoignaient au milieu pour couvrir le propitiatoire et de l'autre côté elles touchaient le mur latéral.

Les choses demeurèrent en cet état durant 406 ans, c'est-à-dire jusqu'à la destruction du Temple par Nabuchodonosor en 599 avant J. C. Le prophète Jérémie retira alors du Temple l'Arche d'alliance, le Tabernacle avec l'autel des encensements etc., pour aller les cacher sur le mont Nébo, et après la captivité on ne put retrouver ces objets précieux, de sorte que le Saint-des-Saints dans le temple de Zorobabel demeura vide.

Le grand prêtre seul, une fois l'année, le 10e jour du 7e mois, pouvait entrer dans le Saint-des-Saints pour y prier pour le peuple, offrir l'encens qui devait couvrir le propitiatoire, et du sang du veau et du bouc qu'il avait immolés pour les péchés du peuple, faire les aspersions prescrites pour l'expiation. C'est à cette occasion aussi que le bouc émissaire, était pré-

senté devant l'autel, chargé des péchés de tout le peuple et envoyé ensuite dans le désert.

Le grand-prêtre ne pouvait pénétrer dans le Saint-des-Saints qu'une fois l'année, et après des préparations convenables, "de crainte, dit le Seigneur, dans le Lévitique, qu'il ne meurt, parce que j'apparaîtrai dans la nuée sur le propitiatoire."

Le grand-prêtre devait alors être revêtu d'une tunique de lin, ceint d'un cordon de lin, la tête couverte d'une tiare de lin, parce que ces vêtements sont saints, dit le Seigneur. Avec quel respect ne devons-nous pas nous approcher de l'autel, nous qui n'avons pas seulement des figures et des symboles dans nos tabernacles, mais la toute puissante majesté du Dieu trois fois saint qui y fait sa demeure !

Examinons maintenant ce que nous trouvons dans la mosquée d'Omar à la place de ces objets si saints dont la forme et les dimensions avaient été fixées par Dieu même.

Sous la colonnade même du tribunal de David, nous retrouvons l'Arabe chargé du panier renfermant nos pantoufles. Nous l'en débarrassons en lui remettant nos bottes à leur place. Un officier musulman veille à ce que nous fassions réellement l'échange de nos chaussures et offre, moyennant une légère rémunération, des babouches à ceux dont les pantoufles trop lourdes, pouvaient passer pour des chaussures ordinaires.

La vaste mosquée n'est pas précédée d'un vestibule comme l'était le temple de Jéhovah. Nous pénétrons dans l'intérieur par la porte de l'Orient. Deux rangées ou cercles de colonnes entremêlées de piliers supportent la coupole et partagent tout l'intérieur en trois enceintes concentriques. Une douce lumière, tamisée par les verres coloriés des chassis et les grillages en fayence que ceux-ci portent à l'extérieur, répand sur tous les marbres des pavés, colonnes, lambris aux couleurs variées, un ton moelleux des plus agréables. Nous y trouvons aussi une fraîcheur qui nous plait beaucoup après nous être fait en quelque sorte rôtir par les rayons du soleil que nous renvoyaient de toutes parts les parvis dallés que nous venions de parcourir.

Les colonnes entremêlées aux piliers pour former les enceintes concentriques sont des monolithes de marbre des plus beaux et des plus riches. Elles sont d'ordre et de hauteur différents, ce qui indique qu'elles proviennent de temples plus

anciens. Un grillage en fer, très ornementé, les relie les unes aux autres. Ces deux cercles de piliers et de colonnes supportent des plafonds à caissons du meilleur goût, car la coupole n'a ses points d'appui que sur les piliers du cercle le plus rapproché du centre.

Sur les panneaux du pourtour se lisent un grand nombre de versets du coran entremêlés d'arabesque capricieuses aux couleurs variées parsemées de filets dorés.

Voyons maintenant plus en détail ce que renferme cette célèbre mosquée.

Au centre, sous la coupole, entouré d'un grillage en bois artistement travaillé, se voit le rocher nu, à surface inégale et irrégulière, s'élevant de 3 à 4 pieds au dessus du pavement. Ce grillage est destiné à empêcher que le rocher, la Sakhra comme l'appellent les musulmans, ne soit profané par les pieds des visiteurs. C'était là qu'était le Saint des Saints où reposait l'Arche d'alliance dans le Temple de Salomon.

C'est là, sur ce rocher, qu'Abraham, après avoir disposé le bucher suivant l'ordre de Dieu, leva le glaive pour immoler son fils Isaac, lorsqu'un ange vint lui retenir le bras. C'est là qu'Ornan avait son aire pour y faire le foulage de son grain, et sur laquelle David coupable, mais pénitent, érigea un autel pour y offrir des victimes que le feu du ciel vint consumer, gage certain du pardon qu'il avait obtenu.

Au dessus de la Sakhra est suspendu un khémeh ou tente de soie verte et rouge. D'après les musulmans, c'est sous cette tente que reposait Eve, lorsque Adam, après l'avoir cherchée pendant 100 ans, la retrouva sur une montagne près de la Mecque.

Mais édifions nous un peu en faisant le tour de la Sakhra et en examinant bien tout ce qui s'offrira à nos regards.

Voici d'abord à l'extrémité O. les empreintes de 5 énormes doigts enfoncés dans le rocher.

Un jour, nous disent les musulmans, Mahomet voulant traiter directement avec Dieu d'affaires importantes, monta sur el-Borak, superbe jument dont lui avait fait présent l'archange Gabriel. Mais à peine est-il parti, que voilà aussitôt le rocher qui se remue, s'agite et se met en frais de le suivre. Dieu ne voulant pas priver la terre d'une si précieuse relique, dépêcha aussitôt l'archange Gabriel pour la retenir dans sa fuite. L'en-

voyé céleste saisit donc le rocher à l'endroit où nous voyons l'empreinte de ses doigts et le fixa entre le ciel et la terre, là où il se trouve encore, car bien que les yeux des mortels voient ce rocher ne faire qu'une masse commune avec la montagne qui le porte, il n'en est pas moins vrai qu'effectivement il est suspendu en l'air.

A l'angle S. O., sur une table de marbre sculptée, se voit le bouclier de Hamzeh, oncle et fidèle compagnon de Mahomet. On ne peut voir ce bouclier qu'à travers un grillage épais et solide.

Plus loin, c'est une cage en fer à double étage où se voit en haut l'empreinte d'un pied de Mahomet dans un morceau de marbre, et en bas, deux poils de sa barbe renfermés dans un étui reposant dans une urne d'argent d'environ trois pieds de hauteur.

Au S. on nous montre l'étendard de Mahomet enroulé autour de sa lance, le drapeau d'Omar, déployé, puis la selle d'el-Borak qui n'est autre chose qu'un fragment d'une corniche en marbre blanc ayant quelque ressemblance avec une selle.

A l'angle S. E. s'ouvre une porte par laquelle on descend un escalier de 15 marches pour se trouver dans la crypte de la Sakhra, sous le rocher même. On nous montre là cette partie du rocher qu'on appelle la langue, parce qu'on prétend qu'elle répondit à Omar qui lui souhaitait la bienvenue. Puis, tout autour ce sont les endroits où ont prié les plus grands personnages, ici Salomon, là David, là Elie, et enfin Mahomet. La place de ce dernier est indiquée par une excavation dans le plafond du rocher, c'est que le prophète, dans un transport de dévotion, se serait heurté là la tête et y aurait laissé l'empreinte de son turban.

Vers le milieu de la crypte, le plafond du rocher est percé d'un trou circulaire, et vis à-vis ce trou le pavé résonne d'un son creux indiquant qu'il y a là quelque vide. Il est tout probable qu'Ornan avait creusé là le puits nécessaire pour son aire. Mais pour les Musulmans, c'est là le puits des âmes, dans lequel elles se réunissent pour y adorer Dieu dans la nuit de tous les dimanches et de tous les jeudis.

En face de la porte du N. on nous montre une plaque de jaspe dans laquelle on voit fixés 3 clous en or avec la moitié d'un quatrième. Ce sont là autant de siècles à s'écouler encore avant la fin du monde. On comptait d'abord 19 clous, dont

un disparaissait à chaque siècle. Mais il arriva qu'un bon jour Satan impatient d'attendre si longtemps le grand événement, se mit à arracher les clous. Il allait les enlever jusqu'au dernier, lorsque l'archange Gabriel vint heureusement l'arrêter au point où nous les retrouvons aujourd'hui.

On nous montre encore près de la porte S. un coran qu'on dit avoir appartenu au khalife Omar.

Sortons maintenant de la mosquée par la porte du N. et examinons les objets qui se présentent à nos regards, dans les environs.

En suivant le mur à gauche, on trouve à droite deux Kiblehs ou lieux de prière, soutenus par des colonnes en marbre blanc. Le plus petit porte le nom de Fâtimeh, fille de Mahomet qui épousa son cousin Ali en 623. Leurs descendants ont régné en Egypte et en Mauritanie sous le nom de Fatimites. L'autre Kibleh est celui de l'ascension de Mahomet.

Près de la porte S., on peut voir sur le mur de la mosquée, à la hauteur d'environ 10 pieds, une plaque de marbre, dont les veines simulent deux oiseaux. Ce sont deux pies pétrifiées en punition de leur orgueil.

Salomon, disent les musulmans, ayant achevé son temple au Très Haut, tous les animaux lui apportèrent leur tribut en signe de dépendance, le lion sa crinière, l'éléphant ses défenses, etc.; seule la gent volatile, soulevée par les harangues de la pie, qui, comme on le sait, à la langue bien pendue, se montra récalcitrante. Et pour la punir, le grand roi, inspiré de Dieu, ordonna que les deux pies qui avaient levé les premières l'étendard de la révolte, demeureraient là fixées dans la pierre jusqu'au dernier des jours.

En face de la porte de la mosquée se trouve un portique à quatre arcades, qu'on désigne par le nom de portique de la balance, par ce que les musulmans prétendent que c'est là que se pèsent les mérites et les péchés des âmes pour aller ensuite subir l'épreuve du pont de Sirath qu'on rencontre plus loin.

A l'O. de ce portique se voit une belle chaire en marbre sculpté où l'on prêche tous les vendredis.

Passant sous la quadruple arcade en se dirigeant au Sud, on descend un escalier de 21 marches, et on voit plus loin un large bassin ombragé de vieux cyprès et dans lequel on descend par quelques marches. Au milieu de ce bassin s'en trouve

un autre portant à son centre un vaste vase en pierre qui laisse couler l'eau qu'il reçoit de la fontaine scellée près de Bethléem (2 lieues) par l'aqueduc de Salomon.

Continuant toujours au S., on descend à une centaine de pieds plus loin un escalier pour se trouver dans un vaste souterrain, formé de deux voutes que supportent d'énormes piliers en pierre. On attribue à Hérode le Grand la construction de cette salle souterraine. Vers l'extrémité du souterrain, en descendant 8 marches, on se trouve en face d'une énorme colonne formée d'un seul monolithe avec son chapiteau dont les feuilles d'acanthe ont la forme de palmes.

Sortis du souterrain en revenant sur nos pas, on trouve tout près, à gauche, l'entrée de la mosquée El-Aksa qui est élevée sur l'emplacement de l'église de la Présentation de la Ste Vierge bâtie par Justinien.

Omar, qui avait fait sa prière dans l'église ds la Ste Vierge —on nous montre l'endroit où il se tenait—la convertit en mosquée. Sous les croisés, cette mosquée devint le palais royal sous le nom de palais de Salomon. Saladin plus tard la rétablit en mosquée, et elle a depuis gardé le même caractère.

La mosquée El-Aksa est après celle d'Omar la construction la plus considérable du Moriah. C'est une vaste salle à 7 nefs divisées par 6 rangées de colonnes et de piliers. La nef centrale est un peu plus large que les latérales.

On voit en entrant, en face de la porte, une pierre encastrée dans le pavé entourée d'une grille. C'est là, disent les musulmans, le tombeau des fils d'Aaron ; mais rien ne peut confirmer cette tradition musulmane.

A gauche on voit la citerne de la feuille. Un saint musulman s'étant rendu en paradis en serait revenu avec une feuille verte derrière l'oreille, de là son nom.

La mosquée est couronnée d'une coupole vers son extrémité S. C'est précisément là que Marie aurait habité avec la prophetesse Anne, et ce serait là aussi qu'elle aurait plus tard offert son divin enfant aux bras de Siméon.

Au delà de la coupole se voit un peu à droite, une belle chaire magnifiquement sculptée. C'est le Mimbar que Saladin a fait placer là. A droite du Mimbar et adossé au mur de la mosquée est le mihrab, espèce de niche vers laquelle se tournent les musulmans pour prier. Ce mihrab orné de colonnettes

est peint en mosaïque, et l'on voit au devant deux chandeliers portant chacun un énorme cierge.

En partant de la coupole pour retourner à l'entrée, on voit à gauche les colonnes de l'épreuve. Ce sont deux colonnes fort rapprochées l'une de l'autre. Ceux qui peuvent passer entre ces colonnes, s'en iront sans peine en paradis. Mais malheur à l'embonpoint et à la corpulence, Mahomet ne voudra pas les voir. Il va sans dire que nous nous amusâmes tous à faire l'épreuve. Pour moi-même, le problême était résolu avant même de l'essayer, mais il n'en fut pas ainsi pour M. Bolduc et plusieurs autres de nos compagnons. Ils eurent beau se comprimer autant que possible, essayer tantôt l'épaule droite et tantôt l'épaule gauche, impossible de se faire admettre dans le Paradis de Mahomet. Nous passâmes là un quart d'heure des plus agréables.

Des deux côtés de la coupole se trouvent des nefs particulières formant comme des bras ou des chapelles au corps principal. Celle de droite est l'ancienne salle d'armes des Templiers, elle est divisée en deux par une rangée de colonnes. Celle de gauche est une petite mosquée où l'on nous montre l'endroit où Omar fit sa prière, et plus loin où Zacharie et son fils S. Jean-Baptiste, d'après les musulmans, prièrent aussi.

Sortis d'El-Aksa, nous retrouvons notre serviteur arabe avec le panier de nos chaussures que nous échangeons contre nos pantoufles, car la visite des lieux sacrés est maintenant terminée.

De là nous nous rendons à l'angle S. E. de l'esplanade, dont l'enceinte en cet endroit forme le mur même de la ville, pour visiter, après une descente de 32 marches, une chambre qu'on appelle le berceau de Jésus. On sait que le saint vieillard Siméon avait son habitation en cet endroit. Or d'après la tradition, la Ste Vierge après avoir présenté son enfant nouveau-né au Seigneur et l'avoir racheté par deux colombes, suivant la loi, se serait rendue à l'invitation du saint prêtre de passer quelques jours dans sa maison. La chambre aujourd'hui forme une petite mosquée. On nous montre une niche creusée en forme de coquille et couchée horizontalement sous un dais soutenu par de petites colonnes de marbre blanc, comme étant, d'après les musulmans, le véritable berceau de Jésus.

De cette petite mosquée on peut descendre, par une porte

au N. dans uu vaste souterrain sans pavé, à voute supportée par d'énormes piliers. On prétend que c'étaient là les écuries de Salomon. Les croisés s'en seraient également servi pour y loger leurs bêtes. On voit encore dans les piliers les trous destinés à y passer les licous pour retenir les bêtes en place.

Ces différentes constructions souterraines n'ont rien qui doivent surprendre ici, si l'on veut bien faire attention à l'énorme différence de niveau qui se trouve entre le pavé de l'esplanade et le sol en dehors du mur d'enceinte. C'est que Salomon, pour asseoir le Temple avec ses vastes parvis, de même que son propre palais sur le sommet du Moriah, avait fait niveler ce sommet inégal et irrégulier, abaissant ici des pointes saillantes, et comblant là des dépressions souvent à des profondeurs considérables. On peut voir en certains endroits de ces souterrains, de même qu'en dehors du mur d'enceinte, des restes évidents de ces constructions Salomoniennes.

Suivant de l' le mur d'enceinte du côté de l'E, on parvient à un petit escalier montant à une plateforme où se trouve un mihrab et un fut de colonne sortant horizontalement du mur, comme un canon qui serait braqué sur le mont des Oliviers. C'est là la culée qui sert au pont de Sirath, dont j'ai parlé plus haut, qui a ici son point de départ et aboutit au mont des Oliviers. Mais ce pont, qui n'a pas plus de surface que le taillant d'un rasoir, ne peut être vu que par les vrais croyants. " Je suis bien certain, dit le Frère Liévin, en nous donnant ces explications, que peu d'entre vous le distinguent. — Mais il n'y a absolument rien.—Cependant je le vois bien, moi, je le distingue parfaitement, ajouta-t-il affectant un sérieux que des naïfs qui ne l'auraient pas connu auraient pu prendre pour véritable. Or, poursuivit-il, sachez bien que les âmes, à la fin du monde, après avoir passé par la balance que nous avons vue plus loin, devront ensuite passer par ce pont. Pour les bons, rien de plus facile, car leurs anges gardiens les soutiendront, et ils passeront de suite en paradis. Mais pour les méchants, ne pouvant garder l'équilibre, ils tomberont dans le torrent de Cédron, qui s'ouvrira aussitôt pour les laisser tomber directement dans l'enfer."

L'épreuve étant ici plus dangereuse et plus difficile que celle du passage entre les deux colonnes, aucun ne tente de s'aventurer sur ce pont invisible et nous poursuivons notre marche jusqu'à la porte Dorée qui fait face à la mosquée même d'Omar.

La porte Dorée, qui est divisée en deux arches par deux énormes monolithes, est surmontée de deux petits dômes. Elle est complètement murée du côté extérieur, mais à l'intérieur ses parois sont ornées de pilastres portant une frise richement sculptée. Les musulmans la tiennent ainsi close par ce qu'ils prétendent que c'est par cette porte qu'entreront un jour les francs pour se rendre maîtres de la ville. Ils ignorent qu'ils accomplissent en cela une prophétie d'Ezéchiel. " Et le Seigneur me fit retourner vers le chemin de la porte du sanctuaire extérieur qui regarde l'Orient et elle était fermée. Et le Seigneur me dit : Cette porte demeurera fermée, elle ne sera point ouverte, et nul homme n'y passera, parce que le Seigneur, le Dieu d'Israël, est entré par cette porte, et elle demeurera fermée."

On sait que c'est par cette porte que Notre-Seigneur fit son entrée dans la Ville Sainte le dimanche des rameaux.

Tout le terrain avoisinant le mur d'enceinte à l'E. est couvert d'herbe qu'émaillent un grand nombre de fleurs aux couleurs variées. Je cueillis entre autres : *Anemone coronaria*, *Nigella sativa*, *Papaver rhœas*, *Sinapis orientalis*, *Capsella bursa-pastoris*, *Reseda lutea*, *Silene armeria*, *&c.*

A droite de la porte, se trouve une petite foret de nopals très vigoureux, dont plusieurs montraient déjà des boutons prêts à s'épanouir.

A quelques pas à gauche, une espèce d'escalier sur une vieille muraille adossée au mur d'enceinte, nous permet de monter jusque sur le mur même, d'où l'on peut prendre une vue d'ensemble sur tous les environs.

Il n'y a ici ni balcon, ni plateforme, cependant, bien que l'épaisseur seule du mur pût servir de lieu de station, le panorama de ce point élevé évoquait tant de souvenirs, que tous mes compagnons étaient déjà éloignés à une certaine distance, lorsque je remarquai que je restais là seul et qu'il me fallut en descendre. La plus douce des rêveries m'avait ici tellement absorbé, qu'elle m'avait fait oublier la recherche des plantes et des insectes que je voulais poursuivre sur la surface herbeuse que je voyais étendue à mes pieds dans tout le voisinage du mur d'enceinte closant ici l'esplanade de la célèbre mosquée.

Je voyais à mes pieds cette étroite bande de la vallée de Josaphat, qui s'abaisse brusquement dans le torrent de Cédron pour remonter de l'autre côté par une pente moins abrupte et

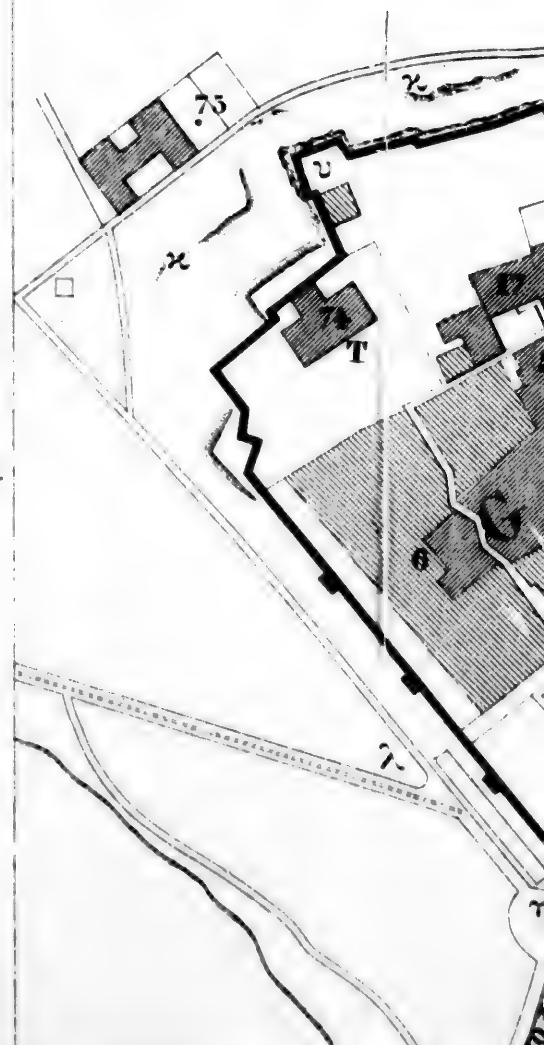
beaucoup plus gracieuse, jusqu'au sommet du mont des Oliviers que couronnent le couvent du Carmel avec son église. Je voyais à droite du mont des Oliviers la dépression qui le sépare de la colline où s'élève Béthanie. Plus rapproché, je fixais l'endroit, sur le chemin que je voyais serpentant sur le flanc de la montagne, où se trouvait Bethphagé, où Notre Seigneur envoya deux de ses apôtres prendre l'ânesse et l'ânon qui devaient lui servir dans son entrée triomphale à Jérusalem, six jours avant sa mort. Je voyais la foule ivre de joie se dépouiller de ses manteaux pour en couvrir la route que devait parcourir l'humble monture portant le roi d'Israël. J'entendais les *hosannah* mille fois répétés de cette foule respectueuse, *Benedictus qui venit in nomine Domini; hosannah filio David!* Je voyais les jeunes gens grimper sur les oliviers qui bordaient alors la route, et dont on voit encore ça et là quelques représentants, pour en détacher des branches vertes qu'hommes et femmes se partageaient en signe de réjouissance. Je voyais le glorieux cortège suivre les sinuosités de la route pour descendre jusqu'au torrent de Cédron, le traverser sur un pont de pierre comme celui qui le coupe encore aujourd'hui, puis remonter la pente à mes pieds pour entrer au Temple par cette même porte Dorée sur laquelle j'étais assis dans le moment. Hélas! qui aurait pu croire que, cinq jours plus tard, ce roi d'Israël, ce fils de David, acclamé aujourd'hui avec tant d'entrainement, traverserait de nouveau et au même endroit ce même torrent, les mains enchaînées et conduit par une bande insolente, armée d'épées et de bâtons, insultant à leur victime et réclamant sa mort.

Je voyais encore en face de moi, sur le flanc du mont des Oliviers, l'entrée de la grotte de l'Assomption, où reposa quelque temps le corps de la sainte mère de Dieu, celui de son chaste époux, de même que ceux de S. Joachim et de Ste Anne ; et tout auprès, la grotte de Gethsémani, où le maître de l'univers se trouva dans un tel épuisement qu'il permît à un envoyé céleste de le soutenir dans l'abattement de son agonie. Je voyais presque contigu à cette grotte, le jardin où Pierre, Jacques et Jean se laissèrent aller au sommeil pendant que leur maître souffrait et priait; je voyais tranchant sur la couleur grisâtre du sol, la verdure des huit témoins qui restent encore de la faiblesse des trois apôtres et de la trahison de Judas.

LÉGENDE DES RUINES ANTIQUES.

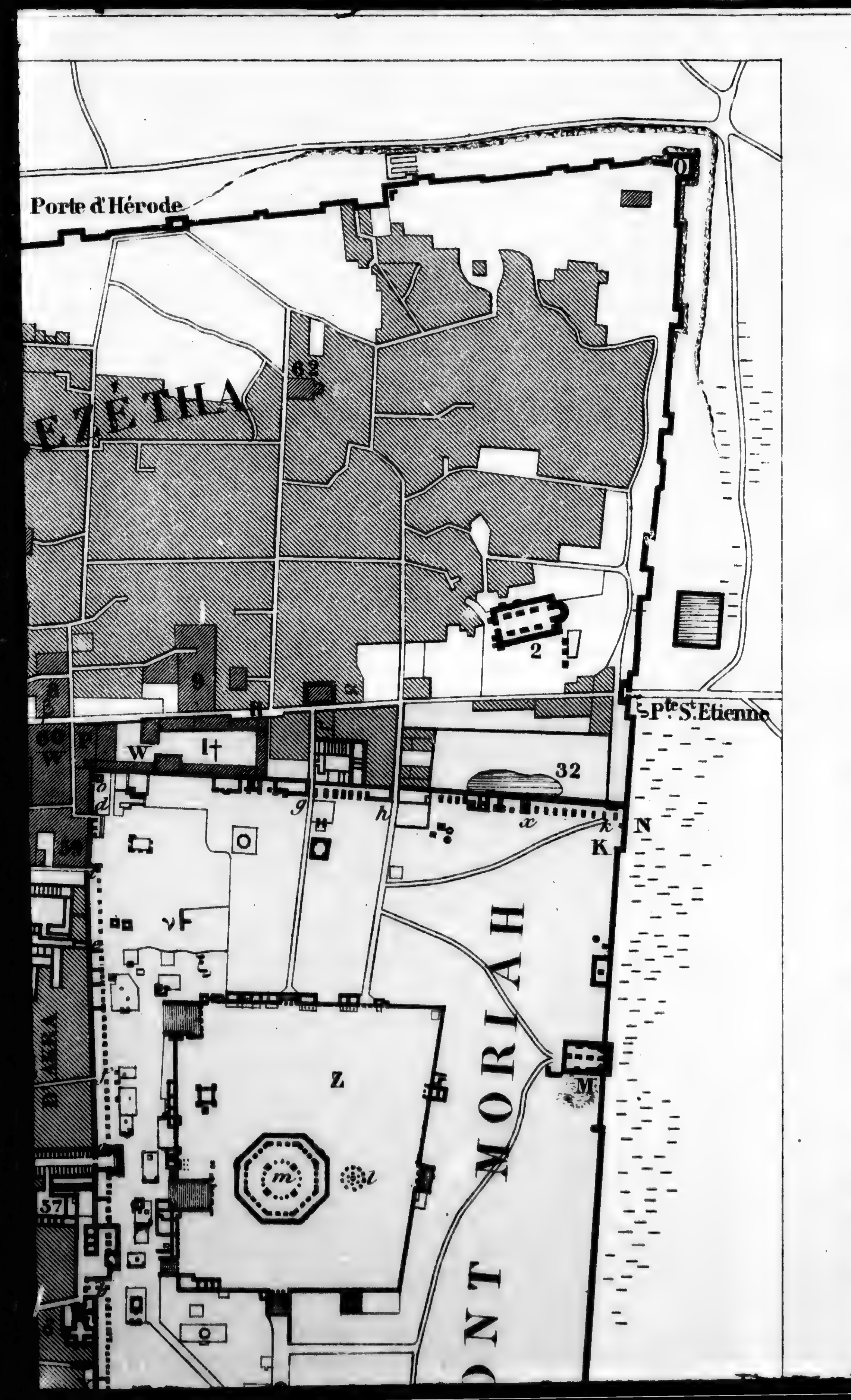
A — *Tour Hippicos.*
B — —— *de David.*
C — —— *de Phasaël.*
D — —— *Maryamme.*
E — —— *de Silné ?*
F — *Ophel.*
G — *Pont.* (ΓΕΦΥΡΑ)
H — *Xystus.*
I — *Porte sous el-Aksa.*
J — *Triple porte, porte des Chevaux, porte des Eaux.*
K — *Mur de Salomon.*
L — *Porte en balcon.*
M — *Porte dorée.*
N — *Tour Hananéel.*
O — *Piscine Probatique.*
P — *Piscine Strouthion.*
Q — *Tour angulaire.*
R — *Entrée des Cavernes Royales.*
S — *Tours des Femmes, Citadelle extérieure.*
T — *Tour Pséphina.*
U — *Piscine inférieure, entre deux murs, d'Ezékhias, Amygdalon.*
V — *Débris de la 2e Enceinte.*
X — *Mur Occidental, beit-el-Morharby, où pleurent les Juifs.*
Y — *Porte antique, de la jument El-Boraq.*
Z — *Plate-forme du Temple.*
W — *Emplacement d'Antonia.*

α *Monument d'Alexandre ?*
β *Arc de l'Ecce-homo.*
γ *Contrescarpe de la Coupure de Bézétha.*
δ βουλη *Mékhémeh.*
ε *Porte Judiciaire ?*
ζ *Porte des Brebis, de St Etienne, Bab-Setty-Maryam.*
η *Porte d'Ephraïm, d'el Khalil, de Jaffa, de Beitlehm.*
θ *Porte antique (Djennath ???)*





Porte de Damas
MONT
ACRA
GAREB
Porte de Jaffa
Vallée



20
21
22
23
24
25
26
27
28
29
30
31
32
34
35
36
37
38
39
40
41
42
43
44
45
46
47
48
49
50
51
52
53
54
55
56
57
58
59
60

SUITE DES LIEUX MODERNES.

20 — *Couvent Grec de S.t Démetri.*
21 — *Ancien Couvent Grec de S.t Jean-Baptiste.*
22 — *Couvent de S.te Mélanie.*
23 — *Grand Couvent Grec.*
24 — *Couvent Grec de S.t Michel.*
25 — — *id.* — *id.* — *S.te Catherine.*
26 — — *id.* — *id.* — *S.t Euthymius.*
27 — — *id.* — *id.* — *de la Vierge.*
28 — — *id.* — *id.* — *S.t Caralambe.*
29 — — *id.* — *id.* — *S.t Abraham*
30 — — *id.* — *id.* — *S.t Georges.*
31 — *Nouveau Couvent Grec.*
32 — *Vieille Piscine.*
34 — *Evêché Protestant.*
35 — *Maison Prussienne.*
36 † — *Les chiffres romains indiquent les 9 stations du ch.in de la croix situées en dehors de la Basilique du S.t Sépulcre.*
37 — *Ecole Protestante.*
38 — *Eglise Anglaise.*
39 — *Hôpital Anglais.*
40 — *Hôpital Prussien.*
41 — *Diaconesses Prussiennes.*
42 — *Maison des Prêtres protestants.*
43 — *Couvent Cophte.*
44 — *Khan des Cophtes.*
45 — *Couvent des Abyssins.*
46 — *Patriarchat Arménien.*
47 — *Couvent Arménien.*
48 — *Séminaire Arménien.*
49 — *Emplacement de la maison du G.d Prêtre Anne.*
50 — *Eglise Arménienne de S.t Jacques.*
51 — *Synagogue Russe.*
52 — *Synagogue Polonaise.*
53 — *Ancienne Synagogue.*
54 — *Hôpital Juif.*
55 — *Hospice de Saladin.*
56 — *Caserne de Sion.*
57 — *Maison dite de Saladin.*
58 — *Hôpital Militaire.*
59 — *Ancienne maison du Pacha.*
60 — *Hospice des Derviches.*

θ Porte antique (Djennath ???)

ι Camp des Assyriens, Camp de Titus.

κ Agger de Titus.

λ Aqueduc d'Ezekhias.

μ Batterie de Béliers de Titus.

ν Arrasement antique.

ξ Escalier dans le roc, montant à la Plate-forme du Temple.

ο Arc d'apparence antique.

π Mur de David, escarpe de Mello.

ρ Porte de Benjamin, de la Colonne, de Damas.

σ Palais d'Hélène.

τ Arc Romain (Archives, Curie).

υ Fragment du Tombeau du Grand-Prêtre Jean.

φ Escalier creusé dans le roc.

χ Grotte de Jérémie.

Γ Restes de l'Hôp[l] des Lépreux.

LÉGENDE DES LIEUX MODERNES.

1 — Eglise de la Résurrection.
2 — Eglise Catholique de S[te] Anne.
3 — Hôpital Grec.
4 — Couvent Latin de S[t] Sauveur.
5 — Couvent Grec S[t] Théodore.
6 — Patriarcat Latin.
7 — Couvent et Ecole des Sœurs de S[t] Joseph.
8 — Dames de Sion.
9 — Hospice Latin de la Flagellation.
10 — Hôpital S[te] Hélène. Palais du Pacha (Gouverneur)
11 — Hospice Autrichien.
12 — Ancienne Commanderie de S[t] Jean.
13 — Couvent Grec Catholique.
14 — Couvent Syrien.
15 — Patriarchat Grec.
16 — Casanova (Deïr-Djedideh)
17 — — id. — id. — S[t] Basile.
18 — — id. — id. — S[t] Georges de l'Hôpital.
19 — — id. — id. — S[t] Nicolas.

72

Cimetières Chrétiens

M O N



Vallée
du
TYROPŒON
SION
MONT SION
Cimetières Chrétiens
56
42
47
48
49
54
63
69
71
76
E
H
Porte de Sion
Porte des
DE
d'a
100
50
0
100

Porte des Maugrabins

CARTE
DE JÉRUSALEM

d'après Monsieur de Saulcy

1875.

Echelle de $\frac{1}{5000}$



59 — *Ancienne maison du Pacha.*
60 — *Hospice des Derviches.*
61 — *Derviches Tourneurs (Melanieh)*
62 — *Ancienne Eglise de Ste Marie Madeleine.*
63 — *Consulat de France.*
64 — — *id.* — *d'Espagne.*
65 — *Cimetière Catholique.*
66 — *Consulat de Prusse.*
67 — — *id.* *d'Angleterre.*
68 — — *id.* — *d'Autriche.*
69 — *Chapelle Arménienne emplt. de la mson du Caïphe.*
70 — *Consulat de Perse.*
71 — *Cénacle.*
72 — *Birket es Sultan.*
73 — *Couvent Grec de Gethsemani.*
74 — *Couvent et Ecole des Frères de la Doctе. Chrétne.*
75 — *Hopital Catholique de St Louis.*
76 *Emplacement de la maison de la T. Ste Vierge.*

LÉGENDE DU HARAM-ECH-CHÉRIF

a — *Bab el Kattanin.*
b — *Bab Silsileh.*
c — *Bab el Mor'harby.*
d — *Bab el R'aouarny.*
e — *Bab Alemdi Lebsiry.*
f — *Bab el Hadid.*
g — *Bab el Aétin.*
h — *Bab el Hotta.*
k — *Bab el Sobât.*
l — *Koubbet el Silsileh.*
m — *Mosquée d'Es-Sakhrah.*
n — *Mosquée d'El Aksa.*
o — *Minaret du Sérail.*
p — *Galerie des Templiers.*
q — *Galeries souterraines.*
r — *Mosquée des Morharby.*
s — *Fontaine.*
t — *Porte du Pacha.*
v — *Vestiges de mur antique.*
x — *Minaret.*

500 Mètres.

Paris. Imp. Becquet.

P
sephat
de ses
centai
en atte
de la p
tence p

Su
une fo
le prem
voyais
la décli
toucher
chrétier
platefor
par son
croix à

Me
de moi
Cénacle
nourrir
renia s
maison
souflet q

Plus
est pris p
à droite
abrite le
imbibé d
du Temp
trotos où
tence que
Jésus fut
pines, l'e
s'achemin
supplice,
comble à

(1) Bi
des plus an
Josaphat ;
tromphe.

Prenant un coup d'œil d'ensemble sur la vallée de Josephat qui s'en va au N. en s'élargissant, je la voyais couverte de ses milliers de pierres tumulaires sur les tombes de ces centaines de générations qui dorment ici leur dernier sommeil, en attendant l'éveil de l'ange pour recevoir, à l'endroit même, de la part du crucifié du Calvaire, la proclamation de la sentence portée contre eux (1).

Suivant à gauche le mur jusqu'à son angle N., je voyais une foule furieuse armée de pierres qui en écrasaient Etienne le premier des martyrs. Puis à dix siècles de distance, je voyais les soldats de la croix, faire rouler sur cet endroit où la déclivité est presque nulle, leur tour mobile, jusqu'à la faire toucher le rempart ; puis, Godefroi de Bouillon, le premier roi chrétien de Jérusalem, suivi de ses preux, sauter de cette plateforme sur la forteresse ennemie, stupéfier les Sarrasins par son audace, et faire disparaître le croissant pour arborer la croix à sa place.

Me retournant alors du côté de la ville, je voyais en face de moi *la Tour de David* sur le mont Sion ; un peu plus loin, le Cénacle où, pour la première fois il fut donné à l'homme de se nourrir de la chair d'un Dieu ; la maison de Caïphe où Pierre renia son maître, protestant qu'il ne le connaissait pas ; la maison d'Anne où un indigne valet fit retentir la salle d'un souflet qu'il donna au Sauveur.

Plus rapproché de moi, c'est le palais d'Hérode où Jésus est pris pour un fou et revêtu d'un manteau de dérision. Plus à droite s'élève le dôme de la basilique du S. Sépulcre, qui abrite le coin de terre le plus saint du monde, le sol qui s'est imbibé du sang de l'homme-Dieu. A l'angle N. O. de l'enceinte du Temple, je vois la tour Antonia où résidait Pilate, le lithostrotos où il rendait la justice et où il porta la plus inique sentence que jamais juge ne prononça ; je voyais la colonne où Jésus fut frappé de verges, l'escabeau où il fut couronné d'épines, l'endroit où on le chargea de la croix, puis je le voyais s'acheminer sous le pesant fardeau de l'instrument de son supplice, vers le Calvaire, où la malice des hommes mettra le comble à sa perversité.

---

(1) Bien que l'Ecriture sainte ne le mentionne pas, c'est une croyance des plus anciennes que le jugement dernier doit se faire dans la vallée de Josaphat ; J.-C. choisissant le lieu de son combat pour celui de son triomphe.

Je me plaisais à me répéter : oui ! j'ai ici, à mes pieds, l'endroit le plus saint de la terre. L'éternel s'est montré sur le Sinaï ; il s'est aussi montré ici sur le propitiatoire. Dieu a parlé sur le Sinaï ; il a aussi parlé ici : " Celui-ci est mon fils bien aimé, écoutez le ! " Il me semblait l'entendre cette parole échappée du Ciel, répercutée par les parvis pierreux qu'elle a frappés, et j'étais tenté d'aller scruter la surface de ces dalles pour reconnaître s'il n'en restait pas quelques traces.

Oui ! plus qu'en tout autre lieu, le Ciel a été ici en communication directe avec la terre. Je me plaisais à me figurer l'atmosphère de consistance plus ferme que celle de l'air insaisissable qui nous environne, et je la voyais sillonnée ici de mille canaux qui ont servi aux communications célestes. Ici, c'est l'ange qui descend du Ciel pour retenir le bras d'Abraham prêt à frapper son fils Isaac ; c'est l'Eternel lui-même qui rend sa présence sensible dans la nuée qui recouvrait l'Oracle; c'est un ange qui vient annoncer à Zacharie que son épouse Elizabeth mettra au monde un fils qui sera grand devant les hommes et qui préparera la voie au Rédempteur d'Israël. Un autre messager céleste vient renverser là la pierre qui fermait le sépulcre du Sauveur, et s'asseyant dessus, il annonce aux saintes femmes la résurrection de leur maître. Un ange vient aussi dans la grotte de Gethsémani soutenir le Sauveur prêt à défaillir à la vue des tourments qui l'attendent. C'est la voix de l'Eternel qui perce la nue et avec l'éclat du tonnerre proclame le fils de Marie son fils bien-aimé. Enfin, c'est Jésus-Christ lui-même qui, après avoir donné sa dernière bénédiction à ses apôtres et à ses disciples, s'ouvre un passage à travers cette atmosphère pour retourner vers son Père.

Quelques années plus tard, Etienne, le premier des martyrs, verra encore cette atmosphère s'entr'ouvrir pour lui permettre de porter son regard jusque sur le trône de Dieu, où il verra le Christ assis à la droite de son Père. Marie, la Sainte Mère de Dieu, bientôt après, enlevée par les anges, se frayera aussi un passage à travers cette atmosphère pour voler dans les bras de celui qu'elle a eu le bonheur de porter dans son sein et partager en quelque sorte la divinité avec lui.

Mais où sont-ils, ô Jérusalem, ces jours de ta splendeur ? où sont-elles tes fêtes où l'immolation de milliers de victimes enivrait le peuple de joie et te rendait le Ciel favorable ? Où sont-elles tes solennités qui couvraient tes parvis de foules

empressées, solennités que des rois venaient de loin admirer dans l'étonnement ? Hélas ! j'étends sur toi mes regards, et je ne vois partout que ruines, tristesse et désolation. Je prête l'oreille, et j'entends les lamentations du prophète sur ton délaissement. Sion comme une veuve dans les larmes est enveloppée dans le deuil ! Ses rues sont désertes, ses parvis sont sans adorateurs ! Comment l'or pur a-t-il pu ainsi perdre son éclat ? comment s'est-il changé en un vil métal ?

J'ouvre le livre des oracles sacrés, et j'y lis la parole de Dieu même : " Que si vous vous détournez de moi, vous et vos enfants, dit le Seigneur à Salomon, si vous cessez de me suivre et de garder mes préceptes et les cérémonies que je vous ai prescrites, et que vous alliez servir et adorer des dieux étrangers, j'exterminerai les Israélites de la terre que je leur ai donnée, je rejetterai loin de moi ce temple que j'ai consacré à mon nom, Israël deviendra la fable et l'objet des railleries de tous les peuples ; et cette maison, réduite en cendre, sera considérée comme un exemple de ma justice, et quiconque passera devant sera frappé d'étonnement, et lui insultera en disant : D'où vient que le Seigneur a traité ainsi cette terre et cette maison ? Et on lui répondra : Le Seigneur a frappé ces peuples de tous ces maux, parce qu'ils ont abandonné le Seigneur leur Dieu qui avait tiré leurs pères de l'Egypte, et qu'ils ont suivi des dieux étrangers, et les ont adorés et servis." (1).

Jamais oracle n'eut d'accomplissement plus parfait et plus frappant que celui-ci. Où est-il aujourd'hui ce peuple chéri de Dieu, ce peuple d'Israël ? Il est partout, et il ne se retrouve nulle part. Ici même, dans son propre pays, on le cherche en vain. Ses rois, ses pontifes, ses tribuns, ses autels, tout a disparu. Et cependant il porte sur son front un caractère indélébile qui empêche qu'on ne le confonde nulle part avec les autres nations. C'est le caractère de l'anathème qu'il a demandé au Calvaire et qui fait qu'il ne peut disparaître parce que toujours il doit vivre pour être l'opprobre de toutes les nations, le rebut de tous les autres peuples. Ses restes sont honnis ici peut être encore plus que partout ailleurs. Condamnés par les chrétiens comme déicides, ils sont exécrés par les musulmans comme les bourreaux d'un grand prophète !

Lors de la visite du P. de Damas aux Lieux-Saints en 1868,

---

(1) III Livre des Rois IX, 6e et suivants.

peu s'en est fallu qu'il n'y eut une émeute sanglante au S Sépulcre, le jeudi-saint, parce que tout à coup se répandit le bruit qu'un juif se trouvait dans l'assemblée. Les schismatiques Grecs et Arméniens s'accusant réciproquement de protéger l'intrus. On fut obligé d'avoir recours à la force turque qui fit fermer la porte et ne rétablit l'ordre qu'après avoir constaté que la rumeur était dénuée de fondement.

Ce ne fut qu'après avoir roulé toutes ces pensées dans mon esprit que je laissai avec regret mon lieu d'observation, pour aller retrouver mes compagnons que je voyais réunis autour d'une espèce de tombeau vers la partie N. de l'esplanade.

Ce monument porte le nom de trône de Salomon, parce que les musulmans prétendent que Salomon fut là trouvé mort sur son trône. Ce tombeau est à dos d'âne et simule ces caves à légumes que nous voyons ici, en Canada, en beaucoup d'endroits. Il est fermé devant par un grillage auquel on voit accroché un grand nombre de petites pièces d'étoffes; les musulmans en agissent ainsi pour obtenir des faveurs du grand roi, prétendent-ils.

Vers l'angle N. de l'esplanade on trouve la porte Bab el Asbate par laquelle nous franchissons le mur de la ville pour rentrer à 70 pas plus loin par celle de St Etienne ou Sitti-Mariam, comme l'appellent les musulmans. Nous nous engageons dans la rue qui fait face à la porte et qui n'est que la continuation de la Voie Douloureuse que nous avions déjà visitée. A une centaine de pas environ nous nous arrêtons à droite à la demeure des Pères d'Afrique, qui déservent l'Eglise de Ste Anne bâtie sur l'emplacement de la maison de la mère de la Ste Vierge, dans laquelle celle-ci fut concue et vint au monde.

Les opinions sont partagées sur le lieu de la naissance de la bienheureuse Vierge. Les uns veulent que ce soit à Séphoris en Galilée, où S. Joachim avait une maison; d'autres la placent à Nazareth dans la maison actuellemet à Lorette; d'autres veulent que ce soit à Bethléem; et d'autres enfin à Jérusalem, dans la maison qu'y possédaient Joachim et Anne. Cette dernière opinion a été, de tout temps, la plus accréditée en Orient, et on peut dire qu'aujourd'hui elle est généralement partout admise. Notre S. P. le Pape Léon XIII n'a pas hésité à accorder en 1880, le privilège de la célébration quotidienne de la messe votive de la Nativité de la Ste Vierge, ou de celle de l'Immaculée Conception, dans la crypte de l'église actuelle de Ste Anne, donnant par là la confirmation à la croyance

orientale sur le lieu de la naissance de Marie. La tradition d'ailleurs a été constante pour vénérer à ce titre la maison de Ste Anne.

Dès le 4e siècle, une église était érigée en ce lieu. Détruite, abandonnée, reconstruite, usurpée par les musulmans, cette église a suivi le sort et les vicissitudes de la Ville-Sainte. Elle était depuis longtemps abandonnée et en partie détruite, lorsqu'après la guerre de Crimée, en 1859, la France exigea de la Turquie cette restitution. C'était demander bien peu pour les frais d'une guerre qui n'avait pas coûté à la France moins de 50,000 vies et plus de 100,000,000 de francs. Si la France eut été, encore à cette époque, animée de l'esprit de foi comme autrefois, il lui aurait été facile d'obtenir dix fois plus. Que n'a-t-elle demandé, par exemple, la restitution du S. Cénacle, où, à force d'empiètements on en est venu à évincer complètement les latins des droits qu'ils avaient à ce sanctuaire.

L'église a été restaurée aux frais de la France, et confiée à la garde des missionnaires d'Alger. Ce sont deux de ces missionnaires, au costume de laine blanche, que nous avons encore en cette province, sollicitant des aumônes pour leurs missions d'Afrique. Ces bons Pères sont seulement trois actuellement à Jérusalem, et nous font avec beaucoup de cordialité les honneurs de leur sanctuaire.

Les missionnaires ont leur résidence attenante à la rue, mais l'église se trouve située à l'extrémité d'une vaste place ou cour qu'on a commencé à cultiver en parterre.

L'église, sans avoir rien d'extraordinaire dans sa décoration, est cependant très propre et offre un joli coup d'œil. Elle est partagée en trois nefs par d'énormes piliers en pierre du pays. A l'extrémité de la nef latérale de droite, s'ouvre un large escalier en pierre qui conduit à la crypte ou grotte de l'Immaculée Conception, qui est taillée dans le roc même. Nul doute que cette grotte faisait partie de l'habitation qui se trouvait au devant. C'est dans cette crypte que se trouvent les deux autels privilégiés, car c'est là qu'a été conçue et qu'est venue au monde l'Immaculée Vierge, la mère du Sauveur.

C'est à la partie ouest du parterre qui précède l'église que se trouve l'emplacement de la Piscine Probatique qui est aujourd'hui comblée, mais que les Pères se proposent de faire déblayer si leurs ressources peuvent le leur permettre.

On sait que la Piscine Probatique avait plusieurs portiques

sous lesquels gisaient toujours de nombreux malades, car un ange venait de temps en temps agiter l'eau, et le premier malade qui y descendait ensuite recevait sa guérison. C'est là que J. C. guérit le paralytique de 38 ans, guérison que lui reprochèrent les pharisiens par ce que c'était un jour de sabbat.

Revenus dans la rue, nous laissons deux rues à notre droite pour nous engager dans la 3e également du même côté. Nous enfilons cette rue jusqu'à sa dernière maison, et nous entrons là, encore à droite, pour visiter les restes de l'église qui fut construite autrefois sur l'emplacement de la maison de Simon le pharisien, à cet endroit même. On n'y voit plus que les restes de deux absides et le porche qui ayant conservé sa toiture sert comme de boutique à un pothier indigène pour y exercer son industrie. On nous montre dans le payé de la nef principale l'empreinte du pied gauche de N. S., dont l'authenticité demeure fort douteuse, mais qui est vulgairement considérée comme telle. Il est probable qu on aurait creusé cette empreinte dans le pavé pour désigner l'endroit précis ou se tenait N. S. lorsque Madeleine lui arrosa les pieds.

On sait que Jésus étant à table chez Simon le pharisien, une pécheresse de la ville entra, et se jetant aux pieds de Jesus, elle les arrosa de ses pleurs en les essuyant de ses cheveux. Elle les couvrit ensuite de baisers et les parfuma d'un parfum précieux.

Simon, qui comme tous ceux de sa suite ne cherchait qu'à surprendre Jésus, se dit en lui-même, si cet homme était réellement un prophète, il saurait quelle est la femme indigne qui le touche.

Le Sauveur connaissant sa pensée dit au pharisien : Simon, j'ai une question à vous faire. Un certain créancier avait deux débiteurs dont l'un devait 50 talents et l'autre 500. Il remit la dette à chacun d'eux ; lequel a le plus aimé ?

Celui à qui on a plus remis, dit Simon.

Vous avez bien jugé, dit le Sauveur. Je suis entré ici et vous ne m'avez pas offert d'eau pour me laver les pieds. Et cette femme n'a cessé de les baigner de ses pleurs, les essuyant de ses cheveux. Vous ne m'avez point donné de baiser ; et elle n'a cessé, depuis mon entrée, de me baiser les pieds. Vous n'avez pas arrosé ma tête d'huile ; mais elle a répandu des parfums sur mes pieds. Aussi je vous dis que beaucoup de péchés

lui seront remis, parce qu'elle a beaucoup aimé. Puis il dit à la femme : Vos péchés vous sont remis.

Et comme les pharisiens murmuraient disant : quel est celui qui peut remettre les péchés ? Jésus s'adressant de nouveau à la femme, lui dit : Votre foi vous a sauvée, allez en paix.

Nous reprenons aussitôt la Voie Douloureuse pour nous diriger directement à Casa-Nova, bornant là nos visites de l'avant-midi. Nous passons devant la petite porte de fer à droite qui donne entrée à l'église de la Flagellation, passons sous l'arc de l'Ecce Homo, devant l'église de même nom à droite, tournons dans la voie de Damas au consulat Autrichien, puis reprenant notre direction vers l'O en suivant toujours la Voie Douloureuse, nous passons la 8e station et poursuivant toujours la même direction, nous passons devant S. Sauveur pour nous arrêter à quelques pas plus loin en tournant sur notre gauche, à notre hospice où l'heure du diner était déjà sonnée.

XVI

La vallée de Josaphat.—Le torrent de Cédron ; endroit où Jésus y tomba. —Le tombeau d'Absolon.—La piscine de la Vierge, celle de Siloë.- Topheth.—La vallée de la Géhenne.—La grotte des Apôtres.—Haceldama.—La vallée de Gihon.—L'aqueduc de Salomon.

Notre excursion de l'après-midi ne fut que la continuation de celle de l'avant diner.

Nous repassons donc devant S. Sauveur pour nous rendre directement à la porte S. Etienne ou Sitti-Mariam (porte de madame Marie). Aussitôt après avoir franchi cette porte, nous tournons à droite pour explorer plus en détail la célèbre vallée de Josaphat dans laquelle nous nous trouvons.

Le torrent de Cédron qui creuse sa route au milieu le cette vallée, pour entourer la ville à l'E. et au S. et se diriger ensuite après s'être marié aver le torrent de Gihon vers la mer Morte en coupant transversalement, et à une profondeur considérable, le reste de la chaîne des montagnes de la Judée, le torrent de Cédron, dis-je, ne laisse ici que peu d'étendue à la vallée de Josaphat. On pourrait dire qu'elle est restreinte ici aux deux versants, E. et O. du torrent, si tant est que la vallée en cet endroit n'a rien qui ressemble à une plaine unie ou à peu près entre deux montagnes. Mais ici, comme dans toute l'étendue de la Palestine, les expressions géographiques semblent ne s'appliquer qu'à des miniatures de ce qu'elles comportent partout ailleurs. Les montagnes ne sont que des collines et souvent des proéminences peu considérables et fort restreintes sur la masse entière de la chaîne. Les torrents, sans eaux, les trois quarts de l'année, ne sont que des coupes fort étroites ou des érosions à travers des rochers qui leur bar-

raient le passage. Les vallées, le plus souvent, ne ressemblent en rien à une plaine, et ne sont que les dépressions, souvent fort abruptes, des hauteurs où les torrents ont creusé leur lit.

Si l'on suit le mur d'enceinte jusqu'à son angle S. E., on trouvera que la vallée ici se réduit à une étroite bande de terre et tellement inclinée qu'elle ne consiste que dans l'escarpement de la rive droite du Cédron. Il ne sera pas difficile non plus de reconnaître que le mur qui a ici une plus grande élévation qu'ailleurs, ne la doit qu'à la dépression du terrain qui penche rapidement vers le torrent. De l'autre côté, le flanc du mont des Oliviers qui forme la rive gauche du Cédron est est beaucoup moins escarpé, et la vallée, à mesure qu'elle s'en va au N., s'élargit continument en même temps qu'elle s'aplanit ou plutôt que le lit du torrent s'élève pour prendre presque le niveau du sol. Le mont Scopus que l'on voit au N., ne semble qu'une butte au milieu de la vallée; la dépression qui le sépare du Mont des Oliviers étant assez peu considérable. C'est aussi grâce à l'aplanissement du terrain de ce côté que les Croisés en 1099 purent s'approcher de la ville et s'en rendre maîtres.

Pour nous surtout, Américains, habitués à la nature grandiose que nous avons sans cesse sous les yeux, il nous faut préalablement faire une réduction dans notre pensée, pour nous reconnaître dans l'application que l'on fait ici des mêmes expressions que nous employons ailleurs. Des montagnes à côté desquelles le Petit-Cap de S. Joachim serait un géant; des vallées qui ne sont que des gorges étroites entre des monticules; des torrents sans eaux qu'on pourrait prendre souvent pour de simples fissures dans des rochers; des mers comme la mer Morte et Tibériade, à côté desquelles le lac S. Jean semblerait un océan ; des fleuves comme le Jourdain et le Leontès que le Saguenay, le S. Maurice, le Richelieu feraient prendre pour de simples ruisseaux, ne nous paraissent plus que des expressions de convention, après une exploration attentive.

Mais si d'une part la nature paraît ici restreinte du côté du grandiose et du gigantesque, elle semble de l'autre concentrée pour les souvenirs et les faits mémorables qui se rattachent presqu'à chaque point de la surface du sol.

Ici même, sur ce sol tout hérissé de pierres tumulaires et jonché de tombeaux, que de souvenirs l'histoire du passé ne peut elle pas évoquer ? C'est Abraham qui y rencontre le roi

de Sodôme venant le féliciter sur sa victoire contre les Assyriens. C'est Melchisédech qui offre un sacrifice à Dieu en action de grâces pour cette victoire. C'est David qui fuyant devant la révolte de son fils rebelle, la traverse à pieds pour aller se livrer à la pénitence dans le désert. C'est Asa qui y fait brûler les idoles de Bâal et de Priape. C'est N. S. lui-même qui chaque fois qu'il va à Béthanie, la traverse avec ses disciples. C'est enfin le lieu où, d'après le prophète Joël et la croyance commune, devra se faire le jugement dernier.

La vallée peut mesurer 4 à 5 milles du N. au S. et deux milles environ de l'E. à l'O., étant bornée au N. par les monts Scopus, à l'E., par ceux de Viri-Gali æi et de l'Ascension, au S. par le mont du Scandale et à l'O. par le mur de la ville que portent les monts Bézétha, Moriah et Ophel.

Nous suivons un sentier longeant le mur d'enceinte à travers les tombes qui couvrent le terrain de toute part. Nous sommes ici dans le cimitière musulman, celui des Juifs lui faisant face de l'autre côté du torrent, et ceux des chrétiens se trouvant sur le mont Sion. Nous voyons çà et là quelques groupes de femmes musulmanes qui viennent sans doute raviver leurs souvenirs sur les tombes de personnes qui leur furent chères.

Nous passons devant la porte Dorée où nous examinons le mur qui la remplit complètement.

Le mur de la ville fait ici, comme nous avons pu le remarquer ce matin, la clôture d'enceinte de la mosquée d'Omar, et il est facile de reconnaître que le sol à l'intérieur est beaucoup plus élevé que celui où nous marchons; le nivellement du Moriah, du temps même de Salomon ayant nécessité cet exhaussement en certaines parties. En examinant le mur on voit presque partout dans la partie inférieure, une construction différente du reste, et qui sans doute remonte à Salomon même. Il n'est pas rare d'y rencontrer des pierres mesurant de 20 à 25 pieds de long sur une hauteur de 3 pieds et une largeur à peu près égale probablement.

On attribue la construction de la porte Dorée, qu'on appelait porte spécieuse autrefois, à Salomon lui même, et les ornements qu'on lui voit encore aujourd'hui, à Hérode le Grand. On sait que N. S. entra par cette porte le dimanche des rameaux. Chosroës, roi des Perses après avoir pris la ville et emporté la vraie Croix en son pays, fut vaincu à son tour, dix

ans plus tard, par l'empereur Héraclius. Celui-ci rapporta la vraie Croix en triomphe et, la portant sur ses épaules, il fit son entrée dans la ville sainte par la porte Dorée. Du temps des croisés, on ne l'ouvrait que deux fois l'année, le dimanche des rameaux et le jour de l'Exaltation de la Ste Croix, en souvenir de la victoire d'Héraclius. La porte Dorée est aujourd'hui murée, parce que les musulmans tiennent qu'un certain vendredi, les francs (Européens) entreront par cette porte pour s'emparer de nouveau de la ville.

A l'angle S. E. du mur d'enceinte, on voit dans le mur des vestiges de l'ancien palais de Salomon—on sait que c'est là qu'il se trouvait. Plusieurs ouvertures murées en pierres différentes de celles du mur, des blocs faisant projection, sans doute, pour y appuyer des balcons, ne peuvent laisser de doute sur l'endroit précis de ces royales constructions.

Prenant peu au delà un sentier qui nous conduit au torrent même, nous atteignons le pont en maçonnerie qui le couvre encore à l'endroit même où N. S. le traversa prisonnier, lorsqu'on le conduisit chez Anne après la trahison de Judas. Le torrent qui est partout à sec, conservait ici une petite flaque d'eau vaseuse. *De torrente in viâ bibet*, il boira de l'eau du torrent, avait dit le prophète, et nous descendîmes dans le lit même du cours d'eau pour vénérer dans la pierre de la berge, l'empreinte de deux genoux, qu'on tient être ceux de N. S. lorsqu'il s'inclina pour boire. Ces empreintes sont aujourd'hui peu distinctes.

Tout près de ce pont, de l'autre côté du torrent, se voit le tombeau d'Absolon que nous allons visiter. Cette singulière construction aurait été érigée par Absolon lui même, de son vivant, de sorte qu'elle n'aurait pas moins de 29 siècles d'existence.

C'est une construction monolithe, c'est-à-dire, qu'elle a été taillée dans le rocher même. Cette base monolithe et carrée, ornée de pilastres et portant une ouverture sur chaque face, est surmontée d'une maçonnerie ou voute en forme de bouteille, le tout couronné d'un bouquet de palmes. Absolon a-t-il réellement eu sa sépulture en cet endroit? La chose demeure encore fort douteuse. On sait que ce fils ingrat, en révolte contre son père David, s'était réfugié de l'autre côté du Jourdain. C'est en fuyant devant Joab, général de l'armée de David, qu'Absolon demeura suspendu à un chêne où s'était

engagée sa longue chevelure, pendant que sa monture poursuivait sa route, et qu'il fut là percé de flèches par ordre de Joab. Les Juifs, pour témoigner leur horreur de l'insubordination de ce fils contre son père, ne passent jamais devant le tombeau d'Absolon sans y jeter une pierre par les ouvertures en signe de mépris, si bien qu'il n'y a encore que quelques années, le monument se trouvait complètement rempli de ces petites pierres, lorsqu'un pèlerin le fit vider.

Attenant au tombeau d'Absolon se trouve un monument de plus modeste apparence et n'offrant rien de bien particulier, qu'on dit être le tombeau de Josaphat, de celui là même à qui la vallée devrait son nom.

De même que pour Absolon, ce monument ne peut être la preuve que les restes du roi Josaphat reposèrent ici, puisque nous voyons dans l'Ecriture sainte qu'il fut enseveli avec ses pères dans la cité de David.

A une quarantaine de pas plus loin, se voit un autre monument formé aussi d'un monolithe taillé dans le roc. Il présente un vestibule dégagé du reste, soutenu par deux colonnes et deux pilastres reliés ensemble par une architrave. C'est le tombeau de S. Jacques. On prétend que S. Jacques, après la trahison de Judas, se retira dans cette grotte, qu'il y demeura trois jours sans prendre aucune nourriture, et que N. S. ressuscité lui apparut là même.

Tout auprès se trouve encore un autre tombeau taillé dans le roc. Celui-ci est terminé par une pyramide. C'est le tombeau de Zacharie, fils de Barachie qui, par ordre de Joas, fut massacré entre l'autel et le temple (877 ans avant J.-C.). Ce monument est aussi de forme carrée et porte deux demi colonnes et deux pilastres sur chaque face, le tout relié par une corniche qui couronne la pyramide.

On place à une centaine de pas plus loin l'endroit où était la figuier auquel Judas se pendit après sa trahison. On voit dans les Actes des Apôtres que le traitre, pris de désespoir, alla reporter aux prêtres le prix de sa trahison, et que s'étant pendu à un arbre, il creva par le milieu de manière que ses entrailles coulèrent sur le sol.

Tous ces tombeaux, veufs depuis des siècles des restes qu'ils ont primitivement renfermés, servirent, dans les premiers siècles du christianisme, de retraites à de nombreux

solitaires, qui vinrent consumer là leur vie dans les austérités de la pénitence et la contemplation des mystères de la rédemption.

Laissant de côté à notre gauche le mont du Scandale pour retraverser le Cédron en nous rapprochant de la ville, nous marchons dans le lit même du torrent qui, en plus d'un endroit, ne se distingue pas du reste de la vallée.

Le mont du Scandale, que l'on voit couronné, avec ses assises de pierre nue, de deux maisons modernes, est séparé de celui des Oliviers par une dépression où passe le chemin qui conduit à Béthanie. Il est ainsi nommé parce que Salomon scandalisa son peuple en érigeant là des hauts-lieux (autels) aux dieux de ses femmes idolâtres. On voit encore vers sa base un monument taillé dans le roc, très bien conservé, qui très probablement a servi autrefois à ces actes d'idolatrie. Comme sa forme le rapproche beaucoup de certains édicules qu'on rencontre en Egypte, il est assez probable que c'était là le temple où la fille de Pharaon, épouse de Salomon, avait ses idoles.

Attaché au flanc du mont du Scandale, en face du Cédron, se voit le village de Siloë, où habitent 1200 Arabes dans des huttes superposées les unes aux autres sur les assises du rocher, et n'étant le plus souvent que la façade de grottes ou cavernes plus ou moins spacieuses, creusées dans la roche même. Comme les tombeaux, ces cavernes servirent autrefois de retraites à de nombreux solitaires.

Nous voyons ici sur la rive droite du torrent, les restes d'une ancienne mosquée dont il ne reste plus que le mihrab; tout auprès se voit un banc de rocher qu'on dit être le Zoheleth, c'est-à-dire l'endroit où Adonias donna un festin à ses partisans dans le but de se faire déclarer roi à la place de David son père, tandis que ce jour là même, un peu plus loin, dans la vallée de Gihon, Salomon était sacré roi par ordre de son père même.

Tout auprès est la fontaine de la Vierge. C'est là que les femmes de Siloë, de même que les habitants d'Ophel, colline adossée au mur du temple, viennent puiser l'eau qui leur est nécessaire.

Cette fontaine doit son nom à la tradition qui veut que la Ste Vierge, lorsqu'elle demeura dans la maison de Siméon après la présentation de son fils au temple, venait puiser de

l'eau et laver les langes de son divin enfant. C'est la fontaine de Rogel de la sainte Ecriture, ou encore du Dragon comme elle est désignée en certains endroits.

Par un escalier de 17 marches, vouté en ogive, on descend d'abord sur un palier assez large et de là, par un passage plus étroit taillé dans le roc, on descend encore 15 marches pour se trouver au réservoir, qui a environ une vingtaine de pieds avec une couple de pieds d'eau d'épaisseur.

La fontaine de la Vierge est une véritable fontaine, c'est à-dire une source qui possède son eau propre sans la recevoir d'ailleurs. On dit cette source intermittente, ne fournissant que peu d'eau en certains temps et prète à déborder en d'autres. L'eau, bien que potable, est légèrement saumâtre.

Fatigués de la course et accablés par la chaleur, nous profitâmes de l'ombre et de la fraicheur du palier pour nous reposer un instant, en nous asseyant sur les marches avant de descendre à la source même. Comme on croyait entendre un certain clapotement dans l'eau, quelques jeunes gens y étant descendus, s'écrièrent aussitôt qu'il y avait un certain *poisson* dans l'eau et que les dames surtout feraient bien de ne pas y descendre. Mais presque aussitôt nous voyons le *poisson*, qui était bel et bien un bipède de notre espèce, émerger du trou noir, et dans le simple costume de notre premier père lorsqu'il habitait l'Eden, se frayer un passage à travers nos rangs et remonter jusqu'à l'entrée. C'était un fils de Mahomet qui venait de faire ses ablutions. Arrivé au grand jour, sans s'occuper en aucune façon de son costume ni des regards tournés vers lui, il étendit ses habits sur la pierre, et il y fit 4 ou 5 prostrations du côté de la Mecque, se relevant après chacune pour se courber de suite le front jusqu'à terre. Nous ne pûmes, malgré cette mise en scène hors de toute convenance, refuser à ce fils de l'islam une certaine admiration pour sa fidélité à ce qu'il considérait, lui, être un devoir. Cette conduite condamnant bien hautement ce faux respect humain qu'on rencontre chez un grand nombre de chrétiens pusillanimes.

Il existe un canal souterrain qui transporte les eaux de la fontaine de la Vierge à la piscine de Siloë qu'on trouve plus loin. Ce conduit taillé dans le roc en faisant plusieurs zigzags, mesure 1617 pieds de longueur. A peu de distance de son point de départ, ce canal en reçoit un autre qui monte vers la ville. Un savant anglais qui a exploré ce dernier, il n'y a que

quelques années, dit qu'il va en montant par une rampe assez raide pour qu'on ait pratiqué des entailles dans le roc afin d'en facilité l'ascension, et aboutit à un puits très profond. Il est probable que tous ces travaux souterrains datent de l'époque Salomonienne.

La piscine de Siloë, qui est en partie comblée mesure 50 pieds de long sur une vingtaine de large. C'est à cette piscine que N. S. envoya se laver l'aveugle-né qu'il venait de guérir. A quelques centaines de pieds plus loin, on rencontre un autre réservoir recevant aussi les eaux de la fontaine de la Vierge après qu'elles ont traversé la piscine de Siloë. Ce réservoir est la piscine inférieure qui, quand les eaux sont abondantes, fournit un ruisseau qui va arroser les jardins de Siloë, autrefois jardins du roi, qui fournissent des légumes dans tout le cours de l'année.

Non loin de cette dernière piscine on voit un petit tertre couronné par un murier blanc C'est le lieu où fut martyrisé le plus éloquent des prophètes Isaïe comme Jean Baptiste, avait eu la hardiesse de dire aux rois et aux peuples des vérités qu'ils n'aiment pas à entendre. Il fut par ordre de Manassès scié en deux en cet endroit et enterré sous un chêne à quelques pas plus loin.

Parvenus à la rencontre des deux vallées de Josaphat et d'Hinnom, on trouve là, bordant le Cédron, deux petites constructions ; l'une est un lieu de prière pour les musulmans, et l'autre abrite un puits de 87 pieds de profondeur. C'est le puits de Job, le puis de Néhémie, le Bir-Ayoub des Arabes. Comme ce puits est situé plus bas que toutes les autres sources, on croit qu'il ne reçoit l'eau que par suintement. Lorsque les eaux deviennent assez abondantes pour déborder, elles forment un ruisseau qui s'écoule dans le Cédron. C'est alors une occasion de fêtes pour les habitants de Jérusalem et de Siloë parce qu'on en augure une abondante récolte.

On dit que c'est dans ce puits, alors à sec, que, par ordre de Jérémie, les prêtres cachèrent le feu sacré du temple, à leur départ pour la captivité de Babylone. A leur retour, 70 ans plus tard, les enfants des prêtres allèrent y chercher le feu sacré, mais ils n'y trouvèrent qu'une eau vaseuse. Le prêtre Néhémie ordonna qu'on apportât de cette eau et qu'on en arrosât l'autel et les victimes. Et aussitôt des nuages qui

cachaient le soleil se dissipèrent, et une grande flamme s'éleva de l'autel, ce qui fut pour tout le peuple le sujet d'une grande joie.

Nous revenons maintenant sur nos pas pour explorer la vallée d'Hinnom ou de la Géhenne.

Mais d'où peut venir à cette vallée ce nom si sinistre, que les écrivains sacrés n'en ont pas employé d'autre pour désigner l'enfer, le lieu des supplices éternels ?

Ce nom lui a été justement appliqué, car si la vallée de Josaphat est la vallée des pleurs, celle-ci peut bien être appelée la vallée des horreurs. Son apparence même est en harmonie avec son nom. Etroite, escarpée, on la dirait creusée de main d'homme entre les monts Sion et du Mauvais-Conseil. Et que de lugubres scènes ne rappelle-t-elle pas ? On enterrera les morts dans Topheth, dit Jérémie, parce qu'il n'y aura pas de place pour les enterrer ailleurs.

Lors de la prise de la ville par les Chaldéens, la vallée d'Hinnom fut le théâtre du plus horrible massacre. Mais ce qui lui valut surtout son nom, c'est la statue de Moloch qu'elle porta autrefois, et devant laquelle grand nombre des enfants d'Israël renièrent leur Dieu. Le monstre était d'airain et portait une tête de bœuf avec les mains étendues comme pour recevoir ce qu'on lui aurait présenté. Il était entouré de 7 chapelles, dans la 1ère on offrait une colombe, dans la 2e une brebis, dans la 3e un bélier, dans la 4e un veau, dans la 5e un taureau, dans la 6e un bœuf, enfin dans la 7e un enfant. Le père qui sacrifiait son enfant se tenait avec la victime devant l'idole, puis on allumait le feu sous la statue, et lorsqu'elle était toute rouge, on plaçait l'enfant sur ses mains. Et pour étouffer les plaintes des parents de même que les cris de la victime, on frappait du tambour, de là le nom de Topheth (tambour) donné à l'endroit. Le roi de Judas Manassès fit ainsi passer son fils par les mains de Moloch.

Le mont du Mauvais-Conseil qui couronne cette vallée à l'O. doit son nom au conseil que les juifs tinrent dans la maison de campagne qu'y avait Caïphe et où ils résolurent d'en finir avec le Sauveur.

On gravit la rampe escarpée du versant O. en se servant en certains endroits de marches que l'on a creusées dans le roc pour examiner en passant, souvent à l'ombre de vieux oliviers,

plusieurs débris de constructions et de grottes nombreuses que de saints ermites habitèrent autrefois.

La plus célèbre de ces grottes est celle de la retraite des apôtres ou du tombeau d'Anne ou encore de St. Onuphre, comme l'appellent les Arméniens. Ce tombeau, creusé dans le roc, offre encore une belle frise ornée de triglyphes et de métopes. On dit que 8 des apôtres allèrent se cacher dans cette grotte pendant la passion du Sauveur. Le grand prêtre Anne y aurait eu plus tard sa sépulture.

Continuant à gravir l'escarpement, nous arrivons à un champ de plusieurs arpents portant alors une magnifique moisson de blé au milieu duquel se présentent ça et là de vieux oliviers fort vigoureux. C'est l'Haceldama ou champ du sang, qu'on acheta avec les 30 deniers reçus par Judas pour prix de sa trahison. Au milieu de ce champ est une ruine portant le nom de monument d'Haceldama. On ne pourrait qu'avec peine pénétrer dans cette grotte en partie détruite. Le Frère Liévin qui l'a explorée, nous dit qu'on y trouve encore un grand nombre d'ossements humains. Du temps des croisés, c'est là que les étrangers étaient ensevelis.

Poursuivant toujours notre route en remontant la vallée, nous rencontrons bientôt une grande piscine à sec ; c'est l'Assouïah, le Birket-es-Sultan des Arabes, qui est de construction fort ancienne et d'un travail considérable.

De cette piscine la vallée de la Géhenne en remontant change son nom en celui de Gihon, pour prendre bientôt après sa direction vers l'O.

Le Birket-es-Sultan qui mesure 540 pieds sur 240, la plus grande des piscines qu'on rencontre en Orient, porte sur son mur S. l'aqueduc de Salomon, qui apporte de la Fontaine scellée, à une lieue au S. O. de Bethléem, les eaux à la mosquée d'Omar. Cet aqueduc, malgré le nom qu'il porte, existait déjà au temps de Salomon, il lui doit son nom probablement pour quelque réparation considérable qu'il lui aurait faite. Après avoir contourné le mont du Mauvais-Conseil, il vient traverser la vallée de Gihon peu au dessus de la grande piscine, sur un pont de 9 arches ; il suit ensuite le flanc du mont Sion pour parvenir au Moriah par la vallée du Tyropœon.

Nous voyons à notre gauche l'établissement de Montefiori, riche banquier juif d'Angleterre qui a fait construire là une espèce de cité ouvrière où l'on reçoit les pauvres Israélites.

A N. de cet établissement, est l'ancien Erebinthon où les Grecs schismatiques tiennent une maison de santé. Ils montrent aux visiteurs le tombeau de S. Damien et une chaîne qu'on dit avoir servi à S. Georges pendant qu'on le flagellait à Lydda. Ils prétendent que cette chaîne a la vertu de guérir, aussi s'en servent-ils souvent pour lier les aliénés.

Nous suivons ici la route taillée dans l'escarpement même de la pente du mont Sion, au pied du mur ; comme il est près de 5 heures de l'après-midi, le soleil nous lance des rayons que les rochers nous réfléchissent à la figure en nous rôtissant à demi ; aussi est-ce avec un sentiment de vive satisfaction que nous franchissons la porte de Jaffa pour rentrer en ville.

L'empereur Adrien avait fait placer au dessus de cette porte un pourceau en marbre avec défense aux juifs d'en approcher sous peine de mort. Aujourd'hui, à l'avénement de chaque Sultan, le Pacha de Jérusalem remet au Vekil de la communauté Israëlite la clef de cette porte, comme autorisation aux Juifs de pouvoir séjourner dans la ville.

XVII

Messe au S. Sépulcre. — La grotte de l'Assomption. — La grotte de Gethsémani. — Le mont des Oliviers. — L'endroit de l'Ascension. — Le couvent du Carmel ; celui du Pater. — L'endroit du Credo. — La grotte des Prophètes. — Le jardin de Gethsémani. — L'endroit du martyre de S. Etienne. — Un convoi funèbre musulman.

Jérusalem, vendredi, 1er avril. — A peine revenus à Casa-Nova la veille, vers les six heures du soir, je partais en compagnie de MM. les abbés Gautheron et Fresnais, et de cinq ou six laïques, de notre caravane, pour aller m'enfermer dans la basilique du S. Sépulcre, afin de pouvoir célébrer ce matin dans le tombeau même du Sauveur.

Comme je l'ai déjà fait remarquer, les Pères franciscains renfermés au S. Sépulcre ne peuvent communiquer avec l'extérieur que par la basilique même. Or, comme les autorités turques ferment tous les soirs les portes de la basilique, et ne les ouvrent qu'assez tard le matin, et ce sur demande et moyennant rétribution, il s'ensuit que pour célébrer dans le S. tombeau, il faut s'enfermer le soir avec les Pères, les portes s'ouvrant trop tard le matin, et une fois les portes ouvertes, le S. tombeau demeurant libre pour toutes les sectes schismatiques, on ne pourrait plus y célébrer décemment les saints mystères.

Les Pères ont là des dortoirs pour accommoder un certain nombre de pèlerins, même des dames, que la dévotion porte à recevoir la sainte communion dans le saint tombeau. Quant aux prêtres, deux ou trois seulement peuvent y dire successivement la messe, parce que les offices de nuit des schismatiques, suivis de ceux des Pères, ne laissent pas assez de temps pour le faire avant l'ouverture des portes.

Comme les schismatiques sont soumis aux mêmes règlements que les catholiques, ils doivent eux aussi se renfermer le soir dans le saint édifice, d'où il suit que les chants qui se succèdent les uns aux autres durant presque toute la nuit, permettent guères aux étrangers de s'y livrer au sommeil. Une bien légitime curiosité nous porte d'ailleurs à vouloir juger comment ces malheureux enfants de l'Eglise, séparés de leur chef, s'aquittent de leurs actes de religion, font preuve de leur foi. Dois-je le dire ? à mes yeux, les offices des Grecs et des Arméniens n'inspirent aucune dévotion. Les Grecs ont de belles voix ; ils emploient surtout des enfants qui font un très bel effet dans leurs chœurs ; leurs mélodies sont parfois fort agréables ; mais elles se répètent avec une désespérante monotonie, les sons sont le plus souvent nazillards, et on dirait que ceux qui forment les chœurs n'ont aucun souci de s'accorder ensemble, il y a presque constamment des voix discordantes.

Les chants des Arméniens sont plus graves et moins nazillards, mais sont aussi débités avec une nonchalance, une routine qui ne dénote aucune piété.

Les habits des prêtres sont parfois fort riches, mais quelle légèreté, quel manque de dignité dans la pose de ceux qui les portent.

Quel contraste avec les chants et les cérémonies des Pères franciscains ! Comme ils sont expressifs et touchants ces chants du cloître, surtout dans leur procession du soir aux différents sanctuaires, lorsqu'ils appuient sur cet *hic*, ici, commémorant les mystère qu'on énonce ! Comme on sent de suite qu'ils viennent de l'âme. La plupart des Pères sont des Italiens, et l'accent particulier qu'ils apportent à la prononciation des paroles liturgiques produisait un effet nouveau pour moi et que je n'oublierai de sitôt.

Après la collation de carême qu'on nous servit là, nous causâmes quelque peu avec les Pères, puis nous nous retirâmes à nos cellules pour la nuit.

Cependant nous ne voulûmes pas nous mettre au lit avant d'aller faire un tour dans la basilique, pour mieux nous rendre compte du saint lieu, et nous pénétrer davantage de la majesté qu'il inspire, dans le seul temps où nous pouvons y trouver le silence et la solitude qui conviennent aux âmes qui veulent se recueillir, les quelques heures de la nuit qui précèdent les offices des schismatiques.

Armés d'une lampe, nous nous dirigeâmes donc sous les vastes voutes de la basilique. Nous entrâmes d'abord dans la Chapelle de l'Apparition pour y adorer un instant le S. Sacrement. La sombre chapelle avec ses stalles coloriées n'était éclairée que par l'unique lampe qu'on y conserve et dont la lueur vacillante répandait sur tous les objets une lumière indécise des plus propres à favoriser le recueillement et la méditation.

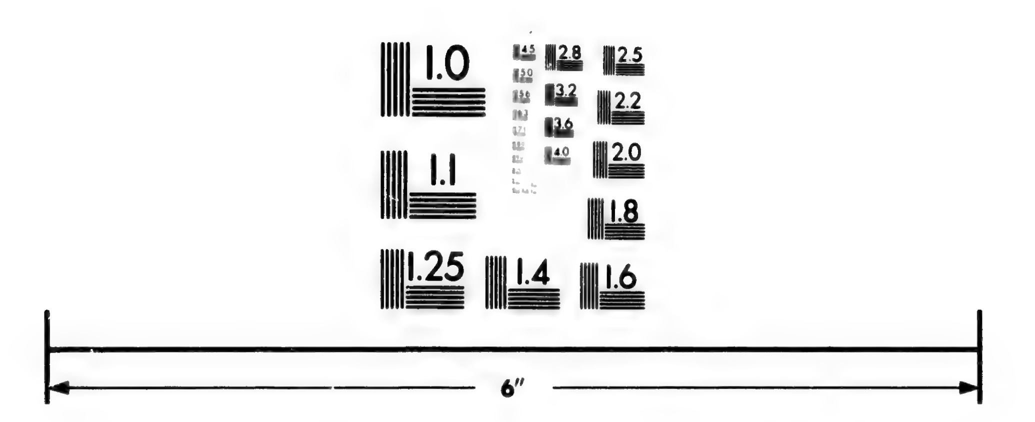
Nous faisons ensuite le tour de la coupole, et nous ne sommes pas peu étonnés d'y trouver un grand nombre de personnes, étendues sur le pavé, ensevelies dans leurs manteaux, qui s'y livrent au sommeil en attendant l'heure des offices. Il nous faut parfois enjamber par dessus ces dormeurs pour ne pas les fouler sous nos pieds.

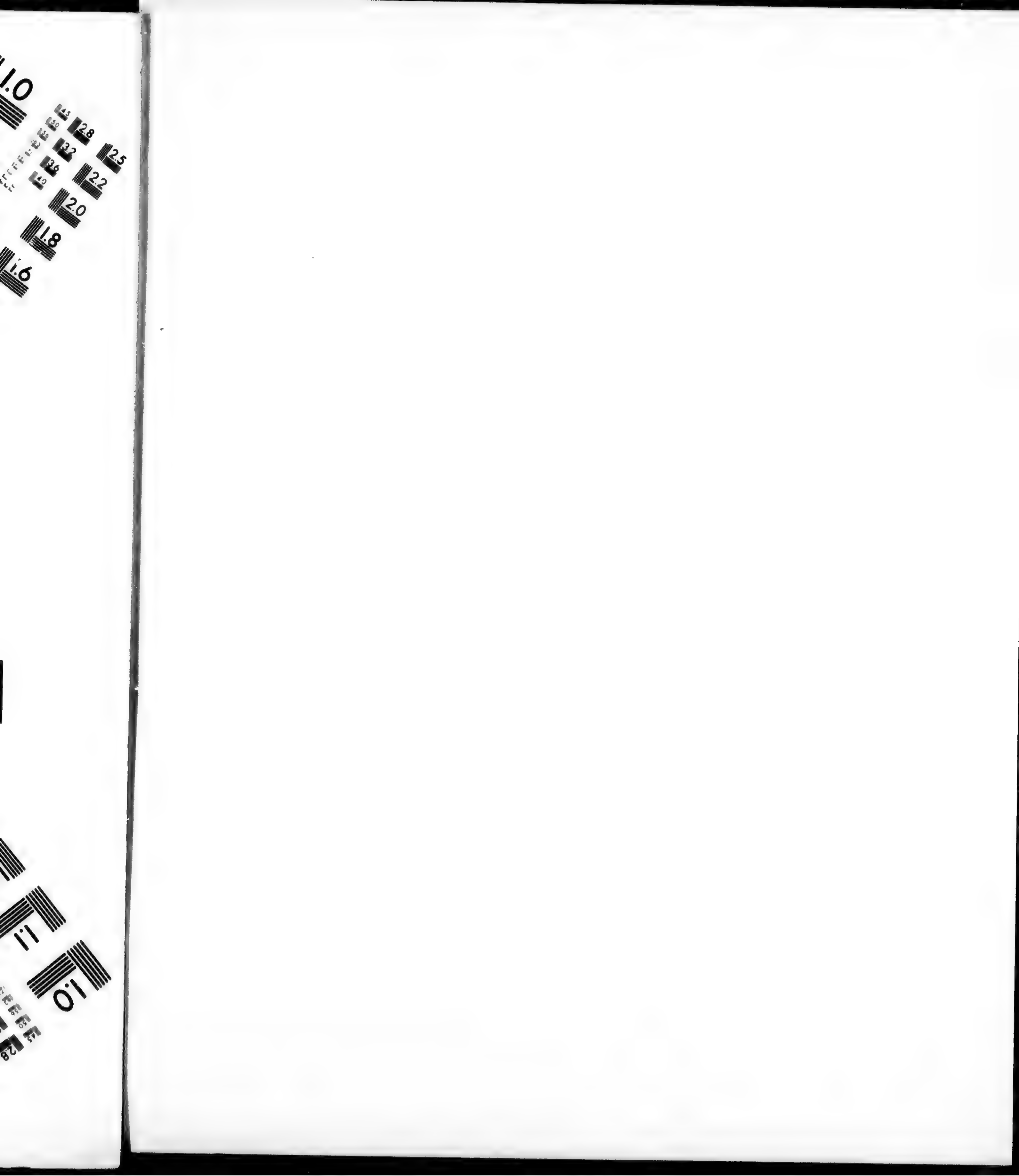
Nous passons devant la pierre de l'Onction, et montant sur le Calvaire, où nous avions cru voir quelques lumières projetant leurs lueurs au dessus du chœur des Grecs. Ici le nombre des dormeurs était encore plus considérable, et quelques femmes couvertes de leurs manteaux y marmottaient des espèces de litanies, auxquelles d'autres assises ou même couchées paraissaient répondre. Ce sont des schismatiques grecs venus des extrémités de la Russie, de la Crimée, des îles de l'Archipel etc., pour avoir la consolation de passer une nuit sur le Calvaire.

Qu'il serait beau le jour où tant de peuples qu'anime la même foi au crucifié du Calvaire, ouvriraient leurs oreilles à la voix du vicaire de Jésus-Christ, seul successeur véritable de Pierre, pour ne former de leurs différents idiômes et différents rites, qu'un seul concert, qu'un rythme unique, qu'une même charité harmoniserait pour ne former qu'une seule famille de tous les vrais adorateurs. Mais de même que durant sa vie mortelle, le Christ ressuscité permet encore que la contradiction se fasse autour de lui. Chaque nation l'approche avec ses préjugés, ses prétentions, et veut souvent lui dicter la loi au lieu de la recevoir de lui. *Domine ut videam*, Seigneur que je voie, chaque chrétien ne devrait-il pas s'écrier.

Il était près de dix heures lorsque nous nous décidâmes à aller prendre nos lits, mais avant de le faire, nous voulûmes entrer un instant dans le S. Sépulcre. C'était un silence parfait et une solitude complète ; seules les 43 lampes qui y brûlent, tenaient la place auprès du Dieu ressuscité des adorateurs qui

IMAGE EVALUATION TEST TARGET (MT-3)




1.0
2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

s'y succèdent presque sans interruption tout le long du jour. Ce temps nous parut bien le plus propice à la méditation, mais sentant le sommeil nous gagner, nous remîmes à quelques heures à y revenir pour mettre de nouveau le Sauveur dans son tombeau.

Il me sembla qu'il y avait à peine une demi-heure que je sommeillais, lorsque je fus réveillé par le chant mille fois répété des *kyrie eleison* des Grecs ; et de ce moment, il ne fut presque plus possible de dormir. C'étaient des chants sur tous les tons et parfois un vacarme à réveiller des morts. Ces schismatiques n'ayant pas de cloches, ils les remplacent par des pièces de bois ou de métail suspendues, qu'ils frappent à coups redoublés avec des maillets de bois. On en obtient ainsi un son formidable et des plus étranges.

Il avait été convenu que M. Fresnais dirait la 1ère messe aussitôt l'office des Franciscains terminé, M. Gautheron la deuxième, et moi la troisième.

Les Franciscains ont seuls le droit de célebrer là, tous les jours, une grand'messe et une autre basse, les Grecs et les Arméniens ne peuvent y faire qu'un seul office chaque jour.

Il etait près de cinq heures, lorsque je pus commencer le saint sacrifice. L'un de nos pèlerins, M. Dagès, me servait, et deux autres qui désiraient aussi y recevoir la sainte communion se tenaient près de la petite porte dans la chapelle de l'Ange.

Sur les trois côtés du saint tombeau O. N. et E. règne à une hauteur d'environ 3 pieds une corniche dans le revêtement de marbre qui recouvre le mur. C'est sur cette corniche que l'on appuie une table sur laquelle on célèbre et qu'on enlève aussitôt après.

Dire ce que l'on éprouve quand on se trouve là seul avec son servant pour y célébrer les saints mystères, est plus aisé à imaginer qu'à définir. Je suis ici pour ainsi dire seul avec mon Dieu, ici dans le lieu le plus saint de la terre, ici où reposa pendant trois jours le corps inanimé de mon Sauveur. Ici, sous cette table, le roc qui lui sert d'appui a porté le saint corps de mon Dieu, a reçu l'empreinte de ses membres sacrés que la malice des hommes avait si affreusement défigurés. Ce tombeau est vide depuis longtemps, et moi, pauvre pèlerin venu d'Amérique, je vais, comme Joseph d'Arimathie, lui

donner encore sa victime. Oui ! en vertu de ce pouvoir de prêtre qu'un Dieu seul pouvait me donner, je vais prononcer ces merveilleuses paroles sorties de sa bouche sacrée : ceci est mon corps, ceci est mon sang, et le corps et le sang de Notre-Seigneur Jésus-Christ, vont de nouveau reposer sur cette pierre. Cependant ce ne sera pas comme la première fois avec les livrées de la mort, mais avec les insignes de sa victoire sur la mort, avec toute la gloire de sa résurrection.

Dire les pensées qui assiègent l'âme dans un tel lieu et dans un tel moment est impossible. On se sent plus près de Dieu, cependant l'émotion est si vive qu'on ne sait plus que demander. Que de personnes qui me sont chères il me faudrait présentement rappeler à mon souvenir, pour participer aux faveurs que le Ciel, il me semble, m'a appelé ici pour me les dispenser. Je ne sais que lui demander pardon des péchés de toute ma vie, pour les ensevelir dans ce saint tombeau, et lui offrir un memento pour tous ceux qui me sont alliés par le sang ou l'amitié, et je m'abandonne entièrement à savourer les expressions de la sainte liturgie pour fixer mon attention et soutenir ma dévotion.

Bien que ce soit aujourd'hui le vendredi de la 4e semaine du carême, par un privilège spécial, c'est la messe de la Résurrection que l'on célèbre ici.

Resurrexi et adhuc sum tecum, alleluia ; je suis ressuscité et je suis encore avec vous : louez Dieu.

Confitemini Domino quoniam bonus : quoniam in sæculum misericordia ejus : Louez le Seigneur parce qu'il est bon et que sa miséricorde s'étend dans tous les siècles.

Christus innocens Patri reconciliavit peccatores : Le Christ innocent a reconcilié les pécheurs avec son Père.

Dic nobis Maria, quid vidisti in via ? Sepulcrum Christi viventis et gloriam vidi resurgentis : Dites-nous, Marie, ce que vous avez vu dans votre course ? J'ai vu le Sépulcre du Christ vivant, et la gloire de sa résurrection.

Et moi aussi je le vois ce sépulcre du Christ vivant, j'y suis actuellement renfermé, et la gloire de sa résurrection brille aujourd'hui aux yeux de toutes les nations.

Qu'elles parlent vivement à l'âme ces paroles de la sainte liturgie, lorsqu'on les répète sur les lieux mêmes où elles ont eu leur accomplissement !....

Après avoir déposé les ornements, je retournai encore au S. Sépulcre pour y faire mon action de grâces. On avait déjà enlevé la table qui sert d'autel pour rendre au saint lieu sa physionomie ordinaire. J'étais seul avec les trois pèlerins qui venaient de recevoir la sainte-communion, et le silence règnait encore dans tout l'édifice. Mais il y avait à peine quelques minutes que nous nous abandonnions à notre dévotion, que les portes de la basilique étant ouvertes, nous fûmes envahis par une légion de schismatiques qui se pressaient tellement les uns les autres, que nous ne pûmes qu'avec grand peine traverser leur masse pour nous retirer.

Vers les huit heures, toujours guidés par le Frère Liévin, nous partons pour notre excursion au mont des Oliviers.

Nous nous rendons comme la veille à la porte St. Etienne, et l'ayant franchie, nous suivons la route droit en face de nous pour traverser la vallée de Josaphat ; nous descendons jusqu'au torrent de Cédron, que nous traversons sur un petit pont en maçonnerie ; le torrent est aussi à sec en cet endroit comme nous l'avions vu la veille un peu plus bas.

A une soixantaine de pas de l'autre côté, lorsqu'on commence à peine a gravir la pente du mont des Oliviers, on voit à gauche, une impasse se terminant par le portail d'une église se dégageant à peine du flanc de la montagne. C'est l'église de l'Assomption de Marie, là où reposa son corps pendant quelques jours, et là aussi où Ste Anne, S. Joachim et S. Joseph eurent également leur sépulture.

Cette église appartient à toutes les sectes schismatiques qui habitent Jérusalem, grecs, arméniens, cophtes, abyssins et syriens. Seuls les catholiques en sont exclus, bien que seuls ils auraient droit de s'y trouver. Quelle consolation ne serait-ce pas pour nous, si, après avoir célébré sur le tombeau de Jésus, on pouvait ensuite célébrer sur le tombeau de sa sainte mère. Mais cette faveur ne peut encore nous être accordée.

Le portail de l'église, au milieu duquel s'ouvre l'unique porte qui y donne accès, est précédé d'un parvis qu'on atteint après avoir descendu quelques marches. La porte qui est ceintrée en ogive, est ornée de moulures nombreuses en marbre, ne présentant cependant rien de bien remarquable.

L'église que l'on voit aujourd'hui est entièrement souterraine ; elle fut bâtie par Ste Hélène et Constantin, et n'a été que restaurée par les croisés dans sa partie extérieure. Une

église supérieuse, se terminant par une rotonde, s'élevait autrefois sur l'église actuelle, mais ayant été détruite, elle ne fut point reconstruite.

Aussitôt la porte franchie, on descend un large escalier de 38 marches pour parvenir sur le pavé même de l'église. A la 21e marche, on voit à droite une petite chapelle avec deux autels, l'un est sur le tombeau de Ste Anne et l'autre sur celui de S. Joachim. Presque à la même hauteur à gauche, une autre petite chapelle renferme le tombeau de S. Joseph, avec celui de Siméon suivant quelques uns. Ces deux petites chapelles, ainsi qu'un autel qu'on trouve à droite immédiatement au bas de l'escalier, appartiennent aux Grecs.

L'église forme une croix latine d'environ 66 pieds de longueur sur 25 de largeur, le corps principal se terminant à chaque extrémité par une abside.

Le milieu du transept est entièrement libre, mais un peu à gauche se trouve une fontaine commune aux diverses dénominations, et peu en arrière de cette fontaine, du côté du N., est l'autel des Cophtes qui occupent seuls cette partie de la nef.

Au moment où nous pénétrons dans cette église, nous la trouvons occupée par une assistance assez nombreuse, deux offices s'y faisant en même temps, celui des Arméniens et celui des Cophtes. Certains groupes d'assistants occupant les marches du grand escalier furent même obligés de se lever pour nous livrer passage. Parvenus sur le pavé, nous hésitons un instant pour continuer notre visite, mais comptant ensuite sur le sans gêne ordinaire des orientaux et sur le peu de décorum qu'ils mettent dans leurs cérémonies, nous nous ouvrons un chemin à travers la foule, passons à travers thuriféraires et autres servants au pied des marches de l'autel Arménien où officiait un patriarche avec une couronne d'or sur la tête, pour parvenir au tombeau même de Marie qui se trouve à droite du transept, vers le milieu de cette nef, et auquel est adossé l'autel même des Arméniens où se faisait la célébration.

Diacres, servants avec leurs habits en drap d'or ou leurs tuniques blanches, nous lancent de toute part des regards de curiosité, mais sans aucune manifestation de mécontentement ou d'opposition à notre intrusion. Il n'y eut pas jusqu'au pontife même qui interrompit presque son office pour nous voir

défiler, hommes, femmes, ecclésiastiques, jusqu'à ce que nous ayons disparu derrière son autel.

Tous, nous nous accordâmes à remarquer le peu de dignité que ces schismatiques apportent dans la célébration de leurs offices, et comme rien ne s'y montre capable d'inspirer la piété et la dévotion !

Cette partie de l'église a été entièrement taillée dans le roc vif, comme l'attestent ses parois latérales ; et de même que pour le tombeau du Sauveur, on a aussi tranché dans le roc pour isoler celui de Marie du reste de la masse, à l'exception toutefois du côté O. où le circuit se trouve interrompu.

Le tombeau de Marie forme un petit monument à peu près carré, surmonté d'une petite coupole à peine visible. Ce monument est couvert d'une lourde tapisserie qui ne laisse voir que la corniche à laquelle pendent des lampes nombreuses. A l'intérieur, l'endroit même où reposa le corps de la Mère de Jésus, forme une espèce de banc d'environ trois pieds de hauteur, recouvert en dessus et en avant de marbre blanc. Nous improvisons un défilé pour vénérer ce lieu d'où s'échappa le corps de la reine de la terre, pour aller ceindre la couronne de la Reine du Ciel auprès de son fils. Il était bien juste que ce corps qui n'avait pas connu la corruption du péché, fut soustrait à la corruption de la chair, que celle qui avait été la demeure de la vie, ne put être retenue dans la demeure de la mort.

Bien que l'Assomption de la Ste Vierge ne soit pas déclarée article de foi, ça été cependant la croyance universelle dès le commencement du christianisme, que celle qui avait donné naissance à l'homme Dieu, qui l'avait porté neuf mois dans son sein, qui l'avait nourri de son lait, ne connut pas la corruption du tombeau.

Marie, après avoir entendu ces paroles de la bouche de son fils adressées à S. Jean : voilà votre mère, se retira avec le disciple bien-aimé dans la maison qu'il possédait sur le mont Sion, et dont on voit encore les ruines. Or, comme le rapporte la tradition, les apôtres, à l'exception de S. Thomas, se trouvaient tous réunis à Jérusalem, lorsque arriva le terme fixé à l'exil terrestre de la mère du Sauveur. L'amour rompit donc le lien qui retenait sa belle âme attachée à son corps. Cette âme s'envola aussitôt dans le sein de Dieu, pendant que son corps demeura sans vie dans la maison de S. Jean. Les apôtres, après

avoir vénéré ces restes de celle qui pour ainsi dire avait été leur guide depuis l'Ascension du Sauveur, se disposèrent donc à aller les ensevelir dans la grotte où reposaient déjà les autres membres de sa famille, Joachim, Anne, Joseph, etc. Les juifs, toujours animés de haîne contre les disciples du Christ, vinrent au devant du convoi pour outrager la sainte dépouille. L'un d'eux ayant étendu la main pour s'en emparer, cette main fut aussitôt desséchée et tous ses compagnons furent frappés de cécité. On rapporte qu'ils se convertirent tous, recouvrèrent la vue et s'enrolèrent parmi les disciples.

Le corps fut donc déposé avec le plus grand respect par les apôtres dans le sépulcre qui lui avait été préparé. Or il arriva que trois jours après, comme S. Thomas descendait le mont des Oliviers pour aller se réunir aux autres apôtres, il vit la Ste Vierge, échappée de son tombeau, enlevée dans le Ciel par une troupe d'anges. Ces esprits célestes, venaient ravir à la terre celle qui appartenait avant tout au Ciel, et porter sur son trône celle que Dieu voulait établir leur reine.

Marie, voulant donner à cet apôtre qui n'avait pu recevoir de sa bouche ses derniers adieux, un gage de son affection, laissa échapper sa ceinture qui tomba sur ce rocher blanc qu'on nous montre à quelques pas de là. L'heureux disciple recueillit avec empressement ce gage précieux qui a été conservé jusqu'à nos jours. Cest à Prato, en Toscane, que se trouve aujourd'hui la ceinture de Marie, et c'est là qu'on la vénère en certains jours avec de grandes solennités.

Nous remarquons à droite, en sortant du saint tombeau, adossé au mur latéral, un autel dans un enfoncement en forme de chapelle, c'est celui des Syriens.

Mais l'office des Arméniens n'est pas encore terminé, il nous faut repasser aux marches mêmes de leur autel, au milieu de leurs cérémonies, et comme la première fois, on ne parait exciter que la curiosité des assistants, plus probablement par nos costumes que par nos allures, car nulle part se fait jour le moindre mécontentement du dérangement que nous occasionnons.

Cependant nous ne voulions pas encore nous retirer de suite; puisque nous en avions l'occasion, nous voulions examiner un peu ces liturgies étrangères que nous avions sous les yeux. Nous formons donc un groupe au milieu des assistants,

pour suivre, peut-être avec plus d'attention qu'eux-mêmes, les cérémonies de l'office.

Pour moi, avec quelques compagnons, je laisse bientôt là les Arméniens, pour passer dans la nef opposée et suivre les Cophtes que je n'avais fait qu'entre voir en arrivant.

Il serait difficile, je pense, de faire des cérémonies religieuses avec moins de décence, plus en cuisine, je pourrais dire, qu'on ne le faisait là.

L'assistance était peu nombreuse, et comme cette nef est totalement obscure, l'éclairage était bien insuffisant, pour un tel espace. Il n'y avait pour ainsi dire que les quelques cierges d'allumés à l'autel pour donner de la lumière. Les assistants au lieu d'être accroupis sur le pavé, comme les Arméniens, se tenaient tous debout.

Nous prîmes place près de l'autel tant pour voir les choses de plus près, que pour profiter de la lumière qui se trouvait là.

Le prêtre était seul avec un servant, qui, debout à son côté, le servait et répondait à ses versets. Nous voyons sur sa patène son hostie, qui nous parut un petit gateau de pain ordinaire. Il multiplie ses signes de croix avec une grande précipitation, et débite sa liturgie dans une langue que nous ne comprenons pas.

Arrivé, nous le supposâmes, le moment de la communion, il partage son hostie et en consomme une partie, puis donne le reste à son servant, non pas en le lui mettant dans la bouche, mais en le déposant sur un voile de soie que celui-ci, debout, tient étendu sur ses mains. Le servant se met aussitôt à mordre dans son hostie en se courbant et en rapprochant le voile de sa bouche, comme le ferait celui qui voudrait manger un biscuit en évitant de le toucher. Il mâche longtemps, car il avait au moins 7 à 8 bouchées à prendre.

Vient ensuite la communion du calice, puis les ablutions.

Sans nous en apercevoir, voulant toujours voir les choses de près, et poussés par ceux derrière nous, nous remarquons que nous avons envahi la marche de l'autel et que nous disputons presque l'espace au célébrant. Mais qui le croirait? Ce prêtre est si accommodant, qu'il nous cède l'espace et recule vers le coin de l'évangile pour terminer son office.

Il a donc pris les ablutions avec le calice. Il étend alors les mains jointes ensemble, et le servant les lui remplit d'eau.

Aussitôt, par un brusque mouvement, il élève les mains au-dessus de sa tête, et nous arrose abondamment de l'eau qu'elles contenaient et que nous recevons ainsi tout surpris et sans pouvoir contenir le fou-rire qui s'empare de notre groupe. Le prêtre, après cette aspersion, se lave ensuite la figure et la barbe de ses mains mouillées, puis s'essuie avec une serviette.

Il est impossible de voir s'exécuter ces cérémonies sans se sentir dominé d'un vif sentiment de tristesse. Car après tous, malgré le peu de décence qu'on apporte à ces célébrations, ces prêtres sont véritables prêtres, et c'est réellement le corps de Jésus-Christ qu'ils traitent avec ce sans-façon. Quoique séparés de Rome, ces schismatiques n'ont pas perdu le sacerdoce. Pouvant consacrer validement, n'est-ce pas chez eux que Jésus-Christ se trouve véritablement prisonnier ? Et dire qu'il y en a plus de 100,000,000 de ces schismatiques ainsi séparés de Rome ! Quel motif pour les catholiques de prier instamment pour qu'il arrive qu'il n'y ait plus bientôt qu'un seul bercail et un même pasteur, *unum ovile et unus pastor*. (1)

On remarque à droite du tombeau de la Ste Vierge, un enfoncement en forme d'abside, c'est un lieu de prière pour les musulmans. Les enfants de Mahomet témoignent toujours un grand respect pour Marie, comme étant la mère d'un grand *prophète*.

Remontant le grand escalier, nous nous trouvons de nouveau sur le parvis de l'Eglise, nous tournons à gauche, pour suivre une impasse au bout de laquelle nous voyons une petite porte en fer s'ouvrant sur une grotte ; c'est la Grotte de l'Agonie, où pria Notre-Seigneur et où il souffrit dans son âme tout ce que son corps souffrit ensuite.

Cette Grotte est une des plus intéressantes, parce que nous la voyons à découvert telle qu'elle a toujours été. On y descend par un escalier de 6 marches. Elle est éclairée par un trou pratiqué dans la voute. Elle était autrefois surmontée d'une église, qui détruite, n'a pas été rebâtie.

Cette grotte, de forme irrégulière, mesure environ 30

---

(1) Léon XIII, par un bref en date du 21 janvier 1879, a érigée en confrérie LA SAINTE-UNION, ou Association de prières pour la conversion des schismatiques. Le billet d'admission représente le Sauveur, les mains liées et en prison ; c'est Jésus-Christ prisonnier au milieu des schismatiques, qui ne sont pas des siens.

pieds sur 25 ; elle renferme trois autels, c'est sous celui du fond que se trouve l'endroit où se tenait N. S. lorsqu'il souffrit cette agonie qui lui causa cette sueur de sang coulant jusque sur le sol, *tanquam guttæ sanguinis decurrentis super terram.*

Nous remontons l'escalier pour sortir de la grotte, traversons de nouveau le parvis de l'église de l'Assomption, et tournant à gauche, nous longeons le jardin de Gethsémani que nous ne devons visiter qu'à notre retour ; parvenus à l'angle N. E. du mur du jardin, nous suivons la route qui s'ouvre droit devant nous, se dirigeant à l'est, pour monter sur la montagne des Oliviers.

Le mont des Oliviers, contrairement aux autres qui entourent Jérusalem, comme le mont du Scandale, celui du Mauvais-Conseil, présente un aspect beaucoup plus riant. Ce n'est plus la roche nue qui se montre partout ici, mais un gazon ou des cultures presque sans interruption, avec par-ci par-là quelques arbres, surtout des Oliviers, qui paraissent tous fort anciens et qui affichent aussi le peu de soin qu'on leur donne. Nous savons d'ailleurs que du temps des Croisés, cette montagne était presque entièrement couverte d'oliviers, puisque les soldats francs furent obligés de les abattre en grande partie pour y asseoir leur camp.

La montée quoique raide, n'est nulle part escarpée et n'offre aucune difficulté.

A environ 60 pas de l'angle N. E. du jardin de Gethsémani, la route se bifurque, nous prenons la branche de gauche qui est la plus douce et nous voyons à notre droite, à la hauteur du mur en moellons qui borde la route, le rocher blanc sur lequel la Ste Vierge laissa tomber sa ceinture et d'où l'apôtre S. Thomas la vit enlevée au Ciel. Ce lieu est tenu en grande vénération, surtout par les Grecs schismatiques.

Arrivés presque au haut de la montagne, on se trouve dans une légère dépression qui sépare le mont Viri-Galilæi de celui de l'Ascension. La route porte encore ici une bifurcation, une branche se rendant au Viri-Galilæi à gauche, et l'autre au village Arabe de Zeïtoun ou lieu de l'Ascension.

On dit que c'est à cette bifurcation que l'archange Gabriel, comme le rapporte S. Epiphane, aurait annoncé à Marie que dans trois jours elle irait se réunir à son fils dans le Ciel. Il y avait autrefois en cet endroit un petit oratoire, mais aujourd'hui il n'en reste plus de traces.

Le mont Viri-Galilæi devrait son nom, parait-il, aux Galiléens qui se retiraient là lorsqu'ils venaient assister aux grandes solennités de la ville sainte.

Il n'est pas probable, comme le veulent certains auteurs, que ce soit là que les anges, lors de l'Ascension du Sauveur, aient dit aux assistants stupéfiés d'admiration : " Hommes de Galilée, pourquoi regardez-vous vers le Ciel ?" Ces paroles ont dû sans doute être adressées à la foule, sur lieu même de l'Ascension. Mais on peut raisonnablement croire, avec de graves autorités, que ce serait là le lieu du rendez-vous que Notre-Seigneur ressuscité donna à ses apôtres, lorsqu'il dit aux saintes femmes : " dites à mes frères qu'ils aillent en Galilée, c'est là qu'ils me verront." Ce mont, dans plusieurs écrits des anciens, est simplement désigné par le simple nom de Galilée.

Comme il n'y a plus là que quelques ruines peu intéressantes, nous nous nous dispensons de les visiter pour parvenir de suite au village de Zeïtoun que nous laissons à gauche. Un mur entourant une cour, près de la porte de laquelle s'élève un minaret, renferme l'emplacement où fut bâtie par Ste Hélène la basilique qu'elle érigea à l'endroit même où Notre-Seigneur s'enleva dans les Cieux.

La porte de cette cour, qui s'ouvre du côté de l'O. est d'ordinaire fermée, mais un minime backchih nous la fait facilement ouvrir. Au milieu de cette cour s'élève une petite mosquée de forme octogonale qui abrite l'endroit même où Jésus monta au Ciel. Cette petite mosquée, mesurant une vingtaine de pieds de diamètre, est terminée par une petite coupole que supportent huit arcades soutenues par autant de piliers, flanqué chacun de deux petites colonnes en marbre blanc.

L'intérieur est entièrement nu, et on n'y rentre que pour vénérer le vestige du pied gauche de N. S. qu'il imprima en montant au Ciel. On voyait autrefois l'empreinte du pied droit aussi, mais depuis des siècles elle est disparue, par suite, sans doute, des pieuses indiscrétions des pèlerins qui la dégradaient pour en remporter quelques parcelles. Celle du pied gauche qui reste encore est bien distincte quoique altérée aussi légèrement. Cette altération loin d'inspirer des doutes sur son authenticité, est bien plutôt propre à nous y faire croire davantage. En l'examinant attentivement, on se convainc sans peine qu'elle n'est pas l'œuvre de la main de l'homme, et si elle avait plus de fraicheur et de précision, nous aurions peine à admettre

qu'elle date de près de dix-neuf cents ans, surtout lorsqu'on sait qu'elle a reçu les baisers de millions de pèlerins et qu'elle a été touchée par des objets en bien plus grand nombre encore, et tous plus ou moins capables de la détériorer. C'est donc avec respect et non sans une vive émotion que les uns et les autres nous nous prosternons pour appliquer nos lèvres sur le dernier vestige que Jésus a laissé de sa présence sur la terre. De même aussi nous lui faisons toucher nos croix, chapelets, et autres objets de dévotion.

La sainte empreinte est entourée d'un cadre en marbre d'environ 30 pouces de long sur 20 de large et formant un rebord soulevé de près de 2 pouces. Le rocher est ici, comme nous le voyons ailleurs dans le voisinage, d'un calcaire jaunâtre assez compacte.

D'après la position du pied, N. S. avait la face tournée du côté de l'Orient, lorsqu'il opéra son Ascension.

Ste Hélène avait fait construire ici une magnifique basilique qui se terminait par une retonde ouverte, comme nous voyons encore le Panthéon à Rome. S. Jérome nous dit qu'on n'avait pu clore l'endroit de cette rotonde où Jésus-Christ traça son chemin dans les airs. C'est comme si ce passage à travers les airs, quoique invisible à l'œil, était toujours demeuré vide, sans que rien ne pût l'obstruer.

Tous les ans, le jour de l'Ascension, les Pères franciscains viennent célébrer ici une messe des plus solennelles. Ils s'y rendent dès la veille au soir pour y chanter leur office. Ils viennent renouer la tradition qui les appella à succéder aux moines Augustins qui dans l'antique basilique faisaient nuit et jour retentir la sainte montagne de cantiques en l'honneur de Celui qui s'éleva au dessus des Cieux à l'Orient de la sainte cité : *Cantate Domino qui ascendit super cœlum cœli ad orientem.* Les schismatiques viennent aussi y célébrer, mais dans la cour seulement et non sur l'endroit du vestige.

Les musulmans se prêtent toujours avec complaisance à ces solennités, un peu en vue du backchish qni en est la conséquence et aussi par respect pour Jésus qu'ils croient être un très grand prophète, et qu'ils disent être monté au Ciel encore vivant. Que si on leur oppose la scène du Calvaire, ils répondent que que ce n'est pas Jésus qui a été crucifié, qu'il avait trop de puissance pour se soumettre à cette humiliation, mais que c'est Judas lui-même qui a souffert le supplice, que Jésus

lui a alors prêté sa ressemblance, pour le punir de sa trahison. Qu'on juge, une fois de plus, si avec de telles idées, il est aisé d'opérer la conversion des musulmans.

Adossé au mur de la cour se trouve la résidence du derviche ou pasteur musulman de Zeïtoun. Moyennant un léger backchish il est facile d'obtenir la permission de monter dans son minaret, et de ce point on peut jouir du plus intéressant panorama qu'il soit jamais donné de voir. Comme le mont des Oliviers est isolé de tous les côtés, la vue s'étend sans obstacle sur tous les environs. Il ne manque pas sur le globe de points élevés où l'on peut jouir de perspectives plus riantes, plus riches, plus grandioses, mais nul ne peut présenter un panorama si riche en souvenir, si mémorable par les faits dont il a été le théâtre, et si intéressant par le témoignage qu'il rend à l'éternelle vérité.

Jérusalem est à 2340 pieds au dessus du niveau de la Méditerranée, et le mont Oliviers en ajoute encore un millier de plus à cette hauteur.

Si du haut du minaret je porte mes regards à l'O., je vois s'enfoncer à mes pieds la vallée de Josaphat avec son torrent sans eau et ses pierres tumulaires qui la revêtent de toute part. Au delà, Jérusalem se présente comme une reine détrônée ; je vois se dessiner les murs qui renferment la mosquée d'Omar, où semble régner un silence de mort. Quelques buissons de nopals avec de vieux cyprès, puis par-ci par-là de chétives têtes de palmiers, sont là seuls pour protester qu'on peut y trouver encore quelques signes de vie. Ces murs crénelés qui enserrent toute la ville si étroitement, semblent mettre une borne infranchissable à son expansion, à la vie qui pourrait peut-être déborder de son centre. L'œil se promène de la tour de David à la mosquée d'Omar, du mont Sion au Golgotha ; et que de souvenirs chaque point de ces lignes évoque dans mon esprit !

A l'Est c'est le mont du Mauvais-Conseil, celui du Scandale avec leur pierre nue et sans verdure, puis le torrent de Cédron qui s'ouvre un passage à travers les anfractuosités de la pierre vers S. Sabas. Je distingue bordant le torrent, les tombeaux de Zacharie et d'Absolon, la piscine de Siloë et le champ d'Halcédama.

Au Sud c'est le désert de la Judée tout hérissé des têtes de montagnes qui le couvrent de toutes parts et à travers les on-

dulations desquelles je vois étinceler, à une énorme profondeur, la mer Morte, semblable à une nappe de métal en fusion. Au delà ce sont les montagnes de Moab et d'Arabie dont les cimes se perdent sur un horizon sans nuage. Plus à gauche, je vois la vallée de Jéricho sur laquelle se projette le mont de la Quarantaine et au milieu la ligne de verdure qu'y dessine le Jourdain dans le sens de sa longueur.

Enfin au Nord ce sont les montagnes d'Ephraïm que dominent les mosquées de Nébi-Samouil et qui vont se lier aux monts Hébal et Garizim au centre même de la Samarie.

De toute part l'aspect se présente ici grave, morne, mélancholique. Seul le mont des Oliviers semble, par sa végétation, un peu moins triste ; cependant ses vieux oliviers, au tronc séculaire et tortueux, au feuillage glauque et sans mouvement, paraissent aussi nous dire qu'ils appartiennent au lieu de l'expiation, qu'ils partagent le deuil général, qu'ils ont, eux aussi, vu couler les pleurs de l'homme-Dieu.

En laissant le minaret, on voit à quelques pas plus loin, une porte s'ouvrant à l'O.; c'est l'entrée de la grotte de Ste Pélagie. C'était autrefois le couvent des Augustins desservant l'église de l'Ascension.

Au Ve siècle, une comédienne d'Antioche du nom de Marguerite, touchée de la grâce, s'en vint ici sous le nom de Pélagie faire pénitence de sa vie licencieuse et y mourut en odeur de sainteté.

A quelques cents pas plus loin se trouve l'endroit où Jésus venait prier et où il apprit à ses apôtres comment ils devaient s'adresser à Notre-Père qui êtes dans les Cieux; c'est le lieu du Pater. Une pieuse dame française, madame la Princesse de la Tour d'Auvergne, a fait l'acquisition de ce lieu et y a érigé une église et un couvent de Carmélites.

Dans un cloître en carré adossé à l'église, on voit 32 tables en faïence peinte sur lesquelles le *Pater* est écrit en 32 langues différentes.

Nous entrons dans le parloir du couvent pour saluer en passant la supérieure, et nous avons le plaisir d'y rencontrer notre religieuse noire, Sr Véronique, avec laquelle nous avions fait la traversée de la Méditerrannée. C'est ici qu'elle remplit son office de tourière et qu'elle reçoit les visiteurs avec une urbanité toute française.

La supérieure apprenant qu'il y avait des prêtres Canadiens dans la caravane, voulut bien nous inviter à aller y dire la messe, un jour à notre commodité.

A une quarantaine de pas du *Pater*, vers l'O., on nous montre l'endroit où fut composé le *Credo*. Les apôtres, avant de se disperser par tout le monde pour y prêcher l'Evangile, convinrent entre eux d'une formule qui serait le résumé de toute la doctrine qu'ils allaient enseigner. Et c'est en cet endroit que chaque apôtre aurait formulé un article du symbole qui résume toute notre foi et que tous les chrétiens récitent tous les jours.

Il y avait autrefois en cet endroit une église dédiée aux 12 apôtres. La Princesse de la Tour d'Auvergne y a fait faire des fouilles et a pu retrouver le pavement en mosaïque de cette église. Elle y a fait construire un petit oratoire à l'endroit même où se trouvait cette ancienne église.

A environ 150 pas du *Credo* se trouve l'endroit où N. Seigneur pleura sur Jérusalem. Il y avait autrefois en cet endroit une église sous le vocable bien expressif de *Dominus flevit*. On n'y voit plus aujourd'hui qu'une vieille mosquée en ruines.

Je remarquai tout particulièrement ici, un arbrisseau épineux poussant ses tiges élancées à travers les décombres; c'est le *Siziphus spina-Christi*, une espèce de nerprun, dont on se serait servi pour tresser la couronne d'épines du Sauveur. Les épines sont légèrement recourbées, assez courtes, très raides et très aiguës. Il va sans dire que je ne manquai pas d'en prendre quelques branches toutes chargées de leurs épines et de leurs feuilles.

Les épines qui devaient déchirer son front croissant sous les pleurs qui s'échappent des yeux de Jésus; ne dirait-on pas que là commisération même du Sauveur devait fournir des armes à la malice des hommes pour le torturer davantage!

C'est à quelques centaines de pas plus loin, sur la route se rendant à Béthanie, que se trouvait le bourg de Bethphagé, là où se retirait le Sauveur quand il venait à Jérusalem et là où il envoya deux de ses disciples prendre l'ânesse et l'ânon pour lui servir de monture dans son entrée triomphale le dimanche des rameaux.

A environ 200 pas au S. O., la route est bordée par un petit mur en pierre sèche pour la séparer d'un champ en

culture. Nous franchissons ce petit mur, et à une vingtaine de pas plus loin, nous nous trouvons devant l'ouverture du tombeau des prophètes. C'est un trou à fleur de terre, dont l'entrée est assez difficile. Ce n'est qu'en se pliant en deux ou en rampant qu'on peut parvenir dans le souterrain. Ce souterrain, assez vaste et irrégulier, n'a de remarquable qu'un grand nombre de fours à cercueils qui ont servi autrefois à des sépultures. Quels sont ces prophètes qui ont été ensevelis là ? On l'ignore encore.

Comme nous remarquons un trou dans la voute qui donne la lumière à la grotte, nous nous aidons les uns les autres pour en saisir les bords et opérer notre sortie par cette ouverture, nous soustrayant par là à la nécessité de ramper de nouveau dans l'orifice qui sert d'entrée.

Nous continuons de là notre descente jusqu'au jardin de Gethsémani.

Ce jardin, où Notre Seigneur vint tant de fois prier avec ses apôtres, où il les instruisit de sa doctrine, où il venait chercher la retraite après ses journées de labeur, est entouré d'une muraille dont l'unique ouverture est close par une petite porte en fer. Le jardin forme aujourd'hui un superbe parterre où s'épanouissent en grand nombre des fleurs que les pèlerins s'estiment heureux de cueillir et d'emporter comme souvenir. Au milieu des fleurs s'élèvent les huit oliviers qui restent encore de ceux qui furent les témoins des prières et de l'agonie de l'homme-Dieu. Ce sont des arbres énormes, à tronc déformé et tortueux, n'ayant presque plus d'écorce. Cependant leurs têtes sont encore bien vertes, et j'ai pu remarquer une quantité de boutons prêts à s'ouvrir. Les Pères font encore une belle récolte tous les ans de leurs fruits. Ils en fabrique de l'huile dont les pèlerins s'estiment heureux de pouvoir remporter quelques gouttes, et avec les noyaux, ils font des chapelets qui servent également de reliques. Quant aux arbres mêmes, il y a peine d'excommunication pour ceux qui en détacheraient quelque partie ; et on attribue la perte du 9e témoin de l'agonie du Sauveur à la pieuse indiscrétion des pèlerins qui le mutilaient ainsi sans merci. Ce 9e olivier existait encore au XVIIe siècle. Le plus gros de ceux qui se voient encore aujourd'hui mesure 32 pieds de circonférence.

Mais peut-on croire que des arbres existent depuis dix-huit siècles et plus ?

L'olivier, dit Pline le naturaliste, est un arbre qui ne meurt pas. Quand bien même on les aurait coupés lors du siège de Titus, comme le veulent quelques-uns, de nouvelles tiges auraient surgi de leurs souches, et ce seraient encore les mêmes arbres nourris dans cette terre que Jésus à arrosée de ses sueurs et de son sang.

On voit sur le mur du jardin, à l'intérieur, un magnifique chemin de la croix avec les figures en relief.

Sortis du jardin, on voit à l'angle S. E. une impasse terminée par une abside, au fond de laquelle est encastré un fut de colonne. C'est là l'endroit de la trahison de Judas ; c'est là que le traitre s'est servi d'une touchante marque d'amitié pour le livrer à ses bourreaux ; c'est là que S. Pierre n'écoutant que son zèle, tira l'épée et fit tomber l'oreille de Malchus, que le Sauveur guérit sur le champ.

A quelques pas de là, on nous montre le rocher sur lequel N. S. laissa Pierre, Jacques et Jean, pour aller prier dans la grotte, à la distance d'un jet de pierre.

Il y avait là autrefois un petit oratoire sous le vocable du sommeil des apôtres, mais il n'en reste plus aujourd'hui aucune trace.

Reprenant ici la route que nous avions suivie avant de faire l'ascension de la moutagne, nous traversons le Cédron sur son petit pont en pierre, pour remonter de l'autre côté. Tournant à droite à la première bifurcation de la route que nous rencontrons, nous laissons à gauche l'endroit où fut lapidé le diacre S. Etienne. Cet endroit n'a rien de remarquable que le rocher blanchâtre dans lequel on remarque quelques entailles.

Le diacre Etienne prêchait avec véhémence en reprochant aux Juifs leur incrédulité. Surexcités par la haine, les Juifs un jour se saisirent du saint diacre, et le trainèrent en dehors de la ville où ils le lapidèrent.

A quelque pas plus loin, voici que nous voyons venir un convoi funèbre dans la route même que nous poursuivons. C'était un musulman que l'on portait à sa dernière demeure. Ce qui nous frappa surteut, ce fut les pleureuses qui suivaient le cercueil. Huit à dix femmes, les cheveux épars, simulant des contorsions que la douleur leur aurait causées, faisaient entendre des gémissements qui pour nous étaient bien plus propres à nous faire rire comme farce convenue, qu'à exciter

notre compassion. Et selon toutes les apparences, l'effet se réduisait aussi à du pur négatif, à l'égard des assistants, car personne ne paraissait réellement attristé. Une foule de gamins surtout qui suivait le convoi, avait plutôt l'air à chercher là quelque distraction pour satisfaire sa curiosité, qu'à prendre son rôle au sérieux.

Poursuivant notre route, nous atteignons bientôt la porte de saint-Etienne ou Sitti-Mariam, comme l'appellent les Arabes, et retournons à Casa-Nova par les mêmes rues que nous avions suivies en sortant.

XVIII

La tour de David.—Lieu de l'apparition de Jésus aux trois Marie.—Maison de S. Thomas.—Maison du Grand-prêtre Anne.—Eglise Arménienne de S. Jacques.—Maison de Caiphe; maison de la Ste Vierge.—Le Cénacle; tombeau de David.—Une synagogue.—Pleurs des Juifs.

Il ne nous reste plus des divers quartiers de la ville sainte à explorer que le mont Sion, et c'est aussi cette visite que comporte notre programme pour cet après-midi, car demain nous devons nous rendre à S. Jean du désert pour revenir par Bethléem.

En sortant de Casa-Nova, nous tournons donc à droite et nous suivons la rue dans ses diverses courbes ou détours. Nous laissons à droite l'hôpital Grec avec son jardin, puis plus loin à gauche le couvent des Sœurs de S. Joseph de l'Apparition, pour parvenir jusqu'à la rue transversale, qui conduit à la porte de Jaffa. Avant d'y arriver, le Fre Liévin nous montra à droite l'emplacement de la maison d'Uri époux de Bethsabée. Nous tournons à gauche dans la direction opposée à la porte de Jaffa, pour passer devant l'hôpital latin et l'hôtel de la Méditerranée, puis nous tournons à droite, pour nous trouver en face de la citadelle. Cette citadelle, qui est de construction Jébuséenne, forme un carré irrégulier entouré d'un fossé et bordant la porte de Jaffa. Elle est flanquée de quatre tours, dont la plus remarquable et la plus ancienne est celle de l'angle N. E., qui porte le nom de tour de David. Sa construction dans la partie inférieure, dénote aussi une grande antiquité, les pierres mesurant de 10 à 15 pieds de longueur. La tradition veut aussi que ce soit réellement là la tour qu'ha-

bitait David. Elle peut mesurer une soixantaine de pieds sur quarante. C'est de cette tour qu'on tire le canon pour annoncer le jeûne du Ramadan, ou quelque autre solennité remarquable.

C'est là cette tour de David réputée imprenable, dont l'Eglise emprunte le nom pour l'appliquer à la Ste Vierge, *Turris Davidica.* C'est là que le saint roi fit transporter au milieu de l'allégresse de tout le peuple, l'arche d'alliance de la maison d'Obédédom où elle était depuis si longtemps, et devant laquelle il dansait dans l'exhaltation de sa joie. C'est ce lieu même qui fut témoin de sa faute et de sa pénitence. C'est là qu'il baignait son lit de ses larmes et qu'il exhalait sa douleur en de si sublimes cantiques, témoins éternels de son repentir et de son expiation !

Le Fre Liévin nous fait partout l'historique des lieux que nous visitons, et comme à la plupart il y a indulgence, souvent plénière, nous récitons un *pater* et un *ave* pour cette indulgence.

Après nous avoir raconté l'historique de la tour de David, le bon Frère ajouta :

" C'est d'un balcon de cette tour que David vit Bethsabée qui se baignait, et vous savez ce qui s'ensuivit. Ici il n'y a pas d'indulgence."

Il va sans dire qu'un éclat de rire général accueillit cette remarque.

Les trois autres tours, dont la construction remonte à Hérode, mais qui détruites furent rebâties depuis, portent les noms de : Hippicos, la plus voisine de la porte de Jaffa, de Phasael et de Marianne.

La citadelle qui sert aujourd'hui de magasin militaire est dans un grand état de délabrement. Tout près, au sud, se trouve la caserne des soldats turcs.

Continuant la rue devant nous, nous passons à gauche une église protestante, bâtie sur l'emplacement du palais d'Hérode le grand ou l'Ascalonite, c'est cet Hérode qui reçut les mages et ordonna ensuite le massacre des saints innocents.

Un temple de l'erreur, une religion sans dogmes arrêtés, venant s'ériger au berceau même du christianisme, sur la demeure d'un tyran souillée de sang et de honte, ne dirait-on pas qu'il y a là une certaine harmonie ? que si l'on ne veut

pas perpétuer le souvenir du crime, du moins on s'associe volontiers à l'auteur pour se tenir en dehors de la vérité ?

En arrière du temple protestant, on voit une petite église très ancienne dédiée à S. Jacques le mineur, qui fut le premier évêque de Jérusalem, et dont le tombeau se trouve dans la vallée de Josaphat, comme jé l'ai rapporté plus haut.

On nous montre à gauche, en face de l'angle N. O. de la caserne turque, l'endroit de l'apparition de N. S. aux trois Marie, où il y avait autrefois un oratoire, mais dont il ne reste plus de traces aujourd'hui.

Un peu plus loin, dans la première rue à gauche, se trouve une mosquée qui n'est qu'une église bâtie sur l'emplacement de la maison de S. Thomas, dont les musulmans se sont emparé.

Continuant toujours dans la même direction, on atteint plus loin, après plusieurs détours, le couvent des sœurs de la charité Arméniennes schismatiques, bâti sur l'emplacement de la maison du grand prêtre Anne.

On va visiter leur église qui n'a rien de bien remarquable mais qui a été érigée là pour perpétuer le souvenir de l'interrogatoire qu'Anne, beau père de Caïphe, fit subir à N. S., après que Judas l'eut livré aux Juifs à Gethsémani, et qui se trouve aussi le lieu où un infâme valet donna un soufflet à Jésus. Audessous d'un autel se trouve marquée la place même où se tenait Jésus pendant l'interrogatoire.

On voit dans la cour extérieure quelques oliviers qu'on dit être des rejetons poussés sur la souche de celui auquel on avait attaché N. S. pendant qu'on délibérait sur son sort, et plusieurs grosses pierres, qu'on donne comme ayant appartenu à la maison du grand prêtre Anne.

Nous passons ensuite à la visite de l'église S. Jacques, bâtie sur l'endroit même où Hérode Agrippa fit trancher la tête à S. Jacques le majeur, qui revenait d'évangéliser l'Espagne. Cette église, avec une grande partie de ce quartier, appartient aux Arméniens schismatiques, qui ont là tous leurs bâtiments religieux, les plus beaux de Jérusalem, patriarcat, église, séminaire, etc.

L'église est vaste et remarquable surtout par sa richesse de décoration et sa tenue irréprochable. Nous fûmes forcés d'avouer que ce sanctuaire respirait un parfum de dévotion

que nous n'avions trouvé dans aucun autre appartenant aux schismatiques.

L'église est à trois nefs, et c'est dans la nef latérale de gauche que se trouve l'autel érigé à l'endroit même où le saint apôtre souffrit le martyre. Tout auprès, les Pères franciscains ont aussi un autel sur lequel ils peuvent célébrer le jour de la fête de S. Jacques, ce qu'ils font avec grande solennité.

On sait que les restes du saint apôtre ne se trouvent plus ici, qu'ils ont été transportés à Compostelle en Espagne, où se sont opérés des miracles sans nombre, dans tous les siècles.

A côté du tombeau de S. Jacques, on voit celui de S. Macaire, évêque de Jérusalem au IVe siècle, qui présida à l'invention de la Ste Croix.

On nous montre dans une chapelle, trois pierres brutes mises l'une sur l'autre ; la première vient du Sinaï, la 2e du Thabor, et la 3e a été prise dans le lit du Jourdain.

Revenus dans la rue, nous la poursuivons dans sa direction au S. jusqu'au mur de la ville, que nous longeons en tournant à gauche, pour sortir par la porte de Sion afin de visiter les monuments sur le mont Sion en dehors du mur d'enceinte. Ce mur partage Sion en deux parties, en laissant en dehors une portion considérable du mont, sur laquelle les catholiques, les schismatiques, et même les protestants ont leurs cimetières. C'est là que se trouve aussi la maison de Caïphe, celle de la Ste Vierge et le S. Cénacle.

A peu de distance en dehors de la porte, on nous montre un fut de colonne planté dans le sol pour marquer l'endroit où s'arrêta le convoi funèbre de la Ste Vierge, lorsque les Juifs vinrent l'attaquer, comme je l'ai rapporté plus haut. Il y avait là autrefois un oratoire, mais il n'en reste plus de traces.

A quelques pas d'ici, les Arméniens ont encore un couvent et une église, celle-ci érigée en premier lieu par Ste Hélène sur l'emplacement de la maison de Caïphe. Cette partie de Sion, n'était pas du temps de N. S. en dehors du mur de la ville comme aujourd'hui, de sorte que la maison de Caïphe se trouvait peu éloignée de celle de son beau père Anne.

Nous pénétrons donc par une porte de fer dans la cour du couvent, et nous traversons cette cour pour aller visiter l'église qui est à l'E. Cette église n'a qu'un autel au fond de l'abside, mais la pierre de cet autel est une relique très précieuse, car

c'est celle qui fermait le tombeau de N. S., celle que l'ange renversa et sur laquelle il s'assit, et dont nous voyons encore une portion dans la chapelle de l'ange au S. Sépulcre. Cette pierre, qui est semi-circulaire, peut mesurer 7 pieds de longeur sur 3 de largeur environ ; elle est de calcaire rougeâtre du pays, comme on en voit dans tous les environs.

Tous les ans, le lundi de la Pentecôte, les franciscains ont le droit pendant vingt-quatre heures, de venir célébrer ici leurs divins services.

On nous montre à droite une petite chapelle qui est l'endroit même ou fut renfermé N. S. pour le reste de la nuit du jeudi-saint.

C'est donc ici, dans cette maison de Caïphe, que N. S. fut interrogé et jugé digne de mort par le sanhédrin! C'est ici que S. Pierre renia son maître par trois fois! C'est ici que le chant du coq lui rappela sa faute et que le regard de Jésus porta le repentir dans son cœur. Sortant aussitôt, il descendit le flanc de la montagne d'une centaine de pas, et alla se renfermer dans une grotte, qu'on visite encore aujourd'hui, pour commencer cette pénitence, cette expiation de sa faute qui ne se termina qu'avec sa vie, et sur laquelle faute il versa de si abondantes larmes, qu'elles lui creusèrent les joues de deux sillons qui persistèrent jusqu'à sa mort.

Traversant les cimetières, nous pénétrons jusque sur le flanc escarpé du mont Sion que nous trouvons ici occupé par des champs cultivés. Comme la sainte écriture, même dans ses parties les moins importantes, reçoit partout son accomplissement! Voici que la charrue a passé sur les lieux où s'élevaient autrefois des maisons somptueuses, sur des rues où les filles de Sion étalaient leur luxe et leur orgueil, et c'est ce qu'avait prédit le prophète Jérémie : *Sion quasi ager arabitur, et Jerusalem in acervum lapidum erit,* Jer. XXVI, 18.

Comme nous allions nous retirer, nous voyons voltiger à une grande hauteur au dessus de nos têtes, de gros oiseaux en une bande d'au moins 200 à 300. Ce sont des Grues qu'on rencontre ici souvent en de telles bandes.

Nous revenons sur nos pas, en traversant de nouveau les cimetières, pour aller visiter le Cénacle, seul monument qui nous reste à voir dans cette partie.

Avant d'y arriver, on nous montre un reste de mur qui

est l'emplacement de la maison de la Ste Vierge, ou plutôt de S. Jean après la mort du Sauveur.

Du moment que Jésus sur la croix eut dit à S. Jean, en lui montrant sa mère : voila votre mère, le disciple bien aimé ne cessa de l'entourer de tous les soins que la piété filiale peut suggérer pour honorer une mère chérie. Il l'amena donc dans sa maison, en ce lieu même, pour qu'elle en fît sa résidence habituelle. C'est là que le saint apôtre nourrissait tous les jours du corps de Jésus sa sainte mère, en célébrant les saints mystères en sa présence. C'est là que tous les apôtres venaient apporter à la Sainte-Mère de Dieu l'hommage de leur vénération et de leur attachement. Et c'est là que l'an 58 de notre ère, dans la 72e année de son âge, Marie, entourée de ses nouveaux enfants, laissa échapper sa belle âme pour aller au Ciel se réunir avec son divin fils.

Qu'il serait à désirer qu'on rétablît le sanctuaire qui existait autrefois en ce lieu qui se recommande si fortement à la vénération des chrétiens.

De là, nous passons au Cénacle qui est tout auprès. Il nous faut d'abord pour y pénétrer traverser une écurie, puis monter un petit escalier qui donne accès sur une cour pavée, et c'est là que se trouve le lieu le plus saint de Jérusalem après le S. Sépulcre et le Calvaire.

Il parait hors de doute que le Cénacle était la propriété de Joseph d'Aritmathie, de celui-là même qui eut l'honneur, avec Nicodème, d'ensevelir le corps de Notre-Seigneur. Sa construction actuelle, comme celle de Joseph, est encore à deux étages. Il parait qu'épargnée par Titus, elle fut plus tard détruite et reconstruite. Ste Hélène y avait érigé une belle église qui fut détruite plus tard. C'est dans cette église que Ste Paule vénéra la colonne de la flagellation, encore teinte du sang de Notre-Seigneur, comme elle le rapporte.

Détruit et rétabli à plusieurs époques, le Cénacle fut reconstruit par les Franciscains au XIVe siècle, avec les débris des constructions précédentes, et c'est le même édifice qui a été converti plus tard en cette mosquée que nous avons encore sous les yeux.

L'étage supérieur, dans lequel nous pénétrons par cette cour pavée, est divisé en deux ; dans la première partie se trouve la salle de l'institution de l'eucharistie, et dans l'autre le tombeau de David.

La première salle peut avoir une quarantaine de pieds sur une trentaine, elle est divisée en deux, dans le sens de sa longueur, par des colonnes correspondant aux piliers de l'étage inférieur. On voit dans sa façade sud le mihrab ordinaire aux musulmans. Ainsi Mahomet a ici découronné le Christ pour régner à sa place, et le Dieu d'Israël a vu disparaître les vrais adorateurs de son Fils qui lui est consubstantiel, pour les voir remplacés par les sectateurs du culte le plus absurde que le christianisme ait jamais eu à combattre.

Quoiqu'il en soit de cette profanation, cette salle où nous trouvons un peu de fraicheur pour nous reposer de nos courses, n'en est pas moins celle où Jésus-Christ institua la sainte eucharistie. Oui ! c'est en ce lieu que fut érigé le premier autel pour le premier sacrifice dont le Christ devait être et le prêtre et la victime. C'est ici que l'humanité fut admise pour la première fois à la manducation de l'agneau qui allait être livré à la mort pour son salut. C'est ici que les apôtres, après l'Ascension, se renfermèrent avec la sainte mère de Jesus, et qu'au bout de dix jours ils reçurent le Saint-Esprit sous forme de langues de feu.

C'est ici que se commit le plus horrible des sacrilèges et d'où Judas parti pour aller livrer son maître et se pendre ensuite de désespoir.

C'est ici que le Sauveur apparut à ses disciples le jour même de sa résurrection, et que huit jours plus tard il se montra de nouveau pour faire toucher ses plaies à l'incrédule Thomas, et donner à ses apôtres le pouvoir de remettre les péchés.

C'est encore ici que fut institué le sacrement de confirmation dont le pouvoir fut réservé aux seuls évêques, comme nous le voyons du disciple S. Philippe qui fait venir S. Pierre pour confirmer le peuple de la Samarie qu'il venait de convertir à la foi du Christ.

C'est ici que fut tenu le premier des Conciles sous la présidence du chef même des apôtres, pour remplacer par Mathias ce Judas que la trahison avait tiré de leurs rangs.

Et malgré de si nombreux et de si touchants souvenirs, malgré les titres de propriété les plus incontestables, plusieurs fois confirmés par les turcs, les chrétiens ne peuvent pas même y célébrer leurs divins offices. Les Franciscains qui ont scellé de leur sang leur possession séculaire sur ce saint lieu, ne

peuvent pas même une seule fois dans l'année en avoir la jouissance pour y satisfaire leur dévotion. Que dis-je, il n'est pas même permis de visiter l'édifice dans toutes ses parties, car la partie inférieure où l'ont tient que Jésus lava les pieds à ses apôtres, est convertie en harem où les *profanes* ne peuvent pas pénétrer ! Un harem, une école de prostitution, dans la première de toutes les églises chrétiennes, n'est-ce pas l'abomination de la désolation, comme parle le prophète !

Le cénotaphe de David qui occupe l'autre partie de l'édifice, et qui est tenu en grande vénération par les musulmans, n'offre rien d'extraordinaire ; c'est un tombeau en maçonnerie moderne recouvert d'un tapis.

Le tombeau de David que son fils Salomon lui avait fait ériger, était d'une grande richesse et existait au temps de N. S., puisque nous le trouvons mentionné dans l'Evangile.

Sortis du Cénacle, nous retournons à la porte de Sion par où nous sommes sortis pour nous rendre au mur des pleurs des Juifs, où se rassemblent tous les vendredis, les plus fervents des enfants de Jacob, pour pleurer sur les malheurs de Jérusalem.

A peine avons-nous franchi la porte, que nous remarquons près du mur intérieur une suite de cabanes ou de huttes servant de retraites aux êtres humains les plus hideux qu'on puisse voir. Ce sont les lépreux. Nous venons de fouler des ruines matérielles complètes, nous sommes ici en face de ruines vivantes les plus hideuses.

"La vie de ces pauvres gens, dit le Fre Liévin, se passe à implorer la compatissante charité des passants. La lèpre dont ils sont atteints n'est pas la lèpre blanche, farineuse, dont parle l'Ecriture sainte. Il est facile de constater d'après les symptômes que c'est la syphilis. La maladie commence par la face, par le nez, aussi par les doigts. La peau prend des teintes violacées et d'un gris rougeâtre. Des bourgeons se forment dans le derme, donnant naissance à des abcès affreux ; peu à peu les extrémités des membres tombent en lambeaux et la voute du palais se perce, etc. Les lépreux vivent ensemble, se marient entre eux, mais leurs enfants ne sont atteints qu'à l'âge de puberté. On leur a bâti à l'ouest de la ville un hôpital où ils sont bien soignés ; mais à peine un sur dix veut en profiter ; les autres préfèrent ce qu'ils appellent leur liberté."

Nous continuons de là, à travers le quartier des Juifs, où,

comme partout ailleurs ils se groupent pour ainsi dire les uns sur les autres, sans le moindre respect pour les règles de l'hygiène et de la propreté.

Nous visitons en passant l'église bâtie sur l'emplacement de la maison de Marie, mère de Jean, surnommé Marc. C'est là que S. Pierre se rendit après que l'ange l'eut fait sortir de la prison. Cette église n'a de remarquable qu'un tableau fort ancien qu'on dit avoir été peint par S. Luc.

Les Syriens à qui appartient cette église prétendent que c'est là que la Ste Vierge aurait été baptisée, mais nous ne trouvons rien de bien sérieux pour appuyer cette tradition.

Nous faisons en passant une courte station à une synagogue, tant pour nous reposer un peu de nos courses, que pour voir en quoi consiste maintenant les temples que les enfants de Jacob érigent pour l'exercice de leur culte.

L'édifice qui est assez propre, nous montre une chaire au milieu, dans laquelle se tenait un rabbin paraissant plutôt amuser qu'instruire une bande de gamins qui l'entouraient. La salle forme un rectangle allongé, dont le font est tout garni d'armoires renfermant les lampes et chandeliers dont on fait usage dans les solennités. Une balustrade en bois coupe la salle à cette extrémité et y forme une espèce de sanctuaire.

Nous prenons place sur des bancs qui de chaque côté forment des rangées près des murs. Nous avions cru convenable de nous découvrir en entrant, et nous y trouvions aussi un soulagement bien agréable à la chaleur dont nous souffrions. Mais voici qu'on vint nous avertir de nous couvrir, que c'était manquer de respect à la sainteté du lieu que d'y demeurer découverts.

Quelqu'un qui avait assisté à l'un de leurs offices dans le même lieu, nous dit que les assistants, tous debout, récitaient des versets de la bible en se balançant en cadence, partagés per groupes de 10 ou 12 ayant à leur centre un lecteur ou rabbin qui faisait ensuite des commentaires sur l'écriture sainte. On peut juger de la cacaphonie que devait produire un concert de cette nature.

Nous nous dirigeons de là, par des rues plus ou moins tortueuses, au mur d'enceinte de la mosquée d'Omar où chaque vendredi, excepté celui de la fête des tabernacles, les Juifs les plus attachés à leur culte, vont pleurer sur les malheurs de Jérusalem, et aveugles, demander l'accomplissement de pro-

messes qu'eux seuls, pour ainsi dire, ne veulent pas reconnaître.

Un peu plus au sud que la porte qui nous avait permis l'entrée dans l'enceinte lors de notre visite, nous trouvons près du mur une place dallée d'environ une centaine de pieds de long sur une vingtaine de large, et c'est là que s'accomplit la cérémonie des pleurs. Le mur est ici, surtout dans le bas, de construction Salomonienne, étant composé de pierres bien taillées de 10 à 12 pieds de longueur sur un ou deux pieds d'épaisseur, légèrement en retraite les unes sur les autres.

Il semble que l'accomplissement des prophéties à l'égard de ce peuple qui avait mérité le titre de peuple de Dieu, par le fait seul de sa position depuis son déicide, devrait suffire pour lui ouvrir les yeux. Cependant il persiste toujours dans son aveuglement. Que son sang retombe sur nous et sur nos enfants, a-t-il demandé au Calvaire. Et comment ne voit-il donc pas que cet anathème a eu constamment son accomplissement depuis cette époque. Où est aujourd'hui sa patrie? Il est étranger dans la terre de ses pères. Il s'estime heureux de pouvoir venir s'y faire s'ensevelir; mais il faut qu'il en obtienne l'autorisation d'un pouvoir étranger. Où sont aujourd'hui ses princes, ses pontifes, les sacrifices de son culte? Plus rien de tout cela! Il ne peut même venir pleurer sur les ruines de son temple, il faut qu'il se contente d'aborder le mur qui en clot l'enceinte. Il porte sur son front l'anathème qu'il a demandé, pour qu'il soit partout honni, partout méprisé, partout rejeté!

Il y avait environ une cinquantaine de personnes lorsque nous arrivâmes. Les hommes étant à l'extrémité de gauche et les femmes à l'autre. Des viellards, à figure vénérable, la tête appuyée sur les pierres du mur, et tenant dans leurs mains des livres aux caractères hébraïques, récitaient des versets auxquels d'autres faisaient écho. Ils avaient l'air vraiment sérieux et donnaient toutes les marques d'une douleur sincère.

Nous passâmes ensuite aux femmes, elles aussi récitaient des prières avec la volubilité qui leur est propre, et paraissaient pour la plupart prendre aussi leur rôle au sérieux. Cependant certains groupes de jeunes filles paraissaient fort intrigués des visiteurs qui les coudoyaient presque en passant, et portaient assez souvent la vue de notre coté. La chose ne

nous surprit pas, car on pourrait en voir autant partout dans nos églises, et elles ne seraient pas filles d'Eve si elles ne partagaient pas avec le reste de leur sexe cette curiosité qu'on lui reconnait partout.

Nous profitâmes de leurs distractions pour bien examiner la physionomie de ces filles d'Israël, pour constater, comme on nous en avait fait la remarque, si réellement elles présentent un type différent des autres nationalités avec lesquelles elles sont en contact. Je voulais voir de plus si je ne retrouverais pas chez elles cet idéal de la beauté des filles de Sion, dont la mère de Jésus est le type le plus parfait, de cette beauté qu'ont chantée leurs poëtes, à laquelle les prophètes ont si souvent emprunté des termes de comparaison. *Pulchra es et decora, filia Jerusalem......nigra sum sed formosa......* Et de fait, il ne me fut pas difficile de reconnaître que ces figures juives étaient bien les plus régulières, les plus agréables de celles que nous rencontrons dans ces contrées. Que la pureté de l'âme, que les élans de cœurs sensibles et purs viennent ajouter à ces figures, ce reflet du miroir intérieur que seule la sainteté réelle sait faire briller, et nous retrouverons facilement en elles les traits de la sainte Mère de Dieu, de l'Immaculée fille de Ste Anne.

Cette cérémonie des pleurs des Juifs tirerait son origine du 2e siècle même du christianisme.

On sait qu'en l'an 138, un imposteur du nom de Bar Cochéba, se donnant pour le vrai Messie, parvint à réunir les débris d'Israël, de tous les points de l'Orient, pour résister à la domination Romaine. Septime Sévère accourut du fond de la Bretagne pour les combattre. Après deux ans de lutte, les révoltés ayant perdu plus de 600,000 des leurs, se retirèrent à Betsour pour s'y fortifier.

Mais les prédictions du Sauveur devaient s'accomplir, et la lutte était inutile. Ce peuple avait crié : " Nous n'avons d'autre roi que César," et César venait reclamer ses droits l'épée à la main. La ville fut prise et le massacre fut horrible. Ceux qu'on épargna furent vendus comme esclaves sur les marchés de Gaza et d'Hébron ou transportés en Egypte. Il leur fut défendu sous peine de mort de s'approcher de la Ville Sainte.

Plus tard, ils obtinrent à prix d'argent, d'aller au moins une fois dans l'année pleurer sur ses ruines.

S. Jérome vit un des anniversaires de cette immense douleur et en a laissé une narration navrante : "Couverts de haillons, les cheveux épars, le visage inondé de larmes, les bras élevés vers le Ciel, agenouillés sur les tombeaux de leurs pères, les tristes vaincus poussaient des sanglots et des soupirs. Au coucher du soleil, le signal donné pour le départ, les femmes hors d'elles mêmes, collaient de nouveau leurs lèvres sur les pierres renversées et ne pouvaient s'en détacher. Alors les soldats les rudoyaient grossièrement. Quelquefois, ils les rançonnaient encore, et pour de l'or ou de l'argent, leur permettaient de pleurer encore quelques instants. O Dieu ! quelles sont vos justices !" N'est-il pas retombé sur sa tête, suivant sa demande, ce sang du juste que ce peuple a versé, lorsqu'il se voit contraint à acheter au prix de l'or la liberté de pleurer sur ses propres malheurs !

C'est cet anniversaire d'autrefois qu'on voit aujourd'hui se répéter tous les vendredis.

Nous terminons là notre course de l'après-midi, et retournons directement à Casa-Nova.

XIX

Etablissement du P. Ratisbone.—Ste Croix.—S. Jean in-Montana.—Eglise du Magnificat; fontaine de la Ste Vierge; grotte de S. Jean-Baptiste.—Plantes.—Couvent des Filles de Sion.

S. Jean-dans-la-Montagne, Samedi 2 Avril.—Nous avons sillonné Jérusalem en tous sens, je me suis rendu passablement familier avec ses divers quartiers, sortons maintenant de son enceinte, pour aller visiter des lieux qui, sans nous offrir un aussi vif intérêt que ceux de la Ville-Sainte, ne manquent cependant pas d'attirer l'attention à plus d'un titre. Il nous est impossible d'oublier un instant que nous foulons à nos pieds la terre des merveilles, la terre des miracles, la terre des mystères, car à chaque pas que nous faisons, ce sont des événements bibliques, évangéliques ou historiques que chaque localité rappelle à notre souvenir.

Si le désert s'est fait dans la terre d'Israël, c'est depuis que l'anathème est tombé sur ce sol, car nul point de la surface du globe n'a vu de personnages plus illustres traverser son territoire, n'a été témoin de faits plus mémorables, n'a été l'objet d'une attention plus particulière de la part de Jéhovah. Cette terre où coulait le lait et le miel, donnée par l'Eternel en récompense à un peuple d'adorateurs fidèles, a fait autrefois les délices de ses habitants. Mais il arriva un jour où l'ingratitude endurcit le cœur de ce peuple. Au moment ou le Très-Haut montrait sur cette terre un abyme insondable d'amour, ce peuple chéri de Dieu y répondait par un abyme de noirceur et de perversité. L'insensé! il alla dans son délire jusqu'à demander l'anathème; et l'anathème est tombé sur lui. Et après plus de dix-huit siècles, les peuples viennent encore de l'Occident

et de l'Orient, du Nord et du Midi, pour constater *de visu* l'accomplissement de la parole de Dieu, pour être témoins de ce miracle perpétuel que chaque pouce de cette terre proclame aux yeux du croyant.

Mais si nous sortons de Jérusalem, ce n'est pas toutefois après lui avoir fait nos adieux, car nous avons encore à faire une connaissance plus intime avec ses différents sanctuaires, à nous laisser pénétrer davantage de cette atmosphère pieuse dont on se sent si agréablement saisi à leur visite.

C'est à l'église de Ste Anne que je porte mes pas pour y célébrer ce matin. Un double motif m'y attirait; d'abord la faveur de célébrer dans la grotte de l'Immaculée Conception, et en second lieu la consolation de vénérer, sur le lieu même de sa naissance, celle qui à ce titre là même a été donnée pour patronne à ma paroisse natale, à l'église ou j'ai été baptisé, où j'ai fait ma première communion et où j'ai débuté dans les fonctions du ministère sacré. La paroisse de Bécancour, au diocèse des Trois-Rivières, a pour patronne la Ste Mère de Dieu au titre de sa Nativité. Aussi, avec la permission des Pères d'Afrique, gardiens de ce sanctuaire, je me suis considéré heureux de pouvoir détacher du rocher même, dans la sainte grotte, un fragment notable pour en faire présent à ma paroisse.

Les Pères d'Afrique nous font les honneurs de leur sanctuaire avec une complaisance extrême. Ils poussèrent même la bienveillance jusqu'à m'inviter à prendre la tasse de café avec eux, après la messe; j'en profitai pour converser plus longuement avec les bons pères et obtenir des renseignements plus complets, tant sur leurs missions d'Afrique que sur leur établissement de la Ville-Sainte.

Revenu à Casa-Nova, je trouve toute la caravane sur pied, prête à partir pour S. Jean-dans-la-Montagne, moins toutefois mon compagnon de route M. Bolduc. Une attaque de diabète dont il avait déjà souffert ayant menacé de se montrer de nouveau, il avait cru prudent de s'interdire pour le moment l'exercice eu cheval. J'enfourche donc mon docile mulet qui m'avait amené de Jaffa, et nous voilà partis.

Nous franchissons la porte de Jaffa, et, entre la route à gauche qui nous mène à Bethléem et celle de droite qui conduit à Jaffa, nous en prenons une troisième au milieu qui aboutit à S. Jean, en passant par Ste-Croix que nous voulons aussi visiter.

A quelques minutes seulement de la porte de Jaffa, nous passons devant un cimetière musulman, au milieu duquel se trouve la Piscine supérieure, qui est encore appelée Piscine des serpents et Birket-Mamilla par les Arabes. Cette piscine a environ 300 pieds de longueur sur 150 de largeur, et 12 à 15 de profondeur. Une église dédiée à Ste Mamilla fut autrefois érigée près de là, on n'en voit plus que les ruines. C'est aussi en cet endroit, à l'extrémité de la vallée de Gihon, que par ordre de David, le grand prêtre Sadoc avec le prophète Nathan sacrèrent Salomon roi, pendant que le rebelle Absolon se faisait proclamer aussi roi à l'extrémité opposée de la même vallée, près de la piscine de la Vierge.

C'est encore en cet endroit, dans ce champ qu'on appelait le champ du foulon, que 185,000 hommes de l'armée de Rabsacès qui assiégeait la ville à la tête des armées de Sennachérib roi des Assyriens, furent frappés de mort dans une même nuit.

Sous les ruines de l'église de Ste Mamilla se trouve encore le charnier du lion, c'est une caverne creusée dans le roc, et qui est ainsi désignée, par ce qu'on dit que du temps de Chosroès, un lion y avait transporté durant une nuit un grand nombre de cadavres de chrétiens massacrés par le roi Persan.

A quelques pas de la Piscine supérieure, nous laissons nos montures au soin des moukres, pour traverser un champ qui nous sépare de l'établissement du Père Ratisbonne que nous voulons visiter en passant.

On sait que le P. Alphonse-Marie Ratisbonne est ce miraculé Juif à qui la Ste Vierge se montra dans une église de Rome, lorsqu'il n'était encore que disciple de l'ancien testament. Aussitôt après sa conversion, il entra dans l'état ecclésiastique. Retiré à Jérusalem depuis plusieurs années, il s'occupe particulièrement de la conversion des Juifs. Riche de biens de famille, il a fondé la maison des filles de Sion à l'Ecce-Homo dont il est encore le chapelain, puis cet établissement de S. Pierre que nous venons visiter, et qui n'est à proprement parler qu'une école d'arts et de métiers, pour offrir des carrières aux orphelins qu'il a recueillis ou convertis, tout en leur donnant l'instruction.

L'établissement est considérable et paraît très prospère. On est étonné surtout de voir les cultures qu'il fait faire ici sur une montagne qui ne semblait que pierre nue. Le climat

est si avantageux ici, qu'avec de l'eau on peut presque faire réussir toutes les cultures sur la pierre, il suffit qu'on puisse y retenir quelques pelletées de terre.

Les jardins qui ne sont encore pour ainsi dire qu'ébauchés, nous montrent déjà une apparence des plus encourageantes.

Le Père qui est un viellard encore bien frais, quoique à chevelure de neige, nous accueillit avec une extrême politesse, et nous conduisit lui-même dans ses divers ateliers, où les jeunes gens se forment au travail : menuisiers, tourneurs, forgerons, photographes, etc. S'il est un moyen de régénérer l'Orient, ce ne peut être que par les jeunes gens et surtout les orphelinats qu'on pourra réussir. En arrachant ces pauvres indigènes à leurs croyances absurdes, on leur inculquera en même temps des idées d'ordre et de travail au moyen desquelles on pourra en faire des citoyens utiles et respectables. Tandis qu'avec les sentiments d'insouciance et d'oisiveté qui dominent partout chez eux, il est presque impossible, en ne comptant qu'avec les adultes, d'amener ces peuples aux lois et usages de la civilisation. Les Pères d'Afrique nous ont donné à ce sujet des détails des plus intéressants sur leurs établissements d'Afrique formés par leurs orphelins ; pourquoi n'adopterait-on pas le même système pour la Palestine ? Qui sait si, un jour, on ne verra pas une colonie agricole Canadienne fixée en Terre-Sainte, pour former un noyau de cultivateurs, qui avec ce sol riche et ce climat si doux, vivront dans l'aisance et la paix sous ce soleil de l'Orient, au berceau de l'humanité, et au berceau surtout du christianisme dont ils auront l'histoire constamment sous les yeux ? Que nos cultivateurs laissent de côté leur faible pour ce luxe désordonné dont ils font étalage, et transportent en Orient leurs habitudes de travail et d'honnêteté, leur amour de la famille et leur foi vive, et l'on verra un peuple d'adorateurs nouveaux repeupler la terre de Chanaan, l'on verra couler encore le lait et le miel dans les champs donnés en récompense à Abraham, Isaac et Jacob. Que de paroisses riches et prospères ne pourrait-on pas former avec les plaines de Saron, d'Esdrelon, de Cisson ? Attendons....qui sait ?

Nous reprenons bientôt nos montures pour continuer notre route.

A environ un mille plus loin, nous laissons de nouveau la route pour visiter le couvent de Ste-Croix, bâti d'après la

tradition, à l'endroit même ou l'on coupa l'arbre dont on fit la croix de Jésus.

La construction de ce couvent remonterait au VIIe siècle ; ce serait Héraclius lui-même qui, après avoir rapporté à Jérusalem la vraie Croix reprise à Chosroès, aurait fait construire ici un sanctuaire à l'endroit même où l'on avait pris l'arbre pour cette Croix.

Il y a eu maintes discussions sur l'espèce de bois qui servit à la croix du Sauveur. S. Antonin veut que ce soit un noyer, d'autres ont prétendu que c'était un chêne, il paraît à peu près démontré aujourd'hui que c'était un cyprès, l'examen microscopique des fragments qui nous en restent encore permet de constater que ce doit être un arbre résineux, or le cyprès est l'espèce de conifère qui se rencontre le plus fréquemment en Palestine.

Ce couvent sert aujourd'hui de séminaire aux Grecs schismatiques. L'église qui a un beau pavé en mosaïques est ornée de peintures à fresque qui s'en vont se détériorant, et qui représentent plusieurs légendes plus ou moins authentiques se rapportant à la vraie Croix. On nous montre sous l'autel l'endroit même où aurait été coupé l'arbre dont on l'aurait fabriquée.

Nous reprenons nos montures pour continuer notre route par un sentier fort difficile ; il nous faut escalader des montagnes par une route tortueuse, escarpée, raboteuse. Nous atteignons bientôt un endroit d'où l'on découvre la Méditerranée ; tandis que devant nous nous voyons la chaîne des montagnes interrompue par l'étroite mais profonde vallée du Térébinthe, nous apercevons à droite sur une hauteur Nébi-Samouïl, et plus à l'Est le mont des Oliviers avec une partie de la Ville-Sainte.

Après avoir franchi plusieurs élévations séparées les unes des autres par des dépressions plus ou moins profondes, nous découvrons devant nous, sur un mamelon dominant toute la vallée du Térébinthe, le couvent et le village de S. Jean, l'Aïn-Kârim des Arabes. Nous atteignons d'abord le mur du jardin des Pères et nous le longeons jusqu'à la porte qui donne accès dans leur cour.

Ce couvent, avec ses murs d'enclos, ressemble à une forteresse du moyen âge. C'est qu'isolé dans les montagnes, il

a eu plus d'une fois dans le passé, à résister aux attaques des bédouins et autres musulmans.

Comme nous devons non seulement prendre le dîner ici, mais encore y passer la nuit, l'on nous distribue des chambres, et aussitôt, en attendant l'heure du repas, nous nous rendons à l'église, bâtie sur l'emplacement même de la maison de Zacharie.

L'église est à trois nefs séparées par des piliers et surmontée d'une rotonde dont le tambour est percé de fenêtres. Le pavé est en carreaux de marbre de différentes couleurs, et les parois recouvertes de tuiles faïencées d'un très bel effet. Quoique église paroissiale, elle est de dimensions assez restreintes, car sur les 700 âmes qui composent le village d'Aïn-Kârim, les catholiques en réclament à peine cent.

A l'extrémité de la nef de gauche, on descend par un escalier dans la grotte de S. Jean-Baptiste. Cette grotte faisait autrefois partie de la demeure de Zacharie, et c'est là qu'est né le plus grand des enfants des hommes. Nous allons les uns après les autres vénérer sous l'autel l'endroit précis de la naissance du saint Précurseur, puis avec quelle satisfaction nous chantons le *Benedictus Dominus Deus Israël*, à l'endroit même où la bouche de Zacharie délivrée de son mutisme, fit entendre pour la première fois ce chant inspiré du Ciel. " *Et tu puer propheta Altissimi vocaberis*........ Et toi, petit enfant, tu seras appelé prophète du Très-Haut; car tu marcheras devant la face du Seigneur pour lui préparer les voies; pour donner aux peuples la science du salut, pour la rémission des péchés......"

On voit sous l'autel des médaillons en marbre blanc représentant diverses circonstances de la vie du S. Précurseur, d'une fort belle exécution; ce sont des présents de la famille royale de Naples.

Après le dîner, nous reprenons nos montures pour aller visiter dans le désert la grotte de S. Jean-Baptiste, qui est distante de plus d'une lieue.

Tout d'abord nous passons à la fontaine de la Vierge, qui fournit de l'eau à tout le village. Les chrétiens l'ont ainsi nommée par ce que sans doute Marie a fait usage de cette eau pendant les trois mois qu'elle passa chez sa cousine Elizabeth. Puis nous nous rendons au sanctuaire de la Visitation, où Marie vint visiter sa cousine. Car Zacharie avait ici, en dehors de la ville, sa maison de campagne.

On voit sur la paroi de droite de ce sanctuaire une relique dont la légende est fort touchante et des plus respectables, si toutefois elle n'est pas d'une authenticité incontestable. C'est l'empreinte, dans le rocher, du corps du S. Précurseur, lorsqu'il n'était encore âgé que de quelques mois.

Au temps où tous les rochers des environs retentissaient des gémissements des mères qui, avec Rachel, pleuraient leurs enfants qui n'étaient plus, par suite du massacre ordonné par Hérode, Elizabeth qui s'était retirée avec son enfant dans sa retraite du désert, voyant arriver les archers du tyran, et ne sachant comment soustraire son enfant à leurs recherches, l'aurait placé sur le rocher pour lui chercher une retraite. Mais voici que le rocher, moins dur que le cœur d'Hérode, s'amollit tout à coup et laisse pénétrer dans sa masse le précieux dépôt. L'empreinte de l'enfant est parfaite et ne laisse aucune trace du travail de la main de l'homme. Mais c'est ici même que le Messie qui n'était pas encore au monde vint apporter le salut au S. Précurseur et à sa mère, et que celle qui était déjà la mère de Dieu chanta dans le transport de sa joie, pour la consolation de sa sainte cousine, les faveurs, les grâces dont le Très-Haut l'avait comblée : *Magnificat anima mea Dominum. Fecit mihi magna qui potens est....* Et celui qui a fait de grandes choses, qui a renfermé la divinité dans le sein d'une vierge, qui a rendu fécond le sein stérile, ne pouvait-il pas amollir le rocher pour cacher son précurseur, celui qui devait marcher devant lui ?

Que le récit que nous fait l'Evangile de cette sainte visite est touchant et instructif ! Avec quelle attention nous en fîmes ici la lecture, pour entonner ensuite le *Magnificat*, en nous efforçant de nous mettre en union de sentiments avec celle qui le chanta pour la première fois et celle qui éprouva la première les heureux effets de la visite du Sauveur des hommes.

En sortant du sanctuaire de la Visitation, nous continuons notre route à pied pour aller rejoindre nos montures, que les moukres ont fait avancer au delà d'un précipice que forme la montagne dont le sentier sillonne le flanc. Le chemin est ici si étroit et la rampe si escarpée, qu'il est plus prudent de passer cet endroit à pied, car un faux pas d'une monture pourrait avoir les conséquences les plus funestes en entraînant dans le précipice.

A quelques arpents de là, nous passons à droite un ter-

rain enclos d'un mur en pierres sèches, au milieu duquel on voit un tas de pierres sur un rocher bordant la route; c'est le rocher de S. Jean-Baptiste. C'est là que le Saint-Précurseur a annoncé la venue prochaine du Messie : " Faites pénitence, car le royaume des Cieux approche. Préparez la voie du Seigneur, faites droits ses sentiers........."

Nous poursuivons notre route, tantôt coupant des vallées bien cultivées, et tantôt escaladant des collines par des sentiers impraticables, si bien qu'en certains endroits nos moukres sont obligés de se tenir sur le bord de la route pour soutenir nos montures dans le passage de certains mauvais pas, afin de prévenir tout accident que pourrait occasionner le pied trop peu sûr d'un animal en glissant sur la pierre nue.

Nous passons près d'uu caveau sortant à peine de terre qu'on donne pour le tombeau d'Elizabeth. La tradition existe, mais les auteurs les plus recommandables sont portés à la révoquer en doute.

La route se poursuit toujours par un chemin parfois impossible à travers les escarpements des rochers et des précipices que les eaux dans la saison des pluies ont creusés dans leur chute vers le torrent du Térébinthe.

Une dizaine de gamins Arabes nous ont suivis de S. Jean et ne nous laissent pas une minute, sautant sur les pierres quoique nu-pieds, nous dévançant souvent, à travers des buissons rudes et résistants lorsque toutefois ils ne sont pas épineux. Ils savent qu'au moment de la halte, il faudra des mains pour tenir les brides des chevaux, et c'est l'espoir d'obtenir quelques paras qui les engagent à parcourir cette route qui pour eux semble sans fatigue, tant ils sont agiles et empressés à se distancer les uns les autres.

Enfin, après des montées et des descentes toutes plus ou moins pénibles, nous parvenons sur la crête d'un mamelon qui surplombe la vallée du Térébinthe, et c'est dans le flanc de ce mamelon qu'est creusée la grotte où vécut le plus grand des enfants des hommes, et où il se prépara à la prédication qui devait ouvrir la voie à celui dont il était chargé d'annoncer la venue.

Nous laissons nos montures à l'ombre de vieux caroubiers qui se trouvent là aux soins des gamins qui nous ont suivis, et nous descendons un escarpement assez considérable, couvert

en partie par d'anciennes ruines; ce sont les restes des demeures d'anciens solitaires qui autrefois habitèrent ces lieux, puis nous remontons quelques marches creusées dans la pierre, pour nous trouver en face d'une petite porte de fer s'ouvrant au N. E., c'est la porte même de la grotte.

Cette grotte peut avoir une trantaine de pieds sur une vingtaine. On voit au fond une table taillée dans le roc en forme d'autel, sur laquelle les Pères franciscains célèbrent quand ils viennent ici faire leur office. En outre de la porte, une ouverture dans la paroi du N. O. donne aussi de la lumière à l'intérieur. Droit devant la porte se trouve un bassin en pierre rempli d'une eau des plus limpides, qui déborde pour s'échapper dans la déclivité, et sur le bord de ce bassin, un poirier, le seul que j'aie encore remarqué dans cette contrée, fort et vigoureux, était dans le moment tout couvert de ses fleurs au blanc de neige.

C'est là, c'est dans cette grotte que le saint Précurseur a passé presque toute sa vie dans la méditation et la prière, ne se nourrisant que de miel sauvage et de sauterelles. On sait qu'encore aujourd'hui en Abyssinie, en Ethiopie, de même qu'en plusieurs contrées de l'Asie, les sauterelles sont utilisées pour la nourriture des pauvres. Mon ami M. C. V. Riley, membre de la Commission Entomologique des Etats-Unis, a voulu expérimenter par lui-même le parti que l'on peut retirer des sauterelles qui se montrent par myriades dans les plaines de l'Ouest ; il en a mangé apprêtées à toutes les sauces, et il déclare qu'elles constituent un aliment sain et qui n'a rien de désagréable. J'aime mieux, je l'avoue, le croire sur parole que d'en faire moi-même l'expérience.

Au moment où nous visitons la grotte de S. Jean-Baptiste, nous la trouvons déserte, cependant elle a d'ordinaire un locataire dans la personne d'un français qui y vit en ermite. Je l'ai vu à Jérusalem avant notre départ, il était en soutane et fort sale. En conversant avec lui, j'ai cru remarquer que ses facultés intellectuelles n'étaient pas en parfait équilibre, cependant ceux qui le connaissent, et surtout les Pères franciscains, assurent le contraire. Hélas ! la folie de la croix est si peu commune de nos jours qu'il n'est pas surprenant que de premier abord on la confonde avec la folie intellectuelle.

La vallée du Térébinthe est ici étroite et fort profonde. De l'autre côté, les coteaux sont moins escarpés et montrent

partout de belles cultures d'arbres fruitiers : oliviers, figuiers, grenadiers, etc. Droit en face de la grotte se trouve un gros village Arabe de l'autre côté du torrent, c'est celui de Shathâf, composé exclusivement de musulmans.

L'humidité que répand la source à la porte de la grotte favorisant la végétation, le désert montre ici plus de verdure que d'ordinaire. Je ne manque pas d'y faire une chasse aux plantes, et j'y recueille entre autres une superbe Orchis, différente de toutes nos espèces indigènes, une cuscute énorme qui tenait entrelacés une dizaine de pieds de genêt ; on aurait dit une immense crinière blonde de cheval jetée sur ces plantes. Je trouve aussi en grand nombre une espèce de Ciste, donnant de superbes fleurs blanches avec une tache pourpre à la base des pétales. N'étaient ses feuilles simples, on serait porté à la prendre pour une rose sauvage. Je crois que c'est le *cistus ladaniferus*, Linné, qui produit dans l'île de Crête cette résine connue sous le nom de *ladanum* dont on faisait grand usage autrefois en médecine comme astringent, et qu'on n'emploie plus guère aujourd'hui qu'en parfumerie, car elle possède une odeur fort agréable.

Nous reprenons nos montures pour revenir par le même chemin, à travers les mêmes obstacles, et toujours suivis par notre bande de gamins, que les quelques sous que nous leur avons distribués ont mis d'un zèle parfois importun pour nous prodiguer leurs services, lorsque nous n'avons nul besoin de les requérir.

Il dépassait à peine 4 heures lorsque nous rentrâmes au couvent.

De tous les villages Arabes que nous avons visités, nous n'en n'avons trouvé aucun plus mal tenu, plus sale, plus mal distribué qu'Aïn-Kârim. C'est a tel point qu'en certains endroits nos montures mêmes eurent peine à y passer, des monceaux de décombres ou des ordures encombrant les étroits passages qui tiennent lieu de rues. A un certain endroit il y avait un chien de grimpé sur une terrasse qui faisait mine de vouloir dévorer tous ceux qui passaient au bas. Je croyais à tout instant qu'il allait s'élancer sur les cavaliers qui défilaient à quelques pieds seulement au dessous de lui. Imaginez s'il serait agréable de recevoir une telle visite étant en selle et dans de semblables carrefours ! Heureusement qu'il se contenta de témoigner de sa mauvaise humeur par ses aboiements et ses grognements, sans se décider à laisser sa terrasse.

Nous laissons nos montures au couvent des Pères et nous allons, à quelques arpents plus loin, visiter le monastère des Filles de Sion, fondé de même que celui de l'Ecce-Homo, par M. Ratisbonne.

Au milieu d'un terrain clôturé couronnant un mamelon dominant la vallée du Térébinthe, et d'où la vue peut s'étendre fort loin, s'élèvent les constructions des saintes Filles qui servent d'école et d'orphélinat. Ces religieuses sont presque toutes françaises, et le couvent est tenu dans une properté irréprochable. Il est précédé d'un superbe parterre où les fleurs européennes s'entremêlent aux brillantes et riches fleurs orientales. Il m'a fait plaisir de pouvoir reconnaitre ici grand nombre des plantes ornementales que nous cultivons dans nos jardins.

En outre de l'instruction que les bonnes Sœurs donnent ici à leurs orphelins, on les forme aux différents ouvrages compatibles avec leur sexe qui peuvent être utiles dans ces contrées, tels que la culture et les soins d'entretien du jardin, la confection du pain qu'on prépare aussi pour la maison de Jérusalem, divers travaux d'aiguille, etc.

Dire ce qu'il a fallu de patience et de dévouement pour plier ces caractères orientaux, dont la paresse fait le fond, à des habitudes d'ordre, de propreté et de travail, ne peut être compris que par celles-là seules qui ont eu à lutter contre ces obstacles, surtout dans le début. Mais à présent le pli semble bien pris, les plus jeunes n'ont qu'à suivre et imiter leurs dévancières pour faire des filles d'ordre, rangées, de tenue convenable. Immense bienfait de l'instruction chrétienne et surtout catholique, qui pourrait se lasser d'admirer ici comme partout ailleurs, tes inappréciables résultats ! Ces jeunes filles aux allures policées et pleines de réserve, au maintient décent et propre, semblent former une caste nouvelle au milieu de leurs compatriotes. Elles ne leur ressemblent plus que par le language, encore arrive-t-il même que très souvent entre elles c'est en français qu'elles conversent ; car l'éducation est avant tout française. Si on leur conserve le costume du pays, c'est toutefois avec une manière toute différente de le porter, qui dénote de suite que les règles de la modestie et de la bonne tenue leur sont connues et qu'elles savent s'y conformer. A l'encontre des musulmanes, elles ne redoutent nullement de se montrer la figure, mais sont très attentives à se couvrir la poi-

trine. Remarquons qu'ici comme en Egypte, tout est précoce. Il n'est pas rare que les mariages se fassent pour les filles à onze ou douze ans, et à quatorze ou quinze pour les garçons.

Les bonnes sœurs, pour nous donner un échantillon de l'éducation de leurs orphelines, leur firent chanter devant nous des cantiques en français et en arabe qu'elles exécutèrent avec beaucoup de précision et d'une manière fort agréable.

Il était six heures passées lorsque nous retournâmes au couvent des Pères.

XX

De S. Jean-dans-le-désert à Bethléem.—Tombeau de Rachel.—Bethléem; église de la Nativité — Grotte de la Nativité. — Grotte du lait.— Maison de S. Joseph. — Champ de Booz. — Grotte des pasteurs.— *Fons signatus*; Vasques de Salomon; *Hortus conclusus*.—Messe dans la chapelle de S. Jérome.—Retour à Jérusalem; Tantoure; le champ des pois chiches; le puits des mages.

Bethléem, Dimanche, 3 *Avril*.—J'ai le bonheur de célébrer ce matin dans la grotte de S. Jean Baptiste, à l'endroit même où naquit le plus grand des enfants des hommes, celui qui passa sa vie dans la retraite et la pénitence, et dont la tête fut à la fin le prix d'une dance à une femme cruelle et sans pudeur.

Dès les 8h., nous étions tous remis en selle pour nous rendre à Bethléem.

Jérusalem, S. Jean et Bethléem forment un triangle à peu près équilatéral. Nous étions venus par la branche de l'E., nous avions à parcourir aujourd'hui celle de l'O., pour compléter le circuit par la base entre Berthléem et Jérusalem. Nous longeons donc d'abord le mur du jardin des Pères, puis laissant à gauche la route par laquelle nous étions venus, nous prenons au S. O. pour nous rendre à Bethléem.

Nous traversons comme la veille des montagnes et des vallées, mais par des chemins beaucoup plus faciles et presque continuellement à travers des cultures très prospères, quoique assez mal exécutées. Des petits rebords en pierres sèches ont partagé les sommets des montagnes en plateformes superposées, sur lesquelles se font les cultures, vignes, céréales, oliviers, etc. Mais ce qui me frappa surtout fut de trouver-

presque partout, ces petits rebords en pierres sèches couverts en grande partie des fleurs de Cyclamens de la plus belle venue. Ces fleurs, tendres et si délicates, qu'on a tant de peine à cultiver en pots, se montraient ici en profusion et dans toute leur beauté. Les oignons retenus par les pierres laissent passer leurs tignes à travers les interstices, pour suspendre leurs fleurs à pétales redressés sur la couronne, d'un blanc de neige lavé de rose, sur les rebords bordant la route. Plusieurs de nos compagnons firent provisions de ces bulbes pour les emporter chez eux.

Deux routes conduisent de S. Jean à Bethléem, l'une presque en droite ligne, s'y rendant directement, et l'autre faisant un détour, pour passer par la fontaine de S. Philippe et Beït-Djalla. Nous prenons la plus directe, qui se trouve presque partout, bordée de cultures des plus prospères.

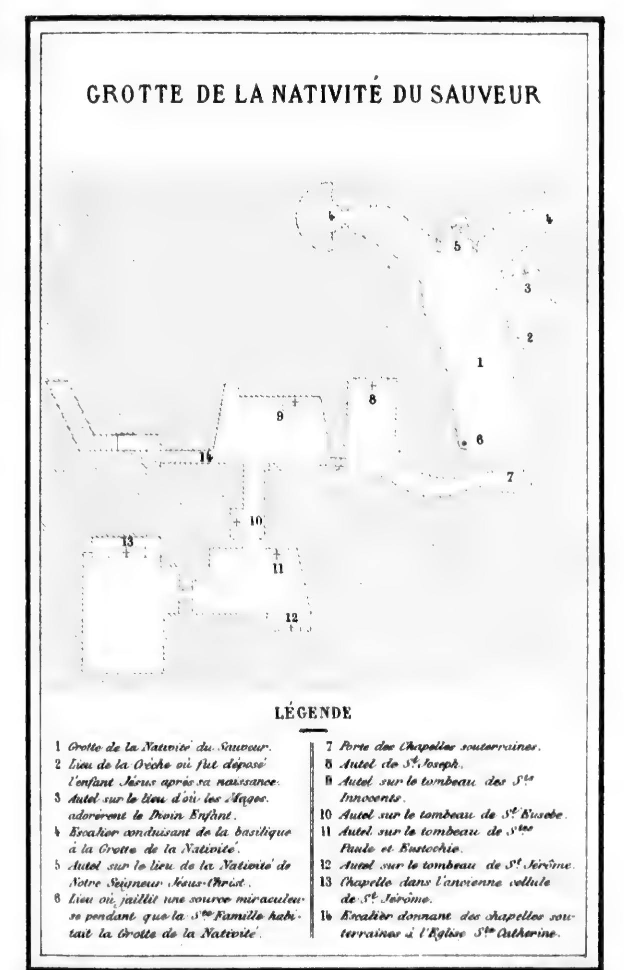
Pour passer par la fontaine de S. Philippe, il faut se détourner à droite. La route est plus escarpée et beaucoup moins facile.

Cette fontaine est ainsi appelée, parce que longeant la route ancienne qui menait de Jérusalem à Gaza, on prétend que c'est là que le diacre Philippe baptisa l'eunuque de la reine Candace d'Ethiopie, qui était venu adorer à Jérusalem et qui s'en retournait par cette voie.

Le serviteur de la reine Ethiopienne s'en retournait monté sur son char, lisant le prophète Isaie : "Comme une brebis il a été mis à la boucherie, et comme un agneau sans voix devant celui qui le tond, ainsi il n'a pas ouvert la bouche....."

Philippe, inspiré de l'esprit de Dieu, se trouve à ce moment sur la route de l'Africain, et sur la question que lui fait celui-ci : "à qui peuvent se rapporter ces paroles du prophète ?" Philippe cédant à son invitation, monte dans son char et prend occasion de lui parler de Jésus. L'eunuque l'écoute avec beaucoup d'attention et ajoute :—"Mais qui empêche que je ne sois baptisé ?—La chose peut se faire dit Philippe, si vous croyez de tout votre cœur.—Oui, je crois que Jésus-Christ est le fils de Dieu ? Puis tous deux descendent du char, s'approchent de la fontaine, et Philippe fait couler sur son front l'eau régénératrice. Aussitôt l'esprit du Seigneur enleva Philippe, et l'eunuque ne le vit plus.

La fontaine que les Arabes appellent Aïn-Hanieh faisait autrefois marcher un moulin, aujourd'hui elle arrose une



Gravé par R. Hausermann et A. Simon. *Paris. Imp. Becquet*

dont les travaux étaient tout récemment commencés.

La fontaine que les Arabes appellent Aïn-Hanieh faisait
autrefois marcher un moulin, aujourd'hui elle arrose une

étendue considérable de pays où elle répand la fraicheur et la fertilité.

On voit à quelques arpents de là trois colonnes, restes d'une ancienne église, bâtie en cet endroit pour perpétuer le souvenir du baptême administré par S. Philippe.

En continuant par la même voie, on passe plus loin par Beit-Djalla, qu'on croit être l'ancien Gelmon, patrie d'Achitophel, l'infâme conseiller du rebelle Absolon, qui vint s'y pendre de désespoir. Ce village entouré d'une belle forêt d'oliviers, compte 3,000 habitants, dont 600 catholiques et le reste Grecs schismatiques. C'est là que le patriarche latin de Jérusalem a son séminaire.

Peu avant d'arriver à Bethléem, la route traverse un cimetière musulman, au milieu duquel se trouve le tombeau de Rachel. C'est une construction d'une trentaine de pieds carrés surmontée d'une coupole, tenue en grande vénération par les musulmans et les Juifs. Les femmes y font des pèlerinages pour obtenir la fécondité.

On lit dans la Genèse que Jacob, revenant de la Mésopotamie, Rachel son épouse mourut à Ephrata, appelée Bethléem, après avoir donné naissance à Benjamin ; et que le patriarche fit ériger un monument sur le tombeau de son épouse. Et c'est ce monument, plusieurs fois restauré, qui aurait renfermé les restes de la mère de Benjamin.

Avant d'entrer à Bethléem, nous nous détournons un peu de la route pour aller visiter la citerne de David. On prétend que le pâtre Isaïe, père du roi prophète, avait sa demeure auprès de cette citerne, qui est entièrement taillée dans le roc. Ce fut aussi de l'eau de cette citerne que trois braves de l'armée de David lui apportèrent près de la grotte d'Odollam, pour répondre à un désir du grand roi, n'ayant pas craint de traverser l'armée des Philistins au péril de leur vie, afin de témoigner de leur dévouement à leur maître. Le roi, étonné de leur empressement, rejeta l'eau en disant : A Dieu ne plaise que je boive le sang de ces hommes, qui au péril de leur vie, m'ont apporté cette eau.

Il était près de midi, lorsque nous pénétrâmes dans la cour des Pères franciscains, alors tout encombrée des pierres qu'on y accumulait pour la construction de leur nouvelle église, dont les travaux étaient tout récemment commencés.

La majorité de la population de la cité de David est catholique, aussi nous nous accordâmes tous à reconnaitre dans la foule qui encombrait les rues, pour être témoin de notre arrivée, une physionomie toute différente de celle que nous avions rencontrée jusque là. Ce n'était plus le débraillement et les bouches voilées des musulmanes avec leurs yeux scrutateurs et effrontés, mais partout des visages découverts et riants, témoignant de la sympathie avec laquelle on nous recevait.

Bethléem a bien l'apparence ordinaire des villes orientales, cependant elle n'a pas ce caractère de deuil qu'on reconnait à Jérusalem. A l'approche de la cité de David, d'où est sorti le dominateur des nations, c'est plutôt la joie qui s'empare du cœur que la douleur comme à Jérusalem. On se sent pénétré d'une émotion des plus agréables en entrant dans cette petite cité, qui n'est pas la moindre parmi toutes celles de Juda ; cette cité d'où est sorti le soleil de justice qui a illuminé toutes les nations, Jésus-Christ notre Dieu, qui nous délivrant de la mort, nous a donné la vie éternelle. Il semble que l'atmosphère raisonne encore de ces paroles des esprits célestes qui se firent entendre ici autrefois à de pauvres gens du peuple, à l'âme droite et docile : "Gloire à Dieu, au plus haut des Cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté."

Bethléem est peut-être la seule ville de Terre-Sainte où il n'y a point de mosquée. La Croix ici a repris son ascendant sur le croissant.

Aussitôt que les chambres nous furent distribuées, nous descendîmes au réfectoire pour le dîner. Malheureusement le local se trouve trop petit pour notre nombre, et une douzaine sont obligés de se rendre à une autre chambre où l'on avait dressé une table supplémentaire. Il convenait que les plus jeunes allassent garnir cette nouvelle table ; mais comme le respect et les convenances pour le prêtre ne font plus guère partie du code de politesse française — j'aurai occasion de le noter encore plus tard — on associa à ces jeunes gens trois prêtres, et parmi eux le doyen d'âge de la caravane.

Bethléem était autrefois une ville fortifiée, mais Ibrahim Pacha, en 1834, fit disparaitre les restes de ses fortifications en rasant le quartier musulman pour le punir de s'être révolté contre son autorité.

Bethléem (Ephrata) est une des plus anciennes villes de la Judée, puisque nous la trouvons déjà fondée 1740 ans avant

J. C. Une foule de personnages illustres sont sortis de son sein : Elimelech, Noémi, Booz, David, Joseph, l'époux de Marie, Ste Anne, et surtout le Sauveur des hommes. Bethléem le berceau de David et de Jésus ! l'illustre cité ne semble-t-elle pas renfermer les deux testaments ?

Bethléem est à 2538 pieds au dessus de la Méditerranée, par conséquent de 198 p. plus élevée que Jérusalem, qui n'en compte que 2340 au dessus du même niveau.

Elle est située sur une montagne s'étendant de l'E. à O., presque en demi-cercle, et tout entourée de vallées fertiles et bien cultivées. Sa population est d'environ 5,500 habitants, dont 3000 sont catholiques, 1,700 Grecs, 700 Arméniens, 15 protestants et environ 100 musulmans. Ses habitants sont actifs et laborieux, leur principal commerce consiste surtout en objets de piété qu'ils confectionnent : chapelets, croix, écrins en nacre, etc., etc.

Presque aussitôt après le dîner, nous nous mettons à visiter la ville. Et tout d'abord nous voulons nous rendre à la grotte de la Nativité, que les chrétiens, depuis la naissance du Sauveur, viennent visiter de toutes les parties du monde. Je dis les chrétiens, je pourrais y joindre également les musulmans, car eux aussi tiennent cette grotte en grande vénération et vont y prier.

On peut se rendre à la sainte Grotte par deux voies différentes, l'une par l'église Ste Catherine qui est l'église paroissiale des latins desservie par les franciscains et faisant presque partie de leur couvent, et l'autre par la basilique de la Nativité. C'est par cette dernière que nous nous y rendons.

La construction de la basilique de la Nativité remonte à Ste Hetène. C'est nne vaste construction à 5 nefs, séparées par 4 rangées de colonnes monolithes de pierre rougeâtre imitant le marbre. Ces colonnes sont surmontées de chapiteaux corinthiens. Ses murs étaient autrefois décorés de fresques et d'or ; on en voit encore des restes en certains endroits.

On est tristement impressionné en entrant dans cette superbe église, parce qu'à part le chœur qu'on a séparé par une cloison, elle sert aujourd'hui de marché, de place publique. Elle n'a pas de voute, les poutres de la charpente sont à découvert.

Le chœur, qui est ainsi séparé du reste, sert d'église paroissiale aux schismatiques ; mais les franciscains y ont droit

de passage. Ce chœur est exhaussé d'environ 2 pieds au dessus des nefs, et c'est sous cet exhaussement que se trouve la sainte Grotte.

Nous traversons donc ce chœur des Grecs, et prenons à droite un escalier qui par 5 marches nous conduit dans la Grotte. (a)

La Grotte (1), qui peut avoir 36 pieds de long sur 13 à 14 de large, ne reçoit de lumière par aucune ouverture, et n'est éclairée que par le grand nombre de lampes qui y brûlent constamment. Les parois sont recouvertes de tapisseries et le plafond est factice. Le pavé est recouvert de plaques de marbre. On voit à droite, en entrant, une abside terminant la Grotte du côté de l'E., et sur le pavé, au-dessous d'une table servant d'autel (5), une pierre de jaspe portant incrustée une étoile d'argent sur le bord de laquelle on lit :

Hic de Virgine Maria Jesus Christus natus est;

Ici, Jésus-Christ est né de la Vierge Marie.

Oui ! c'est ici qu'a eu son accomplissement le plus grand événement dont la terre ait été témoin depuis son origine ! Evénement que Dieu lui-même annonça au premier homme qui sortit de ses mains créatrices, que les anciens patriarches ont désiré avec tant d'ardeur, que tous les prophètes ont annoncé, et que le peuple d'Israël a attendu avec tant d'impatience durant de longs siècles. C'est ici, c'est dans cette Grotte que le Créateur de l'Univers, revêtu de notre humanité, devenu notre semblab[illegible], s'est montré pour la première fois aux yeux de l'homme ! Abyme d'amour, mystère d'un anéantissement incompréhensible, confondant la sagesse des plus grands génies, condamnant l'orgueil des superbes, exaltant la simplicité et l'abjection des humbles, des pauvres !

C'est d'ici que cet enfant, dont les bras ne sont pas capables de soulever les langes qui les enveloppent, fera trembler Hérode jusque sur son trône. C'est ici qu'en compagnie du bœuf et de l'âne, il recevra les hommages des rois de la terre ses sujets. Aussi avec quelle douce émotion, les uns après les autres, nous nous prosternons pour appliquer nos lèvres sur l'étoile indiquant le lieu précis où le mystère s'est accompli !

Ici, comme au S. Sépulcre, les schismatiques sont parve-

(a) Voir le plan ci-joint.

nus à usurper sur les franciscains, les véritables possesseurs de ces sanctuaires, la plus grande partie de ces lieux que viennent vénérer les chrétiens de toutes les parties du monde.

Les latins peuvent célébrer dans la Grotte, non toutefois à l'autel de la nativité (5), mais seulement à celui des mages (3) à quelques pieds de là, dans une grotte latérale, dans laquelle on pénètre en descendant deux marches. Cette seconde grotte est taillée dans le roc et revêtue de marbre comme la principale. Au fond se trouve un autel à l'endroit même où fut déposé le divin enfant après sa naissance (2), là où il reçut les premières adorations des bergers qui veillaient dans la plaine.

Cette seconde grotte peut mesurer 7 à 8 pieds sur 4 à 6 de large. Près de son entrée se trouve l'autel des rois mages (3), le seul qui appartienne aux latins.

A l'extrémité de la grotte s'ouvre une petite porte (7) donnant dans un couloir qui conduit à diverses chapelles souterraines appartenant aux Pères franciscains, et à la suite desquelles se trouve l'escalier conduisant à leur église de Ste Catherine (14).

Avant de les parcourir, examinons d'abord un rond dans le pavé près du fond de la grotte (6); c'est là que jaillit miraculeusement une source qui servit aux besoins de la sainte famille tant qu'elle habita la grotte.

Ayant franchi la porte (7), nous trouvons bientôt à droite la chapelle de S. Joseph (8). L'autel est dédié à la fuite en Egypte, que représente une toile rangée parmi les chefs-d'œuvre, et qui fut peinte à Cologne. Ce tableau est recouvert d'un grillage en fil de fer pour empêcher qu'il ne soit détérioré par les schismatiques, qui passent dessus leurs mains pour les baiser ensuite.

De là, en descendant cinq marches, on pénètre dans la chapelle des saints Innocents (9). Cette chapelle est un peu plus grande que la précédente, et quoique taillée dans le roc, son plafond est soutenu au milieu par un énorme fut de colonne. D'après la tradition, bon nombre de mères, pour soustraire leurs enfants à la fureur des émissaires d'Hérode, se seraient refugiées là, et c'est là qu'en leur présence on aurait massacré ces innocentes victimes. Le tableau de l'autel représente une scène de cet horrible massacre, et sous l'autel se trouve le caveau qui leur aurait servi de sépulture.

Prenant de là une direction au N., on enfile un étroit cou-

loir où l'on rencontre à droite l'autel de S. Eusèbe de Crémone (10), ce disciple de S. Jérôme qui vendit ses biens pour aider son maître à fonder un monastère à Bethléem, et qui, après lui avoir succédé comme supérieur, mourut au bont de deux ans et fut comme lui enseveli près de la crèche du Sauveur, en 492.

A l'extrémité de ce couloir, on pénètre dans une autre chapelle également taillée dans le roc, comme les précédentes. On rencontre d'abord à gauche un autel érigé sur le tombeau de Ste Paule et de sa fille Ste Eustochie (11). Issue de la noble famille des Gracques et des Scipions, Paule, après la mort de son mari, s'en vint à Bethléem avec sa fille où, sous la direction de S. Jérôme, elle fonda un couvent dont elle devint supérieure. Sa fille Eustochie lui succéda comme supérieure, et à sa mort, arrivée 15 ans plus tard, elle fut réunie à sa mère dans le même tombeau. Un tableau nous montre les deux saintes d'une ressemblance parfaite avec seulement la différence d'âge pour distinguer la vierge de sa mère.

En face de cet autel, de l'autre côté de la grotte, se tronve le tombeau de S. Jérôme (12); et adossé à cette chapelle et lui communiquant par une porte basse, se trouva l'oratoire de S. Jérôme (12). C'est là que pendant 38 ans, cette lumière de l'Eglise se tint renfermé, consumant dans l'étude de l'écriture sainte et la défense du christianisme, les heures et les veilles que la direction de plusieurs monastères d'hommes et de femmes pouvait lui laisser libres. C'est là que le saint reclus croyait entendre continuellement résonner à ses oreilles la trompette de l'ange appelant les hommes au tribunal du souverain juge, et qu'effrayé au souvenir de ses infidélités, il saisissait un caillou et s'en frappait la poitrine jusqu'à en faire jaillir le sang.

S. Jérôme mourut en 420. On sait qu'il est l'auteur de cette traduction des livres saints connue sous le nom de Vulgate que le saint Concile de Trente a déclarée canonique.

Il reste encore deux autres souvenirs de S. Jérôme à Bethléem, une salle dans le couvent des Arméniens où l'on prétend qu'il expliquait les saintes écritures, et que pour cette raison on appelle l'école de S. Jérôme ; et un oranger dans le jardin des Pères Franciscains, qu'on prétend avoir été planté par le saint. Je ne manquai pas d'en prendre une feuille pour mon herbier.

Pour nous retirer, nous revenons sur nos pas jusqu'à la chapelle des saints innocents, et tournant alors à gauche, nous prenons l'escalier (14) qui nous conduit dans l'église de Ste Catherine.

Un mot avant de quitter la grotte de la tactique qu'em ploient les schismatiques pour parvenir à s'emparer des sanctuaires que possèdent les Pères franciscains.

Sous un prétexte quelconque, ils font semblant de susciter une émeute, à la faveur de laquelle ils détruisent, détériorent ou enlèvent les objets appartenant aux Pères ; et comme ces déprédations sont souvent sans ressource auprès des autorités Turques, l'or de la Russie surtout aidant, on remplace les objets soustraits par de nouveaux dont on reclame la propriété, et petit à petit on se rend à la fin maître du tout, d'où souvent même on réuissit à expulser complètement les catholiques.

Pas plus tard qu'en 1873, le 25 Avril, au moment où cinq franciscains étaient à prier dans la sainte Grotte, voilà que tout à coup les Grecs, au nombe de plus de 300, armés de sabres, de fusils et de pistolets, fondent dans le sanctuaire et se mettent à tout briser et à tout détériorer. Les lampes sont enlevées, les tableaux lacérés, les pièces de marbre déplacées, etc. Les franciscains veulent d'abord opposer une énergique résistance à ces actes de vandalisme, mais bientôt blessés et mis hors de combats, ils se retirent, et les enfants de Photius ont le champ libre pour exécuter leurs déprédations sacrilèges. Grâce aux énergiques représentations de l'ambassadeur français à Constantinople, on parvint à faire réparer les déprédations commises, mais les objets enlevés ne furent points restitués et aucune indemnité ne vint couvrir les pertes endurées. C'est la doctrine du fait accompli qui prévaut aujourd'hui dans la plupart des gouvernements qui n'admettent plus Dieu, qui ne comptent plus avec Dieu pour le gouvernement des peuples.

Il est facile de voir par l'examen des lieux, que la Grotte pouvait offrir à Joseph et à Marie, au refus des hôtelleries, si non le confortable, du moins un abri sûr pour la nuit, dans cette saison qui est assez rigoureuse à Bethléem, vu sa haute élévation, pour montrer assez souvent de la neige sur ses coteaux. Cette grotte est qualifiée d'étable, et de fait elle servait aussi de retraite aux animaux pour la nuit, comme on en voit encore d'autres dans le voisinage. Bethléem étant en

partie en amphithéâtre sur la montagne qui la porte, beaucoup de maisons ont ainsi des grottes dans le rocher qui servent de dépenses aux propriétaires. Et qui sait aussi, comme le pensent de graves autorités, si cette grotte n'était pas un caravansérail, comme on n'en rencontre encore plusieurs dans ces contrées, où hommes et bêtes peuven ver un refuge dans leurs voyages. Quoiqu'il en puisse être, s'il faut se garder de prêter à la grotte de Bethléem la forme que nous donnons à nos étables dans nos pays du Nord où le bois est si commun et les hivers si rudes, il n'en est pas moins vrai que le Sauveur des hommes est venu au monde dans un lieu nu, désert et pauvre, et que Marie et Joseph n'y ont trouvé qu'un peu de paille pour y déposer le divin enfant et l'haleine de deux animaux pour le réchauffer.

Les parties mobiles de la crèche ont été transportées à Rome, à Ste Marie Majeure. C'est là qu'on les vénère en certaines solennités. Le divin enfant est représenté dans un berceau d'argent, couché sur de la paille d'or.

C'est aussi dans la même église qu' corps de S. Jérôme, tiré de son tombeau de la grotte, a ét sporté pour reposer près de la sainte-crèche.

Après notre visite de l'intérieur, nous nous mettons en marche pour aller visiter la grotte des pasteurs, qui est à environ un mille dans la plaine.

Comme nous voulons visiter en passant la grotte du lait et l'emplacement de la maison de S. Joseph, et que la route par cette voie n'est pas praticable à cheval, les moukres conduiront nos montures par l'autre route, au bas de la colline, pendant que nous ferons ces visites, et nous les prendrons ensuite pour continuer notre course.

La grotte du lait n'est qu'à quelques pas dans la ville du couvent des Pères franciscains. Nous pénétrons d'abord dans une cour, puis dans une autre, et nous nous trouvons en face d'une porte en fer à jour qui clot la grotte du lait. Cette grotte irrégulière, a bien une trentaine de pieds, son plafond est soutenu par quelques piliers. On y voit un autel au milieu sur lequel les Pères franciscains viennent y dire la messe.

Cette grotte doit son nom à la légende qui suit :

Joseph averti par l'ange des cruels desseins d'Hérode, se retira précipitamment dans cette grotte avec Marie et le divin enfant, pour faire les préparatifs du voyage d'Egypte. Marie en allai-

tant l'enfant Jésus, aurait laissé tomber quelques gouttes de son lait virginal sur la pierre, et lui aurait communiqué par là la vertu de donner du lait aux nourrices qui en manquent, ou de le restreindre à celles qui souffrent de sa surabondance. De temps immémorial les femmes catholiques, schismatiques, turques, bédouines mêmes viennent prendre de la pierre de cette grotte, qui est crayeuse et friable, la dissolvent dans de l'eau pour l'avaler, et disent obtenir le soulagement qu'elles demandent à la Ste Vierge.

Nous prenons ensuite un sentier pour desceddre la hauteur sur laquelle est située la ville. Environ à mi-descente, on nous montre, sur un petit plateau dominant la plaine, l'emplacement de la maison de S. Joseph, où il y avait autrefois une église dont on voit encore une partie de l'abside taillée dans le roc.

Quelques-uns prétendent que S. Joseph n'hérita de la maison de son père qu'après son retour d'Egypte, et d'autres veulent qu'il en fût possesseur avant même la naissance du Sauveur, mais que louée à cette époque, le locataire n'aurait pas voulu le recevoir avec son épouse, lors de leur arrivée pour se faire enrégistrer.

L'emplacement est aujourd'hui libre et inoccupé.

En soulevant une pierre parmi les décombres, je découvris une Scolopendre d'une taille gigantesque, proportionnellement à toutes celles que j'avais vues jusque là. Elle ne mesurait pas moins de 5 pouces de longueur. Je ne manquai pas de la capturer pour mon musée.

Arrivés au bas de la montagne, nous prenons nos montures qui y étaient déjà rendues, pour continuer notre course dans la plaine.

Nous passons bientôt devant Beit-Sahour, village assez bien bâti sur une petite colline pierreuse. On croit que c'était là que résidaient les pasteurs auxquels les anges annoncèrent la naissance du Messie. Ce village a une population d'environ 600 âmes, dont 100 catholiques à peu près, le reste étant des Grecs avec des musulmans. Un prêtre français, du diocèse de Lyon, d'un dévouement peu commun, est parvenu à fonder là, à force de sacrifices et de privations, une petite paroisse catholique qu'il administre avec un zèle des plus édifiants. M. l'abbé Morétain s'estime toujours heureux de recevoir les pèlerins qui veulent bien le visiter en passant.

La citerne de la Ste Vierge est ce qu'il y a de plus intéressant à visiter dans ce village, par ce qu'elle se rapporte à une légende bien édifiante. La Ste Vierge, un jour passant par là, aurait demandé à boire à un homme qui y puisait de l'eau, et l'inhumain, sans lui offrir le vase dont il faisait usage, aurait répondu: bois. Marie se penche alors au dessus du puits, et l'eau, ô prodige ! s'élève aussitôt jusqu'au bord de la margelle, pour reprendre son niveau aussitôt que la mère de Dieu se fut désaltérée.

Plus loin nous passons devant un champ bien cultivé, ce champs est celui de Booz, où Ruth la Moabite venait glaner des épis que les moissonneurs, par ordre de leur maître, laissaient tomber à dessein. On sait que Ruth devint ensuite l'épouse de Booz et la mère d'Obed qui fut l'aïeul du roi David.

A quelques arpents plus loin, nous arrivons à nne espèce de verger entouré d'un mur en pierre sèche et presque tout planté en oliviers. C'est à l'extrémité de cet enclos que se trouve la grotte des pasteurs ; c'est-à-dire que c'est là que les bergers qui veillaient à la garde de leurs troupeaux, entendirent la voix de l'ange leur annonçant la naissance du Messie.

“ Or, il y avait auprès, dans la plaine, des bergers veillant à la garde de leurs troupeaux. Tout à coup une grande lumière frappa leurs regards. Ils furent saisis de crainte. Mais un ange se montrant à eux, leur dit : ne craignez point; c'est que je viens vous annoncer une grande nouvelle. A l'heure même, ce Messie que vous attendez depuis si longtemps avec tant d'impatience, vous est né dans la cité de David. Voici la marque à laquelle vous le reconnaitrez : Vous trouverez un enfant enveloppé de langes et couché dans une crèche. C'est cet enfant qui est le fils de David, le Messie que vous attendez, celui qui doit vous délivrer de vos ennemis.” Puis une foule d'autres anges se joignant à celui qui venait de parler, ils s'enlevèrent dans les airs en chantant: “ Gloire à Dieu au plus haut des cieux, et paix sur la terre aux hommes de bonne volonté.”

Lorsque les anges se furent retirés dans le Ciel, les bergers se dirent l'un à l'autre : allons nous enquérir de ce qui vient de nous être annoncé. Puis traversant la plaine, ils gravissent la montagne, pénètrent dans la grotte, et trouvent le divin Enfant avec Marie sa mère, et se prosternant à ses pieds, ils lui offrent les premiers leurs adorations. Puis s'en

retournent comblés de joie et de consolation et proclamant partout les merveilles dont ils venaient d'être témoins.

Les rois et les grands reposent au sein de la mollesse et de l'aisance ; les prêtres et les docteurs de la loi qui scrutent les écritures, sont plongés dans le sommeil ; les sacrificateurs mêmes du temple jouissent du repos de la nuit, pendant que s'accomplit l'événement qu'ils appelaient de leurs désirs les plus ardents, et c'est à de pauvres et simples bergers, que la nouvelle en est en premier lieu donnée, c'est eux qui sont appelés avant tous les autres à aller présenter leurs hommages à leur roi et à leur Dieu. O douce et belle simplicité de l'homme des champs, que ton humble vie est précieuse et estimable, puisque le Seigneur prend soin lui-même de te distinguer ainsi ! Qui pourrait ne pas te rechercher et demeurer insensible à tes charmes !

Ste Hélène axait fait construire une église avec un couvent à cet endroit même, et jusqu'en 1818 que les Grecs s'emparèrent de ce sanctuaire, les franciscains y faisaient des offices. C'est même par eux qu'ont été plantés les oliviers qu'on voit encore dans l'enclos.

La chapelle actuelle des Grecs est une chapelle souterraine dans laquelle on descend par 21 marches. On croit que c'est la crypte même de l'église construite là par Ste Hélène.

Nous reprenons nos montures à la porte de l'enclos et en moins d'une demi-heure, nous sommes à la porte du couvent des franciscains.

Nous n'avons pas été peu surpris, en remontant la montagne, de trouver une bande de gamins, grimpés dans des figuiers qui bordent la route, pour manger les fruits encore tout verts et nous en offrir dans l'espoir d'en retirer quelques paras. Partout en Orient c'est un sans-gêne dont on a peine à se faire une idée dans nos pays, où la propriété est si recherchée et si rigoureusement conservée. On dirait qu'ici chacun est maître partout. Si ces allures extra-libérales peuvent parfois avoir quelques inconvénients, il faut reconnaître que souvent aussi elles sont fort accommodantes. C'est en vertu de cette liberté d'action presque illimitée, dès qu'elle ne devient pas nuisible notablement, qu'on peut faire le chemin de la Croix dans les rues de Jérusalem, même en s'agenouillant, sans qu'on nous moleste en aucune façon, et souvent même sans qu'on nous remarque.

Ceux qui ne se trouvent pas trop tourmentés par la fatigue et qui ne se proposent pas de faire le voyage d'Hébron, gardent leurs montures pour aller visiter de suite la Fontaine scellée (*Fons signatus*), le jardin fermé (*Hortus conclusus*) et les vasques de Salomon qui sont à environ quatre milles de Bethléem.

La descente de la colline sur laquelle est bâtie Bethléem est fort raide de ce côté, plusieurs préfèrent l'opérer à pied; le chemin à la suite est aussi tortueux et difficile.

Nous rencontrons, comme sur la route de Jaffa, une tour ou corps de garde où se tiennent quelques soldats pour garder les eaux et la route d'Hébron.

A quelques arpents plus loin, nous apercevons la construction qui surmonte la fontaine scellée, ainsi nommée par ce qu'étant fermée, tout le monde ne pouvait y pénétrer. Une bougie à la main, on descend par un escalier de 26 marches dans une chambre souterraine, voutée à plein ceintre; au milieu de cette chambre est un bassin où l'eau vient se jeter et d'où elle s'échappe par un aqueduc. A cette première chambre en est adossée une seconde dans laquelle les eaux les plus limpides s'échappent du rocher pour se réunir dans le bassin de la première, et ainsi réunies, prendre l'aqueduc pour passer par Bethléem et parvenir jusqu'à Jérusalem, à la mosquée d'Omar, distance d'environ quatre lieues.

On regarde comme des merveilles de l'art les aqueducs actuels de nos villes, qui vont chercher les eaux à quelques milles de distance. Que doit-on donc penser de cet aqueduc dont la construction remonte a plus de 3,000 ans, et qui ne mesure pas moins de quatre lieues, à travers des montagnes et des vallées sans nombre, et par un niveau changeant à chaque instant ? Ici c'est le roc vif qui est creusé pour escalader une hauteur, et là des ouvrages considérables en maçonnerie pour protéger le conduit contre la pression des eaux dans les vallées et les dépressions. Cette pression, extraordinaire en certains endroits, nécessite de fréquentes réparations, mais le conduit n'a jamais cessé depuis plus de 30 siècles, de fournir son eau à Bethléem et à Jérusalem. Oh! avec ses richesses et la sagesse qu'à sa demande le Seigneur lui avait accordée, c'était encore un homme de génie que le fils de David!

A peu de distance et un peu plus bas, se trouvent les vasques ou étangs de Salomon. Ce sont trois immenses bassins se déversant l'un dans l'autre sur le flanc d'une montagne,

destinés à recueillir les eaux durant les pluies. Dans ces pays du soleil, où les sources sont d'ordinaire peu communes, on se sert, dans les villes, des terrasses des maisons pour recueillir les eaux durant les pluies et les conserver dans des citernes profondes taillées dans le roc. Mais dans les campagnes, n'ayant pas cette ressource, on ne peut recueillir les eaux qu'en construisant des bassins ou vasques sur les endroits en pente pour pareillement les conserver dans des citernes.

Les vasques de Salomon devaient être une merveille dans leur temps. Ce sont de vastes bassins de 200 à 300 pieds sur 20 à 30 de profondeur en partie taillés dans le roc et en partie soutenus par des murs d'une solidité à toute épreuve, construits avec des pierres énormes. Ils étaient d'abord destinés à fournir des eaux au jardin du roi (*Hortus concluses*) et à se réunir aussi à celles de la fontaine scellée pour l'alimentation de l'aqueduc.

Le jardin fermé (*Hortus conclusus*) qui faisait les délices de Salomon, est à environ un mille et demi plus loin. On est tout étonné de rencontrer tout à coup, au milieu de ces montagnes pierreuses, une vallée à végétation luxuriante, avec une culture si soignée. C'est que la chaleur concentrée de l'endroit, jointe à l'humidité qu'entretiennent les eaux, permet de faire jusqu'à cinq récoltes de légumes dans la même année. Aussi arbres fruitiers, légumes, fleurs, tout dénote-t-il une vigueur de végétation tout à fait extraordinaire.

Le jardin fermé est aujourd'hui la propriété d'un M. Meshullam, autrefois juif et maintenant protestant, qui est en frais de se faire une fortune uniquement avec les cultures de son jardin.

Le jardin fermé se trouve au pied d'une colline célèbre dans l'écriture, c'est celle d'Etam.

Après la division entre Roboam et Jéroboam des royaumes d'Israël et de Juda, le roi de Juda fit construire la ville d'Etam sur la colline de même nom. Cette ville est aujourd'hui remplacée par le village d'Eurtase, qu'Ibrahim Pacha fit raser en 1834, par ce que ses habitants se refusaient à payer le tribut.

C'est dans une grotte de cette colline que se réfugia Samson après avoir incendié les blés des Philistins dans la plaine de Saron. Les Philistins ayant menacé les Israëlites de saccager leur pays s'ils ne leur livraient Samson, celui-ci consentit à se laisser lier pour être livré. Mais arrivé au milieu des ennemis,

il rompit les cordes neuves avec lesquelles on l'ávait garotté, et saissant une mâchoire d'âne qui lui tomba sous la main, il en tua mille Philistins et mit le reste en fuite.

Nos visites terminées, nous reprenons nos montures pour rentrer directement à Bethléem.

Arrivés à la porte du couvent, nous allons de suite visiter l'établissement de Don Belloni, qui n'est qu'à quelques pas plus loin.

Don Belloni est un ancien prêtre, chanoine du S. Sépulcre, qui tient à Bethléem un orphelinat et une espèce de collège industriel sur un très bon pied. Il possède aussi dans la campagne une ferme considérable qu'il fait exploiter en partie par ses orphelins, pour les initier à la pratique de l'agriculture et les habituer à une vie régulière de travail et d'économie.

Son collège, d'érection toute récente, et dont il projette des agrandissements tout prochains, présente déjà une construction considérable. Nous ne fûmes pas peu surpris en arrivant d'être reçus par une fanfare formée par les élèves du collège et de l'orphelinat. Leur bonne tenue, leur mise soignée, leurs manières policées, contrastaient étrangement avec les allures de ceux de leur âge que nous voyions partout courir les rues.

Nous trouvâmes aussi réunis là les membres de la Société S. Vincent de Panl que ceux de notre caravane, faisant partie de la même société en France, avaient invités a s'y rencontrer, pour se faire communication de leurs œuvres et opérations réciproques. Oh! quelles sont admirables les œuvres catholiques, qui nous tont trouver des frères, animés de la même charité, poursuivant le même but, dans tous les pays du monde, jusque parmi les bédouins du désert! Si la langue est souvent impuissante pour se faire comprendre, les yeux parlent en son lieu, et la communauté de sentiments sait se faire comprendre du cœur.

A 5 h., nous assistons dans l'église Ste Catherine à un salut solennel du S. Sacrement qui remplace les vêpres pour le peuple dans ces contrées, puis nous passons au réfectoire pour terminer par le souper une journée de visites qui n'en cédait en rien à celles qui l'avaient précédée en intérêt et en précieux renseignements.

Bethléem, lundi 4 *Avril.*—Comme il n'était pas possible que tous les prêtres de la caravane célébrassent à l'autel des mages,

dans la grotte de la Nativité, je choisis celui de S. Jérôme sur le tombeau même du grand docteur

A 7h., nous reprenons nos montures pour opérer notre retour à Jérusalem.

Nous repassons devant le tombeau de Rachel, et un peu plus loin nous laissons à gauche un établissement considérable couronnant une hauteur, c'est l'Hôpital des Chevaliers de S. Jean, sur la hauteur de Tantoure. Cet hôpital est sous le protectorat de l'empereur d'Autriche.

Presque vis-à-vis, de l'autre côté de la route, se trouve le champ des pois chiches, dont le nom se rapporte à une double légende.

Les uns veulent que ce soit ce champ qui ait produit les pois chiches dont se servit Jacob pour ravir à son frère Esaü son droit d'ainesse.

D'autres prétendent qu'un jour Notre-Seigneur passant par là, vit un homme qui semait des pois.—Que sème-tu là, lui demanda le Sauveur ?—Des pierres, répondit l'homme en se moquant de lui.—Et bien, tu moissonneras des pierres.—Et le temps de la moisson arrivé, l'homme ne trouva dans son champ que des petits cailloux ayant la forme de pois chiches.

Les mêmes cailloux en auraient-ils produit d'autres, d'année en année, ou le moissonneur aurait-il négligé de les recueillir avec soin, toujours est-il que le champ en est encore passablement garni.

Un peu plus loin, nous passons devant le couvent des Grecs schismatiques de S. Elie, Mar-Elias, que nous laissons à droite. Ce couvent est bâti sur les ruines de celui qu'Héraclius avait érigé là au VIIe siècle.

De l'autre côté du chemin, vis-à-vis le couvent, on voit dans la roche, presque à fleur de terre, l'empreinte du corps du prophète Elie, qui est encore bien distincte.

Le prophète Elie ayant fait mettre à mort les prêtres de Baal, la reine Jézabel promit de s'en venger. Il prit donc la fuite et vint en ce lieu où il se coucha pour se reposer sous un génévier. Pendant son sommeil, voila qu'un ange du Seigneur l'éveille et lui dit : " Prends et mange." Elie regarde, et voit près de lui un pain cuit sous la cendre et un verre d'eau. Il mange, boit et s'endort de nouveau. L'ange l'excite une seconde fois et lui dit : " Lève toi et mange, car il te reste un

grand chemin à faire." Elie se leva, laissant l'empreinte de son corps dans le rocher, mangea et but, et fortifié par cette nourriture, il marcha pendant 40 jours et 40 nuits jusqu'à Horeb, la montagne de Dieu.

De ce point on voit Bethléem et Jérusalem ; la route entre les deux villes est bien meilleure que toutes celles que nous rencontrons ailleurs, aussi est-elle praticable pour les voitures.

Nous passons à gauche devant l'endroit de la rencontre de l'ange avec le prophète Habacuc. Le prophète s'en allait porter à manger à des moissonneurs, lorsqu'il rencontra un ange qui lui dit : "Portez ce que vous avez là à Daniel qui est dans la fosse aux lions, à Babylone.—Seigneur, dit le prophète, je ne connais pas Babylone, et ne sais où est cette fosse." L'ange le prenant alors par les cheveux, le transporta à la façon des esprits à travers les airs, à Babylone, au dessus de la fosse où se trouvait Daniel au milieu des lions. Habacuc s'écria : "Daniel, serviteur de Dieu, voici le dîner que le Seigneur vous envoie." Il laissa tomber son dépôt, et l'ange le ramena aussitôt à l'endroit où il l'avait enlevé.

A quelques arpents plus loin, on voit à droite, sur le bord du chemin, le puit des mages.

Les mages, en entrant à Jérusalem, avait vu disparaître l'étoile qui les avait guidés jusque là. Mais après leur entrevue avec Hérode, ayant repris leur chemin, ce serait a cet endroit, d'après la tradition, que l'étoile leur aurait apparu de nouveau pour les conduire jusqu'à la crèche.

Ce puits n'est pas une source proprement dite, mais une citerne qui s'emplit de l'eau des pluies qu'elle retient.

Nous entrons bientôt dans la vallée de Raphaim qui est fertile et assez bien cultivée. C'est là que David battit deux fois les Philistins.

Il y avait autrefois tout près de la route, non loin d'ici, un térébinthe qu'on tenait en grande vénération, parce qu'on prétendait que la Ste Vierge s'était reposée sous cet arbre lorsqu'elle se rendit au Temple avec son divin fils pour la cérémonie de la Purification. Le propriétaire du champ le fit couper, pour empêcher que les pèlerins, dans leurs visites, n'endommageassent ses moissons.

Enfin à une vingtaine d'arpents plus loin, laissant à droite le mont du Mauvais-Conseil, et à gauche la cité ouvrière de Montefiori, nous pénétrons dans la ville par la porte de Jaffa.

XXI

Visite plus particulière au S. Sépulcre.—Chapelle d'Abraham.—Chapelle d'Adam, de S. Longin, de Ste Hélène, de S. Jean, de l'Invention de la Ste Croix.—Messe à la Flagellation.—Visite aux tombeaux des rois.—Messe à l'Ecce-Homo.—Départ pour la mer morte.

Jérusalem, mercredi 6 *avril.*—Arrivés le 4 à midi de Bethléem, nous consacrons l'après-midi à visiter plus en détail les chapelles de la basilique du S. Sépulcre et quelques autres qui lui sont contiguës.

Le parvis de la basilique est entouré sur ses trois faces de chapelles appartenant toutes aux schismatiques, à l'exception de celle de Notre-Dame des Sept-Douleurs. Toutes ces chapelles ont été enlevées aux latins, ou construites sur les débris de celles qu'ils y possédaient auparavant. Mais aucune ne renferme rien de bien remarquable, soit sous le rapport de l'architecture ou de la décoration, soit par les reliques dont elle a la garde.

Les Grecs, les Arméniens et les Cophtes se partagent ces différentes chapelles.

Toutes celles du côté gauche appartiennent aux Grecs (*a*). Ce sont la chapelle de S. Jacques (2), celle de S. Jean et de Ste Marie-Madeleine (3), celle des 40 martyrs (4). Comme aucune ne présente d'intérêt particulier, nous nous dispensons de les visiter.

La construction (5) la plus rapprochée de la basilique, est

(*a*) Voir le plan.

un reste de l'ancien clocher que les croisés avaient fait ériger là ; on a été obligé plus tard d'en abattre la partie supérieure pour éviter les accidents qu'auraient pu causer les pierres qui s'en détachaient.

Si nous portons maintenant nos pas vers la droite, nous trouvons d'abord le couvent de S. Abraham (6) qui appartient aux Grecs. Nous passons par un couloir peu éclairé et gravissons un escalier pour entrer dans l'église des 12 Apôtres qui se trouve au dessus de ce couvent. Cette église, assez bien entretenue, n'a rien de particulièrement remarquable. On nous montre, à côté, la chapelle du sacrifice d'Abraham ; les Grecs prétendent que ce serait là que le père des croyants se serait disposé à immoler son fils. De graves autorités cependant s'opposent à cette tradition. Deux fresques sur les murs nous montrent : l'une Loth fuyant de Sodome que consume le feu du ciel, et l'autre les préparatifs du sacrifice d'Isaac. L'endroit précis où aurait été préparé le sacrifice est indiqué par une mosaïque dans le pavé portant un vase en argent devant lequel on brûle des cierges.

Vient à la suite du couvent Grec, la chapelle Arménienne de S. Jean (8), puis celle de S. Michel (9), qui appartient aux Cophtes.

En avant de cette dernière se trouve la toute petite chapelle de Ste Marie l'Egyptienne, qui appartient aussi aux Grecs. Le miracle opéré sur le lieu même en faveur de cette grande sainte mériterait bien qu'on en distinguerait davantage l'endroit.

On sait que la pécheresse Marie s'était embarquée à Alexandrie avec des pèlerins qui s'en allaient à Jérusalem vénérer la vraie Croix, qu'Héraclius avait reconquise sur Chosroès. Ne pensant à rien moins qu'à poursuivre ses désordres, la curiosité la porta à vouloir pénétrer dans le temple avec les fidèles qui allaient y satisfaire leur dévotion. Mais qu'elle n'est pas sa surprise, lorsqu'arrivée sur le seuil du saint lieu, elle se sent empêchée d'y entrer par une main invisible. Comprenant alors que ses crimes et sa disposition actuelle la rendaient indigne de toucher la Croix sur laquelle Jésus-Christ avait répandu son sang pour le salut des pécheurs, elle se tourne devant une image de la Ste Vierge qu'elle voit peinte sous le portique, et fait vœu que si elle lui permet de vénérer la croix de son divin Fils, elle renoncera à ses désordres et embrassera le genre de pénitence qu'il lui plaira de lui indiquer.

Elle se présente de nouveau à la porte, et ne rencontre plus d'obstacle. Elle baise le bois sacré en l'arrosant de ses larmes, puis revenant devant l'image de la mère de Dieu : "Que voulez-vous que je fasse, maintenant, dit-elle?" Elle entend alors une voix secrète qui lui dit : "passe le Jourdain, et là tu trouveras la paix." Elle fait donc une confession générale de sa vie criminelle, se nourrit du pain des forts, traverse le Jourdain, et s'enfonce dans le désert qui est au delà.

Il y avait 35 ans qu'elle était dans ce désert, n'ayant de commerce qu'avec le Ciel par sa pénitence et ses prières, lorsque le saint prêtre Zozime en fit la découverte. Sur sa demande, il lui apporta la sainte communion, et lui fit la promesse de revenir l'année suivante à la même époque. Zozime y retourna un an après, et trouva le cadavre de la sainte avec ces mots écrits sur le sable : "Enterrez ici le corps de ta pécheresse Marie." Un lion se présenta aussitôt pour aider le bon religieux dans son pieux office, et dans la fosse creusée par l'animal, il déposa religieusement le corps de la sainte.

En portant nos regards sur le mur même de la basilique, on voit adossée à ce mur une chapelle à laquelle on monte par un escalier découvert partant du parvis même, tout près de la porte. C'est la chapelle franciscaine de Notre-Dame des Sept Douleurs (11).

Cette chapelle était autrefois un porche par lequel on pénétrait sur le Calvaire. Mais depuis qu'on a isolé la basilique, ou du moins fermé toute issue avec l'extérieur on n'a plus laissé à cette chapelle de communication avec l'intérieur, que par la fenêtre grillée qui donne vue sur l'endroit où Jésus a été attaché à la Croix. Cette chapelle possède de superbes vitraux et un autel très ancien. Comme son entrée est à l'extérieur de la basilique, on peut aller y célébrer sans compter avec les bonnes dispositions de messieurs les Turcs.

Avant de pénétrer dans la basilique, examinons encore deux points du parvis qui rappellent le martyrs de deux vénérables franciscains. Le premier de ces martyrs est Marie de Portugal, Tertiaire, qui fut brûlée vive en haine de la foi. Le second est le frère lai Cosimo, franciscain, qui donna aussi sa vie pour confesser la foi. Les pieds de l'une et de l'autre restèrent longtemps imprimés dans les pierres du parvis, à l'endroit où ils souffrirent la mort, du côté de l'Est.

Pénétrons maintenant à l'intérieur et examinons plus at-

tentivement certaines chapelles que nous n'avons fait qu'entrevoir en passant.

Laissant à droite le mur et l'escalier du Calvaire, nous passons devant la pierre de l'Onction, et tournant à gauche, nous voyons une pierre circulaire surmontée d'une cage en fer (17), c'est l'endroit où se tinrent les trois Maries pendant que Joseph d'Arimathie et Nicodème embaumaient le corps du Sauveur.

Tout auprès se trouve l'escalier qui monte au couvent intérieur des Arméniens (36), et à côté, la porte de celui des Cophtes (15), car de même que les franciscains, ces schismatiques sont obligés de se renfermer dans la basilique pour y faire leurs offices de nuit et du matin.

Pénétrant alors sous la Rotonde, nous passons trois chapelles appartenant aux Grecs, puis deux autres, possession des Cophtes (28), et remarquons à droite, adossée au S. Edicule même, la petite chapelle de ces derniers (23). Pas plus au S. Sépulcre qu'à Gethsémani, les Cophtes ne savent montrer de dignité dans leurs offices. Je les ai suivis une fois officiant ici, et c'était le même manque de décorum que j'avais remarqué dans la grotte de l'Assomption. Mais je n'attendis pas cette fois l'aspersion des ablutions du célébrant que j'aurais reçue tout de même probablement.

Droit en face de la chapelle des Cophtes, se trouve celle des Syriens (22), qui est fort mal entretenue et qu'il faut traverser pour pénétrer dans le tombeau de Joseph d'Arimathie (20).

Joseph d'Arimathie à qui appartenait ce jardin auprès du Golgotha, s'y était préparé un tombeau qu'il donna pour Jésus. D'après la tradition, il s'en serait fait creuser un autre un peu plus loin, et c'est celui que possèdent aujourd'hui les Syriens. Le corps de Joseph a-t-il réellement reposé là ? La chose paraît fort douteuse, puisqu'on rapporte qu'en compagnie de Lazare, Madeleine, Marthe et de l'aveugle-né, il se serait embarqué pour la France, et aurait même pénétré jusqu'en Angleterre, où très probablement il aurait terminé son existence.

Poursuivant notre marche autour de la Rotonde, nous passons encore plusieurs chapelles et voyons ouvert un passage (29) qui conduit à une citerne commune (20).

Sortant alors de la Rotonde en passant entre deux piliers, nous voyons à gauche l'orgue (41) qui sert aux PP. francis-

cains dans leurs solennités, et de l'autre côté, faisant face à cet orgue, l'autel franciscain de l'Apparition de Jésus à Madeleine. Au fond, à gauche, se trouve la porte de la chapelle franciscaine, et à côté, celle de leur sacristie.

Suivant alors le mur de gauche, nous laissons à droite le chœur des Grecs, et passons devant des cabinets (39) communs à tous les occupants de la Basilique.

Passant outre à la Prison de N. S. (47) que j'ai décrite en parlant de la procession des PP., nous trouvons plus loin la chapelle de S. Longin (48) qui appartient aux Grecs, puis celle de la Division des vêtements propriété des Arméniens (49).

J'ai déjà dit que Longin était ce soldat qui perça de sa lance le csrps de Jésus, et qui au contact du sang qui s'en échappa, recouvra l'usage d'un œil qu'il avait perdu. Ce miracle acheva sa conversion. Longin devint ensuite un disciple du Christ. Longin était Syrien de nation. On vénérait autrefois dans cette chapelle la Ste Eponge et la Ste Lance ainsi que le titre de la vraie Croix. Lors de la prise de Jérnsalem par Chosroès, le PatriceNicétase rencontra un Persan qui emportait ces précieuses reliques; il les lui acheta à grand prix pour les emporter à Constantinople, et de là elles furent plus tard transportées à Rome où elles sont encore aujourd'hui.

L'autre chapelle, qui est aux Arméniens, est celle où les soldats se seraient partagé les vêtements de Jésus. On croit que N. S., suivant l'usage des Juifs de son temps, portait trois vêtements: la chemise ou tunique sans couture, un second vêtement plus long, puis un troisième, qui des épaules descendait jusqu'à terre. La robe sans couture, sur laquelle on jeta le sort, est aujourd'hui à Trèves, dans la Prusse Rhénane, c'est là qu'on la vénère dans certaines solennités. Celle que l'on conserve à Argenteuil en France, et dont on a d'excellentes preuves d'authenticité, serait le second vêtement que portait Notre-Seigneur.

Ces deux chapelles, en forme d'abside, n'ont rien d'ailleurs de remarquable.

J'ai décrit précédemment la chapelle Abyssinienne de Ste Hélène (50) ainsi que celle de l'Invention de la Ste Croix (51), qui appartient aux franciscains. Nous passerons donc outre. De même aussi pour la chapelle Grecque de l'impropère (54).

Contournant toujours le chœur des Grecs, nous passons

devant une porte conduisant à des chambres sous le Calvaire (65), pour prendre l'escalier (61) que nous gravissons.

Pendant que le Fre Lévin était à donner des explications sur l'autel de la Crucifixion (70), et celui du Stabat Mater (68), je remarquai à côté, dans une espèce de banc en pierre de taille une ouverture allongée dans la pierre, protégée par un petit grillage en cuivre retenu par un cadenas. Ayant porté la main sur le cadenas, je m'apperçus que le tout se déplaçait; je l'enlève alors pour examiner ce qu'il pouvait y avoir là. Mais l'ouverture est obscure et parait très profonde. Un moine Grec, répondant à mon désir, s'avance alors avec une bougie qu'il enfonce dans l'ouverture, et nous permet de reconnaître la fissure du rocher qui se fendit à la mort de Jésus-Christ, Ici il n'y a ni marbre, ni tenture pour nous cacher le rocher, nous pouvons le voir et le toucher tout à notre aise. Avec quelle émotion nous empressons-nous de lui faire toucher nos objets de dévotion!

J'ai parlé plus haut de la chapelle Grecque de la plantation de la Croix. Descendons maintenant le Calvaire par le même escalier qui nous y a conduits, et tournant à gauche en nous dirigeant vers la porte d'entrée, pénétrons dans cette porte (63) que nous voyons dans le mur closant le Calvaire de ce côté; nous nous trouvons alors dans la chapelle d'Adam, qui est une grotte sous le Calvaire même.

La double chapelle du Calvaire, par suite des agrandissements qu'on lui a fait subir, se trouve à reposer aujourd'hui, partie sur le roc même du Golgotha, et partie sur une voute en maçonnerie.

C'est dans la chapelle d'Adam, qui appartient aux Grecs, que se trouvent les tombeaux des deux premiers rois chrétiens de Jérusalem, Godefroid de Bouillon et Baudoin. Melchisédech y aurait eu aussi sa sépulture.

D'après la tradition, Melchisédech serait le même que Sem, le fils aîné de Noé, et ce serait lui qui serait le fondateur de Salem, la Jérusalem actuelle.

Noé, en entrant dans l'arche pour se soustraire au déluge, y aurait apporté le chef du premier homme, comme sa plus précieuse relique. Au sortir de l'arche, il aurait confié cette relique à son fils Sem, lequel, après avoir fondé Salem, l'aurait déposée ici. On voit au fond de la chapelle une excavation grillée qui serait le lieu même où reposerait ce crâne. Le

rocher en se fendant à la mort du Christ aurait permis au sang du Rédempteur de laver le crâne même du premier coupable. Aussi retrouve-t-on ici, derrière le grillage, la même fissure du rocher que nous avons vue plus haut sur le Calvaire, avec facilité de l'examiner encore plus à notre aise.

Le rocher est bien de même pierre que celle que nous voyons dans tout le voisinage ; c'est un calcaire blanchâtre avec quelques nuances de rougeâtre. La fente qui a environ 6 à 7 pouces de large, est une véritable déchirure de la masse même, les angles rentrants d'une lèvre correspondant à des saillies de l'autre. Jusqu'à quelle profondeur se prolonge-t-elle ? impossible de le dire.

Avant de sortir de la basilique, nous remarquons adossées au chœur des Grecs, 2 marches de marbre, longeant la cloison qui l'entoure. Ce sont des restes des tombeaux des rois chrétiens que les disciples de Photius ont fait disparaître après l'incendie de 1808.

Jérusalem, mardi, 5 avril.—Ce matin, c'est au sanctuaire de la Flagellation que je me rends pour célébrer. Comme je l'ai déjà consigné, ce sanctuaire est situé à main gauche, sur la Voie Douloureuse, et appartient aux PP. Franciscains. La construction actuelle, qui n'a aucun style particulier, date de 1838. Les PP. Franciscains ayant obtenu l'emplacement d'Ibrahim Pacha, purent élever ce sanctuaire, grâce à la générosité de Maximilien, duc de Bavière, sur les ruines de l'ancien qui datait des premiers siècles du christianisme.

Nous allons dans l'avant-midi visiter les tombeaux des rois et des juges au nord de la ville.

Nous nous rendons d'abord, par l'intérieur, à la porte de Damas, et l'ayant franchie, nous trouvons tout auprès la grotte de Jérémie que nous visitons en passant.

Cette grotte qui est peu profonde n'a rien de bien remarquable par elle-même, si ce n'est son entrée qui n'a pas moins de 80 pieds de longueur sur une quarantaine de hauteur.

C'est là que le poète des lamentations, en face des ruines de sa patrie, devant les décombres des demeures après la dispersion de leurs habitants, aurait exhalé ses plaintes, tantôt d'une voix douce et attendrissante, et tantôt d'une voix menaçante et terrible. " *Quomodo sedet sola civitas plena populo* .... Comment est-elle devenue solitaire, cette ville si peuplée ?

Mes ennemis, en me voyant, ont secoué la tête. Est-ce donc là cette ville d'une beauté éclatante, la joie de toute la terre?"

A quelques arpents seulement de la porte de Damas, on voit sur la gauche, dans un champ cultivé, des débris considérables. Ce sont les restes de l'église de S. Etienne, que les RR. Pères Dominicains viennent d'obtenir (1) pour y fonder un hospice pour les pèlerins de langue française, qui voudraient prolonger leur séjour dans la Ville Sainte au delà des quinze jours d'hospitalité que nous offrent les PP. Franciscains.

C'est là que l'Impératrice Eudoxie, épouse de Théodose, avait aussi son tombeau qui était d'une grande beauté, d'après la tradition.

A près d'un mille plus loin, nous rencontrons de vastes souterrains qu'on appelle les tombeaux des Juges. Mais il est fort douteux que ce lieu ait jamais servi à la sépulture de personnages marquants. Ce sont, il est bien plus probable, des carrières d'où l'on a tiré la pierre pour les constructions de la ville, pour le Temple de Salomon peut-être, et que l'on a ensuite converties en grottes sépulcrales.

Plus rapprochés de la ville, nous trouvons d'autres souterrains qu'on appelle les tombeaux des Rois. Ceux-ci ne laissent aucun doute sur leur véritable destination, toutefois, on serait dans l'erreur, si on allait rapporter ces sépultures aux rois de Juda; David, Salomon et plusieurs de leurs successeurs eurent leurs sépultures sur le Mont Sion, les autres en des endroits déterminés de la terre d'Israël, comme le constate l'écriture. Mais ce qu'il y a d'incontestable, c'est que ces sépultures dont la richesse dénote la haute destination, furent préparées pour des personnages remarquables. L'opinion la plus probable est qu'elles furent construites par Hélène, reine d'Adiabène, et par son fils Isate, qui s'y firent ensevelir. On croit aussi que plusieurs personnages Romains de distinction, qui moururent durant le siège de Titus, eurent aussi là leur sépulture.

Après nous être munis de bougies, nous descendons un large escalier de 22 marches taillées dans le roc. Nous franchissons alors une porte à plein ceintre pour nous trouver dans une cour ou entrée d'environ 30 pieds carrés et presque autant de hauteur, le tout taillé dans le roc vif. La façade devant laquelle nous nous trouvons est ornée d'une frise portant des

(1) Mai 1883.

sculptures des plus délicates, représentant des fruits, des palmes, etc. Une ouverture d'environ 3 pieds de largeur, qui se fermait autrefois par une porte en pierre, donne accès à l'intérieur.

On pénètre d'abord dans une vaste chambre, puis dans cinq ou six autres plus petites à la suite les unes des autres, dans lesquelles on voit des sarcophages ornés de ciselures remarquables. Ces chambres communiquaient les unes aux autres par des portes de pierre, dont on en voit encore une en place qui roule sur ses pivots.

Nous opérons notre retour en revenant à la porte de Damas pour nous rendre à Casa-Nova.

Tout le terrain que nous avons parcouru se trouve aujourd'hui en pleine campagne, mais du temps de Titus, il faisait partie, presque en entier, de la ville. C'est sur ce même terrain que le comte de Flandes et le Duc de Normandie avaient leurs positions, lors du siège par les croisés.

Nous allons dans l'après midi, faire une visite aux ateliers et magazins des Pères franciscains.

Les bons Pères, non seulement veillent à la garde des sanctuaires, évangélisent le peuple, se livrent à l'éducation de la jeunesse ; mais ils ont encore des ateliers considérables, dans lesquels des Frères, devenus maîtres dans leurs branches respectives, apprennent divers métiers aux Arabes chrétiens : boulangerie, forge, menuiserie, imprimerie, etc. Il ne leur manque, des diverses industries, que celle qui, suivant moi, répondrait le mieux aux besoins actuels du peuple et produirait les plus heureux résultats, je veux dire des établissements agricoles. Mais peut-être aussi que de tels établissements ne s'accorderaient pas avec les constitutions de ces bons religieux. Conserver la foi orthodoxe, l'enseignement infaillible de l'église du Christ au berceau même du christianisme, donner l'exemple, aux divers peuples qui les environnent, non seulement de l'observation des préceptes de la foi catholique, mais même des conseils évangéliques pour mener une vie plus parfaite, tel est avant tout le but principal de leur mission. Et les divers ateliers qu'ils entretiennent ne deviennent, on pourrait dire, que par accident, des boutiques d'apprentissage, pour les ouvriers qu'ils sont obligés de s'adjoindre.

Avec un climat aussi avantageux que celui de la Palestine, où l'on peut, pour ainsi dire, amener la pierre même à

produire, que ne ferait pas une colonie agricole, de gens à mœurs simples, à habitudes rangées, durs au travail, et habitués à ne compter que sur le sol pour les divers besoins de la vie? Viennent nos rudes laboureurs Canadiens, qu'ils aillent s'implanter là, et nous verrons surgir, sous leurs pas, des villages prospères, riches même, dans ces endroits où règne la misère aujourd'hui, et où cependant la vie est si facile. Et profitant de leur exemple, les élèves surtout des orphelinats, apprendront d'eux à renoncer à leurs habitudes d'oisiveté, et à ne plus escompter la charité des étrangers pour se procurer les nécessités de la vie, qu'un travail modéré et intelligent leur procurerait si facilement.

Les divers ateliers nous montrent, dans chaque branche, des ouvriers fort habiles. En fait d'ébénisterie surtout, on nous fait voir divers objets qu'il serait difficile de surpasser. Des cadres d'images, des crucifix en bois d'olivier, incrustés de plaques de différentes couleurs, forment des pièces réellement remarquables, tant sous le rapport de l'exécution, que sous celui du bon goût et de l'apparence. On nous exhibe aussi des enfants-Jésus en bois, du plus beau modèle et parfaitement exécutés. Mais quoique bénits dans la Grotte de Bethléem, on nous dit que c'était à Naples qu'on les sculptait. Nous voyons encore de superbes couronnes d'épines du *Ziziphus spina Christi* (du même arbrisseau qui a fourni les épines pour la couronne de Jésus), qu'on dépouille de son écorce et qu'on tresse en couronnes. Mais c'est surtout en fait de chapelets qu'on remarque une variété presque sans fin, depuis les noyaux d'olivier jusqu'à la nacre et aux agates, pour accommoder tous les goûts.

Comme tous ces objets sont bénits et indulgenciés, et que par conséquent ils ne peuvent plus entrer dans le commerce, on ne nous les fait payer que juste le prix de revient, pour ne pas leur faire perdre leur bénédiction.

Jérusalem, Mercredi 6 *Avril.*—C'est à l'Ecce-Homo que ce matin je porte mes pas pour y célébrer.

Comme je l'ai déjà noté, cette église appartient au couvent des Filles de Sion dont elle fait partie. Les filles de Sion ont leur maison mère en France. Elles doivent leur création au P. Théodore Ratisbonne, le frère de celui qui dirige actuellement celles de Jérusalem. Les bonnes sœurs ont sous leurs

soins un grand nombre de jeunes filles juives converties et autres chrétiennes qu'elles instruisent et forment à la vertu.

Tout se fait à l'Ecce-Homo, comme dans nos couvents les mieux réglés. Les élèves, partie en costume du pays et partie à l'Européenne, savent observer l'ordre et font étalage d'une tenue propre et très convenable. La plupart me parurent posséder de fort jolies voix. La prière surtout qu'elles chantent chaque jour après l'élévation, pour demander la conversion des Juifs, est vraiment touchante. "*Pater, ignosce illis, quia nesciunt quid faciunt.* Mon Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font." Ces paroles, répétées par trois fois avec une mélodie des plus expressives, par des voix pures et douces comme celles des anges, et à Jérusalem, sur la voie Douloureuse, à deux pas du Calvaire, s'emparent spontanément de l'âme et nous communiquent une émotion des plus attendrissantes.

L'église qui est assez petite est à trois nefs, mais les latérales sont très étroites. Les colonnes divisant ces nefs portent des chapiteaux en bronze de l'ordre Corinthien.

C'est du côté de l'épitre, en arrière de l'autel, que se voit le pied droit de l'arc de l'*Ecce Homo* qui enjambait sur la rue, avec l'arc collatéral du côté du nord. Ces deux arcs ont été remplis en maçonnerie pour en assurer la conservation, mais laissent voir distinctement ce qui a été ajouté aux restes anciens conservés.

XXII

Départ pour la mer Morte.—S. Sabas ; campement sous la tente.—La mer Morte.—Le Jourdain.—Plaine de Jéricho.—Fontaine d'Elisée.—Auberge du bon Samarttain.—Fontaine des Apôtres.—Béthanie ; tombeau de Lazarre.—Le figuier maudit.—Rentrée à Jérusalem.

Jérusalem, Samedi 9 *Avril*.—C'est mercredi le 6, qu'à 2 h. p. m., nous prîmes de nouveau nos montures pour nous rendre à la mer Morte.

J'ai hésité un moment pour entreprendre le voyage, une assez forte attaque de bronchite qui me tourmentait depuis deux jours me faisant redouter la fatigue d'une telle course. D'un autre côté, comme ces attaques me reviennent assez souvent, et que d'ordinaire je m'en débarrasse sans trop de soins, j'ai cru ne devoir pas laisser échapper la seule occasion que je rencontrerais très probablement de voir la mer Morte, le Jourdain, Jéricho, etc.

Mon compagnon, M. Bolduc, qui avait été obligé de renoncer au voyage de S. Jean et de Bethléem, se crut assez bien pour tenter cette nouvelle course à cheval, pensant qu'elle le fatiguerait peut-être moins que la première.

A 2 heures nous sommes donc tous en selle et nous dirigeons vers la porte de Jaffa. Au sortir de cette porte, nous tournons à gauche, laissant à droite les tentes des bédouins qui campent là avec leurs enfants nus et leurs chameaux à mine si disgracieuse, et un peu plus loin, le superbe hôpital

que fait construire M. le Comte de Piellat (a); puis enfilant la vallée de Gihon, et cotoyant le mont Sion, nous passons à gauche de la fontaine de Salomon, pour descendre dans la vallée de la Géhenne, où nous longeons les jardins de Siloé jusqu'à la rencontre du torrent de Cédron, près du puits de Job. Suivant alors la vallée de ce torrent, nous tenons sa rive droite jusqu'à S. Sabas, où nous devrons changer de direction.

Nous cheminons par une route en assez bon état, suivant toujours le torrent qui se dirige au Sud, vers la mer Morte, presque en ligne droite.

Un petit accident arrivé à notre aumônier, M. l'abbé Baron, nous mit un instant en émoi, dans l'appréhension de conséquences sérieuses. Comme nous descendions une légère déclivité, il était occupé à s'ajuster des lunettes coloriées qu'il faut presque constamment porter dans ces régions du soleil, à montagnes pierreuses nous renvoyant ses rayons de tout côté, lorsque son cheval, par un faux pas, lui fit perdre l'équilibre. Il roula sans connaissance sur le sol, et dans sa chute, le fer de ses lunettes lui fit une écorchure à la tempe d'où le sang jaillit en abondance. On crut, sur le coup, à un accident très grave, d'autant plus que le brave aumônier, quoique de forte stature, était dans un état de santé très précaire. Mais le docteur qui s'empressa aussitôt auprès de lui, constata qu'il n'y avait rien de sérieux. Et en effet, après quelques minutes seulement, il put se remettre en selle et continuer le voyage.

Après environ 3 heures de marche, nous rencontrons une bifurcation de la route, près de laquelle, sur un petit plateau, nous voyons les tentes qui doivent nous abriter cette nuit.

De ce point à S. Sabas, c'est environ 20 minutes de marche, mais par un chemin fort difficile, étant presque partout taillé dans le roc et souvent sur des pierres nues, plus ou moins inclinées vers le torrent que nous suivons constamment.

(a) M. de Piellat est un noble jeune homme français qui a entrepris de bâtir ici, à ses propres frais, un hôpital considérable, où les malheureux de toute nation et de toute crayance seraient reçus, Arabes, Juifs, schismatiques, musulmans, etc. Lors mon voyage, les murs de la vaste construction touchaient à leur couronnement. J'ai appris depuis que l'édifice était terminé, et que le généreux fondateur se disposait à entrer dans l'état ecclésiastique. Cet hôpital, m'a-t-on dit, ne coûte pas moins de $40,000.

Le Fre Liévin avertit les dames qu'elles feraient bien de demeurer de suite au campement, que le voyage à S. Sabas serait une marche inutile pour elles, puisque les moines ne permettent pas aux femmes l'entrée de leur couvent. Mais pour qui connait les filles d'Eve, ce n'est pas souvent qu'un simple avis puisse triompher de leur curiosisé; aussi s'obstinèrent-elles toutes à nous suivre.

Le torrent de Cédron présente ici l'aspect le plus pittoresquement sauvage qu'on puisse imaginer. Complètement à sec, comme il l'est partout à cette saison, ce n'est à proprement parler qu'une déchirure des masses pierreuses dans lesquelles il a creusé son lit, tant son enfoncement est profond et ses bords escarpés. Les assises, coupées perpendiculairement, sont le plus souvent en retraite de quelques pieds les unes sur les autres, simulant des corniches dont se servaient les nombreux anachorètes qui vécurent autrefois en ces lieux, pour communiquer à ces grottes sans nombre dont on voit encore les ouvertures au dessus du précipice. Il n'y eut pas moins, au VIe siècle, de 14,000 ermites vivant ici sous la direction de S. Sabas, dans cette fameuse laure. Quatre mille avaient leur logement dans le monastère même, et le reste dans ces grottes que nous voyons disséminées sur les deux rives. Un petit mur en pierres sèches, dont on voit encore quelques restes en certains endroits, s'élevait sur le bord de ces galeries du côté du précipice, pour protéger les saints reclus contre les faux pas qu'ils auraient pu faire, lorsqu'ils allaient se nourrir au couvent du pain des forts, recevoir la direction de leur saint Abbé, ou faire provision d'eau à l'unique source qui se trouve dans tout le voisinage.

Les grottes paraissent en général fort petites, et sont sans doute l'œuvre de la main de l'homme. L'ouverture est parfois toute large béante, et d'autrefois elle est en partie fermée par un mur qui ne laisse qu'une très petite porte pour parvenir à l'intérieur. On dirait, à la distance où nous sommes, ces nids d'hirondelles que creusent souvent ces oiseaux dans les rives escarpées et sablonneuses des rivages de nos contrées.

Le chemin que nous suivons est le plus souvent sur la pierre nue, ou se poursuit sur une glaise blanche lui faisant suite. Je ne fus pas peu surpris de rencontrer ici, pour la première fois, rampant sur cette glaise ou sur les talus pierreux, une quantité prodigieuse de myriapodes de taille herculéenne, ne mesurant pas moins de 6 à 7 pouces de longueur

sur un diamètre de plus d'un demi pouce. Ils étaient en telle quantité, que souvent nos chevaux les écrasaient de leurs sabots en marchant. Ils pouvaient faire le pendant de la Scolopendre rencontrée à Bethléem, mais ici c'étaient des Jules au lieu de Scolopendres.

Après guère plus d'un quart d'heure de marche, le couvent de S. Sabas se présente à nous, comme collé dans une fissure de cette rive escarpée que nous suivons. Il a toute l'apparence d'une forteresse militaire, mur d'enceinte élevé, tours dominant les environs, etc. C'est qu'isolé dans ce lieu désert, il convient que les moines soient à l'abri des coups de main que les barbares bédouins ont parfois la fantaisie de porter, quand un butin quelconque leur parait de prise assez facile.

Arrivés à la porte du mur d'enceinte, un moine vint en faire rouler les battants sur leurs gonds, et avertir en même temps les dames qu'elles ne pouvaient passer outre. Elles avaient voulu voir la célèbre laure, elles l'avaient vue, leur visite ne devait pas s'étendre au delà.

Nous laissons nos montures, et, franchissant la porte, nous descendons un large escalier en pierre pour parvenir à une cour intérieure autour de laquelle se dressent les constructions.

Les moines, sales, peu maniérés, nous accueillent cependant d'assez bonne grâce, en vue sans doute du baccshish qu'ils attendent, et nous conduisent dans les différentes parties de leur couvent. Nous visitons d'abord le tombeau de S. Sabas, puis celui de S. Jean Damascène. Comment ces moines schismatiques, ces enfants égarés de l'Eglise, ne font-ils pas réflexion que ces deux saints, dont ils s'honorent de posséder les restes, ne partageaient pas leurs travers, se nourrissaient du lait de la plus pure doctrine, étaient des enfants soumis de cette église de Rome qu'eux rejettent aujourd'hui ?

Leur église, récemment restaurée par les Russes, est belle et assez bien tenue.

On nous montre dans une chapelle, retenus par un grillage dans une fente du rocher, des milliers de crânes, reliques de ces moines qui, au commencement du VIIe siècle, furent massacrés là même, lors de la conquête de Chosroès.

On voit auprès du rocher, un palmier qu'on dit avoir été planté par S. Sabas, et qui donne des dattes sans noyaux.

L'arbre, de fait, paraît très ancien, mais montre qu'il pourrait vivre encore longtemps. Les moines lui donnent des soins tout particuliers. On a scellé dans la pierre des barres de fer pour retenir la motte de terre dans laquelle s'enfoncent ses racines, en surplombant presque l'abyme qui s'ouvre au dessous.

On nous fait traverser une cour, puis monter un escalier pour pénétrer dans une grotte sur une pointe de rocher qu'on croirait suspendue sur le Cédron, tant la vue de ce point plonge sans obstacle dans le gouffre creusé sous nos pieds. Cette grotte est la grotte du lion, et la petite chapelle qui lui fait suite, celle de S. Sabas.

Un jour que le saint anachorète était sorti, il trouva, à son retour, un lion installé dans sa grotte. Plein de confiance en Dieu, il entre tout de même, et se met à réciter son office. Mais s'étant endormi, le lion le saisit par son habit et le traine au dehors. Le saint réveillé, entra de nouveau et reprit son office. Mais s'étant endormi une seconde fois, le lion le traina encore au dehors. S'adressant alors au lion d'un ton sévère, il lui dit : " n'y a-t-il pas place pour deux ici ?" et il lui assigne le coin où il doit se retirer. De ce moment, ils continuèrent à cohabiter en paix tous deux dans la grotte.

Remarquons que les lions, qui ne goûtent guère les douceurs de la civilisation, ont cessé depuis des siècles d'habiter la Palestine, bien qu'ils fussent assez communs autrefois pour que David, lorsqu'il n'était encore qu'un berger, ait eu plus d'une fois à leur disputer des pièces de ses troupeaux.

Les hyènes et les chacals sont à peu près les seules bêtes féroces qui habitent aujourd'hui les déserts de la Terre Sainte. Il ne s'y trouve plus guère aussi de serpents venimeux ; les vipères y sont très rares. Les lézards y sont très communs, mais tous incapables de nuire, ne possédant aucun venin.

Les moines sont au nombre de 25 à 30, Grecs schismatiques, Leur apparence n'a rien qui dénote la piété ou la vie contemplative. On dit qu'ils mènent cependant une vie très austère, pratiquant le jeûne d'un bout de l'année à l'autre, c'est-à-dire ne faisant qu'un seul repas par jour, repas qui consiste le plus souvent en un morceau pain noir avec quelques fèves bouillies dans l'eau.

Serait-tl possible que des gens menant une vie si austère, se trouveraient encore en dehors de la voie, de la seule route qui mène au Ciel ?

Les mystères de la justice de Dieu sont insondables ; qui sait jusqu'à quel point leur aveuglement peut les rendre indignes de sa miséricorde ? Il nous est doux du moins de penser que, profondément ignorants—des auteurs nombreux parlant leur langue, l'ont constaté—l'erreur de Photius est bien au dessus de leur compétence, et qu'ils se tiennent séparés de Rome sans trop savoir pourquoi, sans pouvoir en déterminer les motifs, et sans avoir les lumières nécessaires pour apprécier la voie dans laquelle ils marchent. D'un autre côté, J. C. nous a dit que si un aveugle se laisse conduire par un autre aveugle, ils tomberont tous deux dans le précipice. . . .Laissons à Dieu à les juger, sachons apprécier le bienfait inestimable qu'il nous a fait de la foi, et prions pour que la lumière brille aux yeux de ces pauvres égarés, afin qu'il n'y ait plus bientôt qu'un seul bercail et un seul pasteur.

Les pauvres moines nous offrent, avant de nous retirer, des cannes qu'ils confectionnent avec les arbrisseaux de leurs déserts ; nous leur en achetons quelques unes, autant pour l'occasion que nous avions de leur faire l'aumône, que pour l'utilité que nous pouvions trouver à ces instruments.

Après toutes ces visites, nous revenons sur nos pas au lieu de notre campement. Avant d'y arriver, le Fre Liévin nous avertit que le chemin étant là fortement en pente, et sur la pierre nue, il serait plus prudent de faire cette descente à pied, pour éviter tout accident. Me fiant au pied sûr de mon docile mulet, seul de toute la caravane, je demeurai en selle ; et de fait, je n'eus rien à appréhender.

Comme nos tentes sont toutes tendues, on nous en fait la distribution sans tarder, et nous commençons de ce soir à participer à la vie du bédouin nomade, qui n'a de demeure que sa tente, pour suivre ses troupeaux dans les vallées de ces montagnes. Il y a cependant cette différence, que nos tentes blanches font contraste avec celles des bédouins, qui sont toujours noires, les couvertures étant en laine ou en poil de chameau, et que dans l'intérieur, nous y montrons aussi un peu plus de confortable ; nous n'en sommes pas réduits comme eux au simple terre-à-terre. Trois lits sur couchettes en fer, sont dressés dans chaque tente, avec chacun un petit pliant à côté. Près du poteau du centre, une petite table avec un chandelier, un bassin et un pot en fer blanc, serviettes, etc., sont à notre disposition. Chacun attache à ses couvertures une carte pour qu'on puisse lui donner les mêmes le lendemain.

Nous sommes ici en plein territoire des bédouins, et il y a à peine une quinzaine d'années, personne ne se serait hasardé à travers ce désert sans être muni d'une bonne escorte. Plus d'un voyageur ont été détroussés par ces brigands du désert, et bon nombre d'autres ont entendu siffler à leurs oreilles des balles lancées de derrière les rochers qui bordent la route. Bien qu'aujourd'hui il n'y ait plus semblables dangers à courir, les caravanes cependant ne font jamais le trajet sans se faire accompagner d'une escorte, non pas toutefois pour défendre notre vie dans l'occasion, mais pour en imposer aux farouches pasteurs et leur ôter toute envie d'exercer la rapine à nos dépens, comme d'intercepter nos bagages ou nous enlever nos bêtes durant la nuit. Notre escorte se composait de deux scheiks mêmes bédouins, armés jusqu'aux dents, et répondant sur leurs têtes de toute perte que nous pourrions subir de la part de leurs nationaux. Avec le fusil traditionnel qu'ils ne laissent jamais, ils portaient encore à la ceinture un pistolet et un petit sabre. Ils veillaient tour à tour toute la nuit pour arrêter toute intrusion dans le camp et surtout garder les bêtes.

Nous sommes ici dans une petite plaine entourée de montagnes de tout côté. Pas le moindre air de vent. Aussi la chaleur est-elle accablante. Nos tentes nous font l'effet de fours, lorsque nous y pénétrons.

La veillée fut assez courte, chacun sentant le besoin du repos ; mais comment dormir avec une telle chaleur ? La plus légère couverture nous embarrasse encore. Disposé par la fatigue, et ma bronchite ne se faisant pas trop sentir, je fis d'abord un bon somme. Mais comme l'air se rafraichit toujours vers les premières heures du matin, je me réveillai tout à coup saisi par un violent frisson. Je réunis toutes mes couvertures, y ajoutai encore mes habits, et ne parvins qu'avec peine à me réchauffer. J'allais me rendormir lorsque sonna le réveil, 4½ h. La tasse de café qu'on nous servit presque aussitôt me remit passablement, si bien que je n'hésitai pas un instant à me remettre en selle.

À 5 h. nous étions de nouveau en route, à travers des sentiers où parfois nos bêtes sont obligées de gravir ou de descendre des rochers disposés en marches plus ou moins inclinées et toujours sur la pierre nue. Dans ces passages difficiles, nous laissons nos bêtes se diriger elles-mêmes ; habituées à ces sortes

de difficultés, elles savent mieux que nous, par quels mouvements elles pourront les franchir sans danger.

Heureusement que le soleil se tient caché et que le temps se trouve relativement frais.

Partout, de tout côté, c'est le désert; ici des sommets de pierre nue, là de petites vallées où croissent à peine de chétives broussailles.

De temps à autres nous voyons un bédouin à cheval, le fusil sur l'épaule, et non loin de lui, ses chèvres et ses moutons broutant les arbrisseaux qui se montrent dans les fissures de la pierre ou les herbes dans les dépressions des vallées.

Le bédouin, sans avoir l'air féroce, a la démarche fière et altière; cependant la lâcheté fait le fond de son caractère. La rapine à la faveur de la nuit, va mieux à ses dispositions que le brigandage à découvert, l'attaque en pleine face.

Ses habits sont en laine ou de poil de chameau, et celui de dessus, qui est toujours en poil de chameau, d'un tissu raide et grossier, a absolument la forme de nos dalmatiques d'église, avec l'exception toutefois que les côtés sont fermés au dessous des scapulaires qui couvrent les bras. Dans son costume de fête, il porte sur son turban un grand voile de soie, ordinairement à barres jaunes, bleus et rouges, avec frange et glands qui lui descendent jusqu'au milieu du dos.

A un certain endroit, nous découvrons la Mer Morte, qui s'étend bien au dessous de nous, en une nappe de plomb au pied des montagnes de Moab qui la bordent, de l'autre côté. Ces montagnes nous paraissent encore plus désertes que celles que nous traversons. Partout c'est la solitude, la désolation; nulle trace de vie. Le feu du ciel a passé près d'ici, les vapeurs des flammes qui ont consumé Sodôme et Gomorrhe se sont fait sentir jusqu'ici, dans tous les environs, pour en faire disparaître la vie. C'est à peine si ça et là quelques chétifs arbrisseaux, ou des cigognes égarées, viennent nous faire pressentir que l'expiation des crimes aurait eu son terme, et que la vie pourrait s'y montrer de nouveau.

Nous trouvons sur une certaine hauteur, des pierres superposées les unes sur les autres en forme de pains de sucre dont, sans explication, on serait fort en peine d'assigner la signification. C'est, nous dit le Fre Liévin, pour avertir les musulmans qu'ils sont ici en vue de Nébi-Moussa, montagne blanche qu'on voit à gauche à une certaine distance, et que les

enfants de Mahomet tiennent en grande vénération, par ce que, prétendent-ils, c'est là que se trouve le tombeau de Moïse.

Cependant nous voyons, par la sainte Ecriture, que Moïse ne put que contempler de loin la Terre-Promise, et qu'il ne traversa pas le Jourdain.

Tous les ans, avec grande solennité, on vient en pèlerinage au prétendu tombeau du grand prophète. J'aurai occasion d'en parler plus loin.

Nous faisons une petite halte au pied d'un certain rocher, dans une petite plaine où se trouve de nombreux fragments d'un calcaire gris-bleuâtre. "Cassez ces pierres, nous dit le Fre Liévin, et vous allez trouver l'intérieur tellement imprégné de bitume, qu'exposées au feu elles donnent de la flamme." En effet, la cassure nous montre une teinte noirâtre foncée, toute différente de la surface qu'a altérée la lumière du soleil en évaporant le bitume. Ces pierres offraient une grande ressemblance avec celles que l'on rencontre sur les bords du lac Huron, tout imprégnées de pétrole, et qui de même aussi donnent de la flamme.

La route que nous suivons traverse, en un certain endroit, une plaine plus étendue que celles que nous avons encore rencontrées jusqu'ici. Elle ne mesure pas moins d'une quinzaine d'arpents de largeur sur une longueur plus considérable encore. Le sol, tout-à-fait uni, nous montre ou le sable nu, ou des petits arbrisseaux, en touffes plus ou moins éparses. Nos scheiks profitent de l'accasion pour nous montrer leur habileté comme cavaliers. Ils lancent tous deux leurs superbes chevaux au grand galop à travers la plaine, puis tournant brusquement, ils viennent passsr devant nous en allant faire une semblable course de l'autre côté, et répètent ce manège deux ou trois fois. Le coup d'œil qu'ils offraient alors était vraiment pittoresque. Les allures dégagées des coursiers, l'aspect sauvage des cavaliers, avec leurs longs fusils, leurs sabres, la bigarrure de leur accoutrement, les glands de leurs voiles volants au vent, présentaient une silhouette que plus d'un peintre, j'en suis sûr, se seraient estimés heureux de pouvoir rencontrer, comme pouvant fournir le sujet d'un tableau de genre peu commun et tout-à-fait original.

Les touffes d'arbrisseaux sont ici presque entièrement dépouillées de verdure, par une hélice blanchâtre qui se montre en telle quantité, qu'on pourrait en prendre des jointées au

pied de chaque touffe. Souvent les branches se montrent tellement garnies de ces mollusques, qu'elles simulent des grappes symétriques de fruits pétrifiés. Je ne manquai pas d'en faire une ample provision pour mon musée.

Enfin nous voici parvenus au sommet de la dernière cime que nous devons traverser ; la mer Morte se montre à nous à découvert, avec la plaine du Jourdain qui la continue à l'Est ; mais à quelle profondeur ! Nous sommes en face de son extrémité, à l'endroit où le Jourdain verse ses eaux dans son bassin. De 4 à 5 lieues de largeur sur 25 de longueur, elle s'étend du N. au S. C'est à son extrémité S. O. que se trouvait la pentapole, les cinq villes qui furent consumées par le feu du Ciel en punition de leurs impudicités.

Mais avant d'atteindre sa rive, il nous faut encore descendre considérablement, car du point où nous sommes, elle nous parait comme enfoncée au pied de la montagne dont nous occupons la cime.

Après environ 30 minutes de marche, nous foulons le sol de la plaine du Jourdain, qui borde la mer Morte du côté du N. Nous suivons un sentier dans cette plaine, traversons un ruisseau à travers une épaisse végétation de roseaux, dans l'eau duquel ruisseau nous voyons s'agiter une foule de petits poissons, puis touchons enfin la grève, basse, plate, toute couverte de petits cailloux usés, polis, arrondis.

Le soleil qui jusque là s'était tenu caché, brille alors de tout son éclat. Nous nous sentons écrasés sous le poids de la lourde atmosphère que nous avons à porter.

Jérusalem est à 2610 pieds au dessus de la Méditerrannée, et la mer Morte est à 1316 pieds au-dessous de la même mer ; c'est donc une différence de niveau de 3926 pieds entre Jérusalem et la mer Morte.

Cependant nous descendons de cheval, et attachant nos montures à des troncs d'arbres que la mer, dans les gros vents, à chassés sur ses rives, après les avoir reçus du Jourdain, nous allons de plus près examiner ses eaux.

Et tout d'abord je suis étonné de leur trouver une semblable limpidité. A 12, 15 pieds, nous distinguons clairement les cailloux du fond. Je trempe mes doigts dans l'eau et me les porte à la bouche. C'est aussi piquant qu'un fort lessif. L'un de nos jeunes campagnons est déjà dans l'eau et y prend

ses ébats. Il n'a aucune difficulté à nager, car il flotte à la surface comme un bouchon de liège.

C'est sans doute en raison de cette extrême salure des eaux que les poissons ne peuvent y vivre. Si parfois les courants en entraînent du Jourdain, ils périssent aussitôt, et le flot les rejette sur les bords.

On a avancé qu'aucun oiseau ne volait au-dessus de ses eaux, mais c'est là une exagération. Nous avons vu des bandes considérables de cigognes la traverser, et de nombreux vautours sur ses rives.

Ce qui forme aujourd'hui la mer Morte ou lac Asphaltite était autrefois une plaine des plus fertiles, connue sous le nom de vallée des Bois. Le Jourdain débordant périodiquement sur ses rives, venait y répandre la fertilité comme le Nil en Egypte, puis se traçait au delà un passage à la mer Rouge, comme on en peut encore retrouver des traces.

Bien que le canal de Suez supprime le détour de la péninsule Africaine, pour la communication de l'Europe avec les Indes, on agite encore la question de renouveler la communication de la mer Morte avec la mer Rouge. On creuserait un canal de Kaïfa au lac de Tibériade, par la plaine d'Esdrelon ; la différence de niveau amènerait l'eau de la Méditerranée en telle quantité qu'elle inonderait toute la vallée du Jourdain, remplirait la dépression de la mer Morte, et s'écoulerait ensuite vers la mer Rouge, par le nouveau canal que l'on creuserait à travers l'Arabie. Il est tout probable que si le projet d'un double canal à travers l'isthme de Suez ne se réalise pas, on en viendra à celui de la mer Morte, pour satisfaire aux besoins du commerce.

Disons toutefois que ce serait là une entreprise malheureuse et fort regrettable. Ce serait sacrifier les jouissances de l'intelligence, aux besoins matériels de la vie. On effacerait des pages des plus émouvantes de l'histoire de l'humanité, pour y coter des colis de marchandises ! Le géologue, l'hagiographe, même le simple chrétien pieux seraient forcés de se dire, en passant sur le lac qu'on formerait de la vallée du Jourdain : ici se trouvait autrefois une plaine arrosée d'un fleuve, où se sont déroulés des faits mémorables dans l'histoire des peuples, où le grand acte de la Rédemption de l'humanité a eu plus d'une scène ; mais ces savants en chercheraient en vain des témoins, le théâtre aurait disparu comme les acteurs.

Après environ une demi-heure passée à examiner cette mer unique en son genre, et à nous choisir parmi les petits cailloux roulés du rivage des souvenirs plus ou moins remarquables de notre visite, nous reprenons nos montures pour nous diriger vers le Jourdain, qui longeant les montagnes de Moab, laisse presque toute la plaine de ce côté, et dont nous pouvons distinguer le cours par la ligne de verdure qu'il dessine sur ce sol nu ou que ne recouvrent, par-ci par là, que de chétives broussailles.

C'est toujours le même soleil et la même atmosphère qui nous atterrent, qui nous écrasent. Après environ une heure de marche, nous apercevons la tente qui doit nous abriter durant le dîner, dressée sur la rive même du Jourdain, au pied de grands arbres au feuillage abondant et du plus beau vert, à l'endroit même où N. S. reçut le baptême de S. Jean.

Le Jourdain, qui a à peine 200 pieds de largeur, roulait à pleins bords son eau blanchâtre, avec une telle vitesse, que chaque saillie de la rive, chaque détour dans la direction, produisait des remous plus ou moins considérables dans son courant.

Quel contraste à quelques arpents seulement de distance ! Ici, la verdure, l'ombrage, la fraîcheur, la vie ; là le sable nu, brûlant, l'aridité, le désert !

Ce courant vigoureux, profond, impétueux, qui se précipite dans sa course, ces remous à chaque pointe des rives, ces eaux qu'on croirait disposées à devoir bientôt déborder, ces broussailles trempant leurs branches dans l'eau, ces peupliers, saules, etc., prodiguant leur ombrage et abritant de gais oiseaux, toute la scène me reporte aux paysages que nous offrent partout nos cours d'eau à travers nos propres forêts. Il n'y a que la pierre blanche et nue que nous montrent les montagnes de l'autre côté, à quelques arpents seulement de distance, et ce soleil tropical que nous avons presque droit au-dessus de nos têtes, qui m'empêchent d'oublier que je ne suis plus dans les climats du nord, surtout dans ces pays du nouveaux monde, où une surabondance de vie semble déborder de toutes parts. Cette nature aride, vieillie, usée pour ainsi dire, proclame les générations sans nombre qui ont foulé ce sol de leurs pieds, qui ont enlevé depuis de longs siècles, à cette terre privilégiée, la vigueur de sa première jeunesse.

La plupart de mes compagnons s'empressèrent de se bai-

gner dans le fleuve, aussitôt notre arrivée au campement; pour moi, redoutant ma faiblesse ordinaire des poumons, et les effets d'un rafraichissemtnt trop subit pour la bronchite dont je souffrais, je me contentai de m'y laver la figure et les mains. Mais les baigneurs devaient user de beaucoup de précautions, surtout ceux qui ne savaient pas nager ; il n'y avait absolument aucune grève, l'eau était partout profonde, et si rapide qu'il leur fallait presque constamment se tenir aux branchages pendants dans l'eau pour n'être pas emportés par le courant.

Le voici donc ce fleuve du Jourdain que j'ai tant de fois vu mentionné, qui a été témoin de tant de merveilles ! Je me l'étais représenté tout autre. Je croyais le voir comme une de nos rivières aux rives escarpées, au courant rapide et peu profond, dont les galets et les cailloux font bruire les eaux qu'ombragent des arbres de haute futaye, et lorsque j'examine ce cours précipité, cette rivière pour ainsi dire sans rives au milieu d'une plaine, cette végétation vigoureuse à deux pas du désert, il me faut renoncer à tous mes rêves d'imagination pour embrasser l'exacte réalité que j'ai sous les yeux.

C'est ici, à cet endroit même, que les Israëlites, après les quarante années écoulées dans le désert depuis leur départ de l'Egypte, traversèrent le fleuve à pied sec, sous la conduite de Josué. C'est avec délices que je me reportais à trente siècles en arrière pour être témoin des merveilles qui se sont opérées ici. Je voyais tout à coup le courant se fixer comme un mur et l'eau laisser en aval le lit à sec ; les nombreux enfants de Jacob, traînant à leur suite le tabernacle avec l'Arche d'Alliance, descendre dans la dépression pour remonter sans difficulté sur l'autre rive. Je voyais Josué, commandant aux lévites de prendre 12 pierres dans le lit du Fleuve, pour les ériger en monument, comme souvenir du miracle que Jéhovah opérait en leur faveur ; puis, la digue miraculeuse disparaître, et l'eau reprendre son cours ordinaire.

En face, de l'autre côté, je voyais le mont Nébo, d'où l'inspiré du Sinaï put jeter un coup d'œil sur cette terre promise où il conduisait le peuple de Dieu, mais qu'il ne devait pas, lui, fouler de ses pieds ; car Moïse mourut sur cette montagne. C'est encore sur le mont de Nébo que le prophète Jérémie, lors de la captivité de Babylone, cacha l'Arche d'Alliance et l'autel des parfums dans une grotte qu'on ne put retrouver plus tard.

C'est encore ici que le prophète Elie, frappe les eaux de son manteau, et elles lui livrent un passage à sec où il traverse avec son disciple Elisée, pour être plus loin enlevé dans un char de feu. Elie en montant dans les airs, laisse son manteau à son disciple qui s'en sert en revenant pour frapper de même le fleuve et en avoir aussi un passage à pied sec.

Naaman, chef de l'armée de Bénadad, roi de Syrie, était couvert de lèpre ; par ordre d'Elisée, il vient se baigner sept fois dans le Fleuve, et obtient sa guérison.

Mais les enfants de Jacob ont peuplé de toutes parts la terre de Chanaan, malgré leurs infidélités sans nombre, ils ont vu le bras de Dieu constamment étendu pour les protéger et les rendre victorieux de leurs ennemis ; ils ont vu l'accomplissement des promesses que les prophètes ont annoncées à Israël, moins toutefois la plus importante. Mais voila que de tout côté le peuple se précipite vers le Jourdain, car le dernier de ces prophètes y fait entendre sa voix. Cette voix qui résonnait dans le désert du Térébinthe, évoque maintenant les échos du Jourdain : " Faites pénitence, car le royaume des Cieux est proche. Rendez droits les sentiers de votre Dieu. " Et des montagnes de Juda à celles de Moab, la plaine est couverte de masses émues qui s'empressent de descendre dans le Fleuve pour recevoir le baptême de Jean. Jean verse l'eau sainte sur le front de tous ceux qui se présentent en confessant leurs péchés. Mais tout-à-coup il s'arrête ; l'esprit de Dieu l'a éclairé.

" Il en est un au milieu de vous dont je ne suis pas digne de dénouer la courroie de ses souliers, s'écrie-t-il. " Le fils de Marie se présente, et Jean se récuse dans son humilité. Il cède à la fin à l'invitation. L'eau coule sur la tête du juste : et aussitôt le Ciel s'ouvre ; le Saint-Esprit sous forme d'une colombe vient se reposer sur le nouveau baptisé, et la voix de l'Eternel retentit dans les airs : " Celui-ci est mon fils bien aimé, écoutez-le." Et c'est ici même que ces merveilles se sont opérées !

Dans les premiers siècles du christianisme, on avait érigé au milieu du Fleuve une grande Croix de bois soutenue par des gradins en marbre, ceux qui venaient y recevoir le baptême ou en renouveler les promesses, se tenaient sur ces degrés durant la cérémonie.

Il ne reste plus rien aujourd'hui en cet endroit pour commémorer les faits remarquables qui s'y sont accomplis, sinon la disposition de la rive de chaque côté, et une espèce de coupe dans la chaine des montagnes de Moab, pour montrer que le passage du Fleuve offrait moins de difficultés ici qu'en tout autre endroit des environs.

Nous prenons notre dîner sous le feuillage des arbres de la rive en nous abreuvant de l'eau du Fleuve qui, quoique légèrement blanchâtre, est excellente à boire.

Aussitôt le repas pris, je me mets à la recherche de plantes et d'insectes, parmi les arbustes qui couvrent la rive, et j'en fais une provision assez abondante.

A deux heures et demi nous reprenons nos montures pour aller passer la nuit à la fontaine d'Elisée, lieu de notre campement, c'est-à-dire que nous avons à traverser toute la plaine de Jéricho, quatre lieues, plaine très fertile, autrefois très florissante, théâtre de nombreux événements consignés dans la Sainte Ecriture, et aujourd'hui presque complètement déserte.

Après environ un quart d'heure de marche à travers un fourré d'arbres et d'arbriseaux, nous laissons la dépression du bassin du Jourdain, pour entrer dans la plaine proprement dite, où le sol gazonnant est plus ou moins parsemé de taches de sable nu incrustées de matières salines y formant des croutes blanchâtres plus ou moins consistantes.

Nous marchons encore une heure, puis nous passons le torrent Nahr el Kelt, qui est le Carith de la Ste Ecriture, où le prophète Elie se cacha par ordre de Dieu et fut nourri par un corbeau. La vallée de ce torrent fut appelée, après Josué, Vallée d'Achor, parce que c'est là que Achan ou Achor fut lapidé, pour avoir désobéi à l'ordre donné de ne rien s'approprier du butin fait à Jéricho. Le torrent est bordé d'une belle lisière de verdure.

A sept ou huit arpents plus loin, nous rencontrons un renflement de terrain qui n'est autre que le tertre qu'ont formé les ruines de l'ancienne ville de Galgala, ou Gilgal de la Ste Ecriture, dont on ne voit plus que les restes d'une ancienne église et des petites pierres régulièrement découpées qui ont servi à des mosaïques.

Galgala est le premier lieu de campement du peuple de Dieu dans la Terre-Promise. C'est là que Josué érigea en monument les douze pierres qu'il avait tirées du lit du Jourdain

en commémoraison du miracle qui leur avait permis de traverser ce fleuve à pied sec.

Ste Paule vit ces douze pierres au IVe siècle, Arculphe au VIIe les vit aussi, renfermées dans une église dédiée à S. Michel.

Que d'évènements cette ville qui n'existe plus fut autrefois le théâtre ! C'est là que la manne cessa de tomber. C'est là que demeura pendant six ans l'Arche d'Alliance, jusqu'à ce qu'elle fut transportée à Silo. C'est là que Josué circoncit les enfants d'Israël nés depuis leur départ de l'Egypte. C'est là que fut tué Eglon, roi de Moab ; que Samuel venait tous les ans rendre la justice au peuple ; que Saul fut reconnu roi de tout Israël. C'est alors que Samuel obtint du Seigneur de la pluie et du tonnerre, au temps de la moisson, bien qu'à cette époque il ne pleuve jamais en Palestine, pour prouver au peuple qu'il avait mal fait de demander un roi, et que le même Samuel annonça plus tard à Saul sa réprobation pour avoir offert des sacrifices au mépris de sa défense.

C'est encore à Galgala qu'Agar, roi des Amalécites, vaincu et prisonnier, fut amené devant Samuel. Prévoyant le sort qui l'attendait : " Est ce donc ainsi, ô mort cruelle, s'écria-t-il, que tu vas me séparer de tout ce qui m'est cher ?—Comme ton épée a ravi aux femmes leurs enfants, lui répondit Samuel, ainsi ta mère restera sans enfants parmi les femmes." Et saisissant son glaive, il lui trancha la tête.

A environ une demi-lieu plus loin, nous rencontrons Jéricho, non pas la Jéricho ancienne, qui était située près de la fontaine d'Elisée, mais la Jéricho actuelle, ou plutôt la Jéricho d'Hérode, celle que ce prince fit reconstruire, qu'il embellit d'un hyppodrome, d'un amphithéâtre et d'un chateau auquel il donna le nom de sa mère Cypros. C'est là que ce prince cruel fit périr le Grand-Prêtre Aristobule, son beau-frère, âgé de 18 ans ; qu'il fit massacrer son fils Antipater, et les principaux de son royaume, afin qu'à sa mort il y eut un deuil général. Cette boucherie est un des plus horribles massacres que mentionne l'histoire.

Qu'on me permette d'emprunter ici à l'abbé Rivalland les détails si émouvants de la mort du meurtrier des Saints-Innocents.

Antipater avait levé l'étendard de la révolte contre son père ; vaincu et prisonnier, il est enfermé dans un cachot à

Jéricho, à côté du lit où son père, rongé de la lèpre, se tord sous les étreintes de la douleur en attendant la mort qui ne peut tarder de venir le saisir.

" Antipater, dit Hérode, est un rébelle, un indomptable ; qu'il disparaisse. C'est une vipère ; qu'il finisse par les vipères." Et sur ce, son esclave Cingus, va appliquer sur les lèvres du prince plongé dans le sommeil, des vipères qu'il tenait renfermées dans une calebasse.

Le prince se réveilla excité par les piqures, et quelques quarts d'heure après il expirait dans des convulsions de rage et de désespoir.

Hérode en dictant ses dernières volontés, quelques jours auparavant, avait ordonné à tous les principaux membres des familles princières d'Israël, de se réunir à Jéricho.

" Ces enfants de Jacob, dit l'abbé Rivalland, copiant presque textuellement Flavius Josèphe, accoutumés depuis longtemps à tout redouter de la férocité du roi, réunis dans l'hippodrome, se demandaient entre eux à voix basse quel pouvait être le but d'une pareille convocation ; mais c'était le secret d'Hérode et nul autre que lui n'eût pu répondre à cette question.

" Que faisait cependant le sombre monarque ? Couché sur son lit de douleur, pâle, les yeux vitrés, la bouche écumante, en proie aux plus horribles souffrances, il venait d'expulser brutalement, dans un moment de fureur, les médecins qui attendaient, dans une chambre voisine, leur arrêt de mort.

" La vue d'Hérode n'inspirait à ceux qui l'approchaient qu'un dégoût mêlé d'horreur. Sa bouche hideuse, déjà contractée par le froid de la mort, ne s'ouvrait que pour vomir l'imprécation et le blasphème. Le tigre pris au piège, le lion acculé au fond de son antre ne lancent pas de plus terribles regards, ne font pas entendre de plus féroces hurlements que le bourreau de Bethléem, au moment de sa cruelle agonie."

Salomée, Archelaüs, Alexas et Achiab entouraient le lit du moribond.

" Je ne veux pas mourir, s'écriait l'Iduméen, en se tordant comme un possédé sur sa couche : non, je ne le veux pas !.... Ne suis-je donc plus le roi, le seigneur, le maître d'Israël ? Votre santé m'appartient, il me la faut, entendez-vous ? Vite vite, donnez-la moi, ou je vous fais crucifier au sommet de la

tour Antonia, pour que vos corps servent de pâture aux corbeaux et aux vautours !

— Calmez-vous, mon frère, répondait Salomée, en essuyant avec un mouchoir de fin lin la sueur visqueuse dont était inondé le front du monarque. La science n'a pas encore perdu l'espoir de vous sauver. Courage et confiance !

— Du courage, alors que l'impuissance de la médecine est plus claire que le jour ! De la confiance quand déjà la mort a saisi sa victime de ses mains froides et décharnées !.... Non, non, plus d'espoir ! Je sais que ma dernière heure est venue ; la vie s'échappe goutte à goutte de ce vase fragile où elle était renfermée.... Mais ce qui me désole, ce qui me déchire le cœur, ce n'est pas la mort, non.... c'est la joie, ce sont les transports d'allégresse avec lesquels elle sera saluée par le peuple Juif...."

Puis avec un sourire sinistre et terrifiant, il commanda à son petit-fils Alexas d'approcher.

" Prends une feuille de papier revêtue de mon sceau, dit le monarque, et écris :

" Ma volonté est que le peuple Juif, après m'avoir détesté pendant ma vie, me pleure quand je serai mort. Et comme ceci parait invraisemblable, par suite de la haine que ce peuple ingrat m'a vouée malgré tous mes bienfaits, j'ordonne qu'on tranche la tête aux treize mille Juifs renfermés dans l'hippodrome de Jéricho, aussitôt que j'aurai rendu le dernier soupir, afin que leurs familles, en pleurant leur mort, pleurent aussi la mienne.

" Que vous semble de mon expédient ?

" Je veux que mes ordres soient accomplis. Je le veux !

—Vous serez obéi, Seigneur, répondit Archélaüs (1) avec sévérité.

— Merci, mon fils ; cet empressement à faire exécuter mes ordres annonce que le règne de mon successeur sera digne du mien.....

" Tout à coup le monarque rejeta bien loin de lui ce qui le recouvrait, et d'un bond nerveux, il s'élança de son lit au

(1) Hérode-Archélaüs, celui qui après avoir enlevé la femme de son frère Philippe fit trancher la tête à S. Jean-Baptiste, celui qui revêtit le Sauveur d'un manteau de dérision pour le renvoyer à Pilate ! Comme on le voit, la suite de son règne n'a été que l'écho de ses débuts.

milieu de l'appartement ; trop faible pour se tenir debout, il chancela un instant et tomba sur le parquet, en poussant un sourd rugissement.

" Archélauüs, Alexas, Achiab et Salomée se précipitèrent pour le relever ; mais il les repoussa d'un geste furieux.

" Son visage était devenu plus affreux que jamais ; ses paroles n'étaient plus qu'un son rauque et inintelligible ; tout son corps tremblait, comme si un froid intérieur lui eût glacé le sang ; une sueur abondante ruisselait de tous ses membres : il est évident, suivant la remarque de l'historien Josèphe, que *la vengeance divine s'étendait sur lui, en punition de ses cruautés inouies.*

" Cependant Salomée s'était hâtée d'appeler les médecins ; mais, quand ils arrivèrent, le secours de la science était inutile : l'Iduméen venait de rendre le dernier soupir. "

Telle fut la fin de cet Hérode, à qui l'histoire décerna le titre de Grand : il fut grand, en effet, autant par les crimes dont il se souilla en foulant aux pieds les lois divines et humaines, les droits sacrés de la nature et du sang, qu'en érigeant des monuments plutôt pour satisfaire son orgueil que pour le bien de son peuple.

Ses funérailles eurent lieu à Herodium, près de Bethléem, avec une pompe inusitée.

Détruite et rebâtie, Jéricho devient un évêché sous les croisés. Les Carmes, les Bénédictins et le Baziliens y avaient leurs couvents respectifs.

Rasée de nouveau en 1840 par Ibrahim Pacha, Jéricho n'est plus aujourd'hui qu'un misérable groupe de cabanes, où 200 à 300 bédouins, à l'aspect le plus sauvage, y trouvent une retraite. Quatre bachibouzouks, qui occupent un vieux château en ruine, servent à y maintenir (plus ou moins) l'ordre.

Jéricho, aujourd'hui Rihha, a été appelée la ville des Palmiers ; on n'y en voit plus un seul aujourd'hui, bien qu'il serait facile de les y faire croître. Sa plaine si fertile, si productive autrefois, par les cours d'eau qui la sillonnent, est aujourd'hui déserte. Que lui manque-t-il pour la livrer de nouveau à l'exploitation ? uniquement un gouvernement intelligent et éclairé. Sur les bords d'un désert immense, où vivent des peuplades nombreuses à peu près sans lois, ce serait offrir à ces brigands un appas trop facile, avec le gouvernement actuel, que d'aller mettre à leur portée des cultures abondantes

ou des troupeaux nombreux, aussi se contente-t-on d'y cultiver seulement un peu de blé avec du doura et des pastèques, qu'on n'est pas encore toujours sûr de récolter.

C'est près de Jéricho que se trouviat la maison de Zachée, ce riche publicain, qui, perdu dans la foule qui se pressait sur la route pour voir arriver Jésus de Nazareth dont la renommée et surtout les miracles faisaient tant de bruit dans le pays, monta sur un sycomore, parce qu'il était de petite taille, pour avoir un meilleur point de vue. Jésus l'apercevant, lui dit : "Zachée, descendez, parce que c'est chez vous que je veux loger aujourd'hui." On murmura fort dans la foule, parce que Jésus choisissait de préférence la maison d'un pécheur.

Mais les cœurs dociles ne peuvent s'approcher de Jésus sans ressentir les doux effets de sa présence ; les rayons du soleil ne peuvent frapper une terre ameublie sans qu'ils ne la réchauffent. Aussi Zachée, sincèrement converti, se présenta-t-il le lendemain devant le Seigneur en lui disant : "Seigneur, je donne la moitié de mon bien aux pauvres, et si j'ai fait quelque tort, je rends le quadruple." C'était du premier coup s'élever à la perfection de la loi. Aussi le Sauveur répliqua t-il : "Aujourd'hui cette maison a reçu le salut ; voici un véritable enfant d'Abraham, car le Fils de l'homme est venu chercher et sauver ce qui était perdu."

A environ un mille de Jéricho, en se rapprochant toujours de la chaîne des montagnes de la Judée qui bordent la vallée, se trouve la fontaine d'Elisée, à côté de l'emplacement de l'ancienne Jéricho.

La route, en cet endroit, est presque partout à travers une végétation bien fournie de broussailles entremêlées de quelques arbres, les sources qui s'échappent du pieds des montagnes et qui sillonnent le sol y entretenant une fraicheur des plus favorables à la végétation.

Nous rencontrons d'abord la fontaine d'Elisée, ruisseau de 15 à 20 pieds de large, que nous voyons sortir du roc au fond d'un bassin en pierre de taille, pour tracer sa route à travers la plaine jusqu'à la mer Morte. L'eau est des plus limpides et peut avoir de 12 à 15 pouces de profondeur dans certains bassins. Tout auprès, sur une belle éminence arrondie, formée par les décombres mêmes de l'ancienne ville, sont tendues nos tentes pour notre compement de cette nuit.

On sait que les eaux de cette fontaine étaient autrefois amères, et qu'elles furent purifiées par Elisée. " Apportez-moi, dit le prophète, un vase neuf et mettez y du sel." Puis s'étant rendu à la fontaine, il jeta le sel dans l'eau en disant : " Voici ce que dit Jéhovah : J'ai purifié cette eau, et la mort et la stérilité n'approcheront plus d'elle."

La Jéricho, dont nous folons du pied actuellement les décombres, est la ville Chananéenne la première dont Josué fut obligé de faire le siège. Sur l'ordre du Seigneur, il ordonna aux lévites de faire sept fois le tour de la ville en sonnant de la trompette. Et à la septième fois, les remparts s'écroulèrent d'eux-mêmes. Les Israélites pénétrèrent aussitôt dans la ville et en massacrèrent tous les habitants, à l'exception d'une seule femme, Rahab, qui avait caché les espions que Josué avait envoyés avant d'entrer dans la Terre-Promise. La ville fut détruite de fond en comble, et Josué prononça alors cette terrible malédiction : " Maudit soit devant le Seigneur celui qui entreprendra de la reconstruire ; que les fondements tombent sur son premier-né et les portes sur le dernier de ses enfants."

Pendant le règne d'Achab, Hiel, de Béthel, ressentit les effets de cette malédiction. Ayant entrepris de relever les fortifications de la ville, comme il en jetait les fondements, il perdit le premier-né de ses enfants, Abiram, et le dernier nommé Ségub, comme il en mettait les portes.

En attendant le souper, pendant que quelques uns tentent de se baigner dans la fontaine ; mais que dis-je se baigner ? ce n'est qu'en interceptant le courant de leur corps qu'ils forcent l'eau à les submerger ; tandis que ces *hydrophiles* jouent ainsi au canard dans ce ruisseau, je m'écarte dans les broussailles à la chasse des insectes et à la reconnaissance de plantes dont la plupart étaient nouvelles pour moi, du moins quant à leur détermination spécifique. Mais que d'obstacles dans ce fourré ? Sans les chemins que des vaches paissant dans ces broussailles y avaient tracés, il m'eut été impossible de pénétrer à travers, tant la végétation était compacte et les épines abondantes. Presque toutes les plantes sont ici épineuses, arbrisseaux, arbustes, lianes et jusqu'à certains arbres même.

Comme nous sommes ici au pied de la montagne de la Quarantaine, c'est-à-dire de la montagne où N. S. jeûna 40 jours et 40 nuits, après quoi il fut tenté par le démon, on peut, quand on se sent la volonté et la force suffisante, faire l'as-

cension de cette montagne. Pour l'entreprendre, il faut non seulement avoir bon pied bon œil, mais encore n'avoir rien à redouter du vertige, car le sentier, en certains endroits, passe sur des pointes de rochers surplombant le vide à une très grande hauteur. Aucun de notre caravane ne parut disposé à tenter cette ascension ; nous nous contentâmes de nous rendre au pied de la montagne, pour l'examiner de plus près.

Le mont de la Quarantaine s'élève à environ 1500 pieds au dessus de la plaine, et sa face, de ce côté, est très escarpée, étant perpendiculaire en plus d'un endroit, de sorte que le sentier, pour parvenir à la cime, doit faire plus d'un détour à travers les pointes les plus saillantes.

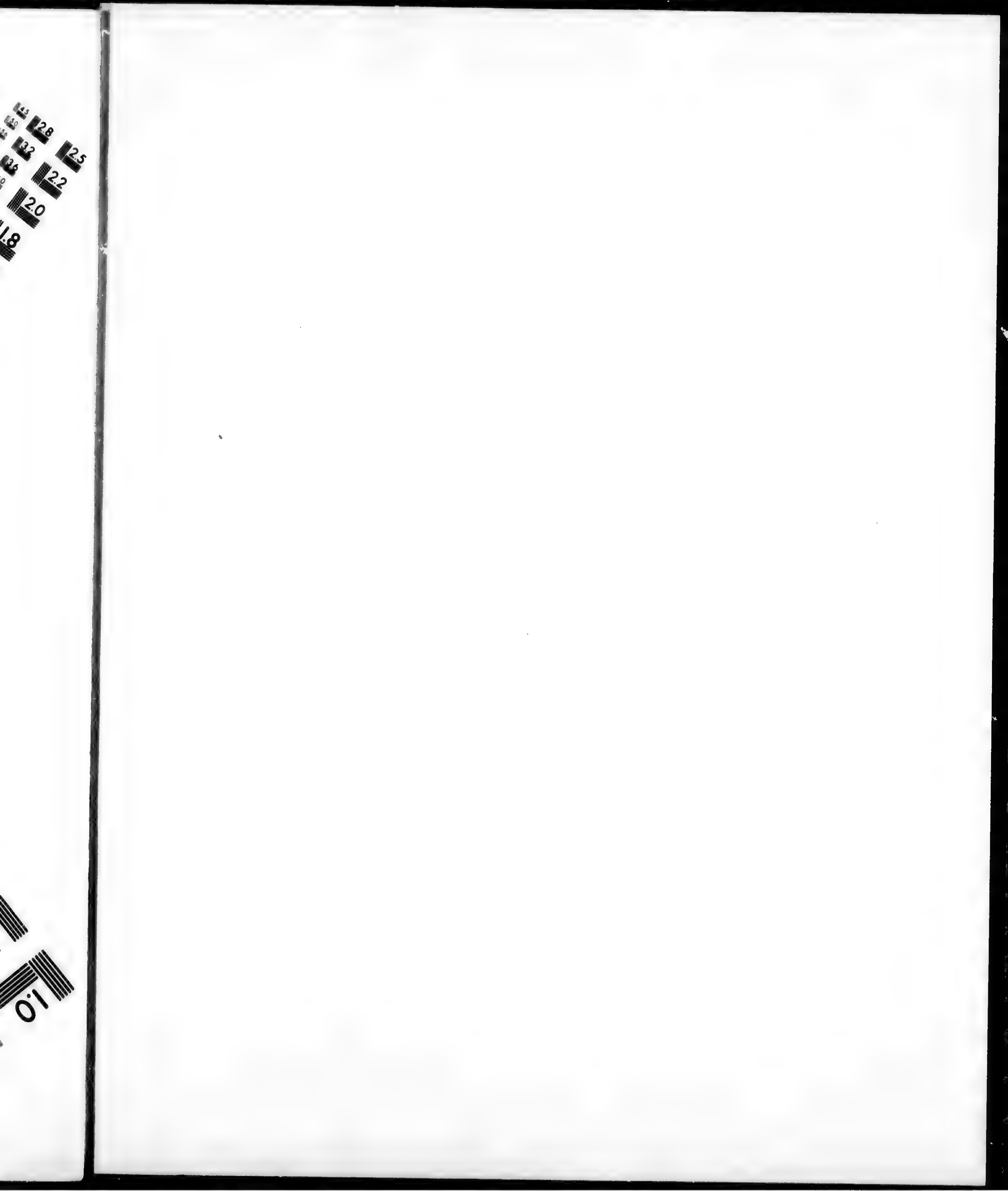
Vers les deux tiers de la hauteur se trouve la grotte de la Quarantaine, c'est-à-dire la Grotte même où, d'après la tradition, Notre Seigneur aurait passé les quarante jours de son jeûne. Cette grotte, dès avant les croisades, a été transformée en chapelle et est aujourd'hui occupée par les Grecs schismatiques. On trouve dans le voisinage un grand nombre de cellules qu'occupèrent autrefois de saints anachorètes.

De ce point à l'endroit de la tentation, la montée est encore plus difficile, le sentier étant à peine tracé, et si raide qu'il faut parfois s'aider des mains pour contourner certaines pointes de rocher. La Tentation est l'endroit même d'où le démon aurait montré tous les royaumes de la terre à N. S. en lui disant : " Si vous voulez m'adorer, je vous donnerai tous ces royaumes que vous voyez." Sur quoi N. S. lui répondit : " il est écrit : tu n'adoreras que le Seigneur ton Dieu et ne serviras que lui seul. "

Cet endroit est au sommet d'un mamelon qui se détache du reste de la montagne, et qui porta aussi autrefois une chapelle avec des cellules d'ermites dans son voisinage.

On peut aussi, du pied de la montagne, aller visiter, à une trentaine d'arpents plus loin, une célèbre fontaine, Aïn Dok, qui se répand dans la plaine, et fit marcher autrefois des moulins à sucre pour l'exploitation de la canne que l'on cultivait alors. Il y eut aussi auprès de cette fontaine une forteresse, dont il reste encore des ruines. C'est là que Ptolémée, gouverneur de Jéricho, fit massacrer durant un festin, son beau-père Simon Machabée avec ses deux fils Matathias et Judas, dans le dessein de s'emparer du pouvoir.

Après le souper, les bédouins de la plaine, au nombre


2.8
2.5
3.2
2.2
2.0
1.8
1.0

d'une trentaine environ, hommes, femmes et enfants, viennent nous donner une soirée de leur façon, en vue sans doute du backhish qui devait s ensuivre.

Ils se rangent en cercle autour d'un chef qui parait commander les mouvements. Ce chef, armé d'un petit sabre, fait de tels mouvements, manie si lestement son arme, qu'à tout instant je pensais qu'il allait se blesser ou blesser quelqu'un de la ligne. Ce sont des sauts et des prostrations sans fin, avec une certaine cadence que des frappements de mains servent à déterminer. Je n'ai jamais vu danse plus insignifiante et exécutée par des êtres moins intéressants. Hommes et femmes ont des figures rebutantes, des yeux de fauves, et semblent faire parade de la saleté des guenilles qui les couvrent à peine. Aussi n'en eus-je pas besoin longtemps pour me rassasier de leur spectacle, et fus-je un des premiers à aller me mettre au lit, ce que me commandait d'ailleurs l'épuisement où je me trouvais par suite de mon insomnie de la nuit précédente et la marche de la journée.

Je fis d'abord un bon somme, mais voici que, comme la nuit précédente, je me réveille au milieu de la nuit avec le frisson. Je m'enveloppe de mes couvertures et réussis à peine à me ré chauffer, sans toutefois pouvoir me rendormir.

A 4½ h. sonne le réveil. Je me sens de la fièvre et très faible. J'ai espoir que la tasse de café chaud va me remettre ; mais point. J'en avale avec peine une gorgée et me sens porté à vomir si je voulais en prendre davantage. Cependant il nous reste encore six bonnes lieues de montagnes à franchir pour revenir à Jérusalem. Je ne sais trop comment je pourrai supporter cette fatigue.

M. Bolduc se sent aussi fort mal disposé, mais plus heureux que moi, il a pu prendre son café, et s'est senti réconforté.

A 5 h. nous sommes tous en selle. Contrairement à la veille, le soleil brille de tout son éclat dès son lever ; le parasol sur la tête, nous cheminons dans la plaine, au pied des montagnes durant l'espace d'environ une couple de milles.

Nous passons dans la plaine l'endroit où N. S. guérit l'aveugle de Jéricho. Comme N. S. sortait de la ville, un aveugle qui mendiait sur le bord du chemin, apprenant que Jésus de Nazareth approchait, se mit à crier : " Jésus, fils de David, ayez pitié de moi." Les autres importunés de ses cris, voulaient le faire taire, mais Jésus lui dit : " Que voulez-vous

que je vous fasse ?" Il t'appelle, dirent ceux qui l'entouraient, aie confiance, lève-toi. "Seigneur, dit l'aveugle, que je voie.—Va, lui dit Jésus, ta foi t'a guéri." Et aussitôt il vit et suivit Jésus dans le chemin.

Nous voyons plusieurs vautours dans la plaine, les jeunes gens de notre caravane leur tirent des balles de revolver, mais sans succès.

Nous traversons de nouveau le torrent Nahr-el-Kelt que nous avions déjà rencontré en laissant le Jourdain, et peu après, nous laissons la plaine pour nous engager dans les montagnes. Nous suivons presque constamment une ancienne voie romaine, qu'il serait encore assez facile de rendre carossable comme elle l'était autrefois, mais qu'on a abandonnée depuis longtemps sans aucun soin d'entretien.

A 7¾ heures, nous étions à l'hôtel du bon Samaritain. Un Arabe habite ici une grotte avec sa famille et offre aux passants de l'eau et des oranges. La tradition place ici la parabole de l'Evangile.

Un homme attaqué par des brigands avait été laissé à demi-mort près de la route. Un prêtre le vit et passa outre ; de même aussi un lévite. Mais un Samaritain le voyant, fut touché de compassion ; il bande ses plaies, y verse de l'huile, et le mettant sur sa monture, il le transporte à l'hôtellerie. Il commande qu'on en ait bien soin, et le lendemain, il paye toutes ses dépenses. Jésus s'adressant alors au docteur de la loi qui l'avait interrogé, lui dit : "lequel, du prêtre, du lévite, ou du Samaritain est le prochain de ce malheureux ?—Celui qui a été compatissant pour lui.—Va, dit Jésus, et fais de même."

Je n'avais fait la rencontre d'aucun voleur pour me maltraiter je n'avais aucune plaie à panser, cependant j'avais peine à me tenir sur ma monture, tant j'étais épuisé.

Mais Jésus est encore ici pour soulager ceux qui souffrent. Mettant pied à terre, nous nous agenouillons pour réciter le *pater* et l'*ave* pour l'indulgence attachée à ce lieu, puis je m'assis un instant à l'ombre, et mangeai une orange. Et voici qu'aussitôt, je me sens tout réconforté, j'enlève à tous mes compagnons la crainte qu'ils avaient conçue que je ne fusse pas capable d'opérer mon retour.

Nous nous remettons en marche, toujours à travers les

montagnes, montant ou descendant, et une heure et demie plus tard, nous étions à la fontaine des Apôtres.

Cette fontaine, qui présente une fort ancienne construction en pierre de taille, livre une eau claire et excellente. On croit que c'est là la fontaine du Soleil, sur les limites des tribus de Juda et de Benjamin. Son nom lui vient sans doute des stations qu'y auraient faites les Apôtres dans leurs nombreux voyages à Jéricho, car c'est la seule fontaine qu'on rencontre sur la route.

Tout auprès se trouve aussi un vendeur d'oranges, où je ne manquai pas d'en prendre encore une, bien que je n'eusse plus rien à appréhender pour mon retour.

Nous gravissons de ce point une moutagne à pente fort raide, et arrivés au sommet, nous voyons Jérusalem et Béthanie.

On voit au S. le village d'Abaudise, qu'on croit être le Bahurim de la Ste Ecriture.

Quelques arpents plus loin, nous nous détournons de la route, pour aller voir à gauche la pierre du colloque, c'est-à-dire l'endroit où se tenait Marthe, lorsqu'elle eut ce colloque avec Jésus.

—Seigneur, si vous eussiez été ici, notre frère ne serait pas mort.

—Votre frère ressuscitera.—Je sais qu'il ressuscitera au dernier jour.

C'est moi qui suis la résurrection et la vie : celu qui croit en moi, quand même il serait mort, vivra. Et quiconque vit et croit en moi, ne mourra jamais. Croyez-vous cela ?

—Oui, Seigneur, je crois que vous êtes le Christ, le Fils du Dieu-vivant qui êtes venu en ce monde.

Marie, appelée par sa sœur, vint à son tour aux pieds du Sauveur, lui témoigner le même regret :

—Seigneur, si vous eussiez été ici, mon frère ne serait pas mort.

Jésus la voyant pleurer, ainsi que ceux qui l'accompagnaient, fut touché de compassion.

—Où l'avez-vous mis, dit Jésus ?

—Seigneur, venez et voyez.

Et Jésus se levant pour les suivre, pleura.

Nous avons récité le *pater* et l'*ave* pour gagner l'indulgence attachée à ce lieu, allons maintenant à la suite de Jésus de Marthe et de Madeleine au tombeau de Lazare.

Nous tournons à droite, et suivant la rue en arrière des maisons de Béthanie, nous nous arrêtons devant une porte basse donnant sur un mur peu élevé au dessus terre. C'est là qu'a reposé Lazare pendant trois jours, et c'est là qu'à la parole de Jésus, la mort a laissé échapper sa victime.

Munis de bougies, nous descendons par un escalier en pierre dont les marches usées sont assez difficiles, dans une petite chambre d'environ 12 pieds carrés, où les franciscains viennent, à certains jours, célébrer, en payant un backshish au musulman qui se dit propriétaire du lieu. C'est dans cette chambre que se tenait N. S. lorsqu'il a commandé à Lazare de sortir du tombeau.

En descendant encore quelques marches, on se trouve dans une autre petite chambre qui est celle où le corps même de Lazare reposait. Comme la pierre du rocher se décompose ici assez facilement, sous l'action des agents atmosphériques, ces deux chambres sont voutées et revêtues de maçonnerie.

Il y eut autrefois une église et un couvent sur le tombeau de Lazare ; on en voit encore quelques ruines.

Béthanie, où N. S. est allé tant de fois, car c'était ordinairement dans la demeure de son ami Lazare qu'il allait passer la nuit, lorsqu'il faisait ses prédications dans le temple de Jérusalem, Béthanie n'est plus qu'un petit bourg d'environ 300 habitants, tous musulmans.

A une couple d'arpents environ du tombeau de Lazare, se trouve l'emplacement de la maison de Simon le lépreux. C'est là que Madeleine, c'est-à-dire Marie-Madeleine, la sœur de Lazare, vint répandre sur les pieds de Jésus, pendant qu'il était à table, un parfum précieux, acte que les assistants voulurent blâmer, mais que Jésus loua fort. " Vous aurez toujours des pauvres parmi vous, mais pour moi vous ne m'aurez pas toujours. Elle a d'avance parfumé mon corps pour la sépulture. Et je vous dit que partout où sera prêché l'évangile, ce que celle-ci vient de faire sera raconté à sa louange."

Il y eut autrefois un oratoire érigé en cet endroit, mais aujourd'hui il n'en reste plus rien, si non les pierres qu'on a utilisées pour le mur qui clôt l'emplacement qu'on a livré à la culture.

C'est tout près de là que se trouve aussi l'emplacement de la maison de Lazare, qui posséda aussi autrefois un sanctuaire, dont on voit encore quelques débris. Ce lieu appartient aujourd'hui aux PP. franciscains.

On reprend de là la grande route pour rentrer à Jérusalem. On passe à une dizaine d'arpents l'endroit où se trouvait le figuier que N. S. maudit, par ce qu'y ayant cherché des fruits, il n'en avait point trouvé. Une excavation en carré dans la pierre, à gauche du chemin, indique cet endroit.

Puis descendant dans la vallée de Josaphat, en laissant à gauche le Mont du Scandale avec le village de Siloé, et à droite la montagne des Oliviers, nous longeons le Jardin de Gethsémani, traversons le Cédron, et remontant à la ville, nous contournons l'angle N. E. de ses fortifications, pour aller faire notre entrée par la porte de Jaffa.

Il était 11½ h. lorsque nous descendîmes à Casa-Nova.

XXII

Un chapitre d'histoire naturelle.—Géologie ; âge des terrains de la Palestine.— La Mer Morte ; sa dépression ; ses affluents ; ses eaux.— Plantes de cette région.

Jérusalem, samedi 9 *Avril*,—De tous les points de la terre, nul n'a davantage attiré l'attention des hommes de tous les siècles, que cette portion de l'Asie où se trouve la Terre-Sainte.

C'est là aussi que l'humanité a consigné les époques les plus remarquables de son existence, comme les faits les plus mémorables de son histoire.

L'Eden de notre premier père, qui nous engendra à la vie naturelle, se trouvait pour ainsi dire à côté du Calvaire, où nous avons reçu la naissance spirituelle. Le champ de notre perte ; en face de celui de notre rédemption. Un crime d'une malice infinie ; expié par un abyme insondable d'amour et de dévouement. Joignons la vallée de Josaphat à l'Eden et au Golgotha, et nous avons les trois termes, qui dans les secrets éternels de Dieu, auront déterminé l'existence de l'humanité sur la terre.

Bien que l'endroit précis où se trouvait l'Eden, où Adam prit possession de la terre, de même que le point où Noé construisit son arche, pour se soustraire au Déluge, ne puissent être rigoureusement déterminés, il n'en est pas moins certain que l'un et l'autre n'étaient pas éloignés du lieu où s'opéra l'œuvre de la rédemption des hommes. Et sous l'ancienne comme sous la nouvelle loi, cette terre de l'Asie a vu se dé-

rouler les faits les plus mémorables de l'histoire de l'humanité. Il semble que l'Eternel ait voulu lui même se renfermer dans les limites de cette terre d'Asie, pour faire ses communications les plus importantes aux enfants des hommes.

Moïse est animé de l'esprit de Dieu, il reçoit directement du Ciel l'inspiration; cependant Dieu le fait franchir la limite de la terre d'Afrique pour lui remettre les tables de sa loi. C'est sur les confins de la terre d'Asie, que le Sinaï retentit de la voix de l'Eternel; c'est sur l'Horeb, la montagne de Dieu, que Jéhovah se montrera à son serviteur.

Plusieurs siècles auparavant, Dieu avait tiré son serviteur Abraham du pays de Ur en Chaldée, pour lui faire prendre possession de la terre de Chanaan qu'il voulait donner en héritage à sa postérité. Et constamment depuis, ce peuple chéri de Dieu fut guidé, gouverné, protégé directement par Dieu lui-même. Ses patriarches, ses rois, ses juges et surtout ses prophètes furent en communication directe avec le Ciel, pour apprendre à ce peuple comment marcher devant le Seigneur. Le nom même de la résidence du plus grand parmi les rois et les prophètes de sa race, passa dans la langue du peuple pour déterminer la sainte cité du Ciel où habite l'Eternel. Sion sembla appartenir autant au Ciel qu'à la terre, tant étaient fréquentes les communications qu'elle recevait d'en haut.

Mais ce peuple prévaricateur ne paya que par la plus noire ingratitude la prédilection que l'Eternel avait faite de lui avant tous les autres peuples. Il mit à mort les serviteurs du Très-Haut, tua ses prophètes, persécuta ses amis fidèles, se révolta contre son autorité, le laissa dans l'abandon pour adorer des dieux étrangers, enfin couronna sa malice et son ingratitude par le plus grand de tous les crimes, le déïcide dont le Golgotha fut le théatre.

Fermant volontairement les yeux à la lumière, Dieu cependant ne l'abandonnera pas encore ; la justice ne fera pas disparaître la miséricorde; aux châtiments se mêleront toujours des appels au repentir ; mais ce sera en vain. Les communications du Ciel arriveront encore pour l'arrêter dans sa funeste voie, pour l'inviter au repentir, pour le forcer à ouvrir les yeux. Mais ce peuple insensé a demandé la malédiction; et il semble se complaire dans son malheur, ne vouloir autre chose que cette malédiction. Dieu le frappe enfin ; ses rois,

ses chefs, ses pontifes sont disparus ; ses autels ont été dispersés avec son trône, sa ville a été détruite de fond en comble, ses murs ont été renversés sur ses habitants ; les restes de ce peuple qui a pris la malédiction pour partage, sont dispersés dans tous les lieux de la terre, pour être en approbre à tous les autres peuples, sans patrie, sans chefs, sans liens de ralliement, ils sont mêlés à toutes les nationalités sans jamais se confondre avec elles ; il faut qu'ils vivent toujours, pour être à tous les âges des témoins des justes chatiments du Ciel à l'égard des aveugles volontaires, des peuples qui ont abusé des faveurs du Ciel.

Mais lève-toi, maintenant, église du Christ, véritable héritière des promesses ; c'est sur toi que Dieu va se complaire à répandre ses bénédictions ; ce sont tes enfants qui seront son véritable peuple, ce peuple qu'il dirigera en inspirant ses chefs, en faisant briller devant lui une lumière infaillible. Rome va remplacer Jérusalem ; c'est là que sera l'Arche de la nouvelle alliance, c'est là que de tous les points de la terre les peuples convergeront pour recevoir les communications du Ciel, pour y rencontrer, comme autrefois Zacharie, Joseph etc., l'ange du Seigneur au coin de l'autel, et recevoir les ordres infaillibles du Très-Haut. Après l'Eden, Jérusalem ; après Jérusalem, Rome, voila les trois sièges où Dieu s'est particulièrement plu à se communiquer aux hommes, à leur manifester ses volontés. Allons aux deux premiers y chercher des leçons ; allons au dernier pour y trouver la lumière, y recevoir là fortitude. Sachons éviter les infidélités qui ont perdu les deux premiers, pour marcher à la victoire sous la direction du dernier. Allons pleurer à Jérusalem, la ville des douleurs ; allons nous réjouir à Rome, la ville des consolations. Allons voir accrochés aux rochers de Sion les restes du plus terrible des naufrages qui fut jamais ; allons ancrer notre barque au roc inébranlable de Rome, où nous n'aurons jamais rien à redouter des tempêtes.

Depuis la scène du Calvaire, les disciples du crucifié, par un sentiment bien facile à comprendre, ont été attirés vers la Ville-Sainte. A peine relevée de ses cendres où l'avaient réduite les ministres de la colère divine, qu'elle tomba sous la domination de barbares de l'Orient. Quelques siècles s'écoulent, et on voit tout-à-coup, à la parole brûlante d'un Pierre l'Ermite et d'un Saint Bernard, l'Occident se lever comme un

seul homme, pour aller reconquérir sur la barbarie le tombeau du Christ. Pendant près de deux siècles des rois chrétiens, firent triompher la religion du Christ là même où elle avait été fondée. Mais les peuples chrétiens des croisades, de même que ceux qui leur ont succédé, imitèrent les Israëlites dans leurs infidélités, et Dieu envoya contre eux de nouveaux Amalécites, des Moabites et des Philistins pour exercer contre eux ses vengeances ; il permit que l'Arche d'Alliance tombât entre leurs mains, et aujourd'hui encore, le tombeau du Christ, le Calvaire qui fut teint de son sang, la grotte où il fit son entrée dans le monde, sont entre les mains d'infidèles, de peuples qui ne croient pas en lui ; et le pieux pèlerin, pour satisfaire sa dévotion, est forcé de compter avec ces ennemis de sa religion !

Mais, non seulement on s'est senti pressé de voler vers la Terre-Sainte pour y retrouver les traces de l'Homme-Dieu et leur rendre toute la vénération qu'on leur doit, mais on a encore voulu scruter jusqu'au plus petit coin de cette terre bénie ; sa configuration, sa topographie, ses productions naturelles ont été l'objet d'études spéciales de la part des savants. Depuis une cinquantaine d'années surtout des études sérieuses ont été faites de tout ce territoire. Des géologues, des géomètres, des minéralogistes, des naturalistes en tout genre l'ont parcouru dans tous les sens, pour appliquer les règles des sciences modernes aux nombreuses données qu'ils ont pu y recueillir.

Qu'il me soit permis de consigner ici, ce qu'une observation bien trop rapide m'a permis de reconnaître comme conforme à ce qu'on en avait déjà écrit.

Un simple coup d'œil, en arrivant à Jaffa, suffit pour nous convaincre que dans les âges géologiques, longtemps avant que la Méditerrannée eût pris ses limites actuelles, toute la plaine de Saron, de même que le désert de l'Arabie qui l'avoisine, n'était qu'une terre sous-marine ; les éminences sur lesquelles se dressent maintenant Jaffa, Ramleh etc., formant alors des îles peu élevées dans ce vaste estuaire. En remontant encore plus haut, on trouverait toute la chaîne des montagnes de la Judée, de même que celle de Moab et même le Thabor et l'Hermon, aussi couverts par les eaux, car toutes ces éminences sont formées de roches stratifiées, les basaltes et les roches plutoniques que l'on rencontre en quelques endroits, n'y ayant pris place que par intrusion à la suite de ruptures dans la couche stratifiée, et ne formant nulle part des masses consi-

dérables à découvert, bien que les dénudations aient été par fois considérables.

Comme toutes les autres parties de la surface du globe, cette terre a eu ses bouleversements et ses révolutions, après avoir dormi longtemps sous les eaux ; et là comme ailleurs, chaque coin de ce territoire a eu à subir des évolutions nombreuses qu'on trouve inscrites dans les couches et les restes de débris qui forment sa masse. Ces immenses plaines de sable qu'on y rencontre, si désertes aujourd'hui, nourirrent autrefois de vigoureuses végétations, de riches prairies ; soulevées et abaissées tour à tour, elles parvinrent à un niveau où, entourées de toutes parts de cimes élevées, elles reçurent les dénudations et les érosions que des torrents entraînèrent sur leur surface, en les amenant à cette stérilité qui persévère encore aujourd'hui.

Les masses pierreuses en émergeant des eaux semblent s'être rangées presque en lignes parallèles avec les bords de la Méditerrannée ; si bien que les fleuves, comme l'Oronte, le Léontes, le Jourdain, tracent leurs cours du nord ou sud, les deux premiers paraissant attendre au dernier moment avant de changer leur direction pour se jeter dans la mer, tandis que le Jourdain la poursuit presque en droite ligne pour se perdre dans ce vaste puits qu'on nomme la mer Morte, qui, comme une chaudière en ébullition, suffit à réduire en vapeurs les millions de tonnes d'eau qu'il reçoit chaque jour.

C'est aux terrains secondaires qu'il faut rapporter les roches de ces montagnes. Le calcaire jurassique et plus souvent encore les terrains crétacés servant de base aux dépots tertiaires, lorsqu'ils n'ont pas été entièrement entrainés dans les dépressions.

En examinant attentivement les montagnes de la Judée, un fait m'a surtout frappé, c'est qu'on ne trouve chez elles aucun indice de ces violents soulèvements qui auraient redressé, plié et quelquefois tordu ou retourné leurs couches, comme on en observe de si fréquents exemples dans nos terrains stratifiés d'Amérique, à Québec, par exemple, Lévis etc. Ce serait là un indice que ces montagnes ne sont pas dues à un soulèvement violent de l'axe de leur chaîne qui les aurait fait émerger subitement de la mer, mais qu'elles formaient plutôt des éminences sous-marines qui se sont trouvées exhaussées par le soulèvement général et graduel de toute la

contrée qui, en se soulevant ainsi, aurait forcé les eaux à se retirer dans les dépressions qui forment les bassins actuels qui les retiennent. Sans doute que ces rochers sous-marins devaient aussi leur proéminence sur les parties avoisinantes, à des soulèvements de leur base, mais étant stratifiés, ils furent déposés sur la base plutonique qui les porte, après que cette base eut été plus ou moins brisée et tourmentée par une force inférieure. C'est ce que confirment leurs assises qui s'écartent fort peu de la ligne horizontale, paraissant ne servir que de chemises à la roche plutonique qu'elles recouvrent.

Jérusalem est assise sur les pointes d'un plateau que le torrent de Cédron et celui de Gihon ont découpées et isolées du reste de la masse du côté du sud, mais que l'on voit s'étendre encore sur une assez grande distance vers l'ouest. Ce plateau, dans les parties qui ont été quelque peu protégées contre les érosions, est encore couvert d'un calcaire grossier qui abritait partout autrefois les couches de craie qui lui servaient de base et qui en certains endroits se change en travertin métamorphique. L'examen des couches à peu près parallèles du Mont du Scandale, de celui des Oliviers, de Moriah et de Sion, enlève tout doute à cet égard et ne permet pas de supposer que les éminences qui portent aujourd'hui la Ville-Sainte auraient pu originer de soulèvements inférieurs des terrains secondaires.

Le mont des Oliviers et celui du Scandale ayant été par suite de leur isolement plus exposés aux érosions que le reste, ne nous montrent plus, qu'en certains endroits, les couches de craie qui les recouvraient et qui ont été en partie entrainées dans la vallée de Josaphat. Les fossiles qu'ils recèlent ne permettent pas d'ailleurs de les séparer de la formatien crétacée. Ces fossiles sont : *Nucula crebrilineata*, *Nucula perdita*, *Arca parallela*, *Pecten delumbis*, *Astarte undulosa*, *Opis undata*, etc. tous mollusques de la craie.

Une preuve des plus concluantes de la continuité du plateau que formaient les environs de Jérusalem, se trouve dans cette double couche de silex qui se correspond des deux côtés du Cédron à peu près à une vingtaine de verges de distance. Et comme ces couches de silice, de même que celles de la craie, se trouvent en plusieurs endroits recouvertes de calcaire plus récent, nous avons là la preuve que l'excavation du plateau remonte à la formation des terrains secondaires, et pro-

blablement aux premières couches de cette formation ; l'excavation ayant été remplie par les dépots du tertiaire et creusée de nouveau dans la même direction.

Dans les excavations des tombeaux des Rois, on peut facilement constater que les couches sont moulées sur les inégalités de la base qui est un marbre crême avec taches jaunâtres et brunâtres. Ce marbre parait être une formation intermédiaire séparant le jurassique des premières couches de craie.

On voit au tombeau de S. Jacques un calcaire rougeâtre appartenant au groupe hippuritique qui est encore plus ancien.

Les grottes de Bethléem, celle de la Nativité, celle du Lait etc, sont aussi toutes creusées dans le terrain crétacé, supérieur au jurassique. Mais ici la craie est beaucoup moins dure et plus friable qu'à Jérusalem ; elle est aussi de couleur plus claire.

La plaine des pasteurs près de Bethléem, et tous les autres endroits où les dépots tertiaires n'ont pas été entièrement enlevés, suffisent pour démontrer que si les Arabes n'étaient pas punis pour produire des récoltes abondantes, la Palestine pourrait encore devenir "une terre d'huile et de miel, une terre où le pain ne manque pas, une terre de blé, d'orge et de vignes", et qu'elle a pu être donnée en récompense, eu égard à sa fertilité, à un peuple que Dieu voulait favoriser malgré ses infidélités.

A S. Sabas, où les excavations du Cédron permettent une plus facile observation des couches, nous constatons encore les mêmes formations. La craie est ici beaucoup plus dure, mais stratifiée encore en lits distincts. Aux fossiles de Jérusalem on peut ajouter ici : *Crassatella syriaca*, *Cardium bellum*, *Dentalium cretaceum* etc.

A un certain endroit, au-delà de S. Sabas, on trouve les couches un peu plus tourmentées qu'aux environs de Jérusalem. Comme on se rapproche ici de la Mer Morte, ces bouleversements pourraient être une confirmation de l'opinion qu'un certain nombre de savants entretiennent au sujet de la formation de cette mer, qui serait due à une fissure dans les couches que seraient venu remplir les eaux des hauteurs avoisinantes.

Les calcaires bitumineux qui avoisinent la mer Morte contiennent entre autres fossiles : *Inoceramus aratus*, *Pecten obrutus*, *Gryphæa vesicularis* etc.

Mais un fait qui saute aux yeux de tous les visiteurs de cette contrée, quelque peu naturalistes qu'ils soient, c'est l'extrême dépression où git la mer Morte.

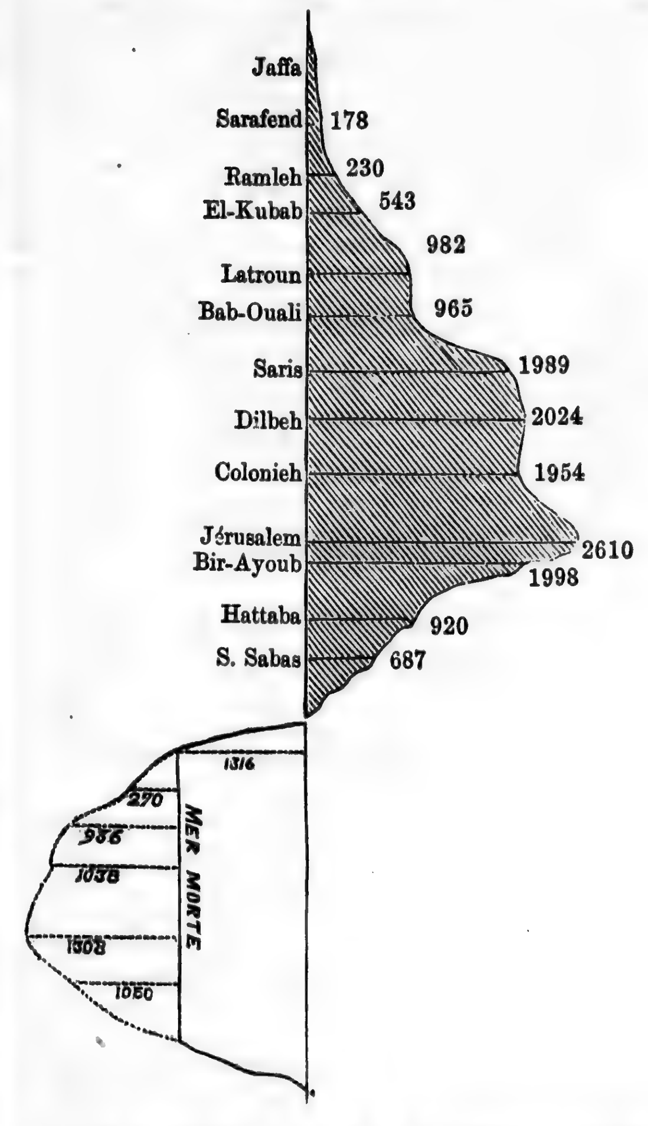
Comme les figures se saisissent d'ordinaire plus facilement que les descriptions, voyez dans la gravure de la page 419 une coupe transversale des montagues de la Judée, depuis Jaffa jusqu'à la rive E. de la mer Morte, avec indication de l'élévation des points les plus saillants.

Jérusalem est à 2610 pieds au dessus de la Méditerrannée, et la mer Morte à 1316 pieds au dessous du même niveau, c'est donc une différence de 3926 pieds entre Jérusalem et la mer Morte. C'est la plus forte dépression que mentionne la géographie sur toute la surface du globe. Si à cette somme on ajoute la profondeur même de la mer Morte qui, en certains endroits atteint jusqu'à 1308 pieds, on a une différence de niveau de 5234 pieds dans l'espace de 8 lieues seulement.

Comme on a pu le voir par ce que j'ai exposé plus haut, il y a deux théories au sujet du creusement de la mer Morte. Les uns veulent que le Jourdain communiquât autrefois avec la mer Rouge, ne laissant qu'une belle et fertile vallée à l'endroit de la mer Morte ; et qu'une dépression s'étant alors opérée, le courant aurait été interrompu et aurait inondé la plaine.

Les autres prétendent que la dépression ayant été effectuée par le mouvement des parties adjacentes, les eaux des parties plus élevées se seraient réunies là pour former le lac Asphaltite, lequel, bien que recevant le tribut de plusieurs affluents, conserverait à peu près son même niveau, eu égard à la puissante évaporation de ses eaux que favorise surtout leur grande salure et la lourde atmosphère qui pèse sur elles. Nul doute que les sources qui alimentent cette salure des eaux, ne contribuent aussi à augmenter par leur déperdition la capacité du bassin principal.

Quelque soit l'hypothèse que l'on adopte, ce qui demeure certain c'est que soit fissure dans le fond de la vallée, ou érosion par des courants des hauteurs voisines, le phénomène a eu lieu longtemps avant l'époque tertiaire, puisque les vallées sur les bords sont encore toutes remplies des dépots de cette formation. Et cette théorie ne peut en aucune façon affecter le récit de l'Ecriture Sainte au sujet de la destruction de la Pentopole, puisque cette destruction n'a pu être que la suite d'un agran. dissement du bassin principal, ou même a pu avoir lieu sans



Coupe transversale à travers les montagnes de la Judée, depuis Jaffa jusqu'au delà de la mer Morte.

agir en aucune façon sur la capacité du lac Asphaltite. L'Ecriture Sainte ne dit pas qu'un lac a été creusé à l'endroit de ces villes coupables, mais seulement qu'elles furent détruites par le feu du Ciel. Or une pluie de feu et de soufre a pu détruire ces cinq villes, sans changer en aucune façon les limites du lac sur les bords duquel elles reposaient.

J'ai parlé des affluents de la mer Morte.

Qu'on n'aille pas croire en effet que le Jourdain soit le seul cours d'eau qui se déverse dans ce bassin ; car en outre de plusieurs rivières qui se déchargent dans ce fleuve, on trouve encore, sur la rive est, l'Arnon, le Callirhoë, l'Hamora etc. qui fournissent aussi le tribut de leurs eaux. Cependant, quoiqu'il en puisse être, il n'en est pas moins certain que le volume d'eau que versent ces affluents dans le bassin principal n'est pas très considérable. On estime que le Jourdain, à lui seul, contribue pour 7 millions de tonnes d'eau par jour, les autres affluents réunis ne pourraient fournir la même quantité. Or une eau avec une température de 16° à 20° Réaumur et une telle pression que celle de la mer Morte, peut fournir à l'évaporation sans peine 10 à 12 millions de tonnes journellement.

Différentes observations ont permis de constater que l'eau de la mer Morte n'avait pas partout la même densité ni la même température. L'eau doit sans doute se saturer d'autant plus densément des sels qu'elle contient qu'elle se trouve plus rapprochée des masses minérales qui les fournissent. Or ces masses étant inégalement distribuées, de là le manque d'homogénéité dans les diverses parties de l'eau.

Voici, d'après une analyse qui en a été faite, la composition de l'eau de la mer Morte, prise à 185 pieds de la surface.

Chlorure de sodium (sel marin)	78 554
Chlorure de potassium (muriate de potasse)	6 586
Chlorure de magnesium (muriate de magnésie)	145,897
Chlorure de calcium (muriate de chaux)	31,075
Sels de brome	1,374
Sulphate de chaux	701
Eau	735,813
	1900,000
Pesanteur spécifique	1,227

L'hélice que nous rencontrons en grande quantité avant d'arriver à la mer Morte, est l'*Helix lithophaga*, Conrad. Cette hélice se rapproche beaucoup de la *planospira*, Muller, par la forme et les dimensions, cependant elle s'en distingue facilement par ses tours de spire qui sont carénés près des sutures et les taches anguleuses qu'elle porte surtout vers son sommet; sa lèvre est réfléchie et son ombilic assez grand est en partie recouvert par la lèvre. Cette espèce est surtout remarquable en ce qu'elle a pour habitude de se ronger une cavité dans la pierre dans laquelle elle se renferme. C'est le seul exemple d'un mollusque terrestre qui prend ainsi les habitudes de plusieurs espèces marines, comme les pholades, les saxifrages etc.

Habitant des lieux arides, elle peut demeurer fort longtemps sans prendre de nourriture. Elle clot alors son ouverture non seulement d'un simple diaphragme comme ses congénères, mais d'une véritable cloison plus ou moins solide, toute incrustée de carbonate de chaux. Ainsi renfermée, ne perdant presque rien par l'évaporation, elle peut persévérer des mois sans prendre de nourriture ni avoir besoin d'humidité.

Les plantes sur les bords du Jourdain et à la fontaine d'Elisée sont assez nombreuses, mais recueillies en passant sans trop de soins, et plusieurs en dehors de l'époque de leur floraison, leur détermination n'est pas des plus faciles.

Voici la liste de celles dont les spécimens m'ont permis de déterminer l'espèce.

Près de Jérusalem et dans la vallée du Cédron, jusqu'à S. Sabas.

Hutchinsia brevistyla, Crucifère; sur le Mont Sion.

Capparis spinosa, Linné; sur le Cédron. Arbuste de 2 à 3 pieds, à stipules épineuses. Plusieurs prétendent que c'est là la plante mentionnée dans l'écriture sous le nom d'Hyssope. Les Arabes la nomment *Asob* ou *Esof*. Elle croît souvent dans les fentes des rochers.

Melia azedarack, Linn. Il m'a été agréable de renouveler connaissance avec cet arbre que j'avais rencontré la première fois, en Floride. Mais là, comme en Egypte et en Palestine, c'est un importé de Perse. Il forme un joli arbre de 15 à 25 pieds de hauteur, à tronc droit, à feuilles composées, portant au printemps une profusion de fleurs lilacées d'une

odeur suave. Son fruit est une drupe tellement dure que les talons des bottes mêmes ne peuvent la briser.

Anagyris fœtida, Lin. C'est un abrisseau de 2 à 3 pieds, à fleurs jaunes papillionacées, avec une tache de brun sur l'étendard. Les feuilles froissées répandent une odeur désagréable. Près de Jérusalem.

Melilotus officinalis, Willd. C'est celui que nous cultivons dans nos jardins sous le nom de trèfle d'odeur. On le trouve en certains endroits, comme sur les rochers de Lévis, dans les environs de Montréal, poussant spontanément en dehors des jardins, surtout la variété à fleurs jaunes. Assez commun autour de Jérusalem.

Myrtus communis, Lin. Arbrisseau de 5 à 6 pieds, non encore en fleurs lors de notre visite, mais facile à reconnaître par l'odeur agréables de ses feuilles. Rencontré en plusieurs endroits.

Tamarix tetrandra, Pallas. Arbrisseau de 8 à 10 p., à fleurs en longues grappes, en Juillet et Août. Se rencontre surtout près des eaux. Egypte, Palestine.

Styrax officinale, Lin. Aliboufier officinal, arbrisseau de 10 à 12 p., à fleurs imitant celles de l'oranger, mais de couleur blanche.

Olea Europœa, Lin. L'Olivier commun, qui est presque partout cultivé en Orient, s'y rencontre aussi à l'état sauvage. C'est un arbre de 18 à 20 pieds, à feuilles opposées, étroites, lancéolées, mucronées, blanchâtres en dessous, à bois très dur, croissant lentement, mais durant des siècles.

Sur les bords de la mer Morte :

Arunda donax, Lin. Le roseau commun se rencontre dans les ruisseaux se déchargeant dans la Mer Morte.

Allium sativum, Lin. L'ail commun se rencontre sur les bords du Jourdain.

Erica orientalis. On croit cette espèce de Bruyère différente de la *vulgaris*, Lin. Dans les vallons des montagnes.

Calatropis procera, R. Brown. Contrairement à nos espèces américaines, cette Asclépiadée est à tige ligneuse, de 6 à 8 p., à fleurs blanc-rosé. Bords du Jourdain.

Scabiosa stellata, Lin. A fleurs blanches. Bords du Jourdain.

Echium arenarium. Gass. Cette Viperine est bisannuelle, à fleurs petites, violacées. Bords de la mer Morte.

Mandragora officinarum, Lin. Cette plante contient un poison très-actif. Les Arabes en font usage en médecine. Jourdain.

Molucella spinosa, Lin. Labiée annuelle, à fleurs violacées, à calice à dents épineuses. Jourdain.

Avena fatua, Lin. Sur les bords du Jourdain et dans la plaine de Jéricho.

Populus alba, Lin. Très vigoureux sur les bords du Jourdain.

Salix sifsaf. Les Arabes donnent à ce saule le nom de *Sifsaf;* je ne saurais en déterminer l'espèce. Jourdain.

Vitex agnus-castus, Lin. Gattilier, Arbre au poivre. C'est une Verbénacée à tige ligneuse, de 8 à 10 pieds. Les Arabes lui donnent le nom de *Rishrash*, et emploient ses graines en guise de poivre. Jéricho.

Malva rotundifolia, Lin. Bords du Jourdain.

Zisiphus spina-Christi, Willd. Le même que celui du mont des Olives.

Eleagnus angustifolius, Lin. Olivier de Bohême, *Kakkum* des Arabes.

Ce Chalef répand une une odeur des plus agréables lorsqu'il est en fleur. Jéricho.

Solanum Sodomeum, Lin. C'est la fameuse *pomme de Sodome* sur laquelle tant de voyageurs nous ont fait des récits fabuleux. C'est un fruit rempli de cendres, disent les uns, une galle pleine de déjections d'insectes, prônent les autres. La Morelle de Sodome est un petit arbrisseau de 3 pieds, à rameaux tortueux garnis d'épines droites, dilatées à leur base. Le fruit, d'environ un pouce de diamètre, est jaunâtre puis passe au noirâtre, il est comme la tomate sa voisine, rempli de graines fines qui, desséchées, ressemblent à une poussière grossière. Fontaine d'Elisée.

Il est un autre fruit sur les bords de la mer Morte que je n'ai point vu et que je serais assez embarrassé pour ramener à son genre et à son espàce, d'après ce qu'on m'en a rapporté. On lui donne aussi le nom de *pomme de Sodome.* De la grosseur d'une moyenne figue, il est rempli de graines portant chacune une longue barbe soyeuse, aussi douce que la soie, qui peut aussi se filer, mais qui est peu consistante. Ce doit être probablement une Asclépiadée.

L'Oscar que j'ai failli aussi à déterminer, est, je pense, une Solanée, ligneuse et épineuse, de 8 a 12 pieds. Son fruit est jaune taché de rouge, à suc âcre et caustique, l'intérieur en est spongieux.

Enfin reste la fameuse rose de Jéricho que tous les voyageurs mentionnent, mais qui ne se rencontre pas à Jéricho. La Jérose hygromètre, *Anastatica hierochuntina*, Lin., ou *rose de Jéricho*, est une Crucifère annuelle, qui croît dans les déserts de l'Arabie, au sud de la mer Morte. Après la floraison, la plante se dessèche, et les rameaux se repliant en dedans, elle forme une boule presque parfaite. Si le vent vient alors à la détacher du sol, elle roule souvent à de très grandes distances pour aller y répandre ses graines. La plante étant très hygrométrique, du moment qu'elle sent l'humidité, ses rameaux s'amollissent, s'étalent, ses capsules se gonflent et laissent échapper leurs graines. C'est bien là une disposition des plus admirables de la Providence pour la diffusion des plantes. Mais il ne faut pas croire, comme l'ont avancé maints auteurs, que la plante à l'humidité reprend sa végétation. Etant annuelle, sa révolution est terminée lorsqu'elle a donné ses graines, bien que ses rameaux demeurent toujours hygrométriques.

Telles sont les plantes que j'ai ainsi pu recueillir en passant; il y en a une foule d'autres qu'un séjour un peu plus long et des recherches plus suivies m'auraient permis de rencontrer, mais il ne m'était pas possible de le faire alors.

XXIV

La Semaine-Sainte, à Jérusalem.—Entrée du Patriarche au S' Sépulcre; le Dimanche des Rameaux; les Ténèbres; le Jeudi-Saint; le Vendredi-Saint; le Samedi.Saint; Pâques.—Emmaus.

Jérusalem, samedi 9 *Avril.* — J'étais tellement épuisé à mon retour de la mer Morte hier, que je dus rester au lit tout l'après midi. Le docteur que je vis vers le soir voulait même que je le gardasse pendant quelques jours; mais je me contentai de garder à peu près ma chambre, ne me permettant qu'une courte visite à quelque sanctuaire chaque jour. Une dose de quinine que me prescrivit le médecin le soir me soulagea passablement de ma fièvre, mais je restai toujours avec une grande irritation des bronches; une toux des plus fatigantes me tourmentant presque constamment.

Malheureusement je n'étais pas le seul à souffrir. Mon compagnon, M. Bolduc, se sentit repris d'une attaque de diabète dont il avait déjà souffert, mais dont il croyait s'être débarrassé sans retour, si bien que le médecin crut devoir lui interdire l'exercice du cheval et qu'il dût de suite renoncer au voyage de Galilée qui ne peut se faire qu'à cheval. On me sollicita vivement de prendre la même détermination, mais je m'y opposai fermement, espérant que dans la dizaine de jours qui nous séparait encore du moment du départ, je pourrais me débarrasser de ma bronchite qui n'était guère plus grave que

celles auxquelles je suis sujet de temps à autres, même en restant tranquille chez moi. Malheureusement nous avions de la pluie presque tous les jours, et l'humidité constante qui régnait dans ma chambre, toute en pierre, plancher, murs, plafond, comme le serait une cellule taillée dans le roc, ne contribuait pas peu à entretenir cette irritation de poitrine dont je souffrais.

Je garde donc la chambre ce matin et ne puis célébrer.

Le Patriarche devant faire son entrée solennelle dans la basilique du S. Sépulcre dans l'après midi, nous nous disposons à y assister. "Messieurs, nous dit notre commandant, nous allons accompagner Mgr le Patriarche dans son entrée solennelle au S. Sépulcre, et voici l'ordre qu'il faudra suivre : immédiatement après le Patriarche viendra le Bureau, puis MM. les ecclésiastiques, à leur suite les hommes, et enfin les dames de notre caravane". Mais depuis quand, dis-je à mes confrères ecclésiastiques, un instructeur de cavalerie doit-il avoir le pas sur les prêtres dans une cérémonie religieuse? Comme votre doyen je vous tracerai la route, et nous prendrons notre rang, sans égard à la proclamation qu'on vient de nous faire.

Le parapluie sur la tête—car il tombait quelques grains de pluie—nous nous tenons prets, et du moment que nous entendons les hallebardes des quatre cavas qui dans ces circonstances précédent le Patriarche retentir sur les pierres du pavé, nous nous rendons à l'angle de la rue que Sa Grandeur doit suivre et enfilons derrière le prélat aussitôt qu'il est passé. Arrivés dans le vestibule de la Basilique, Mgr se revêt des habits pontificaux, les chanoines prennent de même les leurs, et on nous distribue, à nous les ecclésiastiques, des surplis, pour former le chœur, à la suite des chanoines, laissant notre commandant avec ses autres collègues du Bureau, libres de jouer des coudes pour se frayer un passage dans la foule compacte du commun des mortels qui obstruait tous les espaces libres.

Nous nous rendons d'abord dans la chapelle des Pères franciscains, où nous sommes admis au baise-main, puis aussitôt après se fait la procession aux sanctuaires, telle que je l'ai déjà décrite.

Dimanche des Rameaux, 10 *Avril*. —Quoique encore bien faible, je veux célébrer ce matin et assister à la cérémonie des Rameaux. Je prends donc place au chœur, en surplis, pour

assister à la Bénédiction qui se fait très solennellement par Mgr le Patriarche lui-même devant la façade du S. Tombeau.

Une foule compacte, composée en grande partie de schismatiques que la curiosité attire, remplit presque tout l'espace sous la vaste coupole. Une ligne de soldats Turcs, sous les armes, entoure le saint Edicule, tant pour maintenir l'ordre dans cette multitude, que pour laisser l'espace libre à la procession qui fait trois fois le tour du saint Tombeau.

Mgr distribue d'abord les palmes, palmes gigantesques, de cinq à six pieds de longueur, aux chanoines, puis au chœur, et ensuite à tous les fidèles catholiques, hommes et femmes. Immédiatement après le chœur se présente le Consul français, en grande tenue, avec son épouse, et à leur suite le reste des fidèles. Malgré tout le disparate qu'offrait la cérémonie, il était vraiment touchant le pêle-mêle que présentait le défilé de cette foule aux pieds du Patriarche, pour recevoir de la main du pontife une branche bénie, une palme, signe de la victoire que la charité chrétienne seule sait assurer sur les mauvais penchants de la nature, pour faire de toutes les nationalités un peuple de frères. A la mise élégante et recherchée des dames et messieurs de notre caravane et autres européens, s'entremêlaient les haillons déchiquetés de l'Arabe aux pieds nus, avec les voiles blancs dont se couvrent de la tête aux pieds les filles de la Ville-Sainte lorsqu'elles se montrent à l'église.

Du moment que j'eus reçu ma palme, j'avisai le moyen de pénétrer à travers la foule pour parvenir à la sacristie afin de célébrer. Je croyais la retraite presque impossible, mais les soldats turcs devinant mon dessein, me frayèrent sans aucune peine une issue à travers la masse du peuple.

Le sacristain m'ayant offert l'autel du *Stabat-Mater* sur le Calvaire, je l'acceptai avec d'autant plus de satisfaction que je n'avais pu encore y célébrer.

Revenu à Casa-Nova, je crus devoir borner là mes excursions de la journée ; mon état de faiblesse ne me permettant pas d'en faire davantage.

M. Bolduc, qui, par suite des prescriptions du médecin n'avait pu faire avec nous le voyage de S. Jean dans le désert, est parti seul, après midi, pour s'y rendre à pied (2 lieues). Il doit revenir demain.

Lundi, 11 *Avril*.—Je me trouve un peu mieux ce matin et

je vais dire la messe à S. Sauveur, à l'autel du Saint-Esprit où il y a indulgence plénière. Ce sont les indulgences du Cénacle que Rome a rapportées aux autels de S. Sauveur, depuis que les musulmans ont dépossédé les catholiques du précieux sanctuaire où N. S. institua la divine eucharistie et où le Saint. Esprit descendit sur les Apôtres au jour de la Pentecôte.

J'étais à me reposer sur mon lit, l'orsqu'on m'apporta trois lettres qui venaient de m'arriver par la malle. Je reconnus de suite aux timbres qu'elles me venaient du Canada. C'étaient les premières que je recevais depuis mon départ de Québec, le 17 février. Elles étaient toutes couvertes de corrections d'adresses ; c'est qu'arrivées à Paris le lendemain de notre départ, elles avaient été expédiées à Marseille, où elles étaient parvenues aussi le lendemain du départ du bateau.

S'il est quelque chose d'agréable pour le voyageur en dehors de son pays, lorsqu'il se voit séparé de tout ce qu'il a de cher, c'est bien les nouvelles directes qu'il en peut recevoir. Aussi me crus-je, après la lecture de ces lettres, tout-à-fait remis de mon indisposition et débarrassé complètement de ma bronchite.

Mardi, 12 *Avril.*—Malgré ma faiblesse, je ne renonce pas à l'engagement pris la veille d'aller célébrer dans la grotte de Gethsémani. Vers les 5h., accompagné de M. Dagès qui s'était offert pour servant, je parcours la Voie Douloureuse, sort par la porte St Etienne, coupe la vallée de Josaphat en traversant au fond le torrent de Cédron sur le petit pont qui le couvre, et pénètre à quelques pas au delà sur le flanc du mont des Oliviers, à la sainte Grotte de Gethsémani, où N. S. souffrit cette agonie qui lui arracha une sueur de sang, pendant que les trois Apôtres Pierre, Jacques et Jean qu'il avait amenés avec lui, se laissaient aller au sommeil, à un jet de pierre de là, sous les arbres du jardin, dont il reste encore huit témoins de cette scène de près de vingt siècles.

La grotte de Gethsémani est un des sanctuaires où les pèlerins se plaisent davantage à célébrer, par ce que là nous sommes chez nous à l'exclusion de tous les schismatiques, et nous retrouvons la grotte telle qu'elle était au temps de N. S. Nul marbre pour en dérober les parois et aucun travail non plus n'en a altéré la forme. Oui ! c'est ce rocher même que je touche de la main qui a répercuté la voix de mon Dieu lorsqu'il adressait sa prière à son père : “ Mon Père, que ce calice

passe loin de moi ; cependant que votre volonté soit faite et non la mienne !" C'est sur cette pierre, ce roc sur lequel je me prosterne aujourd'hui, qu'a coulé cette sueur de sang que les angoisses de l'âme de Jésus arrachèrent à son corps ! Qu'il fait bon se recueillir et prier ici ! Mais je suis prêtre, prêtre de Jésus-Christ, et dans un instant je vais faire couler de nouveau sur ce roc le sang précieux qui l'a déjà arrosé autrefois. Puisse la vertu de ce sang sans prix toucher les cœurs de cette foule d'indifférents et d'égarés qui en méconnaissent encore la valeur ; qu'une piété sincère fasse place dans leurs cœurs à cette simple curiosité qui les porte parfois à visiter ce saint lieu !

La grotte est irrégulière et mesure une trentaine de pieds de diamètre. Une ouverture à jour dans le plafond avec la porte qui s'ouvre sur l'escalier extérieur lui fournissent la lumière nécessaire pour la célébration des saints mystères. Sept à huit personnes, toutes fort recueillies dans leur dévotion, assistèrent à la sainte messe. Je donnai la communion à quatre ou cinq parmi lesquelles se trouvait une religieuse. C'était une fille de S. Joseph de l'Apparition. Arabe de nation, elle avait reçu son éducation à Beyrouth où elle avait fait profession, d'après les détails qu'elle me donna elle-même lors de notre retour à la ville. Elle parlait très bien le français. Les enfants du désert admis à la profession de la pratique des conseils évangéliques, n'est-ce pas Agar devenant l'égale de Sara ? Esaü recouvrant son droit d'ainesse ? Qu'il est beau ce spectacle de la charité chrétienne qui fait de tous les enfants d'Adam de véritable frères, quelque soit leur couleur, leur nationalité, leur degré de civilisation, leurs habitudes de vie ! L'exergue : Liberté, Fraternité, Egalité, se lit sur tous les édifices publics en France, mais l'église catholique seule nous offre le spectacle de son réel accomplissement. Dieu, sans doute, ne fait acception de personne, sous la loi de charité ; cependant, lorsque des habitudes séculaires de barbarie et d'une licence sans frein ont moulé le caractère d'un peuple, ce n'est qu'avec une extrême prudence que l'Eglise se décide à conférer le commandement et les honneurs à ces races dégénérées. Les évêques, en Chine, ont été les témoins de telles déceptions sous ce rapport, qu'ils en sont venus à n'admettre au sacerdoce les enfants indigènes qu'après la quatrième ou la cinquième génération depuis la conversion de leurs familles. Les différentes supérieures de communautés reli-

gieuses que j'ai pu consulter sur le sujet, m'ont toutes affirmé qu'en Orient il fallait de même ne procéder qu'avec une extrême prudence à cet égard avec les indigènes. Et n'est-ce pas ce que l'on peut observer chez tous les peuples en dehors de la civilisation ? La nature corrompue de l'homme, en vivant longtemps sans contrainte, prend un tel ascendant, qu'elle devient pour ainsi dire incontrôlable. Nos sauvages du Canada, tout bons chrétiens qu'ils soient, malgré leur civilisation apparente, n'ont pu encore fournir de sujets pour le sacerdoce. Ces peuples demeurent toujours enfants dans la pratique de la vie chrétienne, et ne peuvent en remplir les devoirs que sous le commandement et la surveillance habituelle de chefs sortis de la véritable civilisation.

Mercredi, 13 *Avril.—Repletus multis miseriis ;* l'homme né de la femme, a dit le saint homme Job, vit peu de temps, et est sujet à une foule d'infirmités. Il ne faut pas avoir vécu longtemps pour reconnaître cette vérité, et j'en trouve en moi-même aujourd'hui une nouvelle confirmation. Ranimé hier par les bonnes nouvelles que je recevais du pays, je me croyais parfaitement rétabli ; et voici que ce matin, je me trouve plus mal que jamais. Une toux continuelle m'a privé du sommeil de la nuit et je me sens sur la poitrine un poids qui m'écrase. Je me vois forcé de renoncer à la consolation de célébrer aujourd'hui.

J'ai déjà noté plus haut que la colonne de la flagellation est conservée sur un autel de la chapelle des Pères franciscains, dans la basilique du S. Sépulcre, et qu'on ne la sort du grillage qui la renferme que le mercredi-saint. Malgré mon état de faiblesse, je ne voulais pas manquer l'occasion de vénérer une si précieuse relique. Je me rendis donc à la basilique, dans l'après-midi, avec M. Bolduc ; mais qu'elle foule compacte remplit toute la capacité de la chapelle franciscaine ! C'est avec grande peine que ceux qui ont pu baiser la sainte colonne, qui se trouve sur le bord de la table même de l'autel, peuvent se frayer un chemin pour sortir, et aussitôt de nouveaux arrivés se pressent pour remplir le vide qu'on vient de faire. Je laissai à M. Bolduc, fort et vigoureux, le soin d'ouvrir le passage en jouant des coudes à travers cette foule, pour n'avoir qu'à me glisser à sa suite. Après avoir subi maintes ondulations occasionnées par la marche en sens contraire de ceux qui opèrent leur retraite, nous parvenons enfin au marchepied de l'autel. Mais la marche est haute, la pression plus

forte et les mouvements plus prononcés encore là qu'ailleurs. M. Bolduc a pu avoir son tour et je me vois sur le bord de la marche pret à passer, lorsque survient un courant en sens contraire qui me recule de 7 à 8 pieds en arrière. M. Bolduc vient à ma rescousse pour m'ouvrir de nouveau le passage, me grimper et me maintenir sur la marche jusqu'à ce que je puisse toucher de mes lèvres la sainte relique. "Il faut tenir sa dévotion à deux mains, me disait un pèlerin, pour ne pas s'impatienter des bousculements sans fin dans ce tohu-bohu." Et je suis assez de son opinion. Il faut remarquer qu'il n'y a pas que les catholiques qui viennent vénérer la sainte relique, mais que les schismatiques s'y portent aussi avec peut-être un plus grand empressement et en nombre probablement plus considérable.

A 3 h. P. M. commence l'office des Ténèbres que les PP. franciscains chantent au S. Sépulcre. Je n'ai pu y faire qu'une courte apparition, et j'ai remarqué que l'office s'y faisait de la manière la plus touchante; les voix graves des bons religieux, articulant très distinctement la récitation des psaumes et accentuant le chant des lamentations d'une manière tout-à-fait saisissante !

Mais prêtons l'oreille aux paroles de Jérémie, et voyons si après plus de vingt-cinq siècles elles n'ont pas encore toute leur actualité.

" Oh ! comment cette ville, autrefois si animée de peuple est-elle maintenant si déserte et si morne ?

" Comment la Reine des nations, celle que les peuples venaient voir de loin a-t-elle été rendue semblable à une veuve désolée ? Comment la maîtresse de tant de Provinces a-t-elle été faite tributaire de l'étranger ?

" Pour se sauver de l'affliction de la servitude, pour échapper à l'esclavage, Juda a quitté sa patrie. Mais le repos qu'il avait perdu, il l'a vainement cherché chez les nations étrangères ; elles n'ont fait que se lier ensemble pour le persécuter.

" Les rues de Sion pleurent leur solitude ; personne n'y vient plus, personne n'accourt plus aux solennités du temple ! Ses portes sont brisées, ses parvis déserts, ses prêtres dans la douleur ; et ses vierges vêtues de deuil, gémissent dans l'amertume.

“ Ses ennemis l'ont terrassée, et se sont gorgés de ses richesses, parce que le Seigneur, irrité de ses iniquités, dans sa justice et sa colère l'avait condamnée.... Ses enfants encore tout petits ont été emmenés captifs, frappés et rudoyés par l'ennemi.

“ Jérusalem ! Jérusalem ! convertis-toi au Seigneur ton Dieu ! ”

O Jérémie, de la poussière de tes chairs écartelées par la scie au pied de Sion, porte tes regards sur le mont du Mauvais Conseil et de là sur le Golgotha, et tu trouveras une réponse à toutes tes interrogations. Au plus criminel des forfaits, il fallait une expiation sans pareille !

Bon nombre de pèlerins nouveaux nous arrivent aujourd'hui, pour assister comme nous aux cérémonies de la semaine sainte. Ce sont entre autres : quatre trappistes que nous avions déjà vus en Egypte. Leur supérieur est un abbé mitré, portant anneau et croix pectorale ; il a droit aussi à la mitre en officiant. C'est un homme de fort bonne mine et des plus aimables. Je renouvelle connaissance avec un de ses Frères que j'avais, par hasard, rencontré à Québec quelques années auparavant. Puis c'est un M. Acton, anglais, avec sa dame et un jeune comte Russe du nom de Boutourline ; un M. Lodge, Irlandais catholique, avec sa femme qui est protestante. Cette dame qui est encore protestante, avait épousé en premières noces un veuf de sa religion ayant quatre enfants, et tout en persévérant dans son erreur, elle avait fait en sorte que son mari et l'un de ses fils, ministre protestant, se fissent catholiques avant de mourir. Quant à elle, elle était encore là, convaincue de l'exactitude de nos dogmes, et différant toujours de les embrasser. C'est un mystère dont elle seule avec Dieu, je pense, a le secret. Elle fait avec nous la visite des sanctuaires avec beaucoup de dévotion, prend part à nos prières, distribue de larges aumônes aux pauvres, et se pourvoit d'objets de dévotion, mais ne paraît pas encore disposée à ouvrir les yeux à la lumière qui brille à ses yeux et qu'elle reconnaît être la véritable.

Parmi ces nouveaux arrivés se trouvait encore un M. Asgian, prêtre Arménien uni, qui avait été secrétaire du cardinal Assoun lorsqu'il était patriarche de Constantinople. Parlant bien le français, il me donna des détails qui m'intéressèrent beaucoup sur les différents rites orientaux dont il avait fait une étude spéciale. Ce monsieur regrettait beaucoup de ne pouvoir

célébrer dans le S. Sépulcre, Rome n'autorisant là que le rite latin.

Un autre personnage dont je fus aussi très heureux de faire la connaissance, fut M. de Lévis-Mirepoix, un petit cousin de notre baron de Lévis, le vainqueur des Buttes à Neveu, celui qui tira le dernier coup de canon pour conserver le Canada à la France. Mais par sa mère il nous intéresse encore davantage, puisqu'il descend des Laval-Montmorency, famille de notre premier évêque que l'Eglise, nous en avons l'espoir, placera bientôt sur nos autels. Ce monsieur, jeune encore, nous parut homme de fort bon commerce, et quoique avec des manières distinguées, rien ne dénote en lui la prétention ni cette morgue qu'affichent si souvent les nobles pour pallier les défauts de leur cuirasse sous le rapport de l'éducation et des connaissances. Il me dit qu'il entretenait l'espoir de visiter le Canada prochainement, et qu'il soupirait après le moment où il pourrait mettre ce projet à exécution.

Jeudi saint, 14 *avril.*—Bien que je ne remarquasse aucun mieux sensible dans mon état, j'ai pu, ce matin, aller communier avec les autres, sans toutefois assister à l'office entier, car commencé à 5½ h. il ne s'est terminé qu'après 10 h. C'est en face du S. Sépulcre qu'a officié Mgr le Patriarche. La consécration des saintes huiles avec une nombreuse communion du peuple ajoutaient encore à la longueur de l'office.

Un nombreux clergé revêtu de riches habits sacerdotaux, le splendide tabernacle d'argent ciselé que l'on érige devant la porte du Saint-Edicule, les sons majestueux de l'orgue des Franciscains qui remplissent toute la capacité du vaste édifice, ajoutés à la dignité qu'apporte les Patriarche en s'acquittant des fonctions sacrées, tout contribuait pour ajouter à l'office une solennité exceptionnelle des plus touchantes. La foule qui se presse toujours autour du Saint-Edicule me parut aussi plus paisible que d'ordinaire.

Rien de plus édifiant de voir presque la totalité de cette foule s'approcher de la sainte table au moment de la communion; et comme elle était bien propre à nous donner une idée de cette autre foule que vit l'apôtre S. Jean au pied du trône de Dieu, *ex omni tribu, lingua et natione* ! Ici aussi toutes les nationalités se confondaient. C'étaient des français, des anglais, des espagnols, des italiens, des arabes, des grecs, des polonais etc., et quant aux costumes c'était une bigarrure à défier toute description. Ici ce sont les filles arabes aux pieds nus, avec leur

voile blanc sur la tête, coudoyant des élégantes d'Europe à la mine la plus recherchée ; là ce sont des Syriens, des Maronites, des Cophtes aux costumes aussi variés dans leurs couleurs qu'originaux dans leur forme. Ce sont encore : des Frères des Ecoles Chrétiennes avec leurs rabats blancs sur leurs robes de bure noire, des Sœurs au costume semi religieux à couleurs sombres contrastant avec le blanc que portent les filles du pays, etc. Il serait difficile, je pense, de trouver ailleurs une foule présentant semblable mosaïque.

Dans l'après-midi, à 1½ h. aussi a lieu le lavement des pieds au S. Sépulcre, et à 3 h. l'office des ténèbres comme la veille.

Vendredi-Saint, 15 *Avril*.—S'il nous était permis de choisir le temps et le lieu où il nous plairait de recevoir la maladie, je conseillerais aux pèlerins de ne s'y laisser aller qu'après avoir fait leurs adieux aux arabes, car ce sont bien les plus maussades serviteurs qu'on puisse rencontrer. Le médecin m'ayant hier prescrit un bouillon Liébig (essence de bœuf), je descendis au réfectoire pour demander de l'eau chaude et du sel. Ayant retardé quelques minutes pour retourner à ma chambre, je trouvai sur ma table, en y arrivant, une théière pleine d'eau bouillante avec une salière. Le garçon, me dis-je, va revenir sans doute apporter une tasse, un bol, un vase quelconque avec une petite cuiller. J'attends donc ; mais rien ne vient. Je retourne au réfectoire après une dizaine de minutes, et j'en trouve la porte fermée. Je me vois forcé de renoncer à mon bouillon, car avec quel instrument retirer la gelée de la boîte et dans quel vase la délayer ensuite dans l'eau ? Je n'avais absolument rien.

Lorsque je vis, après une couple d'heures, qu'on devait commencer à faire les préparatifs du souper, je retournai au réfectoire où je trouvai mon arabe.—Mais comment ? vous m'avez apporté une théière d'eau bouillante avec du sel et sans vase ni ustensile quelconque pour faire le bouillon ?—Mais, vous n'avez demandé que cela.—Imbécile, vous est-il venu à l'idée que je pouvais boire de l'eau bouillante à même un bec de théière ?

Vous ne sauriez croire, me dit le directeur de Casa-Nova, quel trouble nous avons avec ces serviteurs inintelligents ! Aussi les bons Pères, malgré leur bonne volonté, se voient-ils le plus souvent dans l'impossibilité d'apporter auprès des malades les soins que requerraient leur état.

Comme à chaque nuit le frisson me revenait, le médecin me donna hier soir une petite dose de laudanum, ce qui me fit passer une nuit plus tranquille; et quoique un peu plus faible ce matin, je me sentais l'estomac beaucoup plus libre, et croyais voir que mon malaise allait s'en aller décroissant graduellement.

L'office ce matin commence à 7 h. et se célèbre sur le Calvaire. Si partout cet office est touchant et expressif, il a bien davantage ce double caractère lorsqu'il est célébré sur le Calvaire, à l'endroit même où s'est opéré le mystère dont l'Eglise évoque le souvenir.

" *Ecce lignum crucis*, voici le bois de la croix auquel a été attaché celui qui fut le salut du monde." Et c'est ici même que s'est opéré ce mystère! " Venez; prosternez-vous et adorez!"

Peu après midi, les pèlerins, toujours guidés par le Frère Liévin, et accompagnés du Père Frédéric, se rendirent au Prétoire pour faire Chemin de la Croix dans les rues mêmes que Jésus parcourut chargé de son fardeau. A chaque station le P. Frédéric, dont on a pu admirer l'éloquence en Canada, fit une exhortation des plus touchantes, si bien que des larmes d'attendrissement et de repentir coulèrent à plus d'une reprise. Arrivés au S. Sépulcre, l'office patriarcal des ténèbres était déjà commencé, et ce fut dans la chapelle franciscaine que se termina le Saint exercice.

Suivre Jésus portant sa Croix, le vendredi-saint, dans les rues mêmes de Jérusalem, est un bonheur qu'il n'est pas donné à tous les chrétiens de pouvoir jouir, aussi tous les pèlerins s'empressèrent-ils d'en profiter et ne comptèrent-ils pour rien la fatigue éprouvée, en comparaison des douces émotions qu'ils y avaient renconcontrées.

A 7 h. du soir nous nous rendons de nouveau au S. Sépulcre pour la procession aux sanctuaires qui prend aujourd'hui un caractère tout particulier.

La procession, pour ce jour, se borne à sept sanctuaires, à chacun desquels se fait un sermon dans une langue différente. Nous nous réunissons d'abord à la chapelle franciscaine où l'on nous distribue des cierges, puis nous passons à l'autel de l'Apparition de Jésus à Madeleine, où se fait un sermon en italien. De là nous passons à la chapelle de S. Longin, où

nous entendons un autre sermon en grec moderne ; vient ensuite l'autel de la Flagellation avec un sermon en polonais.

La procession monte de là au Calvaire et se rend à la chapelle de la crucifixion. Ici, on apporte un mannequin de grandeur naturelle, qu'on attache à une croix, à l'endroit même où N. Sauveur se laissa clouer par les bourreaux. En face de Jésus ainsi étendu sur la croix, un religieux fit en allemand un discours avec une très vive déclamation, et qui parut fortement impressionner ceux qui pouvaient le comprendre.

On passe ensuite à l'autel de la Croix, et là, le Christ est élevé en Croix à l'endroit même, dans le trou même où reposa autrefois le bois sacré. Le P. Léon, directeur de Casa-Nova, s'adressa alors à la foule en français, et fit couler des larmes de tous les yeux.

Après ce discours, Joseph d'Arimathie et Nicodème se présentent. Des échelles sont appliquées à la croix. Avec des tenailles on arrache le clou de la main gauche, et le bras se rabat aussitôt contre le corps. On arrache de même le clou de la main droite et celui des pieds, et le corps du Christ, retenu par des linceuls, est religieusement descendu et étendu sur le pavé.

La procession se rend ensuite à la pierre de l'onction, qui est richement illuminée, et sur laquelle le Christ est étendu. Alors un religieux s'adresse à la foule en arabe, et parait vivement impressionner la masse qui l'écoute. De là on transporte la sainte effigie au S. Sépulcre, et là, c'est un Père espagnol qui s'adresse à ses compatriotes.

Commencée à 7 h., il passait 10 h. lorsque la cérémonie fut terminée, et tout le temps, il fallut se tenir debout, ni chaises, ni bancs ne se trouvant dans ces sanctuaires.

Cette cérémonie, malgré tout l'intérêt qu'elle parait offrir à la foule, nous parut à nous, gens du nord, d'un à propos un peu douteux. Sans vouloir la condamner, parce que nous ne savons pas jusqu'à quel point elle peut être avantageuse aux orientaux, nous pensons qu'elle ne conviendrait pas à nos populations. Nous préférons, nous, soumettre notre foi aux mystères qu'elle nous propose tout couverts de leurs voiles, sans vouloir en donner ainsi des représentations sensibles. Sans nul doute qu'il n'en est pas ainsi avec les peuples

d'Orient, et que chez eux, ces démonstrations extérieures peuvent produire de très précieuses impressions.

Samedi-Saint, 16 *Avril*.—L'office patriarchal se fait ce matin devant le S. Sépulcre ; il commence à 6 h. Quoique un peu mieux, je ne crois pas pouvoir y assister.

Je vais, dans l'après-midi, faire quelques stations dans la basilique. Je suis tout surpris de la trouver remplie de monde. Mais quel triste spectacle ! le temple saint est converti en véritable place publique.

Comme les schismatiques se trouvent cette année de huit jours en retard pour la célébration de leur pâque, c'est aujourd'hui la veille de leur dimanche des rameaux, et de toute part l'on est à faire les préparatifs de la solennité. Des femmes en grand nombre tressent des palmes qu'elles offrent en vente aux passants ; on va et vient, parlant tout haut, comme on le ferait dans la rue. Je vois des enfants qui se livrent à leurs jeux ordinaires, se poursuivant, criant, comme s'ils étaient chez eux ; j'en aperçois même qui sont grimpés jusque sur les corniches des galeries, défiant leurs compagnons d'aller les y rejoindre. Il faut que la dévotion ici soit chacun pour soi, et on attendrait en vain l'édification de ses voisins. Ce recueillement, ce silence, cette absence de mouvements qui nous plaisent tant dans nos temples, sont choses inconnues aux orientaux. Pour eux, les démonstrations extérieures, souvent assez bizarres dans leur expression, s'allient avec les émotions intérieures, si toutefois ils en éprouvent, ce que ne dénotent nullement leurs allures et leurs gestes.

Mais voici qu'au millieu de ce tapage se présente le patriarche grec avec son clergé, pour faire son entrée solennelle. Ils entourent la pierre de l'onction, multipliant les aspersions et les encensements. Leurs ministres sont revêtus d'habits très riches, mais je cherche en vain le solennel, la majesté qu'étalent nos cérémonies religieuses ; je m'efforce de découvrir quelque part des indices de piété et de dévotion, et n'en trouve point, pas plus dans les officiants que dans les assistants. Mais comment pourraient-ils montrer extérieurement ce qu'ils ne possèdent pas à l'intérieur ? Ces rameaux desséchés de l'Eglise catholique, seule véritable épouse du Christ, tiennent encore, il est vrai, au tronc principal, mais sans en recevoir cette sève qui vivifie, anime et fait produire des fruits. Déposant leur orgueil, qu'ils viennent faire leur soumission au

vicaire de Jésus-Christ, et aussitôt le courant de sève ne rencontrant plus d'obstacles, ravivra ces rameaux desséchés qui pourront encore donner leurs fleurs et leurs fruits. Le Christ qu'ils ont encore le pouvoir de faire naître, ne se trouvera plus parmi ses ennemis, mais au milieu de ses enfants, avec toutes ses grâces et ses bénédictions pour les soutenir, les animer, les sauver.

Rendus dans leur chœur, je m'avançai un peu dans la porte pour suivre encore quelque temps leurs cérémonies. Mais voici qu'on veut presque m'entrainer de force pour me faire prendre une place dans les stalles. Je crus donc dès lors devoir me retirer et ne pas pousser plus loin mes investigations.

Jérusalem, Pâque, 17 *Avril*.—Il fait, ce matin, une pluie des mieux conditionnées. Mgr le Patriarche officie pontificalement devant le S. Sépulcre, comme au Jeudi-Saint. Les cérémonies se font aussi solennellement que peut le permettre l'exiguité du local, c'est-à-dire de la marche en face du Saint-Tombeau qui forme le chœur des latins. Comme au dimanche des rameaux, on fait encore la procession trois fois autour du S. Sépulcre. Je ne m'arrête qu'un instant à suivre les cérémonies, et je vais me disposer de suite à célébrer.

Arrivé à la sacristie, je trouvai là une quinzaine de prêtres qui tous comme moi, attendaient leur tour pour célébrer. M'adressant au sacristain, je lui représentai qu'étant malade et très faible, il ne m'était guère possible d'attendre.—Et que voulez-vous, me dit-il, les autels sont tous occupés ?—Mais voici un ornement, et l'autel le plus voisin d'ici, celui de l'apparition de Jésus à Madeleine est libre, pourquoi ne m'en servirais-je pas ?—Peu convenable, me repliqua-t-il, vous vous trouveriez au milieu de la foule.—Mais non, la foule ne vient pas jusque là, et tous les regards sont fixés sur les cérémonies qui se font au S. Sépulcre.—A la bonne heure, me dit-il ; alors habillez-vous de suite.

Heureusement que j'avais avec moi mon servant ; un capitaine d'infanterie de notre caravane, qui, fatigué comme moi, voulait communier sans attendre la grand'messe, s'était offert me servir. Je revêtis donc les habits sacrés, et précédé de mon capitaine, j'allai célébrer, avec grande consolation, à l'autel érigé à l'endroit même où Madeleine, le jour de Pâque au matin, prenant le Sauveur ressuscité pour le jardinier, lui de-

manda tout en larmes s'il savait ce qu'était devenu le corps de son maître qu on avait enlevé.—Madeleine! lui dit Jésus.—Mon Seigneur et mon Dieu! repliqua-t-elle en le reconnaissant à sa voix. Et c'est à l'endroit même où eut lieu ce colloque, que je pus célébrer !

Je donnai la sainte communion à mon capitaine, et notre messe finie, nous allâmes un moment suivre la procession qui n'en était encore qu'à son deuxième passage autour du saint-Edicule.

La pluie continue par intervalles durant toute la journée.

Lundi, 18 *Avril*.—Le départ avait été fixé au lendemain de Pâque, mais il fait encore ce matin une pluie qui ne permet guères de se mettre en route. La partie est donc remise au lendemain.

Sept à huit pèlerins, voulant utiliser le temps qui nous reste à passer dans la ville sainte, tentent, dans l'après-midi, de se rendre à Emmaüs. Mais ils avaient à peine fait quelques milles, qu'ils sont forcés par la pluie de rebrousser chemin.

Mardi, 19 *Avril*.—Encore de la pluie ce matin, si bien qu'après délibération, le départ est encore ajourné au lendemain. Comme on peut facilement se rendre en trois jours de Jérusalem à Nazareth, au lieu de quatre tel que le porte notre programme, nous pouvons encore subir ce retard sans déranger le plan général de nos courses.

M. Bolduc, quoique en apparence parfaitement rétabli, persiste toujours, malgré mes sollicitations, à renoncer au voyage de Galilée. En vain aussi me presse-t-il d'y renoncer moi-même pour le suivre, en effectuant de suite le retour. Mais comme je me trouve à peu près complètement remis de mon indisposition, et que je n'entrevois aucune probabilité de faire plus tard cette visite du pays de Galilée, si intéressant à tant de titres, puisque c'est là que N. S. a passé la plus grande partie de sa vie, nous nous faisons aujourd'hui nos adieux, pour nous retrouver à Rome, lui, devant partir aujourd'hui même pour Jaffa en s'y rendant directement, et moi devant l'y aller rejoindre après notre excursion dans la Samarie, la Galilée, la Syrie jusqu'à Beyrouth, où je reprendrai le vaisseau.

Nos excursionistes d'Emmaüs, bien que le temps ne fût encore rien moins qu'assuré, reprennent leur tentative de la veille, et réussissent à s'y rendre aujourd'hui. La distance est d'environ 10 milles.

On sait que N. S., le jour même de sa résurrection, apparut à Cléophas et à un autre disciple se rendant à Emmaüs. Ces deux disciples s'en allaient fort tristes, s'entretenant de ce qui venait de se passer à Jérusalem, lorsque N. S. les rejoignant, leur demanda le sujet de leur entretien, et pourquoi ils étaient ainsi tristes ?—Etes-vous si étranger à Jérusalem, dit Cléophas, que vous ne sachiez ce qui s'y passa ces jours-ci au sujet de Jésus de Nazareth, qui a été grand devant Dieu et devant les hommes, et que nos sénateurs avec les princes des prêtres ont condamné à mort et ont fait crucifier ? Nous attendions de lui le salut d'Israël, mais voila déjà le troisième jour que ces choses sont passées. Il est vrai que des saintes femmes ont rapporté qu'étant allées au tombeau, elles ne l'ont point trouvé, et que des anges les ont averties qu'il était ressuscité et était vivant. Mais quelques uns des nôtres y étant allés aussi, ne l'y ont point trouvé.—Insensés, leur dit Jésus, ne savez-vous pas qu'il fallait que le Christ souffrît ces choses pour entrer dans sa gloire ? Et, commençant par Moïse et les autres prophètes, il se mit à leur expliquer les écritures sur ce qui avait été dit de lui.

Comme ils approchaient du bourg en s'entretenant ainsi, Jésus feignit d'aller plus loin, mais eux, voulant le retenir, lui disent : — Demeurez avec nous, car il est déjà tard, et le jour est sur son déclin. Et Jésus entra avec eux.

Comme ils étaient à table, Jésus prit le pain, le bénit et l'ayant rompu, il le leur donna. Et aussitôt leurs yeux furent ouverts, et ils le reconnurent. Mais Jésus disparut aussitôt de devant eux.

Alors ils se dirent l'un à l'autre : n'est-il pas vrai que notre cœur était tout brûlant en nous, lorsqu'il nous parlait durant le chemin et qu'il nous expliquait les écritures ?

Et se levant à l'heure même, ils retournèrent à Jérusalem, et trouvèrent les onze apôtres et ceux qui demeuraient avec eux, qui étaient assemblés, auxquels ils firent part de ce qui venait de leur arriver.

Emmaüs n'est qu'un petit bourg d'une vingtaine de maisons avec une église et un couvent des Pères franciscains. Sa situation est magnifique, étant sur une élévation que borde une vallée de chaque côté. Les indigènes lui donnent le nom de Kobèbeh, et pendant longtemps la route conduisant de Jaffa à Jérusalem passa par là.

Comme les souvenirs ne se perdent pas en Orient, dès les premiers siècles du christianisme le bourg d'Emmaüs provoqua l'attention des fidèles, eu égard à l'apparition du Sauveur aux deux disciples. La maison de Cléophas fut changée en Eglise, et devint dès lors un lieu de pèlerinage, pour tous ceux qui voulaient vénérer les lieux témoins de quelque acte de la vie du Sauveur.

La chapelle et le couvent des Pères franciscains remontent même au delà des Croisades. Dans ces dernières années, une dame pieuse, Mademoiselle Nicolay, a fait restaurer la chapelle et construire un nouveau couvent. Cette dernière construction n'était pas encore achevée, lorsque la mort est venue enlever cette généreuse bienfaitrice à ses œuvres de piété. Mais la famille n'a pas voulu que l'entreprise demeurât inachevée et a libéralement terminé la construction.

A peu de distance du couvent franciscain, on voit les ruines de l'ancien bourg d'Emmaüs.

Il convient de noter ici que les auteurs sont partagés au sujet du site de l'Emmaüs de l'évangile, où eut lieu l'apparition du Sauveur, le jour même de sa résurrection ; car il y a deux endroits qui portent ce nom. Le premier, Kobèbeh, qui est celui que nous venons de décrire ; et le second, Amoas-Nicopolis, qui est situé de l'autre côté des montagnes de la Judée, à environ huit lieues de Jérusalem.

La divergence d'opinion parait venir de ce que S. Luc, dans son texte évangélique, dit qu'Emmaüs est à 60 stades de Jérusalem (environ 3 lieues) et que certains manuscrits du même saint portent 160 stades au lieu de 60. Mais S. Jérôme, dont la traduction des saintes écritures a été déclarée canonique, met 60 stades au lieu de 160. Il serait un peu difficile d'admettre que les deux disciples arrivant de Jérusalem le jour de la Résurrection au soir, en admettant que leur résidence eut été à Emmaüs-Nicopolis, distance de 8 lieues, auraient pu y retourner de suite pour y retrouver les apôtres encore rassemblés. Nous voyons aussi que les Croisés, après s'être emparés de Lydda et de Ramleh, s'arrêtèrent à Emmaüs, et que recevant là une députation des habitants de Bethléem de venir les délivrer des musulmans, le vaillant Tancrède partit vers minuit avec ses troupes, et au soleil levant le drapeau des Croisés flottait sur le lieu de la naissance du Sauveur. On aurait peine à concilier un transport si rapide avec une dis-

tance de plus de dix lieues, s'il fallait prendre Emmaüs-Nicopolis. Pour ces raisons, et pour un grand nombre d'autres qu'énumère le Fre Liévin, l'opinion qui fait de Kobèbeh l'Emmaüs de l'évangile, me parait de beaucoup la plus probable. Je n'ai pas, sans doute, la prétention de trancher la question, et avoue aussi n'avoir pas de documents suffisants pour le faire, mais en attendant que de plus fortes autorités viennent apporter de nouvelles lumières sur le sujet, je crois devoir adopter la manière de voir du Fre Liévin, qui me parait la plus probable.

Après délibération, il est décidé que le départ de la Ville Sainte s'effectuera le lendemain, quelque soit le temps. Toutes les malles sont donc bouclées dès le soir, et chacun songe à faire ses derniers préparatifs du départ.

D'ordinaire il ne tombe pas un grain de pluie à Jérusalem du 15 avril au commencement d'octobre, et cette année, les 17, 18 et 19 avril nous en donnèrent en abondance.

XXV

DE JÉRUSALEM A NAZARETH

Départ de Jérusalem.— Adieux à la Ville-Sainte.— Tel es-Sôma ; Anathoth ; Béroth.— Béthel ; Aïn-Haramieh.— Silo ; Kan-Loubban. —Champ de Jacob ; puits de la Samaritaine ; tombeau de Joseph ; monts Garizim et Hébal ; Naplouse. — Sébaste ; colonnes ; tombeau de S. Jean-Baptiste ; Jéba. — Djenîne ; plaine d'Esdrelon ; Jézabel ; Sunam ; Nazareth.

Nazareth, vendredi, 22 *avril.*— Partis de Jérusalem le 20, nous sommes arrivés à Nazareth cet après midi à 4½ h.

Mercredi le 20, dès les 6½ h. du matin, nous étions tous en selle. La pluie avait définitivement cessé ; un ciel pur et sans nuages avec un vent assez frais nous annonçait une journée des plus agréables.

Sortant par la porte de Jaffa, nous laissons à gauche d'abord la route conduisant à S. Jean, puis un peu plus loin, celle de Jaffa, et longeons l'établissement russe pour passer au delà. Passant devant les tombeaux des rois, nous tombons bientôt dans l'ancienne voie romaine qui encore aujourd'hui sert de voie publique.

Nous traversons la vallée de Josaphat dans sa partie supérieure, et parvenons sur une hauteur donnant vue à gauche sur les villages de Soba et de Nébi-Samouil.

Nébi-Samouil est un endroit célèbre dans l'Ecriture sainte. On prétend que c'est là le tombeau de Samuel. C'est en ce lieu que ce prophète sacra Saül roi d'Israël. David sacré de même par le même prophète, vint aussi s'y réfugier plus tard, pour

se mettre à l'abri des persécutions de Saül. Nébi-Samouil est le Ramathaim-Sophim de la Ste Ecriture.

Au moyen âge, la route conduisant de Jaffa à Jérusalem passait par Emmaüs et Nébi-Samouil. On a de cette hauteur un point de vue probablement sans égal dans toute la Palestine.

Après environ 20 minutes de marche, nous nous trouvons sur le mont Scopus, célèbre par la rencontre d'Alexandre et du grand-prêtre Jaddus.

Le vainqueur de Tyr et de Gaza s'avançait sur Jérusalem à la tête d'une puissante armée. La ville allait tomber entre ses mains ; et déjà les Phéniciens et les Chaldéens se réjouissaient à la vue du riche butin qu'ils allaient avoir à se partager après le sac de la ville.

Le grand-prêtre Jaddus, à cette nouvelle, ordonne des prières publiques, et, à la tête d'une nombreuse troupe de lévites, tous en tuniques de lin, et lui-même avec sa robe violette brodée d'or et la tiare sur la tête, s'avance au devant d'Alexandre. Le conquérant à la vue de cette troupe est saisi de respect, et tombant aux pieds du pontife, il adore le nom de Jéhovah qu'il a vu gravé sur sa tiare. Le peuple Juif est transporté de joie à cette vue et fait entendre un formidable *hosanna !* Les rois et généraux à la suite d'Alexandre sont encore plus étonnés que les Hébreux, et Parménion s'étant hasardé à demander à son maître la cause d'un tel changement, il lui répondit : " J'ai vu en songe un être mystérieux qui m'a promis la conquête de l'Asie et la ruine de Darius, et le pontife est l'homme même du songe prophétique. En me prosternant devant lui, j'ai adoré non l'homme, mais le Dieu dont il est le ministre et dont j'ai vu briller le nom sur son front. "

Conduit alors par la main par Jaddus, le roi de Macédoine entre dans la Ville-Sainte, se rend au temple, et offre des sacrifices au vrai Dieu dans le rit judaïque. Alexandre se retire ensuite après avoir remis à la ville, pour chaque septième année, le tribut qu'elle devait lui payer annuellement. Aussi grand nombre de Juifs s'enrolèrent volontairement dans l'armée du conquérant pour aller combattre Darius.

C'est de cette hauteur qu'on peut, pour la dernière fois, saluer la Ville-Sainte, que la configuration du terrain ne nous permettra plus de voir.

Avant de la voir disparaître à nos regards, nous nous tournons vers elle et lui adressons nos adieux, en empruntant au roi prophète l'expression de nos sentiments. Nous chantons donc à deux chœurs le psaume CXXXVI, *Super flumina Babylonis.*

" Près du fleuve de Babylone, nous nous sommes assis ; et là nous avons pleuré en nous ressouvenant de Sion....

" Si je t'oublie, Jérusalem, que ma droite s'oublie elle-même.

" Que ma langue s'attache à mon palais, si je ne me souviens pas de toi ;

" Si Jérusalem n'est pas ma joie première....

Mais avant de faire le dernier salut à la Ville-Sainte, qu'il me soit permis de citer ici les éloquentes paroles que sa vue inspira à un célèbre pèlerin en 1858. Israëlite converti, et maintenant prêtre du Christ, l'auteur de l'*Histoire de S. Bernard* le fondateur des *Filles de Sion*, en face de Jérusalem, a su tirer de son cœur des sentiments, des idées frappantes que toutes les âmes pieuses aimeront à savourer. Entendons donc le R. P. Théodore Ratisbonne, le frère du chapelain actuel du sanctuaire de l'*Ecce-Homo :*

" Jérusalem ! Jérusalem ! quelle inexprimable magie dans son nom !

" Et cependant, la ville elle-même n'existe plus ; ce n'est qu'un amas de ruines et de poussière. Les choses qui vous émeuvent sont bien moins celles qu'on voit, que celles qu'on ne voit pas ; et leur aspect, sans même exciter la curiosité pieuse, ne provoque qu'un irrésistible besoin de prière et de recueillement. Il y a là une ville invisible, peuplée d'ombres vivantes, frémissantes, qui envahissent le cœur et le tiennent captif dans une mystérieuse contemplation.

" C'est ici que le Sauveur Jésus a pleuré ! C'est ici qu'il est mort ! C'est ici qu'il a opéré le salut du monde !

" Voila l'unique pensée qui subjugue toutes les autres pensées, et, peu à peu, cette pensée s'élève, s'élargit, s'illumine.

" Jérusalem est le cadre de toute l'histoire humaine ; elle est le foyer des origines et des généalogies ; elle est la ville des patriarches, des prophètes et des apôtres ; la patrie de Dieu et de l'homme ; elle est le berceau de l'Eglise catholique. Son nom résume tous les temps, tous les souvenirs, toutes les espérances ; elle est à la fois l'exorde du passé et la péroraison de l'avenir.

" Non, la cité sainte n'est plus ! Sion est un désert. Jérusalem est sans beauté, sans éclat, sans lumière ; son temple a été réduit en cendres : elle a perdu jusqu'au souvenir de son culte, de ses victimes, de ses pontifes ; ses sanctuaires et ses palais ne sont que des ruines ; et au-dela de ses bouleversements, on croit apercevoir les confins du monde ; on regarde le Ciel, et la pensée se perd dans l'infini.

" Mais en ramenant l'attention sur les réalités qui ne frappent que les sens corporels, l'émotion ne se refroidit pas. Toutes les perspectives sont étranges, imprévues, surprenantes. C'est un pêle-mêle de siècles renversés les uns sur les autres et subsistant tous ensemble dans une atmosphère immobile.

" La ville entière apparait comme un vaste linceul qui ensevelit toutes les générations de l'homme. Adam, Eve, Abel, Melchisédech, les patriarches Josué, David, les prophètes, les saints de l'église primitive, les soldats de la croix y laissent des empreintes, empreintes funèbres, mais pleines de vie, car le Dieu d'Abraham n'est pas le Dieu des morts, il est le Dieu des vivants.

" Aucun mouvement n'attire les regards, au premier abord ; ni la coupole du S. Sépulcre, ni la mosquée de l'esplanade du Temple, ni la vieille tour du mont Sion ; c'est tout Jérusalem qui est le grand monument biblique ; chaque pierre est une relique ; la poussière elle-même porte, dans ses rides profondes, la trace des miracles. On marche avec précaution dans ces rues sombres, étroites, informes, parfois entièrement voutées, où la nuit et le jour subsistent simultanément : *où la lumière a lui dans les ténèbres, et les ténèbres ne l'ont point comprise.* Et ce qui étonne plus encore, c'est l'aspect de la population, qui est singulièrement analogue au caractère de la cité antique. Nulle part on ne rencontre une si bizarre diversité de types et de physionomies. Il y a là des retardataires de tous les siècles, oubliés de la mort ou échappés des tombeaux.

" On les croirait réservés pour figurer au dénouement de l'histoire du monde.

" Autour d'un petit troupeau de catholiques fidèles, sous la garde des fils de S. François, se meuvent des multitudes de chrétiens dégénérés, des Coptes descendant des anciens Egyptiens, des indigènes de la Syrie et de la Mésopotamie, des Grecs, des Latins de toutes les races, des Orientaux de tous les âges, des Mahométans de toutes les sectes, des Arabes de toutes les couleurs.

" Quelques milliers de Juifs, venus de tous les pays du monde, pour apporter leurs ossements en Terre-Sainte, forment, dans cette nécropole, une classe à part. Plus aveugles que les morts qu'ils foulent aux pieds, il n'aperçoivent pas le Calvaire ; ils ne connaissent pas le S. Sépulcre ; ils ne voient que le fantôme du temple écroulé depuis dix huit cents ans ; et semblables eux-mêmes à des décombre séculaires, ils pleurent sur les ruines sans comprendre le mystère de leurs larmes, ni le mystère qui pourrait les consoler.

" Cependant, quoi de plus significatif à Jérusalem, quoi de plus éloquent, de plus émouvant que le langage de tous ces rochers brisés, de ces tombes ouvertes, de ces débris amoncelés !

" Depuis le jour où les Hébreux ont cessé d'acclamer le fils de David, les pierres elles-mêmes ont éclaté. C'est l'accomplissement d'une des prophéties de Jésus Christ. Des voix nombreuses l'avaient salué à son entrée dans le Temple : *Hosanna ! Hosanna ! Benedictus qui venit in nomine Domini !* " Entendez-vous ces cris ? lui dirent les pharisiens jaloux. —Oui, répondit le Messie ; mais je vous le déclare, si ces voix se taisaient, les pierres elles-mêmes parleraient." Et, en effet, elles ont parlé, et elles parlent encore, et elles rendent un permanent témoignage à la vérité.

" Aussi bien, pendant que les érudits modernes s'en vont avec leur libre examen et leur libre pensée, au milieu de cette terre symbolique, pour la reconstruire à leur gré, sans tenir compte des traditions indélébiles, n'emportant de leurs froides investigations que le doute, la négation et la triste incrédulité, les âmes pieuses et fidèles s'orientent spontanément, elles reconnaissent, à je ne sais quels signes mystérieux, toutes les choses mémorables ; elles entendent la révélation que les Lieux Saints racontent eux-mêmes ; et, dans chaque sanctuaire, elles éprouvent des émotions analogues aux mystères terribles qui s'y sont accomplis.

" D'ailleurs, les montagnes, les vallées, le lit des torrents, les murs d'enceinte, les points saillants sont toujours les mêmes. La cité de Dieu, vingt fois bouleversée, n'a jamais été complètement anéantie ; elle a été incessamment visitée par les grands pèlerinages des siècles ; et les impressions intimes, les intentions sublimes s'accordent avec les témoignages extérieurs pour attester toutes les données de l'Ancien et du

Nouveau Testament, pour confirmer tous les documents de la tradition et de l'histoire.

" Il n'est besoin d'aucun guide pour aller au Calvaire, et bien moins encore est-il nécessaire que quelqu'un vous explique les sceènes inouïes dont il a été souillé. A sa vue, le cœur se resserre, et nul ne peut se défendre d'un frisson qui porte le trouble dans l'intérieur de l'âme.

" On touche, à côté du rocher fendu jusqu'à la base, l'endroit où était plantée la Croix ; on s'agenouille sur la place où Marie se tenait debout, participant avec son cœur de mère à l'agonie du Sauveur du monde. On voit, ou plutôt on devine la place que Madeleine et les filles de Sion avaient inondée de leurs larmes, et plus loin, le lieu même où les soldats Romains jetaient au sort la tunique qu'ils ne devaient point déchirer. L'écho des paroles de la divine victime résonne encore : *Père, pardonnez-leur, car ils ne savent ce qu'ils font.*

" Tout près du Calvaire, en descendant une pente assez rapide, se découvre le tombeau de Jésus-Christ, qui exhale perpétuellement un céleste parfum. Dès les premiers temps et dans tous les âges, il a été de la part des fidèles, l'objet d'une dévotion tendre et ardente. Il n'y a pas de cœur d'homme qui oublie le sépulcre d'un père ou d'une mère. Comment supposer que la tombe de Jésus-Christ ait été délaissée ?

" La piété des apôtres et des femmes apostoliques n'a jamais tari à Jérusalem ; elle s'est propagée, dilatée, éternisés. Les Israëlites repentants, prémices de l'église catholique, ont couvert de baisers ces pierres saintes et les ont entourées de marques de leur amour. Les générations qui leur ont succédé sans interruption ont imité leur empressement et multiplié les témoignages de leur vénération religieuse ; en sorte que l'authenticité des Lieux Saints est en dehors de toute discussion.

" Mais, je le répète, lors même que l'histoire locale n'eut point consacré ces impérissables souvenirs, les convictions n'en seraient ni moins fortes, ni moins vives.

" Il y a un autre phénomène qui caractérise les Lieux-Saints : c'est la permanence des mystères dont ils ont été le theâtre. On dirait, quand on considère ce qui se passe en certaines solennités dans l'église du Saint Sépulcre, que Jésus-Christ est mort hier, que les scènes de la Passion continuent, que les ténèbres enveloppent toujours le rocher sacré. Il y

règne un mouvement, une agitation, une anxiété fébrile qui n'a rien de comparable dans aucun autre lieu du monde. La foule trépigne autour du Golgotha, elle se presse et se précipite, et, dans cette masse d'hommes on semble reconnaître toutes les figures du drame sanglant de l'Evangile. Sans doute, quelques âmes pieuses sont là, humblement prosternées; elles pleurent; et, à côté d'elles, se tiennent froids et insensibles les soldats de l'infidélité. Mais, peu à peu la nef se remplit de groupes tumultueux qui s'observent, se repoussent, se disputent les sanctuaires; bientôt la ruse dégénère en violence; les blasphèmes des mauvais larrons se mêlent aux clameurs des pharisiens et aux fureurs de l'hérésie, du schisme et du fanatisme. Alors les ténèbres s'amassent, l'orage s'ébranle, et, plein d'épouvante, on croit entendre les derniers cris du sacrifice :" *Eloi, Eloi, lamma Sabacthani.* "

Maintenant, ô cité de David, reçois mes adieux. Coupole du Saint-Sepulcre, sommet de Sion, montagnes des Oliviers que mon regard peut encore embrasser à la fois, vous reverrai-je jamais ? Ne pourrai-je encore venir savourer les douces émotions que vos sanctuaires sacrés sont seuls capables d'évoquer dans l'âme ? Oh! quoiqu'il en puisse être, toujours votre souvenir vivra dans mon cœur. Ce sera la consolation de mes vieux jours que de me rappeler les suaves impressions, les délices ineffables que votre visite a fait couler dans mon cœur. Adieu donc, Adieu!

Nous tournons le dos à la cité Sainte, et, une minute après, la colline que nous descendons l'a dérobée à nos regards.

Nous poursuivons notre route sur une voie large et facile, quoique fort mal entretenue; des pierres roulantes sont souvent dispersées dans les montées et les descentes où passe la voie, mais nulle part de mauvais pas ni d'endroits dangereux.

Nous rencontrons de nombreux fellahs, et surtout des femmes, se rendant à la ville, sans doute pour y porter quelques denrées au marché, car presque toutes ont la tête couronnée d'un panier parfois fort grand. Elles s'en vont fort droites, pieds nus, les poings appuyés sur les hanches, ne paraissant nullement occupées de la manne qu'elles portent sur leur tête, tant elles sont habituées à lui conserver l'équilibre.

Laissant à gauche le village musulman de Chafat, nous voyons à droite la colline de Tel es Sôma, où se trouvent Gabâath, la patrie de Saül. C'est à Gabâath que fut violée et tuée

par les Benjamites la femme du lévite d'Ephraïm, ce qui amena la destruction presque entière de cette tribu. C'est encore là que les deux fils de Respha, femme de Saül, ainsi que les cinq fils de Michol, furent crucifiés par les Gabaonites, pour se venger des massacres que Saül avait faits de leur ville. Il ne reste plus que quelques ruines de l'ancienne ville.

Un peu à l'E. de Tel es-Sôma, se trouve Anathoth, qui était une ville lévitique et la patrie du prophète Jérémie, et à l'O. se voit El-Gib, l'ancienne Gabaon de l'Ecriture. Josué faisant la conquête de la Terre Promise, rencontra Adonizédec, roi de Jérusalem, avec quatre autres rois Amorrhéens, près le Gabaon, et leur livra bataille. Le jour allait se clore laissant la bataille indécise, lorsque Josué commanda au soleil de s'arrêter dans sa course, jusqu'à ce que le peuple de Dieu fut complètement vainqueur de ses ennemis. C'est aussi à Gabaon que Joab, bien qu'il tînt la corne de l'autel, fut tué, sur ordre de Salomon, par Bananias, par ce qu'il s'était rendu coupable du meurtre d'Abner et qu'il avait pris parti pour Adonias dans sa révolte contre son père. C'est aussi là que Salomon offrit mille victimes en holocauste et qu'il obtint de Dieu la sagesse qu'il lui avait demandée (1010 avant J. C.).

Après environ une demi-heure de marche, nous voyons sur une hauteur à droite, Er-Ram, petit village musulman sur l'emplacement de l'ancienne Rama, où Nabuzardan, général de l'armée Babylonienne, rendit à la liberté le prophète Jérémie qu'il avait trouvé parmi les captifs (599 av. J. C.).

A une heure de marche plus loin, on entre dans le village d'El-Bireh, l'ancienne Béroth de l'Ecriture. C'est aujourd'hui un village d'environ 800 âmes, tous musulmans. On y voit les ruines de l'ancienne église bâtie là par les Croisés, en souvenir de la douleur que Joseph et Marie éprouvèrent, lorsque revenant de Jérusalem et arrivés à Béroth, il s'aperçurent que le divin enfant n'était pas avec eux.

C'est à Béroth que Baana et Réchab, deux chefs voleurs au service d'Isboseth, coupèrent la tête de leur maître pendant son sommeil, pour la porter à David qui habitait alors Hébron (1055 av. J. C.).

C'est aussi là que la prophetesse Débora rendait la justice au peuple sous un palmier.

Après une vingtaine de minutes de marche, on atteint

Béthel, l'une des plus anciennes villes de la Palestine. C'est là que Loth, neveu d'Abraham, se sépara de son oncle à cause des disputes survenues entre leurs pasteurs. C'est là que Jacob fuyant la colère de son frère Esau, vit en songe cette échelle mystérieuse communiquant de la terre au Ciel, et dans laquelle les anges montaient et descendaient. Béthel était la patrie d'Hiel qui entreprit de relever les murs de Jéricho malgré l'anathème prononcé par Josué.

C'est encore à Béthel que l'impie Jéroboam avait érigé un veau d'or auquel il offrait des sacrifices, et qu'il fut puni sur le champ pour avoir voulu mettre la main sur un prophète.

C'est sur le chemin de Béthel à Jéricho que deux ours dévorèrent 42 enfants qui avaient poursuivi le prophète Elisée de leurs cris insultants.

Le prophète Amos prédit que Béthel serait réduite à rien, et en effet, ce n'est plus aujourd'hui qu'un village d'environ 300 âmes. On y voit les ruines d'une ancienne église qu'on dit avoir été bâtie à l'endroit même où Jacob eut son songe mystérieux.

Béthel possède une des plus belles piscines de la Palestine, alimentée par une source d'eau potable. Au moment où nous y passâmes, sept à huit femmes étaient occupées à laver du linge, une pierre plate leur servant de banc et un bâton ou même un caillou tenant lieu de battoir. En général l'eau est rare en Palestine, mais les gens savent fort bien aussi se dispenser des lavages.

Revenant à la grande route dont nous nous étions écartés pour visiter Béthel, nous poursuivons notre marche à travers un pays qui parait s'améliorer à mesure que nous avançons. La verdure se fait moins rare, la pierre nue se montre moins fréquemment, et en plusieurs endroits, des plaines cultivées ou des collines couvertes de figuiers et d'oliviers nous porteraient à croire que nous ne sommes plus sur une terre maudite, dans le pays de la désolation.

Nous laissons bientôt à droite le village de Taïbeh qu'on croit être l'ancienne Ephrem où Jésus se retira après avoir ressuscité Lazare, lorsque les pharisiens voulaient se saisir de lui. Taïbeth a une population d'environ 800 âmes, dont 150 à peu près sont catholiques et desservis par un prêtre latin.

Nous voyons à gauche le village de Jifna sur une mon-

tagne qu'on appelle la *montagne du coq.* Elle doit son nom à la légende suivante :

Un habitant de Jifna s'étant trouvé à Jérusalem au temps de la Passion, racontait à son retour ce qui s'y était passé ; comment on avait maltraité Jésus et qu'on l'avait crucifié. Lorsqu'on en vint à dire que ce Jésus qu'on l'avait vu expirer sur la croix était ressuscité le troisième jour, sa femme, qui était alors occupée à plumer un coq, lui repartit : " pour cela, la chose n'est pas possible; quand bien même je verrais le coq que je plume reprendre vie, je n'y croirais pas encore." Et on dit qu'aussitôt le coq lui échappa des mains et quelle ne put le rattraper que sur cette montagne.

C'est près de Jifna que se trouvait, il n'y a encore que quelques années, un arbre légendaire, un énorme chêne-vert, qu'on appelait l'arbre de la Vierge, par ce qu'on prétendait que la Ste Vierge s'était reposée deux fois avec son divin fils sous son ombrage ; la 1ère fois lorsqu'elle venait de Nazareth, et la deuxième fois lorsqu'elle le perdit en revenant de Jérusalem. Un missionnaire italien, sans respect pour la tradition et les souvenirs pieux, a fait couper cet arbre en 1872 pour l'utiliser comme bois de construction.

Enfin vers les 11½ h. nous tombons dans la vallée des voleurs pour nous arrêter à la source Aïn-Haramieh, où nous devons prendre le dîner, sous des oliviers, dans un petit champ bordant le torrent.

Nous sommes tous plus ou moins harrassés de fatigue, cependant la plus franche gaîté éclate de toutes parts, et distribués par groupes sous les arbres, nous dévorons avec l'appétit de rudes travailleurs les quartiers de poulets et les tranches de mouton que nos Arabes ont peine à nous fournir.

Nous allions finir notre repas, lorsque je vis un pauvre malheureux, âgé, maigre, décharné, tout en haillons et paraissait très faible, chercher timidement dans l'herbe les cuisses de poulet ou les os de mouton que nous y avions jetés, et dévorer avec avidité les tendons ou autres parcelles de chair qui pouvaient encore adhérer à ces restes, puis à la fin rompre ces os entre deux pierres, pour sucer la moelle ou le jus qu'ils pouvaient retenir encore à l'intérieur. Je lui jette furtivement un morceau de pain, et il s'en empare avec empressement. Mais nos moucres ayant remarqué la présence de ce misérable, s'en viennent aussitôt le chasser à coups de fouet. Helas ! je

croyais avoir quitté le pays de la désolation, et je reconnais que suis encore dans la terre maudite, la terre qui a bu le sang d'un Dieu, et sur laquelle s'est reposée cette malédiction que ses habitants ont appellée eux-mêmes.

Vers les 3h., nous reprenons nos montures pour poursuivre notre route.

Nous avons franchi la limite d'Ephraïm et nous foulons maintenant le sol de la Samarie.

Nous voyons bientôt à droite, sur une hauteur, le village de Seiloun qui est l'ancienne Silo de l'Ecriture, qui fut si célèbre autrefois, mais qui, comme toutes les places qui furent le théatre des gloires d'Israël, a partagé aussi la désolation commune.

Après que Josué eut subjugué les rois nombreux qui se partageaient la terre de Chanaan, il s'établit à Silo ; et c'est là qu'il distribua la terre conquise aux douze tribus d'Israël. C'est là qu'il établit l'Arche d'Alliance qui y demeura 328 ans, jusqu'à ce qu'elle fut prise par les Philistins. Tous les Hébreux se rendaient trois fois par an à Silo, pour adorer Dieu et solenniser ses fêtes.

Silo n'est plus aujourd'hui qu'un amas de misérables cabanes.

Après plusieurs montées et descentes par des chemins plus ou moins faciles, souvent parsemés de pierres roulantes, nous touchons au sommet d'une haute montagne, d'où nous avons un magnifique point de vue. Les collines voisines nous paraissent en partie cultivées ou plantées d'arbres fruitiers.

Nous opérons notre descente par une rampe rapide et fort escarpée, et comme nous arrivons au bas, nous apercevons les tentes de notre campement où nous devons passer la nuit. La tache blanche de nos dix tentes tranche agréablement sur la verdure de la plaine où elles sont dressées, et tout auprès se trouve une superbe source s'épanchant dans un large bassin en pierre de taille. C'est la fontaine de Khan-Loubban, dont le village de même nom se trouve à quelques arpents.

Le premier besoin qu'éprouve tous les cavaliers en descendant de cheval, est de s'étendre sur l'herbe pour se reposer les reins, car c'est aux reins surtout que se fait sentir la fatigue. Mais pour nous, ecclésiastiques, il est un devoir que nous ne pouvons tarder d'accomplir avant que le soleil ne dispa-

raisse de l'horizon, car nous courrions le risque de ne pouvoir peut-être nous en acquitter plus tard. Ce devoir c'est la récitation du bréviaire, et l'on sait que dans ces pays du soleil, il n'y a presque pas de crépuscule, que la nuit succède au jour sans presque aucune transition. Chacun prenant donc sont pliant, nous nous groupons d'ordinaire à l'ombre de la tente qui nous offre le plus de chance de n'être point dérangés par les passants, et nous empressons de réciter au moins les matines, car pour les petites heures, dans les chemins ordinaires, il est assez facile de les réciter en marchant.

Notre caravane, quoique un peu moins nombreuse qu'à notre arrivée à Jérusalem, se compose encore de 24 personnes, parmi lesquelles huit ecclésiastiques et trois dames. Ajoutez à cela les drogmans et les moucres pour le soin des animaux, le service des tentes etc., et vous avez un personnel de plus de 35 personnes avec plus de 40 bêtes.

Je fus plus d'une fois étonné du peu de nourriture qu'on donnait chaque jour à nos montures. Ainsi, le soir, c'est environ pour chaque cheval ou mulet une demi botte de foin avec une grande jointée d'orge non vannée, et la même ration le matin. A midi, pendant que nous prenons notre repas, les pauvres bêtes sont attachées à des pierres sans qu'elles aient rien à manger, à moins qu'il y ait de l'herbe là où nous nous trouvons; on se contente de les faire boire avant de partir. S'il arrive qu'on traverse quelque ruisseau en cheminant, il ne faut pas laisser boire sa bête. Telle est la manière arabe de traiter leur animaux. Aussi chevaux et mulets sont-ils loin d'avoir la force de ceux de nos contrées, bien qu'ils paraissent s'accommoder assez bien de ce régime. Aucun ne fait étalage, de même que chez les hommes, de graisse superflue, cependant tous paraissent dans un état fort convenable.

Le souper se prend sous la grande tente avec beaucoup d'entrain et de fort bon appétit, et, aussitôt, sans laisser la tente, on fait en commun la prière du soir, courte, mais expressive. " Prions pour l'Eglise, pour le Pape, pour la France, pour tous ceux que nous avons laissés au pays qui nous sont chers, et pour nos frères défunts. " Oh ! sans doute que le Dieu infiniment bon, infiniment riche en miséricorde, doit lui prêter une oreille attentive à cette prière du pauvre pèlerin, harassé de fatigue, s'échappant de sa tente dressé peut-être sur les cendres de quelques uns de ses amis, peut-être aussi sur des décombres où sa justice a exigé autrefois une expiation.

" Messieurs, dit le commandant, demain matin le réveil sonnera à 4½ h., à 4¾ on nous servira le café, et à 5 h., à cheval."

Vers les 9 h. les lumières sont partout éteintes dans les tentes, tout rentre dans le silence dans le camp, tous se livrent au repos, moins toutefois les moucres qui veillent à tour de rôle à la garde des bêtes, et qui pour se distraire, s'étaient avisés de nous régaler de leurs chansons arabes. Ils ne continuèrent pas longtemps avant de recevoir un ordre formel de nous épargner leurs agréables mélodies.

Jeudi, 21 *Avril*.—Dès les 5 h., nous étions tous en selle, le temps était magnifique et assez frais.

Nous poursuivons la vallée des voleurs (Haramîeh) pour traverser le torrent sur un pont vers son extrémité.

Les Samaritains n'ont jamais joui d'une très bonne réputation, et cette vallée, en forme de défilé entre deux hauteurs, doit sans doute son nom aux exploits de quelques habitants du pays sur des voyageurs trop confiants ou peu en état de se défendre. Cependant aujourd'hui le règne des brigands est à peu près passé, et l'on peut s'y aventurer en tout temps sans aucune crainte.

Après une quarantaine de minutes de marche nous passons devant Sâouieh, où un énorme chêne-vert offre sous sa verdure un lieu de repos des plus agréables aux caravanes Mais comme ni hommes ni bêtes ne sont encore fatigués, nous passons outre.

Continuant toujours dans la même direction, c'est-à-dire vers l'E., nous découvrons bientôt devant nous le sommet du Garizim, et plus loin, tout-à-fait à l'horizon, la cîme du grand Hermon que nous voyons couverte de neige.

Enfin, après environ 2h. de marche, nous sommes au pied du Garizim, et nous nous détournons un peu de la route, à droite, pour aller visiter le Puits de la Samaritaine, dans le champ de Jacob.

Une superbe plaine, circonscrite par de riantes montagnes, dont les monts Garizim et Hébal semblent être les piliers de la porte vers le nord, forme ce champ où Abraham, avec Sara son épouse, venu de Haran, vint dresser sa tente et offrir un sacrifice au Seigneur, qui lui apparut et lui promit en récompense de sa piété qu'il donnerait cette terre à sa postérité (1921 av. J. C.).

Jacob, deux siècles plus tard, revenant de la Mésopotamie, acheta pour cent agneaux, ce même champ, aux enfants d'Hémor, père de Sichem. C'est ici que vint Joseph, de Mambré près d'Hébron, pour trouver ses frères qu'il ne rencontra qu'à Dothaïn et qui le vendirent à des marchands Ismaëlites se rendant en Egypte.

Jacob sur son lit de mort légua ce champ à son fils Joseph en sus de son héritage (1689 av. J. C.). Joseph, en mourant avait fait promettre à ses frères de rapporter ses os dans la terre de ses pères. Aussi les Israëlites en quittant l'Egypte eurent-ils soin d'emporter les os du patriarche pour les enterrer dans sa terre de Sichem, qui avait été son propre héritage. Nous voyons encore, à quelques arpents à l'E., une enceinte en carré avec une maçonnerie au milieu en forme de dos d'âne et blanchie à la chaux, c'est le Tombeau de Joseph, dont la tradition s'est toujours conservée.

Nous laissons donc un instant nos montures, pour visiter le puits de la Samaritaine, qui fut autrefois renfermé dans une église. Il appartient maintenant aux Grecs schismatiques, qui l'ont fait entourer d'un petit mur d'enceinte, mais qui n'étant pas entretenu, laisse plus d'une brèche par où il est facile de pénétrer. Le tout forme un petit tertre, dû sans doute aux décombres de l'église qui abrita autrefois le puits.

Nous ne nous assîmes pas sur la margelle du puits, car elle a disparu depuis longtemps, et nous ne trouvâmes non plus aucune Samaritaine venant y puiser de l'eau ; mais nous nous étendîmes sur l'herbe tout autour et nous rappelâmes avec plaisir le touchant épisode dont ce lieu fut le théatre, comme le rapportent les évangilistes.

On sait que Jésus s'en allant en Galilée avec ses apôtres, s'arrêta près de ce puits pour s'y reposer, pendant que les apôtres étaient allés à la ville pour y acheter de quoi manger. Or il arriva qu'une femme Samaritaine vint au même moment pour puiser de l'eau. Et Jésus lui demanda à boire —Comment, vous qui êtes Juif, me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine; puisque les Juifs n'ont aucun commerce avec les Samaritains.—Si vous saviez quel est celui qui vous demande à boire, vous lui en auriez demandé vous-même.—Mais comment pourriez-vous en puiser, vous n'avez aucun vase et le puits est profond ?—Je vous aurais donné une eau vive, et quiconque boit de cette eau n'aura jamais soif, car elle demeurera pour lui une fontaine jaillissante jusque dans la vie

éternelle.—Seigneur, donnez moi de cette eau, afin que je n'aie jamais soif et que je ne vienne plus ici pour en puiser.—Allez, et appelez votre mari.—Je n'ai point de mari.—Vous dites vrai ; vous avez eu cinq maris et celui que vous avez maintenant n'est point votre mari.—Seigneur, je vois bien que vous êtes vraiment prophète ; nos pères ont adoré sur cette montagne, et vous dites, vous, que c'est à Jérusalem qu'il faut adorer.—Femme croyez-moi ; vous adorez, vous, ce que vous ne connaissez point, nous, nous adorons ce que nous connaissons, par ce que le salut vient des Juifs.—Je sais que le Messie, c'est-à-dire le Christ, vient, et lorsqu'il sera venu il nous apprendra toute chose.—C'est moi qui vous parle qui suis le Messie.

Et la femme s'en étant allée, dit à tout le monde : venez voir un homme qui m'a dit tout ce que j'avais fait ; ne serait-ce pas le Messie ? Et beaucoup vinrent entendre Jésus et crurent en lui.

Jésus avait appelé des princes étrangers à son berceau, et voici que maintenant il vient apporter le salut aux ennemis de sa nation ; la voila donc la véritable héritière des promesses, l'église catholique qui ne fait acception ni de nationalités, ni de temps, ni de lieux ; croyez à sa parole, à son enseignement, et vous êtes de ses enfants.

L'enclos du puits, quoique évidemment formé de décombres, est cependant tout couverte d'herbe, eu égard sans doute à l'humidité que ce sol peut encore soutirer. L'entrée du puits n'est pas très grande, et il se trouve aujourd'hui en partie rempli par les cailloux que presque tous les voyageurs y jettent pour s'assurer s'il contient encore de l'eau. Il y en avait encore un peu au moment où nous le visitâmes.

On donne généralement Naplouse pour Sichem ou Sichar de la Ste Ecriture. Cependant, le Frère Liévin pense que l'ancienne ville n'était pas exactement au lieu de la ville actuelle. Il y a sur le flanc du Garizim même, des ruines et un petit village qui seraient l'endroit précis de l'ancienne ville. Cette version s'accorderait mieux avec le récit de l'Evangile qui fait venir les femmes de la ville pour puiser de l'eau au puits, lorsque la ville est éloignée d'une vingtaine d'arpents et qu'il y a d'autres sources plus rapprochées.

La plaine de Naplouse, où nous nous trouvons, est une des plus fertiles et des mieux cultivées de la Palestine. Si le gou-

vernement turc ne punissait pas, par des exactions révoltantes ceux qui veulent tirer du sol les richesses qu'il contient, la Samarie deviendrait bientôt un pays d'abondance. La pierre nue des montagnes a disparu ici pour faire place à la verdure; les collines aux mamelons arrondis nous montrent des cultures des plus prospères; les montagnes étalent sur leurs flancs des arbres fruitiers allignés en files des plus gracieuses; des sources nombreuses, s'échappant parfois en cascades des hauteurs, répandent partout la fraîcheur et la fertilité; mais le proverbe " partout où un musulman met le pied suit la stérilité," a son application ici comme ailleurs. Plus un fellah donnera de soins à ses champs et produira de récoltes, et plus il sera pressuré, dilapidé, pillé par les représentants de l'autorité turque.

La plaine de Sichem a une forme des plus gracieuses. Circonscrite de tous côtés par des montagnes, on voit au N. les monts Garizim et Hébal se séparer comme pour lui former un col. Nul doute que dans les âges géologiques ces sommités furent réunies, et que par suite de quelque bouleversement elles furent divisées pour livrer cours aux eaux que réunissaient dans le bassin les hauteurs qui se courbent tout autour. Le Garizim au N. O. et l'Hébal au N. E. terminent, chacun de son côté, une chaîne qui se continue de part et d'autre, et comme ils sont, chacun, plus élevés que le reste, on serait porté à croire à l'œuvre de géants, qui, ayant creusé le col de la dépression, auraient accumulés les débris enlevés sur chaque extrémité.

C'est ici, dans cette plaine, que Josué, après s'être rendu maître du pays, s'acquitta de la grande solennité prescrite par Moïse. Ayant placé au milieu l'Arche d'Alliance entourée des prêtres, des lévites et des anciens, il offrit sur l'Hébal des holocaustes et des victimes pacifiques pour le salut du peuple. Puis, divisant tout d'Israel en deux groupes, il plaça six tribus au pied de l'Hébal et les six autres au pied du Garizim. Les lévites alors élevant la voix, prononcèrent des malédictions contre ceux qui violeraient la loi, et des bénédictions sur ceux qui l'observeraient. Et tout le peuple répondit : Amen.

Nul endroit ne pouvait convenir davantage à l'assemblée de tout un peuple. La plaine offre ici un vaste enfoncement, et les flancs des monts Hébal et Garizim présentent des amphithéâtres où des miliers de personnes pouvaient se grouper.

L'Hébal est à 2650 pieds au dessus de la mer, et le Garizim

à 2700. Les pèlerins font souvent l'ascension de ce dernier, dont l'accès est assez facile. On sait que c est là que, sous la direction de Manassé, fut érigé un temple destiné à devenir le rival de celui de Jérusalem, pour perpétuer le schisme des Samaritains (332 av. J. C.). Ce temple fut plus tard dédié à Jupiter Hellénique et enfin détruit par Hircan (environ 130 s av. J. C.).

On peut voir sur le mont les ruines d'une église qu'on y bâtit autrefois en l'honneur de la mère de Dieu, et sur son flanc, l'endroit où les Samaritains vont encore chaque année célébrer leur pâque en offrant des sacrifices.

Comme nous nous trouvions en retard avec notre programme, nous n'entreprîmes point l'ascension du mont. Avant de nous retirer, nous jetons un coup d'œil sur Salem, qu'on voit à l'E. Cette ville est mentionnée dans la Ste Ecriture pour avoir été traversée par Jacob arrivant de la Mésopotamie avant qu'il eut dressé ses tentes dans la plaine.

Nous retournons à la route principale, dont nous nous étions écartés pour visiter le puits de Jacob, et laissant à l'O., pied du Garizim, le village de Bâlatah, qui est l'ancienne outha où Abraham avait offert un sacrifice à Jéhovah sous un chêne, nous nous dirigeons directement au N., pour entrer à Naplouse après une quinzaine de minutes. Nous traversons la ville par une rue qui la coupe de part en part, pour nous rendre sous un verger de noyers et d'oliviers où nos moucres sont à préparer notre dîner. Comme il n'est que 10½ h , nous laissons là nos montures pour rentrer de nouveau en ville afin d'en faire une visite plus minutieuse.

Naplouse, Sichem de la Ste Ecriture et Nablos des indigènes, passe pour une des plus belles villes de la Palestine. Ses maisons blanches, en effet, la plupart à plusieurs étages, avec la ceinture d'oliviers qui l'entoure, lui donnent un air de coquetterie fort agréable. Mais malheureusement elle ne peut plaire que par sa silhouette, et à part sa rue principale que nous avons traversée et où sont rangés ses bazars, elle est d'une malpropreté révoltante. Ses rues sont toutes fort étroites et la plupart voutées ou couvertes de nattes, si bien qu'en bien des endroits il fait à peine assez clair pour éviter les ordures qu'on rencontre partout.

Nous allons d'abord faire visite au curé catholique qui possède une congrégation d'environ 100 âmes sur une popula

tion totale de 16,000 habitants, le reste se composant de Samaritains, de Juifs orthodoxes, de grecs, de musulmans etc.

Après avoir parcouru de nouveau le bazar, nous nous rendons à travers des rues impraticables, à une synagogue Samaritaine, pour voir la copie du Pentateuque que l'on y conserve.

Ce manuscrit ne compte pas moins de vingt-trois siècles d'existence, puisqu'il remonte au règne de Manassé (420 av. J. C.) ; voici quelle en fut l'origine.

Salmanazar, roi d'Assyrie, 677 ans av. J. C., s'étant rendu maître de la Samarie, emmena en captivité sur les bords du Tigre, les dix tribus qui, avec Jéroboam, s'étaient séparées du royaume de Juda. Il les fit remplacer par une colonie cuthéenne qu'il tira du pays des Mèdes. Or les cuthéens étaient idolâtres. Une peste sérieuse étant venue à sévir dans la nouvelle colonie, et leurs dieux d'argiles se refusant à écouter leurs prières, ils allèrent demander au roi d'Assyrie des sacrificateurs juifs, retenus parmi les captifs, pour fléchir Jéhovah, afin d'obtenir la cessation du fléau. Et ces sacrificateurs apportèrent le Pentateuque écrit en charactères hébreux. Après la captivité de Babylone, les Israëlites ayant adopté les caractères chaldéens, les Samaritains se refusèrent à adopter ces caractères étrangers pour la langue hébraïque. Mais, fait bien digne de remarque et preuve convaincante de l'exactitude de nos livres saints, c'est que, bien que les Samaritains, dans leur religion, aient fait un affreux mélange des pratiques idolâtres avec le culte de Jéhovah, leur Pentateuque, livré à l'examen des savants les plus experts dans ces langues anciennes, a été trouvé en tout conforme au texte de la version conservée par les captifs de Babylone, ils ne diffèrent l'un de l'autre que par la forme des caractères. C'est comme si l'on écrivait du français en caractères arabes.

Rendus à la porte de la synagogue, il fallut parlementer avec le gardien pour en avoir l'accès. D'abord il fallait déposer les chaussures (les bottes) ; la chose était facile. On demandait en outre 10 francs par tête ; c'était exhorbitant, Mais nous n'étions pas sans compter sur l'extrême cupidité de ces gueux-là. Aussi, après bien des disputes, et menace de notre part de renoncer à l'exhibition et de nous retirer sans donner une seul sou, fut-il convenu qu'on nous apporterait le manuscrit sous le portique, et que tout en gardant nos bottes,

puisque nous n'entrerions pas dans leur temple, nous leur payerions 10 francs pour toute notre bande.

Le manuscrit est sur une bande de parchemin de plusieurs verges de longueur, sur environ 10 à 12 pouces de largeur. Chaque extrémité de cette bande est fixée à un rouleau, et ces rouleaux retenus verticalement par des trous dans une planche en haut et en bas, nous permettent de parcourir tout le manuscrit d'un bout à l'autre, en les faisant rouler sur eux-mêmes, un rouleau se grossissant à mesure que l'autre diminue, et les colonnes passant successivement sous les yeux du lecteur. Il n'y a ni alinéa ni ponctuation, et les caractères, fort petits, sont tellement rapprochés partout, qu'on dirait le manuscrit composé d'un seul mot fantastique et presque sans fin.

Les Samaritains forment une tribu unique dans le monde, tribu microscopique pour ainsi dire, puisqu'elle ne dépasse pas aujourd'hui 400 âmes. Jamais elle n'a quitté Naplouse, jamais elle ne s'est alliée à d'autres nations ; presque exterminée à plusieurs reprises, elle s'est vue s'affaiblissant de siècle en siècle, et ne sera plus bientôt qu'une race fossile dont le lieu de son origine rappellera seul le souvenir.

J'ai dit plus haut qu'elle a été son origine. Après la captivité de Babylone, les Samaritains voulurent partager avec les enfants d'Abraham l'honneur de reconstruire le temple ; mais rejetés de Jérusalem comme des payens et des idolâtres, ils se décidèrent à construire le temple du Garizim pour rivaliser avec celui du Moriah, en splendeur, en richesse et en beauté ; et de cette époque date cette haine invétérée qui a toujours séparé les juifs des Samaritains. Un juif convaincu d'avoir pour ami un Samaritain, méritait l'exil. Manger avec un Samaritain, accepter de lui un verre d'eau, un service quelconque, constituait un délit. Tandis que pour le Temple on recevait les offrandes des payens, on refusait celles des adorateurs du Garizim ; leur témoignage comptait pour rien. Voila pourquoi les apôtres s'étonnèrent de voir Jésus s'entretenir avec la femme du puits de Jacob, et celle-ci dire au Sauveur : comment me demandez-vous à boire, à moi qui suis Samaritaine ?....

Honnis et rejetés de tous, même des Juifs avec lesquels ils partagent la croyance à un messie futur dont ils attendent leur délivrance, les Samaritains ont constamment rendu haine pour haine à tous les autres peuples. Longtemps ils ont pratiqué le brigandage et se sont rendus redoutables

dans les défilés de leurs montagnes ; mais Ibrahim Pacha, en 1834, a porté le dernier coup à leur puissance, en les réduisant à cette poignée d'hommes qui forment aujourd'hui cette nation. Aussi ne peut-on reconnaitre aujourd'hui dans leur impuissance que leur mauvais instinct de nuire et leur manque de sociabilité.

Ce peuple maudit de Dieu—en ne séparant pas les Samaritains des Juifs—qui a obstinément fermé les yeux àl a lumière, lorsqu'elle brillait de tout son éclat devant lui, attend toujours la venue de ce Messie qui, depuis plus de dix-huit siècles, éc[illegible] toutes les nations. En vain les apôtres de la nouvelle doct[illegible]e ont fait éclater des prodiges encore plus extraordinaires que ceux des prophètes de l'ancienne loi ; toujours ils ont persisté dans leur endurcissement. Cependant la source des grâces n'est pas encore tarie pour eux ; la miséricorde de ce Jésus qu'ils refusent de reconnaître n'a pas de limites ; et du moment qu'ils abaissent leur orgueil devant ses divins enseignements, le pardon leur est aussitôt accordé, le bercail leur est ouvert. Le P. De Damas, Jésuite, qui a visité la Terre-Sainte à deux reprises différentes, nous en rapporte un nouvel exemple, dû à l'intercession de celle que l'Eglise appelle la Porte du Ciel, et que les enfants de Jacob se refusent à invoquer, lorsque toutefois ils ne la poursuivent pas de leurs mépris et de leurs blasphèmes. Je ne puis résister au plaisir de citer cette belle page du récit du digne enfant de S. Ignace.

" C'était à Paris, en 1864 ; j'entends frapper à la porte de ma chambre, et je vois entrer un jeune étranger, de 30 ans environ. Il voulait me parler, mais j'avais précisément chez moi un écrivain auquel j'avais donné rendez-vous pour la revue d'une partie de son ouvrage. J'expose à l'étranger mon embarras ; cependant il insiste, tire de sa poche un billet d'aller et retour par le chemin de fer, m'explique qu'il est arrivé de Londres le matin, qu'il repart le soir, et qu'une affaire de conscience l'oblige à me parler. " Revenez donc dans trois-quarts d'heure ", lui dis-je, et je le congédiai honnêtement. Or, il était deux heures et demie du soir, et le pauvre solliciteur devait monter en wagon à six heures. Au moment fixé, il est de nouveau chez moi. Je le fais asseoir, et quel n'est pas mon étonnement de le voir ouvrir la conversation par ce préambule :

" Mon père, je suis juif ; je viens d'Amérique pour me " faire baptiser. J'ai frappé à la porte de votre maison ; j'ai

"demandé un père, le premier venu, car je ne connaissais personne. Votre portier m'a indiqué le numéro d'une chambre; j'y suis allé, mais le père avait son chapeau à la main; il fermait sa porte pour sortir. Il m'indique le numéro suivant; le second père avait du monde chez lui. Ainsi éconduit de porte en porte, je me retrouve chez le portier, qui voyant ma peine, m'indique la chambre d'un missionnaire, qui n'est point ici pour l'exercice du ministère, mais qui me recevra peut-être, à cause de mon embarras. C'est ainsi que la providence m'a conduit chez vous. Me voilà! voulez vous me baptiser? Je pars à six heures, comme j'ai eu l'honneur de vous le dire, il faut auparavant que je repasse au ministère pour prendre des dépêches; je suis donc bien pressé; je vous en prie, faites-moi chrétien.

"Etonné, comme on peut le croire, je me hâtai de provoquer de plus amples explications. La diction assez pure de mon interlocuteur était fortement accentuée à l'anglaise, son ton d'une naïveté touchante: il était le second d'un navire marchand employé dans le blocus américain, presque militaire par conséquent, et certainement très militant dans cette guerre d'extermination.

"Or, un jour, dit-il, que le navire était battu par la plus violente des tempêtes, et qu'aux fureurs de la mer se mêlaient, conjurant contre nos vies, les torrents de la mitraille ennemie, la pensée de l'éternité s'empara fortement de mon âme, et je fis vœu de me faire baptiser, si j'échappais au danger. J'aime beaucoup celle que vous appelez la Ste Vierge; aussi avais-je bien envie de lui adresser mon vœu, mais je songeai que Dieu seul y avait droit, *et je fis alors presque vœu à la Ste Vierge, et tout à fait à Dieu.* Je fus sauvé et ma première action, en descendant à terre, fut d'aller demander le baptême à l'évêque le plus voisin. Mais le prélat voulait avoir le temps de m'éprouver, et, dans notre terrible guerre, il était impossible d'espérer un congé. Force m'était de me retirer sans baptême. Or, le prélat ne m'avait pas trouvé instruit et, voulant à tout prix arriver à l'accomplissement de mon vœu, je m'efforçai de chercher l'instruction requise. Dans les moments de relâche, j'appelais les matelots irlandais, et, sous prétexte d'une conversation banale, je les interrogeais sur les principaux mystères chrétiens, et, en même temps, dans ma tête, je faisais ce raisonnement: Si les évêques ne veulent pas me baptiser, j'irai à Rome le

" demander au Pape.—Mais comment trouver le temps d'aller " à Rome?—Sur ces entrefaites on demande un capitaine et son " second de bonne volonté pour passer à Liverpool et ramener " un navire acheté récemment par le gouvernement du Sud. " Je me présente, et j'arrive en Angleterre, bien persuadé que " le bâtiment ne sera pas prêt, et que j'aurai le loisir d'exécuter " mon dessein en l'attendant. Mais, à mon grand désappointe- " ment, à peine débarqué, je reçois l'ordre de me tenir prêt à " partir dans les quarante-huit heures. Comment faire? Il y " a, cependant, des dépêches à prendre à Paris; le capitaine ou " moi devons y aller. J'obtiens sans peine d'être désigné, et " je pars en me disant: Peut-être les Jésuites de Paris consen- " tiront-ils à me baptiser. C'est ainsi que je suis devant vous, " mon père. Maintenant, mon sort est entre vos mains."

" En entendant ce récit, plusieurs doutes m'obsédaient, et je ne sais quoi cependant me rappelait le diacre Philippe transporté vers l'eunuque de la reine d'Ethiopie, et je me sentais poussé à croire que, transposant les personnes, l'ange, cette fois, m'annonçait un élu des lointains rivages de l'Amérique.

" Mon enfant, lui dis-je, je vous répondrai comme l'évêque américain, il me faudrait le temps de vous éprouver et vous instruire.

" Alors le dialogue suivant s'établit entre nous.

—Mon père, quand je me suis présenté à l'évêque, je ne savais rien, et je n'ai pu répondre; mais aujourd'hui le peu que j'ai appris à la volée me donne quelque courage. En danger de mort, je le sais, le premier venu peut être baptisé sans examen. Or je suis engagé dans la guerre d'Amérique. Dangers de la terre, dangers de la mer, me menacent nuit et jour. Voyez si je n'ai pas droit à la grâce du sacrement?

—Eh bien, mon enfant, connaissez-vous au moins ce sacrement? Quel effet produirait-il en vous, si je vous le conférais?

—Mon père, il me ferait chrétien, et me donnerait le droit d'entrer au Ciel. Sans lui, on n'y va pas.

—Bien; mais vous avez dû offenser le bon Dieu, depuis trente ans que vous vivez hors de l'Eglige. Croyez-vous aller au Ciel avec vos péchés?

—Ah! pour mes péchés véniels, je sais que le baptême me les remettra.

—Passe! mais les péchés mortels qu'en ferez-vous?

—Je m'en confesserai.

—Vous confesser, c'est facile à dire ; mais qu'est-ce que se confesser ?

—Mon père, c'est dire tout ce qu'on a pensé et tout ce qu'on a fait.

—Eh bien, auriez-vous le courage de me dire, sans rien me cacher, tout ce que vous avez fait et pensé depuis l'âge de raison ?

—Oui, mon père.

" Quand j'eus obtenu cette preuve de courage et de générosité, j'expliquai au néophyte l'efficacité merveilleuse du baptême pour la rémission des péchés; ensuite je continuai à l'interroger et à l'instruire. Il me faisait les réponses les plus candides et leur naïveté était en sa faveur. Ainsi, je lui dis brusquement pour le tenter :

" Qu'est-ce que la messe ?

—A cela, mon père, me répondit-il, je ne puis donner une explication bien nette. Je sais qu'à la messe il y a le corps, le sang, l'âme, la divinité de Jésus-Christ, sous les espèces du pain et du vin, mais je n'ai jamais pu comprendre comment cela se fait. J'ai cependant beaucoup essayé d'y parvenir, car je me disais qu'il fallait au moins prendre la peine de comprendre ma religion et je n'y suis point arrivé. Alors je me suis fait ce raisonnement : Si ce n'était pas vrai, le Pape, les évêques et les prêtres ne l'enseigneraient pas ; je le croirai d'abord, et on me l'expliquera ensuite.

" J'admirai la foi de cet élu, je lui expliquai ce que c'était qu'un mystère, et je me convainquis, de plus en plus, de la bonne volonté de mon disciple. Alors je me levai, et je lui dis : " Tenez-vous debout, et jurez que vous n'avez aucun intérêt humain à demander le baptême."

" A cette apostrophe il répondit par un regard d'étonnement qui m'alla au cœur.

—Et lequel pourrais-je avoir ? s'écria-t-il avec tristesse.

—N'importe ! la chose que vous demandez est grande, et la manière dont je vous l'accorderai, peut-être, est inusitée . . . Levez-vous et jurez.

" Il le fit avec gravité.

—Eh bien, lui dis-je, en vertu des pouvoirs particuliers qui me sont conférés, je vais vous conduire à la sacristie, où je vous baptiserai.

"Son front rayonnait de bonheur. En traversant un long corridor, je lui dis : "Il vous faut deux témoins ; j'appellerai les deux sacristains ; ils sont vêtus en laïques, mais ce sont deux jésuites comme moi.

—Ah ! ah ! fit-il en souriant avec un air d'arrière pensée, si ce sont des jésuites, j'ai confiance.

—Et qui vous donne cette confiance dans les jésuites ? On en dit tant de mal.

—Précisément, rep'it-il, j'y ai confiance à cause du mal qu'on en dit......

" Je le baptisai sous le nom d'Eugène, et puis il se jeta à mon coup dans un élan de bonheur. Cependant, sur le point de me quitter, il tenait sa main dans sa poche, avec un air d'embarras visible ; enfin il me confia qu'il voulait faire une aumône et qu'il me priait de m'en charger. Je n'eus garde d'accepter. A mon tour, je lui déclarai que j'inscrirais son baptême sur les registres de l'archevêché, et que j'allais lui en donner un témoignage écrit.

—Eh qu'en ferai-je, me dit-il ; je désirais le baptême pour mon bonheur personnel, je suis sûr de l'avoir ; qu'on en croie ce que l'on voudra, cela m'est égal.

" Je lui expliquai cependant qu'il pourrait avoir à en faire la preuve, pour un mariage par exemple, et je lui donnai un certificat.

" Mais j'étais heureux de ce témoignage inattendu que sa démarche n'était point une spéculation honteuse, comme en font tant de juifs. Nous nous embrassâmes affectueusement ; et depuis je ne l'ai pas revu. Peut-être aura-t-il succombé à la balle ennemie, ou bien des flots entr'ouverts en auront fait leur proie.

" Ah ! que beaucoup de cœurs aussi droits s'ouvrent à la grâce parmi cette malheureuse nation juive, et Dieu ne leur manquera pas. C'est mon vœu longtemps réitéré en visitant la Terre-Sainte !" (1).

Et c'est aussi le mien, ajouterai-je, en terminant cet épisode.

Sichem, la Nablos des arabes, a eu un passé mêlé de grandeurs et d'humiliations, de succès et de revers.

---

(1) Voyage en Galilée, par le R. P. De Damas.

Les f[illegible] de Jacob, lorsqu'ils en firent la conquête, en tuèrent tous les hommes et emmenèrent toutes les femmes et les enfants pour se venger de l'injure faite à leur sœur Dina par Sichem, fils d'Hémor, roi de ce pays.

Après la conquête de la Terre-Promise, Sichem fut donnée à la tribu d'Ephraïm, comme ville de refuge et ville lévitique.

C'est à Sichem que régna Abimélech, fils de Gédéon qui était juge en Israël, après avoir massacré, sur une même pierre, ses 69 frères.

Roboam, fils de Salomon, se rendit à Sichem pour s'y faire déclarer roi ; mais Jéroboam, ancien serviteur de son père, fut à sa place, élu roi des dix tribus.

Sous Amri, le titre de capitale du royaume d'Israël passa de Sichem à Samarie, et sous Osée (721 av. J. C.) Salmanazor emmena les dix tribus en captivité. C'est après la captivité que les Samaritains bâtirent le temple du Garizim. St Justin, qui mourut martyr, était natif de Sichem.

En 1120, on tint un concile à Naplouse, auquel assista Beaudoin II roi de Jérusalem.

Naplouse est encore entourée d'un mur d'enceinte, mais qui offrirait, je pense, peu de résistance aux canons modernes.

Il était 11 ½ h. lorsque nous retournâmes à notre campement, où nous prîmes le dîner aussitôt, pour continuer notre route vers une heure.

Un dernier mot des Naplousins avant de leur faire nos adieux.

On sait qu'une armée française, sous la conduite de Bonaparte, pénétra en Terre-Sainte en 1799. Un grenadier français, voulant avoir des œufs, et ne sachant pas un seul mot d'arabe, se mit, devant un Naplousin, à pousser des cocoricos et des gloussements de poule, dans le but de faire deviner son désir. Mais inutilement ; il répète ses cocoricos et ses gloussements ; pas plus de succès. Notre militaire impatienté, applique alors un vigoureux coup de poing à la poitrine du fellah en criant : bêta !—*Beda*, fit l'arabe, sans presque s'émouvoir, il y en a.—Or *beda*, en arabe, signifie œuf, et le changement du *t* en *d* étant pour eux de peu d'importance, notre homme avait compris qu'on lui parlait d'œufs. Le grenadier qui ne s'imaginait pas avoir parlé arabe, se dit alors à lui-même : " c'est singulier ! ces gens là ne comprennent pas quand on leur parle honnêtement, et ne montrent d'intelligence que lorsqu'on les traite de bêtes et qu'on leur donne des

coups ". Le procédé ne serait cependant pas applicable partout, car il pourrait fort bien arriver, surtout avec les farouches Naplousins, qu'on répondrait aux coups de poing par des coups de fusils.

Comme nos nappes étendues sur l'herbe se trouvaient tout près d'un mur en pierres sèches, nous eûmes pour spectateurs durant notre dîner, trois ou quatre beaux lézards (genkos) qui plus d'une fois firent mine de vouloir s'élancer au milieu de nos plats. Nous essayâmes de les y attirer, mais au moindre mouvement ils disparaissaient dans les vides du mur.

Il n'était pas encore 1 h. que nous étions de nouveau en selle Nous continuons notre route par la vallée de Naplouse, se dirigeant au N. O., entre les monts Garizim à gauche et Hébal à droite. La vallée est partout bien cultivée et arrosée de nombreuses fontaines s'échappant des flancs des montagnes; plusieurs de ces cours d'eau font tourner des moulins. Les arbres fruitiers, oliviers, figuiers, cognassiers etc. se montrent partout entre les villages que l'on voit échelonnés sur les mamelons des montagnes, tantôt à gauche et tantôt à droite.

A un certain endroit, les montagnes se séparent pour nous livrer une vue directe de la Méditerrannée, et environ une demi-heure après, on traverse la vallée en passant à gauche sur le pont-aqueduc d'un moulin, pour monter à Sébaste ou Sébastieh, qui est juchée sur une montagne dominant tous les environs.

Cette ville, qui pendant plus de deux siècles fut la résidence royale et la capitale du royaume d'Israël, n'est plus ajourd'hui qu'un misérable village d'environ 400 âmes. C'est que le monde passe, mais la parole de Dieu ne passe pas. Entendons le prophète Michée : " Je ferai de Samarie un monceau de pierres dans un champ, un lieu propre à planter des vignes; je ferai rouler ses pierres dans la vallée, et je découvrirai ses fondements." Et la gloire de Samarie est passée; et le champ où l'on peut planter des vignes est établi à l'endroit où étaient autrefois de somptueuses demeures—je l'ai vu et parcouru—; mais la malédiction de celui qui dans sa colère brise les trônes et foudroie les rois impies, est restée pour notre instruction.

Amri, le roi d'Israël, comme je l'ai dit plus haut, établit son trône à Samarie et y fut inhumé. Achab, son successeur, en épousant Jésabel, fille du roi de Sidon, amena l'idolatrie parmi son peuple avec les prophètes de Baal. Presque tous

les successeurs d'Achab imitèrent ce roi impie en favorisant l'idolatrie, aussi leur règne fut-il une suite presque sans interruption de révoltes, de massacres, de persécutions et de punitions du Ciel, jusqu'à ce qu'il plut à Dieu d'envoyer Salmanazar, roi d'Assyrie (721 av. J. C.) pour mettre fin à ce royaume, en faisant Osée, son dernier roi, captif avec tous ses sujets qui furent emmenés hors de leur pays.

La ville détruite par Hircan, 107 ans av. J. C., fut reconstruite par Hérode le Grand, qui lui rendit tout son ancien éclat et la nomma Sébaste (18 av. J. C.).

S. Philippe évangélisa Sébaste et y opéra de nombreux miracles, et, comme il n'était que diacre, il fit venir de Jérusalem, comme nous l'apprennent les Actes des Apôtres, S. Pierre et S. Jean pour donner le S. Esprit à ses nouveaux convertis. C'est alors que ces apôtres rencontrèrent Simon le magicien, qui voulut acheter d'eux le pouvoir de donner le S. Esprit et de guérir les malades. C'est de son nom qu'on appela depuis *simonie* le trafic des choses saintes. Ce Simon passa ensuite à Rome, où, par ses artifices, il sut se gagner les faveurs de Tibère, qui lui érigea, sur l'île du Tibre, une statue, en le déclarant *un dieu saint*. C'est à son instigation que les apôtres Pierre et Paul furent arrêtés et mis à mort.

La montée qui conduit à la ville est fort raide et escarpée ; arrivés au sommet, nous nous arrêtons un instant, dans un lieu vague, près du cimetière, tout couvert d'iris, dont la floraison était passée. Nous passons à l'O. à travers champs, pour nous rendre au S. O. où nous voyons les restes de deux tours qui sans doute, formaient une porte à la ville de ce côté. Une large avenue, partant de ces deux tours, suivait le bord de l'escarpement, et était bordée de chaque côté de colonnes de plus de deux pieds de diamètre, dont on peut en compter encore plus de 50 debout et un grand nombre d'autres renversées. Ces colonnes, dont la base a été couverte par les décombres, paraissent surgir de terre comme des stipes de champignons. Toutes attestent leur vétusté, bien que la plupart aient résisté assez lestement au travail du temps.

Nous enfilons la colonnade pour traverser la misérable bourgade afin de nous rendre à l'église S. Jean-Baptiste. Cette église fut bâtie par les Croisés en 1150, sur les débris d'une autre construite dès le IVe siècle. Il n'en reste plus que la façade, une partie du mur des longs-pans, ainsi que des trois

absides qui la terminaient. Nous abandonnons nos montures à une foule de gamins qui nous entourent, pour mettre pied à terre et pénétrer à l'intérieur des ruines, afin de visiter les tombeaux des prophètes Elisée et Abdias, ainsi que celui de S. Jean-Baptiste.

Une petite mosquée, érigée dans l'intérieur même de l'ancienne église, recouvre les saints tombeaux. Nous descendons à l'intérieur 21 marches, et nous nous trouvons en face des tombeaux qui sont placés parallèlement les uns aux autres, en forme de fours à cercueils. Des ouvertures circulaires pratiquées dans le mur permettent de voir à l'intérieur en y introduisant une mèche.

La loge centrale serait celle d'Abdias, de cet intendant d'Achab, qui nourissait en secret les prophètes que son maître persécutait.

Celle de gauche serait celle d'Elisée. Comme Dieu s'est toujours plu à exalter ses amis, on rapporte qu'un jour, en portant un mort en terre, le convoi rencontra des brigands Moabites qui venaient pour piller. Voulant se débarrasser du cadavre pour fuir plus librement, ils le jetèrent dans la fosse d'Elisée ; mais aussitôt que ce mort eût touché les restes du saint prophète, il ressuscita.

Enfin la loge de droite est celle de S. Jean-Baptiste. Le saint Précurseur, comme on le sait, fut emprisonné et décapité par ordre d'Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, à Machéron, de l'autre côté du Jourdain. Ses disciples, d'après la tradition, auraient d'abord porté son corps à Jérusalem, et seraient ensuite venus l'ensevelir à Sébaste. Ce qui est bien constaté, c'est que dès les premiers siècles du christianisme, on venait à Sébaste vénérer les restes du plus grand des enfants des hommes.

Julien l'Apostat, qui aurait voulu effacer le nom de chrétien partout où il se trouvait, avait ordonné de retirer le corps de S. Jean-Baptiste de sa sépulture, de mêler ses os à des os d'animaux, et de réduire le tout en cendres dans un champ. Mais Dieu ne voulut pas permettre que les restes de son Saint Précurseur fussent entièrement détruits. Des religieux venus de Jérusalem se mêlèrent, au péril de leur vie, aux profanateurs, et parvinrent à sauver une partie des saintes reliques qu'ils remirent à leur supérieur à Jérusalem, lequel les envoya à S. Athanase.

On croit que c'est en face de la porte de l'O., où nous voyons encore les bases des deux tours, qu'Achab, roi d'Israël

et Josaphat, roi de Juda, avaient dressé leurs trônes pour amener devant eux les prophètes de Baal, afin de les faire prophétiser sur le sort de la guerre qu'ils allaient faire à Ramoth de Galaad. C'est alors que Michée, contrairement aux faux prophètes, prédit à Achab qu'il ne reviendrait pas vivant de cette guerre. Ce que l'événement confirma peu après.

Repassant près du cimetière pour opérer la descente de la montagne de Somer ou Sameron, qui donna son nom à la ville, nous voyons à gauche, après quelques minutes de marche, seize colonnes surgissant de terre dans un champ cultivé. On croit que ce sont des restes d'un vaste théâtre qu'Hérode le Grand aurait fait construire en cet endroit.

Nous poursuivons notre route à travers des montagnes presque toutes couronnées de villages, et dans des vallées la plupart cultivées. Nous voyons en un certain endroit, sur notre gauche, une superbe source, qui s'échappe en cascade de la hauteur pour faire tourner un moulin.

Enfin vers les $3\frac{1}{2}$h. nous gravissons une haute montagne par un sentier fort escarpé, et arrivés au haut, nous voyons à gauche, perché sur une hauteur, le village de Jéba, et un peu plus loin, dans une belle plaine, nous distinguons les toiles blanches de nos tentes tendues là pour le campement, simulant des champignons qui surgiraient du sol au milieu du gazon.

Mais la distance parait encore grande, et il nous faut descendre et descendre pour toucher cette plaine.

Nos bêtes ralentissent le pas et paraîssent fatiguées. Un soleil des plus ardents nous cuit le dos.

Comme nous passions à un certain endroit sur une pierre nue, ayant une forte pente de côté, le cheval de M. l'abbé Bardel qui me suivait, glissa sur cette pierre et s'étendit sur le côté. Heureusement que l'abbé fut assez prompt à se dégager les pieds des étriers pour ne pas se faire écraser sous l'animal, et en fut quitte pour une légère émotion et une petite dépense de mauvaise humeur.

Comme un peu plus loin nous suivions une descente fort raide, tracée sur le bord d'un escarpement, plusieurs de nos compagnons mirent pied à terre, tant pour se délasser que pour prévenir de nouveaux accidents. Le sentier étant étroit, on laissa les chevaux libres suivre les autres, pensant qu'ils ne pouvaient leur prendre fantaisie de s'écarter du chemin. Mais il arriva que l'un d'eux, tenté par des feuillages verts qui

s'étalaient du côté de la pente, s'engagea de ce côté là, et se trouva bientôt à plusieurs pieds au dessous de la route. Un moucre descendit aussitôt pour le rejoindre, mais vainement essaya-t-il à le faire remonter sur le chemin qui se trouvait coupé presque carré et à une assez grande hauteur. Enfin, après plusieurs coups de bâton et en l'appuyant de son épaule à l'arrière-train, il parvint à le remettre sur la route. Voulant alors lui faire payer le trouble qu'il lui avait causé, il le saisit par la bride et lui administra plusieurs coups de poing par la tête avec force gros mots arabes qui, sans doute, devaient être fort insultants, car ils semblaient lui venir des profondeurs du ventre. Plusieurs se mirent alors à crier à l'arabe d'arrêter, qu'il allait de nouveau jeter l'animal dans le précipice. Mais mon voisin qui connaissait mieux les allures arabes pour avoir déjà fait le même pèlerinage, "laissez faire, dit-il, vous aller voir ce qui va arriver". Le moucre s'approche alors plus près de l'animal, et lui lance un crachat à la figure, avec un gros mot que je ne compris pas, mais que je jugeai n'être pas une aménité. Sa colère était alors satisfaite, et il s'appaisa aussitôt.

Je reconnais bien que cracher à la figure est une injure des plus révoltantes, pour les hommes, mais comme les chevaux en Orient ne se servent pas plus de mouchoirs qu'en Occident, je ne vois pas beaucoup en quoi ils peuvent se trouver embarrassés de porter un crachat arabe sur leur nez.

Nous traversons des plantations d'arbres vers le bas de la descente, puis nous parcourons la plaine, toute en gazon et parsemée de quelques ruisseaux, jusqu'à la rencontre d'un vaste bassin en pierre qu'alimentent de 12 à 15 pouces d'eau une source surgissant à son extrémité ; c'est tout auprès que sont tendues nos tentes.

Toute la plaine est couverte d'un épais gazon dans lequel domine, à l'endroit où nous sommes, l'orge sauvage, *hordeum jubatum.*

Les arabes, on le sait, ne sont pas très particuliers sur les règles de la propreté, mais je ne pensais pas qu'ils pouvaient pousser si loin ce manqne de précautions. M'étant rendu au bassin de la fontaine, je vis clapoter dans le bassin même cinq à six chevaux que nos moucres y amenaient les uns après les autres pour les faire boire. En même temps arrive l'un de nos cuisiniers qui emplit un vase là même où les chevaux venaient de troubler l'eau.—Et que voulez-vous faire de cette eau ?—C'est pour votre café.—Mais, c'est à peine croyable ; vous allez

nous faire boire de cette eau sale?—Regardez, elle coule.—Oui, elle coule, mais au lieu de la prendre à la tête du bassin où elle est pure, vous prenez de celle que les chevaux ont troublée. Versez votre vase, et prenez en de la nette.

Mon homme s'exécuta d'assez mauvaise grâce.

J'allais me retirer, lorsque je vis trois femmes venir du village de Jéba qui était tout près, portant des cruches sur leur tête pour faire provision d'eau. Je m'arrête pour voir comment elles allaient procéder.

Comme elles sont nu-pieds, elles entrent de suite dans le bassin, ayant de l'eau à mi-jambe. Elles renversent leurs cruches sur le côté pour y laisser pénétrer l'eau avant de les emplir; puis se lavent les jambes et les pieds; et sans se déplacer, dans l'eau même qu'elles viennent de souiller, elles emplisent leurs vases et s'entre aident pour se les placer sur la tête. J'étais tout étonné, car je croyais toujours qu'elles allaient verser cette eau pour en prendre à la tête dc la source même. Mais je vis bien qu'elles n'avaient pas plus de scrupules de faire usage de l'eau même qu'elles venaient de souiller, que nos moucres de s'en servir pour notre café.

Vendredi, 22 *avril*—Il a fait pendant la nuit un vent si fort, qu'à chaque instant nous pensions que nos tentes allaient nous laisser à découvert. Cependant, ce matin, l'apparence est des plus rassurantes, et à 5 h. nous sommes tous en selle.

Si nous en avions le temps, nous nous détournerions à gauche, pour passer, non loin de notre route, par Dothaïn, où les enfants de Jacob gardaient les troupeaux de leur père, et où ils vendirent leur frère Joseph à des marchands Ismaëlites se rendant en Egypte. Mais nous sommes en retard, il faut procéder par la route la plus directe.

Nous poursuivons donc notre marche, le plus souvent [illegible] des plaines ou gorges de montagnes, et quelquefois aussi en franchissant les hauteurs mêmes.

Nous apercevons bientôt à notre gauche, la ville de Sanour couronnant un plateau se détachant du reste de la montagne et isolé presque tout autour, comme forteresse pour la garde de la plaine de même nom qui s'étend au devant. La ville est encore entourée de murailles flanquées de bastions, et peut contenir environ 2,000 habitants.

Sanour est l'ancienne Béthulie de la Ste Ecriture. C'est là que Judith, 654 ans avant J. C., coupa la tête à Holoferne,

général des armées du roi des Assyriens, lequel, après avoir traversé l'Euphrate, dévasté la Mésopotamie, ravagé Damas et toute la contrée, voulait s'emparer aussi de cette ville et piller toute la Palestine.

Judith était une sainte femme, craignant le Seigneur, veuve depuis trois ans, et d'une grande beauté. Voyant la consternation dans laquelle l'approche d'Holoferne avec ses 120,000 hommes et ses 12,000 cavaliers, avait plongé tout le peuple d'Israël, elle résolut, par l'inspiration de Dieu sans doute, de sauver elle-même son peuple. Sachant que ses charmes ne seraient pas sans effet sur le cœur de ce barbare conquérant, elle laisse ses habits de deuil, se revêt d'une riche parure, se parfume abondamment, et sortant de la ville suivie d'une servante, elle pénètre dans le camp ennemi, et demande qu'on la conduise au général. Holoferne est charmé de sa beauté ; il l'accueille avec empressement, et commande qu'on ait pour elle les plus grands égards.

La ville qui périssait par le manque d'eau,—l'armée assiégeante en ayant interrompu toutes les sources,—était sur le point de se rendre ; mais Judith avait demandé qu'on attendît encore cinq jours pour qu'elle pût mettre son projet à exécution.

Holoferne, pour fêter sa belle visiteuse, ordonna un grand festin, et but avec excès. Lorsque les princes et les serviteurs du général, tous plus ou moins assoupis par le vin, se furent retirés, elle demeura seule dans la tente d'Holoferne. Comme il dormait dans son lit, elle ordonna à sa servante de se tenir prête, se recommanda à Dieu, et détachant l'épée d'Holoferne qui était acrochée à la tête de son lit, elle la tira du fourreau, prit le prince par les cheveux, et, invoquant de nouveau le secours du Ciel, en deux coups elle lui trancha la tête. Sa servante mit la tête dans son sac, ainsi qu'un rideau du lit que Judith avait détaché, et toutes deux sortirent, traversèrent le camp sans être inquiétées, et se rendirent aux portes de la ville qu'on s'empressa d'ouvrir pour les recevoir.

Le roi Osias avec tout le peuple d'Israël furent transportés d'une grande joie à la vue de ce triomphe, et reconnurent la protection visible du Ciel dans cet événement. Celui qui était le dominateur des rois et la terreur des nations, venir ainsi expirer de la main d'une femme et frappé de son propre glaive!

Judith ordonna qu'on pendit la tête au haut des murailles et que toute l'armée d'Israël sortît de grand matin en faisant grand tapage et poussant des clameurs comme pour attaquer

les assiégeants. Ceux-ci se lèvent aussitôt et courent à la tente de leur général pour l'inviter à commander la défense. Mais quelle n'est pas leur surprise, de trouver le corps de leur maître tout couvert de sang et décapité, et de voir sa tête fichée sur les murailles de la ville! La terreur s'empare aussitôt de toute l'armée, et les gorges des montagnes ne sont pas assez vastes pour lui livrer un passage suffisant dans sa précipitation ; aussi les Israëlites en firent-ils un massacre horrible et furent-ils maîtres d'un butin des plus considérables.

Nous portons nos regards sur la ville, nous trouvons ses créneaux déserts, ne montrant plus la fameuse tête! Nous nous avançons dans la plaine, et des blés jaunissants, presque à la hauteur de nos chevaux, s'y montrent de toutes parts, à la place des soldats mèdes, persans, syriens etc. ; cependant, nous n'en admirons pas moins cette sagesse insondable de la Divine Providence qui, quand il lui plait, arme la main des faibles pour confondre les superbes et terrasser les ennemis de son nom.

Nous passons divers villages, tantôt à droite et tantôt à gauche de la route, Koufeïr, Djerba, Missîlieh etc. A un certain endroit, nous passons sur une hauteur qui nous donne vue sur Nazareth même.

Peu après 9 h., nous sommes à Djenîne, village de 3,000 habitants, au pied d'une montagne à la tête de la plaine d'Esdrelon. Djenîne est réputée l'ancienne Engannim de la Ste Ecriture, où N. S. guérit les dix lépreux. Nous savons que sur les dix, un seul retourna sur ses pas pour remercier son bienfaiteur, et celui-ci était samaritain, de cette race que les Israëlites destestaient souverainement, avec laquelle ils refusaient toute alliance. Enfants de l'Eglise catholique, seule et unique épouse du Christ, prenons garde que des étrangers, de nouveaux Samaritains, évitant nos infidélités, ne viennent ainsi prendre place devant nous, au festin des noces de l'époux.

En partant de Djenîne, nous laissons la Samarie pour entrer dans la Galilée.

Nous foulons maintenant la plaine d'Esdrelon, l'une des plus célèbres et la plus grande de la Palestine, ne mesurant pas moins de 12 lieues de longueur sur cinq de largeur. Au N. O. elle se termine à la Méditerranée, à l'E. elle présente trois prolongations, l'une entre le Thabor et l'Hermon, l'autre entre l'Hermon et la montagne de Gelboë, et la troisième entre Gelboë et Djenîne. Plusieurs ruisseaux la sillonnent et entretiennent

la fraîcheur avec la fertilité, entre autres le Djaland, qui se jette dans le Jourdain et le Cisson qui se rend à la Méditerranée. Nous voyons par ci, par là, des pièces de blé de la plus venue, mais la plus grande partie du terrain est sans culture. C'est à peine si la cinq centième partie de ce riche territoire porte des récoltes. C'est ici comme partout ailleurs dans les provinces turques, on punit d'exactions exhorbitantes l'habitant courageux qui a pris les soins de s'assurer une bonne récolte.

Le sol étant ici plus riche et moins léger que dans les montagnes, produit toujours, comme dans nos terrains d'alluvions du Canada, qu'on le cultive ou qu'on ne le cultive pas. Mais au lieu des verges d'or et des graminées de chez nous, c'est ici le plus souvent des chardons, mais des chardons monstres, de cinq à six pieds de hauteur, avec des aiguillons d'environ un pouce et à pointe des mieux acérées. J'ai pu apprécier leur qualité piquante en voulant saisir des insectes sur leurs fleurs. Nos montures aussi nous disent par leurs allures qu'elles ont déjà fait connaissance avec la plante redoutable, car partout où elles en voient, elles refusent obstinément de s'y avancer. J'en ai remarqué de deux espèces, l'une plus petite, à capitules laineux, c'est le *Cirsium eriophorum*, l'autre plus élevée, à aiguillons plus longs, à tiges plus grêles quoique fort raides, c'est le *Cirsium syriacum*. Nous rencontrons souvent aussi, et quelquefois en profusion sur les bords de la route, l'artichant qu'on cultive dans les jardins du midi de la France, *Cynara scolymus ;* la plante a absolument la même apparence que celles que j'ai vues dans les jardins de Toulouse, Béziers etc. L'artichaut est une espèce de chardon, à feuilles radicales fort grandes, glauques, pennatifides et légèrement épineuses. On sait qu'on la cultive pour ses capitules dont on mange le fond et la base des écailles, lorsqu'ils sont encore verts, frais—comme nous le faisons du céleri—ou diversement apprêtés. On les fait blanchir en les recouvrant de leurs feuilles avant qu'ils ne montent. La saveur qu'on se plait à leur trouver ne mérite pas, suivant moi, les soins de culture qu'ils requièrent.

Nous rencontrons, à un certain endroit, un homme revenant des travaux de son champ, tranquillement assis sur son bœuf, pendant que sa femme, à pied par derrière, porte la charrue sur son dos ! Ce fut un cri général d'indignation dans notre caravane ; plusieurs mêmes voulaient cingler de coups de cravaches la face de ce tyran qui traitait ainsi sa femme.

Ah ! c'est que la femme, le sexe faible, n'a pu échapper à la servitude que dans la christianisme, sous la loi de grâce. Chez tous les peuples, la femme a été la servante de l'homme, lorsque toutefois, comme chez les payens, elle n'en était pas l'esclave. La loi du Sinaï avait commencé son affranchissement ; nous trouvons même plus d'une noble figure de femme chez le peuple de Dieu. Cependant le sexe faible n'a pu jouir de son entier affranchissement, n'a pu devenir la digne moitié du sexe fort, que sous la loi de grâce, le code évangélique. Les musulmans sous le rapport de l'asservissement de la femme n'en cèdent en rien aux barbares les plus cruels.

La montagne de Gelboë, que nous voyons à notre droite, est toute cultivée jusque sur son sommet. Cette montagne est célèbre par la bataille qu'y livra Saül aux Philistins etdans laquelle il périt avec ses trois fils Abinadab, Melchisua et Jonathas.

Le pays ici ne se sent plus de la désolation qui règne dans la Judée. Les montagnes sont ou boisées ou cultivées ; les vallées en céréales ou en prairies, sont traversées par des cours-d'eau qui y entretiennent la fécondité.

Bientôt nous passons à droite le village de Zéraïn, qui est l'ancienne Jézrahel de la Ste Ecriture.

J'ai rapporté plus haut comment Josaphat, roi de Juda, et Achab, roi d'Israël, montés sur des trônes aux portes de Samarie, avaient fait prophétiser les prophètes de Baal et celui des Hébreux, Michée, sur le sort de la guerre qu'ils allaient porter à Ramoth de Galaad ; que Michée avait répondu qu'Achab ne reviendrait pas vivant de cette guerre. Or, c'est à Jézrahel que s'accomplit la prophétie. Achab avait là un palais et Naboth une vigne qu'il ne voulait pas vendre au roi. L'impie Jésabel, la femme d'Achab, fit lapider Naboth comme blasphémateur, pour s'emparer de sa vigne ; mais elle ne tarda pas à recevoir, à l'endroit même, le châtiment de son crime.

Car il arriva que pendant qu'Achab combattait à Ramoth contre les Assyriens, Jéhu, général de l'armée de Joram, fils d'Achab, se fit proclamer roi à Samarie et s'avança vers Jézrahel. Joram & Ochosias ne sachant ce qui était arrivé, allèrent à sa rencontre. Jéhu perça Joram d'une flèche et jeta son corps dans le champ de Naboth. Ochosias fut de même atteint par ses archers et blessé mortellement. Le nouveau roi fit alors son entrée dans la ville ; Jésabel qui se tenait à une

fenêtre de son palais lorsqu'il passa, lui demanda comment se portait l'assassin du son maître ? Jéhu irrité, envoya des archers qui la précipitèrent par la fenêtre ; son corps fut foulé par les chevaux et dévoré par les chiens, tel que l'avait prédit le prophète Elie (876 av J.-C.). Jéhu étant maître de Jézrahel, s'y fit apporter les têtes des 70 fils d'Achab qu'il rangea en deux tas aux portes de la ville.

La ville de Jézrahel et de Jéhu n'est plus aujourd'hui qu'un misérable bourg assez mal bâti, qui n'a rien retenu de son ancienne splendeur.

Nous passons peu après vis-à-vis Djeloud; c'est là que Gédéon, sur l'ordre du Seigneur, munit ses 300 compagnons de trompettes et de vases de terre contenant des lampes, pour aller à la rencontre des Madianites. Sur l'ordre de leur chef, ils sonnèrent de la trompette en rompant leurs lampes, et les Madianites frappés de terreur s'enfuirent en s'entre tuant dans leur précipitation.

Il était près d'une heure lorsque nous traversâmes Soulem (Sunam) pour aller prendre le dîner de l'autre côté, sous un verger de citronniers. C'était la plus longue course que nous eussions encore faite, aussi la plupart des cavaliers étaient ils exténués, rendus, tant par la faim que par la fatigue. Il fallait voir avec quel appétit nous dévorions les quartiers de poulets et les gigots de moutons, et nos moucres avaient peine à suffire à remplir de vin nos pots de fer blanc, tant la consommation en était rapide.

Sunam qui est situé au pied du petit Hermon, est un grand village entièrement musulman.

Les armées des Madianites et des Amalécites, avant leur défaite par Gédéon à Jézrahel, campèrent à Sunam, de même que celle des Philistins avant de combattre contre Saül.

On sait que c'est à Sunam qu'on vint chercher Abisag pour servante au roi David dans sa vieillesse. L'Ecriture remarque que c'était une jeune fille remarquable par sa beauté ; il est malheureux qu'on ne l'ait pas laissée chez elle pour perpétuer les grâces des formes dans sa patrie, car les Hélènes qu'on y voit aujourd'hui ne se distinguent pas précisément par leur beauté. Notre repas n'était pas encore terminé qu'il en vint une, sale, couverte de haillons, ne ressemblant en rien à Abisag, nous exhiber un enfant fort agile, d'environ trois ans, complètement nu, nous faisant force pantomime avec longue

kyrielle arabe, pour nous faire comprendre qu'elle désirait des habits pour couvrir le marmot.

Aussitôt le repas terminé, sans se déplacer, chacun éloigne les plats pour s'étendre sur le tapis même nous servant de nappe, sous l'ombre des citronniers, et y faire une sieste que notre extrême fatigue rendait nécessaire.

Avant de nous remettre en selle, nous allons dans le village visiter l'emplacement de la maison de cette sainte femme qui donnait l'hospitalité à Elisée chaque fois qu'il passait ici ; le prophète pour l'en récompenser, ressuscita son fils qui venait de mourir. Sur la parole du prophète, elle quitta ensuite le pays pour éviter les sept années de famine qui devaient y prévaloir.

Elisée passant un jour à Sunam, une femme considérable de la ville l'invita à entrer chez elle. Après avoir conversé avec le prophète, elle dit à son mari : " Je vois que cet homme est un homme de Dieu et un saint. Faisons-lui donc faire une petite chambre, et mettons-y un lit, une petite table, un siège et un chandelier, afin que lorsqu'il nous viendra voir, il demeure-là." Or, l'enfant de cette femme étant venu à mourir, elle se rendit aussitôt au Carmel pour inviter le prophète à venir ressusciter le mort. Elisée envoya d'abord son serviteur Giési, en lui donnant son bâton pour l'appliquer sur le visage de l'enfant. Mais la femme refusa obstinément de partir sans que le prophète ne l'accompagnât. Cédant alors à ses instances, Elisée se rend à Sunam, prie sur l'enfant et le rend à sa mère.

Le petit Hermon que nous laissons à notre droite, est élevé de 1728 pieds au dessus de la Méditerranée, il est en partie inculte. D'après une légende, Seth le fils d'Adam serait venu s'y établir, tandis que les enfants de Caïn se seraient établis sur les montagnes entre Zéraïn et le Carmel, et ce serait de l'alliance des fils de Seth avec les filles de Caïn que serait sortie cette race de géants que Dieu fit périr dans le déluge.

Nous voyons à gauche Afouleh, qui serait l'ancienne Aphec où Bénadad, roi de Syrie, perdit 100,000 hommes en combattant contre Achab, roi d'Israël.

Je remarque parmi les herbes qui bordent la route, une plante de nos jardins, qui l'emporte sur toutes ses voisines ici, sinon par la délicatesse et la grâce des formes, du moins par sa taille et son éclat. C'est la passerose, *Althœa frutex*, à fleurs roses, simples, très grandes, s'élevant de quatre à cinq pieds à

travers des pierres au pied d'un rocher. Tout auprès mais, dans un endroit plus humide, je trouve encore une autre plante de nos cultures, c'est le céleri, *Apium graveolens*, qui monte aussi à quatre ou cinq pieds. Mais une plante qui m'a surtout frappé par son aspect insolite, c'est l'Orobanche, *Orobanche lævis*, dont les gros et longs épis s'étalaient au milieu des graminées. C'est une plante décolorée, jaune-paille, de 15 à 18 pouces de hauteur, sans feuilles, celles-ci étant remplacées par des écailles ou des bractées. Ses fleurs irrégulières et son port lui donnent une certaine ressemblance avec quelques espèces d'Orchis.

Bientôt se montre à notre droite le mont Thabor, avec son sommet arrondi, et en face de nous les montagnes de la Galilée, derrière les premiers replis desquelles s'abrite Nazareth.

Nous traversons d'abord un petit torrent à sec, et un peu plus loin, sur un pont un autre plus grand ; ce dernier est le Cisson, qui lors de la défaite des Chananéens par Débora et Barac, roula dans ses eaux les cadavres des soldats de Sisara, général des Chananéens, dont plus de 10,000 venaient d'être massacrés.

Nous tournons à gauche et touchons presque au pied des montagnes qui bordent la plaine à notre droite. Nous remarquons une gorge profonde, à côtés presque perpendiculaires, c'est la montagne du Précipice ; c'est là que les Nazaréthains voulurent précipiter N. S. pour s'en défaire, et qu'il leur échappa sans qu'ils pûssent le voir.

Enfin nous nous engageons dans un sentier en zigizags pour faire l'ascension de la montagne ; comme pour l'ascension des bords du Térébinthe, nous voyons notre file se replier en serpent sur la pente de la montagne, et présenter parfois le coup d'œil le plus gracieux. Nous voyons souvent les cavaliers dont les montures sont plus alertes, couper droit certaines courbes de la route pour dévancer leurs compagnons, et former ainsi des cordes aux arcs que décrivent les autres.

Parvenus à la partie supérieure de la gorge que nous suivons, nous laissons à gauche le village de Yafa, qui est l'ancienne Japhîeh de la tribu de Zabulon, patrie de Zébédée père des deux apôtres Jacques et Jean. Et presque aussitôt s'étale devant nous Nazareth, couchée sur le flanc d'une colline creusée en demi-cercle.

Il était 4 ½ h. lorsque nous descendîmes sur la place de Casa-Nova, où deux Pères franciscains vinrent nous recevoir.

XXVI

Nazareth.—Eglise de l'Annonciation; *Mensa-Christi;* église grecque unie (synagogue); église maronite; bazar; Chapelle de la Ste Vierge.—Fontaine de la Vierge.

Nazareth, Samedi 23 *Avril.*—Aussitôt arrivés à Casa-Nova, on nous distribue les chambres, et nous nous rendons de suite à l'église de l'Annonciation que desservent les Pères franciscains et qui est aussi l'église paroissiale des latins.

Nous n'avons qu'à traverser la rue qui longe l'hospice et nous nous trouvons dans une cour sur le flanc de l'église. Pour en atteindre la porte, qui est dans le portail, il nous faut passer par une porte en fer grillée séparant cette cour de la place même de l'église. L'église est à trois nefs séparées par de gros piliers en pierre. Nous sommes frappés de la propreté qui règne partout dans le temple saint. Le pavé carrelé en pièces de marbre blanc et rose est du plus bel effet. Droit en face de l'autel principal, débouche l'escalier qui conduit à la grotte de l'Annonciation, et de chaque côté s'ouvre un escalier qui conduit au chœur formant comme un second étage sur le pavé. L'escalier du milieu, qui n'a pas moins de 15 degrés, nous conduit d'abord dans la chapelle de l'ange, qui est l'endroit même où se trouvait la sainte Maison qui est aujourd'hui à Lorette en Italie (1). Cette chapelle qui s'étend transversalement à l'escalier, mesure 30 pieds de longueur sur 13 de largeur, et est l'endroit même où se trouvait la maison qu'habitaient Joseph et Marie avec le divin Enfant, et qui est maintenant à Lorette. Le côté de l'épitre porte au autel dédié à S. Joachim

(1) Je ferai en son lieu l'histoire de cette translation.

et à Ste Anne, et le côté de l'évangile un autre dédié à l'archange Gabriel. Au milieu, dans un enfoncement de deux marches encore plus bas, se voit l'autel même de l'Annonciation. Sous la table de cet autel, une pièce de marbre blanc, de quelques pouces au dessus du sol, porte incrustée la croix de Terre-Sainte, et sur la paroi du fond, on lit cette inscription : "*Hic Verbum caro factum est*, Ici, le Verbe s'est fait chair". C'est là même que se tenait Marie, lorsque l'ange, qui était dans la maison contiguë à cette grotte, la salua par ces paroles : "Je vous salue, Marie, pleine de grâces ; le Seigneur est avec vous. Vous concevrez et enfanterez un fils qui sera appelé Jésus, et qui sera ce Messie qu'Israël attend avec tant d'impatience et qui règnera éternellement sur la maison de Jacob."

C'est donc ici que le mystère insondable de l'amour de Dieu pour les hommes a eu son accomplissement. Que le Verbe de Dieu, en tout consubstantiel à son Père, est descendu du Ciel pour se revêtir de notre chair, se faire notre semblable ! Qu'une créature humaine est devenue la mère d'un Dieu ! Aussi, avec quelle émotion nous allons, les uns après les autres, appliquer les lèvres sur la croix incrustée dans le marbre, et avec quelle dévotion nous récitons le *pater* et l'*ave* pour participer à l'indulgence !

Comme toujours, le Fre Liévin nous fait l'historique du lieu.

A Nazareth, comme à Bethléem et en beaucoup d'autres endroits de l'Orient, on sait tirer parti des grottes naturelles ou factices pour en faire des demeures. Souvent une construction est érigée au devant, et la grotte sert alors de retraite plus intérieure. Et c'est ainsi que les choses étaient ici disposées. La sainte maison, dont on nous montre murée la porte qui donnait sur la rue, n'était séparée de la grotte que par un étroit passage. Voila comment l'ange a pu se tenir dans la maison pour parler à la Ste Vierge qui était dans la grotte.

Resterait un argument contre cette explication dans l'escalier qu'il nous a fallu descendre pour parvenir dans la grotte. Mais un examen des lieux et l'histoire de cette église nous donnent du tout une explication des plus satisfaisantes.

Dès les premiers siècles de l'Eglise, Nazareth fut en vénération parmi les chrétiens à propos du mystère de l'Incarnation qui s'y était accompli. Constantin avait fait ériger une mag-

nifique basilique sur l'emplacement même de la maison de la sainte Famille. Cette église, détruite en 1263 par Dokdar, fut reconstruite par les Pères franciscains en 1620. C'est en déblayant le terrain pour cette construction qu'on découvrit les fondements de la maison de Lorette qui, le 10 Mai 1291, avait tout-à-coup disparu de l'endroit. Cette dernière église ayant été plusieurs fois saccagée et réparée, les Franciscains, en 1730, obtinrent un firman les autorisant à la reconstruire, mais à condition que cette réédification fût terminée avant le retour des pèlerins musulmans qui étaient déjà partis pour la Mecque, c'est-à-dire en moins de deux mois. On fut donc obligé d'asseoir la nouvelle construction sur les décombres de l'ancienne construction, n'ayant pas le temps de les enlever pour déblayer la place. Et voilà comment il se fait que le pavé de l'église actuelle se trouve ainsi exhaussé au dessus de la chapelle de l'ange et même du terrain avoisinant, comme on peut le voir en face de l'église.

On voit à gauche de l'autel un fut de colonne pendant du plafond ; c'est un reste d'une des colonnes de la primitive église. On a posé au dessous un autre fragment de fut pour empêcher que les visiteurs ne se heurtent la tête sur celui du haut. Toutefois on a pris soin de maintenir l'interruption pour ne pas laisser croire que cette pièce suspendue eut besoin de support, le plafond qui la retient ne paraissant nullement en souffrir.

A droite de l'autel se trouve une porte donnant communication dans la chapelle de S. Joseph. Celle-ci n'est séparée de la première que par un mur en maçonnerie, et est aussi comme elle taillée dans le roc. Elle porte un autel, adossé à celui de l'incarnation, dédié à la Fuite en Egypte.

Au fond de cette chapelle, on monte par un escalier de 12 à 13 marches dans un autre appartement, auquel on donne le nom de cuisine de la Ste-Vierge, et qui probablement aussi lui servait aux usages domestiques. Un couloir aussi taillée dans le roc, met cette dernière pièce, en communication avec la sacristie.

Remontés dans la nef de l'église, notre commandant nous donne l'avertissement suivant : " Maintenant, messieurs, vous pouvez vous retirer, les membres du Bureau vont aller saluer le supérieur du couvent".

Revenus à Casa-Nova, je fis observer aux ecclésiastiques pré-

sents, que reçus par des religieux, il convenait, en notre qualité d'ecclésiastiques, d'aller présenter nos hommages au supérieur, nonobstant le congé que venait de nous donner notre commandant. Et tous partagèrent mon avis. Je demandai donc à un frère de nous conduire à la porte du supérieur, car bien que le couvent soit contigu à l'église, nous ne savions par quelles portes et quels escaliers il nous fallait passer.

Comme nous montions les escaliers, nons rencontrâmes les membres du Bureau, avec les dames de notre caravane—avec les filles d'Eve, les avis de retraite ne sont pas toujours favorablement accueillis—qui opéraient leur retour. Nous les croisâmes sans rien leur dire et allâmes frapper en leur présence à la porte du Supérieur. Nous lui dîmes qu'en qualité surtout d'ecclésiastiques, nous croyions de notre devoir de venir lui présenter nos hommages. Quoique parlant peu le français, étant italien, le Supérieur nous reçut très poliment et voulut bien nous dire que comme franciscain, il ne faisait que remplir une obligation en nous donnant l'hospitalité.

Comme nous traversions la cour extérieure en nous retirant, nous aperçûmes les membres du bureau sur la terrasse du couvent, nous invitant à aller les rejoindre. Notre commandant regrettait peut-être un peu de voir que nous pouvions parfois nous passer de ses services? Nous ne jugeâmes cependant pas à propos de nous rendre à son invitation ; ce bureau qui savait si bien nous écarter quand il lui plaisait de le faire, pouvait fort bien aussi se passer de nous pour se livrer à ses agréments.

Comme la caravane doit le lendemain se rendre à Tibériade, distance de huit lieues, il est réglé que le départ aura lieu dès les 5 h. du matin, un prêtre devant se conserver à jeûn pour donner la messe aux voyageurs sur le Thabor. Cependant, avec l'abbé Baron, l'abbé Gautheron et quelques autres, qui souffraient plus ou moins de la fatigue, nous convînmes de les laisser partir pour n'effectuer notre départ que vers midi, devant nous contenter de voir le Thabor en passant à ses pieds, sans en faire l'ascension. Mais il arriva que pour avoir voulu retrancher de notre programme, nous pûmes ajouter à nos jouissances. Non seulement nous ferons l'ascension du Thabor, mais nous y coucherons et pourrons y célébrer le lendemain. Nous dûmes cet avantage à un jeune Comte polonais de la suite du prince Rodolphe, qui, s'étant séparé du prince

à Jérusalem, voulut se joindre à nous pour visiter la Galilée plus en détail.

Samedi, 23 *Avril.*—Peu après 5 h. ce matin, je me rendais à l'église pour célébrer. Je ne fus pas peu surpris de voir près de la porte, avant d'entrer, une vingtaine de babouches étalées là ; c'étaient les chaussures des personnes qui étaient déjà entrées pour entendre la messe. Par respect pour le saint lieu, on ôte sa chaussure pour y pénétrer, marchant à pieds nus sur le marbre du pavé.

Sur ma demande, on me permit de célébrér à l'autel même de l'Incarnation, Avec quel attendrissement, quelle douce émotion, je répétai alors les paroles de la sainte liturgie. "*Et incarnatus est de Spiritu Sancto, et homo factus est ! Verbum caro factum est, et habitavit in nobis !* Par l'opération du Saint-Esprit, le Fils de Dieu s'est fait homme. Le Verbe s'est fait chair et il a habité par nous ! C'est ici même que le Verbe de Dieu a laissé le ciel pour se renfermer dans le sein de Marie, et c'est ici qu'à ma parole il va de nouveau descendre du Ciel et se renfermer dans ma poitrine ?

Comme toutes les fatigues et les tribulations du voyage sont vite oubliées dans ces moments de pieux mouvements et de saintes émotions !

En même temps que ceux qui, comme moi, avaient retardé leur départ à l'après-midi se rendaient à l'église pour la célébration des messes, le reste de la caravane se mettait en route pour le Thabor.

Mon servant de messe, un élève des Frères, parlant passablement le français, s'étant offert de me conduire dans les différents quartiers de la ville, je me mets de suite à cette visite, mon cicerone quoique jeune m'inspirant toute confiance. Nous nous rendons d'abord à l'église des Grecs catholiques qui est bâtie sur l'emplacement même de cette synagogue où Notre Seigneur expliquant un texte d'Isaïe le concernant, fut pris d'une telle aversion par ses compatriotes, qu'ils résolurent de le traîner à la montagne tout auprès pour le précipiter de la hauteur.

De là nous passons à l'église des Maronites, où se célébrait un office dans le moment. Les choses me parurent s'y faire avec beaucoup de dignité. Les ornements sacerdotaux étaient riches et de bon goût. Au lieu d'un pupitre pour porter le missel, c'était un coussin qu'on avait mis à sa place, et c'est

là que je remarquai pour la première fois que le célébrant tournait les feuillets en sens inverse de ce que nous faisons, c'est-à-dire qu'il agissait comme si nous prenions la fin de nos livres pour le commencement.

La nef, comme partout ailleurs, était parfaitement libre, ne portant ni chaises ni bancs. Une cloison en grillage séparait sa partie inférieure qui est réservée aux femmes, tandis que les hommes seuls occupent la partie la plus rapprochée de l'autel. Hommes et femmes étaient accroupis sur le pavé.

Nous passons de là à la *Mensa-Christi*, qui est une chapelle franciscaine dont nous avions eu soin de nous munir de la clé. D'après la tradition, N. S. après sa résurrection, aurait mangé avec ses apôtres à l'endroit même, de là son nom de Table du Seigneur. La chapelle est assez petite et porte au milieu un énorme bloc de pierre qui serait la table même sur laquelle aurait mangé Notre Seigneur.

Nous passons ensuite à la fontaine de la Vierge, la seule que possède Nazareth, et qui se trouve aujourd'hui dans l'église même des grecs schismatiques. Comme c'est aujourd'hui le samedi-saint pour ces schismatiques, on y faisait alors un office. Nous faisons le tour en visitant tout, buvant en passant à l'eau de la fontaine, sans que personne ne nous arrête. Un évêque, je pense, revêtu d'une chappe, et qui était assis dans une espèce de chaire, se contenta de nous regarder tout le temps, en laissant percer quelque mécontentement dans son regard.

L'eau de la fontaine est conduite par un aqueduc, à quelques centaines de pieds plus loin, dans un grand bassin où de tous les coins de la ville on vient emplir les cruches. Le bassin était alors en réparation, et l'on prenait l'eau à un conduit, ou plutôt à une ouverture qu'on avait pratiquée dans le côté de l'aqueduc. Comme mon guide m'avait fait marcher sur l'aqueduc même, je m'arrêtai un instant à examiner une vingtaine de femmes qui étaient là, clapotant dans l'eau et se disputant à qui pourra la première emplir sa cruche. Comme partout font les arabes, c'était force vociférations, plus au moins aiguës, et qu'on aurait pu prendre aisément pour de véritables querelles. L'une a le jet en sa possession, elle le laisse couler un instant dans sa cruche pour la rincer et se retourne pour renvoyer cette eau, mais une autre a aussitôt pris la place, et ne veut en rien se déranger tant que sa cruche ne sera pas remplie. Delà les récriminations et les mécon-

tentements. Les cruches remplies, on les voit alors mouiller dans l'eau qu'elles ont sous les pieds le turban qu'elles portent sur la tête, le tordre à demi, et se l'enrouler sur la nuque pour y asseoir la cruche ; elles s'entr'aident ordinairement les unes les autres pour la mise en place de la cruche, et une fois chargées, on les voit s'éloigner les unes après les autres avec toute la gravité d'un servant dans une cérémonie religieuse. Et chose que je trouvai assez singulière, c'est qu'ici, au lieu de se mettre les cruches sur la tête dans une position verticale, comme on le fait à Alexandrie, au Caire, etc., on les incline toujours plus ou moins. D'une main on retient par l'anse le vase du côté qu'il penche, et de l'autre on rétabit l'équilibre en l'appuyant fortement sur la hanche, et on s'en va ainsi gravement, montant, descendant, se mettant souvent à côté pour faire la rencontre de cavaliers, ou de chameaux chargés de pièces de bois plus ou moins en travers sur leur dos, sans qu'on en voie jamais trébucher, et briser leur vase.

Mon jeune cicerone, comme tous les enfants de son âge, connaît son monde sur le bout de son doigt, et me donne l'explication des différents costumes que je vois s'étaler parmi les porteuses d'eau : celle-ci est une catholique latine, celle-là une catholique grecque, cette autre une schismatique ; cette autre encore une musulmane, etc. Presque toutes ont la face découverte, moins toutefois les jeunes musulmanes. Ici toute la face est couverte d'un voile clair colorié de divers patrons, sans même en épargner les yeux, comme on le fait en Egypte. Je dis la face, mais seulement la face, car le voile ne semble uniquement destiné qu'à cette partie, et nullement à la poitrine. Aussi n'est-il pas rare de rencontrer de ces porteuses d'eau ainsi voilées, fièrement cambrées avec le poing sur la hanche pour faire équilibre à l'autre main retenant la cruche, la face ainsi cachée, lorsque souvent un sein s'échappe de leur vêtement sans qu'elles s'en occupent. C'est que, comme on peut facilement le constater, sur une foule de points, les orientaux sont l'envers des occidentaux. Signalons en ici quelques uns.

Chez nous, nous écrivons de gauche à droite ; en Orient on écrit de droite à gauche.

Nous saluons les femmes et nous en demandons des nouvelles ; en Orient on ne les salue jamais, et on n'en demande pas de nouvelles.

Nous ôtons notre chapeau en signe de respect ; en Orient on ôte sa chaussure.

Chez nous les femmes vont la face découverte et se couvrent la poitrine ; en Orient on va la poitrine découverte et on se voile la face.

Nous avons des vêtements étroits ; les orientaux en ont des larges.

Nous baissons la tête pour affirmer ; eux la relèvent.

Chez nous, les parents embrassent les enfants ; chez eux les enfants embrassent les parents.

Chez nous, les prêtres sont rasés; en Orient ils portent tous la barbe.

Nous donnons les premières places aux dames ; ils leur donnent les dernières.

Nous causons en mangeant ; ils mangent en silence.

Nous buvons chacun dans son verre ; ils boivent tous dans le même vase.

Nous mangeons chacun dans son assiette ; ils mangent tous dans le même plat.

Nous prions à genoux ; ils prient debout, etc., etc.

Je suis retourné plus d'une fois à la fontaine de la Vierge, car cette visite avait pour moi un attrait tout particulier. Je me reportais à dix-huit siècles en arrière, et je voyais la sainte mère de Jésus venir ici, au milieu des femmes d'Israël, emplir sa cruche pour les besoins de sa maison. Sans doute qu'elle la portait aussi sur sa tête, car les coutumes ne changent pas en Orient. Et qui sait si le bon S. Joseph, ou le divin Enfant lui-même, ne sont pas venus quelquefois remplir cet office par complaisance pour celle que, tous deux, ils entouraient d'égards et d'affection ? Cependant il faudrait que la coutume aurait changé sur ce point, car je n'ai jamais vu à Nazareth ou ailleurs, de jeunes garçons ou des hommes se faire ainsi porteurs d'eau. Il ne serait pas impossible toutefois que l'islamisme, en reportant la femme à l'esclavage du paganisme, lui aurait laissé ces soins du ménage comme fonction exclusivement inhérente à son état de servitude.

Nazareth est située à 1050 pieds au dessus de la Méditerranée, et est de toutes parts environnée de collines. A l'arrivée des croisés, elle échut en partage à Tancrède qui l'entoura de murailles et la rendit prospère. En 1219, S. François d'Assise visita Nazareth et pria dans le sanctuaire de l'Incarnation. S. Louis, roi de France, avec Marguerite de Provence, son épouse,

arriva à Nazareth le 25 mai 1252, et le lendemain tous deux reçurent la sainte communion dans la maison où fut conçu le Sauveur du monde, celle-là même qui, 37 ans plus tard, en 1291, fut transportée par les anges en Dalmatie et que l'on voit aujourd'hui à Lorette en Italie.

La population actuelle de Nazareth est d'environ 6,000, dont plus de la moitié est chrétienne. Les catholiques y sont au nombre d'environ 2,000, le reste se composant de musulmans, de schismatiques et de quelques protestants.

XXVII

Le Thabor.—Dabourieh.—Naïm.—Un convoi de chameaux.—Tibériade et son lac.—Capharnaum; Bethsaïda; Magdala.—Mont-des-Béatitudes—Lieu de la multiplication des pains.—Loubieh.—Champ des épis; Cana.

Nazareth, Samedi 23 *Avril.*— A 4 h. après-midi, notre petite caravane se met en route pour le Mont Thabor, où nous devrons passer la nuit. Nous nous trouvons encore au nombre de neuf, savoir : MM. les abbés Baron, Bardel et moi, MM Bâchez, Capdeville et notre comte Polonais, deux Pères franciscains et Dlle Dupont. Un moucre nous sert de guide.

Il fait un fort vent d'Ouest qui ne contribue pas peu à nous faire trouver la chaleur bien supportable.

Nous passons par la fontaine de la Vierge et faisons l'ascension de la colline qui borde la ville à l'E. Dès ce moment, nous avons vue sur le mont Thabor, qui nous parait tout majestueux, couvert de verdure, détaché de tout le reste et simulant un pain de sucre, bien que son sommet offre un champ de plus d'une demi lieue en tout sens.

Nous cheminons à travers des champs ou des paturages, où se montrent çà et là quelques arbres, particulièrement des chênes-verts. La route est parsemée de cailloux sans être très désavantageuse.

Après environ une heure de marche, nous voyons au pied N. O. du Thabor le village de Dabourieh, où N. S. délivra un enfant possédé du démon que ses disciples n'avaient pu délivrer, parce que, dit N. S., ce genre de démons ne se chasse que par le jeûne et la prière. Le démon tourmentait horriblement cet enfant, le renversant par terre, le jetant tantôt dans l'eau,

tantôt dans le feu. Jésus, prié par le père du malheureux de le secourir, lui dit : " si vous pouvez croire, tout est possible à celui qui croit.—Seigneur, je crois, s'écria-t-il avec larmes, aidez mon incrédulité." Jésus commanda alors au démon de laisser cet enfant, et l'enfant parut comme mort ; mais Jésus le prenant par la main le rendit guéri à son père.

Dabourieh possédait autrefois une église, mais tout a disparu, il n'en reste pas même de ruines.

Bien que la montée du Thabor soit fort raide, elle se fait cependant assez facilement, le chemin faisant un grand nombre de zigzags pour éviter les escarpements. Le flanc N. O. du mont, par où nous faisons l'ascension, est presque partout boisé ou du moins couvert de buissons ou d'arbrisseaux. Je remarque près de la base plusieurs chênes-verts de très fortes dimensions. Nous rencontrons aussi une plante qu'on exploite pour sa graine, c'est la Léontice, *Leontice chrysogonum*, l'Albar des arabes, dont les noyaux pierreux servent à confectionner des chapelets. Ce sont ces chapelets à grains bruns, ronds et très durs, qu'on nous vend à Jérusalem et à Bethléem sous le nom de *graines du Thabor.*

Parvenus au sommet, nous nous trouvons arrêtés par une porte dans un mur qui, quoique un peu délabré, sert néanmoins à enclore une enceinte particulière. C'est la porte des anciennes fortifications qui existaient autrefois ici, et le mur en pierres sèches qui lui fait suite, sert à enclore le terrain des pères franciscains. Nous attendons quelque temps qu'on vienne de l'intérieur nous ouvrir cette porte, et trois minutes après nous sommes au couvent des pères.

Comme la route n'a pas été assez longue (2½ lieues) pour nous soumettre à la fatigue, nous allons, sans plus tarder, faire une visite des lieux. Tout d'abord, nous nous rendons à l'endroit même de la Transfiguration, qui est au point le plus culminant de la montagne, du côté de l'Orient. Ste Hélène, qui a laissé partout en Palestine des traces du séjour qu'elle y a fait, par ses pieuses fondations, ses abondantes largesses, avait aussi, malgré ses 80 ans, fait l'ascension du mont Thabor, et y avait bâti une riche basilique dont on admire encore les ruines. Les trois nefs étaient terminées chacune par une abside, celle du milieu sous le vocable de la Transfiguration, et les deux latérales dédiées l'une à Moïse et l'autre à Elie. La tradition veut que l'autel principal fût à la place même de la

transfiguration. Au milieu des décombres qu'on a déblayés là jusq'au pavé, on a rassemblé des pierres en forme d'autel, supportant une petite croix, et c'est là même que Notre-Seigneur montra à ses apôtres Pierre, Jacques et Jean, les trois qui devaient être plus tard les témoins de son agnie dans la grotte de Gethsémani, une parcelle de cette gloire qu'il fait briller dans les Cieux ; ce qui porta les apôtres à s'écrier : Seigneur, que nous sommes bien ici ! faisons y trois tentes, une pour vous, une ponr Moïse et une pour Elie. Nous ne pouvons plus voir, comme les apôtres, la gloire de Jésus qui a resplendi en ce lieu ; mais avec non moins d'espérance qu'ils avaient eux-même de la contempler un jour dans le Ciel, nous prosternant le front contre cette terre que notre maître a foulée de ses pieds, nous y appliquons nos lèvres avec respect ; et non moins dociles que les apôtres, nous écoutons la voix de tous ces lieux qui ont reçu les enseignements du Sauveur, le priant de fortifier tellement notre foi, que notre conduite ne puisse plus jamais la contredire dans la pratique.

En écartant le mortier que nous avions sous les pieds, nous découvrons plusieurs pièces des mosaïques qui ornaient le pavé de l'antique basilique. Nous en détachons quelques petits morceaux comme reliques du saint lieu.

Comme le mur du fond de l'abside s'élève encore à 12 ou 15 pieds en certains endroits, et que le Père qui nous guidait nous dit qu'on pouvait assez facilement y monter, nous nous mettons en frais de faire cette ascension. Mais seul de notre bande, je parviens au point le plus élevé, les autres, après quelques pas, ayant redouté le vertige en voyant d'un côté l'excavation qui suit le mur, et de l'autre l'escarpement de la montagne dont nous occupons la crête. Je m'assis là sur une pierre pour examiner à loisir, sinon le panorama le plus grandiose que l'œil puisse embrasser, du moins l'un des plus riches en souvenirs pieux que des lieux différents puissent présenter du même point. Du côté du N. O., je vois la colline du Précipice tout près de laquelle se cache Nazareth, derrière une autre élévation ; plus loin, c'est la chaîne du Carmel qui taille sa silhouette sur le fond bleu de la Méditerranée, dont les ondes se confondent à l'horizon avec l'azur du firmament. Au N-E., c'est l'Hermon majestueux, au sommet couronné de neige, qui surpasse toutes les autres montagnes en hauteur, semblable à un géant au milieu d'une armée de pygmées. A l'E., c'est un

coin de la mer de Tibériade, de ce lac des merveilles, qui se cache dans son enfoncement que surpasse seul celui de la mer Morte. Le Thabor s'élevant à 1830 pieds au dessus de la Méditerrannée, et le lac de Tibériade étant à 720 pieds au dessous de cette mer, c'est donc une différence de 2550 pieds du niveau du Thabor à celui du lac, et cela dans l'espace de six lieues seulement. Au delà, je vois la contrée de Génésareth et les montagnes de Galaad. Vers le S. O., se présente le mont des Béatitudes, et au S. sur le flanc du petit Hermon, la ville de Naïm que la vallée du Cisson sépare du Thabor. Je vois, je distingue le chemin qui conduit de la plaine à la hauteur de Naïm. Notre-Seigneur, un jour, allait rentrer dans cette ville, suivi de ses disciples, lorsqu'il rencontra un convoi funèbre. C'était le fils unique d'une pauvre veuve que l'on portait en terre. Le Sauveur touché de compassion à la vue de la désolation de la mère et de ceux qui suivaient, dit à ceux qui portaient le mort de s'arrêter. Puis s'adressant à la mère : ne pleurez point, dit-il ; et se tournant vers le mort : " Jeune homme, cria-t-il, lève-toi, je te le commande." Le jeune homme se mit alors sur son séant, et Jésus le prenant par la main, le rendit plein de vie à sa mère.

C'est encore dans la plaine qui sépare le Thabor de l'Hermon que se livra en 1799 la bataille du Thabor, où Bonaparte avec Kléber et Junot, à la tête seulement de 4,000 soldats, défit les Sarrazins au nombre de plus de 35,000, et en fit un horrible massacre.

Après la visite de la basilique, nous allons voir le jardin dès Pères, et admirer l'abondance de légumes de toutes sortes que leur rend ce sol fertile. Pois, haricots, fèves, choux, salades, etc. tout est à profusion et de la plus belle venue. On y cultive aussi la vigne avec beaucoup de succès, et on y fabrique un vin blanc d'excellente qualité, peut-être le meilleur que puisse produire la Palestine. Nos gourmets français, qui s'y entendent en fait de vins, s'extasiaient sur l'excellence de celui qu'on nous servit au Thabor.

Le tabac se rencontre aussi parmi les cultures du Thabor, et on en fabrique, pour la prise, d'une force sans pareille. Un bon Père franciscain polonais, d'une humeur des plus joviales, avait un plaisir extrême à offrir sa tabatière à tout le monde, car pour chacun qui y puisait, c'était des éternuements sans fin. Et le bon Père, de s'écrier alors, en éclatant de rire : *evviva ! bene, bene, ottimo !*

Le jardin des Pères est contigu à celui des grecs schismatiques, qui ont eux aussi un couvent et une église en cet endroit. Ils sont, avec les franciscains, les seuls habitants du Thabor.

Longtemps même avant notre ère, il y eut une ville sur le Thabor, et, à diverses époques, le sommet de ce mont célèbre servit de champ de guerre. On voit des restes des murailles ainsi que du fossé qui entouraient la cîme entière.

Les Pères franciscains, en outre de leur chapelle, ont tout dernièrement fait construire un superbe hospice pour les pèlerins qu'ils reçoivent ici comme à Jérusalem, à Nazareth etc.

Mont Thabor, Dimanche de quasimodo, 24 *avril.*—Comme il nous fallait nous remettre en route vers les six heures pour aller rejoindre nos compagnons à Tibériade, et que nous étions quatre prêtres devant faire le voyage, il avait été réglé que la première messe serait à quatre heures, et que les autres suivraient immédiatement. J'avais accepté cette messe de quatre heures, et à l'heure dite j'étais à mon poste. L'Eglise encore tout occupée de la résurrection du Sauveur, nous rappelait ses apparitions dans la sainte liturgie, et c'est sur le lieu même de la plus célèbre de ces apparitions, puisqu'il s'est montré ici comme habitant du Ciel, que nous rappelions ces saints souvenirs. Aussi avec quelle douce émotion nous célébrons les saints mystères dans ce sanctuaire qui, quoique petit, est d'une tenue irréprochable et des plus propres à inspirer la dévotion.

Je ne fus pas peu surpris en sortant de l'hospice pour me rendre à la chapelle, de trouver notre moucre avec un autre compagnon arabe, couchés sur le sol à la porte même du couvent, n'ayant pour tout lit qu'une misérable toile dont ils s'étaient enveloppés, et ronflant comme des plus heureux du monde.

A six heures, nous faisons nos adieux aux bons Pères, dont l'un, le jovial polonais, doit nous suivre, et nous prenons le chemin de la descente. Pour éviter tout accident, nous préférons marcher, chacun conduisant sa monture par les rênes; et en moins d'une demi-heure, nous sommes au pied de la montagne.

La route se poursuit au milieu de prairies portant ça et là quelques arbres ou des buissons. Je fus agréablement surpris de rencontrer le chèvrefeuille de nos jardins, en pleine floraison, grimpant sur les arbrisseaux ou couvrant la tête de touffes d'arbustes.

La roche qui forme la montagne du Thabor est un calcaire crayeux différant peu de celui des montagnes de la Judée.

Après environ trois quarts d'heure de marche, nous passons une fontaine près de laquelle s'élève un khan en forme de forteresse, mais fort délabré. Tous les lundis, les bédouins viennent tenir ici un marché d'animaux.

Des blocs basaltiques épars, roulent souvent sous les pieds de nos chevaux, bien que la route ne présente nulle part d'endroits difficiles, et partout le terrain couvert de verdure nous paraît propre à la culture, mais c'est à peine si on en voit ça et là quelques pièces.

Comme nous étions sur une certaine hauteur, devant laquelle s'étendant une plaine assez vaste, je remarque se dessinant sur le versant opposé en face de nous, et jusque dans la plaine, une ligne noire, tranchant sur la verdure, que je ne savais d'abord à quoi attribuer. Mais bientôt je constate que cette ligne est mobile, qu'elle subit de temps à autres certaines ondulations. Nous approchons davantage, et je reconnais que ce n'est rien autre chose qu'une longue file de chameaux chargés venant dans une direction opposée à la nôtre. Bientôt nous entendons le son des lourdes clochettes en feuilles de cuivre battu, qu'on attache souvent au cou de ces bêtes, lorsqu'on voyage ainsi. L'odeur aussi, particulière à ces animaux, surtout lorsqu'ils suent, ne tarde pas à nous atteindre. Nous en faisons la rencontre et pouvons en compter 115 marchant ainsi à la suite les uns des autres, sauf les conducteurs qui, montés sur des ânes, lorsqu'ils ne vont pas à pied, sont distribués en différents points de la file. C'était une caravane de la Mésopotamie se rendant à S. Jean d'Acre ou à Beyrouth pour vendre les laines, peaux et autres articles de leurs produits, et en rapporter des étoffes, fusils, haches, etc. Les pauvres bêtes lourdement chargées, souvent blessées sous leur bat, s'en allaient tranquillement de leur long pas onduleux, broutant à gauche et à droite, sans s'arrêter, les chardons et autres herbes croissant sur la route, tandis que les conducteurs, sur leurs ânes ou à pied, se tenaient réunis par groupes pour se livrer à la conversation.

Nous traversons une plaine cultivée et des plus fertiles, et parvenus sur la hauteur qui la borde, nous voyons s'étaler devant nous, Tibériade, assise sur le bord de son superbe lac, qui se présente comme un diamant enchassé d'émeraudes. Mais c'est

fort au dessous de nous que se montre le lac, et nous nous engageons dans une descente fort raide, sur le bord d'une ravine formant le lit d'un ruisseau. Nous passons en dehors des murs de la ville pour nous rendre à notre lieu de campement, dont nous voyons les tentes dressées, presque sur la grève même, tout près d'un cimetière étalant de nombreuses pierres blanches portant les épitaphes.

Comme nous arrivions au campement, nos compagnons, portés sur deux barques, partaient pour se rendre à l'extrémité nord du lac afin de visiter l'emplacement de Capharnaum. Ils nous invitent à les suivre; mais il est 11½ h. passées, et nous n'avons pas dîné. Ne voulant pas les retarder, nous les invitons à partir sans nous, remettant à recueillir de leur bouche ce qui pourrait les frapper dans leur visite.

Dans l'après midi, nous faisons venir une autre barque pour nous rendre à Tibériade, tenant beaucoup à naviguer sur ces eaux sur lesquelles marcha Notre-Seigneur et où il fit aussi marcher S. Pierre; sur ces eaux qu'il appaisa dans leur furie; où Pierre, Jacques et Jean exerçaient leur métier de pêcheurs; qui fournirent tant de fois des poissons dont N. S. se nourrit avec ses disciples, poissons qu'il sut un jour envoyer à Pierre en telle quantité, que ses filets s'en rompaient, qu'il voulut une autre fois multiplier tellement, qu'avec seulement deux pièces et cinq pains, il en rassasia cinq mille personnes. Ce sont encore ces eaux qui rendirent le poisson dans la bouche duquel on trouva la pièce de monnaie pour payer le tribut à César, et qui reçurent pour les engloutir les pourceaux de géraza, lorsque N. S. envoya dans leurs corps les démons qu'il venait de faire sortir du corps de possédés.

L'eau est claire et des plus limpides; à dix, quinze pieds on distingue sans peine les cailloux du fond. La grève est nette, sans vase ni herbe, toute couverte de petits cailloux que le mouvement de la vague a usés et arrondis.

Plus paisibles que lorsque N. S. s'endormit sur le pont du bateau, les eaux présentent à peine quelques rides et n'offrent qu'une bien faible résistance à notre barque. Aussi en moins d'un quart d'heure touchions-nous au quai de la ville. Ce quai borde une place peu élevée, servant probablement de marché, et sur laquelle se trouvait alors un certain nombre de personnes. Une dizaine de jeunes garçons qui se baignaient au bas du quai, montaient aussi de temps à autres sur la place, et

nous regardèrent de même débarquer sans s'inquiéter en aucune façon du manque de costume dans lequel ils se trouvaient.

Tibériade ou Tabarieh fut fondée par Hérode Antipas, tétrarque de Galilée, 17 ans avant J. C. Il l'a nomma ainsi du nom de Tibère son protecteur.

Après la destruction de Jérusalem par Titus, Tibériade devint la seconde Jérusalem des Juifs. C'est là que s'assemblait leur Sanhédrin, et c'est de là qu'est sorti aussi le code qui les régit encore aujourd'hui et auquel ils donnent le nom de Talmud. C'est aussi là qu'un certain Joseph, qui se fit ensuite catholique, découvrit dans le trésor des Juifs l'Evangile de S. Jean et les Actes des apôtres traduits du grec en hébreu, ainsi que l'Evangile de S. Mathieu tel qu'il l'avait écrit en hébreu.

Sous les croisés, Tibériade devint la capitale du royaume de Galilée qui était échu à Tancrède. Prise plus tard par Chosroès, Omar, Saladin, elle subit avec les siècles le sort de la plupart des autres villes de ce malheureux pays. Ibrahim-Pacha, en 1833, restaura ses fortifications ; mais un terrible tremblement de terre en 1837 les ébranla et les lézarda tellement que quoique n'ayant qu'une seule porte, plusieurs brèches permettent aujourd'hui l'accès à l'intérieur de divers cotés. Ces murs tout lézardés sont construits d'énormes blocs de basalte qui ne résisteraient guères, je pense, à l'action de nos canons modernes.

La ville n'offre rien de remarquable ; ses rues sont étroites, tortueuses, malpropres. Sa population qui est d'eviron 3500, se compose de 350 catholiques, 2500 Juifs, et le reste de musulmans.

Nous allons tout d'abord rendre visite aux deux Pères franciscains qui habitent la ville. Leur église, quoique petite, est très propre et fort bien tenue. La tradition veut qu'elle soit bâtie à l'endroit même où N. S. mit à l'épreuve la foi de son apôtre en lui demandant jusqu'à trois fois : Pierre m'aimez-vous ? Aussi lit-on en lettres d'or sur une banderolle au-desus de l'autel : *Pierre m'aimez-vous ? paissez mes agneaux, paissez mes brebis.* Que de tout cœur, après un voyage si long et si laborieux, nous nous associons à l'apôtre pour répéter avec lui dans ce pieux sanctuaire : Seigneur, vous savez que je vous aime !

Laissant là notre barque avec son conducteur, nous retournons à pied à notre campement.

La ville borne au N. une plaine d'une certaine largeur, se prolongeant presque jusqu'à l'extrémité S. O. du lac en ne s'élevant que de quelques pieds au dessus de la rive. N'étaient les quelques palmiers qui dominent ça et là ses constructions, elle n'offrirait que l'aspect le plus sombre et des moins agréables. Des quinze villes qui autrefois bordaient les eaux du lac, Tibériade est la seule qui existe encore aujourd'hui. Capharnaum, Corozaïn, Magdala, Bethsaïda, etc. laissent à peine quelques ruines pour attester leur existence et en fixer l'endroit.

Le lac mesure cinq lieues de long sur deux de large ; le Jourdain qui prend sa source au pied du grand Hermon, le traverse dans toute sa longueur, pour se frayer ensuite un passage jusqu'à la Mer Morte.

L'Evangile donne à ce lac le nom de mer, c'est qu'autrefois ses eaux étaient salées, et encore aujourd'hui, quoique potables, on leur trouve une légère pointe d'acidité, et les coquillages de sa grève nous en montrent aussi plusieurs qu'on ne trouve d'ordinaire qu'à la mer, comme certaines Mélanias, hélices, etc. Je ne fus pas peu surpris de trouver aussi dans l'une de nos tentes un petit crab qui avait laissé l'eau pour nous faire visite. Quelques dames qui n'avaient encore jamais remarqué les formes de cet animal, et qui l'aperçurent des premières, en furent très effrayées, croyant qu'elles étaient en face d'un petit monstre d'un nouveau genre, particulier à cette contrée. Son nom est *Telphusa fluviatilis*, ce qui indiquerait qu'il appartient au petit groupe de ceux qui vivent dans les eaux douces.

Vers les 5 heures, nos compagnons étant de retour de leur excursion, nous nous partageons en divers groupes pour aller prendre un bain dans les eaux tièdes du lac. Je m'y décide avec hésitation, redoutant pour ma faiblesse de poumons un refroidissement trop subit. Aussi ne fis-je pour ainsi dire que m'y saucer, que je regagnai terre aussitôt, ne pouvant résister à la sensation de froid que me causait le contact de cette eau qui à la main paraissait presque tiède.

Pendant que mes compagnons prennent à loisir leurs ébats dans l'eau, je suis la route qui borde le lac jusqu'à une quinzaine d'arpents plus loin, pour visiter les bains d'eau chaude qui sont érigés là sur une source. L'eau qui s'échappe de la

source à la température de 70°, est reçue dans des bassins de marbre d'une propreté un peu douteuse, et qui demanderaient des réparations. Ces eaux sont fortement sulphureuses et ont une certaine réputation pour la guérison de diverses maladies.

La plaine que nous occupons était autrefois couverte de noyers, de figuiers, de grenadiers, etc., qui lui donnaient un aspect de vie et de fraîcheur qu'elle a perdu depuis longtemps.

On nous sert au souper un poisson que nous trouvons de fort bon goût, et qu'on appelle poisson de S. Pierre. Les eaux du lac en fourmillent, et à tout instant, étant en barque, nous en voyions quelques uns sauter sur l'eau.

Le lac de Tibériade ou de Génézareth, que l'Evangile appelle encore parfois mer de Gallilée, n'est, il est probable, que le cratère d'un ancien volcan, comme l'indique ces blocs de basalte qu'on rencontre partout sur ses bords. Son immense dépression au dessous du niveau commun des terres avoisinantes n'a rien qui doive surprendre, si l'on veut remarquer que ce volcan, en s'éteignant, probablement faute de plus abondante matière combustible à consumer, a pu permettre l'effondrement de ses bords, qui, sans aucun doute, comme tous les autres volcans en activité, se projetaient aussi au dessus des plaines environnantes. D'ailleurs, le Vésuve, l'Etna, etc., ne doivent l'élévation de leurs cheminées qui conduisent leurs flammes à l'extérieur, qu'à l'accumulation des scories qu'ils ont déversées sur leurs bords, jointe à la force d'expansion agissant à l'intérieur, qui a pu faire saillir leurs lèvres en dehors. Il est aisé de se représenter que les flammes une fois éteintes, les lèvres entrainées par leur propre poids dans la cavité intérieure, qui n'offrirait plus alors de résistance à l'effondrement, n'ont pu suffire à la remplir complètement et ont dû présenter une dépression plus ou moins considérable, dans laquelle se sont réunies les eaux des hauteurs environnantes. Ce n'est peut-être qu'alors que le Jourdain a tracé son cours jusqu'à la Mer Morte et même à la Mer Rouge, en déversant à travers les terres le trop plein des eaux que ce réservoir recevait. Peut-être aussi que dans ces temps les eaux de ce réservoir étaient salées, et qu'elles pouvaient l'être encore au temps de N. S., puisqu'on donnait le nom de mer à ce lac; mais les masses fournissant cette salure étant venues à s'épuiser, les eaux se sont adoucies peu à peu, jusqu'à devenir potables comme elles le sont aujourd'hui.

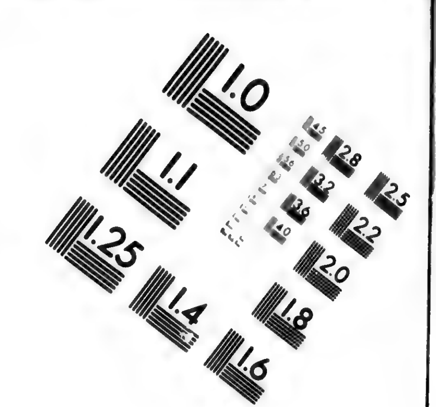
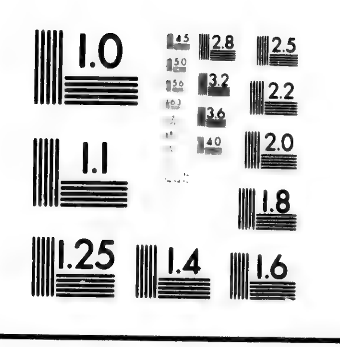


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



6"

1.0

4.5
5.0
2.8
2.5
3.2
2.2
3.6
4.0
2.0
1.8
1.6
1.1
1.0

D'un autre côté, il n'y a pas que la salure de ses eaux qui ait put porter à donner le nom de mer à ce lac, sa faune se rapproche encore autant de la marine que de celle des eaux douces. Ainsi la plupart des mollusques qu'on trouve sur ses rives appartiennent aux eaux salées; tels sont, par exemple : *Melania tuberculata*, Muller, *Melanopsis costata*, Olivier et *M. præmorsa*, Linné, qui recherchent d'ordinaire les eaux saumâtres. Par contre on y trouve aussi des mollusques exclusivement d'eau douce, tels que *Cyræna fluminalis*, Muller, *Unio trigidis*, Bourguignat, *U. terminalis*, Bourg. *U. Lorteti*, Locard, *U. Pietri*, Loc. *U. maris-Galilæi*, Loc.; ces quatre dernières espèces n'ont encore été reconnues que dans ce lac.

Ces animaux marins et fluviatiles cohabitant ainsi dans les mêmes eaux, ne seraient-ils pas un argument en faveur de la prétention de certains savants que le lac de Tibériade—de même que la mer Morte—ne sont que des restes de la Méditerrannée, dont ils ont été séparés par le soulevement des terres avoisinantes ? Que les eaux venant à s'affadir par suite du surcroit d'eau douce que cette cuvette reçoit depuis des siècles, la faune marine disparaîtrait peu à peu, pour faire place aux animaux d'eau douce vivant dans les eaux nouvelles qu'elles reçoivent ? C'est ce que de nouvelles études pourront peut-être permettre d'appuyer de bases plus solides.

Les poissons nous fourniraient aussi d'autres arguments pour cette thèse. D'après M. Lortet, on en compte douze à quinze espèces différentes.

Parmi ces poissons, il en est un à mœurs tout-à-fait étranges ; c'est un chromis, à bouche armée de dents, à nageoire dorsale épineuse, à écailles brillantes. Aussitôt que la femelle a pondu ses œufs, le mâle s'en empare et les place dans les cavités de ses branchies, où ils subissent une espèce d'incubation. Après l'éclosion, les petits continuent à habiter la cavité buccale du père, en s'y promenant librement, et en accrochant leur pâture au passage, lorsque le père mange. Comment se fait-il qu'ils ne soient pas avalés ? "Quand on prend un de ses poissons, dit M. Lortet, et qu'on le force à ouvrir la bouche, en pressant les deux jointures des maxillaires, on les voit tous accourir au bord des lèvres, comme pour examiner ce qui se passe ; puis une fois le danger reconnu, ils retournent se cacher précipitamment dans l'intérieur des branchies. Lorsque devenus trop gros pour que le père puisse

leur donner asile, ils nagent en troupe autour de sa tête et se réfugient encore dans sa bouche ouverte, si quelque danger les menace."

M. Lortet a nommé ce poisson *Chromis paterfamilias*, et on le considère comme une espèce particulière au lac de Tibériade, bien qu'on l'ait aussi signalé tout récemment au Brésil.

Nous serons forcés de nous remettre en route demain, sans avoir pu visiter les villes du littoral de ce lac, que N. S. fréquenta tant de fois. Je dis les villes, je devrais plutôt dire leurs emplacements, car il n'en reste presque plus rien, comme nous l'affirment nos compagnons qui en arrivent.

En poursuivant la route au delà de Tibériade vers le N., on trouverait d'abord Medjdel, qui est la Dalmanutha ou Magdala de l'Evangile, patrie de Marie-Madeleine. Puis Bethsaïda, patrie des trois apôtres Pierre, André et Philippe ; Corozaïn où N. S. opéra plusieurs miracles qui ne sont pas rapportés dans l'Evangile ; enfin Capharnaum qu'habita N. S. pendant sa vie apostolique. Capharnaum, comme l'avait prédit Jésus, n'existe plus ; on n'y voit plus que quatre ou cinq cabanes que des bédouins occupent quelquefois en passant.

C'est à Capharnaum que N. S. guérit un paralytique qu'on lui présenta par une ouverture à travers le toit ; qu'il guérit la belle-mère de S. Pierre qui était malade de la fièvre ; qu'il guérit l'enfant du centurion qui lui disait : Seigneur, je ne suis pas digne que vous veniez chez moi, mais dites seulement une parole, et mon enfant sera guéri.—Allez, lui dit Jésus, votre enfant se porte bien. C'est encore à Capharnaum que, sur l'ordre de N. S., Pierre prit le poisson qui lui fournit la pièce de monnaie pour payer le tribut etc.

Tibériade, lundi 25 *Avril.*—Dès les 5 h. nous sommes tous en selle pour opérer notre retour à Nazareth.

Nous repassons près du mur de la ville et prenons peu après une bifurcation de la route pour nous diriger par une autre voie que celle par laquelle nous étions venus. Parvenus sur les hauteurs qui dominent le bassin du lac, nous nous trouvons bientôt sur le champ de la multiplication des pains.

Notre Seigneur revenant des confins de Tyr et de Sidon, était suivi par une foule de peuple avide d'entendre les paroles de vie qui sortaient de sa bouche. Touché de compas-

sion pour ces pauvres gens, il dit à ses apôtres : J'ai pitié de ce peuple ; il y a trois jours qu'ils me suivent ainsi sans presque rien prendre de nourriture.—Mais où prendre de quoi nourrir une telle multitude dans ce désert ?—N'avez-vous rien à leur offrir ?—Nous n'avons que sept pains et quelques petits poissons ; qu'est ce que cela pour une telle multitude ?—Faites les asseoir sur l'herbe. Et Jésus bénissant les pains, les donna à ses disciples pour les distribuer au peuple. Or il y avait quatre mille hommes, sans compter les femmes et les enfants, cependant tous furent rassasiés, et on remplit encore sept corbeilles de ce qui resta.

Ste Hélène avait fait ériger sur ce champ douze monceaux de pierre, représentant les douze apôtes entourant leur maître ; mais il ne reste plus rien de ces trônes des douze apôtres.

A peu de distance plus loin, nous nous détournons à gauche pour gravir une colline s'élevant d'environ 150 pieds au dessus de la plaine ; c'est le Mont-des-Béatitudes. C'est là que N. S. fit cet admirable sermon où il exalte le mérite de la pénitence : Bienheureux les pauvres d'esprit ; bienheureux ceux qui pleurent ; bienheureux ceux qui souffrent persécution pour la justice, etc.

Le sommet du mont présente une surface d'environ 150 pieds, et se termine à chaque extrémité par une éminence en forme de corne. Aussi le peuple le désigne-t-il par le nom de Cornes de Hattîne.

C'est sur ce même champ de Hattîne ou des Béatitudes que se livra en 1187 la bataille qui mit fin au royaume latin de Jérusalem. C'est là que Saladin fit prisonnier Guy de Lusignan, le dernier roi français de Jérusalem, et son frère le prince Geoffroy. C'est là aussi que fut égarée la vraie Croix qui avait été portée par l'évêque au milieu du camp des chrétiens.

Du mont des Béatitudes on voit vers le N. la ville de Saphet, patrie de Tobie, sur les confins de Nephtali. C'est à Saphet que Bibars, sultan de Babylone (Caire), fit massacrer en haine de la foi, en 1263, plus de six cents catholiques, parmi lesquels deux Pères franciscains.

Retournant à notre route, nous passons bientôt après le village de Loubieh, perché sur une colline pierreuse, sans y arrêter. C'est à Loubieh, que Junot fit des prodiges de valeur pour soutenir l'attaque des mamelucks, qui avaient

plus de dix fois le nombre de ses combattants. Se repliant sur Cana, il rejoignit Kléber au pied du Thabor, près du village de Fouleh. Les deux troupes réunies formaient à peine 3000 combattants, tandis que les turcs en comptaient plus de 35,000, parmi lesquels 12,000 cavaliers. Le 16 avril au matin (1799), Kléber voit toute l'armée turque rangée en bataille dans la plaine. Il forme un carré de sa petite troupe et attend courageusement l'attaque. Jamais les français n'avaient vu tant de cavaliers s'agiter, caracoler, se mouvoir en tout sens. Mais sans se décourager, ils attendent de pied ferme, et les frappant à bout portant, ils en font un massacre tel que bientôt la petite troupe se voit protégée par un rempart de cadavres d'hommes et de chevaux. Pendant six heures, ils résistent ainsi à toute la furie de leur nombreux adversaires, à l'abri de ce rempart. Bonaparte qui avait laissé le siège de S. Jean d'Acre pour venir au secours de ses généraux, débouche alors dans la plaine, qu'il voit couverte de feu et de fumée. Sans perdre de temps, il partage la division qu'il amène en deux carrés, qu'il dirige de manière à former avec la division Kléber un triangle équilatéral, au milieu duquel se trouvait l'armée ennemie recevant le feu de tout côté. Aussi la victoire ne fut pas longtemps indécise. La division Kléber, redoublant d'ardeur à l'arrivée de ce secours, fond sur le village de Fouleh qu'elle emporte à la bayonnette, et dans un instant toute la plaine du Thabor ne montra plus de soldats mamelucks que ceux gisant sur le sol et qui la couvraient en grande partie.

Nous passons plus loin dans le Champ-des-épis, ainsi appelé par ce que, un jour, les disciples de N. S. pressés par la faim, en avaient arraché en passant pour les manger. Le champ, comme au temps de N. S., était encore couvert d'épis touchant à maturité, mais quant à nous, si nous en détachâmes quelques uns, c'était plutôt pour en faire des reliques, que pour satisfaire à un besoin qui nous pressait. C'est encore la coutume aujourd'hui pour les arabes qui se nourissent de si peu de chose, d'arracher en passant des épis dans les champs pour s'en nourrir. Nous en avons fait même brouter par nos chevaux dans la plaine d'Esdrelon, sans que personne n'y fît objection.

Environ une demi-heure après, nous entrons à Cana qui est un village d'environ 600 habitants, moitié musulmans et moitié grecs schismatiques.

Cana est célèbre par le premier miracle qu'y fit N. S. en changeant l'eau en vin à la prière de sa sainte mère. C'est aussi la patrie des apôtres Barthélemi (Natanaël) et Simon, chez lequel N. S. fit son premier miracle. Nous entrons dans une église grecque schismatique pour voir deux urnes, qu'on prétend être celles qui servirent au miracle de N. S. Ces urnes sont en pierre du pays, en forme d'amphores, très lourdes et grossièrement travaillées. J'ai entendu plusieurs personnes exprimer des doutes sur leur authenticité, mais je confesse que rien n'était plus facile que la conservation de semblables blocs de pierre ; enterrés sous des décombres, ils ont pu en être retirés intacts, et ce ne serait pas chose facile que de les mettre en pièces.

En sortant de Cana, nous traversons une belle source qui fournit l'eau à la ville et répand dans tous le voisinage la fraîcheur et la fertilité; aussi oliviers, grenadiers, figuiers etc., y sont-ils nombreux et des plus vigoureux.

Nous continuons notre route en nous dirigeant de ce point vers l'O. par un chemin pierreux et fort accidenté.

Nous voyons à notre droite, sur le penchant d'une colline, le village de Mesched, qui est la patrie de Jonas et qui renferme aussi son tombeau. Les musulmans tiennent en grande vénération le tombeau de ce prophète, sur lequel ils entretiennent toujours une lampe.

Enfin, à 4½ h., nous rentrons à Nazareth en passant près de la fontaine de la Vierge, où nous voyons, comme les autres jours, grand nombre de jeunes filles s'y chargeant de leurs cruches.

XXVIII

Séphoris.—Caïffa.—Le Carmel.—S. Jean d'Acre.—Ez-Zib.—Sarepta. Le Léontes.—Tyr.—Sidon. —Beit-Eddin. — Deir-el-Kamar. — Beyrouth.

Nazareth, mardi 25 *avril.*—L'après midi d'hier a été consacré au repos, dont tout le monde ressentait plus ou moins le besoin. Ce matin, se fait la visite de la ville. Comme je l'avais déjà faite, je me contente de me joindre à mes compagnons pour les seuls endroits que je n'avais pas encore vus. Parmi ceux-ci se trouve l'atelier de S. Joseph.

Du temps de N. S., comme c'est encore à peu près la coutume aujourd'hui, il était rare qu'un ouvrier eût la boutique où il exploite son industrie dans sa demeure même ; c'était toujours séparé, et le plus souvent à quelque distance. Joseph, qui avait sa demeure à l'endroit de l'église actuelle de l'Incarnation, avait son atelier à quelques centaines de pieds de sa résidence. Les premiers chrétiens avaient érigé une église sur l'emplacement de la boutique où Joseph travaillait avec l'enfant-Jésus qui lui était soumis. Les Pères franciscains ont encore là une chapelle, dans laquelle on peut voir une partie du mur de l'ancienne église.

Grace à l'intervention de mon servant de messe que je rencontrai sur la route en revenant, je pus pénétrer dans l'intérieur d'une maison musulmane pour m'assurer comment elle est montée. Rien de plus simple. Tables, chaises, lits, on ne voit rien de tout cela ; seulement un rouleau de nattes dans un coin, qu'on étend dans le besoin. Le plancher en terre est élevé d'une quinzaine de pouces dans toute la moitié de la seule pièce qui compose la résidence, et c'est là, sur le bord de cette plateforme, qu'on s'assied d'ordinaire, lorsqu'on ne se

croise pas les jambes à la façon de nos tailleurs. Je n'ai vu ni vases, ni ustensiles quelconques, mais un enfoncement, une espèce de grotte creusée dans le rocher au fond de la pièce, m'a paru tenir lieu de dépense et receler plusieurs paquets. Il n'y avait pas de cheminée pour le feu, mais à la porte, quelques pierres enfumées indiquaient l'endroit où on l'allumait lorsqu'il en était besoin. Bien que la porte fût ouverte, je n'ai vu personne dans la maison, peut-être à notre arrivée ceux qui s'y trouvaient avaient-ils cherché une retraite dans l'alcôve du fond, les femmes surtout pour se soustraire aux regards étrangers. Avec ce manque presque complet d'ameublement, les quelques haillons dont on se couvre, et le peu de nourriture que l'on consume généralement en Orient, il est facile de juger si la vie des indigènes coûte peu dans ces contrées, et de comprendre comment la paresse peut si facilement l'emporter sur le désir de posséder.

Nous allons dans l'après midi visiter en corps l'établissement des Sœurs de Nazareth, qui est contigu à notre hospice. Ces bonnes Sœurs, malgré l'exiguité du local mis à leur disposition, tiennent là pensionnat, externat, orphelinat, ouvroir, etc. Ce sont presque toutes des sœurs françaises, leur maison-mère étant à Oullins près de Marseille.

On nous fait voir leurs élèves réunies dans une de leurs grandes salles. Notre président monte à la tribune, et avec la gravité d'un professeur de théologie, pose ses questions et distribue ses compliments à droite et à gauche. On eut dit un inspecteur officiel s'acquittant de son office. Malheureusement les visiteurs sont trop nombreux pour le local, et je me trouvai, avec les autres ecclésiastiques, relégué parmi les élèves à l'autre extrémité de la salle où trônait notre président, et ne pus saisir qu'à demi les explications de la supérieure.

Les cahiers d'écriture surtout nous intéressèrent tout spécialement. C'étaient des hiéroglyphes, ou plutôt des signes sténographiques, que plusieurs élèves tracèrent devant nous, en procédant de droite à gauche, avec assurance et célérité.

On nous fit ensuite passer à l'orphelinat, où les élèves nous exhibèrent elles-mêmes leurs ouvrages. C'étaient surtout des broderies et des habits d'enfants dont la confection dénotait à toute évidence une certaine aptitude de la part de ces jeunes enfants pour les divers travaux à l'aiguille. Les arabes, de l'aveu de tous, ont des figures fort intelligentes; qu'on

change leur éducation, et on ne les trouvera inférieurs aucune autre nationalité sous le rapport des aptitudes et du talent.

Comme partout je notais les renseignements que je pouvais recueillir, et qu'ici mes notes étaient à peu près nulles, vu que je n'avais pas pu saisir la moitié des explications données par la Sœur, je me décidai, revenu à l'hospice, à retourner au parloir, pour compléter mes renseignements. Je demande à voir la Supérieure. " Ma Sœur, lui dis-je, en affectant d'être sérieux, je viens vous faire un reproche. Vous êtes française, et vous partagez les défauts de votre nation; vous n'avez pas pour le prêtre cette déférence, ces égards qui lui sont dus.—M. l'abbé, je devine; vous n'avez pas été satisfait de la réception qu'on vous a faite ici. Je l'ai compris tout comme vous; mais le mal ne vient pas de notre part. Le président se présente à la tête de la caravane et réclame les honneurs. Je m'explique fort bien qu'un laïc puisse avoir l'autorité pour commander les départs, régler les étapes, etc., mais dans une visite à une maison religieuse, les prêtres, certainement, devraient toujours être au premier rang. Ce n'est pas sans chagrin que je vous ai vus refoulés à l'extrémité de la salle; votre modestie habituelle vous empêchant, sans doute, de disputer le pas aux laïques trop peu réservés. Ce n'est pas la première fois que je souffre de cet état de choses, et je désirerais fort qu'on le changeât.—Ma Sœur, je ne suis pas sérieux; votre éducation et vos sentiments religieux ne me permettent pas de douter de vos dispositions à cet égard. Mais, comme je veux me renseigner sûrement sur tout ce que je vois en voyageant, je désirerais avoir des explications précises sur plusieurs sujets dont vous avez parlé et que je n'ai pu saisir qu'à demi, vu l'éloignement où je me trouvais.

Là dessus la bonne Sœur me donna une foule d'explications sur tout ce qui les concerne.

Leur établissement est bien pauvre, n'ayant à peu près que les aumônes qui leur viennent d'Occident pour se soutenir. C'est sur l'orphelinat surtout qu'elles fondent les plus grandes espérances, par ce que ces petites filles leur appartenant complètement, elles peuvent plus sûrement les former à des habitudes de vie réglée, à la pratique de la vertu. Il arrive souvent que ces orphelines leur viennent de l'islamisme ou du schisme; alors c'est un double gain, elles les arrachent à

l'erreur et leur fournissent en même temps les besoins matériels. Mais c'est aussi l'orphélinat qui exige le plus de ressources. Elles sont souvent obligées de refuser des élèves, par ce que les moyens de les soutenir leur manquent. Tout dernièrement, me dit la Sœur, j'écrivais à ma supérieure pour avoir l'autorisation de prendre deux nouvelles orphelines qu'on nous offrait. Et une lettre de cette même supérieure croisait la mienne, pour me dire qu'il fallait renvoyer deux de celles que nous avions, par ce que les ressources faisaient absolument défaut.

Les orphelines étaient au nombre de dix-sept, et toutes s'ingéniaient pour économiser et aider leurs mères adoptives. On leur avait appris que dans l'Inde et la Chine il y avait des enfants encore plus malheureux qu'elles. De suite elles voulurent toutes s'enrôler dans l'œuvre de la Propagation de la Foi ou de la Ste Enfance ; et on me donna à cet égard les détails les plus touchants sur les moyens qu'elles ont adoptés pour se procurer leurs contributions. Les unes travaillent à l'aiguille, confectionnent des sacs à tabac, des bonnets d'enfants, des broderies, etc., qu'elles vendent à cette fin. Les autres se sont faites chasseuses de chenilles dans le jardin, à condition qu'on les payât pour leur service. Elles sont même allées jusqu'à servir de manœuvres aux maçons érigeant un mur pour les sœurs, charriant l'eau pour éteindre la chaux, criblant le sable pour le mortier, etc.

Vous ne sauriez croire, me dit la Sœur, jusqu'à quel point ces petites comprennent déjà le mérite du sacrifice, de la charité. Dernièrement, ajouta-t-elle, il nous fallait préparer un certain nombre d'élèves pour la première communion. Cinq externes, fort pauvres, qui étaient de ce nombre, vinrent me dire un jour, en pleurant : " Mère, nous ne pourrons pas faire notre première communion ; nous ne pouvons plus venir au catéchisme ; il nous faut tous les jours aller travailler chez les turcs pour gagner le morceau de pain de notre dîner ; si nous passons la journée ici, qui nous le donnera ?" Jugez de mon embarras ; impossible de penser à prendre ces cinq malheureuses à nos charges ; les ressources nous manquent. Il me vint cependant une pensée : si j'offrais à nos orphelines de les prendre avec elles sans rien ajouter à leur ration ? J'avoue que le cœur me faisait mal d'aller leur faire cette proposition, car c'est à l'once que la part de chacune est mesurée ; mais je

me disais : le bon Jésus qui a multiplié le vin pour les noces de Cana, ne pourrait-t-il pas peut-être multiplier notre pain pour que ces pauvres enfants participent à son festin ? Pleine de cette pensée, je m'en vais trouver mes orphelines. Ecoutez bien, leur dis-je, j'ai une proposition à vous faire. Voici que cinq de vos compagnes ne pourront pas faire leur première communion, par ce qu'il leur faut tous les jours aller gagner leur dîner. Je sais qu'on ne vous donne juste que le stricte nécessaire. Consentiriez-vous cependant à retrancher chacune une bouchée, seulement une bouchée, du pain de votre dîner, pour permettre à ces cinq pauvres enfants de suivre vos exercices ? Vous êtes dix-sept, avec dix-sept bouchées ces enfants seront contentes. Et toutes de s'écrier : oui ! oui ! Mère ; qu'elles viennent, qu'elles viennent. Et le lendemain, chacune voulait donner au moins la moitié de sa ration pour les pauvres externes, si bien qu'il fallut interposer mon autorité pour forcer ces charitables enfants à ne retrancher qu'une minime portion de la part de chacune.

Et, continua la Sœur, plusieurs de ces orphelines sont issues de parents musulmans, et vous n'ignorez pas, M l'abbé, que dans cet état de honteuse servitude où l'on tient la femme musulmane, chez elle, la charité, la compassion, la bienfaisance et tous les sentiments généreux font complètement défaut. Un seul trait vous le fera comprendre.

Le vendredi-saint, un Père franciscain vint nous prêcher la Passion en arabe. Comme toutes nos élèves étaient présentes, schismatiques, musulmanes et catholiques, je priai le Père d'insister particulièrement sur la valeur du sang de Jésus-Christ. Le prédicateur s'acquitta si bien de sa tâche, que la plupart des assistantes fondaient en larmes ; seules les musulmanes demeuraient impassibles.

A la récréation qui suivit le sermon, j'entendais nos catholiques se communiquer réciproquement leurs impressions sur tel ou tel point du sermon dont chacune avait pu être plus ou moins touchée. Et vous, dis-je, en m'adressant aux musulmanes, que dites-vous de ce sermon ?—Beaux contes que nous a débités ce Père, dit l'une d'elles parlant pour les autres ! il a dit qu'une seule goutte du sang de Jésus-Christ aurait suffi pour racheter le monde. Alors pourquoi l'a-t-il tout donné ? Quand je puis avoir des pois ici, derrière la ville, je ne vais pas courir à la montagne du précipice pour en chercher

Vous voyez là, continua la Sœur, comment elles ont le cœur fait ces musulmanes, et quelle révolution le christianisme doit avant tout opérer en elles, pour les amener à nos croyances ?

Mais voulez-vous encore mieux juger du degré d'avilissement où l'état de servitude a poussé la femme musulmane ? Le fait suivant, ajouta la Sœur, va vous le faire voir.

J'en étais, en faisant le catéchisme à nos élèves, à expliquer le 11e article du symbole, la résurrection de la chair. Je leur disais donc qu'après la mort, nos corps seraient mis en terre, mais que viendrait un temps où de leur poussière ils renaîtraient à la vie pour jouir avec leurs âmes éternellement du Ciel, ou brûler éternellement dans l'enfer. Une élève musulmane frappée de cette doctrine la rapporte à sa mère, qui vient aussitôt me trouver.

—Vous avez dit à ma fille qu'une fois mortes, tout ne serait pas fini, qu'on reviendrait encore à la vie ?

—Oui, sans doute ; nous reviendrons à la vie ; les bons pour aller dans le Ciel jouir éternellement de la présence de Dieu, et les méchants pour aller souffrir éternellement dans l'enfer avec les démons.

—Oui, les hommes ; mais pas les femmes. Les hommes ressusciteront pour aller dans le Paradis de Mahomet, mais pour les femmes, une fois mortes, tout est mort, tout est fini.

—Vous pensez donc qu'une fois morte, il n'en sera pas plus de mon corps que du cadavre d'une chèvre ou d'une brebis, et qu'il n'y aura plus pour moi rien à attendre ?

—Oh ! non, pas vous vous êtes une religieuse (1) ; mais nous, les femmes ordinaires.

—Vous aussi, comme nous et comme tous les hommes, vous ressusciterez toutes, pour vivre ensuite éternellement heureuses dans le Ciel, ou infiniment malheureuses dans l'enfer.

Non, non ; il n'en peut être ainsi. Tenez, chez nous, nous sommes quatre femmes. Chacune a ses enfants. Toute la journée nous nous chicanons et querellons pour nos enfants. Et le soir, arrive le mari qui nous donne à toutes une bonne volée de coups de bâton. Et vous croyez qu'à la mort tout ne

(1) Pour les musulmanes, les religieuses ne sont ni hommes, ni femmes ; ce sont des êtres d'une catégorie à part, de la nature des anges, à peu près ; aussi leur portent-elles une grande vénération.

sera pas fini ?...... qu'il y aura encore un enfer au delà ?.......La chose n'est pas possible ; à la mort tout sera fini, et nous serons bien contentes ; il n'y aura pas besoin d'un autre enfer celui que nous endurons à présent est bien suffisant pour nous punir de notre méchanceté.

Aurait on jamais cru que l'avilissement, l'abatardissement pouvaient aller jusqu'à ce point !

—Mais, dis-je à la Sœur : les instructions, les conseils que vos élèves musulmanes vous entendent donner tous les jours, la règle même qu'elles sont obligées de suivre les exemples de vertus qu'elles ont continuellement sous les yeux, tout cela ne fait-il aucune impression sur elles ?

—Je n'oserais assurer le contraire, mais les progrès de ce côté, s'ils existent, sont lents et très lents. Cependant il s'en présente de temps à autres quelques exemples, je puis vous en citer un tout récent.

Les musulmanes que nous recevons sont le plus souvent des fiancées, que l'époux futur tient à faire plus ou moins instruire, surtout à leur faire apprendre le français, ce qui est du meilleur ton dans la société turque. Or, il arrive parfois que ces jeunes filles sont frappées de notre manière de vivre, et que ce qu'elles nous voient faire les porte à se rapprocher un peu de nous dans leur conduite. L'hiver dernier, un employé turc de St-Jean-d'Acre est venu chercher ici une fiancée qu'il nous avait confiée depuis deux ans. C'était une bonne nature d'enfant qui se montra toujours très docile. Ce turc ayant eu occasion de venir à Nazareth une couple de mois après son mariage, il se présenta à notre parloir. Madame, me dit-il, je viens vous remercier pour la manière dont vous avez formé ma femme. J'ai une femme accomplie. Jamais je n'ai eu le moindre reproche à lui faire. Toujours soumise, complaisante, respectueuse, tous ceux qui la connaissent l'admirent et disent qu'elle agit en tout point *comme une femme chrétienne.*

Quel aveu dans la bouche d'un musulman, qui ne connait pas de modèle plus parfait de la femme, que la femme chrétienne !

Nul doute que cette éducation que les Sœurs surtout répandent en Orient en formant des mères de famille, ne produise, malgré la dépravation de ces peuples, les plus heureux résultats. Ces exemples de vertus qu'elles donnent, ces instructions qu'elles répandent, auront encore plus d'efficacité,

pour la civilisation de ces peuples, que la prédication des prêtres, qu'on se garde d'aller entendre ou qu'on écoute avec prévention. Oh! continuez, saintes filles de la charité, dociles enfants de la Vierge de Nazareth, continuez à répandre à pleines mains, dans cette terre stérile et de malédiction, la semence de vérité et de vie; arrosez-la de l'eau de vos sueurs, réchauffez-la de l'ardeur de vos prières, soutenez les jeunes plants de vos conseils et de vos exemples, et celui seul qui donne l'accroissement, saura, quand l'heure en sera venue, leur faire porter des fruits abondants de salut.

Après avoir remercié la bonne Sœur des intéressants détails qu'elle m'avait donnés, je ne crus pas devoir me retirer sans lui offrir une légère aumône pour ses pauvres orphelines. Je voudrais être riche, lui dis-je, pour vous faire une offrande en rapport avec vos besoins, mais mes ressources sont restreintes, je suis bien éloigné de mon pays, et il me faut faire de grandes dépenses pour y retourner, prenez toujours cette petite pièce qui pourra suffire à quelques dîners de vos orphelines, et j'ai confiance que leurs prières jointes aux vôtres, me permettront d'opérer heureusement mon retour.

La bonne Sœur demeura toute interdite, et ne savait comment témoigner assez sa joie et sa reconnaissance. Elle m'assura que la communauté ferait trois communions et des prières spéciales pendant trois mois pour m'assurer un heureux retour. Et sans doute que le Ciel a été touché des prières de ces âmes pures de la Terre-Sainte, car j'ai pu refaire les 2000 lieues qui me séparaient de mon pays sans qu'il me soit rien arrivé de fâcheux.

Oh! si nos heureux du siècle savaient quel bien peut produire seulement une pièce de vingt francs parmi ces peuplades pauvres de l'Orient, qui manquent de tout, sans doute qu'ils se sentiraient portés à se retrancher parfois dans leurs amusements et leurs jouissances, pour faire quelques dépôts dans cette banque de la charité qui leur assure de si gros intérêts.

Mont-Carmel, mercredi 27 *avril*.—Nous faisons nos adieux ce matin à Nazareth, pour les côtes de la Syrie. Voulant comme d'ordinaire profiter de la fraîcheur du matin, dès les 5h. nous sommes tous en selle, remettant à entendre la messe à Séphoris, où célèbrera M. l'abbé Guesdon qui se réserve à jeûn pour cette fin.

Un verre d'eau d'orange que j'avais bu la veille au soir m'avait dérangé l'estomac, si bien que j'avais à peine dormi la nuit et que je redoutais fort la fatigue de la journée.

Nous repassons par la fontaine de la Vierge, et gravissons la colline par la même route qui nous avait amenés de Cana, pour prendre ensuite une direction vers le N. O. Le pays que nous traversons est presque partout cultivé et parait très fertile. Les céréales qu'on voit dans les plaines sont remplacées sur les collines par des forêts d'oliviers et de figuiers. A 6¾ h. nous sommes à Séphoris, village de 4000 habitants, tous musulmans, perché sur le flanc d'une haute colline.

Séphoris fut autrefois fortifiée. Après la destruction de Jérusalem par Titus, les Juifs vinrent fixer leur sanhédrin à Séphoris, avant de l'établir à Tibériade.

On sait que Séphoris est la patrie du patriarche Joachim, époux de Ste Anne. C'est là qu'il avait sa résidence avant de se fixer à Jérusalem, ce qui n'eut lieu probablement qu'après son union avec celle qui devait être la mère de la Vierge Immaculée.

Dès les premiers siècles du christianisme, on érigea une église sur l'emplacement de la maison de Joachim. St Antonin la visita vers la fin du VIe siècle. Détruite par Chosroès, elle fut reconstruite par les croisés, mais détruite de nouveau par Saladin, elle est encore aujourd'hui à l'état de ruine. On y voit encore deux absides, dans l'une desquelles nous érigeons notre autel porr y entendre la messe. Les Pères franciscains, à qui ces ruines appartiennent, ont fait restaurer en arrière une résidence pour servir à un prêtre, qui probablement viendra demeurer ici, lorsqu'on aura pu y former un petit noyau de catholiques fidèles.

Nous reprenons nos montures après la messe pour poursuivre notre route, toujours dans la direction de l'O.

Plusieurs fois je m'étais demandé : comment se fait-il que rencontrant tant de chameaux par ici, on n'en voye jamais de petits ? En quel endroit les reproduit-on ? Descendant une colline pour tomber dans une plaine toute en prairie, je pus trouver là une réponse à mes questions. Nous y rencontrons une trentaine de chamelles surveillées par des bergers, ayant toutes des petits ou sur le point d'en avoir. Les petits sont loin d'exhiber des formes aussi disgracieuses que leurs parents, cependant ils ne montrent aussi que fort peu de ces charmes que

l'on se plait à reconnaître dans le jeune âge de presque tous les autres animaux. Leur bosse, sans être aussi saillante que celle des adultes, s'annonçe cependant déjà très distinctement. Ce qui frappe surtout, c'est cette disproportion étonnante entre la longueur du corps de cet animal et la hauteur de ses pattes. Evidemment le chameau a été donné à l'homme plutôt pour les services inappréciables qu'il peut lui rendre, que pour le charmer par la grâce de ses formes. Mais si jeunes et vieux ont si peu d'agréments, ce sont surtout les mères prêtes à mettre bas qui en manquent. Cette tête et cet arrière-train si grêles, plantés à chaque extrémité d'un ventre énormément ballonné, nous donnent plutôt l'idée de tortues lourdes et paresseuses, que de navires du désert comme on les a qualifiés.

Vers les 11h., nous sommes à Chaffr-Amor, gros village où les dames de Nazareth tiennent aussi une école pour les filles. La population de ce bourg est d'environ 3,500, dont 1500 grecs catholiques qui sont desservis par un Père Carme ; le reste se composant de grecs schismatiques, de juifs, de musulmans et de druses, ces derniers au nombre d'environ 600.

Nous profitons de l'offre des religieuses qui mettent une de leurs salles à notre disposition pour y prendre le dîner. Manger commodément assis à une table, dans une salle bien propre, ayant quelques religieuses pour nous entretenir, il n'en faut pas plus pour nous faire oublier un moment que nous sommes des voyageurs du désert, et que nous n'avons pas encore fait nos adieux à la tente. Involontairement je me reporte à ces fêtes où nous sommes appelés parfois dans nos couvents du Canada, pour des professions, des prises d'habits, etc. Mais l'illusion ne fut pas de longue durée, car nous nous hâtâmes de reprendre bientôt nos montures, pour nous rendre aussi à bonne heure que possible au Carmel, où nous n'aurons que le reste de cet après-midi pour en faire la visite.

Nous nous trouvons bientôt en pleine vue de la mer, toutes les collines s'abaissant graduellement devant nous pour nous permettre d'en distinguer la rive même ainsi que la plaine qui la précède.

Ayant mis pieds à terre pour une courte halte, je fus fortement intrigué par une plante que je remarquais pour la première fois. Entremêlant ses branches à celles d'un jeune chêne-vert, elle semblait un jonc monstre s'abritant sous le jeune arbre. Ses tiges effilées, glabres, parfaitement cylin-

driques, d'un beau vert, me firent croire tout d'abord à une joncacée, ne lui voyant ni fleurs bien apparentes, ni même de feuilles. Je reconnus à la fin que c'était bien une dicotylédone, et que pour ne montrer que peu de feuilles, elle en portait cependant quelques unes. J'en étais à chercher la famille dans laquelle je la rangerais, lorsqu'un compagnon du midi de la France me dit la bien connaître, que c'était le Genêt d'Espagne. En effet, j'ai retrouvé la même plante depuis toute chargée de belles fleurs jaunes, sur le flanc du Vésuve, et j'ai pu me convaincre que c'était réellement le *Genista juncea*, qui se rencontre en Espagne, en Italie et dans le midi de la France.

Enfin nous sommes dans la plaine qui avoisine la mer. Nous traversons un marais où nos chevaux ont de l'eau jusqu'aux genoux, nous gravissons ensuite un large banc de sable mouvant, et prenons la grève même pour notre chemin. Le sable durci, où vient s'éteindre chaque lame, nous fournit la plus belle route que nous ayons encore parcourue.

Nous sommes ici dans la large baie qui sépare le mont Carmel de St-Jean-d'Acre, et au fond de laquelle, à notre droite, nous voyons Caïffa coquettement assise sur la rive même. Mais avant de contourner la baie, il nous faut traverser le Cisson que nous avions déjà coupé en arrivant à Nazareth. Heureusement que la mer est fort calme, car comme il faut le traverser à gué, le passage devient dangereux lorsque la mer est grosse, si bien que souvent il faut envoyer les bêtes à la nage et traverser ensuite en bac.

Caïffa ou Hèfa, quoique port de mer, ne parait pas jouir d'un commerce bien actif. C'est à peine si nous voyons quelques goèlettes attachées à des poteaux qui bordent la rive que nous suivons.

Nous allons faire visite aux dames de Nazareth qui ont ici aussi un couvent, et au Père Carme qui dessert la paroisse latine. La population de Caïffa est d'environ 6,000 habitants, dont 1600 grecs catholiques, 1100 grecs schismatiques, 120 maronites, 1400 juifs et le reste des musulmans.

Les Prussiens ont ici un établissement fort prospère qu'il nous faut traverser avant de prendre la longue montée qui nous conduit au Couvent des Carmes qui, comme une forteresse, couronne l'extrémité du promontoire qui s'avance dans la mer.

Etablissement à Caïffa, à Jaffa, et dans peu à Césarée que le gouvernement turc vient de leur céder, bientôt les Prussiens vont être maîtres de toute la côte de Syrie, pour peu qu'on les laisse faire.

Le Mont-Carmel est élevé de 1800 pieds au dessus de la mer; la montée en étant cependant très longue, et le chemin bon, on le gravit à cheval sans difficulté. A 4½h. nous entrions dans la cour du couvent.

Je me trouvais faible et très fatigué; je ne pus cependant résister au plaisir de visiter la résidence des bons religieux, et de jouir un moment du magnifique point de vue qu'offre ce promontoire élevé.

Après les visites d'usage au supérieur et la distribution des chambres que nous devions occuper, nous passons à la la chapelle et aux différentes salles du couvent. Nous montons même jusque sur la terrasse, et avec quelques autres, je gravis jusqu'à la coupole qui couronne la chapelle. Quel magnifique coup d'œil de ce point! La chaîne du Carmel, dit le Fre Liévin, a six lieues de long, et forme un plateau d'environ 1½ lieue de large, tout boisé, où les chacals, les hyènes, les panthères, les sangliers prennent encore librement leurs ébats. L'extrémité O. de cette chaîne se projette dans la mer en formant une baie où se cache Caïffa; et c'est sur cette pointe isolée, entourée par la mer de trois côtés, qu'est bâti le couvent. C'est un des plus beaux sites qu'on puisse voir, aussi l'Ecriture Sainte l'emploie-t-elle souvent comme terme de comparaison en parlant de la beauté. Du point où nous sommes, nous voyons au N. E., à l'extrémité d'une anse immense que forme la rive basse bordée par une large plaine, St-Jean d'Acre, qui parait aussi s'isoler dans la mer.

Le Carmel a toujours été depuis les temps les plus reculés, habité par de saints personnages, qui venaient s'isoler ici, s'étourdir au bruit des vagues, pour ne pas entendre les vaines clameurs du monde, afin de méditer dans le recueillement les vérités éternelles, et de se rendre le Ciel favorable par les austérités et la pénitence. On sait que ce fut la résidence du prophète Elie et de son disciple Elisée. Il y eut même de leur temps une école de prophètes, c'est à-dire qu'on venait à ces saints personnages pour recevoir d'eux les saintes instructions qu'ils puisaient dans la contemplation des vérités éternelles ou qu'ils recevaient par inspiration directe du Ciel. On

nous montre encore la grotte où se faisaient ces saintes réunions; et on peut dire avec raison que ce fut là le premier couvent, la première réunion d'hommes se séparant du monde pour mener une vie plus parfaite.

Les solitaires du Mont-Carmel embrassèrent l'évangile dès le premier siècle de l'ère chrétienne, et se joignirent aux apôtres pour prêcher J. C. La Galilée et la Samarie furent en différents temps évangelisés par les pieux solitaires. Un grand nombre de saints personnages ont habité le Carmel. S. Narcisse au premier siècle, S. Spiridion au IIIe, S. Euthyme au IVe, S. Cyriaque et S. Jacques au VI. etc. S. Louis, roi de France, visita le Carmel en 1252. C'est vers 1155 que sur l'ordre du prophète Elie qui lui était apparu, S. Berthold vint établir sur cette montagne le berceau des religieux Carmes.

Saladin détruisit ce couvent en 1187, et fit massacrer tous les religieux qui s'y trouvaient; et ce ne fut que plus de trois siècles plus tard, en 1633, que le Pape Urbain VIII mit les Carmes déchaussés actuels en possession du Carmel.

S. Simon Stock, qui fonda à Rome la Confrérie du St Scapulaire, vécut quelque temps sur le Carmel, et devint général de son ordre (1243).

Pendant le siège que fit de St-Jean-d'Acre le général Bonaparte en 1799, le Carmel reçut les mourants et les blessés de l'armée française. Et aussitôt que le siège fut levé, les musulmans s'emparèrent du couvent, en chassèrent les religieux et massacrèrent les malades qui y restaient encore. On voit dans le jardin des Pères, un monument avec inscription, érigé à la mémoire de ces braves.

L'église qui occupe presque le centre du bâtiment, est propre et bien décorée. On monte au maître-autel par deux escaliers, entre lesquels s'ouvre le passage qui conduit à la grotte d'Elie, dans laquelle on descend par un escalier de cinq marches.

Cette grotte, qui est entièrement taillée dans le roc, est réputée avoir été habitée par le prophète. Elle est aujourd'hui convertie en chapelle, dans laquelle on y peut dire la messe. Cette chapelle est tenue en grande vénération, même parmi les musulmans qui témoignent un grand respect pour le prophète.

A quelques arpents du couvent, sur l'extrémité de la

pointe, se voit une construction qu'on appelle la villa, et qui sert d'hospice aux pèlerins indigènes. Cette villa est surmontée d'un phare qui se voit à une grande distance en mer.

Sortant de l'enclos du couvent par la porte qui conduit à Caïffa, on va visiter, en descendant un peu de la hauteur, une petite chapelle dédiée à S. Simon Stock. Cette chapelle presque entièrement creusée dans le roc, est à peu près dépourvue de tout ornement, et n'offre rien de particulièrement intéressant.

Les pèlerins, lorsqu'ils en ont le temps, peuvent aller visiter, à environ un mille du couvent, vers le Sud-Est, la vallée des martyrs, la fontaine et le jardin d'Elie, etc. ; mais aucun de notre troupe ne témoigna le désir de s'y rendre, vu surtout le peu de temps que nous avions pour le faire.

La vallée des martyrs doit son nom au massacre des religieux qu'on y fit là en 1262, dans le couvent qu'y avait bâti S. Brocard.

La fontaine d'Elie jaillit, dit-on, à l'ordre du prophète, et n'a jamais cessé de couler depuis.

Enfin le jardin du prophète est un plateau couvert de pierres ayant la forme de melons, de poires, de pommes, etc. On dit qu'Elie passant un jour là demanda un melon à un homme qui gardait un jardin.—Il n'y a pas de melons, dit le gardien, ce que vous croyez être des fruits sont des pierres.—Et bien, dit le prophète, que ce soient des pierres. Et les fruits changés en pierres s'y voient encore aujourd'hui. Cependant ils sont devenus assez rares, vu le grand nombre que les pèlerins en ont enlevé.

La Terre-Sainte proprement dite se termine au N. au mont Carmel, bien que N. S. ait aussi porté ses pas à Tyr et à Sidon. C'est ici que se termine d'ordinaire le pèlerinage religieux par le chant du *Te Deum* et le salut du St-Sacrement. A 6½ h. nous nous rendons à l'église pour cette fin. Notre commandant, qui est tout à la fois instructeur de cavalerie, poète, orateur, est aussi un excellent musicien ; il monte à l'orgue avec les meilleures voix parmi nos compagnons, pour répondre au chœur des religieux. Oh ! de ma vie je n'oublierai ce salut de l'église des bons Pères Carmes. L'autel brille de mille feux, au milieu desquels se détache une magnifique statue de la Vierge au Scapulaire, très richement décorée. La Vierge tient dans ses bras l'enfant-Jésus, qui étend ses mains comme

pour répandre ses bénédictions sans mesure sur ceux qui viennent le visiter. Nous unissons nos voix à celles des moines pour adresser au maître du Ciel et de la Terre le cantique de la reconnaissance, de ce qu'il a bien voulu nous permettre de vénérer les sacrées empreintes de ses pas sur cette terre. L'orgue remplit toute la capacité du temple de ses sons harmonieux. L'autel resplendit de mille clartés, et le fond de la nef demeure encore dans l'obscurité, comme pour nous apprendre que la charité qui illumine notre âme, s'obscurcit, s'affaiblit à mesure que nous nous éloignons de son foyer. Les pèlerins, brisés par la fatigue, ne pouvant rester à genoux sur les dalles du pavé, s'appuient sur des chaises, tandis qu'un certain nombre d'arabes, hommes et femmes, sont accroupis à la turque près de l'entrée. Oh! les saints anachorètes connaissaient bien toute l'économie de la machine humaine, lorsqu'ils ont proclamé que l'âme s'élevait d'autant plus facilement vers Dieu, que la chair était mattée par les austerités de la pénitence. Epuisé, brisé par la fatigue, jamais, je pense, je n'ai été plus vivement ému par les chants de l'Eglise et ne me suis senti plus dégagé de la terre. "Eh! bien, mon Dieu, me disais-je, que sera-ce donc de jouir de votre présence, si la prière, les chants de votre maison terrestre apportent déjà de si douces consolations! Oh! malgré le grand désir que j'ai de revoir ceux qui me sont chers, si telle est votre volonté, rompez dès ce moment cette chétive machine humaine qui me retient loin de vous."

Et, sincèrement, je crois qu'alors j'aurais vu s'approcher la mort sans trop la redouter.

Au souper, le Rév. P. Supérieur nous fait distribuer à chacun un scapulaire avec une superbe image de la Vierge du Carmel, que tous reçoivent comme un précieux souvenir.

Ecrasé par le besoin de sommeil, aussitôt après le souper je me retire à ma chambre, et ne tarde pas à me mettre au lit. Comme nous sommes ici sur le bord de la mer, les lits sont entourés de toutes parts d'une gaze claire pour nous protéger contre les insectes; mais je crois que pour moi ces cousinières étaient bien inutiles, et qu'il m'aurait fallu plus que des cousins pour m'empêcher de goûter du sommeil.

Ez-Zib, jeudi 28 *avril*—J'ai si bien dormi la nuit dernière, que je dus répondre à M. l'abbé Baron, mon compagnon de chambre, qui s'excusait de m'avoir probablement dérangé lorsqu'il était venu se coucher après moi, que je n'avais pas

même en connaissance de son arrivée. Réconforté par ce bienfaisant sommeil, je me sens tout autre ce matin, et plein de courage pour me remettre en route.

Dès les 5¼ h. nous sommes tous prêts pour le départ. Nous laissons nos montures aux moucres, qui iront nous attendre au pied de la montagne, et nous opérons la descente à pied, par un petit sentier, très raide, presque en face du couvent, pour visiter en passant la grotte des prophètes.

Les flancs du promontoire sont presque partout couverts d'une végétation, où un botaniste qui en aurait le temps, pourrait faire une ample provision de spécimens; je n'ai pu que cueillir en passant deux espèces d'armoise, dont le feuillage blanchâtre m'avait particulièrement frappé. C'est l'*Artemisia judaica*, Linné, et l'*A. pontica*, Linné. Une autre plante, dont j'ai été aussi fort agréablement surpris de faire la rencontre, est l'immortelle blanche, *Helichrysum orientale*, Tournefort, qui avec les folioles blanches et scarieuses de ses involucres, sert si souvent à la confection de ces couronnes que l'on met sur les tombeaux.

Tout près de la grotte des prophètes, je ne manque pas de cueillir en passant des fleurs de grenadiers qui se trouvent à ma portée. Ces fleurs, d'un incarnat plus ou moins foncé, sont très apparentes et des plus agréables.

La grotte des prophètes qui appartient aujourd'hui aux musulmans, est presque entièrement abandonnée. Nous fûmes obligés, pour y pénétrer, d'en faire sortir un troupeau de moutons qui s'y étaient réfugiés.

Nous reprenons ensuite nos montures, traversons Caïffa, comme nous l'avions fait la veille, longeons des jardins où s'étaient de nombreux palmiers, et prenons le sable même de la grève pour notre chemin.

Comme ce sable durci offre partout un bon roulage pour les voitures, quelques uns de nos compagnons préfèrent échanger la selle pour un bon véhicule qui doit les transporter jusqu'à St Jean-d'Acre.

Nous traversons le Cisson à gué, comme nous l'avions fait la veille, et plus loin, le Nâhr-el-Naaman, qui est l'ancien Bélus, si renommé dans l'antiquité pour son sable siliceux employé dans la fabrication du verre.

Nous mettons pied à terre à un certain endroit pour prendre sur le sable des coquilles du *Murex trunculus*, si recherché

autrefois pour la couleur pourpre qu'il fournissait aux anciens Phéniciens. Nous trouvons aussi quelques Tonnes, *Dolium pomum*, d'assez belles dimensions, mais toutes plus ou moins endommagées. Ces coquilles se trouvaient entremêlées à de nombreux os de sèches, d'une blancheur de chaux, que mes compagnons ne savaient d'abord à quels animaux marins rapporter, tant leur forme insolite s'écarte et des coquilles et des os ordinaires des poissons.

Vers les 10 h., nous entrons à St-Jean-d'Acre, qui est l'ancienne Acco, de la tribu d'Aser, qui fut aussi plus tard appelée Ptolémaïs. Les Israëlites en s'emparant de Ptolémaïs n'en exterminèrent point les habitants, mais s'établirent au milieu d'eux.

St-Jean-d'Acre fut fortifiée dès les temps les plus anciens, et sa situation sur le bord de la mer l'exposant aux attaques des ennemis, elle fut plus d'une fois assiégée, ravagée et détruite. Les croisés en firent un siège qui dura trois ans. En 1202 la ville fut presque entièrement détruite par un tremblement de terre. St Louis, roi de France, vint en prendre possession en 1250; mais en 1271, le Sultan d'Egypte s'en empara à son tour, et massacra ou réduisit en esclavage plus de 25,000 chrétiens qu'il y trouva. J'ai déjà rapporté que Bonaparte en 1799, après un siège de deux mois, fut obligé de l'abandonner lorsqu'elle était défendue par Djezzar-Pacha et Sydney Smith. Ibrahim-Pacha s'en rendit maître en 1823. Enfin en 1840, elle capitula, après un bombardement de deux heures, devant la flotte Anglo Autrichienne, commandée par Stafford Napier.

Acco, comme l'appellent encore les indigènes, est encore entourée de fortifications qui ne présentent qu'une seule porte du côté de terre. Sa population est d'environ 8 000 habitants, dont environ 700 catholiques, latins, grecs et maronites, le reste se composant de musulmans, de juifs et de grecs schismatiques.

Nous nous rendons d'abord à la mosquée de Djezzar, qui est entourée d'une cour pavée en marbre, ombragée çà et là de palmiers. Cette superbe cour est entourée de galeries en arcades ogivales, soutenues par des colonnes en granit et en marbre. Une magnifique fontaine en marbre blanc s'élève aussi au milieu de cette cour.

Je fus vivement intéressé par la visite que nous fîmes là d'une école qu'un magister tenait sous l'une des arcades du

pourtour. Les orientaux qui savent tout réduire à la plus simple expression, ont trouvé moyen de tenir des écoles à peu près sans matériel. Je suis certain que si M. Ouimet venait à passer par là il leur intenterait de suite un procès. Peut-on se mettre quelque chose dans la tête lorsqu'on n'a ni chaises, ni bancs, ni tables ? Notre surintendant ne croirait pas la chose possible ; cependant on ne s'embarasse pas pour si peu à St Jean d'Acre. Le pavé de marbre tiendra lieu de tout cela, et au maître et aux élèves. Chaque enfant, accroupi sur le pavé, trace sur son ardoise ou sur son cahier qu'il tient sur ses genoux, ses caractères hiéroglyphiques, en procédant, bien entendu, de droite à gauche. Les enfants sont tous rangés par groupes, formant souvent des cercles pour puiser à l'encrier commun qu'on place au centre. Le maître va d'un groupe à l'autre, distribuant ses avis et corrections. Et tous, maître et élèves, parlent à la fois, d'un ton plus ou moins aigu. De cette façon nulle nécessité d'un maître de discipline. Je n'aurais jamais pu imaginer qu'on pût tenir une école d'une manière si économique.

La paroisse latine est desservie par des Pères franciscains, et les Dames de Nazareth y ont aussi un établissement.

Nous sortons de la ville pour aller prendre le dîner sous un bocage de pins, à environ un mille plus loin.

Nous trouvons là une bande d'enfants d'école en congé, conduits par un prêtre grec-uni chargé de les instruire. Ce prêtre, avec lequel nous pûmes à peine échanger quelques mots, vu qu'il ne connaissait pas plus le français que nous ne connaissions le grec, se montra très poli et réjoui de nous voir. Lui ayant donné quelques petites images de nos bréviaires, il les distribua à ses enfants, et ce fut alors une course contre nous de la part de ces enfants, à qui pourra avoir la sienne. Malheureusement la provision n'était pas assez abondante pour contenter tout le monde.

Ici, comme en bien d'autres endroits, notre présence ne manqua pas de nous attirer des curieux. Ce sont surtout des jeunes filles qui se montrèrent les plus empressées. Mais contrairement à ce que nous avions vu à Sunam, elles étaient toutes bien mises et n'accusaient la misère en aucune façon.

Comme les enfants m'avaient vu ramasser des insectes et qu'ils m'en avaient même apportés plusieurs, voilà qu'ils me présentent sur un bâton, un superbe serpent, d'environ 4 pieds

de longueur, qu'ils venaient de tuer. Ils paraissaient le redouter beaucoup et craindre de le toucher; cependant je reconnus de suite que ce serpent n'avait aucun venin et qu'il n'était pas plus dangereux que nos couleuvres.

Nous étions sur le point de nous mettre en selle, lorsque tout à coup nous fûmes effrayés par les cris perçants d'un petit garçon qui, avec quelques autres, étaient grimpés dans les branches d'un gros pin. La première pensée qui me vint à l'esprit fut que peut-être ces enfants avaient rencontré un autre serpent dans les branches de ce pin. Mais m'étant approché de l'arbre, je reconnus que c'était quelque chose de plus sérieux. Un enfant sur une branche fort élevée, avait ses habits en feu, et ses compagnons pour tout secours se contentaient de crier. Un de nos moucres, monte prestement dans l'arbre, saisit l'enfant, et saute avec lui autant qu'il descend sur le sol. On lui arrache sa chemise dont la flamme lui gagnait déjà la chevelure, et notre médecin l'examine aussitôt. Une flammèche échappée du feu qu'avait allumé notre drogman pour le café, chassée par un fort vent allant dans cette direction, était ainsi venue mettre en flamme la chemise de coton de cet enfant. Les brûlures, surtout dans le dos, étaient sérieuses, cependant le médecin délara qu'elles n'auraient point de conséquences graves.

Nous poursuivons notre route en suivant toujours le bord de la mer, mais non toutefois sur le sable même de la grève, comme nous l'avions fait l'avant midi.

Quelques petites collines se présentent ça et là dans la plaine, couronnées de villages, mais rien de saillant n'attire notre attention.

Nous traversons plusieurs torrents se jetant dans la mer, sur des ponts en maçonneries; ces ponts toutefois pour l'usage des piétons ou des cavaliers seulement, car leur pente de chaque côté étant presque toujours en échelons où l'usage des voitures serait fort difficile.

Je fus agréablement surpris au premier de ces torrents que nous traversâmes, de trouver ses rives toutes couvertes de lauriers-roses, *Nerium oleander*, alors en pleine floraison. Ces arbustes présentaient en certains endroits des masses compactes de fleurs roses du plus bel effet. A part les variétés recherchées que les amateurs cultivent en serres, ces fleurs

étaient tout aussi belles que celles que nous voyons d'ordinaire dans les appartements.

A un certain endroit, nous longeons une forêt presque exclusivement composée d'orangers et de citronniers. Je ne pouvais me lasser d'admirer ces arbres précieux poussant ainsi spontanément à travers buissons et plantes grimpantes sans aucuns soins.

Vers les 4 h.. nous atteignons le village d'Ez Zib, où nous trouvons nos tentes disposées pour le campement.

Ez Zib est l'ancienne Achzib de la tribu d'Aser, dont les Israëlites, lors de la conquête, épargnèrent les habitants en s'établissant au milieu d'eux. C'est à Ez-Zib que le grand-prêtre Hircan eut les oreilles coupées pour l'empêcher d'exercer la souveraine sacrificature, et que Phasaël, frère d'Herode le-grand, se brisa la tête contre le mur de sa prison, pour se soustraire à l'exécution publique qui l'attendait (40 ans av. J. C.). Ez-Zib est dans une situation des plus agréables, couronnant une petite colline qui borde la mer.

La mer n'a ici qu'une rive fort basse, et présente presque partout une belle grève sablonneuse, dont profite plusieurs de nos compagnons pour prendre des bains.

Je dis presque partout, car certains bancs de calcaire fort usés par la vague, se montrent aussi ça et là.

Je ne manquai pas d'explorer cette grève à la recherche des mollusques que le flot, dans les gros temps, y avait apportés. Mais ces mollusques, quoique en grande quantité, étaient fort peu variés. Les plus nombreux étaient : *Columbella mercatoria*, qu'on pouvait prendre à poignées dans les creux des rochers, *Mitra ebenus*. *Cerithium vulgatum*, des *Conus*, des *Nerita*, des *Murex, etc*, tous fort jeunes et plus ou moins déterriorés.

Comme j'étais occupé sur un banc de calcaire rongé par la mer, à choisir les coquilles les plus parfaites parmi celles que je trouvais, je fus tout à coup frappé d'un son singulier qui se faisait entendre près de moi, bien que je fusse alors seul à cet endroit. J'écoute, et, après un long silence, le même son se répète, mais plus prolongé et plus intense. Que pouvait-ce être ? Quelque monstre marin que le flot—la mer était alors passablement agitée—aurait jeté sur la grève et qui pousserait des gémissements dans l'impuissance où il se trouverait de regagner son élement ?

Comme le banc de calcaire sur lequel je marchais était en plusieurs endroits creusé en dessous et percé même à jour à plusieurs places, je m'avance avec précaution vers l'endroit d'où j'avais cru que partait le son, et j'écoute attentivement. Je n'entends que le brisement du flot sur la pierre, lorsqu'il jaillit sur certaines aspérités. J'allais me retirer sans avoir rien pu comprendre de ce phénomène, lorsque tout-à coup la même voix se fait entendre, et d'une manière formidable, à quelques pieds de moi seulement. Pour le coup, me dis-je avec satisfaction, j'ai le secret de mon énigme.

Le banc de rocher était creusé à une assez grande distance en dessous, et vers l'extrémité de cette excavation, percé d'un trou à jour de 10 à 12 pouces de diamètre, par lequel j'avais vu jaillir de temps en temps l'eau de la lame. Or, c'est cette ouverture qui formait l'embouchure de l'instrument dans lequel soufflait la mer. Il arrivait parfois que l'air refoulé par la vague dans l'excavation, se trouvait comprimé par trois ou quatre flots successifs sans qu'il pût s'échapper. Sortant alors avec force par cette ouverture du plafond, il rendait ce son étrange que j'avais entendu. Je ne voulus pas m'éloigner sans avoir pu me convaincre que tel était réellement le cas. Je m'assis tout auprès et attendis avec attention. Deux flots, trois flots se succèdent et je ne vois que quelques petites lames d'eau jaillir du trou ; les flots se répètent, et le son de nouveau se fait entendre. Qui sait si les poètes anciens, qui dans leur paganisme prêtaient des voix à toute la nature, n'ont pas vu du merveilleux dans un semblable phénomène, et n'ont pas amené l'intervention de leurs dieux pour le douer de quelque signification ?

Tyr, vendredi 29 avril.—A 5½ h. nous nous remettons en route. Nous suivons encore quelque temps le bord de la mer, puis nous le laissons pour escalader une petite colline qui vient aboutir au rivage même. Nous descendons de cette hauteur pour remonter à peu de distance plus loin sur un cap de craie blanche, fort élevé, qui est coupé verticalement du côté de la mer. Le chemin est taillé dans la pierre même ; un petit mur en pierres sèches, de 20 à 25 pouces de hauteur, étant toute la garantie qu'on peut trouver à l'égard de faux pas qu'on pourrait faire du côté du précipice. Il y a même un endroit où ce petit mur est disparu, et où les eaux des orages ont tellement emporté le chemin, qu'il en reste à peine une couple de pieds près du plan perpendiculaire qu'il faut serrer

à droite. Le coup d'œil de ce point jeté dans le précipice, était réellement terrifiant. Voyez donc, dis-je, à celui qui me suivait, la profondeur de cette excavation !—Mais pourquoi cette remarque, repliqua celui-ci tout irrité, voici que le vertige me prend.—Je ne prévoyais pas ce résultat, mais vous avez fort en belle à vous y soustraire, regardez de l'autre côté où vous avez la face du rocher à deux pieds seulement de votre nez, et vous ne vous troublerez plus.

Nous opérons bientôt la descente de ce cap blanc pour continuer notre route dans la plaine, côtoyant toujours le bord de la mer.

Ça et là des villages perchés sur des collines se présentent à nos regards, et de temps à autres nous rencontrons aussi des ruines, des constructions à moitié détruites, des futs de colonnes, etc.

Nous voyons en certains endroits des monceaux considérables de charbon de bois, que les Arabes apportent à dos de chameaux de l'intérieur, et que des petits bateaux viennent prendre pour les transporter à certaines villes du littoral.

Nous passons sous un très ancien aqueduc que supportent au moins une centaine d'arches mesurant pas moins d'une trentaine de pieds de hauteur, pour lui conserver son niveau. L'eau qui s'en échappe en quelques endroits par certaines fissures, attache aux pierres du mur une végétation des plus vigoureuses, qui tranche agréablement par sa verdure sur le fond gris-roussâtre du vieux mur.

Nous suivons cet aqueduc jusqu'à une élévation où nous le voyons se terminer, et où nous apercevons aussi quelques constructions formant un village; c'est là que nous devons prendre le dîner.

Hélas ! qui l'aurait cru, nous nous trouvons encore ici sur les ruines d'une ancienne ville fort célèbre; Palæ-Tyr, Tyr l'ancienne, dont les classiques au collège nous ont si souvent entretenus. Mais ce qui me surprend encore davantage, c'est de voir le superbe bassin où aboutit l'aqueduc, non pas recevoir l'eau pour la distribuer au village, mais la déverser dans l'aqueduc pour aller la répandre au loin dans la campagne. Ces puits, Ras-el-Aïn, au nombre de trois, sont de véritables puits artésiens. D'une vingtaine de pieds de hauteur au dessus du sol, ils sont construits de grosses pierres taillées s'emboîtant les unes dans les autres. L'eau qui les

remplit jusqu'au bord leur vient à travers les couches géologiques, probablement des montagnes qui bordent la plaine à une assez grande distance à l'E. Cette eau, au moyen de canaux partant du bord supérieur des puits, sert à faire tourner des turbines adaptées à plusieurs moulins.

Nous montons à la bouche du premier de ces puits par un plan incliné pour prendre notre dîner sur le bord même qu'entoure un large terrassement, présentant une surface assez vaste, toute couverte de graminées et de broussailles. L'eau est toujours à la rasade du bord, et s'écoule dans deux immenses aqueducs qui la transportent à des villages à assez grandes distances dans la plaine.

Nous allons visiter un moulin que fait tourner l'eau de l'un de ces puits. Le rez-de-chaussée forme une grande pièce où nous voyons un troupeau de moutons qui sont venus s'y mettre à l'ombre, et où entrent les chameaux et mulets chargés du grain qu'on vient faire moudre. Et tout à côté, sur une partie de cette pièce qui est pavée, ont voit descendre le grain moulu qui s'échappe de la moulange placée au dessus. C'est ici, comme partout ailleurs en Orient, les règles les plus ordinaires de la propreté semblent n'inquiéter personne, et leur absence n'être pas même remarquée.

Nous reprenons notre course sur le bord de la mer, et après environ une heure de marche, nous sommes à Sour, la Tyr actuelle.

Mais où est-elle donc cette Tyr superbe, Tyr la riche, l'opulente, la patrie de Sanchoniaton, le plus ancien historien après Moïse, la patrie de Didon la fondatrice de Carthage, d'Origène, cette lumière de l'Eglise qui malheureusement perdit une partie de son éclat avant de s'éteindre ? Où est-elle cette Tyr, cette reine des mers qui avait seule le secret de fournir cette pourpre qu'il n'était permis qu'aux têtes couronnées de porter ? Cette ville forte devant laquelle trente siècles ont vu de temps à autres les peuples assemblés de toutes les parties du monde pour lui livrer des assauts ? La terre que nous foulons de nos pieds n'est-elle pas composée en grande partie des cendres de ces millions de guerriers qui ont ici été moissonnés par la mort ! Où est-elle cette île d'Erycore, sur laquelle s'élevait une partie de la ville que des travaux gigantesques unissaient à l'autre partie sur le continent ? Où prendre ici cette puissante Tyr dont Hiram et les autres rois se mesuraient avec les plus puissants de la terre ?

Car entendons Ezéchiel :

" Tyr, tu as dit dans ton cœur : Je suis éclatante de beauté, et située au milieu des mers (comme une reine sublime) :

" Les peuples voisins qui ont élevé tes murs se sont plus à t'embellir ;

" Tes vaisseaux sont construits avec des sapins de Sanir; les cèdres du Liban ont formé tes mâts ; les chênes de Bazan tes rames ; tes matelots se reposent sur le buis de Chypre, orné d'ivoire ; et tes demeures sont construites avec les bois des îles d'Italie :

" Le lin de l'Egypte a tissu tes voiles et tes pavillons ; tes vêtements sont teints de l'hyacinthe et de la pourpre de l'Hellespont.........

" Tous les vaisseaux de la mer servent à ton commerce.....

" Toutes les contrées de la terre s'empressent de [illegible]er l'éclat qui t'environne ;

" Tarsis remplit tes marchés d'argent, de fer, d'étain et de plomb ;

" L'Ionie, Thubal, et Mosoch t'amènent des esclaves et des vases d'airain ;

" L'Arménie t'envoie des mules, des chevaux et des cavaliers.........

" Juda et Israël t'apportent le froment, le baume, la myrrhe, le miel, la résine, l'huile;

" Et Damas, en échange de tes nombreux ouvrages, le vin de Kelboun et ses toisons éblouissantes.........

" O Tyr, tes navigateurs ont touché à tous les bords ; .....

" Tu habitais dans Eden, dans le jardin des délices du Seigneur; les pierres précieuses formaient ton vêtement ; le rubis, le topaze, le jaspe, la chrysolithe, l'onyx, le béryl, le saphir, l'escarboucle, l'émeraude, l'or, brillaient sur toi ; et les lyres et les tambours furent préparés pour le jour de ta naissance ;

" Semblable au chérubin qui couvre le propitiatoire de ses ailes, tu étais établie sur la montagne sainte du Seigneur ; et tu marchais au milieu des pierres éblouissantes."

Comment reconnaître cette magnificence et cette gloire dans la misérable bicoque que nous avons sous les yeux? C'est même à faire douter si réellement nous sommes sur l'em-

placement de la puissante ville d'autrefois ? On lui a enlevé jusqu'à son nom ; c'est Sour aujourd'hui qui la désigne. Aussi j'entends Jérémie qui lui dit : " Je vous réduirai à rien, vous ne serez plus, et quoiqu'on cherche, on ne vous trouvera plus à jamais."

Où est ce bras de mer de 70 pas de large qui unissait l'île d'Erycore à la ville ? Je ne vois plus qu'une pointe continue avec la terre-ferme qui se projette dans la mer.

Les rois et les peuples avec les éléments se sont réunis pour opérer la ruine de l'opulente ville.

Sa grandeur et sa puissance ne devaient rendre que plus éclatante la manifestation des vengeances du Seigneur ; car, comme la ville de David, Tyr a irrité le Ciel par ses infidélités, et le Seigneur se devait à lui-même d'humilier la ville superbe. Entendons-le parler encore par la bouche d'Ezéchiel :

" Voici que je viens pour toi, ô Tyr ! Et je ferai monter contre toi plusieurs peuples, comme monte la mer avec ses flots. Et ils détruiront les murs de Tyr, et ils abattront ses tours ; j'en râclerai jusqu'à la poussière, et je la rendrai comme une pierre luisante et sèche .... J'amènerai du septentrion à Tyr, Nabuchodonozor, roi de Babylone, le roi des rois ; je l'amènerai avec des chevaux, des charriots de guerre, de la cavalerie et de grandes troupes, et un peuple nombreux.... Ils dévasteront tes richesses, pilleront tes marchandises ; ils renverseront tes murailles ; ils ruineront tes maisons magnifiques ; et ils jetteront au milieu des eaux tes marbres, tes bois et jusqu'à ta poussière.

" Les îles ne trembleront-elles pas au bruit de ta chute, et des gémissements de ceux qui seront tués au milieu de tes murs ? Tous les princes de la mer descendront de leurs trônes ; ils quitteront leurs habillements d'honneur, et seront couverts de stupeur comme d'un vêtement, et s'asseyeront à terre, frappés d'un profond étonnement de ta chute soudaine. Et se lamentant sur toi, ils diront : Comment as-tu péri, toi qui habitais dans la mer, ville superbe, toi qui étais si forte au milieu des eaux, avec tes habitants que redoutaient tout l'univers ?"

Naduchodonosor vint en effet, comme l'avait prédit le prophète, et détruisit la ville. De ses décombres il combla le bras de mer qui la séparait de la terre ferme (606 av. J. C.).

Mais Tyr se releva de ses ruines ; le bras de mer fut ouvert de nouveau, et les constructions nouvelles restreintes

presque exclusivement à l'île d'Erycore, de sorte que la ville était entourée d'eau de tout côté. Tyr devint de nouveau puissante et riche ; mais avec l'opulence revint aussi l'orgueil et tous les crimes qu'il engendre. Cette fois, ce fut Alexandre-le-Grand qui fut choisi pour exercer contre la ville superbe les vengeances du Seigneur. Le grand conquérant vint déployer ses nombreuses armées devant la ville, et s'en rendit maître après sept mois de siège (333 av. J. C.). Les habitants furent passés au fil de l'épée, et on en crucifia sur le rivage 2000, que les hordes Macédoniennes, lasses de carnage, avaient négligé de tuer.

Le feu presque éteint sous la cendre se ranima une troisième fois à Tyr, et la ville instruite par ses malheurs anciens, se montra empressée d'embrasser la doctrine évangélique. Elle reçut la visite du grand apôtre des gentils, et posséda des évêques dès le commencement du christianisme.

Sous les croisés, Tyr comptait encore comme une ville des plus importantes de toute cette région. Passant ensuite successivement sous la domination des Egyptiens, des Arabes, des Turcs, elle suivit les vicissitudes de tous ces temps de troubles et d'affaiblissement jusqu'à nos jours, pour n'être plus aujourd'hui qu'une petite ville sans importance, d'environ 5000 habitants, dont 1250 sont grecs catholiques, 4000 maronites, le reste juifs et musulmans. Ses deux ports, le Sidonien au N. E., et l'Egyptien au S. O., sont tous deux comblés et inaccessibles aux gros vaisseaux.

Elle possède un évêque grec catholique, une maison de Pères franciscains établis ici dès 1256, et un couvent de Sœurs Mariamates. Ses rues sont assez propres, mais ses bazars et ses constructions n'offrent rien de bien remarquable.

La ville est entourée d'un mur qui n'avait encore naguère qu'une seule porte du côté de l'E., mais le tremblement de terre de 1837 lui en a ouvert plus d'une autre, par où il est assez facile de pénétrer.

Nous allons visiter tout d'abord les ruines de son ancienne cathédrale, qui datait du temps des croisades, mais qui n'était peut être à cette époque qu'une restauration d'une construction plus ancienne. C'était un vaste temple, de 210 pieds de long sur 66 de large, avec cinq absides dont les trois du milieu parallèles et une latérale de chaque côté. La façade était flanquée de deux tours, dont les restes de murs vont sans cesse

s'écroulant. On voit à l'intérieur plusieurs fûts de colonne gisant sur le sol, et un entre autres monolithe, en porphyre d'Egyte, montrant deux colonnes accouplées de pas moins de sept pieds de diamètre sur une longeur d'une cinquantaine de pieds. Quelles machineries mettait-on alors en usage pour tirer des carrières de l'Egypte de semblables blocs de pierre, les transporter sur des vaisseaux, et les ériger en leur lieu propre ? Il est probable que ces colonnes étaient les restes de constructions encore plus anciennes, car nous ne voyons pas que les croisés aient fait de ces édifices gigantesques durant le court espace de leur domination dans ces contrées.

Nous allons camper à l'O., entre la ville et la mer, dans un champ cultivé dont on avait tout récemment enlevé la récolte.

L'examen superficiel de tous les alentours nous amène sans peine à l'opinion de plusieurs géographes, que la ville actuelle se trouve située sur l'île même d'Erycore, et que le canal qui l'isolait de la terre ferme a été comblé pour former la presqu'île qu'on voit aujourd'hui. Nul doute qu'autrefois on amenait jusqu'ici l'eau des puits de Ras-el-Aïn ; on voit encore en plusieurs endroits des tronçons de l'ancien aqueduc.

Tyr, qui a donné des personnages célèbres à l'histoire, en a fourni aussi au calendrier des saints. St Tyranion et St Méthode, tous deux évêques et qui souffrirent le martyre, étaient de Tyr, de même que St Frumence qui évangélisa l'Ethiopie. Ce fut à Tyr aussi que s'assembla le concile des évêques ariens qui poursuivaient St Athanase, l'évêque d'Alexandrie, de leurs calomnies.

Comme il n'était que trois heures lorsque nous prîmes possession de nos tentes, nous avions tout le reste de l'après midi à notre disposition ; j'en profitai pour explorer minutieusement la grève des environs.

Le bras de mer qui formait l'île d'Erycore étant comblé, les vagues poussées par les forts vents d'Ouest, exercèrent violemment leur puissance sur la pointe sablonneuse du promontoire, et en ont enlevé une partie considérable. On voit s'avançant à une couple d'arpents dans la mer, les restes du môle qui autrefois protégeait l'île. Tout cet espace est parsemé de débris plus ou moins rongés par les eaux, et en partie couverts de varechs dans lesquels je fis une ample provision de coquilles. Je pris entre autres un superbe *Fusus* vivant, tout couvert de

son épiderme byssoïde, des *Murex brandaris*, des *Trochus*, des *Nerita*, des *Conus*, etc., etc.

La falèse sablonneuse qui borde le rivage nous montre quelques futs de colonne, plantés horizontalement dans la côte, comme des canons de forteresse sortant de leurs meurtrières, et sur la plage même en gisaient deux autres énormes, du même porphyre que ceux de la basilique.

Nous trouvâmes un peu plus loin des socles, des chapiteaux de colonnes en marbre, semblablement sur la plage, et qui par leur état de conservation, indiqueraient assez qu'il n'y aurait pas encore très longtemps qu'ils ont été laissés ainsi à découvert.

Des enfants ayant remarqué que je faisais provision de coquilles, ne manquèrent pas de venir me joindre pour m'offrir leurs services. Malheureusement nous ne pouvions nous comprendre, et leur complaisance me fut aussi souvent nuisible que profitable. L'un d'eux surtout, de 13 à 14 ans, aux allures de gamin des plus indisciplinés, me devint tout-à-fait insupportable, si bien que je dus plus d'une fois le menacer de ma canne pour le mettre à l'ordre. Ayant eu l'imprudence de donner un sou à un autre qui m'avait apporté un beau *Fusus*, c'en fut assez pour mettre hors de contrôle ces chasseurs aveugles. Me voyaient-ils penché pour prendre un coquillage plus parfait, qu'ils me l'enlevait de dessous la main pour me l'offrir. Ayant crié à mon déplaisant aux allures de singe : arrête, arrête ; c'en fut assez pour lui mettre dans la bouche une véritable scie dont il m'écorcha continuement les oreilles. *T'arrête, t'arrête ?* répéta-t-il ? et il ne cessa d'articuler ces mots. Si je le menaçais de ma canne, il faisait une pirouette sur une roche couverte de varech, poussait de grands éclats de rire, et venait sauter dans une flaque d'eau tout près de moi pour m'éclabousser en répétant : *t'arrête, t'arrête !*

Ayant reçu de l'un d'eux une *Cypræa adusta*, il me fit force pantomimes pour me faire comprendre qu'il en avait chez eux, et qu'il pouvait aller les chercher. Sur mon signe affirmatif, il disparait comme l'éclair, escalade la falèse avec l'agilité d'une gazelle, et revient tout essoufflé après trois ou quatre minutes. Mais quelle coquille m'apporte-t-il ? Il me met dans la main, un petit sifflet en terre cuite, ayant la forme d'un canard. Je fais signe de le lancer dans la mer ; *t'arrête, t'arrête*, s'écrie-t-il, et il me saute sur le bras, m'enlève son canard, et

se met à me déchirer les oreilles des sons aigus qu'il en tire. Il saute, gambade, pirouette à la façon d'un véritable singe, en soufflant toujours de tous ses poumons dans son canard.

J'allais remonter sur la côte, lorsqu'un autre enfant, aux allures plus paisibles, me présente un animal d'une forme à moi inconnue. C'était une espèce de cylindre, de 6 à 7 pouces de longueur sur 1½ de diamètre à peu près, à épiderme verruqueux, d'un brun roussâtre sale, s'atténuant brusquement à chaque extrémité, sans qu'on pût bien distinguer laquelle des deux pouvait être la tête. Je crus d'abord, à l'apparence extérieure et à l'absence de tout mouvement, que ce n'était pas un être animé. Mais le gamin l'ayant fortement comprimé de ses deux mains, il sortit d'une extrémité deux filets d'eau qui parurent déplaire à l'animal et le forcèrent à produire quelques mouvements. Je reconnus dès lors que j'avais affaire à une Holothurie, dont j'avais vu des descriptions dans les auteurs, mais dont je n'avais encore rencontrée aucune espèce vivante.

Les Holothuries appartiennent à la classe des échinodermes; il y en a dans presque toutes les mers, et on en compte un grand nombre d'espèces. En beaucoup d'endroits, comme en Chine, aux Molluques, etc., on mange les Holothuries diversement apprêtées. Ces animaux, quelquefois de consistance assez ferme, ont tout le corps rempli d'eau, non seulement le canal intestinal, mais encore le reste des autres parties du corps, et ce qu'il y a d'assez extraordinaire, c'est qu'on en trouve quelquefois avec de petits poissons vivants à l'intérieur, sans que l'animal qui les porte paraisse en souffrir.

Voulant voir l'animal à son état naturel *in situ*, je me fis conduire par le gamin a l'endroit où il l'avait trouvé, et bientôt j'en rencontrai deux autres, dont l'un de dimensions encore plus considérables. Ils étaient immobiles sur le sable, adossés à des cailloux sous l'eau. On leur donne en certains endroits le nom de concombres de mer, et de fait, ils ont quelque ressemblance avec ce fruit, surtout dans leur forme extérieure.

Les quelques sous que j'avais distribués à ces gamins les avaient mis d'un tel zèle, qu'il me fut impossible de me débarrasser d'eux en revenant à nos tentes, sans le secours d'un cava maronite que les autorités de la ville avaient mis à notre disposition. Mais ces enfants n'étaient pas sans avoir fait déjà connaissance avec le gendarme, car à peine avait-il le dos tourné, qu'ils revenaient aussitôt à la charge.

Je croyais être finalement débarrassé de leurs importunités, lorsque je les vois revenir de la mer avec un animal d'une forme encore plus insolite que l'Holothurie. C'est une masse informe, gélatineuse ou muqueuse, de la grosseur du poing, qu'un enfant tenait dans sa main. Impossible de reconnaitre ni tête, ni pattes, ni membres déterminés. La masse paraissait composée de parties repliés sur elles-mêmes, qui étaient sans cesse en mouvement. Je l'examine longtemps espérant toujours voir surgir de ces replis en mouvement une tête, quelque membre, ou au moins une forme propre, déterminée. Mais rien de distinct ne se montre. L'enfant ayant plongé ses doigts entre certains replis en pressant un peu la masse, il en sortit une liqueur abondante qui lui teignit la main du plus beau pourpre. Je jugeai de suite que j'avais affaire à un Calmar, dont je ne pouvais reconnaitre les formes par suite sans doutes des tortures auxquelles on venait de le soumettre. Mais ne serait-ce pas là l'animal qui fournissait aux anciens Phéniciens cette pourpre si célèbre, dont les rois seuls pouvaient se décorer, et que les habitants de Tyr surtout savaient si bien exploiter ? La plupart des auteurs se sont accordés à donner le mollusque *Purpura* pour l'animal fournissant la précieuse couleur, et encore mieux, ajoutent les modernes, les *Murex brandaris* et *trunculus*, parce que l'animal étant plus gros pouvait en fournir davantage.

Mais s'il est un Calmar à liqueur purpurine comme l'animal qu'on m'a exhibé, et non à encre noire comme tous les auteurs les donnent, nul doute que ce ne soit là la source de la précieuse teinture. Il serait à désirer que des auteurs plus versés que je ne le suis dans la connaissance des animaux marins, et plus rapprochés des mers tropicales, fissent à ce sujet de nouvelles études, car la quantité de liqueur produite par cet animal permettrait de l'exploiter plus avantageusement que tout autre.

Sidon, samedi, 30 *avril*.—Laissant Tyr à 5 h. ce matin, nous suivons d'abord la plage même de la mer et montons bientôt après sur la côte pour nous écarter un peu de la rive.

Après avoir traversé plusieurs ruisseaux dont les bords sont tous garnis de lauriers-roses, nous arrivons à un fleuve que nous traversons sur un pont en maçonnerie de deux arches. C'est le Leontès, le plus grand fleuve de la Syrie, bien qu'il n'atteigne pas deux arpents en largeur. Prenant sa source

à Bâalbek, au N. E., il sépare les montagnes du Liban de l'Anti-Liban. Comme les montagnes se rapprochent ici beaucoup plus de la mer, nous voyons leurs crêtes entre ouvertes, dans la direction du N. E., pour livrer passage au fleuve.

Nous passons plus loin sur des mosaïques couvrant encore en partie le chemin, à travers des touffes d'herbes et des décombres. Ce ont les ruines d'Ornithopolis, ville autrefois très florissante, dont aucun reste aujourd'hui ne s'élève seulement de deux pieds au dessus du sol. Ainsi passe les vanités de ce monde !

Nous arrivons plus loin à une maison isolée surmontée d'un petit dôme blanc. C'est la maison de la veuve de Sarepta qui donna l'hospitalité à Elie, lequel, pour l'en récompenser, fit que sa farine et son huile ne diminuèrent pas pendant les trois années de sécheresse qui sévirent dans toute la terre d'Israël. On sait aussi que le prophète ne borna pas là sa générosité envers la pauvre veuve, mais qu'il ressuscita encore son fils qui venait de mourir. La maison de la veuve est aujourd'hui convertie en mosquée, car les musulmans professent aussi un grand respect pour le prophète Elie.

On voit tout auprès les ruines de l'ancienne ville de Sarepta, dont la maison de la veuve faisait partie. On distingue encore parmi ces ruines l'abside d'une ancienne cathédrale, car Sarepta aussi eut autrefois son évêque.

Poursuivant toujours notre route, nous traversons plusieurs torrents ou ruisseaux, et touchons peu après 11h. à de magnifiques jardins tout plantés d'orangers, de citronniers, de grenadiers etc. qui nous annoncant le voisinage immédiat de la ville de Sidon ou Saïda, où nous devons passer le reste du jour.

Nous nous rendons directement à un cimetière musulman tout planté d'arbres, pour y prendre notre dîner, les sarcophages mêmes nous servant de tables et de sièges. Cependant nos moucres ayant dressé nos tentes tout auprès, nous allons les occuper aussitôt après notre dîner.

On attribue la fondation de Saïda à Sidon, fils de Chanaan, qui lui même était fils de Cham, fils de Noé.

Comme Tyr, sa fille, Sidon a eu ses jours de grandeur et de prospérité, et ses péripéties de revers et d'infortunes. On lui doit l'invention des caractères alphabétiques, de la sculpture sur bois, de la navigation, de la taille de la pierre etc.

Salmanazar roi de Syrie, Nabuchodonosor roi de Babylone, Darius roi des Mèdes, Alexandre roi de Macédoine etc. ont tour à tour déployé leurs cohortes guerrières sous les murs de Sidon.

Jésus-Christ y porta un jour ses pas, et l'apôtre S.-Paul la visita aussi. Elle ouvrit la première les yeux à la lumière de l'évangile et compta des évêques dès le commencement de l'ère chrétienne.

Tour à tour en la puissance des Assyriens, des Babyloniens, des Egyptiens, des Romains, des Arabes etc., elle fut aussi occupée par les croisés. St Louis, roi de France, releva ses fortifications. C'est là qu'il donna cet exemple de charité sans borne à ensevelir des morts, dont la décomposition déjà avancée faisait reculer de dégout ses plus généreux officiers. Le roi, le premier, y mettait la main pour leur donner l'exemple.

La ville qui alluma la première le flambeau qui éclaira les hommes dans la voie de la civilisation et du progrès, est bien déchue de son ancienne splendeur. Sa population aujourd'hui ne dépasse pas 12,000 habitants dont 1200 grecs-unis, 800 maronites, 200 latins, 1200 juifs ; le reste musulman.

La paroisse latine est desservie par des Pères franciscains, qui y tiennent aussi une école pour les garçons. Des Sœurs de S. Joseph de l'Apparition y tiennent deux écoles pour l'éducation des filles. Les Pères Jésuites y ont aussi une maison. Nous allons visiter ces diverses institutions. Nous rendons aussi visite au consul français, qui nous reçoit avec beaucoup de politesse et nous fait visiter le champ des fouilles qu'il faisait pratiquer dans des ruines dont la construction remontait à St Louis.

Isolée sur un promontoire s'avançant dans la mer, Sidon était autrefois une place forte des plus importantes. Mais, comme Tyr, sa grandeur est passée. Son port ensablé n'est plus accessible aux gros vaisseaux, et sa forteresse tombant en ruine indique assez le peu de confiance qu'on repose en ses fortifications.

Comme partout ailleurs, notre présence ne manqua pas de nous amener la visite de nombreux curieux, parmi lesquels il s'en présenta une bande qui nous intéressa vivement. C'étaient des jeunes gens au costume soigné, aux allures policées, aux manières élégantes tranchant fortement sur tous ceux de leur âge que nous avions rencontrés jusque là. Ils parlaient

tous le français et fort correctement. Interrogés, nous apprîmes d'eux qu'ils étaient des élèves nouvellement sortis des collèges de Beyrout. Celui-ci avait fait sa rhétorique chez les Maronites, cet autre sa philosophie chez les Jésuites etc.

En voyant le petit nombre de carrières qu'une telle ville pouvait offrir à une jeunesse instruite, je ne pus me défendre de la pensée qu'en faisant passer ces jeunes gens aux études classiques, on les déclassait parmi les leurs, on les mettait en dehors de la voie qui aurait pu en faire des citoyens utiles. Je les interrogeai séparément sur leurs occupations et leurs aspirations pour l'avenir. Mon père est consul de Prusse, dit celui-ci, et je suis employé sous lui au consulat. J'ai fait ma philosophie, dit un autre, et j'étudie la pharmacie avec mon frère qui est médecin. Moi, dit un troisième, je suis citoyen anglais. — Vous êtes citoyen anglais ? et moi aussi ; d'où venez vous donc ?—Je suis natif de Malte, mon père est consul d'Italie, et j'ai de l'emploi dans son bureau. Et ainsi des autres.

—Où allez-vous dire la messe de main, me demanda l'un d'eux ?

—Chez les Jèsuites.—Me permettrez-vous de vous la servir ?—Très volontiers ; mais ce ne sera que peu après 5h.—Peu importe, je serai prêt. — Dans ce cas vous voudrez bien venir me prendre ici à notre campement, pour me conduire chez les Jésuites, car je craindrais de ne pouvoir retrouver que difficilement leur résidence, et surtout la porte où il me faudrait aller frapper.—Convenu ; j'y serai.

Et en effet, le lendemain, dès 5h., mon jeune homme était à m'attendre et me conduisait chez les Pères Jésuites. C'était le fils du consul de Prusse, que je fus assez surpris de trouver catholique. Mais arrivés chez les bons Pères, nous en trouvâmes un second déjà rendu, celui-ci était fils du consul d'Espagne. Allons, dis-je, pour ne pas faire de jaloux, vous aller servir tous les deux. Ce qu'ils firent d'une manière fort convenable.

Bien que l'heure fût matinale, je donnai à communier à six personnes, et pas moins d'une trentaine assistèrent à ma messe.

Ils ne sont ici que deux Pères Jésuites, dont l'un français et l'autre italien. On me força à prendre le café avant de repartir, et je regrettai fort de ne pouvoir profiter plus longtemps

de la conversation des bons religieux, qui tous deux se montrèrent d'une amabilité charmante.

Deir-el-Camar, dimanche 1er *mai.*—Nous voici en pleines montagnes du Liban ; au milieu de ces Maronites dont la constance inébranlable dans la foi, malgré les persécutions sans nombre qu'ils ont endurées, et le voisinage des Druses et des Métualis avec lesquels ils sont en contact, a fait tant de fois le sujet de notre admiration, dans les récits de voyageurs que nous avons pu lire dans les journaux ou des ouvrages spéciaux.

Il n'y a guère plus de vingt ans (en 1860) le village où nous sommes campés, Deïr el Camar, a été le théâtre d'un massacre horrible de la part des Druses. On porte à 2730 le nombre des victimes de cette révoltante boucherie, qui s'est faite sous les yeux mêmes des autorités turques.

Mais reprenons notre itinéraire.

Comme c'est aujourd'hui dimanche, et qu'il eut été par trop incommode à tous nos compagnons de se rendre aux églises pour entendre la messe dès les 5 h,, afin d'être prêts à se mettre en route sur les six heures, un prêtre leur dit la messe sous la tente, et les autres se distribuent dans différentes églises. A 6 h. nous sommes tous en selle.

Nous suivons pendant quelque temps la plage même de la mer, pour remonter sur la côte un peu plus loin.

La vallée que nous avons suivie depuis le Carmel, allant toujours en se retrécissant, se trouve réduite ici à une étroite lisière de terre, la chaîne des montagnes du Liban touchant presque au bord de la mer.

Sidon est le point extrême au Nord où notre divin Sauveur porta ses pas ; l'évangile dit expressément qu'il visita Tyr et Sidon. Comme il ne passa nulle part sans marquer sa présence par quelque acte de bienveillance, c'est tout près de Sidon qu'il opéra la guérison de la fille de la Chananéenne, bien que ce fût une infidèle. Jésus passant par ces lieux, fut abordée par une femme tout en pleurs, qui se prosternant devant lui, s'écria : Seigneur ayez pitié de moi, car ma fille va mourir; elle est extrêmement malade. — Est il juste, de donner aux chiens le pain de la famille ?—C'est vrai, répliqua la femme, mais on permet au moins aux chiens de manger les miettes qui tombent de la table de leurs maîtres. Jésus fils de David, ayez pitié de moi, ayez pitié de ma fille ! Et le Seigneur ému s'écria : O femme, votre foi est grande, qu'il vous soit fait

selon que vous le désirez. Et à l'instant même sa fille fut guérie.

Nous n'étions entrés à Sidon qu'à travers des jardins, et nous en sortons de même. Les orangers, les citronniers, les amendiers, noyers, pêchers, poiriers, etc., qui s'étalent dans ces jardins, embaument l'air de leurs émanations, et ne font que ressortir davantage la pauvreté de la ville, à côté des riches productions de ces jardins.

Après avoir traversé plusieurs cours d'eau se jetant dans la mer, notre caravane se divise en deux ; une partie (six) devant se rendre directement à Beyrout, et l'autre devant pousser une pointe dans les montagnes jusqu'à cinq lieues de la mer. Je préfère de beaucoup suivre ce dernier parti, car une visite aux Maronites dans leurs montagnes, pique vivement ma curiosité, tandis qu'en suivant la route directe, je ne vois que deux points qui peuvent spécialement intéresser : Nébi-Younis où l'on prétend que le monstre marin qui avait avalé Jonas le vomit sur la plage, et Djouni où cette excentrique anglaise qu'on décora du nom de *Reine de Palmyre* avait sa résidence.

Lady Stanhope, qui mourut à Djouni en 1839, était la nièce du grand politique anglais Pitt. Jeune et immensément riche à la mort de son oncle, elle voulut donner libre cours à ses goûts extravagants. Après avoir parcouru toute l'Europe et avoir refusé les partis les plus avantageux, elle s'en vint en Orient, où l'or qu'elle semait à pleines mains, ne manqua pas d'attacher à sa suite une foule nombreuse de ces affamés orientaux. On dit que lorsqu'elle visita les ruines de Palmyre, on put compter jusqu'à 20,000 personnes qui la suivaient partout. Elle se retira ensuite sur la côte de Syrie où elle se bâtit un palais, ayant pour la servir un personnel nombreux d'orientaux de toute nation. Mais les écus jetés ainsi sans discernement ne pouvaient durer toujours. Aussi cessa-t-elle bientôt ses grandes représentations pour se renfermer dans son palais comme une fée mystérieuse ; se montrant difficile à accorder des audiences aux visiteurs, jouant le rôle de sybille, et étonnant souvent les étrangers par les oracles qu'elle se plaisait à proclamer, et dont quelques uns, par hasard, ont vu leur accomplissement. Elle répondit à M. de Marcellus qui la sollicitait de revenir en Europe :

" Laissez-moi mon désert. Qu'irais-je faire en Europe ?

voir des nations dignes de leurs chaînes et des rois indignes de régner? Avant peu votre vieux continent sera ébranlé jusqu'en sa base. Vous venez d'Athènes, vous allez voir Tyr : voilà ce qui reste de ces nobles républiques protectrices des arts, de ces monarchies reines de l'industrie et des mers. Ainsi sera l'Europe : tout y est usé ; les rois n'ont plus de race ; ils tombent emportés par la mort ou par leurs fautes et se succèdent en dégénérant. L'aristocratie bientôt effacée du monde, y donne sa place à une bourgeoisie mesquine et éphémère, sans germe ni vigueur. Le peuple seul, mais ce peuple qui laboure, garde encore un caractère et quelques vertus; tremblez s'il connait jamais sa force."

On a peine à croire, en lisant ces lignes, qu'elles ont été écrites il y a plus d'un demi-siècle, et si l'on refuse l'esprit prophétique à la moderne pythonisse, on ne saurait nier que l'expérience de la vie lui avait appris à juger sainement des choses et à faire la philosophie des événements.

A peine avons-nous quitté le bord de la mer pour nous diriger directement vers l'E., que nous commençons aussitôt l'ascension de la chaîne du Liban. Un cours d'eau que nous suivons nous fournit des passes à travers les monticules, et nous nous élevons graduellement à mesure que nous avançons.

Nous prenons le dîner dans une petite plaine formée par le confluent d'un ruisseau se jettant dans le cours d'eau que nous suivions. De superbes sycomores nous offrent une ombre protectrice des plus agréables. Je cherche en vain des mollusques dans ce cours d'eau et n'en trouve aucun. Par contre, j'ai pu faire en passant, sur les talus de la route, la capture de deux magnifiques Pupas, d'un blanchâtre rosé des plus agréables. C'est, je crois, le *Pupa monachi,* qui est propre à la Syrie.

Si le proverbe oriental : partout où un musulman met le pied la terre demeure sept ans sans produire, peut avoir quelque apparence de vérité, on pourrait assez justement en formuler un contraire et dire : partout où un Maronite habite, la pierre même peut produire. En effet, on est étonné du soin que l'on met ici à cultiver la terre. Il n'y a pas un pouce du sol de négligé. On transporte même sur son dos de la terre sur des rochers pour en retirer des produits. On construit des murs en pierres sèches pour aplanir les contours des montagnes en gradins d'amphithéatres, et toujours les soins de

culture sont recompensés par les plus abondantes récoltes. Le blé, l'orge, les lentilles, les fèves, le lin etc. se rencontrent partout, sans compter les oliviers, les poiriers, amandiers, vignes etc. J'ai vu des pièces de blé, et des plus belles, dans des endroits où j'aurais cru sa culture décidément impossible. C'est à peine si l'on pouvait distinguer un peu de terrain à travers des petits cailloux et des éclats de pierre, tant ils étaient nombreux, et cependant ce blé était des mieux venus et de la plus belle apparence.

A peine avons-nous commencé l'ascension des montagnes, que nous sommes frappés des allures des gens que nous rencontrons. Tous ceux occupés aux travaux des champs s'arrêtent pour nous saluer d'un air riant, témoignant du plaisir qu'ils ressentent de notre rencontre. Quel contraste avec le regard sombre et sournois de l'arabe mulsulman !

Les montagnes du Liban forment une double chaîne d'environ 30 lieues de long sur 10 à 12 de large. La chaîne est partagée en deux par une vallée à laquelle on a donné le nom de Célé-Syrie (Syrie creuse). La partie la plus rapprochée de la mer et qui, à peu de distance même de Beyrouth touche le rivage est le Liban proprement dit ; et la partie plus à l'E. est l'Anti-Liban, qui s'étend jusq'au grand désert de Syrie, au delà de Damas et de Bâalbek. Les points les plus élevés du Liban sont le Sunnin, haut de 6,800 pieds, et le Makmel, haut de 8,800 ; dans l'Anti-Liban, vis-à-vis de Sidon, se voit le grand Hermon, haut de 9,500 pds. Tous ces sommets se voient couronnés de neige durant presque tout le cours de l'année ; ce qui ne contribue pas peu à donner du relief à toutes les autres cimes. Les montagnes, à part certaines pointes dénudées, sont partout ou cultivées ou boisées.

Les poètes arabes disent que le Liban porte l'hiver sur sa tête, le printemps sur ses épaules, l'automne dans son sein, tandis que l'été sommeille à ses pieds. Et en effet, ces montagnes en s'élévant les unes sur les autres forment quatre zônes que qualifient assez justement les noms des quatre saisons de l'année. Presque chaque sommet est couronné d'un village où l'on voit, dominant les autres constructions, l'église et souvent un couvent.

La population Maronite est évaluée à environ 300,000 âmes. Ils peuvent fournir plus de 30,000 guerriers.

Ces montagnards laborieux, aux mœurs simples, aux allures paisibles, à vie frugale et retirée, ont presque toujours les armes à la main. C'est qu'ils ne sont pas seuls à se partager le séjour de leurs montagnes. Ils sont presque partout entremêlés aux Druses, race féroce et barbare. Entremêlés, non pas en résidences, mais en villages, les Maronites occupant une montagne, et les Druses une autre. Quant aux lois, à la langue, à la manière de vivre, les deux peuples ne présentent guère de différence, mais ils diffèrent grandement par la religion. Autant les Maronites sont loyaux, paisibles, honnêtes, autant les Druses sont fourbes, féroces, trompeurs. C'est une règle chez eux de ne jamais dire la vérité, de sorte que les principes fondamentaux de leur religion sont encore assez peu connus. Tout ce qu'on en sait, c'est qu'ils croient en un Dieu unique qui se serait déjà incarné dix fois, et la dernière fois dans Hakem le fondateur de leur religion. Ils ne contestent avec personne, étant prêts à admettre, du moins en apparence, tout ce qu'on leur propose; aussi révèrent-ils également l'Evangile et le coran, sans vouloir suivre cependant ni l'un ni l'autre. Ils se contentent tous d'une seule épouse, mais ils divorcent sous les plus futiles prétextes.

La France, depuis les croisades, a été reconnue comme la protectrice des chrétiens d'Orient ; les anglais qui s'efforcent de s'implanter partout, ont cherché des appuis dans les Druses pour faire opposition aux français. Et il suffit que ces barbares montagnards se sachent appuyés des sympathies anglaises, pour qu'au moindre prétexte ils se ruent sur leurs voisins les Maronites, et se livrent aux cruautés les plus révoltantes. De là le qui-vive sur lequel se tiennent toujours ces populations dans leurs montagnes. Mais que ne descendent-elles dans la plaine qui les avoisine et dont le sol est si riche, ces populations qui se disputent pouce à pouce le terrain de leurs abruptes montagnes ? Voila ce que j'ai demandé plus d'une fois, et toujours on m'a répondu : leurs montagnes, pour les Maronites, sont leurs châteaux forts ; 300 guerriers sur leurs pics escarpés peuvent tenir tête à une grande armée. Pour descendre dans la plaine, il leur faudrait un gouvernement clairvoyant, capable de garantir une protection suffisante à ceux qui tirent du sol la subsistance de la famille humaine ; et n'allez pas demander cette protection à la Turquie, cet empire sans intelligence, que les nations Européennes mènent en laisse, et qui malgré cela trébuche encore à tout instant.

Vers les 3h. nous voyons une bâtisse de fort belle apparence, tout entourée d'arbres, sur le sommet d'une haute montagne, c'est la résidence de l'évêque Maronite de Beit-Eddin, et un peu plus loin, de l'autre côté d'une ravine taillée à pic e dans laquelle tombe en cascades un fort ruisseau qui fait tourner plusieurs moulins, est le village de même nom, où nous voyons des bâtisses considérables, des casernes, le palais d'été du pacha de Beyrouth etc. Nous longeons ici à gauche un torrent à une extrême profondeur, et droit en face de nous, perché sur le penchant opposé, est le village de Deïr-el-Camar, où nous devons aller passer la nuit.

Nous allons d'abord faire visite à l'évêque de Beit-Eddin. Le vénérable prélat nous reçoit avec une bienveillance extrême. Nous traversons en entrant un salon à l'oriental, où il n'y a que des tapis au lieu de sièges, mais à la suite, nous entrons dans un second salon à l'Européenne ; tous les côtés sont garnis de divans sur lesquels nous prenons place, et dans l'angle est une grande bergère où va s'asseoir le prélat.

Mgr Bastoni est un viellard à figure vénérable, à barbe fort longue et toute blanche, à teint frais et nullement bronzé. Il porte une soutane orientale (absolument celle des Jésuites) plutôt rouge que violette, avec ceinture de même couleur, et par dessus, une espèce de pelisse a larges manches en soie moirée. Quoique ayant étudié à la Propagande, à Rome, il ne parle pas le français et le comprend assez difficilement ; il s'en retire bien plus avantageusement avec l'Italien.

A peine sommes-nous assis que des serviteurs aux pieds nus nous passent des rafraîchissements. C'est d'abord un petit verre de vin, puis des cédrats, puis des cigarettes, un autre petit verre de vin, des dattes et autres confiures, un petit verre de mastic (eau-de-vie du pays), une tasse de café etc., etc. De sorte que tout le temps que nous fûmes là, les serviteurs furent constamment occupés de nous. Le prélat, fumait une énorme chibouque, n'ayant pas loin de cinq pieds de longueur, dont le fourneau appuyé sur un petit trépied en cuivre, fut allumé par un serviteur au moyen d'un charbon ; on nous passa de même une casserole chargée de charbons, pour allumer les cigarettes de ceux qui voulurent se livrer au plaisir de faire de la fumée.

Le bon évêque nous dit que son diocèse se composait seulement de 2700 communiants. Nous lui demandâmes s'il comp-

tait encore des prêtres mariés dans son clergé. Malheureusement oui, répliqua-t-il; il y en a encore quelques uns. Vous avez passé dans nos montagnes, ajouta-t-il, vous avez pu voir comme le peuple est pauvre. Lorsque j'envoie un curé dans un village, il me faut, non seulement le pourvoir de tout ce qui est nécessaire à l'exercice du culte, mais encore lui fournir nourriture, habillement etc., car le peuple ne peut absolument rien donner. Et pour moi, je n'ai pour toutes ressources que les aumônes qui me viennent de l'Occident. Vous avez vu aussi comme les communications sont généralement difficiles. Souvent deux villages qui peuvent se faire entendre de la voix de l'un à l'autre, exigent des deux et trois heures de marche pour s'y rendre, par ce qu'il faut descendre une profonde et difficile excavation pour la remonter de l'autre côté. Lorsqu'il se trouve donc quelque village ainsi isolé que je ne puis peurvoir d'un curé, je choisis un bon chrétien, de conduite exemplaire, le plus souvent un maître d'école, je lui fais donner une certaine instruction, et je l'ordonne prêtre, pour suffire, dans la nécessité, aux besoins religieux de sa localité. Il continue à vivre par lui-même en travaillant avec sa famille, sans presque rien prendre sur mes ressources. C'est là certainement un grave inconvénient, mais dans la nécessité on s'accommode comme on le peut.

L'idée de prêtres mariés avec notre degré de civilisation et notre manière de vivre, nous répugne souverainement et nous révolte, mais quand on a vu les orientaux avec leurs allures, leur vie simple et dépourvue de tout confort, on comprend que la chose puisse se faire là sans trop d'inconvénients. Quoiqu'il en soit, le nombre de ces prêtres en dehors du célibat va toujours en diminuant, et finira, avec le temps, par disparaître complètement; car la mesure est plutôt tolérée que permise par Rome. Voici quelle en été l'origine.

Les Maronites doivent leur nom au moine nommé S. Maron, dont les successeurs malheureusement partagèrent l'hérésie d'Eutiches. Après plusieurs siècles écoulés dans l'hérésie, où maints abus, entre autre le mariage des prêtres avaient pris racine parmi eux, ces peuplades reconnurent leurs erreurs et firent leur soumission à Rome, qui les accepta tels qu'ils étaient, et toléra ces prêtres en dehors du célibat jusqu'à ce qu'il fût possible de les remplacer par d'autres. Et c'est ainsi que l'abus s'est perpétué. Mais nul ne peut se marier une fois qu'il est

ordonné, et on ne peut non plus donner les ordres à celui qui aurait été marié deux fois.

Les Maronites ont un rit qui leur est propre, mais de tous les rites orientaux, c'est celui qui se rapproche le plus du rit romain. Ils se servent de nos hosties, de nos ornements, etc.

Le bon évêque voulut bien nous offrir l'hospitalité dans sa propre résidence, mais nos mesures étaient prises d'avance, et nous n'aurions pas voulu lui imposer cet embarras ni cette dépense.

Nous passons ensuite de l'autre côté de la ravine pour visiter le palais du pacha.

Nous allions donc voir un spécimen de ce luxe oriental dont on nous a tant de fois entretenus. Mais quelle déception! Cette résidence princière est bien loin d'égaler en luxe, et surtout en bon goût, la plupart des maisons de nos bourgeois tant soit peu fortunés. C'est à peine si nous avons pu trouver un appartement sans qu'il y eût quelque chose jurant avec le bon goût ou l'art dans quelque coin. Ici ce sont des lambris en tuile fayencée du plus bel effet, et à côté une armoire en bois commun grossièrement imitée en peinture. Là ce sont des pilastres en marbre à côté de menuiseries des plus communes, etc. Nous ne fûmes pas peu surpris de trouver une salle occupée comme chapelle, ayant un autel avec un crucifix, etc. C'est que, nous dit-on, le pacha actuel est catholique. Il parait d'ailleurs que l'Emir Beschir, qui fit bâtir cette résidence, était assez accommodant pour être de la religion de tous ceux à qui il voulait plaire, catholique avec les catholiques, musulman avec les musulmans, etc. Il avait en conséquence une chapelle catholique dans son palais. La salle des bains est celle qui nous parut la plus parfaite; le marbre y était propre et bien façonné; cependant l'ensemble n'offrait encore rien d'extraordinaire.

Il va sans dire que le château était alors sous les soins de quelques gardiens et que le propriétaire ne l'occupait pas dans le moment.

Les cours et les parterres n'offraient aussi rien d'extraordinaire. Un jardin paysagiste à l'anglaise, d'ailleurs assez mal entretenu, ne nous a intéressé que par la variété et l'éclat de ses roses.

Mais si ces roses pouvaient attirer par leur éclat, leur flagrance pouvait encore bien plus fixer l'attention. Jamais je

n'avais senti odeur plus agréable, parfum plus suave, sans cependant porter au cerveau par son excès. Ce sont surtout celles d'un blanc crême que je constatai être les plus odorantes. M'étant penché pour en sentir une, voici que le jardinier s'approche de moi et taille à gauche et à droite pour m'en faire nn superbe bouquet. J'eus beau lui représenter de ne pas ainsi dépouiller son jardin, que je préférais voir ces fleurs sur leurs tiges plutôt que de les avoir dans la main; tout fut inutile, il fallut accepter pour ne pas le désobliger. Allons, me dis-je, soit, je ferai des heureux avec le bouquet. Et en effet, je n'eus pas plutôt fait remarquer l'excellente odeur de ces roses, que chacun, et surtout nos dames, voulait en avoir au moins une.

Nous passons de là à la visite de l'arsenal qui se touve tout à côté, car il y a ici constamment une garnison et même une école militaire, et ce n'est qu'en pénétrant dans ses murs que nous avons pu parvenir jusqu'au château. Beït-Eddin est en outre une place forte, et par sa position peut résister sans peine aux plus formidables assauts.

Nous franchissons donc les portes de l'arsenal, et les officiers s'empressent de nous exhiber des armes de toute description, fusils, carabines, sabres, sabres-bayonnettes etc., etc. Il est regrettable, dit notre commandant en nous retirant, que ces officiers ne mettent pas seulement une fois le pied dans un de nos dépots d'armes, ils pourraient y apprendre le soin qu'on doit constamment leur donner. J'ai remarqué, en effet, que partout une épaisse couche de poussière formait un vernis à toutes ces armes, tant celles qui étaient disposées en panoplies, que celles qui reposaient sur leurs tablettes.

Reprenant nos montures nous descendons jusqu'au fond de la profonde coupe qui se montre tout auprès, pour traverser le torrent qui y coule et remonter l'escarpement de l'autre côté, jusqu'à Deïr-el-Camar, que nous voyons en face, et où nous devons passer la nuit.

Comme c'était un dimanche, la population était toute sur pied à Deir el-Camar, et l'on nous accueillit avec des signes non équivoques de satisfaction. Nous avions à peine pris possession de nos tentes, que nous fûmes envahis par une foule de visiteurs et surtout de visiteuses. Comme tout ce peuple est catholique, c'est avec une espèce de familiarité qu'on nous aborde. Nous surtout les ecclésiastiques, c'est avec peine que

nous pouvons nous isoler assez pour la récitation de notre office. On nous suit partout et on veut sans cesse nous baiser les mains.

Bien que Deir-el-Camar soit à une grande hauteur au dessus de la profonde gorge qui le sépare de Beït-Eddin, il est encore surmonté par des masses énormes de rochers. Les maisons sont assez bien construites, et s'élèvent par degrés les unes au dessus des autres, étant souvent entourées de jardins en terrasses. Sa population est d'environ 8,000 âmes, presque tous chrétiens.

J'ai dit plus haut que ce village, en 1860, avait été horriblement détruit par les Druses. Voici comment le *Moniteur* français rendait compte de ce massacre révoltant :

" Maîtres de Deir-el-Camar, les Druses après avoir desarmé les chrétiens, commencèrent le pillage qui dura toute la nuit du 19 au 20 juin. Dès le matin, les Druses des districts mixtes arrivèrent pour y prendre part avec leurs femmes et leurs enfants, sans que les soldats turcs fissent la moindre tentative pour l'arrêter. Le massacre succéda alors au pillage ; personne ne fut épargné ; des enfants furent égorgés sur les genoux de leurs mères, des femmes et des filles violées et éventrées sous les yeux de leurs maris et de leurs pères. On dépéçait les hommes dans les rues à coup de hache; des femmes furent brûlées après avoir été baignées dans le sang de leurs enfants ; les religieuses elles-mêmes ne furent point épargnées. La ville était jonchée de cadavres, et les rues ruisselaient de sang. Cependant 500 chrétiens environ avaient trouvé un refuge avec leurs familles dans le palais du gouverneur turc. Excités par le carnage, les Druses réclamèrent ces malheureuses victimes, qui leur furent aussitôt livrées. Ceux qui avaient trouvé dans le sérail un asile momentané, en étaient chassés par les soldats eux-mêmes à coups de bayonnettes. Deux chrétiens qui s'étaient refugiés sur les terrasses de la caserne furent découverts par les turcs et précipités dans la rue . . . . "

Cet horrible massacre ne coûta pas moins aux chrétiens que 2730 pertes de vie.

Beyrouth, lundi 2 mai.—Deir-el-Camar n'est distant que de cinq lieues de Beyrouth, mais la route est fort désavantageuse pour la célérité, il faut presque sans cesse ou monter ou des-

cendre, par ce que nous avons à couper en travers la chaîne des montagnes.

Nous ne fûmes pas peu surpris de nous trouver après environ une heure de marche, dans un superbe chemin macadémisé, où des voitures de tout genre pourraient y circuler. Nous croyions que nous en aurions jusqu'à Beyrouth de cette belle route, mais arrivés un peu plus loin, nous rencontrons une escouade de travailleurs et sommes obligés de reprendre l'ancien chemin fort déterrioré et en certains endroits très difficile. Nous poursuivons en rencontrant ainsi alternativement un chemin terminé, et des travailleurs avec la route plus ou moins ébauchée et imparfaite. Il est tout probable qu'aujourd'hui le chemin est achevé et qu'on peut se rendre sans difficulté de Beyrouth à Deir-el-Camar en voitures.

Nous commençons, sur certaines hauteurs, à voir la mer, et parfois le point de vue est magnifique. Devant nous ce sont des collines qui s'abaissent graduellement, ornées par-ci par là de villages ou de cultures ; et plus loin, dans la plaine, une bande de verdure qui borde la mer, tranchant agréablement sur les ondes blueues de la Méditerrannée ; et au delà, l'eau de la mer se confondant avec l'azur du ciel, si bien que par fois il est impossible de trouver la ligne de démarcation entre les deux, les nuages se confondant en bandes horizontales avec des vapeurs s'élevant au dessous.

Nous prenons notre dîner près d'un ruisseau faisant marcher des moulins, et continuons aussitôt notre route à travers des cultures de plus en plus soignées à mesure que nous avançons.

Nous passons souvent de grands champs de muriers où des femmes et des enfants sont occupés à la cueillette des feuilles pour la nourriture du ver à soie, qu'on cultive ici sur une assez grande échelle. Les enfants, et souvent aussi des femmes, sont grimpés dans les arbres pour dépouiller les rameaux de leurs précieuses feuilles, n'en laissant qu'un petit bouquet aux extrémités, et nous voyons les arbres où la cueillette a été précédemment faite, réparer leurs pertes en montrant de nouveaux bourgeons ou de nouvelles feuilles plus ou moins développées.

Les magnaneries sont ici, comme pour tout le reste, des plus simples et des moins dispendieuses. Des piquets plantés en terre en font toute la charpente, et des nattes de jonc en forment le toit et les lambris.

Enfin nous touchons a la plaine et nous apercevons Beyrouth à notre droite, magnifiquement située sur sa pointe faisant saillie dans la mer. Cependant nous ne voyons encore que quelques uns de ses édifices, car un immense bocage de pins qui la précède nous en dérobe en partie la vue. Droit en face de nous s'étend une superbe plaine ne formant qu'un champ d'oliviers à perte de vue. Quel contraste avec ces autres plaines nues, abandonnées, que nous avons vues partout.

Bientôt nous atteignons le bocage de pins. Ces arbres ont été plantés sans ordre et assez rapprochés pour offrir une ombre des plus précieuses pour ces climats. Ces arbres ne sont pas très hauts, reposant sur un sol sablonneux des plus pauvres, si bien que nos chevaux enfoncent dans le sable jusqu'aux boulets, et que les premiers soulèvent des nuages de poussière des plus désagréables pour ceux qui viennent en arrière.

On dit que ces pins ont été plantés par Fakreddin dans le but d'arrêter le sable mouvant qui, soulevé par des vents du sud, s'amoncelait en hautes dunes menaçant d'engloutir la ville avec le temps. Ils compteraient donc déjà plus de deux siècles d'existence.

Enfin à 2h. nous entrons dans la ville, la traversons jusqu'au port, et allons descendre à l'hôtel d'Orient, où nous devons être reçus.

XXIX

Beyrouth; l'église des Capucins; les Sœurs de Nazareth; les Sœurs de Charité; les Jésuites; les Maronites.—Nos compagnons de route; manque de respect pour le prêtre; nos adieux.

Beyrouth, mardi 3 *mai.*—Tout le monde avait un tel besoin de repos à notre arrivée, que l'après midi n'a été consacré qu'à nous remettre de nos fatigues.

C'est quand on commence à jouir du repos que d'ordinaire on s'aperçoit davantage de la fatigue éprouvée. Dans la marche, l'impossibilité de s'arrêter jointe à l'excitation du moment, font souvent qu'on ne se rend pas bien compte de ce que l'on éprouve, mais lorsqu'après avoir chevauché durant douze jours par des chemins difficiles, escaladant des montagnes escarpées ou descendant dans des gorges profondes, rôtissant sous le soleil, couchant sous la tente où souvent l'on a à se plaindre du refroidissement de la nuit lorsque la chaleur du soir était étouffante, lorsqu'après avoir résisté à toutes ces souffrances, douze jours durant, on se trouve tout à coup dans un hôtel où tout le confort désirable est à notre disposition, c'est alors qu'on peut plus exactement juger de la fatigue supportée. Aussi ce matin entend-on des plaintes de tout côté : mal de reins, membres raidis, jambes endolories etc.

Les indulgencas attachées à la visite des Lieux-Saints sont extraordinaires, mais disons aussi que parmi toutes celles que

l'Eglise accorde, il en est peu qui coûtent davantage à ceux qui veulent les obtenir ; et si les douces émotions, les saintes inspi rations, la consolante satisfaction d'une bonne œuvre accomplie n'étaient là pour nous soutenir, il est peu de pèlerins qui auraient le courage de poursuivre jusqu'au bout, lorsqu'une fois ils auraient entrepris le laborieux voyage. Car il y a à souffrir, à souffrir constamment et à souffrir beaucoup. Souffrances sur mer, souffrances sur terre ; souffrance à table, souffrance au lit ; souffrance dans l'entourage, souffrance dans les serviteurs, souffrance dans ses habitudes ; souffrance dans sa liberté, il a fallu en faire le sacrifice dès le début, il n'y a plus à choisir, il faut bon gré mal gré suivre le courant. Souffrance de la bourse, souffrance du corps. On est parfois à se demander si l'on n'aurait pas mieux fait de rester chez soi, et si l'on n'aurait pas pu employer plus utilement l'argent que l'on dépense dans de tels voyages. Mais toujours la réponse vient sans se faire attendre. Les émotions que l'on va chercher là sont d'un ordre à part, d'un prix inestimable. Demandez à tous ceux qui ont fait le voyage, si jamais ils l'ont regretté ? L'exemple de personnes faibles physiquement, à ressources assez bornées, qui le font pour la troisième, la quatrième fois (1), est là pour réponse.

Disons aussi que, pour l'instruction, il ne peut y avoir de voyage plus profitable.

Vous allez fouler de vos pieds la terre classique de la civilisation, le coin de terre qui fut le berceau des sciences et des arts, où germa dans le génie de l'homme la semence de toutes les découvertes modernes qui étonnent aujourd'hui les plus hautes intelligences. Vous allez sillonner ces eaux de la Méditerranée, aborder aux ports, traverser ces mêmes contrées que les héros d'Homère, de Virgile et des autres classiques que vous avez étudiés, ont illustrés de leur noms et étonnés de leurs exploits !

Mais surtout, vous allez voir de vos yeux les tableaux de l'histoire du monde, ou plutôt de l'histoire de l'homme : son origine, ses faiblesses, sa régénération, ses infidélités et ses châtiments ; son oubli du devoir et son abandon du Créateur, et la miséricorde infinie de celui qui tout en le châtiant, ne veut cependant pas qu'il périsse. Oui, pour le chrétien pieux, et surtout pour le prêtre, visiter les Lieux-Saints, c'est ouvrir

(1) Dlle Cadot, âgée de 77 ans, faisait son cinquième pèlerinage avec nous en 1881, et l'a encore répété en 1882.

un livre qui sera sa lumière de tous les instants et la consolation de ses vieux jours.

Beyrouth est située sur une pointe s'avançant d'à peu près deux lieues dans la mer sur la ligne commune du rivage. On pourrait dire qu'elle forme à elle seule deux villes, l'une européenne et l'autre orientale. Ici, ce sont de belles rues macadamisées où roulent de superbes équip[illegible] et là ce sont des rues étroites, sans pavés, malpropres, en parties couvertes, où les étalages des marchands sont exposés à l'extérieur. Elle possède aussi des faubourgs où se trouvent de superbes villas.

L'hôtel d'Orient où nous sommes descendus est sur le bord de la mer même, tout près de l'extrémité de la pointe ; aussi de nos lits entendons-nous dans la nuit le flot s'abattre sur le rivage.

Beyrouth possède un excellent port qui est aujourd'hui le plus considérable du pays de l'ancienne Phénicie, c'est l'entrepôt de Damas et d'une partie de la Mésopotamie. Sa population est d'environ 90,000 âmes, dont 60,000 au moins sont chrétiens.

Je vais dire la messe ce matin chez l[illegible]res Capucins, qui desservent la paroisse latine de la ville, [illegible] compte environ 12 000 âmes. L'église, sans être très vaste, est propre et bien entretenue. Je rencontre là un prêtre Maronite et le curé des Syriens qui venaient aussi y célébrer.

Nous allons en corps visiter les Sœurs de Nazareth, dont le couvent occupe peut-être le plus beau site de la ville, couronnant une éminence qui domine tout le port et le reste de la cité. Les bonnes Sœurs tiennent ici un pensionnat sur un excellent pied.

Nous passons de là chez les Sœurs de Charité que dirigent les Lazaristes. Ces Sœurs ont ici un établissement des plus considérables, pensionnat, orphelinat, dispensaire, etc. Comme je l'avais fait à Nazareth, je ne me contente pas des quelques renseignements qu'on nous donne ainsi en passant, et je retourne seul dans l'après midi pour avoir de la Supérieure des détails plus précis.

La Supérieure, Sœur Gélase, est française et habite Beyrouth depuis 36 ans. Elle est actuellement âgée de 78 ans. Dès les premiers mots échangés avec elle, je reconnus de suite une intelligence supérieure et des mieux cultivées dans cette vénérable fille de St Vincent de-Paul.

Le pensionnat compte actuellement 65 élèves, et l'externat, divisé en 13 classes, en compte 565. Une école normale donne l'éducation à 24 élèves, et, ajoute la Sœur, lorsque le cours est fini, on les envoie enseigner dans le Liban, mais c'est encore à nos charges qu'elles demeurent, tant pour la nourriture que pour l'habillement. Elles avaient alors 12 classes ainsi à leurs charges dans les villages, donnant l'instruction à 710 enfants.

Elles tiennent encore un hopital de 38 lits, où les malades de toute nationalité et de toute religion sont reçus, en outre d'un dispensaire où il ne se donne pas moins de 58,000 consultations ou traitements durant l'année. Il arrive parfois que jusqu'à 600 et 700 malades se présentent au dispensaire dans une seule journée. Elles vont encore soigner les malades à domicile et recueillent les enfants trouvés, dont le nombre varie de 80 à 100 par année. Elles ont deux ouvroirs où 60 élèves viennent y faire des apprentissages. Elles donnent à dîner chaque jour et des vêtements à plus de 100 enfants.

Mais c'est surtout sur l'orphelinat qu'elles reposent le plus d'espérance, par ce que ces enfants leur appartenant, elles les forment à une vie chrétienne et régulière qui en amène un certain nombre à embrasser la vie religieuse, et dispose les autres à former des mères de familles chrétiennes capables d'élever convenablement leurs enfants.

Il n'est pas rare, dit la Sœur, de trouver attachés à notre porte, le matin, des enfants de 4 à 5 ans que leurs mères dénaturées sont venues abandonner là pour s'en débarrasser afin de pouvoir se remarier. Ce sont le plus souvent des deuxièmes ou troisièmes femmes des polygames musulmans qui se trouvent sans ressources par la mort du mari, et qui ne pouvant trouver à entrer dans un autre ménage à cause de leurs enfants, emploient entre autres ce moyen pour s'en défaire. Et, ajouta la Sœur, il ne nous manque que des ressources pour doubler et tripler le nombre de nos orphelins, car on vient nous en offrir tous les jours.

—Combien avez-vous de Sœurs avec vous, demandai-je ?

—Trente.

—Trente seulement ! et vous suffisez à toute cette besogne ?

—Nous nous multiplions dans l'occasion, et Dieu aidant, nous croyons répondre aux besoins de notre position.

—Mais il vous faut des ressources considérables pour faire face à tant d'œuvres si dispendieuses ?

—Il nous faut 2,500 francs par mois.

—2,500 frs par mois ! et d'où vous vient une somme si considérable ?

—Uniquement de la Providence. Il y a 36 ans que je suis ici, et cette Providence ne nous a jamais manqué. Lorsque je suis arrivée à Beyrouth, avec trois compagnes, je n'étais pas demandée par les autorités du lieu, mais envoyée par la Propagande. " Allez, nous dit le Saint-Père, confiez-vous à la Providence, et elle ne vous fera pas défaut." Je partis, pleine de courage, forte de cette bénédiction du Vicaire de Jésus-Christ, et sa prédiction s'est accomplie. Nous avons eu des moments d'épreuves, de très rudes parfois ; mais toujours la Providence est venue à notre secours. Vous voyez aujourd'hui toutes nos œuvres ; toutes ces vastes constructions sont les fruits de la charité des chrétiens d'Occident. Malgré la dureté des temps actuels, il se trouve encore des bonnes âmes qui comprennent que prêter à Dieu c'est prêter à intérêt, et que l'aumône n'a encore jamais ruiné personne.

Comme les Sœurs reçoivent des enfants de toute dénomination, je demandai à la Supérieure s'il se trouvait des Druses parmi ses élèves. Oui ! répondit-elle, il s'en trouve quelques unes.—Et comment vous en trouvez-vous ?—Ne connaissant ni leurs principes, ni leurs allures, nous nous sommes laissé prendre au commencement, mais à présent nous les connaissons. Nous ne savions pas qu'il est passé en principe chez eux de ne jamais dire la vérité, de donner le change sur tout ce que l'on fait et ce que l'on dit. On ment quand bien même on n'a aucun intérêt à le faire. Il n'y avait pas quinze jours que ces filles Druses étaient parmi nos élèves, qu'elles demandaient à se faire catholiques. Edifiées de leurs bonnes dispositions—et de leur bonne conduite—nous les instruisons, et les faisons admettre au baptême, à la confession, à la Ste communion etc. Mais à peine rendues parmi les leurs, nous apprenons qu'elles sont retournées de suite à leurs anciennes erreurs, à leurs anciennes croyances. Nous en avons aujourd'hui qui demandent à être chrétiennes depuis un an, deux ans, et nous prolongeons encore le temps de leur épreuve, ne voulant pas les exposer à l'apostasie comme les premières.

Je passai un bien agréable quart d'heure avec la bonne religieuse.

Le point de vue, de notre hôtel, offre un coup d'œil enchan-

teur. A quelques pas seulement de notre balcon, c'est l'ancienne mer de Phénice qui vient rouler sur le sable doré du rivage ses flots bleus à l'écume argentée ; à droite, ce sont les construstions aux toits en terrasses avec des ornements aux coins qui leur donnent un caractère tout particulier. Ce sont des espèces de cônes en maçonnerie de trois à quatre pieds de hauteur, simulant des clochetons. Des oliviers, des noyers, et de temps à autres d'altiers palmiers couvrent ces terrasses de leur ombre, en nous montrant des dômes de verdure se balançant majestueusement audessus des constructions. Dans le port, des goëlettes, des bricks en se berçant sur les vagues, dessinent sur les flancs des collines qui bordent ici la mer, leur mâture et leurs voiles à travers les jardins et les villages que l'on y voit échelonnés. Et un peu plus loin, dominant le tout, des crêtes du Liban couronnées de neige, qui ont peine à nous donner l'idée du froid lorsque nous étouffons de chaleur.

On rencontre à Beyrouth, comme dans toutes les villes maritimes de l'Orient, des costumes de toute description. Les femmes musulmanes, comme à Nazareth, ont toute la face voilée, et souvent d'un voile fortement colorié. Lorsqu'avec cela elles s'affublent d'une grande pelisse blanche, ce sont de véritables spectres.

Voici comment Mgr Mislin décrit leur costume :

" Les réformes de Mahmoud se sont arrêtées à la porte des harems, par ce que les franchir, c'eut été entrer dans le Coran la serpe à la main. En effet, les indignes mascarades des femmes du Levant, leur séquestration de la société, les fenêtres grillées, les eunuques, les prisons des harems, ces barbares inventions d'une volupté jalouse, toutes ces choses se tiennent, et elles ne peuvent se soutenir aujourd'hui que par le Coran : affranchir la femme, ce serait porter le coup de mort a l'islamisme, et il deviendrait beaucoup plus facile de civiliser, d'évangeliser l'Orient : c'est en grande partie parce que le christianisme est inaccessible aux femmes qu'il ne fait aucun progrès en Turquie.

" Sous leur accoutrement informe et grotesque, les femmes de Beyrouth portent un costume riche et fort élégant. Un gracieux turban ou une calotte d'or ciselé, des tresses de cheveux nombreuses, ornées de longues chaînes de sequins, une veste brodée ouverte sur la poitrine, de larges pantalons de soie, une ceinture de couleurs vives et variées, des brodequins rouges ou jaunes, voila le costume que les femmes des

classes aisées portent chez elles. Ici, comme à Constantinople, comme dans le Liban, comme à Damas, comme en Palestine, tantôt elles se teignent les ongles en jaune, les cils et les sourcils en noir, les joues en rouge ou en blanc, les lèvres en bleu; tantôt elles se dessinent des figures bizarres sur le front et autour de la bouche; il n'y a pas de couleur qui n'ait son usage, ni de ridicule qui ne trouve sa place; sous la tente, au désert comme dans les palais de Londres, de Vienne, de Paris, on veut partout corriger la nature, et on ne rend que plus apparentes les défectuosités que la résignation et la modestie voileraient infiniment mieux que la vanité et la peinture (1)."

Comme le paquebot arrivant de Jaffa venait d'entrer dans le port, nous nous rendons au bureau de poste, pour déposer nos lettres et en recevoir s'il nous en était arrivé.

Le bureau de poste est une grande bâtisse avec galeries et cours intérieures. Mais ce qui a lieu de nous surprendre, c'est qu'on se trouve ici comme sur un territoire neutre ou qui n'appartiendrait à personne. Chacune des principales nations de l'Europe tient ici son bureau de poste et y vend ses timbres, français, anglais, autrichiens, etc. Et les turcs, direz-vous ? Les turcs sont bornés, eux, à la seule malle de terre, qui ne rapporte presque rien. Comprenez donc un état qui se prive ainsi d'une de ses principales sources de revenus, l'abandonnant à l'exploitation des étrangers. La raison en est que les différentes nations qui font des affaires en Orient ne voudraient pas confier leurs dépêches à des officiers turcs, force leur est alors d'organiser elles mêmes leurs propres lignes et d'en retirer les revenus.

Mon voyage, d'après le programme arrêté dès avant le départ, devait se terminer a Beyrouth; c'est là que je reprendrais la route du retour pour suivre en sens contraire l'itinéraire qui m'y avait conduit. Mais je me trouve seul à rebrousser ainsi chemin; tous mes compagnons partent cet après midi même pour Damas et Bâalbek, devant revenir ici la semaine prochaine prendre le steamer qui les ramenera par l'Est de la Méditerrannée, en leur faisant voir Smyrne, Constantinople, Athènes, etc. Je décide à la fin M. l'abbé Baron à opérer le retour avec moi. Parti malade, il avait souffert tout le long du voyage, et il pouvait appréhender avec raison d'ajouter à ses fatigues celles d'une route laborieuse, difficile,

(1) Les Lieux-Saints, I, VIII.

constamment dans des montagnes. Il fallut donc, sur le soir, faire nos adieux à nos autres compagnons, la diligence qui les emmenait à Damas devant marcher toute la nuit.

Les 38 personnes qui composaient au début notre caravane, étaient toutes, comme je l'ai déjà dit, de fort bon commerce, et, à part deux exceptions, sincèrement religieuses. Malgré avertissements, sollicitations, prières, deux malheureux refusèrent obstinément de faire leurs pâques à Jérusalem. L'un d'eux, père de famille, dépassant la cinquantaine, sans avoir perdu la foi, je veux le croire, avait des habitudes de vie qu'il lui en coûtait trop de changer. " Il y a plus de trente ans, dit-il à notre aumônier qui le pressait de se rendre, que je n'ai pas été à confesse, et je ne m'en trouve pas plus mal." Mais qu'êtes vous donc venu faire en Terre Sainte, lui dit le Père Léon ? Etes-vous venu à Jérusalem pour dire à Jésus-Christ : Que m'importe le sang que vous avez répandu ici pour mon salut, je renonce à la possession du Ciel ? .... Montez-vous sur le Calvaire pour tourner le dos à la Ste Vierge, à S. Jean et à Madeleine, et vous ranger avec les soldats et les bourreaux ? ....Mais tout fut inutile.

Le second était un pauvre jeune homme élevé chrétiennement, mais qui s'était perdu dans ses dix-huit mois de volontariat qu'il venait de passer dans les camps. Sans rien répliquer, et paraissant même rougir de sa position, il n'en persista pas moins dans son abandon des sacrements.

Pour les sept ecclésiastiques qui nous furent adjoints, nous devînmes frères du moment que nous nous connûmes. Jamais le moindre refroidissement ne vint altérer la bonne entente qui a toujours existé entre nous.

Un article du programme des caravanes porte qu'on devra s'abstenir de toute discussion politique. Cependant, ayant reconnu que nous partagions tous les mêmes vues tant en religion qu'en politique, étant tous des conservateurs et des légitimistes, nous pûmes, plus d'une fois, nous entretenir du triste état actuel de la politique en Europe et de ce que nous en augurions pour l'avenir. Lorsque nous en venions à mentionner la captivité du chef de l'Eglise, les hauts faits des crocheteurs de portes de couvents et des chasseurs de crucifix, tous s'accordaient à dire que la France allumait de nouveau la colère de Dieu, que son humiliation de 1871 n'avait pas été

assez profonde, puisqu'elle n'avait pu suffire à lui ouvrir les yeux, et qu'il fallait s'attendre à quelque catastrophe encore plus sérieuse.

Cependant une chose m'a surtout, plus d'une fois frappé, c'est le peu d'égards que ces bons chrétiens français ont pour le clergé, le peu de cas qu'ils font des ministres des autels. Pour nous, Canadiens, accoutumés à voir partout le prêtre honoré, respecté et hautement vénéré, nous avons été plus d'une fois froissés, choqués de la manière cavalière dont on nous traitait. Aucune antipathie personnelle quelconque, d'un côté ou de l'autre, ne pouvait être la cause de ces procédés, mais il fallait voir là cet affaiblissement de respect pour le prêtre qui se montre davantage tous les jours en France ; il fallait y reconnaître les résultats de cet esprit de laïcisation que les feuilles religieuses nous ont plus d'une fois signalé, comme croîssant sans cesse et portant certaines âmes, bien disposées d'ailleurs, à se passer du prêtre autant qu'elles le peuvent,

Pour ces laïcisateurs peu éclairés, le prêtre devient à peu près ce qu'est la femme pour le musulman turc ou arabe. Indispensable comme épouse, c'est alors l'égale, la moitié du mari musulman ; mais hors de là, ce n'est plus qu'une esclave, un meuble, une chose ne méritant aucune considération.

Le prêtre est sans doute nécessaire pour baptiser, dire la messe, pardonner les péchés etc ; mais hors de là qu'avons nous besoin de lui ? Qu'il attende dans sa sacristie qu'on aille le trouver, et n'espère rien de la société des gens du monde pour laquelle il n'est pas fait et où l'on ne doit pas le trouver. N'est-ce pas là la *chose* du mari musulman ?....

Et qu'on n'aille pas dire que je tombe dans l'exagération, et que je donne une fausse interprétation aux faits. Je pourrais appuyer mes avancés des preuves les plus convainquantes, et ce n'est qu'après avoir bien examiné et réfléchi que j'en suis venu à ces conclusions. D'ailleurs, ayant communiqué mes impressions à quelques laïques de notre caravane même, après un moment de surprise à l'énoncé de mes conclusions—tant était sincère leur bonne foi—ils ont sans restricions approuvé mes appréciations. Quant aux ecclésiastiques, il va sans dire qu'ils ont vu les choses du même œil que moi, mais habitués à les subir, ils ne voyaient là, à peu près, que l'état de choses ordinaire.

Vous ne sauriez croire, me disait l'un d'eux, à ce sujet, quelles tendances dangereuses se font jour en France, même parmi les bons chrétiens ! Voulant partout se dispenser du prêtre autant que possible, on en est venu à remplacer l'active charité par la froide philantropie ; le véritable amour de ses semblables, par la bienveillance habituelle aux cœurs bien nés ! On en est venu à ne voir à peu près dans ses frères que des enfants des hommes, sans songer qu'ils sont aussi enfants de Dieu ! Pour preuve, je vous citerai la Société St-Vincent de Paul, qui, dans certaines villes, dominée par le laïcisme, a soutenu pendant des années des familles de fainéants ne faisant aucune religion, et dont les chefs sont morts sans demander les sacrements ! Le prêtre n'était pas là ! On faisait agir la philantropie à la place de la véritable charité, qui n'aurait pas manqué, elle, en soulageant le le corps, de penser aussi à la nourriture de l'âme.

L'erreur d'ailleurs est facile à s'expliquer. Les catholiques français, habitués à voir, tous les jours, le clergé vilipendé, le prêtre couvert de boue, ridiculisé, méprisé dans les journaux, finissent par croire qu'ils font beaucoup, en s'abstenant de telles vilenies, et que quand ils ont montré pour le prêtre les dehors de politesse qu'ils montrent à tous les autres, ils ne doivent rien de plus. Mais est-ce là rendre au ministre des autels, aux dieux de la terre, comme les désignait le propbète, l'honneur qui leur est dû ?......Le prêtre qui remplit un ministère supérieur même à celui des anges, peut-il, aux yeux du chrétien sincère, être mis sur le même pied que les fidèles ordinaires, sous le rapport de la considération qu'on lui doit ? ......

Les membres de notre caravane, comme je l'ai déjà noté, étaient tous des chrétiens fort édifiants. Sans ostentation aucune, ils s'acquittaient fidèlement de leurs pratiques journalières de religion, bénédicité et grâces aux repas, prières du matin et du soir, etc. Sur mer, la messe se disait dans une cabine, et comme deux personnes seulement pouvaient s'y loger avec le servant, on retenait les tours pour pouvoir recevoir la sainte communion les unes après les autres, aux différentes messes. Cependant, voyons, en plusieurs circonstances, quel cas l'on a fait du prêtre.

Nous sommes à Jérusalem, nous devons assister à l'entrée solennelle du Patriarche au S. Sépulcre. " Messieurs, dit notre président, voici quel sera l'ordre à suivre : derrière le Patri-

arche, viendra le Bureau, et après, les ecclésiastiques." Nous avons vu comment nous avons su prendre notre rang nous appartenant de droit.

Nous passons à Bethléem ; le réfectoire n'est pas assez spacieux. On envoie dans une salle voisine les plus jeunes de la caravane ; et, avec eux, trois prêtres !

Nous voici à Nazareth, dans l'église de l'Incarnation ; "Messieurs, dit le président, le Bureau va aller saluer le Supérieur du couvent, les autres peuvent se retirer." Ici encore les ecclésiastiques ont sû se montrer comme tels.

Nous sommes en course, contre qui entend-on d'ordinaire réclamer notre président ? Contre les prêtres ! "M. l'abbé, suivez donc le rang ; M. l'abbé, ne faites donc pas interruption...." Notre bon président en était venu à nous trouver toujours en défaut. Se rendait-on des premiers au son de la clochette, à la tente servant de réfectoire : "ah ! MM. les abbés donnent des premiers, ce soir !" Retardait-on un peu, souvent pour terminer une partie du bréviaire : "ah ! MM. les abbés se font attendre, ce soir !" Si bien que pour nous soustraire à ces remarques impertinentes, nous en vînmes à nous retirer à l'autre extrémité de la table, bien décidés à les endurer sans rien dire, sans tout de même en tenir aucun compte. Je dis que nous nous retirâmes à l'autre extrémité de la table, non pas que nous eussions été appelés à en occuper la tête, mais distribués que nous étions au milieu de tous les autres.

N'a-t-on pas vu le même président, à Nazareth, inviter un tout jeune homme, à venir prendre place à la suite du Bureau à table, lorsqu'on laissait à tous les ecclésiastiques le soin de se caser comme ils le pourraient parmi les autres ?

Et quel était ce président qui nous traitait ainsi si cavalièrement ? Un chrétien édifiant, faisant la communion très fréquemment, s'offrant à servir la messe etc. Et je me plais à le répéter, les considérations personnelles n'étaient pour rien dans les motifs de ces divers procédés, je crois de plus que ceux qui les dictaient n'avaient pas même soupçon de leur irrégularité.

O catholiques français, n'allez pas nourir contre votre clergé si dévoué, si sincèrement patriote, si exemplaire, des sentiments de défiance qui affaibliraient en vous le véritable esprit religieux. Il n'y a pas de religion sans ministres. Laissez au prêtre le prestige qui lui appartient ; rendez lui l'honneur

qui lui est dû ; que celui à qui vous allez confier les secrets de votre cœur, ait partout l'assurance que vous lui accordez toute votre confiance ; et vous donnerez par là, la preuve que vous êtes sincèrement attachés à votre religion, que vous en comprenez l'esprit, et que vous lui accordez l'estime qui lui est due. Permettez à des frères qui sont passés sous une domination étrangère sans cesser d'être français, et qui vous sont encore plus étroitement unis par le sentiment religieux qui les anime que par le même sang qui coule dans leurs veines, de vous donner un avis uniquement basé sur cette charité qui doit nous animer de part et d'autre. Le Canadiens sont peut-être de tous les peuples de la terre le plus heureux, celui qui jouit de plus de liberté et de sécurité. Or c'est le clergé qui a fait le Canada ce qu'il est aujourd'hui. A la tête de toutes ses entreprises nationales, le peuple n'a eu qu'à le suivre, pour fonder et consolider ses institutions, sauvegarder ses libertés, et, remarquez le bien aussi, pour marcher sûrement dans la route du véritable progrès. Vous aspirez au même bonheur ? Marchez sur ses traces. Permettez au clergé de s'acquitter de son rôle, et ne vous séparez jamais de lui ; rendez lui tout l'honneur que vous lui devez ; reconnaissez dans ses membres les dispensateurs des faveurs du Ciel, de ces bénédictions sans lesquelles un peuple aspirerait vainement à devenir grand, heureux, prospère ; ce sera là l'appoint le plus efficace pour parvenir au but vers lequel vous tendez.

J'avais hésité parfois à reconnaître la sincérité de la piété de notre commandant ; plus d'une fois je m'étais demandé en voyant ses démonstrations de dévotion, si cet homme n'était pas le jouet d'une regrettable illusion ? Mais mes doutes s'évanouirent du moment que venant me serrer la main, il me dit les larmes aux yeux : " Eh ! bien, M. l'Abbé, nous allons nous séparer, pour ne plus nous revoir que dans l'éternité ! Vous m'avez plus d'une fois, sans doute, trouvé rude et sévère. Veuillez ne pas oublier qu'étant militaire, je suis habitué à un genre de vie où les adoucissements à la discipline ne connaissent pas d'excuses. Mais si les dehors sont parfois rebutants, soyez sur que le cœur est toujours bon. Votre cœur de prêtre me pardonnera, je l'espère, ces écarts de tempérament.—Vous n'avez nul besoin d'excuse auprès de moi, M. le Commandant, votre piété, dont plus d'une fois j'ai été fort édifié, m'était une garantie que vos intentions étaient

droites, lors même que vos actes n'auraient pas toujours eu mon approbation."

Oui, sans doute, ajoutai-je à part moi, mais qu'elle est à craindre l'influence pernicieuse du milieu dans lequel on vit! Elle déteint infailliblement plus ou moins, et sans s'en apercevoir, on en retient toujours quelque chose; lors même qu'on en répudie les principes, on n'est pas toujours à l'abri de leurs conséquences!

Lorsque pendant près de trois mois l'on a vécu ensemble d'une vie de famille, qu'on a partagé les mêmes dangers, subi les mêmes fatigues, goûté les mêmes émotions, dans une union toute fraternelle, il se forme nécessairement des liens que des cœurs sensibles ne peuvent rompre sans regrets. Aussi, est-ce avec une émotion réciproque bien visible que je serrai la main à tous mes compagnons avant le départ. Puis, quelle image de la vie, que ces séparations! Ces procédés bienveillants qui sont tout-à-coup interrompus; ces visages sympathiques qui vont pour toujours disparaître; ces liaisons fraternelles qui vont subitement prendre fin; n'est-ce pas la vie entière ramenée à de plus étroites proportions? N'est-ce pas l'image, avec seulement quelques jours de moins, de ce séjour passager que nous faisons sur la terre, avant de prendre le passeport pour notre véritable patrie? Ces peuples divers qne nous avons visités, ces monuments, ces édifices qui portent sur leur face les rides qu'y ont gravées des siècles, cachets de la grandeur des peuples comme de la vanité de tout ce qui est terrestre, ne sont-ce pas les images de ce qu'une vie de soixante, quatre-vingts ans voit tous les jours passer devant elle? Quelques instants de navigation sur le fleuve de la vie, puis le port de l'éternité, voila en deux mots la destinée de l'homme!....

Beyrouth, mercredi 4 *mai.*—Je vais encore ce matin dire la messe à l'église des Capucins, où je retrouve mes deux prêtres Maronite et Syrien avec lesquels je m'entretiens assez longuement, et dont je suis la célébration des saints mystères. Je suis plus particulièrement le rit sit syrien, qui diffère davantage du rit latin.

Chez les Syriens, il n'y a pas, à proprement parler, de basses messes, ce sont toujours des messes solennelles. On commence par des encensements prolongés tout autour de l'autel, en suivant les gradins, puis rendu à l'épitre et à l'évangile, on les chante en langue arabe, bien que l'office soit en

syriaque. Le servant, d'ailleurs, chante de longues hyrielles durant une bonne partie de l'office. On multiplie les signes de croix beaucoup plus que nous le faisons. On donne la bénédiction au peuple avec les saintes espèces après l'élévation; le calice est recouvert de son voile, et un petit trépied en vermeil sert à couvrir l'hostie pour que le voile ne la touche pas. Les habits sont de belle forme, et c'est plutôt une chape qu'une chasuble que revêt le prêtre pour la messe. On fait les choses avec dignité, bien que ce soit avec le sans-gêne oriental auquel nous ne sommes pas habitués. Je ne fus pas peu surpris, arrivé le moment de l'épitre, de voir s'avancer de la nef jusqu'au bas de l'autel, un homme du peuple à figure de brigand, misérablement vêtu, la poitrine nue et les pieds de même ; le prêtre lui met le missel sur la tête et chante l'épitre au bas des gradins, puis notre homme passe de l'autre côté, et sert de même à porter le livre pour le chant de l'évangile, qui se fait aussi en dehors de l'autel qui reste alors seul.

La communion se donne au peuple sous les deux espèces, le prêtre, pour cette fin, prend une petite cuiller en vermeil, à manche assez long, ayant la coupe en angle droit avec le manche, et la plongeant dans le calice, il en prend une parcelle de l'hostie qu'il porte dans la bouche du communiant avec la cuiller.

Les hosties sont des petits gâteaux de pain ordinaire, beaucoup plus épaisses que les nôtres, et colorées en jaunâtre par la cuisson.

—Comment faites-vous pour la conservation des saintes espèces avec de tels gâteaux, demandai-je au prêtre ? Elles doivent se dessécher très promptement ?—Nous les renouvelons tous les jours ou tous les deux jours.—Mais pour les malades ?—Quant aux malades, bien que nous conservions la même forme, la communion ne se fait réellement que sous une seule espèce. Nous emportons une parcelle d'hostie que nous trempons dans du vin pour l'administration comme à l'ordinaire, mais ce vin n'est pas consacré, l'hostie seule l'est.

M. l'abbé Moussa Sarkis, curé des Syriens, me donna encore une foule de renseignements sur sa nation, leur rit, leur situation actuelle, etc., etc. Ayant passé plusieurs années à Paris, il parle très correctement le français.

L'église Syrienne est la plus ancienne de toutes les églises, puisqu'elle est née avec le christianisme même. En effet, le

christianisme s'est répandu d'abord dans la Palestine et les pays voisins, et comme tous ces pays parlaient le syriaque, c'est donc en syriaque qu'à été formulée la première liturgie. Les Juifs captifs à Babylone y apprirent la langue syriaque, et revenus en Judée, conservèrent en grande partie cet idiome, qui au temps du Christ, était presque la langue universelle de tout l'Orient. En effet, on parlait alors le syriaque dans une grande partie de la Palestine, dans la Phénicie et la Célésyrie, dans toute la Mésopotamie, dans l'Assyrie qu'on appelle actuellement le Curdistan, dans la Babylonie dite à présent l'Irak-Arabie, dans une grande partie de l'Arménie et de la Perse, etc.

C'est en Syrie que se sont tenus les premiers conciles provinciaux. C'est même à la Syrie que le christianisme doit son nom, puisque, comme l'attestent les actes des Apôtres, les disciples de Jésus-Christ reçurent pour la première fois le nom de *chrétiens* à Antioche, ville principale de la Syrie, et capitale alors de toute cette partie de l'empire Romain qu'on appelait l'Orient.

C'est un fait bien digne de remarque, que les pères de l'Eglise de toutes les époques, n'ont écrit que dans l'une des trois langues qui sont en même temps les premières langues liturgiques, savoir : le syriaque, le grec, et le latin, de là le nom de langue patristiques qu'on leur a décerné.

L'Eglise chrétienne fut donc dès son origine partagée en trois liturgies principales, que distinguait surtout la langue dans laquelle chacune était formulée : le syriaque, le grec et le latin.

Mais de ces trois églises ou liturgies, la syrienne, la grecque et la latine, cette dernière seule s'est perpétuée sans intermittences, à travers les évolutions des siècles, jusqu'à nos jours. Elle a subi sans doute de violentes attaques ; des rameaux considérables — comme le protestantisme, par exemple—se sont détachés ; mais toujours le tronc a persevéré plein de sève et de vigueur. Tandis que les malheureuses églises syrienne et grecque, se sont vues emportées par le schisme et l'hérésie en dehors du giron de la véritable épouse du Christ, et que ce qui les constitue encore aujourd'hui, ne sont que des rejetons qui ont germé de l'ancienne souche, et qui sont loin d'en former la partie principale.

Notons encore que, comme si Dieu voulait mettre son église à l'abri de nouvelles hérésies que pourraient lui susciter les vicissitudes du langage, les trois langues liturgiques ont cessé depuis longtemps d'être langues vivantes, et sont demeurées immuablement fixes, pour n'être plus parlées par aucun peuple et n'être plus mises en usage que dans l'écriture.

Mais revenons aux hérésies qui se sont constamment brisées sur le roc de l'église latine, et qui ont si malheureusement entraîné le naufrage des églises syrienne et grecque.

Vers la fin du IVe siècle, Nestorius, patriarche de Constantinople, enseigne qu'il y a deux personnes en J. C., et que Marie ne peut être appelée la mère de Dieu.

Cette hérésie combattue vigoureusement dès son origine, finit, après quelques années seulement, par disparaître du foyer où elle avait pris naissance ; mais c'était pour aller revivre un peu plus loin. Le nestorianisme passa de l'empire Romain à l'empire Perse son rival, et au commencement du Ve siècle, presque toutes les populations de race Syrienne soumises aux Perses, l'Afrique, la Babylonie et la Mésopotamie, en grande partie, se détachèrent de l'église catholique.

L'église de Constantinople qui avait lancé le premier brandon de discorde et de division dans le troupeau des vrais fidèles, en moins d'un siècle de distance, en lança un second. Eutichès, archimandrite de cette même église, vers la fin du Ve siècle, enseigne que J. C., contrairement à ce que soutenait Nestorius, n'a qu'une seule nature. Cette nouvelle hérésie qui fut appelée monophysisme, puis Jacobitisme, du nom de l'évêque Jacob Baradée qui en fut le principal fauteur, malgré toute l'énergie et presque la persécution qu'employèrent les empereurs Romains pour enrayer sa marche, envahit bientôt une grande partie de la Syrie et de la Mésopotamie, pour former une nouvelle secte séparée (1).

Cependant il restait encore une certaine portion de la nation Syrienne que l'hérésie n'avait pu détacher de l'Eglise, on lui donna alors le nom de Melchites (impériaux), pour la distinguer des deux sectes hérétiques les Nestoriens et les Jacobites.

Mais voici que vers la fin du VIIe siècle, surgit une nou-

(1) Les Arméniens schismatiques joignent au monophysisme le monothélisme, c'est-à-dire qu'ils prétendent que J. C. n'a qu'une seule nature et une seule volonté.

velle hérésie dans l'Eglise, c'est celle des monothélites, qui prétendent que puisqu'il n'y a qu'une seule personne en J. C., il ne peut y avoir aussi qu'une seule volonté, comme si avec son unité de personne, il n'y avait pas aussi une double nature en J. C. Cette hérésie, bien que condamnée par le 6e Concile œcuménique, ne fut pas moins embrassée par les moines d'un célèbre couvent de la Syrie fondé jadis par S. Maron, et fut répandue par eux dans la Phénicie, qui est la partie la plus occidentale de la Syrie. Cette nouvelle secte reçut des moines qui la propagèrent le nom de Maronite.

Les Melchites qui restent encore fidèles à l'église catholiques, vont-ils au moins persévérer dans leur fidélité et conserver le tronçon qui reste de leur église, après les trois branches qui viennent de s'en séparer ? Malheureusement non. L'hérésie de Photius et de Michel Cérulaire qui sépare l'église grecque de celle de Rome, va emporter le reste de l'église Syrienne.

L'église Syrienne se trouvait donc, depuis la fin du XIe siècle, entièrement envahie ou par l'hérésie ou par le schisme. Elle se trouvait partagée en quatre grandes sectes ou communautés, ayant chacune sa constitution particulière, sa hiérarchie séparée, son rit plus ou moins différent etc. Ces quatre sectes étaient celles des Nestoriens, celle des Jacobites, celle des Maronites et celle des Melchites.

A la triste ère des schismes et des hérésies succéda bientôt l'ère consolante des conversions. La vérité devait prendre sa revanche sur l'erreur que l'enfer avait déchaînée dans le champ de l'Eglise. Les vraies conversions des schismatiques et hérétiques de race Syrienne à l'église catholique, celles qui ont été sérieuses et persévérantes, datèrent du commencement du XIIIe siècle, sous le Pape Honorius III.

Comme ces conversions au catholicisme se faisaient le plus souvent en masse, le patriarche ou l'évêque en tête avec clergé et peuple, le St-Siège, en [illegible] ces retours à l'unité, a cru devoir laisser à chaque communauté sa propre constitution dans laquelle elle vivait avant [illegible] conversion, sauf ce qui touche à la foi ou à la morale (1). D'où s'ensuivit qui l'église Syrienne qui, avant la défection commencée au Ve siècle, était une et avait un seul patriarche, une seule hiérarchie, presque un seul rit etc., dut, après les conversions, se trouver partagée en quatre

(1) De là ces prêtres mariés dans ces églises orientales.

églises catholiques, ayant chacune son patriarche, sa hiérarchie et son rit particuliers. L'église qui se forma par la conversion des Nestoriens, reçut le nom d'église *Chaldéenne;* celle qui vint du Jacobitisme, fut appelée simplement église *Syrienne;* les deux autres conservèrent les noms de *Maronite* et de *Melchite.* Voila l'état dans lequel se trouve actuellement encore la chrétienté orientale de race Syrienne.

" Cette église Syrienne, m'écrit l'abbé Sarkis, dont les premiers germes furent jetés vers la moitié du XVIe siècle, a un patriarche qui porte le titre de Patriarche d'Antioche, sans cependant résider dans cette ville, qui depuis des siècles, n'est plus qu'un misérable bourg. La résidence officielle du patriarche d'Antioche des Syriens proprement dits, est à Mardine, ville de la Mésopotamie. Mais le patriarche actuel demeure, par exception, à Alep, célèbre ville de la Syrie. L'église Syrienne catholique compte une dizaine de sièges archiépiscopaux ou épiscopaux.

" La langue liturgique de cette église est le Syrien. Son rit est celui dont l'église d'Antioche se servait au Ve siècle, avec très peu de modifications, et même, on peut dire en toute vérité, que l'église Syrienne catholique qui est née de la conversion du Jacobitisme, conserve, plus que toutes les autres, les traits de l'ancienne église Syrienne, car les Melchites, depuis des siècles, ont adopté les rits de l'église de Constantinople, et substitué dans la liturgie l'arabe à la langue syrienne ; les Maronites ont emprunté à l'église latine plutieurs choses, telles que l'usage de l'asime dans la Ste Eucharistie etc. (1); les Nestoriens ont introduit dans la religion plusieurs frivolités.

" La population actuelle de l'église Syrienne proprement dite est malheureusement très restreinte ; à peine s'élève-t-elle à 60,000 âmes, répandues et pour ainsi dire éparses en Syrie dans la Mésopotamie, le Curdistan, l'Irak, l'Egypte etc.

" On ne s'étonnera pas de ce nombre si petit auquel cette partie de la nation Syrienne est réduite, quand on considèrera le fait, exposé plus haut, de la division et subdivision de cette noble nation orientale, et qu'on saura que la plus grande partie de la nationalité Syrienne à laquelle appartient l'église Sy-

(1) Seuls les Maronites, de toutes ces sectes dissidentes, ont l'avantage d'être revenus de l'erreur sans y laisser aucun des leurs. Tous les Maronites sont catholiques

rienne proprement dite, est encore sous le joug de l'erreur; car il y a encore environ 150,000 Jacobites dans la Syrie et la Mésopotamie, et près de 250,000 dans les Indes, dont nous attendons le retour à l'église mère.

" En Europe, on peut difficilement avoir une idée juste de l'état de pauvreté, de misère, de terreur continuelle et d'humiliation dans lequel se trouve la chrétienté en Orient, depuis bien des siècles. Il serait long et hors d'œuvre d'énumérer ici toutes les causes qui, pendant plus de douze siècles, ont contribué à avilir les églises d'Orient jadis si florissantes et si prospères, et à les réduire à la plus humiliante décadence qu'une société humaine puisse éprouver. Il suffit de nommer la cause qui donne le plus aux yeux, et qui, par elle seule, suffirait à approcher d'une destruction générale et radicale; je veux parler du dur esclavage de l'islamisme, sous lequel la religion chrétienne gémit depuis le commencement du VIIe siècle, et qui est bien loin d'être brisé ou allégé par le temps qui court. Je craindrais de nuire à la réalité et d'en diminuer la gravité, si j'entreprenais de faire une description de tous les maux de différents genres qui nous oppriment nous et nos églises de tous côtés.

" Si depuis quelques années on a pu constater quelque amélioration dans l'état des églises catholiques de l'Orient, et surtout de celles de race Syrienne, c'est dû entièrement à la charité, à la protection et à l'influence de l'Europe et surtout de la France. "

Espérons que le Ciel, touché des supplications des associés de la Sainte Union pour la conversion des schismatiques,—que j'ai déjà mentionnée—ouvrira les yeux à ces pauvres égarés, et les ramènera au giron de la véritable épouse du Christ.

Accompagné de M. l'abbé Baron, je vais dans l'après midi faire visite à l'évêque des Maronites. Malheureusement Sa Grandeur ne se trouvait pas à sa résidence dans le moment. Nous sommes reçus, avec beaucoup d'égards, par son Grand-Vicaire, qui est aussi son frère, M. l'abbé Debs. Ce Monsieur parle très correctement le français et a des façons tout européennes. Il nous dit aussi qu'en outre de ses études à Rome, il avait encore passé cinq années à Paris. " J'allais tous les jours, nous dit il, dire la messe à une communauté religieuse. Au commencement, les bonnes Sœurs avaient peine à se faire à notre liturgie, mais après explications, elles en vinrent à s'y faire et même à l'affectionner à la fin.

Nous passons de là chez les Jésuites, qui nous font visiter en détail leur université et l'immense atelier d'imprimerie qu'ils y tiennent.

Les bons Pères n'ont pas oublié les secours que les Pères Paillou et Monot ont recueillis en Canada, et semblent accorder une attention toute particulière aux Canadiens qui les visitent. Les bâtiments sont considérables, et la chapelle d'une richesse de décoration que n'égale aucune des chapelles de nos maisons d'éducation.

Les Pères tiennent ici une imprimerie polyglotte pour les langues orientales, dans laquelle ils n'emploient pas moins de cent ouvriers, car non seulement on fait ici la composition et l'impression d'ouvrages en langue syriaque, grecque, arabe etc, mais on y fait aussi la fonte des caractères, des ouvriers spéciaux gravant les matrices nécessaires, etc.

On nous exhiba des feuilles d'une Bible en langue arabe qu'on était alors à imprimer. Contrairement aux autres impressions de cette langue, cette Bible est pourvue de voyelles, au moyen de points diversement groupés avec les consonnes. C'est une innovation importante et qui en facilitera grandement la lecture ; car d'ordinaire les arabes n'ont que des consonnes dans leurs livres, et le lecteur pourvoit lui-même à l'emploi des voyelles dans chaque mot, ce qui peut prêter à une foule de variantes et même à des contre-sens.

On présenta à Pie IX un volume de cette Bible. Le Pape parut prendre intérêt à l'examiner attentivement ; "tout de même, dit-il en remettant le volume et en montrant la première page, quoique l'ouvrage paraisse soigné, c'est un livre qui n'a pas de façon ; il lui manque un titre.—Saint Père, vous êtes là à la fin du volume, au lieu d'être au commencement.—En effet, reprit Pie IX, j'oubliais que les Orientaux sont des gens à l'envers."

Comme la visite des étrangers est toujours une aubaine pour ces populations nonchalantes et pauvres de l'Orient, et qu'on tâche de nous exploiter de toute manière, voici qu'un jeune homme se présente à notre hôtel pour nous vendre, disait-il, des olives pétrifiées, qu'on avait recueillies à Ghazir, à quelques milles seulement de Beyrouth, seule place au monde où l'on pût en trouver. Et il nous exhibe dans un papier une douzaine de petites pierres ayant tout-à-fait la forme et à peu près la grosseur ordinaire des olives. Le dessus en était blanchâtre, mais l'une d'elles qui était cassée, nous laissait voir le

clivage d'un dur silex bleuâtre. Je vis bien de suite que ce ne pouvait être des olives, car ces petites pierres étaient toutes sillonnées longitudinalement par des petites côtes, or l'olive est un fruit lisse et de plus à chair assez molle qui ne pourrait se prêter à une solidification si régulière. Mais qu'était-ce alors? Je ne pouvais le deviner. Je résolus cependant d'en acheter quelques unes. Seulement un franc la pièce, disait le jeune homme.—Un franc la pièce? Mais à qui vendriez-vous de telles pierres, qui ne sont certainement pas des olives pétrifiées, comme vous voulez le faire croire? Tenez, je vous donnerai un franc pour les dix que voici. Et notre homme, après avoir feint d'hésiter, l'accepta avec empressement, s'offrant même d'aller en chercher d'autres pour le même prix.

Ces fossiles m'intriguèrent assez longtemps. C'étaient incontestablement des pétrifications; mais de quel genre? d'animaux ou de plantes? Ça ressemblait beaucoup à des noyaux de fruits. Mais quels fruits ont les noyaux ainsi rayés par des petites côtes? Je n'en voyais aucun. Evidemment, me dis-je, ce doit être des restes d'animaux. Mais de quel animal? où se placerait une telle forme?

J'en étais encore avec mes doutes, lorsque feuilletant un ouvrage de paléontologie, je rencontrai par hasard la figure de mon acquisition de Beyrouth. Ce sont des restes d'oursins ou échinodermes, du genre *Cidaris*, créé par Lamarck, et qu'on rencontre dans les terrains crétacés. Ces Oursins se distinguent particulièrement de ceux de leur classe, par leurs épines qui sont en forme d'olives, souvent de plus d'un pouce de longueur. L'animal portant de telles épines devait être d'une assez forte taille, malheureusement il n'en a pas été conservé.

Jeudi, 5 *Mai*—Comme nous devons prendre le steamer cet après midi à 2h., toute la matinée se passe à faire nos préparatifs du départ.

A 2 h. une chaloupe nous transporte à bord de l'*Alphée*, ancré dans le port et qui doit nous reconduire à Naples. Nous ne sommes pas peu surpris en montant sur le pont de nous retrouver avec le même équipage que nous avions eu en allant, excepté le commandant. Le Scamandre ayant subi une avarie dans l'intervalle, tout l'équipage avait été transporté à bord de l'*Alphée* pour continuer le service. Nous retrouvons aussi à bord, une ancienne connaissance que nous avions faite à Jérusalem dans la personne de M. Van Moer, peintre belge. M. Van

Moer s'est spécialement appliqué à peindre des paysages, avec un tel succès que sa méthode fait actuellement école, non seulement en Belgique mais dans toute l'Europe.

La mer est calme, le temps superbe, et à $2\frac{1}{2}$ h. l'ancre est levée pour prendre la direction du S. O. en longeant la côte de la Méditerrannée.

XXX

Jaffa. — Port-Saïd. — Alexandrie ; absurde quarantaine ; un sorcier Egyptien.—L'Etna ; côtes de la Calabre ; Carybde et Sylla ; lo Stromboli. —Naples ; San-Martino ; Pompeï ; le Vésuve.—Arrivée à Rome.

A bord de l'Alphée, vendredi 6 *mai.*—Beyrouth, vue du vaisseau dans le port, présentait un aspect magnifique. On voyait le couvent des Sœurs de Nazareth, l'université des Jésuites etc. faire saillie sur les autres constructions, et par-ci, par-là des palmiers élancés projetant sur les résidences l'ombre de leurs parasols de verdure. La baie que forme le promontoire qui porte la ville se dessinait nettement dans tout son contour, et derrière la rive s'échelonnaient les unes sur les autres les collines aux plus gracieux contours, pour être dominées elles-mêmes par les hautes cimes faisant briller au soleil la neige qui les recouvre.

M. Van Moer tenta de prendre un croquis de la ville, mais les flots de lumière qu'y versait alors le soleil encore trop élevé, faisant presque disparaitre toutes les ombres pour donner à tout l'ensemble une teinte uniforme et nuageuse, ôtait au paysage toute son originalité. Il dut y renoncer de suite.

Il n'y avait pas encore un quart d'heure que le vapeur était en mouvement, que la ville se cachait derrière la pointe du promontoire, et que nous voyions déjà Sidon se dessiner au loin sur la rive.

La mer est calme, le temps clair et serein, et nous voyons les villages espacés sur la rive; défiler rapidement devant nous. Quoique à deux mille lieues du pays, la joie s'empare de mon cœur, quand je songe que je suis sur la route du retour Cependant, ce n'est pas aussi sans un sentiment de regret que je jette un dernier regard sur cette terre d'Orient que j'ai parcourue avec tant de fatigues, mais où aussi j'ai rencontré de si suaves émotions. Je fixe avec attention un dernier regard sur les montagnes du Liban, Sidon, Tyr, le Carmel que je vois s'avancer dans la mer, pour bien graver leur silhouette dans mon esprit. Il me semble que toutes les fois que je rencontrerai leurs noms, leur figure viendra se retracer exactement dans mon souvenir, tant je me suis plu à les contempler, à les scruter du regard pour y lire en quelque sorte les faits mémorables dont ils ont été le théâtre, pour me rappeler cette histoire des temps anciens dont ils ont été les témoins. Cette Phénicie d'autrefois n'a t elle pas été le berceau des arts, des sciences, de la civilisation ? Reine détrônée, illustre vaincue du temps qui détruit tout, elle n'existe plus, pour ainsi dire, que par le souvenir ; mais ce souvenir traîne à sa suite trop d'événements mémorables, pour qu'on puisse jamais l'évoquer sans intérêt !

Dès les 7h. ce matin, nous étions en face de Jaffa.

Les chaloupes vont et viennent du vaisseau au rivage durant toute la journée, et nous amènent plusieurs passagers nouveaux, entre autres le Rév. Père Léon, qui passe en France pour régler certaines affaires de famille occasionnées par la mort récente de sa mère. Deux Frères franciscains, dont l'un de la République Argentine, un professeur à l'Université de Stockholm, etc., montent aussi à notre bord.

Notre peintre belge nous fait admirer dans l'après midi les magnifiques effets de lumière sur les constructions de la ville qui s'échelonnent au dessus les unes des autres, comme des gradins qu'on aurait taillés dans le roc qui les porte. Plus heureux qu'à Beyrouth, il en prend un superbe croquis.

A 6h. du soir l'ancre est levée, et nous mettons le cap sur Port Saïd. La mer est toujours calme, et je me sens revenir tous les jours de mes fatigues passées.

Port-Saïd, samedi 7 *avril.*—Dès les 5h. du matin nous étions dans la rade de Port-Saïd que nous avions visitée en venant. Nous ne pouvons y descendre, car certaines rumeurs ayant

couru que la peste était en Perse, on a soumis à la quarantaine tous les vaisseaux venant de Syrie. Nous nous amusons à examiner dans le port les vaisseaux de toutes les nations qui entrent et sortent du canal de Suez. Je n'ai pas été peu surpris de lire sur l'un d'eux, sous pavillon anglais: *Téhéran*, Québec ; ce qui voulait dire que ce vaisseau avait été construit à Québec même.

Nous prenons plaisir à suivre les courses vagabondes de nombreux dauphins qui prennent leurs ébats dans les eaux du port, et qui, sans aucun égard aux règlements qui couvrent le transit du canal, s'en vont sans doute sans plus de cérémonies, faire visite à leurs amis de la mer Rouge. Nous les voyons souvent faire le tour d. notre vaisseau, comme pour s'enquérir si nous allions entrer dans le canal, pour passer à notre suite, ou peut être aussi pour nous dévancer en nous traçant la route.

A 6 h. du soir on lève l'ancre pour nous diriger sur Alexandrie.

Alexandrie, dimanche 8 *mai.*—A 6 h. ce matin nous entrions dans le port d'Alexandrie. Comme le vaisseau fait ici une escale de trois jours, nous nous disposons aussitôt à nous rendre à terre, d'autant plus que nous tenions à célébrer, ce jour de dimanche. Nous n'ignorions pas la proclamation de la quarantaine, mais nous pensions que ce ne serait là probablement qu'une formalité et que la chose serait bientôt faite. Nous ne connaissions pas encore parfaitement les turcs.

Vers les 7 h., arrive un ordre du port intimant à tous les passagers l'ordre de débarquer pour nous soumettre aux prescriptions de la quarantaine. On nous faisait entendre que les formalités prendraient peu de temps, et qu'ensuite nous aurions libre accès dans la ville. Malgré ces promesses, M. Baron et moi nous décidons à prendre notre déjeûner, remettant a entendre la messe si nous pouvions le faire. Mais nous comptions encore sans les aménités des turcs à qui nous avions affaire.

A 9½ h. nous étions tous descendus, avec nos malles les plus légères, sur deux chalands infectes, sans sièges ni couvertures, pour être traînés au quai par un petit vapeur.

Arrivés au quai, nous sommes conduits entre deux haies de soldats, sur la voie ferrée, où deux chars a bagages nous attendent. On nous entasse pêle-mêle dans ces boîtes, comme on le ferait du bétail, pour nous transporter au lazaret, à deux milles plus loin, tandis que les soldats, eux, se prélassent sur un char de première classe à notre suite.

Nos soldats se rangent encore ici sur deux lignes, entre lesquelles il nous font passer, pour nous faire entrer dans un grand bâtiment, où, nous dit-on, on va soumettre nos malles à des fumigations, sous prétexte de les désinfecter. Et voici comment on y procède. On nous oblige à étaler nos malles ouvertes sur une table, sans rien déranger de leur intérieur, et l'on nous fait passer dans une salle voisine durant l'opération. Mais l'opération ne dure pas moins de trois-quarts d'heure, et nous sommes là, dans un nouveau parc à bétail, extrêmement sale, et sans aucun siège. Enfin on nous fait reprendre nos malles, et on nous force à aller à une couple d'arpents plus loin, pour entrer dans le lazaret proprement dit. C'est une immense bâtisse avec grands corridors et chambres garnies de lits.

Que veut-on faire de nous, demandons-nous aux employés ? Pour toute réponse nous n'avons que des chansons arabes dont nous ne comprenons pas un seul mot. Il est midi, vient alors un employé français qui prend nos noms, et nous dit que nous ne serons libres qu'après la visite du médecin.

—Mais quand viendra ce médecin ?

—Dans quelques heures; mais auparavant il vous faut payer : tant pour le débarquement ; tant pour la fumigation ; tant pour les porte-faix ; tant pour le parfumage ; tant pour la chambre ; en tout 36 piastres turques (9.50 francs).

—Mais nous n'avons pas occupé de chambres ; nous avons nous-mêmes porté nos malles ; nous ne connaissons pas cette parfumerie dont vous parlez etc.

—C'est tout un ; trente-six piastres pour chacun.

Il faut donc tirer la bourse et s'exécuter.

Puis nous attendons, et attendons.

Vers les 4h., on apporte des terrines contenant une matière blanche que je crus être de la chaux. Allons, me dis-je, ne serait-ce pas là le parfumage mentionné ? Et en effet, un autre employé vient répandre sur cette chaux un acide qui dégage une vapeur épaisse et tellement âcre, que pris de la toux et suffoqués, nous nous précipitons tous dans la porte pour respirer au dehors.

Enfin, à 4½ h. arrive le médecin ; c'est un français. Il est reçu par une bordée d'injures de la part de français employés du Canal de Suez qui se rendaient en France avec nous. Mais

habitué probablement à de pareilles scènes, il ne s'en émeut en aucune façon, nous adresse un discours doucereux, ne cherche nullement à justifier les procédés qu'on emploie, tout au contaire, accuse notre capitaine d'avoir mal interprêté les règlements etc., puis, nous faisant ranger en cercle dans la cour, il s'enquiert si tous ont payé la note; et sur la réponse affirmative à l'appel de chaque nom, il proclame notre liberté.

Vous vous dites français ? lui dis-je en m'éloignant.—Je le suis en effet.—Mais non ; vous êtes turc et architurc pour vous livrer à des procédés aussi injustes et aussi ridicules que ceux que vous exécutez ! Fallait donc venir à bord et nous rançonner chacun de 36 piastres, puisque c'est là tout ce que vous désirez. A-t-on jamais vu une visite de médecin pour constater l'état sanitaire de voyageurs se réduire à demander si on a payé la rançon imposée ?..Un sourire dédaigneux fut la réponse à ces remarques.

Mais enfin, me dis-je, nous en avons fini avec toutes ces tracasseries ; détalons promptement.

J'allais franchir la porte de la cour, lorsqu'un autre officier me barre le passage en me demandant d'exhiber mon passeport. Je le tire de ma poche et le lui livre. Et ne voila-t-il pas qu'il se met en frais de le lire d'un bout à l'autre, et à prendre certaines notes ? Il fallait entendre alors les récriminations de ceux derrière moi qui voulaient aussi sortir. Pour le coup, dis-je à l'officier, il doit y avoir des bornes aux absurdes procédés qu'on emploie à notre égard ; c'en est assez ; que vous importe nos passeports à nous qui passons seulement devant votre ville, sans nous y arrêter ? Et sans attendre de réponse, je lui arrache le papier des mains et franchis la porte, poussé que j'étais par ceux qui faisaient queue en arrière. Notre homme tout stupéfait ne proféra mot et nous laissa passer.

Nous voici donc enfin libres ; il faut maintenant retourner à la ville. Des voitures sont là qui attendent ; on nous demande 7 francs par voiture, nous en affrons 4 et ils sont acceptés.

Nous passons près de la cour où sont retenus les passagers de seconde classe, parmi lesquels se trouve le Père Léon qui, dans l'espoir de pouvoir célébrer, s'était conservé à jeûn. Avez-vous pu manger au moins quelque chose, lui demandai-je? —Je suis encore à jeûn.—Mais c'est révoltant ! quand serez-vous libérés ?—Lorsqu'ils en auront fini avec les passagers de 1ère. —Prenez encore patience, je crois que ce ne sera pas long.

Nous montons trois dans la même voiture, MM. Baron et Van Moer avec moi. Vingt minutes après nous sommes sur le quai. Il nous faut maintenant une chaloupe pour retourner au vaisseau. Les conducteurs ne manquent pas.

—Combien pour aller à ce vaisseau, dis-je au premier venu, en lui montrant l'*Alphée*.—Vous payerez le tarif du bord. —Mais quel est ce tarif ?—On vous le dira là.

Nous descendons dans la chalouppe.—Combien demandez-vous, dis-je à l'arabe durant le trajet.—Deux francs.

Je tire deux francs de ma poche, et les lui présente. Mais c'est deux francs par tête, fit l'arabe.—Deux francs par tête ? répétai-je en remettant l'argent dans ma poche ; nous règlerons l'affaire à bord.

Arrivés au vaisseau, nous montons sur le pont suivis de notre arabe. Quel est le tarif des chalouppes pour aller au quai, demandai-je au second, que je rencontrai le premier ?—Cinquante centimes.—Cinquante centimes, dis-je à l'arabe, et tu voulais avoir deux francs par tête. Tiens, voici un franc cinquante pour nous trois, et détale.—Vous avez offert deux francs, dit-il ; donnez-moi deux francs.—Non, tu n'auras que le prix du tarif. Il fait mine de refuser ; je remets l'argent dans ma poche en m'éloignant.—Contentez-donc cet honnête garçon, dis-je à M. Van Moer en lui remettant l'argent.—Tiens, dit notre peintre belge, en lui rettant l'argent dans la main, et prends ceci par dessus le marché, ajoute-t-il, en lui administrant un coup de pied des mieux conditionnés dans le postérieur.

Notre Arabe, en craignant encore davantage, enfile l'escalier de la passerelle sans presque tenir compte des marches, saute dans sa chaloupe et s'éloigne, sans témoigner aucune mauvaise humeur.

Partis à 9 h., nous étions de retour à 5½ h., sans avoir rien pris et en étant quitte chacun pour 12 à 13 francs ; imaginez si nous avions à nous applaudir des aménités turques.

Dans le port d'Alexandrie, lundi 9 mai.—Il nous est maintenant loisible d'aller à terre sans être inquiétés ; mais nous avons été tellement rassasiés des procédés turcs de la veille, que nous préférons jouir du repos à notre bord.

Parmi les chaloupes qui viennent s'offrir pour nous conduire à terre, je reconnais notre Arabe de la veille.—Venir à

terre, dit-il? moi, bon garçon.—Oui, sans doute, bon garçon, car tu reçois les coups de pieds sans t'en émouvoir.

Mais nous refusons ses offres.

Nous avons pour nous distraire à bord, plusieurs marchands à paniers qui viennent nous obséder de leurs offres. Si nous offrons la moitié ou souvent même le tiers de ce qu'ils demandent, nous sommes sûrs d'être pris au mot. Ce sont surtout des cannes en palmier, des couteaux à papier en olivier, des chibouques, des fez, des colliers et bracelets en coquillages, très jolis, des plumes d'autruche, etc., qu'ils nous offrent. Depuis quelques années, on s'est mis en Egypte à faire des élevages d'autruches sur une grande échelle, uniquement pour les plumes qu'on en retire, qui sont aujourd'hui d'un si grand usage dans la toilette des dames.

Dans l'après midi, un prestidigitateur Arabe est venu nous amuser de ses tours. Il avait vivants un lapin, un serpent et un scorpion, qu'il mettait tous trois dans sa chemise, les manipulait de toute façon, et voulait de même nous les mettre dans les mains. Mais personne n'y consentit. Il ne me fut pas difficile de reconnaître que le serpent était des plus innocents, ne pouvant nuire en aucune façon. Quant au scorpion, je ne pus m'expliquer comment on avait pu l'amener ainsi à se laisser manipuler sans qu'il cherchât à se servir de son arme.

Cet Arabe, avec des gobelets, des baguettes, ses animaux etc. faisait réellement des prodiges d'adresse dans ses différents tours.

Indignés de la manière dont on nous avait traités au lazaret, je me joins au commandant de notre vaisseau, pour dresser une protestation aux autorités d'Alexandrie contre les règlements de leur quarantaine, dont l'exécution encore plus que la teneur n'était rien moins que révoltante pour les étrangers. Le commandant va la porter lui-même à terre en l'accompagnant de ses commentaires; mais il est bien probable que ce langage de la raison n'aura pas eu chance de se faire écouter là. D'ailleurs, pour qui connait le gouvernement turc, la chose est des plus simples. Ce n'est nullement dans le but de se protéger contre la peste ou autre maladie contagieuse qu'on fait de tels règlements, mais uniquement pour rançonner les étrangers, leur arracher quelques piastres. Si nous eussions offert une compensation dès le début, nous nous serions évité toutes ces tracasseries. Un voyageur de notre vaisseau ayant mis pied à terre

à Port-Saïd, on voulut le soumettre à de telles exactions ; mais comme il connaissait son monde, il offrit 10 francs, et on lui permit sans plus de cérémonies de revenir à bord. Ainsi procèdent les Turcs !

S'il y avait danger réel de la peste et qu'on voulût s'en mettre à l'abri, pourquoi obligerait-on les passagers d'un vaisseau à descendre à terre pour subir des purifications, sans exiger la même chose de l'équipage ? Pourquoi nous obligerait-on à soumettre aux fumigations une partie seulement de notre bagage, en laissant le reste à bord ? Mais allez donc raisonner avec des Turcs ? et encore plus avec des français qui se sont faits Turcs ?

Port d'Alexandrie, mardi 10 *mai.*—Dès les 6 h. ce matin, on s'est mis à appareiller pour le départ.

Il est vraiment étonnant de voir le nombre de lourds chalands qui sont venus verser leur contenu dans notre vaisseau : céréales, laine, coton, gomme arabique, oranges, etc., ont rempli la calle de manière à n'y pouvoir rien ajouter.

A 9 h., nous nous mettons en marche, et moins d'une heure après, je saluais de mes adieux la terre des Pharaons qui disparaissait à nos regards. Le temps est magnifique, une légère brise de l'ouest fait à peine onduler l'onde bleue que fend notre bateau à une vitesse de quinze nœuds à l'heure ; mais voici que dans l'après midi la mer s'agite, le soleil se cache, des nuages menaçants nous environnent de toutes parts, des éclairs immenses sillonnent l'atmosphère, le tonnerre fait entendre sa voix, et tout nous fait présager une tempête. Mais la petite lampe que l'on a allumée devant l'image de l'Etoile-de-la-Mer avant le départ, n'est pas encore éteinte ? et Marie, intéressée par les prières des amis au pays, jointes à celles des pauvres orphelines de Nazareth, veille sur nous, et va écarter tout danger ! Aussi la mer se trouble à peine, et après quelques grains de pluie, les nuages se dissipent et le calme se rétablit.

Mercredi 11 *mai.*—Temps magnifique, mer assez calme, bien que quelques uns se sentent cependant incommodés ; quant à moi, je n'en éprouve aucun effet ; je me porte à merveille ; ai bon appétit, et sens tous les jours revenir ma vigueur d'autrefois, que la maladie et les fatigues avaient en partie fait disparaître. Les gens de bon appétit ont toutes les facilités de le satisfaire à bord des vaisseaux français, car on n'y mange pas moins de cinq fois par jour, savoir : à 6 h. c'est le café ; à 9 h. le dé-

jeûner; à 12½ h. la collation; à 5 h. le dîner, et à 8 h. le thé. Je profite de ma bonne disposition du moment, surtout pour manger des fruits que je m'interdis presque totalement en tout autre temps. Tours les jours on nous donne des oranges, des abricots, des nèfles que je ne connaissais pas auparavant et que je trouve excellentes. C'est un fruit se rapprochant un peu de nos senelles, mais beaucoup plus gros, d'un pouce à un pouce et demi de diamètre, à chair très juteuse, et avec deux gros noyaux pierreux. Leur digestion est des plus faciles. On ne regrette qu'une chose en mangeant des nèfles, c'est que les noyaux soient si volumineux pour laisser trop peu d'espace à la chair.

On nous sert aussi, tous les midis, une excellente petite huître, que j'avais rencontrée pour la première fois à Cette, mais dont je n'avais pas alors voulu goûter. C'est la *clovisse* du midi de la France, *Venus verrucosa.*

Jeudi, 12 *mai.*—La journée se passe sans incidents remarquables. Nous voyons dans la mâture de notre vaisseau un petit passereau qui s'est laissé prendre à notre départ d'Egypte; il lui faut maintenant faire la traversée pour prendre terre en Italie, car il n'est pas à vol assez soutenu pour faire une centaine de lieues sans se reposer. Pressé sans doute par la faim, il est venu plusieurs fois sur le pont y dérober quelques graines, et a failli tomber sous la griffe d'une petite chatte qui a été assez prompte à l'observer. Plusieurs fois Minette a fait des excursions dans les cordages à sa poursuite, mais le léger volatil, toujours sur ses gardes, savait d'un coup d'aile se soustraire à ses poursuites.

Vers le soir, nous avons encore un orage avec éclairs et tonnerre, cependant la mer demeure encore peu agitée.

Vendredi, 13 *mai*—Gros vent ce matin; mer passablement houleuse; le mal de mer fait de nouvelles victimes, cependant je tiens toujours bon. Vers 9 h., beau soleil et le vent tombe.

A 10h. nous commençons à voir l'Etna, ainsi que les montagnes de la Calabre.

A 3 h., nous avons une vue distincte des montagnes de la Calabre; nous voyons les habitations et les masses basaltiques de ses montagnes exhibant les échelons qui les distinguent. Je pense qu'on ne pourrait trouver nulle part de montagnes plus pittoresques. Leur forme carrée, simulant souvent des tours;

les pointes anguleuses, la verdure de leurs plateaux tranchant sur le brun rougeâtre de leurs flancs escarpés, leur impriment un cachet tout particulier d'originale sauvagerie, pouvant les faire prendre pour de gigantesques constructions titaniques. Mais ce qui m'étonne surtout, c'est de voir par-ci, par-là, des édifices sur ces blocs à parois perpendiculaires paraissant inaccessibles. Je ne suis plus si surpris maintenant que les brigands des Calabres soient si redoutables et si difficiles à dénicher. Cachés dans leurs repaires, ils peuvent, avec la connaissance parfaite qu'ils ont des lieux, tenir tête à toute une armée de gendarmes.

Nous approchons davantage de la côte, et nous voyons un train de chemin de fer dessinant sa silhouette sur le flanc des montagnes, en serpentant à travers les habitations et certaines pointes de rochers qu'il coupe par des tunnels.

A 5 h. nous passons devant Messine, sur la côte de Sicile. Presque en face, de l'autre côte du détroit, nous voyons Reggio, qui présente aussi une jolie apparence.

La largeur du détroit varie entre 4 à 6 milles. Les steamers le traversent en tout temps, à toute vapeur, sans rien craindre ; mais il est facile de comprendre, qu'avec les anciennes galères qui n'avaient que les rames et les voiles pour se mouvoir, ce passage pouvait être très dangereux par certains temps. Deux pointes se projetant assez loin au large, l'une de chaque côté, et à peu de distance l'une de l'autre, rendaient le passage presque impossible avec certains vents, car en évitant l'une on se jetait sur l'autre. C'étaient là Charhybde et Scylla, dont la mythologie avait su s'emparer pour faire des remous qu'elles produisent, des monstres dévorant les vaisseaux s'aventurant dans leur voisinage.

Vers les 8h., nous voyons poindre à notre gauche, au dessus des collines de la côte Sicilienne, le grand fanal de la Méditerrannée, comme l'appellent les marins, le Stromboli. Le Stromboli est un volcan des îles Lipari, situées au N. des côtes de Sicile. Il est continuellement en éruptions, qui se répètent deux fois par quart d'heure. Comme nous passons assez près, nous pouvons l'examiner tout à notre aise. La montagne qui est très élevée, a la forme la plus gracieuse ; on dirait un immense cône émergeant de la mer. Le volcan semble occuper toute l'île à lui seul. cependant, en l'abordan de plus près, on voit un village reposant à ses pieds. Nous

persévérons jusqu'à 10 h. sur le pont, dans l'espoir de voir le grand-fanal briller dans l'obscurité, mais il fait un clair de lune décourageant, c'est à peine si le jet de fumée s'échappant du sommet du cône se colore en roussâtre.

Naples, samedi 14 *mai.* — Peu après 7 h. ce matin, nous voyons le Vésuve dominant de sa pointe fumante, les cimes élevées qui bordent la côte occidentale de cette partie de la presqu'île Italique. Nous passons devant le golfe de Salerne, laissons à notre gauche l'île de Capri, célèbre par la retraite du fameux brigand moderne, Garibaldi, et entrons dans le golfe de Naples. Laissant à notre droite la baie de Castellamare, et à notre gauche l'île d'Ischia, qui cette année encore a été si épouvantablement ravagée par un tremblement de terre, nous saluons en passant le Vésuve, et allons jeter l'ancre vers 11 h. à quelques arpents des quais de la ville.

Comme lors de notre départ, à peine sommes-nous mouillés, que les chaloupes viennent de tous côtés s'accrocher aux flancs de notre vaisseau, dans l'espoir d'avoir quelques passagers à transporter. Je n'en ai pas compté moins de 54 qui sont venues ainsi faire le guet, lorsque nous n'étions que 8 à 10 passagers devant prendre terre ici. Mais personne ne peut descendre et nul étranger ne peut monter à bord, tant que le médecin du port n'est pas venu faire sa visite. Et ce médecin se fait longtemps attendre. Nous avons pour nous amuser en l'attendant nos chanteurs et chanteuses ordinaires, avec leurs guitares et tambourines, et nos plongeurs à la chasse des sous qu'on leur jette. Nous pouvons aussi tout à notre aise jouir du coup d'œil sans pareil que nous offre ce port de Naples, l'un des plus beaux du monde. La ville s'élève en face de nous en amphithéâtre sur le flanc de la montagne qui l'abrite au N. Ses constructions ainsi étagées les unes sur les autres, toutes aux toits en terrasses, sont dominées çà et là par les clochers des églises aux tuiles fayencées, dont le poli ajoute encore au brillant des couleurs qu'elles portent. Quelques pointes, comme San-Martino, plus saillantes sur le reste, nous montrent des constructions isolées et des escarpements que voilent des arbres fruitiers ou d'ornement. Au bas, sur la rive, derrière les quais que des grillages richement ornementés séparent de la rue, on voit s'étaler le palais royal, avec ses vastes galeries et ses allées d'arbres. A notre droite, c'est Portici qui se continue jusqu'au Vésuve simulant un pilier

auquel serait attachée la portion de cercle que forme cette banlieue.

Naples nous offre tout à la fois l'aspect d'une ville occidentale et d'une ville orientale. La couleur nette de la pierre taillée de ses constructions, ses rues larges et macadémisées, en certains quartiers, ses clochers coniques et non en flutes comme les minarets musulmans, la verdure des nombreux arbres d'ornement qu'on voit presque partout, nous montrent une véritable ville Européenne. Et d'un autre côté, sa basse-ville où les constructions laissent à peine entrevoir les couloirs servant de rues, ces toits en terrasses donnant une forme cubique à tous les bâtiments, cette armée de faquins déguenillés encombrant les rues du port, et obsédant les voyageurs de leurs importunités, ce spectacle de fainéants affamés, couverts des haillons de la misère, qui dorment sur les trottoirs ou le long des palissades, nous reportent en plein Orient.

Tous les voyageurs se sont plus à vanter Naples, comme sans pareille au monde pour la beauté de son port : " voir Naples et mourir", a-t-on dit. Mais ce port l'emporte-t-il réellement sur Québec en beauté ?

Pour le port, je le concède. L'étendue est plus considérable à Naples, la vue plus grandiose, l'aspect plus gracieux. Mais pour le panorama des environs, je n'hésiterais pas à donner la préférence à Québec. Transportez-vous donc sur la terrasse Frontenac, par exemple, et voyez s'il peut être panorama plus étendu et plus varié. A vos pieds, c'est la basse-ville qui semble être resserrée entre le cap et cette forêt de mats couvrant notre fleuve dans la belle saison. De l'autre côté, sur la rive, ce sont les voies ferrées avec leurs gares, et, couronnant les collines, les riches et coquettes constructions de Lévis. En amont, c'est S. Romuald avec les hautes cheminées de ses usines et ses riches dépots de bois d'exportation. En aval, c'est St-Joseph, s'avançant sur le courant comme menaçant de l'intercepter, et le refoulant au N. pour le forcer à aller se fendre en deux sur la pointe de l'Ile-d'Orléans, qui nous étale ses coquets villages et ses champs fertiles. A gauche c'est la rivière St-Charles, offrant son contingent pour baigner le promontoire de trois côtés ; et au delà, c'est la Canardière avec ses riches cultures, Charlesbourg, Beauport avec sa longue file de constructions qui se continue jusqu'à Montmorency, dont on voit bondir les eaux écumantes, etc. Et tout ce paysage se dessine sur une zône de

verdure que n'interrompt nulle part des cimes dénudées que nous en voyons tout autour de Naples, et que couronne encore, du côté du Nord, la chaîne des Laurentides, dont les découpures aux teintes bleuâtres se confondent à l'horizon avec les nuages. Sans contredit l'immense cône du Vésuve est d'un majestueux sans pareil; mais notre Montmorency, précipitant une masse masse d'eau considérable d'une hauteur de 160 pieds, n'est pas non plus un phénomène ordinaire. Je dirais donc que Naples l'importe pour la beauté du port, mais que Québec lui est supérieure pour le panorama général.

Il est midi, les officiers ont fait leur visite, et nous descendons dans les chaloupes. On nous dépose sur le quai de la douane, par l'intérieur de laquelle il nous faut passer et soumettre nos malles à l'inspection. Je dépose mes deux malles sur le comptoir sans les ouvrir, à côté des deux Frères franciscains qui n'avaient qu'un petit sac de coton pour tout bagage. La question habituelle est posée : avez-vous de l'eau-de-vie? du tabac?—J'ai du tabac dit l'un des frères.—Montrez.

Et le Frère délie son sac assez lentement, en tire une petite boîte de fer blanc enveloppée dans une gazette, pouvant contenir environ une livre de tabac en poudre. Bon, me dis-je à moi-même, c'est du tabac du mont Thabor, si l'officier peut s'aviser d'y goûter, il va être bien puni de ses inutiles perquisitions. Deux pauvres Frères dont tout le bagage est renfermé dans un sac de coton ne pesant pas dix livres, peuvent ils porter des effets de commerce intéressant le fisc?—Ouvrez la boîte, fait l'officier. Le Frère l'ouvre avec difficulté; l'odeur qui s'en échappe embaume l'appartement.—Oh! c'est du tabac en poudre, dit le douanier, il n'y a pas de conséquence; mais je vais toujours bien prendre une prise. Et plongeant le pouce et l'index dans la boîte, il se porte la poudre au nez. Mais aussitôt commence les éternuements, et c'est à n'en plus finir.—Je n'ai ni tabac, ni eau de-vie, dis-je à l'officier, pendant que les Frères refaisaient leur paquet, veuillez me laisser passer.—Arrêtez ..pst...quelle diable...pst...de poudre ont ils là...pst, ce n'est pas fait .... pst .... pour être mis dans le nez!

Les yeux tout pleureurs, et voyant à peine clair, il fait la marque officielle sur mes malles et me laisse aller. Je suis bien sûr que s'il a trouvé du tabac en poudre dans quelque autre malle, il ne s'est pas avisé d'en prendre une prise.

A peine avais-je franchi la porte de la douane, que je suis

assailli par une foule de voyous désœuvrés qui m'arrachent mes malles en se les disputant, pour avoir l'occasion de gagner quelques sous. Mais je voulais prendre une voiture, et mon homme voulait à tout prix aller à pied. C'est à peine si je puis le suivre dans la foule pour le ramener à la voiture que j'avais retenue. Cependant il s'obstine encore et veut porter ma malle quand même, la porter probablement là où il lui plaira, c'est-à-dire m'en débarrasser. Le cocher et lui en sont à se tirailler ma malle en se disant de gros mots, lorsque j'appelle un homme de police qui vient régler le différent, en s'emparant de ma malle et en la mettant lui-même dans la voiture. —Rien pour ce faquin, dit le policier.

—Donnez à ce malheureux, dis-je au cocher, en lui remettant une petite pièce de quatre sous.

—Au faquin ? mais vous ne lui devez rien.

—Donnez toujours.

Je fus un peu surpris de ce nom de faquin qu'on donne ici aux porte-faix ; j'aurais cru leur faire injure en le leur appliquant, mais ils ne s'en offensent nullement et le reclament aux mêmes.

Je me rends à un hôtel de la via Santa-Lucia, dont un ami m'avait donné l'adresse, et aussitôt mon dîner pris, je me mets à la visite de la ville.

Et tout d'abord, je prends une voiture pour me rendre à San-Martino, dont je n'avais pu faire la visite en allant. La montée est longue et raide, et les chevaux de Naples sont loin de valoir ceux de Québec.

San-Martino est un monastère de Bénédictins situé sur un plateau dominant toute la ville de Naples, ayant vue sur le port, le Vésuve et tous les environs. Mais ces vastes édifices, dont les murs ont retenti tant de fois des chants religieux des bons moines, dont les cellules ont été si souvent témoins des actes de mortification de saintes âmes que les dangers du monde avaient portées à venir chercher là la retraite et la paix du cœur, sont aujourd'hui déserts. C'est à peine si le costume de cinq à six frères qui en ont la garde peut nous donner une idée de ses anciens habitants.

On admire la richesse de décoration des sanctuaires, corridors, sacristies, etc., les œuvres d'art, ouvrages des moines, que recèlent ces murs solitaires ; mais ce ne sont plus que des reliques du passé : les cloîtres sont silencieux, la poussière

siège en permanence sur les riches boiseries et les sculptures des stalles, les pupitres sont veufs de leurs in-folios, les autels sont sans lumières, et seuls les pas des visiteurs sur les dalles, avec les remarques que leur suggèrent les souvenirs attachés à ces lieux, viennent rompre de temps en temps le silence de ces retraites abandonnées. C'est que la révolution est venue ici faire son œuvre. Ceux qui font la guerre à Dieu, ont craint sans doute la puissance d'âmes séparées du monde et rapprochées en quelque sorte du Ciel, pour le succès de leurs desseins pervers, et n'ont rien vu de mieux à faire que de les faire disparaitre.

On nous fait payer une entrée, et un des soldats qui tiennent ici garnison, nous fait parcourir les différentes pièces du couvent. Nous admirons dans le cloître, en arrière de l'autel principal, des sculptures que seuls des moines pouvaient exécuter, tant elles ont nécessité de temps, de patience et d'habileté. C'est une richesse de détails et de bon goût à défier toute imagination. La balustrade devant le maître-autel, est peut-être la pièce la plus riche de toute cette église. Les marbres les plus rares, d'un travail exquis, découpés en coquilles, cornes d'abondance, arabesques, fruits, etc., présentent le plus agréable coup d'œil qu'on puisse imaginer. Les fresques des murs et de la voute ont des pièces que les artistes les plus habiles viennent étudier et admirer. Oh! qu'ils devaient vivre heureux ces moines qui, débarrassés de tous les soucis de la vie, s'en venaient ici, couler dans la paix, au milieu de ces merveilles du génie de l'homme, des jours que le monde peut-être avait déjà semés d'amertume, et prendre au milieu de ces richesses et de ces beautés de l'art, un avant-goût des félicités de l'autre vie. Et il a suffi du soufle d'un impie pour faire disparaître tout cela! Mais attendons; on ne se moque pas impunément de Dieu, et tôt ou tard sa vengeance aura son tour!

Je redescends dans la ville et congédie mon cocher pour avoir le temps de parcourir les rues plus à mon aise. Je suis tout étonné de voir comme partout, dans les magazins, on me répond en français, lorsque je leur adresse la parole.

En passant près du port, en revenant à mon hôtel, je remarque sur le quai un étalage de coquilles. Je les examine; il y avait plusieurs belles pièces, des Toupies, des Fuseaux, des Buccins, des Porcelaines etc. mais malheureusement toutes d'espèces que je possédais déjà. J'en choisis cependant un

certain lot, des Rostellaires, des Cônes, des Olives etc. que je me fais céder pour cinq francs, lorsqu'on m'en demandait dix-huit.

Comme je voulais visiter le Vésuve le lendemain, je prends mes mesures avec un conducteur de voiture pour tout le trajet. Il s'offre de me faire visiter Herculanum, Pompéï et le Vésuve pour 15 francs. Je lui dis que je ne pourrais donner de réponse définitive que le lendemain, vers les sept heures, s'il venait à mon hôtel.

Les gens de mon hôtel, dont le propriétaire était allemand, s'étaient montrés affables et complaisants. Je dis à l'un des employés qu'on m'avait offert de me conduire au Vésuve et de m'y servir de cicerone pour 15 francs.—Et moi je vous y conduirai pour 10, et vous servirai tout de même de cicerone.—Très bien ; nous partirons à 7 h., et vous direz au cocher qui viendra me demander que je n'ai pas besoin de ses services.

Je demeure tranquille en m'applaudissant de mon marché. L'ascension seule du Vésuve, en chemin de fer, coûte 25 francs, et je vais tout voir pour 10. J'aurais dû cependant ne pas oublier que l'Italie n'est pas fort éloignée de la Grèce, et que les Italiens se montrent Grecs assez souvent, surtout auprès des étrangers.

Naples, dimanche 25 *mai.*—Je fus tristement affecté, en sortant ce matin pour aller dire la messe, de voir des ouvriers déjà à l'œuvre, sur une maison en construction de l'autre côté de la rue. Qu'un malheureux s'oublie et reste en arrière, tout en en rougissant, dans l'accomplissement de ses devoirs religieux, la chose se comprend assez, si l'on tient compte de notre nature viciée et de notre faiblesse ; mais qu'on affiche publiquement sa violation des lois divines, que l'on fasse ainsi abstraction de la Providence dans le gouvernement des choses de ce monde, voila ce qui révolte tout sentiment chrétien et ce que Dieu ne peut laisser impuni. Tôt au tard il aura son tour.

Je vais dire la messe à l'église Ste Lucie, sur le port même. Je suis très courtoisement accueilli par les prêtres de cette église, qui sans être considérable, est cependant propre et bien ornée.

Peu après 7 h. je pars en compagnie de mon employé de l'autel, dans une bonne voiture, pour Pompéï. Le temps est serein, la fraîcheur du matin des plus agréables, et la promenade des plus attrayantes.

Nous longeons toujours le port, en suivant la courbe qui le termine au N. Sur la ligne qui divise la ville de Portici, nous voyons une magnifique statue colossale de S. Janvier, en marbre blanc, levant un bras menaçant vers le Vésuve, et semblant lui dire: "tu n'iras pas plus loin." C'est un ex-voto commémoratif du saint protecteur de la ville lors d'une éruption extraordinaire du volcan.

Portici n'est pour ainsi dire que la continuation de la rue de Naples la plus rapprochée du bord de l'eau, qui se prolonge jusqu'au pied du Vésuve, et même jusqu'à Pompéï. L'industrie de la pâte, macaroni, vermicelle, etc., parait être l'occupation principale des habitants de Portici. A toutes les portes on voit des étalages de pâte séchant au soleil. Des espèces de cadres portant des baguettes sur lesquelles des lanières de pâte sont suspendues, se voient partout. Il va sans dire que les mouches trouvent là une table toute dressée pour elles. Aussi y abondent elles par milliers ; ajoutez à cela les nuages de poussière que soulèvent les voitures en passant dans le chemin, et les chiens qui de temps à autres viennent y lever la patte, et vous aurez là une idée de la propreté qu'on apporte à la préparation de ces pâtes.

Nous passons devant une église dont on devait le lendemain célébrer la fête patronale. Tout était disposé pour une illumination qu'on devait donner le soir même. Les préparatifs que l'on faisait, non seulement à l'église, mais encore dans toute la paroisse, étaient vraiment extraordinaires. La façade de l'église ne portait moins de 500 lumières, et partout la rue était traversée de cordons supportant des lampes, des lanternes chinoises et des inscriptions.

Mais nous voici au pied du Vésuve même, qui de ce côté est tout rapproché de la mer. Notre cocher nous arrête à une certaine maison faisant suite à la file de la rue, et n'ayant rien de bien remarquable. C'est l'entrée d'Herculanum. Nous payons un franc d'entrée, et nous pénétrons à l'intérieur. On nous munit de bougies, et nous descendons dans les profondeurs par un très long escalier. Nous suivons certains corridors et arrivons à une grande place, ou plutôt à une grande construction, qui était le théatre même qui a été englouti sous la lave du volcan. Le parterre, l'orchestre, les salles des acteurs, les couloirs etc., tout est dans une conservation parfaite. Herculanum, aujourd'hui Résina, fut d'abord détruite l'an 63 de J. C. par

un tremblement de terre, puis en 79 couverte par la lave de la fameuse éruption du volcan.

La Résina d'aujourd'hui, bâtie sur l'Herculanum d'autrefois, est encore un joli village, aux maisons proprettes et bien entretenues.

Nous tombons à sa suite dans une campagne des mieux cultivées, se prolongeant jusqu'au bord de la mer. On aurait peine à croire qu'on marche là sur une immense couche de lave et sur des constructions, si les fouilles avoisinantes ne venaient nous en démontrer l'évidence.

Vers les 10 h., nous sommes à Pompéï. Nous laissons notre cocher avec sa voiture à l'hôtel, et pénétrons de suite dans la ville d'autrefois. L'endroit où est construit l'hôtel, semble se trouver en dehors du champ qu'a recouvert la lave, car pour parvenir à la ville déblayée, il faut monter une colline assez élevée. Il est probable que la ville était bâtie sur ce plateau, et qu'en cet endroit la lave se serait arrêtée au bord, car ailleurs ce n'est que l'eau même de la mer qui a arrêté le courant.

Nous franchissons une lourde porte en maçonnerie, montons la colline, et nous trouvons de suite dans la ville fossile. Toutes les constructions sont allignées le long des rues et semblent ne manquer que de leurs toits. Les rues numérotées, sont pourvues de trottoirs en pierre de même que leur pavé. Ces trottoirs sont élevés d'au moins 12 pouces, et à l'intersection des rues, nous voyons de gros blocs de pierre, sur lesquels les piétons mettaient les pieds pour les traverser, sans être forcés de descendre sur le pavé même. Nous voyons la pierre du pavé usée à ces endroits par le sillage des roues des voitures, que les blocs soulevés forçaient à passer toutes au même endroit.

Nous trouvons des places publiques, des temples, des théatres etc. avec colonnes, statues etc., des fontaines plus ou moins ornées etc., etc. Nous pénétrons dans un grand nombre de maisons, dont plusieurs portent encore le nom de leur propriétaire. Nous admirons la parfaite conservation des mosaïques de l'atrium en marbres plus ou moins riches, et ce qui est encore plus étonnant, les fresques des appartements encore si fraîches, si distinctes qu'on à peine à croire qu'elles datent de plus de dix-huit cents ans.

En effet, c'est en l'année 79 de notre ère qu'eut lieu cette fameuse éruption du Vésuve, qui ensevelit sous les laves et les

cendres Pompéï, Herculanum et Stabbies, et dans laquelle périt Pline l'ancien. L'éruption dura trois jours, et répandit dans l'air une si grande abondance de cendres, que la lumière du soleil en fut obscurcie, et que les habitants, pour fuir plus aisément devant la lave qui s'avançait sur leur ville, étaient obligés de se servir de fanaux. Nul doute que cette épaisse couche de cendre n'a pas peu contribué à la conservation de tout ce qu'on retrouve aujourd'hui dans les fouilles, en s'interposant entre les objets et le flot de lave qui vint les recouvrir. Cette durée de trois jours avant l'écoulement de la lave explique aussi comment il se fait qu'on a trouvé si peu de cadavres (7 à 8) dans les décombres ; les habitants ayant eu le temps de passer de l'autre côté de la baie de Castellamare avant la destruction de leurs demeures.

Les résidences d'alors étaient comme celles d'aujourd'hui, toutes à toits en terrasses. Ces terrasses se sont effondrées sans doute à l'intérieur, mais en déblayant les demeures avec précaution, on retrouve toute leur distribution parfaite, avec en outre l'ameublement que chaque pièce portait alors : peintures sur les murs, tables, bancs, lampes, ustensiles de cuisine etc.

La partie déblayée forme déjà une ville assez considérable, et les fouilles se poursuivent toujours.

On voit un bon nombre de maisons dans la partie déblayée, dont l'intérieur est encore rempli de décombres, lorsque les voisines sont découvertes jusqu'au pavé. On en agit ainsi pour offrir aux riches visiteurs, et surtout aux têtes couronnées, l'occasion d'acquérir des reliques de ces temps reculés, en faisant déblayer ces demeures à leurs frais. Plusieurs princes se sont déjà rendus acquéreurs de telles propriétés.

Avant de nous retirer, nous visitons aussi le musée où les objets retirés des fouilles sont étalés et gardés. Nous y voyons des cadavres, des meubles, des lampes, des ustensiles de différents genres etc.

Revenus à l'hôtel, il est près de midi, c'est le temps de prendre notre repas avant de revenir sur nos pas pour faire l'ascension du volcan. Je paye la note, non seulement pour moi, mais encore pour mon conducteur et pour le cocher qui réclame quelque chose pour son cheval, en tout 7 francs. Sans doute, me dis-je en moi même, qu'on me tiendra compte de ces dépenses.

Revenus près de la montagne, nous laissons la route principale pour suivre une rue à droite nous conduisant au village de Torre del-Annunziata, situé à l'endroit même où commence l'ascension. C'est de ce village que sort ce fameux vin connu sous le nom de lacryma-Christi.

Ici, il faut laisser la voiture pour prendre la selle, car la route n'est plus carossable au delà. On nous amène donc deux chevaux conduits chacun par un homme, l'un de ces chevaux pour moi et l'autre pour mon conducteur. Puisque je prenais ici un guide spécial, je n'avais plus besoin de mon cicerone de la ville. Cependant, pensais-je, s'il veut venir, c'est son affaire. Mais avant de partir, voici qu'on réclame des arrhes pour la voyage qu'on va entreprendre. Tenez, dis je à mon conducteur, voici les dix francs convenus, et laissez moi tranquille pour tout le reste. Nous voici partis.

Nous passons dans des petites rues sales, mal entretenues, étroites, à travers des maisons et des vergers, et commençons à monter. Bientôt nous sommes au delà des maisons et poursuivons la route à travers des champs cultivés, pour ne trouver plus loin que la terre nue ou couverte de broussailles. Nos deux conducteurs, le père et le fils, suivaient à pied, à côté de chacun de nous, excitant nos bêtes de temps en temps. Après bien des montées plus ou moins raides et plus ou moins pénibles pour nos bêtes, entremêlées de quelques petites descentes, nous atteignons un plateau où nous trouvons une petite cabane avec quatre hommes là qui attendent les voyageurs, pour les conduire à pied jusqu'au sommet même, car au delà, les chevaux ne peuvent plus servir pour l'ascension.

Nous mettons pied à-terre, pour nous reposer un peu et admirer la beauté du coup d'œil que nous avons de ce point. L'Annunziata, Résina, Pompeï, plusieurs villages au delà de la baie de Castellamare, le beau golfe de Naples avec ses îles, etc., le coup d'œil est vraiment enchanteur !

On m'offre de me passer une corde sous les bras, dont deux hommes tiendraient chacun une extrémité, pour m'aider à gravir la rampe ; mais ce mode ne me convient pas. Je préfère marcher à la suite d'un homme qui me donnera simplement la main. Nous avons bien encore 400 à 500 pieds à gravir, et la pente est des plus raides. Ajoutez que nous enfonçons à chaque pas dans la cendre, à tel point que le sentier de la route est à peine visible. Mon conducteur ôte son habit, se le

met sur l'épaule, et j'en saisis l'extrémité. J'ai soin de mettre mes pieds dans ses pistes, afin de moins enfoncer dans la cendre. Quelquefois un caillou ou des blocs de lave nous servent comme de marches, mais il arrive souvent que ces échelons, pour être trop élevés, nous sont plus nuisibles qu'avantageux. Mon compagnon de l'hôtel, avec l'autre conducteur, marchent séparément à notre suite ; nos deux homme aux chevaux sont restés à la cabane du plateau.

Je ne fus pas longtemps sans reconnaitre que mon guide avait des poumons plus jeunes et plus vigoureux que les miens, aussi à toutes les huit ou dix minutes, je l'arrêtais pour m'essouffler un peu.

Le sentier, qui n'a d'autre avantage que d'avoir la cendre un peu plus foulée et moins mobile, se dirigeait à l'E. pour faire une espèce de zigzag afin d'adoucir la rampe ; il nous amène droit en face de la déchirure de la lèvre du cratère, par où s'échappe la lave. C'est que dans le cratère même, qui offre un circuit de plus d'un mille de parcours, s'élève un cône, d'une soixantaine de pieds, au dessus même de la matière en ébullition. Ce cône est beaucoup plus rapproché du bord du cratère du côté de l'Est que partout ailleurs, et laisse échapper la fumée et la lave, non par son sommet, mais par une fissure de son flanc. Nous voyons la lave, semblable à un métal en fusion, s'échapper de cette ouverture et couler sur la pente de la montagne. De temps en temps nous entendons des détonations à l'intérieur et nous sentons le sol vibrer sous nos pieds. La lave, plus ou moins refroidie au dessus de l'ouverture, se dégage parfois en masses semi-liquides qui roulent souvent à une grande distance sur les cendres de la montagne.

Mais voici que le sentier que nous suivons se trouve intercepté par le courant de lave qui s'est échappé du cratère pendant la nuit. La couche de nouvelle lave peut avoir une couple de cents pieds de long sur une cinquantaine de large. Brillante comme la flamme près de l'orifice, elle passe au violet, au bleuâtre, et au noir suivant qu'elle est plus ou moins refroidie. Notre guide n'ayant pas prêté assez d'attention, nous nous trouvons obligés de descendre pour contourner une pointe de la nouvelle couverture qu'a reçue la cendre, ou de traverser cette pointe en marchant dessus. "Elle est assez dure pour nous porter dit le guide, avançons." Nous nous aventurons sur cette surface. Mais quelle chaleur assitôt nous monte à la figure ! Je la touche de la main, et c'est à peine si je puis en-

durer son contact. Nous avons une trentaine de pieds à traverser ainsi, et à chaque instant je crains toujours d'enfoncer dans la matière en fusion ; je crains d'autant plus que nous avons souvent à écraser sous nos pieds des portions de lave qui se sont soulevées en se refroidissant. Nous reprenons à la fin notre sentier et parvenons en peu de temps sur le bord même du cratère. L'ascension depuis l'endroit où nous avions laissé nos chevaux avait duré 40 minutes.

Lorsqu'on voit la montagne du bas, on ne s'imaginerait guères que son sommet puisse présenter une telle dépression. C'est que les lèvres du cratère se confondent alors avec le cône même qui s'élève au sein de celui-ci.

Le cratère forme une immense chaudière, d'environ un mille de tour, portant, à une profondeur de 10 à 20 pieds du bord, une croute solide sur laquelle nous marchons sans aucune crainte, bien qu'elle soit fendillée en plusieurs endroits, et qu'on voie des vapeurs s'échapper de ces fissures. La descente sur cette croute est plus au moins facile, suivant les escarpements et la hauteur des lèvres qui sont très inégales dans tout le pourtour ; en certains endroits elle est des plus faciles, et en d'autres tout-à-fait impossible. Toute la surface de cette croute, qui présente des inégalités plus ou moins considérables, bien que son aspect dénote au premier coup d'œil, qu'elle n'est que la solidification d'une matière liquide, est couverte d'une couche de soufre du plus beau jaune, faisant un contraste frappant avec le brun foncé du cône qui s'élève au milieu.

Cette croute, dont on ne peut juger de la solidité au simple coup d'œil, ces fissures émettant des jets de vapeur, la lave que nous voyons sortir liquide et enflammée du réservoir à quelques pas plus loin, la haute température du sol que nous foulons à nos pieds, tout nous détournerait de nous aventurer à l'intérieur sur cette surface solidifiée du liquide en ébullition ; mais nous apercevons, en arrivant sur les bords, des groupes de messieurs et de dames par-ci par-là, qui ne paraissent rien redouter ; aussi, à leur exemple, y descendons-nous sans aucune appréhension.

Les conducteurs m'offrent de me faire faire l'ascension du cône même, qui s'élève d'une soixantaine de pieds et d'avantage au dessus de cette croute, un peu en dehors du centre, et qui laisse échapper la fumée et la lave par une fissure de son flanc du côté de l'E. ; mais la rampe me parait très raide, et une station

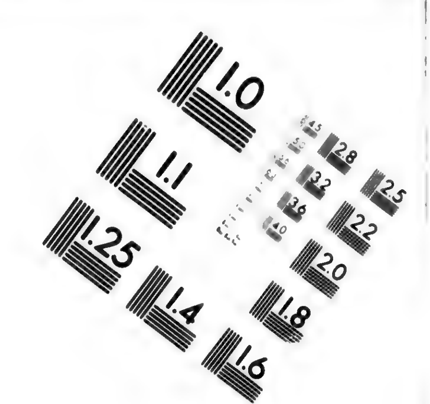
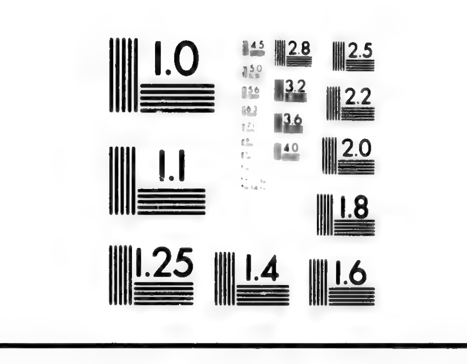


IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



sur le sommet du cône même, dont l'intérieur est plus ou moins évidé, m'inspirait autant de crainte qu'elle me promettait de jouissance pour me déterminer à me soumettre à cette nouvelle fatigue. Nous remontons par une autre issue sur le bord du cratère pour nous reposer un peu, y prendre un verre de vin avec un gâteau que nos conducteurs avaient apportés, et reprendre ensuite la descente.

Nous voyons à quelques arpents au dessous de nous, du côté de l'O., la station du chemin de fer à chaîne qui sert à transporter là les voyageurs qui veulent prendre cette voie. Mais en outre du tarif pour ce trajet (25 francs), on se trouve privé du plaisir de faire une connaissance plus intime avec la montagne en en gravissant le flanc, de pouvoir jouir du point de vue à divers degrés d'élévation, et on nous laisse encore à faire à pied 5 à 6 arpents de la rampe, là ou elle est le plus raide et le plus pénible.

Malheureusement des petits nuages interposés entre le sol et la hauteur où nous nous trouvons, 3500 pieds, nous privent du magnifique coup d'œil que nous offrirait le panorama des environs.

Sur la cendre où nous nous asseyons, se trouvent épars çà et là de nombreux fragments de roches, portant des traces de la chaleur plus ou moins intense à laquelle ils ont été soumis. Autant que je pus en juger malgré leur altération, je crus reconnaître des roches stratifiées, ce qui serait la preuve qu'elles auraient été violemment détachées des parois de l'ouverture du cratère sous la violence des éruptions. Quelques uns de ces fragments paraissent même avoir peu souffert de la chaleur, et confirment la théorie que la formation de la montagne est due au redressement des couches par une force agissant de l'intérieur, et dont les lèvres plus ou moins déchirées laisseraient se détacher de leur masse ces fragments sous la violence des courants de lave.

Nous reprenons la descente sans tenir compte pour ainsi dire du sentier que nous avions suivi, faisant des pas de géant dans la déclivité, mais toujours en enfonçant dans la cendre jusqu'à mi-jambe. "Mettez donc la main dans les trous que forment vos pieds," me dit le guide. Et je la retirai aussitôt, craignant de me brûler, tant cette cendre mouvante était échauffée. Aussi fallait-il voir le cuir de nos bottes tout mousseux, ayant toute l'apparence d'une fourrure à poil ras.

Nous voyons des champs de lave qui s'étendent sur le flanc Sud de la montagne, couvrant des espaces immenses, et parvenant, à un certain endroit, jusqu'à des maisons de la plaine. La lave, non encore assez altérée par l'action de l'atmosphère, n'a pu permettre qu'en de rares endroits, à de misérables broussailles de prendre racine. Vers l'O. nous voyons cinq à six monticules, en forme de pains de sucre, qui ont surgi du sol lors d'une éruption toute récente.

En moins d'un quart d'heure, nous rejoignons la station où nous attendent nos chevaux, montons de suite en selle et opérons notre retraite sans tarder.

Je vois en plusieurs endroits des touffes de genets d'Espagne, aux branches effilées, aux feuilles rares et peu apparentes, toutes couvertes de leurs belles fleurs jaunes du plus bel aspect.

Revenus à Résina, nous reprenons notre voiture, et nous nous dirigeons vers la ville.

En repassant à Portici, nous admirons encore les préparatifs de l'illumination qui doit avoir lieu le soir même, ainsi que les pièces d'artifice, en grand nombre, qu'on y a déjà montées. Mon conducteur s'offre de m'y ramener le soir ; mais je trouve la place et la rue trop étroites pour m'aventurer seul, sans pouvoir comprendre le langage du peuple, dans une foule considérable en une telle circonstance. Le moindre accident pourrait avoir les conséquences les plus graves.

Je rentre à mon hôtel peu après cinq heures, enchanté de mon excursion. Mais j'oubliais que j'avais affaire à d'honnêtes italiens qui se montreraient en tout fort aimables.

Voici que le cocher commence le premier à réclamer son salaire, 10 francs.—Ce n'est pas mon affaire, lui répondis-je, j'ai payé au conducteur. Ne vous ai je pas donné 10 francs, demandai je à celui-ci ?—Oui, mais c'était pour payer les chevaux pour faire l'ascension.—Comment ? n'êtes vous pas convenu de me faire visiter Pompéï et le Vésuve pour 10 francs ? et je vous les ai donnés, que m'importe à moi ce que vous en avez fait ?—Vous avez donné les 10 francs pour les deux chevaux de Résina, mais le cocher reste encore à payer, et c'est votre affaire.—Peut-on voir malhonnêteté plus révoltante ! Vous êtes employé de la maison, vous m'offrez de me conduire à Pompéï et au Vésuve pour 10 francs. Ce n'est pas assez que, pendant que court ma pension ici, j'aie encore à payer mon

dîner ailleurs et deplus le vôtre, il faut encore que pour le plaisir de vos beaux yeux, je suppose, je vous paye un cheval pour vous faire faire l'ascension du Vésuve en bourgeois, lorsque vous vous étiez engagé à couvrir toutes ces dépenses? Je n'en ferai rien.

Là dessus le maître de l'établissement intervient; nous lui expliquons toute l'affaire. — Voyons donc, dit celui-ci fort gravement: combien vous coûte l'excursion? Vous avez payé pour le cocher?......—Et que m'importent les détails? nous sommes convenus de 10 francs pour toute l'excursion.—Vous avez payé pour Herculanum! — Un franc.—C'est 2 francs; pour Pompéï?—Trois francs pour mon dîner et quatre pour celui de votre homme et le cocher.—Sept francs et 2 font 9; pour l'ascension?—Cinq francs pour mon cheval et autant pour celui de votre homme.—Dix francs; 10 et 9 donnent 19; maintenant le cocher 10 francs; c'est 29; le conducteur aussi 10 francs; c'est 39 francs en tout.—Trente-neuf francs, lorsqu'on est convenu de 10?—Mais, mon cher monsieur, vous avez fait là un excellent marché; il n'est pas rare que des voyageurs payent jusqu'à 50 francs pour cette excursion!—De ce que des voyageurs se sont fait voler 50 francs, il ne faut conclure que je dois être content qu'on m'en extorque seulement 39. Vous m'apprenez à vous connaître! Tenez, pour couper court, voici la balance de trente francs, et si vous exigez davantage, nous irons demain nous expliquer devant le consul anglais, et vous apprendrez là à êtres honnêtes.

On empocha les douze francs d'un air fort satisfait et on ne reclama rien davantage.

Allons, me dis-je à moi même, voilà encore une déception dont il me faudra tenir compte.

Je ne manque pas, dans la soirée, de m'avancer de quelques pas seulement dans la rue du côté du port, pour jouir du spectacle qu'offrait alors le Vésuve dans son éruption partielle. Toute la colonne de fumée blanchâtre qu'on voyait dans le jour s'échapper du cône, paraissait alors lumineuse, surtout à sa base, bien que le courant d'air échauffé ne fût pas assez fort pour la faire résister aux ondulations des courants atmosphériques. Allons, me dis-je, le Stromboli a paru me bouder en me refusant son spectacle, et voici que le Vésuve semble déroger à ses habitudes uniquement pour m'offrir une compensation. L'un vaut bien l'autre, je pense.

Rome, lundi 16 *mai.*—Dès les 6½ h. ce matin, j'étais à la gare de Naples me dirigeant sur Rome.

La journée est magnifique, et le trajet promet devoir être des plus agréables.

Nous traversons des campagnes très riches et des mieux cultivées. Nous sommes ici dans cette riche Terre-de-Labour si renommée pour sa fertilité. Nous voyons des champs entiers de céréales tout plantés d'arbres en lignes, portant des vignes pendant en festons entre chacun, et offrant le coup d'œil le plus gracieux.

Avant de franchir les limites de l'ancien royaume de Naples, nous passons au pied du Mont-Cassin, où S. Benoit, en 529, jeta les fondements de son ordre célèbre.

Puis nous passons Frosinone, dans l'ancien pays des Volsques ; Velletri, patrie d'Auguste ; Albano où se trouve le tombeau des Horaces, etc.

Peu après 1 h., nous voyons se dessiner à notre gauche les édifices de Rome. Celui qui se présente avant tous les autres, est la basilique de St Jean de Latran qui nous montre les statues qui la décorent.

Enfin à 1¼ nous entrons dans la gare de la Ville-Eternelle, à l'endroit même des Thermes de Dioclétien.

De la gare, je me rends au Séminaire français, pour savoir là où je pourrais retrouver M. Bolduc, mon compagnon de voyage. C'est au No. 42, via Cestari, me dit-on, tout près d'ici, que vous le trouverez. Je m'y dirige aussitôt, et deux minutes après nous étions dans les bras l'un de l'autre. Il n'y avait que quinze jours que nous nous étions séparés, et il me semblait que des mois s'étaient écoulés depuis cette époque, tant il est vrai que notre affection se concentre d'autant plus sur ceux que l'on aime, que le nombre en est plus restreint, et les attachements qui pourraient diviser notre cœur moins nombreux !

Je ne trouvai pas moins de huit lettres du Canada qui m'attendaient à Rome. J'oubliai un moment, à la lecture de ces lettres, que plus de quinze cents lieux me séparaient de ceux avec qui je m'entretenais ainsi, tant les nouvelles qu'on m'y donnait avaient d'intérêt pour moi et captivaient mon attention. Ma pensée était toute entière au Canada, c'est à peine si je pus aller faire une petite excursion dans les rues avec M. Bolduc, sur les cinq heures.

XXXI

Rome et Jérusalem.—Eglise S. Marc.—Nouvelles du pays.—Le Quirinal. —Basilique Eudoxienne.—Eglise du Gésu; reliques de S. Ignace. —Le Cardinal Hassoun.—Les Catacombes; *Domine quo vadis;* la voie Appienne.—Demande d'audience.—Eglise S. Ignace; reliques de S. Louis de Gonzague; le collège Romain.—Le Panthéon.—Audience du Saint-Père; Léon XIII.—La Prison Mamertine.—Le Cardinal Siméoni.—St-Pierre; la basilique, la Confession, la place.

Rome, mardi 17 *avril.*—On va chercher en Orient de bien douces émotions dans la visite des Saints-Lieux; mais Rome a aussi une voix qui sait se faire entendre et qui ne manque pas d'émouvoir.

J'ai été à Jérusalem chercher le Christ dans la poussière du tombeau; je viens le voir ici glorieux et régnant.

Mon cœur s'est attendri en voyant des infidèles maîtres du Golgotha; mais les musulmans de l'impiété qui règnent ici sont encore plus redoutables. Les francs-maçons et les libres-penseurs peuvent rendre des points au Sanhédrin d'Hérode et aux bourreaux de Pilate.

Du Cénacle au Calvaire, du Sion au Mont des Olives, j'ai cru voir toute l'atmosphère sillonnée de canaux multiples qui avaient servi aux communications du Ciel avec la terre; ces canaux ne sont pas en moindre nombre ici; du Latran au Vatican, du Quirinal à St Paul, un réseau de téléphones célestes a mis la terre en communications constantes avec le Ciel.

L'auteur de notre foi a succombé à Jérusalem sous la malice des Juifs; son représentant, son vicaire règne et commande ici.

Roi sans couronne ! potentat sans territoire ! il règne cependant. Il parle, et 200,000,000 d'hommes obéissent à sa voix.

En vain le vent de l'hérésie, les vagues des mauvaises passions excitées par l'enfer, l'écume de l'impiété, les noirceurs de l'apostasie fondent à la fois sur la barque qui le porte ; nautonier sans crainte, il demeure calme et plein de confiance ; pourquoi ? Par ce que celui qui lui a confié le gouvernement de sa barque, lui a dit : *Et portæ inferi non prævalebunt adversus eam !*

Sous le coup du châtiment, dans l'expiation de son forfait, Jérusalem n'est plus que la ville des pleurs, de la tristesse et de l'abandon ; pleine de confiance en la promesse d'en haut, rassurée par le calme de celui qui la commande, Rome est avant tout la ville de l'espérance et de la consolation.

On va pleurer à Jérusalem ; on vient se consoler à Rome !

Que de contrastes ces deux villes ne peuvent-elles pas encore présenter au cœur du chrétien qui sait sentir et réfléchir !

Je me dirige ce matin, pour célébrer, à l'église du Gésu, que j'avais entrevue hier en passant. Je présente mon *celebret* au sacristain ; mais voila qu'on me répond par de longues explications en italien, dans lesquelles je comprends seulement que la permission m'est refusée. J'allais me retirer en leur disant que je ne les comprenais pas, lorsqu'arrive un prêtre parlant le français.—Votre *celebret*, me dit ce prêtre, n'est pas visé par le Cardinal Vicaire ?—Non ; par ce que je ne suis arrivé à Rome qu'hier l'après midi.—Alors nous ne pouvons pas vous permettre de célébrer ici ; veillez vous adresser ailleurs.—Mais pensez-vous que je vais parcourir les sacristies pour tâcher d'en trouver qui seraient moins difficiles que vous ? Si je ne suis pas dans l'ordre ici, est ce que je pourrais l'être ailleurs ?—Certainement ; par ce que ce n'est pas une église paroissiale ici. Nous ne pouvons, nous, autoriser un prêtre à célébrer une seule fois dans notre église, si ses papiers n'ont été visés par le Cardinal-Vicaire ; mais dans toute église paroissiale, on vous permettra de le faire pendant trois jours avant cette formalité.—Je comprends maintenant, mais étranger comme je le suis, je ne sais où m'adresser.—Allez à l'église S. Marc qui est tout près d'ici. Puis, me faisant passer à travers leur couvent (Jésuites), il m'ouvrit une porte et me montra l'église S. Marc à 20 pas de là.

Je fus accueilli là fort courtoisement, par le vice-curé, qui parlait passablement le françois. L'église St Marc est une des plus anciennes de Rome, puisque sa fondation remonte en 336, sous le Pape St Marc qui la fit construire. On me permit de célébrer au principal autel qui renferme, dans un riche sarcophage en marbre gris, couvert de bronzes du plus beau dessin, les restes de l'Evangiliste St Marc, auquel l'église est dédiée, de St Marc Pape, et des martyrs Persans Abdon et Sennen. Cette église appartenait autrefois à la république de Vénise, aussi y trouve t on les tombeaux de plusieurs nobles Vénitiens, entre autres celui du peintre Leonardo Pesaro, un des premiers ouvrages de Canova.

Ce récit de voyage ayant pour but principal de faire connaître plus particulièrement l'Orient aux lecteurs Canadiens. je m'abstiendrai de longues descriptions des villes et monuments qu'il m'a été donné de pouvoir visiter en Europe, les livres qui en traitent au long étant nombreux et à la portée de tout le monde. Je me contenterai, comme je l'ai fait d'ailleurs pour tout le reste de mon voyage, de faire suivre au lecteur l'itinéraire que j'ai suivi moi-même, me bornant à narrer les incidences qui m'ont été particulières et qui pourraient plus spécialement intéresser ou amuser.

Je fais la connaissance, après la messe, du secrétaire italien du Cardinal Hassoun, ci-devant Patriarche Arménien à Constantinople, dont l'abbé Asgian, que j'avais rencontré à Jérusalem, m'avait longuement entretenu, ayant été lui-même son secrétaire au patriarcat de Constantinople. Il me donne l'adresse du Cardinal et m'engage fortement à lui faire visite, m'assurant que Son Eminence sera fort aise de s'entretenir avec moi de l'Orient dont Elle s'occupe tout spécialement.

Je vais avec M. Bolduc dans l'avant midi faire quelques tours dans la ville, notamment dans le Corso, pour avoir une idée de sa physionomie générale. Mais passant trop rapidement, je me désoriente aussitôt et ne puis que très imparfaitement juger de l'ensemble. Je me convaincs une fois de plus que je ne serai satisfait que lorsque j'aurai assez étudié le plan, à tête reposée, pour pouvoir m'orienter moi-même dans le dédale des rues tortueuses, étroites, irrégulières, qui caractérisent la Ville Eternelle.

La ville de Romulus, d'Auguste et des Papes, qui reporte à vingt-six siècles la date de sa fondation, prend son cachet de

grandeur, sans doute, dans les fastes de son histoire, dans les grands hommes qu'elle a produits, dans les événements mémorables dont elle a été le théâtre, dans les monuments qu'elle renferme, plus que dans son aspect général extérieur, la régularité de ses rues et la richesse de ses demeures; cependant, j'en avais entendu parler souvent si désavantageusement, que je fus tout surpris de la trouver encore telle qu'elle est. Quand on a vu les rues de Jérusalem et de Bethléem, les bazars de Naplouse et de Nazareth, les rues de Rome n'ont rien qui doivent surprendre sous le rapport de la régularité et de la propreté. D'ailleurs, Rome, même pour l'écolier encore tout neuf en histoire, c'est la ville des souvenirs, la ville des glorieuses réminiscences, la ville où les héros de tous les siècles ont tracé l'empreinte de leurs pas, doit-on s'attendre à ce qu'elle nous éblouisse par la somptuosité de ses décorations modernes? Non; les rides que la durée des siècles ont creusées sur son front ne lui permettent pas cet anachronisme, qui blesserait nos sentiments des convenances. Ce serait la sexagénaire aux cheveux de neige s'affublant des colifichets de la fillette, pour se rendre ridicule lorsqu'elle croirait plaire. Non, c'est dans ses monuments qu'il faut étudier Rome. Ses ruines anciennes nous diront sa gloire d'autrefois; ses arènes désertes, teintes autrefois du sang des martyrs, nous rappelleront le triomphe de la croix sur le paganisme; et ses temples nombreux, remplis des plus merveilleuses conceptions du génie humain, et dont la fondation dépasse même pour un grand nombre l'époque de la renaissance, nous montreront l'esprit chrétien de ses habitants, nous feront admirer le sublime de l'art faisant ressortir les plus hautes expressions du sentiment religieux.

Rome n'est rien autre chose qu'un immense musée chrétien. Tout ce que le génie de l'homme a su inventer de grand et de sublime se trouve étalé là, pour exalter le sentiment religieux. C'est sous le couvert de ses 360 églises qu'il faut aller étudier chaque pièce de ce musée immense. La perfection de chacune de ces pièces nous émerveille autant que leur multitude nous étonne. On sent qu'il est passé là, non pas un génie supérieur qui a fait sa marque parmi ceux de sa famille qui ont occupé le trône; mais une succession de rois qui tous, les uns plus que les autres, ont su multiplier les chefs-d'œuvres, en fournissant au talent l'appoint indispensable à la production du sublime, le sentiment religieux.

M'étant rendu, avec M. Bolduc, au bureau du Cardinal-Vicaire, nous visitons l'église St-Augustin, qui se trouve tout auprès, et qui est desservie par les moines du même nom.

La façade est construite de blocs de travertin qu'on a arrachés au Colisée. L'intérieur est à trois nefs, divisées par des piliers cantonnés de colonnes. Sa fondation remonte à la fin du XVe siècle.

En entrant par la porte de la nef latérale de droite, on rencontre immédiatement à sa gauche une statue de la Ste Vierge tenue en grande vénération ; à chaque visite que je lui ai faite, je l'ai toujours trouvée couverte de lumières et d'ex voto, avec un grand nombre de personnes priant à ses pieds. Le chapitre de St-Pierre a couronné cette statue en 1851, en action de grâces de la délivrance de Rome en 1849.

La 6e chapelle à droite contient un crucifix devant lequel S. Philippe de Néri se plaisait particulièrement à prier.

La chapelle qui termine la nef de gauche renferme le corps de Ste Monique, mère de S. Augustin ; et celle qui la commence, une toile de Michel-Ange, Notre-Dame de Lorette.

On voit sur le 3e pilier à gauche une fresque de Raphaël représentant Isaïe; cette fresque est malheureusement fort détériorée. On dit que le personnage qui l'avait commandée en trouvant le prix trop élevé, alla trouver Michel-Ange pour le consulter. Celui-ci, après avoir examiné l'œuvre, répondit: " le genou seul d'Isaïe vaut le prix demandé; c'est un chef d'œuvre ".

C'est dans le couvent annexé à cette église que se trouve la bibliothèque *Angelica*, la 3e de Rome, qui renferme 90,000 volumes et 3,000 manuscrits. La fondation de cette bibliothèque est due au Cardinal Angelo Rocca, en 1605.

Continuant notre route de ce point, nous traversons le pont St-Ange et allons faire une première visite à St-Pierre.

Je vais, dans l'après-midi, faire visite au Séminaire français aux élèves Canadiens qui font là leur théologie. Ils sont actuellement au nombre de quatre, savoir : M. Laroque, du diocèse de St-Hyacinthe, ancien missionnaire de la Floride, et MM. Labrèque, Feuilteau et Dupuis, tous trois de l'archidiocèse de Québec.

Mais quelles nouvelles ne nous apprennent-ils pas du pays ! Lorsque nous l'avons laissé en février dernier, nous étions loin de soupçonner que le calme qui y régnait alors n'était que le

précurseur d'une tempête ; qu'il se couvait sous la cendre un feu qui dans quelques semaines, allait éclater et mettre en émoi la Province tout entière. C'est encore la question de l'Université Laval et de l'Ecole de Médecine de Montréal qui a excité les esprits, à tel point que les archevêques Taschereau et Bourget en sont à s'échanger des lettres fort piquantes dans les journaux. On nous dit encore que la législature de Québec, actuellement en session, était saisie d'une demande de monopole pour l'éducation supérieure, par l'Université-Laval, pour toute la Province. On nous passe des journaux du pays, dont aucun ne nous était parvenu depuis quatre mois, qui achèvent de nous édifier sur le tapage qui se faisait alors à Québec au sujet de l'Université. D'après la lecture de ces journaux, la question de sérieuse et grave qu'elle était, était dégénérée en véritable chicane où les mauvaises passions se donnaient libre cours. On s'acusait réciproquement en termes fort peu réservés, on criait à la mauvaise foi, au manque de franchise, à l'hypochrisie, à l'influence indue auprès de Rome, à un indigne tirage de ficelles etc. etc. ; et tout cela sous prétexte de zèle pour servir plus utilement la cause de la religion. Espérons, nous dîmes-nous, que Rome, suffisamment renseignée, parlera bientôt et mettra fin à toutes ces difficultés qui viennent faire ombre dans le tableau du bonheur dont nous pouvons jouir et que tant d'autres peuples pourraient nous envier.

Nous passons ensuite sur la place du Quirinal, où réside, comme le lecteur ne l'ignore pas, l'usurpateur Humbert. Les armes papales, en relief sur le marbre au dessus de l'entrée principale, sont encore là pour attester à tous les yeux l'usurpation sacrilège du roi impie, usurpation qui devrait lui faire craindre le châtiment que n'a pu éviter aucun de ceux qui ont porté la main sur les oints du Seigneur.

Le 6 juillet 1809, par l'ordre de Napoléon I, le général Radet pénétrait dans le palais du Quirinal pour enlever le pape Pie VII. Six ans plus tard, le saint Pape rentrait triomphalement dans Rome, et Napoléon prenait le chemin de l'exil, pour aller expirer sur un rocher au milieu de l'océan.

Le 24 novembre 1848, le duc d'Harcourt, ambassadeur de France, et le comte de Spaur, ambassadeur de Bavière, s'entendaient ensemble pour soustraire la personne de Pie IX aux sbires révolutionnaires dominant dans Rome au nom de Victor Emmanuel ; le Saint-Père, après deux ans d'exil, revenait

à Rome, mais l'usurpateur occupait son palais. Jeune encore, il rentrait dans la tombe peu de temps après, pour faire place à son fils dans son occupation sacrilège ; attendons ; nous verrons encore une fois que la parole de Dieu ne faillit jamais à son accomplissement. "Qui vous touche, me touche à la prunelle de l'œil," a dit le Seigneur !

La place Monte-Cavallo qui s'étend devant le Quirinal, porte au milieu un obélisque flanqué à la base des statues de Castor et de Pollux.

Nous admirons en passant les ruines gigantesques du Colisée, et entrons plus loin dans l'église de S. Pierre-aux-liens, ou basilique Eudoxienne, desservie par les chanoines réguliers de S. Jean de Latran.

La fondation de cette basilique remonte au Ve siècle ; c'est le Pape S. Léon qui en jeta les fondements pour conserver les chaînes qui avaient servi à lier l'Apôtre S. Pierre. Arrêté par Hérode à Jérusalem, le S. Apôtre fut délivré par un ange et laissa ses chaînes dans sa prison. Ces chaînes, rapportées plus tard à Rome par l'impératrice Eudoxie, et rapprochées de celles qui avaient servi au même apôtre sous Néron, se soudèrent d'elles-mêmes pour n'en former qu'une seule, et ce sont ces mêmes chaînes que nous vénérons encore là aujourd'hui.

La façade présente un portique à 5 arcades, et l'intérieur a trois nefs séparées par 22 colonnes antiques d'ordre dorique.

On voit dans la 7e chapelle à droite, immédiatement avant la porte de la sacristie, une statue en marbre de Moïse par Michel-Ange. Cette statue a été vertement critiquée ; la figure en effet est plutôt celle d'un brigand que celle d'un législateur inspiré du Ciel. Mais si la composition est défectueuse, l'exécution n'en dénote pas moins un maître du ciseau ; les bras et les mains sont irréprochables.

C'est dans la sacristie que sont conservées les chaînes, dans une chasse fermant à trois clefs, dont l'une est entre les mains du Saint-Père, l'autre chez le Cardinal protecteur de cette église, et la 3e appartient à l'abbé de Saint-Pierre *in Vincoli*. Il faut avoir une permission du Cardinal protecteur de cette basilique pour être admis à vénérer les chaînes.

On voit encore dans la même sacristie : une Espérance de Guido Reni ; une Délivrance de S. Pierre, du Dominiquin ; une effigie du Sauveur du Guerchin, etc.

Dans la chapelle de S. Sébastien, la 3e à gauche, on voit une mosaïque datant du VIIe siècle. Le saint est représenté debout ayant sur sa main gauche, recouverte de sa chlamyde, sa couronne de martyr qu'il soutient de la droite.

Comme il devait y avoir une audience papale le jeudi, et que M. Bolduc avait déjà son billet d'admission, je me rends le soir, vers les 7h., à la Propagande, pour présenter mes lettres de recommandation au Cardinal Préfet, dans le but d'obtenir par son entremise la même faveur. Je m'adresse à un jeune secrétaire dans l'antichambre, et lui demande si je ne pourrais pas avoir une audience du Cardinal ?—Oh ! pas pour ce soir ; il y en a trop d'autres.—Demain, alors ?—Oh ! demain, il y aura encore bien du monde.—Mais que voulez-vous donc dire, il y a bien du monde ? Faut-il que j'attende que le monde soit passé pour avoir mon tour ? Ne suis-je pas moi-même une unité du monde ?.... Me prendriez-vous pour un chien ?....

Là dessus mon jeune abbé s'éclate de rire ; oh ! non, dit il je ne vous prends pas pour un chien. Venez demain si vous voulez, il y aura beaucoup de monde, mais vous courrez votre chance.—Mais c'est ce que j'entends ; si j'arrive assez tôt je passerai avant ceux qui viendront après moi.—Très bien. Mais si c'était une affaire par écrit que je pourrais faire moi-même ? —C'est dans le but d'avoir la recommandation du Cardinal pour l'audience du Saint-Père après demain.—Dans ce cas, donnez-moi votre lettre, et vous êtes sûr qu'en vous présentant demain au Vatican, la recommandation du Cardinal y sera déjà rendue.

Je lui laisse donc ma lettre, non très rassuré, car je doutais un peu de la sincérité de sa promesse, et je me retire.

Revenu à ma pension chez la Marguerita, j'y trouve M. l'abbé Huberdeau, du diocèse d'Albany, qui s'y entrenait avec M. Bolduc. M. Huberdeau appartenait autrefois au diocèse de Montréal, et j'ai été heureux de pouvoir renouveler une vielle connaissance remontant à plus de trente ans.

Rome, mercredi 18 *avril.*—Comme j'avais fait hier viser mon *celebret* au bureau du Cardinal-Vicaire, Monacco La Valetta, je me présente de nouveau, ce matin, à l'église du Gésu, où mon admission ne souffre aucune difficulté.

On me permet de célébrer sur le corps même de S. Ignace, dont la chapelle se trouve à gauche du transept. On y voit quatre grandes colonnes revêtues de lapis-lazuli et rayées de

bronze doré. Un groupe de marbre dans le fronton représente la Sainte-Trinité. Le globe que le Père-Eternel tient dans sa main est le plus beau morceau de lapis-lazuli qu'on puisse voir. Le tombeau de l'autel, où repose le corps de S. Ignace, est de bronze doré orné de pierres précieuses et de bas reliefs représentant divers miracles obtenus par l'intercession du saint. Au dessus est un tableau du P. Pozzi, fermant complètement une niche. Dans les grandes solennités, au moyen d'un mécanisme ingénieux, le tableau disparait pour laisser voir l'admirable statue de S. Ignace, mesurant plus de huit pieds de hauteur. La tête et la chasuble sont en argent, le reste de bronze argenté.

Faisant face à la chapelle S. Ignace, de l'autre côté du transept, est la chapelle S. François-Xavier. On voit sur l'autel un médaillon de bronze doré orné d'un bas relief. Ce médaillon renferme le bras droit et la main de l'apôtre du Japon. Ce bras est desséché, mais encore intacte ; les cinq doigts sont ornés de pierres précieuses.

L'église du Gésu, dont la fondation remonte à 1575, est une des plus belles et des plus riches de Rome. On sait que c'est adossée à cette église que se trouve la maison professe des Jésuites, là où réside le Général de la Compagnie. On nous fait voir là l'appartement qu'occupait le fondateur de la Compagnie de Jésus, maintenant converti en chapelle. C'est là aussi qu'est mort S. François de Borgia. C'est sur cet autel que S. Charles Borromée a dit sa première messe et qu'a aussi plusieurs fois célébré S. François de Sales. C'est encore dans le même lieu que S. Philippe de Néri, l'apôtre de Rome, le fondateur de l'Oratoire, a conversé tant de fois avec S. Ignace. On nous y montre son portrait ainsi que celui de S. Ignace, et de S. Charles Borromée. On y voit encore des autographes de tous ces saints, de même que du Bienheureux Alphonse Rodriguez, de S. François de Hiéronymo etc. Une foule d'autres reliques, comme les habits sacerdotaux du Cardinal Bellarmin, le parasol porté par S. François Xavier lors de son audience chez l'empereur du Japon etc.

Comme son secrétaire nous y avait invités, nous allons, dans l'avant midi, solliciter une audience du Cardinal Hassoun, qui nous accueille avec bienveillance et s'intéresse à tout ce que nous pouvons lui rapporter de l'Orient. Il nous parut surtout garder un excellent souvenir de son ancien secrétaire

l'abbé Azgian, dont nous avions fait la connaissance à Jérusalem. Le Cardinal Arménien est un vieillard à figure toute orientale, parle très bien le français, et se montre d'un abord des plus faciles.

Bien que le temps ne fût pas des plus rassurants, nous allons dans l'après-midi visiter les Catacombes de S. Callixte, les plus considérables de Rome.

Nous nous rendons d'abord sur la place de Vénise pour prendre une voiture, puis, contournant le mont Capitolin par la rue Marforio (1), nous traversons les ruines du Forum Romanum, passons près de l'arc de Titus, tournant ensuite à droite en arrivant au Colisée, nous passons sous l'arc de Constantin, pour suivre la rue S. Grégoire, qui divise le mont Palatin qui portait les palais des Césars, du Célius où se trouvaient les Thermes de Claudius. Arrivés à l'extrémité de cette rue, nous touchons à droite au Cirque de Maxime, et tournant un peu à gauche nous prenons la rue de la porte S. Sébastien qui nous donne entrée sur la voie Appienne, conduisant dans la campagne.

Nous n'avions pas encore passé la porte, que l'orage qui nous menaçait fondit sur nous ; tonnerre, éclairs et pluie abondante ; mais nous sommes à l'abri sous le couvert de la voiture et poursuivons notre route. C'est au milieu de cet orage que nous laissons la voiture pour pénétrer dans la loge du gardien des catacombes, qui s'élève dans un champ près de la route, afin d'y prendre les billets d'autorisation pour la visite.

Armés de bougies et précédés de notre guide, nous descendons un long escalier, et nous dirigeons de suite vers la crypte des Papes, qui n'a été découverte qu'en 1851 par le chevalier de Rossi.

Les catacombes ont été creusées pour servir de retraites aux chrétiens dans la célébration de leurs offices religieux. C'est là, sous la terre, que, pendant les trois premiers siècles de l'ère chrétienne, les prêtres recevaient l'ordination, que les souverains-Pontifes étaient couronnés, et que les fidèles par-

(1) Marforio était le compagnon de Pasquino qui se sont distingués tous deux par leurs railleries à l'égard des passants. Tous deux sont passés à la postérité ; la statue de Marforio, en outre de la rue portant son nom, se trouve encore au capitole, et le second a donné son nom à la place faisant face au palais Braschi, près de la place Navone.

ticipaient aux sacrements de l'Eglise. C'est là aussi qu'on ensevelissait les corps des fidèles qui laissaient cette vie, et les nombreux martyrs que les persécutions incessantes multipliaient si prodigieusement. Cette crypte forme une chapelle irrégulière, ayant un autel au fond. C'est là que reposent les restes de S. Eutychianus, mort en 275, de S. Anthère m. en 235, de S. Fabien m. en 236, de S. Lucius m. en 232. Le Pape Damase, qui avait restauré cette chapelle, avait placé au dessus de l'autel une touchante inscription latine que M. De Rossi a aussi rétablie ..." C'est ici qu'est la foule des ministres saints qui gardent les autels du Christ; c'est ici que repose le Pontife qui vécut jouissant de la longue paix; ici sont les saints confesseurs que la Grèce a envoyés à Rome; ici reposent des enfants, des jeunes gens, des vieillards et des vierges. Ici, je l'avoue, moi Damase, j'aurais voulu ensevelir ma dépouille; mais j'ai craint d'insulter aux cendres des saints."

A gauche de cette crypte, est un couloir conduisant à la chapelle de Ste Cécile. Des fresques sur les parois nous montrent l'image de trois saints dont les noms sont inscrits à côté de chacun d'eux. Ce sont: SS. Polycamus, Sébastianus et Cyrinus; et de l'autre côté, l'image de Ste Cécile, ainsi que celle de S. Urbain en habits pontificaux. La sainte est représentée richement parée, chargée de bracelets et de colliers, comme en portaient les nobles dames de son temps. Ces fresques doivent dater du VIe ou VII siècle.

Nous parcourons de longs corridors sur les parois desquels nous voyons grand nombre de sépultures, et en quelques endroits des élargissements formant des chapelles. Nul doute que les fouilles que l'on continue toujours n'amènent encore d'intéressantes découvertes. Les milliers de martyrs qu'une persécution de trois siècles a fournis à l'Eglise, ont nécessité des excavations considérables pour leur sépulture, et comme on tenait à cacher aux payens et les lieux de prières des chrétiens et les endroits de leurs sépultures, on remplissait souvent les excavations déjà faites des débris qu'on retirait en en pratiquant de nouvelles. Les conduits en général sont assez étroits pour n'avoir rien à redouter des effondrements, et en plusieurs endroits les parois sont recouvertes de murs en briques.

Mais les catacombes de S. Callixte ne sont pas les seules qui ont servi aux sépultures et aux assemblées des chrétiens. On compte encore celle de S. Sébastien, sous la basilique de

même nom, où furent conservés pendant plusieurs années les corps de S. Pierre et S. Paul; celle de S. Prétextat, de l'autre côté de la voie Appienne; celle de Ste Lucine, à l'endroit où est bâti S. Paul hors des murs; celle de S. Hermès, sur la voie Salaria Vecchia; celle de Ste Agnès en dehors de la porte Pia, etc.

Lorsque nous remontons à la lumière, l'orage n'est pas encore entièrement terminé, cependant la pluie semble tirer à la fin.

Nous nous arrêtons en revenant pour visiter sur notre droite une petite chapelle au motif très touchant de *Domine-quo-vadis;* malheureusement elle était fermée, et le temps ne nous permettait pas de faire les perquisitions nécessaires pour la faire ouvrir. S. Pierre qui avait fui la croix à Jérusalem, était bien éloigné de vouloir la fuir à Rome, mais cédant aux sollicitations des fidèles, il avait cru devoir s'éloigner devant la persécution de Néron. Il sortit donc la nuit de la ville, en se dirigeant par la voie Appienne, et arrivé à cet endroit, il rencontra le Sauveur sur la route. Seigneur, lui dit Pierre, où allez vous? *Domine quo vadis?*—Je vais à Rome, lui répondit le Sauveur, pour être crucifié de nouveau. Pierre n'hésita pas; il rentra à Rome, dit Mgr Gerbet, pour sortir de ce monde. Cette chapelle est tenue en grande vénération par toutes les âmes affligées qui se sentent prises de découragement. Et qui de nous n'a jamais éprouvé de défaillances! On donne encore à cette chapelle le nom de Ste Marie *des-pieds*, par ce qu'on y vénère une pierre sur le modèle de celle que le Sauveur foula de ses pieds, lorsqu'il parla à Pierre, et que l'on conserve dans la basilique de S. Sébastien.

J'ai eu occasion, au sujet de l'aqueduc de Salomon, de faire remarquer que les modernes, tout en se vantant de leur science et de leurs hauts faits, peuvent trouver des défis à leur savoir-faire dans plusieurs monuments des anciens. La voie Appienne sur laquelle nous roulons, est une de ces conceptions que seules les voies ferrées ont surpassée, si toutefois elle ne leur a pas servi de modèle. Partant de Rome, elle allait à Capoue, et de là coupant la péninsule Italique, elle allait aboutir à Brindes, port de mer des Calabres; comprenant un parcours de 140 lieues, son nivellement nécessitait ici des excavations dans des montagnes, là des remblais dans des dépressions, des ponts sur des ravines et des rivières, etc.

Et après 2000 ans, son niveau est encore à peu près le même.

Revenus à notre pension, je me rends aussitôt au Vatican pour m'assurer de mon admission à l'audience du lendemain. C'est au *Maestro di Camera*, Mgr Macchi, qu'il faut s'adresser pour cette fin. Conduit par les serviteurs du palais, je pénètre dans l'anti-chambre où je trouve une vingtaine de personnes déjà rendues et attendant leur tour pour l'admission. Comme j'avais prévu la chose, je m'étais pourvu de mon bréviaire pour utiliser ce temps d'attente. Je me retire donc dans l'embrasure d'une fenêtre, et récite mon office.

Lorsque mon tour fut arrivé, je passe dans la chambre voisine où je trouve un jeune prêtre à son bureau, attendant les visiteurs. Je m'enquiers de lui s'il n'a pas reçu une note du Cardinal Siméoni me recommandant pour l'audience du lendemain ?—Nous n'avons reçu aucune telle note.—Me serat-il possible tout de même d'avoir mon admission à l'audience ? —oh ! non ; la chose n'est pas possible ; le Saint-Père, que les audiences fatiguent toujours beaucoup, fixe lui-même le nombre de ceux qui devront être admis, et ce nombre est déjà rempli.—Ainsi, impossible d'être admis demain ? Je le regrette beaucoup ; j'ai d'excellentes recommandations, je suis un ancien membre du clergé avec de bons états de service, j'aurai fait 1500 lieues pour venir à Rome, et je m'en retournerai sans avoir pu voir le Pape ? c'est loin d'être satisfesant.—Quinze-cents lieux ? mais d'où êtes-vous donc ?—De l'Amérique, du Canada, de l'archidiocèse de Québec.—Eh vous le verrez, le Pape, mais pas demain ; à une autre audience, dans deux ou trois semaines.—C'est-à-dire lorsque je serai parti, car je dois partir dans quelques jours. D'ailleurs, si j'insiste à cet égard, ce n'est pas taut pour ma satisfaction personnelle, que pour ce qu'on en pourra penser au pays. Etant écrivain public, je serai obligé de dire ce qui en a été, et quand on saura qu'un ancien curé, avec d'excellentes recommandations n'a pu voir le Pape, lorsque tant d'autres sans caractère ni position, commerçants, artisans, hérétiques mêmes etc. obtiennent cette faveur, la chose sera vue de fort mauvais œil.—Oh ! oh ! oh ! fit-il en riant, et qu'est-ce que cela nous fera à nous autres ?—Oui ! *à vous autres*, je pense bien que ça ne fera pas grand'chose; mais on en jugera tout atrement de l'autre côté de l'Atlantique ; les évêques en seront attristés, le clergé froissé, et les fidèles scandalisés. L'église du Canada n'a encore rien fait, je pense,

pour être deshéritée du chef commun ? ......Lorsque ses recettes du denier de S. Pierre vous arrivent, vous savez fort bien les accepter.—Mais qui vous tient un langage contraire ? . . —C'est assez, lui dis je en l'interrompant ; je ne veux pas vous amuser plus longtemps. Vous m'avez dit que la chose était impossible, j'aurais dû me retirer de suite. Veuillez me pardonner mon importunité et je me retire, dis-je en le saluant.—Attendez donc encore un peu, fit-il. Il y a un autre prêtre du Canada qui a obtenu son admission à l'audience ?—Oui, M. Bolduc, mon compagnon de voyage.—Mais pourquoi n'avez-vous pas fait applicatian en même temps que lui ?—Comment aurais je pu le faire, n'étant pas encore arrivé ? je ne suis à Rome que depuis trois jours.—Et bien, ajouta-t-il, venez demain avec ce monsieur, avant l'audience, et j'ajouterai votre nom sur sa feuille.—La chose peut se faire ainsi ?—On la fait quelquefois —C'est bien, nous y serons.

Puis je saluai et me retirai en me disant à part moi · voici une impossibilité qui se résout très facilement, si toutefois la chose se fait comme il le dit.

Rome, jeudi 19 *mai.*—C'est encore dans une église des Jésuites que je vais célébrer ce matin. Hier, j'ai dit la messe sur le corps du fondateur de la Compagnie de Jésus, aujourd'hui c'est dans l'église érigée à son nom que je me rends. L'église de S. Ignace, qui est située tout près du Corso, fut érigée par le Cardinal Ludovisi, neveu de Grégoire XV, lors de la canonisation du saint en 1626. Elle est à trois nefs divisées par d'énormes piliers.

La 4e chapelle à droite possède le corps de S. Louis de Gonzague, renfermé dans un urne de lapis-lazuli, ornée de bas-reliefs de Legros. Dans la chapelle vis-à-vis, à gauche, se trouve le corps du Bienheureux Berchmans, dans une tombe provisoire en stuc, toute couverte de dorures. Les deux jeunes saints (1) qui furent presque contemporains, qui habitèrent la même maison, faisant partie de la même compagnie, reposent aussi dans la même église, en face l'un de l'autre. Tous deux se sanctifièrent par la même voie : la stricte observance de la règle de leur saint institut ; et tous deux sont offerts comme modèles à la jeunesse, particulièrement à la jeunesse des collèges. C'est S. Louis de Gonzague qui répondit à un de ses

(1) S. Louis de Gonzague mourut à l'âge de 24 ans en 1591 ; le B Berchmans, belge de nation, mourut à l'âge de 22 ans, en 1631.

compagnons lui faisant cette question, au milieu d'une partie de quilles, dans une récréation : " si un ange venait t'avertir que tu mourras dans un quart d'heure, que ferais-tu ? — Je continuerais ma partie, répondit le saint !

Le collège Romain, auquel est attenante l'église de S. Ignace, renferme les chambres qu'ont occupées les deux saints. On me permit de célébrer dans la chambre même de S. Louis de Gonzague. Sous l'autel se trouve une caisse qui a renfermé le corps du saint, et au dessus son véritable portrait.

Dans la sacristie qui sépare cette chambre de celle du B. Berchmans, on me montre des autographes de Ste Véronique de Juliani, de S. François de Hieronymo, et de S. Louis de Gonzague, ainsi que le crucifix devant lequel, il pria souvent.

Le Collège Romain est la plus importante institution d'éducation de la Ville-Sainte. Toutes les branches de l'enseignement, depuis les éléments de la grammaire, jusqu'aux plus hautes sciences abstraites, philosophie, théologie, droit-canon, astronomie etc. y sont enseignées par les professeurs les plus habiles et les plus renommés. C'est là qu'est mort dernièrement, presque dans son abservatoire, le R. P. Sechi, le plus grand astronome de notre siècle. On compte parmi les professeurs anciens du Collège Romain : Grégoire XIII, Clément XIV, Bellarmin, Suarez, de Lugo, a Lapide, Kircher, Tolomei et une foule d'autres. Neuf papes sont sortis de ses murs. Et ce qui peut à bon droit nous surprendre, c'est que l'instruction est donnée à tous gratuitement ; le riche et le pauvre, l'indigène et l'étranger, l'enfant du peuple et le noble Romain s'y font inscrire et y recoivent, sans distinction, le bienfait de l'instruction. Notre clergé Canadien compte plusieurs de ses membres qui ont été compléter leurs études théologiques sous les savants Jésuites du Collège Romain.

Les élèves sont ordinairement chaque année au nombre de 1200 à 1300 ; 700 pour les humanités, 300 pour la philosophie et 240 pour la théologie. Le musée Kircher qui est attaché à l'établissement est un des plus intéressants en fait d'archéologie. Depuis les peintures religieuses du premier siècle de l'ère chrétienne, qu'on a relevées sur les murs des catacombes, jusqu'aux plus anciennes productions de l'art payen, le visiteur a sous les yeux les archives les plus précieuses du progrès de l'art dans tous les siècles. Ce musée, ainsi que l'obvervatoire, est ouvert au public tous les dimanches de 10 h. à midi.

En revenant à ma pension, je visite le Panthéon, situé à peu près à mi-distance entre le Corso et la place Navone.

Voici bien l'église la plus singulière qu'on puisse imaginer. Que penser d'une église toute ronde, qui n'a aucune fenêtre, et qui ne reçoit la lumière que par la voute qui reste à ciel ouvert ?

Le Panthéon est la plus précieuse relique qui nous reste des temps payens. Il fut érigé par Agrippa, 27 ans avant J. C., et dédié à Jupiter Vengeur et aux autres dieux. L'enfer a dû frémir, lorsqu'il vit, en 608, le Pape Boniface IV consacrer au culte du vrai Dieu, le temple le plus remarquable que l'idolatrie avait érigé à ses divinités. Ce temple, en effet, était des plus riches qu'on put voir, et malgré son état de vétusté et ses détériorations, il étale encore un caractère de grandeur et de somptuosité qui étonne. Jusqu'aux poutres, au toit et à la porte, ce n'était qu'ornements de bronze aux plus riches dessins; la porte est encore la même que celle de l'antique temple. Les colonnes sont toutes en marbres précieux, et l'entablement qu'elles portent est en partie en marbre blanc et en bronze.

Les murs ont 25 pieds d'épaisseur, et dans leur intérieur sont ménagés huit édicules, consacrés aujourd'hui en chapelles richement ornées. De forme circulaire, ce mur est couronné par une rotonde de 45 pieds de diamètre sur autant de hauteur. Et comme il n'y a point de fenêtres, la lumière vient à l'édifice par une ouverture de 32 pieds de diamètre au centre de la rotonde, qui reste toujours ouverte. Le pavé, qui est en porphyre, est un peu abaissé au milieu, pour permettre l'écoulement des eaux venant par cette ouverture. Les 15 chapelles que porte l'édifice sont toutes rangées autour, dans les édicules anciens et d'autres que l'on a creusés depuis dans l'épaisseur du mur. C'est dans la 4e chapelle à gauche, que reposent les restes du fameux peintre Raphaël Sanzio d'Urbin, qui mourut en 1520, à l'âge peu avancé de 37 ans.

Les environs de ce temple qui, comme je l'ai dit, date de 27 ans avant J. C., étaient bien différents de ce qu'ils sont aujourd'hui. Un escalier de 7 marches, dont on n'en voit plus que deux, conduisait au péristyle. C'est que là, comme dans toutes les villes anciennes, plusieurs fois ravagées et détruites,

le sol a été exhaussé, et de nouvelles constructions se sont élevées sur les débris des anciennes.

Vers les 11 h., je prends l'omnibus, avec M. Bolduc, pour nous rendre au Vatican, afin de m'assurer de mon admission à l'audience. Plusieurs dames sont avec nous s'y rendant dans le même but. Nous les reconnaissons à leur costume noir et au grand voile leur couvrant la tête à la place du chapeau. Tel est le costume de rigueur pour les dames. Les messieurs doivent aussi être en noir. Quant aux ecclésiastiques, ils doivent porter leur costume ordinaire, avec en outre le manteau romain sur les épaules.

Nous arrivons au palais bien décidés à forcer la consigne, s'il était nécessaire, pour ne pas courir les risques de rester encore dans les antichambres, lorsque l'heure de l'audience, 12½h., serait arrivée. Marchant donc grand pas, nous enfilons toutes les chambres sans que les officiers aient le temps de nous arrêter, et parvenons dans le cabinet de mon secrétaire de la veille. Il était alors occupé à régler l'affaire d'un monsieur et d'une dame se tenant debout près de son bureau.—Et bien, dit-il en me regardant, avez-vous votre feuille ?—La voici.—Ce Monsieur, ajouta-t-il en s'adressant à M. Bolduc tout en écrivant, a voulu hier, nous faire des menaces.—Pardonnez, répliquai-je, je vous ai seulement averti que je dirais la vérité. Hier l'admission, disiez-vous, était impossible; j'aurais dit qu'elle était telle. Aujourd'hui elle me semble très facile ; je dirai qu'il en est ainsi.

Mon nom inscrit sur la marge de la feuille de M. Bolduc, avec le sceau qu'il appose au dessous, il nous remet la feuille en riant. Nous saluons en le remerciant et nous retirons pour faire place à d'autres.

Des officiers, en habits de cour en soie violette moirée, nous conduisent de là dans une salle, ou plutôt une longue galerie, car sa largeur n'avait pas de proportion avec sa longueur, où nous allons prendre place à côté d'autres déjà rendus, sur des sièges rangés des deux côtés. C'est là que devra avoir lieu l'audience. Nous nous amusons en attendant, à examiner la riche décoration de cette galerie, et surtout les superbes fresques de la voute et des murs. On échange bien aussi quelques mots avec les voisins, mais l'émotion est sur toutes les figures, et l'esprit ne semble pas assez libre pour se livrer aux conversations suivies. Il n'est pas donné à tous, en effet,

de s'approcher des rois; et celui que nous allons voir, joint encore à cette dignité, la plus grande somme d'autorité qu'il soit donné à un homme d'exercer sur la terre; ce n'est rien moins que le Vicaire du Christ sur la terre, le dépositaire même de son autorité ! Aussi, quand les officiers, annonçant son arrivée, écartent les deux battants de la porte par laquelle nous étions entrés, c'est comme un courant électrique qui parcourt les deux files des assistants, et tous, instinctivement, tombent à genoux.

Le Saint Père n'était accompagné que de Mgr Macchi, le *Maestro di Camera*, et d'un jeune ecclésiastique. Il portait un manteau écarlate sur sa soutane blanche, et était coiffé du chapeau rouge à large bord avec glands d'or. Un officier reçoit le manteau des mains de Mgr Macchi, et l'ecclésiastique le chapeau qu'il tient constamment dans ses mains en suivant le Saint-Père.

Commençant par le côté droit, le Saint-Père écoute le nom d'un chacun, avec ses titres et qualités, que Mgr Macchi lit sur la feuille qu'on lui remet, prête l'oreille à ce qu'on peut avoir à lui dire, et adresse à chacun quelques paroles be bienveillance et de bonté. Quelques uns baisent sa mule, mais la plupart ne baisent que son anneau qu'il présente.

Comme nous nous trouvions vers le milieu de la salle sur le côté gauche, nous avons tout le temps d'examiner le Saint-Père et d'écouter ce qu'il dit à chacun, car il ne doit venir a nous que lorsqu'il aura épuisé la file de droite et repris celle de gauche.

Sur le signal qui nous en est donné, nous nous asseyons, les personnes s'agenouillant seulement à mesure que le Saint-Père s'approche d'elles.

Nous étions à peu près une centaine, les dames un peu moins nombreuses que les messieurs, et sur le nombre total, environ une vingtaine d'ecclésiastiques de divers pays.

Il y avait vis-à-vis nous, sur la file de droite, cinq prêtres allemands, nous dit-on, dont l'un fit une demande, en mauvais français, à laquelle le Saint-Père donna son assentiment, mais qu'il ne comprit pas sans doute; car elle était tout à fait inadmissible.

Vis-à-vis de nous se trouvait aussi une dame avec une petite fille de 4 à 5 ans. La petite s'agenouilla avec sa mère, mais lorsqu'elle vit que le Pape s'entrenait avec celle-ci, elle se leva, fit le tour du Saint-Père, et s'en vint jouer avec les glands

de sa ceinture. Malheureusement le Pape ne s'en aperçut pas, car sans doute il lui aurait adressé quelques mots.

Mon voisin de gauche était un prêtre du diocèse de Cleveland, Ohio qui avait écrit une longue liste des faveurs qu'il désirait obtenir du Saint-Père. C'était une bénédiction spéciale pour son vieux père et sa vieille mère, pour un nouveau converti qu'il devait marier à son retour etc. etc. Comme le Pape ne parle pas l'anglais, Mgr Macchi était obligé de traduire chaque demande en italien, et aussitôt sa première demande accordée, le Pape pensant sans doute que c'était tout, passa à moi en me livrant sa main droite, en même temps qu'il offrait sa gauche à M. Bolduc, pour prendre moins de temps. Le Pape nous écouta avec bonté, et nous accorda ce que nous lui demandâmes. Il voulut bien nous autoriser à porter un anneau à son effigie, en souvenir du pèlerinage que nous faisions. Dire ce que l'on éprouve lorsqu'on tient la main du Vicaire de Jésus-Christ qui veut bien se prêter à nous accorder les amples bénédictions que nous lui demandons, est plus facile à comprendre qu'à exprimer.

Léon XIII est de bonne taille, assez fluet, extrêmement maigre, d'un teint très pâle, et me parut très nerveux. Sa figure n'est pas ce qu'on peut appeler un beau type, cependant elle reflète un caractère de grandeur qui fascine. Il a le front large et noble, les yeux très vifs, et lorsqu'il parle, sa figure perd ce reflet de rigide ascétisme qu'on serait porté à lui prêter, pour prendre un air souriant et plein de bonté, qui subjugue et entraine ; ses lèvres fines s'écartant avec un sourire, accentuent davantage les grosses rides qui sillonnent ses joues, pour nous faire saisir un grand fond de douceur uni à une énergique fermeté. Il paraissait fatigué lorsqu'il vint à nous, des sueurs perlaient même sur son front, aussi s'empressait-il de terminer sa tâche laborieuse, car il y avait plus d'une heure, qu'il était ainsi debout à écouter ce que chacun voulait lui dire.

Arrivé à l'extrémité de la salle, il se tourna vers nous pour nous donner sa bénédiction et bénir en même temps tous les objets de piété que nous avions apportés ; puis se retira.

Mon voisin Américain avait à côté de lui deux dames, dont l'une encore assez jeune. Lorsque le Pape vint à celle-ci : Saint-Père, dit-elle, priez pour moi ; moi, je suis protestante.— Et comment vous êtes protestante ? dit le Pape avec surprise ; et

bien, il faut prier le Bon Dieu de vous éclairer. Puis il passa. La jeune femme s'asseya aussitôt fondant en larmes. Il y avait là sans doute quelque mystère caché qu'elle ne se sentait pas le courage d'exposer, mais dont elle attendait peutêtre la solution des questions qui lui seraient faites. Qui sait ? peutêtre une apostasie ? une contrainte de famille qui l'empêchait de correspondre à l'inspiration de la grâce ?...... Car pourquoi, elle protestante, serait-elle venue demander la bénédiction du Saint-Père en se recommandant spécialement à ses prières.... ?

Je rejoignis, dans une chambre qu'il nous fallait traverser, mon prêtre allemand de vis-à-vis, qui s'exclamait sur la faveur extraordinaire qu'il avait obtenue.

—Qu'avez-vous donc demandé au Saint-Père ?

—Voici, dit-il, exhibant un crucifix; je lui ai demandé une indulgence plénière pour toutes les personnes qui baiseraient ce crucifix avec dévotion ; et il me l'a accordée.

—Désabusez-vous, mon ami ; vous n'avez certainement pas obtenu telle faveur ; j'ai cru remarquer en effet que vous aviez fait votre demande dans ce sens, mais le Pape ne vous a pas compris certainement, car de telles faveurs ne s'accordent jamais. Vous avez pu obtenir, comme nous, que toute personne possédant tel crucifix béni par le Pape, étant d'ailleurs bien disposée, pourra, à l'article de la mort, gagner une indulgence plenière en le baisant avec dévotion, mais non une telle indulgence pour tout le monde et en tout temps ; ce serait alors faire un véritable abus des indulgences. Les Papes ne peuvent en agir ainsi, soyez en certain.

Il ne fallut rien moins que le concours de ses propres compagnons approuvant mon objection, pour persuader ce trop confiant ecclésiastique qu'il s'était trompé.

Rome, jeudi 20 *mai*.—C'est à la prison Mamertine que je porte mes pas ce matin pour célébrer. Mais avant de m'y rendre, je dois faire mes adieux à M. Bolduc, qui prend les devants pour visiter le nord de l'Italie, la Suisse etc. avant de nous réunir de nouveau à Paris. Passant près du Gésu, je gravis l'escalier du Capitole qui conduit à l'Ara-Cœli, traverse l'église des Pères franciscains, et vers le bas de la montagne de l'autre côté, m'arrête à la porte qui donne entrée sur la prison où fut renfermé le chef des apôtres.

Il y a ici trois églises superposées, celle du milieu par où l'on pénètre d'ordinaire est la Prison de S. Pierre ; au dessous

le cachot même où le chef des apôtres fut renfermé ; et au dessus l'église de S. Joseph, qui appartient à la confrérie des menuisiers.

C'est dans la sacristie, à gauche de l'église du milieu, qu'on obtient la permission de célébrer. C'est par là aussi qu'on descend dans le cachot inférieur. Ce cachot, taillé dans le roc, n'avait ni portes ni fenêtres ; la seule ouverture pour y pénétrer était un trou circulaire dans le plafond, si étroit que le corps seul d'un homme pouvait y pénétrer. Mgr de Forbin-Janson, que nous avons vu en Canada en 1840, a fait construire à ses frais l'escalier actuel qui y conduit, et ériger l'autel en marbre sur lequel on y célèbre.

Rien de plus horrible et de plus affreux que ce cachot, où suinte une humidité énervente, et où l'air ne peut se renouveler. Il mesure 18 pieds sur 9, et n'a que 6 pieds et quelques pouces de hauteur. Il est tout revêtu en dedans de murs qui se rapprochent par le haut pour former une voute à peine ceintrée qui en constitue le plafond.

Que d'horreurs, de tortures, de plaintes et de gémissements les murs de cet obscur cachot n'ont-ils pas été témoins ! Car c'est là que les rois vaincus par les potentats de Rome, après avoir servi au triomphe du vainqueur se rendant au temple de Jupiter Capitolin, étaient traînés et étranglés. Le triomphateur même ne descendait du Capitole que lorsqu'on venait lui annoncer que tout était terminé, que l'exécution avait eu lieu : *actum est ; tout est fini.* C'est là que Jugurtha, roi de Numidie, y mourut de faim ; que les complices de Catilina y furent étranglés, par ordre de Cicéron ; qu'Aristobule roi de Judée, et Tigrane roi d'Arménie, y furent tués après avoir servi au triomphe de Pompée, etc.

On attribue la construction de cette prison à Ancus Martius, 640 ans avant J. C. Le cachot porta le nom de *Tullianum*, de Servius Tullius qui l'aurait fait creuser.

Il est consolant toutefois que le plus ancien monument de l'histoire Romaine soit aussi le plus ancien monument de la tradition chrétienne à Rome. S. Pierre, après avoir été renfermé avec S. Paul dans la prison de Ste Marie *in-via-Lata*, au Corso, aurait été amené à la prison Tullienne où il aurait demeuré 8 à 9 mois. C'est là qu'il a converti ses geoliers Processus et Martinien, ainsi que 47 autres prisonniers, et que pour les baptiser, il aurait fait jaillir du roc la source que l'on

y voit encore aujourd'hui. Cette source est tout auprès de la colonne à laquelle était attaché l'apôtre, de sorte qu'il put, sans laisser ses liens, faire couler sur la tête de ces prémices de l'évangile l'eau régénératrice.

Lorsque je me présentai à la sacristie, on me montra d'abord de la mauvaise humeur, de ce que je n'avais pas demandé la veille cette permission; mais comme personne d'autre ne célébrait alors, on me permit à la fin de le faire, non sans un long sermon italien qu'on me débita d'un ton fort mécontent, mais qu'heureusement je ne pouvais comprendre. Deux personnes étrangères, en outre du servant, assistèrent à ma messe. Je ne manquai pas, avant de remonter, malgré le malaise que j'éprouvais dans ce lieu humide et privé d'air, de faire une inspection minutieuse de la pièce, et de boire un verre d'eau de la source miraculeuse où d'ailleurs la burette avait été remplie.

Après avoir déposé les ornements, j'allai faire mon action de grâces à l'église de la prison où se célébrait une messe à laquelle une trentaine de personnes assistaient avec beaucoup de recueillement et de piété.

Avant de me retirer, je fus dans la sacristie glisser une petite pièce dans la main du servant, et offrir mes remercîments au sacristain qui me régala encore d'un long discours italien, mais cette fois d'un ton tout riant, sans que cependant je ne pusse pas plus le comprendre que la première fois. Si le ton fait la chanson, il faisait encore plus ici, car il était pour moi toute l'expression de l'harmonieuse harangue.

Je me rends vers les 5h. à la Propagande pour reprendre mon audience au Cardinal Siméoni. Comme le Cardinal n'était pas encore à son bureau, je fus le premier à y être introduit dès qu'il fut arrivé. Son Eminence me dit avoir lu la recommandation que j'avais l'avant-veille laissée entre les mains de son jeune secrétaire, qui, on se le rappelle—sans ma réclamation, me retranchait des unités du monde. Elle ne me dit pas avoir appuyé ma demande d'audience au Vatican; cependant Elle s'informa si j'avais vu le Saint-Père. Je lui dis que les recommandations me manquant, j'avais éprouvé quelques difficultés, mais qu'à la fin j'avais réussi à me faire admettre.

Son Eminence me parut prendre un vif intérêt aux difficultés de l'Université-Laval, et me fit maintes questions à ce

sujet. Malheureusement, ou plutôt heureusement pour moi, j'ignorais complètement ce dont il s'agissait dans le moment; parti de Québec depuis plus de trois mois, je n'avais eu aucune connaissance de ces nouvelles questions avant mon départ.

Comme je désirais obtenir quelques reliques du Cardinal Vicaire, je priai Son Eminence de vouloir bien appuyer ma demande. Elle s'y rendit de bonne grâce, me faisant observer cependant que pour les reliques de la vraie Croix, la chose devenait très difficile, par ce que la matière toucherait bientôt à son épuisement, si l'on ne s'en montrait pas très parcimonieux.

Le Cardinal est de forte stature, au teint brun, et parait toucher à peine à la cinquantaine. Affable, simple dans ses manières, sa figure respire un air de bonté qui exclut toute contrainte quand on se trouve en sa présence.

Rome, samedi 21 *mai.*—C'est dans la prison de S. Pierre que j'ai été célébrer hier, c'est sur son corps même que je veux célébrer aujourd'hui. Je me rends donc à la Basilique Vaticane peu après six heures.

Il faut d'ordinaire faire sa demande à l'avance pour être sûr d'avoir son tour. Je n'avais pas observé cette formalité, mais j'avais espoir que peut-être il se trouverait peu de prêtres dans ce but ce jour là, et après tout, j'en serais quitte pour y retourner un autre jour.

Je m'adressai donc au sacristain, M. l'abbé Suarez, qui me dit que je pourrais célébrer sans difficulté dans la crypte, vu qu'il n'y avait encore qu'un seul étranger qui avait retenu son tour. Puis il me donna un servant qui, muni de torches allumées, me conduisit dans le souterrain. Le prêtre étranger était sur le point de terminer sa messe, et j'allais me disposer à prendre les ornements, lorsqu'un monsieur, en habits gris, agenouillé sur un prie-dieu, et que je croyais bien être un laïc, vint me dévancer et commença à s'habiller. Ce doit être sans doute un Américain, me dis-je en moi même, car il n'y a qu'un yankee pour mettre ainsi de côté toute convenance et tout décorum, sans compter les rubriques. Sans donc s'occuper de soutane, il prend l'amict et l'aube sur son surtout gris ordinaire et se rend à l'autel. Et je ne pense pas m'être trompé sur sa nationalité, car il prononçait le latin tout-à-fait à l'anglaise.

La crypte où reposent les reste de S. Pierre et S. Paul est

immédiatement au dessous de la Confession, où célèbre le Souverain Pontife dans les grandes solennités. Elle forme une petite chapelle avec une petite sacristie à côté. Nul lieu porte plus au recueillement et à la dévotion que ce petit sanctuaire souterrain, érigé sur le tombeau du premier des Papes et à l'endroit même où il souffrit le martyre ; car il est bien constaté que c'est sur le Janicule, au cirque de Néron, à l'endroit duquel s'élève aujourd'hui la Basilique Vaticane, que le prince des Apôtres souffrit le supplice de la Croix, en ordonnant toutefois qu'on le mît la tête en bas, par respect pour son divin maître, dont il se considérait indigne de partager le supplice sans en changer la forme.

Revenu à la sacristie, M. l'abbé Suarez m'invite à prendre le café avec lui dans une salle attenante, et me dit que je pourrais célébrer à la Chaire de S. Pierre, lorsque je voudrais y revenir. Ce dont je ne manquai pas de lui donner l'assurance.

Que dire de la basilique St-Pierre? L'ensemble est une merveille ; les détails sont des chefs-d'œuvre de l'art et du bon goût! Tout est ici grand, riche, sublime : matériaux, plan exécution, harmonie des différentes parties. On ne sait ce que l'on doit admirer davantage, de la conception de l'œuvre, ou de la perfection des différentes parties qui la composent. Les princes de l'art sont venus appliquer ici leur cachet dans l'architecture, les statues, les fresques, les mosaïques du monument. Les Raphaël, les Michel-Ange, les Bramante, les Vignole, les Maderne, les Bernin etc. ont laissé ici des preuves de l'inspiration qui les guidait, sur des œuvres que n'a pu surpasser aucun des grands génies qui leur ont succédé.

Cependant on s'accorde à reconnaître un grand défaut à St-Pierre, c'est que le coup d'œil ne répond pas à la grandeur de l'édifice. Tous ceux qui entrent dans la basilique pour la première fois, éprouvent la même illusion. On trouve tout d'abord que la réalité ne répond pas à l'idée que l'on en avait conçue d'après les descriptions. On proclame que si on s'en fut tenu au plan préalablement conçu par Bramante, et confirmé plus tard par Michel-Ange, de faire simplement une croix grecque, le coup d'œil eut été tout autre ; les lignes de projection partant du pavé pour se perdre dans le dôme, sans interruption, auraient permis à l'œil de saisir l'ensemble du premier coup, et la pensée retenue par nul obstacle, se serait perdue nécessairement dans l'immensité, Mais Sangallo et Raphaël

en ramenant la croix grecque à une croix latine, ont considérablement fait perdre à la vue de l'ensemble. Le coup d'œil arrêté par la voute et les corniches de cette longue nef qui précède la coupole, ne peut donner une juste idée de l'immense édifice qu'après réflexion. Soit; mais alors le temple aurait-il pu revêtir le caractère religieux qui le distingue aujourd'hui? Ce premier coup d'œil faisant voir tout l'ensemble aurait sans doute émerveillé le spectateur; mais ne l'aurait-il pas en même temps découragé en le frappant subitement d'une grandeur dont il n'aurait pu se rendre compte? Tandis que la construction actuelle, sur le modèle des beautés de ce monde, qui nous donnent une idée de celles du Ciel, nous offre dans la nef qui précède la coupole, des termes de comparaison pour juger de l'immensité de ce couronnement de l'œuvre.

Quoiqu'il en puisse être, St-Pierre est bien la plus étonnante merveille d'architecture que rien n'a pu encore surpasser. Il convenait que le temple à l'usage du représentant sur la terre de Jésus-Christ, l'emportât sur tous les autres en grandeur, en somptuosité, en richesse; et sous tous ces rapports, St-Pierre ne connait pas de rivaux. Voyons ses proportions. Longueur 560 pieds, largeur de la nef 75 pieds, hauteur 135 pieds; hauteur des piliers 72 pieds, largeur 12 pieds; largeur du transept 411 pieds; hauteur totale de la coupole 425 pieds, hauteur à intérieur 351 pieds, diamètre 130 pieds, largeur des piliers de la coupole dans leur plus grande face 57 pieds.

Comparons maintenant ces mesures avec les plus grands monuments que l'on connaisse:

St-Pierre de Rome,	longueur	560	pieds,	hauteur	425	pieds.
St-Paul de Londres,	"	476	"	"	338	"
Dôme de Florence	"	448	"	"		"
Dôme de Milan,	"	406	"	"	335	"
St-Paul, hors-des-murs,	"	383	"	"		
Ste Sophie de Constantinople	"	329	"	"	178	"

Commencé en 1450, ce n'est qu'en 1626 que le monument a été terminé, c'est-à-dire que son érection a duré 176 ans, et a coûté l'énorme somme de 250 millions de francs.

Presque tous les tableaux de la basilique sont des copies des chefs-d'œuvre des grands maîtres, en mosaïques (1). Une

(1) On sait que les mosaïques sont des marqueteries en marbre et le plus souvent en verre que tient unies un mastic spécial, pour représenter

des plus belles pièces de ce genre est la Ste Pétronille du Guerchin, qui se trouve dans l'abside de la nef latérale droite. On voit dans la partie inférieure l'exhumation de la sainte en présence de Flaccus, jeune noble, qui l'avait recherchée en mariage ; dans la partie supérieure la sainte est reçue par N. S. J. C., de qui elle avait obtenu la grâce de mourir vierge.

Les nefs latérales sont toutes remplies des tombeaux des Papes, formant autant de monuments plus ou moins riches et plus ou moins remarquables comme œuvres d'art. L'un des plus beaux est celui de Paul III, au fond de l'abside, à gauche de la Chaire de S. Pierre. On sait que Paul III est celui-là même qui excommunia Henri VIII pour son hérésie.

Presque tous ces tombeaux sont accompagnés de statues allégoriques représentant diverses vertus, comme la Justice, la Vérité, la Clémence etc. sous des figures de femmes. Il arrive malheureusement souvent que les artistes qui vivent trop d'idéal parfois, ne s'inspirent pas assez du véritable sentiment religieux qui doit diriger leur pinceau ou leur ciseau, et nous mettent sous les yeux, dans ces allégories, des personnages de l'Olympe dans une absence de vêtements que des regards de mortels ne pourraient pas toujours considérer sans courir les risques de ternir la pureté de leur âme. Il faut sans doute tenir compte des coutumes et des habitudes des peuples (1),

des arabesques, des animaux, des fleurs, des personnages, etc. L'artiste en mosaïque qui veut reproduire un tableau quelconque, a devant lui le modèle, et à sa disposition, disposés dans des cases, comme les caractères des typographes, des milliers de petits morceaux de verre coloriés des diverses nuances de chaque couleur. Son cadre étant préparé et enduit de mastic, il procède alors de la même manière que le font les dames brodant sur canevas, c'est-à-dire, qu'il choisit les nuances nécessaires pour reproduire son sujet, et au moyen d'un petit maillet en bois, enfonce dans le mastic les morceaux à la suite les uns des autres suivant la nuance nécessaire. Les morceaux de verre ayant été coloriés en les fondant même, gardent inaltérablement leurs couleurs. Et c'est là le principal mérite des mosaïques. La plupart des tableaux de St-Pierre datent de deux à trois cents ans, et ils sont encore aussi frais de coloris que s'ils sortaient de l'atelier de l'artiste. Les mosaïques coûtent très cher, par ce que c'est un travail long et qui requiert une grande habileté. La reproduction d'un tableau de grandeur ordinaire prend de 12 à 20 ans aux artistes. Les artistes du Vatican n'ont pas moins de 10,000 morceaux de verre de diverses nuances à leur disposition.

(1) Grand nombre des statues des églises de Rome seraient condamnées dans notre pays comme pouvant scandaliser le peuple.

mais il est des excès qui ne peuvent être admis nulle part. Aussi a-t-on dû couvrir de draperies la statue de la Justice au tombeau de Paul III, de même que celle de la Vérité à celui d'Alexandre VII. La rareté des œuvres d'art dans notre pays, de même que la sévérité de notre climat qui oblige tout le monde à se couvrir si soigneusement durant sept mois de l'année, nous ont rendus peut être excessifs, exagérés, sous ce rapport ; mais si les excès doivent être évités partout, il vaut encore mieux que le défaut vienne du côté de la réserve, que du côté du laisser-aller.

La nef centrale nous montre sur ses piliers, les statues de tous les fondateurs des grands ordres religieux. C'est d'abord, en commençant par le bas :

Ste Thérèse à droite,	faisant face à		S-Pierre d'Alcantara,	à gau.
S-Vincent de Paul	"	" "	S. Camille de Lellis	"
S-Philippe de Néri	"	" "	S. Ignace de Loyola	"
S. Pierre, en bronze	"	" "	S. François de Paule	"
Au delà du transept :				
S. Elie, à droite,	"	" "	S. Benoit de Montauti	"
S. François de Sales	"	" "	Ste Françoise Romaine	"
Dans l'abside :				
S. François Caracciolo	"	" "	S. Alphonse de Ligori	"
S. Dominique	"	" "	S. François d'Assise	"
Dans le transept à droite :				
S. Gaétan	en face de		S. Bruno	
S. Jérome Emilien	"	"	S. Joseph Calasanctio	
à gauche :				
S. Jean de Dieu	"	"	Ste Julienne de Falconieri	
S. Pierre Nolasque	"	"	S. Norbert.	

C'est dans cette même aile gauche du transept que se trouvent les confessionnaux des pénitenciers de différentes langues : italien, français, anglais, polonais, espagnol, grec etc. La pénitencerie de St-Pierre est dévolue aux Mineurs-Conventuels, celle de S. Jean de Latran aux Observants, et celle de Ste Marie Majeure aux Dominicains. Les confesseurs tiennent à la main une longue baguette avec laquelle ils frappent légèrement la tête de ceux qui viennent s'agenouiller devant eux. Il y a 40 jours d'indulgence pour les personnes bien disposées qui s'astreignent à cet acte d'humilité.

Sur les énormes piliers qui supportent la coupole, on voit les statues de S. Longin, tenant la lance avec laquelle il perça

à côté du Sauveur ; en face à gauche, S. André. De l'autre côté, Ste Hélène tenant la croix et les clous de la Passion ; en face Ste Véronique montrant le S. Suaire. C'est dans les niches en arrière de ces statues qu'on garde les grandes reliques de la Passion, la Croix, le voile de Ste Véronique etc. On montre ces précieuses reliques au peuple le jeudi et le vendredi de la semaine Sainte.

L'autel du milieu de la rotonde est exclusivement à l'uage du Pape. Le baldaquin en bronze qui le surmonte est un des plus beaux morceaux qu'on puisse voir. Il est supporté par 4 colonnes torses en bronze avec guirlandes de feuilles dorées dans lesquelles jouent des enfants. Les colonnes mesurent 87 pieds de hauteur, elles sont appuyées sur des piliers de marbre.

C'est au-dessous de ce baldaquin, en face de l'autel papal, que se trouve la statue de Pie VI, en marbre blanc, représenté en oraison, agenouillé sur un prie-dieu.

Le portique mesure 46 pieds de profondeur, sur 428 de largeur ; on y pénètre par 5 entrées différentes, correspondant à autant de portes s'ouvrant dans le temple. La porte de l'extrémité droite est murée ; c'est la porte sainte, qui ne s'ouvre que tous les 25 ans, aux années jubilaires.

La place en face de la basilique est de forme elliptique et mesure 588 pieds de largeur sur 719 de longueur. Cette place est bordée de chaque côté par une colonnade de 4 par rangée, formant trois allées, et surmontée de 192 statues de 12 pieds de hauteur. De chaque côté de l'obélisque qui s'élève au milieu, est une fontaine faisant jaillir une magnifique gerbe d'eau venant du lac Braccioni, le même qui alimente les autres fontaines de la ville.

L'obélisque est un monolithe de granit siénitique qui fut taillé à Héliopolis en Egypte, et apporté à Rome par Caligula. Il mesure 83 pieds de hauteur et il est surmonté d'une croix. Il y a indulgence de 10 ans pour ceux qui récitent un *Pater* et un *Ave* en passant devant l'obélisque.

XXXII

Rome, samedi 21 *mai.*—En revenant de St-Pierre, je visite l'église de St-André della-Valle, desservie par les Théatins. Cette église renferme des tableaux de plusieurs grands-maîtres, entre autres les quatre évangilistes du Dominiquin, que l'on voit aux pendentifs de la coupole, et qui passent pour des chefs-d'œuvre. Ces tableaux de la coupole occupèrent le célèbre peintre pendant quatre ans. On dit qu'examinant un jour son propre ouvrage attentivement, il laissa échapper ces paroles: " Cela ne me parait pas si mal." Dans la nef se voient les tombeaux de Pie II et de Pie III.

On voit au dessous de la chaire la tombe du P. Ventura.

A Rome, il n'y a pas de visites d'églises à faire de midi à 4h., car elles sont alors fermées. C'est le temps de la sieste, et

les bons Romains se considèreraient comme coupablos, je crois, s'ils y manquaient. En passant dans les rues, on peut s'assurer de suite si les églises sont fermées ou non, sans qu'il soit nécessaire d'en franchir les degrés. L'église est-elle ouverte? vous voyez un matelas en cuir suspendu sur la porte pour en fermer l'entrée. Vous poussez ou tirez ce matelas et vous pénétrez à l'intérieur. Au contraire l'église est-elle fermée? vous voyez le matelas relevé à mi hauteur, laissant paraître la porte au dessous. Pas d'admission alors. Ces matelas ont l'avantage de ne faire aucun bruit pour les entrées et sorties, de rendre le passage plus facile, et d'arrêter les chiens qui voudraient pénétrer dans le lieu saint.

Désirant visiter St-Jean-de-Latran cet après midi, je m'arrête d'abord aux ruines du Forum et au Colisée, en attendant l'heure de l'ouverture des églises.

Contournant le Capitole, j'examine en passant la Roche Tarpéïenne, du haut de laquelle on précipitait les coupables de lèze-majesté. Le roc, qu'on ne voudrait certainement pas franchir d'un bond encore aujourd'hui, n'a cependant plus cet aspect horrible qu'on lui prêtait autrefois. On dit que le sol actuellement, n'est pas élevé moins de 46 pieds au bas de ce roc.

Je laisse à droite la Prison Mamertine que j'ai déjà visitée, et débouche sur la place même de l'antique Forum, lieu où se tenaient les marchés de même que les grandes assemblées. Je passe devant l'arc de Septime-Sévère, qui offre encore des restes imposants d'une hauteur de 69 pieds. Tout à côté ce sont les rostres de la Tribune aux Harangues. C'est là que les orateurs venaient haranguer le peuple. C'est là que Cicéron éprouva tant de fois le pouvoir de son éloquence. Un peu plus loin à droite était le temple de Saturne, et à gauche la Basilique Julienne. La Voie-Sacrée s'ouvrait entre cette basilique et l'arc de Septime-Lévère.

L'emplacement du Forum formant une dépression entre les monts Capitolin et Palatin, se trouve aujourd'hui exhaussé de 24 pieds au dessus de son ancien niveau, de sorte que ce n'est qu'au moyen de fouilles qu'on a pu déterminer et reconnaitre ces anciens monuments.

M'avançant toujours sur la place, je laisse à droite l'entrée aux jardins Farnèse qui s'étendent sur le mont Palatin, en face de la basilique de Constantin à gauche. Puis plus loin

encore, c'est à ma droite l'arc de Titus, l'un des mieux conservés, qui fut érigé par le Sénat à Titus en commémoraison de sa conquête de la Judée et surtout de sa prise de Jérusalem l'an 70. On sait que Titus fut l'instrument dont Dieu se servit pour détruire la ville déicide, tel que le Sauveur l'avait lui même prédit. Cet arc en marbre blanc, présente encore un coup d'œil imposant. On voit dans un bas relief des soldats portant les pains de proposition, et d'autres le chandelier d'or à 7 branches du temple de Jérusalem, etc.

Vis-à-vis, à gauche, se voit l'église de Ste Françoise Romaine, élevée au IXe siècle sur l'emplacement du temple de Vénus et-de-Rome; elle est desservie par les Olivétains. On voit encastrée dans la muraille du transept de cette église la pierre sur laquelle s'agenouilla S. Pierre, lorsque Simon le magicien voulant se faire passer pour un dieu, entreprit de voler dans l'air, en présence du peuple et de Néron lui-même. Le chef de l'Eglise s'adressa alors à son maître, qui confondit l'orgueil de l'imposteur en le précipitant sur le sol où il se tua. Les deux genoux de l'apôtre demeurèrent imprimés dans la pierre, comme on peut encore les distinguer aujourd'hui.

C'est dans la crypte, à l'entrée du chœur, que se trouve le tombeau de Ste Françoise, qui renferme son corps. Dix-huit lampes de bronze doré y brûlent sans cesse.

Au delà des restes du temple de Vénus-et-de-Rome, je trouve la *Meta sudans*, fontaine où l'eau retombant sur une pierre en forme de cône ayant la l'apparence d'une borne, et où les gladiateurs se lavaient après leurs combats dans le Colisée; et plus loin encore, à ma gauche, je vois la base de la statue de Néron. Cette statue d'or et d'argent mesurait 120 pieds de hauteur; mais il n'en reste plus que le socle aujourd'hui.

Tout près de la *Meta sudans*, se voit l'arc de Constantin, encore bien conservé, présentant trois arcades, avec bas-reliefs rappelant les victoires du grand empereur.

Enfin me voici au Colisée, la plus gigantesque des ruines de l'ancienne Rome.

Le Colisée ou amphithéatre de Flavien, fut construit l'an 72 par Vespasien et dédié en 80 par Titus, le vainqueur de Jérusalem. De forme elliptique, son grand axe mesure 600 pieds et son petit 500, la hauteur de ses murs 150 pieds.

On sait que les amphithéatres étaient les lieux des spectacles qu'on donnait au peuple; c'est là que se faisaient les

combats contre des animaux et des gladiateurs entre eux. Mais le Colisée eut une autre destination particulière, ce fut de servir, pendant trois siècles, d'arène au martyre des chrétiens. C'est-à-dire que les empereurs, au lieu d'amener des gladiateurs à combattre contre des lions ou des tigres, en présence du peuple, faisaient entrer dans l'arène des chrétiens, contre lesquels on lançait les bêtes féroces pour les dévorer. C'étaient là les spectacles qu'on mettait sous les yeux du peuple pour fortifier la haine qu'il entretenait contre les disciples du Christ, pour étouffer, dès sa naissance, cette religion si ennemie du paganisme ; mais c'était là aussi que l'enfer se trompait lui-même. En décimant les chrétiens, il peuplait le Ciel ; et le sang des martyrs répandu dans l'arène, était une rosée qui faisait germer de toutes parts la semence de nouveaux chrétiens ! Que de milliers de saints qui triomphent aujourd'hui dans le Ciel, sont venus ici, dans cette arène que j'ai sous les yeux cueillir leur couronne de la dent des bêtes féroces ou de la hache des bourreaux !

Les murs sont partout garnis de galeries où s'asseyaient les spectateurs, qui pouvaient y trouver place au nombre de 100,000. Tout autour et donnant sur le sol, étaient les loges dans lesquelles on tenait les animaux féroces et d'où on les lançait sur les victimes qu'on leur offrait pour proie.

Cet édifice était sans toit, cependant une immense toile, *velarium*, servait dans l'occasion à protéger les spectateurs contre le soleil ou la pluie.

Quatre-vingt-deux portes donnaient accès dans l'intérieur en s'ouvrant sur les *vomitaria* ou couloirs circulant dans les galeries. Je pénètre dans l'un de ces couloirs, et je monte jusqu'à la galerie supérieure qu'on appelait la terrasse. Je m'assis un instant sur le bord du gradin, et reportant ma pensée au temps de Néron et de Dioclétien, je repeuple ces banquettes des spectateurs qui les occupaient alors. J'entends une immense clameur s'élever de toutes les galeries : *Les chrétiens aux bêtes !* Puis, je vois s'avancer dans l'arène, le calme dans les traits, la figure rayonnant d'avance de la couronne de gloire que bientôt va ceindre leur front : Eustache, un brave guerrier, et à côté de lui, ces illustres vierges de la noblesse Romaine, Martine, Tatiane et Prisca ; voici même des sénateurs, Julius, Morin ; de nobles princes étrangers, Abdon et Sennen ; des évêques, Alexandre, Eleuthère, Ignace d'Antioche qui prie les

siens de ne pas le priver, par leurs démarches, de la couronne qu'il va bientôt posséder. Je vois les bêtes déchaînées fondre dans l'arène, s'élancer sur leurs proies, et quelquefois, comme frappées de l'atmosphère de sainteté qui rayonne autour des victimes, ramper à leurs pieds, et attendre que les victimes elles mêmes donnent l'ordre, à ces muets instruments de la sagesse de Dieu, de remplir leur mission. Je vois les habits des victimes voler en lambeaux, les dents et les griffes acérées des ours, des lions, des tigres, s'enfoncer dans les chairs pures de ces prédestinés; les os sont mis à nu, le sang coule à flots, et, ô horreur! ces galeries remplies de spectateurs de tout âge, de mères de filles ignorant la vertu, éclater en applaudissements, au lieu de s'attendrir et de se voiler la face!

Mais les siècles s'écoulent; les monstres à figure humaine qui ont teint l'arène du sang des chrétiens sont passés, en laissant une mémoire avilie, souillée, exécrée; et leurs victimes règnent à leur tour. De superbes mausolés leur sont érigés, des temples leur sont dédiés, leurs os sont enchassés dans les métaux les plus précieux, et portés avec honneur sur les autels, la tyrannie est détrônée, l'enfer est vaincu, et le Christ triomphe! La croix du Golgotha est érigée au milieu de l'arène même, une foule respectueuse et recueillie envahit l'enceinte, et jusque sur le *podium* où siègeait Néron, se pressent des spectateurs qui viennent écouter religieusement et entendre le récit des souffrances du crucifié du Calvaire, dont on retrace les différentes stations (1).

Mais hélas! l'enfer vaincu n'est pas encore complètemen désarmé. Voici qu'il suscite de nouveaux Nérons pour persécuter encore les chrétiens. La croix est enlevée de l'arène du Colisée; on n'y fait plus comme autrefois couler le sang de martyrs qui serait un appoint de triomphe pour la religion du Christ; mais on se contente d'assassiner en secret les âmes; on déchaîne l'impiété; on souille et profane les lieux saints! Attendez, tyrans modernes, et tremblez; le Christ aura encore son tour.

Je descends enfin de mon lieu d'observation, enfile la rue qui me mène droit à St-Jean-de-Latran, et pénètre dans la première des églises de la chrétienté, celle qui a la proéminence sur toutes les autres, la basilique du Saint-Sauveur, comme la

(1) De 1750 à 1874, il y a eu un Chemin de Croix érigé dans le Colisée.

désigne encore la sainte liturgie. C'est là que les Papes, lorsqu'ils étaient libres, venaient prendre possession de leur trône ; cette église étant l'église particulière du pontife Romain (1).

Ce fut en effet le premier temple chrétien érigé à la gloire de Dieu. La religion sortie des catacombes en 324, monta sur le trône avec Constantin. L'empereur voulut que le premier temple élevé au vrai Dieu, le fût dans son palais même, qui portait le nom de Latran. Lui-même commença de ses propres mains l'excavation pour l'édifice, et le Pape Sylvestre en fit la dédicace, en y plaçant l'autel de bois qui avait servi à S. Pierre et à S. Paul et qu'on y voit encore aujourd'hui.

C'est là que Constantin reçut le baptême ; et on y conserve encore son baptistère.

L'Eglise est comme St-Pierre pourvue d'un portique à 5 entrées, correspondant à autant de portes donnant accès à l'intérieur. La porte de droite est aussi murée, c'est la porte sainte, qui ne s'ouvre qu'aux années jubilaires. Ce portique est surmonté d'une *loggia* d'où le Pape, avant qu'on l'eût dépossédé de ses états, donnait la bénediction *urbi et orbi*, le jour de l'Ascension. On voit à l'extrémité gauche de ce portique, la statue de Constantin qu'on dit être son véritable portrait, et a l'extrémité droite, celle de Charlemagne.

L'église est à cinq nefs, et offre un coup d'œil imposant, bien qu'en examinant les détails, on reconnaisse que l'architecture, en beaucoup d'endroits, n'a pas eu ses règles respectées.

Le baldaquin qui recouvre l'autel papal est de forme ogivale, supporté par quatre colonnes de granit. On conserve dans sa partie supérieure, qui est entourée d'une grille en bronze doré, des reliques des plus précieuses, entre autres les têtes des apôtres S. Pierre et S. Paul.

Dans l'abside, on voit une magnifique mosaïque qui n'est surpassée par aucune autre en grandeur. Son exécution a duré près d'un siècle. Elle représente N. S., la Ste Vierge, les 12 apôtres etc. Elle date du XIIIe siècle.

Une colonnade règne tout autour du chœur, et en arrière de cette colonnade, du côté gauche, se trouve un petit sanctuaire, où, entre autres reliques, on conserve : la table sur

(1) A la procession du Saint-Sacrement à St-Pierre à la Fête Dieu, les chanoines de St-Jean ont le pas sur ceux de St-Pierre mêmes.

laquelle N. S. célébra la dernière cène, un bras de Ste-Hélène, une partie du cerveau de S. Vincent-de-Paul, du sang de S. Charles Borromée, la coupe dans laquelle on présenta du poison à S. Jean, une partie du vêtement de pourpre dont on revêtit N. S. etc. On conserve encore diverses autres reliques dans le cloître, mais sur l'authenticité desquelles la Congrégation ne s'est pas encore prononcée, telles sont : la margelle du puits de la Samaritaine ; la plaque de porphyre sur laquelle les soldats ont tiré au sort la robe de N. S. etc.

Tout près de la basilique de S. Jean de-Latran, de l'autre côté de la rue, est un édifice où l'on va vénérer la *Scala-Sancta*, ou escalier du palais de Pilate que N. S. monta quatre fois durant sa passion. Cet escalier fut apporté à Rome par Ste Hélène. Il est en marbre blanc et est composé de 28 marches. On ne le monte qu'à genoux, pour gagner les nombreuses indulgences attachées à sa visite. On descend, pour revenir, par l'un des deux escaliers en bois qui se trouvent de chaque côté. Comme le marbre s'usait sous les genoux des pèlerins, on a recouvert les marches de bois pour les protéger.

Arrivé au haut de la *Scala-Sancta*, on se trouve en face du *Sancto-Sanctorum*, oratoire particulier des Papes, qui entre autres reliques renferme un portrait, de grandeur naturelle, sur bois, de Notre-Seigneur, qu'on dit avoir été commencé par S. Luc et terminé par les anges. Dans les grandes calamités, on porte le précieux tableau en procession à Ste Marie Majeure.

Tout à côté, se trouve un autre sanctuaire, c'est le Triclinium de Léon III. Ce lieu servait autrefois de réfectoire au Sacré Collège lors de ses réunions à S. Jean de-Latran.

Dimanche, 23 *mai*.—Je retourne ce matin à l'église de St Augustin, pour célébrer sur le corps de Ste Monique, mère du grand docteur, patron de cette église.

La coupole de cette église est la première que l'on ait construite à Rome ; elle date de 1580.

C'est dans l'abside de la nef de gauche que se trouve l'autel de Ste Monique, où l'on conserve ses restes dans une urne de vert antique. Comme on garde le S. Sacrement à cet autel, je donnai la sainte communion à une trentaine de personnes.

Après mon déjeûner, j'allai continuer mon excursion de la veille en me dirigeant encore du côté de S. Jean de-Latran. Je traversai de nouveau le Forum, fis le tour du Colisée, et me rendis à la basilique. J'admirai en passant l'obélisque de

la place, qui comme celui de St Pierre, vient aussi de l'Egypte. C'est de Thèbes qu'on l'aurait tiré. C'est le plus élevé de tous ceux de Rome, ne mesurant pas moins de 141 pieds avec son piédestal. L'obélisque seul mesure 96 p., il est en granit rouge et couvert d'hiéroglyphes.

Passant outre, je me dirigeai sur Ste-Croix-de-Jérusalem, où conduit une large allée, en partie plantée d'arbres. Je fis rencontre dans le trajet d'une troupe de pèlerins Espagnols, au nombre de plus de 100, qui venaient en chantant des psaumes et des cantiques.

Cette église fut bâtie par Ste Hélène, dans les jardins de Varianus, père d'Héliogabale pour placer les précieuses reliques que la sainte avait apportées de Terre-Sainte, savoir : une portion considérable de la vraie Croix, deux épines, un clou et le titre au dessus de la Croix avec ses inscriptions. Le clou a environ 5 pouces de long (la pointe lui manque), a quatre arêtes avec la tête ronde. On en délivre des fac simile dans la sacristie. Ces grandes reliques sont exposées au peuple le IVe dimanche de carême, le vendredi saint, et le 3 mai.

On conserve en outre une notable partie de la Croix du bon larron, ainsi que le doigt de S. Thomas qui toucha la plaie du côté du Sauveur.

Le maître-autel sous lequel sont les corps de S. Césaire et S. Anastase, martyrs, est surmonté d'un baldaquin que supportent 4 colonnes de marbre précieux.

On voit à gauche la chapelle de Ste Hélène, construite sur la terre du Calvaire que la sainte avait apportée de Jérusalem.

De là, je porte mes pas à Ste Marie Majeure, où me conduit une rue, en droite ligne, presque entièrement taillée dans des jardins. On peut voir dans des excavations pratiquées pour le nivellement de cette rue, quelle a été, en certains endroits, l'exhaussement du sol. A 10, 12 pieds de profondeur, on voit des murs presque entiers encore, et tout le dessus rempli de décombres qui constituent le sol des jardins actuels que l'on cultive. C'est dans les fouilles de ces décombres qu'on découvre encore si souvent des statues et autres restes de monuments anciens.

On sait que la basilique de Ste Marie Majeure est due à un miracle. Un riche et pieux patricien, au 16e siècle avait résolu de concert avec son épouse, de donner ses biens pour quelque bonne œuvre. Or dans la nuit du 4 au 5 août, la Ste

Vierge lui apparut et lui dit de lui bâtir une église à l'endroit de l'Esquilin qui lendemain serait couvert de neige. Le Pape Libère qui avait eu la même révélation, se rendit sur l'Esquilin le lendemain, et le trouva en partie couvert de neige, malgré les grandes chaleurs qui se font alors sentir à Rome. Dès lors, la construction fut résolue.

L'église est précédée d'un portique supportant une *loggia* de laquelle le Pape donne la bénédiction le jour de l'Assomption. Trois portes donnent accès dans le temple, et la 4e à gauche est murée, c'est la porte sainte, qui ne s'ouvre qu'aux années jubilaires.

Au moment où je pénétrai dans le lieu saint, il se chantait une grand'messe à la chapelle Patrizzi, à droite, à laquelle une foule assez considérable assistait, ce qui n'empêchait pas les étrangers, comme je le faisais moi-même, de poursuivre tout de même leurs visites dans le reste de l'édifice. J'y rencontrai aussi un évêque américain, suivi d'un secrétaire, qui, comme moi, le guide à la main, se rendaient compte des diverses chapelles, tableaux et statues du saint lieu.

C'est dans une chapelle à droite qu'on conserve la sainte-Crêche de Bethléem, qu'on n'expose à la vénération du peuple qu'une fois par année, au jour de Noël. C'est là aussi que se trouve le corps de S. Jerome, qu'on a de même rapporté de Bethléem pour ne pas le séparer de la sainte-Crêche qu'il avait tant vénérée durant sa vie. Plus loin, à droite, se trouve la chapelle Sixtine, dans laquelle se conserve le S. Sacrement, et où l'on garde aussi le corps de S. Pie V., exempt de corruption. Pie V était un dominicain, de la famille Ghislieri. La sainte dépouille est exposée a la vue du peuple seulement le 5 mai chaque année, jour de sa fête.

Les fresques de la voute de l'abside, représentent les différents mystères sujets de fêtes particulières en honneur de la Ste Vierge. Sous le maître autel est la confession de S. Mathias, exécutée par les soins de Pie IX.

Faisant face à la chapelle Sixtine, du côté gauche, est la chapelle Pauline ou Borghese, érigée par le Pape Paul V. C'est sans contredit la plus riche de toutes les chapelles de Rome. C'est dans cette chapelle que se trouve l'image la plus parfaite de la Ste Vierge, peinte sur bois par S. Luc. Cette image est l'objet d'une vénération toute particulière, que de nombreux miracles n'ont pas peu servi à favoriser. L'autel qui est au

dessous consiste en une urne de lapis-lazuli élevée sur trois marches de marbre blanc. Un entablement à frise d'agate est supporté par des colonnes de jaspe oriental à cannelures dorées, avec bases et chapiteaux de bronze doré. Les piédestaux des colonnes sont aussi en agate. La sainte image, qui est peinte sur bois de cèdre, repose sur un fond de lapis-lazuli encadré d'améthiste avec marches de vermeil enrichies de rubis, d'émeraudes, de topazes et de grenats. Ce cadre est soutenu par 7 anges dorés, et l'harmonie de l'ensemble produit un effet correspondant à la richesse de ses diverses parties.

La voute de la coupole représente dans ses fresques le triomphe de la Mère de Dieu, pour la venger des attaques de Nestorius et autres hérétiques qui sont venus après lui.

Revenu à ma pension, je ne fus pas peu agréablement surpris de trouver la chambre voisine de la mienne, qu'occupait M. Bolduc, en possession d'un autre compatriote qui venait d'arriver. C'était M. Eugène Hamel, notre peintre Canadien. Je profite des connaissances que M. Hamel avait dejà de Rome pour faire plusieurs visites avec lui, entre autres celles des musées du Capitole et du Vatican. Nous commençons cet après-midi par ceux du Capitole.

La place du Capitole porte au milieu une statue équestre de Marc-Aurèle, en bronze, très ancienne, que Michel-Ange considérait lui même comme un chef-d'œuvre. Les trois palais qui composent les bâtisses du Capitole ainsi que les musées qu'ils renferment, appartenaient aux Papes ; mais depuis l'usurpation ils sont devenus propriétés des usurpateurs.

Je n'entreprendrai pas même de donner un résumé de tout ce que contiennent ces précieux musées, tableaux, statues. bronzes, portraits etc. je renvoie le lecteur, de même que le visiteur, aux guides spéciaux qui nous donnent le sujet de chaque pièce.

Lundi, 23 *mai*.—Je vais célébrer ce matin, chez les Capucins, à la place Barberini. Comme c'était la fête du B. Crispin, dont ils ont le corps conservé, j'avais espoir de pouvoir célébrer à l'autel même de ce Bienheureux ; mais malheureusement une grand'messe qu'on y chantait, puis un évêque qui arriva au moment où je croyais pouvoir avoir mon tour, me forcèrent à renoncer à ce dessein. Je m'en dédommageai en célébrant sur le corps de S. Félix de Cantalice, autre saint Capucin, et

dont la chapelle du côté de l'évangile est directement opposée à celle du B. Crispin.

L'église de la Conception des Capucins n'est qu'à une seule nef, mais présente un coup d'œil imposant. Elle renferme des tableaux de grande valeur, dont quelques uns sont réputés des chefs-d'œuvre, entre autres le S. Michel terrassant le dragon du Guide et le S. François en extase du Dominiquin.

Malgré les messes nombreuses qui se célébraient à l'autel du B. Crispin, je pus tout de-même vénérer le corps encore intact du Bienheureux et l'examiner de près. Il repose sous l'autel. Les lèvres entre ouvertes laissent voir deux dents. Il n'a nullement l'apparence d'un cadavre, on dirait un vieillard qui dort ou qui viendrait de mourir, et cependant il y a déjà plus de 151 ans que son âme s'est envolée de ce monde. Sa barbe, non très épaisse, est à peine grisonnante. Le bienheureux frère est mort à l'âge de 62 ans. Ouvrier cordonnier dans le monde, il entra encore jeune chez les Capucins, et se fit remarquer par la pratique de toutes les vertus religieuses dont il donnait l'exemple, et par sa tendre dévotion pour la Ste Mère de Dieu.

On nous montre dans le cloître la cellule que le Bienheureux occupa pendant 40 ans. C'est un cube de 6½ p. en tout sens. Les parois se composent de roseaux fixés à des pièces de bois et enduits de mortier. On les a revêtues d'un grillage en fer pour les conserver.

Je ne voulus pas me retirer sans visiter le cimetière des bons Pères qui se trouve au rez-de-chaussée de leur établissement, et dont j'avais entendu plus d'une fois parler. On dit que l'espace pour les fosses sépucrales étant tout rempli, à la mort des religieux, on retire les restes des plus anciens pour leur donner la place. Mais par une idée assez bizarre, on s'est servi des os des morts pour en faire des ornements pour ce lugubre lieu. La voute, les parois, sont partout ornées d'os humains disposés en rosaces, en guirlandes, en niches etc. Et dans ces niches, que couronnera souvent un chapelet de crânes, on verra un squelette revêtu de l'habit de l'ordre, le crucifix à la main, dans l'attitude de la prière ou du sommeil. Plusieurs de ces squelettes ont des portions de chair attachées à leurs os, comme de la barbe au menton, des cheveux au crâne etc. C'est à tout prendre un véritable musée de la mort.

La place Barberini en face du couvent porte une magni-

fique fontaine à son centre. Un Triton souffle dans une conque marine dont il fait jaillir une superbe gerbe d'eau.

Je passe en revenant par la fontaine de Trévi, la plus belle et la plus abondante de Rome. Neptune, entouré de tritons et de chevaux marins, s'avance majestueusement à travers les écueils. A côté se trouvent les statues de l'Abondance et de la Santé. Cette fontaine est alimentée par l'eau de l'*Acqua Vergine*, qui alimente aussi les fontaines des places Farnèse, d'Espagne et de Navone.

Si la fontaine de Trévi est la plus abondante, celle de la place Navone est bien la plus grande, puisqu'elle est formée de trois fontaines distinctes, qui toutes trois rendent l'eau à travers des rochers percés, des statues et autres ornements qu'elles portent.

Tous les matins se tient sur la place Navone un marché aux légumes et aux fruits, et tous les mercredis celui des comestibles et autres objets de toute sorte.

C'est au côté O. de la place Navone que se trouve l'église de Ste Agnès que je ne voulais pas manquer de visiter. L'église est en croix grecque et ornée des marbres les plus riches.

La légende de Ste Agnès est des plus intéressantes. On sait que cette sainte enfant souffrit le martyre sous Maximilien Hercule, l'an 394.

Agnès n'était encore qu'une enfant de 13 ans que distinguait encore plus ses vertus que sa beauté remarquable. Rencontrée un jour en revenant de l'école par le fils du proconsul, celui ci l'aima et voulut l'épouser. Mais la jeune vierge qui était déjà fiancée à l'époux des âmes chastes, rejeta avec dédain cette proposition. Quelques temps après, ce jeune homme tomba sérieusement malade; son père attribuant cette maladie au chagrin qu'avait causé à son fils le refus de la jeune fille, se la fit amener, dans l'espoir de la gagner à revenir sur sa première décision ; et pour l'y engager davantage il lui fit de magnifiques promesses. Mais Agnès demeura inflexible. " Je ne puis, dit-elle, violer la foi que j'ai jurée à mon époux ". Le proconsul en fureur, répliqua : " choisis ; ou sacrifie sur le champ à Vesta avec nos vierges, ou je te ferai jeter au lupanar ". Je ne sacrifierai point, dit la jeune fille, et le lupanar me rendra vierge comme il m'aura reçue ; car l'ange de mon époux fait la garde autour de mon corps pour qu'il reste immaculé.

Alors le proconsul la fit dépouiller et conduire aux lieux infâmes. Mais voilà qu'à mesure qu'on lui enlève ses habits, ses cheveux poussent de toutes parts et la couvrent comme d'un vêtement. Arrivée dans la caverne impure, elle trouva l'ange du Seigneur qui l'illumina de son auréole et la couvrit d'une tunique blanche comme la neige.

Or le fils du proconsul arriva près d'elle avec d'autres jeunes gens, ceux ci frappés du miracle s'éloignèrent en louant Dieu Mais le malheureux jeune homme ayant voulu s'approcher d'elle, tomba raide mort. Le proconsul s'en vint alors tout en larmes, demander à la jeune fille comment il était mort ? L'époux dont il voulut souiller l'épouse l'a frappé et l'a tue. Si tu le ressuscites, dit le père, nous croirons que ce n'est pas toi qui l'as tué. Agnès s'étant mise en prières, le jeune homme ressuscita et confessa Jesus-Christ.

Les prêtres des idoles se mirent alors à crier que c'était une enchanteresse, une sorcière qui charmait les esprits. Le proconsul redoutant la colère du peuple, la livra avec tristesse au vice-proconsul Aspasius et s'éloigna. Celui-ci la fit jeter dans un bucher ; mais la flamme se divisa et s'écarta sur la foule sans toucher à la jeune vierge. Aspasius transporté de fureur ordonna alors qu'on lui enfonçât un glaive dans le cœur. Et c'est ainsi que le Christ s'unit à son épouse, dans les noces sanglantes du martyre.

Au bout de huit jours, comme les parents d'Agnès pleuraient autour de son sépulcre, ils voient tout-à-coup une foule de jeunes vierges, revêtues de cyclades tissues d'or, passer au milieu d'une grande lumière, avec Agnès au milieu d'elles, ayant à sa droite un agneau plus blanc que la neige. Agnès s'adressant alors à ses parents, leur dit : " Vous ne devez plus me pleurer comme une morte, mais réjouissez-vous, par ce que j'ai été reçue avec ces compagnes dans les demeures lumineuses, et unie à celui que j'ai aimé sur la terre ". Et c'est en mémoire de cette vision que tous les ans, à la fête de Ste Agnès, on bénit de petits agneaux de la laine desquels on fabrique les *pallium* que les Papes envoient aux Patriarches et aux Archevêques comme symbole de leur autorité.

C'est au côté droit de la chapelle de Ste Agnès que se trouve l'escalier qui conduit à la chapelle inférieure, qui était autrefois le lupanar même où la sainte fut exposée. Dans le premier appartement, qu'on rencontre à gauche, qui est celui-là même

où Agnès fut gardée par l'ange, se trouve un autel où un bas relief nous la montre revêtue de sa chevelure. Vis à vis est une grande salle, et au delà deux autres plus petites, la première est la prison où la sainte fut gardée quelque temps, et la seconde l'endroit où elle fut brûlée et décapitée.

On voit dans le pavé des restes des anciennes mosaïques qui ornaient ce lieu, qui depuis de longs siècles est converti en chapelle.

Je passe delà à l'église de S. Charles a-Catinari qui est une des plus belles de Rome par la noblesse de ses proportions. La coupole qui la termine est une des plus vastes. C'est aux pendentifs de cette coupole que se trouvent ces peintures du Dominiquin considérées comme des chefs-d'œuvre, mais qui, malgré tout leur mérite comme œuvres d'art, semblent là déplacées, n'être pas en leur lieu propre. Car, après tout, les représentations dans les églises doivent être calculées pour élever l'âme à Dieu et inspirer la vertu, et on ne voit pas beaucoup que ces allégories puissent atteindre ce but.

L'artiste à voulu symboliser les quatre vertus qui ont particulièrement distingué S. Charles. Il a représenté la Force, par une jeune fille qui dompte un lion ; la Tempérance, par deux enfants qui mêlent de l'eau au vin ; la Justice est couronnée par un enfant, elle tient un sceptre en main, comme signe d'autorité, et elle presse d'une manière égale le lait de ses deux seins pour marquer son impartialité ; enfin la Prudence voit à ses pieds le temps, symbole de celui qui attend.

Ce sont là des bizarreries d'imagination dans lesquelles un artiste peut trouver à déployer son talent d'exécution, mais qui ne peuvent guères porter à l'édification.

Comme c'est au bureau du Cardinal Vicaire qu'on obtient des reliques, je vais y présenter ma supplique appuyée de la recommandation du Cardinal Siméoni. Mais qui l'aurait cru ? Je soulève une tempête à propos de cette supplique. Il n'y a que les Italiens pour pouvoir ainsi faire des tempêtes dans des verres d'eau ! Qu'y avait-il donc ? Le voici :

La supplique portait bien la signature du Cardinal Siméoni, mais le sceau n'y était pas.

Comme je devinais plutôt que je ne comprenais ce qu'on voulait me dire, je fais venir un jeune abbé employé à ce bureau, avec lequel je prenais le dîner presque tous les jours au restaurant, pour m'expliquer nettement la chose.

Il vous faudrait, me dit-il, avoir le sceau du Cardinal Siméoni avec sa signature.—Le Cardinal se rend à ma demande en appuyant ma supplique, appose sa signature et me remet le papier, est-ce que ce n'est pas suffisant?—Vous auriez dû en sortant faire apposer le sceau par l'un des jeunes secrétaires.—Mais qui m'a jamais parlé de cette formalité? Remarquez donc que ce n'est pas le Cardinal qui fait la demande? mais moi; qu'est-il besoin de son sceau? Est ce que ce n'est pas là sa signature? On doit la connaître ici? Me soupçonnerait-on coupable de faux?—Retournez à la Propagande et faites mettre le sceau par un secrétaire.—Je n'en ferai rien. Je comprends que lorsque un étranger sort du cabinet du Cardinal avec un papier muni de sa signature, les secrétaires n'ont aucune objection à y joindre le sceau. Mais je serais mal vu, je pense, si, venant de la rue, j'allais réclamer cette formalité. Je préfère renoncer à ma demande.

Après de longues explications en italien entre le premier à qui je m'étais adressé et mon jeune abbé, celui-ci se tournant vers moi: suivez-moi, dit-il, nous allons trouver M. N. qui arrangera probablement l'affaire.

Nous passons dans plusieurs chambres, et nous trouvons par hasard dans l'une d'elles le Cardinal-Vicaire, Monaco-La-Valetta, à qui l'on explique l'affaire, et qui la résout d'un mot, en signant la feuille lui-même.

Je retourne porter cette feuille au premier à qui je m'étais adressé, tout étonné qu'on eût fait tant de tapage pour une formalité de ce genre. Je ne connaissais pas encore parfaitement les Italiens.

Rome, mardi 24 mai.—Je me dirige à St-Pierre pour célébrer ce matin, tenant surtout à le faire à la chaire de S. Pierre même.

Dans la concavité de l'abside, se trouve un autel dédié à la Ste Vierge et à tous les saints Papes, et c'est au dessus de cet autel que se trouve la précieuse chaire, ouvrage du Bernin. Elle parait soutenue par quatre figures représentant quatre des principaux docteurs de l'Eglise: deux de l'Occident, S. Ambroise et S. Augustin; et deux de l'Orient, S. Athanase et S. Jean Chrysostôme. C'est dans le trône magnifique que soutiennent ces personnages qu'est renfermée la chaire même dans laquelle s'est assis le prince des apôtres. Tout le monument est en bronze doré, et ne pèse pas moins de 219,161 livres; il a coûté 107,551 écus.

En 1867 la chaire de S. Pierre a été exposée plusieurs jours dans la basilique Vaticane, et voici la description qu'en a donné M. de Rossi, le célèbre archéologue :

" L'antique chaire de S Pierre est un fauteuil en bois orné d'inscrustations d'ivoire et d'or. Les quatre pieds ont la forme de pilastres carrés, les barres transversales qui les relient et les tiges du dossier sont en bois de chêne jaunâtre. A chacun de ces piliers est attaché un anneau en fer à travers lequel on passe les brancards, de manière à avoir une véritable *Sedia gestatoria.* Ce sont là proprement les parties du siège dont s'est servi le prince des Apôtres. Les espaces compris entre les deux pieds de devant et entre les deux côtés latéraux qui y correspondent, ainsi que le dossier, sont recouverts de bois d'acacia couleur foncée. Ces planches d'acacia sont ornées de bordures ou bandes d'ivoire, sculptées en relief, qui font de la chaire un monument de style bysantin. La partie de devant qui reçoit le corps de celui qui s'assied est partagée en 18 compartiments disposés sur trois lignes. Chacun de ces compartiments possède un bas relief en ivoire et représente les travaux d'Hercule. Le dossier est formé de cinq pilastres reliés entre eux par des arcatures ; deux des pilastres ont disparu. Sur les arcatures repose une corniche ou bande horizontale ornée d'arabesques, et sur celle-ci un fronton triangulaire ou tympan. Ces arabesques représentent des combats d'animaux, de centaures et d'hommes. Au milieu de la bande horizontale du fronton ou tympan, se trouve le buste d'un empereur couronné, tenant de la main droite un sceptre brisé, et, de la main gauche un globe ; il a des moustaches, et point de barbe ; peut-être est-ce Charlemagne ou un de ses premiers successeurs. Viennent ensuite deux anges, un de chaque côté, portant chacun une palme."

Il est bien facile de voir que ces ornements et arabesques, quoique fort anciens, sont des additions au siège principal, qui n'en ont pas fait toujours partie. Quant aux sujets mythologiques représentés, on ne doit pas en être surpris, car dans le moyen âge on attachait tant d'importance à ces antiques sculptures, qu'on les appliquait à des objets sacrés, sans aucun égard aux sujets qu'elles représentaient. C'est ainsi qu'on en trouve sur des missels, des reliquaires etc.

Le sacristain, M. l'abbé Suarez, voulut bien aussi me faire visiter le trésor de St-Pierre, qui renferme des ornements d'église riches et très précieux. On y voit entre autres choses : la

dalmatique dont se servit Léon III au couronnement de Charlemagne, des chandeliers en vermeil exécutés sur des dessins de Michel-Ange, d'autres garnis de médaillons en crystal de roche, des calices, ostensoirs etc. en argent, en vermeil, en or etc.

Je me rends ensuite au bas de la nef latérale gauche pour faire l'ascension de la coupole. Le gardien de la porte fait d'abord quelques difficultés, mais cède enfin à ma qualité de pèlerin pour m'accorder l'admission.

L'escalier en limaçon est à pente si douce, qu'on pourrait le monter à cheval. Sur les murs sont des inscriptions rappelant les divers jubiles, ou donnant les noms de differentes têtes couronnées qui ont fait l'ascension.

Arrivé sur l'immense plateforme, à la hauteur de la *loggia* d'où le Pape donne la bénédiction, on trouve là, installé avec sa famille dans sa demeure, un gardien qui a soin des clefs donnant accès à l'intérieur et aux escaliers conduisant au sommet de la coupole, car ce n'est à proprement parler que de ce point, que de cette plateforme que commence le dôme. Après divers escaliers, on peut rentrer à l'intérieur où se trouve une galerie qui en fait le tour. C'est de là qu'on peut juger de la hauteur où nous nous trouvons en plongeant le regard en bas; c'est là aussi qu'on demeure tout surpris de voir le travail des mosaïques qui d'en bas paraissent si parfaites, et qui vues de près ont l'air si grossières. Les petits-blocs coloriés sont séparés par des bandes de mastic d'au moins un demi-pouce de largeur; puis quelles dimensions dans les personnages représentés! Le pied d'un enfant me dépasse la longueur du coude, les paumes de mes deux mains couvrent à peine le nez d'un personnage etc.

Comme la coupole est double, nous suivons de ce point un escalier entre les deux calottes qui nous conduit à une galerie extérieure où nous jouissons d'une vue sans pareille. La ville entière de Rome, les campagnes avoisinantes, les monts Albains, la Méditerrannée à l'horizon etc.! Je trouve là deux messieurs et deux dames avec lesquels je m'entretiens longuement; l'un d'eux, un habitant de Rome depuis plusieurs années, me donne les noms des points des plus saillants qui s'offrent à nos regards.

Voulant faire l'ascension complète du monument, je m'engage dans un escalier en fer en limaçon, auquel succède une échelle presque perpendiculaire qui donne accès dans la boule

Cette boule en bronze, a 7½ pieds de diamètre, et peut contenir 16 personnes. Mais je n'y demeure pas une demi-minute, tant l'air est raréfié et la température élevée dans cette boule; on se croirait dans une véritable chaudière.

M. Hamel étant venu me rejoindre sous la colonnade de la place, nous allons ensemble visiter les musées du Vatican. Que dire de ces musées les plus vastes du monde ? Je n'entreprendrai pas même d'en effleurer une description ; je craindrais d'affaiblir dans l'esprit de ceux qui les ont visités l'admiration que la vue de tant de chefs-d'œuvre leur a imposée, et d'en donner une trop pauvre idée à ceux qui ne les ont pas vus. Je renvoie le lecteur qui voudrait les connaître particulièrement, aux ouvrages qui en ont traité spécialement. Il y a là réunies, les productions de tout ce que l'art a pu produire de plus parfait en fait de peintures, de mosaïques, de sculptures, de statues, bas reliefs, antiquités etc., etc. Tous les grands maîtres ont ici leur signature sur quelques productions remarquables.

Nous voyons dans les salles bon nombre d'artistes avec leurs toiles, leurs chevalets et leurs pinceaux, occupés à prendre des copies des chefs-d'œuvre des maîtres. Sans s'occuper des nombreux visiteurs qui passent à côté d'eux, ou des remarques qu'on peut faire sur leurs ébauches, ils sont là, tantôt absorbés dans la contemplation du modèle qu'ils ont devant les yeux, et tantôt portant d'une main plus ou moins assurée les couleurs sur leurs toiles pour renforcer le dessins qui y sont déjà tracés.

Nous visitons aussi la chapelle Sixtine, dont la voute porte le fameux jugement général de Michel-Ange. Cette peinture n'a pas répondu à l'idée que je m'en étais formée. Elevée dans une voute, elle est difficile à examiner attentivement, et ses couleurs sont passablement altérées. D'un autre côté, si l'opinion d'un profane en dehors du sanctuaire sacré des arts ne peut froisser personne, je dirai que cette pièce est admirable comme pouvant montrer le talent immense de l'artiste dans la reproduction des poses et des attitudes, depuis les plus naturelles jusqu'aux plus excentriques, mais que comme œuvre religieuse, elle ne peut être que d'un médiocre effet pour l'édification, et le soutien de la piété.

Nous examinons en revenant le Château St-Ange ainsi que le pont de même nom qui lui fait face.

Le château St Ange doit sa construction à Adrien, qui l'avait fait ériger pour être son mausolée. Adrien, Septime-

Sévère, et plusieurs autres empereurs y furent en effet ensevelis.

D'abord mausolée, puis tour-à-tour forteresse et prison, c'est encore à cet usage que sert cet édifice aujourd'hui. Il est surmonté de la statue de S. Michel, en mémoire d'un miracle éclatant dont toute la population fut témoin en 590. La peste ravageait Rome d'une manière épouvantable. Le Pape, S. Grégoire le Grand, se rendit suivi du peuple à Ste Marie Majeure pour y prendre l'image de Marie et la rapporter en procession au Vatican, afin d'en obtenir la cessation du fléau. Le saint Pontife, pieds nus, prit la sainte image, et l'on se mit en marche. Comme on approchait du pont, on entendit dans les airs des voix célestes chantant: *Regina Cœli, lætare, alleluia. Quia quem meruisti portare, alleluia. Resurrexit sicut dixit, alleluia.* Le Pape, transporté de joie, tombe à genoux avec tout le peuple, et s'écrie: *Ora pro nobis Deum, alleluia!* Au même moment on vit un messager céleste sur la cime du Château St-Ange, remettant une épée dans le fourreau, pour faire comprendre que le fléau allait cesser. Et en effet, la peste disparut de Rome de ce moment.

Le pont de même nom qui lui fait face, date aussi du temps d'Adrien. Des huit ponts qui coupent le Tibre dans Rome, c'est le plus considérable; il est supporté par six arches. En outre des statues en marbre de S. Pierre et S. Paul, il porte encore dix autres statues tenant en mains les instruments de la Passion: le marteau, les clous, les fouets, etc. Ces statues sont dues à Clément IX.

Revenant par le Corso, je m'arrête à Ste Marie *in-via-lata*, pour visiter la prison de S. Paul, qui se trouve dans la crypte de cette église. Cette église a été bâtie sur l'emplacement de la maison de Martial, et c'est dans la crypte, qu'on visite encore aujourd'hui, que S. Paul fut enfermé pendant deux ans. Comme S. Pierre, S. Paul avait aussi fait jaillir une source pour baptiser son gardien. Cette source est toujours remplie de son eau fraîche et limpide. On dit que son niveau ne change jamais.

Rome, mercredi 25 *mai.*—Variant toujours les lieux où je dis la messe, chaque jour, je me rends ce matin à l'Ara Cœli, qui est l'église particulière des Frères-Mineurs Observants, et dont le couvent adjacent sert de demeure au Général de l'Ordre.

Cette église a été bâtie sur l'emplacement même du temple de Jupiter Capitolin, aussi, pour l'atteindre, faut-il gravir un escalier en pierre de 124 marches.

L'église est à trois nefs, séparées par des colonnes de granit rouge égyptien ayant toutes des chapiteaux différents. Ce sont des restes de monuments anciens. La troisième à gauche porte une inscription faisant connaître qu'elle a appartenu autrefois au palais des Césars.

Cette église doit son nom à une vision qu'aurait eue l'empereur Auguste. L'empereur ayant consulté Appollon pour savoir qui, après lui, serait le maître du monde ? Le dieu aurait répondu : " Un enfant hébreux, Dieu lui-même et le maître des dieux, me force à quitter la place et à rentrer dans les enfers. Désormais vos demandes resteront sans réponses." Et quelques jours après, Auguste ayant fait ériger sur le Capitole un autel à l'Enfant-Dieu, vit dans le ciel, au milieu d'un cercle d'or, la mère de Jésus tenant son enfant dans ses bras, et entendit une voix qui disait : "*Hæc ara Filii Dei est*, cet autel est celui du Fils de Dieu." On prétend que c'est à l'endroit même de l'autel de Ste Hélène, à quelque pieds à gauche du maître-autel, qu'aurait eu lieu la vision.

Selon mon désir, on me permit de célébrer sur le corps même de Ste Hélène, qui est renfermé dans une urne antique de porphyre. Cette chapelle circulaire est isolée et élevée de plusieurs degrés au dessus du pavé ; elle forme une espèce de tribune. Et c'est sous l'autel que repose le corps de la mère du grand Constantin, de celle qui fut par excellence la restauratrice des Lieux-Saints de la Palestine.

Je ne manquai pas, après ma messe, d'aller vénérer, dans l'une des sacristies, le *Sanctissimo Bambino*, qu'on garde là. C'est une statuette de l'Enfant-Jésus, en bois d'olivier, qu'on dit avoir été taillée au XVIe siècle, par un religieux franciscain, dans un arbre du jardin des oliviers. Elle mesure 22 pouces et porte une robe de soie blanche ornée de pierres précieuses. On lui attribue des guérisons nombreuses obtenues par son attouchement. Le saint Bambino a une voiture qui lui est propre, et sur demande, on le porte aux malades qui désirent le vénérer. Lorsqu'on le porte ainsi dans les rues, le prêtre laisse pendre en dehors de la portière de la voiture une extrémité de son étole, et tous ceux qui le rencontrent se découvrent et se mettent à genoux.

On dit qu'une pieuse dame Romaine était parvenue à garder, une fois, le saint Bambino chez elle; mais voila que dans la nuit la sainte image s'échappe et s'en va frapper à la porte de son couvent. Le portier vient ouvrir, et, à sa grande surprise, il voit le Bambino qui rentre et va reprendre son gite ordinaire.

De Noël à l'Epiphanie, le saint Bambino est exposé dans une crèche sur l'autel de l'une des chapelles de la nef, et là, des enfants de 7 à 10 ans, viennent tous les jours débiter des sermons ou des pièces de vers sur le saint Enfant Jésus.

La cérémonie attire toujours beaucoup de monde ; on aime à entendre ces Bossuet de 8 ans, 9 ans, parler des amabilités de l'Enfant Jésus. Souvent un orateur féminin de 8 ans, 10 ans, débitera avec chaleur un appel à l'amour du divin Enfant, et tombant à genoux à la peroraison, il récitera une invocation avec émotion et terminera en donnant la bénédiction avec toute la gravité d'un Lacordaire ou d'un Monsabré. La sainteté du lieu empêche alors l'auditoire d'éclater en applaudissements, mais le mouvement de satisfaction qui se manifeste sur toutes les figures, atteste suffisamment que l'éloquence de l'orateur n'a pas été sans effet sur ses auditeurs.

Notre caractère froid nous porterait peut-être à taxer de futilités de telles cérémonies, mais gardons-nous de les condamner ; elles ne sont pas sans avoir une portée morale assez importante. Pour être orateur du Bambino, il faut être sage; la sœur qui prépare l'orateur-bambin et l'accompagne, doit aussi être sage ; durant trois et quatre semaines dans la famille on s'occupera de la sainte enfance de Jésus, on apprendra et on fera réciter aux enfants les circonstances mystérieuses de l'incarnation du Fils de Dieu, de sa naissanee etc. Or, tout cela ne peut manquer de produire son effet dans la famille.

Je ne fus pas peu surpris de voir sculptées dans les dalles mêmes du pavé, plusieurs images de saints, à moitié usées par les pieds des passants.

Le vaste couvent attenant à cette église, et où demeure le Général de l'ordre, est déjà, depuis la suppression des ordres religieux de la part du gouvernement, occupé en partie comme caserne par des soldats. (1)

---

(1) On a pu voir par les journaux qu'on voulait démolir l'église et le couvent, pour en faire une place publique où l'on éleverait un monument à Victor-Emmanuel.

Après mon déjeûner, je prends une voiture pour me rendre à S. Paul hors-les murs. Contournant donc le Capitole, je me dirige vers le S., traverse le mont Aventin pour sortir par la porte St-Paul ou Porte d'Ostie, et continuer ensuite dans la campagne.

On passe sur l'Aventin à côté de l'église Ste Prisque, bâtie sur l'emplacement de la maison de cette sainte qui fut baptisée par S. Pierre. Près de la porte St-Paul, on voit à droite la pyramide de Cestius, sur le modèle des pyramides d'Egypte, seul monument de ce genre à Rome. Construite en pierre de taille, elle est recouverte d'une chemise de marbre blanc très bien conservée. Son intérieur offre aussi une chambre sépulcrale ornée de peintures très anciennes.

Nous passons plus loin la chapelle du Sauveur, où Plautille, noble dame Romaine, s'était rendue pour voir passer l'apôtre marchant au martyre. S. Paul l'ayant aperçue lui demanda son voile pour se bander les yeux pendant la décollation, lui assurant qu'il lui serait rendu. Et un peu plus loin, la chapelle de la Séparation. S. Pierre et S Paul, sortis de la prison Mamertine, marchèrent ensemble jusqu'à cet endroit. Pierre prit alors la route du Janicule, et Paul celle des *Eaux Salviennes*. Une inscription sur la façade de la petite chapelle rapporte les touchants adieux que les deux apôtres se firent alors.

Enfin nous arrivons à S. Paul, dont l'extérieur des plus simples n'annonce rien d'extraordinaire, bien qu'à l'intérieur cette basilique n'en cède qu'à S. Pierre pour la richesse et la beauté.

Nous entrons par une porte latérale qui nous amène dans le transept de droite. Ce qui frappe d'abord, c'est le poli et la netteté des marbres. On sait que l'antique basilique qui datait des premiers siècles du christianisme, a été incendiée en 1823, la nouvelle, telle qu'elle est aujourd'hui, a été dédiée par Pie IX en 1854.

L'église est à cinq nefs, séparées par 4 rangées de colonnes de granit du Simplon. Au haut de la nef principale se trouve la confession de S. Timothée, où repose son corps, et un peu plus loin est l'autel papal, sur le corps même de S. Paul, moins la tête qui, comme je l'ai noté, est conservée à S. Jean-de-Latran. Cet autel est surmonté d'un double baldaquin, le premier de style gothique, et le second de style renaissance. Quatre co-

lonnes de porphyre rouge supportent le premier, et le second qui lui est superposé est soutenu par 4 colonnes d'albâtre oriental, d'un admirable poli, qu'on croirait presque transparentes, étant à fond jaune avec marbrures brunes. Ces colonnes sont un présent de Méhémet Ali, vice roi d'Egypte, à Grégoire XVI, leur base est en malachite, don de Nicolas 1er empereur de Russie. On ne peut imaginer rien de plus riche que cette décoration.

La frise de la grande nef porte en mosaïques, les portraits en buste, de tous les papes, depuis S. Pierre jusqu'à Léon XIII. Chacun de ces portraits a demandé un an de travail à l'artiste.

Les murs du transept sont incrustés de tables de marbre sur lesquelles sont gravés les noms des évêques qui ont assisté à la dédicace de la basilique en 1854.

Au fond de l'abside est la chaire papale, d'un travail admirable.

La chapelle du Crucifix, la première à gauche de l'abside, garde un remarquable crucifix en bois, tenu en grande vénération, et qu'on dit avoir parlé à Ste Brigitte de Suède.

L'église est desservie par les Bénédictins qui ont leur cloître à côté.

Poursuivant ma course, je me rends à une vingtaine d'arpents plus loin, toujours en rase campagne, sans aucune habitation, aux Trois-Fontaines, lieu où l'apôtre des gentils reçut la couronne du martyre. Il y a ici un vaste établissement pénitencier tenu par des Trappistes. Comme toute cette campagne était inhabitable en raison des fièvres malignes dues à son humidité constante, on confia en 1868 la garde des Trois Fontaines aux religieux Trappistes. Sur les douze qui s'y fixèrent d'abord, sept furent en moins de deux ans les victimes de la malaria. Mais, comme les braves soldats sur la brèche, de nouveaux était toujours prêts à remplir les vides à mesure qu'ils se faisaient. Les religieux plantèrent un grand nombre d'eucalyptus, arbre de l'Inde, qui croît très promptement dans les lieux humides et qui a la propriété toute particulière d'assainir l'air des environs. Aussi, aujourd'hui, religieux et forçats, qui sont en très grand nombre, n'ont-ils plus rien à redouter de la terrible malaria. Les Pères fabriquent un élixir des feuilles de cet arbre qu'on dit être un spécifique des plus puissants contre la redoutable maladie.

On sait que c'est aux Eaux Salviennes que fut décapité S.

Paul. Sa tête, séparée du tronc, aurait fait trois bonds, à chacun desquels aurait jailli une source du sol. Les trois sources sont renfermées aujourd'hui dans une chapelle et donnent toujours leur eau claire et saine. Les pèlerins ne manquent pas de s'en abreuver. Des bas reliefs en marbre nous montrent à la première, la tête de l'apôtre, conservant encore la vie ; à la seconde, la même tête avec les traits légèrement altérés ; enfin, à la troisième, la mort a fait son œuvre, la vie est décidément absente. On nous montre aussi la colonne sur laquelle a été opérée la décollation.

Les Trappistes qui tiennent ce pénitencier pour le gouvernement italien, s'engagent à planter chaque année des milliers d'eucalyptus, et nul doute qu'ils ne viennent ainsi à assainir toute cette partie de la campagne avoisinant la ville, réputée tellement malsaine, que chaque annnée les bénédictins de S. Paul même, laissaient leur couvent pendant quatre mois au temps où sévit la maladie, n'y venant que pour les offices de la basilique seulement.

Rome, jeudi 26 *mai.*—C'est à St-Bonaventure, sur le mont Palatin, que je me transporte ce matin pour célébrer. Je gagne donc le Forum, et prenant la droite, je passe sous l'arc de Titus, pour gravir le mont Palatin par la rue S. Bonaventure, qui me conduit en tournant encore à gauche, un peu plus loin, dans une impasse où je trouve l'église de S. Bonaventure avec le couvent des franciscains de la stricte observance qui la déservent. C'est là qu'a vécu et qu'est mort S. Léonard de Port-Maurice, ce prédicateur infatigable, cet intrépide propagateur de la dévotion du Chemin de la Croix. Son corps, conservé, repose sous le maître-autel de l'église. On me permet de célébrer sur le corps du saint, et après la messe je puis l'examiner tout à mon aise. On dirait un vieillard amaigri, plongé dans le sommeil. Décédé en 1751, à l'âge 75 ans, le corps est encore parfaitement conservé, sauf quelques légères réparations qu'on a dû lui faire, nous disent les Pères.

On conserve dans le couvent la discipline en fer dont se servait S Léonard, sa ceinture de corde, son crucifix, cinq de ses lettres, etc., etc.

Après mon déjeûner, je pris une voiture pour aller visiter S. François-*a-Ripa*, de l'autre côté du Tibre, où je m'étais déjà rendu, mais que je n'avais pu visiter par ce que passant midi, la porte était déjà fermée.

Prenant donc la direction du sud, je passe près du Tibre sur la place Montanara, où se trouvent les restes du théatre Marcellus, bâti par Auguste, qui pouvait contenir 30,000 spectateurs. Il n'en reste plus que deux étages, le 1er en partie enfoncé dans le sol est d'ordre dorique, le 2e d'ordre ionique, et le 3e, qui n'existe plus, était d'ordre corinthien. C'était un modèle des plus parfaits de l'architecture Romaine.

Je traverse le Tibre sur les ponts qui le coupent à travers l'île S. Barthélémi, et me dirige directement à S. François, à l'extrémité du Transtévère. Comme c'était le jour de l'Ascension, j'arrive au moment où se terminait la grand'messe, à laquelle se trouvait une assistance assez nombreuse. L'église est belle et renferme plusieurs peintures de mérite.

L'office terminé, je me rends à la sacristie, et sur ma demande, on me fait visiter la chambre où se retirait S. François lorsqu'il venait à Rome. Cette chambre est aujourd'hui convertie en chapelle. On me montre, scellée dans le mur, la pierre que S. François se mettait sous la tête pour dormir. L'autel est très riche en reliques des saints de l'ordre. Des planchettes verticales qui forment le retable de cet autel, sont garnies de tablettes chargées de reliques, et au moyen d'un certain mécanisme, lorsqu'on veut les exposer à la vénération des assistants, chaque planchette se retourne, pour nous laisser voir ce qu'elle porte.

Il y avait autrefois en ce lieu un hôpital desservi par des bénédictins. C'était là que se retirait S. François, lorsqu'il venait à Rome, pour se livrer au soin des malades. Sur sa demande, on construisit cette petite cellule pour lui servir de retraite où il pût se reposer et se livrer à ses méditations. On voit au dessus de l'autel, un portrait de S. François peint du temps de son vivant. Le vaste couvent attenant à l'église est aujourd'hui converti en caserne et occupé par des soldats.

De St-François je me dirige sur Ste-Marie du Transtévère.

Il y avait en ce lieu, du temps d'Auguste, une espèce d'hopital pour les soldats invalides. Or il arriva un jour qu'il sortit du sol tout-à-coup une source d'huile si abondante, qu'elle se répandit jusqu'au Tibre. Les chrétiens ne manquèrent pas de voir, plus tard, dans cette source d'huile se montrant subitement au milieu du quartier des juifs, l'annonce de la naissance du Christ, qui est l'oint du Seigneur par excellence. Aussi s'empressèrent-ils, dès qu'ils le purent, de s'emparer du lieu

pour y ériger un oratoire qu'ils consacrèrent à la Reine du Ciel.

Des 63 églises dédiées dans Rome à la Ste Vierge celle-ci est la plus ancienne ; et même il est probable que c'est le premier temple consacré à la Mère de Dieu, puisque son érection remonte à l'an 224, un siècle avant la conversion de Constantin.

L'église qui est très riche en marbres précieux renferme aussi des peintures remarquables. Les marches qui conduisent au sanctuaire sont en porphyre, et tout auprès, à droite, est une ouverture grillée dans le pavé avec l'orifice en marbre blanc, et portant cette inscription : *Fons olei.* A côté de cette inscription, on voit fixée dans le pilier la pierre qu'on attacha au cou du Pape S. Calixte, pour le précipiter dans le puits où il consuma son martyre. Au dessus de cette pierre on en voit une autre teinte du sang de Ste Dorothée.

Les restes des Saints Calixte, Jules et Corneille, tous trois Papes, reposent ici sous la confession.

Sous le portique, on voit sur la façade une mosaïque représentant les vierges sages et les vierges folles, avec la Vierge-Mère donnant le sein à son divin enfant, au milieu, et plus bas, l'inscription latine : "Occupée par le soldat émérite, je suis le grand hospice ; occupée par Marie, je m'appelle plus grande et je le suis ; alors je répands de l'huile, emblême de la grande miséricorde du Christ naissant, et maintenant je la donne à ceux qui la demandent."

Prenant de là la via Lungaretta qui conduit directement au Ponte-Rotto, je traverse ce pont, et tournant à droite, je me vois sur la place *della Bocca della Verita,* où se trouve une église circulaire avec colonnade ; cette église était autrefois le temple de Vesta, aujourd'hui c'est Ste Marie *del sole.* Prenant de là le flanc du mont Aventin, je me trouve, comme la veille, en plein désert, c'est-à-dire au milieu de jardins ou de lieux couverts de décombres.

Je passe devant Ste Sabine, et me rends de suite à S. Alexis, que je veux d'abord visiter.

On sait que cette église fut bâtie à l'emplacement même de la maison du sénateur Euphémianus, père de S. Alexis. Alexis, après avoir été uni en mariage contre son gré, abandonna le soir même de ses noces son épouse, pour aller se livrer plus librement aux œuvres de piété en Orient. Revenu plus tard à Rome, et inconnu de tous, il fut reçu par Euphémianus

comme un pauvre à qui par charité il offrait l'hospitalité. Le saint demeura ainsi 17 ans dans la maison de son père, sans être reconnu de personne. Sa retraite était le dessous d'un escalier où il passait les nuits presque entières dans la méditation et la contemplation des choses célestes. Etant venu à mourir, on trouva dans sa main gauche un écrit qu'elle ne voulait pas laisser aller, et aussitôt on entendit dans diverses églises une voix criant : "Cherchez le saint qui prie pour le salut de Rome"; puis ; "c'est dans la maison d'Euphénianus que vous trouverez le saint qui priera pour Rome". Le Pape avec l'empereur et une suite nombreuse s'étant rendus dans la maison du Sénateur, on trouva le mort tenant encore son papier. Le Pape lui ayant commandé au nom de Dieu de céder ce papier, le mort le laissa aller. Et quelle ne fut pas la surprise de tous, lorsqu'on y lut que le pauvre mort était Alexis, le fils même d'Euphémianus, qui avait ainsi vécu pauvre durant 17 ans dans la maison de ses parents, sans être reconnu ni de son père ni de sa mère, ni même de celle qui un jour lui avait été donnée pour épouse.

On nous montre, au bas de la nef de gauche, l'escalier de S. Alexis, qu'on a recouvert de gaze pour la soustraire aux indiscrétions des pieux pèlerins ; et vis-à-vis, de l'autre côté, le puits dans lequel le saint puisait de l'eau pour se désaltérer.

Le corps du saint avec ceux de S. Boniface et de Ste Aglaé, reposent sous la confession, dans l'église souterraine.

L'église est desservie par les frères Somasques, dont S. Jérôme Emilien fut le fondateur. Les frères y tiennent une école pour les jeunes aveugles.

Retournons maintenant sur nos pas. Nous avons trouvé S. François sur la rive droite du Tibre, il faut trouver S. Dominique sur la rive gauche, car il semble que Dieu n'a voulu donner la mission à ces deux apôtres des temps modernes, qu'en les envoyant, comme les premiers, deux à deux. On ne peut pour ainsi dire trouver S. François quelque part, sans trouver vis-à-vis S. Dominique. L'un nait dans la péninsule Italique ; l'autre dans le péninsule Ibérique. Tous deux reçoivent la mission du Ciel de régénérer le monde qui se perd. Le premier s'en va pieds nus, ceint d'une corde, disant aux riches du monde : regardez-moi ! et il prend l'or et le jette par la fenêtre. Aux charnels et sensuels il dit : voyez ! et il se roule dans des épines où se déchire la chair avec sa discipline.

Aux orgueilleux du monde, recherchant les honneurs, il dit : je ne veux être que le serviteur de mes frères ; je ne mérite que mépris, je suis le dernier des hommes. Et cependant Dieu le tient en telle prédilection, qu'il en fait une copie de son Fils bien aimé, il imprime sur son corps les sacrés stigmates de sa passion.

Le second, nourri de la science, porte la parole devant le peuple ; et montrant le chapelet, il dit aux masses : voici l'arme, voici le talisman qui vous assurera, sur notre nature corrompue, les victoires dont mon frère François vous met l'exemple sous les yeux.

Nous avons vu François avec sa corde et ses pieds nus, dans l'abside de la basilique St-Pierre ; et vis-à-vis, de l'autre côté, S. Dominique avec son chapelet.

Nous avons trouvé S. François à St-Blaise-*a-ripa* ; nous allons trouver S. Dominique à Ste Sabine, qui fut à proprement parler le berceau de son ordre......

L'église, précédée d'un portique, est à trois nefs séparées par 24 colonnes cannelées, de marbre de Paros, à chapiteaux corinthiens. On voit au bas une pierre sur laquelle S. Dominique s'agenouillait pour passer une partie des nuits dans la prière : et on nous en montre une autre qu'on dit lui avoir été lancée un jour par le démon. Sous la confession, se trouvent les corps de S. Alexandre, Pape, de S. Evence et de S. Théodule, prêtres, puis ceux de Ste Sabine et de sa gouvernante Sérapie, toutes deux martyres.

On nous montre dans le couvent attenant à l'église la chambre de S. Dominique, ainsi que celle de S. Pie V, qui était aussi un dominicain.

Au dessus de l'entrée de celle de S. Dominique, on voit une peinture représentant S. Dominique, S. François et S. Ange, Carme, avec l'inscription latine qui suit : "*Ecoute, toi, qui viens ici : jadis dans ce lieu, les saints hommes Dominique, François et Ange, carme, passèrent les nuits dans de pieuses veilles et de célestes conversations*". Sur l'autel est le portrait de S. Dominique.

D'autres saints habitèrent encore le même monastère, entre autres : S. Thomas d'Aquin, S. Hyacinthe, S. Ceslas etc.

On me montra dans le jardin un oranger planté par S. Dominique. Il est entouré d'une caisse de pierre, mais se montre encore plein de vigueur, portant fleurs et fruits chaque

année. Je ne manquai pas d'en prendre, avec la permission du Père qui me conduisait, quelques feuilles pour mon herbier.

On a, du cloître, une magnifique vue de Rome. C'est en face de Ste Sabine que se trouvait le pont où Horatius Cochlès s'est immortalisé en le coupant en présence de l'ennemi.

Rome, vendredi 27 mai.—Je me rends ce matin à l'église des SS. Apôtres, au pied du Capitole, pour y célébrer. Cette église appartient aux Frères-Mineurs Conventuels; c'est là que réside le Général de cette branche de l'ordre.

Je désirais célébrer sur le corps de Ste Eugénie, cette célèbre martyre du IIIe siècle, mais comme l'église a été incendiée en 1871, elle n'est pas encore entièrement réparée, et l'autel de S. Antoine où se trouve le corps de la martyre était occupé par des échafauds. Je célébrai en conséquence à l'autel S. François.

Sous la confession se trouvent les corps de S. Philippe et S. Jacques, qui, perdus depuis 1300 ans, n'ont été retrouvés qu'en 1873. On attribue la fondation de cette église à Constantin, aussi lui donne-t-on le nom de basilique Constantinienne. On voit dans la chapelle S. François le tombeau de Clément XIV, qui appartenait à cette branche de la famille franciscaine. Les Papes Sixte IV et Sixte quint appartenaient aussi à la même branche.

Vers les 2 h. de l'après-midi, un orage sérieux, tonnerre avec une pluie extraordinaire vint faire suite à la chaleur étouffante que nous avions depuis le matin. Ayant promis à M. Huberdeau d'aller prendre le souper avec lui, à sa résidence au Bon-Pasteur de la rue S Jean de-Latran, sitôt que l'orage fut passé, je me dirigai donc sur la place de Vénise pour prendre l'omnibus allant dans cette direction. Mais voilà qu'arrivés en face du Colisée, nous trouvons, par suite de l'obstruction des égoûts, toute la rue S. Jean-de-Latran changée en un véritable canal, ou plutôt en un torrent, car l'eau couvrant tous les trottoirs, descendait en bouillonnant comme dans un véritable rapide. Les chevaux craignent d'avancer et ne vont qu'au petit pas. Je me laisse emporter au delà du Bon Pasteur, jusqu'à la hauteur de S. Clément, où les trottoirs étaient découverts. Je laisse là l'omnibus et tente de descendre la rue sur la partie découverte des trottoirs, mais voici que des portes cochères, à un niveau un peu plus bas, viennent m'intercepter le passage. Je vois alors M. Huberdeau sur le

trottoir devant sa résidence, qui me fait signe de remonter la rue pour la traverser et redescendre de l'autre côté. J'éxécute ce manège, mais rendu en face de lui, impossible de traverser encore, l'eau est trop abondante. "Je vais faire comme le gascon, lui criai-je alors, le courant est rapide, je vais attendre que l'eau soit toute passée."—Faites le tour du bloc en arrière de vous, me répliqua-t-il, pour traverser la rue devant le Colisée et venir ensuite sur le trottoir de mon côté.

Je prends donc une rue transversale et fais le tour du bloc. Arrivé au Colisée, je suis à pied sec, mais voici qu'un courant qui vient en sens contraire frapper l'angle de la maison du coin, en noyant le trottoir, m'empêche d'exécuter mon projet. Deux femmes se trouvent là qui veulent aussi se diriger comme moi de ce côté. Elles me font comprendre qu'en traversant le courant venant du Colisée, nous pourrons prendre une ruelle en arrière et parvenir à notre but. Oui, mais comment traverser ce courant ? il est trop large pour être enjambé. Je trouve à la fin un caillou que je jette au milieu, et sautant dessus, je me lance de l'autre coté. Les deux femmes fort alertes font comme moi et je les suis pour parvenir à mon hospice.

Mais déjà l'eau a pris sa retraite dans les égouts et les trottoirs sont presque partout à sec. Je me rends avec M. Huberdeau à un petit couvent de bénédictines un peu plus loin où il lui fallait chanter un salut pour le mois de Marie, et en revenant, nous visitons ensemble l'église de S. Clément, desservie par des dominicains Irlandais, et l'une des plus anciennes de Rome.

L'église, qui est à trois nefs, offre cette étrange singularité que la nef de droite est plus étroite que celle de la gauche. On ne savait à quoi attribuer cette irrégularité, lorsqu'en 1857, grâce aux recherches du R. P. Mullooly, on découvrit une seconde église au dessous de celle qu'on croyait être la première érigée en ce lieu, en honneur du compagnon de S. Paul, qui fut le 4e pape, à la fin du 1er siècle.

Aujourd'hui l'église souterraine est toute déblayée, et les nombreuses fresques qu'elle contient offrent des documents des plus précieux pour les archéologues, surtout en confirmation de nos dogmes et même de nos cérémonies religieuses.

L'église est précédée d'une cour carrée que le portique couvre en partie. C'était là l'atrium où les pénitents et les né-

ophytes se tenaient pendant la célébration des saints mystères.

Lorsque nous revînmes au Bon-Pasteur, les rues étaient partout à sec et pouvaient permettre la libre circulation en tout sens. Les appartements de mon ami me rappelèrent ceux du Canada, planchers en bois, propreté dans tous les coins etc., ce qu'on ne trouve pas partout dans les pensions de Rome.

Rome, samedi 28 *mai.*—Je vais dire la messe ce matin à Ste Marie *in Vallicella* qu'on appelle aussi *Chiesa nuova* (église neuve). Pour porter le nom d'église neuve, elle ne compte cependant pas moins de 284 ans depuis son érection, puisque c'est en 1599 qu'elle fut consacrée par Léon XI. C'est une église qui porte le plus au recueillement et à la prière. Elle est desservie par les Pères de l'Oratoire, qui y ont leur maison professe. J'ai célèbré sur le corps même de S. Philippe de Néri, dans la chapelle qui clot l'abside de gauche. On voit son portrait en mosaïque au dessus de l'autel.

La sacristie est une des plus belles de celles que j'ai vues. Toute la voute est couverte de fresques magnifiques. Six grandes armoires à gauche renferment une foule d'objets qui ont appartenu au saint fondateur de l'Oratoire. Entre autres: la clochette dont on se servait à sa messe, le crucifix qu'il tenait en main à sa dernière agonie etc. Dans le monastère, on nous montre la chambre où il est mort, celle qui lui servait de chapelle dans ses dernières années, son masque en cire, son confessionnal etc.

S. Philippe de Néri mourut le 26 mai 1595, à l'âge de 80 ans.

Je ne fus pas peu surpris en passant par l'église, de voir parmi ceux qui assistaient à une grand'messe qu'on y chantait, une dame tenant sur ses genoux un petit chien. On voit bien des affiches aux portes des églises défendant d'y laisser pénétrer les chiens, mais quand les dames les portent dans leurs bras, on ne juge pas convenable de les inquiéter à ce sujet. C'est là un trait de mœurs qu'on jugerait tout-à-fait inadmissible, et avec raison, dans notre pays.

Comme c'était dans l'octave du Saint Patron, le pavé de l'église était tout couvert de feuilles et de branches de buis, et les colonnes ornées de banderolles de diverses couleurs. Ces marbres que nous trouvons si riches et si beaux, on les couvre ici d'étoffes dans les grandes solennités.

Je me rends ensuite à l'église S. Grégoire, sur le Célius.

Traversant donc le Forum, je passe sous l'arc de Constantin, vis-à-vis le Colisée, et prenant la rue qui divise le Palatin du Célius, j'arrive un peu plus loin à S. Grégoire, à gauche, sur la pente du Célius. Cette église est desservie par les moines Camaldules, et c'est là que réside le Général de tout l'ordre. C'est là qu'on est venu chercher Grégoire XVI qui y remplisait cette fonction, pour le faire asseoir sur la chaire de S. Pierre.

On nous montre, dans la chapelle de l'abside de droite, la chaire en marbre de S. Grégoire, la pierre qui lui servait de lit etc.

C'est d'ici que sont partis les apôtres qui ont converti l'Angleterre, que S. Grégoire aurait voulu aller évangéliser lui-même : S. Augustin, S. Laurent, évêque de Contorbéry, S. Mélite, évêque de Londres, S. Pierre, abbé de Cantorbéry etc.

A côté du portique de l'église, se trouvent trois chapelles formant comme un trépied, renfermant des peintures de grande valeur. Celle du milieu est dédiée à S. André, celle de droite à Ste Sylvie, et celle de gauche à Ste Barbe. On voit dans celle-ci la table sur laquelle S. Grégoire servait chaque jour à manger à 12 pauvres. Il arriva un jour qu'un ange se glissa parmi les pauvres et se mit à table, mais il disparut aussitôt qu'on le remarqua; et voila pourquoi les papes, le vendredi-saint, servent 13 pauvres à table au lieu de douze.

Je vais ensuite visiter l'église des SS. Jean et Paul, qui furent martyrisés à l'endroit même, par ordre de Julien l'Apostat. C'est la maison professe des Passionistes, institués par S. Paul de la Croix qui y mourut en 1775, à l'âge de 81 ans, et que Pie IX a canonisé en 1867. Le corps du saint, conservé, se voit sous l'autel de S. Vincent de Paul, le premier à gauche dans la nef latérale. Les Pères me dirent qu'il avait subi quelques légères réparations, notamment aux mains et aux joues, cependant c'est encore sa chair même qui recouvre ses os.

Continuant toujours sur le mon Célius, je me rends ensuite à St Etienne le-Rond.

Voici une église qui tranche sur toutes les autres par sa forme originale, étant circulaire. Elle rappelle un peu le Panthéon, cependant elle porte une voute et des fenêtres. Elle offre un aspect des plus imposants. Tous les murs du pourtour sont garnis de peintures nous donnant l'histoire des martyrs des trois premiers siècles du christianisme. On y voit repré-

sentés tous les genres de supplice que la rage de l'enfer a pu inspirer aux bourreaux qui persécutèrent alors les chrétiens. Les martyrs sont ici crucifiés, lapidés, grillés, fouettés etc.; là étranglés, dévorés par les bêtes, écartelés, déchirés d'ongles de fer, noyés, brûlés, gelés, assommés, écorchés, mutilés de toute façon. Le cœur en fait mal, de voir ainsi tous ces supplices réunis.

Après avoir parcouru le cercle de leurs tourments, on les voit à la fin triomphants et couronnés aux pieds de Jésus-Christ. Cette église est une des plus intéressantes à voir.

Rome, dimanche 29 mai.—Je vais dire la messe, ce matin, à St-André du Quirinal. C'est là, comme on le sait, que se trouve le noviciat de la Compagnie de Jésus. L'église n'est pas vaste, mais elle est très riche.

On voit dans un couloir, à côté du maître autel, la tombe d'Emmanuel IV, roi de Sardaigne, aïeul d'Humbert. Ce prince abdiqua la couronne en 1802, pour se retirer à Rome, afin de s'y livrer aux exercices de piété. Il embrassa la règle des Jésuites en 1815, et mourut en 1819.

On me permet de célébrer sur le corps de S. Stanislas Kostka, et de visiter ensuite dans le noviciat la chambre qu'il occupa et où il mourut, qui est aujourd'hui transformée en chapelle.

Le saint est représenté en marbre polychrome, étendu sur son lit, à l'endroit même où il rendit le dernier soupir. La tête, les mains et les pieds sont en marbre blanc, la soutane d'un noir foncé, et le matelas jaunâtre. Comme expression de vérité, c'est admirable. On croirait, en voyant les plissures du matelas à l'endroit des piqûres, qu'il va s'affaisser si on appuie la main dessus, tant la représentation est fidèle et exacte. S. Stanislas, qui était le fils d'un sénateur de Pologne, expira le 15 août 1568, à l'âge de 18 ans et dans le 18e mois de son noviciat.

On nous montre, dans une chambre voisine, les véritables portraits de S. Louis de Gonzague, de S. Léonard de Port-Maurice, de S. Ignace, du B. Berchmans et du vénérable Bellarmin, ainsi que des autographes de plusieurs de ces saints.

Je me rends ensuite à S. Laurent hors-des-murs. Cette église se trouve sur la route de Tibur, au delà de la ligne du chemin de fer. C'est sous cette église que se trouve l'entrée des Catacombes de Ste Cyriaque, où fut enseveli le corps de S.

Laurent, après son martyre sur le Viminal, où se trouve l'église de S. Laurent in Paneperna. On sait que S. Laurent, qui était diacre du pape S. Sixte II, fut rôti sur un gril.

On voit devant l'église un obélisque en porphyre d'Egypte, surmonté de la statue de S. Laurent. Les colonnes qui divisent les trois nefs de l'église proviennent aussi de temples Egyptiens.

A côté de l'église S. Laurent, se trouve le cimetière actuel de Rome. Les Romains qui ont toujours tenu au culte des morts, s'y rendent en foule chaque mercredi matin, pour y faire dire des messes pour le repos des âmes de leurs chers défunts. Un chemin de la Croix est érigé dans ce cimetière, et c'est surtout là que les vivants pieux vont se souvenir de ceux qu'ils ont confiés à la terre dans ce champ des morts.

J'ai visitai grand nombre de cimetières, mais je n'en ai trouvai aucun plus riche en monuments, et surtout si parfaitement d'accord avec le sentiment religieux et avec la foi aux dogmes de l'église catholique.

La partie antérieure du cimetière forme un parallélogramme ouvert seulement à sa partie postérieure. Et sur les trois autres côtés, règne un portique où se range une multitude de sarcophages plus ou moins riches, et de chapelles funéraires. La voute que forme ce portique est presque partout peinte à fresques, de même que lee piliers et la façade intérieure.

Parmi les nombreuses statues qu'on y voit, deux groupes en marbre m'ont surtout frappé; l'un nous montre une jeune fille à l'agonie étendue sur son lit; sa figure illuminée d'un rayon de béatitude, prend un air souriant qui fascine. Ce n'est pas la douleur de quitter la terre qui se montre là, mais bien le désir de posséder le ciel. A sa tête est sa mère en pleurs, qui se penche vers la mourante, et à côté, un petit frère, en chemise, dressé sur la pointe des orteils pour contempler sa sœur.

L'autre est une mère, aussi sur son lit de mort, qui donne à sa fille le baiser d'adieu. Tout parle dans ce marbre froid et sans couleurs, tant les poses sont naturelles et bien rendues.

Je vais après dîner, en compagnie de M. Hamel, faire visite aux ecclésiastiques Québecois qui étudient à la Propagande. Ils sont au nombre de trois, savoir: MM. Gouin, Lemieux et Paquet. La règle est très sévère à la Propagande, nous nous étions déjà présentés un autre jour sans pouvoir voir ces élèves,

parce que les parloirs ne s'ouvrent que les jeudis et les dimanches. Mais pour cette fois, le directeur voulut bien même dispenser de la règle pour nous permettre de nous entretenir avec nos compatriotes un peu plus longuement.

Rome, lundi 30 *mai.*—Variant chaque jour les églises où je vais dire la messe, je me rends ce matin, à Ste Madeleine, non loin du Panthéon et où se trouve la maison professe des *Ministres des malades*, enfants de S. Camille de Lellis. Le corps du saint se trouve dans une des chapelles de cette église. Dans la chapelle du S. Sacrement, on voit un crucifix qu'on dit avoir parlé à S. Camille, et dans une autre une image miraculeuse de la Madone qui a appartenu à S. Pie V et qu'on dit lui avoir appris la victoire de Lépante.

S. Camille de Lellis porta à une jambe un ulcère pendant 40 ans. On nous montre, dans une chambre attenante à la sacristie, où le saint est mort, et qui est maintenant convertie en chapelle, un reliquaire contenant le pied du saint, où l'on reconnait encore facilement, dans les chairs desséchées, la plaie qu'il portait, puis dans les gradins du tabernacle, divers articles qui lui ont appartenu, tels que sa tasse qui servait aux malades, ses bas, ses brosses, son gilet de laine, de ses lettres, sa lampe, ses lunettes etc. S. Camille mourut en 1614, à l'âge de 65 ans.

J'arrête en passant à l'église de S. Louis des français, qui est aussi une fort belle église. La chapelle Ste Cécile, qui est à droite, est surtout remarquable pour ses belles peintures. C'est dans la 2e chapelle à gauche, que se trouve le tombeau du brave Pimodan, qui commandait l'infanterie pontificale à la journée de Castelfidardo, le 18 septembre 1860.

Je me rendis ensuite à la chancellerie pour avoir les reliques qu'on avait dû me préparer. Les reliques étaient prêtes, les authentiques signées, mais il me fallut attendre pour le sceau, celui qui en avait la [illegible] n'étant pas encore arrivé. Je vais, en attendant, examiner avec un jeune abbé, l'endroit précis, sur les marches du rez-de-chaussée, où M. de Rossi, le ministre de Pie IX, tombait en 1848, sous le poignard de lâches assassins.

Je puis enfin avoir mes reliques, et je me mets dès lors à préparer mes malles pour effectuer mon départ dès le lendemain matin.

Rome, mardi 31 *mai.*—Ste Marie de la Minerve était l'église la plus près de ma pension. Cependant, bien que je l'eusse vi-

sitée plus d'une fois, je n'y avais pas encore célébré. Je réservais cette église pour quelque circonstance où je me trouverais particulièrement pressé par le temps, et c'est au dernier jour que je m'y rends. Cette église appartient aux dominicains, mais leur couvent y attenant, est depuis l'invasion, occupé par le ministère de la guerre.

Au moment où j'arrivai à la sacristie, une grand'messe venait de se terminer, et je fus tout étonné de voir revenir du chœur un si grand nombre de religieux. Mais voici que ceux que je considérais comme tels se dépouillent du costume blanc, et se montrent en habits laïques ordinaires. C'étaient les chantres et enfants de chœur qui, au lieu de revêtir le surplis, prennent la robe blanche des dominicains pour servir aux offices.

On me permit de célébrer sur le corps de Ste Catherine de Sienne. L'autel est en cuivre doré, du plus bel effet. Cette église, contrairement à toutes les autres de Rome, est en style gothique, et fraîchement réparée, elle offre un coup d'œil des plus imposants.

C'est dans cette église que se trouve le siège d'une confrérie bien intéressante ; c'est celle instituée en 1460, par le Cardinal Torrecremata, pour fournir des dots aux jeunes filles pauvres de la ville.

Cette confrérie distribue, chaque année, 400 dots de 163 francs chacune à des jeunes filles. Mais elle exige pour admettre la jeune fille à ses largesses, qu'elle soit pauvre, de bonne conduite, et n'habite pas avec des personnes suspectes. Ne sont point admises celles qui vivent dans les hôtels, les cabaretières etc. Après trois ans de surveillance et d'épreuves, les jeunes filles obtiennent leur dot. Le Pape, avant l'invasion, se rendait à l'église de la Minerve le 25 mars, fête de l'Annonciation, et là, en présence de tout le peuple, on lui présentait les aspirantes vêtues de blanc, et elles recevaient leur diplôme dotal. Puis elles se séparaient, les unes pour aller dans le monde, les autres pour aller se retirer à l'ombre du cloître.

Enfin voici le moment du départ arrivé. Je n'ai pas vu tout Rome, mais j'ai beaucoup vu pour le peu de temps à ma disposition, comme le lecteur a pu en juger. Autant on a hâte d'arriver à Rome en y venant; autant il en coûte de la laisser en partant. On y a éprouvé de si douces émotions, acquis de si précieuses satisfactions, contenté de si légitimes curiosités,

qu'on voudrait prolonger encore longtemps la durée de ses études et de ses observations. Mais il faudrait des années pour bien connaître dans tous ses détails, la Ville-Eternelle, la Sion de l'Occident, la ville-reine de l'univers; et il n'est pas donné à tous de pouvoir jouir de cet avantage.

A 8h., c'est sous le couvert d'une voiture pour me mettre à l'abri de la pluie que je me rends à la gare; et à 8 25h., j'étais emporté dans la campagne, dans la direction d'Assise.

XXXIII

Assise; Couvent de Ste Claire, son corps conservé.—Maison du père de S. François; basilique; corps de S. François.—Ste Marie-des-Anges; Portioncule.—Ancône.—Lorette; la Ste Maison.- Vénise; les gondoles.—Milan; exposition.—Turin.—Le Mont-Cénis et le tunnel.—Modane; Lyon.—Dijon.—Arrivée à Paris.

Assise, mardi 31 *mai* —Parti de Rome à 8 25 h. A. M., je suis à Assise à 3 h. P. M. Comme à Foligno il me fallait changer de train, j'avais espoir que si on me laissait seulement une demi-heure à ma disposition, je pourrais aller voir, dans le couvent des Clarisses, l'empreinte qu'une âme du purgatoire laissa de sa main sur une porte de chêne, comme preuve, à une religieuse à qui elle apparut, des souffrances qu'elle endurait dans le lieu d'expiation. Mais je n'avais que 10 minutes à attendre. L'empreinte laissée sur la porte est semblable à celle que produirait une main en fer rougie au feu qu'on appliquerait sur du bois.

Le trajet de quatre lieues, de Foligno à Assise, est à travers des terrains riches et bien cultivés ; ce sont les plus belles terres de l'Ombrie.

La station d'Assise est tout près de la basilique de Ste Marie-des-Anges ; mais voulant profiter des voitures conduisant à la ville, qu'on voit perchée sur son rocher à environ un mille plus loin, je remets ma visite au lendemain, lors de mon retour.

Descendu à l'hotel du Lion-d'Or, qu'on m'avait particulièrement recommandé, je vais aussitôt après mon dîner, visiter

l'église et le couvent de Ste Claire, qui se trouvent tout auprès. C'est tout auprès aussi que se trouve le palais épiscopal, dans lequel S. François, en présence de l'évêque, se dépouilla de ses habits pour les remettre à son père.

L'église attenante au couvent des Clarisses est munie d'un côté de contreforts, non pour servir d'ornements comme on en voit la plus part du temps, mais pour retenir effectivement le mur qui menaçait de se renverser en dehors. Ce sont de larges murs appuyés en arcs-boutants sur les longs pans de l'eglise. Ils sont en partie évidés dans le bas pour ne pas interrompre le passage.

Les bonnes Sœurs me montrent le corps intact de leur fondatrice Ste Claire, qui après plus de six siècles, conserve encore sa chair. Quoique dans le cloître, on peut cependant le voir bien distinctement, à travers les grilles des deux côtés, et à la faveur des cierges qu'on allume. La sainte est couchée; la couleur de la peau est très brune, presque noire. Les Sœurs me disent qu'apart quelques légères réparations en cire aux joues où la chair se détachait comme du papier, le reste est complètement intact.

Les filles de Ste Claire, auxquelles S. François donna lui-même la règle, suivent un genre de vie des plus sévères. Elles vont pieds nus, sans sandales, jeûnent presque toute l'année à un seul repas par jour, couchent dans des espèces de boîtes plus courtes que leurs membres, etc. Si bien que partout elles ont à souffrir et à pratiquer la mortification. Cependant, celles que j'ai vues étaient toutes bien portantes, au teint frais, et ne portant aucun signe des privations auxquelles elles se livrent.

On me montre aussi la tête de Ste Agnès, sœur de Ste Claire.

Je passe de là à la maison où naquit S. François, qui est aujourd'hui convertie en chapelle où l'on peut dire la messe. On y voit le cachot où le père de S. François l'avait renfermé. Le saint y est représenté par une statue qu'on dit être son véritable portrait, qui nous le montre à genoux, les mains attachées.

Je me rends ensuite à la basilique qui renferme le corps de S. François, et qui appartient aux Frères Mineurs Conventuels. Elle est située sur le bord même de la colline qui porte Assise. Cette basilique se trouve composée de trois églises superposées : la superieure, où se font les grands offices, et qui

était alors en réparations; celle du milieu où se font les offices ordinaires; et enfin la crypte qui renferme le corps du saint Patriarche d'Assise.

Ce n'est qu'en 1819 qu'on a retrouvé le corps de S. François qu'on avait perdu depuis plusieurs siècles. Des fouilles pratiquées dans la cave de l'église amenèrent la découverte du saint tombeau. Ses restes, tel que le constataient des actes authentiques, étaient renfermés dans une auge de pierre cerclée de barres de fer. Après constatation de l'authenticité de la précieuse relique, Rome décida que le corps demeurerait à l'endroit même où il avait été retrouvé. On a donc creusé tout autour pour l'isoler dans la chapelle inférieure, et posé un fort grillage en fer pour retenir la terre et les décombres sur lesquelles il repose, de sorte qu'on peut actuellement célébrer sur son corps, et dans l'église et dans la crypte, le corps se trouvant sous l'autel de l'église et au dessus de celui de la crypte.

L'Eglise est riche, et ornée, surtout dans le chœur des religieux, de superbes fresques, représentant divers traits de la vie de S. François.

Assise est une ville peu considérable et qui me parut très pauvre. En revenant à ma pension, je vis à une maison en construction, une jeune fille servant d'aide à un maçon; elle montait des briques sur les échafauds. Une planchette sur la tête, elle y mettait 7 à 8 briques, et s'aidant des deux mains, elle escaladait, en conservant toujours l'équilibre, une échelle presque verticale allant jusqu'à la hauteur du mur.

Les rues sont partout désertes et silencieuses; c'est une absence d'activité comme on n'en voit nulle part dans nos villes.

La ville est fortifiée et peut devenir un poste important en temps de guerre.

Assise est sur une colline, mais au pied s'étend une plaine magnifique et des plus riches. On voit la basilique de Ste Marie-des-Anges au commencement de la plaine, et 5 à 6 lieues plus loin, vers l'O., couronnant une autre élévation, les édifices de Pérouse, ci devant siège épiscopal de Léon XIII.

Assise, mercredi 1er juin. — Tel que convenu avec les Pères Conventuels, je vais dire la messe ce matin, à la basilique, dans la crypte, sur le corps de S. François.

Ma messe terminée, le sacristain approcha un escabeau pour me permettre de voir la boîte de pierre cerclée en fer qui renferme la sainte dépouille, et qui se trouve tout près du plafond de cette crypte.

Comme les papes ont défendu de détacher toute portion quelconque des os du saint apôtre de la pauvreté, c'est de la poussière trouvée dans son tombeau, poussière qui n'est autre que la cendre même de sa chair, qu'on forme les reliques qu'on distribue de S. François, lorsque ce ne sont pas des portions de ses habits qu'on conserve encore.

Devant retourner à Foligno par le train de 1.25 P. M. pour continuer ma route vers Lorette, je me rends, peu après 12 h., à Ste Marie-des-Anges pour en faire la visite.

La basilique de Ste Marie-des-Anges est magnifique et très spacieuse. On sait qu'elle renferme la petite église de la Portioncule, dans laquelle N. S. avec la Ste Vierge, accompagnés d'une multitude d'anges, se montrèrent une nuit à S. François, et lui accordèrent cette indulgence extraordinaire du grand Pardon que confirma ensuite le Pape Grégoire IX.

J'ai vivement regretté de n'avoir pas eu un jour de plus à passer à Assise pour célébrer dans le sanctuaire même de la Portioncule ; car c'est sur ce sanctuaire que s'élève, comme un monument solide, la noble structure de l'Ordre de S. François. Mais il a fallu me contenter d'y prier et d'y faire une courte méditation sur le grand miracle qui s'y était opéré, sans pouvoir même jouir de la faveur extraordinaire du grand pardon, qui n'a lieu qu'une fois par année, le 2 août. En vertu de ce privilège sans pareil accordé par N. S. à S. François, toutes les personnes bien disposées, qui visitent le sanctuaire de la Portioncule le 2 août, gagnent une indulgence plénière qui leur remet complètement tout ce qu'elles pourraient devoir encore pour satisfaire à la justice de Dieu, et cela tout autant de fois qu'elles répètent leurs visites.

J'avais trouvé la ville d'Assise bien pauvre, le peuple en apparence misérable ; cependant ici, quoique la plaine paroisse très riche, les mendiants sont encore plus nombreux. Ils nous poursuivent de leurs obsessions jusque dans le lieu saint, c'est à peine si l'on peut parvenir à s'en débarrasser pour prier un peu.

C'est attenant à cette basilique que se trouve le couvent des Pères de l'Observance qui la desservent. On nous montre

dans le jardin de ce couvent, le rosier dans lequel se roula S. François pour appaiser des révoltes de la chair, et qui depuis lors se montra avec des feuilles portant des taches de sang. On dit que mainte et mainte fois on a essayé à propager, à multiplier ce rosier, et que toujours ces efforts sont demeurés sans succès.

Renfermée dans la basilique même, se trouve la cellule dans laquelle expira S. François. Comme les officieux ne manquent pas dans le nombre des mendiants qui nous poursuivent, on m'offrit de me faire visiter cette cellule. Mais voici que celui qui était allé au couvent chercher la clef retardant trop à revenir, je vois arriver le train qu'il me faut prendre, et je suis forcé de partir sans pouvoir faire cette intéressante visite.

Je repasse à Foligno, et là, changeant de direction, je me dirige vers le N. E. pour atteindre Ancône et Lorette.

En laissant Foligno, on s'engage presque de suite dans la chaîne des Apenins, qu'il nous faut traverser pour parvenir à la côte de l'Adriatique. Nous suivons une petite rivière qui nous ouvre le chemin à travers les montagnes. En général, le pays a l'apparence peu prospère, on voit que le sol manque ici à l'exploitation.

Nous passons Gubbio, qui me rappelle ce loup que S. François avait amené à ne nuire en rien aux habitants, pourvu qu'on lui donnât de quoi manger.

Ce loup était la terreur des habitants de l'endroit et ravageait sans merci leurs troupeaux. S François va au devant de lui : " Loup, mon frère, dit-il, il ne faut pas en agir ainsi. Voici ce que je te propose : tu ne nuiras à personne et ne toucheras plus aux troupeaux ; et de leur côté les habitants de Gubbio te donneront à manger, lorsque tu auras faim. Mets ta patte dans ma main si tu consens au marché." Et le loup présenta sa patte au saint. Depuis ce moment, le loup se promena sans être inquiété dans les rues de la ville, et lorsqu'il se présentait aux maisons, on lui offrait de quoi manger.

Je vois ici un champ de muriers tous taillés en vases et auxquels sont attachés des ceps de vignes, ce qui produit un charmant effet.

Enfin après mille détours et sinuosités dans des gorges plus ou moins resserrées où souvent la route parait interceptée, nous débouchons dans la plaine à Fontanara, où nous avons

une superbe vue de l'Adriatique. La voie ferrée vient ici à cotoyer le rivage même, qui est uni, peu élevé et des plus agréables.

A un certain endroit, je vois à quelque distance dans l'eau un objet que je prends pour un poteau fixé au fond, mais dans lequel je crois remarquer certains mouvements. Plus nous approchons et plus je me convains que mon *poteau* est doué de la facuté de se mouvoir; mais quelle forme insolite, que ce peut-il être? Enfin nous approchons davantage, et je reconnais une femme dans un costume de bain, qui se promène dans l'eau. La tête coiffée d'un large chapeau de paille, elle était couverte d'une robe ou jaquette avec bandes rouges et grises, ce qui lui donnait un aspect tout à fait singulier.

A 7.20 h. nous entrons dans la gare d'Ancône. Mais il me faut attendre ici jusqu'à 10.50 h. pour le train qui me conduira à Lorette, qui ne se trouve pas sur la route qui va de Foligno à Vénise.

Après mon souper, je vais faire un tour dans la ville qui a une apparence assez coquette, bien qu'elle n'annonce rien d'extraordinaire. Bâtie sur un promontoire qui forme une anse considérable, Ancône est une place forte de grande importance. La partie basse qui avoisine le rivage, parait assez misérable, et nulle part je n'ai vu poussière plus abondante dans les rues. Comme le vent était assez fort, il venait parfois des rafales qui nous couvraient complètement de cette épaisse poussière.

A 10.50 h. je prends le train allant vers l'O., et à 12.12 h. je descends dans la gare de Lorette, qui se trouve dans la plaine à plus d'un mille de la ville. Je prends de suite une voiture, et me rends à l'hôtel della Pace dont on m'avait donné l'adresse. Comme j'avais soupé à Ancône, je prends mon lit presque aussitôt et me livre au sommeil.

Lorette, jeudi 2 juin.—Je me lève à 5h. pour me rendre aussitôt à l'église. Mais ne voilà-t-il pas que je m'aperçois que je suis sous clef et que je ne puis sortir? J'ouvre la fenêtre, mais personne au dehors et je ne vois de clochette nulle part. Je me mets alors à frapper avec ma canne dans la porte de telle façon que j'étais sûr de parvenir à réveiller quelqu'un.—Qu'y a-t il donc? me crie-t-on d'une chambre voisine.—Il y a que je suis ici prisonnier, et que je veux être délivré. On a fermé la porte de ma chambre sur moi sans m'en donner la

clef.—Attendez un peu. Et une minute plus tard arrive une fille qui ouvre ma porte. Inutile d'ajouter que la leçon a été sévère, si bien méritée qu'elle était.—A quoi m'exposiez-vous, dis-je, s'il était arrivé un incendie, par exemple? Ce n'est pas vous qui devez avoir le contrôle sur vos pensionnaires pour ne les laisser sortir ou pénétrer chez eux que lorsqu'il vous plaira, mais nous qui devons être maîtres de sortir quand bon nous semble et de nous renfermer chez nous quand nous le jugeons à propos. C'est uniquement pour cette fin qu'on vous paye. Je ne connais pas les lois de votre pays, mais d'après le droit commun vous être passibles d'une pénalité pour m'avoir privé de ma liberté sans ma volonté et contre votre devoir. On me balbutia des excuses en italien que je ne compris pas, et je mis la clef de ma porte dans ma poche pour l'emporter avec moi.

Je me rends de suite à la basilique. Comme l'hôtel où j'étais était sur le versant nord de la colline sur laquelle est bâtie Lorette, et ne donnait vue que sur les champs de la plaine, je fus tout surpris, en tournant le coin de la rue, de me trouver en pleine vue de la mer. Je ne le fus pas moins en avançant davantage, de trouver dans une petite ville assez modeste, une basilique telle que celle que j'avais sous les yeux. Elle peut faire un digne pendant à celles de Rome, tant par les dimensions que par la richesse de son ornementation.

Mais ce qui attire à la basilique de Lorette ce ne sont pas ses marbres précieux, ses bas-reliefs si riches, mais bien la *Santa-Casa* qu'elle renferme, la maison même que la Sainte-Famille occupa à Nazareth. J'ai vu l'emplacement où elle reposait à Nazareth, et ici je puis voir et toucher les murs qui la composent.

Je ne fis d'abord qu'une courte visite dans la sainte maison, où l'on célébrait alors une messe, et je me rendis de suite à la sacristie pour m'assurer si je pourrais aussi célébrer dans le précieux sanctuaire. Il y en avait déjà huit d'inscrits avant moi, mais, me dit le sacristain, il arrive presque tous les jours que des prêtres inscrits font défaut ou viennent après leur heure.

J'étais bien décidé dans tous les cas à attendre jusqu'à midi s'il le fallait. Mais heureusement que plusieurs se trouvèrent à manquer, et j'avais à peine fini la récitation de mes petites heures, que le sacristain m'invita à prendre les ornements.

Si l'auguste sacrifice de la messe, si les paroles de la sainte liturgie qui l'accompagnent ont de quoi toucher et émouvoir en tout lieu et en tout temps, c'est bien dans la Sainte-Maison qu'ils revêtent par excellence ce caractère. Le prêtre à sa parole, fait naître Jésus-Christ, dans la maison même où Marie l'a conçu ! C'est ici, dans cette petite chambre, qu'à la parole de l'ange, s'accomplit le plus grand des mystères. Le Verbe même de Dieu vint y prendre chair dans le sein de Marie. La multitude des esprits célestes s'empressa d'y venir aussitôt adorer l'humanité sainte du Sauveur. Le même prodige se renouvelle ! Le prêtre parle, et J. C. descend de nouveau du Ciel pour se mettre entre ses mains ; les messagers célestes l'accompagnent de même pour lui prodiguer leurs adorations.... Est-il ministère plus sublime, fonction plus redoutable que celle du prêtre ! Et pourrait-il n'être pas touché et transporté d'admiration ce prêtre, lorsqu'il renouvelle ces mystères à l'endroit même où ils s'opérèrent en premier lieu ! ......

La Sainte-Maison mesure 30 pieds de longueur sur 13 de largeur, et comme l'autel laisse en arrière un certain espace libre, la place qui reste aux assistants se trouve assez restreinte, aussi s'emplit-elle à chaque messe qui se célèbre.

Les murs de la Sainte Maison sont tous revêtus en dehors d'une riche couverture de marbre de Carrare, toute sculptée en bas-reliefs représentant les différentes circonstances de la vie de Jesus, et rappelant surtout les prophéties concernant sa naissance.

Ayant déposé les ornements à la sacristie, je retourne à la Seinte-Maison même pour faire mon action de grâces, après laquelle j'examine minutieusement la basilique et tout ce qu'elle contient.

La basilique qui est très vaste, est couronnée par un dôme au dessous duquel se tronve la Sainte-Maison. Cette basilique est très riche en peintures des grands maîtres, statues, bronzes, etc.

On sait que la Sainte-Maison qu'elle abrite a été enlevée par les anges à Nazareth, déposée d'abord en Dalmatie, puis sur la côte d'Italie a quelques milles de Lorette, et enfin à l'endroit où elle se trouve aujourd'hui.

Le royaume latin de Palestine avait terminé son existence, après un peu moins de deux siècles de durée ; les Sarrazins, maîtres des lieux-saints, s'efforçaient de faire disparaître tout

ce qui pouvait rattacher à Jésus-Christ; et voila que tout-à-coup la Sainte-Maison de Nazareth, que Jésus, Marie et Joseph avaient habitée, est disparue ; il n'en reste plus que les fondations. Les anges voulant la soustraire aux profanations des infidèles, l'avaient enlevée pour la transporter ailleurs.

Le 10 mai 1291, les habitants de Tersate en Dalmatie, aperçoivent un matin, dans un endroit où la veille il n'y avait aucune construction, une maison de forme toute orientale. Elle repose sur le sol sans aucune fondation. On pénètre à l'intérieur; les murs sont de petites pierres rougeâtres, avec peintures en certains endroits, représentant les différents mystères de la vie de N. S. Au fond de la pièce est un autel en fortes pierres carrées, avec un crucifix portant cette inscription : *Jesus Nazarenus rex Judæorum.* A côté une armoire dans laquelle se trouvent des vases semblables à ceux dont se servent les mères pour donner la nourriture à leurs enfants. A gauche, un petit foyer au dessus duquel est une image de la Ste Vierge debout, tenant l'enfant Jésus dans ses bras, sculptée en bois de cèdre.

On se regarde ; on s'interroge ; on admire !

Mais arrive l'évêque Alexandre, qui, la veille encore était retenu au lit par une grave maladie. La Ste Vierge lui est apparue dans la nuit et lui a donné l'explication du prodige. Cette maison est sa propre demeure de Nazareth, l'autel qu'on y voit y a été fondé par S. Pierre, son image en bois de cèdre a été sculptée par S. Luc. Et pour confirmer la vérité de ce qu'elle lui annonçait, elle lui rendit de suite la santé.

Des messagers furent envoyés en Galilée, qui constatèrent que les dimensions, longueur et largeur, étaient exactement les mêmes que celles des fondations laissées à Nazareth ; de même aussi pour la nature de la pierre. Il n'y avait donc plus de doute que c'était bien là la maison de la Ste Famille.

On accourait de tous les pays pour vénérer la sainte demeure, et de nombreux miracles donnaient la confirmation de sa primitive destination.

Mais voilà que le 10 décembre 1294, la maison disparait de la Dalmatie. Des bergers dans le voisinage de Récanati, sur la côte d'Italie, l'ont vue transportée par les anges au milieu de la nuit, et ils la trouvent dans un bois de lauriers tout auprès.

Nouvel étonnement pour le monde catholique et les pèlerins qui avaient visité la sainte demeure en Dalmatie, constatant que c'est réellement la même. Des visiteurs accourent de tous côtés. Des brigands établis dans les forêts voisines, profitant de cette affluence pour détrousser et assassiner les passants, la sainte maison allait rester délaissée; mais la Ste Vierge n'abandonnera pas sa demeure; après huit mois de séjour à Recanati, la Ste Maison se transporte à mille pas plus loin sur une agréable colline.

Mais voila que les deux frères propriétaires du terrain, en viennent à des querelles à propos de la nouvelle maison. Chacun voulait s'emparer des riches offrandes qu'on apportait au précieux sanctuaire. Une quatrième fois la Sainte Maison s'élève dans les airs et va se placer sur la voie publique, à l'endroit où elle est encore aujourd'hui. Le Pape Boniface VIII, après dues constatations, fait dresser des procès verbaux du tout; et c'est là même qu'on l'a abritée sous la vaste et riche basilique qui la couvre encore.

La maison repose là sur le sol, sans aucune fondation; et chose encore plus extraordinaire, c'est que le revêtement en marbre qui la couvre, ne la touche pas. En vain a-t-on essayé de le faire adhérer aux murs, ce revêtement se détachait aussitôt. Un vide de quelques pouces laisse intacts et isolés les murs de la sainte demeure du Fils de Dieu sur la terre.

Le revêtement en marbre porte une marche au bas, et cette marche laisse voir un sillon que seuls les genoux des personnes qui par dévotion en font le tour, en se traînant ainsi sur les genoux, y ont creusé. Il y a indulgence de 10 ans pour faire ainsi le tour à genoux. On ne le fait, toutefois, que de trois côtés, par ce que le devant est occupé par un autel, qui est comme le principal de la basilique même.

Trois portes donnent accès dans le précieux sanctuaire, une de chaque côté au bas, et une autre en arrière de l'autel. On nous montre là la cheminée avec la statue faite par S. Luc; et dans l'armoire, la sainte écuelle dans laquelle la mère de Jésus donnait à manger à son divin Enfant. Cette écuelle est en terre cuite, mais avec un revêtement en or d'un travail admirable. Les pèlerins ne manquent pas de faire bénir leurs chapelets et médailles dans la sainte écuelle.

Revenu à la sacristie, un ecclésiastique en soutane violette avec rochet, camail et croix pectorale, vint s'offrir à me montrer

le trésor.—Mais, Monseigneur, ce serait abuser de votre bonté. —Je ne suis pas évêque, je suis l'un des chanoines de la basilique, et je me mets à votre disposition.

Il me fit donc passer dans la salle du trésor, dont la porte donne sur la sacristie même.

La voute de cette vaste salle est ornée de fresques magnifiques, et tout autour sont des armoires vitrées exhibant les riches présents que les Papes, les rois, les riches pèlerins se sont plus à faire à N. D. de Lorette. Il y a ici pour des millions; et cependant ce n'est que depuis 1797 que ces dons sont venus. Car à cette triste époque, les soldats révolutionnaires français qui pénétrèrent à Lorette pillèrent complètement le trésor. Des trois écuelles recouvertes en or, une seule a échappé à leur convoitise, par ce qu'ils ne l'ont pas trouvée; et tout le reste, calices, ostensoirs, vases précieux etc. est disparu.

On passe d'une surprise à une autre en inspectant les différentes vitrines, tant les objets exposés sont nombreux et précieux: calices, ciboires, ostensoirs, lampes etc. en argent, en vermeil, en or, ornés de pierres précieuses, topazes, saphirs, grenats, diamants. Epingles, chaînes, couronnes, anneaux, diadèmes etc., etc., tous plus au moins riches et plus au moins précieux comme œuvres d'art, à part la valeur intrinsèque de la matière. Hélas! me disais-je, à la vue de tant de richesses, qui sait, avec cette absence d'honnêteté et de religion qui domine chez nos gouvernants aujourd'hui, qui sait si tous ces joyaux ne deviendront pas encore les objets de rapines sacrilèges? Quand on ne craint pas Dieu et qu'on a la force en mains, de quoi n'est-on pas capable?

Je sors pour prendre une tasse de café dans un restaurant du voisinage, afin de revénir de suite faire plus ample étude de tout ce que contient la basilique.

Lorette m'a paru n'attendre la vie que des étrangers qui la visitent, aussi non seulement les officieux, mais aussi les mendiants sont-ils nombreux et d'un zèle parfois fort importun. Comme à Assise, ils nous poursuivent de leurs obsessions jusque dans le lieu saint. Sur toute la rue qui conduit à la basilique, on ne voit qu'étalages d'objets de piété, chapelets, médailles, madones etc. et de toute part, on nous appelle et nous invite. J'accepte les services intéressés de l'un de ces complaisants, pour visiter le Palais apostolique qui est contigu à la basilique, bordant la place de la Madone qui la précède sur

le côté gauche ainsi que dans une grande partie de celle qui fait face au portail.

Ce palais, qui servait aux Papes lorsqu'ils venaient à Lorette, est d'une grande magnificence. A part les fresques des lambris et des plafonds, grand nombre de pièces de peinture des grands maîtres y sont installées. On me montra la chambre et le lit où avait couché Pie IX, de même que celle qui avait servi à Victor-Emmanuel. Ayant usurpé au Pape ses propriétés, ce chenapan ne craignait pas le souiller de sa présence des lieux que seuls les Vicaires de Jésus Christ avaient le droit d'occuper. Aussi la main de Dieu n'a t-elle pas tardé à le frapper.

Le palais apostolique a été érigé sous Jules II, d'après les dessins de Bramante.

La basilique, en outre de sa coupole qui se dessine comme un globe lumineux sur ce ciel bleu de l'Italie, nous montre encore un clocher ne s'élevant pas à moins de 180 pieds dans les airs.

La place de la Madone porte au milieu une fontaine qui répand continuellement une gerbe d'eau fraîche des plus agréables. Et sur le parvis même du temple, s'élève la statue en bronze de Sixte V, assis sur un trône, la main levée pour bénir.

Les portes en bronze de la basilique sont d'un travail merveilleux, représentant : la création d'Eve, l'ange chassant du paradis nos premiers parents, &c. Elles sont l'œuvre de Jérome Lombard et de ses trois fils.

Vers midi, je retourne à mon hôtel pour le dîner. Bien que j'eusse encore plus de 4 h. à ma disposition, je refuse les offres des cochers qui veulent m'emmener voir le célèbre champ de bataille de Castelfidardo ; je crains de trop me fatiguer et je préfère aller encore une fois faire visite à la Sainte-Maison.

A 5 h. je prenais le train qui me ramenait à Ancône, pour continuer de suite à Bologne et Vénise, étant décidé à me rendre directement à cette dernière ville, conséquemment à passer la nuit sur la route.

A minuit, nous étions à Bologne. J'aurais bien désiré m'y arrêter un peu, surtout pour voir le corps de Ste Catherine, assis dans son fauteuil et si bien conservé qu'il excite l'admi-

ration de tous ceux qui le visitent ; mais il me fallait passer outre sans m'attarder.

Vénise, vendredi 3 *juin*.—Lorsque vers les 4½h. ce matin, je mis l'œil à la fenêtre, je reconnus que nous roulions sur une plaine très basse et couverte de prairies comme celles qui très souvent avoisinent les rivages. Et portant mes regards en avant, j'aperçus tout près les édifices de la ville des Doges, de la reine de l'Adriatique, de Vénise, cette ville amphibie, si je puis ainsi parler, reposant autant sur eau que sur terre. A 5.10h. nous entrions dans la gare.

Comme dans toutes les gares des villes, il ne maque pas d'officieux pour nous offrir leurs services. Je donne donc mes malles à l'un de ces hommes et je lui dis : *albergo di Milano*. *Ottime*, reprit-il, *si compiaccia di seguirmi* (très bien, donnez-vous la peine de me suivre). Je le suis ; à une centaine de pieds plus loin ce n'est pas dans un carosse qu'il m'invite à monter, mais bien dans une gondole qu'il me prie de descendre, car ici les rues sont des canaux, et les véhicules des gondoles.

Je m'installe donc dans la gondole sur une banquette couverte en tapis, et protégée par un petit dais contre les rayons du soleil, et mon homme, debout sur l'arrière, faisant jouer sa rame dans les crans d'une espèce de crémaillère, enfile les rues, je veux dire les canaux, en ligne droite et sans secousse aucune. A tous les coins qu'il nous faut tourner, il fait entendre un peu auparavant une espèce de chant ou de cri, pour mettre en garde ceux qui viendraient dans une direction apposée, afin d'éviter les collisions dans la rencontre. Nous filons ainsi à travers les maisons des deux côtés, lesquelles, le plus souvent, n'offrent que des fenêtres donnant ainsi sur le canal, les portes se trouvant en arrière sur la cour ou sur des places à sec.

Après environ 5 minutes de cette agréable navigation, mon homme m'arrête à un endroit d'embarquement près d'un pont, met mes malles sur le quai, et me montre mon hôtel qui est là tout près.

Comme à côté même de cette hôtel se trouve une église, je m'y rends de suite pour y dire la messe. C'est l'église S. Moyse, qui me parait ancienne, mais qui est cependant fort belle.

Aussitôt après mon déjeûner, je me mets à la visite de la ville. Poursuivant la rue où je me trouve, laquelle est toute

bordée de magazins à vitrines plus ou moins riches, je tombe, après quelques pas, sur la place S. Marc, en face de la cathédrale.

La place forme un grand carré long, tout pavé en pierre et bordé sur trois de ses côtés par des magazins portant une espèce de portique continu, qui met les visiteurs à l'abri du soleil et de la pluie. Le 4e côté est rempli par la cathédrale même, qui présente un coup d'œil magnifique et qui est très riche à l'intérieur.

Tous les voyageurs qui ont visité Vénise, nous parlent de ses pigeons. Et de fait, ils sont en immense quantité. Comme je débouchais sur la place, je vis une jeune fille sortant d'une maison en tenant son tablier relevé, s'avancer un peu et faire un appel ; aussitôt une multitude de volatiles arrivent de tous côtés et se disputent la place aux pieds de la jeune fille, pour s'emparer des miettes qu'elle leur jette.

Tout à côté de la cathédrale, s'étend vers le S. une autre place ou plutôt un quai, si tant est que la mer la baigne à son extrémité, bordée des deux côtés d'immenses palais et des plus riches, statues, corniches en marbre, fenêtres sculptées, etc. C'est l'ancienne demeure des Doges au temps où Vénise prenait rang parmi les nations indépendantes, et commandait en souveraine sur presque toutes les mers. Je me rends au bord de ce quai, et là je vois au bas des degrés un grand nombre de gondoles avec leurs conducteurs, qui attendent des pratiques à la manière de nos cochers. Des planchettes érigées de distance en distance portant le tarif de ces véhicules pour les differentee courses.

Ce n'est plus une rue bordée de maisons que nous avons ici en face, mais c'est la mer même dont cependant des îles en avant nous disputent la vue. Ces îles sont toutes couvertes d'édifices au milieu desquels on voit les églises se distinguer par leurs proportions et les clochers qui les accompagnent. Je descends dans la première gondole venue, et la prenant à l'heure, je passe de l'une à l'autre de ces îles. On me conduit ensuite dans le grand canal, où je m'arrête à un certain endroit pour visiter une verrerie des plus considérables.

Ici on travaille le verre de toute façon ; on nous le montre en écheveaux de toutes couleurs comme du fil, en bâtonnets pour le soufflage, en mosaïques, corbeilles, colliers, bracelets et ornements de tout genre, mais surtout dans ces magnifiques

glaces de Vénise, qui ont une réputation universelle. Rien de plus riche que de telles pièces, et je suis surpris que nos Crésus Canadiens n'aient jamais songé à s'en procurer. Je dis nos Crésus, cependant les prix ne m'ont pas paru extraordinaires. Pour une glace d'environ 7 pieds sur 5, 350 francs. Mais il faut remarquer que le miroir est complet par lui même, le cadre, de largeur proportionnée, est aussi en verre, et des feuilles de verre, d'une délicatesse extrême, sont ajoutées par dessus avec d'autres ornements dans les coins, pour en faire un ornément de premier ordre dans un salon. Et rien à redouter contre les accidents dans le transport, car, me dit le manufacturenr, nous les emballons de telle sorte que nous ne craignons pas de nous engager à les livrer intacts au lieu de destination. C'est ainsi, ajouta-t-il, que nous les expédions au Brézil.

Revenu à mon hôtel pour le dîner, j'y fais la rencontre de deux ecclésiastiques, qui, arrivés le matin comme moi, se disposaient à partir par le train de 2 h. de l'après midi. Je me décide à faire route avec eux, et à 2.30 h. nous sommes dans les chars en route vers Milan, où nous arrivons à 7.20 h.

Milan, samedi 4 juin.— Milan est une bien belle ville, à rues larges et droites. Mais ce qui la recommande surtout à l'attention des voyageurs, c'est sa superbe cathedrale, qui surprend d'autant plus que les autres constructions n'ont rien d'approchant d'un si vaste et si riche édifice. Nulle part je n'ai vu le marbre sculpté, façonné, frisé comme dans cette cathédrale. Les statues s'y comptent par centaines. On monte sur le toit, qui est en pierre comme tout le reste, et arrivé près des tours, on est tout étonné de les voir remplies de niches sans nombre, et dans chacune de ces niches, se dresser des statues qu'on ne pouvait qu'à peine distinguer du bas, et qui sont d'un fini d'exécution à ravir d'admiration.

Je dis la messe dans la crypte, sur le corps de S. Charles Borromée.

La cathédrale est précédée d'une vaste place, qui nous permet d'en bien saisir les proportions.

Comme je me plaisais à reporter ma mémoire en arrière, pour me représenter les scènes dont ce lieu fut autrefois témoin. N'est-ce pas ici que, vers la fin du IVe siècle, le peuple assemblé pour l'élection d'un évêque, en était sur le point d'en venir aux mains, par ce que l'hérésie d'Arius avait déjà fait de nombreuses victimes dans ce troupeau. Survient alors le gouverneur

de la ville, qui harangue la foule avec une telle éloquence et tant de droiture, qu'on s'arrête tout étonné. Mais voila qu'un cri part de la foule poussé par un enfant que le ciel inspire: "Ambroise évêque!" Et la foule de répéter: "Ambroise évêque!" Le Gouverneur, car c'était lui, s'en excuse s'en reconnaissant indigne il n'était encore que catéchumène. Mais Dieu a parlé par la bouche de cet enfant, et son oracle doit s'accomplir.

Ambroise renonce à sa dignité, s'instruit davantage, reçoit le baptême, et presque sans interruption les ordres sacrés. De gouverneur civil qu'il était naguères, le voici gouverneur spirituel de sa ville, il est revêtu de la haute dignité d'évêque.

Mais laissons s'écouler quelques années, et nous allons voir l'appelé de Dieu agir aussi en envoyé de Dieu.

La ville de Thessalonique dans une sédition, avait massacré un envoyé de l'empereur Théodose. Celui-ci, outré de fureur, livre la ville au pillage des soldats, qui mettent à mort plus de 15,000 personnes, sans distinction d'âge, de sexe ou de condition.

Quelque temps après Théodose à Milan se présente pour entrer dans l'église, afin d'y assister aux cérémonies du culte. Ambroise va hardiment au devant de lui à la porte. Arrêtez, Prince, lui dit-il; comment les mains encore souillées du sang des victimes de Thessalonique, oseriez-vous vous montrer devant le trône de Dieu!—Cependant, Seigneur, David coupable d'homicide et d'adultère, ne fut pas rejeté de Dieu.—Vous citez David, et bien, imitez le dans sa pénitence.—Je me repents, dit l'Empereur.

Et là dessus, Ambroise lui impose la pénitence publique. Pendant huit mois, il ne pourra entrer dans l'église; sans aucune marque de sa dignité, comme le dernier de ses sujets, il s'agenouillera à la porte et gémira sur ses péchés, pendant qu'à l'intérieur on priera le Ciel de lui pardonner.

Mais la pénitence est achevée. Ambroise vient solennellement absoudre l'Empereur et l'introduit dans le lieu saint. Le Prince, les pieds nus, couvert d'habits de deuil, ne veut pas même rester genoux devant le ministre de Dieu, c'est prosterné sur le pavé et le baignant de ses larmes, qu'il reçoit l'assurance de son pardon.

Théodose, quel modèle à l'imitation de tous les pécheurs! Ambroise, Charles Borromée, quelles lumières, quels appuis

de la doctrine et de la discipline de l'église ! Qu'il fait bon à un peuple de vivre sous un tel patronage.

Mes deux compagnons de route, étaient tous deux élèves en théologie à Rome, l'un français, était prêtre depuis deux mois, il appartenait au diocèse de Bordeaux, et s'en allait prendre possession d'un vicariat dans cette ville qu'on venait de lui assigner. L'autre était Suisse, et n'était encore que diacre. Nous allons ensemble visiter l'exposition qui se tenait alors à Milan. J'étais fort aise de visiter une exposition européenne, et après avoir bien examiné le tout, j'avoue, qu'à part les arts, nos expositions pourraient soutenir la concurrence avec celle que j'ai vue. Mais en fait d'œuvres d'art, nous n'avons pas même une ombre de ce qu'il y avait d'exposé là. Rien de surprenant. Pour nous, il nous faut avant tout songer à la vie ; dans notre pays, à peu près dépourvu de fortunes, il faut qu'un chacun cherche dans le travail à assurer son avenir. Il est bien naturel qu'on repousse l'agréable pour s'attacher d'abord, non seulement à l'utile, mais même au nécessaire. Si du moins nos gouvernants et ceux à qui il incombe par devoir de promouvoir le progrès, savaient s'occuper un peu de ce qui peut lui servir de base ; mais la science qui sert de pivot à tout progrès, semble souvent n'être pas même connue de ceux qui nous gouvernent, du moins sont ils prêts à sacrifier ses intérêts à la moindre amélioration matérielle.

Hélas ! nous nous américanisons d'une manière épouvantable ; le culte de la matière l'emporte sur tous les autres intérêts. Et cherchez le patriotisme sincère ; on dirait que ce n'est plus qu'un mythe. On ne le retrouve que dans les hâbleurs des tribunes pour engueuler les badauds. Et on sait si le nombre de ceux ci est grand. Ennuyé d'attendre son avenir d'un travail continu et souvent pénible, on se rue dans l'arène politique, où l'on a vu l'audace et l'effronterie l'emporter si souvent sur la capacité réelle et l'honnêteté. Promesses, menaces, mensonges éhontés, tout est mis en jeu ; on tire les ficelles à gauche et à droite, on rit de ceux que l'honnêteté écarte de sa route ; il faut arriver par n'importe quels moyens ; et de là ces scandales qui si souvent s'étalent devant le public, scandales qui ne sont cependant que des exceptions à ceux bien plus nombreux que des voiles ténébreux dérobent aux regards. Qu'on favorise les sciences ; et avec les heureuses aptitudes de notre peuple, on verra en peu d'années notre humble pays produire son contingent, et en nombre respec-

table, de sommités dans toutes les branches ; architectes, astronomes, peintres, naturalistes, musiciens, statuaires, etc., etc.

Il n'y avait pas moins de 10 à 12 pièces originales en fait de statues à l'exposition de Milan, et plus de 50 copies d'œuvres plus ou moins remarquables.

Un département fort intéressant était celui de la soie. On pouvait en suivre les différentes manipulations dans tous les plus petits détails, depuis le ruban de la largeur d'une ficelle, jusqu'aux damas les plus recherchés.

Nous laissons Milan à 2.50 h., et à 8.40 h. nous sommes à Turin, la capitale du ci-devant royaume de Piémont.

Depuis Vénise jusqu'à Turin, j'ai admiré la beauté des campagnes que nous traversons. C'est partout un sol uni, riche et admirablement bien cultivé. Aussi toutes ces campagnes dénotent-elles un grand air d'aisance.

Nous descendons à l'hôtel du Prince Amédée, tout près de la gare. Mais voici que mon compagnon français, M. Castaing, se trouve pris ici d'une migraine qui me fait craindre qu'il ne pourra pas continuer la route le lendemain. Son condisciple suisse, passe une partie de la nuit à le soigner. Cependant, comme ce n'était pas la première fois qu'il ressentait de semblables attaques, il assurait que ce ne serait rien, et qu'une dose de quinine qu'il prit de suite serait suffisante pour faire disparaître tout malaise. Et en effet, dès le lendemain, il était sur pied.

Turin, dimanche 5 juin. — Je me rends avec M. Castaing à l'église S. Charles pour célébrer. Je ne fus pas peu surpris de la trouver, vers les six heures, pleine de monde ; et à chaque messe qui se celébrait, c'étaient des communions à n'en plus finir.

Revenus à notre hôtel, nous n'avons pour ainsi dire que le temps de faire un petit tour dans les rues pour reprendre les chars à 9 h , nous dirigeant sur Lyon Mais notre compagnon suisse, se sépare de nous ici, se dirigeant pour traverser les Alpes par le St. Gothard.

Plus nous avançons, et plus nous voyons grandir la chaîne des Alpes qui se dresse devant nous. Et bientôt nous commençons à gravir quelques échelons ; nous passons même plusieurs tunnels d'une certaine étendue. On nous arrête à une petite station où nous pouvons prendre quelques biscuits au comptoir d'une vendeuse, que plus d'un voyageur, anciennes

connaissance probablement, se plaisent à étriver, mais qui savait fort bien se défendre, n'ayant pas froid aux yeux, comme on dit vulgairement, ni la langue dans sa poche.

Nous gravissons toujours des rampes et coupons des pointes par des tunnels. Déjà nous nous voyons tout près de la neige qui couronne les sommets au dessus de nos têtes, et à ma grande surprise, je vois accollé au flanc d'une profonde ravine que nous suivons, un village avec son église au milieu. De terres cultivables on en voit à peine ; et de quoi peuvent vivre ces malheureux ? Aussi l'apparence annonce-t-elle que l'aisance est loin de se trouver là.

Mais voici que tout à coup le train s'arrête, et qu'il nous faut faire 5 à 6 arpents à pied, chacun chargé de son bagage, sur un éboulis de glaise qui a glissé de la hauteur que nous avons à gauche dans la ravine qui est à notre droite, couvrant la voie de 10 à 20 pieds de terre ou même davantage. Les chars italiens viennent jusqu'à cet éboulis, et les chars français attendent de l'autre côté.

Enfin nous arrivons tout haletants à nos chars, ils sont à l'embouchure même du grand tunnel. Eblouis par le brillant soleil qu'il faisait au dehors, nous ne voyons plus rien lorsque nous entrons dans le tunnel. Ce n'est qu'à tatons que nous cherchons des places dans les divers compartiments, les lampes enfumées qu'on voit ça et là étant bien insuffisantes pour nous éclairer convenablement.

Nous nous trouvons au complet, 10, dans notre compartiment, avec un surcroit de bagage pour nous gêner, et par dessus le marché, deux femmes avec chacune un enfant, que la fraîcheur de la neige voisine n'a encore nullement enrhumés, car ils s'égosillent tous deux de façon à nous déchirer les oreilles. Nous avançons toujours bon train sous terre, cependant nous trouvons fort longues ces 40 minutes que nous passons en telle compagnie.

Enfin les 10 milles de ténèbres sont passés ; nous avons laissé derrière nous l'Italie, et nous sortons à la lumière en foulant le sol de la France. Nous sommes à Modane, où nous mettons pied à terre, pour nous distribuer plus convenablement dans les divers compartiments.

A Culoz, je fais mes adieux à M. Castaing, qui se dirige, lui, directement sur Mâcon, pendant que je continue, moi, vers Lyon.

La Savoie que nous parcourons ici a une bien modeste apparence ; c'est une espèce de gorge entre deux chaînes de montagnes assez rapprochées, où le sol ne parait pas des plus riches. Chambéry, sa capitale, n'a rien qui puisse frapper le passant.

Enfin, à 9.40 h. nous entrons dans la gare de Lyon, et prenant une voiture, je me rends de suite à l'hôtel de la Petite Bombarde, dont on m'avait donné l'adresse.

Lyon, lundi 6 *juin.* — En sortant pour aller à l'église ce matin j'aurais pu me croire à Québec ; je m'y rends par la rue St Jean, je vois sur une enseigne " Dumas, tailleur," et je me trouve au pied d'un cap qui n'a pas peu de ressemblance avec le nôtre lorsqu'on le voit de la basse ville.

Je suis accueilli avec une extrême bienveillance par le chanoine sacristain, qui pour ne pas me retarder, me fait célébrer dans le chœur d'hiver du chapitre, dont l'autel était libre dans le moment.

Après mon déjeûner, je monte, par l'ascenseur, à Notre Dame de Fourvières, que je voyais sur le haut du Cap. Mais cet ascenseur nous laisse encore à quelques centaines de pieds du vénéré sanctuaire. La rue des deux côtés est bordée de boutiques où l'on étale force objets de piété pour les visiteurs.

Le temps annonce de la pluie et il fait un vent du Sud si fort qu'on a peine à lui résister dans la rue.

J'entre dans l'église où se chantait une grand'messe fort solennelle, avec une telle affluence d'assistants, que l'ensemble formait une masse compacte qu'il était presque impossible de pénétrer ; ajoutez à cela des centaines de lumières allumées de toutes parts, et vous pourrez juger de l'atmosphère qui y régnait. Aussi c'était effectivement suffoquant, pour ceux surtout qui arrivaient du dehors. Je dus me retirer bientôt, car je sentais que les forces allaient me manquer.

Au lieu de retourner à l'ascenseur, je descends par un chemin en zigzags tout près de l'église, jouissant un instant du magnifique coup d'œil qu'offre ce point élevé, qui permet d'embrasser du regard la ville entière qu'on a à ses pieds, couvrant toute la pointe que forme le Rhône dans sa jonction avec la Saône.

A 2 50 h. je me rends à la gare pour continuer ma route vers Paris. Le vent du matin s'est appaisé, mais c'est pour

faire place à la pluie qui menace de durer longtemps, tant l'atmosphère parait chargée.

Partout ce sont des campagnes cultivées, avec un soin extrême. Le sol parait aussi de fort bonne qualité, sans valoir cependant celui de la Beauce ou de la Normandie. Rien de surprenant si avec un tel sol, une culture si perfectionnée, l'amour du travail et l'esprit d'economie qu'on reconnait aux français, la France se range parmi les pays les plus riches et les plus prospères du monde.

A 5.30h. nous sommes à Mâcon, et à 8.32h. à Beaune, où j'avais eu quelque dessein de passer la nuit pour voir trois de mes compagnons de pèlerinage qui sont de cette ville. Mais comme tous trois étaient revenus par le N. de la Méditerrannée, je voulais savoir s'ils étaient de retour chez eux. Je m'informe donc à quelqu'un sur le trottoir, qui me dit connaître mes voyageurs d'Orient et qu'ils n'étaient pas encore de retour. La pluie était cessée, mais je voyais tous les trottoirs et les rues baignés d'eau. Je me décide de suite à poursuivre pour passer la nuit à Dijon, où j'arrive à 9.34h.

Je me sentais fatigué, d'autant plus qu'un fort rhume que j'avais pris en passant la nuit dans les chars entre Lorette et Vénise, me tourmentait sans cesse ; j'avais grande hâte d'être rendu à Paris pour prendre quelques jours de repos.

Dijon, mardi 7 *juin.*—Je crus ne pouvoir pas célébrer ce matin, tant la toux m'avait fatigué durant la nuit. Je me contentai de visiter les églises. D'abord la cathédrale S. Bénigne, superbe édifice gothique. C'est dans cette église que S. François de Sales prêchant une retraite, remarqua pour la première fois Madame de Chantal, jeune veuve alors et qui devint ensuite la fondatrice de la Visitation et cette Ste Jeanne que nous connaissons tous. Ces deux saints etaient faits pour se compléter l'un par l'autre, aussi du moment qu'ils se connurent n'y eut-il que la mort pour rompre leur sainte union. Et même les auteurs de la vie du grand evêque de Genève rapportent que le saint étant mort à Lyon, on rapporta son corps à Anneçy, et que Ste Chantal ayant eu la permission d'aller prier devant sa dépouille, on vit le mort élever le bras et lui donner une dernière bénédiction.

Je visite aussi l'église S. Jean et celle de S. Michel qui est très ancienne.

A 9.15h. je reprends les chars. A 2.11h. nous faisons à Laroche un arrêt de 6 minutes dont je profite pour faire provision de gâteaux avec lesquels je fais mon dîner. A 6.15h. nous passons à Fontainebleau, si célèbre par son incomparable forêt et pour avoir été le théâtre où Napoléon 1er dût renoncer à cette suprême autorité dont il n'avait usé, pour ainsi dire, que pour humilier ses rivaux et troubler la paix du monde.

Enfin à 8.19h. nous entrions dans la gare de Paris.

XXXIV

Paris; M. Bolduc.—Le Père Lachaise; Musées du Louvre; Musées du Luxembourg.—Les Invalides.—Ordination.—Versailles.—S. Mandé; Missions étrangères.—Le Jardin des Plantes.—Le Bois de Boulogne—S. Denis.—Eglises.—Départ.—Amiens.— Boulogne-sur-mer.—Folkstone; Londres.—Le British Museum; Musée de Mad. Tussault; Regent's Park; Hyde-Park; Westminster Abbey.—Liverpool.—Moville.—L'océan.—Terreneuve; Côtes du Labrador; le Golfe; Anticosti; la côte du Sud.—Arrivée à Québec.—Conclusion.

Paris, mercredi 8 *juin.*— Je retrouve M. Bolduc à notre hôtel S. Sulpice. Il était passé par la Suisse, le Rhin et la Belgique pour revenir à Paris.

Je fais la connaissance de jeunes médecins Canadiens qui sont venus ici compléter leurs études. Ce sont MM. Dupont des Trois-Rivières, Lacaille et Godin de Montréal, Asselin de Joliette, et un jeune Normand, de Montmagny, qui arrive des Etats-Unis. Bien que nous ne nous connussions pas auparavant, notre communauté de vues, jointe à notre nationalité, nous rend frères dès le premier moment. Tous les soirs ils se rendent à ma chambre, et nous passons les plus agréables soirées à nous entretenir du pays.

A part M. Normand qui est un ouvrier, tous les autres sont des médecins diplômés. Venus ici pour compléter leurs études médicales, ils emploient scrupuleusement leur temps à l'étude des cours qu'ils poursuivent; c'est à peine s'ils prennent quelques heures les dimanches pour visiter la ville; et j'ai pu

me convaincre de plus qu'aucun d'eux n'avait encore oublié sa qualité de catholique en en négligeant les devoirs. Nous faisons plusieurs excursions ensemble pour visiter la ville, entre autres le cimetière du Père-Lachaise, le Bois de Boulogne, S. Denis, etc.

Le Père-Lachaise n'a pas répondu à ce que j'en attendais; je l'ai trouvé bien inférieur, en fait de monuments remarquables, au cimetière S. Laurent de Rome, et à plusieurs autres que j'avais visités aux Etats-Unis. Sans doute il s'y trouve des pièces bien capables d'attirer l'attention, mais il y a confusion dans la multitude et le rapprochement des monuments, et ce sont bien plus les personnages historiques dont les noms inscrits évoquent le souvenir qui excitent l'intérêt, que le grandiose ou l'architecture des monuments mêmes.

Paris, jeudi 9 juin. Je consacre cette journée à la visite des Musées. Je commence par ceux du Louvre.

Quels immenses trésors, en fait d'œuvres d'art et de productions du génie, sont renfermés ici! Mais aussi, quelle absence des convenances et quel dévergondage d'imagination de la part des artistes! C'est parfois d'un réalisme dégoûtant, et dans un grand nombre de pièces, on cherche en vain l'idéal du beau qui aurait dû inspirer l'auteur; on ne trouve que de révoltantes représentations qui n'ont l'air à s'adresser qu'aux bas sentiments d'une nature pervertie.

Encore plus que dans les musées de Rome, on voit ici une foule d'artistes occupés à copier les œuvres les plus recommandables des grands maîtres, Et parmi ces artistes, un bon nombre du sexe délicat, et souvent d'un âge dont les années et les études ne peuvent encore avoir mûri le jugement.

Les Musées du Luxembourg sont à peu près semblables à ceux du Louvre. Il y a, m'a-t-on dit, cette différence. C'est qu'au Luxembourg toutes les œuvres de quelque mérite du salon de chaque année sont exposées là d'abord, et on en fait ensuite un choix pour les transporter au Louvre, de sorte que les pièces sont moins choisies et sont souvent entremêlées à des productions de peu de mérite.

Paris, vendredi 10 juin.—Nous portons nos pas, ce matin, dans la direction de l'O., pour visiter les Invalides. L'établissement des Invalides, comme l'on sait, est une retraite pour les militaires blessés ou hors d'état de service qui sont sans res-

sources. C'est là aussi que se trouve le tombeau de Napoléon 1er, dont on a rapporté les restes en 1841 de l'île Ste Hélène. C'est un monument des plus riches de Paris.

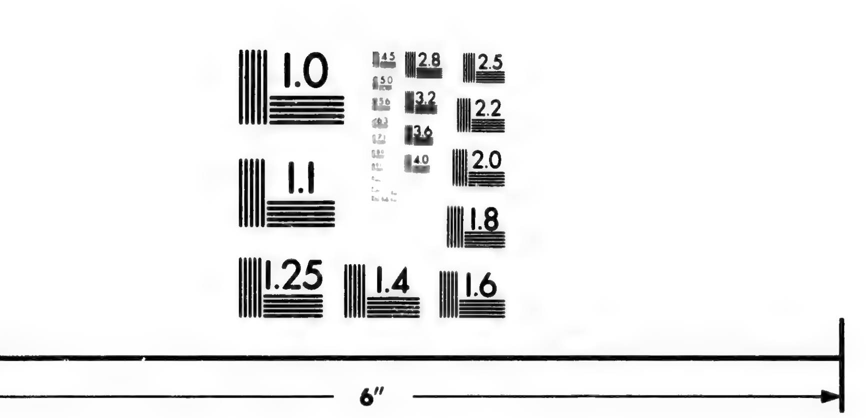
Nous ne manquons pas, étant dans ce quartier, de faire visite à M. l'abbé Baron, aumônier de notre caravane, qui parti malade, en était revenu plus mal encore. M. Baron, qui a depuis succombé aux suites de sa maladie, était un prêtre zélé, rempli de piété, d'une humeur charmante, et possédait de très vastes connaissances. Son compagnon de tente en Galilée et en Syrie, de chambre au Carmel, à Beyrouth, dans le steamer, c'était à chaque fois pour moi un nouveau plaisir que de pouvoir jouir de sa conversation. Il fut enchanté des deux jeunes Canadiens que nous lui présentâmes. "Je retrouve en eux, m'a-t-il plusieurs fois répété plus tard. les allures franches et naïves de ceux de nos jeunes militaires que le contact des compagnons du camp n'a pas encore pervertis."

Comme nous étions chez M. Baron, arrive une visiteuse dont la rencontre ne nous fut pas peu agréable. C'était Mademoiselle de Ghelke, de Belgique. Ayant opéré le retour d'Orient par Smyrne, Constantinople, etc., elle ne faisait que d'arriver directement de Marseille. La bonne entente qui a constamment régné entre tous les membres de notre caravane, nous a créé des liens que jamais rien ne pourra rompre, et qui nous rendront toujours chère toute occasion que nous pourrons avoir de les renouveler.

Paris, samedi 11 *juin.*—Comme c'est aujourd'hui le samedi des quatre-temps, l'église S. Sulpice prend un caractère tout particulier par la nombreuse ordination que vient y faire Mgr Richard, coadjuteur du Cardinal Guibert, archevêque de Paris. Les ordinants sont au nombre de 65, des divers ordres. L'assistance est assez nombreuse ; mais la cérémonie ne revêt pas ce caractère majestueux et imposant qu'elle prend dans la cathédrale de Québec dans de telles circonstances. Et d'abord, l'autel étant très rapproché du balustre, le chœur se trouve trop petit, si bien qu'une grande partie des ordinants se trouvent obligés à déborder dans la nef, en contact avec les assistants qui rapprochent leurs chaises autant qu'ils le peuvent. Il y a confusion dans les cérémonies et absence de cette solennité, de cette réserve qui placent les ministres des autels aux postes qu'eux seuls ont le droit d'occuper dans les temples sacrés.

Pour cette cérémonie comme pour bien d'autres dont j'ai

IMAGE EVALUATION
TEST TARGET (MT-3)



été témoin à Rome, à Naples et ailleurs, je trouve que nous sommes bien plus particuliers en Canada, sur le décorum que nous savons y observer et les plus petites prescriptions que nous nous gardons bien d'omettre, ce qui ne contribue pas peu à ajouter à la solennité et à faire l'édification de l'assistance.

C'est Versailles que nous avons choisie pour notre excursion de ce jour.

Nous nous transportons d'abord près du Louvre, pour prendre là la diligence qui nous y conduira. Nous préférons le service de la diligence à celui du chemin de fer, par ce que le trajet étant moins rapide, nous permet de jouir bien d'avantage de la vue de la campagne.

Nous traversons la Seine en face de Sèvres, village célèbre, comme on sait, par ses manufactures sans pareilles de fines porcelaines.

Les maisons bordent presque continuement la route depuis Sèvres jusqu'à Versailles, comme une rue de ville.

Versailles est une petite ville qui n'attirerait l'attention de personne, n'était la résidence royale qu'elle possède, et par suite le dénouement de plusieurs faits historiques dont elle fut le théâtre. On sait qu'il n'y a encore que quelques années, c'était à Versailles que s'assemblaient les chambres françaises. On n'a pas oublié non plus qu'en 1871, l'empereur Guillaume de Prusse vint y établir ses quartiers généraux, pour infliger à la France cette humiliation dont elle ressent encore tout le poids, et dont, sans nul doute, elle saura tôt ou tard exiger réparation.

Le château de Versailles, que tous les Bourbons ont successivement habité, est une très vaste construction, à extérieur assez ordinaire, mais d'une grande somptuosité à l'intérieur.

Si le Louvre est le musée du génie et du talent de la France, Versailles est celui de ses gloires militaires et administratives, car tous les braves soldats, les grand diplomates, les sages rois qui ont contribué à mettre la France à la tête de toutes les nations du monde, ont ici leur inscription, soit dans des marbres nous en représentant les traits, ou dans des peintures nous les montrant à l'œuvre. Quelles toiles immenses et sans nombre de batailles où les soldat français ont fait primer l'honneur de leur patrie! Les nations du globe sont presque toutes appelées les unes après les autres à servir de marchepieds à la gloire du pays de nos ancêtres.

Les visiteurs sont admis à parcourir les diverses pièces du château. La salle des glaces nous montre tous les murs couverts de ces superbes glaces de Vénise qui nous renvoient notre image, de quelque côté que nous nous tournions.

On nous montre la chambre de Louis XIV étant enfant, celle de l'infortunée Marie Antoinette, etc., etc.

Après l'inspection du palais, nous visitons aussi le parc, les bosquets, les pièces d'eau, etc. En voyant ces riches constructions, ces bosquets si bien allignés, ces gazons tondus, ces parterres à fleurs si variées, ces massifs si bien taillés, si bien entretenus, ces allées ombragées, etc., je me disais : tous les hommes courent après le bonheur sur la terre; les grands personnages qui ont habité ces lieux en ont-ils possédé une plus large part qne le pauvre qui vit dans sa chaumière du fruit de son travail ?.... Certainement non ; il s'est dévoré plus de soucis cuisants, d'amertumes de tout genre sous ces coquettes charmilles et ces lambris dorés, que dans la pauvre demeure de l'humble ouvrier, ou dans la cellule étroite et nue des reclus volontaires de la piété, que nous visitons avec respect dans les couvents et les monastères. Les grands personnages qui ont passé ici ont fait des actions d'éclat ; le monde a parlé d'eux ; ils ont été couverts de gloire. Mais la gloire qu'ils recherchaient a-t-elle pu les rassasier ? En ont ils trouvé suivant leurs désirs ? Hélas le cœur de l'homme est un abyme ! Mais le sage qui l'a sondé cet abyme du cœur humain, a compris la véritable grandeur, il a de bonne heure commandé à ses appétits déréglés, il a vaincu le monde qui aurait pu le troubler, et ayant trouvé la paix en Dieu, il a trouvé le bonheur ; il a été heureux.

Que d'illustres personnages qui ont pendant quelque temps occupé le monde de leur nom, sont aujourd'hui oubliés, ou peut-être honnis et exécrés ! Lorsque des deshérités de la fortune ou des pauvres volontaires qui ont vécu dans l'oubli et l'abjection, sont aujourd'hui exaltés, honorés, vénérés de tous. Ce qu'il y a de consolant pour tous, c'est qu'à la fin une infaillible justice présidera à tout, et que cet équilibre que nous ne pouvons souvent reconnaître dans le conflit des éventualités qui nous environnent, sera un jour établi pour la satisfaction de tous. C'est alors que l'humble, le pauvre, le délaissé d'aujourd'hui s'écrira en toute confiance. " *In te, Domine, speravi*

non confundar in æternum. J'ai compté sur vous Seigneur, je ne serai pas confondu dans l'éternité."

Paris, dimanche 12 *juin.*— Nous allons dans l'après midi, à la demande de M. Asselin, faire une excursion à St Mandé. St-Mandé est un village dans la banlieue de Paris, du côté de l'est. M. Asselin avait là une connaissance dans la personne de l'un des Clercs de St-Viateur qui y tiennent un établissement d'éducation. Ce fut pour nous une agréable excursion, qui nous permit d'examiner un quartier de la vaste capitale que nous n'avions pas encore visité.

Comme il nous fallait changer d'omnibus à la porte de la ville, nous avons eu le temps d'examiner les retranchements, ou plutôt le lieu des campements des Prussiens lors du siège de 1871.

Paris, lundi 13 *juin.*— Nous nous rendons dans la rue du Bac pour visiter le Séminaire des Missions étrangères. La chambre des martyrs surtout nous intéresse vivement. On a réuni là tous les instruments qui ont servi à torturer les courageux missionnaires qui, dans ces dernières années, ont versé leur sang pour confesser la foi de Jésus-Christ, particulièrement en Chine et au Thibet : chaînes, cangues, menotes, verges etc., avec divers articles ayant appartenu à ces confesseurs de la foi, comme soutanes souillées de sang, chaussures, lettres, etc., etc.

Les vastes jardins du Luxembourg étant tout près de ma pension, je ne manque pas d'y faire de fréquentes visites. Mais c'est surtout au Jardin-des Plantes que je me plais particulièrement. Il y a là amples sujets d'étude pour un naturaliste. Je ne regrette qu'une chose, c'est de n'avoir pas plus de temps à ma disposition pour suivre les cours intéressants qu'on y donne.

J'écoute aujourd'hui M. le Professeur Milne Edwards donnant son cours de zoologie. Il en était dans les mammifères aux porcs-épics. Le professeur est dans l'allée en face des loges ou des enclos où sont renfermées les bêtes. Une foule se presse autour de lui. J'en remarque un bon nombre tenant des carnets et notant les explications données. Ce sont, je suppose, les élèves de l'université qui auront à rendre compte plus tard ou du moins à passer examen sur cette branche des sciences.

M. le professeur, qui est jeune encore, paraît posséder au

parfait le sujet qu'il traite. Sans se perdre dans des divagations diffuses, ni chercher à en imposer par des théories nouvelles, il se renferme dans un pur éclectisme pour ne présenter que des appréciations raisonnées et pouvant être comprises de tous.

Les gardiens entrent le plus souvent dans les loges des animaux pour les faire sortir et les tenir en vue du public, qui peut juger de suite, le plus souvent, de l'exactitude des faits qu'on expose.

Des porcs-épics il passe ensuite aux singes, qui nous amusent beaucoup par leurs gambades et leurs excentricités. Le Professeur nous fait surtout admirer la force musculaire de ces quadrumanes. Des poteaux en fer, de 2 pouces de diamètre, sont disposés à 20 pieds de distance les uns des autres, et très souvent, un singe grimpant à l'un de ces potaux se transporte d'un bond au poteau voisin, avec la plus grande aisance.

Que de moyens d'acquérir des connaissances, de s'initier à l'étude des sciences ou d'en poursuivre le cours, sont mis ici à la disposition de tout le monde.

Le Jardin-des Plantes forme un immense enclos, planté d'une quantité d'arbres pour prêter leur ombre aux visiteurs et aussi aux centaines d'animaux qu'on garde ici de toutes les parties du monde, depuis des colosses d'éléphants, des rhinocéros, d'énormes tortues, etc., jusqu'aux oiseaux mouches, aux serpents et aux plus petits rongeurs. Et tous sont là exposés à l'inspection du public, chacun avec son nom technique, son nom vulgaire et le lieu de sa provenance.

Les allées sont en dédales à travers les enclos et les pièces d'eau, et par ci par-là sont semées de bancs pour permettre aux visiteurs de se reposer. En plusieurs endroits j'ai rencontré des artistes avec chevalets, crayons et couleurs, occupés à peindre des animaux qu'ils avaient devant eux.

Diverses bâtisses distribuées çà et là renferment les collections qui ne peuvent être exposées en plein air, comme les animaux montés, les spécimens d'anatomie, les insectes, etc.

La partie de l'E., qui donne spécialement son nom à l'établissement, est occupée par le jardin botanique. On voit dans un compartiment les plantes médicinales, à côté les tinctoriales, les textiles, etc., et ailleurs, la collection générale, c'est-à-dire la classe entière des végétaux rangée suivant ses divisions en

embranchements, tribus, familles, genres et espèces. La conservation d'un tel jardin exige des soins continuels et assidus, car souvent une plante requérant beaucoup d'humidité, se trouve à côté d'une autre demandant un sol sec et léger. C'est par suite de cette difficulté, je pense, que j'ai pu constater de nombreuses absences parmi surtout les arbrisseaux et les sous-arbrisseaux. Plusieurs espèces de notre Flore ne figurent pas là. Ils auront péri, je suppose, et on aura négligé de les remplacer.

Paris, mardi 14 *juin*.—C'est au Bois-de-Boulogne que nous portons aujourd'hui nos pas.

Il y a sur la Seine un double service de petits bâteaux-à-vapeur, ce sont les *Mouches* et les *Hirondelles*, que l'on distingue par la couleur. Nous prenons donc une *Mouche* pour nous rendre à St-Cloud, qui se trouve au N. du Bois-de-Boulogne. Nous avions occasion par là de voir Paris sous un nouvel aspect, et prenant le Bois-de Boulogne en arrière, il nous faudra le traverser pour revenir, ce qui nous permettra de le bien examiner.

Le trajet sur la Seine est des plus agréables. Le bateau nous entraîne avec une grande vitesse en suivant le courant au dessous des arcades des ponts. Un peu au delà des Invalides, les rives sont désertes, comme en pleine campagne. Puis, nous passons devant Sèvres, et nous arrêtons plus loin à St-Cloud. Le quai est sur la rive N. du fleuve, mais nous le traversons aussitôt sur le pont qui se trouve là, et tombons de suite dans le Bois-de-Boulogne. Nous ne savions pas quelle distance nous avions ainsi à parcourir à pied, car si nous l'eussions connu, nous aurions retenu le service d'une voiture, pour faire une telle course, par une chaleur écrasante et souvent dans des chemins bordés d'arbres et d'arbrisseaux où le vent ne pouvait se faire sentir. Aussi étions-nous rendus, lorsque nous atteignîmes la barrière de l'Etoile qui est l'entrée par où l'on pénètre dans le Bois-de Boulogne en venant directement de Paris. Nous étions si fatigués, que nous remîmes à un autre jour la visite du jardin d'Acclimatation, et pour l'avoir remise, j'ai ainsi perdu l'occasion de le visiter qui ne s'est plus présentée ensuite.

Le Bois-de-Boulongne est un parc immense par son étendue, aussi ceux qui ne veulent que le visiter font-ils bien de prendre une voiture à l'entrée, car on n'en trouve plus ailleurs. Ce parc est inférieur en ornementation à plusieurs que j'ai

visités aux Etats-Unis, mais son immense étendue fait qu'il met, pour ainsi dire, une campagne à la disposition des habitants de la vaste capitale, qui vont y passer des journées entières dans les prés tondus, les bosquets, les forêts incultes, etc.

Après avoir admiré le monument de la barrière de l'Etoile, nous prenons un omnibus pour revenir en ville. Nous passons le Trocadéro, la place de la Concorde, et nous arrêtons au jardin des Tuileries, où devait commencer quelques minutes plus tard un concert donné par la bande de la République, qui passe pour le premier corps de musique qu'aucun autre n'a encore pu surpasser.

Nous payons deux sous pour nous assurer des sièges en dedans de l'enceinte rapprochée des exécutants — car ceux qui veulent se tenir debout en dehors ne payent rien — et tout en nous reposant, nous écoutons la musique de la célèbre bande. On joua des morceaux—on nous en passa le programme—fort difficiles, et d'une exécution parfaite, où les dilettanti pouvaient trouver ample matière à leur admiration, mais où le commun des mortels aurait pu désirer plus de mouvements, un rhythme plus accentué, car presque toutes les pièces étaient des airs doux et à mesure lente.

Ce qui m'étonnait surtout c'était de voir la foule immense réunie là pour entendre cette musique. Mais rien de surprenant, me dit un voisin à qui je faisais cette remarque, comptez donc les désœuvrés dans une population d'un million et demi? Paris, continua-t-il, possède 34 théatres, dont le nombre de places varie de 800 à 1500, et bien, tous les soirs, ces sièges sont remplis et un grand nombre souvent s'en retourne sans avoir pu se trouver une place.

Paris, mercredi 15 *juin.*—M. Bolduc qui veut pousser une pointe à Jersey et en Irlande, se sépare encore une fois de moi, en me donnant rendez-vous à Moville, à bord du steamer qui doit laisser Liverpool le 23 pour Québec.

En compagnie de MM. Dupont & Asselin, je me rends à S. Denis pour visiter les tombeaux des rois. C'est un trajet en chemin de fer d'une quarantaine de minutes.

La plupart des rois ont de superbes mausolées, qui nous rappellent par leurs marbres ceux des papes et des cardinaux de Rome ; mais hélas ! ces mausolées sont là pour indiquer où ont reposé les restes de ces grands princes qui ont gouverné la

France ; mais ils sont vides, leurs cendres n'y sont plus. Les Vandales de la révolution sont passés ici, et ont tout balayé. Au nom de la liberté, les prêtres, les nobles, et tous ceux que le génie où le talent élevait au dessus du vulgaire, furent traînés sur l'échafaud ; et au nom de la liberté on viola les sépultures et on arracha de leurs sépulcres les restes des princes qui ont imprimé à la France ce caractère de grandeur qui l'a toujours distinguée, pour les faire voler au vent. Jamais l'arbitraire, la tyrannie, le despotisme n'ont eu de plus zélés partisans que ces monstres révolutionnaires agissant au nom de la liberté !

On sait que le chapître de S. Denis, se compose presque entièrement d anciens évêques, qui viennent finir ici, dans la retraite et la prière, le reste des jours qu'ils ont consacrés à un ministère plus actif et souvent semé de mille difficultés. Mais attendons, aujourd'hui encore la France est sous le régime de révolutionnaires qui ne craignent pas plus que ceux de 1793 d'exercer l'oppression au nom de la liberté ; la suppression des traitements des chanoines de S. Denis ne se fera pas longtemps attendre, après qu'on aura effectué celle des autres ministres du culte, dont on a déjà agité la question.

Paris, samedi 18 *juin.*—Les jours s'écoulent rapidement dans la visite de la grande ville, ses églises, ses parcs publics, ses musées, ses riches boutiques, ses bibliothèques, ses librairies, etc., offrent tant d'intérêt, qu'une visite ne peut suffire pour celui qui veut un tant soit peu apprécier le tout ; et cependant mon départ est arrêté pour le lendemain. Il me faudra aussi consacrer quelques jours à parcourir l'immense métropole de l'empire Britannique, où j'aurai à faire quelques acquisitions en fait d'ouvrages pour les études que je poursuis.

Mais si le temps que j'ai passé à Paris a été bien trop court suivant mes désirs, d'un autre côté le lecteur peut voir qu'il a été très activement employé. Les musées du jardins des Plantes m'ont surtout attiré plus d'une fois, de même que certaines librairies d'où je ne suis pas toujours revenu les mains vides.

Paris, dimanche 19 *juin.*—Je vais, comme à l'ordinaire, dire la messe à S. Sulpice, et peu après je me rends à la gare du Nord pour prendre la route d'Angleterre par Boulogne et Folkstone.

On nous donne quelques minutes à Amiens pour prendre le dîner, mais trop peu pour nous permettre de visiter la ville

A 2 h. P. M. nous étions à Boulogne, et un quart d'heure après je disais adieu aux côtes de France.

Boulogne est une bien jolie ville, et possède surtout une magnifique grève de beau sable, aussi est elle une place très fréquentée pour ses bains.

Le temps est beau, la mer à peu près calme, la traversée de la Manché n'est pour ainsi dire qu'une agréable promenade sur l'eau, d'un peu plus de deux heures. C'est à peine si nous perdons la terre de vue, les côtes d'Angleterre se montrant aussitôt que disparaissent celles de France.

Une foule assez considérable garnissait le quai anglais. Les officiers de douane se montrent des plus accommodants. Les deux questions de rigueur au sujet du tabac et de l'eau-de-vie sont posées, et sur notre réponse négative, nos malles reçoivent la marque officielle sans qu'on nous les fasse ouvrir.

Nous passons du quai aux chars qui sont là tout près ; mais quel jeu d'avant et de recul avant de nous mettre en marche ; plus d'une fois je me crus définitivement parti, et aussitôt s'opérait le recul qui nous ramenait sur une élévation où nous dominions la ville toute entière. Quelle solitude dans ces villes anglaises aux jours du dimanche ! C'est à peine si par-ci, par-là on voit quelques personnes isolées dans les rues. On dirait une ville subitement abandonnée par ses habitants.

A 6.15 h. nous descendons dans la gare de Charing Cross, et cinq minutes après j'éteis à ma pension du Lutgate Circus, où à ma grande surprise, je retrouvai mon compagnon M. Bolduc. Il avait mis de côté l'excursion qu'il avait projetée à Jersey, pour ne se contenter que de celle de l'Irlande.

Si j'ai été surpris de voir Folkstone déserte et silencieuse, je le suis autant de voir Londres tout agitée et aussi bruyante que durant la semaine ; les tramways, les omnibus, les chemins de fer font leur service, et les piétons encombrent les trottoirs. Cependant nulle part l'affligeant spectacle d'ouvriers à l'ouvrage comme on le voit en France et en Italie.

Londres, lundi 20 *juin*.—M. Bolduc voulant toujours faire une petite excursion en Irlande, prend le train de Liverpool de 10.30 h. La visite qu'il me tardait le plus de faire à Londres, était celles du British Museum. Aussi ne suis-je pas lent à m'y rendre ce matin.

Quel immense musée ! Et non seulement les spécimens sont nombreux, de qualité supérieure, mais ils sont disposés

avec un art qui ajoute encore à l'intérêt qu'on peut leur porter. C'est partout un luxe d'ameublement et d'exposition, dans chaque département, des plus recherchés.

Les coquilles ont particulièrement attiré mon attention, aussi ai-je consacré la journée presque entière à leur examen. J'ai pu trouver là la solution de plus d'une difficulté que j'avais sollicitée en vain depuis longtemps de divers côtés. J'avais noté les caractères de plusieurs pièces douteuses de ma collection, et j'ai pu là écarter des doutes et corriger certaines erreurs d'une manière sure. Quelle immense ressource pour l'étude! Comme la détermination des espèces devient facile avec de telles collections! Avec l'apathie que la plupart de nos maisons d'éducation montrent de ce côté là, et l'hostilité j'oserais dire qu'y manifeste notre gouvernement, il nous faudra attendre encore longtemps avant de pouvoir jouir de tels avantages.

Après le British Museum, je passe à un musée d'un autre genre, c'est celui de Mad. Tussault. Ici ce ne sont point des spécimens d'histoire naturelle qu'on exhibe, mais bien des personnages en cire. Depuis Luther, Calvin, Cromwell, jusqu'à Pie IX étendu sur son lit de mort, on nous montre les portraits de plus de 300 personnages célèbres, de grandeur naturelle, et avec les costumes qu'ils portaient. Toutes les têtes couronnées du jour, la reine Victoria avec sa famille et ses ministres, et une foule d'autres personnages distingués sont là, à poser devant les visiteurs, dans des accoutrements et des costumes qui leur sont propres. Le coup d'œil est partout frappant de vraisemblance et excite un grand intérêt.

Il y a une annexe au fond de la salle principale qu'on qualifie de "chambre des horreurs." Là sont les portraits de tous les grands scélérats qui se sont distingués par leurs crimes, les Robespierre, les Tropmann, Charlotte Corday plongeant son poignard dans le sein de Marat qui est au bain, etc., etc. A côté de ces grands criminels sont les instruments qui ont servi à leur exécution, sabres, cimeterres, jusqu'à la trop fameuse guillotine qui a moisonné tant de têtes durant la révolution française.

On voit aussi, dans une chambre voisine, divers habits et ustensiles qui ont appartenu à de grands personnages, tels que des bottes, des éperons, une épée de Napoléon 1er, etc.

Des musées je passe aux parcs, en commençant par le *Regent's Park*, où se trouve un jardin botanique, et le jardin de zoologie.

Le jardin botanique n'est pas très étendu, et semble destiné à offrir aux visiteurs la vue de plantes rares et remarquables, plutôt que les plantes en général rangées suivant leurs familles, genres et espèces.

La ménagerie est très considérable, inférieure cependant à celle du Jardin des Plantes de Paris. Les animaux n'y occupent pas un si grand espace, et je les crois aussi moins nombreux.

Du *Regent's-Park* je passe aux *Kensington Gardens*, au *Hyde Park* et au *Green Park* qui tous trois se tiennent et offrent des lieux de promenades d'une longueur extraordinaire. C'est, en un mot, une vaste campagne, avec ses bois, ses pièces d'eau, ses chemins gravés, ses charmilles, ses bosquets, etc., à la disposition d'une ville qui à elle seule formerait un état important, puisqu'elle ne renferme pas moins de 5,000,000 d'habitants.

Le protestantisme n'étant qu'une négation, comme le déclarait naguère un anglican sincère, le visiteur chercherait en vain dans ses temples l'expression d'un symbole ; il n'y trouve toujours que de lourdes constructions, sans presque d'ornements, figurant la foi spéculative de la froide réforme, sans ce surnaturalisme, cet idéal pieux et sublime des églises catholiques qui contribue si puissamment à élever l'âme, en lui inspirant le goût des choses invisibles. Cependant à Londres, il est deux temples qui tranchent sur tous les autres sous ce rapport, et que le catholique va visiter avec intérêt ; c'est St-Paul avec l'abbaye de Westminster, par ce que l'un et l'autre ont été ravis aux catholiques et reflètent l'esprit catholique tel qu'il dominait en Angleterre avant le XVIe siècle.

J'avais déjà visité St-Paul, il me restait à voir Westminster. C'est une vaste construction, de style ogival, irrégulière dans son pourtour, très ornementée, mais dont la hauteur ne répond pas à l'étendue. Pénétrons à l'intérieur. Quel contraste avec nos églises ! On se croirait plutôt dans un musée que dans un véritable temple religieux. Ce ne sont partout que de riches sarcophages, que mausolées superbes, qui au lieu d'occuper des annexes ou des alcoves en retraites, remplissent ici les nefs principales. Cependant si nous élevons nos regards vers la voûte, nous voyons les arrêtes des arcs multiples se croisant en tout sens, découpées ou sculptées avec un soin extrême, et nous offrant le véritable caractère religieux de nos temples.

La plupart des rois et des grands hommes de l'Angleterre ont là leurs sarcophages avec statues en marbre plus ou moins remarquables.

Londres, mercredi 22 juin.—A dix heures je suis rendu à la gare St-Pancrace, pour prendre la voie de Liverpool par le *Midland Railway.* Etant venu par le *London & North Western*, je préférais retourner par une autre ligne, afin d'avoir l'occasion de voir une plus grande partie des campagnes d'Angleterre. C'est ici comme dans tout le reste du pays, de vastes domaines, admirablement bien cultivés, avec par-ci par-là le château du *land-lord* et les établissements des fermiers.

A Manchester, dont la voie fait presque le tour, on peut admirer une forêt de cheminées d'usines comme nul lieu au monde ne peut en offrir de semblable. Et toutes ces bouches vomissent une fumée noire et épaisse qui se mêle aux vapeurs de l'atmosphère pour faire de l'Angleterre le pays des brouillards par excellence. Rien de surprenant alors si à Londres on est parfois si longtemps sans voir le soleil. L'astre du jour a peine à faire pénétrer ses rayons à travers les brouillards que les vents transportent de tous côtés sur cette île, lorsque tant de milliers d'usines viennent y joindre leurs fumées pour épaissir davantage cette atmosphère.

A 3.40 h. P. M. nous entrons dans la gare de Liverpool, où, à ma grande surprise, je retrouve M. Bolduc. Ayant rencontré une de ses connaissances Irlandaises, il avait été la veille faire en sa compagnie, une excursion à Dublin, et en était revenu aussitôt.

Je vais loger avec mon compagnon au *Family Hotel*, 11, *Islington street.* C'est une véritable maison Irlandaise, la mère et les filles n'ont que des révérences à prodiguer aux *reverend fathers.*

Nous nous rendons au bureau de la Compagnie Allan pour faire viser nos billets de retour et nous assurer des cabines pour le départ du lendemain.

Liverpool, jeudi 23 juin.—Nous allons dire la messe, ce matin, chez les RR. PP. Jésuites. Nous sommes étonnés de trouver ici, comme à Londres, un si grand nombre de personnes entendant la messe en pleine semaine.

Liverpool est une grande et belle ville Ses docks surtout, les plus grands du monde, sont une merveille de construction, de canaux et d'endiguements. Les centaines de vaisseaux en

réparations, élevés dans leurs réservoirs, forment une véritable forêt de leur mature.

Liverpool possède aussi de nombreuses usines, et son voisinage de la mer lui amenant de fréquents brouillards, leur humidité fait adhérer aux constructions la fumée du charbon qui s'élève de toutes parts, si bien qu'on dirait ces constructions formées d'une pierre noire ou très foncée, tandis que fraiche elle est d'un gris assez clair.

Nous sommes aux jours les plus longs de l'année, et à la latitude où nous nous trouvons, il ne reste presque plus de nuit. A 10 h. du soir, il fait encore passablement clair dans les rues et à 2. h. du matin le gaz des rues devient inusile.

Comme c'est aujourd'hui le jour du départ, nous achevons nos derniers préparatifs, faisant quelques petites emplettes qui nous étonnent par le bon marché, c'est qu'il y a ici abstraction des droits que les marchandises doivent payer pour entrer chez nous ; puis nous nous disposons à nous rendre au quai.

Mais il faut auparavant régler avec notre hôtesse ; et qui le croirait ? elle se refuse absolument à tout payement. En brave catholique Irlandaise qu'elle était, elle se trouvait assez payée, disait-elle, de l'honneur qu'elle avait eu d'héberger deux prêtres, deux ministres du Seigneur. Le service laissait parfois à désirer, mais on y mettait une telle bonne volonté, on s'efforçait tellement de nous être agréable, qu'il y avait ample compensation à ce qu'on aurait pu désirer de plus. L'une des deux demoiselles parlait fort bien le français, ayant eu son éducation dans un couvent de Belgique.

A 5 h. P. M., nous sommes à bord du *Moravian* qui doit nous ramener à Québec, et à 6 h. nous voyions Liverpool, avec ses immenses docks, s'effacer derrière nous. Le temps est beau, la mer calme et la navigation des plus agréables.

En mer, vendredi 24 juin.—Beau soleil et temps calme ce matin, nous côtoyons les côtes d'Irlande pour entrer à Moville où nous arrivons à 10 h. Il nous faut attendre ici jusqu'à 5 h. P. M., pour la malle par chemin de fer, qui est traversée de Liverpool en Irlande plus de 12 heures après notre départ.

Nous trouvons dans les campagnes qui s'offrent ici à nos regards, une grande ressemblance avec les nôtres. Les champs sont clôturés, et les maisons à la suite les unes des autres, tout comme chez nous.

Vers midi, le temps se couvre et un fort vent d'E. commence à se faire sentir. Nous n'en éprouvons pas encore les effets, à l'abri que nous sommes dans ce petit golfe, mais tout nous fait présager du mouvement lorsque nous serons en pleine mer.

A 5.15 h. la malle est arrivée, l'ancre levée et nous sommes en marche. Nous sortons du Loch Foyle et aussitôt nous tombons sur une mer fort agitée, mais comme le vent nous vient de l'arrière, nous n'en ressentons encore aucun mauvais effet; nous prévoyons cependant que lorsque nous changerons de direction en laissant les côtes d'Irlande, nous aurons à résister à une mer bouleversée qui nous prenant par le flanc, nous ballotera d'une manière plus ou moins agréable.

En mer, samedi, 25 juin.—Vers les 8 h. A. M. le vent passe de l'E. au N. O. et nous fait échanger un assez benin roulis, contre un tangage très incommode; déjà plusieurs se sentent pris du mal de mer. A 9 h., nous perdons la terre de vue.

Dimanche, 26 juin.—Nous avons de la pluie par intervalles, et toujours une mer très agitée; quand nous ne sommes pas ballottés par le roulis, nous sommes bercés par le tangage. Nous croyions nous être aguerris à la mer avec notre longue navigation, et cependant il nous fallut encore payer le tribut à Neptune. Mais comme en allant, nous en fûmes quittes, mon compagnon et moi, pour une journée de malaise, et bien que la mer continuât encore à déployer sa furie, nous n'en fûmes plus ensuite en aucune façon incommodés.

Nous avons à bord un trosième prêtre Canadien, c'est M. l'abbé Monk, de Montréal, qui revient au pays après quelques années de séjour en Europe. Nous avons aussi avec nous le Président de la fameuse ligne de steamers à laquelle appartient notre vaisseau, Sir Hugh Allan, avec son fils. Partis de Montréal en mai, ils avaient reçu un télégramme en arrivant à Liverpool leur annonçant la mort de Mad. Allan. Mad. Allan ne jouissait plus de ses facultés mentales depuis plusieurs années.

Nous eûmes pendant plus de trois jours un vent debout, qui nous retarda beaucoup et nous fit présager une longue traversée, heureusement que nous pûmes nous racheter un peu une fois dans le golfe.

On peut voir par le tableau qui suit la route que nous

avons suivie sur la carte, et la distance que nous avons parcourue chaque jour.

Samedi	25 juin,	latitude	55°34,	long.	12°23,	course dans les 24 heures	203	milles.
Dimanche	26 "	"	55°47,	"	19°58,	" " "	250	"
Lundi	27 "	"	55°32,	"	25°43,	" " "	196	"
Mardi	28 "	"	55°36,	"	30°41,	" " "	170	"
Mercredi	29 "	"	54°37,	"	39°07,	" " "	295	"
Jeudi	30 "	"	53°05,	"	47°31,	" " "	314	"
Vendredi	1er juillet	"	51°50,	"	55°27,	" " "	300	"
Samedi	2 "	"	48°55,	"	62°46,	" " "	341	"

Dimanche 3 " à 7.30 h. A. M. nous laissons Rimouski, et à 3.40 h. nous accostons au quai de Lévis.

Le premier juillet, vers 11 h. A.M , nous pûmes distinguer les côtes du Labrador, qui, à notre grande surprise, nous montraient encore de la neige sur leurs sommets. Nous fîmes dans le détroit de Belle-isle la rencontre de trois icebergs d'une centaine de pieds de hauteur, mais étant échoués, il est tout probable qu'ils ne pourraient plus reprendre le mouvement et devaient fondre là.

Une fois dans le Golfe, nous eûmes une mer calme comme un beau miroir, et notre vaisseau mit tout dehors pour rattraper le temps perdu. Nous longeâmes d'assez près l'île d'Anticosti, et de ce moment jusqu'à Québec, rien de plus agréable que cette navigation. Nous voyons tous les établissements de la côte Sud défiler devant nous, remarquant surtout leurs églises et les villages qui les avoisinent.

Dimanche matin, 3 juillet, nous mouillons en face du quai de Rimouski, où un petit steamboat vient prendre les malles pour les remettre au chemin de fer; nous continuons aussitôt, et à 8.30 h. P. M. nous étions dans les bras de nos amis sur le quai de Lévis.

Il existe à Liverpool une société de secours pour les veuves et les enfants orphelins des marins, et l'on nous impose une espèce d'obligation, à bord des vaisseaux de la ligne Allan, de contribuer à ce fonds. L'on organisa, une fois dans le Golfe, où nous jouissions d'une mer calme, une espèce de concert entre les passagers, comme contribution à cette caisse. On chanta force chansons, on déclama des vers anglais avec plus ou moins de succès et d'apropos, et on tendit l'escarcelle à tous les assistants. Il nous répugnait d'autant plus de souscrire à ce fonds, qu'il est mis, nous a-t-on dit, à la disposion d'une société de propagande biblique qui en use pour favoriser ses vues.

On a généralement raison d'être satisfait du service des vapeurs Allan, mais les employés ont été un peu gâtés dans leurs voyages d'Europe. Bien que le pourboire, cette mendicité sous une autre forme, n'existe pas en Angleterre, les serviteurs des vaisseaux Allan ont appris à l'exercer à leur bord. Arrivés à Lévis, je demande à un garçon de monter mes malles sur le pont; oui, me répond-il, et il transporte celles des voisins. Comme j'avais grande hâte de descendre au plus tôt sur le quai, je les monte moi-même, et ne voila-t-il pas que ce garçon s'en vient me trouver sur le pont réclamant son salaire?—Oui? pour m'avoir forcé à transporter mes malles moi-même?—Pour le service de la table, pour avoir frotté vos bottes—Quoique mécontent, je lui mets un écu dans la main. Ce n'est pas assez, dit-il, c'est un dollar.—Ce n'est pas assez? bien, rendez-moi cet écu. Je le remets dans ma poche, et l'invite à aller se faire payer par ceux qui l'ont engagé.

Pourquoi la compagnie n'interdit-elle pas ces obsessions sur ses administrés par ses employés, comme on le voit affiché dans les grands hôtels de Londres? Nous payons assez cher, je pense, pour qu'on ne nous soumette pas à ces désagréments.

CONCLUSION.

Nous avons parcouru ensemble, ami lecteur, une longue route. Nous avons visité maints peuples, noté leur caractère, vu leurs institutions, apprécié leur degré de civilisation, reconnu l'esprit de religion qui les anime et quelle influence cet esprit a pu produire relativement au bonheur matériel auquel tous aspirent, et vous n'êtes pas sans doute, sans avoir tiré des conclusions de tout ce que vous avez vu, appris, entendu. Peut-être avez-vous, dans bien des cas, différé d'avec moi dans mes appréciations des hommes, des faits et des choses. Je ne veux cependant pas me séparer de vous, sans vous soumettre le résultat de mes études et observations, présumant que vous partagerez mes vues le plus souvent, ou que si vous en différez, vous admettrez au moins l'impartialité qui me guide et l'esprit droit qui m'inspire.

Je confesse volontiers que les conclusions des voyageurs sont la plupart du temps déduites du particulier au général; mais quand on les voit basées sur des exemples de temps et de lieux différents, et qu'on les reconnait de plus confirmées par la généralité des observateurs, on peut croire qu'elles s'écartent

peu du vrai, si toutefois elles en diffèrent. D'ailleurs nul auteur ne prétend rendre des oracles en cette matière ; et tout ce que chacun avance a plus ou moins d'autorité, suivant la manière dont il a traité son sujet et le degré de foi qu'il a su attacher à sa narration.

Commençons donc par le caractère des différents peuples.

L'Occident est éminemment changeant, et l'Orient immuable, a-t-on cent fois répété. J'admettrai volontiers cette vérité.

L'Arabe me parait un type moulé dans le bronze, qui semble n'être plus susceptible d'aucune modification. Un seul mot nous donne la clef de cet énigme. C'est le fatalisme qui fait le fond de sa religion. Lorsqu'on prétend que la volonté de l'homme, le libre arbitre, n'est à peu près pour rien dans les événements de ce monde ; que, quoiqu'on fasse, il n'arrivera que ce qui doit arriver ; à quoi bon s'agiter pour changer sa position ? Aussi l'Arabe est-il éminemment nonchalant. La paresse, le *far niente*, constitue ses délices avant toutes les autres jouissances matérielles. Il en prendra volontiers une plus grande somme de ces jouissances, pourvu qu'elles ne lui coûtent que peu à acquérir. Chez lui, la justice même semble devoir se plier à cette loi de la fatalité.

L'Arabe, depuis le fellah de la plaine jusqu'au bédouin du désert, est hospitalier. C'est un devoir sacré pour lui de recevoir tout étranger qui se présente. Le voyageur sera absolument chez lui dans sa demeure ou sous sa tente, il partagera la table de son hôte et n'aura rien à craindre pour la nuit. Cependant on a su la direction que prenait l'étranger. Les enfants de la maison sont allés se poster en embuscade sur la route. Au moment où le voyageur passe près d'eux, une balle lui siffle autour des oreilles, et le poignard à la main, on tombe sur son bagage, pendant qu'il s'efforce, lui, de se mettre en sureté par la fuite. Un enfant de 14, 15 ans rapportera à la maison la valise ou la sacoche du dépouillé, comme trophée du coup de main. " Voyez s'il promet, dira le père en montrant l'enfant aux autres de la maison, il n'a que quatorze ans !" Le devoir de l'hospitalité était acquitté, restait au bédouin la tâche du brigand ; ainsi procède l'Arabe ! Du reste, il est intelligent, bon ouvrier, et religieux. Il a sans cesse le nom de Dieu à la bouche, et sans aucun respect humain, il fera ses prostrations du côté de la Mecque, sans que les regards des assistants ne puissent l'affecter en aucune façon.

Le Turc qui partage la même croyance, joint à tous ces défauts une arrogance qui le porte à dédaigner l'Arabe et à le regarder comme bien au dessous de lui. Avec une éducation moyenne, que le plus souvent il aura été chercher en Europe, il se croira bien supérieur à tous ces occidentaux. Si l'Angleterre, la France, l'Autriche, etc., ne laissent pas s'écrouler cet empire vermoulu du Bosphore, c'est qu'elles craignent, qu'elles redoutent de s'attaquer à la Sublime-Porte.

Personne n'a oublié le *Timeo Danaos et dona ferentes*, du poète (je crains les Grecs même lorsqu'ils apportent des présents). Le Grec de nos jours n'a pas perdu le fond de son ancien caractère. Léger, fourbe, turbulent, vindicatif il faut toujours être sur ses gardes avec lui. Les hérésies n'ont jamais eu de plus puissants propagateurs que les Grecs, parce que l'obéissance à l'autorité reconnue, la soumission pure et simple aux chefs, l'accomplissement désintéressé du devoir, vont mal à sa turbulence, qui lui fait toujours entrevoir quelque avantage du trouble, du changement, de l'agitation.

Lorsqu'au XVIe siècle l'Angleterre perdit son titre de *Terre des saints*, on peut dire que ce titre passa avec droit à l'Italie. Nul pays n'a fourni plus grand nombre de sujets à notre calendrier. L'Italien est ardent, vif, prompt, changeant, léger, versatile, et par suite propre aux grandes vertus et aux grands vices. Les François d'Assise, les Marguerite de Cortone, les Ligori, etc., ont montré ce que pouvait le chaud caractère italien dans une âme sincèrement convertie. Et les brigands qui sont encore si nombreux et si puissants dans le midi, et Garibaldi, et le gouvernement actuel, nous disent ce que peut le vice une fois enraciné dans cette terre.

L'Italien est emporté, excessif, éminemment propre aux grandes actions. Le juste milieu, l'humble médiocrité semble ne pas convenir à sa nature. Il faut que d'un côté ou de l'autre, il donne dans les excès. Le matin il encombrera les églises, assiégera les confessionnaux; et le soir les désordres les plus révoltants éclateront en pleines rues. Sa foi vive et agissante cède souvent à sa mutabilité de caractère, et lui fait parfois traduire ses actes religieux dans des modes qui répugnent à nos allures et à nos coutumes. Il menacera le saint qu'il prie, si la grâce qu'il lui demande ne vient pas au gré de ses désirs. Voyez cet ouvrier. Il sollicite une grâce de S. Janvier. Quatre petits cierges sont allumés autour de sa statue

en cire, de la longueur du doigt. La grâce ne vient pas; il éteint un cierge et continue sa prière. La faveur sollicitée se fait encore attendre, il éteint un second cierge; puis le 3e et le 4e. Mais la grâce n'est pas encore venue. Prenant alors la statue et la tenant suspendue par un fil au dessus de son puits, il s'adresse de nouveau au saint patron, en tenant une paire de ciseaux d'une main menaçante : "Tiens, dit-il au saint, si demain tu ne m'as pas exaucé, tu iras voir le fond du puits." Ainsi parle-t-il ; et la grâce vient-elle ? il ne s'en émeut en aucune façon: "Mais c'est ce que je demandais, dit-il." Absolument comme si le saint eût eu quelque obligation de se rendre à sa demande.

L'Italien est très sensible à la flatterie, il est avide d'honneurs, il prise hautement la considération. C'est presque toujours d'un air dédaigneux qu'il vous accueille en premier lieu. Vous vous présentez avec votre *celebret* dans une sacristie ; c'est d'un air manifestement mécontent qu'on le parcourra ; la mine, le geste, le ton semblent vous dire : voici encore un importun. Mais exhibez-vous alors la plus maigre recommandation, aussitôt tout change : il faut un plus bel ornement ; les clercs sont gourmandés pour ne pas se montrer assez empressés auprès de vous, etc. Voilà l'Italien.

Très avide de posséder, l'argent a un pouvoir magique sur l'Italien. On oublie même sa dignité personnelle pour se faire mendiant dans l'occasion. Avez-vous à descendre de voiture à la porte d'un hôtel, d'une église, d'un palais, un passant, souvent bien mis, vous ouvrira la portière, vous aidera à descendre, mais il tendra aussitôt la main. Toutes les petites impossibilités dans le commerce ordinaire de la vie disparaissent devant la pièce de monnaie; la rudesse et le dédain se changent aussitôt en servile obséquiosité.

Traversons maintenant les Alpes, et venons en au pays de nos ancêtres.

Plus nous étudions les français, et plus nous avons peine à retrouver chez eux les types de nos ancêtres. Chose assez singulière, nous nous trouvons beaucoup plus rapprochés des belges que des français. Partis d'un même point, nous avons, pour ainsi dire, divergé chacun de notre côté, à une égale distance ; tandis que la souche poursuivant sa croissance, n'a plus connu de frein et a, en plus d'un point, dépassé le but.

L'esprit chevaleresque, la bravoure militaire, le sentiment des grandes choses, l'appréciation du beau et du grand se retrouvent encore aussi vifs que jamais chez le français ; mais dans une foule de circonstances, les éminentes qualités qui le distinguaient plus particulièrement sont disparues, pour ne laisser à leur place que l'apparence, le simulacre de ces vertus civiles. Cette exquise urbanité que tous lui reconnaissaient, a fait place à d'hypocrites démonstrations de politesse. On vous demandera mille pardons pour un incident ne comportant aucune faute ; on payera de chaleureux remerciements le serviteur qui vous rend ses services, etc. " Poli, le français, me disait un belge ; oui, pendant trois jours ! " N'est-ce pas là un échantillon taillé dans le vif ? Avec toutes ces démonstrations exagérées de politesse au premier abord, vous ne trouverez personne plus que lui capable de se montrer rude, exigeant et brutal dans l'occasion.

Mais ce qui gâte surtout le français, c'est cette idée de supériorité sur tous les autres, qu'il entretient de lui-même. La France, dans son opinion, est le centre, le type, le modèle du monde entier. Rien n'est bien, n'est convenable que ce qui se fait chez eux. Il faut que tous les autres peuples aillent leur emprunter leur manière d'agir. Et cette sotte prétention est soutenue à un tel point, qu'elle se fait jour dans les plus petites circonstances, et vient gâter ce caractère jovial, spirituel, fin, délicat, caustique, qui le rendait si aimable, et lui fait souvent commettre d'énormes balourdises. Il se croit autorisé à faire en tout et partout la leçon à tout le monde. " Mais ce n'est pas comme cela qu'on dit.... ce n'est pas de cette manière qu'il faut faire.... Comment vous ne savez pas ?.... Il n'y a pas jusqu'à leur argot qu'ils nous feraient une obligation d'aller leur emprunter. C'est le maître qui a à faire la leçon à tout le monde, et qui n'en doit recevoir de personne. Cependant lui aussi a parfois à apprendre. Et ce qui rend son ignorance encore plus révoltante, c'est cette arrogance qu'il ne craint pas d'afficher.

On se rappelle ce militaire qui me répétait que le canal de Panama rapprocherait Québec de Paris ! Un homme réputé instruit ne demandait-il pas ingénuement si le Canada appartenait encore à la France ? Et ce journaliste qui au moyen d'un pont unissait le Détroit avec Halifax !

Et si nous voulions chercher la cause qui a pu influer

ainsi sur le caractère français, nous la trouverions uniquement, je pense, dans l'affaiblissement, chez lui, du sentiment religieux. Cet esprit d'abnégation, de soumission, d'humilité que nous prêche l'évangile étant disparu, laisse à l'orgueil ses coudées franches. Le triomphe du moment est tout ce qu'on cherche, sans s'occuper de ce que pourra être le retour du lendemain.

En disant que le sentiment religieux est affaibli en France, je ne prétends pas dire que ce soit général. Oh! non; il y encore beaucoup de religion en France, et nous pourrions avec profit aller apprendre des âmes pieuses françaises, à nous défaire de notre raideur, de notre froideur, quand il s'agit d'actes religieux. Mais malheureusement l'impiéte a fait là d'affreux ravages, et en plus d'un endroit a vicié le caractère national. Il suffirait de jeter les yeux sur l'état d'abjection où le gouvernement actuel a amené la France, pour en trouver une preuve. La France veut être grande sans Dieu, et elle s'en va toujours en s'affaiblissant; qu'elle poursuive sa course, et bientôt elle roulera dans l'abyme.

En France, le bien et le mal sont en face, en bataille rangée. Autant les incrédules s'enhardissent dans leurs succès; autant les bons chrétiens s'affermissent dans la bonne voie. Si d'un côté on déclare la guerre à Dieu, on affiche la libre-pensée; de l'autre on se rapproche de l'autel, on ne rougit nullement de montrer sa foi. Paris, avec tous ses athées, ses impies, ses gens sans foi, possède avant toute autre ville le plus grand nombre d'âmes pieuses, de chrétiens fervents, disons le mot de saints véritables.

Cependant qu'on n'aille pas juger la France par Paris. Paris est la capitale de la France, oui; mais c'est aussi la sentine de toute l'Europe. Les dévoyés, les conspirateurs, la canaille de tous les pays circonvoisins viennent chercher refuge à Paris, souvent en telle quantité, qu'ils lui impriment un caractère tout particulier, mais qui ne peut être le reflet de celui de la France entière. On a constaté qu'un grand nombre des adeptes de la Commune en 1871, n'étaient pas d'origine française.

Mais ce qu'on trouve d'agréable en France et ce qui m'a particulièrement frappé, c'est le beau langage qu'on y tient partout. La plupart des provinces ont un patois particulier; mais parle-t-on français, on le fait avec une justesse d'expression, une facilité de diction qu'on est loin de rencontrer chez nous. On a tant de moyens de s'instruire là, que tout le monde,

pour ainsi dire, en prend sa part. Et n'est-ce pas cette instruction qui fait de l'ouvrier français un type pour toutes les autres nationalités ? En France, la délimitation entre l'artiste et l'ouvrier est à peine sensible. Le goût épuré par l'instructruction possède le véritable sentiment du beau. Les choses les plus ordinaires, les ustensiles les plus communs, prennent sous la main de l'ouvrier une tournure élégante qui dénote l'artiste sous le couvert de l'artisan. Ce sentiment du beau, du recherché, de l'agréable, est tellement général, qu'on en retrouve la trace dans tous les coins et en toute circonstance. Voyez ces marchandes de fleurs, avec quel art elles forment leurs bouquets et savent les disposer ! Il n'y a pas jusqu'au boucher qui, en face de son étal, ne nous montre le rafiné dans la disposition et la distribution de ses différentes pièces de viande......

Traversons maintenant la Manche.

Il est étonnant de trouver deux pays si rapprochés que l'Angleterre et la France et différant si grandement l'un de l'autre.

L'Angleterre ne ressemble à aucun autre pays du monde. Là se trouve un caractère, un tempérament et des mœurs complètement adoptés à ses besoins matériels et moraux. Autant le français est gai, spirituel, léger ; autant l'anglais est grave, froid, rigide. Vous serez surpris de ne pas trouver chez le français des qualités dont toutes les apparences donnaient l'assurance ; et vous serez étonnés d'en trouver chez l'anglais que vous étiez loin de soupçonner. Son air froid et sévère vous montre partout l'homme d'affaire, qui ne fait rien sans calcul, et vous inspire par là même une grande confiance dans son intégrité et son amour de la justice. Le français est le type du bel esprit ; l'anglais est le type de l'homme d'affaires. Sans s'enthousiasmer, sans se faire illusion, il calcule froidement toutes les éventualités de ses entreprises, et une fois lancé, avec une volonté ferme et inébranlable, et une confiance en lui même qui ne le fait douter de rien, il consommera sa ruine, ou atteindra le succès.

On peut considérer l'anglais comme un type perfectionné de matérialisme. Il s'enthousiasmera pour les belles formes d'un cheval, d'une vache, d'une brebis ; et demeurera froid devant les plus étonnantes productions du génie. Si parfois il prodigue ses écus pour des œuvres d'art, c'est qu'on l'aura per-

suadé qu'elles sont d'un mérite exceptionnel. Aussi que de dupes, sous ce rapport, ne peut-on pas compter chez les fils de la fière Albion.

Ecartez l'anglais du réalisme, de l'objet matériel, il n'y a plus à compter avec lui. Voyez-le avec son libre arbitre, son droit d'examen en fait de dogmes. Dans son église, tous sont infaillibles ; la bible en mains, ils ne peuvent errer ; et vous ne pourrez pas trouver deux voisins d'accord en tout point. Cependant ils vivent d'accord, ils ont l'air à s'harmoniser parfaitement, absolument comme si le surnaturel, le métaphysique était au-dessus de leur atteinte, et qu'il ne leur fût pas même permis d'y appliquer leur froid jugement.

Leurs poètes sont rares, leurs peintres encore plus ; c'est que le culte de l'idéal, la recherche du beau immatériel est au dessus de leur sphère d'action.

L'Angleterre est par excellence le pays des contrastes. On traine un luxe effréné, extravagant, à côté d'une misère sans mesures ; le paupérisme est la grande plaie de ce riche pays. Des Seigneurs ne sauront comment dépenser leurs écus sans nombre ; et à côté d'eux des misérables crèveront littéralement de faim. Une femme faible tient les rênes du gouvernement et assure à ses états plus de sécurité qu'on n'en pourrait trouver chez aucune autre nation du monde. L'Angleterre est un des plus petits états parmi ceux jouissant de l'indépendance ; et le soleil ne se couche jamais sur ses possessions ; ses vaisseaux couvrent toutes les mers, ses marins ont abordé à tous les rivages....

Si maintenant nous ramenons nos regards sur notre humble Province, sur notre jeune pays, et que nous nous mettions en parallèle avec ces états et ces pays divers du vieux monde, nous serons forcés de reconnaître que le lot qui nous est échu par la Providence, ne nous laisse rien à envier à tous ces étrangers.

Sous la tutelle de la plus grande puissance du monde, et la sauvegarde de nos lois que des traités nous garantissent, nous jouissons de plus de liberté, de plus de sécurité qu'aucun autre de ces peuples. L'absence de ces fortunes colossales qu'on rencontre ailleurs nous rapproche tous les uns des autres pour ne former qu'une seule famille de frères. Tous sur le même pied, nous n'avons pas à redouter la tyrannie des grands, ni l'oppression des puissants.

Les taxes nous sont encore inconnues, et nous vivons dans une aisance que la plupart des autres peuples peuvent nous envier.

Quoique dépendants d'un gouvernement protestant, le libre exercice de notre religion ne souffre aucune atteinte. Fidèles à ses préceptes, nous observons ses prescriptions plus scrupuleusement peut-être qu'on ne le fait partout ailleurs. Et c'est là que repose et que nous savons aller chercher la source de notre bonheur. Que nous importe tout le reste, si Dieu est avec nous ? Avec lui nous ne manquons de rien, comme l'a proclamé le prophète : *nihil deest timentibus eum,* rien ne manque à celui qui craint Dieu.

FIN.

TABLE DES MATIERES

—

VII

VIII

IX

X

XI

XII

XIII

XIV

XXIII

XXIV

XXV

XXVI

XXVII

XXVIII

XXIX

XXX

XXXI

XXXII

XXXIII

XXXIV

CARTES ET PLANS

—

TABLE ALPHABÉTIQUE

—

ERRATA

—

Page 54,	*ligne* 14,	*au lieu de* :	Immaculé Conception,	*lisez*	Immaculée Conception.
54,	" 34,	"	recuillement	"	recueillement.
65,	" 32,	"	il ne voulu	'	il ne voulut.
67,	" 8,	"	à traversée Bordeaux	"	traversée à Bordeaux.
88,	" 31,	"	m'en pouvoir	"	m'en pourvoir.
154,	" 24,	"	plus le souvent	"	le plus souvent.
154,	" 30,	"	galettes dourah	"	galettes de dourah.
178,	" 14,	"	34 lieues	"	38 lieues.
223,	" 31,	"	Gethsémanie	"	Gethsémani.
260,	" 23,	"	en virent	"	en verront.
260,	" 31,	"	fit à la fin	"	firent à la fin.
261,	" 19,	"	des quatre dernières	"	des cinq dernières.
288,	" 10,	"	d'un seul monolithe avec son	"	d'un monolithe y compris son
312,	" 27,	"	les mystère	"	le mystère.
372,	" 21,	"	le puit	"	le puits.
389,	" 36,	"	plus de confortable	"	plus de confort.
423,	" 34,	"	son espace	"	son espèce.
577,	" 24,	"	lui rettant	"	lui mettant.
627,	" 33,	"	Septime-Lévère	"	Septime-Sévère.

culée Conception.
llement.
voulut.
sée à Bordeaux.
pourvoir.
s souvent.
es de dourah.
ues.
émani.
rront.
à la fin.
nq dernières.
nonolithe y com-
tère. [pris son
ts.
e confort.
pèce.
ttant.
ne-Sévère.